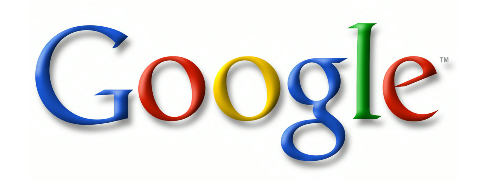

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


S. Thomassin Sc.

HARANGUES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS,

AVEC L'ART DE LES COMPOSER.

Par feu Monsieur DE VAUMORIERE.

DEDIÉES A FEU MONSEIGNEUR LE CHANCELIER BOUCHERAT.

TROISIÉME EDITION.

AUGMENTÉE DEPUIS LA MORT de l'Auteur, d'une Dissertation sur les Oraisons Funêbres, par M. l'Abbé DU JARRY, & d'un grand nombre de nouvelles Harangues.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez MICHEL GUIGNARD, & CLAUDE ROBUSTEL, prés la Fontaine S. Severin, à l'Image S. Jean.

MDCCXIII.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.





A MONSEIGNEUR
LE
CHANCELIER BOUCHERAT.



ONSEIGNEUR,

J'offre à Vôtre Grandeur *un Recueil où l'on trouvera des* Harangues *, que l'on sera bien aise de voir, & que l'on n'auroit perduës qu'avec regret. Je pense neanmoins que la plûpart du monde se seroit contenté de les lire sans me demander l'*Art de les composer. *J'avoue que je suis tres-éloigné de la science & de la politesse qu'il faut avoir pour être consulté sur une*

si belle matiere ; & je le fais assez connoître au commencement du premier Livre, quand je declare que les préceptes d'Eloquence que je donne viennent d'un meilleur fond que le mien. *Apres cet aveu, peut-être les recevra-t'on avec moins de répugnance, & l'on ne m'imputera point une vanité dont je ne suis pas capable. Mais, MONSEIGNEUR, ne me reprochera-t'on pas celle que j'ai de faire paroître vôtre illustre Nom à la tête de cet Ouvrage, & puis-je esperer que vous me la pardonnerez, vous, MONSEIGNEUR, qui vous êtes vû à la tête de plus d'une Chambre royale, qui avez rétabli l'ordre dans des armées, donné le repos à plusieurs Provinces ; vous enfin qu'un merite extraordinaire a fait elever au suprême rang de la Magistrature par le plus grand Roi de la terre. Ce choix que fit en vôtre faveur un Monarque qui ne se trompe jamais, mit vôtre gloire à un si haut point, qu'il ne nous reste plus de loüange à vous donner. Cet eloge renferme seul tous les autres. Il fait juger que vous avez eté toujours attaché à vos differens devoirs, toujours exact, toujours infatigable a les remplir. Il montre qu'au fonds de probité que nous admirons en vous, vous joignez une grande force de genie, une vive penetration d'esprit, & une vaste etenduë d'erudition. Cependant, MONSEIGNEUR, ce glorieux choix dont je parle a plutôt ajouté un nouvel éclat a vôtre vertu qu'il ne l'a fait connoître. La France considere depuis long-tems ce que vous avez fait pour elle en servant le Roi, ou dans les grandes Charges que vous avez possedees, ou dans les importans emplois qui vous*

*ont été confiez. Elle a vû que dans vos Intendances aussi-bien qu'aux Etats de Languedoc & de Bretagne, vous n'avez pas moins travaillé pour le soulagement des peuples, que pour les interêts de sa Majesté. Si l'on vous examine ensuite dans les deux Corps de Magistrats choisis dont vous avez été le Chef, on verra que dans l'un vous avez retiré des biens Ecclesiastiques que l'on avoit alienez, & que dans l'autre vous avez purgé le Royaume d'un monstre dont le venin étoit d'autant plus à craindre, qu'au lieu de paroître il se glissoit insensiblement pour donner la mort. Je ne descendrai pas dans un detail plus precis, j'apprehenderois de fatiguer une modestie que tout le monde revere, & je ferois tort à une matiere qui est trop ample pour être renfermée dans les bornes d'une Epître. Ceux qui en voudront être mieux instruits, n'auront qu'à lire deux Harangues * que je rapporte sur ce sujet. Elles sont d'une étenduë qui ne m'est pas permise, & brillent d'une eloquence que je ne sçaurois avoir. On y verra une partie de ces éminentes qualitez qui vous ont comblé de gloire. On remarquera que l'ancienne & illustre Maison d'où vous sortez a donné plusieurs Officiers à differentes Cours superieures, des Avocats Generaux & des Presidens au Parlement de Paris. On y connoîtra deux Abbez de Cîteaux * qui se rendirent fameux, l'un au Concile de Trente, l'autre en presidant aux Etats de Bourgogne & en assistant aux Etats Generaux du Royaume. J'en pourrois citer d'autres qui ne se sont pas moins signalez dans les Armées par leurs belles actions. Mais, MONSEIGNEUR, je n'en dirai pas davantage. Plus je*

* Pag. 264. & 291.

* Nicolas & Charles Boucherat.

M. Boucherat Mestre de Camp de Ca-

ferois reflexion sur l'eclat qui vous environne de tous côtez, moins j'oserois vous offrir un present si peu digne de vous. C'est en vain, que pour me rassurer, on me voudroit dire que vous êtes l'appui des Sçavans. Les Muses que vous protegez sont au-dessus de celles que je cultive, & ce n'est point par là que je dois prétendre à une favorable reception. C'est plûtôt par cette douce & charmante humanité qui est repanduë dans toutes vos paroles & dans toutes vos manieres. C'est par l'interêt que je prens en tout ce qui regarde les personnes de qualité qui ne vous sont pas moins cheres par leur merite que par l'étroite alliance dont elles ont l'honneur de vous être unies. Je puis esperer qu'à leur consideration vous voudrez bien jetter les yeux sur mon Ouvrage avec quelque bonté, & que vous souffrirez sans répugnance, que je sois toute ma vie avec un Zele tres-ardent, & le profond respect que je vous dois,

valerie, Maréchal des Camps & Armées de sa Majesté pere de Madame la Comtesse de Mailly.

Monsieur le Marquis de Vieilbourg Lieutenant de Roi du Nivernois & Colonel du Regiment de Beauvoisis à l'Age de 22. ou 23. ans, & Monsieur l'Abbé de Vieilbourg son frere, petits fils de Madame la Chanceliere.

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
VAUMORIERE.

AVIS SUR CETTE NOUVELLE ET TROISIÉME Edition.

IL est inutile de dire avec quelle satisfaction on a lû ce RECUEIL DE HARANGUES, & combien on a goûté la maniere aisée que l'Auteur a fait paroître, en donnant des préceptes pour les composer avec succés. Quoique tout le monde ne s'accommode pas des idées d'un particulier; cependant il y a un grand nombre de personnes, qui ne sont pas fâchées de trouver un chemin battu & fraïé. *Il est aisé d'en juger par le debit que j'ai fait des Editions précedentes; c'est ce qui m'a excité depuis la mort de l'Auteur, d'en faire une nouvelle*, & de l'enrichir d'une Dissertation sur les Oraisons Funêbres * de Mr. l'ABBE' DU JARRY, si recommandable dans la Republique des Lettres par ses panegyriques, & par ses autres pieces d'Eloquence : Elle rend plus complet le traité d'éloquence de feu Mr. DE VAUMORIERE. * J'invite le Lecteur à lire cette Dissertation; parce que je suis seur qu'il en sera satisfait : *Il trouvera aussi dans ce recuëil un grand nombre de nouvelles Harangues distinguées des autres par une main de cette maniere.* ☞

L'éloge de Mr. DE VAUMORIERE, Auteur de ce recuëil ayant été donné au Public par une personne d'une profonde érudition *, j'ai crû qu'il étoit de ma reconnoissance de l'inserer ici.

* Pag. 365.

* Pag. 100.

* Mademoiselle de Scuderi.

ELOGE DE FEU MONSIEUR DE VAUMORIERE.

C'étoit un Gentilhomme illustre par sa naissance, & distingué par un grand nombre d'Ouvrages estimez. Sa moindre qualité étoit son bel esprit. Il brilloit par tout; mais il étoit encore plus honnête homme, qu'il n'étoit homme de Lettres. Il avoit l'esprit vif & aisé, les sentimens naturels, & nobles; les idées justes & distinguées, les expressions gaïes & hardies, les manieres douces & engageantes, le cœur au dessus de son pouvoir & de son état; genereux, empressé, noble, prévenant, ne connoissant d'autre interêt que celui de ses amis, & d'autre plaisir que celui d'en faire. Il n'avoit rien à lui, tous ceux qui le connoissoient, étant plus maîtres de son bien, que lui-même. Il disoit toûjours que l'argent & le cœur ne sont bons que lorsqu'on les donne; à quoi il ajoûtoit, que c'étoit un moindre mal d'être duppe, que de craindre toûjours d'être duppé. Dans un âge fort avancé, il conservoit tout le feu d'une belle jeunesse; il étoit enjoüé & galant dans les Ruelles, modeste avec les gens d'esprit, réjoüissant & solide avec les jeunes gens; toûjours doux, toûjours poli, toûjours agréable en toutes sortes de societez. Il portoit la joye & le plaisir avec lui. Sa seule presence avoit l'art de réveiller une conversation assoupie. Il avoit & des idées & des termes, que

personne ne pouvoit prévoir, & c'étoit toûjours chose nouvelle. Comme jamais homme n'a été plus generalement approuvé, plus generalement aimé, & plus generalement recherché ; aussi jamais homme n'a été plus generalement regretté. Sa maniere de vie étoit commune ; sa conduite égale, sa morale douce, ses reflexions étoient utiles ; simple, familier, humain, sage, complaisant, éclairé ; il instruisoit lors même qu'il amusoit davantage. Les graces ornoient tous ses discours, & la douceur de son naturel se répandoit sur ses paroles. Il parloit bien, il écoutoit encore mieux ; & sa complaisance déterroit souvent dans les gens, certain merite & certain tour d'esprit, qu'ils ne connoissoient pas eux-mêmes. Le don de conversation n'a jamais été prodigué avec plus d'avantage par la Nature. Sa facilité étoit soutenuë d'un fond qu'on ne trouve gueres. Il avoit une connoissance parfaite de l'Antiquité. Il n'y a pas un nom connu dans l'Histoire, sur lequel il ne sût un détail curieux & peu connu. Il savoit mettre entre l'Histoire & la Fable un rapport vrai-semblable, qui persuadoit agréablement. Il étoit vif & précis dans ses Narrations, surprenant dans ses Peintures, savant dans ses Remarques, ennemi des parentheses ; enjoüé, naturel, éloquent, & suivi par tout.

Ce sont des réflexions faites par tous ceux qui l'ont connu, & que feront toûjours ceux qui liront ses Ouvrages. *Le Scipion* qu'il nous donna dans sa jeunesse, & *les cinq derniers Tomes de Pharamond*, sont un Portrait naturel & ressemblant de ce Genie heureux qu'on lui a trouvé le reste de sa vie. Il a donné au Public un assez grand nombre d'autres Ouvrages d'Histoire & de Galanterie, où il s'est toûjours soûtenu. On a lû avec plaisir *Diane de France*, *la Galanterie des Anciens*, *Adelaïde de Champagne*, *Agiatis*, l'ART DE PLAIRE DANS LA CONVERSATION, ET DES HARANGUES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS AVEC L'ART DE LES COMPOSER. On trouve du tour & de l'art dans tout ce qui vient de lui. Il s'expliquoit sans peine ; mais il pensoit en homme qui se plaisoit à écrire, c'est-à-dire, qu'il ne pensoit gueres pour lui seul. Il nous a donné depuis peu de tems deux Volumes de LETTRES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS, AVEC DES AVIS SUR LA MANIERE DE LES ECRIRE. Il a donné à ces Sujets un ordre, & aux Lettres des regles pour ce genre d'écrire ; Ouvrage utile, hardi, necessaire, que personne n'avoit entrepris, & qui manquoit à nôtre Langue. Rien ne lui coûtoit que le choix des titres & des matieres qu'il vouloit traiter ; son imagination étoit vaste & fertile. Il savoit beaucoup, & sa memoire fournissoit avec choix & avec fidelité à toutes ses idées. Il reste bien des choses à dire de son esprit & de sa science. Un caractere aussi heureux & aussi riche voudroit être un peu plus étendu : s'il faut parler de ce qu'on appelle l'homme du monde, on peut dire que jamais personne n'a eu tant de talens, tant de sortes d'esprits, & tant de caracteres differens. Il prenoit celui qu'il vouloit, & passoit de l'un à l'autre, sans emprunter ces transitions si dangereuses en mille gens de Lettres. C'étoit un Prothée qui donnoit à son esprit mille formes differentes, & qui toûjours le même se ressembloit par tout, & n'étoit inégal sur rien. Il savoit la pureté & la finesse de nôtre Langue, & il écrivoit avec une justesse & une facilité égale en Prose & en Vers. De pareils hommes devroient toûjours vivre, si la mort ne leur assuroit une vie plus douce & plus tranquille.

L'Art de plaire & les Lettres dont on a déja fait quatre Editions, sont imprimez chez les mêmes Libraires de ce recueïl de Harangues.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR sur la premiere & la seconde Edition de ce Livre, faites en 1688. & en 1693.

IL y a long-tems que j'avois envie de vous offrir un Recueil de Harangues, avec l'Art des les composer sur toutes sortes de Sujets. Une infinité de Gens de Lettres approuvoient mon dessein, & me répondoient du succés. On m'assuroit qu'un Ouvrage de cette nature ne pouvoit manquer d'être utile & agréable, mais on me laissoit connoître qu'il n'étoit pas trop facile de trouver une personne qui le voulût entreprendre. Il falloit, pour executer ce dessein, de la politesse & de l'érudition, du discernement dans le choix des pieces d'éloquence, & bien de l'agrément dans les expressions, afin d'adoucir ce que les préceptes peuvent avoir de trop imperieux. Mes amis ont enfin trouvé ce que je cherchois, mais ce n'a pas été sans peine que l'Auteur de ce Livre a consenti à ce qu'ils lui demandoient. Vous ne serez pas fâché sans doute qu'on en ait obtenu le present que je vous fais. *J'espere qu'il ne sera pas inutile aux personnes qui sont obligées de parler en public, aux Officiers de toutes sortes de Jurisdictions, & aux Avocats, aux Ambassadeurs & aux Commandans des Troupes, aux Intendans des Provinces & aux Gouverneurs des Villes, aux Maires & aux Echevins.* Pour vous en faire demeurer d'accord, je n'ai qu'à vous dire en peu de mots ce que contient ce Volume. Il est divisé en quatre Livres.

Le premier traite de l'Eloquence en General, donne des préceptes pour composer des Discours sur toutes

ſortes de ſujets, & il entre même dans un aſſez grand détail des ornemens du Langage.

LE SECOND Livre contient des exemples du Genre Démonſtratif, c'eſt-à-dire, des Harangues, qui regardent les differentes loüanges que l'on peut donner ſelon que les occaſions le demandent.

LE TROISIE'ME comprend des diſcours du Genre Déliberatif, pour porter à quelque réſolution, ou pour en detourner; en un mot pour perſuader ou diſſuader la plûpart des choſes qui peuvent tomber en déliberation.

LE QUATRIE'ME & dernier Livre donne ce qui regarde le Genre Judiciaire; les Harangues pour accuſer & pour défendre, & pour les autres matieres du Palais.



TABLE DES CHAPITRES ET DES HARANGUES.

L'augmentation y est distinguée par une main de cette maniere. ☞

LIVRE PREMIER.

DE L'ELOQUENCE EN GENERAL.

LIVRE SECOND.

HARANGUES DU GENRE DEMONSTRATIF.

LIVRE TROISIEME.

HARANGUES DU GENRE DELIBERATIF.

LIVRE QUATRIE'ME.

HARANGUES DU GENRE JUDICIAIRE.

Harangue

Fin de la Table des Chapitres & des Harangues.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Harangues de Vaumoriere*, où je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 14. Avril 1713.

RASSICOD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel; Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. JEAN GUIGNARD Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui a été mis entre les mains par le Reverend Pere THOMAS DE PARIS, Missionaire Apostolique Capucin, un Manuscrit intitulé, *Tesoro della Lingua Greca Volgare, & Italiana*, composé par feu le Reverend Pere ALEXIS DE SOMMEVOIR, Capucin, ancien Custode des Missions de Grece; lequel Ouvrage il desireroit imprimer: mais comme il ne le peut faire sans s'engager à une tres-grande dépense, Nous voulant favoriser le zele dudit GUIGNARD. & lui donner les moyens d'executer cet Ouvrage, & de nouveaux moyens de le récompenser de la perte de tout son bien qu'il a faite dans l'incendie arrivé au College de Montaigu, dont nous avons été informé, & ce d'autant plus qu'il prend de la peine à faire perfectionner les Ouvrages qu'il imprime: VOULANT en même tems encourager les Libraires à entreprendre des Editions de Livres utiles au Public pour l'avancement des Sciences & des belles Lettres, qui ont toûjours été florissantes dans nôtre Royaume, soûtenir en même tems les belles impressions qui ont été cultivées par nos Sujets avec tant de réputation & de succés, & récompenser ceux qui se distinguent par les Editions des bons Livres, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre *Tesoro della Lingua Greca Volgare, & Italiana*, &c. & de réimprimer, ou faire réimprimer *les Arrêts de Louet; le Journal du Palais; les Oeuvres des Sieurs le Brun & Ricard; le Praticien du Sieur Lange; le Traité des Droits honorifiques; Maximes du Droit Canonique de France; l'Histoire de France par Mezeray; la Compilation des Commentateurs de la Coûtume de Paris, par Ferriere; les Oeuvres des Sieurs* DE VAUMORIERE *& de l'Abbé de Bellegarde*, qu'il a ci-devant imprimez, en telle forme, marge, caractere, & autant

de fois que bon lui semblera ; pendant le tems de *dix-huit années* consecutives, *à compter de la date des Presentes*, & sans tirer à consequence ; à condition neanmoins que l'impression dudit Livre *Tesoro della Lingua Greca Volgare, & Italiana*, &c. sera achevée dans le temps de deux années, à compter pareillement lesdites deux années de la date des Presentes : FAISANT défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter lesdits Livres sous quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangere & autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans causes, sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, *de trois mille livres d'amende* contre chacun des contrevenans, applicable, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts ; *à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris*, & ce dans *trois mois de la date d'icelles* : que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément au Reglement de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX COMTE DE PONTCHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-sixiéme jour de Mars mil sept cens sept, & de nôtre regne le soixante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil, LAUTHIER.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 2. pag. 192. N. 358. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 13. Avril 1707.

Signé, GUERIN, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 31. Harangue à Madame la Dauphine Marie Anne Victoire de Baviere, *lisez* Harangue à Madame la Dauphine, Marie Adelaide de Savoye. Pag. 805. *ligne* 11. Maître, *lis.* Maire. Pag. 807. *lig.* 2. L'effort, *lis.* l'essor. Pag. 807. *lig.* 6. traits, *lis.* fruits.




HARANGUES



HARANGUES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS, AVEC L'ART DE LES COMPOSER.

LIVRE PREMIER.

DE L'ELOQUENCE EN GENERAL.

CHAPITRE PREMIER.

De l'utilité de l'Eloquence.

SI l'on examinoit avec attention les avantages, que l'on peut tirer de l'Eloquence, je ne doute pas, que l'on ne fît tous ses efforts pour l'acquerir. On voit tous les jours de quelle maniere un homme éloquent se distingue des autres hommes. Il plaît à ceux qui l'écoutent, il les tient attachés à ce qu'il dit, il les touche, les émeut, & s'en fait aimer ; Il usur-

pe ensuite un empire absolu sur leurs esprits, il entraîne leurs volontés; en un mot, il triomphe par tout où il parle.

Athenes, qui fut la Patrie des premiers Sçavans, donna aux Hommes éloquens des surnoms, qui vouloient dire Conseillers des Rois & Gouverneurs des Peuples. En effet, les grands Orateurs ont presque toûjours été les Maîtres des Etats populaires. On leur élevoit des Statuës, on leur confioit les plus importantes Ambassades; & de leur côté, ils appaisoient les séditions, rendoient suspects de tyrannie les gens qu'ils vouloient faire bannir, & selon les differens interests qu'ils avoient, ils portoient les Citoyens à faire la paix, ou à déclarer la guerre.

Que ne pourroit-on pas dire sur une matiere si inépuisable? Contentons-nous de rapporter une Fable, pour montrer combien l'Eloquence est utile & ancienne. Ce n'est qu'aprés un illustre Grec que nous nous en servirons. Il dit que Promethée aïant examiné les differens avantages des Animaux, fut touché de compassion pour la misere de l'homme. Il voïoit que les Oyseaux naissoient avec un bec & des plumes, que les Lions & les Taureaux étoient munis contre les injures de l'air & les attaques de leurs ennemis, & qu'il n'y avoit pas jusques aux Poissons qui ne fussent couverts d'écailles. Il consideroit ensuite qu'il n'y avoit que l'homme qui vinst au monde nû & desarmé. Aprés avoir accusé la Nature d'injustice, d'abandonner ainsi le plus excellent de ses ouvrages, il s'en plaignit au plus grand des Dieux, & Jupiter persuadé de ses raisons envoïa Mercure pour faire à l'homme un present, qui le consolât de tout ce qui lui pouvoit manquer. Il lui donna l'Eloquence; mais comme elle est précieuse, il n'en fit part qu'à peu de personnes.

Aristid. Orat. 2.

Cette fiction montre, que l'Eloquence est un don du Ciel; qu'elle nous peut tenir lieu de plusieurs autres avantages, & qu'il y a peu de personnes qui la possedent dans sa perfection.

Ainsi qu'on ne la confonde pas avec les discours fastueux d'un Déclamateur. Elle doit être aisée & sans affectation. Elle ne doit paroître ni trop fleurie, ni trop parée, de peur qu'un excés d'exactitude & de politesse ne l'affoiblisse, & ne la rende languissante.

Il faut qu'elle soit genereuse & pleine de vigueur. Au lieu de chercher à flater l'oreille par des jeux de mots, & par des paroles brillantes, elle doit plaire par la beauté des sentimens & par la noblesse des expressions; elle doit convaincre par la solidité des raisons.

Il est necessaire, sur tout, que l'homme qui parle, puisse don-

ner du poids à ce qu'il dit, par ses mœurs & par sa réputation. Il faut qu'il ait de la probité, & que sa probité soit connuë; autrement, bien loin d'arriver à ses fins, il sera regardé comme un Sophiste qui veut abuser ses Auditeurs, qui tend à persuader ce qu'il ne croit pas lui-même.

Voïons maintenant ce que peut l'art de parler, quand il est soutenu des qualitez que nous venons de dire. Regardons-le dans toutes sortes de professions, & commençons par celles où il montre son pouvoir avec plus d'éclat.

Quel Orateur nous est plus necessaire & plus utile que celui qui nous annonce les veritez de nôtre Religion? Le Predicateur.

Nous sommes redevables à cette espece de foudre, qui part de sa bouche contre le déréglement des mœurs, qui donne de l'horreur pour le vice, qui nous ramene dans la bonne voye, & qui nous tire des portes de l'abîme, pour nous faire aspirer à une éternelle felicité. Quel bonheur pour nous de sentir nôtre ame penetrée d'une Eloquence si sainte.

Mais il faut que cette Eloquence méprise la vanité des ornemens, & qu'elle soit accompagnée d'une majesté, qui convienne à la presence des Autels. Il faut qu'elle soit digne de ce qu'il y a de plus sacré, & de plus redoutable dans nos Mysteres.

Voïons quels effets produit celle du Barreau. Elle arme la justice contre la violence & l'usurpation; elle prend la défense de la veuve & de l'orphelin; elle soûtient l'innocence que l'on veut opprimer; & demandant la punition du crime, elle ne travaille pas moins à la sûreté publique, qu'à la conservation des particuliers. L'Avocat.

On ne fait pas assez de reflexion sur ce que l'on doit à l'Eloquence de la Chaire & à celle du Barreau; & l'on considere encore moins combien il est important, qu'un homme, qui entre dans le Conseil du Prince, possede l'art de persuader. Cependant c'est dans le Cabinet, que l'on délibere sur les affaires, qui regardent la gloire du Souverain, & qui font la destinée des Nations. C'est là que l'homme, dont nous parlons, fait taire les flateurs, qu'il les fait rougir des mauvais conseils qu'ils donnent. L'Homme d'Etat.

Il peint avec des couleurs si vives la tyrannie des Gouverneurs de Province, & le ravage des gens de guerre, que son Eloquence arrête l'avidité des Grands, rétablit la discipline militaire, & donne du soulagement aux Peuples. Ce Conseiller, qui ne se propose que des fins loüables, ne craint point de combattre les inclinations de son Roi, quand elles sont contraires à sa gloi-



re. S'il voit que le Prince s'amolisse dans la volupté, & qu'un Favori fournisse à ses plaisirs pour usurper l'autorité souveraine; il lui ouvre les yeux, lui fait connoître ses interests, & par des paroles pleines de feu, il remuë & anime son cœur, il lui fait prendre le gouvernement de ses Etats, & même le commandement de ses Armées.

Il parle d'une autre maniere à un Maître, qui est d'une humeur opposée. S'il est trop ardent, & qu'il veüille continuër une guerre, dont le succés est à craindre, il tâche de moderer son ambition. Il lui represente que son Epargne est épuisée, & qu'il est necessaire que ses Troupes aïent le temps de respirer aprés une infinité de fatigues. Il lui fait voir, que la prudence veut, que l'on s'affermisse par la paix dans les conquêtes que l'on a faites, au lieu de s'exposer à les perdre en entreprenant d'en faire de nouvelles à contre-tems.

L'Ambassadeur.

Si un homme éloquent est envoïé pour quelque négociation, quel service ne rendra-t'il point à son Roi? Il fera ou rompra des ligues, il unira ou divisera, selon que le demanderont les interests de son Maître.

Un Pape voïant approcher un Cardinal éloquent, qui alloit parler pour un de nos Rois, *Dieu veüille inspirer l'homme que je vois*, s'écria-t'il, *car il est assuré de me persuader ce qu'il lui plaira.*

Alexandre, que toute la Terre craignoit, craignit lui-même l'Eloquence d'un Député de Lampsaque. Cette Ville aïant trahi un Conquerant si redoutable, ne trouva rien d'assez fort pour opposer à ses Armes. Elle crut qu'il n'y avoit que l'Eloquence d'Anaximene, qui la pût mettre à couvert du ressentiment d'Alexandre. Elle envoïa ce Citoïen pour le fléchir, & ce fut avec chagrin qu'Alexandre apprit qu'Anaximene venoit demander pardon pour Lampsaque. Il étoit si irrité qu'il ne voulut pas s'exposer à être touché de pitié; & comme il connoissoit & apprehendoit l'esprit de cet Envoïé, il se précautionna en jurant par les Dieux des Grecs qu'il feroit le contraire de ce que lui demanderoit Anaximene. Ce Deputé ne fut pas plûtôt au Camp des Macedoniens, que les principaux Officiers lui conseillerent de ne point parler de l'affaire dont il étoit chargé, & l'avertirent même du serment qu'avoit fait le Roi. Anaximene ne laissa pas de demander Audience, & l'ayant obtenuë, il se jetta aux pieds d'Alexandre, exagera le crime de sa Patrie, & conjura le Roi de détruire cette Ville ingrate pour donner de la terreur par cet exemple, & retenir dans son obéïssance les Peuples, qui

pourroient être dans la disposition d'en sortir.

Un discours si peu attendu surprit Alexandre ; mais ce Prince aïant compris avec plaisir le tour d'adresse d'Anaximene, lui tendit la main en souriant. *Vous avez vaincu*, lui dit-t'il, *toutes les précautions que l'on peut prendre contre vous sont inutiles ; Je pardonne à Lampsaque ; & j'augmenterai même les Privileges qu'elle avoit avant sa desertion.*

Une veritable Eloquence desarme le ressentiment d'un Conquerant irrité, elle en obtient plus qu'elle n'osoit esperer. Ce n'est pas toûjours le bel arrangement des mots, ce ne sont pas toûjours les expressions les plus fortes, ou les plus fleuries, qui font le plus d'effet. Il faut être promt à prendre son parti, le prendre selon que les occasions changent, & tâcher sur tout de penetrer dans quelle assiette est l'esprit de la personne à qui on a des graces à demander. Si Anaximene eût voulu prononcer devant Alexandre la Harangue, qu'apparemment il avoit préparée, s'il avoit fait scrupule de parler contre son Païs, & de ne pas suivre la commission qu'on lui avoit donnée, il auroit eu la douleur de voir que son appareil d'Eloquence, que ses figures de Rhetorique n'auroient pas empêché la destruction de Lampsaque.

L'Officier d'Armée.

Si l'on envisage les choses sans reflexion, on s'imaginera que la profession des Armes est celle qui demande le moins d'Eloquence. Il semble qu'elle ne veut que l'action, & que le tumulte qui en est inseparable ne permet non plus de parler que d'entendre. Mais si les cris, si le bruit des tambours & des trompettes échauffent & encouragent, pourquoi une Eloquence pleine de vigueur & de raison sera-t'elle inutile ?

Nous voïons dans l'Histoire une infinité de Harangues militaires ; & quand il seroit vrai que les Generaux ne les auroient pas prononcées de la maniere qu'elles sont écrites, on peut assurer, que les Capitaines éloquens excitent quand ils exhortent. Ils representent aux vieux Corps la réputation qu'ils ont acquise, ils les font souvenir des occasions où ils se sont signalez ; ils picquent d'une genereuse émulation les Troupes qui commencent à servir, & selon la difference des humeurs, ils promettent du butin, ou de la gloire. S'ils s'apperçoivent que l'esperance ne fait pas tout l'effet qu'ils souhaiteroient, ils ajoutent une passion plus forte ; c'est la crainte. Ils font apprehender à leurs Troupes la perte de ce qu'elles ont de plus cher & de plus précieux, si elles viennent à perdre la bataille qu'elles vont donner, ou si elles laissent prendre la Ville qu'elles défendent. Ils leur peignent en peu de mots le



danger où sont leurs femmes, & leurs enfans. Ils excitent dans leur ame l'horreur que donne la profanation des Temples, & de ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion.

Mais cette Eloquence doit être serrée & vigoureuse ; elle doit mépriser les fleurs, & n'avoir que de la fierté.

Sans nous trop étendre, disons qu'il n'y a point de profession, qui ne puisse tirer de grands secours de l'Eloquence. Pour en demeurer d'accord, on n'auroit qu'à les parcourir toutes, depuis les Dignitez les plus élevées jusqu'à la plus basse condition des hommes. Nous le pouvons remarquer à tout moment dans le commerce ordinaire de la vie. Peu de personnes vendent, ou achetent sans mêler dans leurs marchez quelque traits d'Eloquence pour persuader. Il n'y a pas même jusqu'aux miserables, qui ne subsistent que de ce qu'on leur donne par compassion, qui ne demandent d'une maniere capable d'exciter à la pitié, & d'attirer des liberalitez. Mais passons de cette matiere à d'autres sujets, où l'Eloquence paroisse fleurie & pleine d'agrémens. Il faut qu'elle se pare & qu'elle fasse briller sa joïe à la naissance d'un Prince, ou à son mariage, à la reception d'un Gouverneur, ou au retour d'un General d'Armée, qui revient victorieux de la Guerre.

Pour l'Oraison Funebre, il est aisé de juger que son stile doit être bien different. Nous le ferons voir quand nous parlerons des occasions, où ces divers genres d'Eloquence peuvent paroître, & que nous accompagnerons ces differens traitez de quelques Exemples qui y pourront convenir.

Ce n'est pas que je sois assez habile pour donner des préceptes d'Eloquence ; & quand même j'en aurois la capacité, peut-être ne serois-je pas d'humeur de le faire. Ceux qui me connoissent, le peuvent témoigner. Ils ne se sont jamais apperçûs que dans le commerce de la vie, ou dans mes Ouvrages, j'eusse quelque chose qui approchât de ce qu'on appelle *Dogme*. Je n'ai jamais fait le Docteur, Dieu merci, & quoique je ne sois pas jeune, je serois bien fâché que ma conversation sentît le chagrin d'un âge avancé. Si je me trouve engagé à donner des maximes d'Eloquence, c'est un meilleur fonds que le mien, qui me les fournit. J'ai lû quelques Anciens & quelques Modernes sur le sujet que je traite ; & j'avoûrai, si vous voulez, que c'est d'eux que je tire tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ce livre. Peut-être, me direz-vous, que le secours de ces grands Hommes ne suffit pas, & qu'il faut être Eloquent pour donner un traité d'Eloquence. Je ne comprens pas en quoi consiste cette necessité, quand je

vois une infinité de Curieux qui parlent de tableaux ſans être Peintres.

Voilà une digreſſion que l'on pourra trouver longue & mal placée ; j'avouë qu'elle auroit été mieux dans une Préface, & je n'aurois pas manqué de l'y mettre, ſi j'étois perſuadé que l'on fût exact à lire ces pieces détachées.

CHAPITRE II.

Quelles qualitez naturelles ou acquiſes doit avoir un homme qui aſpire à l'Eloquence.

VOYONS de quelle maniere on peut acquerir cette Eloquence, que l'on nous peint ſi charmante, & ſi abſoluë ſur les Eſprits. Il n'eſt point aiſé de la poſſeder dans toute ſa perfection, & de former des Orateurs tels que la Grece & l'Italie les ont produits autrefois. Diſons neanmoins, ſans trop donner à nôtre Siécle & à nôtre Nation, que nous entendons tous les jours dans la Chaire & dans le Barreau, des Hommes dont Athenes & Rome auroient admiré l'érudition & la politeſſe. Mais quels avantages ne faut-il pas avoir pour arriver où ils ſont ? Il eſt neceſſaire que le Ciel s'en mêle, & que l'on apporte en naiſſant ces diſpoſitions heureuſes, que les Maîtres deſirent à l'Homme qu'ils veulent rendre éloquent. Il y avoit des Republiques en Grece, où l'on n'entreprenoit jamais d'inſtruire les enfans qu'aprés avoir connu leurs inclinations naturelles. On les promenoit chez differens Ouvriers, on remarquoit où ils s'arrétoient le plus ſouvent, & de quels inſtrumens ils ſe ſaiſiſſoient le plûtôt & avec le plus de plaiſir. Quand on avoit aſſez étudié leur penchant, on ne manquoit pas de les élever dans la Science, ou dans l'Art qui leur convenoit. C'eſt ainſi que l'on peut former de grands Hommes, on va bien vîte & bien loin, lorſque la nature & l'éducation marchent de concert.

Qu'un homme ne prétende donc pas à l'Eloquence, s'il n'eſt venu au Monde avec de grands dons ; ſi ſon Etoile ne l'a regardé favorablement ; ſi elle ne lui a donné avec profuſion des graces qu'elle ne départ d'ordinaire qu'avec épargne. S'il n'a un eſprit capable d'une merveilleuſe diverſité ; ſi cet eſprit n'eſt doux, agreable & inſinuant en certaines occaſions ; s'il ne montre en d'autres de l'élevation & de la force, de la penetration & de l'é-

tenduë. Il doit être vif, & même il y a des rencontres, où il faut que son feu paroisse tenir de l'inspiration.

Sa memoire doit être heureuse, fidelle & tenace, s'il est permis de se servir de ce mot, elle doit conserver les belles choses qu'il lui a confiées, afin qu'elle puisse les lui fournir quand il en aura besoin. Il faut que son imagination soit vive & noble, qu'elle se forme de belles idées, qu'elle conçoive bien celles qu'on lui donne, & qu'ensuite elle les sçache peindre & representer aux autres.

Cependant ces dons ne produiroient pas tout l'effet, que l'on s'en pourroit promettre, s'ils n'étoient soûtenus d'un solide jugement, & d'un discernement delicat.

Comme un Homme éloquent est moins fait pour la solitude que pour parler devant les Grands, & dans des Assemblées nombreuses, il ne suffit pas qu'il possede les qualitez que nous venons de dire. Il est necessaire qu'il ait les dons du corps joints à ceux de l'esprit; la belle taille & la bonne mine donnent les premieres impressions. Elles sont les premieres à plaire; elles disposent les Auditeurs en faveur de l'Homme qui va parler. Il est bon que cet Homme ait les yeux pleins d'esprit, que le son de sa voix soit doux & insinuant, pour descendre de l'oreille au cœur; mais il faut aussi que cette voix soit forte, qu'elle fournisse aux figures vehementes; qu'elle soit capable de tonner & de faire éclater ces foudres, que l'ancienne Grece attribuoit à son Pericle.

La main de nôtre Orateur doit être éloquente, elle doit parler & se faire entendre sans le secours de la voix.

Celui qui possede un naturel si heureux, peut aspirer à dominer un jour par la parole, pourvû qu'une application assiduë ajoûte aux talens qu'il a, les préceptes de l'art & un grand fonds de science.

C'est l'art qui acheve & perfectionne ce que la nature a commencé; il polit ce qu'elle a laissé de rude; il produit en nous ce que la culture fait dans un champ. Quelque fertile que soit une terre, elle ne pousse que des plantes inutiles, si on la laisse en friche, & que l'on néglige de labourer & de semer.

D'ailleurs, la nature seule n'est pas toujours un guide fort sûr; si nous ne suivons que ses lumieres, nous n'irons pas toujours où nous aurions intention d'aller; nous ferions de fausses démarches, & ne nous égarerions que trop souvent. C'est pourquoi il faut avoir recours à l'art, c'est lui qui nous montre le chemin qu'il faut prendre; il nous fait remarquer les sentiers qui nous en pourroient détourner, & nous faisant entrer dans la rou-

te

te qui mene à nôtre but, il nous conduit, & nous donne la main jusques à ce que nous soyons arrivez.

Cet Art est un amas de préceptes qui conviennent à la fin que nous nous proposons. Nous donnerons un détail de ces maximes, pour voir celles que l'on doit choisir selon les matieres que l'on veut traiter. L'experience a fait goûter ces préceptes, & a donné commencement à l'Art. Quand on écoutoit de grands Orateurs, que l'on se sentoit émû de quelque endroit de leurs discours; on remarquoit ces endroits, & l'on en faisoit des maximes d'Eloquence pour émouvoir.

Quand on mettoit ces préceptes en usage, & que l'on imitoit les grands Hommes que l'on avoit entendus, on donnoit assez à connoître qu'il n'y a rien de plus utile, ni rien de plus necessaire que l'imitation. Quel homme peut s'imaginer être né avec toutes les graces qui sont répanduës dans plusieurs autres? S'il ne les a pas toutes, négligera-t'il d'acquerir celles qui lui manquent, refusera-t'il d'imiter ceux qui les possedent? Les plus éloquens de l'ancienne Rome n'ont-ils pas imité les Grecs? Homere & Demosthene ont-ils été inutiles à Virgile & à Ciceron? Nous est-il défendu de nous enrichir des trésors que les uns & les autres nous ont laissez? N'y pourrons non pas joindre des richesses Françoises, & ne prendrons-nous pas pour modeles ceux de nos Auteurs, qui ont écrit avec le plus de force & de politesse?

Que l'on ne s'attache pourtant pas à une imitation trop servile, Horace a eu raison de la décrier, & nôtre Nation ne la peut souffrir. Nous aimons trop la beauté du naturel, pour goûter ce qui sent la contrainte de l'art. Il ne faut pas non plus imiter un original en tout sans aucune exception. Il n'y en a point qui ne puisse avoir quelques défauts, & si nous étions capables de vouloir tomber dans les mêmes fautes, nous ne le serions jamais de parvenir à la veritable Eloquence.

Si l'Auteur que nous avons choisi n'écrit pas également bien par tout, cherchons dans un autre les agrémens qui lui manquent. Les abeilles ne se contentent pas d'amasser leur miel sur une seule fleur; & le plus fameux Peintre de l'Antiquité, pour donner une Venus d'une beauté accomplie, tira les plus beaux traits des plus belles filles de la Grece.

Il y a des Ouvrages où nous remarquerons les pensées d'une imagination vive & noble, dans d'autres nous pourrons trouver des raisons solides, & nous en choisirons même pour y regarder un certain arrangement, que l'on appelle disposition des Parties, &

que nous pouvons nommer aussi le Pere de la clarté.

Pour ce qui regarde *le style*, que nous aurons envie d'imiter, nous examinerons si son élevation & sa pompe n'ont ni enflure ni obscurité ; si l'air aisé & naturel que l'on y voit, ne tombe point jusques dans la bassesse; s'il est net & débarrassé dans la construction; s'il ne cherche point de graces dans les équivoques, dans les jeux de mots, ni dans ce que l'on appelle pointe. L'imitation n'est pas la seule chose que nous recommandent les Maîtres de l'Art ; ils veulent que nous soïons dans un continuel exercice de ce qui nous peut conduire à la veritable Eloquence ; que nous donnions une partie de nôtre tems à lire les meilleurs Auteurs, à entendre les Orateurs les plus celebres, & à faire reflexion sur ce que nous aurons lû ou entendu. Nous devons donc écrire souvent & exactement, nous devons imprimer dans nôtre memoire ce que nous aurons écrit, & parler quelquefois devant des amis intelligens & fideles, qui nous puissent donner de bons avis. Car la nature & l'art ne suffisent pas toûjours pour faire un parfait Orateur, il faut encore des amis fideles qui nous avertissent de nos défauts ; mais où trouver des amis de ce caractere ? il faut prendre garde de s'y tromper.

Tout le monde demeure d'accord que la lecture nourrit l'esprit; mais que l'on ne s'imagine pas que pour le mieux nourrir, il faille devorer plusieurs Livres. Au lieu de lui donner de l'embonpoint, on ne le rempliroit que d'un amas confus & indigeste. Donnons-lui des alimens comme les gens sages en donnent au corps; choisissons les bons, & ne cherchons pas une trop grande diversité dans un même tems ; c'est-à-dire, que le plus sûr est de s'occuper à lire un seul Livre pour la beauté du style, à le goûter, à y faire des remarques & des applications jusqu'à ce que nous le possedions entierement ; mais il est avantageux d'en lire plusieurs pour les matieres, afin d'en tirer des instructions.

Il n'y a pas à balancer pour le choix ; que chacun prenne ceux qui conviennent le mieux à sa profession ; cependant comme nous traitons d'un homme qui prétend à l'Eloquence, nous pouvons dire, qu'il y a peu de bons Livres qu'il ne doive lire, étant obligé, selon la difference des occasions, de parler d'une infinité de choses & d'en bien parler.

Il ne se peut dispenser de sçavoir la Morale à fond, c'est la grande source où l'on puise les matieres dont on a besoin le plus ordinairement. Ne parle-t'on pas à tout moment des passions humaines, des vices & des vertus ? Ajoûtons qu'un Orateur ne

peut ignorer, sans honte, ce que la Politique a de plus important. Peut-il sçavoir sans elle, comment on doit gouverner les Peuples, quels sont les differens interêts des Nations, par quelles Maximes les Princes peuvent se conserver ou s'agrandir ?

CHAPITRE III.

De la Lecture des Historiens.

L'Histoire est d'un grand secours pour les deux Sciences dont nous venons de parler, & l'on peut dire même, qu'elle nous instruit d'une maniere plus insinuante & plus agréable que la Morale & la Politique. Ces deux dernieres donnent des préceptes, & nôtre cœur qui aime naturellement la liberté, se revolte contre tout ce qui sent le commandement. L'Histoire au contraire ne nous donne des reflexions à faire que par les évenemens qu'elle étale à nos yeux, & ces évenemens sont autant d'exemples, que nous avons à suivre ou à éviter. Elle nous fait assister aux Conseils des Souverains, elle nous décrit les Siéges & les Batailles, elle nous y fait remarquer les fautes, ou la mauvaise ou la bonne conduite des Generaux ; en un mot elle nous apprend en peu d'années, des experiences que plusieurs siécles ne sçauroient nous donner sans son secours. Ces instructions ne sont pas les seuls avantages que l'on en tire ; un Orateur y peut voir des Narrations & des Harangues à imiter : & Ciceron le témoigne assez, quand il assure que l'Histoire fait une partie considerable de l'Art de parler.

Le choix des Historiens n'est pas difficile à faire, nous n'avons qu'à nous regler sur la réputation qu'ils ont acquise. Il y en a qui sont si generalement estimez, qu'il n'est point permis de ne les pas connoître. Quel Homme de Lettres se peut dispenser de lire Herodote, Thucydide, Xenophon, Polybe & Plutarque ? qui n'a pas goûté Cesar, Tite-Live, Quinte-Curse, Salluste & Tacite ? Puisque nous ne citons que ce peu d'Historiens, d'un si grand nombre que nous en avons, il nous sera permis de dire en peu de mots ce que chacun d'eux peut avoir de plus particulier & de plus instructif.

Il ne nous en reste pas de plus ancien qu'*Herodote*, quoiqu'il y en ait eu avant lui. Il est doux, clair & agreable. Il vivoit du tems de Xerxés, & il a écrit ce qui s'est passé depuis le premier

Cyrus jusqu'à son tems. Son Histoire est divisée en neuf Livres, dont chacun porte le nom d'une Muse. On y peut voir de belles Narrations & des évenemens remarquables ; mais quoi qu'un Orateur ne soit pas obligé de s'attacher aussi scrupuleusement à la verité qu'un Historien, il doit du moins garder plus de vraisemblance, que nous n'en voïons en bien des endroits d'Herodote. Je pense que cet Auteur n'a pas peu contribué à décrier son Païs sur la sincerité, & qu'il a grande part à ces paroles d'un ancien Poëte.

Quidquid Græcia mendax Audet in historia. *Juven.*

Tout ce que la Grece menteuse
Ose dire dans ces recits.

Thucydide contemporain, mais plus jeune qu'Herodote, écrit d'une maniere tout opposée. Il est exact pour la verité, son style est concis, élevé & obscur. Il affecte même d'y mêler quelquefois de vieux mots pour donner de la majesté à ses expressions, ou peut-être vouloit-il empêcher que sa langue ne perdît des termes qui commençoient à n'être plus en usage. Il a écrit la guerre du Peloponese entre Athenes & Sparte, & c'est le premier qui ait inseré des Harangues directes dans l'Histoire.

On ne peut trop admirer *Xenophon*, soit qu'on le regarde comme Capitaine, comme Philosophe, ou comme Historien. Il a continué l'Histoire de Thucydide. Il a écrit l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe, la Retraite des dix mille, & l'Institution du grand Cyrus. On peut apprendre dans ses Ouvrages la Morale, la Politique & la Guerre. Scipion l'Africain & Lucullus le témoigneroient, s'étant si bien trouvez de la lecture qu'ils en avoient faite.

Son style a une douceur qui l'a fait appeller l'Abeille aussi-bien que la Muse d'Athenes.

Polybe est peu poli, mais tres-exact. Il fit des voïages pour examiner la situation des lieux qu'il vouloit décrire. La matiere de son Histoire est la plus importante qu'il eût pû choisir. C'est la Guerre de Rome & de Carthage, deux fameuses Rivales qui combattoient pour l'Empire de l'Univers.

Il y a des gens qui se piquent d'une exactitude si rigide, qu'ils ne veulent pas reconnoître *Plutarque* pour Historien. Ils se fondent sur ce qu'il n'a pas fait de corps d'Histoire, & qu'il n'a laissé que des Vies particulieres & détachées. Mais quelles Histoires trouvent-ils qui soient plus agréables & plus instructives que ces Vies ? A moins que d'être d'humeur chagrine, les peut-on regarder que comme des Chef-d'œuvres ? Peut-on les lire sans y

goûter mille charmes, sans appercevoir les maximes de Morale & de Politique, qui y sont inserées? Plutarque les y fait entrer naturellement. Il n'amasse que les fleurs qui naissent sous ses pas, il ne se détourne point de son chemin pour en aller cueillir d'autres. Ils nous peint l'homme dont il ne raconte que la vie. Il le fait connoître tel qu'il étoit à la tête d'une armée, dans le gouvernement des Peuples, dans son domestique, dans ses plaisirs.

Ses Morales sont aussi fort estimées, & les discours que font dans tous ses Ouvrages, les personnes qu'il y fait parler, sont si agréables, si instructifs & si conformes aux caracteres, que l'on peut dire, sans se tromper, que Plutarque est Orateur, Philosophe & Historien.

Je serois du sentiment de Theodore Gaza. Il dit que s'il étoit contraint de jetter tous les Livres des Anciens dans la Mer, Plutarque seroit le dernier noïé.

On pourroit dire que *Cesar* est le plus grand Homme dont l'Histoire fasse mention, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, ni comme d'un fameux Guerrier qui fonda l'Empire Romain, ni comme du plus galant homme de son tems. Nous nous contenterons de le regarder comme un des plus sçavans & des plus éloquens Hommes qu'il y eût au monde. Il avoit fait profession d'Orateur, & s'étoit attiré de grands applaudissemens. Ses Commentaires sont d'une netteté admirable, & d'une force qui répond à sa valeur.

C'est faire un grand éloge de l'Eloquence de *Tite-live* que de dire qu'on l'a comparée à celle de Ciceron. La beauté de son style, les fleurs & les figures de ses Harangues justifient cette comparaison. Qu'on lui reproche tant qu'on voudra sa *Patavinité*, c'est-à dire, quelques manieres de parler de son Païs, ce prétendu défaut n'empêcha pas que son nom ne fût celebre par toute la Terre. Un homme charmé de sa réputation & de ses Ouvrages, partit de l'extrémité de l'Espagne, qui touche au Détroit, fit un voïage à Rome, & ce ne fut que pour voir Tite-live. Aprés avoir consideré la mine de cet Historien, & avoir goûté sa conversation, il s'en retourna en son Païs, sans témoigner aucune envie de voir ce que la Capitale du Monde pouvoit avoir de plus rare & de plus magnifique.

Il étoit de Padouë.

Tite-live nous a donné l'Histoire Romaine, & l'a divisée par Decades, mais, malheureusement pour les gens de Lettres, il s'est perdu une grande partie de cet Ouvrage.

Quinte-curse est éloquent dans ses Harangues, & l'on peut di-



re qu'il a par tout de la politeſſe & du tour. Alphonſe le Sage Roi d'Arragon aimoit cet Auteur avec tant de paſſion, que ſe l'étant fait lire durant une maladie aſſez dangereuſe, aſſura, quand il eut recouvré ſa ſanté, qu'il la devoit moins à Hippocrate qu'à Quinte-curſe.

On ne regarde pas l'ouvrage de cet Hiſtorien ſeulement comme la vie d'Alexandre, mais comme le changement d'un grand Empire, qui paſſa des Perſes aux Macedoniens.

Sallufte eſt le Thucydide des Latins. Il eſt concis, il ſe ſert de quelques vieux mots, & il inſere des Harangues dans ſes recits. Il ne nous reſte que deux de ſes Hiſtoires qui ſoient complettes, la Conjuration de Catilina & la Guerre de Jugurtha. Elles ſont ſi bien écrites, au ſentiment des Sçavans, que Martial oſe appeller cet Auteur, *Le Prince des Hiſtoriens Latins.* Salluſte ne fut pas moins exact que Polybe à viſiter en Afrique, les lieux dont il avoit à parler, mais il a une autre exactitude encore plus loüable. Il ſe montre ſi ami de la verité, que dans la Conjuration de Catilina, il rend juſtice à Ciceron dont il étoit ennemi particulier.

Criſpus Romanâ primus in hiſtoriâ.

Tacite a preſque dans chaque page dequoi fournir aux reflexions d'un habile Homme. C'étoit l'Auteur le plus propre qu'il y eût, à nous donner, comme il a fait, l'Hiſtoire de Tybere, & à ſoûtenir un recit preſque dénué de tout évenement de Guerre. Il a écrit des Hiſtoires & des Annales. Son ſtyle eſt plus étendu & plus fleuri dans les premieres, plus concis & plus ſec dans les autres. Il nous a laiſſé auſſi la vie d'Agricola ſon beaupere, & un Ouvrage ſur les mœurs des anciens Allemands.

Je pourrois parler de quelques Hiſtoires que nous avons en nôtre Langue, & je le ferois avec joïe; mais je me contenterai de dire qu'il y en a qui ſont écrites noblement & poliment. Si j'en parlois d'une maniere plus préciſe, ceux qui les ont données ne m'en ſeroient pas fort obligez. Les loüanges que je leur donnerois, ne vaudroient pas les applaudiſſemens qu'ils ont reçûs, & je m'attirerois les reproches d'un plus grand nombre d'Auteurs dont je n'aurois pas cité les Ouvrages.

CHAPITRE IV.

Qu'il est bon de lire les Poëtes.

PErsonne ne doute que la lecture des Poëtes ne soit utile. On sçait même que Ciceron lisoit Ennius, & qu'il tiroit de l'or de sa crasse ; Aprés cela quel Orateur au dessous de Ciceron refusera de lire les Poëtes qui sont au dessus d'Ennius ? La Poësie donne de grandes ouvertures d'esprit pour l'invention & pour l'application des Fables. Elle peut fournir des idées pour de belles comparaisons & des descriptions admirables. Les expressions y sont plus hardies & plus brillantes que dans la Prose. Ajoûtons qu'elles y paroissent d'autant plus fortes, qu'elles s'y trouvent serrées par une mesure de mots que la Prose n'est pas obligée de garder. Où voit-on plus d'élegance & des caracteres mieux soûtenus que dans Terence ? Quel Auteur peint plus naturellement les mœurs, soit qu'il faille representer les soupçons & l'avarice d'un Vieillard, les ruses d'un Valet, & l'humeur dés jeunes gens portée à l'amour & à la dépense ? Il est vrai que ce Poëte manque d'invention, qu'il a tiré de Menandre tous les sujets de ses Pieces, & que bien des gens souhaiteroient que sa douceur fût plus vive ; mais s'ils veulent du brillant, Horace les peut satisfaire, & s'ils cherchent de l'imagination, ils en trouveront peut-être dans Juvenal plus qu'ils n'en voudront. Cet Auteur épuise un sujet, & va au delà de ce qu'on attend, mais cette hardiesse de la Poësie est d'ordinaire plus divertissante que la retenuë de la Prose.

Au lieu de citer beaucoup de Poëtes Grecs ou Latins, je voudrois rendre justice aux nôtres & en conseiller la lecture. Si nous cedons aux Anciens pour l'Histoire, il n'en est pas de même pour la Poësie. Je ne m'étendrai pas neanmoins sur cette comparaison ; elle demanderoit un traité à part & une main plus habile que la mienne. Il suffit de dire en passant que toutes les Nations de l'Europe ont admiré plusieurs de nos Pieces de Theatre. Les Auteurs qui les ont données, ont trop de réputation pour laisser douter de qui je parle. D'ailleurs la raison qui m'a fermé la bouche sur nos Historiens, m'empêche de nommer nos Poëtes : Continuons nos réflexions sur les Anciens, & choisissons le Poëme Epique, où l'on dit que nos François ne les ont pas égalez.

Homere le premier des Grecs avoit une grande connoissance

de la plûpart des Sciences & des beaux Arts. Les caracteres de ses Heros sont differens, vifs & soutenûs. Son Eloquence sent moins le vieux tems qu'un siécle de politesse. Il insere de belles Harangues, & peint admirablement les mœurs. Cependant il seroit dangereux de l'imiter en tout, & je ne m'étonne pas qu'on l'accuse de s'endormir quelquefois. Il fait agir à tout moment un grand nombre de Dieux sans necessité, & d'une maniere bien indigne des Puissances celestes. Achille le plus vaillant des Grecs demeure par dépit dans sa tente pendant que les Grecs & les Troyens sont aux mains, & bien loin d'user genereusement de sa victoire aprés avoir tué Hector, il exerce sur le corps de ce Prince les cruautez d'un Barbare. Le goût feroce de ce tems-là peut excuser ces défauts, mais le bon sens n'a jamais permis de faire parler à contre-temps & contre la vrai-semblance. Quelle apparence y a-t'il que deux hommes prêts à se battre s'avisent de raconter de longues Genealogies, qu'un Roi aïant juré par son Sceptre, quitte le sujet important qui l'a fait jurer, pour dire que son Sceptre a été autrefois une branche qui portoit des feüilles, des fleurs & des fruits ?

Agamemnon environné d'ennemis appelle Ajax à son secours, & au lieu de ne songer qu'à se défendre, il fait un discours qui ne convient non plus à une occasion si pressante qu'à la bouche d'un Roi qui étoit au dessus de tant d'autres. Souvenez-vous, lui dit-il, que lors que vous veniez manger chez moi, je voulois toûjours que l'on versât du vin dans vôtre tasse jusqu'à ce qu'elle fût pleine, quoique je ne fisse remplir qu'à demi celles des autres.

Virgile a imité Homere, & nous voïons qu'il a évité une partie de de ses défauts. Peut-être paroît-il moins vif, mais il est plus sage. Il ménage mieux le merveilleux, & n'introduit les Dieux qu'avec plus de necessité. Il est admirable dans ses expressions, dans le tour, dans les sentimens, dans les descriptions & les comparaisons. Cependant j'avoûrai que son Enée ne seroit pas mon Heros. Je n'aime point à le voir si peu galant avec Didon, je ne sçaurois l'estimer quand il pleure & qu'il tremble de peur, & je puis encore moins souffrir la maniere dont il tuë Turnus.

Demeurons d'accord que les anciens Poëtes n'avoient pas nôtre goût pour les Hommes magnanimes ; mais comment en auroient-ils pû peindre les vertus, s'ils nous ont representé la plûpart de leurs Dieux, comme de mal-honnêtes gens ? Un Orateur peut suivre les Historiens, ils ont peint d'aprés nature. Sans citer Plutarque ni beaucoup d'autres, disons seulement qu'il n'y a rien de

de mieux que les portraits en petit que donne Sallufte. Il les acheve en deux ou trois coups de pinceau, & ne parle jamais d'une perſonne conſiderable qu'il ne la faſſe connoître. *Lavaſſin*, un de nos plus beaux Eſprits s'eſt ſi bien trouvé de cette maniere d'écrire, qu'il a pris la Conjuration de Catilina pour modele de ſa Conſpiration de Valſtein.

Aprés ces réflexions ſur les Hiſtoriens & ſur les Poëtes, il ſemble que mon ſujet demanderoit que j'en fiſſe de plus étenduës ſur les Orateurs. En effet, ils ont été nos Maîtres, & perſonne ne doute qu'il ne faille lire ce qu'ils nous ont laiſſé. Nous y pouvons remarquer les differentes diſpoſitions de leurs Harangues, le choix & l'arrangement des paroles, la beauté des figures douces ou vehementes. Cependant je n'en dirai que peu de mots, car outre qu'on les fait connoître par les préceptes d'Eloquence que l'on tire de leurs Ouvrages, je ne voi pas que nôtre Nation s'attache autant à cette lecture qu'à celle des Hiſtoriens & des Poëtes.

Ce n'eſt pas la même choſe pour *Ciceron*; peut-être ne pardonneroit-on pas à un homme qui prétendroit à l'Eloquence, s'il négligeoit de le lire. Je penſe même que l'on y trouve toutes les beautez qui ſont diſperſées dans les autres Orateurs. Je n'en ferai pas un plus long éloge. Tant de grands Hommes lui ont donné les loüanges qu'il mérite, qu'il eſt inutile d'ajoûter les miennes. Je me contenterai de rapporter ce que l'on a dit de lui autrefois, *Qu'il n'y avoit rien au monde qui égalât la grandeur de l'Empire Romain que le genie de cét Orateur.*

Je ne ſçai ſi on ne tire pas plus d'utilité d'entendre un grand Homme, que de lire ſon Ouvrage. Il eſt vrai que dans la lecture on peut repaſſer ſur les choſes que l'on veut retenir, ou ſur celles que l'on n'a pas compriſes; mais pour ce ſeul avantage que l'on trouve à lire, il y en a pluſieurs autres à écouter. La voix fait plus d'impreſſion que l'écriture; le geſte, & les autres graces de la prononciation nous touchent, & nous enſeignent la maniere de toucher les autres. Nous pouvons remarquer les endroits dont les Auditeurs ſont émûs, examiner d'où peut venir cet effet; & nous en faire un précepte. Sans ces ſortes de méditations il eſt bien difficile que l'on devienne grand Orateur.

Moliere cet excellent Homme que nous avons perdu depuis quelque temps, n'a diverti la France & pluſieurs autres Nations par ſes Comedies, qu'aprés avoir étudié le goût du monde par de pareilles réflexions. Quelque temps avant ſa mort, il fit connoiſſance avec un Provincial, dont il voïoit bien que la copie trou-

veroit place dans ses pieces. Il alla manger deux ou trois fois dans la maison où cét original étoit logé, pour le considerer en plus d'attitudes differentes. Enfin il vouloit attraper son air; cependant l'homme lui échapa; un de ses amis l'avertit de l'intention du Peintre, & lui conseilla de changer de logis, s'il ne vouloit bien-tôt fournir le sujet d'un second *Pourceaugnac*.

Redisons encore ce que nous ne pouvons pas trop dire; qu'il faut écrire souvent pour le faire avec succés. J'ai pris garde cent fois que beaucoup de gens qui voïent le monde, & qui ont de l'esprit & du sçavoir, paroissent embarrassez, quand ils sont obligez de prendre la plume. Pour la plûpart même, ils s'en servent mal, leur stile est inégal, & peu correct, quoiqu'ils aïent accoûtumé de parler juste. Cette difference ne peut venir que de ce qu'ils écrivent rarement, & qu'au contraire ils parlent à tout moment dans des lieux où ils sont attirez par des conversations agréables.

Il est bon neanmoins que l'ardeur que nous avons à écrire ne nous porte pas à le faire avec précipitation. Qu'on lise & relise ce qu'on a écrit, que l'on consulte le bon sens & l'oreille, & que l'on n'épargne pas les ratures. Sur tout que l'on suive le conseil d'Horace; il veut qu'on laisse reposer long-temps ses Ouvrages, & qu'on les examine quand on ne s'en souvient plus, afin qu'on les puisse corriger avec aussi peu de complaisance que l'on en a pour les écrits des autres. Euripide, & un Poëte nommé Alceste travaillerent tous deux sur un même sujet: le dernier plus prompt & moins exact fit cent Vers dans le tems qu'Euripide emploïa à n'en faire que trois. Comme on lui reprocha cette lenteur, les cent Vers d'Alceste, répondit-il, ne dureront que trois jours, & les trois Vers d'Euripide dureront plus de cent siecles. Malherbe étoit de l'humeur de ce dernier Poëte, il tournoit & polissoit; il dit aussi

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Il n'y a d'ordinaire que des jeunes Auteurs qui aillent vîte. Plus nous acquerons d'experience & de discernement, plus avons-nous soin de mettre la derniere main à nos Ouvrages. Pouvons-nous les négliger, si nous avons dessein de plaire à toutes les Nations & à toute la posterité? Cependant il ne faut pas entreprendre d'écrire, ou de parler au de-là de la portée de nôtre esprit. Les Auditeurs remarqueroient cet effort, & le condamneroient comme une ambition ridicule. Ils nous pourroient faire le même reproche que fit un Ancien dans une pareille occasion, *Mon*

ami, ne voulez-vous pas mieux dire que vous ne pensez?

Au lieu d'entreprendre ce que nos forces ne nous permettent pas d'executer, ne commençons que par de petites pieces, que par des Ouvrages détachez, qui puissent entrer ensuite dans la composition d'un tout. Travaillons à une description, ou à un recit. Imitons les Peintres qui forment séparément des yeux, des bouches & des mains, & ne se hazardent à faire des Figures entieres, qu'aprés avoir réüssi dans ces essais. L'experience fait voir aussi que dans ces commencemens il est fort utile de traduire. L'on ne choïsit pour ce sujet que ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs, & on l'emporte incomparablement mieux en le traduisant que par une simple lecture. D'ailleurs un Traducteur qui veut rendre grace pour grace, attrape insensiblement la délicatesse des deux Langues. Ciceron n'avoit pas manqué de pratiquer cette méthode. Il avoit tourné de Grec en Latin plusieurs Traitez de Platon, presque toutes les Harangues de Demosthene, la Cyropedie de Xenophon, & beaucoup d'autres Ouvrages.

Nous avons dit que la memoire est extrémement necessaire à ceux qui prétendent à l'Eloquence. Nous ne pouvons trop redire que c'est une trésoriere qui nous fournit les choses dont nous avons besoin, mais à qui nous sommes obligez de donner un fonds qui la puisse mettre en état de fournir.

CHAPITRE V.

Des principales Parties d'une Harangue.

APrés avoir parlé des qualitez personnelles que doit avoir l'Orateur, & des soins qu'il doit prendre pour se perfectionner, nous pouvons traiter des principales parties qui entrent dans la composition de ces discours, que les Anciens nommoient Oraisons, & que nous appellons ordinairement *Harangues.* A regarder un Discours en general, on y trouve trois Parties, que l'on nomme Invention, Disposition, & Elocution.

Inventer, c'est trouver dans son esprit des choses vraïes, ou vrai-semblables qui puissent prouver & persuader. Voici de quelle maniere je conçois l'*Invention.* Je la regarde comme l'assemblage de plusieurs materiaux dont on doit faire provision pour bâtir. Invention.

Je veux porter un Prince à faire la paix; je songe d'abord à tous



les avantages dont les Peuples joüissent quand ils sont en repos. Je me represente la paix accompagnée de la sûreté & de l'abondance; je considere l'utilité que l'on tire de l'Agriculture & du Commerce, quand on peut les exercer sans obstacle, & que l'on n'est point obligé de se défendre, ni d'attaquer.

D'autre part je fais réflexion sur les miseres que produit la Guerre, sur la desolation des Provinces, sur l'épuisement des Finances, sur le pillage & les incendies. Je vois même qu'il arrive rarement que les Vainqueurs soient entierement satisfaits. Aussi n'achetent-ils ordinairement la Victoire, que par la perte des plus Braves de leurs Armées, & ils ne sont que trop souvent contraints de pleurer au milieu de leurs Triomphes. Mais quand même ils combattroient plus heureusement, ne doivent-ils pas s'assûrer par la Paix les avantages qu'ils ont remportez? Se veulent-ils encore exposer au sort des Armes? Ne sçavent-ils pas qu'il est changeant & qu'il dépend d'une infinité de circonstances dont un General n'est pas le Maître?

S'il est necessaire de fortifier ce sentiment par un exemple, on n'aura qu'à citer celui de nôtre Grand Monarque, qui donne la Paix à la Chrétienté, étant en état de continuer la guerre si glorieusement. Aussi en est-il beni d'une infinité de Nations; mais parmi les loüanges qu'on lui donne, on chante quatre Vers qui me paroissent d'un tour si noble & si juste que je ne sçaurois m'empêcher de les rapporter, quoiqu'ils soient dans la bouche de tout le monde.

Monsieur Quinaut dans son Opera du triomphe de l'Amour.

Un Heros que le Ciel fit naître
Pour le bonheur de cent Peuples divers
Aime mieux calmer l'Univers
Que d'achever de s'en rendre le Maître.

Comme les Procés sont les guerres des Particuliers, on pourroit se servir de semblables raisons pour porter ses amis à un accommodement. On leur feroit voir qu'ils seroient contraints d'abandonner toutes leurs affaires pour ne se donner qu'à la seule poursuite d'un Procés, que pareilles poursuites n'entraînent que trop souvent dans des inimitiez, dans des médisances, dans des querelles, & dans des meurtres. On ajoûteroit l'incertitude de l'évenement, & presque toûjours la ruïne des deux Parties. Leur bien passe de leurs mains dans d'autres qui le sçavent mieux garder, & l'on ne voit pas qu'un conte que l'on fait sur ce sujet les rende sages. Qu'il me soit permis de le rapporter, en peu de mots, en faveur des personnes qui ne le sçavent pas.

On dit que deux hommes trouverent une Huitre, & qu'ils disputerent à qui l'auroit sans se pouvoir accorder. Ils prirent un Juge qui écouta leurs raisons, & s'étant saisi de l'Huitre il l'ouvrit, avala le poisson, & donna une écaille à chacune des Parties.

On ne seroit pas en peine de prouver par des exemples les pertes que les Procés causent tous les jours. J'en donnerai seulement un que l'on trouvera peut-être moins étrange qu'il ne me l'a paru. Il y eut un Homme de qualité d'une Province éloignée, qui se trouva fort riche lors que son Pere mourut. Outre plusieurs Terres, & beaucoup de Contracts de constitution, il avoit quatre bons Procés, s'il est vrai qu'il y en puisse avoir de bons, c'est-à-dire, qu'il les avoit en demandant; & qu'il étoit bien fondé dans ses demandes. Il poursuivit si vivement ces quatre Affaires qu'il les fit juger en moins de trente-ans. Il les gagna, & aprés ce gain il se trouva vieux & ruïné.

Les raisons ne manquent non plus dans toutes sortes d'occasions que les exemples. On les peut tirer des causes, des effets, des contraires, & de tous ces autres lieux communs que les Rheteurs appellent simplement Lieux. Un Orateur y peut avoir recours, comme à des sources où l'on puise des choses qui soulagent l'imagination. Il y trouvera mieux son compte que ne font d'ordinaire les jeunes gens lors qu'on les leur enseigne. Il choisira avec plus de discernement, & rejettera des graces Latines, dont il ne pourroit pas faire des beautez Françoises. Je ne donnerai pas un détail de tous ces lieux, m'imaginant que cet Ouvrage n'est que pour des personnes qui les connoissent déja, & à qui il est aisé de les revoir s'ils ont oublié l'usage qu'on en peut faire.

Quand nous avons amassé avec abondance ce qui peut servir à l'intention que nous avons de prouver & de persuader, il ne faut pas laisser les choses dans un confus assemblage. Il faut les démêler, les mettre en œuvre & garder dans cette disposition un ordre qui convienne à nôtre dessein. Ceux qui manqueroient à pratiquer cette maxime ne formeroient qu'un corps monstrueux, quand même ils ne le composeroient que de belles parties : le jugement doit être l'Architecte de l'Edifice, c'est lui principalement que nous devons consulter. Ce n'est pas qu'il soit necessaire de garder toûjours le même ordre dans la distribution dont nous parlons, encore que le plus ordinaire soit de diviser une Harangue en quatre parties.

La premiere est celle qu'on appelle *Exorde*; & quoiqu'elle paroisse comme séparée du sujet, elle ne laisse pas d'y être liée, & Exorde.

même d'en être tirée assez ordinairement. Aussi la peut-on comparer à un Vestibule par où l'on entre dans une Maison. D'abord on le prend pour une piece inutile & détachée du corps du Logis ; cependant elle fait la communication de plusieurs appartemens, & comme elle donne aussi la premiere impression de l'Edifice, elle doit avoir assez d'agrément pour attirer les yeux, & pour donner bonne opinion de ce que l'on ne voit pas encore. On croiroit de même qu'un Exorde n'est pas necessaire, il sert neanmoins à gagner l'attention des Auditeurs, & il insinuë la personne qui parle.

Quand on a préparé à écouter, on vient à la seconde Partie du discours, c'est l'explication du sujet, c'est le recit de la chose dont il s'agit, en un mot, c'est ce que l'on appelle *Narration*. Ce ne seroit pourtant rien que d'avoir narré, si l'on ne venoit aux preuves qui font la troisiéme Partie d'une Harangue, sous le nom de *Confirmation* ; enfin dans la quatriéme & derniere Partie que l'on appelle *Peroraison*, il faut que l'Orateur mette tout en œuvre pour arriver à son but, qui est de persuader. L'Exorde a donné d'abord aux Auditeurs des dispositions favorables pour celui qui parle ; la Narration les a éclaircis ; la Confirmation a comme convaincu leurs esprits ; & c'est à la Peroraison à toucher leurs cœurs & à gagner leurs volontez.

Narration.

Confirmation.

Peroraison.

Cet ordre ne sçauroit être desaprouvé, nous en remarquons un semblable dans l'Univers. La nature non plus que l'art ne produit pas d'abord les choses dans leur perfection. Les arbres ne commencent point par les fruits, ils poussent de petits boutons, ils les épanoüissent en feüilles & en fleurs, & ce n'est qu'à la fin qu'ils nous font leurs meilleurs presens. Ne nous arrive-t-il pas le même ? Venons-nous au monde dans un âge parfait ? l'enfance n'est-elle pas l'Exorde de nôtre vie, & n'est-ce pas peu à peu que nous devenons hommes.

Ainsi l'Exorde est presque toûjours necessaire ; au lieu d'entrer d'abord en matiere, il est bon que l'on dispose les Auditeurs à écouter.

Il y a une infinité de manieres de commencer une Harangue ; mais les circonstances les plus ordinaires d'où l'on puisse tirer les Exordes, sont celles qui regardent la personne qui parle, ou celle à qui le discours s'adresse. J'en donnerai deux exemples, Quinte-Curse me fournira le premier, & je tirerai l'autre d'un Auteur celebre, à qui nôtre Langue est redevable de plusieurs beautez dont il l'a enrichie.

Darius remet une Armée nombreuse sur pied aprés avoir perdu deux Batailles contre Alexandre ; comme il est sur le point d'en donner une troisiéme, il parle à ses Troupes de cette sorte, selon la pensée de Quinte-Curse, commençant par des circonstances qui le regardent personnellement: *Mes Amis, il n'est plus tems de me considerer comme le souverain Seigneur des grands Etats, qui s'étendent depuis l'Ocean jusques à l'Hellespont ; ce n'est plus pour la seule gloire que je dois combattre aujourd'hui, c'est pour ma propre conservation, c'est pour la liberté, qui est encore plus précieuse que la vie. Ce jour que vous voyez, oüi, mes Amis, ce même jour va rétablir ou détruire le plus grand Empire qui fût jamais. Nous sommes arrivez au point fatal, qui nous oblige de vaincre, ou de mourir, qui ne nous laisse d'esperance ni pour la retraite, ni pour le salut, aprés la perte de cette Bataille, &c.*

Dans l'autre exemple, on veut porter la Reine Mere du Roi, à donner la paix à la Chrétienté au commencement de sa Regence, & on lui adresse la parole en ces termes.

Madame, nous ne desesperons plus du salut de cette Monarchie, nous ne croyons plus que les maux de nôtre siecle soient incurables. Le premier jour de la Regence de V. M. nous a promis un avenir bienheureux, & si le Peuple Chrétien châtié si long-tems par la justice du Ciel doit avoir sa grace de Dieu irrité, c'est par des mains aussi pures & aussi innocentes que les Vôtres qu'il, &c. Balzac.

Si quelque Particulier vouloit porter un de ses amis à l'accommodement d'un Procés ; il ne faudroit point que le commencement de son discours sentît l'Exorde d'une Harangue, & qu'il sortît des termes d'un entretien familier : je croi qu'il pourroit parler ainsi :

Je ne vous ai jamais donné sujet de douter de mon amitié ; & si vous n'avez pas reçû des preuves des sentimens que j'ai pour vous, c'est que je n'ai pas trouvé d'occasions de vous en donner. Il s'en presente une où je prétens vous témoigner que je vous aime veritablement. Mais ne vous attendez pas que je vous flatte, & que par une lâche complaisance je vous laisse courir à la ruïne de vôtre maison ; j'ay appris avec douleur que, &c.

Nous avons déja dit que l'on peut tirer un Exorde de mille différentes circonstances, celles du tems, du lieu & du sujet en fournissent assez souvent la matiere, ou separément, ou ensemble.

Pour celles du tems & du lieu, que n'auroit pas dit le Seigneur d'Yvetot au Roi Clotaire lors qu'il se jetta à ses pieds dans une Eglise le Vendredi Saint pour lui demander pardon, si Clotaire le



plus violent Prince d'un tems encore barbare lui eût permis de parler. Voïons de quelle maniere on peut lier les particularitez du sujet à celles que nous venons de dire.

Lorsque l'on reçût au Parlement de Provence la Reine Regente Mere du Roi, dans la Charge de Grand Maître, Chef & Surintendant de la Navigation & Commerce de France, un fameux Avocat qui parla pour elle, commença son discours de cette sorte.

M. Mascaron Pere de Mr. l'Evêque d'Agen.

Messieurs, voici le jour le plus beau & le plus glorieux de vôtre vie. Voici la plus auguste Ceremonie qui puisse honorer ce Temple de la Justice. Le caractere de vos Charges ne sçauroit vous élever à une fonction plus noble que celle que vous allez faire; & vous y trouverez une si ample matiere de gloire, qu'il semble que vous ne devriez plus prononcer d'oracle, aprés que nous aurons entendu celui que vous allez rendre, en faveur de la plus illustre, de la plus élevée & de la plus vertueuse Princesse de l'Univers.

C'est, Messieurs, l'Auguste Reine que le Ciel a donnée à la France pour être la source feconde de tout son bonheur, que les Couronnes environnent de tous côtez, qui voit tous les jours à ses pieds les dépoüilles de nos ennemis, qui reçoit les vœux de toute l'Europe, & que la Majesté couvriroit d'une lumiere inaccessible, si sa bonté sans pareille n'en adoucissoit l'éclat.

Cette grande Reine à qui vous adressez vos remontrances, & à qui vous demandez les graces que méritent vos services; Oui, Messieurs, cette grande Reine, elle-même vous fait l'honneur de vous demander Justice par ma bouche, en la publication des Lettres de provision de l'une des plus importantes Charges de l'Etat. Je vous ferois tort, si je vous demandois en même tems vôtre attention; la dignité de mon sujet la demande assez pour moi, & j'ose dire qu'elle vous l'ordonne: Car, Messieurs, je parle pour une Reine, je parle pour une grande Reine, je parle pour une grande Reine Regente, à qui le Roi, par un mouvement inspiré du Ciel, vient de donner la Charge de Grand Maître, Chef & Surintendant de la Navigation & Commerce de France.

Vous admirez sans doute la majesté d'un sujet qui m'a étonné le premier, & vous blâmeriez ma temerité si vous n'étiez obligez d'approuver mon obeïssance. Et puis que vous importe d'examiner si je m'acquitterai bien ou mal de cet emploi? Vous voyez déja qu'une matiere si précieuse n'a pas besoin de la main de l'Ouvrier, & je sens que mon cœur fera son devoir, si ma bouche ne peut satisfaire au sien. Mon zele me soûtiendra dans une action où l'Eloquence ne peut donner qu'un foible secours, & si la joye répand dans un discours certain air qui donne le dernier ornement aux belles choses, que ne dois-je pas esperer dans une occasion où parlant

pour

pour une Reine, je vais rendre au Barreau sa premiere dignité, & son ancienne splendeur?

L'éclat de la Souveraineté ne paroissoit plus que sur les Fleurs de Lys & autour de vos Siéges, mais aujourd'hui la place des Avocats en est couverte, comme celle des Juges. Une grande Reine, dont les commandemens sont reçûs & reverez aux extrêmitez du Monde, m'ayant commandé de me presenter ici en son Nom, va rendre le Barreau presque aussi venerable que le Tribunal.

Un Exorde brusque, & inspiré par quelque passion a ordinairement bonne grace. Si c'est la *joïe* qui en fasse le sujet, il doit être brillant, mais court, pour venir bien-tôt à la matiere agréable dont on veut entretenir les Auditeurs. Je ne sçai de quelle maniere on prendra un compliment assez surprenant que je fis il y a quelque tems sur un pareil sujet. Joïe.

Le Roi donna une Charge à un jeune Seigneur de grande naissance & de grand merite, & sa Majesté accompagna ce don de tous les agrémens dont Elle sçait assaisonner ses bienfaits. J'en appris la nouvelle avec une joïe sensible, & je courus d'abord feliciter la mere du nouvel Officier. Je ne songeai dans ce moment, ni à la qualité de la Dame, ni à ce que je lui pouvois devoir. Je ne me souvins que de l'air dont un grand Monarque venoit de traiter un fils qu'elle aime avec une tendresse inconcevable. Au lieu d'entrer dans sa chambre aussi respectueusement que j'aurois fait dans une autre occasion, je m'avançai assez brusquement ; & par un transport dont je ne fus pas le maître, *Heureuse mere*, m'écriai-je, *souffrez que je vous témoigne ma joye d'une maniere bien differente des autres gens ; j'en ai plus moi seul que n'en auront ensemble tous ceux qui viendront vous faire compliment sur la nouvelle dignité de vôtre Guerrier.*

Cette Dame qui connoît l'interest que je prens en tout ce qui regarde sa Maison, me parut plus satisfaite de cette saillie qui partoit d'une veritable affection, que de ces félicitations compassées que l'on ne donne ordinairement qu'à la bienséance. Il est vrai que pour en user ainsi, il y a bien des circonstances à observer. Il faut que l'illustre Personne à qui on s'adresse, ait le tour d'esprit agréable, qu'elle soit persuadée que celui qui commence de cet air-là, parle selon ses sentimens, & qu'il lui ait parlé plusieurs fois auparavant avec le respect qu'on doit aux Dames de qualité.

Dans la *tristesse*, il faut paroître occupé de sa propre douleur, au lieu de faire le bel esprit. C'est le cœur qui doit parler, & venir d'abord à la cause de son affliction ; il en faut user de même Tristesse.

dans tous les commencemens qu'une passion anime. Il ne seroit pas naturel qu'un Orateur les fît longs, dans l'impatience où il doit être de se soulager en faisant connoître les mouvemens dont son ame est agitée.

Colere. Quand la *colere* & l'indignation font parler, peut-on commencer avec plus de vehemence que Ciceron contre Catilina, s'adressant à lui-même; lors qu'aprés que sa conspiration fut découverte, il eut encore l'audace de paroître dans le Senat?

C'étoit assez le goût des Anciens de commencer par une Histoire, ou par une Fable; mais je ne m'apperçois pas que ce soit celui de nôtre Siécle, ni de nôtre Nation. Nos gens de qualité sont trop vifs pour écouter patiemment un recit qui n'est pas le sujet dont on les doit entretenir. Un conte que l'on fait sur ce sujet le prouve assez plaisamment. On dit qu'un de nos Rois étant en voïage, & sur le point de se mettre à table, quelques Députez furent introduits pour le haranguer. Celui qui portoit la parole l'effraïa, en commençant en ces termes: *Sire, quand Alexandre le Grand marcha contre les Perses.* Le Roi se voïant menacé d'une aussi longue relation que le demandoient les Victoires de ce Conquerant, *Alexandre avoit dîné à ces heures*, interrompit-il, *je suis d'avis que vous m'en laissiez faire autant.*

Il n'est pas de même du Peuple. Les Histoires lui plaisent & attirent son attention. Ce fut par la fameuse Fable des membres du corps humain que l'on ramena dans Rome ceux qui en étoient sortis pour ne plus obeïr au Senat.

La complaisance que l'on témoigne dans un Exorde pour l'opinion ou pour la passion dont les Auditeurs sont prévenus empêche d'ordinaire qu'ils ne se roidissent contre l'Orateur, comme ils pourroient faire s'il entreprenoit d'abord de choquer leurs sentimens; de sorte qu'il est plus aisé dans la suite de ramener leurs esprits, & de les persuader.

Alexandre ne pouvant souffrir que ses vieilles Troupes l'abandonnassent pour s'en retourner en Macedoine, voulut les détourner de leur dessein, & les porter à le suivre jusqu'à l'extrémité des Indes: mais il dissimula sa colere, & parla de cette sorte:

Quint-Curt. *Mes Amis, quand vous considerez les grandes choses que nous avons faites, je ne m'étonne pas que vous soyez assouvis de gloire, & que vous ne cherchiez plus que le repos. Sans compter les Illiriens, les Triballes, la Boëcie, la Thrace, les Spartiates, les Achéens & le Peloponese, dont j'ai dompté les uns en personne, & les autres par mes Lieutenans, Nous avons affranchi les Ioniens & l'Etolie d'une cruelle servitude. Nous som-*

mes Maîtres de la Carie, de la Lydie, de la Cappadoce, de la Phrygie, de la Paphlagonie, de la Pisidie, de la Cilicie, de la Syrie, de la Phenicie, de l'Armenie, de la Perse, des Medes & des Parthes. Voilà plus de Provinces que les autres n'ont pris de Villes, encore ne sçai-je pas si dans un si grand nombre je n'en ai pas oublié quelqu'une. C'est pourquoi si je croyois nos conquêtes bien assûrées parmi des Peuples vaincus si promptement, je ne vous le cele point, quand vous ne le voudriez pas, je vous échaperois pour aller revoir mes Dieux domestiques, ma Mere, mes Sœurs & tous mes Citoyens, & je joüirois dans le sein de ma Patrie, de la gloire que j'ai acquise avec vous; car c'est-là où nous attendent les plus doux fruits de nos Victoires. La joye de vos enfans, de vos femmes, de ceux qui vous ont mis au monde, la paix, le repos & la possession assûrée des biens que nous avons achetez au prix de nôtre sang. Mais dans un Empire tout nouveau où nous n'avons encore aucun établissement bien certain; où, bien loin de cela, nous avons affaire à des testes revêches qui se défendent du joug; il faut du tems, Soldats, pour les ramener, il faut qu'une douce communication les apprivoise peu à peu, & qu'elle amolisse la fierté de leur courage. Vous voyez comme les fruits de la terre ne meurissent qu'en leur saison, tant il est vrai que les choses mêmes dénüées de sentiment, s'adoucissent avec le tems, & reçoivent la loi que la nature leur impose. Pensez vous, &c.

Donnons un exemple plus recent, & où l'on puisse prendre plus d'interest. Il y a environ un an que deux Dames eurent un grand démêlé, les suites en éclaterent extraordinairement, & il y eut des informations faites de part & d'autre, devant Messieurs les Maréchaux de France, aussi-bien que devant les Juges Criminels. L'une de ces Dames fit mal-traiter l'autre dans un grand chemin, & comme on est touché de compassion pour ceux qui souffrent les violences, on ne s'emporte pas moins contre les personnes qui les font. Ainsi l'on se déchaîna contre Madame de T. qui avoit fait l'injure, & l'Avocat qui parla pour elle, demeura d'accord qu'elle étoit coupable, pour ne pas choquer la prévention où étoient les Juges, & ne songea dans la suite qu'à faire voir, que le crime dont on accusoit Madame de T. étoit moins grand & moins punissable qu'on n'avoit publié. Voici les termes dont il se sert.

On ne se propose pas de justifier l'action de Madame de T. ni de la faire paroître innocente. On veut seulement empêcher que le Public, qui est toûjours excessif dans ses jugemens, ne se forme de sa faute une autre idée que celle qu'elle merite que l'on ait, & que la prévention

qui s'est répanduë contre elle, ne fasse impression sur l'esprit des Juges; & ne la fasse regarder comme plus coupable qu'elle ne l'est en effet. On convient que son ressentiment a été poussé trop loin, & que les moyens qu'elle a choisis pour le satisfaire, sont violens & contraires à l'honnêteté publique. Mais quand on sçaura au vrai ce qui a présedé cette action, & les bornes dans lesquelles elle est demeurée; quand on aura fait réflexion sur la véritable qualité de ce prétendu crime, & sur le nom qu'on lui peut donner, on trouvera que le ressentiment de Madame de T. n'a pas été si dépourvû de fondement, ni son action si outrée qu'on la publie dans le monde. On aura même de la peine à y trouver la matiere d'une accusation publique, bien loin que l'on y puisse trouver celle d'une accusation capitale, comme ses Parties l'ont prétendu.

La Dame de T. auroit vécu honnêtement avec la Dame de L. &c.

Consolation. Quand on va consoler un ami non seulement on s'accommode à l'humeur de la personne à qui on parle, mais on paroît être dans la même affliction pour s'insinuer & se faire écouter plus attentivement. Ex. *Ne croyez pas, Monsieur, que je prétende apporter du soulagement à vôtre douleur, je viens mêler mes larmes aux vôtres. Vous avez perdu un Fils qui étoit toute l'esperance de vôtre Maison, & je perds un ami qui étoit tout ce que j'avois de plus cher au monde, &c.*

Une déclaration libre & franche qui témoigne de la hardiesse & de la generosité dans un Exorde, étonne la personne qui l'entend, lui donne de l'estime pour celui qui parle, & ne sçauroit manquer de produire un bon effet dans la suite. Personne n'ignore ce que valut à Rome la fierté dont *Mucius* parla à Porsenna dans son Camp.

Cette Histoire est si connuë que je ne rapporterai pas les paroles de ce fameux Romain, aussi ne s'aviseroit-on pas d'en tirer un précepte d'Eloquence. Qui seroit capable de le pratiquer, s'il falloit soûtenir le discours par une action semblable à celle de Mucius.

Il est plus aisé d'imiter l'adresse d'Herode. Ce Prince prit une résolution qui parut hardie, & qui étoit pourtant la seule qu'il pouvoit prendre. Aprés la défaite & la mort d'Antoine dont il avoit suivi le parti, il alla trouver Auguste, au lieu d'attendre que le Maître du Monde tournât ses armes contre un Roi de Judée. Bien loin de demander pardon au Vainqueur, & de paroître confus & timide devant lui, il parla avec tant d'apparence de franchise & de generosité, qu'il surprit Auguste, & s'en fit écouter

avec beaucoup de marques d'estime. Il lui déclara d'abord qu'il avoit été ami d'Antoine, qu'il l'avoit servi, & qu'il le serviroit encore s'il étoit en vie, & qu'il eût besoin de son secours.

Cet aveu n'apprit rien à Auguste qu'il ne sçût déja, & cependant il fit voir ce que valoit l'amitié d'Herode, & gagna celle de l'Empereur.

A l'armée il y a encore moins de maximes generales à suivre qu'aux autres lieux. Le Commandant parle diversement selon la diversité des conjonctures. Marcellus commence par un fier reproche à ses Troupes, parce qu'elles ont pris la fuite. Mais que ne pourroit-on pas dire, au contraire, aux deux Compagnies des Mousquetaires de sa Majesté, s'il étoit necessaire d'animer de jeunes gens de qualité qu'on ne peut retenir dans ces occasions? On les feroit souvenir de leur naissance, de la gloire qu'ils ont acquise dans toutes sortes de rencontres, & de l'honneur qu'ils ont d'être à nôtre grand Monarque. On pourroit continuer en ces termes. *Je ne doute pas que vous n'ayez de la joye quand je vous dirai que nous allons attaquer une demi-lune; & je doute encore moins que vous ne l'emportiez l'épée à la main. Toute l'Europe sçait par quelles actions vous avez gagné l'estime du plus grand Roi du monde, & je suis asséuré qu'il n'y a personne parmi vous qui n'aimât mille fois mieux mourir, que d'avoir le malheur de perdre une chose si précieuse.*

Bien souvent une Harangue militaire ne consiste qu'en peu de mots. Un de nos Historiens en fait faire une semblable à Henri le Grand. *Mes enfans, souvenez-vous que vous estes François, que je suis vôtre Roi, & que vous devez faire comme je ferai.*

Le Roi de Pologne étant arrivé prés du Camp des Turcs devant Vienne, parla d'une maniere plus étenduë aux Officiers de son Armée; & l'on croit que pour les exciter à se signaler avec plus de valeur dans une occasion si importante, il leur adressa ce discours dont il courut des copies il y a prés de trois ans. *Genereux Chevaliers, il ne s'agit pas ici de défendre seulement la gloire que vos Ancêtres & vôtre courage vous ont acquise, de passer pour le boulevard invincible de la Chrétienté contre les Troupes Otomanes. Il ne s'agit pas seulement de défendre vôtre Patrie que la perte de Vienne exposeroit par une suite infaillible à la cruelle invasion des Infideles. Il s'agit de défendre la cause de Dieu, & de sauver l'Empire d'Occident qui nous a fait l'honneur de recourir à nos armes. Nos Ancestres n'avoient jamais osé esperer cette gloire. Elle étoit réservée à nôtre bravoure. Ne songez donc plus qu'à vaincre, ou à mourir noblement*

dans une occasion où la palme du Martyre vaut encore plus que tous les lauriers. Considerez que vôtre Roi va combattre à vôtre teste, pour partager avec vous le peril & la victoire, & soyez asSûrez que le Dieu des batailles dont nous allons soûtenir la cause, ne manquera pas de combattre pour nous.

L'Exorde est une partie si importante, que c'est ordinairement par ses beautez, ou par ses défauts que l'on a bonne ou mauvaise opinion de la suite du discours. De sorte qu'il ne sera pas hors de propos d'ajoûter encore quelques remarques à celles que nous avons faites.

Il faut qu'un Exorde ait de l'éclat par le tour & la noblesse des expressions; Qu'il soit surprenant par la nouveauté des pensées, & bien souvent pathetique par la passion que l'Orateur veut inspirer. Il est necessaire aussi qu'il soit tiré du sujet de la Harangue, qu'il soit un membre convenable & proportionné au corps, autrement il seroit regardé comme une tête monstrueuse qui n'auroit nul raport au reste.

La proportion demande qu'il soit d'une longueur raisonnable, selon l'ouvrage, & la convenance ne peut souffrir qu'il soit plein de ces maximes generales qui ne le rendent pas plûtôt l'Exorde d'une piece que d'une autre. Aussi n'est-ce point par les Préfaces que *Salluste* s'est acquis tant d'estime. Il les a faites si generales, qu'elles ne sont pas plus propres à la conjuration de Catilina, & à la Guerre de Jugurtha qu'à toute autre matiere qu'on y voudroit joindre. Il faut éviter sur tout d'y dégoûter les Auditeurs par quelques manieres de parler populaires ou obscures. Ils ne seroient guere disposez à écouter le reste avec attention.

Imaginons un sujet qui nous fournisse les quatre parties d'un discours. Présupposons que Cleandre & Lisidor se rencontrent, qu'ils se battent, que Lisidor blesse son ennemi, & qu'il soit arrêté. Voici de quelle maniere il peut parler, tirant son Exorde des circonstances qui peuvent le regarder & convenir à ses Auditeurs. *Je suis surpris, Messieurs, de me voir prisonnier, seulement parce que l'on m'a voulu tuer, & que je me suis défendu. La douleur que j'en ai & l'étonnement où je me trouve, me devroient assez interdire pour m'ôter l'usage de la parole. Mais dans quelque embarras que me puisse jetter une avanture si inopinée & si fâcheuse, de quelque trouble dont puisse estre agité un homme qui a toûjours cherché la vie tranquile, & fuï toute sorte de tumulte, je ne laisserai pas de reprendre mes esprits & de parler. Mon innocence me soutiendra, & je serai encore fortifié par la confiance que je dois avoir en des Juges dont*

Exorde de Lisidor.

l'équité est generalement connuë & reverée. Je n'ai qu'à vous raconter les choses comme elles se sont passées pour estre remis en liberté. Je viens donc, Messieurs, sans differer d'un moment à ce recit, dont je dois esperer un effet si doux.

CHAPITRE VI.

De la Narration.

DE l'Exorde on passe au sujet de la Harangue, c'est-à-dire, à la seconde partie, que l'on appelle *Narration*. C'est le recit ou l'explication des choses, & c'est proprement la Narration qui instruit les Auditeurs, & sert de fondement à la créance que nous voulons gagner dans leur esprit.

On narre de deux façons, la premiere naturelle, simple & concise, l'autre plus étenduë, & plus ornée. Voici un recit traité de ces deux manieres.

Je pars pour Roüen le premier jour de Septembre, & le lendemain je trouve Cleandre à Ecoüy. Il me regarde, met l'épée à la main, & vient à moi. Je ne suis point paresseux à me défendre, & le sort des armes m'est si favorable que cet aggresseur est mis hors de combat par une blessure qu'il reçoit au bras droit. Je ne sçai, Messieurs, si cette playe est dangereuse, mais je n'ignore pas qu'il est permis par toutes sortes de loix de repousser la force par la force, &c. Narration succinte du discours de Lisidor.

On peut étendre la même Narration avec ces circonstances. *Vous sçavez, Messieurs, que la plûpart du monde sort de Paris au commencement de Septembre, soit que la beauté de la saison & les Vacations du Parlement y convient, ou que l'on se trouve obligé d'aller mettre à couvert les presens que la nature nous fait en ce tems-là. J'arrestai donc une place au Carosse de Roüen pour le premier jour de ce mois-là, & j'eus le plaisir de partir par un beau tems & avec une agréable Compagnie. A peine fûmes-nous hors de Paris que l'on ne s'amusa qu'à chanter, & à dire des nouvelles. Qui auroit crû qu'un commencement si heureux me dût menacer d'une suite si fâcheuse? Le lendemain nous poursuivons nôtre route, nous arrivons à Ecoüy avec la même gayeté, & dans le tems que je ne vois rien qui me puisse donner du chagrin, mon malheur veut que je trouve Cleandre, c'est-à-dire, le seul homme dont la rencontre me pouvoit estre funeste. Cleandre ne m'eut pas plûtôt apperçû, qu'il me reconnut, & rougit. Puis ayant mis l'épée à la main, il vint à moi avec une extrême impetuosité. La* Narration étenduë du discours de Lisidor.

surprise où me jetta une insulte si imprévûë & si violente ne fut pas assez grande pour m'empescher de songer à ma conservation. Je tirai l'épée, & je receus mon ennemi d'un air à lui faire connoître que l'on ne m'ébranloit pas trop aisément; j'avouë que je ne fus pas long-tems sur la défensive, & qu'animé de mon ressentiment, je pûs porter quelques coups; mais, Messieurs, pour dire en peu de mots le succés de ce combat, mon bonheur fut tel, ou pour mieux dire le Ciel se déclara si promptement pour la justice contre la violence, que Cleandre reçût bien tôt une blessure au bras droit. Je ne puis dire si cette playe est dangereuse, l'émotion où j'étois m'empècha mesme de juger si c'étoit moi qui avois porté ce coup, ou si mon ennemi se l'étoit porté lui-mesme en se précipitant aveuglement sur mon épée.

Il y a de la grace dans un recit quand on y assemble plusieurs verbes, & que l'on y supprime les articles, & les conjonctions, comme, *Il me regarde, me reconnoît, met l'épée à la main, vient à moi.* Je crois aussi qu'il n'est pas mal de parler au present, encore que la chose soit passée. Il semble qu'une action presente qu'on raconte paroît plus vive & fait plus d'effet.

Quand l'occasion permet de narrer en interrogeant, ce recit fait une forte impression dans les esprits des Auditeurs. Ciceron en use de la sorte s'adressant à Catilina à peu prés en ces termes. *Ne sçais-tu pas que ta conspiration est découverte, ne vois-tu pas l'horreur qu'en ont tous les gens de bien? Peus-tu croire qu'aucun de nous ignore ce que tu as fait la nuit passée? Dans quelle maison tu as été, quelles personnes tu as assemblées & quelles résolutions tu as prises?*

Alexandre interroge ses Troupes avec la même vehemence, aïant appris qu'elles ont résolu pour la seconde fois de le quitter, & de s'en retourner en Macedoine.

Quint-Cur. de Vaug.

D'où vient une si soudaine émotion, une si furieuse licence? Vous avez tout ouvertement enfraint mon autorité, & je ne suis plus Roi que de nom; puisque vous ne m'avez pas seulement laissé le pouvoir de parler, d'apprendre vos intentions, de vous dire les miennes, & ce me semble, de vous regarder. Je vois qu'ayant résolu de renvoyer les uns, & de remener bien-tôt les autres avec moi, autant crient ceux qui s'en vont, que ceux qui les doivent suivre. Quoi sur deux ordres contraires faire tous une même plainte? Si faut-il que je sçache qui sont ceux qui se plaignent, si ce sont ceux qui doivent partir ou ceux qui demeurent.

Les Macedoniens crierent qu'ils se plaignoient tous, & Alexandre étant encore maître de son ressentiment au lieu de s'emporter poursuivit de cette sorte.

Je

Je ne sçaurois croire que cette plainte generale vienne du sujet que vous dites, puisque la plus grande partie de l'Armée n'y est point comprise, & que j'en renvoye plus que je n'en retiens. Le mal vient de plus haut; il y a quelqu'autre chose qui vous débauche tous de mon service. Car qui a jamais vû que toute une armée abandonne son Roi? Les Esclaves qui s'enfuïent ne s'en vont pas en troupe, encore ont-ils quelque honte de quitter leur Maître, le voyant abandonné, &c.

Quelquefois on peut interrompre un recit, par une exclamation, ou par une admiration. *O Ciel! auroit-on crû qu'une femme qui paroissoit prendre tant de soin de sa réputation, à qui un mari donnoit continuellement de si obligeantes marques de tendresse, eût, &c.*

Quoique d'ordinaire la Narration ne soit pas l'endroit de la Harangue, où l'on doive exciter des mouvemens, il s'y trouve quelquefois des circonstances capables de porter les Auditeurs à l'horreur d'un crime, ou à la compassion pour un malheureux. Il me semble que dans ces occasions on peut rendre son recit affectueux. J'en donnerai un exemple, dont j'ai vû autrefois le sujet & quelques pensées dans Ciceron contre Verrés.

On prépare les instrumens du dernier supplice dans la grande place de Laodicée. Mais, Messieurs, pourriez-vous concevoir, pour qui, pour quel coupable on les prépare? C'est pour un pere qui a voulu défendre l'honneur de sa fille contre les violences de Verrés, c'est pour un fils qui a combattu pour la vie de son Pere, & pour la chasteté de sa sœur. Voilà leur crime, ou plûtôt, voilà une action digne des applaudissemens de toute l'Asie. Cependant l'on fait arrester ces infortunez, & la fille encore plus malheureuse demeure sans appui, exposée à la passion déreglée de son ravisseur. Ce monstre n'est point assouvi, il faut que sa cruauté se satisfasse: il faut que l'on mene le pere & le fils à la mort, on conduit ces deux innocentes & genereuses Victimes au lieu funeste où elles doivent être sacrifiées. Elles se regardent sur ce point fatal, & ne peuvent se regarder sans pleurer. Mais le pere ne répand ses larmes que pour le malheur de son fils, & le fils ne donne les siennes qu'à la triste déstinée de son pere. Que ne dira pas Laodicée à la vûë d'un spectacle si pitoyable? Quelles plaintes ne fera pas toute l'Asie contre les Tyrans, contre les Barbares que nous envoyons pour la gouverner?

Peut-être ne desaprouvera-t-on pas que je rapporte encore un discours que firent les Juifs à Petrone Président en Judée pour Caligula. Cet Empereur avoit envoyé ordre de mettre sa Statuë dans le Temple de Jerusalem, & les Juifs aimant mieux mourir que de le souffrir, ou que de se révolter, parlerent à peu prés de cette sorte.

Vous voyez, Seigneur, que nous ne venons pas en ennemis, & que nous nous presentons desarmez, nous avons mêmes les mains liées derriere le dos pour estre privez de la seule défense que la nature nous a donnée, & pour laisser nos corps plus exposez aux coups que l'on y voudra tirer. Nous vous amenons nos femmes, nos enfans & nos domestiques, afin de vous supplier, ou de nous sauver tous, ou de nous faire mourir tous ensemble. Nous avons été les premiers à offrir des Victimes pour l'Empereur, nous avons donné de bon cœur aux Romains logement, meubles & subsistance. Nous demandons seulement pour tout ce que nous avons fait, que l'on n'innove rien dans nôtre Temple, & qu'on le laisse tel que nos Ancestres nous l'ont laissé. Qu'on nous accorde cette grace ou qu'on nous fasse perir. On dit qu'on assemble une Armée contre nous, mais pourquoi des Troupes? Nous nous soumettons, nous sçavons ce que nous devons à nôtre Souverain; & plûtôt que d'y manquer, nous consentons que l'on nous mette tous en pieces. Mais, Seigneur, quand il s'agit de la pureté de nôtre Religion, &c.

La Narration doit être succinte, claire & agreable. Il faut du moins qu'on la rende probable, si l'on manque de preuves effectives.

On la fait courte & succinte, quand on en retranche les circonstances inutiles; que l'on y supprime, comme nous l'avons remarqué, des articles & des conjonctions, & quelquefois même des verbes qu'on laisse sous-entendre.

Un recit sera clair, si l'on ne s'y sert que de termes qui soient en usage, si la construction y est nette, si l'on y évite les équivoques & certains relatifs, qui, selon la Grammaire, se doivent rapporter à un mot, & qui ne laissent pas de se rapporter à un autre selon le sens.

Il y a de l'agrément dans la Narration, si l'on y conte quelque fait nouveau & surprenant, si on l'embellit d'une description vive & naturelle, ou de quelqu'autre figure qui puisse interesser & toucher les Auditeurs.

On y peut mêler de ces bons mots, de ce sel qui assaisonne les endroits où il se trouve, & dont nous parlerons dans la suite.

Venons à la probabilité qui est la qualité la plus essentielle & la plus necessaire. Un recit sera probable, si parlant d'une personne nous apportons toutes les circonstances qui peuvent insinuer l'opinion que nous en voulons donner. Ex. Si nous accusons un homme de vol, nous montrerons qu'il n'a point de bien de sa maison, qu'il n'a aucune profession qui le puisse faire subsister, & que cependant il ne laisse pas de joüer continuellement, & de

s'adonner à toutes sortes de débauches. Si nous l'accusons de meurtre, nous décrirons la violence de son humeur, sa force & son audace ; nous montrerons qu'il n'a jamais fait autre chose que porter des armes ; nous examinerons sa mine & sa contenance, & si nous voyons qu'il ait l'air & les manieres d'un scelerat, nous ne manquerons pas de le faire remarquer. D'autre côté nous representerons la douceur de l'homme qui a été tué ; nous ferons voir qu'il ne s'occupoit qu'à l'éducation de ses enfans, & qu'à leur amasser du bien par un honnête commerce.

Nous peignons aussi les passions d'un homme selon qu'elles peuvent servir à nôtre sujet, & nous parlons des résolutions qu'il a prises autrefois, pour montrer celles qu'il est capable de prendre.

Il est bon que l'Orateur exprime en termes simples ce qu'il veut rendre probable, pour persuader qu'il dit naturellement ce qui s'est passé. Il faut encore qu'il parle sans hesiter pour faire voir qu'il suit la verité toute pure, sans mêlange de ces faussetez que l'on n'avance jamais sans quelque petite répugnance. Redisons encore que ce qui donne le plus de poids au discours d'un Orateur, est l'estime que l'on a déja pour sa personne. Nous ne voyons pas que des Auditeurs persuadez de sa probité passent legerement à une opinion contraire, & qu'ils prennent pour imposteur un homme qu'ils n'ont jamais crû capable de dissimuler.

CHAPITRE VII.

De la Confirmation.

CE n'est pas assez que d'avoir bien raconté un fait, il faut prouver ; & c'est cette preuve, c'est cette *Confirmation*, qui est la troisiéme partie du discours. Aristote la nomme le nerf & la force de la Harangue ; & Ciceron dit que c'est dans cette Partie que les raisons doivent autoriser ce que nous avons avancé, & nous attirer la créance des Auditeurs. Confirmation.

On range quelquefois les preuves par gradation en montant depuis la plus foible jusqu'à la plus forte, afin que la derniere acheve de produire l'effet que nous prétendons. Cependant il est assez ordinaire d'employer une partie des meilleures dans le commencement de la Confirmation pour disposer ceux qui nous écoutent à nous être favorables. On garde les autres pour la fin,

parce que nous devons rendre la derniere impression aussi puissante qu'il nous est possible. Nous pouvons mettre les moindres preuves au milieu, & les citer en peu de mots, comme un supplément de raisons plus essentielles & plus convainquantes.

Confirmation du discours de Lisdor.

Rien n'est plus vrai, Messieurs, que ce que j'ai dit. Les personnes avec qui je voyageois l'ont vû aussi-bien que les Habitans d'Ecoüy: & quand leur témoignage n'apuyeroit pas la verité que l'on a avancée, toutes les conjectures, toutes les apparences ne sont-elles pas pour moi? Est-il vrai-semblable que je sois allé chercher Cleandre pour l'attaquer dans un païs où il a du bien, où il est connu, où il peut avoir une infinité de gens dans ses interests? Si j'avois formé un dessein si contraire à mon humeur, aurois-je pris de si fausses mesures pour l'executer? Aurois-je choisi une voiture embarrassante étant en état d'avoir de bons chevaux pour une entreprise de cette nature? Aurois-je voulu faire mon voyage avec les premieres personnes que le hazard m'auroit fait rencontrer, avec une compagnie où je trouvai des Femmes, des Moines & des Plaideurs? Peut-on, Messieurs, peut-on m'accuser d'avoir commis des fautes si grossieres? Et si l'on me croit capable d'y tomber, pourquoi ne m'enferme-t'on pas dans les Petites-maisons pour toute ma vie, au lieu de me traîner dans vos prisons.

S'il est difficile de prouver, il est encore plus mal aisé de refuter les preuves. Un homme se peut préparer pour accuser & pour faire des objections; mais un défenseur n'a pas le même avantage, il faut qu'il paye d'une grande presence d'esprit, qu'il soit déja accoûtumé à parler sur le champ, & qu'il ait un grand usage de ces lieux communs qui fournissent les matieres.

La réfutation est donc cette partie du discours qui renverse, ou du moins qui affoiblit les preuves des adversaires. Il faut que l'on tâche de découvrir s'il y a de la fausseté dans leurs raisons, que l'on y rejette ce qui n'est que vrai-semblable, & que l'on rende douteux ce qu'ils ont avancé comme certain. On peut faire voir que les mœurs d'un homme qu'on accuse sont opposées à l'inclination qui porte au crime qui lui est imposé. Ex.

O Ciel! ose-t'on dire que Philidas ait tué son pere? le peut-on prendre pour un homme qui consume son argent en débauches, & qui commet un parricide pour fournir aux dereglemens de sa vie par une succession considerable? Est-il rien plus contraire à la verité que ce que l'on avance? Il est certain, Messieurs, que Philidas est âgé de quarante ans, qu'il vit dans l'ordre, & que l'on ne l'a jamais vû dans aucun festin. Au lieu de manquer de bien & d'en vouloir usurper par des voyes qui font horreur, il passe doucement sa vie à la campagne,

& son économie lui fournit au delà du necessaire, toutes les choses qu'il peut raisonnablement souhaiter.

Il y a d'autres circonstances qui servent à refuter. Exemple. *Comment a-t'il pû commettre ce crime ? quel secours, quel appareil ? quels complices ?*

Voïons aussi en quels termes on peut accuser. Ex. *Quoi, Titus, oserois-tu dire que tu n'as pas commis ce meurtre, ne t'avons-nous pas surpris courant de toute ta force & tenant encore à la main ton épée nuë & ensanglantée ? Ne tremblois-tu pas ? N'avois-tu pas les yeux égarez, la peur de la punition n'étoit-elle pas peinte sur ton visage ? Peux-tu nier ce que tant de personnes ont remarqué ?*

Réfutation ou réponse.

J'avouë que toutes les circonstances que tu viens de dire sont vraïes. mais je soutiens en même tems qu'elles ne me déclarent point coupable du crime que tu m'imposes. Rien n'est plus aisé, Messieurs, que de détruire les artifices de mes ennemis ; je n'ai qu'à raconter simplement ce qui causa dans mon air & dans toute ma contenance un changement que l'on veut faire passer pour l'effet d'une mauvaise action. Il y a trois jours que je voulus aller voir mon frere à sa Métairie, lors que passant pardevant celle de Sempronius un grand chien sauta par dessus une haye, vint à moi & me mordit avant que je fusse en état de me deffendre. Il est vrai que j'y fus bien-tôt, & qu'ayant mis l'épée à la main, je la lui enfonçai dans le corps au moment qu'il venoit encore se jetter sur moi. A peine fus-je délivré de cet animal, que je me sentis saisi d'une crainte plus cruelle que sa morsure. Je vis que cette bête écumoit, & ne doutant point qu'elle ne fut atteinte de rage ; je ne doutai pas non plus qu'elle ne m'eût communiqué son venin. Cette peur fit sur mon visage l'effet que l'on y remarqua, & ce qui me vint le plus promptement dans l'esprit, fut de courir le plus promptement qu'il me seroit possible vers un Bourg où je connoissois un habile Medecin. Je ne songeai pas même à remettre mon épée dans le fourreau, & bien loin que cette circonstance puisse donner quelque soupçon à mon préjudice, j'ose soûtenir qu'elle sert à me justifier, aussi-bien que la morsure que j'ai à la jambe droite. En effet, Messieurs, si j'avois commis le crime dont on m'accuse, ne me serois-je pas préparé aux suites que j'aurois apprehendées ? n'aurois-je pas caché l'instrument du meurtre, n'aurois-je pas composé mon visage le plus promptement que j'aurois pû ? mais il n'y a que les coupables qui soient obligez de prendre ces précautions ; mon innocence les négligea, & ne me fit songer qu'à ma guerison.

Je ne vis jamais de réfutation si fiere, si surprenante, ni d'un plus beau succés, que celle dont se servit Scipion l'Africain, lors

qu'on l'accusa de plusieurs crimes en plein Senat. Ce grand Homme écouta paisiblement son accusateur, & ne daignant lui répondre, il se tourna vers les Senateurs, & leur parla avec la confiance que lui devoit donner un merite aussi extraordinaire que le sien.

Messieurs, leur dit-il, *ce fut en un jour tel qu'aujourd'hui que je vainquis les Carthaginois, & leur Annibal le plus redoutable ennemi que nous ayons eu. Puisque je m'en souviens si à propos, il est juste que j'en aille remercier les Dieux, & que par une reconnoissance qui doit être generale vous veniez joindre vos actions de graces aux miennes.*

A ces mots dignes du Romain qui les prononçoit, tout le Senat suivit Scipion au Capitole, & laissa l'accusateur dans la confusion que cause une calomnie sans succés.

On peut refuter une accusation, en faisant voir que l'accusé n'a pas apprehendé les suites qu'il auroit dû craindre de son crime s'il l'avoit commis. Ciceron se sert de ce raisonnement pour montrer qu'il n'est pas possible que le Roi Dejotare ait entrepris sur la vie de Cesar; c'est à peu prés en ces termes qu'il s'explique.

Pourroit-on croire que Dejotare qui a reçu Cesar chez lui, ait eu l'ame assez noire pour égorger ce grand Homme en presence de ses Dieux domestiques? Quel sujet assez puissant le pouvoit porter à éteindre la plus éclatante lumiere qui ait jamais éclairé l'Univers? Quelle ferocité assez intrepide le pouvoit empêcher de craindre le Vainqueur de toutes les Nations? Quelle ingratitude assez barbare lui pouvoit inspirer le dessein de tuer un Bienfaicteur qui venoit de le déclarer Roi? Enfin, Messieurs, par quelle furie, par quel aveuglement auroit-il commis un crime capable de lui attirer le ressentiment, la haine, & les armes des Rois ses Voisins, de nos Alliez & de toutes les Provinces Romaines, sans craindre d'enveloper dans sa perte son Royaume, sa Maison, sa femme & un fils qu'il aime avec une tendresse inconcevable?

Si le crime est prouvé de telle sorte qu'il n'y ait pas lieu de le nier, il faut opposer à l'accusation toutes les vertus que l'on reconnoît en la personne accusée, afin que le merite qu'elle a d'ailleurs puisse servir à obtenir son pardon. Ex. *Quand j'aurois avoüé, Messieurs, que Nicias s'est emporté jusqu'à tuer Leosthene, ne faut-il pas que l'on demeure d'accord qu'il n'y a pas d'homme dans le Royaume d'un merite plus considerable que Nicias? Avons-nous un General qui fasse observer plus exactement la discipline militaire, qui ait gagné plus absolument le cœur & la confiance des Soldats, qui soit plus in-*

fatigable, plus intrepide, plus heureux dans ses entreprises; en un mot, qui soit plus digne d'être conservé pour le soutien de l'Etat?

Aprés avoir parlé des vertus de Nicias, on peut encore rendre son crime plus pardonnable en peignant les vices de Leosthene à peu prés de cette sorte.

Je ne sçai, Messieurs, si Nicias se doit repentir de son action, & si nous ne lui en devons pas sçavoir gré? Qui se pouvoit croire en seureté avec Leosthene le plus violent de tous les hommes? Quel ravage n'a-t'il pas fait dans la belle Province dont il étoit Gouverneur? Par quelles rapines, par quelles débauches ne l'a-t'il pas desolée? Aprés cela, Messieurs, qui ne croira pas que le bras de Nicias a été l'executeur de la justice du Ciel?

Si l'accusateur peut faire remarquer des défauts parmi les bonnes qualitez de Nicias, le deffenseur doit, autant qu'il lui est possible, affoiblir ce qu'aura avancé son adversaire. Il doit même excuser les vices de Nicias en les attribuant aux vertus qui leur sont voisines. C'est ainsi que l'on fait quelquefois passer la profusion pour une liberalité, que l'on donne le nom d'économie à l'avarice, & que l'on regarde la timidité comme une prudence.

Pour donner de la chaleur & de la force à la réfutation, il est bon de l'animer par des figures vehementes, par l'indignation ou par une interrogation que l'on adresse aux Juges, ou à l'adversaire.

CHAPITRE VIII.

De la Peroraison.

LA fin ou quatriéme partie de la Harangue est appellée *Peroraison*, & c'est principalement dans cette conclusion du discours que nous devons employer les figures les plus fortes. Aussi est-il necessaire que les derniers sentimens demeurent plus profondement imprimez. Il est tems alors d'émouvoir les Auditeurs & d'en triompher. Mais comme les mouvemens doivent être differens selon la difference des sujets, on peut dans un Panegyrique finir les éloges en excitant à l'admiration, à l'amour, à la joïe & à la reconnoissance, comme dans l'invective on inspire la haine & le mépris pour la personne que l'on a blâmée. Peroraison.

Nous pouvons porter les Auditeurs à aimer les personnes pour qui nous parlons, ou à être touchez de compassion pour elles, si



nous faisons une vive peinture de leurs bonnes qualitez ; mais il faut que l'Orateur sente les passions qu'il veut inspirer aux autres; & s'il étoit froid, il auroit de la peine à les échauffer. Les qualitez personnelles sont d'un grand secours pour produire cet effet, si l'Orateur est d'un âge, d'une dignité, & d'une réputation à donner du poids à ses paroles, comme nous l'avons déja remarqué. Il lui sera avantageux aussi de connoître les inclinations des personnes qu'il voudra toucher, afin qu'il puisse parler d'une maniere plus conforme à leur humeur & à leur profession. Il ne faut pas qu'il ignore que pour l'ordinaire les jeunes gens aiment la gloire, la magnificence, les plaisirs, les jeux & la raillerie ; que le feu de leur âge les rend ardents & entreprenans, qu'ils sont liberaux, parce qu'ils n'ont pas encore éprouvé la peine que le bien donne à acquerir, & qu'ils sont crédules, parce qu'on n'a pas encore eu le temps de les tromper. Les vieillards au contraire sont pour la plûpart timides, avares, soupçonneux & incredules.

Les gens d'épée sont fiers, jaloux de leur honneur, peu souffrans, aimant l'éclat, faisant de la dépense en équipages & en bonne chere, cherchant les plaisirs pour se délasser de leurs fatigues, & se mettant peu en peine des mesures que d'autres sont bien aises de garder.

Les Magistrats sont serieux, graves, attachez aux occupations de leurs Charges, jaloux de leur réputation pour la probité, comme les gens de guerre pour la bravoure, mêlant de la douceur & de la severité dans leurs discours selon la difference des personnes & des occasions.

On sçait pourtant les exceptions que peuvent apporter les soins de l'éducation, les changemens de fortune, & cent autres circonstances qu'il est inutile de rapporter. Un malheureux qui ne subsiste que de ce qu'on lui donne par charité, peut-il être liberal, quoiqu'il soit dans la vigueur de sa jeunesse ? Un vieux Officier d'Armée n'aimera-t-il pas mieux faire sa cour que de courir à l'Opera ou à la Comedie ; & les jeunes Magistrats ne laisseront-ils pas quelquefois la gravité aux anciens ?

Pour donner quelques exemples de ces differens caracteres, voici ce qu'un de nos plus fameux Auteurs a dit des divers Genies des Ministres.

Balzac dans son Arist. Il y a des Esprits d'une médiocre capacité qui défrichent, qui préparent, qui entament les affaires. Ils sont bons à commencer, ils font les chemins & ôtent les difficultez qui sont à l'entour des choses. Le Prince met ces Esprits à tous les jours, & se décharge sur

ſur eux des plus groſſieres fonctions de la Roïauté.

Il y a d'autres Eſprits d'une plus haute élevation à qui il peut confier de plus grands Emplois & donner une plus noble part en ſes deſſeins. Ceux-ci gouvernent ſous lui & avec lui, & ne ſont pas mauvais Pilotes dans les ſaiſons douces & ſur les mers peu agitées.

Mais que le Prince eſt heureux & que le Ciel l'aime, s'il ſe rencontre en ſon tems des Eſprits du premier ordre, des ames égales aux Intelligences, en lumiere, en force, en ſublimité: Des Hommes que Dieu créé exprés & qu'il envoïe extraordinairement, pour prévenir ou pour forcer les maux de leur ſiécle, pour empêcher & pour calmer les orages de leur Patrie. Ce ſont les Anges Tutelaires des Roïaumes, & les Eſprits familiers des Rois. Ce ſont les ſeconds des Alexandres & des Ceſars. Ils ſoulagent le Prince dans ſes grands travaux, ils partagent avec lui des inquietudes ſalutaires qui font la tranquilité du monde. Si dans les Etats où nous vivons nous avons de ces gens-là, beniſſons leurs veilles qui ſont ſi neceſſaires au repos public, & qui nous font dormir ſûrement & à nôtre aiſe.

Mœurs & Genie d'un homme diſpoſé à conſpirer.

Albert Valſtein eut l'eſprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos; le corps vigoureux & haut, le viſage plus majeſtueux qu'agréable. Il fut naturellement fort ſobre, ne dormant quaſi point, travaillant toûjours, ſupportant aiſément le froid & la faim. Il fuïoit les délices, ſurmontoit les incommoditez de la goute & l'âge par la temperance & par l'exercice. Il parloit peu & penſoit beaucoup, & il écrivoit lui-même toutes ſes affaires. Il étoit vaillant & judicieux à la guerre, admirable à lever & faire *ſubſiſter* les armées, ſevere à punir les Soldats, prodigue à les récompenſer, pourtant avec choix & deſſein. Toûjours ferme contre le malheur, civil dans le beſoin, ailleurs orgueilleux & fier. Ambitieux de la gloire d'autrui, jaloux de la ſienne, implacable dans la haine, cruel dans la vangeance, prompt à la colere, ami de la magnificence, de l'oſtentation & de la nouveauté. Extravagant en apparence, mais ne faiſant rien ſans deſſein, & ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroiſſement de ſa fortune. Mépriſant la Religion qu'il faiſoit ſervir à la Politique, artificieux au poſſible principalement à paroître deſintereſſé. Au reſte, tres-curieux & tres-clairvoïant dans les deſſeins des autres, aviſé à conduire les ſiens, ſur tout

Sarraſin dans la conſpiration de Valſtein.

adroit à les cacher, d'autant plus impenetrable qu'il affectoit en public la candeur & la liberté, & qu'il blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. Cet Homme aïant étudié soigneusement les maximes & la conduite de ceux qui d'une condition privée étoient arrivez à la Souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes & des esperances trop élevées. Il méprisoit ceux qui se contentoient de la médiocrité, & en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toûjours à s'accroître davantage. Enfin étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y voyoit que les Couronnes au dessus de lui, il eut le courage d'usurper celle de Boheme sur l'Empereur; & quoiqu'il sçût que ce dessein étoit plein de peril & de perfidie, il méprisa le peril qu'il avoit toûjours surmonté, & crut honnêtes toutes les actions que l'on faisoit pour regner.

Passons maintenant aux Exemples de la Peroraison qui est la quatriéme & derniere partie de la Harangue. Achevons le discours de Lisidor, & celui qu'Alexandre adressa aux Troupes qui avoient résolu de l'abandonner.

Peroraison de Lisidor.

C'est le Ciel qui a voulu que l'on m'amenât devant vous, & que des personnes d'une probité si connuë jugeassent de mon innocence. J'attens de vôtre protection mon élargissement & ma sûreté; & quand vous n'auriez pas toute l'équité que l'on admire dans vos décisions, j'ose dire que vous ne laisseriez pas de prononcer en ma faveur. Par quelle raison pourriez-vous m'être contraires? Me condamneriez-vous, parce que Cleandre m'a voulu tuer, & qu'il s'est blessé lui-même? Se pourroit-il que ma destinée ne m'eût sauvé des armes d'un furieux que pour me faire perir d'une maniere plus cruelle & moins honorable? Non, Messieurs, cela n'est pas possible, puisque vous estes mes Juges, & qu'il n'y a point d'Etoille assez maligne pour tenir contre l'équité de vos jugemens.

Lorsque les Macedoniens résolurent, pour une seconde fois, de quitter Alexandre, & de retourner en leur Païs, ce Prince se laissa emporter à la violence de son humeur, & leur aïant reproché cette espece de révolte de la maniere que nous l'avons rapporté, il finit son discours en ces termes:

Vous voulez me quitter, les chemins sont libres, partez que je ne vous voye plus. Les Perses & moi ferons bonne garde, de peur qu'on ne vous charge en queuë. Je ne retiens personne, ôtez-vous de devant moi, Citoyens ingrats, je ne vous puis souffrir. Je m'assûre que vos peres & vos enfans vont estre bien aises de vous voir revenir sans vôtre Roi. Comme ils viendront au devant de vous pour embrasser des

traitres & des deserteurs ! Souvenez-vous que je triompherai de vôtre fuite, & qu'en quelque part que vous soyez, je m'en vengerai, ne fut-ce qu'en préferant à vous ces Etrangers avec qui vous me laissez. Au reste vous me sçaurez dire ce que c'est qu'une Armée sans Chef, & ce que vaut ma seule Personne.

Aprés avoir rapporté des parties separées, donnons une Harangue entiere, & voïons de quelle maniere Cleandre peut répondre à Lisidor.

Il est certain, Messieurs, que l'on m'avertissoit tous les jours de me tenir sur mes gardes, & que l'on m'assuroit que Lisidor étoit plus à craindre que je ne croyois. Je méprisois cet avis par le peu d'estime que je faisois de mon ennemi ; mais on me peignit Lisidor si plein d'artifices, on me representa si bien que la nature qui donne la ruse aux petits animaux pour l'appui de leur foiblesse, avoit accordé la finesse à Lisidor au deffaut du courage qu'elle lui avoit refusé, que j'ouvris les yeux pour examiner la conduite d'un homme dont j'avois à me deffier. Exorde.

Vous allez voir, Messieurs, s'il étoit inutile que je prisse mes précautions. Voici le commencement & la suite de nos démelez avec des circonstances que Lisidor n'a pas trouvé bon de raconter. Mon malheur voulut qu'au commencement du mois passé l'on me mit d'une partie de jeu avec Lisidor : peu de momens après il survint un sujet de contestation entre lui & moi, & comme cet homme s'imagina que parmi tant d'honnêtes gens il pouvoit faire le brave sans danger, il disputa si fierement & avec tant d'aigreur qu'il en vint aux injures & me contraignit de lever la main sur lui. Nos amis nous séparerent & firent une espece d'accommodement, dont j'appris que les parens de Lisidor ne se montrerent pas satisfaits. Ils s'assemblerent, representerent à mon ennemi qu'il n'avoit déja souffert que trop d'outrages, & qu'il s'en attiroit tous les jours, s'il ne se vangeoit de celui qu'il venoit de recevoir. Enfin ils le porterent à chercher les occasions de me rencontrer & de m'attaquer ; & pour lui en donner l'assurance, les plus zelez d'entr'eux promirent de ne le point abandonner. D'autre part mes amis me parlerent d'une maniere bien differente, ils me presserent d'aller en Normandie où je suis obligé de faire un voyage tous les ans au mois d'Aoust pour la récolte des grains. Ils me dirent que je ne devois avoir aucune répugnance à partir, que l'on sçavoit assez que c'étoit pour des affaires, & que l'on ne s'imagineroit jamais que ce fût pour fuir Lisidor ennemi peu redoutable & avec qui l'on m'avoit accommodé. Ils ajoûterent que les duels étant abolis, on n'examineroit plus les circonstances des procedez, & que le Roi y avoit si bien pourveu, que l'on ne parloit plus de ces réparations sanglantes qui expo- Narration.

soient à tout moment la Noblesse du Royaume a des accidens funestes. Que cependant il étoit bon que nous ne vinssions pas à nous rencontrer si tôt avec Lisidor, & qu'il falloit que le tems de mon voyage laissât moderer la chaleur de son ressentiment. Enfin, Messieurs; je partis, & l'on me promit d'observer exactement si Lisidor ne trameroit rien contre moi. L'on me tint parole, & à peine eus je mis ordre à ce qu'il y avoit de plus pressé dans ma maison de campagne, que l'on m'écrivit que Filidas ardent à soûtenir les interests de Lisidor dont il recherche la sœur, étoit parti pour Roüen, où Lisidor le devoit aller joindre peu de jours aprés accompagné de deux ou trois de ses amis. Le lendemain un inconnu vient à mon Village, fait connoissance avec le fils de mon Fermier, le mene à l'Hôtellerie & le fait boire. Il s'informe des occupations que j'ai, des divertissemens que je prens, & de toutes les choses qui peuvent servir au dessein de l'homme qui l'envoye. Il est si aise de trouver de la facilité à s'instruire, qu'étant d'ailleurs las & échauffé, il boit avec un excez qui n'est guere compatible avec le secret. Son indiscretion le porte à parler de moi d'un ton menaçant. Il dit que Lisidor se vangera & que Filidas prend des mesures où je ne trouverois pas mon compte. Le soir même je reçois une Lettre qui me presse de retourner incessamment à Paris, & je pars de ma Terre le plûtôt qu'il m'est possible. Je passe par Ecoüy. J'y cherche une commodité pour mon voyage, & vous sçavez, Messieurs, que j'y rencontre Lisidor. On ne vous a pas dit de quelle maniere ce lâche s'avança vers moi dés qu'il m'eut reconnu. Il étoit accompagné de deux hommes qu'il appelle plaideurs, & que je nomme assassins. Dés qu'ils m'apperçurent ils changerent de couleur, ils marcherent d'un air qui témoignoit leur intention, & ils porterent même tous trois la main sur la garde de leurs épées. Cette supercherie alluma mon ressentiment au lieu de me glacer le courage; je tiray d'abord l'épée, & sans attendre que l'on m'environnât, je courus au chef du complot, ou pour le déconcerter par cette assurance, ou pour lui vendre cher la vie qu'il me vouloit ôter. Ses complices joüent admirablement leur rôle, ils s'écrient, font les surpris, & s'empressent comme pour nous separer. L'un vient à moi & m'embrasse par derriere bien plus promtement que l'autre n'arreste mon ennemi. Le magnanime Lisidor prend ce tems-là, & me porte genereusement un grand coup d'épée. Je le reçois au bras droit, & il n'auroit pas manqué de redoubler, si les Habitans du lieu ne l'eussent mieux arresté qu'n'avoit fait le compagnon de sa glorieuse expedition.

Confirmation. *Voilà, Messieurs, ce qui s'est passé entre Lisidor & moi, je n'aurai pas grand peine à le prouver. Que l'on interroge Filidas, que l'on fasse parler son Emissaire, que l'on regarde le Registre des Carrosses de Paris*

pour Roüen, l'on trouvera que Filidas prit lui-même trois places, une pour lui & les autres pour ses prétendus plaideurs. Sur tout, Messieurs, sur tout vous pourrez entendre les Habitans d'Ecoüy que Lisidor a l'audace de citer. Ne vont-il pas qu'ils ont déja déposé pour moi, quand ils l'ont arresté? Ne l'auroient-ils pas laissé retirer, s'il étoit vrai que je l'eusse attaqué, & qu'il ne m'eût blessé qu'en se défendant? Favorise-t-on les Aggresseurs? Punit-on les gens pour avoir repoussé les insultes? Non non, Messieurs, on ne commet pas cette injustice; mais aussi ne laisse-t'on pas impunis les crimes pareils à celui de Lisidor. Vous voyez de quelle maniere il a complotté, mon bras montre qu'il a commencé d'executer, & j'aurois encore bien des suites à craindre, si vous n'étiez sur le point de borner ses trahisons par une punition exemplaire.

J'attens ce succez sans en douter, quoique je ne le demande pas avec d'aussi belles paroles qu'en employeroit mon adversaire. Quand j'aurois son Eloquence, ce ne seroit pas dans cette occasion que je m'en voudrois servir. Vôtre équité, Messieurs, & la justice de ma cause rendroient cette espece de secours assez inutile. Peroraison.

CHAPITRE IX.

De l'Elocution, & du Stile.

IL n'y a point de partie dans le discours qui contribuë plus à donner le nom d'Eloquent, que ce que nous appellons *Elocution.* Elle consiste principalement au choix & dans l'arrangement des pensées & des paroles. C'est vouloir traiter du Stile que d'entrer dans cette matiere, & comme bien des gens se servent du mot *Stile*, sans en connoître précisément la signification, il ne sera pas hors de propos d'en donner quelque éclaircissement. On sçait que les Anciens n'avoient ni papier ni encre, & que ce n'étoit qu'avec un petit burin qu'on appelloit *Stile*, qu'ils gravoient sur des tablettes de cire ou d'écorce d'arbre ce qu'ils avoient à écrire. Ainsi ils s'accoûtumerent à nommer stile les manieres de parler, ils dirent qu'un stile étoit bas & froid, quand les expressions n'étoient ni vives ni élevées, comme nous avons dit assez long-tems parmi nous, *une bonne plume* pour *un bon Auteur.* Il y a presqu'autant de differens stiles parmi les hommes, que de differens visages, & de differens temperamens. On remarque même que chaque nation & chaque siecle ont leur goût particulier pour les fa-

çons de s'exprimer. Le langage de l'ancienne Rome du tems des Fabrices, auroit paru insupportable sous l'Empire d'Auguste ; & parmi nous, ce que l'on écrit sous le Regne de Loüis le Grand, est d'un autre tour & d'une autre politesse, que les ouvrages qu'on pouvoit admirer du tems de Philippe Auguste. Il est certain qu'une langue se polit à mesure que la nation qui la parle devient riche & florissante. Dans un état si heureux, ayant toutes choses au delà du necessaire, elle ne songe qu'aux beaux arts & à la magnificence, & ne s'applique pas moins à orner son langage que ses meubles & ses maisons. Je ne voudrois pourtant pas imiter le stile des anciens Perses. Ils étendoient leurs expressions & faisoient parade de plusieurs figures dont ils auroient pû se passer. Je n'éviterois pas, avec moins de soin, cette affectation qui fit décrier le stile Asiatique, que je m'éloignerois du stile des Lacedemoniens. Il me paroît trop sec, & trop serré, il répond trop à l'austerité de leur vie. Pour les mots, il faut suivre l'usage approuvé par les plus habiles & les plus polis : comme pour les habits il est bon de s'attacher aux modes que suivent les personnes de bon goût. Il n'est pas moins ridicule de se servir des mots qui ont vieilli, que de porter des chapeaux pointus. Ce n'est pas qu'ils ne puissent quelquefois avoir meilleure grace que les autres ; mais c'est dans la raillerie, comme un jupon à l'antique est plus réjoüissant dans une mascarade burlesque qu'un juste-au-corps bien brodé. Ainsi j'aimerois mieux parler des *Proüesses* d'un fanfaron dont je voudrois rire, que de donner le nom de belles actions à ce qu'il se vanteroit d'avoir fait. Cependant la même prudence qui veut que nous rejettions les mots qui ne sont plus en usage, nous défend de courir aprés les termes nouveaux que l'oreille n'a pas encore accoûtumez. Il les faut laisser d'abord aux jeunes gens qui en veulent rompre la tête aux personnes bien sensées. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'une langue vivante qui perd des mots d'un côté n'en recouvre d'un autre, & même qu'elle ne s'enrichisse. Mais ce n'est pas à tout le monde à se mêler de l'enrichir. C'est aux gens sçavans & polis à donner de nouveaux mots, comme c'est aux personnes de la Cour les mieux faites, les plus riches & de meilleur goût à inventer les modes.

Redisons donc qu'il ne faut employer que les mots que l'usage approuve ; choisissons ceux qui donnent une véritable idée des choses que nous voulons mettre devant les yeux des Auditeurs. Tâchons, sur tout, de n'employer que les paroles qui peuvent plaire à l'oreille. Cherchons-y de la douceur ou de la magnificen-

ce, ſelon que les matieres le demanderont. Evitons ce que nous voïons dans la bouche du bas peuple, & tout ce qui peut faire un ſens confus dans les expreſſions. On doit fuïr à plus forte raiſon les équivoques qui peuvent ſalir l'imagination. Il les faut laiſſer aux jeunes gens de la baſſe bourgeoiſie, ou aux Turlupins des Provinces.

Encore que les épithetes & les adverbes donnent de la force aux mots, il eſt bon que l'on en uſe avec autant de retenuë que de jugement. Il eſt dangereux de les employer trop ſouvent. Les Auditeurs s'y accoûtument & n'en ſont plus touchez. Un ſtile qui en eſt trop chargé les fatigue.

Pour les figures elles ſe font de deux manieres : les unes par les mots, & les autres par les penſées. Les Rheteurs en citent une infinité, mais outre que la plûpart de ce grand nombre n'auroient pas en nôtre Langue la même grace que dans la Grecque & dans la Latine, il ſuffit de parler de celles qui ſont le plus en uſage parmi nous.

Les figures qui conſiſtent en mots ſe font ordinairement, quand on tire une parole de ſa propre ſignification pour lui en donner une autre moins propre, mais plus agréable ou plus forte.

La Metaphore eſt la figure de cette eſpece qui eſt le plus en uſage. Nous nous en ſervons à tout moment. Nous diſons, *Cet Ambaſſadeur a des lumieres, &c.* Le mot de *lumiere* qui eſt propre au Soleil & au feu, eſt appliqué à l'eſprit. Nous diſons auſſi, *Ce Prélat eſt un torrent d'Eloquence, Ce jeune Prince brûle d'envie de ſe ſignaler, &c.*

Je penſe que ſi le terme figuré a meilleure grace que le propre, c'eſt qu'il attribuë plus au mot où il eſt lié, juſques-là qu'il donne bien ſouvent de l'ame aux choſes qui n'en ont point. Ex. *Nôtre campagne ſe pare de fleurs & de verdure pour vous rappeller, &c. C'eſt une prairie riante, &c.*

L'Allegorie eſt un diſcours qui ſignifie deux choſes ; l'une par les paroles, & l'autre par le ſens. On la regarde comme une Métaphore continuée. Ex. Je veux parler de la fermeté d'un Miniſtre qui gouverne un Etat pendant de grands troubles ſans que ſon eſprit & ſon courage en ſoient ébranlez. Je me ſers de ces termes : *A-t'on vû qu'il ait ſeulement fait mine d'abandonner le timon, depuis qu'il l'a pris ? Ne l'a-t'il pas tenu ferme & d'un viſage ſerein, malgré les flots dont le Navire étoit agité, & les nouvelles tempeſtes que l'on voyoit former de toutes parts ?*

C'eſt ainſi que la Metaphore ſe continuë & devient Allegorie

prenant *un Navire* pour un Etat ; *le timon du Navire* pour l'administration des affaires ; *les flots & les tempestes* pour les guerres étrangeres ou pour les séditions.

L'Ironie a beaucoup d'agrément, & on ne l'employe d'ordinaire que pour la raillerie. Cette figure consiste à laisser entendre le contraire de ce que peuvent signifier les paroles dont on se sert. On fait comprendre ce sens caché, ou par la force de la chose, ou par une prononciation qui marque que l'on se jouë au lieu de parler sérieusement. C'est de la sorte qu'on dit *que c'est un bon gardien de brebis que le Loup.* Madame la Marquise de Sevigni dit un jour à Mademoiselle de Scuderi, *Si vous aviez un peu d'esprit, vous, &c.*

On ne renferme pas toûjours cette figure dans si peu de mots, on l'étend souvent en plusieurs périodes : Voiture s'en sert agréablement dans ses œuvres. La Lettre qu'il écrit à Monsieur le Marquis de Pisani qui avoit perdu au jeu tout son équipage, n'est qu'une Ironie depuis le commencement jusqu'à la fin. Il lui dit: *Qu'on auroit tort de l'accuser d'avoir gardé le mulet au siége de Thionville, qu'au contraire aïant vû dans l'Histoire que les Romains avoient souvent gagné des batailles en faisant mettre pied à terre à leur Cavalerie ; il avoit profité de cette lecture, & s'étoit défait prudemment de tout son équipage, de peur d'en être un peu trop embarrassé.* Il dit dans la suite : *Que l'on ne peut trop admirer la generosité de ses inclinations d'être si irreconciliable ennemi de l'argent, & de se montrer toûjours incompatible avec ce corrupteur du genre humain.* Il ajoûte à peu prés ces mots sur la fin. *Si vous vouliez pourtant considerer qu'il peut servir quelquefois à nos besoins, j'en aurois bien de la joïe ; & sur tout si vous faisiez enfin quelque paix ou quelque tréve avec lui, comme nous faisons avec le Turc pour la commodité du commerce.*

On peut aussi se servir avec succez de cette figure dans les matieres les plus serieuses & les plus importantes. Ciceron fait une belle Ironie contre Pison, le tournant en ridicule de ce qu'il se vantoit de n'avoir pas voulu qu'on lui décernât le Triomphe. J'exprimerai la pensée de ce grand Orateur en ces termes :

Que Pompée est à plaindre de n'avoir pû profiter des avis du grand Pison ! Il ne seroit pas tombé dans les fautes grossieres qu'il commit. Mais pour n'avoir pas assez goûté les maximes de sagesse d'un Philosophe si moderé, il fut si insensé que de triompher trois fois. Que vous devez être honteux, pauvre Crassus, d'avoir accepté la couronne de laurier que le Senat vous donna pour avoir terminé glorieusement une guerre dont les suites nous étoient si à craindre ! Et vous Servilius, Metel, Curion,

Curion, vous aussi, Scipion l'Africain, pourquoi n'avez-vous pas pris des instructions de cet habile homme avant que de donner dans la même erreur? Où etoit vôtre esprit, ô Camille, ô Fabrice, ô Metel, ô Fabius de n'avoir pas renoncé à ces honneurs? Avoüez, Paul Emile, que la teste vous avoit tourné, & vous Marius que vous étiez peu poli d'avoir donné dans ces vanitez.

Aprés une raillerie assez longue dans un sujet important, il est bon de reprendre le serieux par une figure vehemente. Ciceron en use ainsi adressant la parole à Pison à peu prés de cette sorte.

Est-ce à toi, homme paîtri de bouë & de venin que l'on décerneroit le triomphe? est-ce à des gens comme toi de le mépriser? &c.

Voici une autre espece d'Ironie sur une matiere serieuse.

Les Espagnols sont toûjours devant Veruë; c'est un lieu qui vaut un peu mieux que Chaliot, mais qui n'a garde d'être si bon que Lagny. Cependant le Duc de Feria s'y morfond malgré la Canicule. Le Maréchal de Crequy s'est logé entre les Assiegez & les Assiegeans, & fait des merveilles selon sa coûtume. Si vous me demandez ce que j'en attens, je croi que les Espagnols auront veu les clochers & les cheminées de cette Bicoque, mais que pour les ruës il faudra qu'ils s'en rapportent à ce que la Carte leur en apprendra. Je leur conseille, s'ils prétendent toûjours à la Monarchie universelle, ou qu'ils aillent plus vite en besogne, ou qu'ils obtiennent un sursoi de la fin du monde pour achever leur dessein. Au train qu'ils vont, un terme de cinq ou six siécles ne leur feroit point de mal. Encore ai je peur que tandis qu'ils seront trois ans à prendre une autre Ostende, on ne leur prenne une autre Ecluse en quinze jours, & qu'ils ne soient toujours à recommencer, &c. Malherbe.

L'Hyperbole n'est pas moins agréable que l'Ironie. C'est une figure qui augmente extraordinairement les choses, ou qui les diminuë avec un pareil excez. Voiture en a fait les plus jolies du monde, & il me semble que dans sa Lettre de la Berne il dit, *Qu'on le jetta si haut qu'il vit au dessous de lui les pointes des Clochers, & les sommets des Montagnes, qu'il découvrit des Mers qui étoient encore inconnuës, & qu'il auroit eu bien du plaisir à voir tant de païs differents, si les Gruës qui le virent si haut & d'une si petite taille ne l'eussent attaqué, comme un Espion des Pigmées leurs ennemis.* Il ajoûte, *qu'il vit Mademoiselle de Bourbon sur la Loire, ou du moins un grand éclat qui faisoit paroître la Riviere tout en feu.* Il dit, *qu'il la salua, mais qu'une pointe de la Montagne de Tarare empêcha cette Princesse d'y prendre garde.*

Quelquefois on porte l'exageration si loin, que l'on met Hy-

perbole ſur Hyperbole, comme quand on dit, *cette femme eſt plus legere que l'ombre du liége*.

Je ne ſçai ſi l'on a remarqué une eſpece d'Hyperbole, qui augmente les choſes en faiſant ſemblant de les diminuer. J'en fis une il y a quelque tems que je rapporterai, parce qu'elle ne déplût pas à quelques-uns de mes amis à qui j'en rendis compte. Je demeurois dans un Logis dont le toict avoit beſoin d'être réparé. Le Proprietaire me promit de m'envoyer des Couvreurs & l'oublia. Comme il étoit galant homme & que nous raillions ſouvent enſemble, au lieu de lui reprocher ſa négligence je me contentai de l'en avertir par une badinerie. Son cadet Capitaine de Cavalerie me vint voir un jour qu'il avoit pleu & qu'il étoit tombé quelques gouttes d'eau dans ma chambre; l'aîné me parlant le ſoir de cette viſite. *Avoüez*, me dit-il, *que la guerre eſt une bonne Ecole, & que mon frere ne ſe tire pas mal d'une converſation pour un garçon de médiocre litterature; il a beaucoup d'eſprit*, lui répondis-je, *mais il va vite. Il me conſeilloit de faire un vivier de ma chambre, m'aſſûrant que j'aurois le meilleur poiſſon du monde. Sans mentir ce ſeroit mettre à grand profit mes carpes & mes brochets, que de les jetter dans un lieu où il n'y a pas trois pieds d'eau preſentement, & où peut-être n'y en aura t'il pas demi pied l'Eté prochain. J'entens le François*, me repartit en riant le Proprietaire de la maiſon, *vous aurez les Couvreurs demain matin*. Il me les envoya en effet. Ainſi que l'on trouve ma nouvelle Hyberbole bonne ou mauvaiſe, elle me valut la réparation de mon logement.

Cette figure n'eſt pas toûjours pour divertir, elle eſt ſouvent employée dans des matieres importantes & même tragiques. Ex. *Ce monſtre n'ayant pas encore aſſouvi ſa cruauté & n'étant pas ſatisfait des ruiſſeaux de ſang qu'il faiſoit couler dans cette Ville deſolée, portoit le fer & le feu par tout. Il écumoit de rage, & ſes yeux plus ardents & plus funeſtes que deux Cometes, &c.*

Il eſt permis à cette figure de paſſer les bornes de la verité, mais elle ne doit jamais aller au delà de la vrai-ſemblance, même dans les licences que ſe donne la Poëſie. De ſorte que ſi j'avois à décrire en Vers la viteſſe d'une courſe, je n'irois pas juſques à la legereté de Camille, qui ſelon Virgile, pouvoit courir ſur les épics ſans les faire courber, & ſur les flots de la mer ſans ſe moüiller la plante des pieds.

Æneid. lib. 7.

L'Hyperbole eſt agréable dans une proſe brillante qui ſe joüe; mais on la peut regarder dans un ſtyle ſerieux, comme une eſpece de débauche où l'on ne pardonne pas l'excez.

Voici pourtant une exageration qui ne déplut pas dans un éloge que l'on donna au Cardinal de Richelieu.

Mais, Monseigneur, comme il y eut autrefois un vaillant Homme qui ne pouvoit plus recevoir de blessure que sur les cicatrices de celles qu'il avoit déja reçûës, vous ne sçauriez être loüé que par des redites, puisque la verité qui a des bornes a dit pour vous, tout ce que le mensonge, qui n'en connoît point, a inventé pour les autres.

Il y a beaucoup d'autres figures dont les noms Grecs nous sont moins familieres que ceux dont nous venons de parler; mais nous ne traiterons que de celles qui sont le plus en usage dans nôtre Langue.

Bien des gens employent la Metonimie sans en connoître le nom. Cette figure ce fait de trois ou quatre manieres. Premierement on prend ce qui contient pour ce qui est contenu. Ex. *Tout Paris étoit aujourd'hui aux Tuilleries*, pour dire un grand nombre de personnes de Paris. *Toute la France a vû, &c.* pour dire tous les François. *La bouteille lui plait*, pour dire il aime le vin.

Quelquefois on prend les vices, & les vertus pour les personnes vicieuses & vertueuses. Ex. *Faut-il que l'incontinence triomphe? Quoi la valeur a succombé si malheureusement?* Quelquefois aussi on prend Mars pour la guerre, soit qu'il ait été inventeur de la discipline militaire, ou qu'il ait remporté la premiere victoire en bataille rangée.

L'Anaphore a un nom plus étrange que celui de Metonimie, & bien des personnes se servent de cette figure sans en avoir oüi parler. On la met en usage de deux ou trois manieres differentes; mais la plus ordinaire est quand tous les membres d'une periode commencent par un même mot sans aucune conjonction, & qu'ils finissent le discours en interrogeant. *Quoi, ni les avertissemens d'un pere, ni les prieres d'une femme, ni la severité des Loix, ni la crainte du supplice n'ont pû t'empêcher d'executer ta pernicieuse résolution?*

L'Apostrophe est une figure plus connuë, elle a de la force & de la gravité; on la fait en quittant le fil du discours pour adresser la parole à quelqu'un. Les Prédicateurs s'en servent assez ordinairement, & pour émouvoir ils parlent avec vehemence à Dieu, à quelque Saint, ou aux pecheurs. On peut adresser la parole à des absens comme s'ils étoient presens, & même aux choses inanimées. Ex.

Parlez, Esprits sublimes, que les ordres de la Providence obligent à prendre soin de cette Royale Personne. Genies tutelaires de nôtre gran- Apostr. aux Anges.

de Reine qui êtes occupez à presenter devant le trône de l'Agneau les ardeurs de son ame & l'encens de ses prieres. Anges du premier ordre, invisibles confidens des mouvemens de son cœur, dites-nous quels sont ses transports dans ses exercices de pieté & dans ses retraites. Nous sçavons, Esprits consolateurs, que dans ses déplaisirs, les prieres & les larmes ont toûjours été son refuge ; mais nous ne sçavons pas quelles sont les rosées que Dieu fait découler sur son ame pour la soulager. Il ne nous est pas permis d'entrer dans le Sanctuaire, & de voir des tresors qui ne sont jamais si grands que lorsque l'humilité les cache ; mais nous ne laissons pas d'en tirer de grands avantages, & de goûter les fruits d'un arbre dont nous ne voyons pas les racines.

Le même Auteur ne fit pas difficulté de s'adresser à la Mer dans la Harangue qu'il prononça au Parlement de Provence, lors qu'on y reçut la Reine Mere du Roi dans la Charge dont nous avons déja parlé. L'occasion sembloit le lui permettre, & cependant il ne laissa pas de disposer ses Auditeurs à n'être pas surpris de cette hardiesse ; il commença par cet adoucissement.

Ce n'est pas assez, Messieurs, que les Esprits raisonnables connoissent leur devoir, il faut même que les choses inanimées ayent du sentiment dans cette occasion, & qu'elles témoignent leur respect à nôtre Auguste Princesse. Il faut que la Mer qui n'est pas moins sourde que les rochers dont elle est environnée, écoute aujourd'hui ma voix qui lui apprend à quelle autorité elle est soumise. Il est juste de relâcher un peu de la severité des préceptes. Qu'il me soit permis d'aller au delà des regles, pour la gloire d'une Auguste Princesse qui est au dessus de toutes les Loix.

Enfin, Messieurs, ne trouvez pas étrange qu'il y ait quelque chose de poëtique dans ce que je vais dire, & que je me serve du langage des Dieux pour traiter une si haute matiere.

Connoissez donc, Element fougueux & rebelle, les bornes que Dieu vous a prescrites. Brisez vos flots & vôtre écume au pied du trône que cette grande Reine vient d'établir sur vos rivages. Lisez le Commandement souverain que la Providence y a gravé. Il vous permet d'aller jusques-là pour lui rendre hommage, mais il vous défend de passer outre. Retirez-vous pour aller publier par toute la Terre, qu'elle n'a rien d'égal à la grandeur de la Princesse dont vous relevez doublement. Annoncez aux climats les plus éloignez vôtre nouveau bonheur, & celui dont ils joüiront sous la domination du jeune Conquerant qu'elle leur éleve. Allez ramasser aux riches bords où le Soleil se couche, tout ce qu'ils ont de précieux & d'agreable. Ouvrez en sa faveur cet abîme qui cache tant de tresors, &c.

L'Antithese est une opposition de mots ou de pensées. Cette

figure peut faire une grande beauté, pourvû qu'elle soit mise en œuvre par un homme de bon goût. Nous la pouvons regarder dans un discours comme le contraste dans la peinture, & demeurer d'accord que rien ne fait tant paroître les choses que l'opposition de leurs contraires. Quand un Homme de qualité est obligé d'aller à ses Terres, la Cour qu'il quitte lui fait trouver ses Villageois plus grossiers, & la magnificence de Versailles lui rend sa solitude plus affreuse. Ainsi quand nous voulons faire aimer les vertus de Lisidor, & donner de l'aversion pour les vices de Cleandre, nous n'en avons pas de meilleur moyen que d'opposer les bonnes qualitez de l'un aux défauts de l'autre. Je ne voudrois pourtant pas assûrer que l'opposition des mots fît un aussi bon effet, & j'aurois quelque peine à me déclarer pour cette figure. Peut-être est-ce un dégoût que me donna autrefois un débordement d'Antitheses qui parut dans des Vers. Tout en étoit plein. Il courut des Stances & des Sonnets qui n'étoient qu'un tas d'Antitheses dont les dernieres avoient des rimes.

Un Auteur s'adressoit au sel en ces termes.

Belle neige qui nous enflamme.

Un autre parloit de cette sorte à un plat de perdreaux.

Morts charmans qui donnez la vie.

Je remarquai même dans un Ouvrage qui étoit fort estimé, qu'un Berger faisoit une déclaration d'amour qui finissoit par ces Antitheses.

Oüi des fers sont l'objet de mon ambition.
Accordez-m'en par grace ou par punition,
Favorable Maîtresse, ou Juge impitoyable,
Arrestez un Amant, ou liez un coupable,
Et me donnez le sort qu'enfin j'ai merité
Par un excez d'amour ou de temerité.

Que cette affectation de pointes dans un compliment est éloignée de la douce simplicité du chant pastoral! Voici une opposition plus naturelle & plus champêtre dans la plainte d'un Berger.

Mr. de Segrays.

Jamais rien de si beau ne parut sur la Terre ;
Mais toûjours vos rigueurs me déclarent la guerre :
Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,
Ce qu'est à nos Vergers l'Aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épics meurs est la pluie orageuse,
Telle est vôtre colere à mon ame amoureuse.

Il y a quelque tems qu'un Auteur me montra un Sonnet de sa façon pour me le faire admirer ; mais quelque complaisant que je sois, je ne le fus pas assez pour l'applaudir. Il faisoit plaindre en ces termes un amant dont la maîtresse venoit de mourir.

Quoi ! vous payez, Iris, par un sort déplorable
Cet immortel tribut que doivent les Mortels.

Monsieur, interrompis-je, dispensez-moi, s'il vous plaît, d'écouter cet homme-là. Je ne puis souffrir qu'il fasse le bel esprit quand je veux qu'il soit affligé. Le Poëte continua pourtant de lire : les Antitheses allerent en augmentant, & je souffris jusqu'à la fin ce qu'il n'est pas juste que je répete pour le faire souffrir au Lecteur.

Quelquefois même il y a de grands Hommes qui se joüent un peu trop sur cette figure. Ciceron dont l'éloquence est si generalement admirée, n'est pas tout-à-fait exemt de ce defaut. Pour continuer une opposition de mots, il ne s'attache pas toûjours à ce que demanderoit le bon sens. En parlant de la conspiration de Catilina, il poursuit en ces termes. *Mais qui peut souffrir ce desordre, que des gens foibles tendent des pieges aux forts ? Que des étourdis s'attaquent à des personnes d'une prudence consommée, que des yvrognes en veüillent à des sobres, & que des gens endormis dans des voluptez s'en prennent à des hommes qui veillent toûjours à leur conservation.*

Hoc vere quis ferre possit, inertes homines fortissimis viris insidiari, stultissimos prudentissimis, ebriosos sobriis, dormientes vigilantibus ?

Y a-t-il grand sujet de s'étonner que les foibles tendent des piéges aux forts ? Veut-on qu'ils les attaquent à force ouverte ? Est-on surpris que des fous & des yvrognes soient ennemis des personnes sages & sobres ? D'ailleurs, ne voyons-nous pas d'ordinaire que ce sont des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations ?

Il faut donc que ces oppositions de mots soient toûjours fondées sur le bon sens. Tertulien parlant contre un Edit se sert

d'une Antithese où la raison fonde les paroles. Trajan avoit défendu d'informer contre les Chrétiens ; & cependant il ne laissoit par d'ordonner par la même déclaration de punir ceux que l'on tenoit déja dans les prisons. Voici de quelle maniere Tertulien en parle. *Quelle contrarieté de sentimens ! Quoi un même Edit nous traite en innocens & nous fait punir en coupables ? Il nous pardonne & nous fait mourir ? Pourquoi tombez-vous dans cette contradiction ? Que ne souffrez-vous que l'on informe, si vous ordonnés nôtre supplice ; ou si vous deffendés d'informer, que ne nous renvoyés-vous absous ?*

O sententiam necessitate confusam, negat inquirendos ut innocentes & mandat puniri, ut nocentes ; parcit & cædit, dissimulat & animadvertit. Quid temetipsum censurâ circumvenis ? si damnas, quid & non inquiris ? si non inquiris, cur non & absolvis ?

Il y a des figures qui nous font prendre une partie pour le tout, comme ; *Nous découvrîmes quatre voiles à la portée du canon*, pour dire, *quatre Navires*. D'autres se contentent de dire les marques des choses pour les choses mêmes. Ainsi les Romains se servoient du nom de *Faisceaux pour le Consulat*. Et nous disons tous les jours *la Couronne pour le Royaume*, & *la Mitre pour la Dignité Episcopale*.

Je ne parlerai ni de l'Exclamation, ni de plusieurs autres figures dont les noms sont devenus assez François pour en faire connoître la nature.

Admiration, Interrogation, &c.

Je n'en userai pas de même de la Description. Elle a tant d'agrémens, & produit des effets si considerables quand elle est bien mise en œuvre, que peut-être ne trouvera-t-on pas mauvais que je m'étende un peu sur une figure que tant de monde prend plaisir d'employer. On peut décrire les animaux & les choses inanimées, & pour le faire avec succés il faut tourner dans son imagination de toutes sortes de manieres ce que l'on veut peindre, & le revêtir de toutes les circonstances qui peuvent servir à l'intention que l'on a.

Dans le Genre Demonstratif nous pouvons attirer l'estime & l'amitié des Auditeurs à la Personne que nous loüons, si nous la peignons avec tous les avantages que nous aurons découverts en elle, pour le cœur & l'esprit, pour la mine & les manieres d'agir.

Il y a vingt-cinq ou trente ans qu'une infinité de gens firent des portraits pour leurs amis. Il y en eut qui se peignirent eux-mêmes, qui mirent leurs vertus & leurs défauts en évidence, sans se mettre en peine de ce qu'en jugeroit le public. C'étoit une mode que l'on suivoit avec fureur. Tout le monde prenoit le pinceau, mais je ne sçai si l'on trouvoit plusieurs Appelles dans ce grand nombre de Peintres. Cependant ce n'est pas dans

ces sortes d'ouvrages que l'on doit souffrir la médiocrité. Comme on y travaille moins par necessité que pour l'ornement ; il faut que tout y brille & que rien n'y paroisse languissant. J'en rapporterai quelques exemples ; & comme la Poësie fait de cette figure une de ses principales beautez, elle me fournira une partie des descriptions que je donnerai.

Voici de quelle maniere un de nos Poëtes se jouë parlant d'un Canal.

Metam. des yeux de Philis.

Au milieu de ce bois un liquide cristal
En tombant d'un rocher forme un large Canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.
Les secrets de son sein sont ouverts à chacun,
Plus il se montre pur, plus il se rend commun.
Et découvrant son lit aux plus foibles œillades
Il trahit la pudeur de ses chastes Naïades.
C'est-là par un chaos agreable & nouveau
Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;
C'est-là que l'œil souffrant de douces impostures
Confond tous les objets avecque leurs figures.
C'est-là que sur un arbre il croit voir des poissons.
Qu'il trouve des oyseaux auprès des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole
Doute si l'oyseau nage, ou si le poisson vole.

Portrait en petit de la Mer.

La Mer est un Element rebelle que l'on ne domte pas. C'est le Theatre de l'inconstance & des naufrages. Quand elle presente son sein, quelque uni & paisible qu'il paroisse, elle ne laisse pas de presenter un abîme insatiable. Ses calmes sont decevans, ses tempestes sont horribles. Elle devore les Flottes entieres, elle engloutit des Villes, & même des Provinces, dont elle laisse paroître quelques pointes d'édifices, pour montrer à la Terre des marques de sa fureur. Comme si ce n'étoit pas assés de nous cacher des écueils où nous voyons briser nos Vaisseaux & perdre le fruit de nôtre industrie, elle a voulu encore faire échouer l'esprit humain par l'inegalité rapide de son flux & de ses marées.

Cinna rend compte à Emilie de la conspiration qu'elle a fait entreprendre contre Auguste, & lui décrit d'une maniere étenduë & en ces termes l'état où se trouvent les conjurez.

Jamais

Feu Mr. Corneille.

Jamais contre un Tyran entreprise conçûë
Ne permit d'esperer une si belle issuë.
Jamais de telle ardeur on ne jura sa mort,
Et jamais conjurez ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portez avec tant d'allegresse,
Qu'ils semblent comme moi servir une maîtresse;
Et tous font éclâter un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous vanger un pere comme vous.
Plût aux Dieux que vous-mesme eussiez vû de quel zele
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de Cesar, d'Auguste, d'Empereur
Vous eussiez vû leurs yeux s'allumer de fureur .... &c.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles;
Où l'Aigle abattoit l'Aigle, & de chaque côté
Nos Legions s'armoient contre leur liberté;
Où le but des Soldats & des Chefs les plus braves
Estoit d'estre vainqueurs pour devenir Esclaves,
Où chacun trahissoit, aux yeux de l'Univers;
Soi-même & son pays pour assurer ses fers,
Et tâchoit d'acquerir, avec le nom de traître,
L'abominable honneur de lui donner un Maître.
Romains contre Romains, parens contre parens
Combattoient seulement pour le choix des Tyrans.
J'ajoûte à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde affreuse, horrible, impitoyable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Senat,
Et pour tout dire enfin de leur Triumvirat.
Mais je ne trouve point de coûleurs assez noires
Pour en representer les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entiere noyée au sang de ses Enfans;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere
Et sa tête à la main demandant son salaire;
Sans exprimer encore avecque tous ces traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands Personnages,
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir leurs courages,
Ces illustres Proscrits, ces Demi-Dieux mortels
Qu'on a sacrifiez jusques sur les Autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels fremissemens, à quelle violence
Ces indignes trépas quoique mal figurez,
Ont porté les esprits de tous nos Conjurez? ... &c.
Lui mort nous n'avons plus de vangeur, ni de Maître,
Avec la liberté Rome s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice.
Demain au Capitole il fait un sacrifice,
Auguste. *Qu'il en soit la victime, & faisons en ces lieux*
Justice à tout le monde à la face des Dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que nôtre troupe,
C'est de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe,
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne au lieu d'encens un poignard dans le sein, &c.
Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes;
Demain j'attens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de Parricide ou de Liberateur;
Cesar celui de Prince ou bien d'usurpateur.
Du succez qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou nôtre gloire ou nôtre ignominie,
Et le peuple inégal à l'endroit des Tyrans
S'il les déteste morts, les adore vivans, &c.

Description d'une Entrée de Trajan dans Rome.

Pline adresse la parole à Trajan à peu prés de cette sorte.

Que le jour de vôtre Entrée dans Rome fut un jour heureux pour elle! qu'il lui fut agréable! Vous y entrâtes à pied, vous en fûtes plus admiré, vous en fûtes regardé avec plus de joïe. Vos Prédecesseurs ne se contentoient pas d'y paroître sur un char attelé de huit chevaux blancs; mais par un excez d'orguëil ils étoient portez sur les épaules des hommes. Pour vous, Seigneur, ce n'est que par le seul avantage de vôtre taille que vous avez voulu vous montrer plus élevé que les autres.

L'âge, l'infirmité, le sexe n'empêcherent personne d'aller voir un spectacle si nouveau. Vous fûtes connu des enfans, remarqué des jeunes

gens, admiré des vieillards; & les malades même coururent au devant de vous, étant persuadez que vôtre seule presence les gueriroit. Quelques-uns disoient tout haut qu'ils ne se soucioient plus de vivre aprés vous avoir vû. D'autres, au contraire, assuroient qu'il falloit vivre plus que jamais, puisque l'on étoit heureux. Les femmes sentirent une joïe parfaite d'avoir donné des Sujets au meilleur Empereur qui fut jamais, & des Soldats au plus grand Capitaine de l'Univers.

L'on voyoit les toits des maisons chargez de monde, rien n'étoit vuide non pas même les lieux où l'on ne pouvoit se placer qu'un pied suspendu & que dans une assiette mal assurée. Les ruës étoient si pleines que l'on ne vous avoit laissé qu'un chemin fort étroit. On n'entendoit que des acclamations. Tous les Romains poussoient des cris d'allegresse d'une même force, parce que vous n'étiez revenu que pour leur commune felicité. Cette joye croissoit à mesure que vous vous avanciez dans la Ville, & l'on peut dire même qu'elle augmentoit visiblement presqu'à tous les pas que vous faisiez.

On étoit ravi de voir que vous embrassiez les Sénateurs, que vous appelliés les Chevaliers par leurs noms sans qu'on vous les dit, & que vous souffriez que le Peuple s'approchât de vous en foule. Vos Licteurs n'intimidoient personne par leurs menaces. Vous marchiez sans gardes, environné de Sénateurs ou de Chevaliers, selon que les uns ou les autres étoient les plus forts pour fendre la presse. Quand vous montâtes au Capitole, chaque endroit du Temple avoit un Autel, chaque Autel avoit sa victime, & les Citoïens ne demanderent aux Dieux que la conservation de vôtre Personne; sçachant bien que c'étoit faire pour eux-mêmes & pour leurs enfans les vœux qu'ils faisoient en vôtre faveur. Vous allâtes ensuite à vôtre Palais avec autant de modestie que si vous fussiez allé dans une maison particuliere, & tous ceux qui vous avoient accompagné étant retournez chez eux, continuërent à se réjoüir en des lieux où rien ne les obligeoit à dissimuler leurs sentimens; de sorte que cette joye domestique & libre fit voir combien étoit sincere celle qu'ils avoient témoignée devant tout le monde.

Une Entrée si magnifique pouvoit donner de l'orguëil à tout autre qu'à vous, mais elle n'a servi qu'à vous rendre plus digne de nôtre admiration, & qu'à nous faire connoître que vous étiez en effet ce que les autres Empereurs promettoient d'être. Vous êtes le seul dont le tems augmente la réputation & le mérite; & vous avez uni deux choses qui ont toûjours paru incompatibles, la puissance d'un Empereur qui régne depuis long-tems, & la modestie d'un Empereur qui commence à régner. Vous n'avez pas obligé les Citoïens à se prosterner à vos pieds, ni à vous baiser les mains. L'Empereur n'étoit ni moins civil, ni moins mo-

deste que l'avoit été Trajan, & la fortune qui a fait mille changemens autour de vous, n'en a point fait en vous-méme, &c.

Description de la mort d'Hypolite.

Dans Phedre de Mr. Racine.

Il étoit sur son char, ses gardes affligez
Imitoient son silence autour de lui rangez.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes,
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes cou siers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obeïr à sa voix,
L'œil morne maintenant & la téte baissée
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gemissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos coeurs nôtre sang s'est glacé.
Des Coursiers attentifs le crin s'est herissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros boüillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Indomptable taureau, dragon impetueux.
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs gémissemens font trembler le rivage
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit & sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un azile.
Hypolite lui seul digne fils d'un Heros
Arréte ses coursiers, saisit ses javelots
Pousse au monstre & d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule & leur presente une gueule enflammé
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.

La frayeur les emporte & sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissans leur Maître se consume,
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vû méme en ce desordre affreux
Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie & se rompt, l'intrepide Hypolite
Voit voler en éclats son char tout fracassé.
Dans les rénes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur, cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû vôtre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeller, & sa voix les effraye.
Ils courent. Tout son corps n'est bien-tôt qu'une playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougе impetueuse enfin se rallentit.
Ils s'arrétent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois ses Ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soûpirant, & sa garde me suit,
De son genereux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépoüilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un oeil mourant qu'il referme soudain, &c.

Embrazement d'une Ville maritime.

L'embrazement de la Ville de Sinope étoit si grand que le Ciel, la Mer, la plaine & le haut des Montagnes en recevoient un éclat qui permettoit de distinguer toutes choses malgré l'obscurité de la nuit. Jamais objet ne fut si terrible. On voyoit vingt Galeres qui brûloient dans le Port, & qui du milieu de l'eau poussoient des flâmes ondoyantes jusques aux nuës. Ces flâmes agitées par un vent impetueux se courboient quelquefois vers une partie de la Ville qu'elles avoient déja embrazée. On les voyoit passer d'un lieu à l'autre en un moment, & par une funeste communication il n'y avoit pas un endroit de cette Ville déplorable qui n'éprouvât leur fureur. Les cordages & les voiles des Navires se détachant s'élevoient affreusement en l'air, & retomboient en étincelles sur les maisons voisines. Quelques-unes de ces maisons étant Tiré du grand Cyrus.

déja consumées, cedoient à la violence du feu, & tomboient dans les ruës & dans les places dont elles avoient été l'ornement. Cette effroyable multitude de flâmes qui s'élevoient de tant d'endroits, & qui avoient plus ou moins de force selon la matiere qui les entretenoit, combattoient entre-elles par l'agitation du vent; & ce vent les confondant & les séparant tour à tour, sembloit faire voir qu'elles disputoient en effet la gloire de détruire cette belle Ville. Parmi ces flâmes éclattantes on voyoit encore des tourbillons de fumée, qui par leur couleur sombre ajoûtoient quelque chose de plus terrible à un objet si épouvantable, & l'abondance des étincelles, dont nous avons parlé, retombant à l'entour de la Ville, comme une grêle enflamée, en rendoit l'abord affreux. Il y avoit un Château bâti sur la cime d'un grand rocher qui s'avançoit dans la Mer & que la flâme n'avoit encore pû dévorer; mais elle s'y élançoit à tout moment étant poussée par le vent avecune extrême violence. Il paroissoit que l'embrazement devoit avoir commencé par le Port, puisque les maisons qui le bordoient étoient les plus allumées & les plus proches de leur ruïne, s'il étoit permis de mettre quelque difference en un lieu où l'on voyoit par tout éclatter le feu & la flamme. On voyoit pourtant encore quelques temples & même quelques maisons qui faisoient un peu plus de résistance que les autres, mais c'étoit comme pour laisser voir la beauté de leur structure, & pour augmenter la douleur & la compassion que l'on pouvoit avoir de leur inévitable ruïne. Enfin ce terrible Element détruisoit tout, ou faisoit voir que ce qu'il n'avoit pas encore détruit étoit si proche de l'être, qu'il étoit bien difficile que l'on ne fût saisi d'horreur & de pitié à une vûë si extraordinaire & si funeste.

Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de parler aussi de l'Allusion. Cette figure consiste à se joüer sur des mots qu'elle répete ou qu'elle varie. Mais il faut que ce jeu soit fondé sur le bon sens, autrement il degenere en puerilité ou en Turlupinade. Ce sont ces défauts que le Mysantrope reprend si agréablement.

Ce style figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la verité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Il ajoute un peu plus bas.

Tous ces collifichets dont le bon sens murmure.

Il ne murmuroit pas des Allusions que l'Auteur de cet ouvrage répandoit dans ces pieces de Theatre. J'en pourrois citer un grand nombre de réjoüissantes, si la plûpart du monde ne les avoit remarquées & retenuës. Je me contenterai de parler de la colere de Sganarelle, qui ne peut souffrir l'injustice que l'on fait aux maris dont les femmes manquent de fidelité. Il s'en étonne en ces termes.

Elles font la sottise, & nous sommes les sots?

Et dans un autre endroit de la même piece.

Nôtre honneur dépend-il de ceux qui n'en ont point?

Pour passer à des Allusions plus sérieuses; un Auteur aïant dit que les Vaisseaux de Sa Majesté ne sont point en état de redouter les ennemis, il ajoûte ce Vers.

Ils n'ont plus sur la Mer que la Mer seule à craindre. Mr. de Fontenelles.

J'ai lû autrefois, sans me souvenir précisément dans quel Poëme, que la description d'une Armée que l'on tailloit en pieces finit par ce Vers.

Et la chute du mort acheve le mourant.

L'Allusion a bonne grace dans les manieres de parler qui tiennent de la sentence. L'Auteur du Misantrope parle en ces termes de la modestie qu'une femme doit garder en matiere de science.

De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache.

Voici un jeu que font des mots repetez & variez dans une maxime de tendresse. Dans Clelie.

On n'est jamais content quand on est amoureux,
Mais qui n'a point d'amour est encor moins heureux.

Les gens de bon goût ne desapprouvent pas toûjours les Allu-

sions, mais il est rare qu'ils se plaisent aux Equivoques ; & je ne pense pas qu'on les divertît beaucoup à dire qu'il n'y a pas d'homme plus *obligeant* qu'un Notaire, à cause des obligations que l'on passe pardevant lui. Il falloit que les Equivoques fussent bien en vogue autrefois. J'ai oui dire que l'on admira cette réponse d'un bel Esprit de ce tems-là. Il venoit du Camp d'une Ville assiegée; & comme on lui demanda en quel état il avoit laissé le siege, *Il se porte bien*, répondit-il, *il commence à se lever.*

Finissons par ces Vers qui décrient si agréablement les pointes dont nous venons de parler.

Dans l'art poëtique de Mr. de *** Chant 2.

La Raison outragée enfin ouvrit les yeux,
*La * chassa pour jamais des discours serieux ;*
Et dans tous ses écrits la déclarant infame,
Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme.
Pourvû que sa finesse éclattant à propos,
Roulast sur la pensée & non pas sur les mots.
*Ainsi de toutes parts les * desordres cesserent,*
Toutefois à la Cour des Turlupins resterent,
Insipides Plaisans, Boufons infortunez,
D'un jeu de mots grossiers Partisans surannez.

* La pointe.

* Il a parlé plus haut de l'abus general que l'on faisoit des pointes.

Aprés avoir parlé des figures qui sont le plus en usage, voïons avec quelle prudence nous les devons choisir ; considerons quel stile il faut employer, selon la difference des matieres. On ne sçauroit apporter trop de précaution pour ce choix, quand on se propose de plaire à une assemblée où il arrive rarement que les Auditeurs soient d'un même goût. Il faut de la solidité & de l'élevation devant des personnes d'un discernement délicat : l'Histoire & la Fable, qui sont plus faciles à comprendre qu'un raisonnement subtil, sont aussi plus propres à gagner l'attention du Peuple. Pour lui plaire le stile se doit relâcher, les expressions doivent être claires & familieres. Je ne voudrois pourtant pas qu'elles fussent trop basses, & qu'elles sentissent la halle, Le Peuple n'auroit pas trop de déference pour les sentimens d'un homme qui ne parleroit pas mieux que lui. Il pourroit, au contraire, admirer ce qui seroit au dessus de sa portée, & même en être touché sans sçavoir pourquoi. Il ne faudroit pourtant pas que le discours, où nous voulons de l'élevation, tombât dans l'obscurité. Le Peuple veut entendre ce qu'on lui dit, aussi-bien que les honnêtes gens, il est bien-aise de voir qu'un habile homme

me n'employe que des mots dont il pourroit se servir lui-même ; mais il a encore plus de plaisir de remarquer que ces mots sont dans un meilleur ordre qu'il ne leur pourroit donner, & de tirer une espèce d'instruction de cette remarque. Ainsi, qu'un Orateur qui doit parler devant une grande assemblée, ait soin de ne rien outrer dans ses pensées, ni dans ses figures ; que ses pensées ne soient point trop subtiles, ni ses figures trop éloignées des mots propres dont elles prennent la place. On peut dire une grande *rapidité* de conquêtes, cet homme a un cœur *de fer*. Il ne faut pas aller si loin dans les expressions *figurées*, que les genies des Païs chauds. Nous avons vû en cette Cour des Ambassadeurs qui ont commencé en ces termes, la Harangue qu'ils avoient à faire au Roi.

Nous sommes envoyez au plus grand Potentat de la créance de Jesus, l'Empereur Loüis dont le régne soit scelé de bonheur. Ces dernieres paroles font une figure qui a ses beautez, si je ne me trompe, mais ce n'est que par la réflexion que l'on en trouve le sens. Les Affricains & la plûpart des Orientaux parlent d'une maniere que nous trouvons trop fleurie & trop figurée ; ils se joüent, ils entassent les épithetes, les comparaisons & d'autres figures, & se laissent emporter à la chaleur de leurs imaginations. Les Nations qui habitent des païs temperez, ont plus de patience & moins d'ardeur. Elles envisagent les choses avec plus d'application, & les expliquent d'une maniere plus aisée & plus claire. Donnons deux exemples qui puissent faire voir cette difference.

Un Envoyé d'Alger demande une ratification de paix, & parle au Roi en ces termes. Le 26. Juillet 1690.

Trés-puissant, trés-majestueux, & trés-redoutable Empereur, Dieu veüille conserver Vôtre Majesté d'un à mille les jours de vôtre bon régne.

Je suis envoyé à trés-magnifique Empereur toujours victorieux, de la part des Seigneurs du Divan d'Alger, & du trés-illustre Dey pour me prosterner devant le Trône Imperial de Vôtre Majesté, & pour lui témoigner l'extréme joye qu'ils ont ressentie de ce qu'elle a eu la bonté d'agréer la publication de la paix, qui vient d'étre concluë entre ses Sujets & ceux du Royaume d'Alger. Les Generaux & les Capitaines tant de Terre que de Mer m'ont choisi, Sire, d'un commun consentement, nonobstant mon insuffisance pour avoir l'honneur d'entendre de la bouche sacrée de Vôtre Majesté, la ratification de cette paix ; étant persuadez que c'est de cette parole Royale que dépend son éclat & sa durée, qui sera éternelle s'il plaît à Dieu. Ils m'ont

ordonné d'assurer Vôtre Majesté, &c.

Voici un commencement de Harangue d'un stile bien different. Monsieur le Cardinal de Fourbin-Janson n'étant encore qu'Evêque de Marseille, fut envoyé Ambassadeur extraordinaire à Varsovie pour l'Assemblée qui devoit élire un Roi de Pologne. Ce fut dans le champ même de l'élection qu'il parla de cette sorte.

* *Le Roi très-Chrêtien ayant appris que vôtre République serenissime vient d'être privée de son Chef, & en ayant senti toute l'affliction à laquelle l'obligeoit la tendresse qu'il avoit pour un trés-bon Roi son ami, & son frere, & la consideration de la perte que faisoient vos Seigneuries illustrissimes, qu'il a toûjours regardées comme ses plus chers Alliez: Il a crû qu'il devoit dans cette celebre Assemblée, soit par le soin qu'il se donneroit de vous consoler, soit en vous assurant de la part qu'il prend en vôtre deüil & en vos peines, vous faire voir des marques si publiques de sa douleur, que tous en general, & chacun de vous en particulier ne le puissiez ignorer.*

Il sçait que la nouvelle d'un si funeste malheur a fait venir ici beaucoup d'Ambassadeurs de divers Princes pour vous rendre les mémes devoirs, & pour vous dire en leur nom, qu'ils partagent avec vous, & vôtre douleur, & vôtre perte: Et véritablement il n'y a point de Nation Chrétienne qui ne crût faire un crime, si elle n'applaudissoit à vos bons succès, & qu'elle ne soûpirât point avec vous dans vos disgraces. Mais comme la France les surpasse toutes, & par la confiance de son amitié, & par l'ancienneté de son alliance avec vous, j'ose protester qu'elle l'emporte également, au dessus d'elles, & par la sincerité du zele qui l'oblige à vous consoler, & par la véritable passion qu'elle aura toujours de vous rendre des services effectifs, &c.

Il y a encore plus de difference entre la moderation du Roi & l'orguëil des Empereurs Ottomans. Loüis le Grand se contente de mettre ces titres dans les Lettres que l'on expedie en son nom: *Loüis par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre,* ne voulant point ajoûter, comme il en auroit droit, Roi de Bourgogne, d'Arles, d'Aquitaine, de Bretagne, d'Austrasie, &c. sans parler, des Duchez & des Comtez qu'il possede.

Le grand Seigneur, au contraire, met dans ses Lettres un grand détail de tous les Païs qui reconnoissent sa domination. Voici de quelle maniere il écrit à ce qu'on rapporte.

* *Moi qui suis par les infinies graces du Juste, & tout-puissant Createur, & par l'abondance des miracles du Chef de ses Prophetes, Empereur des victorieux Empereurs, distributeur des Couronnes aux*

plus grands Princes de la Terre, serviteur des deux trés-sacrées, & trés-augustes Villes, la Meque & Medine, Protecteur & Gouverneur de la sainte Jerusalem, Seigneur de l'Europe, de l'Asie & de l'Affrique, conquise avec nôtre victorieuse épée & nôtre épouvantable lance. Sçavoir de la Grece, de la Romanie, de la Natolie, de la Judée, de l'Arabie, de l'Egypte, de la Hongrie, ajoûtant ensuite les noms de tant de païs, que l'on se lasseroit de les lire, si j'avois entrepris de les rapporter.

Si l'on demeure d'accord que la diverse temperature des climats produit assez ordinairement la difference des humeurs, n'avoûra-t-on pas, que dans un même païs la difference des temperamens peut faire le même effet. Un Orateur bilieux & naturellement fier élevera son stile jusques à le guinder d'une maniere outrée; au lieu que les personnes qui ont de la molesse & de l'indolence, ne raconteront les choses que simplement, & auront plus de penchant à tomber dans des expressions qui seront froides & basses, que de se servir de celles qui ont du feu & de la dignité. L'heureux milieu que cherchent les gens habiles n'est pas facile à trouver; mais au lieu de recommander encore cette éloquence noble & touchante, qui est éloignée de deux extrémitez vicieuses, nous aurons moins de peine & nous plairons plus au Lecteur, de rapporter ce que nous a donné un des plus beaux Esprits du tems, sur les sentimens que Petrone nous laisse entrevoir dans ses œuvres. Voici en quels termes parle le bel Esprit écrivant à un Magistrat de ses Amis.

* *Vous sçavez, Monsieur, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé des gens qui se sont plaints du goût dépravé de leur siecle, & de la corruption de l'Eloquence. Je croi que cette plainte a été de tout tems depuis la mort de Ciceron. L'Auteur du Dialogue qu'on attribuë à Quintilien condamne le même desordre, & pour remonter plus haut, Petrone a fait une Satire ingenieuse contre les Déclamateurs de ce tems-là, qu'il accuse d'avoir gâté le stile des jeunes gens. Le jugement qu'il en fait est fort juste, & il tourne en ridicule les mêmes défauts contre lesquels nous nous élevons aujourd'hui; mais d'une maniere si plaisante, qu'il me prend envie de vous envoyer en nôtre langue ce qu'il dit si agréablement dans la sienne, contre ce haut stile que nous appellons* Phébus *ou* galimatias. *Mais j'ay l'esprit tellement né pour la liberté, qu'il n'est pas en mon pouvoir de l'assujettir aux régles d'une traduction fidéle. C'est pourquoi j'ay pris la hardiesse de lier les sens interrompus de Petrone par des choses qui sont purement de moi. Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magistrat, songez que*

* M. de S. Evremont.



nous sommes dans une saison où la justice méme nous permet de nous delasser, je prétens, avec cela, que vous m'en ayez un peu d'obligation, & que vous lisiez, avec vôtre indulgence ordinaire, ce que j'écris presentement pour vôtre plaisir.

Je me promenois, dit Eumolpe, avec le jeune Ascilte dans une place assez proche des Ecoles publiques, lors que nous vîmes accourir de toutes parts un grand nombre de personnes de differente qualité, mais principalement une foule de jeunes Ecoliers qui s'empressoient à qui entreroit le premier dans l'école. La curiosité qui entraîne aisément dans ces lieux publics les hommes qui n'ont pas beaucoup d'affaires, m'obligea de suivre les autres. Je me mêlay parmi ceux qui entroient, & je demandai aux gens qui se trouverent prés de moy quelle étoit la cause qui assembloit tant de monde. J'appris qu'un Déclamateur célebre, nommé Agamemnon devoit faire une harangue. Je voulus sçavoir ensuite quel sujet il avoit pris pour son discours, & l'on me dit qu'il promettoit une déclamation de deux heures, sous le titre magnifique DE LA PIETE' CRUELLE, *pour exhorter le Roy Agamemnon à livrer sa fille Iphigenie qui devoit être sacrifiée à Diane, suivant l'Oracle, afin de faciliter l'expedition de Troye. Je crus que la rencontre d'un titre si specieux, ou bien la conformité du nom d'Agamemnon que portoit le Déclamateur, l'avoit engagé au choix de ce sujet; & je ne doutay pas qu'il ne se montrast dans son discours digne Auteur d'un Ouvrage qui étoit promis par une affiche magnifique. Il est vray aussi que je n'y fus pas trompé, car aprés avoir attendu prés d'une heure, nous vîmes paroître sur une espece de Theatre un peu élevé au dessus des Auditeurs, un homme d'un âge assez avancé qui n'avoit rien oublié ce jour-là pour se mettre sur sa bonne mine. Il jetta d'abord les yeux sur son Auditoire pour assûrer sa contenance, & aprés avoir toussé, craché, & salué tout le monde, il se tint quelque tems dans une contenance triste, tournant les yeux d'un côté & d'autre sur ses Auditeurs; puis, tout d'un coup, il commença son discours d'une voix aigre & trainante. Son exorde étoit pompeux & plein d'antitheses, ses périodes étoient enflées à perte d'haleine; & parmy les grands mots dont elles étoient composées, il n'y en avoit pas un qui fût propre à attirer la bienveillance & l'attention des Auditeurs, ni à donner une idée generale de son action. On remarquoit même qu'il avoit ramassé dans les livres tout ce qui regarde la sainteté & l'infaillibilité des Oracles, il avoit cela de bon qu'il ne citoit point de vers d'Hesiode ni d'Homere. Dans le reste de la Piece il s'étendit fort sur les devoirs qui attachent les hommes à leur Patrie: Il exagera principalement l'obligation qui engage les Princes à se dévoüer entierement à la gloire & au bonheur de*

leurs Etats. Il fit une longue description de tous les combats de la nature & de la Religion, dans le cœur d'un Pere qui doit perdre sa fille, ou desobeïr aux Dieux. Il apporta beaucoup de raisons pour prouver que la Religion devoit l'emporter sur la nature, & qu'il falloit que le respect des ordres du Ciel arrêtât les mouvemens du sang, & calmât l'émotion des entrailles paternelles. C'étoient-là les termes dont se servoit ce Déclamateur; tout son discours étoit remply de grands mots qui ne signifioient rien, & qui sembloient faits exprés pour la mesure énorme de ses périodes. Les figures étoient si frequentes, & particulierement celles qui consistent dans l'arrangement des paroles, l'ordre où il les avoit placées étoit si commun, que les petits Ecoliers sçavoient quand le rang de chacune devoit venir, & les distinguoient toutes par leurs noms. Il me souvient que j'entendis un homme prés de moy qui s'écria sur certains endroits où je commençois un peu à m'endormir. Ha ! la belle Prosopopée ! Ha ! les belles Antitheses ! *Je souffris son admiration patiemment, parceque peut-être étoit-il gagé pour applaudir, comme j'en ay vû quelquefois. Aussi-tôt qu'Agamemnon eût achevé, chacun sortit de l'école, & je vous avouë que je ne fus pas des derniers à me débarrasser d'un lieu, où j'avois trouvé dequoy contenter ma curiosité pour long-tems. Neanmoins j'eus encore envie de sçavoir ce que l'on diroit sur cette Harangue. Je m'approchay de ceux qui s'étoient arrêtez sous le portique, ayant entendu en passant qu'ils s'entretenoient sur cette matiere. En effet je trouvai que chacun en formoit son jugement. La plûpart en paroissoient fort satisfaits; plusieurs loüoient la beauté du sujet, d'autres admiroient l'abondance des figures & la hardiesse de l'expression. J'entendis même qu'ils s'attachoient sur toutes choses à exalter la durée de cette action, s'étonnant qu'il eût pû fournir à parler deux heures sur un sujet comme celuy-là. Quelques-uns de mes amis qui se rencontrerent parmi eux, me demanderent ce que j'en pensois; & comme ils se persuadoient que j'avois quelque discernement pour ces sortes d'ouvrages, ils me voulurent engager à dire quel étoit mon sentiment sur le discours d'Agamemnon. Je crus que mon âge & le grand nombre de personnes qui pouvoient m'entendre, m'obligeoient d'avoir quelque retenuë; c'est pourquoy au lieu de m'expliquer avec la liberté qui m'est ordinaire, je répondis froidement qu'il me sieroit mal de censurer ce que tout le monde sembloit approuver. Pour moy, dit alors un jeune étourdi qui s'étoit mêlé dans la Troupe, il ne m'est pas possible de dissimuler davantage ce que j'en pense; J'avouë de bonne foy qu'on n'en sçauroit être plus mécontent que je le suis. Cette franchise me soulagea un peu dans l'effort que j'avois fait pour me taire, & je fus bien aise de voir*

qu'un autre avoit hazardé d'en juger le premier ; mais afin d'engager ce Censeur à parler, je le priay de nous dire précisément ce qui luy déplaisoit le plus dans cette action. Tout, *me répondit-il brusquement. Je blâme également le choix du sujet, la conduite de l'ouvrage, & le tour de la diction. Je ne sçaurois méme souffrir qu'un Orateur suive plûtôt la passion qu'il a de parler, que la necessité des choses qu'il est obligé de dire. Cependant la plûpart des Déclamateurs se persuadent qu'il est de l'essence d'un beau discours de durer plus d'une heure, & ne songent pas que c'est une présomption insupportable de prétendre qu'on soit obligé de les écouter sans s'ennuyer. Pour moy j'admire bien plus dans ces occasions la patience des Auditeurs, que la fecondité de l'Orateur. Mais voyez, je vous prie, à quoy cette belle maxime vient d'engager nôtre Déclamateur, à nous dire une infinité de choses dont on a les oreilles rebattuës dans les écoles. Pour ce qui est de l'ordre de son discours, l'art en est si grossier, que si vous en aviez demandé la division au moindre de ses Ecoliers, il vous auroit dit d'abord de combien de figures il étoit composé. Il le partageroit en quatre Lieux communs ; le premier seroit* La sainteté des Oracles ; *le second,* L'Amour de la Patrie ; *le troisiéme,* L'Obligation des Princes envers leurs sujets, *& le dernier,* Le respect que l'on doit aux Dieux. *Pour sa diction elle est si affectée, que la recherche des mots luy a plus coûté que tout le reste, & aprés avoir donné la torture à son esprit pour les choisir, il l'a donnée à sa langue pour les prononcer. Mais le sujet me paroît plus extravagant que tout le reste ; car les déclamations n'ont été introduites que pour exercer l'esprit des jeunes gens sur des matieres qui puissent tomber dans l'usage ordinaire, & pour leur proposer des exemples qui soient propres à les instruire sur les choses où ils sont obligez de parler. Cependant quel interét peut-on prendre en une avanture si opposée à nos mœurs ? Quelle apparence y a-t'il qu'aucun de ceux qui ont entendu Agamemnon, rencontre de sa vie, une occasion de dire par combien de bonnes raisons il falloit appaiser Diane, & sacrifier Iphigenie ? Que nous servira d'étre persuadez que les Grecs firent fort sagement de contenter cette Déesse vindicative, qui n'auroit pas manqué, sans ce sacrifice, de renverser toutes les machines de leur armée, & de prendre le bon Priam sous sa protection. Mais quand il arriveroit que l'on se pourroit entretenir sérieusement de ces contes-là, auroit-on bonne grace de se servir de ces expressions outrées & de ces figures extravagantes, contraires aux mouvemens de la nature, au bon sens, & à l'air simple & facile dont les honnêtes gens ont accoûtumé de s'expliquer ? Car enfin tout ce qui n'est point conforme à la nature est opposé à la véritable Eloquence, &c.*

On sçait que Petrone pousse plus loin sa critique, mais j'en ay assez rapporté pour la plûpart des Lecteurs. Ceux qui auront plus de curiosité pourront lire ce fameux Auteur, ou les Oeuvres de celui qui le fait parler François.

CHAPITRE X.

Que toutes les Harangues sont comprises sous trois especes que l'on appelle ordinairement les trois Genres.

TOus les discours en general se rapportent aux trois Genres que les Latins appellent *Démonstratif*, *Déliberatif*, *& Judiciaire.*

Le Demonstratif comprend tout ce qui peut regarder la loüange & le blâme ; de sorte que rien n'est plus difficile que d'écrire avec succés dans ce genre-là. On ne sçauroit plaire quand on ne donne que des loüanges médiocres, & l'on déplaît encore plus sûrement lorsque l'on en veut donner d'extraordinaires. Si les Auditeurs n'en sont point persuadez, ils regardent celui qui les donne comme un flateur méprisable ; & s'ils se voyent contraints d'y ajoûter foi, ils ne les écoutent qu'avec dépit. Ils ne peuvent souffrir qu'on leur parle d'une vertu qui efface celles qu'ils croyent posseder, & ils ne sçauroient être satisfaits d'un discours qui choque leur amour propre. C'est pourquoi il faut que l'Orateur déploye dans ces occasions tout ce qu'il a d'esprit & d'adresse, qu'il ajoûte le brillant à la majesté, qu'il surprenne par la nouveauté du tour & des pensées ; en un mot qu'il n'oublie rien pour rendre agréable une matiere qui ne l'est presque jamais. Aussi y a-t'il des Auteurs qui veulent que nous ne puissions loüer que Dieu & les Saints. Ils disent qu'il n'y a pas de vertu assez pure sur la Terre pour meriter nos loüanges. Cependant le mélange d'imperfection que nous voyons presque dans tous les hommes, ne nous doit pas empêcher de loüer les moins imparfaits, & de donner aux autres une genereuse émulation qui les puisse porter à s'élever à un plus haut degré de vertu. Pourquoi ne nous seroit-il pas permis aussi de blâmer le vice, & quelquefois même les personnes vicieuses ? La honte les peut tirer du déreglement, & retenir ceux qui seroient prests à y tomber.

Disons même que le Genre Démonstratif n'est pas renfermé dans des bornes fort étroites. Il arrive tous les jours que nous

loüons jusques aux animaux, & aux choses inanimées. Que ne disons-nous pas d'un beau cheval, ou d'un beau tableau ; d'une belle maison, ou d'un beau Jardin ?

On puise ordinairement dans trois sources les loüanges que l'on veut donner à un homme. Dans les dons qu'il a reçûs de la nature, dans les faveurs que la fortune lui a faites, & dans le bon usage qu'il a fait lui-même de ces differens avantages pour acquerir du merite & de la gloire.

Les dons de la nature regardent l'ame, le cœur, l'esprit & le corps.

On peut loüer du côté de l'ame, si une personne a de la pieté & d'autres qualitez que nous attribuons aussi au cœur, comme la droiture des sentimens, l'élevation, la fermeté, la generosité, la tendresse, la reconnoissance, &c.

Pour faire l'éloge de l'esprit, il faut regarder s'il est sublime, vif, penetrant & vaste, accompagné d'une memoire heureuse, d'un solide jugement, & d'un discernement délicat.

Les dons du corps sont, la beauté pour les femmes, pour les hommes la bonne mine. Pour les uns & pour les autres, la santé, la taille droite, aisée & proportionnée ; l'air noble & libre dans la contenance, & dans toutes les manieres d'agir, &c.

La fortune, s'il est permis de lui attribuer ce qui vient de plus haut, la fortune, dis-je, nous donne les richesses & les dignitez. Elle contribuë quelquefois à nôtre réputation par les conjonctures où elle nous fait trouver ; & l'on peut dire même que si nous sortons d'une Maison illustre, nous lui en sommes en quelque façon redevables. En effet la nature fait seulement que nous naissons hommes, & le bonheur veut que certains hommes naissent grands Seigneurs parmi une infinité de miserables.

Commençons par les qualitez de l'ame, & demeurons d'accord que rien n'attire de plus solides applaudissemens que la pieté. Elle doit être le fondement des autres Vertus, comme il est vrai qu'elle fonde la tranquilité de l'ame. Les Heros, dont nous faisons des Panegyriques, doivent être pieux, à moins qu'ils ne veüillent que celui de Virgile ne leur fasse honte. Plus ils sont élevez, plus ils doivent de reconnoissance au Ciel, plus ils sont obligez de donner de bons exemples aux hommes. Ex.

Une Reine qui au milieu de tant de grandeur & de majesté préfere la solitude de son Oratoire à la foule de ses Courtisans, qui aime mieux se prosterner aux pieds des Autels que de monter sur le Trône, & qui offre plus volontiers à Dieu les hommages qu'elle lui doit, qu'elle ne

le ne reçoit de ses Sujets ceux qu'ils sont obligez de lui rendre. Je n'en dirai pas davantage, quelque respect que j'aye pour une matiere si pure & si sainte, c'est lui faire tort que d'y employer une bouche profane. La terre n'a point de loüanges pour une vertu qui ne veut de récompense que dans le Ciel; & comme la véritable pieté est ennemie de l'ostentation, & qu'elle cache ses tresors dans le profond du cœur, les hommes qui n'en voyent que l'exterieur ne la doivent loüer que par la veneration & par le silence.

Mais s'il ne m'est point permis d'entrer dans le Sanctuaire, il ne me sera pas défendu de parler de ce qui éclatte au dehors. Tant d'heureux succés qui ont rendu cette Monarchie si considerable à nos Alliez & si redoutable à nos ennemis, n'ont pas toujours été l'effet du bonheur du Prince, de la prudence du Ministre ou de la valeur des Generaux. Les prieres que nôtre grande Reine offre tous les jours au Dieu des Armées, ont souvent rendu les nôtres victorieuses, & pendant qu'elle élevoit sur la Montagne les mains vers le Ciel, nous avons vû dans la plaine ceder l'orgüeil des Nations, & les forces de nos ennemis. Sa pieté nous donnera la paix aprés tant de Victoires qu'elle nous a données, & cette Majesté humiliée devant le Trône de Dieu est seule capable d'obtenir ce que la malice des hommes a retardé si long-tems.

Il y a quelque tems qu'un Prélat adressant la parole au Roi, parla de la pieté sur la fin de son discours en ces termes.

A peine avez vous été en état de régner par vous-même, que Maître absolu du cœur de vos Sujets, vous les avez contenus dans le repos qui fait la felicité des Etats. Vous leur avez inspiré par vôtre exemple des vertus, dont jusques au Regne de vôtre Majesté, on ne les avoit pas crû capables. La prévoyance, le secret, la moderation & la constance ne sont plus incompatibles avec l'humeur des François depuis qu'ils vous obéïssent. Aussi toute l'Europe liguée ensemble n'a pû vous empêcher de faire toutes les années de nouvelles conquêtes. Les saisons qui ont accoûtumé de retarder celles des autres Conquerans, ont avancé les vôtres; & que ne pouviez vous pas prétendre, si le desir de soulager vos Peuples ne vous eût fait preferer à la gloire de vaincre celle de donner la paix? Mais, SIRE, *il y a pour les Rois Chrétiens une autre sorte de gloire plus belle, plus pure, plus digne des soins de V. M. c'est que l'autorité qu'ils ont sur leurs Sujets, que l'admiration qu'ils donnent à leurs ennemis; en un mot que tout ce qui faisoit la gloire des Heros de l'antiquité, ne soit que pour faire régner la Loi de Dieu. La belle matiere,* SIRE, *à faire voir ce que l'exemple de V. M. peut sur tout les cœurs! Vous l'allez donner à vos Sujets cet exemple capable de leur ôter tous les vices, & de leur donner toutes les vertus.*

Mr. l'Ev. de Mirepoix.



Qu'ils connoissent que c'est-là le premier soin du glorieux loisir que vous venez de vous procurer, & que vous voyant remporter tous les jours quelque nouvelle victoire sur vous-même, ils soient contraints de publier que digne de commander à tous les hommes & en état de vous en faire obéïr, vous n'avez refusé de donner la Loi au monde, que pour y faire régner la souveraine Majesté.

Autre ex. *Sa dévotion n'est pas comme celle des autres femmes fondée sur l'éducation & sur l'habitude. Elle est confirmée par le bon sens, & par des raisonnemens solides qui établissent la perfection Chrétienne sans faste & sans superstition.*

Pour la beauté de l'esprit. *L'étenduë de son esprit paroît en ce que la capacité qu'elle a pour les grandes choses ne l'empêche pas de s'appliquer aux médiocres, & même aux petites, quand il faut qu'elle en prenne soin dans son Domestique, ou qu'elle parle dans une conversation. Elle a joint à la vivacité de son Genie une lecture continuelle, & sa memoire est si heureuse qu'elle n'a jamais rien oublié de ce qu'elle a lû.*

Elle a une incroyable facilité à bien écrire sur toutes sortes de sujets, & rien n'est plus net ni plus poli que son style.

Suite du même éloge. *Sa liberalité égale celle des Princesses les plus magnifiques en la grandeur des presens, & la passe au choix des Personnes à qui elle donne, & qui seules peuvent parler de ses bienfaits. Enfin sa generosité seroit plus universellement admirée, si elle étoit moins grande; parce que plus de personnes la comprendroient dans un siécle où l'on ne pratique guere cette vertu dans sa perfection.*

Autre ex. Pour la beauté du corps. *Jusques à cette heure nous n'avons point vû de beautez qui ne soient allées chez le Peintre pour y chercher quelques graces, ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous seule, Madame, vous seule êtes au dessus des Arts qui sçavent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé sur vous que malheureusement, & qu'en vous faisant perdre autant d'avantages qu'ils ont accoûtumé d'en donner aux personnes qui sont moins accomplies que vous.*

Mais si vous n'êtes guere obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins aux ajustemens. Vous ne devez rien à la science d'autrui, ni à vôtre industrie, & vous pouvez en repos vous remettre à la Nature des soins qu'elle prend pour vous. La plûpart des femmes ne sont agréables que par les agrémens qu'elles se font; ce qu'elles mettent pour se parer cache des défauts, & ce qu'on vous ôte de vôtre parure vous rend quelque grace.

Je ne vous donnerai point de loüanges generales & usées. Le Soleil ne me fournira non plus de comparaison pour vos yeux, que les fleurs pour vôtre teint. Je pourrois parler de la régularité de vôtre visage, de

la délicatesse de vos traits, des agrémens de vôtre bouche, de vôtre cou si poli, & de vôtre gorge si admirablement formée. Mais je voi qu'au delà des observations que j'ai faites, il y a mille choses à penser qu'on ne peut bien dire, & mille choses qu'on sent encore mieux qu'on ne pense.

Vous avez ramassé en vous les charmes divers de differentes beautez, ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flate, ce qui pique, ce qui touche. Tel a résisté à des beautez fieres, qui a cedé à des beautez délicates, & la délicatesse peut donner un dégoût à des Cavaliers qui aiment à se soumettre à la fierté. Vous seule, Madame, êtes le foible de tout le monde. Les emportez trouvent en vous le sujet de leurs transports, les ames passionnées leur tendresse & leur langueur. Esprits differens, diverses humeurs, temperamens contraires, tout est sujet à vôtre empire.

Les charmes de vôtre conversation ne cedent en rien à ceux du visage. L'on n'est pas moins touché de vous entendre que de vous voir, & vous pourriez donner de l'amour toute voilée. On ne vit jamais tant de politesse que dans vos discours, rien de si vif, rien de si juste, rien de si heureusement pensé. Enfin, Madame, ce que l'on peut dire, aprés vous avoir examinée, est qu'il n'y a rien de si malheureux, que de vous aimer, ni rien de plus difficile que de ne vous aimer pas.

Si du mérite de ce grand Prince, nous passons au bonheur qui l'accompagne par tout, nous verrons avec joye que la vertu & la fortune ne sont pas si incompatibles qu'on nous le voudroit persuader. Elles sont comme inséparables dans nôtre Heros, & cependant elles se disputent l'avantage de contribuer le plus à sa gloire. A-t'il jamais attaqué de place sans la soumettre à sa domination ? A-t'il jamais donné de bataille sans remporter la Victoire ? Vit-on jamais des Troupes mieux disciplinées, de plus ardentes & de plus zelées que les siennes le sont pour son service, plus prétes à combattre & à se signaler ? Quel Conquerant, environné de Nations aguerries, a jamais étendu les limites de sa domination si loin & en si peu de tems ? Quel Roi a triomphé de ligues plus puissantes, & a rendu ses Etats plus redoutables & plus florissans ? La Fortune.

Ces Exemples suffisent, ce me semble: revenons à nôtre sujet, & disons que rien n'est si loüable en un homme qui a une partie des avantages dont nous avons parlé que de perfectionner les dons qu'il a reçûs de la nature, & que de faire un bon usage des presens dont la fortune l'a favorisé. C'est par là que l'on acquiert un véritable merite, & que l'on peut prétendre à l'estime generale des honnêtes gens. Mais quels soins, quelles peines ne faut-

il pas prendre pour parvenir à un état si heureux ? Il faut se distinguer dans la profession que l'on a choisie de quelque nature qu'elle soit, & vaincre les difficultez que l'on y rencontre. La Robe qui semble promettre une vie tranquille, n'a-t'elle pas ses veilles & ses fatigues comme l'épée ? Ne trouve-t'elle pas même des conjonctures où la fermeté du courage doit soûtenir l'esprit & l'érudition ?

On peut aussi donner des loüanges qui ne sont point attachées à la personne, & parmi celles-là on y comprend l'avantage d'être né dans une Patrie celebre. Un Ancien remercioit les Dieux de l'avoir fait naître Grec plûtôt que Barbare, plûtôt d'Athenes que d'une autre ville de Grece. Un François peut bien avoir le même sentiment de reconnoissance, sur tout s'il est né dans la superbe Capitale de la Monarchie. Cependant il y a plus de bonheur que de merite d'être d'une Nation florissante, il y a même plus d'obligation & plus de peine à y acquerir de la gloire. Aussi peut-on dire qu'un homme est plus loüable de se porter à la vertu dans un païs où il n'est excité aux bonnes actions par aucun exemple, & qu'il s'y fait remarquer avec plus de distinction. Un sage Scythe le fameux Anacharsis étonne bien plus la Grece par ses mœurs que ne fait un Philosophe Grec par les siennes. Bien loin que sa Patrie lui fasse honneur, il donne bonne opinion de sa Patrie. Il fait juger aux Nations qui le voyent pendant ses voyages, qu'il n'est pas possible qu'un païs qui a vû naître Anacharsis soit aussi barbare qu'on l'avoit crû. Sans Aristote sçaurions-nous presentement qu'il y eut autrefois une Ville qu'on appelloit Stagyre, & celles qui prétendoient avoir donné le jour à Homere ne faisoient-elles pas connoître la gloire qu'il y a de produire de grands Hommes ?

Avoüons neanmoins que l'on peut loüer du côté de la Patrie, & qu'il y a certaines Nations dont le seul nom donne d'abord des impressions favorables. Autrefois un Citoïen Romain étoit regardé par tout avec estime, & aujourd'hui un homme de la Cour de France n'attire pas moins dans ses voïages les yeux & la curiosité du monde.

On peut citer ce qu'il y a de plus remarquable dans les particularitez de la naissance. Que ne pourroit-on pas dire de celle de nôtre Grand Monarque ? Le Ciel ne nous l'a donné qu'aprés plus de vingt ans de prieres, pour montrer que c'étoit lui même qui faisoit ce present, & pour donner aussi à connoître qu'il faut plus de tems à former les Heros que les autres Hommes.

J'ay lû autrefois un Historien, qui parlant en Orateur, du tems que le feu Roi vint au monde, dit qu'il avoit fallu par plusieurs raisons que ce Prince nâquît au mois de Septembre. Que la nature ne l'avoit dû donner que dans la saison de ses plus grandes liberalitez, & qu'il avoit été à propos que la balance présidât à la naissance du Juste. Celle que l'on tire d'une Maison ancienne & illustre fournit au Panegyrique, une matiere encore plus ample & plus essentielle. Les belles actions des Ancêtres, l'éclat de leurs Dignitez & de leurs Alliances rehaussent la splendeur des éloges.

Un de nos Auteurs parle en ces termes de la naissance de la Reine Mere du Roi. Mascaron.

C'est une Princesse que la Souveraineté couvre de tout son éclat, & qui a reçû celui de la Royauté au moment qu'elle a reçû le jour. Elle est née dans la pourpre, le Trône a été son berceau, & s'il étoit possible de trouver une enfance dans une vie si belle & si raisonnable, nous verrions qu'elle ne s'y pouvoit joüer qu'avec des Sceptres & des Couronnes. Cette Aigle, dont l'essor a été si merveilleux, lui a donné les plus illustres marques de l'Empire, & la fameuse Toison qui fut autrefois le prix des premiers Conquerans, lui a soûmis dés sa naissance toutes les richesses des nouveaux Mondes.

Aprés avoir parlé de la naissance, on peut rapporter ce qu'il y a de plus remarquable dans l'éducation. Si un pere est loüable d'en donner une bonne à son fils; le fils ne doit pas être moins estimé quand il met toute son application à seconder les soins de son pere, & qu'il montre par ses premiers progrés ce que l'on doit esperer de lui pour la suite.

C'est dans cette suite que nous voyons si un homme se rend digne de nos loüanges par ses belles actions, par sa probité, par son humeur liberale & bienfaisante.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les vertus qu'il doit pratiquer pour meriter des éloges; nous ne parlerons que des plus necessaires ou des plus éclatantes, laissant à la Morale à donner une plus ample instruction sur cette matiere.

Aprés avoir dit que rien ne nous est plus necessaire que la pieté, assûrons que rien n'emporte plus rapidement l'estime de la plûpart du monde que la valeur, & qu'il n'y a pas non plus de vertu qui gagne plûtôt les cœurs que la liberalité. Cependant on se trompe souvent dans le jugement que l'on en fait. L'on découvre tous les jours de faux braves, & des liberaux qui enragent de l'être, qui ne le sont que par contrainte ou par ostentation.

Pour en parler juste dans un Panegyrique, il est bon de les con-

noître avec les distinctions que l'on peut faire. J'en rapporterai quelques-unes que j'inserai autrefois dans un Ouvrage qui parut sous un autre nom que le mien.

La valeur est une vigueur de courage qui nous porte aux belles actions, & nous fait marcher à la gloire à travers les perils que nous pouvons rencontrer. Cependant il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à la temerité, & qu'un vaillant Homme se mette dans l'esprit qu'il ne doit rien craindre. Il lui est permis d'apprehender les maux qui pourroient arriver par sa faute, & il est obligé de prendre des précautions pour les éviter.

Quoique la guerre soit le champ où la valeur brille avec plus d'éclat, il y a d'autres lieux où l'on peut l'exercer avec gloire. Les gens qui jugent sainement des choses, disent qu'il y a plus de fermeté à ne pas craindre la mort quand on a le tems de l'envisager de sang froid, que d'exposer sa vie pendant la chaleur d'une bataille. Outre que nous voïons dans une armée plusieurs milliers d'hommes prêts à faire pour nous ce que nous allons faire pour eux, nous ne songeons qu'à la réputation que nous allons acquerir. Quand nous sommes dans l'action, le bruit nous étourdit, la poussiere nous aveugle, & nous sommes emportez par l'envie que nous avons de nous signaler. Aussi se trompe-t'on souvent dans le jugement que l'on fait de la hardiesse; & j'aurois bien de la peine d'appeller véritable, la valeur qui est inspirée par les coûtumes des païs. Croit-on que tous les Romains & tous les Lacedemoniens aïent été braves, quoiqu'ils le parussent tous lorsqu'il falloit combattre pour la Patrie? Les Loix de leurs Républiques tendoient à faire honorer la valeur, & décernoient des notes d'infamie pour la lâcheté; de sorte qu'il valoit mieux y perdre la vie que l'honneur, & il y avoit à souffrir une honte plus insupportable que la mort pour ceux qui n'avoient pas fait leur devoir. Les lâches revenant auprés de leurs parens & de leurs amis qui étoient couverts de gloire, se voyoient exposez à leurs reproches & à leur mépris. Les plus braves guerriers même soûtenoient quelquefois leur courage par cette réflexion. Hector dans Homere aime mieux se battre contre Achille que de se retirer à Troye aprés la défaite de quelques troupes qu'il avoit engagées au combat malgré les remontrances de Polydamas; il redoute plus les reproches des Troïens que la valeur des Grecs.

Il y a aussi une espece de fermeté qui s'acquiert par une longue experience, mais qui n'est pas ce que nous appellons valeur. Plus on est accoûtumé aux occasions dangereuses, moins en est-

ou effrayé. Un vieux Officier ne prend pas l'alarme legerement, soit qu'il connoisse qu'il n'y a rien à craindre, ou qu'il sçache prendre ses avantages quand il y a du peril. C'est à son esprit plûtôt qu'à son courage qu'il est redevable de sa fermeté.

Nous voyons, au contraire, que les nouveaux Soldats apprehendent quelquefois sans sujet, & que bien souvent aussi ils se portent aux grandes entreprises sans en connoître les suites.

La colere irrite nôtre courage & nous fait courir à l'ennemi avec plus d'ardeur. Elle nous empêche assez souvent de prendre garde au danger, & ne se met en peine que de la vangeance qu'elle nous demande. Cependant l'impetuosité qu'elle excite n'est pas une véritable generosité, & un homme qui ne seroit brave que par son secours, pourroit à tout moment cesser de l'être.

Il y a plusieurs autres passions qui peuvent donner de la hardiesse aux personnes les plus timides. Sans parler de l'amour & de l'ambition, il est certain que l'avarice même, toute basse qu'elle est, porte l'homme qu'elle possede à exposer sa vie pour la défense de ses tresors; cependant les passions ne donnent pas une veritable bravoure non plus que le vin, quoiqu'elles fassent paroître braves. Pour être appellé vaillant, il faut être toujours en état de donner des marques de sa valeur. Un homme qui ne montreroit la sienne que lorsqu'il seroit excité par les causes dont nous venons de parler, cesseroit de se signaler dés qu'il retourneroit dans la disposition naturelle de son temperament.

On voit par ces distinctions que la véritable valeur est fort rare, & que tel se flatte de la posseder qui n'en porte que le masque. D'ailleurs comme c'est une vertu, peut-être n'est-ce pas avec trop de justice que l'on a tant loüé les Conquerans de l'antiquité.

Quelle raison pouvoit avoir Alexandre de porter le fer & le feu dans des païs où l'on n'avoit pas seulement oüi parler de son nom? & quel droit avoit Cesar d'opprimer la liberté de sa patrie? Les conquêtes ne sont que des usurpations quand elles n'ont point de fondement légitime. Aussi voyons-nous que nôtre grand Roi ne fait marcher ses armées qu'aprés avoir justifié ses prétentions.

Voilà ce que nous avons trouvé à propos de dire d'une vertu qui a tant d'éclat & qui donne une si belle réputation. Faut-il s'étonner que l'on ait toujours décerné de grands honneurs aux hommes de guerre? Ils défendent leurs païs, ils en assûrent ou étendent les limites, & exposent leur vie pour rendre ces services importans.

Aprés les distinctions venons aux Eloges. Pline parle de la valeur de Trajan en ces termes.

C'est une chose admirable de voir qu'il pratique lui seul aujourd'hui les vertus militaires de nos Ancétres. Sans modele & sans concurrent il dispute de la gloire avec lui-même, & tâche de la ravir à ses premieres actions par d'autres encore plus éclattantes.

Un Orateur celebre dit ce peu de mots de Monsieur le Prince.

Le P. Bourdaloüé dans une Oraison Funebre de feu Mr. le Prince.

Le Heros qui m'écoute, l'incomparable Fils qu'il nous a laissé vous l'apprendra mieux que moi. Vous sçavez ce qu'il vaut & ce qu'il a fait, & vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait est encore moins que ce qu'il vaut. Sa presence & sa modestie m'empéchent de le dire; mais vous empéchent-elles de le penser, & empêcheront elles la posterité de l'admirer? Laissons-là ses exploits de guerre dont l'Univers a retenti, & dont il n'y a que lui-même qui ne soit pas étonné. Ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui toute la Terre, ces journées glorieuses qui ont sauvé tant de fois, &c.

Voici de quelle maniere j'ai parlé dans un de mes Ouvrages d'une occasion où Loüis Septiéme se signala en Orient.

Dans Adelaide de Champagne.

Les Infideles fondirent avec tant de troupes sur l'arriere-garde de nôtre Armée, qu'ils la contraignirent enfin à plier malgré la valeur étonnante dont le Roi se signala. Les Historiens d'meurent d'accord que ce Prince fit des actions heroïques, & qu'il se trouva par tout où sa presence fut necessaire. Il anima les siens avec tant d'ardeur que la résistance fut plus longue que l'on n'avoit pû croire. La bataille dura jusqu'à la nuit, le Roi ne se contenta pas de soûtenir les efforts des ennemis, il leur enfonça des bataillons & s'y mêla bien avant. Mais comme sa vie étoit attaquée de toutes parts, & qu'il alloit perdre toute esperance de la sauver, il trouva un rocher où il monta à l'aide de quelques racines dont il se saisit. Dés qu'il se vit en état de se mieux défendre, il renouvella sa vigueur & tint les ennemis éloignez de la longueur de son épée. Enfin les Sarazins admirerent la valeur de cet homme qu'ils ne connoissoient pas, & le laisserent ou par un sentiment d'estime, ou pour courir au pillage. Cependant quelques François s'étant sauvez à la faveur de la nuit & du desordre, &c.

Si la liberalité a moins d'éclat que la valeur, & qu'il y ait moins de gloire à faire du bien qu'à exposer sa vie, cette vertu ne laisse pas de meriter de grandes loüanges, d'attirer l'estime & de gagner le cœur. Mais il semble qu'elle est particuliere aux personnes d'un rang élevé, & que les hommes du commun pourroient être naturellement liberaux sans qu'on y prît garde. Ce n'est pas que pour meriter des loüanges par la liberalité il faille aller

jusques

jusques à une profusion dont les suites peuvent être fâcheuses ; mais il est certain que les Princes se doivent distinguer dans leurs bienfaits par un caractere de magnificence. Qu'ils donnent aussi avec distinction du merite & de la qualité. Qu'ils récompensent une belle action devant bien du monde, & qu'ils assistent secretement un malheureux. Qu'ils apprennent du visage riant que l'on donne aux Graces, à ne se pas montrer chagrin quand ils font du bien. Sur tout qu'ils ne s'avisent jamais de faire des presens peu convenables aux personnes qu'ils veulent favoriser. Un vieux Docteur s'accommoderoit mal d'un casque & d'une cuirasse. Les Oeuvres d'Aristote seroient inutiles à un Soldat ; & une femme aimeroit mieux une bague qu'une épée de même valeur.

Voici de quelle maniere on peut loüer l'humeur bienfaisante d'un grand Roi.

On ne sçauroit parler plus avantageusement d'une personne privée que lorsque l'on dit qu'elle a les inclinations d'un Monarque : & l'on ne peut aussi loüer plus agréablement un Monarque qu'en disant qu'il a la bonté d'une personne privée ; que dans une condition qui lui permet tout, il ne cherche qu'à contenter les autres. Pouvons-nous sans ingratitude refuser cet éloge à un Roi si bienfaisant ? A-t'on jamais vû dans une fortune médiocre autant de bonté qu'il en fait paroître au milieu de tant de grandeur ? Pendant que toute l'Europe prosternée à ses pieds implore sa protection ou redoute sa puissance, il semble qu'il ait besoin des moindres de ses Sujets, tant il se laisse toucher à leurs maux, tant il s'empresse à y apporter les remedes, tant il écoute favorablement les remontrances.

Cette incomparable bonté favorise toutes les conditions, elle s'étend sur ce qui est proche & sur ce qui est éloigné, sur ce qui rampe comme sur ce qui s'éleve. Les Grands en reçoivent tous les jours des témoignages, les Peuples la benissent à toute heure, les Domestiques en sont charmez, & les Etrangers l'admirent.

Jamais il ne refusa sa protection à l'innocence opprimée ; les miseres particulieres aussi-bien que les calamitez publiques trouvent toujours dans cette bonté du soulagement ou de la compassion. Lorsqu'il ne peut donner la main à l'affligé, son cœur en est touché sensiblement, & la necessité qu'il s'est imposée d'obéïr à la raison d'Etat lui paroît insupportable quand elle ne lui permet pas de soulager son Peuple. Des deux parties de la Justice, il laisse aux Parlemens celle qui dispose de la punition des crimes, & ne se réserve que celle qui distribuë les récompenses. Il n'use de son autorité que pour rétablir, que pour rap-

peller, que pour pardonner les injures particulieres, & même celles qui regardent l'Etat, quand il le peut faire sans l'exposer à quelque danger évident. Enfin son pouvoir paroît sans bornes quand il faut faire du bien, mais il semble qu'il soit sans autorité quand il s'agit de nuire. Le refus d'une grace est un langage qui lui est inconnu, & son cabinet aussi-bien que son cœur est toujours ouvert aux remontrances qu'on lui veut faire pour des miserables.

Mais ni les bonnes qualitez dont nous venons de parler, ni les autres que nous n'avons pas citées n'attireroient pas trop d'applaudissemens dans un Panegyrique, si elles n'étoient accompagnées d'une véritable moderation. Que l'on ne s'y trompe pas, la modestie qui semble obscurcir l'éclat des autres vertus, le rehausse effectivement. Elle desarme l'envie, & fait admirer un grand Homme qui se montre ennemi de l'ostentation. Nous en avons vû une preuve qui n'est pas facile d'oublier. Un fameux General que la France a perdu depuis quelques années venoit de battre une grande armée d'ennemis & de la contraindre à repasser le Rhin. Aprés avoir terminé si glorieusement la Campagne, il parut à la Cour avec si peu de suite, un habillement si simple, & un visage si modeste, qu'il n'y avoit rien en lui qui sentît le Victorieux. Tout le monde en fut charmé, l'on n'admira pas moins sa conduite que l'on venoit d'estimer l'importance de son action. Un Homme de la Cour écrivant en ce tems là à une de ses amies, lui donna cette nouvelle avec des circonstances qu'il acheva en ces termes. *Enfin, Madame, il semble qu'il n'ose se montrer, & qu'il est tout honteux d'avoir battu les ennemis.*

Voici de quelle maniere on nous a parlé de la modestie de Trajan. *Avec quelle grandeur d'ame ne se modere-t-il pas dans la grandeur de sa fortune? On ne le reconnoit Empereur qu'aux Inscriptions, qu'aux Statuës & aux Etendards. Il ne paroît qu'un simple Capitaine par sa modestie & par sa vigilance, qu'un simple Soldat par ses fatigues.*

Ce n'est pas tout que d'avoir amassé des matieres que les vertus & les belles actions peuvent fournir pour un Panegyrique ; les Auditeurs peuvent avoir oui parler de ce que nous avons à dire & n'en être pas touchez. C'est pourquoi il est bon de donner de nouveaux tours à nos expressions, & de pratiquer la maxime importante qui veut que nous disions les choses communes d'une maniere qui ne le soit pas. Il y a des gens qui usent de ce précepte d'une étrange sorte. Ils craignent tellement de donner des loüanges ordinaires qu'ils en cherchent de fausses & d'incroya-

bles. Ils veulent imiter le Peintre qui crut ne pas faire assez d'honneur à Alexandre de le representer l'épée à la main, il l'arma du tonnerre, sans se mettre en peine si Jupiter le trouveroit bon, & si c'étoit à un Mortel à terrasser ses ennemis à coups de foudre.

Les loüanges indirectes ont beaucoup d'agrément, elles paroissent moins affectées & plus surprenantes. En voici une pour l'activité du Roi. La Molesse ne pouvant souffrir une qualité qui lui est si contraire se plaint en ces termes.

Dans le Lutrin de Mr. de ****. Chant 2.

A ce triste discours qu'un long soupir acheve,
La Molesse en pleurant sur un bras se releve,
Ouvre un oeil languissant, & d'une foible voix
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois,
O nuit, que m'as-tu dit? Quel Demon sur la terre
Souffle dans tous les coeurs la fatigue & la guerre?
Helas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems
Où les Rois s'honoroient du nom de faineans,
S'endormoient sur le Trône & me servant sans honte
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour,
Seulement au Printems quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre boeufs attelez d'un pas tranquile & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux Siécle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur le Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feu, l'Hiver n'a point de glace.
J'entens à son seul nom tous mes sujets fremir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir.
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

CHAPITRE XI.

De quelle maniere on peut diſpoſer les parties d'un Panegyrique.

QUAND on a amaſſé les matieres de loüange que fournit un grand merite, il les faut ranger dans un ordre qui leur puiſſe convenir. On les diviſe ordinairement de trois façons. La premiere veut que l'on ſuive l'âge de l'homme que l'on entreprend de loüer. On commence par l'eſperance qu'il a donnée dés ſa premiere enfance ; on dit enſuite avec quel progrés il a ſecondé les ſoins que l'on a pris de l'élever, & l'on monte ainſi juſques à l'état où il ſe trouve lorſqu'on en fait le Panegyrique.

La ſeconde méthode eſt une autre eſpece de gradation, & c'eſt quand on commence par les vertus & les actions qui ſont les moins conſiderables pour finir par celles qui ont le plus d'éclat. Dans la troiſiéme diviſion l'on garde un ordre tout oppoſé, & l'on commence par les qualitez les plus importantes. Comme elles ſont plus connuës, & que les Auditeurs s'attendent qu'on en parle d'abord, il eſt bon de ſatisfaire leur curioſité. L'on deſcend enſuite dans les avantages qui ont fait moins de bruit, & l'on n'en fait mention, ce ſemble, que pour montrer que rien ne manque à la perſonne qu'on louë. Cependant on ne laiſſe pas de plaire à une partie des Auditeurs, en leur apprenant un ſurcroît de perfection qu'ils ne ſçavoient pas. Ciceron en uſe de la ſorte en loüant Pompée. Il commence par les choſes les plus glorieuſes, telles que ſont les Victoires & les Triomphes. Il louë enſuite l'eſprit de ce fameux Romain, ſa modeſtie & l'autorité qu'il avoit acquiſe ſur les Troupes.

Qu'eſt-ce qui manque à cet Homme que nous vouluſſions lui donner? Eſt-ce l'uſage des choſes du monde, lui qui dés ſon enfance avoit appris la guerre & s'étoit mis en état d'en avoir le ſupréme Commandement? Il a défait plus d'armées que ſes égaux en âge n'en ont vû, il a merité autant de Triomphes qu'il a combattu en divers païs, il a remporté autant d'eſpeces de Victoires qu'il y a de genres de guerre. Eſt-ce de l'eſprit qu'il faudroit à un Homme qui ne s'eſt jamais trompé à prévoir les choſes, dont les conſeils ſembloient régler les évenemens, à qui enfin une fortune extraordinaire & un merite conſommé ont fait rendre plus d'honneur que l'on n'en doit à un homme? A-t'il

jamais manqué de modestie & de probité, de pieté & d'exactitude? Nos Provinces, les Nations libres, les Rois & les Peuples ont-ils vû, ont-ils esperé de voir, ont ils pû souhaitter, ont-ils pû imaginer un homme plus moderé, plus continent & qui eût plus de pureté dans ses mœurs?

Il y a des Orateurs qui ne s'attachent point à ces sortes de dispositions, & qui parlent tantôt d'une vertu, tantôt d'une autre. Ils sont persuadez que cette varieté a de la grace; que l'ordre au contraire, pour ôter le plaisir de la surprise, & faire prévoir ce que l'on va dire dans un discours dont on connoît déja la liaison. Pline n'a pas été éloigné de cette opinion, & nous voyons dans son Panegyrique qu'il assemble & loüe dans un même endroit plusieurs vertus de Trajan, encore qu'elles ne soient pas de même espece. *Il y en a*, dit-il, *qui ont acquis pendant la guerre une gloire qu'ils ont perduë durant la paix. D'autres ont été estimez dans la Robe, & n'ont pû se signaler dans les Armées. Les uns ont été respectez parce qu'ils se sont fait craindre, lorsque d'autres se faisoient aimer par leur douceur. Nous en voyons qui n'ont pû conserver dans le maniment des affaires publiques l'honneur qu'ils avoient merité dans la conduite de leurs maisons; & il s'en trouve au contraire qui ont travaillé avec succés pour le public, & qui n'ont pû régler leurs Familles. Enfin il n'a paru encore personne dont les vertus fussent sans mélange des vices qui leur sont voisins. Mais nous avons un Prince que tout le monde benit d'un commun consentement, & à qui on doit toute sorte de gloire. Sa gayeté n'empêche pas qu'il ne soit severe quand il le faut, sa douceur n'ôte rien à sa gravité, & pour être affable sa Majesté n'en brille pas moins.*

Il loüe ensuite la beauté de sa taille, la vigueur de son âge, & la grandeur de sa mine, jusques à dire qu'il n'a de cheveux gris avant le tems, que pour avoir plus de majesté sur le visage.

Il est aisé de juger que dans le Panegyrique le recit des belles actions tient lieu de la seconde partie du discours, mais de cette narration, il n'est pas necessaire de passer aux preuves comme dans les autres Harangues. Celui qui parle raconte en Historien, & l'Historien n'est pas obligé de prouver. D'ailleurs il cite des actions que l'on a faites à la vûë des Armées, il peint des vertus dont les Villes & quelquefois même des Provinces entieres ont senti des effets avantageux.

C'est assez que l'Orateur ajoûte des circonstances qui puissent relever l'éclat des loüanges qu'il donne. S'il parle d'un guerrier, & qu'il ait remarqué quelque nouveauté dans sa conduite, qu'il

ne manque pas de la mettre dans son jour. Comme s'il a vaincu des ennemis que l'on n'avoit encore pû battre ; s'il a penetré le premier dans des contrées que d'autres Generaux avoient crû inaccessibles, & qu'il y ait dompté des Peuples que la situation du païs sembloit mettre à couvert de toute insulte. S'il a eu des Compagnons de ses entreprises & qu'il se soit signalé parmi eux, comme Hector parmi les Troïens, & Achille parmi les Grecs.

On peut émouvoir les Auditeurs dans la Peroraison du Panegyrique, comme dans la fin des autres Harangues. On les porte à imiter les belles actions que l'on a loüées, ou à reconnoître les bienfaits qu'ils ont recûs. On finit aussi par des actions de graces que l'on rend au Ciel pour nous avoir donné un si grand Homme, ou que nous adressons même à ce grand Homme pour les services importans qu'il a rendus à l'Etat, ou pour les biens qu'il a répandus sur les Peuples. Voici de quelle maniere Pline finit son fameux Panegyrique.

O Dieux, qui présidez à cet Empire ! & vous particulierement Jupiter Capitolin, je vous prie de jetter les yeux sur tant de graces que vous nous avez faites, & qu'elles-mêmes vous disposent à nous les continuer éternellement. Vous avez exaucé les prieres que nous vous avons faites contre un méchant Prince ; exaucez celles que nous vous faisons pour un Prince qui est si different de l'autre. Nous ne vous fatiguons pas par un grand nombre de voeux, nous ne vous demandons ni la paix, ni l'union des Citoïens, ni les richesses, ni les honneurs, ni la conservation de nos vies. L'unique souhait de tous les hommes, & qui renferme tous les biens du monde, est la santé du Prince. Nous vous prions pour une Personne que vous avez déja protegée. Vous le sauvates de la persecution d'un Empereur inhumain, & dans le tems que l'on voyoit perir les grands Hommes ; le plus grand de tous auroit-il échappé de l'orage, si vous ne l'eussiez pris en vôtre protection ? Un Prince cruel l'épargna, quoiqu'il eût un merite à se faire choisir pour successeur par un trés-bon Prince, &c. Il ajoûte ensuite. *Je vous prie donc, puisqu'il régit la République si prudemment, & qu'il la regit pour l'utilité des Citoïens, que vous le conserviez pour ceux qui viendront long-tems aprés nous, & que vous lui donniez un successeur à qui il ait donné la naissance, qu'il ait élevé par ses soins & qui lui ressemble.*

On peut finir par des mouvemens de reconnoissance en ces termes :

Accourez, Peuples, qui avez reçû tant de biens de ce grand Monarque, venez réverer la main liberale qui les a répandus, & qui vous donnera ceux qui vous manquent. Respectez ses vertus incomparables,

benissez la felicité de son Regne. Que vôtre zele soit toûjours ardent, que vôtre obéïssance soit prompte, & que vôtre fidelité soit toûjours inébranlable, &c.

On fait aussi des souhaits pour l'illustre Personne qu'on vient de loüer. Ex.

Que cet Auguste Monarque soit aussi long-tems que nous le souhaitons, la Terreur des ennemis de Dieu & de l'Etat, la joye & les délices de sa Cour, l'amour de ses Sujets, l'azile des malheureux, la gloire & l'ornement de son siécle, &c.

On pourroit finir aussi en joignant le consentement des Nations aux loüanges que l'on vient de donner.

Que peut-on dire de meilleur ou de plus veritable que ce que la voix publique nous apprend? Il faut nous contenter de suivre le char de ce grand Monarque, de battre des mains dans la foule, & de joindre nos applaudissemens à ceux de la multitude. Aussi ne trouvai-je rien de si beau ni de si pompeux dans les appareils de son Triomphe, que ces cris d'allegresse & ces acclamations universelles des Peuples. Il ne peut y avoir ni artifice ni supposition, & l'Eloquence ne produit rien qui puisse égaler ces doux transports. Ce sont des figures que l'Art ni les Préceptes n'apprennent point; ce sont des ornemens où l'industrie n'a point de part, & qui ne viennent ni de la lecture ni de la méditation. Ce sont pourtant des figures dont la persuasion est puissante, parce qu'elles sortent d'un coeur persuadé, & qu'il n'y a point de coeur, sans excepter celui des ennemis ou des envieux, qui n'en soit touché, ou qui ne s'en laisse vaincre, &c.

Un Orateur ajoûte quelquefois dans la Peroraison comme dans l'Exorde des circonstances qui regardent sa personne. Il témoigne que son Genie n'étoit pas assez élevé, ni ses expressions assez nobles pour l'entreprise qu'il vient d'executer. Ces excuses ne l'empêcheront pas de faire connoître qu'il a prononcé ce Panegyrique avec joye, & qu'il est assuré que tout le monde en aimera le sujet, comme il en est touché lui-même.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere on peut blâmer.

IL n'est pas necessaire de donner des préceptes particuliers sur cette matiere. Il suffit de dire que le blâme étant opposé à la loüange, les maximes que nous venons de donner, peuvent servir

à des usages contraires aux applications que nous avons faites. C'est pourquoi on peut peindre les vices & les crimes, comme nous avons dit qu'il faut faire éclatter les vertus & les belles actions. Avoüons même à la honte de la plûpart du monde, que l'on trouve plus de facilité à médire qu'à faire un eloge, & que d'ordinaire une Satyre divertit plus qu'un Panegyrique n'attire d'admiration. Ce n'est pas que l'on ne puisse écouter avec plaisir un Orateur qui s'emporte contre de fameux scelerats tels que Verrés & Catilina, mais il faut que l'on garde plus de mesures quand on n'attaque qu'un particulier dont les vices ne portent aucun préjudice au public. Au lieu de désigner précisément ses défauts, on n'aura qu'à les faire connoître par des expressions délicates; car s'il ne falloit que dire des injures ouvertement, les femmes des Halles l'emporteroient sur les Orateurs du Barreau.

Encore que nous n'ayons que trop de penchant & de plaisir à blâmer, je ne laisserai pas de donner quelques exemples pour la Satyre, comme j'en ai rapporté pour la loüange.

Fut il jamais un homme plus desagréable que celui dont je vous parle? Sa taille est si petite & si engonsée, qu'il faut être bossu pour l'avoir plus mal faite. Sa mine est basse, & l'on voit je ne sçai quoi de mauvais augure sur son visage. Ses yeux sont si petits & si enfoncez, que l'on n'a pû discerner jusqu'à cette heure s'ils étoient noirs ou feüille-morte. Ses sourcils lui tombent sur les paupieres, & s'il avoit les cheveux aussi longs, il ne seroit pas obligé de porter la perruque. Il a le front étroit & pointu, le nez plat & court, les lévres grosses, les joües creuses & le teint basané. Pour ses dents je n'en dis rien, il en a si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Voilà ce qui regarde le dehors; vous allez voir au dedans que les qualitez de l'ame répondent assez à celles du corps. Cleodamas est d'une humeur chagrine, inquiete & contrariante. Rien ne lui plait que ce qui déplait aux autres, & il ne trouve rien de bien que ce que tout le monde desapprouve. L'Ambition de s'établir par des voyes permises ou défenduës, la haine & la jalousie sont ses passions dominantes. Il n'a pas de plus grande inquietude que de ne pouvoir faire du mal, & quand il trouve l'occasion de nüire il l'embrasse & s'y porte avec tant de satisfaction & si peu de répugnance, qu'il n'y a pas d'homme au monde qui ait moins de scrupule en ces rencontres. La pensée de tromper l'occupe agréablement, la joye d'y réüssir est la plus grande dont il soit capable. Il a appris toutes sortes de langues pour pouvoir fourber toutes sortes de personnes, & il s'imagine que les tromperies que l'on fait, marquent une superiorité d'esprit qu'il prend pour le plus bel avantage qu'un homme puisse avoir sur un

autre.

autre. Sa conversation ne sçauroit être que desagréable & incommode, parce qu'il est begue, & qu'il ne peut dire distinctement quatre mots de suite. La peine qu'il a à parler lui feroit fuïr les compagnies, s'il n'y alloit pour critiquer, pour rompre en visiere, & pour faire enrager. Cependant on dit qu'il est amoureux; le pourroit on croire susceptible de cette passion, à moins que ce ne fût pour faire dépit à un Rival, & pour incommoder continuellement une Maîtresse?

Une Dame se peignit autrefois de cette maniere.

Je veux vous donner moi-même mon portrait au naturel, & vous representer d'abord un front serré, de grosses jouës & un menton pointu, ce qui fait ensemble un tour de visage d'un charme que vous pouvez penser. Mes yeux sont petits, ronds & mélancoliques. Ils ne disent rien, & ma bouche qui ne dit pas davantage a fait un divorce éternel avec les ris & les agrémens. Il y a sur mon teint un coloris qui ne doit pas déplaire à ceux qui aiment la diversité. Ma taille est aussi aisée que celle de Madame Bouvillon du Roman Comique, & je puis dire sans vanité que j'ai des qualitez admirables pour la conversation. Je ne conteste jamais, ne prenant aucun interêt en ce que l'on dit; & l'on ne peut m'accuser avec justice d'interrompre les gens, puisque je ne romps jamais le silence. La curiosité qui est si naturelle à mon sexe, n'a point de pouvoir sur mon esprit. Je ne sçai rien, je n'ai rien appris & je n'ai aucune envie d'apprendre, &c.

Voici de quelle maniere Balzac parle d'un Plaideur de profession.

Cette Demoiselle est tourmentée par le plus fameux Chicaneur de nôtre Province, & je ne pense pas que la Normandie en ait jamais porté un si redoutable. Son seul nom fait trembler les veuves, & met en fuite les orphelins. Il n'y a piece de pré ni de vigne à trois lieües de chez lui qui soit assûrée à celui qui la possede. Il pense faire grace aux enfans, quand il se contente de vouloir partager avec eux la succession de leur pere. Il habite les Parquets, &c.

Aprés ces petites Satyres, j'en pourrois donner beaucoup en Vers sans même les emprunter d'Horace & de Juvenal. Un de nos Auteurs m'en fourniroit de beaux traits. Voici de quelle maniere il parle d'un Avare & d'un Prodigue.

Mais chacun pour soi-même est toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre & fou de son argent
Rencontrant la disette au sein de l'Abondance
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire & son souverain bien

A grossir un Tresor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en sçait l'usage.
Sans mentir l'Avarice est une étrange rage
Dira cet autre fou non moins privé de sens,
Qui jette furieux son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à soi-même importune
Se fait un embarras de sa bonne fortune.

Le même Auteur louë les effets de la Satyre en ces termes.

La Satyre en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un Vers qu'elle épure aux raïons du bon sens
Détrompe les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orguëil & l'injustice
Va jusques sous le Dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raison des attentats d'un sot.

De la Satyre qui doit être délicate & ingenieuse, je passerois à l'Invective qui a plus d'emportement & de véhemence, si je ne la regardois comme une espece d'accusation, dont il ne faut traiter que dans le Genre Judiciaire. Il n'en est pas de même de la Plainte, de la Réprimande & du Reproche. J'en puis parler dans cet endroit, puisque l'on blâme ordinairement les personnes qui s'attirent ces sortes de discours.

On peut rendre une Plainte touchante, si l'on évite ce qui peut sentir l'exageration, & que l'on fasse connoître que l'on ne dit pas tout ce que l'on souffre. Les cris ne doivent être permis qu'aux femmes, & quand l'Amour s'en mêle, elles peuvent passer jusques aux menaces & aux imprécations. Qu'Ariadne fasse retentir de ses plaintes l'Isle où Thesée vient de l'abandonner, & que le ressentiment rende Didon furieuse contre un ingrat; mais qu'un homme se plaigne sans emportement de l'infidelité qu'on lui aura faite, & qu'il soit encore plus moderé si son malheur n'est que l'ouvrage de la fortune. Qu'il ne rampe point dans sa disgrace s'il veut qu'on y prenne part; qu'il se souvienne que la foiblesse n'attire que le mépris, & qu'il faut avoir de la fermeté pour acquerir une estime qui porte à la compassion. Ce n'est pas qu'il n'y ait des adversitez où un grand homme peut, sans honte, paroître abattu & consterné. C'est ain-

si que les Juifs parurent devant Petrone, ne voulant manquer ni à la Religion qu'ils professoient, ni à l'obéïssance qu'ils devoient à l'Empereur.

Les Vers ont de beaux traits d'Eloquence pour ces matieres, & l'on voit dans les Elegies une certaine tendresse qui ne seroit pas inutile à fournir dequoi rendre une Plainte fort touchante. Voici de quelle maniere Germanicus se plaint de Pison qui l'avoit empoisonné, & qui envoyoit des gens pour épier l'heure de sa mort.

Si l'on assiége mon lit, s'il ne m'est permis de mourir qu'aux yeux de mon ennemi, que ne fera-t-on pas, aprés ma mort, à ma femme & à mes enfans destituez de toute assistance? Le poison semble trop lent à Pison; il se hâte de se rendre maître des Legions & de la Province; mais il n'en ira pas ainsi, & le traître ne joüira pas du prix de son crime. Dans Tacite.

Puis ce Prince perdant toute esperance de guerison, & sentant approcher sa fin parle de cette sorte à ses amis, dont il est environné.

Si je mourois de mort naturelle, j'aurois sujet de me plaindre même des Dieux de ce qu'en la fleur de mon âge & au milieu de mes esperances ils m'auroient ravi à mon Prince & à mon Païs; mais maintenant qu'il me faut mourir par le crime de Plancine & de son mari: tout ce que je puis faire, est d'accuser leur malignité & de vous rendre dépositaires de mes plaintes. Rapportez à mon Pere & à mon frere sous quelle douleur & par quelle trahison je succombe, & comme je change une malheureuse vie à une plus malheureuse mort. Si ma fortune & ma naissance, si ma gloire passée qui ne fait plus d'envieux, obligent quelques-uns à pleurer mon sort, & que vous voyiez regretter un Prince florissant qui sorti victorieux de mille dangers, meurt par les artifices & le crime d'une femme; vous aurez lieu de crier dans le Senat, & d'implorer le secours des Loix & de la Justice. Ce n'est pas le principal devoir des amis de verser des larmes inutiles sur un tombeau, mais d'obéir à la voix d'un ami, & d'executer ce qu'il commande. Laissez pleurer Germanicus aux Etrangers, entreprenez sa vangeance si vous l'avez plus aimé que sa fortune. Montrez au Peuple Romain la petite fille d'Auguste qui est ma femme, montrez-lui mes six enfans. Ici la cause des Accusateurs est favorable, & ceux qui feindront d'avoir reçû des Commandemens injustes ne seront point crus, ou ne demeureront pas impunis.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de donner un Exemple sur un sujet different.

Mademoiselle de Montmorenci, fille aînée du fameux Anne Connêtable de France, se plaint en ces termes dans un de mes Ouvrages d'une prétenduë infidelité du Vicomte de Turenne qui l'épousa peu de jours en suite.

Est-il possible, ma Cousine, que je voye ce billet aprés les protestations que l'on m'avoit faites? Quoi des paroles qui me paroissoient si pleines de sincerité & de bonne foi, cachoient en effet tant de dissimulation & de perfidie? L'on a bien raison de nous parler contre les hommes. Aprés l'avanture qui m'est arrivée, je ne les regarderai qu'avec horreur. Je les veux fuir toute ma vie comme des monstres, je ne veux aimer que vous & la solitude.... Quoi, ma Cousine, vous avez la cruauté de sourire & de ne me pas croire? Pouvez-vous encore penser qu'une foiblesse indigne du nom que je porte....

La Réprimande & le Reproche ont quelque chose de semblable, en ce que l'un & l'autre en veut au vice ou à quelque manquement. Mais ils sont differens aussi, en ce que les égaux se peuvent faire des reproches, & que l'on ne souffre de réprimande que d'un Superieur. D'ailleurs la Réprimande tend d'ordinaire à la correction d'une personne que l'on aime; & le Reproche ne se propose pas toujours un but si loüable.

Ceux qui se mêlent de reprendre doivent proportionner dans leur discours la douceur ou la severité à la qualité des fautes. Il est bon qu'ils fassent sentir ce qu'il y a de fâcheux, & qu'ils en peignent les circonstances qui peuvent toucher le plus vivement. Il me semble qu'ils doivent témoigner aussi que ce n'est qu'un mouvement d'amitié qui les fait parler, & qu'ils esperent que le repentir & la correction seront les effets de leur Réprimande.

Les Romains de l'Armée de Marcellus aïant été mis en fuite par les Carthaginois, ne furent pas plûtôt dans leur Camp, encore tout éperdus, que leur General leur parla de cette sorte.

Je rends graces aux Dieux immortels, que les ennemis vous voyant fuïr si épouvantez ne vous ayent pas suivis jusques à nos retranchemens où vous vous jettiez en foule. Vous les auriez abandonnez avec la même terreur que vous avez quitté le combat. D'où vous vint ce grand effroi qui vous fit oublier si brusquement qui vous étiez, & contre qui vous combattiez? Ne sont-ce pas les mêmes ennemis que vous vainquîtes l'Eté passé, que vous avez mis si souvent en fuite, que vous avez menez tant de fois battant devant vous nuit & jour, & que vous empêchâtes hier même de camper au lieu qu'ils avoient choisi? Mais pourquoi vous parler des choses dont vous pouvez tirer de la gloire, quand je ne vous dois representer que celles qui vous doivent faire de la honte

& vous donner de la douleur? Hier vous vous retirâtes du combat avec un avantage égal, qu'est-ce qu'une nuit vous peut avoir ôté? A-t'elle affoibli vos Troupes, ou fortifié celles des Carthaginois? Mais je me trompe, je ne parle ni à mon Armée, ni à des Soldats Romains. Je voi bien les mêmes corps & les mêmes armes, mais je ne voi ni les mêmes hommes, ni le même courage. En effet si vous étiez ces genereux Romains que j'avois vû combattre avec tant de valeur dans une infinité d'occasions, auriez-vous fui devant l'ennemi, auriez-vous laissé emporter vos Enseignes sans les défendre jusques à la derniere goutte de vôtre sang, &c.

Dans un de mes Ouvrages, Loüis le Jeune est prévenu d'une si violente passion pour Adelaïde fille de Theobalde ou Thibaud Comte de Champagne, qu'il refuse d'épouser Eleonor heritiere d'Aquitaine. Loüis le Gros ne pouvant souffrir que son fils veüille satisfaire son amour aux dépens de son ambition, lui fait une réprimande en ces termes. Adelaïde de Champagne.

Ah! mon Fils, vous n'avez pas songé à ce que vous venez de répondre. Mais ne vous flattez pas, ouvrez les yeux, & regardez ce que vous allez devenir si vous n'épousez la Princesse Eleonor. Examinons ce qui nous reste de l'immense étenduë de païs que possedoient nos Ancêtres. N'en a-t'on pas démembré une infinité de Provinces qui ont leurs Souverains? La Flandre, la Champagne, la Normandie, l'Aquitaine, le Languedoc, l'Auvergne, & plusieurs Contrées, qu'il n'est pas necessaire de nommer, vivent-elles sous nos Loix? Si vous refusez Eleonor, & que le Comte d'Anjou, vienne à l'épouser, ne sera-t'il pas plus Roi de France que vous ne le serez vous même? Outre l'Anjou, le Maine & la Touraine dont il joüit, il aura, par ce Mariage, le Poitou, la Saintonge avec tout ce que comprend l'Aquitaine. Ce n'est pas tout, vous sçavez quels sont les droits qu'il a sur l'Angleterre & sur la Normandie. S'il devient assez puissant pour s'emparer de ces beaux Etats, ou qu'il y soit appellé par l'affection des Peuples, comment résisterez-vous à tant de forces unies? Aprés ce que je viens de dire seriez-vous capable de renoncer aux avantages qui vous sont offerts avec la belle Princesse que je vous ai proposée, vous exposeriez-vous à tout perdre & à me faire mourir de chagrin? &c.

Dans un autre Ouvrage de ma façon, le fameux Aratus General des Acaïens, fait une Réprimande à deux jeunes Princes qui aiment une Etrangere appellée Cylesire, & leur parle en ces termes: Agiatis Reine de Sparte, ou les guerres civiles des Lacedemoniens, &c.

Quoi vous conservez les mêmes sentimens, lors même que Cylesire est sur le point de s'en retourner à Sparte pour ne revenir jamais en ce

Païs ? Rompez des chaînes que vous n'avez que trop portées ; & pour voir partir vôtre Etrangere avec une fermeté digne de vôtre courage, attachez-vous à une Maîtresse qui est mille fois plus reconnoissante que ne sçauroit être Cylesire. Je vous répons que celle que je propose récompense tous ses Amans, & que lorsque l'on meurt pour elle, on reçoit un prix qui vaut mieux que la vie que l'on perd. Vous en demeurez d'accord, puisque vous jugez que je parle de la gloire & de l'immortalité qu'elle donne, &c.

Nous avons remarqué que ce n'est pas toûjours aux Superieurs à faire des reproches, & que les Egaux s'en font quelquefois entr'eux : j'en tirerai un Exemple en peu de mots de l'Ouvrage que je viens de citer. Voici de quelle maniere je fais parler le Prince d'Erimanthe & la Princesse Ariamite sa sœur dans un petit démêlé où les jette l'interêt de leurs engagemens.

Teleandre outré de ressentiment courut à la chambre d'Ariamite & lui parla d'abord en ces termes : Je voudrois bien sçavoir, si vous avez la lacheté de craindre Themistide, ou par quelle raison vous pouvez faire des honnêtetez à un homme que vous devez regarder comme le plus grand de nos ennemis ? Vous êtes si brusque, repartit froidement Ariamite, *que vous mériteriez qu'on vous laissât dans vôtre erreur. Quoi,* interrompit Teleandre encore plus irrité qu'auparavant, *oseriez-vous soûtenir que je me trompe, & que vous ne venez pas de vous promener avec Themistide qui m'a voulu tuer, qui m'a blessé, qui m'a enlevé Cylesire ? Je suis fort éloignée de vouloir faire un mystere d'une chose que tout le monde a pû voir,* repartit Ariamite. *Je veux au contraire vous raconter des circonstances que personne ne vous a pû dire. J'ai rencontré Themistide dans le Jardin de Timoleon. Je l'ai appellé d'une maniere obligeante ; & par de petites marques de complaisance que j'ai trouvé bon de lui donner pour l'amour de vous, je l'ai retenu prés de moi le reste du jour. Comme il est bien fait, qu'il se sent brave, & qu'il croit que j'ai de la consideration pour lui, que sçavez vous s'il ne se flattera pas jusques à prétendre à ma tendresse ? Si mes soins ont un si heureux succés pour vous, aurez-vous encore l'injustice de vous plaindre de ma conduite ? Vous mettez-vous dans l'esprit que je me veux donner à un inconnu, que j'agis plûtôt pour le rendre maître de ma destinée que pour vous délivrer d'un redoutable Rival ?*

De cette petite contestation passons à un reproche où il y a de la sublimité & de la vehemence. Il est dans Tacite, & c'est Germanicus qui le fait à ses Soldats qui s'étoient mutinez.

Non, non, vous ne m'empêcherez pas de renvoyer Agrippine avec mon Fils pour les dérober à vôtre fureur. Je ne veux point voir mes

Soldats homicides de la Belle-fille de l'Empereur, & du Petit-fils d'Auguste accroître leur infidelité par de nouveaux crimes. C'est assez de mon sang pour appaiser les Dieux irritez. Quoi ces mots vous peuvent-ils faire horreur comme si vous étiez fort éloignez de ce forfait? Que n'avez-vous point entrepris ou executé? Vous appellerai-je Soldats, vous qui tenez le Fils de vôtre Empereur assiegé? Dirai-je que vous êtes Citoyens, vous qui portez si peu de respect au Senat? Vous ne meritez pas seulement le nom d'hommes, d'avoir violé le droit des gens, & attenté sur des personnes sacrées & inviolables. Cesar arrêta d'une parole ses Soldats en les appellant Bourgeois, comme indignes du beau nom de Soldat, puisqu'ils violoient leur serment de fidelité. Auguste étonna les Legions Actiaques de sa presence. Pour nous, quoiqu'issus d'un Sang si illustre, nous ne sommes pas dignes de cet honneur. Si les armées d'Espagne ou de Syrie s'étoient révoltées contre Tybere, il ne le trouveroit pas si étrange; mais la premiere & vingtiéme Legion prenant les armes contre lui, l'une enrôlée de sa main, l'autre, compagne de ses Victoires. C'est-là reconnoître dignement ses bienfaits, & lui en rendre une belle récompense! Voulez-vous que je porte à l'Empereur ces tristes nouvelles parmi les acclamations des Peuples & l'obeïssance de toutes les Provinces de l'Empire? Lui dirai-je que ses Soldats ne s'appaisent ni par faveur ni par argent? Qu'ils tuënt leurs Centurions, chassent leurs Tribuns, emprisonnent ses Ambassadeurs, remplissent leur Camp & les Fleuves de leur cruauté, & portent l'épée à la gorge de son Fils exposé à leur rage & à leur fureur? Cruels amis qui m'avez empéché de mourir, vous etes moins officieux que celui qui me presenta son épée. Je fusse mort sans être complice ou témoin de tant de crimes, Vous eussiez élû quelqu'un en ma place qui eût laissé ma mort impunie; mais qui eût du moins vangé Varus & ses Legions. Je prie les Dieux que les Gaulois n'ayent pas la gloire de cette vangeance qu'ils souhaittent, & qui n'appartient qu'au Soldat Romain. O heureux Auguste dont l'ame est maintenant dans le Ciel, & vous mon pere dont je contemple l'image, que le souvenir de vos actions immortelles efface un affront si sanglant, & que mes Soldats touchez du sentiment de l'honneur & de la vangeance tournent leur fureur contre l'ennemi! Et vous à qui il me semble que je voi déja un autre cœur & un autre visage, s'il est vrai que vous me vouliez rendre ma femme & mon fils, s'il est vrai que vous vouliez rendre au Senat ses Ambassadeurs, & à l'Empereur l'obeïssance qui lui est duë, separez-vous des coupables, donnez moi par-là une assûrance de vôtre fidelité, & d'un changement si heureux.

CHAPITRE XIII.

Des differentes especes de Harangues que l'on peut faire dans le Genre Demonstratif.

SI nous parcourons les diverses conditions des hommes depuis le plus haut rang jusques au plus bas état, & que nous veuillions examiner les mœurs des personnes qui sont les plus connuës dans chaque profession, ne trouverons-nous pas mille sujets de donner des éloges à leurs vertus, ou de faire des Satyres de leurs vices? Il n'est pas necessaire néanmoins de descendre dans un détail trop précis de tous ces discours; il suffit de traiter des principales occasions qui peuvent demander des Harangues, & de donner une simple idée des autres en peu de mots.

Genethliaque. On compose sur la naissance d'un Prince, un de ces discours que l'on appelle *Genethliaques*, du nom que leur avoient donné les Grecs.

Les Anciens celebroient par des festins, par des sacrifices & des presens le jour qu'ils étoient venus au monde. Plusieurs Nations pratiquent encore cette coûtume, & l'on n'y manque jamais de complimenter tous les ans le Prince. Par quelles réjoüissances ne solemnise-t'on pas dans un Etat Monarchique la naissance de l'Heritier présomptif de la Couronne? On n'y parle que de feux d'artifices, que d'illuminations, que de festins, que de jeux publics. Les ouvrages de l'esprit se mêlent ordinairement à ces Fêtes, & la plûpart des personnes que les Muses favorisent, expriment leur joïe en Vers. Que ne fit-on pas, ou que n'écrivit-on point il y a environ quatre ans, sur la naissance de l'Auguste Enfant que le Ciel nous donna? Comme ce n'est pas en cet endroit que je donne les Exemples les plus étendus, je me contenterai d'en rapporter deux en Vers, dont on ne m'a pas nommé les Auteurs.

Sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Venez, heureux Enfant, venez à la lumiere
Vous allez commencer une illustre carriere,
Et le Soleil qui naît aux bords de l'Orient
N'a pas à sa naissance un éclat si riant.
Tout brille autour de vous, les Jeux, les Ris, la Gloire
Parent vôtre Berceau comme un Char de Victoire.

Mais,

Mais, ô divin Enfant! quand on sort de Heros
On ne vit pas long-tems dans les bras du repos.
Hâtez-vous, que le corps, l'esprit & le courage
Forcent les Loix du Tems & les regles de l'Age;
Passez rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bien-tôt d'heroiques desirs.
Vous pourrez surpasser tous les Princes du Monde,
De vos premiers Exploits couvrir la Terre & l'Onde,
Digne de vôtre nom être adoré de tous,
Et voir toûjours Loüis bien au dessus de vous
Eclairer tous vos pas, vous servir de Modelle,
Etre du Roi des Rois une Image fidelle,
Le bonheur des François, l'Ame de ses Etats,
Et l'Exemple éternel de tous les Potentats.

Comme il est permis à la Poësie de parler aux choses inanimées & de les faire parler, elle peut encore plus aisément feindre des Divinitez, & leur prêter une voix humaine; de sorte que dans une Fête si celebre on introduisit la Nymphe de la Seine qui s'adressoit au petit Prince, & lui donnoit cet avis.

Nouveau Prince dont l'Origine
Toute grande, toute divine
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du Sceptre des François,
Plusieurs LOUIS, *un* CHARLEMAGNE,
Un HENRI *terreur de l'Espagne,*
Vainqueur de ses propres sujets
Qui m'enrichit de ses bienfaits.
Vous sçaurez bien-tôt leur histoire;
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces Rois si grands,
Justes, pieux, ou Conquerans,
Leur bonté comme leur puissance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inoüis,
Vous les trouverez en Loüis.

Les petits Poëmes que l'on fait dans ces occasions ne déplaisent pas, mais il y a des Ouvrages qui sont plus necessaires. Les Corps les plus considerables d'un Roïaume sont obligez de dé-

puter, & le Chef de la députation harangue ordinairement. Son discours doit être court, brillant & rempli d'expressions fleuries. Il doit faire paroître la joïe que l'on a de voir, par cette naissance, affermir le Trône dans la Maison du Souverain.

Il faut que l'Orateur examine les circonstances qui peuvent fournir une matiere convenable à son sujet, & qu'il en fasse des applications. Nous avons déja parlé des particularitez qui regardoient la naissance du feu Roi, & celles du grand Monarque sous qui nous vivons ; & nous pouvons dire que la plûpart des Auteurs observent la saison de l'année pour en tirer des présages qui puissent augmenter la joïe & l'esperance que l'on a déja.

Au Printems l'on peut faire voir que la nature se réjoüit elle-même, qu'elle renaît quand ce jeune Prince vient au monde, & qu'elle lui promet une vie agréable & florissante. Dans l'Automne nous avons lieu de croire, comme nous l'avons déja remarqué, que la nature ne pouvoit faire un present si précieux, que dans le tems qu'elle fait ses plus grandes liberalitez ; & il n'y a pas jusques à l'Eté & l'Hyver, qui sont les saisons les moins temperées & les plus incommodes, qui ne puissent fournir quelque particularité pour le sujet. Il ne faut pourtant pas tirer les pensées de trop loin, si on veut qu'elles ne soient ni froides, ni pueriles, & qu'elles ne marquent ni trop d'affectation, ni trop d'avidité de parler.

Pour revenir aux saisons, l'on peut dire que l'Eté nous donne les moissons, qu'il est comme la vigueur de l'année, qu'il rendra le courage du jeune Prince plus ardent & plus propre aux grandes entreprises.

Si c'est en Hyver que l'Enfant soit né, pourquoi ne sera-t'il pas permis de loüer cette saison des plaisirs, de faire voir qu'elle rassemble le beau monde dans les Villes, qu'elle est le tems du bal & des Ballets, des Comedies nouvelles & de la bonne chere ?

Il est à propos aussi d'examiner si le jour de la naissance du petit Prince n'est pas déja celebre par celle de quelque grand Homme, par quelque Fête, ou par quelque évenement mémorable.

Les Anciens avoient la superstition de croire que certains jours étoient plus heureux que d'autres, & ne manquoient pas d'en faire les applications qu'ils trouvoient propres à leur sujet. En effet l'Orateur, comme nous l'avons déja remarqué, peut tourner la plûpart des choses de la maniere qu'il le juge à propos,

puiſqu'il n'eſt pas toûjours obligé de s'attacher à la verité, & que la vrai-ſemblance lui ſuffit en beaucoup de rencontres. De ſorte que parmi les Romains on n'auroit pas laiſſé de dire, d'un jour malheureux, que le Ciel montre viſiblement qu'il en vouloit corriger la malignité, & le rendre celebre par la naiſſance dont on auroit parlé.

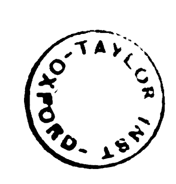
Il y a des Orateurs qui tirent auſſi quelque matiere d'éloge du nom que l'on a donné au petit Prince. Si ce nom eſt fameux, & que ce ſoit un Homme de grand merite qui l'ait donné, mais une Maiſon illuſtre d'où l'on a l'avantage de naître, fournit des loüanges plus eſſentielles. On raconte les plus belles actions des Ancêtres ; & comme on eſpere beaucoup d'une bonne race, non ſeulement parmi les hommes, mais même entre les animaux & les arbres ; que ne peut-on pas promettre d'un jeune Prince qui deſcend d'une longue ſuite d'Ayeux qui ſe ſont couverts de gloire dans une infinité d'occaſions ?

Voiture parle en ces termes de la naiſſance du Comte, Duc d'Olivarés.

La fortune prend ordinairement bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut, & pour faire mieux connoître ſon pouvoir, elle ſe plaît à former de rien ces creatures. Elle n'a pas gardé cette régle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Olivarés. Elle le trouva déja ſi haut, qu'à peine l'a-t'elle pû élever, & toute ſa faveur ne lui a pû donner de Titre qui ne ſe trouvât déja dans ſa Maiſon. Les Maîtres de Genealogies qui ont l'art de faire deſcendre des Rois, ceux qui en ſont aimez, & de les adopter en telle race qu'ils veulent choiſir, n'ont eu que faire de travailler pour montrer la grandeur de la ſienne. Il ſuffit de dire qu'il s'appelle Guzman, & qu'il eſt de cette illuſtre Souche qui donna de grands Hommes à l'Eſpagne, avant qu'il y eût des Rois en Caſtille, &c.

Dans les Mariages des Grands, il eſt aſſez ordinaire de compoſer des diſcours que l'on appelle *Epithalames*. On y louë cette union ſi douce & ſi neceſſaire qui perpetuë les Familles ; on y peint les avantages que l'on en peut tirer, & les conſolations que l'on y goûte. Aprés avoir donné ces éloges en general, on deſcend dans les circonſtances particulieres des Noces qui ſervent de ſujet à l'Epithalame. L'on décrit la pompe de l'appareil, & la joïe publique qui éclate de toutes parts. Epithalame.

L'on peut comparer auſſi les bonnes qualitez que l'on a remarquées dans les deux perſonnes qui ſe ſont unies, pourvû qu'on ne cite rien qui ſoit inégal entr'elles pour la naiſſance ni pour



le merite, pour l'âge ni même pour les richesses.

Si l'on a envie de citer quelques exemples, il n'en faut choisir que d'agréables; que l'on ne s'avise pas de parler des Mariages infortunez de Jason & de Medée, d'Achille & de Polixene.

Si une affection tendre & constante a précedé cette union, on peut en faire l'éloge & en promettre une suite heureuse. Il est juste aussi de loüer ceux des Parens qui ont travaillé à cette alliance, & même de nommer les Personnes illustres qui y prennent le plus d'interêt.

Sur la fin on adresse assez souvent la parole aux Mariez; & aprés leur avoir donné les éloges qu'ils meritent, on les exhorte à s'aimer avec une fidelité inébranlable. Il est permis de dire qu'ils le feront, & qu'ils ne mettront au monde que des Enfans qui leur seront semblables. Comme on fait remarquer aussi que l'on a banni de ces Noces toutes sortes de chagrin & de division, on fait esperer que le bonheur en sera solide & durable.

Mascaron. Un Auteur que j'ai déja cité plus d'une fois parle si noblement du Mariage de la Reine Mere du Roi, que l'on ne sera pas fâché sans doute que j'en rapporte les expressions.

Quelque grande qu'ait été la splendeur du nom fameux qu'elle porte, le Ciel ne voulut pas d'abord épuiser toutes ses liberalitez; & la Providence soigneusement occupée à la conduite d'une vie si précieuse, lui réserva de plus belles Couronnes que celles que la naissance lui avoit données. La plus noble, la plus ancienne, & la plus indépendante de toute la Terre devoit servir d'ornement à ce Chef Auguste. Il ne manquoit rien à ces belles mains en qui la Nature & les Graces ont fait le dernier effort, que le Sceptre glorieux qu'elles portent, & le Mariage qui a produit & assûré tout le bonheur de la France, devoit donner à nôtre Reine la derniere élevation où elle pouvoit prétendre. Il étoit bien juste aussi que la plus illustre Princesse du monde, fût jointe au plus Auguste & au plus grand de tous les Rois. Elle ne pouvoit quitter les Titres pompeux de tant de Royaumes qui sont dans la Maison de ses Peres, que pour prendre la qualité de Reine de France qui comprend en un seul mot toute la majesté des Puissances humaines. Cette Riviere fameuse par le concours de tant d'autres ne devoit perdre son nom que dans une Mer presqu'immense de Grandeur, de Noblesse & de Gloire.

L'Oraison Funebre. Nous lisons dans l'Histoire que Pericle entre les Grecs, & Publicola parmi les Romains firent des Harangues funebres, & que les Anciens continuërent l'usage de ces discours, afin de celebrer la memoire des grands Hommes qui étoient morts pour la Patrie.

Non seulement cette coûtume s'est conservée jusques à nous, mais nous l'étendons pour plus de personnes que l'on ne faisoit autrefois. La valeur des grands Officiers d'armée n'attire pas seule nos loüanges; nous les acc rdons à la pieté d'un Prélat, à l'équité d'un Juge, & même à la pureté de vie d'un simple Particulier.

Nous les donnons aux Dames d'un merite extraordinaire, & nous avons corrigé une espece d'abus qui se commettoit parmi les Anciens. C'étoit presque toûjours le fils qui faisoit l'Oraison Funebre de son pere, & le pere celle de son fils: mais outre que la douleur, que l'on sent à la mort d'une personne si proche, ne laisse pas assez de liberté d'esprit pour composer ces discours, ni assez de force pour les prononcer; je ne sçai de quelle maniere la modestie se pouvoit accommoder de cet usage.

La fin la plus ordinaire que se propose l'Orateur dans ces occasions, est d'attendrir les Auditeurs, & de faire regretter la Personne illustre dont il déplore la perte. Le meilleur moyen qui le puisse faire arriver à ce but, est de loüer les vertus & les actions de cette Personne, & de peindre ce qu'il y a de plus glorieux & de plus touchant dans sa mort.

Pour attirer d'abord l'attention des Auditeurs, la plupart commencent l'Oraison Funebre par une Figure. Voici, à peu prés, l'Exorde de Ciceron sur la mort de l'Orateur Crassus.

Que les esperances des hommes sont trompeuses! Que leur bonheur est fragile! que leurs entreprises sont vaines! elles sont renversées en un moment, & tombent par terre, avant que l'on puisse venir à l'execution.

Autre. Ex. *Plût à Dieu! Messieurs, que nous eussions encore la joye de voir dans ce saint Temple le Prince dont nous admirons la pieté, au lieu de venir témoigner par nos larmes, combien nous sommes sensibles à la perte que nous en avons faite!*

Helas! que la condition humaine est déplorable! Nous ne venons au monde qu'en pleurant, & nous n'en sortons qu'en faisant pleurer ce que nous y laissons de plus cher.

Une sentence grave dans le commencement d'un Exorde, fait souvent assez d'impression dans les Esprits pour donner quelque soulagement à la douleur. Les Anciens tiroient ces paroles des sentimens de leurs grands Hommes, & presentement c'est d'ordinaire l'Ecriture Sainte qui nous les fournit.

Si quelque prodige devance ou accompagne la mort d'une Personne illustre; nous en pouvons faire une application conforme à nôtre dessein. Saint Ambroise parlant sur la mort de Theodo-

se le Grand ne manqua pas de dire que les tremblemens de terre qui venoient d'effrayer tant de monde, que les pluyes qui avoient inondé plusieurs contrées, & que les nuages qui cachoient le Ciel depuis si long-tems, avoient assez annoncé aux hommes qu'un grand Empereur leur alloit être enlevé.

Quelquefois on parle des miseres de la vie, & l'on raconte une partie des accidens qui la peuvent faire perdre ; mais il est encore plus naturel de venir d'abord au sujet de nôtre affliction, & d'adresser la parole à la personne la plus considerable de l'Assemblée. En voilà assez pour l'Exorde.

Il n'est pas necessaire de traiter de la Narration ; car s'aviseroit-on de faire l'Oraison Funebre d'un Homme sans raconter ce qu'il auroit fait de plus loüable ? Il suffit que nous ayons traité dans le Panegyrique de la maniere dont on peut faire ce recit, & que nous ayons fait connoître que la Confirmation est d'ordinaire inutile dans ces sortes d'ouvrages. Il ne reste qu'à parler de la Peroraison. Disons en peu de mots, que l'on y fait souvent des vœux pour la felicité de la Personne que l'on regrette, que l'on y propose son exemple à suivre, & comme dans la derniere partie d'un discours, il faut aller au cœur autant que l'on peut ; l'Orateur ne finira qu'avec succés ; s'il a l'art de tirer des larmes des Assistans, ou de les renvoyer consolez.

Il y a des Harangues qui tiennent le milieu entre l'Oraison Funebre & le Compliment de consolation. Elles doivent être d'un style plus élevé que le simple Compliment, mais il n'est pas necessaire qu'elles soient si pathetiques que l'Oraison Funebre. Ce sont des discours que font les Députez de quelque Compagnie considerable. On y peut exagerer le merite d'un illustre Mort : & pour soulager la douleur de la Personne à qui on adresse la parole, il est bon que l'on paroisse sensiblement touché de la perte qu'elle vient de faire.

Les Harangues dont nous parlons ne peuvent être composées que de ce qui convient à l'Oraison Funebre, ou au Compliment de condoleance : c'est pourquoi il est à propos de traiter de cette derniere espece de discours aprés avoir donné quelques préceptes qui regardent l'Oraison Funebre.

Nos amis sont sujets à tant d'accidens ; les maladies, la mauvaise fortune & la mort leur peuvent causer à tout moment de si grandes pertes, qu'il y auroit de l'inhumanité à ne leur pas témoigner que nous sommes sensibles à leur affliction. S'il dépendoit de nous d'apporter quelques remedes à leurs maux, nous se-



toit-il permis de ne le pas faire, & de leur refuser des marques d'amitié qui valent incomparablement mieux que les plus belles expressions de nôtre Eloquence ? Si, au contraire, nos amis viennent de faire des pertes irréparables, & que tout secours leur soit inutile, ne sommes-nous pas obligez de faire nos efforts pour adoucir l'amertume de leur douleur.

Quand la mort vient de leur enlever une personne qui leur étoit chere, ne condamnons pas leurs premieres larmes ; laissons-les couler, & témoignons seulement que nous y prenons beaucoup de part. Representons ensuite combien est generale la loi de subir la mort, & l'injustice qu'il y auroit de s'en plaindre, n'y ayant jamais eu d'exception, non pas même pour les plus Grands de la Terre. Quand nous aurons mis ce premier appareil à la blessure, nous dissimulerons ce que la mort peut avoir d'affreux, & nous la peindrons comme la fin des miseres de la vie. Nous ferons voir que les Courtisans sont rongez d'une ambition continuelle, & que les gens de guerre ne sont occupez qu'à chercher la fin de leur vie à travers les fatigues & les dangers. Que l'indigence fait travailler depuis le matin jusqu'au soir, & que les richesses donnent des peines insupportables à acquerir & à conserver. Nous citerons un pere qui pleure la perte de ses enfans, un autre qui tremble à tout moment pour les siens. Enfin que ne pourrons-nous pas dire des adversitez qui sont inseparables de la condition humaine ? Quels exemples n'apporterons-nous pas, de quelles révolutions ne pourrons-nous point parler ? Il ne sera pourtant pas necessaire de citer des Monarchies détruites, ni des Maisons ruinées ou éteintes, s'il ne s'agit que de la perte d'un simple Particulier ; mais nous remettrons dans le souvenir d'un ami affligé la fin déplorable de quelque Personne illustre qu'il aura connuë. Nous ferons revoir cette Personne dans l'éclat, nous la montrerons dans l'abondance de toutes les choses qui rendent la vie heureuse, pour faire remarquer plus vivement la mort étrange & funeste qui a succedé à ce bonheur. Nous pourrons parler ensuite succinctement de ce que la personne que l'on regrette a fait de plus loüable durant sa vie, & des circonstances qui peuvent faire supporter sa mort plus patiemment. Nous ajoûterons que les larmes sont inutiles, & même indignes d'une personne qui a de la sagesse & de la fermeté.

Si c'est un homme d'esprit ou de courage que nous entreprenions de consoler, nous lui ferons connoître que ce n'est pas à lui à se plaindre avec tant d'excez. Si l'occasion le permet, nous don-

nerons des exemples pour appuyer nos raisons ; & même nous pourrons dire quelques mots en passant de l'ancienne coûtume des Lyciens, qui dans les ceremonies des Funerailles, habilloient en femmes les hommes qui pleuroient la mort de leurs parens.

Rien ne contribuë plus à la consolation d'un affligé, que de lui parler de l'affection d'une personne qui lui est, ou qui lui doit être plus chere que celle qu'il a perduë. C'est ainsi que Seneque entreprend de consoler Polybe qui est désolé de la mort de son frere, & qui cependant est comblé de biens & de dignitez par l'Empereur Claude. *Songez à Cesar*, lui dit Seneque, *pour oublier le reste du monde, & sçachez qu'il ne vous est point permis de vous plaindre de la fortune tant quelle vous conservera Cesar.*

Democrite voyant que rien ne pouvoit consoler Darius de la mort de la Reine son Epouse, lui promit de la ressusciter, *Pourvû toutefois*, ajoûta-t-il, *que vôtre Majesté m'accorde ce que je lui demanderai pour executer un dessein si extraordinaire.* Le Roi surpris de cette proposition faite par un si grand Homme, écouta avec une attention qui suspendit sa douleur, & ayant promis tout ce que l'on pourroit souhaiter de lui, Democrite reprit ainsi la parole. *Seigneur, encore que vôtre Empire soit d'une étenduë immense, je me contente que l'on y trouve seulement trois personnes de vôtre âge qui n'ayent jamais pleuré pour la mort de quelqu'un qui leur ait été cher. On n'aura qu'à me mettre entre les mains leurs noms par écrit, j'en ay besoin pour tenir à vôtre Majesté la parole que je lui ay donnée.*

L'on jugea que la chose n'étoit pas possible, & Democrite prit sujet de remontrer au Roi qu'il devoit moderer sa douleur, puisqu'il étoit dans un Monde plein de pareils accidens & sujet à une fatalité si generale.

C'est de là que nous pouvons prendre aussi un des plus forts moyens de consoler nos amis, en faisant voir l'absoluë necessité qu'il y a ou que l'on nous voye bien-tôt mourir, ou que nous voyions mourir les autres. On leur peint comme moins affreux le dernier de ces deux malheurs, malgré les beaux raisonnemens que peuvent faire les personnes qui veulent paroître genereuses. Ajoûtons pour derniere observation que dans les Complimens que la tendresse & la bienséance exigent de nous pour un ami affligé, nous devons parler d'une maniere simple, naturelle & éloignée de toute affectation; au lieu que les Harangues que l'on adresse aux Grands, & que les Oraisons Funebres que l'on prononce dans les Eglises, doivent avoir des expressions plus nobles & plus figurées.

Quels

Quels Exemples ne pourrois-je pas rapporter sur cette matiere? Nous avons une infinité de Lettres de consolation dans nos Auteurs, & je ne sçai si pour l'Oraison Funebre, aucune Nation se peut comparer à la nôtre. Plusieurs de nos Prélats fameux par leur Eloquence, & beaucoup d'autres Orateurs celebres se font admirer dans ce genre d'écrire; & je ne doute pas que je ne me trouve embarrassé à choisir, si je me vois obligé de donner de ces Harangues dans l'endroit de mon Ouvrage qui en pourra demander.

Je me contenterai cependant de citer quelques pensées d'une Oraison Funebre prononcée par un Ancien, & de tirer d'un de nos Auteurs, un Compliment de consolation.

Pericle ayant à loüer ceux des Atheniens qui avoient été tuez au commencement de la guerre du Peloponnese, parle à peu prés en ces termes.

La plûpart approuvent la coûtume de faire l'Oraison Funebre de ceux qui sont morts pour la défense de leur païs, mais je pense que ce devroit être assez de leur faire des Funerailles publiques; il suffit qu'ils ayent signalé leur valeur par de belles actions: ce qu'ils ont fait vaut beaucoup mieux pour immortaliser leur memoire, que tout ce que nous pouvons dire. Et puis faut-il que l'on fasse dépendre leur Panegyrique d'un Orateur qui peut ne leur pas donner toutes les loüanges qu'ils meritent, ou n'être pas crû s'il les donne? Car enfin, Messieurs, il est extrémement difficile de garder un juste temperament dans cette occasion. Les amis s'imaginent toûjours que l'on n'en dit pas assez, & les autres sont persuadez que l'on en dit trop. Il faut pourtant suivre un usage que nos Ancêtres ont établi, & tâcher de satisfaire une partie de cette Assemblée sans choquer l'autre.

Cet illustre Grec fait ensuite l'éloge de la République d'Athenes, & continuë de cette sorte.

Nôtre valeur s'est fait un passage à travers les Terres & les Mers, & a laissé par tout des monumens de nôtre amitié ou de nôtre haine. C'est pour une Patrie si glorieuse que les Citoyens dont nous celebrons la memoire n'ont pas craint la mort; & je ne doute pas que ceux qui nous restent ne soient dans les mêmes sentimens. Ils voyent que les compagnons qu'ils ont perdus n'ont été ramollis, ni par les plaisirs, ni par les richesses; ils en ont voulu abandonner la joüissance pour courir à leur devoir, & se sont exposez genereusement aux perils, incertains de l'évenement, mais assurez de la gloire qui les devoit suivre. On peut souhaitter une vie plus longue que la leur, mais non pas une mort plus honorable; car lorsqu'ils se sont immolez pour le Public, ils ont acquis en

particulier une loüange éternelle. Leur valeur leur a dressé un superbe monument, non seulement dans ce lieu où reposent leurs os, mais dans la mémoire de tous les hommes. On n'oubliera jamais leuts actions immortelles, on les celebrera toutes les fois que l'on aura quelque occasion de les imiter ou d'en parler. Toute la terre est le tombeau des Hommes illustres, leur nom est connu par tout où leur gloire est répanduë, &c.

Voici le Compliment de consolation que j'ai promis.

Balzac à Me. la D. de Montausier.

Si en l'état où vous êtes vous pouvez recevoir de la consolation, Dieu seul vous en peut donner. Pour ne rien perdre, il faut lui offrir tout ce qu'on perd. C'est le moyen de priver la fortune de ses droits; par-là on ôte même à la mort la puissance de faire mourir.

Croyez-moi, Madame, faites une offrande du sujet de vôtre douleur; afin qu'il change de nature, & qu'il devienne la matiere de vôtre merite. Si vous metiez sur les Autels la chose que vous regrettez, vous en augmenterez le prix, la faisant passer à un saint usage. Par cette consecration, vous rendrez plus parfaite une creature que le Tems n'avoit pas encore bien achevée, & vous la possederez en Dieu bien plus sûrement que vous ne la possediez en elle-même. Dieu est fidele, Madame, il vous gardera ce que vous lui aurez donné. Vôtre don sera un dépôt que vous ne pourrez plus perdre, vous l'aurez confié à celui chez qui on trouve tout. Cette Philosophie que je propose à suivre est un peu abstraite, mais elle ne l'est pas trop pour une ame de la hauteur de la vôtre. Vous avez appris de Monsieur l'Evéque de Grasse & de tant d'autres Saints que vous pouvez appeller vos Saints domestiques, QU'IL Y A PLUS DE REMEDES EN NÔTRE RELIGION QU'IL N'Y A DE MAUX EN NÔTRE VIE. *Ainsi, Madame, vous préviendrez par vôtre pieté le secours que la raison humaine vous pourroit fournir dans cette occasion. J'aurois bien voulu qu'il s'en fût presenté une moins fâcheuse, pour vous renouveller les assurances de mes respects, &c.*

Felicitation.

Si nous sommes sensibles à la douleur des personnes pour qui nous avons de l'amitié ou de la consideration; il est juste que nous prenions aussi part à leur joye, & que nous les felicitions du bonheur qui leur arrive, comme nous tâchons de les consolons pendant leur malheur.

Nous pouvons feliciter de deux manieres differentes selon la difference des Personnes & des occasions. On harangue un Grand pour la prise d'une Ville, ou pour le gain d'une bataille, & l'on fait Compliment à un ami qui vient de gagner un procés considerable, ou d'être reçû dans une Charge importante. Nous felicitons aussi d'un Mariage, de la naissance d'un fils, du

recouvrement de la ſanté aprés une dangereuſe maladie, & de pluſieurs évenemens heureux.

Dans les diſcours dont je parle, on n'a qu'à ſe ſervir des preceptes contraires à ceux dont je viens de traiter pour les ſujets d'affliction. Ainſi quand on felicite, on témoigne la joye que l'on a du bonheur qui eſt arrivé, & l'on peut même exagerer les circonſtances de ce bonheur.

Si c'eſt pour une Victoire, on repreſentera quelles étoient les forces des Ennemis, & quels étoient les deſordres qu'ils faiſoient avant que d'avoir perdu la bataille dont il s'agit. On pourra décrire enſuite la conduite & les belles actions du General, les richeſſes & le repos dont les Peuples vont joüir par un ſuccés ſi avantageux. On peut finir par des actions de graces que l'on rend au Victorieux, ou par des vœux que l'on fait pour la continuation de ſa gloire.

Je ne trouverois guere moins d'exemples à rapporter ſur cette matiere, que pour les diſcours de conſolation. Je me contenterai d'en citer trois ou quatre de different caractere, que je tirerai de deux Auteurs de Genie different. On verra de quelle maniere Balzac felicite les Cardinaux de Richelieu & de la Valete ſur leur promotion au Cardinalat, & avec quel eſprit Voiture dine dans les choſes les plus ſerieuſes.

Je viens d'apprendre avec une joye ſenſible que le Pape vous a nommé Cardinal, & je ne doute point que vous n'ayez reçû cette nouvelle avec auſſi peu d'émotion que ſi elle vous étoit indifferente. Vous avez l'eſprit ſi au deſſus des choſes du monde, que vous les regardez toutes d'un même viſage. Mais, Monſeigneur, puiſque dans cette occaſion le bien public ſe trouve uni à vôtre interêt, & que l'Egliſe même ſe réjoüit pour l'amour de vous, pourquoi ne goûteriez-vous pas une ſatisfaction ſi pure? Je paſſe plus avant, Monſeigneur, & je dis que les gens de bien doivent ſouhaitter les grandes Dignitez comme des moyens neceſſaires à entreprendre les grandes choſes. S'ils ne le font, Dieu leur demandera compte de ſes graces, & le monde ſe plaindra qu'ils l'auront laiſſé en proye aux méchans. Ainſi, vous devez réſerver vôtre humilité pour les actions qui ſe paſſent entre Dieu & vous; mais pour les autres vous ne ſçauriez avoir trop de bien ni un rang trop élevé, puiſque la prudence doit être en état de ſe faire obéïr, & qu'il y a des vertus qui ne peuvent être exercées par les perſonnes qui ſont ſans autorité. Je ſuis donc ravi de joye de vous voir en un lieu d'où vous remplirez toute la Terre de lumiere, & où vôtre ſeul exemple pourra faire revenir la face de l'Egliſe à la pureté de ſon enfance. S'il y a appa- Balzac au C. de R.

rence d'attendre un si grand bien, & de voir les esprits des Rebelles persuadez, comme nous voyons leurs Villes forcées; c'est de vous, Monseigneur, que nous le devons esperer, vous qui pouvez achever les Victoires du Roi par la ruïne de l'Heresie. Toute la Terre vous demande vos ouvrages pour une derniere instruction, & pour la paix generale. Et moi qui cherche, depuis si long-tems, la véritable idée de l'Eloquence, & qui n'en trouve point qui ne soit fausse ou imparfaite, je me promets que vous la ramenerez telle qu'elle étoit à Rome, quand elle accusoit les Tyrans, & qu'elle défendoit les Provinces opprimées. Encore que la Pourpre soit éclattante, elle ne laissera pas de recevoir du lustre de cette qualité qui commande par tout où elle est, & qui est si propre au gouvernement des ames. Si je suis connu d'un autre siécle que le nôtre, & que mon nom aille jusqu'à la posterité, elle sçaura que je cherchai à vous connoître, & que mon esprit & mon cœur furent à vous dés que je vous pûis parler, &c.

Le même au Card. de la Valete.

Monseigneur, à la fin on vous a rendu justice, & vous avez ce que vous meritez depuis si long-tems. S'il se pouvoit rien ajoûter à la qualité d'un Homme qui compte des Rois entre ses Prédecesseurs, & dont les inclinations sont peut-être trop grandes pour vivre sous la puissance d'un autre, vous pourriez vous réjoüir de cette nouvelle. Mais étant sorti, comme vous êtes, de la plus belle source du monde, & né d'un Pere dont la vie est pleine de miracles, c'est assez que vous pardonniez à la fortune de ce qu'il a fallu que la necessité du tems ait obtenu d'elle ce qu'elle devoit à vôtre Nom. Je sçai qu'on vous pourra dire que vous êtes fait Prince d'un Etat qui n'est borné, ni par les Mers, ni par les Montagnes: mais pour moi qui ne me laisse éblouir à d'autre éclat que celui de la vertu, & qui ne regarde pas seulement la plûpart des choses qu'admirent les hommes; si je vous estimois plus grand & plus heureux que vous n'étiez, je n'aurois pas assez profité auprès de vous en la connoissance de vous-meme. Il est vrai qu'à l'opinion du Vulgaire, il y a de l'honneur à être le premier dans une Ceremonie & à porter un Chapeau de même prix que les Couronnes. C'est neanmoins une chose qui n'obligera jamais un homme sage à vous porter envie; & si vous n'aviez que ce point là sur moi, je serois encore mon maître & n'aurois pas renoncé à ma liberté. En effet n'avoir de juge en ce monde que vôtre réputation & vôtre conscience, tirer aprés vous un grand Peuple, dont les uns travaillent aux plaisirs de vôtre esprit, & les autres à la conduite de vos affaires; ce sont des avantages qui vous sont communs avec beaucoup de gens que vous méprisez. Mais faire de bonnes actions quand vous seriez assuré qu'elles ne viendroient jamais à la connoissance du monde, ne craindre que les choses deshonnêtes, croire que la

mort n'est bonne ni mauvaise d'elle-même, & que la recevoir dans une occasion honorable, elle vaut mieux qu'une longue vie ; c'est, Monseigneur, ce que j'estime en vous plus que vôtre Chapeau Rouge & que vos cinquante mille écus de rente. Il faut cependant que pour l'amour de Rome vous fassiez état d'une chose qu'elle vous envoye. Autrefois elle vous auroit dressé des Statuës & décerné des Triomphes. Mais puisque ce n'est plus par la force qu'elle maintient son Empire, encore faut-il se contenter des honneurs de la paix, & tenir à faveur une dignité que le Fils du Roi d'Espagne a desirée, &c.

Voiture felicite le même Cardinal d'un avantage remporté sur les Ennemis, & lui parle en ces termes.

Monseigneur, si vous vous souvenez de la passion que j'ai euë autrefois pour Renaud & pour Roger, vous ne douterez pas à cette heure de celle que j'ai pour vous ; puisque vous faites en pourpoint tout ce que ceux-là ne faisoient qu'avec des armes enchantées. Quand vous auriez été Fée, vous ne vous seriez pas jetté dans le peril plus hardiment que vous avez fait. Vous avez porté la valeur jusques aux dernieres bornes où elle puisse aller, & au plus haut point où la puissent mettre ceux qui n'ont point d'autres vertus que celle-là. Je vous avouë, Monseigneur, que si la guerre avoit été achevée par ce dernier exploit dont vous avez été la principale cause, & qu'il ne vous restât plus rien à faire qu'à venir triompher ; je recevrois une extrême joye de tout ce que j'entens dire ici de vous, & je me mettrois à écrire vôtre Histoire avec beaucoup de repos & de plaisir : mais quand je songe qu'il y aura d'autres occasions où vous pourrez courre la même fortune, & que je ne suis pas assûré de ce qui arriveroit à la fin du Livre ; je ne sçaurois joüir qu'avec inquietude de la gloire que tout le monde vous donne. La crainte de l'avenir ne me laisse pas bien goûter le contentement des choses presentes. Je laisse donc à ceux qui n'ont pas tant d'affection pour vous, que j'en ai, & à qui vous n'êtes pas si necessaire qu'à moi, à vous donner des loüanges. Tout ce que je puis faire à cette heure, c'est, Monseigneur, de vous supplier très-humblement de ménager mieux la plus illustre Personne de nôtre siécle, & de ne donner pas tant à la vaillance que vous veniez à violer la justice. Celle-ci veut que vous ne hazardiez pas si librement le bien de tant de monde, & que vous conserviez une vie où non seulement tant d'honnêtes gens ont interêt, mais qui importe même plus à la France que le païs que vous défendez.

Voici une felicitation encore plus conforme au Genie de Voiture que la précedente. Cet Auteur parlant de la bataille de Rocroi badine ingenieusement selon sa coûtume, & reproche à

Monsieur le Prince ses belles actions & sa Victoire, d'une maniere plus agréable que n'auroient été les loüanges directes qu'il auroit données ouvertement comme mille autres auroient pû faire.

Monseigneur, à cette heure que je suis loin de vôtre Altesse, & qu'elle ne se peut vanger; j'ai résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle depuis long-tems, & que je n'avois osé lui déclarer pour ne pas tomber dans les inconveniens où j'avois vû ceux qui avoient pris de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, & vous seriez injuste, si vous pensiez faire les actions que vous faites, & qu'il n'en fût autre chose, ni que l'on n'osât vous en parler. Si vous sçaviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assûré que vous en auriez honte, & vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect & peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la verité, Monseigneur, je ne sçai à quoi vous avez pensé, & ç'a été sans mentir trop de hardiesse, & une extrême violence à vous, d'avoir à vôtre âge, choqué deux ou trois vieux Capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté; d'avoir fait tuër le pauvre Comte de Fonteine qui étoit un des meilleurs Hommes de Flandres, & à qui le Prince d'Orange n'avoit jamais osé toucher; D'avoir pris seize pieces de Canon qui appartenoient à un Prince qui est Oncle du Roi & Frere de la Reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de differend; Et enfin d'avoir mis en desordre les meilleures Troupes des Espagnols qui vous avoient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sçai ce qu'en dit le Pere Meusnier, mais tout cela est contre les bonnes mœurs, & il y a, ce me semble, grande matiere de Confession. J'avois bien oüi dire que vous étiez opiniâtre comme un Diable, & qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer; mais je n'aurois jamais crû que vous vous fussiez emporté jusques à ce point-là. Si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, & l'Empereur ni le Roi d'Espagne ne pourront plus durer avec vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, & politiquement parlant, je me rejoüis avec vôtre Altesse de ce que j'entens dire qu'elle vient de gagner la plus belle Victoire & de la plus grande importance que nous ayons vû en ce Siécle. La France que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignoit, s'étonne qu'à l'entrée de vôtre vie, vous ayez fait une action dont Cesar auroit voulu couronner toutes les siennes, & que vous redonniez aux Rois vos Ancêtres autant de lustre que vous en avez reçû. Vous avez fait voir que l'experience n'est necessaire qu'aux ames ordinaires, que la vertu des Heros vient par

d'autres chemins, qu'elle ne monte point par degrez, & que les ouvrages du Ciel sont en leur perfection dés leur commencement. Après cela vous pouvez vous imaginer comme vous serez reçû à la Cour, & la joye que les Dames ont euë d'apprendre que celui qu'elles ont vû triompher dans les Bals, vient de faire la même chose dans les Armées; que la plus belle Teste de France est aussi la meilleure & la plus ferme, &c.

Lorsque l'on rend graces à quelqu'un, on exagere ordinairement l'obligation qu'on lui a, & même les circonstances qui peuvent donner un nouvel éclat à la generosité du Bienfaicteur. On proteste qu'on ne l'oublira jamais, mais aussi que l'on ne sera jamais en état de la reconnoître parfaitement. Si nous adressons nôtre Remerciment à une personne d'un rang suprême, nous lui pourrons parler comme fait Ausone à l'Empereur Gratien. Action de graces.

L'élevation où vous êtes ne demande non plus la récompense des biens que fait vôtre Majesté Imperiale, que l'impuissance de nôtre condition permet de vous la donner.

Il dit dans un autre endroit.

Vous prévenez nos desirs, & vous êtes plus prompt à les satisfaire que nous ne le pouvons être à les former.

Il y a bien des personnes à la Cour qui pourroient faire de pareils Remercimens au Roi, & lui parler en ces termes.

Si l'on voit que nous rendons toûjours graces à vôtre Majesté de même façon, c'est qu'elle nous comble toûjours de biens avec la même generosité. Que ne pourrions-nous pas dire de tant d'autres qualitez admirables dont nous ressentons si avantageusement les effets? De cette valeur qui a étendu si loin vos conquêtes, de la bonté qui vous fait veiller continuellement à la sûreté de vos Sujets, de cette sagesse qui vous a fait abolir les Duels qui depuis tant de siécles causoient la desolation de la Noblesse, & enfin de cette pieté ferme & vigoureuse qui vient de faire pour la Religion, ce que tant d'autres Rois n'avoient seulement osé penser?

Plusieurs grands Hommes ont fait des Panegyriques entiers pour des Remercimens. Sans citer Pline & Ausone dont nous avons déja parlé, voici quelques pensées de Mamertin quand il remercie l'Empereur Julien du Consulat qu'il lui a donné.

Je vous rends graces, Prince Auguste, de l'estime que vous avez de moi, si vous me jugez digne du present que vous venez de me faire; & quand même vous croiriez que je ne le merite pas, je ne laisserois pas de vous être redevable, & de vous remercier d'un Don que je ne tiendrois que de vôtre seule bienveillance.

Que ne pouvons-nous pas dire dans une action de graces, lorsque nous avons reçû une faveur que nous n'avions pas lieu d'esperer, & que l'on nous tire d'un danger qui paroissoit inévitable pour nous élever aux plus hautes Dignitez ? C'est pourquoi Esther qui étoit étrangere à la Cour d'Assuerus avoit une ample matiere de remercier ce Prince, lorsqu'à sa priere il révoqua l'Edit qu'il avoit prononcé contre les Juifs, qu'il sauva Mardochée, & fit souffrir à Aman le supplice qu'il avoit fait ordonner pour les autres ?

Dans l'Epilogue on peut faire une protestation d'une éternelle reconnoissance. *Je finis mon discours*, dit Ausone, *mais ma reconnoissance ne finira jamais. En quelque lieu que j'aille, j'aurai toûjours mon Bienfaicteur devant les yeux. Au Temple, je ferai des vœux pour lui ; au Senat je me souviendrai du rang qu'il m'y a donné, &c.*

Lorsque le fameux Scipion eut rétabli les affaires des Romains en Espagne, & qu'il eut pris soin de celles des Sagontins, ce Peuple envoya des Ambassadeurs à Rome, & le Chef de la députation rendit graces au Senat de cette sorte.

Bien que l'on ne puisse rien imaginer au delà des maux que nous avons soufferts, pour vous conserver jusqu'à la derniere extrémité la foi que nous vous avions donnée ; Nous avoüons neanmoins que vous nous avez si bien traitez ensuite, que nous aurions tort de nous plaindre de nos miseres passées. Vous avez entrepris la guerre pour nous, & vous l'avez continuée durant quatorze ans avec tant d'ardeur & de fermeté, que vous avez été poussez plus d'une fois sur le bord du précipice. Lorsque vous aviez à soûtenir une guerre sanglante dans le sein même de l'Italie, & que le redoutable Annibal étoit à vos portes, vous ne laissâtes pas d'envoyer une Armée en Espagne pour ramasser le triste débris de nôtre naufrage. Pub. & Cn. *Dés que les deux Scipions furent dans la Province, ils ne cesserent non plus de travailler à ce qui nous pouvoit être avantageux, qu'à tout ce qui pouvoit être contraire aux ennemis. Ils rétablirent d'abord nostre Ville, ils envoyerent par toute l'Espagne chercher ceux de nos Citoyens qui avoient eté vendus, & les tirerent de la servitude. Nous touchions déja à un bonheur parfait, & nous étions prêts à passer d'une miserable condition à une heureuse fortune, lorsque vos deux Generaux périrent, mais plus malheureusement & avec plus de douleur pour nous que pour vous. De sorte qu'il sembla que nous n'avions été rappellez d'un long bannissement à nostre premiere demeure, que pour y perir une autrefois, & que pour être les témoins d'une seconde cheute de nostre Patrie ; mais vous nous envoyâtes Scipion qui dissipa toutes nos craintes, & puisque vous venez de le*

creer

créer Consul, nous sommes heureux d'avoir une si agréable nouvelle à faire sçavoir aux Sagontins, de les assûrer que vous avez donné cette glorieuse récompense à un Guerrier illustre qui est nôtre esperance & nôtre salut. Il a déja pris un si grand nombre de Villes sur nos Ennemis, & abaissé de telle sorte l'orguëil des Turdetans & des Carthaginois, que nous pouvons assurer que nous serons long-tems à couvert de leurs insultes. C'est pourquoi le Senat & le Peuple de Sagonte vous ont envoyé les dix Ambassadeurs que vous voyez, pour vous remercier de ces avantages, & pour vous protester qu'ils les trouvent si considerables, qu'ils n'en peuvent esperer, ni souhaitter de plus grands de la main méme des Dieux immortels. Nous venons aussi pour vous témoigner la joye que nous avons, que les choses vous ayent si heureusement succedé durant ces dernieres années, que vous ayez conquis l'Espagne jusqu'où l'Ocean borne la Terre, & qu'en Italie vous n'ayez laissé aux Carthaginois que ce qu'enferment leurs retranchemens. Nous avons ordre aussi de rendre graces de ces heureux évenemens à Jupiter, Protecteur du Capitole, & de lui offrir cette Couronne d'or pour les Victoires que vous avez remportées.

On voit dans le Remerciment que nous venons de rapporter, que les Sagontins commencent par une grande marque de reconnoissance pour les Romains, en faisant voir la misere d'où ils venoient de sortir par leur secours. Ils entrent ensuite dans le détail des plus importantes obligations qu'ils leur ont, & parlent des guerres qu'ils avoient entreprises pour leurs interêts. Ils loüent la valeur & la conduite des deux Scipions, & ce qu'ils avoient fait pour le rétablissement de Sagonte. Ils témoignent combien les Sagontins avoient perdu en la mort de ces deux Generaux, & de quelle maniere ils en furent affligez. Puis ils font, avec justice, un éloge encore plus grand du fameux Scipion qui alla commander en Espagne aprés la mort de son pere.

Il étoit fils de Publius Cornelius & neveu de Cn.

En finissant, ils ne se contentent pas de faire connoître la part qu'ils prennent à la prosperité des Romains, & la joye qu'ils ont des Victoires que ces genereux Alliez ont remportées en Italie & en Espagne; mais ils en rendent graces aux Dieux, & pour une éternelle marque de reconnoissance, ils offrent une Couronne d'or à Jupiter Capitolin qui étoit Protecteur de Rome.

On peut voir par ces petites observations que dans une action de grace, il est bon de particulariser les obligations que l'on a, qu'autrement on tombe dans ces Complimens vagues & generaux qui conviennent à toute sorte de Remerciment.

On peut remarquer aussi qu'il est bon que nous fassions des vœux

pour la personne à qui nous sommes redevables, si le bienfait est d'une grande importance, & que le Bienfaicteur soit d'un rang fort élevé au dessus de nôtre condition. Enée, quoique d'une Maison Royale, ne laisse pas d'en user ainsi quand il remercie Didon. Il proteste que ni lui ni le reste des Troïens ne pourront jamais reconnoître dignement ses bienfaits. Que tout ce qu'ils peuvent est de prier les Dieux de vouloir récompenser une Reine si genereuse.

Aprés une Harangue d'action de graces, donnons un Exemple d'un simple Remerciment.

Je voi bien, Monsieur, que vous ne vous contentez pas de me faire toûjours de nouveaux presens, vous voulez que ce soit toûjours avec de nouvelles graces. Vous accompagnez vos bienfaits de circonstances si obligeantes, qu'il n'y a personne au monde qui les sçache assaisonner comme vous. Je vous en remercie trés-humblement, & je vous supplie de croire que rien ne demeurera si avant dans mon cœur & dans mon esprit, que la mémoire de ce que vous m'avez envoyé. Mais ne croyez pas, s'il vous plaît, que ce soit vôtre present qui m'ait le plus touché. Je suis plus sensible à ce que vous me faites l'honneur de me dire qu'à ce que vous me donnez; & je prends si peu garde à mes interêts, que je préfererai toûjours vôtre approbation à tout le bien que vous me pourriez jamais faire. Cependant, Monsieur, vous me permettrez de vous dire que les loüanges que vous me donnez sont si bien écrites, que j'aimerois mieux sçavoir loüer ainsi que d'être loué de la sorte, & je serois plus glorieux de les avoir données que de les avoir reçûes.

Pour l'Entrée d'un Grand.

Voyons presentement de quelle maniere on peut haranguer un Prince, ou un Magistrat considerable qui fait son Entrée dans une Ville.

Il me semble qu'il faut d'abord considerer quel est le sujet de son arrivée. S'il ne fait que passer ou qu'il ne vienne que pour voir quelques raretez, on pourra se contenter de lui faire un Compliment qui témoigne avec quel plaisir & quel respect il est reçû, sans qu'il soit necessaire de s'étendre jusques à une Harangue pathetique & pleine de reconnoissance. Mais quand un Prince ou un Intendant vient pour appaiser des troubles, ou pour quelqu'autre avantage qui regarde le Peuple, on doit montrer la joye que son arrivée fait éclatter par tout. Il faut aussi qu'on parle avec quelque exageration de l'obligation qu'on lui a, & que l'on en décrive les particularitez d'une maniere qui fasse voir combien la Ville ou la Province lui est redevable; de sorte que passant à

l'action de graces, on se peut servir de la plûpart des Maximes dont nous avons traité sur cette matiere-là.

A joûtons quelques circonstances qui ne conviennent pas toûjours au Remercîment, & qui sont ordinairement essentielles à la reception d'un Prince. Si son voïage a été prémedité, on lui fait connoître avec quelle impatience on attendoit son arrivée ; & si au contraire il vient inopinément, on lui témoigne que la surprise en est d'autant plus agréable. On peut remarquer aussi d'autres particularitez du voïage ; s'il a été long & durant une saison incommode, si le grand Seigneur l'a fait avec diligence, pour apporter un remede plus prompt aux maux du païs où il arrive.

Si c'est un Souverain qui visite ses Etats, on peut representer, en general, le bonheur des Villes qui se trouvent sur sa route, & descendant ensuite dans le particulier pour parler du Peuple qui a l'honneur de le recevoir, on proteste que ses transports de joye & de zele passent tout ce que l'on peut sentir ailleurs dans une pareille occasion. Il est bon aussi de parler à l'avantage de la Ville, de faire valoir sa fidelité, son attachement au service, & ceux de ses Habitans qui se sont signalez avec plus d'éclat. On citera les Privileges qu'elle aura meritez, le nombre de ses Citoïens, les curiositez que l'on y peut voir, & les Fortifications dont elle est munie.

Il y a eu des Orateurs qui ont comparé ces Visites-là au cours du Soleil, qui pour le bien de l'Univers en fait le tour tous les ans, & passe par les douze Signes. D'autres portant la chose encore plus loin, ont trouvé quelque rapport de cette peine du Souverain aux soins de la Providence ; mais il me semble qu'il ne faut se servir de cette comparaison qu'avec une grande retenuë, & que l'on doit s'éloigner de la licence que se donnoient les Anciens dans ces sortes de matieres.

Antoine faisant son Entrée dans Athenes voulut qu'on le traitât en Dieu Bacchus, & qu'on lui rendît les mêmes honneurs que ce fils de Jupiter reçut autrefois, quand il revint de la conquête des Indes. Les Atheniens par une flaterie indigne d'un Peuple si celebre, ne consentirent pas seulement à tout ce que prétendoit Antoine, mais ils le prierent même de vouloir bien épouser Minerve, Déesse Protectrice de leur Ville. Antoine n'eut pas la dureté de refuser ce Parti, mais il demanda mille Talents pour la Dot. Les Atheniens surpris d'une réponse qu'ils avoient si peu attenduë, parurent déconcertez & interdits. Un d'entr'eux ne laissa pas de prendre la parole & de repartir de cette sorte. *Nous*

n'avons pas oui dire que vôtre Pere Jupiter eût exigé une pareille somme de Semelé vôtre mere.

La remarque historique ne servit de rien, le nouveau Dieu voulut de l'argent, & le Mariage que les Atheniens furent contraints de payer, fut une amande d'environ deux millions de livres dont ils virent punir leur adulation.

On décrit la magnificence de l'Entrée, des Arcs de Triomphe & des autres Monumens que l'on a élevez à la gloire du Prince. On explique les Inscriptions qui parlent de ses belles actions ou de ses bienfaits, & qui font aussi mention de ce que ses Ancêtres ont fait de plus memorable.

Enfin que ne se permet-on pas dans ces occasions, puisque l'on y fit autrefois l'éloge de Domitien ? Comme ce Prince revenoit d'un long voïage, Martial exagera la joye qu'en avoient les Romains, & l'amour qu'ils portoient à cet Empereur. Dans un autre endroit, il se plaignit que la nuit qui précedoit son Entrée étoit trop longue pour l'impatience d'un Peuple qui mouroit d'envie de voir son Maître. Puis s'adressant à Domitien, il eut l'audace de lui parler en ces termes. *Ne differez pourtant pas d'entrer, ô Cesar, peut-il être nuit où vous êtes ?*

Quelle licence poëtique de representer Domitien comme un Astre; & d'en promettre un beau jour. Nous avons cité un éloge mieux fondé, c'est celui que fit Pline le Jeune en décrivant la maniere dont Trajan voulut entrer dans Rome. Nous pourrions rapporter ce que l'on a dit aussi de Theodose sur une pareille occasion; mais pourquoi chercher dans l'Antiquité & parmi les Etrangers ce que nôtre Siécle & nôtre Nation nous peuvent fournir ?

Il y a plusieurs années que le Roi revenant d'Alsace aprés la prise de Strasbourg, fut harangué à son arrivée à Mets, en ces termes, par Mr. l'Evêque de Mets, ci-devant Archevêque d'Ambrun.

SIRE,

Par Mr. l'Evêque de Mets, ci-devant Archevêque d'Ambrun.

La Victoire qui fait le comble de la fortune des Heros a toûjours un malheur comme necessaire & inseparable des triomphes. C'est qu'elle est accompagnée de ruïne & de desolation. Elle ravage les Provinces, elle répand le sang, elle cause les larmes, les cris & le desespoir par des suites funestes. Ainsi un Conquerant qui a mérité le nom d'Africain pour avoir subjugué une partie du monde, se vanta

dans un Poëte qu'il prétend se faire un chemin pour monter au Ciel & à la gloire par les Trônes renversez, par les Sceptres brisez, par l'incendie des Villes, & par les calamitez publiques.

Mais, SIRE, *nous recevons aujourd'hui en Vôtre Majesté un Conquerant nouveau qui triomphe avec une gloire toute pure, qui remporte des victoires innocentes, qui fait des conquêtes par la seule terreur de son Nom, par le seul bruit de ses armes, & sans les acheter par le sang. Une des plus grandes & des plus riches Villes d'Allemagne vient de se mettre sous vostre obëïssance, & rend un témoignage éclattant de cette verité. Elle se separe par un choix quasi libre de l'empire infortuné où elle étoit assujettie, pour joüir du bonheur de celui de Vôtre Majesté. Il est facile de trouver la cause de ses merveilles, & d'éclaïrcir les esprits qui paroissent étonnez d'une victoire si surprenante. C'est que nous sommes parvenus au siecle heureux de Vôtre Majesté, où les armes & la justice se prétent une mutuelle assistance. Elles soûtiennent également la réputation de vostre Regne, & partagent toutes les actions de vostre vie glorieuse. Les Loix justifient les Guerres que vous entreprenez, & vos victoires appuyent les Loix, & en maintiennent la vigueur. Les droits de la Couronne de Vôtre Majesté qui sont si connus, produisent vos justes resolutions, & les armées redoutables que vous commandez en personne font revivre, rappellent & rendent effectifs ces mémes droits pour l'accroissement de la France.*

La conscience de Vôtre Majesté est instruite & édifiée par les décisions des Magistrats, & des Jurisconsultes; & son bras armé de puissance entreprend & execute ce qui a été résolu avec des précautions si justes. Enfin les Princes & les Peuples qui reconnoissent la justice des armes de Vôtre Majesté, cedent tout aux demandes légitimes d'un si juste Vainqueur.

Autrefois les Traitez qu'on faisoit avec la France demeuroient sans execution, quand les conditions nous en étoient avantageuses; l'on promettoit tout pour l'avenir, & l'on retenoit tout pour le present: l'on cedoit en apparence par les termes des Traitez, & l'on gardoit tout dans la verité par la force; parce qu'on sçavoit bien que la partialité dans les conseils, la négligence dans les affaires, les conjonctures des tems foibles faisoient évanoüir toutes les promesses, jusques là que l'Empereur Maximilien premier, avoit coûtume de dire que dans tous les Traitez qu'il faisoit il y avoit un article en blanc ou invisible, qui lui en laissoit ou l'explication, ou l'execution libre.

Un Roi toûjours juste & victorieux a délivré de ce reproche la memoire de ses Prédecesseurs. Il est invincible, immuable & fidelle dans

ses promesses; mais il veut qu'on accomplisse exactement celles qui lui sont faites. Il défere à la plus severe justice quand elle s'oppose à ses progrés. Mais persuadé par le méme principe, il maintient hautement par sa valeur les prérogatives de sa Couronne. La fidelité de ses conseils, son application continuelle aux affaires, sa fermeté courageuse & ses armes puissantes ôtent toute esperance de changement à ses ennemis.

C'est, SIRE, *sur ces Frontieres que retombe principalement le bonheur d'étre à l'abri du trône du plus grand des Rois, puisqu'elles étoient auparavant desolées par les insultes & par les invasions des Princes voisins. C'est l'Eglise de Mets qui ressent plus fortement les effets de la protection de Vôtre Majesté, puisqu'elle rentre dans ces biens usurpez par la violence. Elle voit revenir, pour lui rendre hommage, des Vassaux qui s'étoient érigez en Souverains par la décadence de sa premiere grandeur. Vôtre Majesté a accrû pacifiquement les limites de la France par la souveraineté, que le Traité de Munster vous a donnée sur ce païs vaste qui s'étend entre la Moselle & le Rhin.*

Tout est grand, tout est auguste en la Personne de Vôtre Majesté; & la voix des Peuples de l'Europe, celles de vos Sujets & des Etrangers, pour rassembler les differents éloges qui sont dûs à vos vertus, vous attribuënt le nom de Grand, pour dire que LOUIS *est également admirable dans la guerre & dans la paix. Il faut avoüer toutefois que parmi les perfections qui éclattent dans les grands Hommes, il y en a toujours une qui prédomine, qui fait leur difference essentielle, ce qui est comme le caractere specifique qui les distingue.*

Nous n'avons pas peine, SIRE, *à découvrir la perfection qui brille le plus entre vos qualitez glorieuses. Elle s'est manifestée visiblement dés vos premieres années. La guerre a toujours été vôtre plus forte passion; aussi voyons-nous que les Heros les plus renommez ne sont parvenus à la gloire que par la valeur, par les combats, par les victoires & les conquêtes. Un air digne de l'Empire qui paroît dans toutes les actions de Vôtre Majesté, un génie pénetrant & patient tout ensemble, propre à régler les entreprises les plus hardies, une valeur naturelle capable de les executer, une vigilance infatigable, une santé à l'épreuve de tous les travaux, une bonté, une affabilité, une douceur qui gagne les cœurs, un esprit aussi present dans les perils des siéges & dans les combats que dans les Fêtes de la Cour, une experience consommée dans l'art de la guerre, forment dans vostre Personne sans aucune exageration un grand Capitaine; mais les plus fortes places de l'Europe, en Flandre, en Hollande, emportées par la presence de Vostre Majesté en ses armées, les batailles gagnées, les Pro-*

vinces soûmises en aussi peu de tems qu'il faudroit pour les parcourir, la victoire qui vole pour vous de toutes parts, en Allemagne, en Catalogne, en Italie, sur la terre & sur la mer, un Etat nouveau ajoûté à vostre Couronne par vos armes, aussi grand que celui que vous avez herité de vos Ancêtres, vous represente au Monde sous l'image d'un Conquerant invincible. Toutes ces actions incroyables marquent vostre caractere, elles déterminent la signification vague du titre de Grand, que d'autres Princes ont affecté de joindre à la qualité précise de Conquerant qui vous distingue d'avec eux.

Mais s'il est permis de prévoir la grandeur du destin des Heros, & si nous considerons les qualitez personnelles & heroïques de Vostre Majesté, les beaux jours de sa vie, les tresors immenses, les sentimens de vertus & d'honneur répandus par une influence superieure des vostres, dans l'esprit des Chefs & des Soldats; enfin l'amour de tous pour vostre gloire, ne pourroit-on pas dire que si vous vouliez vaincre pour vaincre, conquerir pour conquerir, & prendre tout sans rien redonner aux Princes dépoüillez à la façon du Conquerant d'Asie, Vostre Majesté auroit déja porté, où elle porteroit plus loin ses armes à l'avenir qu'il ne fit les siennes, qui passerent seulement de la Macedoine jusqu'au bord de l'Euphrate. Disons davantage, vos flotes dominent sur de grandes mers qu'Alexandre n'a jamais connuës.

Il ne faut pas s'étonner, SIRE, *si nous celebrons avec tant d'ardeur les conquêtes de Vostre Majesté: nous admirons d'un costé la gloire qui vous environne, & de l'autre nous sommes touchez, dans le fond de l'ame, des avantages signalez qu'en reçoit la Religion Catholique; car l'on peut dire, suivant l'expression d'un Pape, que le Roi du Ciel & celui de la Terre, ont une espece de confederation en ces rencontres. Par tout où Vostre Majesté régne, & par tout où elle triomphe, elle y fait aussi-tost régner & triompher* JESUS-CHRIST.

Que ne doit-on point au zele de Vostre Majesté pour l'exaltation de la Foi dans trente Villes prises en Hollande, & sur tout à Utrect où Vostre Majesté avoit redressé les Autels, & rétabli la celebration des saints Mysteres jusqu'à ce que préferant le bien public au sien particulier, diminuant, pour ainsi dire, sa gloire par sa moderation, ou moins combattant pour sa clemence le titre auguste de Conquerant; Elle a bien voulu abandonner ces belles conquêtes comme le prix necessaire de la paix de l'Europe. Que Rome admire avec réverence, ce que Vostre Majesté vient de faire à Strasbourg, où marchant sur les vestiges des premiers Empereurs Chrétiens, Elle a fait rendre la Basilique, où l'Eglise Cathedrale aux Catholiques pour y exercer le veritable culte de Dieu, qui y avoit été profané il y a plus d'un siecle par les Sectaires.

Mais je ne dois pas omettre la protection que Vostre Majesté a donnée nouvellement à ce Diocese ; car Elle ne m'a pas seulement rétabli dans mes fonctions pastorales par son autorité dans le district de l'Archidiaconé de Strasbourg, le long de la riviere de la Saar, où depuis la naissance de l'Heresie de Luther, elles avoient été entierement interdites à mes prédecesseurs & à moi. Mais Elle a encore doté de nouvelles Eglises en ces lieux, & Elle y entretient presentement les Pasteurs de ses liberalitez pieuses, de crainte que la restitution des lieux Ecclesiastiques dont l'Heresie est en possession, ne fasse quelque préjudice aux interets spirituels de la Religion, & au salut des ames.

Les paroles nous manquent, SIRE, *pour exprimer les sentimens de nostre reconnoissance, & l'Eloquence n'a point de couleurs assez vives pour peindre la diversité de vos bienfaits envers l'Eglise. Que pouvons-nous donc faire en cette extrémité, si ce n'est d'offrir nos prieres à Dieu, esperant par sa misericorde qu'elles exhaleront devant son throsne une odeur agréable, qui attirera toutes les benedictions celestes sur vostre personne Sacrée.*

Si c'est un Intendant, ou quelqu'autre Magistrat considerable que l'on reçoive, aprés avoir témoigné la joye que cause son arrivée, on pourra parler de la necessité qu'il y avoit que le Souverain envoyât une Personne si habile, si équitable, si active & si ferme. On se promettra de sa Résidence que les scélerats seront punis, les Gens de bien protegez & la Police exactement rétablie.

Il y a peu de choses à changer pour haranguer un Prélat : on le peut loüer de sa pieté & de son erudition ; on peut parler des effets avantageux que vont produire ses bons exemples, & l'on se promet de voir, par ses soins, un réglement de la discipline Ecclesiastique, & une generale réformation des mœurs dans son Diocese.

Il y a encore d'autres especes de discours que l'on peut faire dans le Genre dont nous traittons, comme quand on reçoit un Docteur, un Académicien ou un Magistrat dans le Corps où ils veulent entrer.

C'est un bonheur que le sujet dont nous avons à parler, ait des circonstances qui puissent fournir des nouveautez, autrement l'on ne fait d'ordinaire que l'Eloge des personnes qui se presentent & des professions qu'elles veulent embrasser; de sorte qu'ayant assez donné de préceptes pour ce genre d'écrire, il ne sera pas difficile de choisir ceux qui seront les plus propres au dessein que l'on

l'on aura, sans qu'il soit necessaire que je tombe dans des redites en donnant encore un détail de ces maximes.

Voyons seulement de quelle maniere on peut loüer une Profession, puisque nous n'en avons traité qu'en passant. Voici en quels termes un Avocat a parlé de la sienne.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, jusques où cette illustre Profession a porté sa gloire & ses avantages dans les anciennes Républiques, & particulierement lorsque Rome commandoit à tout l'Univers. l'Eloquence des Avocats y a souvent regné sur les Maîtres du Monde. Elle accusoit des Princes coupables, elle défendoit des Rois accusez, elle accusoit des Gouverneurs & des Préteurs dont les Rois avoient été les suivans. Elle voyoit paroître des Sceptres & briller des Couronnes dans la foule des Clients, elle faisoit le destin des Monarchies, & le bonheur des Provinces : & bien souvent l'effet des persuasions d'un Orateur étoit la déliberation d'une Paix ou d'une Guerre qui changeoit la face du Monde. Si bien que je ne m'étonne pas qu'ils ayent été nos Maîtres, dans une profession animée par de si grands sujets & par des matieres si augustes. Mais le Barreau n'a pas conservé long-tems la grandeur de ces emplois ; ceux que l'Eloquence y a eus depuis, ont toujours été médiocres, & les Avocats ont imité en cela les premiers Dictateurs qui aprés avoir commandé des Armées & gagné des batailles, se contentoient d'aller cultiver avec des mains triomphantes, trois ou quatre arpens de terre en quoi consistoit tout leur Patrimoine.

C'est assez que nous aïons dit quelques mots en passant de ces differentes receptions dont nous venons de parler. Les Exemples que nous rapporterons sur cette matiere, donneront un plus ample éclaircissement.

Mais puisque nous avons traité d'une maniere plus étenduë, des Harangues qui peuvent regarder le retour d'un Prince, nous sommes obligez, ce semble, de nous étendre aussi sur ce que l'on peut dire sur le départ d'une Personne qui nous est chere, ou pour qui nous avons une extraordinaire consideration.

On fait connoître la douleur que l'on sent à ce départ, & la tristesse que va causer l'absence d'une Personne si illustre. On parle ensuite du bonheur dont va joüir le Païs où va le Prince, on souhaite que le voyage soit heureux, & que le retour soit prompt, &c.

Lorsque Virgile part de Rome pour aller à Athenes, Horace ne se contente pas de faire des vœux à plusieurs Divinitez qu'il lui veut rendre favorables, il adresse même la parole au Navire qui doit porter Virgile en Grece, & lui recommande son ami. Odarum lib. 1. Ode. 3.

Comme la Prose a plus de retenuë que la Poësie, voyons de quelle maniere elle s'exprime dans ces occasions. Il m'est tombé entre les mains une des Harangues que l'on fit à Orleans à la Reine d'Espagne, quand elle partit pour aller dans les Etats du Roi son Epoux. En attendant de rapporter ce discours tout entier, j'en donnerai un endroit qui convient au sujet que je traite.

Mr. Fourcroy Doïen du Chapitre d'Orleans.

Pour la conservation de cette Paix, son Altesse Royale, Monsieur, offre Vôtre Majesté sa Fille aînée. Il est vrai que ce sacrifice tend moins à détruire la Victime qu'à la couronner; & il semble qu'il ne nous doive donner que de la joye, mais le pouvons-nous voir sans douleur s'il ne se peut achever que par le départ de Vôtre Majesté?

Quand nous considerons qu'il faut que nous perdions une Princesse en qui cette Province pouvoit trouver un si puissant appui auprés d'un Pere qui l'aime si tendrement; une Princesse dont la pieté & les autres vertus pouvoient servir d'exemple à toute la France, l'éloignement de V. M. & la perte que nous faisons, causent la douleur dont vous voyez les marques sur nôtre visage. C'est ici, Madame, que nous ne pouvons nous empécher d'envier aux Espagnols l'ancien bonheur qui ne les a jamais abandonnez dans les traitez de Paix. On dit d'eux qu'ils ne sçavent pas si bien faire la guerre que nos François, mais que pour la paix, ils la font mieux que nous. C'est seulement dans les derniers Traitez qui ont été faits par nôtre incomparable Monarque qu'ils n'ont pas été si heureux, mais voici un moyen de se récompenser de leurs pertes. Ils enlevent à la France une Princesse qui vaut mieux que toutes leurs Villes & que toutes leurs Provinces.

Mais, Madame, il faut nous résoudre à cette perte. Tel est le sort des Filles de France. Elles ne trouvent pas de Couronnes dans les Etats qui les ont vû naître; & cependant leurs têtes ne sont faites que pour être couronnées, &c

Il y a des gens habiles qui dans une ample matiere de loüanges, aiment mieux ne choisir qu'un point & l'étendre, que d'entrer dans le détail de toutes les bonnes qualitez d'une personne extrémement louable; de sorte que dans un discours qui meneroit à la loüange du Roi, ils se borneroient à faire l'éloge d'une seule vertu, au lieu d'entreprendre le Panegyrique de ce grand Prince. Un Prélat prendroit plaisir à loüer le Roi d'avoir abattu l'Heresie, un Guerrier seroit charmé des conquêtes qu'il a faites, & un Magistrat admireroit avec quelle fermeté il a fait executer les Edits qui établissent la sûreté publique. Ce n'est pas que l'on soit obligé de se renfermer scrupuleusement dans une

ſeule circonſtance d'un grand mérite, il eſt permis de toucher à d'autres particularitez ; & c'eſt de la maniere qu'en a uſé un de nos beaux Eſprits en loüant le Roi d'avoir triomphé de l'Hereſie. On ne ſera pas fâché de voir en quels termes.

Triompher des tems, des lieux, & des hommes, c'eſt l'effet ordinaire de la valeur de nôtre invincible Monarque. En quelque tems qu'il ait pris les armes, on l'a toûjours vû couronner de la Victoire. La rigueur des ſaiſons, & les frimats n'ont pû rallentir ſa chaleur guerriere ; & lorſqu'il s'eſt trouvé obligé de pourſuivre ſes conquêtes pour le bien de ſes Sujets, il s'eſt fait des contrées faciles dans les lieux les plus inacceſſibles. Tout a été aiſé quand il a voulu entreprendre, & ce qu'il n'a pas vaincu, c'eſt ce qu'il n'a pas voulu attaquer. Il a donné quelquefois des bornes à ſa puiſſance, & arrêté les effets dont elle eſt capable, pour laiſſer à ſa bonté toute la gloire d'avoir vaincu par clemence ce qu'il pouvoit ſoûmettre par force. Les Peuples Etrangers n'ont jamais gémi ſous le poids de ſa juſtice, que quand leur témerité les a rendu dignes d'en éprouver la rigueur. Il y en a qui ont porté par amour le joug de ſes loix, dés qu'il l'a voulu, & ils l'ont trouvé agréable. Si ce Prince s'eſt trouvé redoutable dans la guerre, il s'eſt fait craindre & cherir dans la paix ; craindre par ſa juſtice en puniſſant les coupables, cherir par ſa bonté en donnant du ſecours & de la protection aux foibles que l'on a voulu opprimer. Il régne par amour, ſon pouvoir abſolu ne ſert qu'à répandre plus de bien ; & s'il a donné la paix à l'Etranger, c'eſt moins pour retrancher de ſes applications que pour les changer. Il a travaillé au repos interieur de ſes Peuples ; il a entrepris de détruire un mal ancien dont la malignité & l'étenduë avoient gâté tant de cœurs ; il a voulu mettre tous ſes Sujets dans un ſentiment uniforme. Il falloit être Loüis le Grand pour écraſer l'Hereſie, ce monſtre effroyable qui dévoroit tant d'ames depuis plus d'un ſiecle. On avoit beſoin de ſon courage pour le pourſuivre, de ſa force pour l'arrêter & pour le détruire. Auſſi l'a-t-il aneanti juſques aux moindres veſtiges, & n'en a laiſſé, dans la mémoire des hommes, que le ſouvenir qu'il a été & qu'il s'eſt vû détruit par un Prince en qui régne la Verité, la Juſtice & la Valeur. Il a fait connoître la Verité à ſes Peuples, il a fait rendre la Juſtice à Dieu, & il a fait paroître ſa Valeur, en ſoutenant avec force & avec conſtance la cauſe du Tout-puiſſant. S'il a gagné des batailles, s'il a regné heureuſement ſur les cœurs, il a bien plus fait en attaquant les ennemis de la Loi de Dieu. Il a rendu à Dieu des ames qui s'étoient éloignées depuis plus d'un ſiecle, du culte qu'elles lui devoient ; il a diſſipé les tenebres de leur erreur, & les a retirées du précipice où elles ſe jettoient avec autant de joye que d'aveuglement. Enfin il les a

remises dans l'obligation de rendre à Dieu ce qu'il leur demandoit, aprés les avoir rachetées si cher.

Adoucir des esprits rebelles, vaincre des cœurs endurcis, & fléchir des volontez opiniâtres, c'est ce qu'il a fait à nos yeux. Ce triomphe a été d'autant plus admirable que les suites en ont été merveilleuses. L'Heresie en est détruite, l'homme s'en trouve éclairé, & Dieu est servi. Tout rentre dans l'ordre de la pieté d'un Prince qui répand la Foi dont il est éclairé, &c.

CHAPITRE XIV.

Du Genre Déliberatif.

RIEN n'est plus important dans l'Eloquence que ce qui regarde les Déliberations sur les affaires publiques. Un homme qui sçaura persuader à propos la paix ou la guerre, qui portera le Souverain à faire des Alliances, à fortifier une Frontiere & à renforcer des Garnisons, ne contribuera-t'il pas à la gloire de son Maître & à la felicité des Peuples? Scipion délivra l'Italie du plus grand danger où elle se soit jamais trouvée; il en fit sortir les Carthaginois, il contraignit le redoutable Annibal de courir au secours de son Païs. Cependant Fabius que l'on appelloit le bouclier des Romains s'étoit opposé au sentiment de Scipion. Il avoit soûtenu qu'il y auroit une extrême imprudence à faire passer en Affrique des Troupes qui étoient si necessaires à la défense de l'Italie. Heureusement pour les Romains, Scipion l'emporta sur Fabius. Il proposa l'exemple d'Annibal à suivre, & fit voir que ce fameux Guerrier n'avoit voulu attaquer les Romains que dans leur propre païs. Que par cette conduite il avoit laissé l'Affrique en repos, & avoit desolé l'Italie en y faisant subsister plus de cent mille Ennemis.

On ne délibere que sur les desseins que l'on veut executer ou rompre, que sur les choses dont nous avons lieu de craindre ou d'esperer; & il seroit inutile de consulter sur celles que nous croyons impossibles, ou qui ne peuvent arriver que d'une seule maniere.

Lorsque dans une Déliberation nous voulons porter les Auditeurs à quelque entreprise considerable, nous agirions contre nôtre intention si nous faisions voir les difficultez que l'on y peut rencontrer. Il faut montrer, au contraire, que les obstacles que

l'on sera obligé de surmonter, sont plus aisez à vaincre qu'on ne s'imagine. On descend ensuite dans le détail des circonstances qui peuvent persuader cette facilité; & si c'est pour porter à la guerre il faut promettre des conquêtes, du butin, de la gloire, en un mot, tous les avantages que l'on peut esperer d'un favorable succés.

Si c'est pour l'établissement du Commerce, nous examinerons les richesses & les autres commoditez qu'il peut donner. Voici de quelle maniere un de nos Auteurs loüe la Mer & l'utilité que l'on tire de la Navigation. *Cét Element qui nous donne tant de sujets de plainte, a de si beaux intervales, & pour ainsi dire, des caprices si heureux, que l'on ne doute pas que la Mer ne soit plus utile que dommageable. Pour persuader en sa faveur, on dit qu'elle est le lien de la societé des hommes, & la ligne de communication qui les attache si avantageusement les uns aux autres. Que cette liaison a perfectionné tous les Arts & toutes les Sciences. Que sans elle tout nous paroîtroit incroïable, parce que nous ignorerions ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans la nature. Qu'il n'y a que la Mer qui nous puisse donner les choses necessaires en abondance & avec commodité. Que nous ne tenons les superfluës que de sa profusion, & que sans elle nous ne connoîtrions ni la pompe ni la magnificence. Qu'elle verse les richesses à des Peuples qui par tout ailleurs suëroient & travailleroient beaucoup pour acquerir peu de chose. Qu'enfin la Navigation est le plus noble effet de l'industrie des hommes, & la plus illustre marque de la fermeté de leur courage.*

Mais c'est un principe indubitable dans la Politique, que rien ne peut contribuer si puissamment à la grandeur d'un Etat que la Mer & les forces navales. Il me seroit aisé de le prouver par le progrés & par la décadence de toutes les Monarchies. Mais sans aller chercher des Exemples dans celles des Assyriens & des Perses qui sont comme les Terres inconnuës de l'Histoire, je remarquerai seulement en celle des Grecs que dix-huit Peuples du Continent de la Grece & de l'Asie, ou des Isles voisines gagnerent les uns sur les autres l'Empire d'Orient durant huit cens ans, & qu'ils en furent les Maîtres ou les Vaincus à mesure qu'ils se trouverent forts ou foibles sur la Mer. Ce jeu de la fortune commença par les Insulaires de Crete sous Minos, & finit par les Atheniens qui recüeillirent cette puissance des mains des Eginetes. Si la legereté qui étoit naturelle aux Grecs, & si le commerce des Asiatiques qui corrompit leurs mœurs, n'avoient empéché les Atheniens de se prévaloir de leur situation, s'ils n'avoient eu en tête la vertu de Sparte qui fut toûjours un contrepoids à leur puissance; il est certain

que les Grecs n'auroient pas laissé aux Romains l'avantage qu'ils eurent ensuite de se rendre Maîtres de toute la Terre.

Si nous avons à faire une alliance défensive avec quelque Nation voisine, nous lui ferons connoître l'interêt qu'elle a d'unir ses forces aux nôtres, afin de nous mettre à couvert des Puissances que nous avons à craindre. Si c'est une Ligue offensive, nous ferons voir combien il est important que nous attaquions nos Ennemis dans leur païs au lieu de les attendre dans le nôtre; afin que la guerre se fasse à leurs dépens, que nous puissions assurer & même reculer nos Frontieres, que nous intimidions par nôtre hardiesse les Nations qui pourroient songer à nous attaquer.

Lorsque nous voulons dissuader ou détourner quelqu'un de la résolution qu'il a prise ou qu'il est disposé à prendre, nous devons nous servir de raisons contraires à celles que l'on employe pour persuader.

Ainsi on montrera les difficultez qui pourront se rencontrer dans l'execution; l'on menacera de toutes les pertes que peut faire craindre un mauvais succés.

Nous donnerons pour exemple le reste d'une Harangue dont nous avons déja rapporté l'Exorde. Elle est d'Alexandre. Ce Prince veut détourner ses Troupes du dessein qu'elles ont de s'en retourner en Macedoine. Il leur fait voir la necessité qui les oblige à demeurer encore avec lui pour contribuer aux conquêtes qu'il veut achever.

Aprés leur avoir parlé, dans l'Exorde, de la maniere que nous avons remarqué, il continuë de cette sorte.

Pensez-vous que tant de Peuples accoûtumez à une autre domination, & avec qui vous n'avez nulle conformité de Religion, de mœurs ni de langage, ayant été domptez au même tems que vaincus? Sçachez que s'ils se tiennent dans l'obéïssance, vous n'en avez obligation qu'à vos armes, & non pas à leur bonne volonté. En presence ils vous redoutent, hors de là ils sont vos ennemis; en un mot nous avons affaire à des bêtes sauvages, qui ne s'apprivoisent qu'en laissant faire au tems ce qu'on ne peut attendre de leur naturel. Encore je parle comme si nous tenions tout ce que tenoit Darius. Cependant Narbazane s'est emparé de l'Hircanie. Bessus, ce parricide, ne possede pas seulement la Bactriane, mais encore il nous menace. Les Sogdiens, les Dalces, les Massagetes, les Sagues & les Indiens ne reconnoissent personne. Nous n'aurons pas si-tôt le dos tourné, que tous ces Peuples nous courront sus; car ils sont tous de même Nation, & nous leur sommes Etrangers. Vous sçavez qu'on aime toûjours mieux obéïr à ceux de sa Nation,

quand même leur gouvernement seroit moins doux. Il faut donc ou quitter ce que nous avons pris, ou prendre le reste ; Car comme en la guerison du corps humain on tâche de chasser toutes les mauvaises humeurs, aussi ne devons-nous rien laisser de tout ce qui peut nuire à nôtre Empire. Une petite étincelle négligée a souvent causé un grand embrasement. Il n'y a point de sûreté à mépriser son ennemi ; le mépris ne sert qu'à lui donner le moyen de se relever. Darius même n'est point parvenu à la Couronne par droit de succession, mais le credit de Bagoas l'a élevé sur le Trône de Cyrus ; afin que vous ne pensiez pas que Bessus eût beaucoup de peine à s'emparer d'un Royaume abandonné. Certainement, Soldats, ce nous seroit une grande honte si nous n'avions vaincu Darius que pour donner ses Etats à un de ses Esclaves. Ce perfide vient d'executer le plus grand de tous les crimes en la personne de son Roi que nous aurions épargné dans la victoire. Il l'a mis à la chaine comme un Captif, & l'a enfin assassiné pour nous ravir la gloire de le sauver. Vous verrez regner ce monstre & vous le souffrirez ? Pour moi il me tarde que je ne le voye attaché en croix, payer à tous les Rois & à tous les Peuples de la Terre la peine de sa perfidie. Si aprés nôtre retour on nous vient dire qu'il saccage les Villes de Grece, & qu'il désole l'Hellespont ; quel déplaisir aurez-vous que ce scelerat vous ait enlevé le prix de vos victoires ? Alors sans doute vous courrez aux armes pour recouvrer vôtre bien & le fruit de vos conquêtes ; mais ne vaut-il pas mieux à cette heure l'opprimer pendant qu'il est encore tout éperdu de l'horreur de son crime & comme hors de lui-même ? Nous n'avons plus que pour quatre jours de chemin, nous qui avons passé tant de neiges, traversé tant de Rivieres, & franchi le sommet des montagnes. Il n'y a plus de Mers dont les courants nous arrêtent, plus de détroits qui nous ferment le passage ; c'est tout païs plein & aisé, la victoire nous tend les bras, nous y touchons du bout du doigt. Il ne nous reste à exterminer que cinq ou six parricides & autant de vagabonds. O la belle action que vous allez faire qui va couronner toutes les autres & dont il sera parlé à jamais, si vous vangez la mort de vôtre Ennemi, montrant que vôtre haine s'est éteinte avec sa vie, & que les méchans ne vous sçauroient échapper ! Aprés cela combien pensez-vous que les Perses se rendront plus obëissans & plus souples, quand ils verront que vous entreprenez des guerres si saintes ; & que ce n'est pas à leur Nation que vous en voulez, mais au crime de Bessus.

Nous avons deux belles Déliberations dans un fameux Poëte de nôtre tems. Dans la premiere Auguste consulte Cinna & Maxime s'il se démettra de l'Empire, ou s'il le gardera. Dans Corneille.

l'autre Ptolomée Roi d'Egypte prend l'avis de ses Ministres, pour voir s'il suivra la reconnoissance qui l'oblige à recevoir Pompée son bienfaicteur qui vient chercher un asyle en Alexandrie aprés la bataille de Pharsale, ou si, préferant la politique à la generosité, il sacrifiera Pompée à Cesar pour faire sa cour au victorieux.

Dans Quinte-Curse Narbazane cherche des raisons pour porter Darius à se demettre de la Souveraineté pendant son malheur; & dans Tacite Mucien en trouve de meilleures pour persuader à Vespasien de s'emparer de l'Empire. Peut-être ne sera-t'il pas hors de propos de citer ces deux Exemples, où l'on verra comme une pratique des maximes que je pourrois donner.

Je ne doute point, Seigneur, dit Narbazane, *que ce que je vais vous dire ne vous surprenne, & que vous n'ayiez de la peine à le goûter. Mais aux maladies desesperées les Medecins ordonnent les remedes extrémes, & le Pilote menacé du naufrage jette une partie de ce qu'il a pour sauver l'autre. Ce n'est pas qu'il y ait rien à perdre pour vous quand vous suivrez mon conseil; au contraire il ne tend qu'à la conservation de vôtre Personne & de vôtre Empire. Vous voyez comme les Dieux combattent pour nos ennemis, & comme la fortune ne se lasse point de persecuter les Perses. Le seul remede est de renouveller la guerre sous de nouveaux & de plus heureux auspices, c'est-à-dire, que pour un tems, vous remettiez les rênes du gouvernement entre les mains d'un autre qui porte seulement par forme le titre de Roi, jusques à ce qu'il ait chassé les ennemis hors de l'Asie. Alors le Victorieux vous rendra ce sacré dépôt, & vous remonterez sur le Trône, ce que nous devons bien tôt esperer selon toutes les apparences. Car on n'a pas encore touché à la Bactriane; les Indiens & les Sagues n'attendent que vos ordres; & vous avez encore tant de Peuples, tant de milliers d'hommes pour la Cavalerie & pour l'Infanterie, qu'il vous reste plus de forces que vous n'en avez perdu. Pourquoi donc courons-nous sans necessité à nôtre ruïne? Le propre des grands courages est de mépriser la mort, mais non pas de haïr la vie. Les lâches s'abandonnent à la molesse, ils quittent le soin de leur conservation par la crainte du travail; mais la vraye valeur met tout en œuvre, il n'y a rien qu'elle ne tente pour son salut. La mort etant le dernier de tous les malheurs, c'est bien assez qu'on aille à elle d'un pas assûré sans qu'on y coure. C'est pourquoi si nous prenons le chemin de la Bactriane qui est la plus sûre retraite que nous ayons, faisons Bessus Roi pour ceder au tems; puis, quand tout sera calme, il vous rendra comme au Prince legitime, l'Empire que vous aurez mis en dépost.*

La

La domination de Vitellius devint insupportable aux hommes de cœur & de naissance. Mucien qui étoit parmi eux d'un merite distingué la souffrant encore plus impatiemment que les autres, exhorta Vespasien à se saisir de l'Empire & lui parla en ces termes.

Ceux qui entreprennent un grand dessein, doivent examiner s'il tournera à leur gloire & à l'avantage de la République, & si l'execution en sera aisée ou difficile. Ils ne sont pas moins obligez de prendre garde à l'interêt que peut avoir celui qui conseille l'entreprise, & s'il prend part au danger & à la gloire. Je vous appelle à un honneur qui ne vous est pas moins glorieux & facile, que je le trouve avantageux à l'Etat. Je ne le dis point par flaterie; quelle vanité y a-t'il à être élû par Vitellius? Vous n'avez à combattre ni la prudence de Tibere, ni la vivacité d'Auguste. Vous ne devez pas craindre qu'une longue possession de leurs descendans soit un obstacle à vos prétentions. On peut dire que vous avez voulu ceder à la noblesse de Galba; mais que vous abandonniez en proye la République à Vitellius, il y auroit moins de sagesse que de lâcheté, quand même il y auroit autant de sûreté pour vous dans la servitude, qu'il y a effectivement de honte. Quelque méprisable que soit Vitellius, puisque vous avez lieu de le craindre, vous le devez assez considerer pour vous en défaire. Vous n'êtes plus d'un âge à faire imputer cette entreprise à vôtre ambition, & s'il vous reste quelque scrupule, vous n'avez qu'à citer l'élection de Vitellius pour justifier vos prétentions. Cet homme sans naissance & sans merite a été élevé à l'Empire par la seule haine de Galba, & il est déja cause que l'on regrette Othon. Cependant il perd ses Troupes, desarme ses Legions, & jette tous les jours quelque nouvelle semence de révolte dans son Armée. Si ses Soldats ont eu quelque vigueur, ils l'ont déja perduë par le luxe ou par la débauche à l'imitation de leur Prince. Vous avez neuf Legions qui n'ont été ni affoiblies par les batailles, ni corrompuës par les séditions, & qui se sont signalées dans les guerres étrangeres. Vous avez grand nombre de Vaisseaux, plusieurs Alliez, des Rois fidelles, & ce qui est encore plus considerable, une grande experience. Je ne parlerai point de la mienne, mais j'ose dire que l'on me feroit tort si l'on me préferoit Valens ou Cecinna. Ne m'estimez pas moins pour vous déferer l'Empire; j'ai assez de courage pour le disputer à Vitellius, & assez de modestie pour le ceder à Vespasien. Vous êtes d'une Famille Triomphale; Vous avez deux Fils dont l'aîné est déja digne de cet honneur, & s'est signalé dans les guerres d'Allemagne. Comment ne le cederois-je pas au Pere, puisque j'adopterois le Fils, si j'étois moi-même Empereur? Du reste nous ne partagerons ni les biens ni les maux également. Je prens pour moi toute la peine, & vous laisse tout l'hon-

neur. Gouvernez l'Empire, & me donnez le commandement des Armées. Si nous sommes victorieux, je ne veux de récompense que de vôtre main; sinon, le malheur sera égal, mais nous n'avons rien à craindre. Les vaincus vivent aujourd'hui avec plus d'ordre & de discipline que les vainqueurs qui se sont relâchez par la prosperité, au lieu que les autres sont animez par leur défaite. La guerre découvrira les blessures que l'on cache, & les cicatrices qui ne sont pas bien fermées. Je n'ai pas moins d'esperance aux vices de nôtre Ennemi qu'en nôtre vertu. Enfin nôtre condition sera toûjours plus avantageuse dans la guerre que dans la paix; car puisqu'étant sujets nous déliberons sur cette entreprise, nous sommes déja coupables.

Quand nous voulons porter quelqu'un à la paix, que ne pouvons-nous pas dire des avantages qu'elle produit? Nous representons que l'abondance & la sûreté l'accompagnent ordinairement. Nous ajoûtons d'autres douceurs & d'autres agrémens de la vie qui sont les suites de cette tranquilité. Enfin c'est ici une matiere qui peut fournir plusieurs raisons & beaucoup d'exemples. J'en choisirai un d'un caractere singulier que je tirerai de Quinte-Curce. Cet Auteur fait parler des Ambassadeurs Scythes d'un air qui répond admirablement à l'idée que nous avons de leur Nation. Ils viennent demander la paix à Alexandre; mais au lieu de faire les suppliants, ils s'expliquent d'une maniere libre & fiere en ces termes.

Si les Dieux t'avoient donné un corps proportionné à ton ambition, tout l'Univers seroit trop petit pour toi; d'une main tu toucherois l'Orient & de l'autre l'Occident: & non content de cela, tu voudrois suivre le Soleil & sçavoir où il se cache. Tout tel que tu es, tu ne laisses pas d'aspirer où tu ne sçaurois atteindre. De l'Europe tu passes dans l'Asie, & de l'Asie tu repasses dans l'Europe: & quand tu auras subjugué tout le genre humain, tu feras la guerre aux rivieres, aux forêts & aux bêtes sauvages. Ne sçais-tu pas que les grands arbres sont long-tems à croître, & qu'il ne faut qu'une heure pour les arracher? C'est une folie d'en penser cüeillir le fruit & n'en pas considerer la hauteur. Prens garde qu'en voulant monter jusques à la cime tu ne tombes avec les branches où tu te seras pris. Le Lion sert quelquefois de pâture aux plus petits oiseaux, & le fer est consumé par la roüille. Enfin il n'est rien de si fort que les choses les plus foibles ne puissent détruire. Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton païs. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens? Nous ne voulons ni obéïr ni commander à personne; & afin que tu sçaches quelles gens ce sont que les Scythes, nous avons reçû du

Ciel comme un riche present un joug de boeufs, un soc de charuë, une fléche, un javelot & une coupe. C'est dequoi nous nous servons avec nos amis & contre nos ennemis. A nos amis, nous leur donnons du bled provenu du travail de nos boeufs; avec eux nous offrons du vin aux Dieux dans la coupe, & pour nos ennemis nous les combattons de loin à coup de fléches, & de prés avec le javelot. C'est avec quoi nous avons premierement vaincu le Roi de Syrie, puis celui de Perse & des Medes, & nous nous sommes ouvert le chemin jusques dans l'Egypte. Mais toi, qui te vantes de venir pour exterminer les voleurs, tu es toi-même le plus grand voleur de la Terre. Tu as pillé & saccagé toutes les Nations que tu as vaincuës; tu as pillé la Lydie, envahi la Syrie, la Perse, la Bactriane; tu as penetré jusqu'aux Indes, & tu viens encore ici pour nous enlever nos troupeaux. Tes mains ont beau être pleines, elles cherchent toûjours nouvelle proye; & qu'as-tu affaire de tant de richesses qui ne font qu'accroître ta soif? Tu es le premier qui as trouvé la disette dans l'abondance, comme si tout ce que tu as ne servoit qu'à te faire desirer plus ardemment ce que tu n'as pas. Ne songes-tu point combien il y a que les Bactriens t'arrêtent? Pendant que tu domptes ceux-ci, les Sogdiens se révoltent, & la victoire n'est pour toi qu'une semence de nouvelle guerre. Car je veux que tu sois le plus puissant & le plus grand Prince du Monde, on n'est pas bien aise d'avoir un Etranger pour Maître. Passe seulement le Tanaïs, & tu verras l'étenduë de nos plaines. Tu as beau suivre les Scythes, je te défie de les atteindre. Nôtre pauvreté sera toûjours plus agile que ton Armée chargée des dépoüilles de tant de Nations; & quand tu nous penseras bien loin, tu nous verras à tes trousses. Car c'est avec la même vitesse que nous poursuivons & que nous fuyons nos ennemis. J'apprens que les Grecs font passer en proverbe & en raillerie les Solitudes des Scythes; oüi nous aimons mieux nos Deserts, que vos grandes Villes & vos fertiles campagnes. Crois-moi, la fortune est glissante, tiens la bien qu'elle ne t'échappe; encore auras-tu de la peine à la retenir, si elle a envie de te quitter. Au moins donne lui un frein, de peur qu'elle ne t'emporte. Nos gens disent qu'elle n'a point de pieds, & qu'elle n'a que des mains & des aîles; mais qu'elle ne veut pas qu'on touche à ses aîles quand elle tend les mains. Enfin si tu es un Dieu, tu dois faire du bien aux Mortels, & non pas leur ravir ce qu'ils ont. Mais si tu es homme, songe toûjours à ce que tu es; car c'est folie de ne penser qu'aux choses qui nous font oublier nous-mêmes. Ceux que tu laisseras en paix te seront bons amis, parce que les plus fermes amitiez sont entre personnes égales; & ceux-là sont estimez égaux, qui n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre. Mais ne t'imagines pas

que ceux que tu auras vaincus te puissent aimer ; il n'y a jamais d'amitié entre le Maître & l'Esclave : au milieu de la paix, le droit de faire la guerre demeure toûjours. Au reste, ne pense pas que les Scythes pour faire alliance fassent aucun serment ; ils n'ont point d'autre serment que de garder la foi sans la jurer : c'est à faire aux Grecs d'y apporter ces précautions & ces solemnitez, de signer leurs contracts, & d'appeller leurs Dieux à témoin de leurs promesses ; mais pour nous la bonne foi fait toute nôtre Religion. Qui n'a pas honte de manquer de parole aux hommes, ne fait pas conscience de tromper les Dieux ; & tu n'as pas besoin d'amis dont l'affection te soit suspecte. Considere que nous veillerons pour toi à la garde de l'Europe & de l'Asie. Nous nous étendons jusqu'à la Thrace, & la Thrace, à ce que l'on dit, confine à la Macedoine : il ne s'en faut que la largeur du Tanaïs que nous ne touchions à la Bactriane ; ainsi nous sommes tes voisins de deux côtez. Regarde lequel tu aimes le mieux de nous avoir pour amis ou pour ennemis.

Encore que la Paix paroïsse si souhaitable, on ne manque pas de gens qui opinent pour la Guerre dans les Déliberations. Nous avons déja dit de quelles raisons on se peut servir pour la persuader ; mais il n'est pas necessaire de citer la Gloire ni les autres avantages que l'on en peut esperer, lorsque l'on nous attaque & que nous sommes contraints de prendre les armes.

Suppl. de Freinsh. Dans la seconde Decade de Tite-Live, les Romains déclarent la Guerre aux Tarentins, ou ne leur offrent la Paix qu'à des conditions honteuses. Un Citoïen de Tarente ne pouvant souffrir que sa Patrie soit dans un assez grand embarras pour n'oser se déterminer, se leve du milieu d'une Assemblée où l'on délibere, & porte la République à prendre une genereuse résolution par ce discours.

Pourquoi perdons-nous le tems en contestations inutiles, quand il faut agir, au lieu de parler ? Ecoutez seulement une bouche desinteressée. Je ne m'étonne pas, Messieurs, que par un mal assez commun à toutes les Villes libres, vous ayez pris plaisir autrefois à entendre des choses que l'on avoit préparées pour vous plaire, quoi qu'elles vous fussent nuisibles. Il n'arrive que trop souvent que pendant la prosperité on considere peu ce qui doit être avantageux à la République. Mais presentement que l'Armée des Romains est sur nos Frontieres, & que la crainte a déja penetré dans la Ville, il faut que vous appreniez de cette passion, qui est une sçavante Maîtresse, à préferer l'utile à ce qui paroît agréable. Ne vous imaginez pas que je vous reproche le passé. Il n'appartient qu'aux Esprits lâches à publier les défauts des autres. Au contrai-

re les Personnes genereuses aiment à les couvrir ou à les excuser, à moins que de les faire connoître pour en détourner les suites. Nous avons coulé à fond les Vaisseaux des Romains, nous avons outragé leurs Ambassadeurs; serons-nous surpris qu'ils viennent à nous à la tête d'une Armée? Pouvons-nous être encore incertains dans nos Déliberations, s'il ne vaut pas mieux entreprendre une Guerre formidable que d'accepter une Paix honteuse? Plût aux Dieux que nous pussions oublier nos avantages particuliers, pour ne travailler qu'à l'utilité publique! Nous pourrions traiter de la paix avec honneur, ou prendre les armes avec assûrance. Mais je vois que nous sommes divisez en deux factions, & que personne ne regarde qu'à ses interêts. En effet, Messieurs, remarquez-vous beaucoup de pauvres & de jeunes gens qui soient portez à la Paix, beaucoup de riches & de vieillards qui veüillent la Guerre? Ne voyez-vous pas la cause de cette division? Les derniers veulent joüir en repos de leurs revenus; & les autres prétendent s'avancer par les Charges, & s'enrichir par le pillage. Mais nous pouvons remedier à tous nos maux, pourvû que nous refusions d'accepter la Paix par la perte de nôtre liberté, & que la crainte de la Guerre ne nous ôte pas la force de nous défendre. Nos Ancêtres ont souvent confié à des Capitaines Etrangers le commandement de nos Armées. Nous avons fait venir de Sicile & du Peloponese, Arquidame, Cleonyme & Agatocle, & il n'y a pas long-tems qu'heureusement pour nous on appella Alexandre Roi d'Epire à nôtre secours. Nous avons la même alliance avec les Epirotes, & ils ne sont pas moins forts ni par leur Chef, ni par leurs Troupes. Vous sçavez aussi que Pyrrhus nous a quelque obligation. Nous envoyâmes des Vaisseaux joindre son Armée Navale devant Corfou, & je ne doute pas qu'il ne se souvienne de ce renfort avec beaucoup de reconnoissance. Attirons-le en Italie pour nôtre défense, suivez un conseil si utile: ne vous imaginez pas qu'il vienne de moi, croyez qu'il vous est donné par ces grands Hommes qui ont gouverné autrefois nôtre République avec tant de bonheur & tant de gloire. Qui de nous peut refuser d'obéïr à Pyrrhus, dont tout le monde connoît le courage & la science militaire? Choisirons-nous un Capitaine parmi les Tarentins pour nous diviser encore par des brigues?

C'est ainsi, Messieurs, que nous entreprendrons la guerre avec esperance d'un favorable succés, ou que nous obtiendrons une Paix avantageuse. Je pense même que les Romains qui ont redouté autrefois un Roi d'Epire moins à craindre que Pyrrhus, aimeront mieux traiter avec nous à des conditions égales, que de souffrir qu'un si fameux Guerrier fasse une descente en Italie.

Aprés avoir traité des matieres importantes qui servent or-

dinairement de sujet aux Déliberations, il nous reste à dire que les Particuliers déliberent tous les jours sur les affaires qui les regardent personnellement. Ils consultent sur les Professions qu'ils doivent choisir; s'il est bon qu'ils se marient, ou qu'ils embrassent le Célibat, s'il faut qu'ils entreprennent un voyage, qu'ils s'adonnent au Commerce, ou qu'ils aillent à la Guerre. Dans ces differentes occasions, on peut se servir des mêmes préceptes dont nous avons déja parlé. On represente que ce que l'on propose est moins difficile à executer que l'on n'a crû d'abord, & l'on fait remarquer aussi ce qu'il peut y avoir d'utile, d'honnête & d'agreable.

On employe même ces maximes dans les rencontres les moins considerables, & il n'y a que sept ou huit jours que je m'en servis dans une Lettre. J'écrivois à un de mes amis que je voulois attirer dans un lieu agréable où m'avoit mené un Homme de qualité; & si, pour délasser l'esprit du Lecteur, il m'est permis de rapporter les termes dont je me servis, je dirai que je lui parlois de cette sorte.

Est-il possible que l'on ne vous puisse arracher de Paris, & que vous refusiez de venir respirer l'air de la Campagne quand le Printems l'embellit, & qu'il invite à sortir des Villes, les personnes qui y sont les plus attachées? Si vous avez peur des mots DE DESERT DE BEAUCE, *dont Mr. le M. de M. qualifie les Terres qu'il a dans cette Province, rien n'est plus facile que de vous rassûrer. Sçachez que nous avons des prés, des bois, de belles allées, & de grandes pallissades; qu'une riviere claire & poissonneuse n'augmente pas moins les agrémens du païsage que le revenu du Maître. Aprés avoir coulé, en serpentant dans nôtre délicieuse vallée, elle entre dans un parc qu'elle coupe en deux parties égales. Elle y fait des canaux, de grands carrez, & de petites Isles qui attirent par la verdure de leurs arbres, par celle de leurs cabinets, & par la commodité des batteaux, & des ponts que l'on trouve en se promenant sur le bord de l'eau. La beauté de ces lieux est relevée par l'aridité des plaines dont ils sont environnez, & le contraste que fait cette situation n'est pas le seul que nous regardons avec plaisir. Il s'en fait un autre dans les bâtimens, entre le Château qui est un ancien amas de Tours & de Pavillons & deux grandes aîles que l'on a bâties depuis peu pour les remises, les écuries & plusieurs autres commoditez. Cet Edifice moderne a quelque chose de riant, & mêle de l'agrément à je ne sçai quel air de magnificence que l'on remarque dans l'irrégularité de la Maison. Je ne vous parle point du fossé, je veux que vous en soyez surpris. Vous ne le serez point de la bonne chere, vous sça-*

vez de quelle maniere M.. le M. de M. se plait à régaler ses amis. Il le fait trop bien dans ce païs, & je lui reprochai d'abord. Je lui representai qu'il blessoit la simplicité champetre par ses bisques & ses pyramides; mais comme je le trouve incorrigible là-dessus, je le laisse faire, pourvû que la conversation soit longue aprés le repas. Vous fûtes surpris de la sienne, lorsque vous trouvâtes que l'agrément de la jeunesse & de la bonne mine étoit accompagné de tant de litterature. Aprés cela pouvez-vous balancer, quand je vous prie de le venir voir? Venez donc, que rien ne vous retienne, les belles Traductions que vous donnez ne s'en trouveront pas mal, & je ne sçaurois croire qu'un si beau lieu & un si galant Homme puissent inspirer des pensées qui ne soient agréables.

CHAPITRE XV.

Du Genre Judiciaire.

NOus avons déja fait connoître combien il est necessaire que la Justice termine les differends des Particuliers. Il n'y auroit ni repos ni sûreté dans les Etats, si les Juges ne veilloient à la défense des innocens & à la punition des coupables. Plus les Nations ont été florissantes, plus ont-elles travaillé à maintenir les Loix dans leur vigueur. Les Egyptiens & les Perses qui avoient fondé de grandes Monarchies, n'étoient pas moins celebres par les differentes Jurisdictions qu'ils avoient établies parmi eux, qu'ils étoient redoutables par les Armées qui leur avoient soûmis tant de Peuples. Les Grecs & les Romains raffinerent ensuite sur cette matiere, & je ne sçai si nos François & les Italiens d'aujourd'hui leur auroient cedé. Cependant ces sortes de subtilitez apportent un grand préjudice en éternisant les procés. Une infinité de gens qui passent leur vie à plaider, s'adonneroient à l'agriculture, au commerce & aux armes, ils contribueroient à l'abondance & à la gloire d'un Etat. Caton le Censeur fit paver le Barreau de cailloux pointus, afin que l'on eût de la peine à s'y tenir. Il connoissoit combien est dommageable le sejour que l'on y fait. Que les Magistrats soient diligens, & qu'ils se mettent dans l'esprit qu'ils seront jugez comme ils vont juger les autres. Cambyse effraya les Juges de son tems par un exemple terrible. Ayant sçû qu'un Magistrat appellé Sisamnis avoit pris de l'argent pour rendre un Arrest injuste, le fit écorcher, & voulut que l'on couvrît de sa peau le siége du Juge. Il donna ensuite la Charge

au fils de Sisamnis, & lui ordonna de rendre la Justice assis sur un Tribunal si affreux.

Y a-t'il des punitions plus exactes & plus promtes que celles que l'on fait souffrir aux gens de Guerre pour les maintenir dans le devoir ? Je ne parlerai ni du châtiment de nos Deserteurs, ni des Loix Militaires que les Romains faisoient observer, je me contenterai de citer un exemple d'une severité surprenante.

Pison General d'armée défendit sur peine de la vie qu'aucun Soldat n'eût à sortir du Camp sans un Camarade qu'on lui donneroit, & qu'il n'eût aussi à revenir sans ce Compagnon. Un Soldat étant revenu seul fut arrêté, & comme on l'interrogea, il répondit sans s'effrayer que son Camarade alloit revenir & qu'on n'avoit qu'à le garder jusqu'à son retour. Un Centurion en va rendre compte au General, qui ordonne que l'on fasse mourir le coupable. Dans le tems qu'on va obéïr le Compagnon du Soldat arrive, & le Centurion ayant fait surseoir l'execution retourne à Pison pour l'avertir de ce changement. Pison, par une rigueur étonnante, fait mourir les deux Soldats & le Centurion. Le premier Soldat, parce qu'il étoit entré seul dans le Camp contre ses ordres; le second pour avoir fait perdre la vie à son Camarade par sa négligence, & l'Officier pour avoir differé d'executer les ordres de son General.

Aprés avoir dit quelques mots des qualitez d'un bon Juge, il semble que nous devrions parler de celles d'un bon Avocat; mais outre que nous en avons traité en passant lorsque les matieres nous y ont engagé, cet Ouvrage ne demande pas que je m'étende sur ce sujet. Je dirai seulement, qu'un Avocat qui se veut rendre celebre, ne se doit pas contenter de se distinguer par l'Eloquence, il faut aussi qu'il ait assez de probité pour ne se pas charger de mauvaises causes. Il vaut mieux qu'il ne gagne que médiocrement en ne parlant que pour le bon droit d'un innocent, que s'il s'enrichissoit en portant les interêts d'un coupable. Si l'on punissoit autrefois les Juges, on n'épargnoit pas les Avocats. L'Empereur Claude en fit jetter un dans le Tybre. Cet homme appellé Gallicus étoit l'appui des scelerats, il mettoit tout en usage pour les soustraire à la severité des Loix, pourvû qu'il en eût une récompense extraordinaire. Aprés sa mort un criminel eut recours à un celebre Orateur nommé Affrus, pour en avoir la même protection. Celui-ci examina ses défenses, vit qu'elles ne valoient rien & les lui rendant, *Croyez-vous*, lui dit-il, *que je sçache mieux nager que Gallicus ?*

Dans

Dans le Genre Judiciaire le ſtyle doit être grave, & ordinairement plus concis que diffus. L'érudition & la politeſſe y doivent paroître ſans affectation, & s'il ne s'agit que d'un fait peu conſiderable, le jugement veut qu'on ne s'exprime pas magnifiquement. Ce ſeroit tomber dans le défaut que Martial reproche ſi agréablement à cet Avocat, grand parleur qui raconte la bataille de Cannes, la guerre de Mithridate, & les ſanglans démêlez de Marius & de Sylla, n'étant neanmoins queſtion que de trois Chevres que l'on demandoit.

CHAPITRE XVI.

De l'Accuſation.

JE ne dirai point qu'il y a une grande difference entre l'accuſation & la calomnie. On ſçait que cette derniere eſt maligne, qu'elle attaque l'innocence, & qu'elle lui impoſe des crimes. Mais ſi l'on doit punir les Délateurs qui conſpirent la perte des gens de bien, on peut dire avec Ciceron, que les Accuſateurs de bonne foi & ſans obſtination ne ſont pas inutiles dans une Republique. S'il arrive qu'ils accuſent un Innocent, cet Innocent ſe peut juſtifier, & un Coupable ne ſçauroit être puni ſi on ne l'accuſe. Demeurons d'accord auſſi que l'Accuſation ne produit que de bons effets, quand elle n'a pour but que d'attaquer les crimes des Particuliers, & que de s'oppoſer à la tyrannie des Grands; mais il faut que l'Accuſateur ait l'intention bonne, qu'il ſoit moderé, qu'il ſe rende quand il apperçoit qu'il s'eſt trompé dans ſes conjectures. Si, au contraire, il paroît dans ſon diſcours de l'emportement, de l'opiniâtreté, de l'envie, ou quelqu'autre paſſion maligne; il s'attire d'abord l'indignation de ſes Auditeurs, bien loin qu'il lui ſoit aiſé d'en gagner l'eſtime.

Qu'en attaquant le crime il épargne la perſonne, ſur tout ſi elle eſt d'une naiſſance illuſtre, ſi elle a des Alliances conſiderables, & qu'elle n'ait pas encore terni ſa réputation par d'autres taches.

Qu'il ſoit net dans la Narration & fort dans les preuves.

Qu'il n'allegue point de raiſons foibles, de peur que le Défenſeur venant à les détruire facilement ne laiſſe croire aux Auditeurs qu'il pourroit auſſi refuter les autres.

Qu'en racontant les crimes, il faſſe connoître qu'il ne dit pas

tout, & que par un ſentiment de modeſtie il n'oſe peindre les vices du coupable, de peur de ſalir l'imagination des Juges.

Cependant, s'il faut qu'il en recite des circonſtances capables de bleſſer la pudeur, qu'il le faſſe ſans empreſſement; qu'il proteſte que la neceſſité l'y contraint, mais enfin il peut bien dire ce que l'Accuſé a bien oſé faire.

Il eſt important auſſi qu'un Accuſateur ne ſe montre point alteré du ſang d'un malheureux, qu'il ne crie point en femme, & qu'il ait, au contraire, la generoſité de ne point inſulter à un homme qu'il voit chargé de fers. Ainſi Cratere a beau faire le zelé pour Alexandre; on voit bien, quand il parle contre Philotas accuſé d'être complice d'une ſecrette conſpiration, qu'un ſecret ſentiment d'envie l'anime plus vivement contre un concurrent d'ambition, que la peur qu'il a pour la vie de ſon Maître. Voici de quels termes il ſe ſert pour irriter Alexandre contre le fils de Parmenion.

Plût aux Dieux, Seigneur, ſi vous donnez la vie à Philotas, qu'il ignorât combien il vous eſt redevable, de peur que ſongeant plûtôt au peril qu'il auroit évité qu'à la grace que vous lui auriez faite, l'impunité ne le portât encore à de pareils attentats! Il ſeroit toûjours en ſon pouvoir d'entreprendre contre vous, & je ne ſçai ſi vous vous verriez toûjours en état de lui pardonner. Et puis croyez-vous que le pardon puiſſe changer un cœur qui eſt capable de concevoir un parricide ſi execrable? Il verroit qu'il n'auroit plus rien à eſperer, s'il avoit eu beſoin de vôtre clemence pour ſe ſauver de la rigueur des Loix. Cependant je veux qu'il ſoit touché de repentir ou vaincu par vos bontez, penſez-vous que Parmenion Chef d'une grande Armée & reveré de vos Troupes, ſoit bien aiſe de vous avoir obligation de la vie de ſon fils? Il y a des bienfaits qui ſont à charge. On a honte d'avoir merité la mort, & l'on aime toûjours mieux donner à connoître que l'on a ſouffert une injuſtice que d'avoüer la grace que l'on a reçûë. Vôtre vie ſeroit toûjours en compromis, il faudroit que vous fuſſiez toûjours prêt à la diſputer avec eux. Nous avons pourtant beaucoup d'autres ennemis ſur les bras; gardez-vous des domeſtiques, nous mépriſerons les étrangers.

Comme on ne ſçauroit trop prendre de précautions pour la conſervation des Souverains, on peut interpreter favorablement les paroles de Cratere; mais je ne ſçai ſi celles qu'Alexandre prononça contre le même malheureux chargé de chaînes, lui font autant d'honneur que ſes actions. Voici de quelle maniere ce grand Conquerant accuſe un miſerable.

Peu s'en eſt fallu, mes Compagnons, que je ne vous aye été enlevé

par une conspiration de quelques scelerats, mais par la providence & la misericorde des Dieux immortels me voici encore plein de vie. Je vous proteste que j'en ai plus de joye pour vous que pour moi-même, & que rien ne me porte plus ardemment à la punition de mes Parricides, que cette illustre Assemblee dont l'interêt m'est encore plus cher que mon salut. Je ne souhaite de vivre que pour vous, & le doux fruit de ma vie seroit la satisfaction que j'aurois de pouvoir reconnoître les services de tant de braves gens à qui je dois tout.

A ces mots Alexandre ayant été interrompu par les cris & les gemissemens des Soldats se teut pour quelques moments, & reprit ensuite son discours de cette sorte.

Que sera-ce donc quand je vous aurai déclaré qui sont les Auteurs d'un si execrable attentat ? Je n'en sçaurois parler sans fremir ; & je m'empêche, autant que je puis, de les nommer, comme si l'on pouvoit encore leur faire grace. Mais bannissons ce reste de tendresse, il en faut vaincre le sentiment, il en faut éteindre la memoire. Connoissez les monstres qui s'élevent contre leur Prince. Le moyen de celer encore un crime si horrible ? Parmenion, en l'âge où il est, & obligé, autant qu'on le peut être, au Roi mon Pere, & à moi de tant de bienfaits ; oui ce plus ancien de nos Confidens s'est fait Chef de ce détestable complot. Par ses ordres Philotas son fils a suborné Peucolaüs, Demetrius, & ce Miserable que vous voyez-là étendu ; il a encore gagné d'autres gens agitez de la même fureur, il les a portez à m'ôter la vie.

Il se fit alors un murmure mêlé de plainte & d'indignation. On amena Nicomaque, Metron & Cebalin que l'on interrogea ; mais comme pas un d'eux ne chargea Philotas d'avoir part en la conspiration, l'Assemblée revint de sa colere & demeura dans un froid silence. Le Roi ne pouvant souffrir ce calme, voulut encore irriter les Assistans, & reprit son discours de cette sorte.

De quel esprit a pû être poussé un homme qui a tû l'avis qu'on lui donnoit d'une conjuration ? Cebalin en a fait un rapport plein d'incertitude, sans craindre que l'on en tirât plus d'éclaircissement par la torture. Metron ne s'est pas donné un moment de patience qu'il ne s'en soit déchargé jusqu'à me prendre dans le bain. Il n'y a que le seul Philotas qui n'a rien craint, ni rien crû. O l'homme de grand cœur qui n'a point changé de visage quand on l'a averti du danger où étoit le Roi ! Ah ! mes Amis, ce silence criminel n'est pas sans dessein. Le desir de regner a précipité cet Ambitieux dans le plus noir de tous les crimes. Le pere est Maître de la Medie, & le pouvoir que j'ai donné au fils dans mes Armées lui ayant gagné la plûpart des Chefs, il n'y a rien où il ne puisse porter ses prétentions. Peut-être me méprise-t-il aussi, parce qu'il

me voit sans enfans ; mais il se trompe en cela, vous êtes mes veritables Heritiers, & tant que vous vivrez je ne croirai point être sans successeurs.

On me pourra dire que Dymnus n'a point nommé Philotas parmi les autres conjurez, mais c'est moins une marque de l'innocence de Philotas que d'une autorité si redoutable, que ceux même qui confessent leur crime n'osent déclarer le sien. Il ne faut qu'examiner la façon dont il a vécu avec moi pour juger de ce qu'il est. Il fut complice d'Amyntas mon cousin germain qui conspira ma mort en Macedoine. Il donna sa sœur à Attale mon ennemi mortel ; & lorsque par un sentiment d'amitié je lui fis sçavoir la réponse que l'Oracle avoit faite en ma faveur, il eut l'insolence de m'écrire qu'il se réjoüissoit avec moi de ce que l'on m'avoit mis au rang des Dieux ; mais qu'il déploroit la condition de ceux qui avoient à vivre sous un homme qui se croyoit plus qu'homme. Ne sont-ce pas là des marques d'un cœur envenimé qui porte envie à ma gloire ? J'étouffai neanmoins mon ressentiment autant qu'il me fut possible ; il me sembla que ce seroit me déchirer les entrailles que d'abaisser ceux à qui j'avois fait tant de bien. Mais il ne s'agit plus de châtier de simples paroles, on a passé aux effets & aux coûteaux. Oui Philotas a mis les fers au feu, & les a aiguisez pour me les plonger dans le sein. Si je le laisse aller, où aurai-je une retraite assûrée ? Qui me répondra de ma tête ? Je l'ai établi seul Colonel de ma Cavalerie, & lui ay donné le commandement de cette jeune Noblesse que rien ne peut égaler. J'ay commis à sa garde & à sa foi, mon salut, mes esperances & mes Victoires. J'ay élevé son pere au même comble d'honneur où vous m'avez mis ; je luy ai confié la Medie la plus riche de nos Provinces, je lui ay donné des milliers de nos Citoyens & de nos Alliez à commander. Faut-il que le peril me vienne d'où j'attendois ma sûreté ? Que j'aurois été heureux de perir dans la mêlée, & d'être plûtôt la proye des Perses que la victime d'un Macedonien ? Echappé des dangers que je pouvois craindre, je tombe dans ceux que je n'avois pas lieu d'apprehender. Vous me priez tous les jours d'avoir soin de ma Personne ; je veux bien vivre si vous voulez, mais je ne le puis que vous ne me vengiez.

Si ce discours n'a pas augmenté la réputation d'Alexandre, nous pouvons dire qu'il arrive assez souvent que la hardiesse qui paroît dans d'autres Accusations nous fait honneur ; mais il est encore plus ordinaire que nous acquerions de la gloire par la generosité qui est comme inseparable de la défense.

Défense ou Apologie. On peut commencer une Apologie par les raisons que l'on a de l'entreprendre, & faire voir la necessité où l'on est réduit de

répondre à un Accusateur. Ce seroit même fortifier l'Exorde que d'y ajoûter des circonstances qui regarderoient des personnes considerables qui se trouveroient interessées dans la cause, & qui pourroient disposer les Juges à écouter favorablement.

Quand on passe à la Refutation, il semble qu'il n'y ait rien de plus aisé que de parler pour l'innocence contre la calomnie. Cependant quelque hardiesse que puisse donner le bon droit, il ne faut pas que la confiance fasse passer les bornes d'une sage moderation, sur tout lorsque l'on s'adresse à des Juges ou à des Adversaires dont le rang doit attirer le respect. Voyons, dans la Primitive Eglise, de quelle maniere en usoient les grands Hommes qui prenoient la défense des Chrétiens contre leurs Persecuteurs. Ils protestoient aux Empereurs leurs Tyrans, qu'excepté ce qui regardoit la Religion, ils seroient toûjours soûmis à leurs ordres. Ils leur témoignoient qu'ils offroient tous les jours des vœux au Ciel pour leur santé & pour la prosperité de leur Empire. Ils n'auroient pas traité avec la même retenuë des ennemis moins considerables. Ils les auroient poussez vivement, & n'auroient pas manqué de donner à leur Eloquence toute la force & toute la majesté qu'elle auroit pû demander dans ces occasions.

On refute ensuite de plusieurs manieres. En effet où l'on répond en détail à tous les chefs de l'Accusation, ou l'on se contente de détruire les plus forts, & de donner à connoître que l'on méprise la foiblesse des autres.

Donnons pour un exemple d'Apologie la réponse de Philotas, à l'Accusation que nous venons de rapporter. Cet homme dont l'Histoire nous fait mieux connoître la naissance & les grands Emplois, qu'elle ne nous éclaircit de son crime, se trouve exposé à la violence de ses Envieux, privé ou éloigné de tout appui. Il voit qu'Alexandre même est animé à sa perte avec quelque espece d'acharnement. Dans ce déplorable état voyons ce que lui fait dire Quinte-Curce.

J'avouë qu'il n'est pas difficile à un Innocent de trouver des paroles pour se défendre, mais helas qu'il est mal aisé à un Miserable de parler avec moderation & de ne se pas emporter! C'est pourquoi me voyant aujourd'hui entre une conscience qui ne me reproche rien, & un malheur qui ne me laisse aucune liberté d'esprit, je ne sçai de quelle maniere je me pourrai accommoder au tems, & ne me pas faire tort. Le meilleur de mes Juges n'est pas ici, & je ne puis comprendre pourquoi il ne m'a pas voulu écouter. Aprés m'avoir oüi, ne pouvoit-il pas aussi-bien me condamner que m'absoudre, au lieu de s'en aller sans être instruit de

ma cause? Il est certain qu'il ne revoquera pas le jugement qu'il a donné contre moi. Mais encore que la défense d'un homme aussi infortuné que je suis, paroisse inutile, & même odieuse en ce qu'elle semble blâmer le Juge qui m'a chargé de fers; je ne m'abandonnerai point à mon desespoir, & il ne sera pas dit que Philotas ait contribué à sa perte. Je vous dirai donc, mes Compagnons, que je ne voy pas dequoi on me peut accuser. Personne ne me nomme entre les Conjurez, Nicomaque n'a fait aucune mention de moi, & Cebalin n'en a pû sçavoir qu'autant qu'il en a appris de son frere. Cependant le Roi me croit chef de la Conjuration; mais comment veut-il que Dymnus qui n'a rien dit de moi ait oublié le Chef de l'entreprise? Ne devoit-il pas me nommer à Nicomaque, quand ce n'auroit été que pour le gagner lorsqu'on lui demandoit qui étoient ses complices? Etoit-ce pour m'épargner, quand il ne s'épargnoit pas lui-même, qu'il s'accusoit, & qu'il accusoit tous les autres? Si Cebalin ne se fût adressé à moi, & qu'il ne m'eût rien dit de la Conjuration; serois-je aujourd'hui en peine de me justifier, n'y ayant personne qui m'accuse? Mais je veux que Dymnus soit encore en vie & qu'il ait dessein de me sauver, tous les autres se tairont-ils en ma faveur? Le desespoir a de la malignité, & un coupable se sent soulagé au fort de la torture quand il y engage les autres. Et puis de tant de complices appliquez à la question, n'y en aura-t'il pas un qui dira la verité? On ne voit guere que les Criminels qui doivent mourir ensemble se veüillent épargner les uns les autres. Il faut donc venir au seul crime qui m'est imputé. Pourquoi ay-je celé un avis de cette importance, pourquoi l'ay-je reçû avec si peu d'émotion? Seigneur, en quelque part que vous soyez, si j'ay failli en cela, je vous ay confessé ma faute, vous me l'avez pardonnée; vous m'avez donné vôtre main pour gage, vous m'avez même fait l'honneur de m'appeller à vôtre festin. Si vous m'avez crû je suis innocent, si vous m'avez pardonné j'ay ma grace. Quoiqu'il en soit, suspendez vôtre jugement jusqu'à ce que mon procez soit instruit. Qu'ay-je fait, depuis hier au soir que je sortis de vôtre table, quel nouveau crime m'impose-t'on qui vous ait si-tôt changé? Je dormois d'un profond sommeil, ne songeant à rien moins qu'au malheur qui me pendoit sur la tête, quand mes ennemis m'ont éveillé en me chargeant de chaines. Comment se peut-il qu'un Parricide qui même est découvert puisse dormir d'un si bon sommeil? Les méchans ont l'ame trop bourrelée pour pouvoir reposer. Ils sont nuit & jour agitez de furies, non seulement aprés l'execution, mais dés le premier projet de leur crime. Pour moi j'étois asûré de ma conscience & de vôtre parole. Vous me l'aviez donnée en me donnant la main, & je ne devois pas craindre que la cruauté de mes ennemis

l'emportât sur vôtre clemence. Mais afin que vous n'ayez aucun regret de m'avoir crû, considerez, je vous supplie, de quelle part me venoit cet avis. D'un jeune garçon qui n'avoit ni preuve ni témoin, & qui auroit donné l'alarme à tout le monde si on lui eût prêté l'oreille. Outre que j'ai eu ce procedé pour suspect, parce que ce n'étoit pas Nicomaque qui faisoit ce rapport, & qu'il employoit son frere; j'ay crû, malheureux que je suis, que c'étoit un démelé de deux infames dont on venoit me rompre la tête. Je craignois qu'on ne desavoüât Cebalin, & que je n'eusse le chagrin d'avoir mis en peine, mal à propos, plusieurs Grands de la Cour; mais quoique je n'aye offensé personne, je n'ay sçû si bien faire que l'on ne me veuille perdre. Je vous laisse à penser quelles inimitiez je ne me serois pas attirées, si j'eusse irrité des personnes innocentes. On me dira que Dymnus s'est tué, pouvois-je deviner qu'il se tuëroit & que sa mort autoriseroit le rapport de Cebalin? mais si j'avois eu part au crime, me voyant trahi, aurois-je été deux jours sans donner ordre à ce qui m'auroit regardé. Etoit-il difficile de se défaire de Cebalin, & d'ailleurs l'entreprise étant découverte pourquoi differer à l'executer? Je suis entré dans le cabinet du Roi l'épée au côté, à quoi tenoit-il que je n'executasse mon dessein? Est-ce que je ne l'osois sans Dymnus? Dymnus étoit donc le Chef, & Philotas reconnoissoit ses ordres, ce même Philotas qui pense à se faire Roi de Macedoine. Pour un si grand dessein, qui d'entre vous ay-je corrompu par des présens, quels Chefs, quels Officiers ay-je gagnez par des soins & des caresses? On me reproche que je dédaigne le langage du païs, & que j'ai les mœurs des Macedoniens en horreur; mais comment accorder cela? On veut que j'aspire à un Royaume, & l'on m'accuse de le mépriser. Vous sçavez qu'à force de frequenter les autres Nations nous avons comme perdû l'usage de nôtre Langue naturelle, & que les vainqueurs & les vaincus sont contraints de se faire un langage tout nouveau. Cela ne me touche non plus que ce qu'on allegue d'Amyntas. Si c'étoit un crime d'aimer un proche parent du Roi, je suis coupable; mais si la grandeur de sa naissance vouloit qu'on lui rendit toute sorte d'honneur & de respect, étois-je criminel n'étant point devin? Veut-on enveloper les innocens avec les coupables pour avoir été leurs amis? Si cela est, pourquoi m'a-t-on laissé vivre si long-tems? & si cela n'est pas, pourquoi me faire mourir aujourd'hui? J'ay écrit, je l'avouë, que je plaignois ceux qui avoient à vivre sous un homme qui se croyoit fils de Jupiter. O sainte & sincere affection! ô franchise dangereuse! vous m'avez trahi, en m'empêchant d'avoir une lâche complaisance qui auroit déguisé la verité. Ouy je l'ay écrit, mais c'est au Roi & non pas du Roi. C'étoit bien moins pour lui susciter l'envie, que pour l'éloigner de

lui. Je croyois qu'il étoit plus digne d'Alexandre de se contenter de sçavoir qu'il étoit fils d'un Dieu que de le dire. Mais s'il n'y a rien de si certain que la foy de l'Oracle, je prens Jupiter à témoin de mon innocence, retenez-moy dans les fers jusqu'à ce qu'on l'ait consulté; il faut croire qu'ayant reconnu nôtre Monarque pour son fils, il ne souffrira pas qu'un homme qui aura conspiré contre son sang, échappe à sa vengeance. Si la torture vous semble plus assûrée, je ne la refuse point pour mieux élaircir la verité. Il est permis aux criminels de faire venir leurs parens en jugement, mais mon malheur me prive de ce privilege. J'avois deux freres que j'ay perdus depuis peu; & pour mon pere, outre qu'il est éloigné, je ne le puis reclamer, parce qu'on le fait aussi coupable que moy. Il avoit une Famille florissante, il n'a plus qu'un fils unique pour l'appuy de sa vieillesse; c'est peu qu'il le perde, s'il ne descend lui-même dans le tombeau. Il faut donc, mon cher Pere, que vous mouriez pour l'amour de moy, & avec moy, c'est moy qui vous ôte la vie: falloit-il que vous me missiez au monde sous une si maligne Constellation? Vôtre exemple m'avoit appris combien je devois être retenu à déclarer ce que m'avoit dit Cebalin. On vous avoit donné avis que Philippe le Medecin vouloit empoisonner le Roi, vous écrivites qu'on se gardât de luy, & qu'il étoit corrompu par Darius; mais eut-on creance en vous, fit-on état de vos Lettres? Combien de fois ay je rapporté moy-même ce que j'avois entendu, qu'on s'est mocqué de moy & de ma trop grande credulité? Si donc, quand nous donnons ces avis, nous passons pour ridicules, & si nous devenons suspects quand nous les taisons; je voudrois bien que l'on me dit ce qu'il faut faire. NE PAS CONSPIRER CONTRE SES BIENFAICTEURS, s'écria un Macedonien. *C'est bien dit à toi qui que tu sois*, reprit Philotas, *& s'il se trouve que j'aye conspiré, je me soumets à toutes sortes de supplices. Avec cela je finis, aussi-bien je voy que mes dernieres paroles n'ont pas été bien reçûës.*

L'Invective. J'avois remis à parler de l'Invective dans le Genre Judiciaire, la regardant comme une espece d'Accusation. Ce n'est pas qu'on n'y puisse mettre quelque difference. L'Accusation n'en veut qu'au crime & se borne dans le Barreau, & l'Invective se déchaîne par tout où il y a des vices à décrier. On peut prendre cette derniere pour une Satyre en Prose, & lui donner un tour plus fin qu'à l'Accusation, des expressions plus brillantes, & des figures plus fortes. En effet celui qui accuse doit demander la punition du coupable d'une maniere plus serieuse & plus ingenuë, moins aigre & moins vehemente.

Ciceron a fait d'admirables Invectives, mais elles sont trop longues,

longues, & peut-être même trop connuës pour être rapportées dans cet endroit. Si j'en donne un exemple, ce sera encore Quinte-Curce qui me le fournira. Voici avec quelle fierté il fait parler Hermolaüs à Alexandre contre qui il avouë qu'il avoit conspiré.

Je diray ce que j'ay appris à nos dépens & par nôtre propre experience. Combien nous reste-t'il de Macedoniens qui ayent pû échapper à vôtre cruauté? Qui peut dire qu'il n'en ait pas senti les effets? Je ne parle point de personnes vulgaires, mais Attale, Philotas, Parmenion, Lyncestes & Clytus seroient encore pleins de vie s'ils n'avoient eu affaire qu'aux Ennemis. Vous les verriez encore dans la mêlée vous couvrir de leurs boucliers, combattre pour vôtre gloire, & vous gagner des batailles par leurs blessûres. Ils en ont eu une belle récompense. L'un a soüillé vôtre table de son sang, l'autre n'en a pas été quitte pour une simple mort. Vos Generaux d'Armée ont été mis à la torture, ils ont servi de spectacle aux Perses qu'ils avoient vaincus, & Parmenion qui avoit tué Attale par vos ordres a été massacré lui-même sans aucune forme de procés. Vous vous servez tour à tour des mains de ces miserables pour assouvir vôtre cruauté, & ceux qui ont été les Ministres de vos violences, sont mis à mort par d'autres qui n'en doivent pas moins attendre.

Il se fit alors un grand bruit dans l'Assemblée contre Hermolaüs, mais Alexandre l'ayant appaisé, commanda à ce malheureux de continuer, ce qu'il fit de cette sorte.

O quel excés de bonté de laisser parler des enfans qui ne font que bégayer, pendant que l'on tient Callisthene en prison de peur qu'il ne parle! Pourquoi ne le faire pas venir, puisque ceux-même qui ont tout confessé sont oüis? C'est que vous apprehendez le discours d'un homme de bien, & que vous ne sçauriez en supporter le regard; car du reste, il est certain qu'il est innocent. Ceux qui ont fait cette glorieuse entreprise avec moi sont tous ici; pas un ne peut dire que Callisthene y ait part, & toutefois il est destiné à la mort depuis long-tems. Voilà le fruit des services des Macedoniens dont vous prodiguez le sang comme superflu & ne valant pas qu'on l'épargne. Trente mille mulets chargez d'or & de butin marchent à vôtre suite, & vos Soldats, pour toute récompense, ne remportent chez eux que des blessures. Nous avons pourtant souffert toutes ces choses, jusqu'à ce que vous nous ayez livrez aux Barbares, & que vous ayez assujetti les Victorieux au joug des vaincus. Rien ne vous plaît comme l'habit & les coûtumes des Perses, vous n'avez rien tant en aversion que les mœurs de vôtre païs. C'est donc le Roy de Perse & non pas le Roy de Macedoine que nous avons voulu

T

tuer. C'est par le droit de la guerre que nous vous poursuivons comme un Deserteur & un Revolté. Vous avez voulu obliger les Macedoniens à fléchir les genoux devant vous, & à vous adorer comme un Dieu. Vous desavoüez Philippe pour vôtre pere, & s'il y avoit un Dieu plus grand que Jupiter, vous desavoueriez Jupiter même. Aprés cela trouvez-vous étrange que des hommes nez libres ne puissent souffrir cet excés d'orgueïl? Si jamais vous pouvez devenir plus sage, vous me serez obligé d'avoir été le premier qui vous aura enseigné combien vôtre insolence & vos cruautez sont odieuses aux gens de cœur. Au reste, épargnez nos peres, nôtre infortune ne leur est qu'un supplice trop rigoureux. Pour nous, faites-nous promptement mourir, afin que nous trouvions dans nôtre mort ce que nous cherchions dans la vôtre.

Il n'est pas trop ordinaire qu'un Roi accuse lui-même des criminels, & il est encore plus rare qu'il se voye obligé de répondre à leurs Invectives. Cependant Alexandre a fait l'un & l'autre plus d'une fois, soit qu'il suivît en cela la coûtume des Rois de Macedoine, dont le pouvoir n'étoit pas tout-à-fait absolu sur cette Nation guerriere, ou qu'il fût bien aise de faire voir que ce n'étoit point par la seule valeur qu'il sçavoit vaincre. Quoiqu'il en soit, il a harangué en plusieurs occasions, & pratiqué les préceptes d'Eloquence qu'Aristote n'avoit pas manqué de lui donner. Voyons de quelle maniere il s'en servit pour se justifier contre les accusations d'Hermolaüs, & pour faire voir qu'il n'y avoit que des calomnies dans le discours de ce jeune Macedonien. C'est en ces termes qu'il lui répondit.

*Ma seule patience montre combien est faux ce qu'a dit cet Imposteur instruit de la bouche de son Maître *. Quoiqu'il eût déja avoüé son crime, j'ay voulu qu'il le confessât encore devant vous, & je luy ay permis de parler, jugeant qu'il s'emporteroit avec la même fureur qui le poussoit à m'assassiner. Vous sçavez que dernierement, comme j'étois à la chasse, il commit une insolence qui me porta à le faire châtier selon les coûtumes du païs, & comme en ont toûjours usé les Rois de Macedoine. Il seroit bien étrange que nous n'eussions pas le même pouvoir sur cette jeunesse, que les Tuteurs sur leurs Pupilles, les maris sur leurs femmes, & que nous donnons même à nos Esclaves sur les enfans de cet âge. Voilà la prétenduë cruauté que j'ay exercée contre luy, & qu'il a voulu venger par un Parricide. Aprés cela, sera-t'on surpris qu'Hermolaus parle contre les supplices des Criminels de Leze-Majesté, & qu'il loüe Philotas & Parmenion? Il défend sa cause en celle d'autruy. Quant à Lyncestes vous sçavez que je luy avois pardonné deux fois, & que ce ne fut qu'à vôtre priere & que pour une troisiéme con-*

* Callisthene.

spiration que je le fis punir. Je n'ay pas à me justifier sur la mort d'Attale, je n'étois point Roy quand il fut tué ; car s'il vous en souvient, il conjura contre moy avant que je fusse parvenu à la Couronne. Pour Clytus, plût aux Dieux qu'il ne m'eût point contraint de venir à cette extrémité ! Vous sçavez de quelle maniere il en usa contre moy. Je souffris plus long-tems de luy qu'il n'auroit enduré de moy, si je l'avois traité de même façon. La clemence des Rois n'est pas entierement en leur disposition. Elle dépend en partie de l'humeur & de la conduite des Peuples, & c'est ordinairement l'obéïssance des sujets qui fait les bons Princes. Mais quand une fois on a perdu le respect, & que ceux qui doivent obéïr, veulent commander, ne faut-il pas opposer la violence à la violence ? Je ne trouve pas étrange qu'il m'accuse de cruauté, puisqu'il a le front de m'accuser d'avarice. Je ne vous prieray point de l'en démentir de peur de rendre ma liberalité odieuse, & d'offenser vôtre pudeur ; mais considerez l'armée en general. Ceux qui n'avoient que leurs armes pour tout bien, couchent dans des lits d'argent. Leur table est servie en vaisselle d'or, ils traînent aprés eux des troupes d'Esclaves, & sont si chargez de butin qu'ils ne sçavent qu'en faire. Mais il dit que les Perses que nous avons vaincus sont en grand honneur prés de moi ; c'est en quoi je fais voir ma moderation de les traiter si favorablement. Je ne suis point venu en Asie pour exterminer les Nations, ni pour faire un desert de la moitié de la Terre, mais pour y regner en sorte que les vaincus n'eussent aucun regret à mes Victoires. Aussi combattent-ils avec vous, ils répandent leur sang pour vôtre gloire, au lieu qu'une domination orgüeilleuse les auroit soulevez. Ce qui n'est appuyé que sur la pointe de l'épée ne demeure pas long-tems debout, mais les bienfaits obligent à une reconnoissance éternelle. L'affection est le fondement le plus assûré de nôtre Empire, & nous n'avons rien de meilleur à gagner. Nous regorgeons de biens, & il y auroit de la manie à verser toûjours dans un vaisseau qui répand déja de tous côtez. On me reproche que j'introduis les moeurs des Barbares parmi les Macedoniens ; mais peut-on regir un si grand Empire sans donner quelque chose du nôtre aux Peuples nouvellement assujettis, & sans prendre aussi quelque chose du leur ? Hermolaus est admirable aussi, de vouloir que je m'oppose à Jupiter quand il m'appelle son fils, comme si les réponses des Dieux étoient en ma puissance, & qu'il s'en fallût prendre à moy. Il m'a honoré de ce nom, & j'ay crû qu'en l'acceptant j'avancerois mes affaires. Je souhaiterois que les Indiens me crûssent un Dieu ; à la guerre la réputation fait tout, & bien souvent le mensonge que l'on autorise n'a pas moins de force que la verité. Pensez-vous que ce soit par orgueil que j'ay enrichi vos armes d'or & d'argent ? c'est pour vous rendre ces matie-

res viles à force de vous les rendre communes ; afin que les Macedoniens ne se laissent point vaincre à l'or, eux qui sont invincibles à tout le reste. Je ferai voir que ce n'est point ce métal qui nous mene, mais la conquête de tout le Monde. Il n'a pas tenu à toi, Parricide que tu es, que tu ne nous ayes ravi cette gloire, & qu'en ôtant la vie à ton Roi tu n'ayes assujetti les Macedoniens aux Peuples qu'ils ont vaincus. Je pardonne à tes parens, il y a long-tems que j'ay aboli la coûtume d'envelopper les innocens avec les coupables. Pour ton Callisthene qui te regarde comme un homme de grand cœur, parce que tu n'es pas moins scelerat que lui ; tu voudrois qu'on luy donnât audience, afin qu'il me dit les mémes injures que tu m'as dites. Cependant je l'aurois fait entrer avec toi comme un Maître digne d'un tel Disciple, mais n'étant pas né en Macedoine, on ne lui devoit pas accorder ce privilege.

Finissons par un exemple où nôtre siecle & nôtre Nation puissent prendre plus de part. Toute l'Europe a vû depuis peu d'années que les brigues ont enlevé un Archevêché Electorat de l'Empire à un Prince d'une éminente dignité dans l'Eglise, qui avoit été élû juridiquement Archevéque. Ce Prince ne manqua pas d'exposer son droit dans un Manifeste, mais cette Apologie alla plûtôt à convaincre par des faits incontestables d'une narration fidelle, qu'à persuader par les figures brillantes d'une Harangue passionnée. Voicy le précis que nous en avons tiré.

Affaires du temps. 2. Part.

Maximilien Henri de Baviere Archevêque de Cologne, Electeur du saint Empire Romain, sentant diminuer ses forces de jour en jour par de frequentes attaques d'une longue maladie, n'eut rien tant à cœur, que de prévenir, avant sa mort, les grands maux qu'il prévoyoit devoir arriver à toute l'Europe, si l'Eglise de Cologne demeuroit vacante. Dans cette vûë il crût qu'il étoit du bien commun de demander un Coadjuteur qui fût capable de maintenir le repos de l'Europe en marchant sur ses traces, & en continuant d'étendre dans son Diocese, le bien que Son Altesse y avoit établi. Aprés en avoir conferé plusieurs fois avec le Nonce du Pape, la postulation du Coadjuteur fut indiquée pour le 7. Janvier 1688. Malgré les brigues & les menaces, Monsieur le Cardinal Landgrave de Fustemberg Doyen du Chapitre, composé alors de vingt-quatre Capitulaires eut dix-neuf voix, & fut postulé Coadjuteur. Les acclamations publiques qui suivirent cette action, firent voir combien elle étoit juste, & paisible du côté de Messieurs les Chanoines. Cependant Monsieur l'Electeur de Cologne qui se sentoit prés de sa fin, écrivit au Pape pour lui demander la confirmation de son Coadjuteur.

Il disoit à sa Sainteté, en termes touchans & pleins de respect, que se voyant mourir, il la supplioit instamment de vouloir prévenir les maux qui affligeroient infailliblement l'Eglise de Cologne, si elle venoit à demeurer vacante ; faute d'avoir confirmé son Coadjuteur. Qu'il se sentoit obligé en conscience de luy demander cette grace, avec les plus instantes prieres dont il étoit capable, & qu'il l'en conjuroit par la charité de nôtre Sauveur.

On n'eut point d'oreille pour entendre une voix si juste. Monsieur l'Electeur mourut le 3. Juin suivant, sans que Monsieur le Coadjuteur fût confirmé. Cette mort obligea le Chapitre de Cologne d'écrire au Pape le 5. du même mois, pour lui apprendre le deceds de l'Electeur, & lui faire sçavoir que n'ayant pas eu d'avis que sa Sainteté eût confirmé la postulation qui avoit été faite de Monsieur le Cardinal de Fustemberg pour Coadjuteur, il leur sembloit important de prévenir les maux qui sont inseparables de la vacance, & qui seroient détournez par la vigilance & sage conduite de ce Cardinal qui a tant de merite, & qui a rendu de si grands services à l'Eglise. Qu'encore que cette postulation eût été faite unanimement & dans les formes, il ne leur paroissoit pas que sa Sainteté l'eût approuvée ; ce qui les obligeoit à proceder à une nouvelle élection, ou à une postulation, le tout selon la disposition des saints Canons, & selon la regle du Droit. Que pour cet effet ils avoient choisi le 19. Juillet, esperant que sa Sainteté confirmeroit ce qu'ils auroient fait pour le bien de l'Eglise de Cologne. Cependant le Saint Pere envoya un Bref ou un Indult d'eligibilité, le 19. de Juin à Monsieur le Prince Clement Joseph de Baviere âgé seulement de 17. ans, & qui n'étoit point du Corps du Chapitre de Cologne. Sa Sainteté aprés avoir donné de grands éloges à la trés-illustre Maison de Baviere, dit au Prince Clement, que s'il arrive que Monsieur l'Electeur de Cologne vienne à mourir, *on lui avoit envoyé la nouvelle de sa mort le* 5. ou qu'il veüille dans la suite se démettre de quelqu'une des Eglises, de Cologne, de Hildesheim, ou de Liege, il le rend capable, & luy donne le droit de pouvoir être elû Archevêque ou Evêque de l'une ou de toutes ces Eglises, quoiqu'il n'ait pas l'âge marqué dans les saints Canons, qu'il ne soit pas encore entré dans les Ordres sacrez, qu'il ne soit du Corps d'aucun de ces Chapitres, où il n'a eu jusques-là, & n'a pû avoir aucune voix active & passive conformement à la disposition des saints Canons, des Ordonnances & autres Reglemens de l'Eglise. Enfin quoiqu'il ait déja l'administration des Evêchez de Ratisbonne & de Frisingue,

il le rend habile à pouvoir être élû pour une de ces Eglises en particulier, ou pour toutes les trois ensemble, comme s'il en avoit été Chanoine, sans que les deux Evêchez, dont il est déja pourvû, puissent porter préjudice en aucune maniere à son élection pour les autres Cathedrales; en sorte toutefois qu'aussi-tôt que le saint Siege aura confirmé son élection pour l'une ou pour toutes les trois Eglises, celles de Ratisbonne & de Frisingue, dont il est déja pourvû, seront censées vacantes, Sa Sainteté le dispensant de toutes les oppositions, contradictions, ou empêchemens à naître, & generalement de tous les défauts qui pourroient rendre nulle ou défectueuse l'élection qu'on pourroit faire de luy pour lesdites Cathedrales.

Afin que l'on sçache par quel motif agit le Saint Pere, il déclare expressément qu'il donne cet Indult de son propre mouvement, avec connoissance de cause, & dans toute l'étenduë de son pouvoir, voulant bien déroger en ce point au Concile general de Latran, aux autres Conciles Provinciaux ou generaux, Synodes, Constitutions, Reglemens, Ordonnances desdites Eglises Cathedrales, qui seroient confirmées par quelque serment que ce soit, ou munies de l'approbation du saint Siege, ou enfin qui seroient reçûës par le moyen de quelque autorité que ce puisse être. Sa Sainteté prétend aussi que l'on n'ait aucun égard pour cette fois, aux Statuts, Coûtumes, Usages, Concordats, Reglemens, Privileges, Indults, Decrets, Lettres, Brefs ou Bulles Apostoliques adressées aux Prelats ou Eglises, &c.

En un mot le Saint Pere prétend que toutes les nullitez qui pourroient s'opposer au dessein qu'il a de faire élire Monsieur le Prince Clement, soient levées. Toute sa Chrétienté en doit demeurer d'accord, aprés un Indult si autentique, & sur lequel on a jetté avec profusion toutes les graces que l'on a crû pouvoir mettre en usage pour favoriser un jeune Prince, qui malgré tout son merite, n'est pas encore en état d'entrer dans les premieres dignitez de l'Eglise, n'ayant que 17. ans, simple Clerc, puisqu'il n'a aucun des Ordres sacrez, & d'ailleurs lié à deux Evêchez considerables. Qui n'auroit crû que le Pape, aprés avoir répandu tant de benedictions sur la tête de Monsieur le Prince de Baviere, n'eût réservé du moins une seule grace pour Monsieur le Cardinal de Fustemberg? Ce Prince ne demandoit à Sa Sainteté que la permission de se démettre de l'Evêché de Strasbourg, mais au lieu d'obtenir si peu de chose, en comparaison de ce que l'on avoit accordé à Monsieur le Prince Clement, il ne reçut, pour toute ré-

ponse, qu'un refus embarrassé de Complimens que le Saint Pere lui écrivit par un Bref du premier Juillet 1688. Sa Sainteté y marque la joye qu'elle auroit de trouver des occasions favorables à l'inclination qu'elle a de gratifier son Eminence, & de faire connoître de plus en plus combien elle estime sa vertu & son merite. Mais ce qui lui donne un grand sujet de chagrin, c'est de ne pouvoir vaincre les difficultez qui s'opposent à sa bonne volonté, & qui l'empêchent en quelque maniere que ce soit, de trouver le moyen d'accorder à son Eminence ce qu'elle lui a demandé, au sujet de la mort de l'Electeur de Cologne; parce que cette affaire est embarrassée de tant de difficultez, ainsi qu'elle le pourra apprendre plus amplement de la bouche du Nonce qui réside à Cologne, que Sa Sainteté a le déplaisir de rencontrer des empêchemens insurmontables, dans la bonne volonté qu'elle a de satisfaire aux desirs de son Eminence. Qu'au reste elle fait tant de fond sur la pieté & sur la sagesse de Monsieur le Cardinal, qu'elle espere qu'il se conformera aux intentions & à la résolution qu'elle a prise sur ce sujet.

On ne parloit pas, il n'y a qu'un moment, à Monsieur le Prince de Baviere avec tant de réserve. On ne parloit pas même quelque tems auparavant à Monsieur le Cardinal de Fustemberg avec si peu de ménagement. On le peut voir par l'Indult que le Pape lui avoit envoyé de son propre mouvement, & sans que son Eminence l'en eût sollicité; mais c'étoit dans une conjoncture indifferente à Sa Sainteté, & où elle n'avoit aucun interêt de faire éclater ses vûës particulieres. Le Saint Pere reconnoît dans cet Indult, *que Dieu a comblé de graces & de merite la personne de Monsieur le Cardinal, & que ce Prince fait grand honneur à l'Eglise dont il est un trés illustre membre. C'est en cette considération que Sa Sainteté croit qu'il est de la justice d'accorder à son Eminence la permission de pourvoir à toutes sortes de Benefices qui seront à sa disposition, non seulement pour les dépendances des Eglises dont il auroit le titre, à cause de sa dignité de Cardinal, mais encore pour ce qui relevera de l'Eglise de Strasbourg dont il est Evêque, & de quelques Eglises Cathedrales, Metropolitaines ou Patriarchales que ce puisse être, dont il seroit pourvû dans la suite, ou dont il pourroit avoir l'administration.*

Cependant ce Cardinal est-il en état de devenir Archevêque de Cologne? Toutes ces belles promesses s'évanoüissent, & le Saint Pere oublie tout ce qu'il a dit en sa faveur. On ne sçauroit croire combien cette conduite encouragea ceux qui conspiroient depuis long-tems contre l'élection de Monsieur le Cardinal de

Fustemberg. Ils recommencerent à se donner des mouvemens seditieux, à semer des libelles, à exciter des murmures soûtenus par la cabale du Prince d'Orange, qui avoit une forte brigue pour tâcher d'exclure de l'Electorat un Prince capable de procurer la paix & le repos de l'Eglise de Cologne, ce que ne demandoit pas le Prince d'Orange.

On n'épargna aucunes caresses pour corrompre Messieurs les Chanoines ; & ceux qui ne pûrent être gagnez par cette voye, furent menacez d'être persecutez avec toutes leurs familles. On s'emporta même jusqu'à dire, *Que si le Chapitre ne prenoit le bon parti, on ôteroit à la Cathedrale de Cologne la dignité de l'Electorat pour la transferer à une autre Eglise.*

Quoique ces menaces fussent vaines, elles ne laisserent pas d'avoir quelque effet, & de jetter de la terreur dans l'esprit de quelques-uns du Chapitre, qui se laisserent aller dans le parti de Monsieur le Prince Clement, comme il seroit fort aisé de le prouver par de bons témoins s'il étoit necessaire.

Le Roi qui n'ignoroit pas ces brigues, & qui a toûjours sacrifié toutes ses prétentions, & tous ses interêts au bien de l'Eglise, & à la tranquilité de l'Europe, crut qu'il devoit lever un empêchement que les ennemis de Monsieur le Cardinal de Fustemberg, lui pourroient susciter malicieusement, au sujet de ses Lettres de naturalité prises dans ce Royaume. C'est ce qui obligea sa Majesté de donner une Déclaration du 12. Juillet, par laquelle elle dégage ce Prince de tout engagement personnel, serment de fidelité, ou autre obligation contractée en consequence des Lettres de naturalité qu'il auroit prises cy-devant, afin de pouvoir posseder des Benefices en France, &c.

Monsieur le Nonce du Pape, pour garder en apparence de grandes mesures, écrivit au Chapitre le 13. Juillet, pour lui faire offre de service, & pour recommander à Messieurs les Capitulaires, au nom de Sa Sainteté, de proceder à l'élection, selon la forme prescrite par les saints Canons, & de donner leurs voix à ceux qu'ils sçauroient avoir plus de merite, & qu'ils jugeroient les plus dignes de gouverner les Eglises vacantes par la mort de Monsieur l'Electeur. Que c'étoient-là des vœux dignes d'un si grand Pape, & d'ailleurs si légitimes, qu'ils ne pouvoient se dispenser d'y obeïr.

On verra dans la suite que la meilleure partie du Chapitre de Cologne s'est fait une Religion d'executer, à la lettre, ce conseil de M. le Nonce. Le plus grand nombre des Chanoines a pris

pour

pour un précepte qu'il n'étoit pas permis de violer, ces belles paroles qui sont employées dans le Bref que le saint Pere adressa à l'Eglise de Cologne le 3. de Juillet, & qu'elle reçut peu de jours avant l'élection. *Je vous exhorte, en nôtre Seigneur, autant qu'il m'est possible, de n'avoir qu'en vûë la gloire de Dieu, & de ne choisir que celui d'entre vous, en qui vous reconnoîtrez le merite & les grandes qualitez qu'il faut avoir pour faire un digne Prélat, qui ait aussi toutes les parties necessaires pour remplir, avec succés, les devoirs d'un bon Pasteur, vous souhaitant, pour cet effet, le secours particulier & les lumieres du saint Esprit.*

Le jour de l'élection approchoit, il étoit attendu avec impatience; & toute l'Europe avoit les yeux tournez du côté de Cologne, pour voir sur qui le choix tomberoit. Ce fut alors que le Comte de Kaunitz Envoyé de l'Empereur crut qu'il étoit tems de couronner toutes ses brigues, par la publication d'un Ecrit injurieux que l'on doit appeller un Libelle diffamatoire, qu'il presenta au Chapitre de Cologne le 14. Juillet.

Quoique le nom de sa Majesté Imperiale soit employé dans ce Memoire, il y a lieu de croire qu'elle a trop de soin de sa réputation, pour avoüer son Ministre quand il dit des injures basses, à un illustre Cardinal qui est sans contredit un des plus grands Princes de l'Eglise & de l'Empire. Le 19. Juillet marqué pour faire l'élection, Monsieur le Cardinal de Fustemberg Doyen, & en cette qualité Président du Chapitre, donna tous ses soins à faire observer les formalitez qui sont necessaires pour une élection canonique. On s'assembla à dix heures du matin, & son Eminence avertit Messieurs les Chanoines de tout ce qu'ils avoient à faire d'essentiel. Ils étoient au nombre de vingt-trois, qui, aprés avoir observé toutes les formalitez qu'ils étoient obligez de garder, résolurent de proceder à l'élection par le moyen du Scrutin, selon que le prescrit le Concile de Latran, & comme on le pratique le plus ordinairement dans le Chapitre de Cologne.

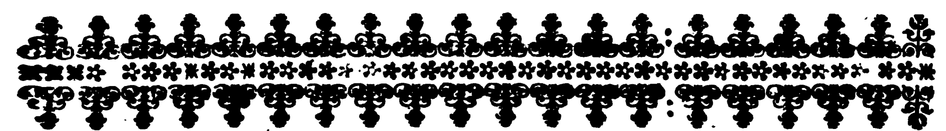
On commença par l'élection des Scrutateurs qui furent Monsieur le Comte de Rittberg Ecolastre, Monsieur le Duc de Croy, & Monsieur Mehring. Le Comte de Kaunitz fit toutes les chicanes qu'il imagina, & Monsieur le Cardinal de Fustemberg eut la complaisance de lui donner toute la satisfaction qu'il lui fut possible; mais enfin on s'en tint à la voye du Scrutin, comme on l'avoit résolu, & Messieurs les Scrutateurs ne songerent qu'à remplir tous les devoirs de leur Charge. Ils recueïllirent les voix, & trouverent que de vint-quatre il y en avoit treize qui avoient

conſpiré pour un ſujet, neuf en faveur d'un autre, un troiſiéme ſujet eut une voix, & un quatriéme celle qui reſtoit. Ce partage de voix obligea les Scrutateurs de demander, ſi les voix qui ſeroient en petit nombre pour un parti, ſe pourroient ranger dans un autre. Il fut réſolu, à la pluralité, que cela ſeroit permis, & d'abord Monſieur Goyer ſe joignit au nombre des treize, & fit la quatorziéme voix. Ce fut alors que les Chanoines gagnez exciterent le plus de trouble, mais toutes leurs chicanes n'empêcherent pas que Monſieur le Comte de Rittberg ne fît le devoir de ſa Charge, & ne publiât en ſon nom & en celui du Chapitre la poſtulation de Monſieur le Cardinal de Fuſtemberg, qui avoit les quatorze voix, pour Archevêque & Electeur de Cologne.

Il y avoit eu neuf voix pour Monſieur le Prince Clement de Baviere, il en reſtoit huit, Monſieur Geyr ayant paſſé dans l'autre parti, de ſorte que ces huit Capitulaires, aprés avoir fait grand bruit & de grandes proteſtations, ſortirent en murmurant & ſe retirerent chez eux.

Cependant on demanda à Monſieur le Cardinal de Fuſtemberg, s'il vouloit bien accepter la poſtulation qu'on venoit de faire de ſa perſonne pour l'Archevêché de Cologne; & à peine eut-il répondu qu'il y conſentoit, que la publication ſolemnelle en fut faite par Monſieur Mehering dans le Chœur, où ſon Eminence avoit été conduite par ce troiſiéme Scrutateur, & accompagnée par la plus grande & la plus conſiderable partie du Chapitre.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

HARANGUES DU GENRE DEMONSTRATIF.

J'ENTRE dans une carriere que je ne fournirai que par le secours que l'on me donnera ; c'est-à-dire, que j'aurai peu de part dans les Harangues que je vais rapporter. Un sentiment d'équité me demande cet aveu, & je le dois aussi à la satisfaction de ceux qui liront cet Ouvrage. Ils auront assez vû de choses de ma façon dans le premier Livre, pour souhaiter peut-être d'en trouver moins dans les autres. Ils seront contens, & ne verront pas même paroître sous mon nom les discours qu'il y aura de ma composition. Je les ai faits à la priere de quelques-uns de mes amis qui les vouloient envoyer dans les Provinces ; de sorte qu'il n'est pas necessaire que l'on sçache que les personnes qui les ont recitez n'avoient pas voulu se donner la peine de les faire.

Je ne sçaurois mieux commencer que par un Panegyrique de LOUIS LE GRAND. Celui qui suit, a été traduit en tant de Langues, qu'il est aussi connu que le merite de la Personne qui le prononça. Cependant comme ce fut l'an 1671. on peut dire que depuis ce tems-là, toutes les années de conquêtes & de gloire qu'il y a eu pour le Monarque auroient encore donné à l'Orateur une plus ample matiere de parler.

PANEGYRIQUE
DE
LOUIS LE GRAND.

L'Academie étoit extraordinairement assemblée en 1671. en presence de Monseigneur Seguier Chancelier de France son Protecteur: Aprés que Messire François de Harlay de Chanvalon, Archevêque de Roüen nommé par Sa Majesté' *à l'Archevêché de Paris, a été reçû en l'une des quarante Places d'Academicien, vacante par la mort de feu Messire Hardoüin de Perefixe de Beaumont Archevêque de Paris, autrefois Précepteur du Roi, & a remercié la Compagnie par un discours trés-éloquent mêlé des loüanges de* Sa Majesté'; Paul Pellisson Fontanier *se trouvant Directeur, a dit:*

Monsieur,

Cette Assemblée extraordinaire, ce concours de nos Academiciens, leurs yeux, leur visage, leur attention, leur silence même, vous ont déja dit combien ils se sentent honorez de vôtre presence, & touchez de vos bontez. Mais ils attendent de moi quelque chose de plus, & veulent que je parle, beaucoup moins pour la necessité, que pour l'éclat, en un jour que nos Registres marqueront à l'avenir entre les plus grands & les plus solemnels.

Je ne voi pas un de mes Confreres, maintenant ravis de se pouvoir dire les vôtres, qui par un zele trés-juste pour vous, mais trop injuste pour moi, ne s'imagine que je dois dire tout ce qu'il pense, & le dire avec son esprit, ses lumieres, & sa délicatesse, que je n'ai pas.

Les uns se promettent que pour la gloire de l'Academie, je releverai vôtre auguste caractere, plus relevé de lui-même que tous les discours humains. Les autres ne doutent pas que je ne fasse valoir le sang illustre, les alliances des Maisons souverai-

nes, les honneurs & les emplois, & ce qu'on ne peut oublier en ce lieu, les lettres si souvent & si heureusement jointes aux armes, dans les grands hommes dont vous sortez. Ceux-ci s'arrêtent principalement aux qualitez personnelles, soit celles de l'honnête homme, soit celle du Prélat, également accomplies en vous. Ceux-là en particulier, au profond sçavoir, à qui l'age même n'a pas été necessaire. Un grand nombre à l'adresse judicieuse mêlée de douceur & d'autorité, qui se rend, toutes les fois qu'il le faut, maîtresse des Assemblées, des Compagnies, & des Peuples même, pour leur utilité propre, & pour celle de l'Etat. Tous ensemble, à cette éloquence de toutes les sortes, tantôt privée, tantôt publique, tantôt separée, tantôt soudaine; toûjours assûrée de persuader ou de plaire, & dont vous venez de renouveller l'idée, si belle, si vive, & si noble, dans nos esprits.

Pour moi, MONSIEUR, je connois, j'admire, je sens comme eux, tous ces avantages, & mille autres que nous pensons posseder nous-mêmes en vous possedant. Mais quand ils m'auroient prêté toutes leurs voix, pour faire éclater de si grandes choses autant qu'elles le meritent, je ne sçai si le concert de tant d'éloges, quelque juste & quelque harmonieux qu'il pût être, ne blesseroit point vos oreilles, pour être trop prés de vous.

Ne pourrois je point me soûtenir par la nouveauté, & découvrir en quelque partie de l'Art, pour ainsi dire, moins frequentée, des loüanges que vôtre pudeur écoutât sans peine, qu'elle ne pût refuser, qu'elle fût bien aise de publier elle-même?

Ou je me trompe, ou j'entrevoi quelque jour & quelque lumiere à ce dessein. Car quand je regarde quelle est la main qui vous donne à nous, qui nous donne à vous: Quand je voi la place la plus importante du Clergé François, celle qui demande le plus toutes les grandes qualitez, soit civiles, soit ecclesiastiques, vous être deferée à l'instant & sans hesiter; non point par l'ordre de la succession, ni de l'âge, ni par le hazard, ni par la cabale; mais par le jugement & le choix d'un Prince sage & habile s'il en fut jamais: je me persuade que les loüanges infinies & inépuisables d'un si grand Roi, encore que vous les écoutiez toujours avec joye, encore que vous les portiez vous-même plus haut que personne du monde, comme nous venons de l'éprouver, retombent neanmoins toutes sur vous, vous reviennent & vous appartiennent desormais; & qu'au lieu d'abandonner vôtre éloge, je le continuërai peut-être d'une maniere plus noble, si je commence le sien.

Le plus fameux des Anciens en l'art du Panegyrique, avoit à parler de la plus grande Beauté du monde, celebre par ses avantures, sortie, comme il disoit, du sang de leurs Dieux, reçûë aprés sa mort entre les Déesses, & donnant sans cesse des marques de son pouvoir. Il passe legerement tant de grands endroits, que chacun voyoit comme lui; mais il s'arrête au jugement de Thesée qui crut devoir tout entreprendre pour elle: puis décrivant en particulier toutes les autres actions de ce grand homme, les monstres domptez, l'injustice & la violence reprimées, les loix établies, les Villes fondées ou délivrées de la servitude; il croit avoir assez élevé l'Heroïne, en élevant le Heros.

J'essayerai, quoiqu'avec un genie bien different, quelque chose de semblable. Vous me le permettrez, Messieurs. Il y a des tems & des matieres au dessus des loix, il y a, vous le sçavez, des irregularitez plus heureuses que les regles mêmes. C'est d'ailleurs louer, selon nos coûtumes, nôtre auguste Fondateur Loüis XIII. que de parler d'un tel Fils, la plus haute & la plus durable récompense qui ait été accordée sur la terre à sa sagesse, à sa temperance, à sa justice, à sa pieté. C'est loüer sans affectation & sans envie, nôtre grand Protecteur present, la voix, mais la digne voix d'un si grand Maître, l'Interprete, aussi venerable qu'éloquent & que fidelle, de ses pensées Royales, le premier dépositaire de ses volontez & de son pouvoir. C'est loüer en même tems l'illustre Confrere, dont nous reparons si heureusement la perte, qui a tant travaillé durant tant d'années, à former avec la nature, avec Dieu même, l'ouvrage le plus parfait que nous puissions admirer aujourd'hui. C'est vous loüer enfin, Messieurs, & tous les membres de ce Corps, qui partagent si diversement, & en tant de sortes, ou la confiance du Monarque, ou ses bonnes graces, ou ses bienfaits, ou son approbation & son estime.

Ne pensez pas toutefois, Messieurs, que je veüille vous prévenir en sa faveur par cette espece d'interest. Oubliez pour un peu de tems toutes les graces que vous en avez reçûës, & toutes celles que les belles lettres en reçoivent tous les jours. Ne vous souvenez plus que vous êtes nez François. Effacez même de vôtre imagination, si toutefois il est possible, cette bonne mine digne de l'Empire, comme parloient les Anciens, cét air, ce port, cette majesté si douce & si redoutable, ce mélange d'humanité & de grandeur qui éclate dans ses yeux, qui échappe à tous les efforts de la peinture & de la sculpture, & qui s'imprime si vivement dans les cœurs. Il me suffit que vous connoissiez la France, & que vous

l'ayez connuë autrefois. En quel lieu de cette vaste Monarchie ne le trouverez-vous point lui-même plus grand que la Monarchie, & tel que je voudrois vous le representer ?

Je ne prétens pas cependant ne rien oublier d'une si ample matiere, dans un discours d'aussi peu d'étenduë que celui-ci, ni parcourir également avec vous toutes les parties de l'Etat. Au contraire, j'éviterai, MESSIEURS, je le déclare, plûtôt que je ne chercherai dans mon sujet, tout ce qu'on y a le plus remarqué, le plus loüé jusqu'à cette heure. Je passe à dessein une infinité de choses, dont chacune à part feroit tout l'ornement d'un Panegyrique, pour un Prince moindre que le nôtre. Je laisse la Noblesse, ou purifiée, ou soûmise aux ordres de la Justice ; une partie du Tiers-Etat occupée aux travaux utiles, inconnus auparavant dans le Royaume, & le partage des Etrangers ; tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus grand entrepris pour le bien du commerce, jusqu'à la conjonction des deux mers déja si avancée, & qui passoit auparavant pour le vain discours des gens de trop de loisir ; le peuple en general soulagé ; la fecondité récompensée ; les procés abregez ; les loix réformées ; l'œconomie servant à la magnificence & à la liberalité.

Mais ni le grand Archevêque que nous recevons aujourd'hui parmi nous, ni mes propres sentimens, ne me permettent pas de passer aussi legerement sur l'Eglise pacifiée depuis peu, florissante depuis long-tems par l'application du Prince, par ses soins, & par sa pieté. Vous, MESSIEURS, à qui tous les siecles sont presens comme le nôtre, & qui voyez avec douleur les vicissitudes humaines s'étendre à tout ce qu'il devroit y avoir de plus immuable parmi les hommes, jusqu'à la Religion, jusqu'aux Autels ; remontez à huit ou neuf cens ans dans nos histoires, plus loin encore, presque jusqu'au tems heureux & malheureux tout ensemble des Martyrs & de leurs miracles, vous ne trouverez point ailleurs, je ne crains pas de le dire, les premieres places de l'Eglise, remplies en France de plus excellens sujets, le merite plus distingué par la récompense, l'indignité plus flétrie & plus éloignée par le mépris. Si quelqu'un en peut douter, qu'il regarde seulement les victoires non sanglantes, que le travail, que le sçavoir, que la pieté de nos Prélats & de leurs troupes sacrées, remportent à toute heure sur ceux que des tems tous differens, & le malheur de nos peres, avoient séparez de la Foi. Heureux les captifs volontaires qui suivent avec joye le char de ce triomphe ! mais ingrats en même tems, ou obligez de reconnoître, que si c'est l'ouvrage des Pasteurs, le

choix des Pasteurs, est l'ouvrage du Roi, comme le Roi celui de Dieu même !

Je ne finirois point, Messieurs, si je ne me renfermois desormais dans quelques reflexions particulieres, simples & abregées, sur les travaux de nôtre Monarque. Je veux bien, & il est juste qu'on admire dans ses Maisons Royales la nature surmontée par l'art; les fontaines, les canaux, ou plûtôt les rivieres & les mers, par des conduits soûterrains, occuper la place des sablons steriles & des terres alterées. Mais qui ne l'admirera lui-même infiniment davantage, si par des voyes plus secrettes, plus obscures & plus inconnuës du gouvernement, dont il est lui seul l'ouvrier, le conducteur & le maître, il a sçû corriger, surmonter & changer en mieux, les mœurs, les inclinations, & le genie de ses peuples ?

Vous avez vû, Messieurs, sous la Regence d'une Reine trés-pieuse, l'impieté se montrer quelquefois hardiment, aujourd'hui morte ou muette à la Cour.

Vous avez vû auparavant sous le regne d'un Roi trés-sobre, ce que nous ne voyons plus, l'excés opposé à cette vertu, passant du bas peuple aux personnes de qualité, deshonorer la France, comme quelques-unes des nations voisines.

La fureur des duels inveterée & confirmée par tant de siecles, étoit en nôtre seule nation un mal incurable, dont la guerison est maintenant si parfaite, que nous commençons à l'oublier avec le mal même.

Le commerce maritime étoit impossible aux François, incapables, disoit-on, de chercher un profit où l'on commence presque toûjours par des pertes, où l'on ne s'avance que par le bon ordre, par la perseverance & par le travail. Ce commerce, cependant, aussi-bien que mille autres avantages, nous fait aujourd'hui autant de jaloux, que nous avons de voisins.

En quel lieu du monde étoit-il autrefois plus permis & plus facile aux particuliers ? En quel lieu du monde leur est-il aujourd'hui plus difficile & moins permis, de ne point faire leur charge, d'abuser de leur autorité, d'être dispensez des loix, de se dispenser eux-mêmes de leur devoir ?

Quelles histoires, quels livres, quelles Nations, & quelles Langues n'ont parlé de l'insolence du Soldat François, & du peu de discipline de nos troupes ? Elles vivent maintenant ; nous l'avons vû de nos yeux en Flandre, elles vivent, même dans les Villes conquises, plus régulierement que leurs propres habitans, pendans que les sujets d'Espagne, tremblans, captifs & renfermez dans

dans leurs murailles, n'osent les perdre de vûë, & s'écarter à la campagne par la seule crainte de leurs propres garnisons.

D'où viennent, MESSIEURS, tant de changemens à la fois, & si remarquables ? Y a-t-il quelque révolution extraordinaire, quelque constellation nouvelle dans le Ciel ? Dispensons-nous de l'observer : laissons-en le soin à ces nouvelles Académies Royales, filles ou sœurs de la nôtre, ouvrages encore de la même révolution, ou plûtôt de la même main si magnifique & si puissante. Ce qu'il y a de certain & d'indubitable, c'est que nos Rois sont nos astres ; leurs regards, nos influences ; leurs mouvemens & leur conduite, la premiere source sur la terre de nos vices & de nos vertus.

Mais peut-être que le Roi dont nous parlons, s'est borné lui-même au dedans de son Etat. Demandez-le, MESSIEURS, à toutes les Nations du monde, à qui l'on peut dire qu'il est & qu'il a toûjours été presque aussi present qu'à nous, ou par la protection, ou par l'amitié, ou par la crainte, ou par l'homage libre & volontaire que les plus éloignées rendent si souvent à sa réputation & à sa vertu.

Je ne puis encore, MESSIEURS, toucher ici que rapidement & comme en courant, la matiere de plusieurs Volumes. Je ne dirai rien des victoires & des progrés avant la paix des Pyrenées où sa modestie lui fait prendre bien moins de part qu'il n'en doit avoir. Il commence à gouverner lui-même, ayant desormais pour premier Ministre, le genie joint au courage, au travail, au secret, à la fermeté, à la ponctualité, à l'exactitude. L'Espagne veut usurper sur nous, dans une Cour voisine, une égalité injurieuse, & qu'on ne lui peut jamais accorder. Elle est aussi-tôt contrainte, ce qu'on n'avoit jamais vû encore, de ceder la préseance par une déclaration solemnelle & publique. Dunquerque & la Loraine cependant se réjoüissent de revenir à l'Empire François.

On viole à Rome la dignité d'un Ambassadeur : le Roi en tire une double gloire, & de faire hautement réparer l'offense, & de l'oublier. La Pyramide, toute abattuë qu'elle est par lui-même, subsistera deux fois dans l'histoire ; monument de sa puissance, & monument de sa bonté.

Un Prince Ecclesiastique, son allié ne peut dompter une ville aussi bonne que rebelle, obstinée dans sa faute par un faux amour de Religion & de liberté ; Tout le parti protestant se doit émouvoir pour elle dans l'Empire. Elle se rend toutefois à la vûë de nos troupes, ou plûtôt au seul nom de nôtre Monarque, comme si

elle venoit de voir tomber ses bastions & ses murailles ; & chacun approuve ce qu'il n'a pû empêcher.

Le Turc est déja bien prés de Vienne avec cent mille hommes: il n'a plus de riviere qui l'arrête. Toute l'Allemagne tremble, presque toute la Chrétienté. Six mille François d'une valeur heroïque la vont délivrer, & dissipent cette épouvantable armée, méprisant leur vie, par la noble ardeur d'obéïr & de plaire à leur Roi.

Les Hollandois ses alliez, se trouvent pressez par un ennemi voisin & plein de vigueur. Il les sauve avec generosité d'un peril extrême ; n'ignorant pas, mais ne mettant pas en compte ses interêts à venir. Ils sont en même tems engagez en une guerre cruelle avec l'Angleterre. Il se déclare pour eux comme il l'a promis : il conserve néanmoins le pouvoir & l'autorité d'arbitre entre les deux nations, & se départ magnanimement de ses propres avantages pour leur donner la paix.

On refuse à la Reine ce que le sang & les loix lui donnent.

Aprés avoir combattu par les raisons, le voilà qui marche à la tête de ses armées ; qui étonne les plus vieux & les plus sages Capitaines par sa conduite, les plus braves & les plus déterminez Soldats par sa valeur ; qui force, qui gagne, qui inonde places & Provinces entieres, comme un torrent, que l'hyver même rend plus rapide, sans qu'il manque rien à sa gloire, que ce qui manque toûjours à celle des Heros ; C'est qu'on se résoud avec peine à leur résister & à les attendre, & que leur réputation laisse beaucoup moins à leurs armes.

Mais ce torrent va noyer & ravager, comme l'on pense, amis & ennemis avec la même fureur. Il surprend à la verité amis & ennemis, mais d'une autre sorte. Il se retire beaucoup au deçà de ses justes bornes ; le Conquerant est au dessus de ses conquêtes : ni ces belles & grandes possessions, ni les esperances infiniment plus belles & plus grandes, ne lui persuadent ou de violer, ou d'éluder une parole donnée : Rare exemple d'honneur, de moderation & d'équité.

Parmi tant de prosperitez & de triomphes, s'il faut que la fortune, ou plûtôt cette sagesse superieure, qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes, & ne se montre pas toûjours également favorable aux bons desseins ; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation, que pour relever davantage le merite du Prince. Aussi-tôt que nos troupes, & nos troupes les meil-

leures & les plus fortes, separées de la France par des mers, & éloignées des yeux du Maître, manquent à executer ses ordres, ou n'en peuvent recevoir de nouveaux ; ce n'est plus ce que c'étoit auparavant. L'Afrique & Candie voyent deux entreprises contre les Infideles, grandes, genereuses, pieuses, à jamais loüables en tout ce qu'elles ont de lui, être neanmoins suivies d'un succés contraire ; comme pour faire sentir aux François, ce qu'ils sçavoient seulement jusques alors ; que leurs victoires étoient beaucoup moins un effet de leur valeur, qu'un effet de sa conduite.

Qu'ajoûterons-nous à cet éloge, MESSIEURS, ou plûtôt, qu'en pourrions-nous retrancher ? Ce Prince ne seroit-il point, comme tant de Princes, moindre que lui-même à ceux qui l'approchent ; autre en ses discours qu'en ses actions ; tellement attaché au devoir de Roi, qu'il en oublie tous les autres, celui de pere, celui de particulier ; sans magnanimité pour ceux qui le servent, sans consideration & sans bonté pour tout ce qui est au dessous de lui, de difficile accés à ses peuples ; impatient du moins, & chagrin, par la multitude des occupations importantes ; qui est de tous les défauts le plus pardonnable, & celui que les grands hommes surmontent peut-être le dernier ?

Rien moins, MESSIEURS. De prés plus que de loin on découvre à tous momens davantage sa veritable grandeur. Jamais que des sentimens, jamais que des expressions de Roi. J'ai crû mille fois, qu'il n'étoit pas né, mais qu'il avoit été fait nôtre Maître, comme sans comparaison, plus raisonnable que pas un de ses sujets. Quelqu'autre par une politique basse & maligne, mais qui n'a que trop d'exemples dans les histoires, porteroit envie à son successeur, ou se contenteroit d'avoir mis au monde un Prince en qui la nature lui representât déja d'elle-même tous les premiers traits de ses propres vertus. Il choisit au contraire pour cette éducation Royale tout ce qu'il peut découvrir de plus éclairé, de plus sage, de plus droit, de plus ferme, de plus genereux, de plus honnête, de plus capable, de plus sçavant, comme s'il n'y devoit plus penser lui même ; Il y pense, comme si personne ne le devoit seconder dans ce travail, jusqu'à mettre par écrit pour ce cher fils, & de sa main, les secrets de la Royauté, & les leçons éternelles de ce qu'il faut éviter ou suivre ; non plus seulement pere de cet aimable Prince, ni pere des peuples mêmes, mais pere de tous les Rois à venir. Quel de nos Monarques a prévenu, comme lui, par ses liberalitez & par ses graces, les desirs mêmes

des siens ? En quel tems a-t-on vû les presens plus magnifiques, les récompenses plus frequentes ou plus grandes, même du fond de son épargne, & de tout ce qu'il pourroit retenir ? Quel particulier remarquant aussi finement les défauts des autres, les a aussi humainement dissimulez ? Où est l'homme de sa Cour, qui se plaigne d'un mot un peu moins concerté, ou d'une raillerie piquante ? Qui est-ce qui n'en a point été écouté, & en tous lieux, avec patience & douceur ? Qui est-ce qu'il n'a point obligé, même dans les refus ? Qu'on me montre le malheureux & l'infortuné ? Qu'ay-je dit ? Qu'on me fasse voir l'importun & le fâcheux, à qui il ait jamais dit une parole dure & fâcheuse ? Qui l'a jamais vû en colere, ou gemir sous le penible fardeau qu'il porte, comme s'il le trouvoit plus grand que ses forces ; ou perdre sa tranquilité propre, pendant qu'il conserve celle de l'Etat ?

Je prens à témoin cependant les mains aussi laborieuses qu'habiles, nuit & jour occupées sous lui à l'execution de ses grands desseins, s'il se passe rien, soit au dedans, soit au dehors du Roïaume, ni aux plus petites choses, ni aux plus grandes, qui ne lui passe & repasse incessamment devant les yeux ; si ce n'est point par lui que s'entretiennent en tous les climats du monde les négociations étrangeres ; que nos Provinces sont calmes ; que Paris a tous les jours plus d'abondance, plus de sûreté, & plus de beauté ; que les manufactures s'avancent ; que les arts liberaux fleurissent ; que les sciences triomphent ; que les Charges se remplissent ; que toutes les graces s'accordent ; que les revenus de l'Etat se dispensent ; que les troupes se conservent & s'exercent ; que la mer se couvre de ses vaisseaux de guerre, & voit décharger nos marchandises où n'alloit auparavant que le seul bruit de son nom ; que nos fortifications étonnent la Flandre ; que la multitude, que la grandeur, & que la pompe des bâtimens royaux surprennent également le François & l'Etranger ; que les spectacles passent l'imagination même, donnez au peuple, non comme autrefois par les Grecs & par les Romains, pour en acquerir l'Empire, mais par un pur effet de magnanimité & de bonté : s'il n'est pas vrai enfin qu'un seul homme, & par consequent le plus grand des hommes, fait avec facilité ce prodigieux nombre de choses, que nous avons peine à retenir & à compter.

Il faut, MESSIEURS, que je contienne mon admiration dans quelque sorte de bornes. Emuë & excitée qu'elle est par tant de divers objets, elle oublieroit le tems & le lieu, elle passeroit aux figures les plus hautes & les plus hardies ; j'appellerois, comme

en jugement, devant vous, les Rois de toutes les Nations & de tous les siecles : J'interrogerois, comme presens, les plus grands de nos Rois, qui regardent sans doute du Ciel avec plaisir & sans envie les merveilles de leur successeur : Je demanderois au Ministre même qui a tant pris de soin, & de son enfance & de ses Etats, s'il eût attendu ce fruit de ses conseils; s'il eût pû prédire ce que nous éprouvons; & si l'on a passé ses vûës les plus éloignées & les plus grandes. Consolez-vous toutefois, Cardinal illustre, vous qui pouviez ou égaler ou effacer tous les autres : Ce n'est pas une honte d'être effacé par lui. C'est assez pour vôtre gloire, d'avoir eu quelque part à la sienne. Mais vous, dont nous sommes plus particulierement obligez à celebrer les loüanges, premier Protecteur & premier Auteur de nôtre Societé, Genie tutelaire de ces Assemblées, fameux Cardinal de Richelieu, de qui la memoire sera venerable par toute la terre, tant que l'on parlera cette langue, tant qu'il y aura des sçavans, tant qu'il y aura des Ministres, & des peuples, & des Rois; Ame grande, Ame haute, Aigle dont je ne puis suivre le vol; pouvez-vous suivre des yeux celui de LOUIS LE GRAND, & voir ce qu'il execute aujourd'hui, sans avoüer ...... Mais où m'emporte le mouvement de mon zele? Achevez, MESSIEURS, achevez; & que ce soit avec tout vôtre esprit, tout vôtre travail, toutes vos forces, (car il en est besoin:) achevez un jour pour l'honneur de la France & pour le vôtre, le Panegyrique que je viens d'ébaucher. Et puisque vous êtes témoins de ma foiblesse, soyez-le de ma passion, ou, si vous voulez, de mon emportement; & que s'il m'eût été possible, éblöui des lumieres d'un si grand Roi, charmé de ses vertus, penetré de ses bontez, j'aurois fait mille & mille fois davantage.

Vous, MONSIEUR, par qui j'ai commencé & par qui je dois finir, encore qu'il n'y ait sorte de gloire où vous ne puissiez prétendre, comptez toûjours pour la plus grande de toutes, celle d'en être particulierement estimé. Cherissez cette Compagnie, & pendant qu'elle vous cede avec respect & avec joye tous les autres avantages, sans qu'elle en excepte même celui de bien parler, souffrez seulement qu'elle vous dispute celui de bien connoître le Prince; c'est-à-dire, de le reverer & de l'aimer.

Que l'on ne s'imagine pas que je ne rapporte les grandes pieces d'Eloquence que l'on voit dans cet Ouvrage, que pour le seul plaisir du Lecteur, il en tirera plusieurs avantages. Outre la beauté du style

qu'il y trouvera à imiter, il pourra prendre ces Harangues pour modeles de celles qu'il se verra obligé de faire. Je sçai que l'on n'a pas toûjours un grand Roi à loüer, & à dire ce qu'il a executé d'admirable pour la gloire de sa Monarchie. Mais on peut descendre du plus au moins, & raconter, avec un art approchant, ce qu'un Gouverneur aura fait pour la Province, ou même pour la Ville que l'on aura commise à ses soins.

HARANGUE FAITE AU ROY A VERSAILLES le 21. Juillet 1685. par Messeig. les Deputez de l'Assemblée Generale tenuë à saint Germain en Laye.

SIRE,

M. l'Arch. de Carthage, Coadjuteur de Roüen portant la parole.

Le Clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses Souverains, que pour leur retracer de tristes images de la Religion opprimée & gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance & la joye dans le cœur, faire paroître à Vôtre Majesté, cette même Religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de vôtre pieté.

Elle a paru durant plus d'un siecle sur le penchant de sa ruïne; on l'a vûë déchirée par ses propres enfans, trahie par ceux qui devoient la soûtenir & la défendre, en proye à ses plus cruels ennemis. Enfin aprés une longue & funeste oppression, elle respira peu de tems avant vôtre naissance heureuse, avec Vous elle commença de revivre, avec Vous elle monta sur le Trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de vôtre Regne; & c'est sous le plus florissant Empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles & de ses malheurs passez, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites joüir; elle est sans agitation & sans crainte à l'ombre de vôtre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque vôtre Zele ne lui laisse pas le tems d'en former, & que vôtre Bonté va si souvent au delà de ses souhaits.

Ce Zele ardent pour la Foi, cette Bonté paternelle dans tous les besoins de l'Eglise, Qualitez si rares dans les Princes, font, SIRE, le veritable sujet de nos Eloges.

Nous laissons à vos autres Sujets assez d'autres Vertus à admirer en vous. Les uns vous representeront comme un Monarque bienfaisant, liberal, magnifique, fidele dans ses promesses, ferme & infléxible contre toute sorte d'injustice, droit & équitable, jusqu'à prononcer contre ses propres interêts, veritablement Maître de ses Peuples, & plus Maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un Roi toûjours Sage & toûjours Victorieux, dont les impénétrables desseins sont plûtôt executez, que connus; qui ne regne pas seulement sur ses Sujets par son Autorité souveraine, mais sur son Conseil par la Superiorité de son Génie, mais sur les Cours de ses Voisins par la pénétration de son Esprit, & par la Sagesse dont il sçait instruire ses Ministres; qui pouvant tout par lui-même sçait se passer des plus grands Hommes, & sans eux Résoudre, Entreprendre, Exécuter; qui donne la Loy sur la Mer, aussi bien que sur la Terre; qui lance quand il lui plaît la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui sçait à son gré humilier les Nations superbes, & réduire des Souverains à venir aux pieds de son Trône reconnoître son pouvoir, & implorer sa clémence.

Vos Ennemis même, SIRE, ne peuvent s'empêcher de loüer vos actions heroïques; ils sont contraints d'avoüer, que rien n'est capable de vous résister, & le mérite du Vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des Vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrés étonnans de vos Armes triomphantes, nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des Hommes, avec ces Oeuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le Clergé, SIRE, s'attachera sur tout à loüer en Vous cette Pieté, qui toûjours attentive aux interêts de la Religion, n'obmet rien de ce qui peut être necessaire pour la relever dans les lieux où elle est abituë, pour l'étendre au delà des Mers, dans les lieux où elle est inconnuë, pour la faire triompher dans l'un & l'autre monde.

Mais, que dis-je? l'Eglise ne doit-elle pas elle-même consacrer des Victoires, que Vous avez si heureusement fait servir à la Propagation de la Foi & à l'extinction de l'Hérésie? Il semble que Vous n'ayez combattu & triomphé que pour Dieu; & le fruit que Vous tirez de la Paix, nous fait assez connoître, quel étoit le principal but de vos Victoires. C'est par ces Victoires que vous avez établi cette redoutable Puissance, qui tenant desormais vos Voisins en bride, ôte aux Heretiques de vôtre Royaume, & l'au-

dace de se révolter, & l'espoir de se maintenir par de seditieux commerces avec les Ennemis de l'Etat.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu vôtre Empire ? Vous vous êtes hâté de finir la Guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages ; ne sçait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins au progrés de la Religion ? La Conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur, vous a parû la plus belle de toutes les Conquêtes, & le triomphe le plus digne d'un Roi Tres-Chrétien.

Mais quelle que soit vôtre Puissance, elle avoit encore besoin du secours de vôtre Bonté : C'est en gagnant le cœur des Hérétiques, que vous domptez l'obstination de leur esprit ; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement, & ils ne seroient peut-être jamais rentrez dans le sein de l'Eglise par une autre voye, que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il avoüer, SIRE, quelque interêt que nous ayons à l'extinction de l'Hérésie que nôtre joye l'emporteroit peu sur nôtre douleur, si pour surmonter cette Hydre, une fâcheuse necessité avoit forcé vôtre Zele à recourir au fer & au feu, comme on a été obligé de faire dans les Regnes précedens. Nous prendrions part à une Guerre qui seroit sainte, & nous en aurions quelque horreur, parce qu'elle seroit sanglante : Nous ferions des Vœux pour le succés de vos Armes sacrées ; mais nous ne verrions qu'avec tremblement, les terribles exécutions, dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable : Enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos Victoires, & nous gémirions en secret sur un Triomphe, qui avec la défaite des Ennemis de l'Eglise envelopperoit la perte de nos Freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueïl de l'Hérésie, que par la douceur & par la sagesse du Gouvernement ; que vos Loix soûtenuës de vos bienfaits sont vos seules armes ; & que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au Démon de la Revolte & du Schisme ; nous n'avons que de pures actions de graces à rendre au Ciel, qui a inspiré à Vôtre Majesté, ces doux & sages moyens de vaincre l'erreur, & de pouvoir en mêlant avec peu de severité beaucoup de graces & de faveurs, ramener à l'Eglise ceux qui s'en trouvoient malheureusement separez.

Nous le confessons, SIRE, c'est à Vôtre Majesté seule, que nous

nous devons bien-tôt le rétablissement entier de la Foi de nos Peres : aussi ne falloit-il pas que l'Etat vous devant déja son salut & sa gloire, l'Eglise dût à un autre qu'à Vous, sa Victoire & son Triomphe : sans cela vôtre Regne, que le Ciel a voulu qui fût un Regne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de Vôtre Majesté, ce que l'Ecriture dit de plusieurs grands Rois de Juda : Il a terrassé ses Ennemis & relevé la Monarchie, il a autorisé & reformé les Loix, il a fait regner la justice : mais on auroit ajoûté ce que le saint Esprit reproche à ces Princes : il n'a pas aboli les Sacrifices qui se faisoient sur la Montagne.

Que vôtre Nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! ce que vôtre Zele a déja fait, la posterité le regardera toûjours comme la source de vos Prosperitez, & le comble de vôtre Gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des Temples & des Autels, que se borne vôtre Zele : Vous avez entrepris de faire revivre la Pieté & les bonnes mœurs ; & c'est à quoi Vôtre Majesté travaille avec succés, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant de pratiquer la Vertu, & si le Vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher ; & les voiles dont il se couvre, épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, & sauve les ames foibles du peril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténebres, où la plûpart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise, sembloient n'y être demeurez, que pour l'outrager de plus prés ; où les blasphêmes & les railleries sacrileges de ce qu'il y a de plus saint, éclatoient avec audace : ces Monstres d'infidelité ont disparu sous vôtre Regne heureux, & si les Remontrances tant de fois réïterées sur ce sujet, ne nous donnoient connoissance de ce desordre nous l'ignorerions à jamais.

Qu'est devenu cet autre Monstre produit par l'esprit de vengeance, toûjours alteré du sang des Hommes, mais plus encore de celui de la Noblesse Françoise ? nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel, où depuis tant de tems vous l'avez étouffé tout indomptable qu'il paroissoit. Vôtre Majesté a sçû renverser les fausses Maximes de l'horreur & de la honte ; & autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéïr ; c'est ainsi que vôtre volonté seule l'emporte sur la coûtume inveterée du mal, & sur le penchant criminel des Hommes.

Le Clergé ne se dispose plus qu'à être le Spectateur de la fin de toutes vos saintes Entreprises, aprés en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de Remontrances; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit, il vient encore de ressentir en cette Assemblée d'insignes effets de vôtre Protection Royale; & persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces, dans d'autres tems, & avec les circonstances, dont vous seul les sçavez si bien accompagner, il craindroit par ses demandes, ou de troubler l'ordre que vôtre Sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où vôtre Zele n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à Vôtre Majesté de trés-humbles actions de graces. Aprés un si juste devoir, assurez que nous sommes de vôtre puissante Protection, nous pouvons nous separer sans inquietude. Nous allons dans les Provinces de vôtre Royaume, faire retentir les loüanges que l'Eglise doit à vostre Zele. Chaque Pasteur aura la joye de retrouver par vos soins, son Troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, & chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du Ciel, qu'il redouble ses benedictions en faveur d'un Prince, qui se les attire par des actions si glorieuses, & si utiles à la Religion.



HARANGUE POUR LA REINE MERE DU ROY, Quand elle fut reçûë en la Charge de Grand Maître, Chef & Surintendant General de la Navigation & Commerce de France.

Encore que ce discours ait été prononcé dans la Grand'Chambre du Parlement de Provence, il ne laisse pas d'être plûtôt du Genre Demonstratif que du Judiciaire, n'étant qu'un Panegyrique de la Reine Mere de Sa Majesté. Nous en avons déja rapporté quelques endroits qui apparemment n'auront pas déplû, & je pense que l'on ne sera pas fâché que je donne la piece entiere. Elle part d'un Homme que la Cour envoya choisir à cent cinquante lieuës pour une action si celebre. Voici ce que Balzac a dit de ce fameux Avocat. L'Eloquence de Monsieur Mascaron est la cadette de la mienne, mais je ne sçai si la cadette n'a pas plus de charmes que son aînée. *Cette Eloquence revit en la personne d'un Prélat dont je souhaiterois avoir quelque Harangue à rapporter.* M. l'Evêque d'Agen.

MESSIEURS,

Voici le jour le plus beau & le plus glorieux de vôtre vie, voici la plus Auguste Ceremonie qui puisse jamais honorer ce Temple de la Justice : Le caractere de vos Charges ne sçauroit vous élever à une fonction plus noble que celle que vous allez faire, & vous y trouverez une si ample matiere de gloire, qu'il semble que vous ne devriez plus prononcer d'Oracle aprés que nous aurons entendu celui que vous allez rendre en faveur de la plus illustre, de la plus élevée & de la plus vertueuse Princesse de l'Univers.

C'est, MESSIEURS, cette Auguste Princesse que le Ciel a donnée à la France, pour être la source feconde de tout son bonheur, que les Couronnes environnent de tous côtez ; qui voit chaque jour à ses pieds les dépoüilles de nos Ennemis ; qui reçoit chaque jour les vœux de toute l'Europe ; que la grandeur & la majesté couvriroient d'une lumiere inaccessible, si sa bonté sans pareille n'en adoucissoit l'éclat, & n'en temperoit la splendeur ; Cette grande Reine, dis-je, à qui vous adressez toutes vos re-

montrances, à qui vous demandez toutes les graces que vos services meritent? Celle-là même vous fait l'honneur de vous demander Justice par ma bouche, en la publication des Lettres de provision de l'une des plus importantes Charges de l'Etat. Dans un Tribunal où Elle a droit d'occuper la premiere place, Elle vous laisse la liberté de déliberer de ce qui la touche; & au milieu de cette pompe Royale que toute la Terre regarde avec tant de veneration, Elle trouve bon que vous soyez en quelque façon les Juges de sa vertu, & les Arbitres de sa gloire.

Ne croyez pas pourtant que l'élevation où vous paroissez aujourd'hui, découvre ma foiblesse, & qu'elle m'empêche de vous suivre; le choix que Sa Majesté a daigné faire de moi pour parler en cette occasion, m'anime & me soûtient tout ensemble; & sa bonté m'éleve si haut par ce glorieux emploi, que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous faire entendre ma voix, quelque foible qu'elle puisse être. Aussi je ne vous ferai pas ce tort, MESSIEURS, que de vous demander vôtre attention; la dignité de mon sujet vous la demande pour moi, mais avec tant de justice, que j'ose dire qu'Elle vous l'ordonne. Je ne crains de la perdre, qu'à cause que vous avez trop de desir de me la donner; & je prévoi que vous aurez de la peine à résister aux transports qui éleveront vôtre Ame au dessus des sens par la seule beauté de la matiere que je traite: car il vous seroit impossible de n'être pas prévenus dans un jugement qui regarde la gloire de cette grande Reine; Elle a si bien merité l'amour & le respect que vous portez à sa haute vertu, que même dans une action de Justice il vous sera permis, mais que dis-je, permis? vous serez obligez de suivre des passions si légitimes.

Je parle donc, MESSIEURS, *pour une Reine*: Je parle *pour une grande Reine*: Je parle *pour une grande Reine Regente*, à qui le Roi par un mouvement inspiré du Ciel vient de donner *la Charge de Grand-Maître, Chef & Surintendant General de la Navigation & Commerce de France*, des Provisions de laquelle je vous demande en son nom la publication.

Vous admirez sans doute la grandeur & la majesté d'un sujet qui m'a étonné le premier; & vous auriez déja blâmé ma temerité, si vous n'étiez obligez d'approuver mon obéïssance. Il ne vous importe pas pourtant de sçavoir si je m'acquitterai bien ou mal de cet emploi, une matiere si précieuse n'a pas besoin de la main de l'ouvrier, ni du secours de son art; Pour peu que j'en parle, j'en dirai beaucoup, & quand j'en aurai beaucoup parlé, j'en aurai

dit fort peu de chose : mais lorsque mes foibles expressions vous feront un craïon grossier & imparfait des Vertus de cette Princesse, vous en formerez une idée si belle & si lumineuse, que l'éclat en rejallira jusques sur mes paroles, & vous la connoissez si loüable, que la moindre loüange que je lui donnerai vous mettra devant les yeux toutes celles qu'elle merite. J'espere en tout cas, MESSIEURS, que mon cœur fera son devoir, si ma bouche ne peut satisfaire au sien, & que l'ardeur de mon zele me soûtiendra dans une action où l'Eloquence la plus forte ne me sçauroit donner qu'un foible secours.

Qu'elle m'assiste donc, ou qu'elle m'abandonne, je ne laisserai pas de faire paroître ma joye, sans laquelle on ne sçauroit trouver l'art de plaire, ni cet air agréable qui donne à toutes les belles choses leur dernier ornement : Et pourquoi la mienne ne seroit-elle pas extrême en cette occasion, où il me semble que parlant pour une Reine, je vai rendre au Barreau sa premiere dignité, & son ancienne splendeur ?

L'éclat de la Souveraineté n'avoit plus accoûtumé de paroître que sur les Fleurs de Lys, & autour de vos Sieges : mais vous voïez aujourd'hui que la place des Avocats en est couverte, aussi-bien que celle des Juges ; & cette majestueuse Princesse, dont les commandemens sont reçûs & reverez aux extrémitez du Monde, m'aïant commandé de me presenter ici en son nom, va rendre le Barreau presque aussi venerable que le Tribunal.

Vous n'ignorez pas, MESSIEURS, jusques où cette illustre Profession a porté sa gloire & ses avantages dans les anciennes Républiques, & particulierement lorsque Rome commandoit à tout l'Univers ; L'Eloquence des Avocats y a souvent regné sur les Maîtres du Monde ; elle accusoit des Princes coupables ; elle défendoit des Rois accusez ; elle accusoit des Gouverneurs & des Preteurs, dont les Rois avoient été les suivants ; elle voyoit paroître les Sceptres & briller les Couronnes dans la foule des Clients ; elle faisoit le destin des Monarchies & le bonheur des Provinces, & bien souvent l'effet des persuasions d'un Orateur, étoit la déliberation d'une paix ou d'une guerre, qui changeoit la face du Monde ; si bien que je ne m'étonne pas qu'ils ayent été nos Maîtres dans une Profession animée par de si grands sujets, & par des matieres si augustes. Mais le Barreau ne conserva pas long-tems la grandeur de ces Emplois ; ceux que l'Eloquence y a eus depuis, ont toûjours été médiocres, & les Avocats ont imité en cela les premiers Dictateurs, qui aprés avoir commandé des Armées, & gagné des Ba-

tailles, se contentoient d'aller cultiver, avec des mains triomphantes, trois ou quatre arpens de terre, en quoi consistoit tout leur Patrimoine.

N'avoûrez-vous donc pas, Messieurs, que je ne sçaurois parler ici pour une Reine, qui porte la plus belle Couronne de l'Univers, sans élever la gloire de nôtre Profession au plus haut point où elle soit jamais arrivée ? Ces illustres Coupables que l'Eloquence accusoit, ou défendoit autrefois, n'étoient que des Rois tributaires, qui avoient mis leurs Couronnes aux pieds du Senat; c'étoient bien souvent des Usurpateurs, que Rome avoit élevez sur le Trône des Princes legitimes, & à qui elle avoit droit d'ôter ce caractere, si elle avoit eu droit de le leur donner: Au lieu que je parle devant vous pour une Reine, que la Souveraineté couvre de tout son éclat, & qui a reçû celui de la Royauté au moment qu'Elle a reçû le jour; Elle est née dans la Pourpre, le Trône a été son berceau; & s'il étoit possible de trouver une enfance dans une vie si belle & si raisonnable, nous verrions en même tems, qu'elle ne pouvoit s'y joüer qu'avec des Sceptres & des Couronnes. Cette Aigle dont l'essor a été si merveilleux, lui a donné les plus illustres marques de l'Empire, & la fameuse Toison qui fut autrefois le prix des premiers Conquerans, lui a soûmis dés sa jeunesse toutes les richesses des nouveaux Mondes.

Quelque grande pourtant qu'ait été la splendeur du Nom fameux qu'elle porte, le Ciel ne voulut pas épuiser d'abord toutes ses liberalitez; & la Providence soigneusement occupée à la conduite d'une vie si necessaire au repos de cet Etat, lui réserva de plus belles Couronnes que celles que la naissance lui avoit données. La plus noble, la plus ancienne & la plus indépendante de toute la Terre devoit servir d'ornement à ce chef Auguste. Il ne manquoit rien à ces belles mains, en qui la Nature & les Graces ont fait leur dernier effort, que le Sceptre glorieux qu'elles portent; & l'heureux mariage qui a produit & assûré tout le bonheur de la France, devoit donner à nostre Reine la derniere élevation où Elle pouvoit prétendre. Il étoit bien juste aussi que la plus illustre Princesse du Monde fût jointe au plus Auguste & au plus Grand de tous les Rois. Elle ne pouvoit quitter les Titres pompeux de tant de Royaumes qui sont dans la Maison de ses Peres, que pour prendre la qualité de Reine de France, qui comprend en un seul mot toute la Majesté des Puissances humaines; & cette Riviere fameuse, par le concours de tant d'autres, ne devoit perdre son nom, que dans une mer presque immense de grandeur, de Noblesse, & de Gloire.

Que la ſplendeur qui brille en cette Roïale Perſonne eſt éclatante, puiſqu'elle ſe forme d'un ſi grand amas de lumieres ! L'Amour & la Majeſté ont accordé leur ancienne querelle, pour s'aſſembler dans ce viſage auguſte, qui fait baiſſer les yeux aux plus hardis, lors même qu'il donne l'aſſûrance aux plus timides de les lever, & cette petite nuë dont ſa bonté le couvre, pourroit bien enfermer des foudres contre les audacieux & contre les coupables, bien que nous n'en ayons vû ſortir encore que de la roſée. Auſſi les Etrangers lui rendent le même reſpect qu'Elle exige de ſes Sujets. Son Nom agit auſſi fortement aux extrémitez de l'Europe que dans le cœur de l'Etat ; & tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de ſa Perſonne m'avoûront ſans doute, que le caractere de la Royauté y eſt ſi fortement imprimé, qu'Elle ne paroît pas moins majeſtueuſe dans une promenade, ou dans les entretiens du Cercle, que lors que le manteau Royal la couvre, dans la pompe d'une Ceremonie.

Mais ſi la naiſſance ſuffit pour faire une Reine, elle ne ſuffit pas pour faire une grande Reine : la Fortune qui donne les Sceptres ne rend pas les Princes dignes de les porter ; & comme il n'y a point de beauté parfaite ſi elle n'eſt accompagnée d'une taille avantageuſe, il n'y a point auſſi de veritable grandeur ſi la vertu ne la fait, ou ſi elle ne l'accompagne. Le vice ne ſçauroit monter dans le Trône ſans y rencontrer le dernier degré de l'infamie, & l'on découvre dans une fortune éminente les défauts, qu'on auroit pû cacher dans une condition mediocre. Il faut que la beauté de la ſtatuë réponde aux enrichiſſemens de la baſe qui la ſoûtient ; & pour obſerver en cela une juſte proportion, l'éclat des Couronnes ne doit arrêter nos yeux, qu'aprés que nous avons admiré le merite du Souverain, & les grandes qualitez qui le rendent recommandable. Que ſi je n'ai pas obſervé cet ordre dans mon diſcours, & ſi je vous ai parlé de la naiſſance de nôtre grande Reine, avant que de vous entretenir de ſes vertus ; c'eſt, MESSIEURS, qu'une ſplendeur ſi grande vous auroit ébloüis, ſi je vous l'euſſe preſentée d'abord: de ſorte qu'il a fallu vous y accoûtumer, & vous diſpoſer à la ſouffrir, en vous faiſant jetter les yeux ſur une clarté beaucoup moins brillante.

En effet, auriez-vous pû ſouffrir du premier coup, le vif éclat que jette un aſſemblage de toutes les vertus Chrétiennes & Morales ; de toutes celles que le Ciel nous a revelées, ou que la raiſon nous apprend ; de toutes celles qui peuvent embellir l'ame des Rois, ou relever la condition des perſonnes privées ? L'excellen-

ce de cet objet n'auroit-elle pas blessé la puissance qui auroit fait effort pour s'y attacher ? Ce merveilleux assemblage forme pourtant la grandeur de nôtre Reine ; Elle n'est grande principalement, qu'à cause qu'Elle est vertueuse, & si son Ame n'étoit beaucoup plus élevée que sa fortune, j'avouë librement que je me laisserois peu toucher à sa haute naissance, ou à l'éclat de sa dignité.

Si la Philosophie ne s'abuse point en la définition de la grandeur des corps materiels, qu'elle dit être une élevation vers la partie superieure du Monde, nous en pouvons tirer cette consequence dans les choses morales, que de toutes les habitudes de l'ame, celles qui la portent vers le Ciel sont aussi les plus excellentes, & qu'elles produisent la veritable grandeur : aussi la Pieté qui regarde Dieu comme son objet, donne aux cœurs qui en sont touchez quelque portion de l'immensité de la fin qu'elle se propose ; & si les saints Oracles nous assurent qu'elle est capable d'élever un Chrétien jusqu'à la Royauté, quelque basse que soit sa condition, à quel point de grandeur n'élevera-t-elle pas une Reine, dont la naissance est illustre, & dont le pouvoir est redoutable ? Mais une Reine qui au milieu de tant de grandeur & de majesté préfere la solitude de son Oratoire à la foule de ses Courtisans, qui aime mieux se prosterner aux pieds des Autels, que de monter sur le Trône, & qui offre plus volontiers à Dieu les hommages qu'elle lui doit, qu'elle ne reçoit de ses Sujets ceux qu'ils sont obligez de lui rendre ?

Je n'oserois en dire davantage, & avec quelque respect que je parle d'une matiere si pure & si sainte, c'est lui faire quelque tort que d'y employer une bouche profane. La Terre n'a point de loüanges pour une Vertu qui ne veut de recompense que dans le Ciel ; & comme la veritable Pieté est ennemie de l'ostentation, & qu'elle cache ses Tresors dans le profond du cœur, les hommes qui n'en voyent que l'exterieur, ne la doivent loüer que par la veneration, & par le silence.

Parlez donc sur ce sujet, Esprits sublimes, que les ordres de la Providence obligent à prendre soin de cette Roïale Personne ; Genies tutelaires de nôtre grande Reine, qui êtes si soigneusement, mais si doucement occupez à presenter devant le Trône de l'Agneau, les ardeurs de son Ame, & l'encens de ses prieres ; Anges du premier Ordre, seuls & invisibles Confidens des mouvemens de son cœur, dites-nous de grace, quels en sont les transports, dans les pieux exercices où nous la voyons chaque jour occupée, dans les frequentes retraites qu'elle fait dans les Monasteres, où elle

elle va chercher la blancheur du Lys, & la conversation des Anges mortels & visibles. Apprenez-nous ces grands Principes, qui lui inspirent un zele ardent pour tous les établissemens qui regardent la dignité de l'Eglise, la destruction de l'Heresie & de l'ignorance, ou le soulagement des miseres humaines. Nous sçavons, Esprits consolateurs, que parmi les déplaisirs qui entrent quelquefois plus aisément dans les Palais des Rois, que dans les cabanes des Bergers, les prieres & les larmes ont été son unique refuge; mais nous ne sçavons pas quelles ont été les rosées que Dieu a fait découler sur son ame pour la soulager, & combien sa Pieté a mêlé de douceur parmi toutes ces amertumes.

Que s'il ne nous est pas permis d'entrer dans le Sanctuaire, & de voir à découvert des Tresors, qui ne sont jamais plus grands que lors que l'humilité les cache, nous ne laissons pas d'en tirer de grands avantages, & nous goûtons agréablement les fruits d'un arbre dont nous ne voyons pas les racines. Tant d'heureux succés qui ont rendu cet Etat si considerable à nos Alliez, & si redoutable à nos Ennemis, n'ont pas toûjours été l'effet du bonheur du Prince, de la prudence du Ministre, ou de la valeur des Generaux; les prieres que nôtre grande Reine offre chaque jour au Dieu des Armées, ont souvent rendu les nôtres victorieuses; & pendant qu'elle élevoit sur la Montagne ses mains vers le Ciel, nous avons vû ceder dans la plaine l'orgueïl des Nations, & les forces de nos Ennemis: Aussi sa pieté, qui nous a donné tant de Victoires, nous donnera bien-tôt la Paix, aprés laquelle nous n'aurons plus besoin de vaincre; Et cette Majesté humiliée devant le Trône de Dieu, est seule capable d'obtenir, ce que la malice des hommes a si long-tems retardé.

Mais aprés avoir avoüé que nous lui devons une partie des avantages qui ont rendu cet Etat si glorieux; quels seront nos ressentimens pour la grace la plus signalée que le Ciel ait jamais faite à la France, & qui n'est pas moins le fruit de sa pieté, que de son heureux Mariage? J'en ai assez dit, MESSIEURS, pour vous faire connoître que je parle de la naissance presque miraculeuse de nôtre jeune & Grand Monarque, que les continuelles Prieres, & les Vœux frequents de cette pieuse Mere, ont enfin obtenuë de la Bonté divine, lors que les hommes ne s'y attendoient plus, lors que les plus fervents étoient presque las de la demander, aprés l'avoir demandée inutilement durant tant d'années. Toute la France, mais toute la Terre, n'a-t'elle pas avoüé que ce Prince devoit porter le nom de *Dieu-donné*, puisque c'étoit un Enfant de prie-

res ; & nous sçavons qu'il a été annoncé par les amis de Dieu, à celle dont les précieuses larmes nous l'ont enfin obtenu.

Que si cette naissance a prévenu tant de maux qui accompagnent, ou qui suivent d'ordinaire le Regne des Souverains qui ne laissent point d'enfans, & dont le Siecle passé nous fournit un exemple si funeste : Si nos cœurs sont ravis de joye à la vûë de ce jeune Prince, de qui la Vertu devance les années, & dont les inclinations sont toutes magnanimes ; Si nous ne pouvons regarder qu'avec des transports nompareils, ce visage achevé de la main des Graces, où elles ont voulu former une idée de la beauté des Heros, & qui dans un âge si tendre n'est pas moins majestueux, qu'il est aimable ; Enfin si pour affermir entierement nôtre bonheur, nous voyons à son côté un autre rejetton de cette Royale Tige, un illustre Enfant dont la vivacité brillante produit autant de merveilles, qu'il profere de paroles ; Il faut considerer aussi, que nous devons toutes ces joïes, tous ces avantages, & toutes ces esperances à nôtre bonne Princesse, qui par l'humilité profonde de son cœur, a fléchi celui du Tres-haut, & qui a presque arraché de ses mains le gage assuré du repos, & de la felicité de ce Royaume.

Il est impossible de rendre à Dieu le respect qu'on doit à sa Majesté suprême, sans avoir de la bonté pour les hommes qui portent son image ; nous ne pouvons recevoir les raïons de cette lumiere divine, sans qu'elle produise une agréable reflexion sur les objets qui nous environnent ; & nôtre cœur a pour la vie Chrétienne & Morale, aussi-bien que pour la Naturelle, deux mouvemens continuels & necessaires : car aprés qu'il s'est fermé pour conserver cherement les graces que le Ciel lui communique, il s'ouvre presque en même tems pour les répandre sur la Terre. En effet cet impie Ecrivain du Siecle passé, qui a voulu apprendre aux Princes une fausse & pernicieuse Politique, a bien eu l'effronterie de soûtenir, que la Religion Chrétienne donne en proye les gens de bien à la passion des Tyrans, & des méchans hommes, à cause qu'il n'y a point de Religion dont les maximes soient si pleines de douceur & de bonté, que la nôtre.

Faut-il donc s'étonner, de voir dans une Ame aussi pieuse qu'est celle de nôtre grande Reine, une bonté qui n'eut jamais d'égale ? L'éclat de la Royauté, la pompe qui l'environne, n'exciterent jamais dans son cœur un mouvement d'orguëil ou de mépris ; & il est bien necessaire que ses Domestiques & ses Sujets se souviennent toujours qu'elle est leur Reine, & qu'il la faut servir avec vene-

ration ; puiſqu'il ſemble que pour leur témoigner de la douceur, elle oublie quelquefois la majeſté de ſon caractere. Ces dédains, ces dégoûts que le reſpect aſſidu, qu'on a pour les Grands, & l'abaiſſement des petits n'engendrent que trop ſouvent dans l'ame des Princes, qui ſe perſuadent aiſément qu'ils ne doivent honorer, ni même regarder perſonne, à cauſe que tout le monde les regarde & les honore : Ces dédains, dis-je, n'ont jamais détourné ſa vûë de tout ce que la raiſon l'oblige de regarder ou de cherir : Elle conſidere la Vertu avec eſtime ; elle en parle avec éloge ; elle prend ſoin de la récompenſer. Jamais l'indigence n'implora vainement ſon ſecours, elle ne refuſa jamais ſa protection à l'innocence opprimée ; & les miſeres particulieres, auſſi-bien que les calamitez publiques, trouvent toûjours dans ſa bonté du ſoulagement ou de la compaſſion. Lorſqu'elle ne peut donner la main à l'affligé, ſon cœur en eſt ſenſiblement touché, ſes yeux en verſent des larmes ; & la neceſſité qu'elle s'eſt impoſée d'obéïr à la raiſon d'Etat, ne lui paroît inſupportable, qu'en ce qu'elle ne lui permet pas encore de ſoulager ſon Peuple, & de travailler auſſi utilement au rétabliſſement des fortunes particulieres, qu'elle a puiſſamment agi pour la grandeur de l'Etat.

Des deux parties de la Juſtice elle vous laiſſe volontiers, MESSIEURS, celle qui diſpoſe de la punition des crimes, pour ne ſe réſerver que celle qui diſtribuë les récompenſes. Auſſi ne s'eſt-elle point encore repentie de ſçavoir ſouſcrire la condamnation d'un coupale ; n'ayant uſé de ſon autorité, que pour rétablir, que pour oublier, que pour r'appeller, que pour pardonner ſes injures particulieres, & même celles qui regardent l'Etat, lorſqu'elle l'a pû faire ſans l'expoſer à un danger évident. Enfin ſon autorité n'a point de bornes lorſqu'il faut obliger ; mais il ſemble qu'elle n'ait plus aucun pouvoir lorſqu'il s'agit de nuire. Le refus d'une Grace lui eſt un langage inconnu ; & pour en être jugé digne, il ſuffit de la demander, pourvû qu'elle ne choque pas la Juſtice. De-là vient que ſon Cabinet, auſſi bien que ſon cœur, eſt toûjours ouvert aux remontrances qu'on lui veut faire pour les perſonnes miſerables. Elle voudroit bannir de la ſocieté des hommes l'infortune & la pauvreté ; & ſi ſes vœux étoient exaucez, il n'y auroit plus au monde ni de miſere, ni de malheureux.

Cette extrême bonté ne ſeroit pas pourtant ſatisfaite, ſi elle n'ajoûtoit d'obligeantes paroles à de bons effets, & ſi ſa façon de donner n'étoit pour le moins auſſi eſtimable que les graces qu'elle accorde : mais ſon cœur eſt ſi plein de cette inclination bienfai-

sante, qu'il faut qu'elle se répande jusques sur sa bouche, que tous ses entretiens en soient pleins, & qu'au milieu de tant de Gloire & de Majesté, la douceur & la familiarité de ses discours lui acquierent autant de cœurs, que le respect qu'on doit à son autorité fait composer de visages en sa presence. Les Etrangers ne cedent point en cela aux Sujets, leur zele le veut emporter sur nôtre devoir, & leur émulation sur nôtre naissance. Les Ambassadeurs de nos Alliez qui doivent renoncer à toutes les passions de l'homme privé, pour ne se laisser toucher qu'aux interêts de l'Etat duquel ils dépendent, avoüent librement, qu'en traitant d'affaires avec cette Princesse, il est impossible de ne pas relâcher de la rigueur de leurs instructions & de leurs ordres, & que son incomparable bonté les attache aussi fortement à la France, que l'interêt de leurs Maîtres, ou les avantages qu'ils tirent de nôtre alliance. Les plus hautes Puissances de l'Etat, les Generaux d'Armée, les Officiers de l'une & de l'autre Profession avoüent librement, qu'outre ce que le service du Roi leur ordonne, ils trouvent dans cette bonté un motif particulier qui les oblige à bien servir & à bien faire, & qu'il est impossible de recevoir un commandement de sa bouche, sans être touché d'un ardent desir de se sacrifier pour Elle.

La Morale nous apprend que la Bonté est une Vertu susceptible d'erreur, mais non pas d'excés; on ne sçauroit faire trop de bien à ceux qui le meritent, mais nous pouvons nous abuser au choix des personnes à qui nous départons nos bienfaits. Dieu qui est l'idée de toute la perfection Chrétienne & Morale, fait luire le Soleil sur tous les hommes; mais il ne donne la beauté, les richesses, l'esprit, & les autres dons naturels ou surnaturels qu'à ceux dont sa Providence fait élection : Il faut donc de la prudence pour distribuer les Graces que la bonté ne sçauroit que répandre; & comme l'élevation ou l'étenduë ne suffisent pas pour donner aux corps materiels une grandeur qui plaise à la vûë, la proportion y étant necessaire, sans laquelle ce qui est grand & vaste, est aussi informe & monstrueux : Aussi pour former la grandeur de nôtre Reine, il ne suffiroit pas qu'elle fût pieuse, genereuse & bonne, si elle n'étoit encore trés-judicieuse, & si elle n'apportoit du choix & du discernement en la conduite de sa vie.

Si je ne vous parlois ici, Messieurs, que du Domestique, & de cette partie de la Prudence, qui pour être la moins éclattante ne laisse pas d'être la plus necessaire, & quelquefois la plus solide, je ferois voir peut-être que les petits soins de la Maison Royale, où les plus beaux jours de nôtre Auguste Princesse ont été em-

ployez, ne lui ont pas moins acquis de veritable gloire, qu'elle en acquiert aujourd'hui sur ce grand Theatre de la Regence. Mille raisons éveillent la nôtre, lorsqu'il s'agit d'une action publique, qu'on fait peu souvent ; l'amour de nôtre réputation, nôtre interêt ou celui de nos amis, nous obligent à redoubler nos soins, pour conduire sagement un dessein important, & dont l'évenement doit être connu de tout le monde : mais on se relâche d'ordinaire dans les occupations qu'il faut renouveller tous les jours, qui n'ont point d'autres témoins que les Domestiques, ni d'autres bornes qu'une famille ; on s'y applique sans contention parce qu'on n'en apprehende point de blâme, comme on en n'espere presque point de loüange. C'est donc le caractere d'une prudence achevée, que de s'étendre sur toutes les actions de la vie, quelque basses qu'elles puissent être ; & il faut que l'habitude soit bien forte & bien excellente, pour agir & pour paroître, lorsque l'application est foible ou médiocre. Ainsi voyons-nous que Dieu, dont les Souverains sont les vivantes images, n'a pas fait plus d'effort en la creation du Monde, qu'il en fait aujourd'hui en la conservation d'un grain de sable, & que sa puissante main s'applique avec un soin égal, en la cheute d'une feüille, & en celle d'un Empire.

Mais je ne suis pas assez téméraire, pour ouvrir la porte du Cabinet d'une si grande Reine ; Nous devons reverer avec un profond respect les mysteres qui nous sont cachez, ou qu'elle nous défend de reveler : Admirons seulement dans un discret silence, les merveilles qui éclattent dans sa conduite domestique : Elle les a couvertes d'un rideau qui est le Chef-d'œuvre de sa Modestie, & dont l'excellence arrête les yeux de ceux qui voudroient bien voir ce qu'il cache : mais bien que la splendeur de ses actions ait souvent percé ce voile, il faut baisser la vûë, puisque cette Auguste Princesse l'ordonne ; & il ne nous est pas même permis de loüer ce qu'elle a eu dessein de cacher à nôtre curiosité.

Je ne sçaurois pourtant m'empêcher de regarder avec étonnement, dans cette sage conduite, l'uniformité, qui est la plus veritable marque d'une forte habitude, aussi-bien que d'une grande Ame : C'est sans doute une chose bien rare, que le bonheur de sa fecondité, qui dans les moindres familles donne aux femmes un nouveau courage, n'ait pas mis dans le cœur d'une grande Reine, de plus hautes, ni de plus ambitieuses pensées, que celles qu'elle avoit euës jusques alors ; & que sa retenuë ait été aussi grande, aprés avoir donné un successeur au Roi, & à la France un Dauphin, qu'elle l'étoit, lorsqu'une sterilité prétenduë faisoit soûpirer & le Roi, & la France.

Il ne faut donc pas s'étonner, de voir aujourd'hui entre ses mains avec tant de gloire le gouvernement de l'Etat, dont elle a vû longuement & sans envie les principales fonctions entre les mains des autres : Et cette prudence si modeste qui a toujours paru dans sa conduite domestique, a été le préjugé infaillible du bonheur qui accompagne sa Regence, dont les succés miraculeux ont mis la prudence de nôtre Auguste Princesse en son plus beau jour.

Souffrez, MESSIEURS, qu'avant que d'entrer dans ce discours, où je viens de m'engager insensiblement, je vous fasse une priere ; & quelque extraordinaire qu'elle vous paroisse d'abord, ne laissez pas de me l'accorder. De grace ne me donnez plus cette obligeante attention dont vous m'avez honoré jusques icy ; détournez vos esprits de tout ce que je dirai, & si mes paroles vous frappent l'oreille, que du moins elles ne touchent pas vôtre esprit : J'ai interest de n'être pas écouté, bien que je sois obligé de parler ; mais j'ai interêt aussi que vous vous écoutiez vous-même, pendant que vous ne m'entendez plus. C'est à vous, MESSIEURS, qui avez droit d'approcher de cette nuë, qui environne le Trône du Prince, où brillent les raïons & les éclairs de la Souveraineté, de nous annoncer les merveilles qu'elle enferme. Il n'appartient qu'à ceux à qui l'on révele souvent les mysteres de l'Etat, & de qui l'on a demandé les suffrages en la publication de cette glorieuse Regence, de nous dire, jusques à quel point de grandeur elle éleve cette Monarchie. Que la force de vos pensées soûtienne donc ici la foiblesse de mes expressions, & sans considerer ce que je dirai, suivez cette grande Idée de la Regence, que vos propres lumieres vous presentent, & que la Victoire & la Renommée ont enrichie de tout ce qu'elles ont de pompe & d'éclat : Ainsi vôtre esprit attaché à une méditation si agréable, ne s'appercevra pas si je rampe, ou si je m'éleve ; & vous croirez peut-être m'avoir oüi prononcer, tout ce qu'une admiration si profonde vous aura suggeré.

Mais aprés tout, que peut-on dire de meilleur, ou de plus veritable sur ce sujet, que ce que la voix publique nous apprend ? Il faut nous contenter de suivre le char de cette Princesse triomphante, de battre des mains dans la foule, & de joindre nos applaudissemens à ceux de la multitude : Aussi je ne trouve rien de si beau, ni de si pompeux dans les appareils de son Triomphe, que ces cris d'allegresse, & ces acclamations universelles des Peuples, qui partent du cœur, en même tems qu'elles sortent de la bouche. Il ne peut y avoir en tout cela ni artifice, ni supposition ; & l'Eloquence ne peut rien produire qui égale ces doux transports : Ce

ſont des figures que l'Art & les Préceptes n'apprennent point : Ce ſont des ornemens où l'induſtrie n'a point de part, & qui ne ſont pas des effets de la lecture ou de la méditation ; Ce ſont pourtant des ornemens & des figures dont la perſuaſion eſt forte & puiſſante, parce qu'elles ſortent d'un cœur perſuadé, & parce qu'il n'y a point de cœur, ſans excepter même celui des ennemis ou des envieux, qui n'en ſoit touché, ou qui ne s'y laiſſe vaincre.

Ce n'eſt pas merveille pourtant qu'une Regence qui a été ſi ardemment ſouhaitée de tous les Sujets, produiſe aujourd'hui de ſi grands ſentimens de joye dans leur ame. On eſt bien aiſe de n'être pas trompé dans les eſperances qu'on a conçûës ; & il ſemble que nos ſouhaits, ou nos ſuffrages nous donnent quelque part à la gloire de ceux à qui nous avons procuré les emplois qui la leur font meriter. Les vœux & les ſoûpirs de tout le Royaume, avoient mis la Regence entre les mains de nôtre grande Reine, avant que les Loix de l'Etat, & la derniere volonté du Prince en euſſent prononcé l'Oracle. Nos ſouhaits lui avoient déja confié cette importante Tutele, & ces illuſtres Pupilles, avant que les ſuffrages des Princes du Sang, ou les Arreſts des Compagnies Souveraines euſſent ratifié le choix d'un Roi mourant, & la plus ſolemnelle diſpoſition qu'il ait jamais faite. Et comme dans les perils extrêmes quelque mouvement ſecret nous oblige à invoquer une Puiſſance inviſible, & de qui nous eſperons du ſecours, lorſque tout nous abandonne ; auſſi lors qu'une langueur mortelle commençoit à menacer la vie du feu Roi qui nous étoit ſi chere ; lorſque l'apprehenſion d'une telle perte avoit banni de l'eſprit de la Reine toute autre penſée ; lorſqu'elle s'abandonnoit aux regrets & aux larmes, les nôtres commencerent à lui demander ſon aſſiſtance, dans une ſi preſſante neceſſité : Toute la France tourna les yeux vers cette bonne Princeſſe, comme vers ſon azyle, nous implorâmes ſa main & ſes ſoins pour cette Royale Enfance, & nous la conjurâmes tous dans le fond de nos cœurs, d'être auſſi-bien la Mere & la Tutrice des Sujets, que de leur jeune Monarque.

Cette Auguſte Aſſemblée où nôtre grande Reine fut déclarée Regente, où elle parut ſi majeſtueuſe dans ſon habit lugubre, où le concours des plus hautes Puiſſances de l'Etat, & des Principaux Officiers de la Couronne, fit une pompe ſi belle & ſi brillante, où la pourpre qui couvre les Magiſtrats du premier Parlement, du premier Royaume du Monde, reçut un nouveau luſtre de la preſence de ſon Prince & de la premiere apparition d'un ſi bel Aſtre : Cette Aſſemblée, dis-je, fut ſans doute une ceremonie

éclattante, mais elle ne fut pas necessaire pour rendre cette Regence agréable à un Peuple, qui en attendoit toute sa felicité. J'ose donc dire, MESSIEURS, que l'Oracle qui la termina, ne pouvoit rien ajouter au respect des Sujets, & à la bonne volonté de tous les Ordres du Royaume. Ainsi l'éloquente bouche, qui seule a droit de prêter ses paroles aux pensées du Prince, n'eut pas besoin en cette rencontre, de la force de ses raisonnemens sublimes, pour persuader la justice de l'Arrest qu'elle prononça; puisque le zele de tous les Sujets en avoit devancé l'execution. Cette bouche d'où sortent chaque jour tant de merveilles, servit d'organe en même tems à la volonté d'un Roi mort, & à celle d'un Roi vivant; mais l'autorité d'un si glorieux Ministre étoit presque inutile, en une chose où l'obéïssance avoit prévenu le commandement.

Aussi cette Regence lui fut donnée sans restriction ni réserve aucune. On ne pouvoit débattre la pleine autorité, & le commandement absolu, à celle qui avoit déja l'Empire des cœurs, à celle qui donnoit dés lors à l'Etat, sans réserve, tous ses soins, toutes ses pensées, & toutes ses affections: On vit clairement que de restraindre son pouvoir, c'étoit donner des bornes à nôtre felicité; & il n'y eut point d'interêt particulier, qui ne cedât volontiers à cette necessité publique.

Mais comme les bons Princes qui sont audessus des Loix, ne laissent pas de les observer & d'accomplir les choses dont leur dignité les dispense, pour nous apprendre à subir ce que la condition de Sujets nous ordonne; aussi nôtre illustre Regente, à l'autorité de laquelle on n'avoit point donné de bornes s'en prescrivit elle-même; & bien qu'elle eût en ses mains toute la force & tout l'éclat de la Souveraineté, elle s'imposa des loix, elle se forma des dépendances. Dans une révolution qui a accoûtumé de changer la face d'un Etat, & tous les ordres du Ministere, elle ne voulut point qu'il y eût d'alteration dans la conduite des affaires, ni presque aucun changement, au regard des personnes qui les avoient en main. On fit passer d'abord pour une loi fondamentale de la Regence, qu'il ne falloit point toucher à tout ce que le feu Roi avoit ordonné ou établi; & il n'y eut jamais une preuve plus illustre de cette maxime, que les Rois ne meurent point en France, que lorsqu'on a vû regner Loüis le Juste aprés sa mort, dans les Conseils, lorsqu'on a suivi ses projets, & le fil de toutes ses entreprises. En effet, je me persuade que si ce Grand Prince, au milieu de la felicité que ses vertus lui ont acquise, étoit capable de

de quelque ſentiment pour les choſes de la Terre, il auroit de la joïe de vivre encore dans ſon Roïaume, d'une vie civile, de commandement & d'autorité.

Cette dépendance volontaire n'auroit pourtant jamais été bien établie, ſi nôtre illuſtre Regente n'eût ſacrifié à l'Etat tout ſes ſentimens particuliers, pour ne ſuivre plus d'autre regle dans ſa conduite, que la gloire du Roi, & le ſalut de ſes Peuples. L'une & l'autre dépendent abſolument de l'immutabilité des maximes du Miniſtere, que la Prudence à reçûës, & qui ſe trouvent autoriſées par une longue ſuite d'evenemens favorables: Elle a donc voulu être moins puiſſante, ayant en main toute l'autorité, qu'elle ne l'étoit avant la Regence; & la liberté qu'elle lui donne de faire toutes choſes à ſon gré, lui a tenu lieu d'une neceſſité indiſpenſable, d'approuver tout ce qui avoit été fait par les précedens Miniſtres. Ainſi elle eſt entrée dans le commandement par l'obéïſſance, & la principale fonction d'un pouvoir ſi abſolu a été de n'en avoir point, aux choſes établies & reçûës par les ordres d'un Prince, de qui elle veut dépendre, même à cette heure qu'il n'eſt plus.

Neanmoins, de toutes les paroles qu'elle conſerve cherement dans ſa memoire, il n'y en a pas une, dont l'execution lui ſoit plus à cœur, que celles que ce grand Prince a prononcées dans les derniers momens de ſa vie. Les hommes vulgaires n'en proferent point en cette extrémité, qui ne ſoient venerables & ſacrées; & on ne les oublie pas aiſément, à cauſe que le cœur de ceux qui aſſiſtent à ce funeſte ſpectacle, étant amolli, par la tendreſſe & par les larmes, reçoit facilement l'impreſſion d'un diſcours plein d'ardeur & de ſincerité, & qui ne ſortiroit pas d'une bouche foible & mourante, ſi quelque ſentiment bien juſte, ou bien violent ne le pouſſoit au dehors.

Nôtre ſage Princeſſe ne pouvoit donc pas oublier les Eloges que ſon Epoux mourant venoit de donner de vive voix, & par écrit, à ce grand Miniſtre, dont la conduite nous fait voir chaque jour tant de merveilles. Son zele, ſa prudence, & tant d'autres qualitez éminentes, atteſtées par un grand Roi qui parloit pour la derniere fois, & qui parloit ſur le point d'aller rendre compte à Dieu de la verité de ſes paroles: ces grandes qualitez, dis-je, ne devoient pas être revoquées en doute par celle qui a reveré les moindres ſentimens de ce Prince, & qui a executé, avec reſpect, ſes volontez les moins connuës & les moins importantes. Les ardentes paroles, que l'amour qu'il avoit pour ſes Peuples lui avoient ſug-

gerées, & que le Ciel lui inspiroit, au moment qu'il abandonnoit la Terre, meritoient bien qu'elle fît, aprés les avoir entenduës, ce que la raison d'Etat l'obligeoit de faire, quand même il ne lui auroit pas été ordonné. Ainsi nôtre illustre Regente a confié le suprême Ministere à celui qui avoit merité d'en sçavoir tous les secrets, & d'en faire les principales fonctions: Elle n'a pas choisi ce grand Cardinal pour son principal Ministre; elle a seulement approuvé le choix que le feu Roi en avoit fait, & dont il avoit déja reçû tant de fruit & tant d'avantage. Elle a donné l'éducation d'un Roi Tres-Chrétien, à un Prince de l'Eglise Chrétienne: Elle a remis le soin de sa Roïale Enfance, à celui qui par un choix glorieux, avoit eu l'honneur de le tenir entre ses bras dans les ceremonies de son Baptême, & qui ayant cette glorieuse qualité de Parain du plus grand Roi du Monde, a choisi volontairement celle de son tres-humble Sujet, pour être obligé en même tems de le regarder avec tendresse, & de le servir avec respect & avec fidelité. Enfin la pourpre n'est pas étrangere auprés des Rois, & sur tout quand elle est sacrée; puisque leur Personne l'est aussi: De sorte que ceux qui en sont revêtus, ont, ce me semble, un droit particulier d'approcher de leur Trône, & de les aider en la conduite de leurs Etats.

A la verité toute la France doit rendre graces à nôtre grande Reine, de ce que dans une élection si importante, & que les Souverains n'ont pas accoûtumé de faire selon le goût d'autrui, elle a écouté la voix d'un Prince qui ne pouvoit plus se plaindre du refus, si elle n'eût pas voulu suivre son sentiment. Mais au milieu de tant de prosperitez qui accompagnent ce Ministere, nous ne pouvons rien faire de plus agréable à ce grand homme, ni de plus juste aussi, que de rapporter la Gloire de tant de bons succés, à cette Auguste Princesse, qui l'ayant honoré de sa confidence, lui a donné le moyen de travailler heureusement à la grandeur de cette Monarchie. Nous la voïons aujourd'hui élevée en un lieu, où nous avions peine autrefois de porter la vûë; & bien que les plus clairvoïans Politiques ayent crû que c'étoit assez faire durant la Regence, que de conserver la moitié de nos avantages, il semble que le zele des plus affectionnez ne pouvoit souhaiter plus de gloire à cet Etat, que cette même Regence lui en a donné: Et par une merveille qui dément presque nos yeux, comme elle a surpassé nos esperances, trois ans de Minorité ont ruiné l'ouvrage d'un Siecle, & reparé les ruines de quatre ou cinq Regnes.

Car vous ſçavez, Messieurs, que les Regences & les Minoritez ſont comme ces Ports ouverts, où l'on n'eſt aſſuré ni du dedans, ni du dehors, & où les tempêtes & les ennemis ſont bien ſouvent plus à craindre qu'en pleine Mer. Les grands ne regardent d'ordinaire une Minorité que comme un Interregne, qui leur donne le droit de regner à leur tour; & qui rend toutes leurs demandes, & toutes leurs actions légitimes; & qui leur permet d'établir leur autorité ſur les ruïnes de celle d'un jeune Prince. Les Ennemis ne trouvent point de tems plus propre à favoriſer une uſurpation, à s'accommoder de ce qui eſt à leur bienſéance. Ils font valoir les prétextes les plus vains, pour avoir lieu d'opprimer des Alliez, ou de dépoüiller un Innocent. Il ſe trouve fort peu de Rois comme nôtre Loüis douziéme, qui accepta & adminiſtra de bonne foi la Tutelle d'un jeune Prince, qui lui détenoit des Royaumes tout entiers, & dont la grandeur naiſſante lui étoit ſuſpecte avec beaucoup de raiſon. La pauvreté ou la richeſſe des Peuples ſont alors preſque également dangereuſes, l'une & l'autre les rendent audacieux & entreprenans, en un tems où il ſemble que l'indulgence ſoit l'une des meilleures maximes du Miniſtere. Auſſi ceux qui ont la main au Gouvernail durant la Minorité du Prince, ſont bien empêchez en une ſi dangereuſe navigation. Jamais la politique ne trouva tant de Problêmes, qu'en cette ſorte de Gouvernement: Tout y eſt douteux, tout y eſt difficile: On a ſouvent de la peine à découvrir le mal, elle eſt encore plus grande dans le choix du remede; & quand on l'a choiſi, on craint que le remede ne ſoit pire que le mal. Il y faut quelquefois acheter le repos de l'Etat aux dépens de la réputation, ou donner une partie, pour ne pas hazarder le tout. On eſt contraint de diſſimuler une injure, de peur de commettre la foible autorité d'un jeune Prince, & pour n'en ſouffrir pas une ſeconde, en voulant réparer la premiere. Bref on peut dire pour revenir à ma premiere penſée, que la Regence eſt une Mer, où les meilleurs Pilotes ſont ceux qui n'y font que de petits naufrages.

Ne ſuffiroit-il pas pour faire l'Eloge de cette miraculeuſe Regence, de vous avoir montré les foibleſſes ordinaires de toutes les autres? Peut-on mieux relever ſon éclat, que par l'oppoſition de ſon contraire? Conſiderez donc aujourd'hui, Messieurs, cet Etat inébranlable au dedans, redoutable au dehors, invincible à ſes ennemis, & Vainqueur ou Protecteur de tous les Peuples de l'Europe. Voyez toutes nos anciennes Alliances renouvellées par de celebres Ambaſſades. Conſiderez de grace, avec

quelle ardeur le plus redoutable Prince du Nord a recherché celle qu'il a contractée si étroitement avec la France, & avec quelle pompe il a voulu recevoir des mains de nôtre Auguste Regente, une Reine qui possede son cœur, & un gage précieux qui nous répondra toûjours de l'affection d'un si grand Monarque.

Regardez ces fameux *Lions de la Tribu de Juda*, dont le moindre rugissement fait trembler le Lion Belgique, qui sont ravis d'être les Gardiens du Trône d'un Auguste Enfant, à la voix duquel ils obéïssent. Admirez des Princes animez de ce noble Sang, qui doit donner des Maîtres à toute la Terre, qui l'exposent chaque jour au fer & au feu; qui le répandent dans les Siéges & dans les Batailles, pour appuyer la grandeur & l'autorité d'une Reine, que son sexe exempte des perils & des fatigues de la Guerre. Representez-vous tant d'autres Princes, tant d'Officiers de la Couronne, tant de Personnes illustres par leur naissance, ou par leurs belles actions, qui dans les Emplois de la Guerre ou de la Paix, employent & hazardent leurs vies, pour faire triompher par tout un Roi, qui ne sçauroit pas même leur nom, si son esprit déja ferme & assuré n'étoit au dessus de toutes les foiblesses de l'âge. Pour donner à ses Sujets une Paix glorieuse & digne des Victoires qui l'ont précedée, ou pour maintenir la tranquilité publique dans cet Etat pendant que la Guerre afflige tous nos Voisins. N'oubliez pas le zele & la fidelité de tant de Compagnies Souveraines, qui n'ont de jalousie pour leur autorité, que pour mieux appuyer celle du Souverain. Considerez vôtre Corps celebre : Considerez-vous, Messieurs, Vous, dis-je, qui agissez avec tant de prudence pour la conservation de cette Province importante, & qui n'avez rien tant à cœur que d'y maintenir les Sujets dans le respect & dans l'obéïssance qu'ils doivent à leur jeune Prince. Vous travaillez utilement à étendre les bornes de son Empire, lorsque par l'équité de vos Arrests vous obligez les Nations les plus éloignées, à benir la justice de son Regne, & à souhaiter d'avoir un jour pour leur Conquerant, celui dont l'autorité que vos jugemens dispensent, ne permet pas qu'on les opprime. Regardez enfin ce Peuple belliqueux & indomptable, qui n'eut jamais tant d'amour qu'à present pour la qualité de Sujet, qui renonce à tous les sentimens de sa liberté naturelle, pour rendre à un Roi mineur, tout ce que son devoir & sa naissance lui prescrivent. Il soûpire veritablemens aprés la Paix, d'où il attend le soulagement de ses miseres; mais pourtant dans les violentes pensées, que la necessité inspire

aux esprits les plus traitables, il ne laisse pas d'opposer son devoir à son interêt. Il se trouve capable de considerer que si la guerre est une Tragedie sanglante, du moins la France ne lui sert pas de Theatre; que ses Peuples en sont plûtôt les spectateurs, que les acteurs, que la guerre est un fleau supportable, lorsqu'elle ne ravit qu'une partie du bien; qu'il en faut faire une bonne, afin de ne la pas faire souvent; & que le grand repos qu'on prépare à la France, doit être necessairement précedé par des crises & des agitations.

Mais aprés que vous aurez admiré cette ardeur generale, & cet empressement universel de tous les Ordres du Royaume, redoublez, je vous prie, vôtre admiration; voyant que l'innocente main d'un Prince, qui n'a pas encore atteint la neuviéme année de son âge, fait mouvoir toutes ces machines avec tant d'ordre & de justesse: Qu'une Reine, dont le sexe semble n'être pas destiné au commandement, voit le sien absolu, non seulement sur tant de Têtes illustres qu'il y a dans ce Royaume, mais encore dans des Provinces où vôtre Nom étoit à peine connu: Que ces deux Personnes sacrées servent de centre à toutes ces lignes, qui des divers points de la Circonference viennent y aboutir: Et que c'est, en un mot, durant une Minorité & durant une Regence, que nous voyons ce qui se rencontreroit difficilement sous le Regne d'un Roi Majeur, vaillant, heureux & sage.

Ne consultons pas, MESSIEURS, la memoire de nos Peres, qui ne nous peut apprendre que les desordres, & la desolation de ce Royaume. Consultons nôtre Histoire depuis Charlemagne, pour trouver, s'il est possible, dans les Regnes les plus florissans, la France élevée à ce haut point de gloire, où nous la voyons aujourd'hui: Mais nous chercherions aussi vainement cet avantage dans la vie de tant de Rois, qu'ils ont inutilement cherché euxmêmes les anciennes bornes de nôtre Empire, que nous avons recouvrées, sans qu'elles ayent pourtant borné nos Conquêtes. Le Ciel ne se souvient plus d'avoir annoncé de grandes calamitez aux Etats commandez par des Rois Mineurs, & d'avoir souvent reïteré cette menace. La Providence a changé ses ordres pour l'amour de nôtre grande Reine: Il semble (s'il est permis de le dire) que la Verité même se soit retractée de sa parole pour favoriser sa Regence; & sa Vertu n'a pas seulement empêché les effets de ce funeste oracle, mais elle les a détournez sur la tête de nos Ennemis.

En effet, leur orgueil qui bravoit n'a gueres toute la Terre, & qui leur en promettoit la domination, les réduit maintenant à

battre des mains, lorsqu'ils peuvent s'empêcher d'être battus. Une retraitte leur tient lieu d'une grande Victoire ; & aprés que nous leur avons pris cinq ou six Places importantes en une Campagne ; ils se décernent un Triomphe, si par quelque coup de malheur il nous en échappe une seule : ils croyent avoir conquis toutes celles qui leur restent ; & s'il ne nous est pas permis de tout prendre, nous avons pour le moins l'avantage de faire tout trembler. Aussi voit-on clairement, que la crainte est la principale regle de leur conduite, ce qui paroît aussi-bien dans les petits avantages que la Fortune leur donne quelquefois, & qu'ils n'osent pousser que dans leurs défaites, qui sont toûjours entieres. Le plus grand secret de la science militaire de leurs Chefs ne consiste plus qu'à trouver les moyens de n'être pas forcez à combattre : ils sçavent fort bien pratiquer la vieille maxime, qui veut qu'on fasse un pont d'or à l'Ennemi qui se retire ; mais ils ne sçavent pas empêcher que les corps entassez de leurs meilleurs Soldats, ne servent de pont à nos Armées, comme ceux des Romains en la bataille de Cannes ; & par une methode assez nouvelle, ils animent assez souvent leurs gens de guerre à prendre les armes, en leur disant qu'ils ne combattront pas, & qu'ils n'ont qu'à faire bonne mine.

Mais au milieu de tant d'adversitez, le Ciel permet qu'ils soient aveugles jusqu'à ce point, que de refuser la Paix que nôtre équitable Regente leur offre, & dont elle seroit bien aise de faire un present à ses Ennemis & à toute l'Europe affligée. Ils suivent les fantômes du raisonnement humain, qui leur disent, qu'infailliblement nos divisions leur feront raison de toutes nos Victoires, & qu'elles sont inévitables durant une minorité : Ils ne peuvent se desabuser de cette vieille erreur, que les François ont quelque fougue pour acquerir, mais qu'ils n'ont pas assez de prudence pour conserver leurs Conquêtes ; & ils disent, qu'au pis aller, si nous avons plus d'un Gaston de Foix à la tête de nos Armées, ils ont aussi dans leurs Troupes, grand nombre de vieux Soldats, pour nous faire pleurer au milieu de nos Victoires, & pour abattre par quelque coup fatal ces Têtes illustres. Ainsi ils esperent davantage de la valeur de nos Princes, ou de nos Generaux, que de la hardiesse ou de l'experience des leurs ; & ils croyent ne nous pouvoir rendre malheureux, que par nôtre propre generosité. Enfin toutes leurs esperances sont fondées sur des cas fortuits, & sur de vieilles erreurs ; ils ne sont pourtant ni assez bons Philosophes, ni assez bons Chrétiens ; & comme leur ju-

gement s'abuse en la connoissance des Causes secondes, ils n'ont pas assez de pieté, pour tourner les yeux vers la premiere, qui se declare ouvertement, pour l'innocence d'un jeune Monarque, & pour la vertu d'une Regente, qui voit répandre à regret tant de sang, & désoler tant de Provinces. Leur fausse prudence ne voit pas, que le bas âge du Roi, qui devroit favoriser leur usurpation, produit aujourd'hui nos plus belles Conquêtes; & que la Providence qui employera, si elle veut, des Lions à labourer la terre, comme elle s'est servie de moucherons pour la désoler, veut rendre aujourd'hui redoutables, les noms de Regence & de Minorité, qui ne marquoient auparavant que de la crainte & de la foiblesse.

Ils devroient bien l'avoir connu en cette fameuse journée de Rocroy, dont un Roi mourant avoit prédit le succés. Dans cette crise fatale, où un remede aussi violent que l'étoit une Bataille, ne pouvoit produire qu'un effet mortel ou miraculeux: Dans cette conjoncture, où le raisonnement humain prenoit des conclusions en faveur de nos Ennemis, sur des fondemens si solides, sur les avantages du nombre & du lieu, sur la consternation d'une Armée, qui venoit d'apprendre la mort de son Roi: journée pourtant, où la valeur heroïque d'un jeune Prince, à peine sorti de ses premiers exercices, rendit son coup d'essai si celebre; par la mort, ou par la fuite de tous leurs vieux Generaux; par la défaite entiere de toutes leurs vieilles Bandes, & par la déroute d'une Armée de trente mille hommes, qui menaçoit d'ensevelir la France, & le Prince qu'elle venoit de perdre, dans le même Tombeau.

Cette Victoire signalée, qu'on peut appeller à bon droit le jour natal de la fortune de nôtre Roi, a été suivie de tant d'autres, & les soins de la Regence ont été augmentez par la prise de tant de Villes, que nôtre grande Reine, ainsi que l'illustre Veuve Debora, peut rendre aujourd'hui la Justice à ses Sujets, à l'ombre des Palmes qui environnent son Trône. Nos Armes ont réparé à Thionville, à Philipsbourg, & à Norlingue, les affronts qu'elles y avoient autrefois reçû, & même ceux qu'on y avoit faits à nos Alliez. Ce grand & victorieux Gaston, dont la personne est si chere à l'Etat, qu'il ne nous sçauroit rien acquerir de si précieux que ce que sa valeur hazarde chaque jour, a recouvré à Gravelines, à Bourbourg, & à Mardic, l'ancien Domaine de la Maison Roiale: Il a mis à couvert nôtre plus foible frontiere, par la prise d'une Place, qui passoit avec raison, pour le chef-d'œuvre des Ingenieurs, & que nous devons regarder comme la source de tant de Victoires, qui nous ont assujetti presque toute la Flandre. Nos Enne-

mis feroient passer pour des conquêtes importantes, Berghe, Furne, Bethune, & tant d'autres places que nous leur avons enlevées dans le Païs-bas en ces dernieres Campagnes : mais je me contenterai de dire, qu'elles en ont facilité de plus grandes, & que la France ne considere que comme des moyens, ce qui leur tiendroit lieu de fin principale : Courtrai s'est rendu fameux par la lâcheté de ceux qui ont été les immobiles témoins de sa reddition, & qui l'ont regardée comme un spectacle, au lieu de l'empêcher par un combat. Mais la Posterité ne doutera-t-elle point de la foi de nôtre Histoire ? lorsqu'elle lui dira, que nous n'avons employé que des Troupes fatiguées, & la fin d'une Campagne, pour prendre Dunquerque sur les Espagnols, qui au commencement de ce Siecle, épuiserent les mines du Perou, & dépeuplerent la Castille, Naples, & Milan, pour prendre en trois ans la chetive place d'Ostende. Lira-t'on, sans quelque soupçon de flatterie, ou de partialité, la reddition d'une Ville, que nos Alliez n'ont pû voir sans quelque jalousie ? Et pourra-t'on enfin se persuader, qu'une Place assez redoutable, pour justifier la lâcheté de nos Ennemis, qui n'ont pas tenté de la secourir, mais assez importante, pour meriter qu'on hazardât tout pour la sauver, n'ait coûté que quinze jours au formidable Duc d'Anguien : & que ce jeune Conquerant l'ait emportée, par des efforts inoüis, à la vûë de six Generaux, & d'autant d'Armées ?

Ce ne seroit pas assez, Messieurs, de voir l'orgueil de nos Ennemis humilié, & leurs forces abbatuës durant cette Regence; si elle ne nous eût encore vengé de leur perfidie. Le bonheur d'un grand Roi nous avoit acquis la Motte, & cette forte Place avoit cedé, aprés un long Siege, à la valeur de ceux qui ne trouvent rien d'imprenable. Mais la même generosité qui nous l'avoit acquise par la force, nous la fit perdre (pour ainsi dire) volontairement par un Traité, ou par un manquement de foi d'un Prince, qui s'est fait plus de tort qu'à nous, lorsqu'il l'a violée : Il n'a pas joüi long-tems du fruit de son infidelité. La France est aujourd'hui trop sensible & trop délicate en matiere d'honneur, pour souffrir une injure, que les Ministres précedens avoient dissimulée, bien qu'elle les regardât en quelque maniere. Nôtre grande Reine les a vengez ; Elle a vengé l'Etat ; Elle a vengé deux grandes Provinces, qui soûpiroient depuis quelques années, sous le faix des voleries & des contributions : Elle a entierement effacé cette desagréable perspective qui nous faisoit voir des écharpes rouges dans ce Royaume. Enfin, la Caverne qui servoit de retrai-

te

re à ces fameux voleurs, est rasée jusques au fondement ; & s'il en reste encore quelques rüines, elles serviront d'illustre monument à la prudence de nôtre grande Reine. La Posterité les gardera, comme des trophées érigez à la gloire de celui, qui dans la prise des Villes, & dans le commandement des Armées, s'est rendu digne d'avoir en main l'éducation d'un Roi, qui le doit être un jour de toute la Terre.

Que s'il faut encore jetter les yeux sur l'Allemagne, pour découvrir jusques où s'étendent les prosperitez de cette Regence, nous y verrons nos Generaux victorieux sur les bords du Rhin & du Danube, qu'ils vont maîtriser jusques dans leur source : ils y forcent tous les obstacles qui s'opposent à leur jonction, ou à leur marche ; Ils percent jusques au fonds de l'Autriche & de la Baviere ; ils attaquent glorieusement le cœur & le bras droit de l'Empire, qui n'ont presque plus de vigueur ni de mouvement pour résister à ce puissant effort. Passez, MESSIEURS, du pied des Alpes, à celui des Pyrenées. Permettez à vôtre esprit de prendre l'essor, & de suivre la Victoire, qui vous conduira vers ces fameux Rochers, pour y admirer une conquête, que le Ciel, la Mer, & les Ennemis, nous ont vigoureusement contestée, & que nous avons fait en dépit des inondations & des naufrages ; Rose merite bien d'arrêter un peu vôtre curiosité, soit qu'elle ait été une Colonie des anciens Marseillois, comme quelques-uns le disent, soit à cause que son Golphe est illustre par la descente qu'y fit autrefois le Grand Scipion, ce premier Conquerant de l'Espagne.

Mais puisque le bonheur de la Regence nous a conduit jusques sur le rivage des Mers de Majorque, n'y trouverons-nous point quelque Camp élevé, d'où nous puissions voir tant de fameux combats, dont elles ont été le Theatre ; & qu'un jeune Vainqueur, dont nôtre grande Reine a pleuré la mort, y a rendus sous ses ordres ? Que si nous ne pouvons porter nôtre vûë jusques-là, du moins entendrons-nous le bruit des foudres qu'il y a lancez, du moins apprendrons-nous que l'amour & les acclamations des vaincus y ont toûjours couronné ses victoires, & que Cartagene & Tarragone, qui conservent encore la memoire de tant de belles choses qu'elles ont vû faire aux Romains, avoüent librement, qu'elle ne leur apprend rien de si heroïque, que ce qui a été fait durant cette Regence à la vûë de leurs remparts.

Je voi bien, MESSIEURS, qu'il faut que je quitte le rivage pour entrer en pleine Mer ; le sujet qui m'amene ici, la nouvelle Charge que nôtre Auguste Princesse a voulu accepter pour

l'amour de nous, & les fameuses Conquêtes qui viennent de faire reverer ses Etendarts dans les Isles, & dans les côtes de la Mer Thirrene, m'obligent à m'exposer à cet Element, quelque infidele qu'il puisse être. Je n'y sçaurois plus rencontrer que d'aimables écueils, ni faire que d'illustres naufrages, puisque mon débris contribueroit quelque chose à sa gloire. Disons plûtôt, qu'il n'y faut plus apprehender d'orage; ni de tempêtes; que ce nouvel Astre arrêtera, par ses douces influences, l'impetuosité de ses flots & de ses marées; & que cette illustre Mere ayant encore dans son sein ces deux petits Alcions, qu'elle enfante tous les jours par les tendresses de son cœur, & par les soins de sa Regence, toute la Nature favorisera cette Royale éducation. Le Ciel sera toûjours serain, la Mer nous fera voir un calme perpetuel & agréable; les vents se renfermeront dans leurs cavernes, & s'ils en sortent, ce ne sera que par son ordre, & pour favoriser la route de nos Armées Navales.

Nous avons goûté les agréables prémices de ce bonheur, en la derniere entreprise de Port-Langon, & dans la plus bisarre saison de l'année, où les embarquemens sont difficiles, & les navigations dangereuses; Nous avons vû partir une grande Flotte, aussi-tôt qu'elle a été prête, & elle est venuë heureusement dans nos ports, aussi-tôt que l'entreprise a été achevée. Ce succés est glorieux, MESSIEURS; l'importance en est grande, la réputation en sera immortelle. Vous sçavez que l'Italie a donné des Maîtres à toute la Terre: Il y a bien de l'honneur à faire des Conquêtes dans le païs des Conquerans, & prés de la Capitale du Monde Chrétien. Il est sans doute avantageux à la France, de rendre la liberté à l'Italie, de rompre sa chaîne, de s'opposer à l'oppression, de proteger des innocens, en soûmettant des ambitieux: Mais une Victoire a toutes les circonstances qui la peuvent rendre glorieuse, lorsqu'une disgrace précedente a été le motif de l'entreprise, lorsqu'on tire son élevation de son malheur, & quand la Fortune n'ose plus résister à celui, qui n'a pas voulu ceder à sa colere.

Il importoit sans doute à la réputation de cette Couronne, au bonheur de la Regence, & à la gloire particuliere du Grand Ministre, dont les Conseils avoient appuyé un dessein si avantageux à cet Etat, que la premiere tentative ne fût pas heureuse. Il falloit que tous les Elemens conjurez nous forçassent à une retraite, pour apprendre un mois aprés à toute la Terre, de quels efforts la France étoit capable, même aprés de grandes pertes. Il falloit donner lieu à la prudence de JULE, de faire ce que la pré-

ſomption fit dire autrefois à POMPE'E ; qu'il n'avoit qu'à battre du pied pour faire ſortir des Legions, puiſqu'il ſemble qu'on n'ait pas eu plus de peine, pour lever deux grandes Armées, qui ont acquis au Roi le meilleur Port de toute l'Italie, & deux Places ſi conſiderables pour leur force, & pour leur ſituation, qu'elles rompent abſolument les meſures à nos Ennemis.

Ce n'eſt pas pourtant dans la guerre, ni dans les victoires ſanglantes, que nous eſperons nous prévaloir principalement de la nouvelle autorité de nôtre grande Princeſſe. Elle n'aime pas beaucoup les ſuccés, où les douleurs particulieres troublent la joye publique : Auſſi cette Charge porte le nom des fonctions de la paix, plûtôt que d'un commandement militaire ; elle eſt deſtinée à nous rendre l'abondance, & à rétablir nôtre commerce avec les Etrangers, plûtôt qu'à leur enlever leurs fortereſſes, ou à gagner des batailles : Auſſi nôtre bonne Reine donnera toûjours plus volontiers ſes ordres pour les navigations, que pour les combats ; & comme j'ai déja dit, qu'elle ſouhaiteroit qu'il n'y eût plus de pauvreté, ni de miſere au monde ; c'eſt pour la chaſſer de ſes Etats, qu'elle daigne occuper une Charge, qui doit rétablir la felicité des Sujets, qui doit ramener l'abondance dans ſon Royaume, & ouvrir la ſource des richeſſes, par le rétabliſſement du Commerce.

Venez donc, Peuples, qui avez reçû tant de biens de cette grande Reine ; venez reverer la liberale main qui vous les a départis, & d'où vous attendez tous ceux qui vous manquent. Honorez ſa haute naiſſance, reſpectez ſes vertus incomparables, beniſſez ſon heureuſe Regence ; Que vôtre zele ſoit ardent ; Que vôtre obéïſſance ſoit prompte ; Que vôtre fidelité ſoit inébranlable ; Que cette nouvelle dignité, qu'elle n'a pas acceptée pour ſa propre grandeur, mais pour avoir plus de moyen de remedier à nos maux, ſoit auſſi un motif qui nous oblige à les lui découvrir avec confiance, & à nous en plaindre à ſa bonté, ſans en murmurer contre perſonne : Et puiſque cette Province a maintenant l'honneur de dépendre plus particulierement de ſes ordres ; puiſquelle a plus de part que les autres à ſa Royale vigilance ; qu'elle les ſurpaſſe auſſi en zele & en fidelité, & qu'elle leur ſerve d'exemple, dans la veneration que tous les Sujets doivent à ſes Commandemens.

Mais ce n'eſt pas aſſez, MESSIEURS, que les Eſprits raiſonnables connoiſſent leur devoir, il eſt juſte que les choſes inanimées ayent du ſentiment en cette occaſion, & qu'elles témoignent leur reſpect à celle dont le cœur tendre & genereux compatit, & ſe laiſſe toucher, même à tout ce qu'il y a de foible dans la Nature. Il

faut que la Mer, qui n'eſt pas moins ſourde aux vœux & aux prieres, que les rochers qui l'environnent, écoute aujourd'hui ma voix, qui lui apprend à quelle autorité elle eſt ſoumiſe, & qui lui annonce le plus grand bonheur dont elle puiſſe être capable. Il n'y a point de danger de relâcher un peu de la ſeverité des préceptes de l'Orateur, en faveur d'une Princeſſe ſi pleine d'indulgence & de bonté; Il me ſera bien permis d'aller au delà des regles, pour la gloire de celle qui eſt au deſſus de toutes les Loix: S'il y a donc en ce que je vai dire quelque choſe de Poëtique, ne trouvez pas étrange, Messieurs, que je me ſerve du langage des Dieux pour traiter une ſi haute matiere; & pour ne me pas blâmer de cette petite licence, conſiderez de grace, que nous ne devons pas moins de complaiſance à ſon ſexe, que de reſpect à ſa Perſonne.

Connoiſſez donc, Element fougueux & rebelle, les bornes que Dieu vous a preſcrites; briſez vos flots & vôtre écume au pied du Trône de cette grande Reine, qui vient de l'établir ſur vos rivages: Liſez le Commandement ſouverain que la Providence y a gravé; il vous permet d'aller juſques-là pour lui rendre hommage, mais il vous défend de paſſer outre: Retirez-vous donc, pour aller publier par toute la Terre, qu'elle n'a rien d'égal à la grandeur & à la majeſté de la Princeſſe, de qui vous relevez doublement. Annoncez aux climats les plus éloignez, vôtre nouveau bonheur, & celui dont ils joüiront ſous la domination du jeune Conquerant qu'elle leur éleve. Allez ramaſſer aux riches bords où le Soleil ſe leve & ſe couche, tout ce qu'ils ont de précieux & d'agréable; Ouvrez en ſa faveur cet abîme qui cache tant de Treſors, preſentez-lui des perles, & tout ce que vous produiſez d'exquis & de rare: mais avoüez en même tems, que vous ne ſçauriez payer plus juſtement ce tribut, qu'à celle qui s'eſt ſi ſouvent dépoüillée de ſes joyaux, pour ſoulager des miſerables. Nous croirons, ſi vous voulez, que les perles que vous lui viendrez offrir, ſeront les plus belles larmes de l'Aurore, pourvû que vous demeuriez d'accord, qu'elles ſeront moins précieuſes que celles qu'on lui voit répandre chaque jour, pour les miſeres de ſon Peuple.

Venez ſur nos bords, Monſtres, & Miracles, dont cet Element abonde, quittez le vaſte ſein qui vous enferme, pour avoüer que vous ne vîtes jamais rien de ſi grand, ni de ſi pompeux, que ce Triomphe, ſans excepter même ces magnifiques nopces dont les Poëtes nous ont tant parlé.

Et vous petit Animal, dont la force eſt ſi grande & ſi occulte, Vous, qui eûtes autrefois la hardieſſe d'arrêter le Maître du Mon-

de au milieu de sa Flotte victorieuse; ne soyez pas si témeraire, que d'entreprendre aujourd'hui la même chose, & ayez plus de respect pour une autorité legitime, que vous n'en eûtes pour un Usurpateur.

Je n'ai garde, MESSIEURS, en un sujet si grave, & dans un lieu si auguste, de recourir à la Fable, & de faire paroître ici les Tritons & les Nereïdes, pour rendre cette pompe plus celebre: & quand même le champ des Serenes ne seroit pas absolument fabuleux, non plus que leur être, (comme quelques-uns l'assûrent,) je n'oserois appeller à mon secours, la douceur de leur voix, pour charmer l'oreille, & pour délasser l'esprit de nôtre grande Reine: Je sçai, MESSIEURS, que les acclamations de toute la France, forment une harmonie beaucoup plus agréable; je sçai que les benedictions de tant de Peuples qu'elle protege, font sur son ame une plus douce impression, & que même le murmure, ou le honteux silence de nos Ennemis frappe avec plaisir son oreille. La Paix de son cœur sera le fruit de celle que sa prudence nous va donner. Il sera rempli de joye, parce qu'elle nous aura comblez de felicité. Mais s'il faut que le profond repos, dont il est juste qu'elle joüisse, aprés tant de travaux, soit interrompu; s'il faut qu'elle se réveille quelquefois en sursaut, les Triomphes du jeune Vainqueur, qu'elle nous a donné, feront ce trouble agréable. Le bruit de ses Victoires, & la voix de la Renommée, produiront dans l'ame de nôtre Auguste Princesse de si douces agitations, qu'elles ne l'empêcheront pas d'achever, dans une tranquilité parfaite, le Siécle qu'elle a si heureusement commencé.

Ce sont-là, MESSIEURS, mes plus ardents souhaits, ce sont aussi les vôtres; le zele qui nous les inspire, ne sçauroit être médiocre, puisque tout nôtre bonheur dépend de leur accomplissement; mais il sera incomparable, s'il se mesure à l'objet qui les anime, & qui nous les fait concevoir.

Si l'on ne voyoit le caractere d'une grande Eloquence dans le discours que l'on vient de lire, je ne doute pas que l'on ne le trouvât trop long, mais de quelque maniere que l'on en veüille juger, peut être ne sera-t on pas fâché que pour une plus grande varieté, je donne presentement de ces Harangues moins étenduës, qui tiennent du Compliment.

HARANGUE FAITE A LA FEU REINE d'Espagne, au nom du Chapitre d'Orleans.

MADAME,

M. Fourcroi Doïen.

Le Chapitre de l'Eglise d'Orleans se presente à VÔTRE MAJESTE', pour lui rendre ses tres humbles respects, & pour la feliciter sur un heureux Mariage, qui unit au Roi Catholique la Petite-Fille d'un Roi Tres-Chrétien.

C'étoit une suite assez naturelle, que SON ALTESSE ROÏALE MONSIEUR, ayant eu tant de part à la production de la Paix, n'en eût pas moins à sa conservation, & à son affermissement.

Les grandes Victoires donnent la Paix, & il ne faut que se souvenir de celle de Cassel, où ceux qui étoient alors nos Ennemis, furent réduits dans un état à ne le pouvoir plus être. Depuis cette memorable Journée, ils se sont trouvez sans force & sans courage.

Il faut aussi avoüer, que SON ALTESSE ROÏALE ne contribuë pas moins à l'affermissement de cette même Paix par le don qu'Elle fait de sa Fille bien-aimée pour être Epouse du Roi d'Espagne.

Nous pouvons dire que SON ALTESSE ROÏALE, dans la Guerre, & dans la Paix a prodigué son Sang pour la gloire, & le repos de la France. Elle a hazardé sa propre vie dans la Guerre: Elle immole la Princesse sa Fille dans la Paix. Dans l'Ancienne Loi, pour obtenir & pour conserver la Paix, on offroit des Victimes que l'on appelloit Pacifiques. Pour l'obtenir, SON ALTESSE ROÏALE s'est offerte Elle-même, & pour la conserver, Elle offre VÔTRE MAJESTE' sa Fille aînée. Il est vrai, que ce Sacrifice tend moins à détruire la Victime, qu'à la couronner; & ainsi il semble qu'il ne doive nous donner que de la joye. Mais comment peut-il être sans douleur, puisqu'il ne peut s'achever sans séparation?

Quand nous considerons qu'il faut que nous perdions une Princesse si parfaite; une Princesse en qui cette Province pouvoit trouver un si puissant appui auprés d'un Pere qui l'aime si tendre-

ment, & qui est nôtre Duc; une Princesse, dont la pieté & la vertu pouvoit servir d'exemple à toute la France, vôtre éloignement, MADAME, fait nôtre perte & nôtre douleur.

C'est ici que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cet ancien bonheur des Espagnols, qui ne les a jamais abandonnez dans les Traitez de Paix. On dit qu'ils ne sçavent pas si bien faire la Guerre que nos François, mais qu'ils font beaucoup mieux la Paix. C'est seulement dans les derniers Traitez, qui ont été faits par nôtre incomparable Monarque, qu'ils n'ont pas été si heureux. Mais voici le moyen qu'ils ont trouvé, pour se récompenser de toutes leurs pertes. Ils enlevent à la France une Princesse qui vaut mieux que toutes leurs Villes, & toutes leurs Provinces.

Il faut, MADAME, nous résoudre à cette perte: Tel est le sort des Filles de France; Elles ne trouvent pas de Couronne dans le lieu qui les a vû naître, & leurs têtes neanmoins ne sont faites, que pour être couronnées. Nous sommes en paix avec l'Espagne, ne la troublons point par nos murmures, laissons la joüir paisiblement de son bonheur. Il faut même que nous travaillions à l'accroître & à l'augmenter, en tâchant d'attirer par nos Prieres & nos Sacrifices les plus riches benedictions du Ciel sur le Mariage de VÔTRE MAJESTÉ, afin qu'il soit favorisé d'une aussi longue suite de Rois, qu'est celle, dont VÔTRE MAJESTÉ est descenduë, & de tout ce qui peut rendre un Mariage heureux. C'est, MADAME, ce que nous ferons avec tout le zele, que VÔTRE MAJESTÉ peut desirer de ses trés-humbles & trés-obeïssans Serviteurs, les Doyen, Chantre & Chapitre d'Orleans.

HARANGUE FAITE A MADAME la Dauphine, Par Monsieur l'Evêque de Toul.

MADAME,

La Renommée a publié tant de choses avantageuses de Vous, que le cœur & les respects des François vous ont été acquis, avant qu'ils ayent eu le bonheur de vous voir. Vôtre presence, MADAME, n'a point fait de tort au bruit de cette Renom- Mr. l'Ev. de Toul.

mée. Elle la justifie, elle la confirme. Et si sur son rapport nous avons souhaité avec passion, que vous fussiez l'épouse du plus aimable Prince du Monde, MONSEIGNEUR, nos vœux sur ce point ont été accomplis, & nulle joye n'égale celle que nous en avons sentie. Que ce choix, MADAME, fait par le plus Sage & le plus grand des Rois, produit de bien à la France ! Elle est au comble de la gloire, & des prosperitez sous le Regne de son invincible Monarque. Mais étant sujet aux loix de la Nature, le jour fatal, qui verra finir sa glorieuse & triomphante vie, seroit le dernier de cette gloire & de ces prosperitez, si MONSEIGNEUR, par Vous n'en assuroit la durée : Je veux dire, MADAME, par une Posterité qui ne peut manquer de répondre à la grandeur des sources, dont elle sera dérivée.

Cet interêt, MADAME, éloigné d'un Siécle au moins, ainsi que nous l'esperons, ne laisse pas de nous toucher sensiblement. Que doit-il être de nos avantages presens ? Nous les voyons, nous les touchons dans le sacré Lien, qui vient de vous unir à MONSEIGNEUR. La joye de ce Mariage contribûra, sans doute, à rendre plus agréable & plus longue la vie de nôtre Grand Monarque. Que de biens pour nous par cette seule consideration !

Par ce moyen l'abondance & la Paix, qu'il vient de donner à son Royaume, y seront solidement établies ; & son Sang, le plus illustre, sans contredit qui soit sur la Terre, passant à une infinité d'Heritiers de sa Couronne, & de son Nom, nous nous promettons, que la fin du monde sera seule la fin de la gloire à laquelle ce Monarque si aimé & si redoutable a porté son Empire.

Prévenus que nous sommes de ces esperances, ne doutez point, MADAME, que nos cœurs ne soient aussi penetrez de respect & de joye, qu'ils vous paroissent l'être.

Vous serez l'objet de la tendresse du Roi & de la Reine ; Vous le serez de l'amour de MONSEIGNEUR leur Fils, & c'est à Vous, MADAME, que nos respects & nos soûmissions vont naturellement & necessairement ! Que les chaînes sont fortes, quand c'est le devoir qui les forme : Que les liens sont difficiles à rompre, quand c'est le merite qui les fait !

L'un & l'autre se rencontrant dans l'obéïssance respectueuse, dont je vous fais pour moi, & pour mon Clergé, la tres-humble protestation ; je vous demande, MADAME, la justice de croire que c'est un engagement, qui durera autant que nos vies,

& que

& que toutes les benedictions du Ciel & de la Terre sur vôtre Personne seront desormais l'objet frequent de nos vœux & de nos Sacrifices.

Il ne faut pas s'étonner que les discours que je viens de rapporter ne soient pas longs. Ceux que l'on fait dans ces occasions doivent moins tenir de la Harangue, que du Compliment. Voici encore les Copies de quelques autres de même nature.

HARANGUE A SON EXCELLENCE le Comte François de Carlinford, Chevalier de la Toison d'Or, Conseiller d'Etat de Sa Majesté Imperiale, Maréchal de ses Camps & Armées, & premier Colonel de ses Cuirassiers, Gouverneur de SON ALTESSE ROYALE, *Grand Maître de son Hôtel, Chef de son Conseil, Regent & Gouverneur de ses Etats, &c.*

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de Pont-à-Mousson, étant à la tête de la Compagnie, à Saint Nicolas le 21. Janvier 1698.

MONSEIGNEUR,

☞ Le desir extrême de voir rétablir Son Altesse Royale dans ses Etats, & l'ennuy que nous avions de l'y attendre si long-tems, étoient devenus si violens depuis la conclusion de la Paix, qu'il n'y avoit que vôtre presence qui pût les calmer, & nous consoler du retardement de nôtre bonheur.

Il faut cependant Vous avoüer, MONSEIGNEUR, que la joye que nous avons de voir en vôtre illustre Personne une image de Son Altesse Royale, est aujourd'hui troublée par la triste & funeste nouvelle qui vient de remplir de dueil toute la Province; & nous succomberions sous le poids de nôtre douleur, si nous ne sçavions que Vous avez travaillé depuis long-tems à faire revivre dans l'auguste Fils les vertus & la sagesse de la Mere, grande & pieuse Princesse, qu'une mort imprévûë nous ravit, jusqu'icy le tendre objet de nos vœux & de nos desirs, mainte-

nant le sujet de nos larmes & de nos regrets. Ne devons-nous pas néanmoins les interrompre un moment, pour nous souvenir que c'est Vous, Monseigneur, qui capable de former des Rois, avez été chargé de l'éducation d'un si grand Prince. C'est Vous par consequent qui avez cultivé en lui tant d'admirables qualitez, tant de vertus hereditaires qui le rendent déja si digne du nom, de la gloire & du trône de ses Ancêtres.

Nous sçavons aussi qu'avec la noble & précieuse éducation de Son Altesse Royale, nous Vous sommes encore redevables de la conservation de son Auguste Personne. Nous sçavons avec quel zele & quelle vigilance Vous Vous êtes appliqué à moderer l'ardeur de ce jeune Heros, au milieu des perils où l'emportoient l'amour de la gloire, & l'intrepidité de son courage. Peut-être sans vos sages précautions, l'aurions-nous perdu dans cet âge florissant, & avec lui nôtre bonheur & toutes nos esperances. Par là Vous avez secondé nos vœux, dissipé nos craintes, prévenu nos malheurs, & les regrets de tous ses Peuples.

Vivement penetrez de la grandeur de tant d'importans services, nous venons aujourd'hui Vous en marquer nos justes reconnoissances, avec d'autant plus d'inclination, que nous sommes assurez que les honneurs que nous essaïrons de Vous rendre, seront agréables à nôtre Auguste Maître; comme nous sommes persuadez que rien aussi ne Vous est plus agréable que de reconnoître le zele & la fidelité des Peuples pour leur Prince légitime.

Mais ne sommes-nous pas également obligez de témoigner à Vôtre Excellence la veneration profonde que nous avons pour ses vertus, si dignes par elles-mêmes du Caractere illustre dont elle est revêtuë? Que nôtre Prince est juste de les avoir récompensé de la premiere Dignité de sa Couronne! Que nous lui sommes redevables, de Vous avoir rendu dépositaire de son autorité; pour venir prendre possession de ses Etats en son nom, pour les gouverner pendant son absence, & pour recevoir nos hommages en vôtre personne.

Ce choix, Monseigneur, Vous est d'autant plus glorieux, qu'il se trouve conforme à celui d'un sage & victorieux Empereur, qui occupe aujourd'hui avec autant de merite que de gloire, la premiere place de l'Univers. Par une Justice qui Vous étoit dûë, il Vous a fait l'honneur de Vous préferer à tant de grands & d'excellens hommes dont sa Cour est composée, pour Vous charger de l'éducation d'un Prince, que son nom glorieux, qui lui rappelle tant de prodiges & tant de vertus, lui rend

aussi cher que la proximité du sang.

Ce qui releve encore le prix de ce judicieux choix, c'est qu'il est une suite de l'estime singuliere & de l'entiere confiance de feu Son Altesse de triomphante memoire, & par là même une marque autentique de cette prudence consommée, & de ce rare merite qu'on voit reluire en Vôtre Excellence.

Oüi, MONSEIGNEUR, aprés avoir merité de former un si grand Prince sur le modele de son genereux & invincible Pere, le Heros de son siecle, le fleau des Infideles, le glorieux Restaurateur de l'Empire & de la Religion; meriter encore que la Regence de ses Etats Vous soit confiée, c'est en Vous une preuve convaincante de cette haute capacité que demande le manîment des Affaires Civiles, comme de cette parfaite honnêteté qui sçait observer exactement toutes les bienséances de la vie. Nous ne pouvons penser à ces deux éminens Titres de Gouverneur du Souverain & de Regent de ses Provinces, que tous les talens dont Vous êtes orné ne se presentent en foule à nos esprits.

Mais ces Vertus heroïques dont Vous avez embelli l'ame d'un jeune Prince, qui surpassera un jour la réputation des plus grands Heros; ces sentimens si nobles & si chrétiens dont Vous avez rempli son cœur, ne font pas ici le seul objet de nos venerations: nous y admirons encore ces lumieres si vives & si pures dont Vous avez éclairé son esprit. Nous admirons cette connoissance si parfaite de ce qu'il y a de plus recherché dans les sciences, que ceux même qui en font profession se feroient un honneur de Vous consulter, s'ils ne respectoient en Vous le rang de leur Protecteur. Cette intelligence si exacte de differentes Langues que Vous possedez avec autant de perfection que la vôtre, & qui feroit douter en quel climat Vous avez pris naissance, si l'éclat & la splendeur de vôtre Maison, l'une des plus Illustres d'Irlande, ne nous découvroit vôtre Origine. Cette étude constante des plus saintes maximes du Droit & de la Justice, au milieu des violens & tumultueux exercices de la Guerre, qui a sçû allier en Vous des Dignitez ce semble incompatibles, & que Vous remplissez néanmoins avec autant de suffisance dans le Conseil, que de valeur à la tête des Armées. Cette longue experience du détail de la Politique, qui aprés Vous avoir attiré l'estime du premier Monarque du monde, avec l'approbation de la Cour la plus sage & la plus prévoyante de l'Europe, va nous procurer les avantages d'une parfaite intelligence avec les Puissances voisines, & nous faire goûter les heureux fruits de la Paix.

Au seul aspect des éminentes qualitez qui se trouvent reünies dans vôtre Personne, déja il est aisé d'entrevoir la gloire du Prince, la felicité des Sujets, & dans l'un & dans l'autre vôtre propre Grandeur. Car si chacun de nous reconnoît avec justice, que nôtre incomparable Souverain est aussi digne de nos venerations, par les sentimens heroïques que Vous lui avez inspirez, que par l'éclat de sa Naissance & de son Diadême; la seule sagesse de vos conseils nous donne droit d'augurer un heureux avenir, un Regne également glorieux au Prince, & avantageux à tous les Ordres de l'Etat; & c'est à Vous aprés le Prince que nous en devons rapporter la principale gloire, comme à la premiere source de nôtre bonheur.

Ce sont les esperances de la Noblesse & du Clergé, qui sont les premiers Membres de l'Etat; ce sont les vœux de la Faculté des Droits, qui m'a chargé de Vous offrir aujourd'hui ses obéïssances trés-respectueuses, & de Vous protester que comme il n'y a point de Compagnie dans tout le Corps de l'Etat, qui se soit rangée plus promptement à ses devoirs, il n'y en a point aussi qui s'interesse avec plus de passion à la gloire de son Prince, & à la prosperité de Vôtre Excellence.

HARANGUE A MESSIRE FRANÇOIS le Begue, Ministre & Secretaire d'Etat, Grand Doyen de la Primatiale de Lorraine, & de l'Insigne Eglise de Saint Diez, Abbé de Bouzonville, &c.

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de Pont-à-Mousson, étant à la tête de la Compagnie, à Saint Nicolas le 21. Janvier 1698.

MONSIEUR,

L'empressement avec lequel nous accourons ici des premiers de la Province, pour Vous rendre nos devoirs & nos humbles respects, Vous doit être une preuve sincere de nôtre fidelité & de nôtre attachement au Service de Son Altesse Royale, & des Officiers de sa Couronne.

Nous ne pouvons aujourd'hui Vous le marquer par d'autres

voyes, qu'en respectant en Vous, MONSIEUR, le caractere dont il Vous a honoré; puisque ce jeune Prince, en qui la sagesse a prévenu l'experience, remet à vôtre prudente conduite, & à celle de son Illustre Gouverneur, l'administration de ses Etats jusqu'à son arrivée; & qu'il Vous permet de donner au Gouvernement la forme que Vous estimerez la plus convenable à sa gloire, & à la tranquilité de ses Peuples.

Si cette confiance, que Son Altesse Royale Vous témoigne, Vous est infiniment glorieuse, MONSIEUR, elle n'est pas moins agréable à tous ses Sujets: car si d'un côté il fait éclater sa sagesse par l'estime qu'il a de vôtre merite; pouvoit-il mieux signaler sa bonté, qu'en prévenant nos desirs, & nous donnant pour Ministre celui que nous lui eussions demandé d'une voix unanime, s'il nous eût été permis d'aller au devant de son choix? Et ne semble-t-il pas qu'il ait connu de loin les desirs secrets de tous nos cœurs? Que c'est pour nous un heureux présage d'une felicité prochaine, que l'amour qu'il a pour ses Peuples se soit déja trouvé d'intelligence avec leurs vœux dans ces heureux commencemens!

Non, MONSIEUR, nôtre Auguste Maître ne pouvoit, par rapport à sa gloire même, faire choix d'un Ministre plus prudent & plus versé que Vous dans les Affaires Civiles & Politiques. Tous les Corps de l'Etat en pouvoient-ils souhaiter un plus habile pour ménager adroitement leurs differens interêts?

Mais ce qu'on doit encore plus estimer, est-il un particulier dans toute la Province, qui ne connoisse en Vous un Ministre du Seigneur d'une pieté exemplaire, & toûjours zelé pour la gloire de ses saints Autels? En est-il qui ne sçache le genereux desinteressement qui Vous a fait préferer le service de nos Princes à vos propres avantages, & quitter les Benefices qui Vous mettoient en état de vivre en repos & avec splendeur dans vôtre Patrie, pour les suivre, malgré leur mauvaise fortune, dans des Cours étrangeres, au hazard de ne recevoir, pour prix de vos courses & de vos travaux, que le seul merite de vôtre fidelité?

Je ne parle point de vôtre naissance: on sçait, MONSIEUR, que Vous illustrez vôtre Famille, quoique d'une Noblesse & d'une condition distinguée; c'est ce qui est assez connu: mais on sçait aussi que vôtre Nom ne donne pas moins de relief à vos Dignitez. Je ne suis attentif qu'à reconnoître avec tout le monde en vôtre Personne une science & une sagesse égale à vôtre Justice & à vôtre integrité. Nous sommes tous persuadez que le sacré

dépôt des Sceaux qui Vous est confié, ne pouvoit être en des mains plus pures que les vôtres ; & que connoissant parfaitement les talens & les besoins des particuliers qui aspirent aux Emplois publics, Vous sçaurez aussi rendre & conserver à chacun d'eux les Droits de la plus exacte Justice.

D'autre côté, que ne devons-nous point attendre de cette douceur & de cette modestie qui fait vôtre caractere particulier, & qui ayant sçû gagner tous les cœurs, les va lier entre eux par les nœuds d'une veritable & sincere union ? De sorte, Monsieur, que si toutes les Compagnies de l'Etat, si chaque Particulier même trouve en Vous de quoi applaudir au choix de son Prince ; c'est parce que par la connoissance qu'on a de vôtre merite & de vôtre habileté, on s'attend que Vous aiderez nôtre Souverain à faire fleurir tous les differens Ordres de l'Etat, à maintenir tous les Officiers dans leurs Privileges, à rétablir le Commerce, & à proteger les Arts & les Sciences.

Pour ne point offenser vôtre modestie qui paroît souffrir avec peine les veritez que j'ay l'honneur de Vous prononcer, je finis, Monsieur, en felicitant la Faculté des Droits, du bonheur qu'elle a de trouver en Vous un Protecteur aussi zelé pour la Justice, dont elle fait profession d'enseigner les Maximes, que jaloux de procurer à l'Université le rétablissement de son ancien lustre.

HARANGUE A MESSIRE CLAUDE François, Baron de Canon, Seigneur de Rupp & de Brieg, &c. cy-devant Plenipotentiaire à Nimégue, & depuis à Ryswick, Ministre & Secretaire d'Etat, & premier Président de la Cour souveraine de Lorraine & Barrois.

Prononcée à son arrivée à Pont-à-Mousson, par le Doyen de la Faculté des Droits, le 17. Fevrier 1698.

MONSIEUR,

La Paix dont nous commençons de goûter les fruits, étant en partie l'ouvrage de vôtre sagesse, il est juste que nous joignions aux honneurs que nous rendons à vôtre rang, des marques de la

reconnoiſſance que nous avons du bien que Vous nous avez procuré. Nous ne pourrions, MONSIEUR, manquer à ce devoir, ſans faire injure en quelque maniere à la prudence de nos Princes, qui Vous ayant jugé digne de leur confiance & de leur eſtime, Vous ont rendu digne de nôtre veneration & de nos reſpects.

Qui ne ſçait, que Charles V. le modele des grands Hommes & la gloire des Heros auſſi éclairé dans ſes Conſeils, qu'invincible dans les Armées, Vous confia ſes interêts à la Paix de Nimégue: & que LEOPOLD, digne Fils d'un ſi Auguſte Pere, l'héritier de ſes vertus, comme il l'eſt de ſon Thrône, a eu la même confiance en vôtre Perſonne à l'Aſſemblée de Ryſwick? En faut-il davantage pour Vous donner un luſtre à Vous faire admirer, je ne dis pas ſeulement de toute cette Province, mais de toutes les Nations de l'Europe?

En effet, MONSIEUR, Vous envoyer aux Conferences de la Paix en qualité de leur Miniſtre & Plenipotentiaire, n'étoit-ce pas Vous égaler par leur Jugement à tous ces Genies du premier Ordre, Dépoſitaires de la puiſſance des Souverains, & comme Arbitre de leur fortune, & ſuppoſer en Vous autant de penetration & d'intelligence, qu'en tous les hommes les plus habiles & les plus Politiques de toutes les Cours?

Mais, puiſque l'évenement a juſtifié le choix de nos Princes, & que par une conduite auſſi habile que droite & équitable Vous avez ſçu les faire rentrer en poſſeſſion de leurs Etats & de leurs Droits, qui ne voit que c'eſt non ſeulement une preuve ſignalée de vôtre fidelité pour eux, de vôtre affection pour leurs Peuples, de vôtre zele pour la Patrie; & que c'eſt en même tems le chef-d'œuvre de vôtre prudence, le triomphe de vôtre eſprit, l'éclat de vos lumieres, la gloire & l'immortalité de vôtre Nom.

De ſi grands & de ſi importans ſervices meritoient-ils une moindre récompenſe que celle que Vous avez reçûë de nôtre Auguſte Souverain, quand il Vous a nommé premier Préſident de ſon Parlement? Dignité que vôtre modeſtie Vous fait regarder comme un effet de ſa bonté; mais qui paſſe à nos yeux pour une preuve certaine de la ſageſſe de ſon diſcernement. En effet, MONSIEUR, qui peut douter, qu'aprés avoir ſi bien ſollicité à Ryſwik la juſtice qui lui étoit duë, Vous n'adminiſtriez fidelement celle qui eſt duë à ſes Sujets? Qu'aprés avoir ſoûtenu ſi fortement les Droits de la Couronne par vos Négociations, Vous ne ſouteniez de même ceux des Particuliers par la force

☞ de vos raisons ; qu'aprés Vous être démêlé si habilement de tous les piéges de la Politique la plus captieuse, Vous ne le fassiez avec un égal succés de tous les détours & de toutes les subtilitez du Palais ; Juge aussi integre & aussi éclairé, que sage & habile Négociateur, aussi détaché de vos interêts dans le Tribunal de la Justice, que zelé pour la défense du Thrône & des Droits du Souverain.

Quel avantage pour le Prince ! Puisque si rien ne peut mieux affermir son Thrône, que l'opinon que l'on conçoit de sa sagesse ; rien ne pouvoit mieux signaler sa sagesse, que le choix qu'il a fait de vôtre Personne pour un Employ si important. Quelle gloire pour vous, MONSIEUR ! de tenir les Esprits en suspens, sans qu'ils puissent décider si la Dignité où l'on Vous éleve, est plûtôt le prix de vos grands services, qu'une justice renduë à vôtre merite & à vôtre parfaite équité. Quel bonheur pour tous nos Peuples ! de pouvoir trouver prés de Vous, & comme à l'ombre de vôtre autorité & de vos vertus, un azyle seur contre la fraude, l'injustice & l'oppression.

Et pour dire quelque chose de la Faculté des Droits en particulier, qui a l'honneur de paroître à vos yeux, & dont j'ai celui de Vous porter la parole ; quel sujet de nous applaudir nous-mêmes, de sçavoir que la Justice que nous enseignons dans toute sa pureté, va reprendre sous vôtre autorité toute sa dignité & tout son empire ; & que les Loix devant regner sur les hommes par l'ascendant que leur donnent les Puissances dont elles sont émanées, personne n'aura plus de zele & plus de fermeté que Vous, MONSIEUR, à empêcher que l'audace & la chicane n'en corrompent la force & la pureté, & que personne aussi ne s'interessera plus que Vous à maintenir ceux qui en font profession, dans les honneurs & les privileges qui sont dûs à leur état.

HARANGUE

HARANGUE A SON ALTESSE ROYALE.

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de son Université de Pont-à-Mousson, étant à la tête de la Compagnie en robes rouges, à Luneville le 19. May 1698.

MONSEIGNEUR,

☞ L'heureuse arrivée de Vôtre Altesse Royale dans ses Etats pour monter sur le Thrône de ses Ancêtres, doit être pour ses fideles Sujets le plus beau spectacle, & la plus agréable journée de leur vie. Que nous l'avons desiré ardemment, MONSEIGNEUR ! ce jour fortuné ! que nous avons poussé de vœux au Ciel pour lui redemander nos Princes légitimes !

Quoique nôtre zele & notre fidelité se soient toûjours soûtenus pendant les tems fâcheux, nos esperances néanmoins étoient souvent chancelantes & troublées ; elles ne se sont senties véritablement rassurées que par la réputation de vos Vertus, qui ont été publiées presqu'aussi-tôt que vôtre Naissance. Quelle fut notre joye, MONSEIGNEUR, lorsque nous apprîmes de ceux qui avoient eu l'honneur d'approcher votre Auguste Personne, qu'elle faisoit déja paroître toutes les qualitez d'un Prince sage & digne de regner, dans un âge où les autres n'ont qu'un foible usage de la raison ?

Le Ciel enfin s'est rendu à nos vœux les plus pressans, la Paix nous est donnée, & votre rétablissement a mis le comble à notre joye. Quel triomphe pour nous, aussi-bien que pour Votre Altesse Royale ! le repos de vos Etats semble renaître à votre arrivée, & Vous êtes témoin d'un bonheur que Vous causez Vous-même.

Mais parmi les applaudissemens & les cris de joye dont Votre Altesse Royale se trouve accueillie par tous les Ordres de l'Etat, il ne seroit pas juste que la voix de votre Université & de tous les Corps qui la composent, ne se fît oüir que confusément & dans la foule. La Faculté des Droits que Vous voyez à vos pieds, & dont j'ai l'honneur de Vous porter les hommages, se croit obligée de se faire entendre plus distinctement que toutes les autres, parce que faisant une profession particuliere d'instruire les

Peuples de leurs devoirs envers leurs Souverains, elle trouve heureusement que Vous lui en épargnez la peine, & qu'au moment que Vous Vous montrez à vos Sujets avec tout le merite & toute la gloire qui Vous accompagnent, il n'en faut pas davantage pour porter dans leurs cœurs la veneration, l'obéïssance, la fidelité & toute l'affection qu'ils vous doivent.

En effet, MONSEIGNEUR, qu'est-il besoin d'instructions, quand le cœur touché de tant d'éminentes qualitez que nous découvrons en Vous, prévient ce que pourroit exiger l'autorité, & que l'inclination seule forme & regle tous ses mouvemens ? Nous sommes charmez de voir en Votre Altesse Royale la fleur de la Jeunesse jointe à la vigueur d'une parfaite santé, & qui nous répond d'un long & heureux Regne. Mais nous admirons sur tout un air de grandeur & de dignité qui par lui-même demanderoit une Couronne, quand elle ne lui seroit pas dûë par un Droit incontestable; une phisionomie heureuse qui sans attendre que votre bouche s'explique, nous fait déja sentir toute la bonté & toute la tendresse que Vous avez dans le cœur pour nous. Et quand nous joignons à tout cela ce que la Renommée nous a appris de la vivacité de votre esprit à penetrer toutes les maximes de la plus sage & de la plus profonde politique, de l'intrepidité & de l'ardeur de votre courage, signalé déja par de si grands exploits aux yeux & avec l'admiration des plus puissantes Armées de l'Europe, & que tous ces traits nous retracent une vive image de votre Invincible Pere, le Heros de son siécle, le bouclier de l'Empire & de la Réligion, la terreur des ennemis de l'un & de l'autre; le moyen qu'à l'aspect de ce que nos yeux ou la renommée nous découvrent aujourd'hui, nous puissions nous moderer, & que malgré les loix du respect, nous ne nous laissions aller à des transports, que Vous devez pardonner à l'excés de notre joye ?

Nous sçavons, MONSEIGNEUR, qu'ayant à peine le bras assez fort pour tirer l'épée, Vous combattiez déja avec cette valeur qui ne pouvoit Vous être inspirée que par un sang aussi noble que le vôtre; le sang de ce glorieux Prince, qui coule dans vos veines; & que par mille beaux faits d'armes que Vous méditiez, Vous cherchiez à Vous assurer l'heritage de toute sa gloire. Mais Vous en avez assez fait pour montrer à tout le monde, que celle des Armes Vous est légitimement acquise; il ne s'agit plus que de tendre à une autre gloire où il aspiroit, & que la fortune ennemie de notre bonheur lui a enviée. Il vouloit rendre

ses Peuples heureux, & les faire convenir par leur propre experience, qu'il étoit aussi bon Prince, que grand Capitaine : mais une guerre trop opiniâtrée ayant toûjours suspendu l'execution de ses justes desseins, il a cru devoir prendre un autre parti, & par les vœux qu'il a faits au Ciel pour Vous, par les soins qu'il a pris de Vous donner une éducation digne de votre Naissance, il Vous a transmis sa Bonté, son Equité, sa Sagesse, sa Piéte, pour s'acquiter par Vous-même, envers ses Sujets de tout ce qu'il croyoit devoir à l'amour, au zele, à l'attachement qu'ils avoient pour lui.

Il est vrai, Monseigneur, & tout le monde nous doit rendre cette justice, que de tous les Peuples nous sommes les plus dévoüez à nos Princes; mais aussi de notre part, nous sommes obligez de reconnoître avec tout le monde, que jamais Prince ne merita mieux ce dévoüement parfait, que votre Auguste Pere, & que Vous avez herité de toutes les vertus qui le lui attiroient. Digne successeur de ses bontez, & attentif à ses derniers sentimens pour nous, Vous avez crû ne devoir pas frustrer plus long-tems vos Peuples d'un bonheur aprés lequel ils soupiroient depuis tant d'années; & Vous accommodant au tems, Vous avez cedé par génerosité ce que Vous pouviez disputer avec justice.

Que nous sommes seurs presentement de ce bonheur? aprés Vous avoir vû quitter si facilement les armes pour prendre en main les rênes de vos Etats : renoncer à la gloire des combats si piquante & si sensible au cœur d'un jeune Heros, pour Vous livrer à tous les soins d'un pere du Peuple.

Mais que Votre Altesse Royale ne regrette point ce premier honneur, puisque le second peut le remplacer pleinement, & même le passer. Auguste n'a pas moins illustré son nom par la Paix où il sçut maintenir ses Peuples, que le grand Jules son Oncle à qui l'Empire même avoit dressé des Trophées. La gloire d'un Heros s'acquiert dans le tumulte de la Guerre; celle d'un Monarque se soûtient dans le calme de la Paix : l'une excite l'admiration dans les esprits; l'autre fait naître l'amour dans les cœurs. Et qui peut douter que la conquête des cœurs ne soit plus glorieuse au Souverain, que celle des Places les plus fortes, puisqu'il ne se la doit qu'à lui-même, & que personne ne la peut partager avec lui.

Regnez donc, Monseigneur, sur le Thrône de vos Ancêtres, & que la gloire de votre Regne en égale la douceur. Regnez avec autant de succés que Vous commenciez déja de com-

☞ battre. Regnez avec autant d'Equité que Vous avez de Droit à la Couronne. Regnez en Paix. Regnez long-tems. Ce sont les vœux de tous vos Peuples en general. *Plût à Dieu, que nous pussions retrancher de nos jours pour en ajoûter aux vôtres!* * Ce sont les vœux de notre Faculté en particulier, qui s'applaudit déja par avance de pouvoir substituer un jour vos exemples en la place de ses Institutions.

* De nostris annis tibi Juppiter augeat annos. *Ovidius Augusto.*

Comme on sçait que Votre Altesse Royale s'est fait un devoir d'allier à toutes ses sublimes connoissances, l'étude des plus saintes maximes de l'un & de l'autre Droit, on ne peut en attendre que des Loix sages & remplies d'équité. Ainsi pour tracer à nos Eleves un plan fidele de tous les devoirs de la Justice, nous n'aurons plus qu'à leur faire l'histoire de votre Regne: nous goûterons ainsi la douceur de votre domination comme vos Sujets, & comme Professeurs de Droit nous en tirerons nos instructions particulieres. Que si nous ne pouvons parvenir à nous rendre necessaires au gouvernement de vos Etats par nos conseils, nous pourrons du moins nous flater d'y contribuer en quelque chose, par une application constante à faire sentir à vos Sujets la justice de vos Ordres. Enfin nous ne cederons jamais à aucun Corps de l'Etat l'honneur d'être la Partie la plus zelée pour votre gloire, la plus fidele à votre service, & la plus soumise à vos Loix.

HARANGUE A MONSEIGNEUR LE PRINCE François de Lorraine.

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de l'Université de Pont-à-Mousson, étant à la tête de la Compagnie, à Luneville le 29. Juin 1698.

MONSEIGNEUR,

☞ Ce ne seroit pas porter au Thrône tout l'honneur qui lui est dû, si aprés avoir rendu nos hommages à notre Auguste Maître, nous manquions à ce devoir envers Votre Altesse Serenissime, qui lui touche de si prés par sa naissance, & plus encore par l'esperance qu'elle nous donne de toutes ses vertus. Votre âge qui

n'a rien que de tendre, rien que d'aimable, nous permet de Vous approcher, & nous laisse aisément entrevoir quel sera un jour l'éclat de vôtre grandeur, de même à peu prés qu'aux premiers rayons du Soleil, qui n'éblouïssent point encore les yeux, on connoît quelle sera sa lumiere & son élevation, lorsqu'il sera plus avancé dans sa course.

Ce ne sont point les années que nous réverons en la personne de nos Princes, qu'une heureuse Paix nous ramene ; c'est leur Naissance, c'est leur Dignité, c'est leur merite.

La Naissance Vous est commune avec eux, MONSEIGNEUR, & tout l'honneur qu'ils en reçoivent rejaillit également sur vôtre Personne.

Il est vrai, Vous n'avez pas en main la Puissance de l'un dans le siecle, & Vous n'occupez pas les Dignitez de l'autre dans l'Eglise ; mais l'Eglise & le siecle n'attendent que vôtre choix, pour Vous élever comme à l'envi de l'un & de l'autre. L'Eglise ne peut Vous offrir moins que la Pourpre Sacrée, qui a paru jusqu'à present comme un appanage aux Prélats de vôtre Auguste Maison. Le siecle fait des Generaux & des Conquêrans. Déja ces grands Noms ont fait pencher vôtre choix ; Vous l'avez dit, MONSEIGNEUR, (& nous l'avons recüeilli avec soin, ce mot échappé à vôtre enfance) Vous l'avez dit, *que vous vouliez avoir en partage l'épée de vôtre Invincible Pere*, qui tant de fois a vaincu, & qui toûjours a effrayé les Ennemis de l'Empire & de la Religion. Et à ce moment même que nous Vous en retraçons une legere idée, ne lisons-nous pas dans vos yeux & sur vôtre visage la joye qu'excite en Vous le souvenir de ses triomphes, & l'ardeur que Vous sentez d'être un jour en état de marcher sur les pas de ce glorieux Conquerant, le Prodige de nos jours.

Que si dans leurs Princes, les Peuples sur tout respectent le Merite, tout nous répond du vôtre ; l'esprit des Heros qui Vous anime, la noble éducation que Vous recevez ; les exemples domestiques que Vous avez devant les yeux ; & plus que tout cela encore, ces premiers traits d'intelligence & de vivacité qui se développent si heureusement chaque jour, & qui perçant, comme des éclairs, les nuages de l'enfance, nous découvrent déja l'élevation de vôtre esprit & de vôtre courage, une ame de Prince, un cœur de Heros.

On nous l'avoit dit, MONSEIGNEUR, que vôtre raison étoit formée avant l'âge, que la justesse & la vivacité de vos reparties servoient comme d'amusement & d'entretien à un sage Empe-

reur. On nous l'a dit, & nous l'avons crû ; la complaisance pouvoit avoir part à ce recit, & notre interêt pouvoit nous flater : mais nous reconnoissons par nous-mêmes que ce que la renommée nous a appris de Votre Altesse est encore au dessous de ce que nous voyons ; j'ai presque dit, que ce que nous voyons est au dessus de notre attente & de nos desirs.

En effet, Monseigneur, votre presence nous fait sentir ce que la renommée ne pouvoit nous apprendre, & nous découvrons en Vous approchant, ce que nous n'osions esperer de votre enfance. Nous admirons de prés ce caractere de dignité qui se répand dans vos moindres actions, & qui Vous gagne nos cœurs autant qu'il Vous attire nos respects. Nous jugeons par cet air de fierté, qui sied si bien à votre enfance, à quel point Vous êtes déja jaloux de la gloire du sang d'Autriche & de Lorraine. Nous sommes témoins de cette ardeur qui Vous porte aux belles connoissances, & de cette vive application qui ne laisse presque rien faire à l'instruction. Nous sommes charmez de cette aimable docilité qui sçait faire valoir tous les sentimens d'honneur & de vertu que Vous inspire un illustre Gouverneur *. Si tout cela, Monseigneur, fait aujourd'hui le sujet de nos admirations & de notre joye, il fait aussi le présage heureux de votre élevation & de votre gloire.

* M. le Marquis de Lenoncour.

Apprendre avec succés tant de Langues dans un âge où les autres ont peine à s'énoncer, c'est moins l'effet d'une memoire heureuse, que d'une vive penetration à qui rien ne peut échapper. Nous loüons la sagesse de ceux qui Vous les apprennent, puisque le Ciel ayant préparé votre esprit à mille connoissances dignes de votre rang, il faut que Vous puissiez par Vous-même en faire part aux Nations qui auront le bonheur de Vous posseder, & leur faire connoître que l'esprit & la sagesse ne sont pas moins hereditaires à la Maison de Lorraine, que la valeur, la magnanimité, & tant d'autres Vertus heroïques.

Mais Monseigneur, si votre Auguste Nom, vos illustres destinées, votre merite naissant, Vous attirent nos justes vénérations : si les graces extérieures dont la nature a sçû assortir ou relever toutes ces merveilles, charment nos yeux, & ravissent nos cœurs : si tous ces dons enfin réünis dans un âge si tendre, causent à tout le monde ces empressemens qu'on a de Vous approcher ; que sera-ce, Monseigneur, lorsque l'éducation & les années auront perfectionné ces premiers traits de vertus & de lumiéres ? N'admirerons-nous pas alors dans tout leur éclat, tou-

tes ces brillantes qualitez qui commencent déja de frapper si agreablement nos yeux.

Nous ne Vous les souhaittons pas, MONSEIGNEUR, parce que nous sommes bien seurs qu'elles ne peuvent Vous manquer; mais nous attendons que le tems les fasse mieux sentir, pour joindre à la profonde vénération que nous devons à votre naissance, une sincere & respectueuse estime de votre merite. Ce sont les sentimens & les vœux de la Faculté des Droits qui a l'honneur de paroître à vos yeux, ensemble des differens Ordres de la Ville de Pont-à-Mousson, dont les Deputez viennent assurer VOTRE ALTESSE SERENISSIME de leurs soumissions & de leur parfait dévoüement.

HARANGUE A MESSIRE LEONARD *Bourcier, Conseiller d'Etat de Son Altesse Royale, son Avocat, & son Procureur Général en sa Cour souveraine de Lorraine & Barrois.*

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits en l'Université de Pont-à-Mousson, le 20. Aoust 1698.

MONSIEUR,

Si la joye a été grande dans tout le Païs au premier bruit qui s'est répandu, que notre Auguste Souverain, remonté sur le Thrône de ses Peres, vouloit signaler les prémices de son Regne par le rétablissement de son Parlement en la Capitale de ses Etats; elle a été parfaite lorsque nous avons sçu que de toutes les voix de la Cour & du Peuple il ne s'en formoit qu'une pour Vous appeller à l'un des premiers rangs de cet illustre Corps, lequel aprés une suppression de plusieurs années, alloit reprendre sa forme & son ancienne splendeur. Mais je puis Vous assurer en verité, MONSIEUR, qu'un consentement si unanime, une estime si declarée en votre faveur, a été pour moi, & pour ceux à qui j'ay l'honneur d'être associé dans la Faculté des Droits, le comble de nôtre joye.

En effet, quels pouvoient être nos sentimens à votre égard?

Nous, qui envierions à nos voisins un sujet de votre merite qui leur apartiendroit, verrions-nous sans dépit & sans douleur que nos voisins retinssent pour eux un sujet de votre merite, qui est à nous.

Que si au rapport de l'Orateur Romain * plusieurs Villes de la Grece se sont disputé la naissance d'un Poëte * celebre à la verité par la beauté de ses Ouvrages, mais à cela prés de nulle utilité pour sa Patrie; Vous, MONSIEUR, dont la naissance ne peut être contestée à la Lorraine, & dont les services sont si utiles à tous les Païs où Vous Vous trouvez; Vous, que l'un des plus grands Rois du monde, avoit préferé à mille autres de même profession, pour Vous confier ses interêts dans un nouveau Tribunal de justice souveraine établi pour le gouvernement d'une des plus belles & des plus vastes Provinces qu'il eût conquises *, Vous, qui par l'étenduë & par la penetration de vos lumieres, par la force & par la facilité de votre génie, par le poids de vos raisons, par les charmes de votre éloquence, par les graces inimitables de votre parole & de votre action, teniez le même rang d'estime & d'honneur dans un celebre Parlement de France, qu'autrefois ces Maîtres fameux de l'éloquence Greque & Latine tenoient à Athenes & à Rome; pourrions-nous ne Vous pas réclamer, & accuser nos Voisins d'usurpation, s'ils Vous retenoient? & Vous-même, MONSIEUR, de quelque ingratitude envers votre Patrie, si Vous refusiez de luy rendre par reconnoissance des services si utiles & si importans, que le seul honneur Vous faisoit rendre aux Etrangers?

* Ciceron dans l'Oraison pour le Poëte Archias.

* Homere.

* Procureur Général du Roy au Conseil souverain du Duché de Luxembourg.

Mais Vous n'avez pas attendu nos plaintes; & le zele pour le service de votre Prince & de votre Patrie, l'emportant sur la consideration de vos interêts, Vous avez quitté les pensions & tous les avantages dont Vous joüissiez; Vous avez crû qu'il n'y avoit ny de fortune ni d'établissement honorable pour Vous, que dans l'accomplissement de vos devoirs. Que si en votre consideration on a fait ce qui ne s'étoit encore point vû, d'unir deux grandes Charges, jusqu'alors separées, & peu compatibles entre elles par la multitude & par la diversité de leurs fonctions * c'étoit moins pour Vous engager & Vous fixer dans le service de votre Maître, que pour Vous donner un Rang & des Emplois assortis à votre merite: ce n'étoit point manque de Sujets qui les pussent remplir; mais c'est que Vous les remplirez mieux Vous seul, qu'elles ne pourroient l'être par la pluralité des Sujets, quelque choix qu'on en pût faire, & quelque distinguez qu'ils pussent être entre tous ceux qui se presentoient.

* Les charges d'Avocat Général & de Procureur Général.

Il y en avoit plusieurs, MONSIEUR, qui aspiroient à ces Postes honorables que Vous occupez si dignement : & quoique mon aveu ne releve en rien la préference que Vous avez remportée, je ne me défendray pas d'avoir été du nombre de vos Concurrens, soit par estime pour cette illustre Compagnie la fleur & l'élite de la Robe, & revêtuë de toute la Majesté des plus Augustes Senats, soit pour trouver dans l'exercice d'un plus noble Employ l'honneur qui y est attaché, & que nous chercherions en vain dans ceux qui, sans avoir le même éclat, ne demandent pas moins d'étude & de travail ; soit enfin par un zele, peut-être au dessus de ma foiblesse, de pouvoir sous les yeux de mon Prince, consacrer à son service ce que vingt années de profession publique ont pû m'acquerir de connoissance dans les questions de Droit, & dans les regles de la Justice. Mais aussitôt que nous avons sçu qu'ils Vous étoient destinez, à l'heure même un sincere aveu de la superiorité que Vous donne sur tous vos Concurrens la sublimité de votre esprit & de votre sçavoir, a fait tomber toutes nos prétentions & nos poursuites.

Nous reconnoissons, MONSIEUR, que le merite ne doit pas être moins décisif que la naissance : & de même que lorsque plusieurs Generaux se contestent entre eux le commandement d'une Armée, le choix d'un Prince du Sang, qu'on nomme à ce glorieux Emploi, les met d'accord, & les fait renoncer sans peine à un rang qu'ils n'auroient jamais pû se ceder les uns aux autres ; ainsi un merite transcendant qui couvre & efface tous les autres, à peu prés comme le Soleil éteint & efface toutes les lumieres, doit calmer les agitations de tout ce qui est d'un Ordre inférieur ; en sorte qu'on lui abandonne sans envie, ce qu'on ne pourroit lui disputer sans injustice, & qu'en déclarant hautement que la préference lui est dûë, on se fasse du moins honneur de son équité, où il n'y auroit que présomption & jalousie à n'être pas des sentimens du Public.

Joüissez donc, MONSIEUR, des honneurs qui Vous sont si légitimement acquis & à si justes titres. Continuez d'éclairer le Barreau par vos lumieres, de ravir les Esprits par vôtre éloquence, de soûtenir les Droits par vôtre integrité, de servir le Prince par vôtre zele, d'illustrer la Province par vôtre merite ; soyez long-tems & à jamais, s'il se pouvoit, l'Oracle de la Justice, l'appui de l'innocence, le fleau de l'iniquité, la consolation des gens de bien, la joye & la gloire de vos Amis : & puisque Vous me faites l'honneur de me mettre du nombre, ne trouvez pas

mauvais que j'aye cherché à Vous en marquer ma parfaite reconnoissance par des témoignages, qui sans rien ôter au merite & à la dignité des autres Magistrats de ce qui leur est dû, ne font que publier ce qu'eux-mêmes & tout le monde avec eux Vous accordent.

HARANGUE A MONSEIGNEUR LE PRINCE Charles de Lorraine, Evêque & Souverain d'Osnabruch, Evêque & Prince d'Olmutz, Primat de Lorraine, Grand Prieur de Castille, &c.

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de l'Université de Pont-à-Mousson, étant à la tête de la Compagnie, à Nancy le 16 Septembre 1698.

MONSEIGNEUR,

Le rétablissement de nôtre Souverain dans ses Etats, l'élevation de Vôtre Altesse Serenissime à l'un des premiers Thrônes de l'Eglise d'Allemagne *; l'heureuse alliance qui doit unir le sang de France avec le sang de Lorraine; tout conspire à la gloire de vôtre Maison, tout conspire à la felicité des Peuples qui lui sont soûmis.

* A l'Evêché & Souveraineté d'Osnabruck.

Il est vrai, MONSEIGNEUR, que la gloire de vôtre naissance semble obscurcir les Dignitez les plus éminentes : Naissance au dessus de tous les Eloges, puisque de quelque côté que nous la regardions, elle nous remene par une longue suite de Souverains, de Rois & d'Empereurs, jusqu'aux tems les plus reculez & les plus inconnus de l'Antiquité : & la regardant de plus prés, elle nous r'appelle un Heros Chrétien, qui a rassemblé dans sa personne ce que la Renommée a publié de plus heureux dans les plus grands Hommes; qui a triomphé autant de fois qu'il a joint l'ennemi; qui par ses vertus s'est attiré l'estime des Rois les plus sages, & par ses actions la jalousie des Conquerans les plus ambitieux; lequel enfin a porté la gloire de vôtre Nom a un point qu'elle ne peut augmenter aujourd'hui.

Cependant, MONSEIGNEUR, tant de Victoires si avantageuses à l'Empire & à la Religion, sembloient éloigner le repos

de sa Maison & la felicité de ses Peuples: nous en étions frappez d'admiration avec le reste des hommes ; mais nos desirs n'en étoient que plus violens, semblables en quelque chose à ces Ames captives, qui entendent de loin les acclamations & les cris de joye dont le Ciel retentit à la gloire du Seigneur, mais qui sont toûjours malheureuses pour être privées du bonheur de sa presence. Quel heureux sort aujourd'hui pour nous, MONSEIGNEUR, de trouver en la personne de nos Princes un assemblage parfait des vertus de leur Auguste Pere, de les posseder & d'en pouvoir juger par nous-mêmes !

Il est difficile, à la verité, de juger si Vôtre Altesse Serenissime reçoit plus de gloire de la grandeur de sa Naissance, que des vertus des Princes dont elle est descenduë ; ce qu'il y a de certain c'est que votre Naissance, & la gloire de vos Ancêtres, sont également soûtenuës pas vos vertus.

En effet, MONSEIGNEUR, si Son Altesse Royale a sçû faire revivre en sa Personne les qualitez heroïques du sang d'Autriche & de Lorraine, nous voyons reluire en Vous les vertus Chrétiennes qui ont fait depuis plusieurs siecles la gloire de ces deux Augustes Maisons, le plus vif éclat de leur Couronne, & le plus ferme appuy de leurs Thrônes. Si nôtre Auguste Maître nous a retracé par ses exploits de guerre le courage & la valeur de son Invincible Pere, Vôtre Altesse ne nous represente-elle pas la vive Image d'une Reine plus illustre encore par sa pieté, que par la Couronne qu'elle avoit portée ? Ne partagez-Vous pas ensemble, avec la gloire d'un même Nom, l'heritage de toutes les Vertus Chrétiennes, Militaires & Politiques, qui ont rendu les Princes dont Vous tenez le jour, le modele des Rois & l'admiration de leur siecle ?

Oüy, MONSEIGNEUR, vôtre merite ne donne pas moins de lustre à vos éminens titres, que la Pourpre de nos Souverains en reçoit aujourd'hui du Prince qui en est revêtu : & si par ses vertus LEOPOLD est déja digne du Thrône que vos Ancêtres ont occupé avec autant de gloire pour eux, que de bonheur pour leurs Peuples ; vos vertus de même, MONSEIGNEUR, Vous rendent déja digne des Prélatures que Vous possedez, digne de la préference que Vous venez de remporter sur de glorieux Concurrens à la Principauté d'Osnabruck.

Que les Puissances jalouses de vôtre élevation, publient que ce Thrône Ecclesiastique est le prix des Triomphes de votre Invincible Pere, pour avoir poussé sur le penchant de sa ruïne ce

vaste Empire de l'Ottoman : qu'un si juste motif ait pû avoir quelque part à cette préference, elle ne Vous en est pas moins glorieuse, MONSEIGNEUR ; elle en sera même plus avantageuse à l'Eglise.

Votre âge, il est vrai, sembloit Vous en éloigner encore pour un tems ; mais le Saint Siege dont la prévoyance est aussi respectable, que les décisions en sont justes & infaillibles, a jugé qu'un Thrône de l'Eglise & de l'Empire ne pouvoit être rempli plus dignement, que par le Fils du glorieux Défenseur de l'Empire & de la Religion, & dont le merite naissant a déja justifié qu'il est l'heritier de ses vertus autant que de sa gloire. Souffrez, MONSEIGNEUR, que la Faculté des Droits, qui fait profession d'enseigner la Justice, ose la rendre en ce point à Vôtre Altesse Serenissime, en lui témoignant la profonde & sincere veneration qu'elle a pour son merite.

Mais, MONSEIGNEUR, ce que nous découvrons aujourd'hui dans Vôtre Altesse, nous fait présentir ce qu'elle sera un jour, lorsqu'independamment des importans services de vôtre glorieux Pere, un Thrône Electoral sera la juste récompense de vos vertus, & que la Pourpre sacrée de l'Eglise ajoûtera un nouvel éclat à toutes vos Principautez ; honneur si légitimement dû à tous les Princes Ecclesiastiques de vôtre Auguste Maison. Nous ne doutons pas, MONSEIGNEUR, que tous les vœux du Sacré College, & les suffrages de la Noblesse Ecclesiastique de l'Empire, ne Vous y appellent bien-tôt.

Nous verrons alors l'accomplissement parfait de ce que votre naissance & votre merite nous promettent ; la gloire de vos Ancêtres soûtenuë par vos vertus, l'Eglise éclairée de vos lumieres, les Peuples qui Vous sont confiez, conduits par vos sages conseils, & édifiez par vos exemples ; tout le monde dans la surprise & dans l'admiration de trouver en Vous un parfait assortiment des vertus d'un grand Prélat, avec toutes les qualitez d'un grand Prince.

Vous nous retracerez alors l'Image de ces Illustres Cardinaux de votre Nom, dont la memoire durera autant que l'amour de la vertu & des belles lettres dureront en cette Université, qu'ils ont fondée * & comme nourrie dans leur sein : & nous osons nous promettre, qu'avec leurs autres vertus, Vous heriterez aussi de leur bonté pour elle, & qu'elle aura l'honneur de Vous reconnoître un jour parmi ses Bienfacteurs & ses Protecteurs.

* Charles de Lorraine, Cardinal & Archevêque de Reims, premier Fondateur de l'Université de Pont-à-Mousson, & Loüis de Guise son frere, Cardinal, Evêque de Strasbourg & de Metz.

HARANGUE A MESSIRE JEAN-BAPTISTE de Mahuet, Chevalier, Conseiller d'Etat de Son Altesse Royale, premier Président de sa Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, Seigneur du Saussay, &c.

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de l'Université de Pont-à-Mousson, le 22. Septembre 1698.

MONSIEUR,

☞ Le merite rare & éclatant de feu Monsieur le Président Canon, sa profonde érudition, ses vertus politiques, l'amour des belles Lettres, & sur tout de la Jurisprudence où il excelloit, tout ce qui a illustré son nom autant chez les Nations Etrangeres qui l'ont connu, que dans cette Province où il étoit né, nous avoit d'abord fait juger sa perte irréparable. Il est vrai que dans ces premiers mouvemens nous n'étions occupez que de nôtre douleur: mais à peine nous a-t-elle permis de nous reconnoître, qu'ouvrant les yeux nous avons retrouvé en Vous ces belles qualitez de vôtre Prédecesseur, avec tout l'avantage que peuvent donner sur la caducité un âge viril & robuste, & une application infatigable.

Nous avons même prévû que Son Altesse Royale se trouveroit dans l'heureuse necessité de ne pouvoir remplir un si grand vuide, ny remplacer dignement cet illustre Défunt, qu'en Vous substituant en sa place, & Vous élevant à la Dignité de premier Président de sa Cour souveraine. Nos vœux ont prévenu son choix; & son choix suivant nos vœux, & nos souhaits nous a consolé doublement de nôtre perte, & par la satisfaction de voir que son jugement se rencontre avec le nôtre, & par tous les avantages que nous nous promettons d'un si heureux accord.

En effet, MONSIEUR, ce que Vous avez d'intelligence pour le Palais, de génie pour la Politique, d'étenduë & de penetration d'esprit pour toutes les Affaires Civiles, n'a pas permis au Prince de chercher un autre Sujet que Vous pour le mettre à la tête de son Parlement, ny à son Parlement de desirer un autre Magistrat à sa tête.

Vous possedez, Monsieur, toutes les qualitez que demande cette premiere & importante Magistrature ; & Vous les possedez dans un si haut degré de perfection, qu'on peut douter s'il est plus glorieux à cet Auguste Corps de Vous avoir pour Chef, qu'à Vous-même d'être Chef d'un Corps aussi Auguste, si Vous n'en tirez pas plus d'éclat & de splendeur qu'il n'en reçoit de Vous, ou si Vous ne luy en renvoyez pas plus que Vous n'en recevez. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce parfait assortiment du Chef & des Membres fait le repos du Prince, le bonheur des Peuples, la gloire & le soûtien de cette Monarchie.

La Faculté des Droits, Monsieur, croiroit manquer à son devoir le plus legitime, si elle n'accouroit icy avec les differens Ordres de la Province, autant pour Vous assurer de ses soumissions tres-respectueuses, que pour faire éclater la part qu'elle prend à la joye publique en présence & sous les yeux de celuy qui en est la cause. Comme elle fait profession d'enseigner les Maximes du Droit & de la Justice, & qu'il n'y en a pas de plus inviolable que celle du respect & de l'obéïssance qu'on doit à ses Superieurs, elle vient Vous en faire aujourd'huy par ma bouche de tres-humbles & de tres sinceres protestations.

Si je ne craignois d'être à charge à votre modestie, & de la gêner, je parlerois des differens Emplois, qui quoi-qu'illustres par eux-mêmes, ont toûjours été obscurcis par l'éclat de vos vertus, superieures à des Charges subalternes & dignes d'un rang plus élevé. Je dirois que Vous avez honoré par votre merite la premiere Charge de la Robe en cette Capitale *; que Vous trouvant depuis enveloppé dans la suppression du Corps qui Vous avoit pour Chef, Vous n'étes point demeuré comme tant d'autres dans l'inaction ; qu'ayant toûjours aimé le travail, Vous n'avez pû goûter le repos & les douceurs d'une vie privée ; que Vous avez rempli avec dignité la Charge de Président d'une Compagnie de Justice dans une Ville voisine * ; qu'entrant ensuite dans l'un des plus celebres Parlemens de France *, où rien ne Vous manquoit pour obtenir le premier rang, que de n'être pas né Sujet du grand Monarque que Vous serviez, la Pourpre & le Mortier Vous ont moins distingué dans cette illustre Compagnie, qu'une constante application à tous vos devoirs dans l'administration de la Justice, une pleine connoissance des Loix & des Coûtumes, une experience consommée dans les Affaires, une justesse de discernement jointe à la force de la pénétration, une exactitude religieuse, une droiture inflexible, une integrité inviolable.

* La Charge de Lieutenant Général au Bailliage de Nancy.

* Président au Siege Présidial de Toul.

* Parlement de Metz, où il étoit président à Mortier.

Je sens, MONSIEUR, que Vous me souffrez impatiemment; mais du moins me permetrez-Vous de loüer la sagesse prématurée de nôtre jeune Souverain, dans le choix qu'il sçait faire de ses Ministres. Et sans sortir de votre Maison, MONSIEUR, votre élevation à la premiere dignité de la Justice, & celle de votre illustre Aîné au Ministére, dont il soutient le poids avec une suffisance égale à son zele, uniquement attentif aux interêts de son Maître, & craignant plus de lui nuire, que de déplaire à sa Cour, il est incapable ou de laisser surprendre sa vigilance par l'artifice, ou de faire plier sa fermeté sous la faveur. Ce choix, dis-je, que S. A. R. a fait de vos Personnes pour Vous rendre dépositaires de sa justice & de ses Finances, a-t-il moins signalé sa sagesse, qu'assuré le bonheur de ses Sujets? Avoir confié à l'un ses propres interêts, à l'autre ceux de ses Peuples; à l'un & à l'autre ce qu'il a de plus cher, & s'en être fait comme deux pôles, sur lesquels rouleroit l'heureux gouvernement de ses Etats; avoir réüni dans une seule Maison divers Emplois, qui partagez entre plusieurs autres pouvoient les attacher toutes à luy par des nœuds étroits de fidelité & de reconnoissance; n'est-ce pas une preuve certaine qu'il n'a en veuë que le bien public, qu'il ne pese & n'estime que le merite de ceux qu'il juge les plus propres à le procurer, & qu'un discernement que d'autres Princes ne peuvent avoir qu'aprés plusieurs années de Regne, lui est déja acquis dans sa jeunesse, par l'avantage d'une heureuse naissance, & par la maturité de son esprit.

Une approbation aussi glorieuse que la sienne, ne pouvoit pas manquer d'être suivie des applaudissemens de tous les Peuples. Oüy, MONSIEUR, Vous occupez ce poste avec toute l'estime du Prince, la satisfaction de ses Sujets, la gloire de votre Maison, la joye de vos Amis, la consolation des Pauvres & des Affligez: & je ne vois pas que personne m'en puisse desavoüer, quand je Vous répeteray ce qu'a dit autrefois un grand Ministre d'un Royaume voisin, à un premier Président * qui luy faisoit ses remercimens de cette Dignité où il venoit d'être élevé: *Qu'il la devoit uniquement à son merite, & qu'il n'eût pas été préferé à d'autres, si l'on eût connu dans tout le Royaume un Sujet plus fidele & plus capable de cet Employ.*

* Le Cardinal de Richelieu à M. de Lamoignon premier Président du Parlement de Paris.

HARANGUE A SON ALTESSE ROYALE.

A sa premiere Entrée en sa Ville de Pont-à-Mousson le 16. Octobre 1698. par le Doyen de la Faculté des Droits.

MONSEIGNEUR,

Nous n'apportons aux pieds de Vôtre Altesse Royale aucun Eloge : elle nous le défend ; nous obéïssons.

En effet, MONSEIGNEUR, nos applaudissemens ne peuvent rien ajoûter à vos vertus : mais Vôtre Altesse Royale peut lire avec plaisir sur nos visages, les differens mouvemens de joye, d'amour, de veneration que son Arrivée en cette Ville a excité dans nos cœurs. Ce silence que nous gardons malgré nôtre zele, lui sera un témoignage fidele d'une aveugle soûmission à ses volontez ; il nous sera même avantageux qu'elle reconnoisse par elle-même la cause de nôtre felicité, puisque sa presence, qui remuë toutes nos passions, pourroit nous troubler & nous interdire en un sujet que nous ne pouvons ny relever ny égaler par nos discours.

Cependant, MONSEIGNEUR, ne pourrions-nous pas donner quelque chose de plus à nôtre zele, sans offenser vos vertus ? Il me semble entrevoir des loüanges, que vôtre pudeur peut écouter sans peine, & que je puis prononcer sans lui déplaire. Oüi, MONSEIGNEUR, on peut sans blesser vôtre modestie, ni le respect que l'on doit à vos Ordres, faire vôtre Eloge dans le Panegyrique de vôtre Auguste & Invincible Pere *. Vous y reconnoîtrez des vertus ausquelles Vous applaudirez Vous-même : & comme Vous êtes l'heritier de sa gloire autant que de son Thrône, il nous sera permis d'admirer dans son Portrait, les traits d'une parfaite ressemblance avec Vôtre Altesse Royale.

* Le Doyen prononça peu de tems ensuite le Panegyrique de Charles V. en Latin, dans la Salle publique des Droits.

Souffrez donc, MONSEIGNEUR, que je Vous témoigne au nom de vôtre Faculté des Droits, dont j'ai l'honneur de Vous porter les hommages, la veneration profonde que nous avons pour la memoire d'un Heros, qui a surpassé la gloire de ses Ancêtres, qui sera le modele de sa Posterité, & qui sera toûjours révéré comme le Prodige de son siecle.

Cette entreprise est hardie, elle est au dessus de mes forces ; mais mon zele & la dignité du sujet couvriront ma temerité & ma

ma foiblesse ; & quel qu'en soit le succés, j'auray neanmoins cet avantage par dessus le reste de vos Sujets, qu'ils Vous auront tous consacré leurs cœurs, & que je me seray efforcé de Vous consacrer encore les productions de mon esprit.

HARANGUE A SON ALTESSE ROYALE,

A son Arrivée à Pont-à-Mousson avec Madame Royale, aprés la celebration de leur mariage à Bar ; prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits, le 6. Novembre. 1698.

MONSEIGNEUR,

☞ Comme nous sçavons que vos vertus se trouvent offensées des justes applaudissemens de vos Sujets, le respect que nous devons à vos Ordres retient nôtre zele ; j'ose dire que la crainte de Vous déplaire trouble nôtre joye : cependant, MONSEIGNEUR, sans Vous desobéïr & sans Vous déplaire, nous pouvons joindre aux hommages que nous devons à Vôtre Altesse Royale, la veneration profonde que nous avons pour une Princesse, qui par ses vertus a sçû meriter votre estime, & qui par sa naissance doit assurer la Paix & le repos de vos Etats.

Que si nous sommes obligez d'applaudir quelquefois à Vôtre Altesse Royale, nos Eloges ne pourront lui déplaire, puisqu'en même tems elle entendra parler de ce qu'elle aime, de même que notre Auguste Princesse aura de la joye d'entendre retentir ce Palais du Nom & des rares qualitez de Votre Altesse Royale.

Il est vrai cependant, que quelque effort que nous puissions faire, nous n'avons point de paroles en un sujet si heureux, presque réduits à honorer Vos Altesses Royales par notre silence & par notre confusion. Mais, MONSEIGNEUR, cette multitude qui vous environne, ces cris de joye, ces Feux publics, ces Arcs de Triomphe, nos Soins, nos Empressemens parleront pour nous, & Vous persuaderont mieux que des discours recherchez ; c'est le langage de nos cœurs, & un langage qui ne connoît point l'artifice & le déguisement.

HARANGUE A MADAME ROYALE,

Prononcée par le Doyen de la Faculté des Droits de l'Université de Pont-à-Mousson, le 6. Novembre 1698.

MADAME,

Les Loix dont nous sommes les Dépositaires, viennent se mettre aujourd'hui sous la protection de Votre Altesse Royale: quelque justes qu'elles soient par elles-mêmes, elles ont toûjours je ne sçai quoi de rigide & d'austere, qui entraîne plûtôt les Sujets, qu'il ne les conduit à l'obéïssance; mais prononcées de votre bouche, elles seront écoutées avec attention, reçûës & suivies sans contrainte, & de dures obligations qu'elles étoient, elles deviendront de douces & insinuantes persuasions.

En effet, MADAME, quand vos Peuples connoîtront à quelle Princesse Dieu les a soumis, & qu'ils trouveront en vôtre Auguste Personne un heureux assemblage de plusieurs qualitez, entre lesquelles il est difficile de juger laquelle est la plus noble & la plus estimable; ce Caractere de Grandeur, qu'imprime sur votre front le sang de tant de Rois dont Vous êtes descenduë; un merite égal à la naissance, en sorte que la naissance détachée du merite ne lui ôteroit presque rien de sa dignité; cet extérieur qui semble avoir épuisé toutes les graces de la nature; une raison proportionnée aux dons & aux graces du corps, & qui est le ravissement des esprits, comme l'autre est le charme des yeux; tant d'agrément joint à tant de sagesse; tant de douceur accompagnée de tant de Majesté; tant de Vertus relevées ou assorties de tant d'attraits, qu'il se forme de tout cela comme une nuance aux yeux, où sans pouvoir distinguer si l'on estime ou si l'on aime, on ne peut que se récrier & admirer. Lors donc que les Peuples qui Vous sont assujettis seront attentifs à toutes ces merveilles, pourront-ils résister aux Loix que Vous leur imposerez? Non, MADAME, ils s'y soumettront avec joye; ils préviendront vos volontez avec chaleur; ils regarderont leur sujetion, comme le comble de leurs vœux & de leur felicité. Peut-être même qu'oubliant la réverence qui est dûë à leur Souveraine, ils oseront assurer Votre Altesse Royale de l'entier dévoüement de leurs cœurs.

Nous nous promettions bien, MADAME, qu'à l'arrivée de notre Auguste Maître, nous verrions rentrer avec lui dans ses Etats l'abondance de la Paix, la douceur du Gouvernement, le repos & la joye de ses Sujets; mais pouvions-nous esperer qu'une Princesse, les délices & l'ornement de la Cour de France, recherchée des Rois qui sont sur les premiers Thrônes, & digne des plus grands qui ayent jamais regné, pût se contenter d'un Etat, qui n'a proprement de grandeur, que par la Noblesse & par le merite de ces Princes?

Mais, MADAME, c'est ce qui a touché le moins Votre Altesse Royale, que l'étenduë des Etats ausquels elle pouvoit aspirer; Vous réserviez votre cœur pour un Epoux dont la Naissance pût entrer en parallele avec la vôtre, & dont le merite fût le prix de vos vertus. Avec quel éclat voyons-nous briller aujourd'hui sur le Thrône de nos Souverains, ce rare assortiment de naissance & de merite en vos Augustes Personnes? Oüi, MADAME, on peut le dire, sans offenser aucun Monarque, & sans pousser trop loin notre zele, que si votre glorieux Nom, & celui de Lorraine, sont les deux plus anciens Noms du monde, les vertus aussi qui en sont inseparables, peuvent Vous rendre l'un & l'autre le modéle des Têtes Couronnées.

Dirai-je, MADAME, que la France a crû nous devoir un don si précieux, pour nous faire oublier les malheurs des Guerres? La Paix qu'elle a renduë à toute l'Europe pouvoit nous réconcilier avec elle; mais il falloit un tel bienfait pour nous faire convenir que nous lui sommes aujourd'hui redevables, & même obligez de changer nos plaintes en remercimens.

Cependant, MADAME, ne me trompai-je point, & ce que nous croyons devoir à la France, ne le devons-nous pas à notre incomparable Souverain, dont toute autre Epouse que Vous n'eût pas été digne; de même que tout autre que lui n'eût jamais merité votre attention? Ne le devons-nous point à la justesse de votre discernement, qui Vous a fait préferer un Prince heritier de toutes les qualitez héroïques de son Invincible Pere, à tous ceux qui avec plus de Puissance auroient eu moins de gloire, séparer la Personne d'avec la fortune, & compter pour rien les faveurs de l'une, au prix des perfections de l'autre.

Regnez donc, MADAME, sur nos volontez aussi souverainement que Vous venez regner dans ses Etats. Regnez en même tems sur un Thrône plus glorieux & plus digne de Vous. Regnez sur le cœur de ce jeune Heros que la gloire sembloit n'avoir for-

mé que pour elle, & qui s'est trouvé sensible aux charmes de tant d'excellens dons du Ciel, qu'on admire en Votre Altesse Royale. Reglez ensemble toutes les actions de vos Sujets par vos exemples, comme Vous partagez déja par vos merites toutes leurs loüanges & leurs admirations. Qu'une heureuse fecondité mette le comble à votre gloire & à la felicité de vos Peuples. Que le Ciel enfin regle le bonheur & la durée de votre Empire sur nos esperances & sur nos vœux.

Nous n'avons plus qu'à nous féliciter nous-mêmes du bonheur qui nous est si seurement acquis, ou plûtôt à nous en rendre dignes. Nous le ferons, MADAME, par tous les témoignages de la plus profonde véneration, & de la soumission la plus parfaite. Heureux! si par notre conduite nous pouvons Vous donner lieu d'être aussi contente de nous, que nous nous trouvons honorez de nous voir sous votre main & sous vos ordres, & que Vous ayez autant d'agrément à nous donner des Loix, que nous avons de passion à Vous obéïr & à Vous servir.

HARANGUE A SON ALTESSE ROYALE, Sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bar.

Par le Doyen de la Faculté des Droits en l'Université de Pont-à-Mousson, à Bar le 28. Aoust 1699.

MONSEIGNEUR,

Nous avions crû être au comble de nos vœux, lorsqu'une Paix glorieuse rétablit Votre Altesse Royale sur le Thrône de ses Ancêtres, & que nous le vîmes affermi par l'Alliance d'une Illustre Princesse, qui en devoit rehausser l'éclat par son merite, & en être l'appui par la puissance de son Auguste Maison. Mais que le Ciel a encore passé de beaucoup nos esperances par le précieux don qu'il vient de Vous faire en la personne d'un Prince issu de votre Sang, heritier de votre Couronne, l'objet de votre tendresse, les délices de votre Cour, l'amour & l'esperance de vos Peuples, le lien d'une union toûjours plus intime entre Vous & votre incomparable Epouse, entre deux cœurs aussi dignes l'un de l'autre, qu'élevez au dessus de tous les autres par la Noblesse

de leurs vertus. Don si excellent, & qui nous ravit à un point, que nous nous trouvons comme suspendus entre deux devoirs qui nous pressent également, & de félicitation à Votre Altesse Royale sur la joye qu'elle en ressent, & de remerciment au Ciel sur une faveur si rare.

Quelles actions de graces en effet, ne devons-nous pas à Dieu, de nous avoir mis sous la domination du meilleur Prince du monde ? Mais quel surcroît d'obligations, de lui avoir donné un Fils que nous présumons devoir heriter de toute sa bonté, & de tout son merite ; de nous sentir si heureux, & de ne pouvoir craindre que nous cessions de l'être ; de joüir tranquillement des douceurs presentes de votre Regne, & d'être sûrs d'un avenir également heureux.

Pour Vous, MONSEIGNEUR, peut-on Vous feliciter assez d'un bonheur dont le Ciel ne s'est hâté de Vous favoriser, que pour Vous faire connoître qu'il ne pouvoit trop-tôt s'ouvrir sur Vous, ni par des graces trop signalées ; que pour Vous donner un gage certain des prosperitez continuelles que Vous en avez dû esperer ; que pour Vous récompenser enfin de ce qu'aprés avoir fait monter avec Vous sur le Thrône la Justice & la Pieté, Vous leur avez mis en main les rênes du Gouvernement, & assujetti à leurs Loix tout ce que la Grandeur & la puissance tiennent sous votre Empire. Peut-on assez Vous féliciter de retrouver en ce jeune Prince un autre Vous-même, en la Personne duquel Vous ayez encore plus de joye de perpetuer vos vertus, que votre Sang & votre Nom.

Qu'il vive cet Auguste Enfant, & que recevant de la nature autant de force & de santé, qu'il tire d'éclat & de grandeur de sa naissance, le nombre de ses années puisse égaler celles que nous souhaitons à ceux qui lui ont donné la vie ; c'est ce que nous demandons au Ciel. Mais qu'il vive en même tems aussi digne du Thrône que ceux qui lui ont donné la vie ; c'est ce que nous Vous demandons, MONSEIGNEUR, & que nous attendons de l'éducation que Votre Altesse Royale voudra bien lui donner elle-même, si-tôt que l'âge l'en aura rendu capable, & que par l'exemple de votre autorité, & de l'amour des Peuples envers Vous, il pourra juger de l'importance de vos leçons. C'est le plus noble & le plus utile de tous les Emplois ausquels Vous puissiez consacrer vos soins, de le former par Vous-même, & sur les maximes de sagesse, d'honneur & de vertu que Vous avez reçû du plus grand Prince du monde par ses qualitez héroïques. C'est

aussi ce que Vous pouvez faire de plus glorieux pour lui, & de plus avantageux pour vos Sujets : & c'est delà uniquement que nous pouvons augurer avec certitude quel sera son sort, & quel sera le nôtre ; tirer le présage de son merite, & celui de notre bonheur.

Votre Altesse Royale peut travailler avec succés à lui laisser un Empire plus florissant, à étendre les Etats qui doivent un jour lui échecoir en partage, à ajoûter de nouvelles Couronnes à celles qui lui sont destinées ; il pourra par là devenir plus puissant : mais rien ne le rendra plus grand Prince que de Vous ressembler ; rien aussi ne nous rendra plus heureux que de ne le point trouver different de Vous. Et quand aprés cela ou les Etrangers ou vos Sujets même éloignez de la Cour, nous en demanderont des nouvelles, qu'ils s'informeront de son esprit, de son naturel, de ses mœurs, s'il est tel enfin qu'on pouvoit se le promettre de la plus heureuse & de la plus illustre naissance du monde ? Nous croirons avoir tout dit, & rempli pleinement l'idée des uns & les souhaits des autres, quand nous leur répondrons uniment, *qu'il est semblable à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *qu'il est digne de son Auguste Mere.*

COMPLIMENT FAIT A MONSEIGNEUR.

MONSEIGNEUR,

A Châlons en Champagne par M. Godet Avocat du Roi au Presidial.

SA MAJESTE' ayant remporté tant de Victoires sur les Ennemis de ses Etats, conquis tant de Villes & de Provinces, & donné la Paix à toute l'Europe par la force & la justice de ses Armes, a voulu éterniser la gloire que son bras triomphant lui avoit acquise, & assurer le repos qu'Elle avoit procuré à ses Peuples. C'est ce que sa prudence a sagement executé en donnant à vôtre Auguste Personne, qui nous est si précieuse, une Epouse convenable à la dignité de vôtre Sang, à la grandeur & à la Majesté de cet Empire. En vous, MONSEIGNEUR, nous avions la vive Image de LOUIS LE GRAND, un Parelie enrichi des couleurs & des raïons du Soleil, ne nous manquoit plus, pour combler nôtre joye, que de voir des rejettons de cette Tige Roïale. C'est de cette Alliance illustre du

Sang & de la Vertu que nous verrons naître une ſuite de Heros, qui marchant ſur les veſtiges de tant de Rois, & d'Empereurs, feront paſſer l'Auguſte Nom des Bourbons juſques dans les Siécles les plus éloignez. La conjonction de ces deux Aſtres attirera ſur nous les douces & benignes indulgences du Ciel, affermira pour jamais la gloire & la felicité de la France. Nous avons de tres-humbles graces à rendre à SA MAJESTE' de l'honneur qu'il lui a plû de nous faire, de choiſir ſa Ville de Châlons pour être le Theâtre de cette Pompeuſe Ceremonie. Nous allons joindre nos Vœux aux cris de joye, aux applaudiſſemens & aux acclamations des Peuples, & prier la Divine Majeſté de benir le Sacré Nœud qui unit vos deux Auguſtes Perſonnes, & de leur donner une longue & heureuſe Poſterité. Agréez, s'il vous plaît, MONSEIGNEUR, nos ſoûmiſſions, & permettez-nous de nous dire avec toute la véneration poſſible & le plus profond reſpect.

Vos tres-humbles, &c.

A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,

Au milieu de tant de proſperitez il ne reſtoit plus à la France, pour rendre ſa felicité parfaite, que de donner à MONSEIGNEUR, qui eſt le Portrait animé de LOUIS LE GRAND, une Princeſſe digne de ſon Sang, & de la ſplendeur de cette Couronne. C'eſt en vôtre Auguſte Perſonne, MADAME, que la France a trouvé ce précieux Tréſor, & ce glorieux avantage. Elle a trouvé une Princeſſe d'une Maiſon qui deſcend des Rois & des Empereurs; une Princeſſe en qui, comme en MONSEIGNEUR, brillent les Graces, la Grandeur & la Majeſté. Deſorte, MADAME, que le Lien d'amour qui unit vos cœurs, n'eſt pas ſeulement une alliance de ſang, mais une alliance d'eſprit & de toutes les Vertus. Que ne doit pas eſperer la France de ces divins accords? C'eſt un redoublement de ſa gloire, & une marque certaine de la perpetuité de ſon bonheur. Le nom de VICTOIRE, que vous portez, MADAME, nous en eſt un préſage aſſuré, & ne nous promet que des Con- Par le même.

quêtes. Agréez, s'il vous plaît, MADAME, nos vœux & nos soumissions, & permettez-nous de nous dire avec le plus profond respect,

Vos trés-humbles, &c.

MONSIEUR LE PREVOST des Marchands complimenta cette Princesse en ces termes.

MADAME,

Nous venons au nom de tous les Bourgeois de Paris, Capitale de la Monarchie, Vous assurer de leur obéïssance & de leurs soumissions. Le choix que vient de faire LOUIS LE GRAND, d'une illustre Dauphine, acheve ses Victoires & ses Triomphes, comme la felicité de ses peuples. Nous ne pouvions moins attendre de nôtre invincible Monarque qui ne pense & n'execute que de glorieux desseins. Il a jugé qu'il n'y avoit que le Sang de Baviere, qui fût digne de se mêler à l'Auguste Sang de France, pour faire, par vôtre Mariage, la suite des Heros que nous avons droit de nous promettre. C'est, MADAME, où tendent tous nos souhaits. C'est ce que nous demandons au Ciel par tous nos Vœux. Nous n'avons plus rien, MADAME, à ajoûter que les protestations de nos tres-humbles & trés-profonds respects, & la demande que nous vous faisons de vouloir bien, MADAME, nous honorer de vôtre bienveillance & de vôtre protection.

HARANGUE FAITE AU ROY, par Hagdi Jafer Aga, Ambassadeur d'Alger.

TRES-HAUT, Trés-excellent, Trés-puissant, Trés-magnanime & Trés-invincible LOUIS QUATORZIE'ME, Empereur des François, Dieu perpetuë ton Regne & ta Prosperité.

Je viens aux pieds de ton sublime Trône Imperial, pour t'exprimer

primer la joye de nôtre Republique & du Dey mon Maître, d'avoir conclu la Paix avec tes Lieutenans, & le desir ardent qu'ils ont qu'il plaise à ta Haute Majesté d'y mettre le sceau de ton dernier consentement.

La force de tes Armes trés-puissantes, & l'éclat de ton Sabre toûjours Victorieux leur a fait connoître quelle a été la faute de Balba-Assan d'avoir déclaré la guerre à tes Sujets. Je suis député pour t'en venir demander pardon, & te protester que nous n'aurons à l'avenir d'autre intention, que de meriter par nôtre conduite l'amitié du plus grand Empereur qui soit, & qui ait jamais été dans la Loi de JESUS, & le seul que nous redoutions.

Nous pourrions apprehender que l'excés détestable commis en la personne de ton Consul ne fût un obstacle à la Paix, si ton Esprit, dont les lumieres semblables à celles du Soleil, penetrant toutes choses, ne connoissoit parfaitement dequoi est capable une Populace émûë & en fureur, qui au milieu de ses Concitoïens écrasez par tes Bombes, où se trouvent des peres, des freres & des enfans, se voit enlever ses esclaves, le plus beau de ses biens, à qui pour comble de malheur, on refuse en échange la liberté de ses Compatriotes qu'elle avoit esperée. Quelques motifs que puisse avoir eu cette violence, je viens te prier de détourner pour jamais tes yeux sacrez de dessus une action que tous les gens de bien parmi nous ont détestée, & principalement les Puissances, à qui il ne seroit pas raisonnable de l'imputer.

Nous esperons, ô Grand Empereur, aussi puissant que Gemschid, aussi riche que Caroun, aussi magnifique que Salomon, & aussi genereux qu'Akemtas, cette grace de tes bontez.

Personnages celebres parmi les Mahometans, par des qualitez qui leur font donner ces Epithetes.

Et même dans la haute opinion que nous avons de ta generosité incomparable, nous n'avons garde de douter que tu ne rendes libres tous ceux de nos freres qui se trouveront arrêtez dans tes fers, comme nous remettons en pleine liberté tous ceux de tes Sujets qui sont entre nos mains, & même tous ceux qui ont été honorez de l'ombre de ton Nom, afin que la joye de cette Paix soit égale & universelle.

Et en cela que demandons-nous? sinon d'ouvrir un plus grand nombre de bouches à ta loüange, & que dans le tems que les tiens rendus à leur Patrie te beniront prosternez à tes pieds, les nôtres se repandant dans les vastes Païs de l'Afrique, aillent y publier ta magnificence, & semer dans les cœurs de leurs enfans une profonde veneration pour tes Vertus incomparables. Ce sera-là le fondement d'une éternelle Paix, que nous conserverons de nôtre

part par une obſervation exacte & religieuſe de toutes les conditions ſur leſquelles elle a été établie, ne doutant point que par l'obéïſſance parfaite que tu te fais rendre, tes Sujets ne prennent le même ſoin de la conſerver.

Veüille le Createur Tout-puiſſant & miſericordieux y donner la benediction, & maintenir une union perpetuelle entre le Trés-haut, Tres-excellent, Tres-puiſſant, Tres-magnanime & invincible Empereur des François, & les Tres-illuſtres & magnifiques Pacha, Dey, Divan & victorieuſes Milices de la Republique des Algeriens.

HARANGUE DE L'ENVOYÉ Extraordinaire du Roi de Pologne, quand il alla offrir à Sa Sainteté, le grand Etendart de l'Empire Otoman, que l'on prit ſur les Turcs à la levée du Siege de Vienne.

TRES-SAINT PERE,

La coûtume de porter audevant des Conquerans les Drapeaux remportez ſur les Ennemis, eſt établie dés le tems des premiers Heros, afin que les acclamations des Peuples ajoûtant un nouvel éclat à leurs actions les faſſe vivre dans le Temple de la gloire. Monſeigneur le tres-clement Roi de Pologne Jean III. a par la grandeur de ſon courage combattu & vaincu, non pour ſes interêts particuliers, mais pour ceux de la République Chrétienne. Sa pieté envers Dieu, & ſon zele particulier envers Vôtre Sainteté, & envers vôtre ſaint Siege Apoſtolique, a été de pair avec ſa vertu guerriere. De ſorte que je mets, avec un tres-profond reſpect, en qualité de ſon Ambaſſadeur, aux pieds de Vôtre Sainteté le principal Etendart du formidable Empereur des Turcs, que la Vertu de mon Maître leur a arraché au milieu de leur Armée, & dans le même tems le plus grand faſte de la puiſſance Otomane.

Le Roi Jean eſt venu, il a vû les Ennemis, il les a vaincus. Il eſt venu, dis-je, puiſqu'il eſt ſorti de ſon Royaume, où il a laiſſé la Reine, & ſes Enfans. Il eſt accouru tout à propos pour délivrer Vienne aſſiegée, & pour conſerver l'Empire, & c'eſt à Vôtre Sain-

teté qu'on doit le glorieux voyage de mon Roi. Il a par là signalé son obéïssance au saint Siége d'une maniere qui n'a point d'exemple dans tous les siecles passez. Mon Roi vit d'un courage intrepide ces cruelles armes de Turc qui menaçoient tout le monde Chrétien, à quoi Vôtre Sainteté avoit pourvû, ayant opposé à tant de cruels ennemis ce seul bouclier, aprés avoir reconnu par l'inspiration du saint Esprit, que Dieu avoit destiné mon Roi pour être le Défenseur de la Religion Chrétienne.

Enfin le Roi Jean a vaincu ayant par son bras foudroyé les Bataillons Otomans, & couvert le champ de bataille des corps de ces Infideles.

Cette Victoire ternit les lauriers de leurs Ancêtres, & mon Roi en rend Rome triomphante: il est bien juste qu'il en use ainsi, puisqu'il a gagné cette bataille sous les auspices de Vôtre Sainteté.

Vous avez vaincu tous deux, Vôtre Sainteté par ses Vœux & par les grandes sommes qu'elle a données pour soûtenir cette Guerre sainte; & mon Roi, par son épée, & aux dépens de son sang.

Que Vôtre Sainteté, TRES-SAINT PERE, reçoive agréablement, comme un ornement éternel de vôtre Pontificat, ce principal Etendart remporté sur les Ennemis de la Foi, par vôtre vertu, & par celle de mon Roi invincible, & fasse le Ciel que vous en joüissiez longues années.

HARANGUE FAITE A FEU Monsieur le Chancelier le Tellier, sur sa Promotion.

MONSEIGNEUR,

Le juste choix que le Roi a fait de vôtre personne, pour l'élever à la plus haute dignité de la Robe, est sans doute, la plus infaillible marque d'un merite achevé; mais c'est encore une preuve bien convaincante, que ce merite est generalement reconnu, de voir que les Loix, qui ordinairement sont muettes au milieu des Armes, prennent d'abord un tel éclat entre vos mains, qu'on n'entend de tous côtez que des acclamations & des applaudissemens, pour une action pacifique, dans un tems où les actions de nôtre invincible Monarque font tant de bruit en tous lieux, par des mi- Par Mr. Doujat.

racles de guerre si continuels & si surprenans.

On peut bien, Monseigneur, les appeller surprenans, puisqu'ils n'ont point d'exemple dans toute l'Antiquité ; & l'on n'a guere moins de peine à les croire, aprés qu'ils sont arrivez qu'à les imaginer avant qu'ils arrivent. En effet, il n'y a personne qui soit capable de les concevoir, que cet incomparable Genie qui seul les peut executer. Car enfin peut-on comprendre cette sage conduite qui pourvoit à tout, cette activité qui est par tout, cette intrepidité héroïque qui anime tout, & enfin cette Auguste personne qui vient à bout de tout ?

Mais peut-on assez admirer les prodiges que ces grands ressorts ont produit dans le cours de cette seule année, qui n'est pas encore finie ? Une Campagne qui en vaut plusieurs si hautement achevée en la saison qu'on l'ouvroit à peine autrefois, & recommencée avec un pareil succés ; aussi-tôt que les ennemis ont fini les marches & les contre-marches qu'ils ont appellées leur Campagne, plusieurs Places qu'on n'avoit osé attaquer, ou qu'on avoit attaquées inutilement en divers tems, emportées dans peu de jours. Une bataille gagnée par un autre soi-même pendant deux Siéges. Ces braves de toutes Nations forcez en un moment derriere leurs plus forts Remparts, aussi-bien qu'en rase Campagne, & leurs prodigieuses Armées également défaites en combattant, & sans combattre.

Vôtre zele pour le service & pour la gloire du Roi, me fait esperer, Monseigneur, que vous excuserez facilement cette digression sur un sujet si agréable, & où vous & les vôtres avez toûjours eu tant de part.

Nous voyons, Monseigneur, dans vos sages Conseils, dans vos soins vigilans & fideles, & dans toute vôtre vie, de grandes matieres de plusieurs Panegyriques, & nous voudrions bien nous pouvoir acquiter de ce qui vous est dû en cette occasion ; mais le tems d'un Compliment dont je vois bien que j'ai déja passé les bornes, ne me permet pas de suivre cette juste inclination ; & je connois trop ma foiblesse pour me hazarder à une si difficile entreprise : il me suffira de dire en passant, ce qui est connu de tout le monde, que vous sçavez joindre admirablement bien des choses qui ne se trouvent guere d'accord que dans les hommes extraordinaires ; un Esprit penetrant, avec un jugement solide, une moderation sans exemple, avec une éminente fortune, & une probité inflexible, qui ne considere personne quand il faut juger, avec une affabilité obligeante qui ne rebute personne quand il faut écouter.

Ainsi, MONSEIGNEUR, la justice que le Roi vient de faire à vôtre vertu, & à vos longs & importans services, est un moyen assûré pour la rendre par une seule action, au reste de ses Sujets, & la connoissance que l'on a de cette verité, dont on voit déja les effets, répand dans tous les cœurs une joye qui n'est pas concevable.

Cependant, MONSEIGNEUR, la Faculté de Droit ose se flater de l'esperance que dans cette commune allegresse vous aûrez la bonté de distinguer son zele parmi celui des autres Corps, qui ont eu déja, ou qui auront ensuite l'honneur de rendre de semblables devoirs à Vôtre Grandeur.

Pour nous attirer cet avantage, il suffiroit de l'attachement particulier qu'exige de nous la profession des Loix dont vous êtes l'Oracle & l'Appui tout ensemble.

Mais outre cette dépendance aussi glorieuse que necessaire, aux obligations de laquelle nous tâchons de répondre par une profonde veneration, & par des Vœux ardens & sinceres, que ne devons-nous pas à Vôtre Grandeur, pour l'inclination qu'elle a toûjours témoignée de voir rétablir l'Etude de la Jurisprudence; qui vous est chere, parce que vous la possedez parfaitement, & parce que vous en connoissez mieux que personne l'importance & la necessité? Vous sçavez, MONSEIGNEUR, combien elle est déchûë de sa premiere splendeur dans ce Royaume, où l'on l'a vûë si florissante pendant plusieurs Siécles.

Maintenant que vous êtes en état de la venger du mépris injurieux qu'en font ceux à qui elle est inconnuë, que pouvons-nous souhaiter de plus honorable pour vôtre Grandeur, & de plus utile pour le public, si ce n'est l'entier accomplissement de vos grands & loüables desseins, & que pour en voir l'effet, vous puissiez servir le Roi & l'Etat dans les nobles fonctions d'une Dignité si éminente aussi longuement que dans celle de tous les autres Emplois que vous avez si dignement remplis.

HARANGUE D'UN AMBASSADEUR de France à Venise.

AU DOGE ET AU SENAT.

PRINCE SERENISSIME, TRES-ILLUSTRES, TRES-EXCELLENS SEIGNEURS,

Mr. Amelot.

Si le sujet qui m'amene aujourd'hui dans cette Auguste Assemblée ne lui devoit pas être infiniment agréable, je me trouverois dans un juste étonnement, ayant à parler devant Vôtre Serenité, & Vos Excellences, c'est-à-dire, devant le Trône de la Serenissime République, que je regarde comme celui de la plus profonde sagesse; mais quelque défiance que j'aye justement de moi-même, tout est si grand & si admirable dans le Prince qui m'envoye, sa puissance si connuë de tous, & si redoutée de ses Ennemis, ses Vertus si éclatantes & dans un degré si héroïque, son amitié si glorieuse, si utile, & tant de fois éprouvée par ses Alliez, que je trouve avec raison toutes sortes d'assurances dans l'honneur que j'ai d'être chargé de ses Ordres.

Je viens, Serenissime Prince, tres-illustres, tres-excellens Seigneurs, renouveller à Vôtre Serenité, & à Vos Excellences, les assûrances de l'affection du Roi mon Maître, & vous protester de sa part, qu'elle sera toûjours tres-ardente & tres-forte; qu'il est plus que jamais dans les dispositions d'en donner à cet illustre Senat, les mêmes marques qu'il en a reçûës en tant d'occasions; qu'il s'interesse comme aux choses du monde qui lui sont les plus cheres, aux avantages & à la gloire de cette République; qu'il voit avec un plaisir extrême l'état florissant où elle se trouve; qu'il ne souhaitte rien plus ardemment que la durée, & l'augmentation d'une union que les Rois ses Prédecesseurs ont entretenuë avec tant de soins.

Ce Monarque aussi glorieux dans la Paix que dans la Guerre, triomphant dans l'une & dans l'autre, puisqu'il n'a cessé de vaincre ses Ennemis que pour se vaincre soi-même, a fait par sa moderation ce que n'ont pû faire toutes les Puissances de l'Europe jointes ensemble.

Arrêter le rapide cours de ses Victoires, étoit un ouvrage ré-

servé à lui seul. Il a voulu par là se faire des degrez de gloire inconnus aux Siécles passez ; & je puis dire avec verité, qu'il a été beaucoup plus sensible au repos qu'il a donné à l'Europe, par le Traité de Nimégue, qu'aux grandes & continuelles prosperitez de ses Armes.

C'est ce même Esprit qui le fait encore aujourd'hui donner tous ses soins pour la manutention de la Paix. Je ne puis douter que les propositions qu'il a fait faire, tant dans l'Europe qu'ailleurs, ne soient bien-tôt acceptées, puisqu'outre qu'elles sont tres-raisonnables, Sa Majesté est plus que jamais en état de faire valoir ses justes prétentions, & de leur donner avec justice une bien plus grande étenduë que les bornes que sa moderation s'est elle-même prescrites par ses offres. L'on doit donc esperer qu'elles seront bien-tôt suivies d'une confirmation de Paix, qui fera joüir l'Allemagne & les Païs-bas pour long-tems d'une parfaite tranquilité. Sa Majesté la préferera toûjours aux nouveaux sujets de gloire que ses Armes lui pourroient acquerir, & se trouvera par ce moïen d'autant plus en état d'emploïer ses forces quand il sera necessaire pour le secours de ses amis, entre lesquels la Serenissime Republique tiendra toûjours le premier rang.

Ce sont, Serenissime Prince, tres-illustres & tres-excellens Seigneurs, les veritables sentimens du Roi mon Maître : & comme il conserve avec beaucoup d'estime une sincere amitié pour Votre Serenité, & Vos Excellences, il prend aussi une entiere confiance en la vôtre, & il est bien persuadé qu'en toutes les occasions, il en recevra les marques qu'il en doit attendre.

Elle est si ancienne, cette illustre amitié qui lie depuis tant de Siécles la Couronne de France avec cet Etat, elle a été resserrée par tant de nœuds, fortifiée par tant de grands services reciproquement rendus, que la durée en doit être égale à celle de ces deux Empires, c'est-à-dire, à celle du Monde.

Cette étroite liaison n'est pas moins juste que solide ; puisque si la France est sans contredit la premiere Monarchie de l'Univers, Venise est également audessus de toutes les Republiques, qui ont été & qui sont aujourd'hui, illustre par sa splendeur & l'ancienneté de son origine, fameuse par de grandes Conquêtes, recommandable par sa pureté, constante dans la Religion, & par son attachement aux interêts de l'Eglise. Elle a servi d'azile aux Souverains Pontifes opprimez, elle a cent fois reprimé l'audace du plus redoutable Ennemi de la Chrétienté, & cent fois dans de sanglants combats elle a fait rougir les Mers du sang des Infideles.

Si les Republiques de Sparte, & d'Athenes ont eu tant de reputation dans l'Antiquité ; avec combien plus de justice Venise merite-t-elle l'admiration de tous les Peuples, feconde en grands Hommes, puissante en même tems & sur Mer & sur Terre, accoûtumée depuis tant d'années à être l'Arbitre des differends des plus grands Rois ? Douze Sieles nous font voir qu'elle a plus de conduite & de prudence dans son Gouvernement que Solon & que Licurgue ces fameux Legislateurs, n'en ont jamais fait paroître dans l'administration de leur Patrie.

La Grece a fait gloire d'avoir produit sept Hommes Sages, Venise se peut vanter d'avoir produit un Peuple de Sages ; si neanmoins on peut appeller de ce nom de Peuple, la Noblesse la plus ancienne & la plus illustre.

Voilà, Serenissime Prince, tres-illustres & tres-excellens Seigneurs, l'idée que je m'étois faite de cette florissante Republique ; mais j'avoüe que mes expressions sont trop foibles pour un si grand sujet, & ne pouvant m'en expliquer assez dignement par mes paroles, je m'efforcerai pendant le cours de mon Emploi de bien marquer à Vôtre Serenité, & à Vos excellences par mes actions, & par ma conduite le respect & la veneration que j'ai pour la Serenissime Republique, & pour vos Personnes : mais ce qui donnera le prix à une chose qui vous est dûë de tous ceux qui vous approchent, c'est qu'en suivant en cela mon inclination, j'executerai fidelement les Ordres que j'ai reçûs du Roi mon Maître, & Vous donnerai par là tous les jours de nouveaux témoignages de son estime & de son affection.



DISCOURS

DISCOURS AU CARDINAL DE RICHELIEU, en lui presentant un Livre qui porte pour titre, La Mort & les dernieres paroles de Seneque.

Ce discours est, à proprement parler, une Epître Dédicatoire qui fut autrefois fort estimée, elle est tellement du Genre Demonstratif, qu'il me semble que je la puis rapporter comme un Panegyrique du fameux Ministre à qui elle étoit adressée.

MONSEIGNEUR,

J'offre les dernieres paroles d'un des plus grands Hommes de l'antiquité, à celui qu'elle ne nous represente qu'imparfaitement par ses plus rares exemples, & la plus belle mort que les Siécles passez nous proposent, à une belle vie, qui est la gloire & l'ornement du nôtre. Seneque, qui ne se laissa jamais tenter aux charmes de la Cour Romaine, trouve des douceurs dans la vôtre que la Philosophie lui permet de goûter; Il s'en approche maintenant pour faire son Chef-d'œuvre en vôtre presence, & puisque la Vertu vous a mis en main le partage de la gloire, vous serez, MONSEIGNEUR, le témoin & l'arbitre de la sienne. Ce funeste sujet ne troublera point la joye publique, & parmi celle des Triomphes où vous avez tant de part, je ne pense pas qu'un Espagnol qui se meurt soit un objet desagréable: C'est ce grand Homme qui m'a lui-même inspiré l'adresse que j'ose faire de ce discours à VÔTRE EMINENCE, lorsqu'il dit, que le combat d'un grand cœur contre la mauvaise Fortune, est un spectacle digne de divertir un Dieu, & qui doit lui faire quitter ses ouvrages pour regarder sur la terre. Regardez donc le sien, qui merite vôtre attention, puisque vous êtes l'un de nos Dieux Tutelaires; & laissez tant soit peu ces hautes occupations, où vous deliberez de l'accroissement & de la chûte des Empires, pour voir mourir celui qui a pris autrefois les mêmes soins avec si peu de succés. Par feu Mr. Mascaron.

Je lui ai choisi le spectateur qu'il a demandé, puisque vôtre Genie, qui affermit le repos de l'Etat, qui veille pour l'assurer, & qui fait regner la justice est, comme Dieu, la cause universelle du bien, & merite par ressemblance un nom qui lui appartient par

nature. Ce discours, Monseigneur, ne doit pas choquer vôtre modestie ; vous ne pouvez refuser un nom que les divins Oracles donnent à tous les Fideles ; & sans blâmer l'Ouvrier qui a gravé son image sur vôtre ame, l'on ne sçauroit trouver mauvais si je dis qu'elle lui ressemble. En effet, qui a jamais vû vôtre visage sans être saisi de ces douces craintes qui faisoient fremir les Prophetes, lorsque Dieu leur communiquoit quelque visible raïon de sa gloire, & dont l'ame surprise de l'éclat qui vous environne, n'ait douté d'abord de vous avoir trop curieusement regardé ? Mais comme celui qu'ils n'osoient approcher dans les buissons ardents & dans le bruit des tonnerres, venoient quelquefois à eux sous la fraîcheur d'un Zephire : Aussi la douceur de vôtre Auguste visage dissipe en même tems, & change en rosée ces petites vapeurs qui en couvrent la Majesté. L'une permet ce que l'autre semble défendre, & jamais homme n'a eu l'honneur de vous offrir ses prieres avec crainte, qu'il n'en ait remporté de la joye par l'effet, ou par l'esperance.

Ego dixi Dii estis. Psal. 18.

Autrefois la flaterie osa souhaiter aux Romains des Dieux semblables à leur Prince, & le Senat applaudit à cette parole, sur l'impieté de laquelle on ne sçauroit encherir : Mais, Monseigneur, parlant en Chrétien, & sans honorer la Terre aux dépens du Ciel, ne doit-on pas dire que vôtre glorieuse vie suit & adore son exemple, & qu'elle en merite les perfections, pour lui rendre plus agréables les hommages qu'elle lui offre. Les esprits les plus éclairez avoüent que Dieu vous a départi quelques raïons de cette clarté inaccessible où il a choisi sa demeure ; que vous êtes revêtu d'une lumiere qui n'est pas moins le bien de ceux qui vous regardent que le vôtre, & que cette déliée Prudence ne dissipe pas seulement les nuages qui couvrent toutes les veritez naturelles & morales, mais qu'elle penetre aussi dans le fond des desseins & des pensées humaines, dont les secrets ne sont ouverts qu'à celui qui tient la clef des abîmes. Cette connoissance n'est pas en vous oisive ou infertile, & par les merveilles qu'elle nous fait voir, imite (autant que l'humaine condition le peut permettre) les productions éternelles que la Sagesse & l'Amour font dans le sein de la Divinité. Mais elle a beaucoup plus de rapport avec les effets que la Providence opere au dehors en la conduite de l'Univers : Vous avez comme elle, Monseigneur, des voyes inconnuës, & des moyens cachez à la sagesse humaine, qui trompent la prévoyance des plus avisez ou surpassent du moins leurs pensées & leurs esperances : Et si nous venons de voir que

les Conquêtes des Etrangers n'ont été, par vos sages Conseils, que de beaux songes à nos Ennemis, & une nouvelle matiere de Triomphes à vôtre Maître, c'est qu'en le servant vous suiviez les divines adresses qui tirent le bien du mal, & qui profitent du dommage.

Ce grand Dieu qui emploïera s'il veut des Lions à cultiver la terre, comme il s'est servi des moucherons à la désoler, tire aisément de ses Creatures, des effets qui surpassent, ou qui sont contraires à leur nature : Et c'est aussi une merveille ordinaire en vôtre conduite de faire réüssir les desseins par des moyens qui semblent contraires à leur fin, & dont l'apparence ne nous feroit esperer que de mauvais succés, si vous ne nous aviez appris à suspendre nos jugemens dans toutes vos entreprises. Je ne parle pas de ces Ouvrages merveilleux qui ont domté la Rebellion, & bravé la Nature, ausquels l'une opposa ses Flottes aussi vainement que l'autre ses marées. Je ne m'étonne pas non plus de voir naître les Lauriers parmi la glace, & que des Alpes qui refusent leur séjour aux hommes, vous en ayez fait le champ de victoire pour nos Armées : Mais, MONSEIGNEUR, d'en assurer le passage en l'abandonnant ; de rendre aujourd'hui une Ville importante, pour la r'avoir demain avec plus de seureté, & pour la reprendre par un traité, plus glorieusement que par la force ; c'est en apparence jetter son bien dans la mer, pour l'aller recueillir sur le rivage, & faire voir neanmoins par effet, que les Heros dans leurs pensées, comme dans leurs actions, dans leur politique, aussi-bien que dans leur Morale, surpassent toûjours la Nature. Ces Nations qui ont si souvent quitté leurs froides contrées, pour venir saccager toute l'Europe, & qui en ont empêché la desolation dés que vous avez procuré leur alliance à cet Etat ; ne font-elles pas voir que les causes quittent leurs inclinations naturelles, pour suivre vos mouvemens, lorsque vous les voulez faire agir ? Vous avez employé à combattre l'injustice, ceux qu'on ne croyoit capables que de la faire ; à soûtenir le droit, ceux qui ne l'avoient jamais connu que pour le violer ; & leur Prince, dont les Prédecesseurs avoient opprimé la liberté des Peuples les plus éloignez, aprés que vous l'eûtes acquis à la France, a genereusement combattu & perdu la vie pour celle de ses Voisins. De quelques rapports neanmoins dont Dieu embellisse en vous son image, il n'en est aucun qui vous soit plus cher & plus glorieux, que l'avantage qu'il vous a donné de partager avec lui le cœur du plus grand Roi de la terre, & d'inspirer par vos Con-

La Digue de la Rochelle.

Pignerol.

seils, celui qu'il regle par ses Commandemens.

J'arrête, MONSEIGNEUR, & l'Echo qui ne répond pas à la voix du tonnerre, m'apprend que ce que les Dieux font ne sçauroit être exprimé par les hommes : Ma plume avoit pris un essor qui meritoit un naufrage; & sans considerer ni mon sujet, ni mes forces, j'avois porté la main sur cette riche matiere qui fait trembler celle des meilleurs Ouvriers. Le silence & l'étonnement sont pour un sujet si relevé les meilleures regles de l'Eloquence; & ceux qui croyent y pouvoir réüssir, quelque grand que soit leur Genie, ressemblent aux voyageurs alterez qui se persuadent quelquefois de ne trouver pas assez d'eau dans les Rivieres, pour éteindre l'extrême soif qui les travaille; & qui voyent aprés avoir bû tout leur saoul, qu'ils n'ont pas même diminué le cours ou l'abondance des eaux qu'ils croyoient épuiser. Nous n'avons plus de paroles pour vos actions; nos forces défaillent à mesure que vos merveilles croissent : Et comme on a dit autrefois d'un vaillant Homme, qu'il ne pouvoit plus recevoir de blessures que sur les cicatrices de celles qu'il avoit déja reçûës, vous ne sçauriez être loüé que par des redites; puisque la verité qui a des bornes, a dit pour vous tout ce que le mensonge qui n'en connoît point, a inventé pour les autres.

Ce n'est donc pas sans raison que Seneque desire de mourir en vôtre presence, & d'avoir pour spectateur de ses derniers efforts, celui dont la seule voix vaut mieux que toutes les acclamations publiques, & donne aux meilleures actions leur prix & leur récompense. Vous le recevrez favorablement, MONSEIGNEUR, puisqu'il abandonne, pour vous suivre, les interêts de sa Nation, aux ambitieux desseins de laquelle vous opposez tant d'adresse & de generosité : Son nom le rend digne des accueils que le mien ne merite pas; & s'il attire vos regards, ce sera plûtôt par l'éclat de sa vertu, que par les ornemens de ma plume. Je connois pourtant qu'il ne mourroit pas fatisfait, s'il n'avoit auparavant déchargé son esprit d'une pensée, & avoüé, MONSEIGNEUR, qu'il voit sans jalousie les grands avantages qu'a vôtre vertu sur la sienne, excepté celui que vous possedez dans la rencontre d'un Prince qui n'est pas moins digne de vos services, que vous l'êtes de ses affections. Seneque meritoit sans doute un meilleur Siécle que celui de Neron; mais vous n'en pouviez rencontrer un meilleur que celui de LOUIS LE JUSTE, & le Ciel qui lui fut contraire en cela, vous a été favorable. Il eut ce déplaisir d'avoir élevé un Monstre qui viola toutes les Loix, & qui desho-

nora la Nature : Et vous, la satisfaction de servir un Monarque qui est le miracle de nos jours, & de qui les fruits surpassent les esperances : Ses soins rencontrerent un naturel qui ne se portoit au bien que par contrainte, & qui alloit au mal par inclination ; au lieu que vous êtes ravi de travailler pour un Prince à qui rien ne plaît que ce qui est permis, & dont l'ame a des mouvemens si reglez & si genereux, qu'elle ne voit jamais le bien sans le suivre, quelque interêt qui s'oppose à ses résolutions, & quelques difficultez qui les puissent combattre.

Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, si parlant de vous comme de l'un de nos Dieux visibles, j'ay employé des traits si éloignez de mon dessein ; Nos plus religieux devoirs representent l'invisible sous la figure d'un homme, & le Tres-haut qui nous a donné son image se contente de la nôtre. La raison qui ne reçoit rien que par les sens, ne sçauroit aussi rien produire qui n'ait la teinture de leur foiblesse ; celle qui a pris son origine dans le Ciel, prend ses idées sur la Terre, qui ne lui en fournit point de plus belles que celles que vous lui donnez. Si bien que ce n'est pas merveille qu'elle ne puisse peindre celui qui lui sert d'original, & de qui elle emprunte les idées pour representer les autres.

Mais, MONSEIGNEUR, je suis comptable au Public de ce précieux loisir dont j'abuse par un discours qui n'a rien de bon que sa matiere, & je voi bien que vous desirez davantage mes dernieres paroles, que celles de Seneque : Aussi n'ai-je rien de meilleur à dire, ou à vous offrir que les tres-humbles devoirs de ma servitude, & les vœux continuels que je fais pour la prosperité de la France, lorsque je souhaite la vôtre. Je suis bien honteux neanmoins qu'aprés avoir osé parler des merveilles de vôtre vie avec tant de foiblesse & d'imperfection, il faille que je parle de moi si avantageusement, que de me dire tres-humble & trés-obéissant serviteur de VÔTRE EMINENCE.

ELOGE DU COMTE DUC D'OLIVARE'S, Ministre d'Espagne.

Le Panegyrique du Cardinal de Richelieu que nous venons de rapporter, semble demander que nous donnions celui d'un Favori qui lui étoit contemporain & opposé. Voiture avoit composé cet Eloge, mais le malheur a voulu qu'on l'ait trouvé imparfait parmi ses papiers ; ainsi il faut que l'on se contente de le voir ici tel qu'on le trouve à la fin de ses Oeuvres.

.... En cette occasion, il témoigna que les raisons d'Etat ne pouvoient pas tant sur son esprit, que celles de la Religion, & qu'il aimoit mieux être mauvais Politique, que de n'être pas bon Chrétien. Son integrité est reconnuë même de ses ennemis. Il a toûjours été liberal de son bien, & ménager de celui du Roi ; & ce qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'hui endetté de cinq cens mille écus. Son train, sa dépense, & sa maison, sont comme d'une personne privée, aussi-bien que son affabilité, & la grande facilité qu'il y a de lui parler. Les autres qui tiennent une place pareille à la sienne, fuïent également les amis & les ennemis ; & n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuvent faire du mal. Pour lui, il ne craint point les uns, & il écoute les autres ; & ne pouvant tout accorder, il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, être mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffit de dire, qu'il s'étend aux deux bouts du Monde, qu'il gouverne en Orient & en Occident, & conduit seul en même tems les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ai pû connoître, il est merveilleusement promt, actif & penetrant ; subtil, charmant & agréable, plein de feu & de lumiere. Il parle sa langue : c'est assez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman : & qu'il est de cette illustre Souche qui étoit celebre en Espagne, avant qu'il y eût des Rois en Castille, & qui a laissé à cette Nation, les plus anciens & les plus rares exemples qu'elle ait de vertu & de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou point de pareils en esprit & en merite ; & cette loüange étoit alors de plus grands poids, qu'elle ne

seroit à present. Il fut Ambassadeur auprés du Pape, & ensuite Vice-Roi de Sicile, & puis de Naples : & étant de retour à Madrid, il fut mis dans le Conseil d'Etat, qui est en cette Cour le plus haut degré d'honneur & de dignité. Etant à Rome son fils *** de Guzman lui nâquit : lequel pour être le puîné, fut destiné à l'Eglise, & les premieres années de sa jeunesse employées aux études. Mais quelque tems aprés il demeura l'aîné par la mort de son frere ; & par celle de son Pere heritier de soixante mille ducats de rente. Etant jeune, il fut extrémement bienfait de sa personne, grand, agréable, & de belle taille ; le meilleur homme de cheval de toute l'Espagne, vaillant, adroit, liberal, & magnifique ; & fut sans doute le plus grand de la Cour, jusqu'à ce qu'il en fût le plus puissant. Il entra dans les affaires en un tems où il sembloit que le Genie d'Espagne commençoit à se lasser, & que cette Monarchie qui avoit été mise au dernier point de sa grandeur par Charles-Quint, & subsisté à peine sous Philippe Second, sembloit vouloir décliner sous les autres Rois. Ceux qui ne peuvent jamais être contens des choses presentes, & qui cherchent toûjours des sujets de plaintes dans la prévoyance de l'avenir, ou dans la comparaison du passé, regretterent la grandeur & la richesse de la Cour, telle qu'elle étoit sous Philippe Troisiéme ; & trouvant par tout à cette heure, moins de lustre, & de bonheur, y conclurent aussi moins de conduite. Mais il faut considerer, que ceux qui ont tenu cette place avant lui, ont toûjours gouverné durant le calme, en un tems où il ne falloit point tendre les voiles, que les choses alloient d'elles-mêmes, & que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne qui se souvenoit encore de la bataille de l'Elbe, & d'avoir vû l'Aigle de l'Empire avec la foudre de Charles-Quint, ne pouvoit au plus avoir que de mauvais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur que de joüir de la tréve. L'Angleterre étoit gouvernée par un Roi, vieux, & Philosophe ; la France par un Mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, & en silence : & les Ministres d'alors n'étoient occupez qu'à distribuër les tresors du Perou, & à donner ou à refuser des graces. Celui-ci au rebours, a toûjours cheminé avec un vent contraire. Parmi les tenebres, & lorsque le Ciel étoit couvert de toutes parts, il a tenu sa route au milieu des bancs & des écuëils : & durant la tempête & l'orage il a eu à conduire ce grand Vaisseau, dont la prouë est dans l'Ocean Atlantique, & la poupe dans la mer des Indes. Il a eu à s'opposer en France aux desseins

d'un grand Ministre, haïssant particulierement les Espagnols, habile, hardi, & tout-puissant sur l'esprit d'un Roi jeune, guerrier, & heureux en même tems. Du côté du Nord, la Fortune a suscité à la Maison d'Autriche, le plus dangereux ennemi qu'elle ait jamais eu : un Conquerant, en qui la moindre qualité étoit celle d'un Roi sage & vaillant, prudent & avantureux, de grande experience, & de grands desseins ; & qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit pas un de ses vices, que son ambition. Ainsi cette Monarchie par elle, ou par ses Alliez, a eu tout à la fois pour Ennemis, les François, & le Duc de Savoye, les Anglois, les Hollandois, les Protestans d'Allemagne, & le Roi de Suede ; & cela en un Siécle tres-sterile en grands Hommes pour l'Espagne, & où la Fortune lui étoit plus ennemie que tout le reste. Celui-ci alloit tous les jours de l'Escurial à Madrid avec deux Secretaires dans son carrosse ; & cette personne qui fait mouvoir tant d'Armées, & agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suite. Il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude. La meilleure preuve de n'avoir point failli, est de ne point craindre. Pour sa conscience, nous sommes obligez particulierement de la reconnoître, aprés la facilité qu'il nous a donnée, à la ruïne des Huguenots, & à la destruction de la Rochelle. Que si les vents ont porté briser contre la côte de Guyenne les Carraques qui se devoient décharger dans Lisbone, si les Generaux des Flottes les ont laissé prendre toutes entieres, & si la Mer en a englouti d'autres ; si le Marquis de Spinola est mort devant que de prendre Cazal ; si les Allemans étant les plus forts, se sont laissez battre à Veillane ; si les Chefs des Armées ayant de grands avantages, ont subi des conditions desavantageuses ; & si la bonne Fortune, ou la bonne conduite du Roi de Suede a gagné la bataille de Lipsic, ce sont des accidens, que le Comte d'Olivarés n'a pû empêcher, & qu'il a fallu qu'il ait réparez. Un des malheurs de ceux qui gouvernent, c'est que, des choses bien faites, & qui ont un bon succés, chaque particulier tâche d'en tirer à soi la gloire ; & que celles qui réüssissent mal se rejettent toutes sur un seul. Sa conduite a donné remede à toutes les choses qui en pouvoient recevoir ; & si elle n'a pû tout relever, c'est beaucoup qu'elle ait empêché que tout ne tombât. Quand la Fortune ne s'est point opposée à ses conseils, & qu'elle a laissé faire sa prudence, les bons succés lui sont venus en foule de tous côtez. En une même année il conquit Breda, non seulement sur les Hollandois, mais sur tous les Potentats de l'Europe. Il sauva Genes,

Genes, qui étoit à demi Françoise, & avoit vingt mille François à ses portes: Il fit abandonner Calis aux Anglois, avec tant de diligence, qu'il sembla que l'on ne les eût laissé entrer en Espagne, que pour avoir le plaisir de les en chasser. Et en même tems à l'autre bout du Monde, avec douze mille hommes il conquit le Bresil. Ainsi à la fois, il triompha de toute la Terre, & eut des Victoires, qui pouvoient rendre toute sa vie heureuse & illustre, si elles eussent été departies en divers tems. Le malheur a pû quelquefois renverser ses desseins, mais jamais sa constance. Je lui ai vû recevoir d'un même visage la nouvelle de la prise de Mastric, & de la mort du Roi de Suede. Et le jour, que la Fortune en lui ôtant sa fille lui ravit ses plus cheres esperances, il eut la force de donner audiance, & de vacquer aux affaires. Les sentimens de Pere cederent au devoir de Ministre. Il crut qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat; & qu'un esprit qui avoit à sa charge la moitié du monde, ne devoit pas être troublé du malheur d'une Famille. Son gouvernement avoit particulierement le bonheur de n'avoir point été taché de sang, & d'avoir été exemt de proscriptions. Ses soupçons & ses craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les prisons. Le crime de Leze-Majesté n'a pas servi de prétexte à ses vengeances; & quoique l'on ait fait, ou dit contre lui, il n'a jamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Etat. Mais parce que cet homme seul fait une grande partie de cette Cour, que son nom est connu de toute l'Europe, sa personne de peu de gens; & que chacun en a de differentes impressions selon l'affection, la haine, ou l'envie de ceux qui lui en ont fait le rapport; il ne sera pas mal à propos d'interrompre la suite de ce discours, pour dire quelque chose plus particulierement de lui.

La Fortune a de tout tems accoûtumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut; & pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Olivarés, qu'elle trouva déja si haut, qu'à peine l'a-t-elle sçû élever, & que toute sa faveur ne lui a pû donner de titre, qui ne se trouvât déja dans sa Maison. Les Maîtres des Genealogies, qui ont l'art de faire descendre des Rois, ceux qui en sont aimez, d'adopter chacun comme il leur plaît en telle race qu'il veüille choisir, n'ont eu que faire de travailler pour montrer la grandeur de la sienne ***.

DISCOURS POUR UN ACADEMICIEN, *qui est reçû.*

On me pria de faire cette Harangue qui devoit être prononcée le lendemain dans une Compagnie, où se devoit trouver un Gentilhomme qui prétendoit se faire recevoir à l'Académie de Turin. Madame la Duchesse Doüairiere de Savoye a établi cette Académie pour polir les Langues Italienne & Françoise.

MESSIEURS,

On nous veut persuader que nous naissons libres & dans une generale égalité. Cependant nous voïons tous les jours des hommes qui ne semblent être au monde que pour commander aux autres. Ils portent dés leur enfance un air de superiorité qui les distingue, & qui fait voir qu'il y a des qualitez qui attirent naturellement la déference. Les Peuples qui se choisissent leurs Souverains, ou pour qui la Nature fait naître des Princes accomplis, donnent à connoître que tous les jougs ne sont pas durs à porter, & qu'il y en a que l'on subit sans aucune répugnance.

Si l'on obéït sans peine aux Rois que l'on aime, refusera-t'on de recevoir des Loix d'une Princesse en qui l'autorité souveraine se trouve soutenuë de mille charmes? Je sçai que l'on reproche à ce sexe de n'avoir pas la force du nôtre; mais outre qu'il arrive rarement qu'un Souverain se voïe obligé d'executer lui-même, l'Histoire nous peint assez d'Heroïnes qui ont rendu leur domination heureuse : disons même qu'elles ont couvert de gloire les Troupes qu'elles ont commandées.

Que ne pourrois-je pas dire de Semiramis, si tout le monde ne la connoissoit? Voyons seulement de quelle maniere elle parle dans l'inscription d'un Arc de Triomphe qu'on lui avoit élevé. *J'avouë*, dit cette fameuse Reine, *que je suis née femme, mais je puis dire que pour les belles actions je ne dois pas ceder même aux plus grand Heros. Que l'on examine de quelle maniere j'ai gouverné l'Empire de Ninus, on verra que je l'ai étendu jusqu'à la Mer, qu'aucun Roi d'Assirie n'avoit vûë avant moi. Je me suis ouvert des chemins à travers des roches inaccessibles, & j'ai conduit mes Armées par des*

lieux où les bêtes les plus sauvages n'avoient pas encore passé. Enfin j'ai regné sur tant de païs, que j'en ai asséz eu pour satisfaire mon ambition, & pour en donner à mes Alliez.

Qui peut ignorer, MESSIEURS, que Tomiris vainquit le Grand Cyrus, & qu'elle donna aux Scythes des Loix capables d'adoucir la ferocité de leurs mœurs? Mais pour Artemise, si vous ne connoissez que la Reine de Carie si fameuse par l'amour qu'elle eut pour Mausole; je vous parlerai d'une autre Artemise Reine d'Halicarnasse, qui marcha avec Xerxés contre les Grecs à la tête d'une Armée. Ce fut elle qui remporta les premiers avantages à la bataille de Salamine; elle y donna de si surprenantes marques de courage, que le Roi de Perse transporté d'admiration pour sa valeur, s'écria au fort de la mêlée: *Je te rends graces, ô Jupiter, d'avoir changé les femmes en hommes pour nôtre secours, quand pour nôtre honte nous sommes devenus femmes.*

Vous sçavez apparemment, MESSIEURS, que le Grand Alexandre eut une sœur nommée Cyané, qui n'eut pas moins de generosité que son frere. Elle fit la guerre aux Illyriens, qu'elle vainquit: elle blessa & terrassa leur Reine, qu'un sentiment d'émulation avoit fait marcher à la tête de ses Troupes.

Je n'aurois jamais fait si je voulois citer toutes les Princesses qui se sont signalées ou par un gouvernement heureux, ou par des actions éclatantes. Vous connoissez la celebre Zenobie, & vous sçavez quel merite eut Amalasonthe qui regna à Rome aprés la mort de Theodoric. Mais MESSIEURS, si vous voulez encore être mieux convaincus de la verité que j'ai avancée, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur le bonheur qui nous accompagne sous la glorieuse Regence de nôtre Auguste Princesse. Son A. R. nous a fait arriver, à nôtre aise, au bien que les Heroïnes que j'ay nommées, n'ont cherché qu'à travers des guerres sanglantes. Nous avons joüi sous elle d'une profonde tranquilité, pendant que toute l'Europe étoit agitée de troubles effroyables. C'est dans l'abondance & dans le repos de la paix, qu'il nous est permis de nous appliquer aux belles Lettres. Nous pouvons donner une partie de nôtre tems à polir nôtre Langue, & à étudier la Françoise que les Conquêtes d'un grand Monarque rendent si necessaire. Rien ne montre mieux combien cet Etat est florissant que l'établissement de l'Académie, où j'ai l'honneur de parler. En effet, MESSIEURS, ce n'a été jamais que les Nations les plus riches & les plus celebres, qui ayent pû s'adonner à l'art de parler. Sans citer les Grecs & les Romains, qui sont nos premiers Maî-

tres pour l'Eloquence, disons qu'il n'y a eu que de grands Rois qui ayent établi des Compagnies de Gens sçavans, pour perfectionner la Langue de leur païs. Charlemagne fit cultiver les Sciences. Il écrivit lui-même, & laissa parmi ses Ouvrages une Grammaire de sa Langue maternelle. François Premier rappella les Muses dans ses Etats; & nous voyons avec combien plus d'éclat tous les beaux Arts sont sous l'Empire de LOUIS LE GRAND, plus florissans à Paris que dans aucune Ville du monde. Que peut-on dire de voir presentement à Turin des Académies pour l'Eloquence, & pour les Exercices des Gentils-hommes? N'admirera-t'on pas la conduite de S. A. R. quand on remarquera qu'elle les fonde sous sa Regence, pendant que toute l'Europe est en armes & dans le trouble? Quelle reconnoissance ne devons-nous pas à une Princesse si bienfaisante; ne lui rendrons-nous pas les mêmes graces que Virgile rend à Auguste dans ses Eglogues? Ne pourrons-nous pas l'appeller la Divinité tutelaire, à qui nous sommes redevables du repos dont nous joüissons.

HARANGUE OU COMPLIMENT fait au Roi, par le DOGE DE GENES, *en lui faisant de la part de sa Republique les soûmissions que Sa Majesté avoit demandées.*

SIRE,

Ma Republique a toujours tenu pour une des maximes les plus fondamentales de son gouvernement, celle de se signaler particulierement par le profond respect qu'elle porte à cette puissante Couronne, que Vôtre Majesté a reçûë de ses Augustes Ancêtres, & qu'elle a élevée à un si haut degré de puissance & de gloire par des actions inoüies & si étonnantes, que la Renommée, qui dans tout autre sujet exagere ordinairement les choses, ne pourra pas même en les diminuant, les rendre croyables à la posterité.

Ces prérogatives si sublimes qui obligent tous les Etats à les considerer, & à les admirer avec une soûmission tres-profonde, ont particulierement porté ma République à se distinguer par-

dessus toutes les autres, en la témoignant de telle maniere, que tout le monde en doive demeurer évidemment persuadé ; & l'accident le plus funeste & le plus fatal qu'elle ait jamais appris, est celui d'avoir pû véritablement offenser Vôtre Majesté.

Je ne puis assez bien exprimer l'extrême douleur qu'elle a euë d'avoir pû déplaire en quoi que ce soit à Vôtre Majesté ; & bien qu'elle se flate que c'est un pur effet de son malheur, elle voudroit neanmoins, que tout ce qui s'est passé, dont Vôtre Majesté n'a pas été contente, fût à quelque prix que ce soit, effacé, non seulement de sa memoire, mais encore de celle de tous les Hommes, étant incapable de se consoler dans une si grande affliction, jusques à ce qu'elle se voye rétablie dans les bonnes graces de Vôtre Majesté.

Pour s'en rendre digne, elle assûre Vôtre Majesté, qu'elle employera desormais toute son application & tous ses soins, & qu'elle fera tous ses efforts, non seulement pour se les conserver éternellement, mais encore pour se rendre capable d'en meriter l'augmentation. C'est dans cette vûë, que ne se contentant pas des expressions les plus propres & les plus respectueuses, elle a voulu se servir de manieres inusitées & tres-singulieres, en lui envoyant son Doge avec quatre de ses Senateurs, esperant qu'aprés de telles demonstrations Vôtre Majesté sera pleinement persuadée de la tres-haute estime que ma Republique fait de Vôtre Roïale bienveillance.

Pour ce qui est de moi, SIRE, je m'estime tres-heureux d'avoir l'honneur d'exposer à Vôtre Majesté ces sentimens tres-sinceres & tres-respectueux ; & tiens à une gloire tres-particuliere de paroître devant un si grand Monarque, invincible par son courage, & tres-reveré par sa grandeur, & par sa magnanimité incomparable, & qui ayant surpassé tous les Rois des Siécles passez, assûre le même avantage à sa Race Roïale. Aprés cet heureux présage, j'espere que Vôtre Majesté pour faire voir de plus en plus à tout l'Univers la grandeur singuliere de sa generosité, daignera regarder ces témoignages aussi justes que respectueux, comme venant de la sincerité de mon cœur, & de ceux de ces Messieurs les Senateurs, & de tous les Peuples de ma Patrie ; qui attendent avec impatience les marques que Vôtre Majesté voudra bien donner du retour de sa bienveillance.

ELOGE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Agiatis Reine de Sparte.

Je fis cet Eloge en dédiant une Nouvelle historique à Mademoiselle de Scudery, sans dire que je fusse l'Auteur de cet Ouvrage.

MADEMOISELLE,

Il y a long-temps que j'aurois donné un témoignage public du respect & de la reconnoissance que j'ai pour vous, si je l'avois pû sans parler du merite qui a fait naître ces sentimens dans mon cœur. Mais je connois quelle est vôtre délicatesse en matiere de loüanges, & je sçai que si personne ne les merite mieux que vous, personne aussi n'a plus de répugnance à les recevoir. J'ai enfin trouvé un moyen de me satisfaire sans m'attirer vos reproches, c'est de ne me pas faire connoître, & de ne parler nullement de vôtre esprit. Aussi n'en pourrois-je dire que ce que toute l'Europe en dit, à moins que d'ajoûter que vôtre reputation s'étend jusques en Asie, & qu'un sçavant Syrien a traduit un de vos Ouvrages en Arabe, à ce que nous en a écrit le Consul de la Nation Françoise. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, MADEMOISELLE, cette particularité qui n'est pas de vôtre goût, & permettez-moi d'en dire une autre dont je suis incomparablement plus touché. C'est que vous êtes la plus genereuse, la plus ardente & la plus fidelle Amie qui fut jamais, & que vôtre cœur est peut-être audessus de ce grand esprit que toute la Terre admire. Peu de gens croiront cette verité, & cependant j'en ai remarqué autant de preuves que vous avez eu d'occasions de rendre de bons offices. J'en donnerois un détail dont vous seriez surprise vous-même; car ce sont des choses que vous oubliez d'abord, & c'est en cela que vous avez moins de memoire que personne que je connoisse. Mais, MADEMOISELLE, outre que je ne dois pas publier ce que vous cachez avec soin, peut-être s'imagineroit-on que je ne voudrois pas moins faire mon éloge que le vôtre. On croiroit que je serois bien aise de persuader que je suis du nombre de ces amis choisis qui vous voyent plus assidûment, & qui vous examinant de plus prés, entrent plus avant dans la connoissance de ce que vous êtes. J'ose pourtant dire que je ne suis pas de ceux qui vous connoissent le moins; & pour vous en faire demeurer

Mr. de Bonnecorce Consul à Seyde.

d'accord, je finis une Epître que je suis assuré que vous trouvez trop longue. Je veux même vous en rendre la fin plus agréable que le commencement, & vous parler de ce que le plus grand Roi du monde a fait pour vous depuis environ deux ans. Il a ajoûté à la pension qu'il vous a donnée, des honnêtetez qui sont d'un prix inestimable, & dont vous avez été touchée aussi sensiblement que vous le deviez. Personne n'en a eu plus de joye que moi ; car personne n'est plus absolument ni plus respectueusement à vous que je suis.

ELOGE DE MONSIEUR LE CHANCELIER SEGUIER.

Cet Eloge fut fait par Monsieur de la Chambre, quand il lui dédia les Caracteres des Passions.

MONSEIGNEUR,

Ce ne vous est pas une chose nouvelle, de voir les effets & les desordres que causent les Passions, puisque la Justice que vous rendez n'a point de plus ordinaire occupation que de les entendre, & de les condamner. Mais c'est une chose inoüie, que l'on vous en demande la protection, qu'on les veüille autoriser par vous-même, & que l'on se serve de votre Nom pour les faire passer dans le public, & leur donner une approbation generale. C'est pourtant, MONSEIGNEUR, ce que je fais aujourd'hui en vous dédiant cet Ouvrage. Je vous rends le Protecteur des excés que j'y represente ; je dis même que vous en êtes en quelque façon l'Auteur, puisque vos commandemens les ont fait naître ; & par une hardiesse qui n'a point d'exemple, j'employe l'illustre Nom des SEGUIERS, pour être l'appui des Vices, & les faire paroître au jour avec le même avantage dont la Vertu se tiendroit fort honorée. Il est vrai qu'ils ne sont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs, & qui craignent la severité des Loix : ce n'en sont que les images & les figures qui peuvent être reçûës comme celles des Monstres & des Tyrans : & qui ne vous doivent pas être moins agréables à voir, que les portraits des vaincus ont accoûtumé de l'être aux vainqueurs. Mais quoique ma temerité devienne par là moins odieuse, je voi bien qu'elle n'en est pas plus excusable ; & que vous me blâmerez toûjours d'avoir

profané vôtre Nom, en le mêlant parmi tant de défauts; d'avoir exposé à vos yeux des choses dont l'art n'est gueres moins vicieux que la matiere; & d'avoir cru que je pouvois vous dire quelque chose de nouveau sur un sujet dont vous n'ignorez rien que le mauvais usage. S'il plaît neanmoins à V. G. de se souvenir qu'Elle est l'objet de toutes mes pensées; que je ne puis rien faire qui ne porte les marques de ses bienfaits; & que même les Tempêtes que je fais voir ici, sont les effets du calme & de la tranquilité qu'elle m'a procurée: Elle verra bien que c'est autant par necessité que par élection que je lui consacre ce petit Ouvrage; Et que me trouvant obligé de publier le ressentiment que j'ai des faveurs extrêmes dont elle m'a comblé, je devois apprendre dans les Passions violentes, la maniere d'exprimer celle que j'ai d'être à vous toute ma vie.

APOLOGIE DU CARDINAL DE RICHELIEU, Aprés que nous eûmes repris Corbie sur les Espagnols.

Discours fait par Voiture & envoyé en forme de Lettre à un de ses Amis qui n'approuvoit pas la conduite de ce grand Ministre.

MONSIEUR,

Je vous avouë que j'aime à me venger, & qu'aprés avoir souffert durant deux mois, que vous vous soyez mocqué de la bonne esperance que j'avois de nos affaires; vous en avoir oüi condamner la conduite par les évenemens; & vous avoir vû triompher des Victoires de nos Ennemis: je suis bien aise de vous mander que nous avons repris Corbie. Cette nouvelle vous étonnera, sans doute, aussi-bien que toute l'Europe: Et vous trouverez étrange, que ces gens que vous tenez si sages, & qui ont particulierement cet avantage sur nous, de bien garder ce qu'ils ont gagné, ayent laissé reprendre une Place, sur laquelle on pouvoit juger que tomberoit tout l'effort de cette guerre, & qui étant conservée, ou étant reprise, devoit donner pour cette année, le prix & l'honneur des armes, à l'un ou à l'autre parti. Cependant nous en sommes les maîtres. Ceux que l'on avoit jetté dedans, ont été bien aises que le Roi leur ait permis d'en sortir: & ont

quitté

quitté avec joye ces bastions qu'ils avoient élevez ; & sous lesquels il sembloit qu'ils se voulussent enterrer. Considerez donc, je vous prie, quelle a été la fin de cette expedition, qui a tant fait de bruit. Il y avoit trois ans que nos Ennemis méditoient ce dessein, & qu'ils nous menaçoient de cet orage. L'Espagne & l'Allemagne avoient fait pour cela leurs derniers efforts. L'Empereur y avoit envoyé ses meilleurs Chefs, & sa meilleure Cavalerie. L'Armée de Flandre avoit donné toutes ses meilleures Troupes. Il se forme de cela une Armée de vingt-cinq mille chevaux, de quinze mille hommes de pied, & de quarante canons. Cette nuée grosse de foudres & d'éclairs, vient fondre sur la Picardie, qu'elle trouve à découvert, toutes nos armes étant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle, & le Câtelet. Ils attaquent & prennent Corbie en neuf jours. Les voila maîtres de la Riviere. Ils la passent. Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme & l'Oise. Et tant que personne ne leur résiste, ils tiennent courageusement la campagne, ils tuënt nos Païsans, & brûlent nos villages. Mais sur le premier bruit qui leur vient, que Monsieur s'avance avec une Armée, & que le Roi le suit de prés ; ils se retirent, ils se retranchent derriere Corbie ; & quand ils apprennent que l'on ne s'arrête point : & que l'on marche à eux tête baissée, nos Conquerans abandonnent leurs retranchemens. Ces peuples si braves & si belliqueux, & que vous dites qui sont nez pour commander à tous les autres, fuïent devant une Armée qu'ils disoient être composée de nos Cochers & de nos Laquais ; & ces gens si determinez, qui devoient percer la France jusqu'aux Pyrenées, qui menaçoient de piller Paris, & d'y venir reprendre jusques dans Nôtre-Dame les Drapeaux de la bataille d'Avein ; nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur est si importante ; nous donnent le loisir d'y faire des Forts ; & ensuite de cela nous la laissent attaquer & prendre par force à leur vûë. Voila où se sont terminées les bravades de Picolomini, qui nous envoyoit dire par ses Trompettes, tantôt qu'il souhaitoit que nous eussions de la poudre, tantôt qu'il nous vînt de la Cavalerie : & quand nous avons eu l'un & l'autre, il s'est bien gardé de nous attendre. De sorte, Monsieur, que hors la Capelle & le Câtelet, qui sont de nulle consideration : tout le fruit qu'a produit cette grande & victorieuse Armée, a été de prendre Corbie pour la rendre, & pour la remettre entre les mains du Roi, avec une contrescarpe, trois bastions, & trois demi-lunes qu'elle n'avoit point. S'ils avoient pris encore dix autres de nos Places avec un pareil suc-

cés, nôtre frontiere en seroit en meilleur état, & ils l'auroient mieux fortifiée, que ceux qui jusques-ici en ont eu commission. Vous semble-t'il que la reprise d'Amiens ait été en rien plus importante, ou plus glorieuse que celle-ci? Alors la puissance du Royaume n'étoit point divertie ailleurs; toutes nos forces furent jointes ensemble pour cet effet; & toute la France se trouva devant une Place. Ici, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-ci dans le fort d'une infinité d'autres affaires, qui nous pressoient de tous côtez, & en un tems où il sembloit que cet Etat fût épuisé de toutes choses; & en une saison, en laquelle, outre les hommes, nous avions encore le Ciel à combattre. Et au lieu que devant Amiens les Espagnols n'eurent une Armée que cinq mois aprés le siege, pour nous le faire lever, ils en avoient une de quarante mille hommes à Corbie, devant que celui-ci fût commencé. Je m'assure que si cet évenement ne vous fait pas devenir bon François, que vous aurez dépit de vous être affectionné à des gens, qui ont si peu de vigueur, & qui se sçavent si mal servir de leur avantage. Cependant, ceux qui en haine de celui qui gouverne, haïssent leur propre païs, & qui pour perdre un homme seul, voudroient que la France se perdît, se mocquoient de tous les preparatifs que nous faisions pour remedier à cette surprise. Quand les Troupes que nous avions levées ici prirent la route de Picardie, ils disoient que c'étoit des victimes que l'on alloit immoler à nos Ennemis; que cette Armée se fondroit aux premieres pluyes, & que ces Soldats qui n'étoient point aguerris, fuïroient au premier aspect des Troupes Espagnoles. Puis, quand ces Troupes dont on nous menaçoit se furent retirées, & que l'on prit dessein de bloquer Corbie; on condamna encore cette résolution. On disoit, qu'il étoit infaillible que les Espagnols l'auroient pourvûë de toutes les choses necessaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela; & que nous consommerions devant cette place beaucoup de millions d'or, & beaucoup de milliers d'hommes pour l'avoir peut-être dans trois ans. Mais quand on se résolut de l'attaquer par force, bien avant dans le mois de Novembre, alors il n'y eut personne qui ne criât. Les mieux intentionnez avoüoient qu'il y avoit de l'aveuglement: & les autres disoient, qu'on avoit peur que nos Soldats ne mourussent pas assez tôt de misere & de faim, & que l'on les vouloit faire noyer dans leurs propres tranchées. Pour moi, quoique je sçûsse les incommoditez qui suivent necessairement les sieges qui se font en cette saison, j'arrêtai mon jugement. Je pensai que ceux qui avoient présidé à ce Conseil avoient vû les mê-

mes choses que je voyois ; & qu'ils en voyoient encore d'autres que je ne voyois pas : qu'ils ne se seroient pas engagez legerement au siege d'une place, sur laquelle toute la Chrétienté avoit les yeux, & dés que je fus assûré qu'elle étoit attaquée, je ne doutai quasi plus qu'elle ne dût être prise. Car, pour en parler sainement, nous avons vû quelquefois Monsieur le Cardinal se tromper dans les choses qu'il a fait faire par les autres. Mais nous ne l'avons jamais vû encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu executer lui-même, & qu'il a soûtenuës de sa presence. Je crus donc qu'il surmonteroit toutes sortes de difficultez ; & que celui qui avoit pris la Rochelle malgré l'Ocean, prendroit encore bien Corbie, en dépit des pluyes & de l'hyver. Mais puisqu'il vient à propos de parler de lui, & qu'il y a trois mois que je ne l'ai osé faire ; permettez-le moi, à cette heure, & trouvez bon que dans l'abbatement où vous met cette nouvelle, je prenne mon tems de dire ce que je pense.

Je ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de Monsieur le Cardinal, portent ses loüanges au delà de ce que peuvent & doivent aller celles des hommes ; & à force de vouloir trop faire croire du bien de lui, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité, de haïr un homme, à cause qu'il est audessus des autres ; & je ne me laisse pas non plus emporter aux affections, ni aux haines publiques, que je sçai être quasi toujours fort injustes. Je le considere avec un jugement, que la passion ne fait pancher ni d'un côté ni d'autre : & je le vois des mêmes yeux que la posterité le verra. Mais lorsque dans deux cens ans, ceux qui viendront aprés nous, liront en nôtre Histoire, que le Cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle, & abbatu l'Heresie : & que par un seul Traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses Villes pour une fois. Lorsqu'ils apprendront, que du tems de son ministere, les Anglois ont été battus & chassez, Pignerol conquis, Cazal secouru, toute la Lorraine jointe à cette Couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous nôtre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane, & à Avein ; & qu'ils verront, que tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas eu un voisin, sur lequel elle n'ait gagné des places, ou des batailles ; s'ils ont quelques gouttes de sang François dans les veines, & quelque amour pour la gloire de leur païs ; pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui ; & à vôtre avis, l'aimeront-ils, ou l'estimeront-ils, moins à cause que

de son tems les rentes sur l'Hôtel de Ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux Officiers dans la Chambre des Comptes ? Toutes les grandes choses coûtent beaucoup ; les grands efforts abbatent, & les puissans remedes affoiblissent. Mais si l'on doit regarder les Etats comme immortels, & y considerer les commoditez à venir comme presentes, contons combien cet homme que l'on dit qui a ruïné la France, lui a épargné de millions, par la seule prise de la Rochelle, laquelle, d'ici à deux mille ans, dans toutes les minoritez des Rois, dans tous les mécontentemens des Grands, & dans toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller, & nous eût obligé à une éternelle dépense. Ce Royaume n'avoit que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre, les Huguenots, & les Espagnols. Monsieur le Cardinal entrant dans les affaires, se mit en l'esprit de ruiner tous les deux. Pouvoit-il former de plus glorieux, ni de plus utiles desseins ? Il est venu à bout de l'un, & il n'a pas achevé l'autre. Mais s'il eût manqué au premier, ceux qui crient à cette heure, que ç'a été une résolution téméraire, hors de tems, & au dessus de nos forces, que de vouloir attaquer & abbatre celles d'Espagne, & que l'experience l'a bien montré, ne l'auroient-ils pas condamné de même que le dessein de perdre les Huguenots ? N'auroient-ils pas dit, qu'il ne falloit pas recommencer une entreprise où trois de nos Rois avoient manqué, & à laquelle le feu Roi n'avoit osé penser, & n'eussent-ils pas conclu aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'étoit pas faisable, à cause qu'elle n'auroit pas été faite ? Mais jugeons, je vous supplie, s'il a tenu à lui, ou à la Fortune, qu'il ne soit venu à bout de ce dessein. Considerons quel chemin il a pris pour cela, quels ressorts il a fait jouër. Voyons, s'il s'en a fallu beaucoup, qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la Maison d'Autriche : & s'il n'a pas ébranlé, jusques aux racines, ce tronc, qui de deux branches couvre le Septentrion & le Couchant, & qui donne de l'ombrage au reste de la terre. Il fut chercher jusques sous le Pole, ce Heros qui sembloit être destiné à y mettre le fer & le feu, & à l'abbatre. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre, qui a rempli l'Allemagne de feu & d'éclairs, & dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé, & que la Fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t'il pour cela ? & ne mit-il pas encore une fois l'Empire en plus grand hazard qu'il n'avoit été par les pertes de la bataille de Leipsic, & celle de Lutzen ? Son adresse & ses pratiques nous firent avoir tout d'un coup une Armée de quarante mille hommes dans le cœur

de l'Allemagne, avec un Chef qui avoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire un changement dans un Etat. Que si le Roi de Suede s'est jetté dans le peril, plus avant que ne devoit un homme de ses desseins, & de sa condition ; & si le Duc de Fridland, pour trop differer son entreprise, la laissé découvrir, pouvoit-il charmer la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impenetrable aux coups de pertuisane ? Que si ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les Chefs qui commandoient l'Armée de nos Alliez devant Norlinghen, donnerent la bataille à contre-tems : étoit-il au pouvoir de Monsieur le Cardinal, étant à deux cens lieuës de là, de changer ce conseil, & d'arrêter la précipitation de ceux qui pour un Empire, (car c'étoit le prix de cette victoire,) ne voulurent pas attendre trois jours ? Vous voyez donc que pour sauver la Maison d'Autriche, & pour détourner ses desseins, que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la Fortune ait fait depuis trois miracles ; c'est-à-dire, trois grands évenemens, qui vrai-semblablement, ne devoient pas arriver : la mort du Roi de Suede, celle du Duc de Fridland, & la perte de la bataille de Norlinghen. Vous me direz qu'il ne se peut pas plaindre de la Fortune, pour l'avoir traversé en cela, puisqu'elle l'a servi si fidelement dans toutes les autres choses : que c'est elle qui lui a fait prendre des places, sans qu'il en eût jamais assiegé auparavant, qui lui a fait commander heureusement des Armées, sans aucune experience, qui l'a mené toûjours comme par la main, & l'a sauvé d'entre les précipices où il s'étoit jetté ; & enfin, qui l'a fait souvent paroître hardi, sage, & prévoïant. Voïons-le donc dans la mauvaise fortune, & examinons s'il a eu moins de hardiesse, de sagesse, & de prévoïance. Nos affaires n'alloient pas trop bien en Italie : & comme c'est le destin de la France de gagner des batailles, & de perdre des Armées ; la nôtre étoit fort déperie depuis la derniere victoire, qu'elle avoit remportée sur les Espagnols. Nous n'avions guere plus de bonheur devant Dol, où la longueur du siege nous en faisoit attendre une mauvaise issuë : quand on sçut que les ennemis étoient entrez en Picardie, qu'ils avoient pris d'abord la Capelle, le Catelet & Corbie ; ces trois Places, qui les devoient arrêter plusieurs mois, les avoient à peine arrêtez huit jours. Tout est en feu jusques sur les bords de la riviere d'Oise. Nous pouvons voir de nos Fauxbourgs la fumée des Villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'alarme, & la Capitale du Royaume est dans la frayeur. Sur cela, on a avis de Bourgogne, que le siege de Dol étoit levé : & de Xain-

tonge, qu'il y a quinze mille Païsans revoltez qui tiennent la campagne, & que l'on craint que le Poitou & la Guyenne ne suivent cet exemple. Les mauvaises nouvelles viennent en foule, le Ciel est couvert de tous côtez, l'orage nous bat de toutes parts; & nous ne voyons pas de quelque endroit que ce soit, un rayon de bonne fortune. Dans ces tenebres, Monsieur le Cardinal a-t'il vû moins clair ? A-t'il perdu la tramontane ? Durant ces tempêtes, n'a-t'il pas toujours tenu le gouvernail d'une main & la boussole de l'autre ? s'est-il jetté dans l'esquif pour se sauver; & si le grand Vaisseau qu'il conduisoit avoit à se perdre, n'a-t'il pas témoigné qu'il y vouloit mourir avant tous les autres ? Est-ce la Fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe, ou si ça été sa prudence, sa constance, & sa magnanimité ? Nos Ennemis sont à quinze lieuës de Paris, & les siens sont dedans. Il y a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France & l'Espagne, par maniere de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenu, parmi tout cela, cet homme, que l'on disoit qui s'étonneroit au moindre mauvais succés, & qui avoit fait fortifier le Havre pour s'y jetter à la premiere mauvaise fortune ? Il n'a pas fait une démarche en arriere pour cela. Il a songé aux perils de l'Etat, & non pas aux siens; & tout le changement que l'on a vû en lui, durant ce temps là, est, qu'au lieu qu'il n'avoit accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cens Gardes, il se promena tous les jours suivi seulement de cinq ou six Gentils-hommes. Il faut avoüer, qu'une adversité soûtenuë de si bonne grace, & avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prosperitez & de victoires. Il ne me sembla pas si grand, ni si victorieux, le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors; & les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arcenal, me semblent plus glorieux pour lui, que ceux qu'il a faits de-là les monts, & desquels il est revenu avec Pignerol & Suze. Ouvrez-donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumieres. Ne haïssez pas plus long-temps un homme, qui est si heureux à se venger de ses Ennemis; & cessez de vouloir du mal à celui qui le sçait tourner à sa gloire, & qui le porte si courageusement. Quittez vôtre parti avant qu'il vous quitte : aussi-bien une grande partie de ceux qui haïssoient Monsieur le Cardinal, se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'esperer, il trouvera moyen de gagner bien-tôt tous les autres. Etant si sage qu'il est, il a connu, aprés tant d'experiences, ce qui est de meilleur; & il tournera ses des-

seins à rendre cet Etat le plus florissant de tous, aprés l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, & qui ne tombe dans l'esprit de personne, de se faire le meilleur & le plus aimé du Royaume, & non pas le plus grand & le plus craint. Il connoît que les plus nobles, & les plus anciennes conquêtes, sont celles des cœurs & des affections; que les lauriers sont des plantes infertiles, qui ne donnent au plus que de l'ombre, & qui ne vallent pas les moissons; & les fruits dont la paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de loüange à étendre de cent lieuës les bornes d'un Royaume, qu'à diminuer un sol de la taille; & qu'il y a moins de grandeur & de veritable gloire, à défaire cent mille hommes, qu'à en mettre vingt millions à leur aise & en seureté. Aussi ce grand esprit, qui n'a été occupé jusques à present qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, lever de l'argent, & des hommes; à prendre des Villes, & à gagner des batailles, ne s'occupera desormais qu'à rétablir le repos, les richesses & l'abondance. Cette même tête, qui nous a enfanté Pallas armée, nous la rendra, avec son olive, paisible, douce & sçavante, & suivie de tous les Arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne se fera plus de nouveaux Edits, que pour regler le luxe, & pour rétablir le Commerce. Ces grands Vaisseaux, qui avoient été faits pour porter nos armes au delà du Détroit, ne serviront qu'à conduire nos Marchandises, & à tenir la Mer libre, & nous n'aurons plus la guerre qu'avec les Corsaires. Alors les ennemis de Monsieur le Cardinal, ne sçauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont sçû que faire jusques à cette heure. Alors les Bourgeois de Paris seront ses Gardes; & il connoîtra combien il est plus doux d'entendre ses loüanges dans la bouche du Peuple, que dans celle des Poëtes. Prévenez ce tems-là, je vous conjure, & n'attendez pas à être de ses amis jusqu'à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans vôtre opinion, je n'entreprens pas de vous l'arracher par force; mais aussi, ne soyez pas si injuste, que de trouver mauvais que j'aye défendu la mienne: & je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez, quand les Espagnols auront repris Corbie.

DISCOURS PRONONCÉ AU GRAND CONSEIL,

Pour la Presentation des Lettres de feu Monsieur le Chancelier Boucherat.

MESSIEURS,

Les grandes qualitez de MONSIEUR LE CHANCELIER, la veneration de tous les Peuples pour cet illustre Magistrat, la joye universelle qui a paru au moment de son élevation, les députations extraordinaires des Compagnies Souveraines, les applaudissemens de tous les Ordres du Royaume, & pardessus tout, le choix de nôtre incomparable Monarque, me donnent toute la confiance dont j'ai besoin pour répondre à l'attente du Public, & à l'éclat d'une action si celebre.

Par Mr. le Maistre de Ferriere.

Quand on s'efforce de relever un sujet mediocre par des loüanges outrées, le murmure des Auditeurs fait naître la confusion de l'Orateur, & il ne s'aquitte qu'en tremblant d'un Eloge que la flaterie dérobe à sa bouche, & que la verité reproche à son cœur.

Je me trouve, MESSIEURS, dans une conjoncture bien opposée ; la voix publique, loin de me contredire, m'a prévenuë, pour cet Eloge que je fais aujourd'hui, & il n'est point dans le Royaume de bouches ni de cœurs qui ne l'ayent fait avant moi.

Un merite si universellement reconnu n'a donc rien à craindre de mon incapacité. Ce sont des ombres que je mets au tableau de MONSIEUR LE CHANCELIER, c'est un sacrifice que je fais volontiers à sa gloire. Trop heureux si la foiblesse de mes expressions devient pour ce grand Homme, une nouvelle espece de loüange, & si le défaut même de mon esprit marque les sentimens de mon cœur.

Il a été des Siécles, & il est encore des Etats, où les grandes dignitez ne sont pas des preuves assurées du grand mérite ; la cabale & la faction élevent les uns, les autres arrivent par le vice à des places qui doivent être la récompense de la vertu : ceux même qui devroient gouverner par leur propre raison, se laissent gouverner par les passions d'autrui ; le hasard distribuë les emplois, l'importunité les obtient, l'avarice les vend, l'ambition

l'ambition les achete, la necessité des tems les extorque.

Mais le Monarque qui nous gouverne, sçait nous préserver de tous ces malheurs; ses lumieres le garantissent de toute prévention, sa raison le défend des passions d'autrui comme des siennes, sa puissance le met au dessus de la necessité, sa sagesse déconcerte les intrigues, son autorité reünit tous les partis, sa vertu donne l'exclusion à tous les vices: ensorte que toujours guidé par la prudence & par l'équité, on peut dire qu'il est le Prince du monde qui sçait le mieux donner des emplois aux hommes, & des hommes aux emplois.

La mort nous a ravi MONSIEUR LE TELLIER: c'est une des plus grandes pertes que nous pouvions faire au dedans du Royaume, nous qui ne sçavons plus ce que c'est que d'en faire au dehors. La France au milieu de ses triomphes en a été sensiblement émûë, & j'ose dire qu'elle en auroit été inconsolable, si elle n'avoit esperé que la sagesse du Roi sçauroit remplir un si grand vuide. Nous trouvions à la verité dans le Sang de cet excellent Homme, un illustre Heritier de ses vertus, nous y trouvions un grand Ministre toûjours animé comme lui d'un zele infatigable pour la gloire du Prince, & pour le service de l'Etat: mais il falloit un Chef à la Justice. Dans cette conjoncture si importante, & pour le Prince, & pour les Peuples, chacun est attentif sur le choix qui doit décider de cette suprême Dignité, & entre un si grand nombre de bons Sujets & de Magistrats consommez, en élever un seul à ce haut faîte d'autorité & d'honneur. Ici, MESSIEURS, laissons la liberté à nos desirs, formons-nous l'idée d'un parfait Chancelier, donnons-lui toutes les qualitez qu'il doit avoir, ôtons-lui tous les défauts qui pourroient ternir l'éclat de sa Dignité. Quel homme falloit-il au Roi? Quel homme falloit-il à l'Etat? Quel homme falloit-il au Public? Un homme à qui la nature eût donné une grande étenduë & une grande force d'esprit, à qui l'étude & les emplois eussent fourni toutes les connoissances, & la religion toutes les vertus; Un homme recommandable par sa naissance, & plus illustre par son merite, qui se fût fait connoître & aimer de tout le Royaume par ses differens emplois, & qui eût réüssi dans tous les degrez de la Magistrature, avant que d'arriver à cette Magistrature universelle; d'une humeur douce, & d'une discipline severe; modeste sans affectation; populaire sans bassesse, sublime sans distraction, actif sans embarras, tranquile sans oisiveté, & vertueux sans ostentation; pourvû de genie & de capacité pour exercer une Charge si importante, de

solidité pour la soûtenir, de belles connoissances pour l'orner, & d'éminentes qualitez pour l'honorer: Un homme digne par sa seule probité d'être le Juge de tous les Juges, incapable de préoccupation & d'opiniâtreté, de précipitation & de négligence; supérieur aux passions, & né pour réformer tous les abus; éloigné de tous les vices, & destiné pour venger le Ciel, & purger le Royaume de tous les crimes: un homme assez éloquent pour exprimer les pensées du Prince le plus sensé qui fut jamais; assez prudent pour être le dépositaire du secret de l'Etat; assez sage pour être le premier disciple de la sagesse de ce Monarque; assez équitable pour être le souverain Prêtre de sa justice; assez bien faisant pour être l'organe de sa bonté; assez rempli de pieté pour être l'instrument de sa religion & de son zele: Enfin un homme qui fut le commun objet de l'estime du Prince, & de la veneration des Sujets; tout au Monarque par sa fidelité; tout au Peuple par sa médiation; toûjours prêt à representer au Prince les besoins du Peuple, & à annoncer au Peuple les volontez du Prince; semblable à cette chaîne d'or que les Poëtes faisoient sortir de la bouche de leur Hercule pour unir le Ciel & la Terre: c'est-à-dire, digne d'être, par le ministere de la parole, le lien sacré qui entretient l'harmonie du monde politique, & qui joint à ce qu'il y a de plus bas dans l'Etat, avec ce qu'il y a de plus sublime.

En vous faisant, MESSIEURS, le portrait d'un parfait Chancelier, je croi vous avoir fait celui de MONSIEUR BOUCHERAT. Vous l'avez sans doute envisagé dans ce tableau, vous l'avez reconnu à ces traits. Mais voulez-vous que j'y ajoûte les emplois de ce grand Homme, & que je parcoure en peu de mots la suite d'une si belle vie. Monsieur son Pere, Doyen de la Chambre des Comptes de Paris, homme d'une profonde érudition, d'une singuliere probité, par son merite beaucoup au dessus de son emploi, l'engagea d'abord dans la même Compagnie, où il fut autant aimé que distingué; mais il laissa bien-tôt aprés aux Officiers de ce Corps celebre le regret sensible de perdre un homme qui devoit être l'ornement de toutes les Compagnies qui auroient l'avantage de le posseder.

Il passa de la Chambre des Comptes au Parlement de Paris, où il fut pendant quelques années Conseiller & Commissaire aux Requêtes du Palais. Dans cette nouvelle dignité, il fit voir le modéle d'une capacité parfaite, & d'une probité incorruptible. Jamais on ne vit plus d'application & de patience à examiner les

affaires, plus de vivacité à les comprendre, plus de penetration à les approfondir, plus de netteté à les expliquer, plus de diligence à les expedier, plus d'équité à les décider. Mais l'élevation de son genie l'appelloit ailleurs, & cet auguste Tribunal, qui pour un si grand nombre de Magistrats est un theatre de gloire, ne fut pour lui qu'une espece d'academie & d'exercice pour passer à d'autres emplois.

Il entre dans le Conseil du Roi: mais à peine est-il Maître des Requêtes, à peine a-t'il pris place dans ce Sanctuaire de la Justice, à peine un merite aussi éclatant se fait-il connoître à un Prince aussi penetrant que le nôtre, qu'on l'envoye dans toutes les Provinces du Royaume, ou pour administrer la Justice aux Peuples, ou pour entretenir l'ordre & la discipline parmi les Troupes, ou pour remedier à des besoins differens. Il est Intendant à Soissons, en Guyenne, en Languedoc, en Champagne, le Roi le nomma Commissaire aux Etats de Languedoc, aux Etats de Bretagne; & dans tous ces emplois, Sa Majesté toûjours également satisfaite, persuadée de son zele, penetrée de sa haute capacité, le fait Conseiller d'honneur au Parlement de Paris, Conseiller d'Etat Ordinaire, & Conseiller du Conseil Royal. Ce grand Prince lui confie les commissions les plus importantes; on le voit tout à la fois Président à deux Chambres Royales; l'une établie pour retirer des biens Ecclesiastiques alienez, & subvenir aux besoins de ceux, qui couverts de playes glorieuses pour le service de l'Etat ont trouvé par la bonté du Roi dans un Hôtel magnifique, une retraite honorable, & une subsistance assurée; l'autre pour exterminer un monstre, qui se dérobant aux yeux de la Justice, n'étoit apperçû que par ses effroyables desordres, & qui se glissant insensiblement dans le Royaume, introduisoit les meurtres dans la societé civile, les parricides dans les Familles, & portoit l'alarme & la desolation dans l'Etat. En tous ces lieux, en tous ces tems, MONSIEUR BOUCHERAT est toûjours lui-même, toûjours agissant, toûjours infatigable, toûjours incorruptible, toûjours pourvû de ce genie qui suffit aux plus grandes occupations, & auquel les plus grandes occupations ne peuvent suffire; sans jamais se trouver, ni rebuté par la difficulté des affaires, ni arrêté par l'embarras, ni ennuyé par la longueur, ni étonné par l'importance, ni accablé par le poids & par la multitude.

Toutes ces differentes dignitez, dont il a été honoré, sont soûtenuës d'une naissance ancienne & illustre, par le grand nombre d'Officiers de Compagnies Souveraines qui ornent sa Famille de-

puis plusieurs Siécles. J'y remarque des Officiers en la Chambre des Comptes, des Conseillers, des Avocats Generaux, & des Presidens au Parlement de Paris. J'y trouve, Messieurs, en 1561. un Conseiller de vôtre Compagnie, qui vous rend aujourd'hui avec usure l'honneur qu'il a reçû de Vous. C'étoit beaucoup pour lui de faire partie de vôtre illustre Corps; mais c'est bien davantage pour vous de tenir de lui un Chancelier de France, qu'il vous donne pour Chef en la personne de son petit-fils.

Si nous voulons considerer Monsieur Boucherat dans ses alliances, ne sçait-on pas avec combien d'empressement la sienne a été recherchée, & avec combien de prudence il s'est choisi des Gendres recommandables par leur naissance, distinguez par leur rang, celebres par leur merite, & à qui le discernement du Prince a déja confié les plus grands & les plus importans emplois? Mais n'entreprenons point de parler ici de leur gloire, elle se trouve aujourd'hui confonduë dans celle de Monsieur le Chancelier: le Roi s'est expliqué en sa faveur, il l'a mis dans la place la plus auguste, il l'éleve à la Charge la plus éminente. Voilà le prix qui devoit couronner tous les services de Monsieur Boucherat. Voilà la recompense de son merite & de ses vertus. Etre Chancelier de France, ce n'est pas assez dire; mais être Chancelier de LOUIS LE GRAND, mais être l'ouvrage de sa raison, & l'objet de son choix & de sa préference, c'est le plus glorieux de tous les titres.

En effet, Messieurs, quand je parle de LOUIS LE GRAND, je nomme un Prince qui fait plus d'honneur au Trône, que le Trône n'en fait aux autres Rois: Un Prince, qui effaçant & relevant tout à la fois la gloire des Rois ses Ayeux, leur rend de la sienne bien plus qu'il ne prend de la leur: Un Prince qui remplit toute la Terre de l'éclat de son nom & de ses Victoires; qui comme Salomon dans sa magnificence, attire des extremitez de l'Orient des témoins de ses merveilles, ou des admirateurs de sa sagesse; & qui par des évenemens inoüis donne le plaisir à ses Sujets de voir sans sortir du Roïaume toutes les Nations de l'Univers qui viennent se prosterner à ses pieds, ou pour implorer sa clemence, ou pour satisfaire sa justice, ou pour rendre hommage à sa grandeur: un Prince qui se regardant, non pas comme un Roi, mais pour parler avec l'Ecriture, comme le Ministre du Roïaume de Dieu, consomme sa puissance aux Ouvrages de sa pieté: Un Prince qui purge le Monde, non pas de monstres imaginaires comme les Heros de la Fable; mais qui aprés avoir aboli

les Duels, étouffé le blasphême, réduit l'impieté à se cacher, sçait encore glorieusement triompher de l'Heresie ; semblable à ce fameux Conquerant dont il est parlé dans le Prophete, que Isaie 45.
Dieu appelle son Pasteur, que le Seigneur prend par la main pour le conduire à l'execution de ses desseins, à la vûë duquel les Peuples sont frappez d'admiration & de frayeur, les portes des Villes sont ouvertes, les Souverains sont mis en fuite, & le peuple d'Israël se trouve délivré d'une longue captivité : avec cette difference, que cet illustre Roi de Perse servoit un Dieu qu'il ne connoissoit pas, au lieu que nôtre Auguste Monarque adore religieusement ce même Dieu qu'il fait adorer, & brise bien moins par son autorité que par son zele, ces liens funestes, dans lesquels une erreur hereditaire retenoit un si grand nombre de ses Sujets : Un Prince en un mot qui conçoit & qui acheve toutes ces grandes choses par cette raison superieure qui l'éleve au dessus de tous les autres hommes, qui le fait dominer sur la Fortune, qui le rend maître des volontez d'autrui, & qui le met au dessus de ses propres victoires ; enfin par cette raison superieure, qui est comme le Sceptre avec lequel il regne sur ses Peuples, sur les Etrangers, & sur lui-même.

Sous l'autorité d'un tel Monarque, que ne devons-nous point esperer de MONSIEUR LE CHANCELIER ? Quel appui pour l'innocence ? Quel soûtien pour le merite ? Quel asile contre l'oppression ? Quelle exactitude dans la discipline ? Attendons-nous à voir sous un tel Chef la Justice plus honorée que jamais, préparons-nous à voir retrancher les abus qui la pourroient rendre méprisable ; & ne doutons pas que si le Ciel nous conserve ce grand Magistrat, & regle ses années sur nos vœux, il n'encherisse sur les sages desseins de ceux qui l'ont précedé, & qu'il ne perfectionne les Ouvrages de Monsieur le Tellier, & qu'il n'en entreprenne de nouveaux pour la felicité publique. Car il ne faut pas seulement envisager MONSIEUR LE CHANCELIER comme la bouche qui rend les Oracles du Prince, mais encore comme l'œil de ce même Prince, incessamment appliqué à démêler ce qui se passe dans l'Etat. C'est par cet œil vif & penetrant que les besoins des Peuples seront remarquez pour être representez au Monarque ; c'est par cette bouche que le Monarque s'expliquera de ses graces ; & c'est par ce canal heureux que nous verrons couler les effets de sa clemence & de ses bontez sur tous les Sujets de son Royaume.

Mais, MESSIEURS, dans cette joye publique personne n'en doit avoir une si particuliere que vous. Entre toutes les Compa-

gnies Souveraines, il n'en est point qui touche de si prés à MONSIEUR LE CHANCELIER. Quand le Roi donne un Chancelier à toute la France, il vous donne un Chef, il est vôtre premier Président né. Pour les autres Compagnies, il est l'Intelligence qui les fait mouvoir; mais à vôtre égard, il est l'ame qui vous anime. Que si les grandes & indispensables occupations pour le service du Prince & de l'Etat vous privent de l'honneur de le voir souvent à vôtre tête, il en est encore comme de l'ame qu'on ne voit point, & qui ne laisse pourtant pas de se rendre sensible dans le corps par les operations qu'elle y exerce. Car si MONSIEUR LE CHANCELIER ne préside pas en personne à vôtre Compagnie, son esprit préside à vos Arrests, & ils sont toujours formez avec une telle équité, qu'il est aisé de reconnoître que vous êtes les plus proches de la source de la Justice, & que ce Genie Tutelaire des Loix qui vous anime, vous les inspire.

Que nous reste-t'il, MESSIEURS, sinon de souhaiter que cette parfaite union d'une si grande Ame avec vôtre illustre Corps dure long-tems; que les Peuples joüissent pendant une longue suite d'années de ce don précieux que le Roi fait à son Roïaume; qu'ils en recuëillent tous les fruits, dont les merveilleuses qualitez de ce grand Ministre de la Justice leur donne lieu de se flater; & que les vœux de toute la France soient comblez par la longue & heureuse vie du Monarque, à qui le Ciel a inspiré un si digne choix.

HARANGUE SUR LA PUBLICATION des Lettres d'une grande Charge.

On vient de me donner ce second Discours de feu M. Mascaron. Il le prononça sur le sujet dont nous avons déja parlé; & je ne doute pas que l'on ne soit bien aise de voir de quelle façon il aura traité deux fois la même matiere.

MESSIEURS,

Si je n'ai pas les parties necessaires pour parler dignement devant une Compagnie si celebre que la vôtre, & s'il faut (quelque médiocre que soit mon talent) que j'entretienne ici d'excellens

Auditeurs, & des Juges illustres; j'ai pour le moins ce bonheur, de ne traiter devant vous que de si grands sujets, qu'ils se soûtiennent d'eux-mêmes, des matieres si augustes, qu'elles n'ont pas besoin du secours de mon industrie. Il y a environ deux ans, que j'eus l'honneur de presenter en ce même lieu, pour feu Monsieur le Duc de Brezé, les Provisions de l'une des plus belles Charges de la Couronne, & le Roi ayant donné cette même Charge à la Reine Regente sa Mere, elle a daigné me choisir, pour porter ici la parole en son nom. Cette Auguste Princesse m'a honoré d'un emploi, qui surpassoit autant mon ambition, qu'il est au dessus de mes forces. Mais j'ai trouvé en l'une & en l'autre de ces actions, un champ si fertile, que ma foiblesse en a été beaucoup soulagée; & des Juges si favorables, que pour les persuader, je n'ai pas eu besoin de recourir aux secrets de l'Art, à la magnificence du Stile, ni à l'éclat des Figures. En effet, ne ferois-je pas pour nôtre grande Reine, un Panegyrique pompeux, & bien achevé, quand je ne vous donnerois qu'un simple recit de son illustre vie; & si alors je me fusse contenté de vous redire ce que contenoient les Lettres de Provision, de celui, à qui son Prince même donnoit de si beaux Eloges, ne demeurerez-vous pas d'accord, que j'aurois suffisamment relevé son merite & sa gloire?

Il vous souviendra peut-être, que je vous parlai de l'éminence de sa Charge, de l'éclat de ses vertus, de la generosité de ses combats, & du lustre de sa Famille; & que dans une vie si courte, je trouvai dequoi vous entretenir assez longuement. Qu'elle a peu duré, MESSIEURS, aprés le jour, auquel vous prononçâtes un Arrest si celebre en sa faveur! Que la joie que vous eûtes, de voir prêter le serment à un homme qui faisoit toûjours plus qu'il ne promettoit, a été bien-tôt changée en larmes, & que sa pompe funebre a suivi de prés son triomphe! Il jura de servir fidelement le Roi dans cette Charge, d'y employer ses soins, ses biens, & sa vie: Il a fort bien dégagé sa parole, il a fidélement accompli tout ce qu'il avoit promis; & parce que c'est donner deux fois, que de donner promptement, il n'a pas voulu être tardif à s'acquitter de sa promesse. Dés la premiere occasion où il a commandé, aprés qu'il eut prêté le serment entre vos mains, il a fait une dépense de Roi, plûtôt que de General d'Armée. On a vû paroître dans un Siége, & dans une Armée navale, en sa table, & en ses équipages, toute la magnificence de la Cour, pendant qu'on voyoit éclater en sa personne toute la valeur d'un Conquerant; & enfin, pour ne manquer à rien de tout ce qu'il vous avoit promis, il a donné

sa vie au Roy dans un combat, où le malheureux sort des armes a choisi cette Tête illustre, au milieu des dix mille hommes, & l'a abbatuë au moment que la Victoire l'alloit couronner.

Nôtre grande Reine ne desapprouvera pas, que j'aye mêlé dans un Discours qui regarde sa gloire, celle d'un Heros de qui elle faisoit tant d'estime, & dont la genereuse mort a été suivie de cet avantage, que le Roi a jugé sa dépoüille si grande & si précieuse, qu'il en a voulu gratifier la Personne du monde, à qui il doit le plus d'amour & de respect. Si nous voyons donc qu'une Reine, toute brillante de grandeur & de majesté, fait éclater aujourd'hui parmi les fleurons de sa Couronne, une Charge que possedoit son Sujet; s'il a fallu recourir à une Personne si relevée pour l'exercer aprés lui, il faut qu'elle ait été portée, par ce grand homme, à un haut point de gloire; & comme on vit autrefois, aprés la mort du fameux Bertrand du Guesclin, que personne ne vouloit remplir la Charge de Connétable, il semble qu'on ne pouvoit faire succeder qu'une Tête couronnée, à celui qui avoit toutes les inclinations d'un Monarque.

Cette Auguste Princesse, Messieurs, avoit encore les larmes aux yeux pour une mort si funeste, lorsque l'interêt de l'Etat l'a comme forcée d'accepter la charge de grand Maître, Chef & Surintendant General de la Navigation & Commerce de France; des Provisions de laquelle je vous demande en son nom la publication. Il est évident, que le Roi a cherché le moyen de réparer avantageusement nôtre perte, en nous faisant un don si précieux & si rare. Nous en avons écouté l'Oracle; nous venons d'entendre les motifs de son choix; nous reverons ceux qui nous sont cachez, & pour qui nôtre curiosité seroit criminelle: Et vous apprendrez aux Peuples, par vôtre exemple, Messieurs, ce que vous leur ordonnerez par vos Arrests. Vous leur apprendrez à rendre une parfaite obeïssance aux volontez du Prince, qui n'use de son autorité, en cette occasion, que pour leur accorder une grace, qu'ils n'auroient osé demander. Mais aprés avoir beni mille fois le Ciel, qui lui a inspiré une pensée si favorable à ses Sujets, il ne sera pas hors de propos de considerer l'extrême obligation que nous avons à nôtre grande Reine, de ce qu'elle a bien voulu augmenter ses soins & ses inquietudes, en acceptant une Charge si penible, & dont les fonctions principales ne regardent que la felicité des Peuples.

Aprés vous avoir proposé le sujet de mon Discours, dont la grandeur ne m'est pas inconnuë, je me plaindrois volontiers de la

foiblesse de mon genie, que je connois encore mieux, si l'Auguste Personne, que mes défauts offenseront le plus, ne m'avoit elle-même ordonné de parler sur cette matiere. Il semble donc, MESSIEURS, que vous soyez en quelque sorte obligez d'excuser des défauts qui ne sont pas volontaires, ou que pour me favoriser encore davantage, vous deviez vous persuader, que comme Dieu ne refuse jamais les graces necessaires pour accomplir ce qu'il ordonne, les Souverains qui sont ses vivantes images, ne font jamais de commandement à leurs Sujets, sans leur donner en même tems des forces pour l'execution.

La dignité Royale contient dans sa vaste capacité, toutes les Charges que les Rois donnent à leurs Sujets; elles ne sont que des raïons de ce Soleil, qui possede en éminence & d'une noble maniere toute la force & toute la vertu des corps sujets à ses influences. Aussi dans les commencemens des Monarchies, les Rois faisoient eux-mêmes toutes les fonctions, dont ils se déchargent à present sur leurs Officiers. Ils commandoient toujours leurs Armées en personne; ils écoutoient les plaintes de leurs Sujets, & leur rendoient justice de leur propre bouche; ils faisoient tous leurs Traitez avec leurs voisins, sans y employer le ministere d'autrui. En effet, il semble, que comme en la Nature, les corps n'ont plus de pesanteur quand ils sont dans leur centre, l'Autorité, quelque grande qu'elle soit, ne devroit point peser aux Rois, à qui le Ciel l'a destinée. De là vient que les entreprises où ils agissent en personne, réüssissent d'ordinaire beaucoup mieux que celles dont ils se reposent sur la conduite des autres.

Cette maniere d'agir n'est plus pourtant en usage dans nôtre Politique, & deux raisons l'ont fait abroger, presque dés son commencement; dont l'une est la foiblesse de l'esprit humain, lequel étant borné dans ses puissances, & dans ses operations, n'a pû suffire à toutes les fonctions necessaires à la conduite d'un grand Etat: Cette foiblesse a contraint les Souverains, de choisir des Officiers pour se soulager, & de leur confier une partie de l'administration des affaires, se réservant toujours ce pouvoir éminent & leur autorité, en tout ce que les Sujets executent par leur ordre.

L'autre raison est tirée de l'Ambition des Princes, & de l'amour qu'ils ont eüe pour le faste, & pour la grandeur; ils ont crû qu'il falloit donner de grandes Charges à leurs Sujets, pour avoir l'avantage d'être servis par des personnes d'éminente dignité; & qu'il importoit à l'autorité Royale, de voir au pied du Trône, ceux que leurs emplois élevent sur la tête des autres. Aussi voïons-

nous que parmi les Romains, dont le pouvoir est allé au plus haut point où la grandeur mortelle puisse atteindre, c'étoit une des maximes de leur ambitieuse Politique, de ne pas dépouiller les Rois qu'ils avoient subjuguez, ou du moins d'en substituer d'autres en leur place, qu'ils rendoient tributaires, & qu'ils obligeoient, non-seulement à venir de tems en tems flechir le genoüil devant le Senat, mais encore faire la cour au moindre Senateur qui allât dans leur Royaume, pour son divertissement. Ils en userent de la sorte, afin que les Têtes couronnées fussent les victimes de leur orguëil, & les instrumens de la servitude qu'ils vouloient imposer à toute la Terre. Mais sans aller si loin, nos Rois n'ont-ils pas autrefois démembré de leur Royaume de grands Duchez, & des Provinces importantes, dont ils ont investi des Princes, de qui les descendans ont entrepris de leur ravir la Couronne; sans qu'ils ayent prétendu autre fruit de ces investitures, que la vanité d'avoir de grands Princes pour Vassaux, & de les faire assister à leur Sacre, en qualité de Pairs de France?

S'il n'y a donc que la Foiblesse & l'Ambition qui ayent obligé les Souverains à donner de grandes Charges à leurs Sujets, considerons, je vous prie, Messieurs, quelle est la force & la moderation de nôtre vertueuse Reine; puisqu'au milieu de la Pompe, dont elle est environnée, parmi les occupations importantes, & les soucis continuels que lui donne son heureuse Regence, elle a la bonté d'accepter une Charge qui l'accable de mille nouveaux soins: mais une Charge qui bien loin d'ajoûter quelque chose à sa grandeur, sembleroit déroger aucunement à celle de son caractere, si elle ne recevoit de l'Auguste Personne qui la possede aujourd'hui, l'éclat qu'elle donneroit à un autre. Au lieu de se faire servir & reverer par de Grands-Maîtres de la Navigation, & du Commerce de France, elle daigne servir elle-même en cette qualité; & au lieu de demander compte aux autres d'une administration si importante au bonheur des Peuples, elle veut être la comptable, & ne pas confier à d'autres mains que les siennes le soin de nôtre felicité.

Ne vous étonnez pas aprés cela, Messieurs, si je m'écarte des regles ordinaires: il faut traiter un sujet si rare & si nouveau, d'une maniere qui ne soit pas commune. On est accoûtumé en de semblables actions, de s'étendre sur les loüanges de l'Officier dont on represente le pouvoir, d'élever bien haut son merite & sa condition, pour montrer qu'il est digne de la faveur que le Prince lui a faite: mais nous ne pouvons parler ici de la naissance, ou des

vertus de nôtre Auguste Princesse, pour montrer combien elle s'abaisse en acceptant cette Charge ; & au lieu d'exalter la liberalité du Prince qui donne, il faut benir mille fois la modestie d'une Reine, qui ne refuse pas le partage d'un Sujet.

Je m'abuse, MESSIEURS, nous devons mille actions de graces à nôtre jeune Monarque, pour la magnificence dont il use en cette occasion ; mais c'est à nôtre égard que sa profusion est extrême : car il ne donne pas cette Charge à la Reine sa Mere, il donne plûtôt cette sacrée Personne à une Charge, qui quelque grande qu'elle soit, n'a rien que de mediocre, devant une Majesté si éclatante. Il fait un present à ses Sujets, qui marque en même tems & son pouvoir & son impuissance, (s'il m'est permis de parler ainsi,) puisqu'en nous donnant la chose du monde la plus précieuse & la plus estimable, il épuise entierement sa liberalité. Ce n'est donc pas l'élevation de cette Princesse qui doit produire nôtre bonheur, c'est de son abaissement que nous le devons attendre ; & par un effet de bonté, qui ne trouve point d'exemple dans l'Histoire de tous les Siécles, une Reine que son caractere éleve au dessus de toutes les grandeurs humaines, descend volontairement de son Trône, & se mêle en quelque façon dans la foule de ses Sujets, pour voir de plus prés leur misere, & pour être mieux informée des necessitez qui les pressent.

C'est pour rendre nos Navigations assûrées & nôtre Commerce heureux, qu'elle a pris la Surintendance de la Navigation & du Commerce ; c'est pour donner la seureté à nos Côtes, qu'elle veut se charger de nouvelles inquietudes ; c'est pour ramener l'abondance dans nos Villes & dans nos Maisons, qu'elle ne refuse pas d'épuiser son esprit par des soins assidus ; & c'est enfin pour assûrer nôtre repos qu'elle va redoubler sa vigilance : si bien que nous la verrons travailler aujourd'hui de la même main, & avec le même bonheur, à la grandeur de l'Etat, & au rétablissement du Commerce.

Cette source feconde de la richesse des Peuples, dont le cours est si fort diminué & diverti par les guerres, par les dépredations, & par les naufrages, ne peut revenir à sa premiere abondance ; si elle ne trouve du secours dans une Charge qui en doit ouvrir tous les canaux, & détourner tous les obstacles. Cette Charge aussi ne pourroit produire l'effet que nous souhaitons, si elle n'étoit point en une main puissante ; & il n'y en a point au monde de plus forte, ni de plus redoutable, que celle de nôtre grande Reine, qui ne soûtient pas seulement le pesant fardeau de cette Monarchie, mais qui

l'éleve au plus haut point de gloire, où elle soit jamais arrivée.

Chacun sçait, Messieurs, que la Mer est un Element rebelle qu'on ne dompte pas aisément, c'est le Theatre de l'inconstance & des naufrages. Quand elle presente son sein, quelque uni, & quelque paisible qu'il paroisse, elle presente un abîme insatiable. Ses calmes sont décevans, ses tempêtes sont horribles: elle dévore les flots tout entiers, elle engloutit même des Villes & des Provinces, dont elle laisse encore paroître quelques édifices pour montrer toûjours à la Terre des marques de sa fureur; & comme si ce n'étoit pas assez de nous cacher des écüeils, où nous voyons briser nos Vaisseaux, & perdre tout le fruit de nôtre industrie, elle a voulu encore faire échoüer l'esprit humain par l'inégalité rapide de son flux & de ses marées. Toutefois ce même Element qui nous donne tant de sujets de plainte, a de si beaux intervalles, & (pour ainsi dire) des caprices si favorables, qu'on ne veut pas même que ce soit un Problême à proposer: Si la Mer nous est plus dommageable qu'utile. Pour nous persuader en sa faveur, on nous dit qu'elle est le lien de la societé des hommes, & la ligne de communication qui les attache si utilement les uns aux autres. Que cette liaison a perfectionné tous les Arts & toutes les Sciences; que sans elle tout nous paroîtroit incroyable, parce que nous ignorerions ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans la Nature; qu'il n'y a que la mer qui nous puisse donner en abondance, & avec commodité les choses necessaires; que nous ne tenons que de sa profusion les superfluës, & que sans elle nous ne connoîtrions ni la pompe, ni la magnificence; qu'elle verse abondamment les richesses aux Peuples, qui par tout ailleurs suent & travaillent beaucoup pour acquerir peu de chose; & qu'enfin la Navigation est le plus noble effet de l'industrie des hommes, & la plus illustre marque de la fermeté de leurs courages.

Mais dans la Politique ancienne & moderne, c'est un principe indubitable, que rien ne peut contribuer si puissamment à la grandeur d'un Etat, que la mer & les forces navales; que c'est par là que les petits deviennent grands, & que les grands peuvent devenir les Maîtres de tous les autres. Il me feroit aisé de prouver cette proposition par une induction tirée du progrés & de la décadence de toutes les Monarchies: mais bien qu'elle ne fût pas éloignée de mon sujet, je ne veux pas m'y engager. Sans aller chercher des exemples dans la Monarchie des Assyriens, ou dans celle des Perses, qui sont des Terres presque inconnuës de l'Histoire; je remarquerai briévement qu'en celle des Grecs, dix-huit

Peuples du Continent de la Grece, de l'Asie, ou des Isles voisines, gagnerent les uns sur les autres l'Empire d'Orient durant huit cens ans, & furent les Maîtres, ou les vaincus à mesure qu'ils étoient forts ou foibles sur la Mer; ce jeu de la Fortune ayant commencé par ceux de Crete sous Minos, & fini par les Atheniens, qui recuëillirent cette puissance de la main des Eginetes, qu'ils traitoient aprés avec cette ingenieuse cruauté, de faire couper le pouce à tous ceux qui tomboient entre leurs mains, pour les rendre inutiles à la Navigation. Et si la legereté naturelle des Peuples de la Grece, ou le Commerce des Asiatiques, qui corrompit enfin les mœurs des Atheniens, ne les eussent empêchez de se prévaloir d'une si favorable situation : ou s'ils n'eussent pas eu en tête la Vertu de Sparte, qui fut toujours un contre-poids à la puissance d'Athenes; il est certain que les Grecs n'auroient pas laissé aux Romains l'avantage qu'ils ont eu de se rendre Maîtres de toute la Terre.

Mais il est certain aussi que les Romains firent le premier pas vers l'Empire du Monde, lorsqu'ils prirent résolution de passer ce Détroit du Phare de Messine, que les fabuleuses Carybdes rendoient en ce tems-là si formidable. Ce Peuple vertueux, mais jusques alors extrémement rustique, voulut donner du secours à ceux de Messine, qui lui en avoient demandé, sans sçavoir pourtant qu'il s'agissoit en cette entreprise du commandement de l'Univers entre Rome & Carthage. Il commença par la Sicile à subjuguer des Etats, en faisant semblant de les proteger, (ce que les Romains sçûrent depuis si bien pratiquer :) mais tout cela ne se pouvoit faire sans des forces navales, dont les Romains n'avoient pas l'usage, ni presque la connoissance. Il fallut pourtant dresser une Flotte pour combattre les Carthaginois, qui étoient en Mer; & l'on vit dans cette premiere tentative un prodige incroyable, & que le témoignage de tous les Historiens ne nous persuade qu'à peine. Les Romains mirent à la voile une Armée navale de cent soixante vaisseaux, pour la construction desquels, le premier coup de coignée ne fut donné que deux mois auparavant, pour abattre le bois que l'on y devoit employer. En effet, cette premiere Guerre Punique leur ayant réüssi, ils virent augmenter leur puissance, & leur ambition de telle sorte, qu'en moins de deux cens ans, l'Empire du Monde fut entre les mains de ceux qui en cinq siécles avoient eu de la peine à se rendre Maîtres de l'Italie.

Aussi leur politique ne trouva point de moyen plus assûré pour conserver cette grandeur immense, que de tenir toujours deux

Armées navales en état, dont l'une avoit son poste à Brundase, pour faire la loi à tout l'Orient, & l'autre à Misene, & depuis à Ravenne, pour tenir en bride les peuples d'Occident. Et nous remarquons en la décadence de cet Empire, & même du tems de Marius, qu'il n'y a eu que les Villes maritimes qui ayent sauvé l'Europe de la domination des Gots, & des autres Nations Septentrionales, & qui nous ayent donné le moyen d'arrêter leurs inondations. Ces peuples barbares n'ont presque jamais été défaits, que dans les Provinces voisines de la Mer, où ils se trouvoient dépourvûs de toutes choses, à cause qu'ils manquoient de Ports & de forces navales.

L'Empire des Otomans n'a eu qu'une grandeur médiocre, tant qu'il a été renfermé dans le Continent, ou vers les mauvaises Rades de la Mer Noire; & il s'est accrû en cent ans aprés la prise de la Morée & de Constantinople, plus qu'il n'avoit fait en six cens ans auparavant. On n'impute les grands avantages que les Anglois ont eu autrefois sur nous dans la France, qu'à la négligence de nos Rois, qui ne prirent jamais aucun soin de se rendre forts sur la Mer, pour s'opposer à leurs trajets, pour entreprendre sur eux, & pour les réduire à la défensive. Aussi Charle le Sage s'étant apperçû de ce défaut, dressa une grande Armée navale sous son Admiral Jean de Vienne, qui lui servit grandement à chasser les Anglois de ce Royaume, où ils ne seroient jamais rentrez, si la foiblesse de son Successeur, & les factions qu'elle engendra dans la Cour ne leur en eussent ouvert le chemin.

Fut-il jamais une Puissance plus abbatuë que celle des Venitiens aprés la journée de la Giraddade, qui leur fit perdre tous leurs Etats de Terre ferme? Mais ayant conservé leurs Isles, & leurs Villes maritimes, ils ne résisterent pas seulement à cette formidable Ligue de toute l'Europe, qui avoit juré leur perte; mais ils chasserent peu de tems aprés les Princes liguez de toutes leurs Conquêtes. Malthe, qui n'est qu'un écüeil fortifié, & une Isle que l'ancienne Geographie ne connoissoit presque pas, tient aujourd'hui en échec les Côtes du plus grand Empire du Monde, avec cinq ou six Galeres & quelques Vaisseaux. Il n'est pas besoin de recourir à la memoire de nos Peres, pour apprendre quels ont été les commencemens de la Republique de Hollande. Nous avons presque vû sa petite & foible naissance, & ses progrés miraculeux dans l'Europe, & dans le nouveau Monde; progrés si grands, qu'ils ont forcé un des plus grands Rois de la Terre, de leur ceder l'Empire de la Mer, & de traiter de Souverains, ceux

qu'il vouloit châtier comme des Sujets rebelles. Et sans aller plus loin, confessons librement, que si l'Espagne doit au bonheur de ses navigations, ces sources inépuisables de richesses, qui lui ont donné tant de prosperitez dans l'Europe, la France ne doit qu'au rétablissement de ses forces navales, les grands avantages qu'elle a remportez sur les Espagnols, depuis la rupture.

Il étoit donc à souhaiter, MESSIEURS, qu'une Charge si importante, & qui nous peut produire tant de biens, tombât en une main puissante, & capable d'en tirer tous les avantages qu'elle nous peut donner. Celle de nôtre grande Reine, dont le Sceptre est le moindre ornement, est sans doute la plus puissante de tout l'Univers: elle regle le cours de toutes les affaires de l'Europe: elle fait mouvoir toutes ces machines, dont la direction est si difficile & si delicate: elle dispose leurs mouvemens avec tant d'ordre & de justesse, que ce qui les meut demeure immobile sur sa base; & elle agit enfin dans le Gouvernement de l'Etat avec tant de force, qu'elle lui fait goûter un parfait repos dans l'agitation universelle du Monde.

Cette main est pesante & redoutable aux Ennemis de la France, elle lance sur eux des foudres qui donnent la peur par tout où ils ne produisent pas un plus grand effet; & bien qu'elle n'agisse pas immediatement dans la prise des Places ou dans le gain des batailles, elle y contribuë par ses ordres d'une maniere excellente: & il ne s'y fait rien de grand, ni de memorable, que par le concours de cette main puissante. Tant d'Armées en ont senti la pesanteur: tant de Villes imprenables ont cedé à son effort durant sa Regence: tant de Provinces éloignées ont baisé la chaîne qu'elle leur a presentée, que c'est à ce sujet qu'on peut dire avec grande raison, que les Rois ont les mains longues, puisque celle de nôtre illustre Regente, sans partir de son Trône, ébranle, ou affermit celui de tous les Princes de l'Europe.

Mais, auguste & Roïale Main, vous n'étes pas moins aimable que puissante, vous n'étes pas moins douce aux Sujets, que redoutable aux Ennemis. Si vous lancez des foudres, le soin de nôtre repos vous les arrache avec violence, & ne les fait tomber que sur ceux qui le veulent troubler. Vous êtes cet amour foudroyant, dont on voyoit la Figure sur le bouclier d'Alcibiade. Vous nous apprenez que la noble colere n'est pas incompatible avec la douceur, & que même elle peut lui servir d'ornement. Vous portez ce grand fardeau de la Regence; mais vous nous soulagez en même tems de la moitié des maux qui suivent la guerre, pour nous délivrer bien-tôt de

tous les autres ; & il seroit difficile de concevoir jusqu'où ira nôtre bonheur, s'il n'a point d'autres bornes que le pouvoir & l'autorité du Sceptre que cette main porte si dignement.

Nous voyons tous les jours dans la Nature, Messieurs, que lorsque le Soleil, qui en est le pere, veut prendre un soin particulier de quelque corps sujet à ses influences, il produit en sa faveur des effets extraordinaires. Ses raïons percent jusqu'aux abîmes, & vont chercher un mineral prés du centre de la terre, pour en faire le Roi des metaux ; & dans le plus rigoureux hyver, lorsque la terre est dépoüillée de tous ses ornemens, il conserve les feüilles & la verdure d'un Arbre qui lui est consacré. Je remarquerai en passant, qu'il semble que nous portions ce respect aux inclinations d'un si bel Astre, en ne nous servant que de l'Or, ou des Lauriers, pour faire les Couronnes des Rois & des Conquerans. Ainsi, lorsque les Souverains, dont la vigilance embrasse tout ce qui est renfermé dans l'étenduë de leurs Etats, en considerent quelque portion d'une maniere extraordinaire, lorsqu'ils en prennent un soin tout particulier, il en revient sans doute de grands avantages à tout ce qu'ils regardent de cette sorte. Si leur inclination se porte à favoriser un de leurs Sujets, quand même il n'auroit ni condition, ni merite, la pompe & la grandeur l'environnent aussitôt. S'ils trouvent un lieu qui leur plaise, fût-il le plus sauvage du monde, ils le rendent en peu de tems agréable par la belle structure des bâtimens, & ils font d'un desert inhabitable, le theatre de la magnificence.

Vous étes trop éclairez, Messieurs, pour n'avoir pas déja fait vous-mêmes l'aplication de ce que je viens de dire, & vous avez consideré assez souvent que nôtre Auguste Regente, dont le pouvoir absolu regle les fonctions de tous les Officiers, & de toutes les Charges du Roïaume ; ayant accepté celle de Grand'Maître de la Navigation & du Commerce, ne peut s'être chargée de ce soin particulier, sans qu'il nous en revienne de grands avantages. Cette Roïale main en tirera des fruits, qu'il n'est pas au pouvoir d'un Sujet de nous donner. On verra bien-tôt respecter ses Etendarts aux lieux, où ceux de ses Ancêtres n'ont pas encore paru, il n'y aura plus au monde de terres inconnuës, elle en achevera la découverte qu'ils ont commencée ; & bien que la France ait dans la fertilité de son terroir d'inépuisables Mines de veritables richesses, le bonheur des Navigations qui se feront sous son autorité, ouvrira de nouvelles sources, que la Providence a cachées jusques ici à la curiosité, ou à l'avarice des hommes.

Mais

Mais ſans recourir aux expeditions, ne demeurez-vous pas d'accord, MESSIEURS, que lorſque cette main puiſſante travaillera au rétabliſſement de nôtre Commerce, les Provinces où nos Vaiſſeaux ont accoûtumé d'aborder & de trafiquer, n'ont rien de bon ou d'agréable, dont la France ne ſe prévale, avec autant d'abondance & de commodité, que les terres qui les produiſent. Tout ce que l'Art peut inventer, tout ce que l'induſtrie peut faire, tout ce que l'eſprit de l'homme peut découvrir parmi les Nations les plus éloignées, tout ce qu'il y a dans leurs Contrées de neceſſaire à la vie, de commode, ou de ſuperflu, tout ce qui peut ſervir au beſoin, à la bienſéance, ou à la pompe; ne ſera-t'il pas en nôtre diſpoſition par l'établiſſement des grandes Compagnies du Commerce, qu'on dreſſera ſous une protection ſi aſſûrée? Et au lieu que Dieu nous châtie quelquefois par l'abondance des denrées qui n'ont ni cours, ni débit, nous verrons aborder chaque jour dans nos ports les Etrangers, qui beniront l'heureux Royaume où cette grande Reine commande avec tant de douceur & de juſtice, où ils trouveront largement ce qu'ils ne ſçauroient trouver dans le païs de leur naiſſance: & nous les forcerons d'avoüer, que ce n'eſt que pour nous enrichir qu'ils traverſent les Mers, & qu'ils creuſent la terre juſques aux abîmes.

De qui pouvons-nous eſperer la ſûreté de nos Côtes, que de celle, qui durant ſa Regence a rendu juſques aux plus petits Bourgs de nôtre Frontiere, inacceſſibles à nos Ennemis, & qui a étendu ſi loin les bornes de nôtre Empire? De quel Phare plus brillant pourrions-nous être éclairez durant la tempête, ou durant la nuit, que de l'auguſte Nom d'une Princeſſe, dont la prudence n'a pas calmé, mais prévenu tous les orages, qui apparemment devoient agiter cet Etat durant une Minorité? Quel Pole plus aſſûré? Quel Aſtre plus favorable pourrions-nous ſuivre pour rendre nos Navigations heureuſes, que les Ordres, & les Congez d'une grande Reine, dont la pieté jette un éclat ſi beau, & brille d'une ſi vive lumiere?

Ne craignons pas, MESSIEURS, que la foibleſſe du ſexe ſoit un obſtacle à la force que cette Charge demande: Car, *ſi les Lys ne filent point*, nôtre illuſtre Reine Regente ne s'adonne pas non plus à un exercice ſi bas; Elle ſçait bien dompter des Monſtres, mais elle ne ſçait pas manier le Fuſeau. Auſſi cette Charge ne change point de nom entre ſes mains, parce que la grandeur de ſon ame eſt au deſſus de toutes les foibleſſes de la Nature. Et comme on dit de la premiere Agrippine, que l'amour

qu'elle portoit à Germanicus son mari, & la passion qu'elle avoit pour la fortune de ses enfans, lui avoient donné le cœur & la fermeté d'un homme; nous pouvons dire librement, que la même cause a produit le même effet en la personne de nôtre grande Reine. Regardons-là donc aujourd'hui, MESSIEURS, sans sortir de nôtre exemple, comme cette ancienne Heroïne arrivant à Brunduse, au retour de son funeste voyage de Syrie; regardons-la, dis-je, au milieu de son Armée navale, tenant entre ses bras l'Urne fatale, pleine des cendres de son illustre Epoux, ayant à ses côtez les précieuses reliques de son naufrage & de jeunes Princes, qui sont l'unique objet de son amour, & de ses esperances; car au milieu de cet appareil funébre, & d'un spectacle si touchant, nous ne laisserons pas de voir la pompe d'un Triomphe, dans les acclamations universelles des Peuples qui l'attendent sur le rivage, qui la regardent avec autant d'admiration que de tendresse, qui benissent mille fois son heureuse fecondité, & qui lui souhaitent toutes les prosperitez que sa Vertu mérite.

Mais à quoi nous serviroit-il, MESSIEURS, que cette Charge fût dans une main puissante; si le cœur qui la fait agir & qui en doit regler tous les mouvemens, n'étoit plein d'une inclination bienfaisante, de cette feconde volonté des Princes, qui pour faire du bien aux hommes, n'ont presque qu'à leur en souhaiter? Les Atheniens avoient une si haute estime pour Alcibiade, qu'ils croyoient ne pouvoir être battus sous sa conduite, que de son consentement. Quelque bonne opinion qu'ils eussent pourtant de sa valeur & de sa fortune, ses intentions & sa fidelité leur étoient extrémement suspectes. L'Antiquité a vû des monstres dans le Trône, qui sont bien allez plus avant, & qui se sont piquez de faire voir, tout ce qu'un pouvoir absolu joint à une extrême licence, pouvoit executer d'étrange & de funeste. On en a vû qui ont apprehendé que la Posterité ne se souvînt de leur Regne, si quelque tragique accident ne le rendoit memorable: croyant que les desolations publiques étoient les plus illustres marques de leur autorité. Mais comme la condition des Sujets est extrémement déplorable sous des Princes si inhumains, la nôtre pourroit-elle être plus heureuse que sous la Regence d'une Reine, qui ne croit pas que son pouvoir éclate si hautement dans l'abaissement des Ennemis de l'Etat que dans la felicité de ses Sujets, & qui bien qu'elle voye toute l'Europe à ses pieds, ne se persuadera jamais d'être puissante, que lorsque nous serons heureux?

En effet, quels desirs pourroit produire un cœur qui ne se regle que par les volontez adorables de celui, *qui souhaite ardemment le salut de tous les Hommes*? Un cœur qui n'est pas moins entre les mains de Dieu, par sa profonde pieté, que par l'autorité qu'il s'est réservée d'y tenir celui des Rois, ne sçauroit produire d'autres mouvemens, que ceux que lui inspire cette divine Providence, si favorables aux hommes. Il ne faut attendre que des graces, de celle qui suit le même exemple qu'elle adore; & l'assidu commerce que nôtre Reine entretient avec la source inépuisable de tous les biens, lui a sans doute appris que les Souverains effacent le caractere de la Divinité, dont ils font leur plus digne Eloge, lorsque le bonheur des Sujets n'est pas la regle principale de leur conduite.

Son Trône sera donc nôtre favorable Asyle, parce que les Autels ont toûjours été le sien; & le libre accés que sa Pieté lui donne vers Dieu, lui inspirera la douceur & la compassion, avec laquelle il faut regarder les Hommes. Aussi ne sort-elle jamais de ces divins entretiens, qu'avec un visage lumineux, comme celui du grand Legislateur des Hebreux; mais elle en sort pour aller frapper des rochers, pour ouvrir des sources dans le Desert, & pour combattre les obstacles qui s'opposent au soulagement de son Peuple. Leur dureté cedera enfin à la force de ses Prieres, ces sacrées vapeurs serviront de matiere aux rosées celestes: & lorsque nôtre pieuse Reine se dérobe aux pompes de la Cour; lorsqu'elle fait sa retraite dans de saintes Solitudes, ne vous imaginez pas, MESSIEURS, qu'elle y aille chercher son propre repos, elle y va chercher le nôtre: Elle sort du monde, pour trouver le point que demandoit ce fameux Archimede; mais au lieu de s'en servir pour détruire l'Univers par la force de ses Machines, c'est de là qu'elle tâche d'arrêter les violentes agitations par l'ardeur de ses Prieres.

On dit communément que la Mer inspire la dévotion à ceux qui navigent, qu'elle les oblige à recourir au Ciel à toute heure; parce qu'elle les éloigne de tout secours humain. Les dangers frequens qui les tiennent si souvent à deux doigts du naufrage & de la mort, leur apprennent à invoquer avec respect la Majesté de celui qui tient la clef des abîmes. Mais bien que nôtre grande Reine n'ait pas besoin de recourir à de semblables moyens, pour exciter sa Pieté; elle ne desapprouvera pas pourtant de trouver dans cette Charge des motifs particuliers, qui l'obligeront à redoubler l'ardeur de ses Prieres. Elle entrera dans une connoissan-

ce plus grande & plus entiere de la necessité de ses Sujets, des travaux qu'ils souffrent ; & des perils ausquels ils s'exposent, pour l'établissement de leur petite fortune ; & à la vûë d'un objet qui remplira son cœur de compassion, elle demandera ardemment à la Bonté divine des vents favorables, des Navigations heureuses, & toutes les Benedictions qui peuvent rendre au Commerce l'abondance & la sûreté.

Aprés avoir affermi l'esperance de nôtre bonheur sur une base si solide, il est presque inutile d'en chercher d'autres fondemens ; mais pourrions-nous voir dans l'Ame de nôtre Auguste Princesse, de si nobles inclinations, & tant de vertus éclatantes, sans redoubler nôtre confiance, & sans passer de l'esperance à la certitude ? La Vertu est une cause necessaire, qui produit toûjours son effet, quand la matiere est disposée ; c'est une source qui ne tarit jamais, parce qu'elle n'emprunte pas d'ailleurs son fonds, & son abondance : & comme elle agit au dehors par un principe interne, les sujets sur lesquels elle se répand, sont toûjours les plus foibles motifs de sa profusion. Ainsi, des Peuples obéïssans & fideles, ne doivent attendre d'une Reine pieuse, genereuse & bonne, que du soulagement & des graces ; & c'est sans doute, une domination fort douce & fort agréable, que celle où la Politique est si bien d'accord avec la Morale.

S'il est vrai, Messieurs, que la noblesse du Sang inspire la generosité, si la grandeur des Alliances l'augmente, si les Exemples domestiques la fortifient ; il faut que nôtre grande Reine possede cette qualité en un degré bien éminent, puisque l'éclat de tant de Couronnes l'a environnée au moment qu'elle est venuë au Monde. Elle a eu pour Maître en l'art de regner, & en tous les devoirs de la puissance Souveraine, ses glorieux Ancêtres ; Elle y voit des Sages & des Conquerans ; Elle y voit même d'illustres Regentes de ce Royaume, dont le nom est en benediction, parce qu'elles ont suivi dans la conduite de l'Etat, & dans l'éducation du Prince, les mêmes maximes qu'elle pratique aujourd'hui : mais elle a trouvé ses plus grands Exemples, aussi-bien que le faîte de sa Grandeur, dans cette haute Alliance, qui lui a mis sur la tête la plus belle Couronne de l'Univers.

Nous voyons pourtant que la Grandeur, qui ne devroit produire dans l'ame des Souverains, que de genereux mouvemens, & qui les oblige à considerer qu'ils ne sont grands Princes, que par le consentement des Sujets, les porte quelquefois à une si orgüeilleuse élevation, qu'elle les empêche de voir les miseres du

Peuple, ou d'entendre ses justes plaintes. Ils méprisent ceux qu'ils sont tenus de proteger, ils maltraitent le malade dans son lit, parce qu'il est chagrin, au lieu de guerir son mal, qui en est la cause; & la foiblesse ou l'infortune qui devroient exciter leur compassion, ne servent que trop souvent de joüet à leur vanité. De là vient que les Tyrans, qui craignent toûjours les effets de la haine qu'ils meritent, ne regardent leurs Sujets que comme leurs ennemis, & qu'ils s'efforcent de leur ôter le moyen de nuire, par cette raison qu'ils ne sçauroient leur en faire perdre la volonté.

Que l'Ame de nôtre incomparable Reine est bien exemte de ce déreglement, puisqu'elle tire de sa dignité suprême, la matiere de tous ses soins, & de toutes ses inquietudes! Bien que la Majesté qui la couvre, éblouïsse tout l'Univers de son éclat, elle la rend clairvoyante en tout ce qui touche l'interêt & l'avantage de ses Sujets. Cette rare modération, qui dans une médiocre fortune lui feroit goûter un parfait repos, la charge de toutes nos miseres, & la fait soûpirer au milieu des Grandeurs les plus éclatantes: aussi croit-elle que le Ciel ne l'a élevée si haut, & ne l'a couverte de lumiere que pour lui donner plus de moyens de découvrir nos necessitez, & que la generosité qu'inspire une haute Naissance, paroît beaucoup mieux dans le secours des affligez, que dans l'abaissement des orgueilleux. Bien loin de craindre ses Sujets, elle ne craint que pour eux; & quoique la suprême Region où elle habite, soit exemte des altérations & des orages qui se forment dans la moyenne ou dans la basse, nôtre grande Reine ne verra qu'à regret les plaisirs & les pompes de la Cour, tant que la Guerre fera des Veuves, des Orphelins, & des malheureux.

En effet, quelques obstacles que la Fortune, ou les Ennemis de la France, puissent opposer à nôtre repos; jamais elle ne trouvera le sien que dans la Paix qu'elle souhaite à toute l'Europe; & pour la conclusion de laquelle sa Pieté, son Esprit, & ses Ordres agissent puissamment au pied des Autels, dans le Cabinet, & dans les lieux où on la traite. Cette sage Livie ne prétend point de plus grande gloire dans sa Regence, que de fermer le Temple de Janus, qu'elle n'a pas ouvert, & de releguer les meurtres, les incendies, & les desolations que la Guerre attire aprés elle, chez les Mahometans dont l'impieté merite de souffrir les rudes châtimens que la colere du Ciel décharge à present sur les Chrétiens. Ainsi les Peuples qui ont le bonheur de vivre sous sa domination, ne doi-

vent pas douter qu'elle n'ait un desir extrême de les combler de biens, puisqu'elle est assez genereuse pour en souhaiter, & pour en procurer même à ses propres Ennemis.

Mais il ne faut pas retarder nôtre santé par un impatient desir de la recouvrer ; nous ne devons pas desesperer de la guérison, bien que le premier appareil ne nous l'ait pas donnée. Il ne s'agit pas ici de nous procurer un peu de relâche, ou quelque bon intervalle ; nôtre sage Reine veut déraciner le mal, & arracher entierement ce germe fatal de discorde & de calamité, que les Traitez précedens n'avoient fait qu'ébranler : Elle veut en un mot nous donner une Paix, dont la Posterité goûte les fruits aussi bien que nous, qui rende son Nom venerable aux Siecles à venir, & qui tienne toûjours nos Ennemis en état d'en apprehender la rupture. Il n'est pas juste aprés tout, que la France descende volontairement du Trône où elle est montée par tant de Victoires, pour ceder la place à ceux qui se contenteront sans doute du rang qu'elle leur voudra donner : & ce seroit estimer fort peu tant de noble Sang, que cette Guerre a fait répandre, si elle n'étoit suivie d'une Paix glorieuse ; & si les avantages qui nous demeureront, ne servoient d'illustres monumens à la valeur de tant de grands Hommes, qui se sont sacrifiez pour le Prince, & pour la Patrie.

Laissons donc agir les moyens que sa Prudence employe pour parvenir à une fin si souhaitable ; donnons à ces remedes excellens, le loisir de produire leur effet. Il étoit plus difficile de procurer à cet Etat tant de bons succés durant une Minorité, que de faire aprés tant de bons succés, une Paix avantageuse : & si la Prudence de nôtre Regente a été couronnée dans les Sieges & dans les Batailles, où elle ne prête son concours qu'avec quelque violence, quels avantages ne nous produira-t'elle pas dans une Paix où elle agira selon son inclination, & de toute la force de son cœur? Disons encore, MESSIEURS, pour rejoindre nôtre sujet de plus prés, que si dans les vastes soins de sa Regence, sa conduite nous est si favorable ; il n'y a point de bonheur, dont elle ne soit suivie dans la Charge de la Marine, qui n'est qu'une petite portion de cette immense autorité : & si cet Astre remplit aujourd'hui de ses vives lumieres, une si haute & si spacieuse Sphere, quelles clartez ne fera-t'il point briller dans le petit espace où il s'est voulu renfermer ?

Mais, MESSIEURS, je ne prens pas garde que j'offense la meilleure Princesse qui fut jamais, lorsque je cherche des raisons pour vous faire connoître qu'Elle souhaite ardemment le repos de ses Sujets. Il y a de certaines veritez si évidentes, qu'on

ne peut les rendre douteuſes, qu'en les voulant éclaircir, & ſur qui on jette des nuages dès qu'on employe des raiſonnemens pour les prouver. Celui qui doute que le feu ſoit chaud, a beſoin de ſentiment plûtôt que de raiſon; & il n'eſt permis d'ignorer l'incomparable bonté de nôtre Reine, qu'à ceux qui ne ſçavent pas encore qu'elle ſoit venuë au monde. En effet, il n'y a point d'homme mediocrement raiſonnable, même parmi les Nations étrangeres, qui ne ſçache que la bonté eſt ſon inclination dominante, que ſon cœur en eſt composé plûtôt que rempli, & qu'elle ſerviroit beaucoup mieux à ſa définition, qu'à ſon Eloge.

On ne ſçauroit parler plus avantageuſement d'une perſonne privée, qu'en diſant qu'elle a toutes les inclinations d'un Monarque; mais on ne peut auſſi loüer plus agreablement un Monarque, qu'en diſant qu'il a toute la bonté d'une perſonne privée, & que dans une condition qui lui permet tout, il ne cherche qu'à contenter les autres. Pourrions-nous, MESSIEURS, ſans une extrême ingratitude, refuſer cet Eloge à une Reine ſi bienfaiſante? A-t'on jamais vû dans la fortune la plus mediocre autant de bonté, qu'elle en fait paroître au milieu de tant de grandeur & de pompe? Pendant que toute l'Europe proſternée à ſes pieds implore ſa protection, ou redoute ſa puiſſance; il ſemble qu'elle ait beſoin de ſes moindres Sujets: tant elle ſe laiſſe toucher à leurs maux, tant elle s'empreſſe à y remedier, tant elle écoute favorablement leurs remontrances. Tous ces titres de Pere de la Patrie, de mere du monde, de Délices du Genre humain, dont l'Antiquité a ſi ſouvent abusé, après les avoir inventez, ne rempliſſent pas nôtre idée ſur ce ſujet: nous concevons quelque choſe, qui va bien au delà de ces magnifiques Eloges, bien que nos penſées ſoient beaucoup au deſſous de la verité; & je crois qu'il nous ſeroit impoſſible de penetrer juſqu'au fond du cœur d'une ſi bonne Princeſſe, ſans renoncer en même tems à nôtre repos & à nôtre ſoulagement, qui lui donnent tant de peine & d'inquietude.

Cette incomparable bonté favoriſe toutes les conditions, elle s'étend ſur ce qui eſt proche, & ſur ce qui eſt éloigné; ſur ce qui rampe, auſſi bien que ſur ce qui s'éleve: les Grands en reçoivent chaque jour mille témoignages obligeans: les Peuples la beniſſent à toute heure: ſes Domeſtiques en ſont charmez: les Etrangers même en ſont ravis; & s'ils n'ont pas le bonheur de vivre ſous une ſi douce domination, ils croïent du moins qu'il ne leur peut rien arriver de plus avantageux que d'avoir une Reine de la main

de la nôtre. Mais pour dire en un mot, jusques où va l'excés de cette bonté Roïale, il est certain, qu'à quelque bonheur où elle nous puisse élever, nous n'aurons jamais celui de la bien connoître.

Prenons donc, Messieurs, sur de si favorables Augures, une entiere certitude de ce bienheureux avénir, que nôtre Auguste Princesse prépare à ce Royaume; & comme nous ne pourions douter sans crime de l'ardent amour qu'elle porte au jeune Monarque qu'elle nous a donné, ne doutons pas aussi qu'elle ne cherisse tendrement les Sujets, dont il lui a remis la conduite, puisque ce sont deux sentimens inséparables. Elle voit croître tous les jours cet aimable Prince, que la Vertu ne lui rend pas moins cher que la Nature, & qu'elle aime autant pour les excellentes qualitez qui éclattent en sa personne, qu'à cause qu'il est son Fils: ses yeux ne se peuvent lasser de regarder l'agréable ouvrage de leurs larmes: elle voit sous sa tutelle, un Roi qui est bien visiblement l'image de Dieu; puisqu'il est le plus beau des hommes, & qui seroit par nôtre élection, ce qu'il est par sa naissance, si la Beauté qui a donné les premieres Couronnes, faisoit encore aujourd'hui les Rois: Elle admire ce majestueux visage, qui porte d'évidentes marques de la faveur celeste, & qui attache si doucement les cœurs de tous ceux qui le regardent, qu'il ravira peut-être à son bras & à sa valeur, l'avantage de l'avoir rendu le maître du monde. Mais au milieu de ces deux transports, elle n'oublie pas les Sujets, dont cet Auguste Enfant est le Pere. Nôtre bonne Reine n'ignore pas, qu'elle ne lui peut témoigner plus agréablement son amour, que par la felicité publique; & que des Sujets heureux & bien affectionnez, seront les plus belles Conquêtes qu'elle pourra lui offrir après la Regence. Cette Charge étant donc la premiere marque qu'elle a reçûë de sa reconnoissance, il est bien juste qu'elle témoigne, par les avantages que nous en tirerons, que cette faveur lui est chere & précieuse, & qu'elle embrasse volontiers tous les soins qui l'accompagnent. Ainsi, lorsque les Loix de l'Etat auront donné à ce jeune Prince, le libre usage de son autorité; lorsque la maturité de l'âge sera jointe à celle de la raison qui l'a devancée, elle pourra lui remettre son Royaume aussi heureux, aussi paisible, & aussi abondant qu'il est maintenant glorieux & redoutable; & parmi les Eloges que nous donnerons à cette Auguste Princesse, nous mêlerons avec grande raison, celui qu'un ancien Empereur se donnoit à lui-même, pour les magnifiques bâtimens dont il avoit

rempli

rempli la Capitale du Monde : nous apprendrons aux siécles à venir, que les soins qu'elle aura pris durant sa Regence, & dans cette Charge de la Marine, auront fait éclater l'Or & le Marbre dans les fortunes privées, qui n'étoient auparavant bâties que de brique, ou de quelqu'autre plus vile matiere.

Mais parmi les Provinces de ce Royaume, qui profiteront des soins de cette grande Reine, la Provence a sujet de ressentir une joye toute particuliere, voyant entre ses mains une Charge, des fonctions de laquelle nous recüeillerons necessairement les premiers fruits : car si cette Charge est la source de l'abondance, cette Province en sera le canal, & il faut qu'elle reçoive la premiere toutes les richesses que le Commerce fera couler aprés dans le Royaume. Je sçai bien qu'il est bordé vers le Ponent d'une plus longue Côte; mais quelque vaste que soit l'étenduë de cet Ocean Athlantique, il ne l'emportera jamais sur la Mer Mediterranée, en ce qui est de la beauté des Ports, de la commodité des Navigations, du nombre & de la fertilité des Isles, de la richesse & de l'importance des Côtes, & beaucoup moins encore de l'esprit, & de l'industrie des Peuples qui les habitent. Nous pouvons dire librement, que si cet Element compose un corps presque immense, nôtre Mer en est le cœur, & la plus noble partie : aussi a-t'elle toûjours donné des Maîtres à l'Ocean, ayant été le fameux Theatre, où l'on a décidé plus d'une fois la question de l'Empire du Monde; & le plus vaillant Heros, dont l'Histoire ou la Fable ayent jamais parlé, a voulu qu'elle bornât aussi-bien les pensées, que les travaux des Conquerans.

Nous recevrons donc, MESSIEURS, les premiers regards, & les plus favorables influences de cet Astre : c'est par nous que cette grande Reine commencera de travailler à la felicité de ses Peuples; & tant que sa bonté se laissera toucher à leurs miseres, nous aurons l'avantage d'exciter les premiers mouvemens de cette compassion agissante, & de distribuer à tout le reste du Royaume, les fruits du rétablissement du Commerce. Aussi cette prérogative nous oblige à porter plus haut que les autres nos vœux & nos acclamations; & bien qu'une grande distance nous éloigne de sa Personne sacrée, il faut que l'ardeur de nôtre zele remplisse cet intervalle, & que la meilleure Princesse du Monde ait la satisfaction de voir chaque jour à ses pieds, parmi les dépoüilles de tant d'Ennemis vaincus, les Vœux & les Hommages d'une Province éloignée, qui ne cede à pas une autre, en respect & en fidelité.

Recevez-les en son Nom, MESSIEURS, dans ce Temple de la Justice, dont vous êtes les sacrez Ministres, où vous tenez en dépôt les plus beaux droits de la Souveraineté, où vous conservez avec tant de vigilance & de jalousie, le Tresor & l'Autorité du Prince. Il entend que cette illustre Mere partage nos Hommages avec lui, qu'un même éclat environne leur Trône, & que celle qui a donné un Maître au premier Royaume du Monde, joüisse de tous les droits de la Souveraineté.

Que cette Auguste Princesse soit donc aussi longuement que nous le souhaitons, la terreur des Ennemis de Dieu & de l'Etat, la joye & les délices de la Cour, l'amour de ses Sujets, l'azile des malheureux, la gloire & l'ornement du Siécle, auquel sa naissance a donné un si beau commencement. Le puisse-t'elle finir dans une heureuse vieillesse, qui n'ait rien d'un âge si avancé que l'experience & la majesté, & qui lui presente sans cesse l'agréable souvenir de tant de biens qu'elle aura faits aux hommes! Puisse-t'elle voir le Maître de toute l'Europe, celui qu'elle en a rendu l'Arbitre dés sa plus tendre enfance! Qu'elle acheve hardiment le cours de cette glorieuse Regence! Elle en aura toûjours l'autorité, lors même qu'elle n'en portera plus le Titre. Ce Prince, à qui elle a donné de si genereuses inclinations, n'en aura jamais de plus forte, que le desir de l'honorer; & la joye de celle qui lui a donné la naissance, fera toute la sienne au milieu des Triomphes que le Ciel lui prépare. Aussi la qualité de Fils d'une si auguste Mere, sera son plus digne Eloge: Il n'usera jamais des droits de sa Couronne qu'il ne se souvienne qu'elle la lui a affermie sur la tête; il voudra que l'Histoire de son Siécle soit pleine des monumens de sa reconnoissance, & que la Posterité qui admirera ses fameux Exploits, sçache qu'il n'aura rien fait de grand ni de mémorable, qu'avec le concours de ses inspirations, ou de son assistance.

Mais si le bonheur des Sujets doit être le Chef-d'œuvre du Prince; qui pourra disputer à nôtre illustre Regente, la gloire d'avoir achevé ce grand ouvrage? Le plan n'en est pas seulement dressé, nous en voyons élever déja l'agréable structure sur de solides fondemens; & nous serons bien-tôt à couvert de l'orage. Sous le pouvoir d'une si Auguste Princesse, la Mer n'aura plus celui de nous nuire: elle nous va rendre avec usure tout ce qu'elle nous a ravi; mais si la Fortune conserve encore quelque droit sur cet Element, du moins les pertes de nos Vaisseaux ne seront pas suivies d'un second naufrage dans les Procés qu'elles ont accoûtumé de produire: & si son autorité ne peut entierement soû-

mettre un Element si farouche, elle sçaura bien brider la malice des hommes, par l'exacte observation des Ordonnances & des Reglemens de la Marine. Ainsi l'on ne verra plus si souvent au pied du Trône ces funestes images de la necessité publique : les plaintes des affligez y troubleront rarement la joye des Triomphes : les vœux & les actions de graces seront l'agréable sujet de toutes nos Remontrances ; & on n'y entendra plus cette discordante Harmonie, que les exclamations des malheureux font au milieu des plus grandes prosperitez du Prince. Enfin, MESSIEURS, le plaisir que nôtre Auguste Reine goûtera aprés avoir rétabli la felicité de ses Sujets, fera la meilleure partie de la sienne, & elle verra en la personne de ceux qu'elle aura comblez de biens, le plus agréable objet qu'on puisse presenter à une ame genereuse & bienfaisante.

DISCOURS PRONONCÉ A LA COUR Des Aydes.

L'on ne sera pas fâché sans doute que j'aye donné deux Pieces sur un même sujet, & l'on n'aura pas moins de plaisir de voir deux Harangues à la loüange de Mr. le Chancelier Boucherat ; si l'on considere que cette illustre Personne est le suprême Chef de Justice que Sa Majesté a donné aux desirs de toute la France.

MESSIEURS,

S'il n'y a rien dans le Monde qui represente mieux la grandeur de Dieu, que la souveraine Majesté des Rois ; nous pouvons dire qu'il n'y a rien dans les Etats qui approche de plus prés cette souveraine Majesté, que la haute élevation d'un Chancelier de France. Par Mr. de Tessé.

Nous le voyons assis au pied du Trône, annonçant aux Peuples les volontez suprêmes d'un grand Roi, dépositaire de ses plus secretes pensées, dispensateur de ses Graces, tenant entre ses mains la destinée de ses Sujets, & décidant souverainement de leur fortune.

Mais qui peut, sous un Prince comme le nôtre, soûtenir dignement un si haut degré de gloire ? Qui peut aujourd'hui briller

comme un Astre sous un Trône si éclatant, si ce n'est cet Homme juste dont parle le Philosophe, cet Homme divin à qui il ne manque aucune de toutes les Vertus morales, toûjours élevé au dessus des Passions de l'homme, toûjours égal dans tous les caprices de la Fortune, & qui n'a jamais d'autre interêt devant les yeux que le salut de sa Patrie ?

Mais quoi ! n'est-ce pas là cette belle & noble Idée que la Sagesse payenne a conçûë tant de fois, sans jamais avoir pû la produire au jour par aucun exemple ? N'est-ce point là ce beau fruit d'une profonde speculation dont cette vaine Sagesse n'a jamais goûté la douceur qu'en vœux & en desirs ?

Non, MESSIEURS, si les Sages de l'Antiquité n'ont pas été capables d'une vertu si pure, c'est que le Ciel avoit réservé ce bonheur à la France, pour honorer le Regne de LOUIS LE GRAND. Ce Prince que Dieu a formé pour être le modele des plus grands Hommes, a fait de son Regne un Siecle de miracles.

Nous venons de perdre un Homme veritablement juste ; qui tiroit toute sa perfection de ce divin Modele ; & la France aujourd'hui cette Terre si cherie du Ciel par une fecondité merveilleuse, a réparé aussi tôt en la Personne de Messire LOÜIS BOUCHERAT Chancelier de France, une perte qui en d'autres tems, & en tous les autres Climats du monde, auroit été irréparable. Peuples, qui joüissez des douceurs d'un si beau Regne, que vous êtes heureux !

Si je n'avois, MESSIEURS, à faire l'Eloge que d'une Vertu à demi heroïque, je suivrois l'exemple des grands Maîtres de l'Eloquence ; je chercherois dans les actions des Morts & des Ancêtres des loüanges & des lauriers pour couronner celles de Monsieur le Chancelier.

Je ferois valoir les longs & importans services que défunt Monsieur BOUCHERAT son Pere a rendus à l'Etat & à la Religion, sous le Regne de plusieurs Rois, tantôt en Conseiller d'Etat Ordinaire, tantôt en Doyen des Maîtres des Comptes de Paris, & tantôt en Intendant de cette victorieuse Armée navale, qui a eu l'avantage d'affoiblir l'Heresie jusques dans les Ports de la Rochelle.

Je vous parlerois de cette Digue fameuse, dont il a été, si non l'Auteur, du moins l'Inspecteur & l'Ordonnateur. Je vous ferois ici une pompeuse description de ce formidable Ouvrage qui a dompté la Mer, arrêté la fureur des Anglois, vaincu les forces

confederées des Rebelles, & servi de fondement à ce glorieux Triomphe que nous voyons aujourd'hui.

Que ne vous dirois-je point de l'illustre Maison des Dormans, de celle des Molé, des Hennequins & de Lomenie, des Fourci, des Barillons & des Harlay; si je voulois loüer (comme les Anciens) le Sang des Dieux tant de fois mêlé avec celui des Heros?

Que ne vous dirois-je point des Budée & des Pithou, s'il m'étoit permis de joindre ma voix à celles des Muses, & de tant d'illustres Sçavans qui travaillent tous les jours à rendre immortelle la memoire de ces grands Noms?

Et remontant plus haut dans le Siécle passé, d'un côté vous verriez deux celebres Abbez de Citeaux, (Nicolas & Charles Boucherat) l'un défendant courageusement dans le Concile de Trente la juste autorité des Papes, les interêts de l'Eglise, & la Majesté de nôtre Empire; l'autre assistant aux Etats Generaux de la France, présidant aux Etats de Bourgogne, & tenant cinq Chapitres Generaux de son Ordre.

D'un autre côté vous verriez paroître la pourpre de l'un de vos Prédécesseurs, ici celle d'un Président des Enquêtes, & là celle d'un Avocat General du Parlement de Paris; pendant que d'ailleurs je releverois l'integrité de tant de Magistrats qui, quoiqu'ils n'ayent pas paru comme ceux-là sur ces grands Theatres où la Justice brille dans toute l'étenduë de sa gloire, n'ont pas laissé d'être dans la Province des tresors de Vertus, des mines d'Or, des germes précieux, qui ont enfin produit un Chancelier de France.

Mais je publie les loüanges immortelles d'un Genie tout extraordinaire, qui, non content de voir fleurir en lui toute la vertu, toute la fortune de ses Peres, a voulu comme un Aigle, par un vol plus haut, s'élever infiniment au dessus d'eux, tournant sans cesse ses regards vers ce grand Soleil, qui fait en ce Siécle la destinée de l'Univers.

Je louë un sujet fidele inviolablement attaché à la personne de son Prince, au culte des Autels, à la police des Etats, à la felicité des Peuples.

Je louë un grand Magistrat, qui n'a jamais eu d'autre passion dans le cœur, que celle de son devoir; & qui sans le secours ni de la fortune, ni de la protection, montant de dignité en dignité, est enfin parvenu, à force de vertu, au suprême degré de la Magistrature.

Imitons donc ce Romain si celebre dans l'Histoire, qui haran-

guant dans le Senat pour honorer les suffrages de ceux qui l'avoient élevé à l'une des premieres Charges de la Republique, laissant là les Images, les Triomphes & les Consulats de ses Ancêtres, ne s'attacha qu'à ses propres actions, comme aux seules causes, & aux veritables degrez de son élevation.

Faisons voir dans un exemple éclatant, que sous le regne de LOUIS LE GRAND, la plus haute récompense est toûjours le prix de la plus haute vertu.

Pour parvenir aux Emplois les plus importans de l'Etat, & en soûtenir avec succés le poids, les fonctions & la multitude, le Ciel n'a rien refusé de tout ce qu'il faut à Monsieur le Chancelier.

Il lui a donné une raison pure & sublime, une imagination vive & judicieuse, une memoire vaste & fidele, une facilité merveilleuse d'exprimer ses pensées sur le champ & avec dignité, un Esprit touché du desir si juste & si noble de s'élever en se rendant utile au public, une inclination naturellement bonne & bienfaisante.

Et pour couronner tant de graces & tant de faveurs, Dieu l'a fait naître d'un Pere sage & vertueux qui n'a rien oublié pour donner à cet excellent naturel une éducation conforme & proportionnée, faisant insensiblement couler dans son ame ces grands & solides principes d'honneur & de probité qu'une longue experience de prés d'un Siécle de vie lui avoit acquis, & qu'aprés lui ce digne Fils a rendus si salutaires à la France.

Quels progrés ne fait point dans l'Empire des Lettres un Genie si heureux ? quelle abondance ? quelles richesses, lorsqu'à tant de dons si rares & si précieux il joint encore l'application & l'assiduité.

Avec quelle ardeur ne l'a-t'on pas vû dés l'Enfance prévenir & recevoir les instructions des plus grands Maîtres des beaux Arts, se précipiter ensuite de lui-même dans l'abîme des Sciences, s'ensevelir les jours & les nuits avec tous ces illustres Morts, qui feront à jamais la gloire de l'Antiquité ?

Combien de veilles ? Combien de Conferences avec les Bignons, & les Lamoignons ces deux grands ornemens de nôtre Siécle ? Combien de tems utilement consommé dans cette vaste, longue & penible étude des Loix divines & humaines, pour prévenir par des connoissances avancées, ce que les autres n'acquierent que par une longue suite d'experiences ?

Combien de travaux, ou plûtôt que n'a-t'il point fait pour penetrer à fond les richesses & les beautez que la Jurisprudence

Romaine a communiquées à la nôtre ?

Vous le sçavez, Ecoles fameuses ! vous qui devez à ses soins une si grande partie de vôtre heureuse renaissance, & qui par dessus toutes les autres avez le glorieux avantage de respecter en sa personne & vôtre Doyen d'honneur, & vôtre Chancelier de France.

Et vous, Barreau celebre, illustre Seminaire des grands Hommes, vous qui donnez tous les jours tant de sages Magistrats à la France, n'avez-vous pas aussi la gloire d'avoir enrichi ses naissantes lumieres de cette divine science de la parole, qui depuis si longtems lui fait porter au pied du Trône, non pas les causes des particuliers, mais les vœux, les prieres, les besoins & la Fortune des Peuples entiers & des Provinces ?

C'est, MESSIEURS, avec tous ces trésors qu'on l'a vû de bonne heure entrer dans le Temple de la Justice; j'entends par ce Temple cet auguste Parlement, qui depuis tant de Siécles fait regner si glorieusement le Prince par l'autorité de ses Loix.

Mais que vois-je ? Quelle revolution est ce ci ? A peine a-t'il étonné pendant trois années les plus sages du Senat par la solidité de ses Jugemens, & gueri ou consolé mille malheureux qu'une longue chicane devoroit, pacifié cent Familles divisées; qu'on le voit aussi-tôt Maître des Requêtes, Intendant dans l'Isle de France, Conseiller d'Etat, & l'Arbitre souverain de ce fameux differend qui divisoit alors la Province du Languedoc entre le Parlement & les Etats.

Le croira-t'on, MESSIEURS ?

Je sçai qu'il y a des sagesses avancées qui ne sont point sujettes ni aux loix de l'âge, ni à l'ordre des tems; je sçai que l'on trouble quelquefois & cet ordre & ces loix pour élever certains prodiges d'esprit aux emplois & aux dignitez : mais a-t'on jamais vû tirer, pour ainsi dire, du Noviciat de la Magistrature un jeune Magistrat pour le faire Juge des Juges, & pour l'envoyer apprendre aux Sages de l'Areopage à se juger eux-mêmes ?

Vous sçavez, MESSIEURS, ce que c'est que le Parlement de Thoulouse; vous sçavez ce que c'est que l'Assemblée des Etats de Languedoc : l'émulation, un point d'honneur, certains interêts particuliers divisoient il y a prés de quarante années ces deux Puissances jalouses, les personnes du premier Ordre s'étoient interessées pour les accommoder. Le succés n'avoit pû répondre ni à leur attente, ni à leurs intentions. Le Peuple gémissoit, le service du Roi languissoit, le Roi lui-même étoit encore dans un âge tendre, & au milieu de tout cela la discorde triomphoit.

Comment donc sortir de ce labyrinthe ? Nôtre Magistrat paroît revêtu de l'autorité Roïale, il s'assied au milieu des Anciens d'Israël, il les écoute, il parle, il décide; & ce qui est presque sans exemple, il reconcilie sur le champ le victorieux avec le vaincu. Quelle gloire ! Quelles loüanges ! Tout le Monde en parle, les deux Parties l'admirent, le Peuple le benit, & toute la Province par ses Vœux le demande au Ciel pour Intendant.

Vous serez bien-tôt exaucez, Peuple qui soûpirez; mais un besoin plus pressant que le vôtre l'appelle ailleurs pour quelque tems.

Nous étions, MESSIEURS, dans ces tems aveugles & tenebreux, où sous une fausse apparence de bien public, & de zele pour le service du Roi, la plûpart des bons Sujets s'étoient égarez parmi les mauvais. La France étoit en desordre, le devoir étoit confondu, la fidelité n'avoit presque plus rien que le nom.

Que n'ay-je icy des couleurs assez vives pour vous le representer tel qu'il étoit alors au milieu de cette rude tempête, tantôt attaché comme une ancre au précieux Vaisseau qui portoit la fortune de la France, tantôt comme un flambeau allumé sur les écuëils conduisant en Guyenne une troupe de Fideles envoyée contre les Rebelles; vous le verriez dans cette armée dont il étoit Intendant, animer d'un côté le Soldat au devoir & à la discipline, solliciter de l'autre les Peuples au respect & à la fidelité, recevoir paisiblement les plaintes de l'un, écouter favorablement la défense de l'autre, ici punir le coupable, là recompenser l'innocent, ou soulager l'opprimé, remplissant par tout les devoirs, les fonctions d'un si penible emploi avec un zele, avec une appplication qui le faisoient craindre, aimer, respecter, admirer de toute l'Armée.

A peine l'orage est-il cessé sur la Terre, qu'il s'en éleve un autre sur la Mer: nos Armateurs vengent avec courage les injures faites à nos Marchands, ils prennent des Vaisseaux par le droit d'une juste represaille; Genes les revendique, sa prétention n'est pas bonne, mais le Roi lui veut faire grace, & c'est Monsieur BOUCHERAT qui en est le Juge & le Dispensateur.

Ah Ville superbe ! vous avez long-tems abusé des bontez de nôtre Prince; mais n'en parlons plus, il vous a pardonné.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que je prétende aujourd'hui vous faire le recit de tous les services importans que ce grand Homme a rendus à l'Etat pendant la Minorité du Roi; il me faudroit trop de tems pour accomplir un si grand ouvrage, & je ne pourrois pas le renfermer dans le petit espace qui me reste.

Je

Je passe donc tout ce qu'il a fait en qualité d'Intendant de Justice dans le Languedoc, dans l'Isle de France, dans la Champagne & dans toutes les autres Provinces qui ont été confiées à ses soins : le Peuple soulagé, la licence reprimée, les abus reformez, les malversations punies, l'ordre rétabli, & la felicité par tout répanduë.

Je ne vous dis point avec quelle dignité, ni combien de fois on l'a vû porter les ordres du Roi aux Etats de Languedoc, & tenir dans toutes ces augustes Assemblées la balance droite entre les interêts de sa Majesté, & ceux de ses Peuples.

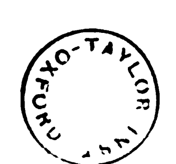
Je ne vous dis point avec quelle force d'esprit on l'a vû comme un Ange de paix éteindre presque dans un moment le feu d'une longue & cruelle guerre civile qui désoloit la Ville de Beziers.

Avec quelles peines & quels soins, ou plûtôt avec quelle bonté paternelle on l'a vû pendant la rigueur d'un long hyver délasser nos Troupes des glorieuses fatigues qu'elles venoient d'essuyer dans la Catalogne & dans le Roussillon, où elles venoient, de triompher de nos plus fiers ennemis.

Mais ce que je ne puis taire, & ce qui sera à jamais un éternel monument de gloire pour Monsieur le Chancelier, c'est qu'au lieu de se delasser lui-même de tant de fatigues qu'il venoit de souffrir en faisant reposer les autres, le voilà qu'il court pendant les ardeurs d'un brûlant été dans la haute Guyenne, dans le Comté de Foix, dans les Sevenes au secours des Catholiques contre ceux de la Religion Prétenduë Reformée.

L'Heresie, dont graces au Ciel, & à la pieté de nôtre grand Monarque, on ne connoît presque plus aujourd'hui parmi nous que quelques restes languissans, troubloit alors le repos de nos Freres dans toute l'étenduë de ces Provinces ; Ce cruel Monstre avoit rompu les chaînes qui lui avoient été données par les Edits de nos Rois, il commençoit déja à paroître en campagne, il formoit des desseins & des entreprises dans les Villes, l'on étoit sur le point de voir renaître les tems à jamais déplorables de meurtre & de carnage, qui ont coûté tant de sang à nos Peres.

Ne craignez rien, MESSIEURS, nôtre Ange de paix n'est pas loin, il marche, il court, il vole, il porte avec lui cet art admirable qui charme les serpens & les dragons ; Le croirez-vous ? à peine a-t'il paru, à peine a-t'il parlé, & fait retentir de tous côtez le nom du Roi, qu'on voit aussi-tôt la tranquillité renduë au Peuple de Dieu, attendant qu'un bras plus puissant que le



sien vînt, comme un autre Moïse, le délivrer pour toûjours de la servitude.

Aprés une si belle victoire vous croyez sans doute, Messieurs, qu'il va se reposer ? non ; le Ciel n'a pas encore couronné les travaux de la France, ni par cette glorieuse paix des Pyrenées, ni par cette heureuse Alliance qui a suspendu pour un tems nos Conquêtes.

Nos Troupes sont encore sur les bords de la Meuse, nos Generaux n'ont plus l'art de les faire subsister, la Champagne est presque toute ruïnée par les frequens passages & sejours des Gens de guerre, la ville de Soissons se mutine, la Bretagne assemble ses Etats, la conjoncture du tems fait craindre pour le service du Roi, que les brigues & les cabales ne l'emportent pardessus ses interests.

C'est dans cet état que Monsieur le Chancelier reçoit l'ordre de soûtenir seul le poids de tant d'affaires, il obéït, il dispose les choses de concert avec les Peuples pour la subsistance de l'Armée, il prépare le repos de la Champagne, il appaise le tumulte de Soissons, il marche en Bretagne ; & comme si ce grand Homme portoit par tout avec lui les heureuses destinées de la France, tout se rend aux loix de sa sagesse, tout succede au gré de ses desirs.

Respirons un moment en cet endroit, nous ne finirions jamais, si nous voulions parcourir tous les lieux & toutes les Provinces qui se ressentent encore à present du bon ordre qu'il y a laissé.

Contentons-nous de l'avoir consideré comme une de ces grandes Rivieres, qui aprés avoir arrosé plusieurs plaines, roulé leurs flots avec majesté pendant un long cours, & laissé par tout les fertiles impressions de leur fecondité, portent enfin leurs richesses & leurs eaux dans une Mer profonde.

Admirons-le maintenant dans les Conseils du plus grand, du plus sage, du plus parfait de tous les Rois, & le contemplons auprés de ce Monarque comme l'on fait cette étoille plus brillante que les autres, qui commence & qui finit le jour, sans cesse attachée au cours du Soleil, & qui par sa qualité bienfaisante semble ne recevoir de ce bel Astre une plus grande étenduë de lumiere que pour en répandre davantage sur la surface de la Terre.

Que dis-je, le contempler auprés de ce Monarque ? hé ! de qui peut-on, Messieurs, contempler les vertus auprés de ce Prince incomparable ?

C'est ici (je le confesse) c'est ici où je ne connois plus mon esprit, surpris, étonné, ébloüi de tant de lumieres, de tant de grandeurs, de tant de miracles qui viennent à la fois frapper mes yeux de quelque côté que je les tourne, ou sur la personne, ou sur les actions de ce grand Prince, que je ne sçai plus si je parle, ou si je tombe dans le silence; mon imagination émûë de tant de beautez, de tant de merveilles, ne voit plus que des objets qui la ravissent & qui l'enlevent.

Ouï, Messieurs, je ne crains point de le dire, je voi dans ce Prince reluire tout ce qui peut le plus vivement, le plus sensiblement representer sur la Terre l'image de la Divinité.

L'Etat qui est aujourd'hui son ouvrage, m'offre de toutes parts une face nouvelle comme si elle sortoit du chaos, ce n'est plus ce theatre de duels, de rapines, de finances ruinées, de Loix muettes ou impuissantes, de trouble, d'impieté, ni de mélange de Religions. Je ne trouve par tout que l'ordre, l'union, la Justice, l'abondance, le repos, & parmi tant de douceurs, je n'entends plus retentir de tous côtez que des cris de joye dans toutes nos Eglises triomphantes de l'Heresie.

Je vois au dehors nos Frontieres si reculées, qu'à peine peuton connoître où elles ont été autrefois; je voi au dedans tant de magnificence, que si celle des Cieux publie sans cesse les loüanges de son Auteur, celle de la France ne cessera jamais de publier aussi les loüanges du plus puissant Monarque de la Terre.

Si je contemple ses victoires & ses conquêtes, Ciel quelles moissons de Lauriers! Tantôt je le voi semblable au Dieu des Batailles, tantôt semblable au Dieu de la Paix, tantôt à celui des Vengeances, & toujours semblable au Dieu de la Gloire.

Si je porte ma vûë sur la vaste étenduë des Mers, je voi l'esprit de ce Prince plus vaste & plus profond que la Mer même, regnant par tout sur les eaux; d'une main joindre à la France toutes les parties du monde par les liens d'un heureux Commerce, pendant que d'une autre main il force les plus fieres Puissances de ce terrible Element à venir lui faire hommage à ses pieds, & à respecter son doigt imprimé sur nos rivages.

D'un autre côté je voi l'Ocean se précipiter dans la Méditerranée par une voye inconnuë à tous les Siécles; les rochers & les deserts transformez en Villes, en Ports, en Edifices somptueux; les montagnes applanies, les précipices comblez, les Rivieres détournées, enfin vous diriez que la Terre, la Mer, l'Art, la Nature, que tout l'Univers obéït à sa voix, tant elle est semblable

à celle du Tres-haut. Ciel, vous n'en êtes point jaloux! ce Prince est le plus bel ouvrage de vos mains, il est le protecteur de vos Autels, la terreur de vos Ennemis, c'est vous qui nous l'avez donné, & vous nous l'avez donné si grand, qu'il semble que vous ayez renfermé dans sa personne cette Ame universelle qui anime le monde.

Voilà, Messieurs, le Prince qui forme aujourd'hui, ou qui perfectionne les plus grands Hommes du Siécle. Voilà le Prince qui par son exemple enseigne aux Rois à bien regner, & aux plus grands Magistrats de la Terre celui de rendre la Justice; & voilà le divin modele qui a formé la perfection de Monsieur le Chancelier dans cette haute région de l'Etat, & du ministére où les Sujets du premier Ordre ressemblent à ces premieres intelligences du Ciel, qui roulent sans cesse sur nos têtes.

C'est-là, Messieurs, (n'en doutons point) c'est dans le Conseil Royal où ce grand Homme s'est rempli de tant de rares connoissances, de tant d'excellences qui le distinguent & qui l'élevent si haut au dessus de tous les autres Magistrats; c'est dans cette source si vive & si pure qu'il a puisé ces grands principes de Justice, cette abondance de raison qui le rend digne de nos admirations.

Esprit haut! Génie sublime, s'il m'étoit permis de vous suivre! Ah! si je pouvois percer avec vous ces nuages sacrez qui environnent le Trône du plus grand des Rois, entrer dans le sanctuaire de ses secrets & de ses Mysteres, contempler auprés de vous les ressorts admirables qui font mouvoir avec tant de gloire la plus belle Monarchie de l'Univers. Que nous verrions de sagesse! que de tresors! que de grandeurs! que de vertus!

Mais, Messieurs, je le perds de vûë dans cette haute Region, & je ne puis plus vous le representer que comme dans une perspective trés-éloignée, sans cesse appliqué à l'étude, à l'admiration des vertus de ce grand Roi, n'ayant point d'autre objet devant les yeux, dans le cœur, dans l'ame que cette Tête si auguste, brûlant de zele pour son service, d'amour pour sa Personne, de passion pour la durée de son glorieux Regne, & ne respirant que le salut & la felicité de ses peuples.

Si nous jugeons aussi du progrés de cette heureuse étude, comme les Philosophes jugent des secrets de la Nature par les effets; nous voyons sensiblement l'Esprit de cet adorable Prince regner par tout dans la conduite, dans les actions de Monsieur le Chancelier.

Nous trouvons dans ses paroles cet esprit de douceur & de majesté, qui nous fait aussi-tôt connoître qu'il est la bouche du Roi.

Dans ces bienfaits cette maniere obligeante plus agréable, & plus charmante mille fois que le bien même.

Dans le discernement des personnes & des choses, cet œil vif & perçant, cette prudence admirable dont parle l'Ecriture.

Dans les obstacles & dans les difficultez, cette grandeur d'ame qui surmonte tout ; cette pieté solide qui ne s'attache qu'à la droite verité ; cette pureté de raison qui lui fait juger de toutes choses par le principe, & par la nature des choses mêmes.

Regardez-le au milieu de cette foule de monde, d'affaires, de devoirs qui l'environnent de toutes parts, & qui accableroient tout autre que lui : vous le trouverez toujours present, toujours exact, toujours ponctuel, toujours infatigable, facile pour écouter le malheureux, tendre pour le secourir, ferme dans ses résolutions, droit dans ses conseils, solide dans ses jugemens, humain, affable, religieux ; enfin vous trouvez en lui tant de traits, tant de rayons de l'esprit du Monarque qui l'anime, que vous reconnoissez par tout sans peine le Maître dans le Disciple : & c'est de lui qu'il faut que la France vous dise aujourd'hui par ma bouche ce que Rome a tant vanté du fameux Confident d'Auguste, que tout autre que lui n'auroit jamais pû soûtenir l'éclat d'une vertu si vive, & si agissante.

Ne nous étonnons donc plus si les honneurs, si les dignitez, si les emplois de l'Etat sont venus en foule se presenter à lui, comme on disoit autrefois que ceux de la Republique Romaine alloient d'eux-mêmes se presenter au plus sâge, au plus vertueux des Romains.

Vous l'avez vû, MESSIEURS, Maître des Requêtes honoraire, lorsqu'il n'avoit pas encore acquis le tems, Conseiller d'honneur au Parlement de Paris, Conseiller d'Etat Ordinaire, Conseiller au Conseil d'Etat des Finances, douze fois Commissaire de Sa Majesté aux Etats de Bretagne.

Quelle affaire importante s'est presentée depuis vingt-cinq ans dans le Royaume où le Roi ne l'ait pas honoré de sa confiance ? Quelle gloire n'y a-t'il pas acquise ? Quel succés n'a pas répondu à l'attente publique ? Quel bien la France n'en a-t'elle pas reçû ?

Quand le Roi a formé ce grand & surprenant dessein (qui étonnera la Posterité) de donner à la France la face nouvelle que

nous admirons aujourd'hui. Qui de ses Sujets a plus contribué que Monsieur le Chancelier, où par ses avis, ou par ses soins à la perfection de ce merveilleux ouvrage?

N'est-ce pas lui qu'on a vû comme une lumiere envoyée du Ciel penetrer dans l'obscurité de ses tenebres épaisses qu'une longue licence avoit répanduë dans les Finances, & relever ces nerfs sacrez qui soutiennent les forces & la fortune des Empires?

Briller dans toutes ces illustres Conferences où l'on décidoit de la destinée même des Loix sous lesquelles nous vivons?

Mettre la Regale (le plus beau fleuron de la Couronne) à couvert des entreprises d'une Cour jalouse?

Regler par ces conseils l'œconomie de ce magnifique Hôpital qui sert d'azile & de retraite à ces braves malheureux, que la foudre a frappés dans le champ de Mars?

Reprimer par une Loi éternelle l'orgueilleuse ambition de quelques Communautez Religieuses qui vouloient se soustraire à la puissance du Sacerdoce, & à la Hierarchie de l'Eglise.

Si le Roi aprés la mort d'un grand Chancelier, veut tenir lui-même les Sceaux par ses propres mains, pour marquer à ses Sujets jusques où va la haute dignité de cette grande Charge, n'a-t'il pas Monsieur BOUCHERAT à ses côtez pour lui apprendre, par avance, l'art & la maniere de la bien remplir un jour, & d'être, comme nous le voyons à present, le plus parfait Chancelier de France?

Si Sa Majesté est obligée d'armer sa Justice contre de certains Monstres qui désoloient autrefois ses Peuples (j'entends par ces Monstres) ces Criminels d'Etat, ces Usurpateurs de Noblesse, ces Dépositaires infideles, ces Dissipateurs du Trésor public, & cent autres Tyrans qui troubloient alors la tranquillité publique. Si (dis-je) ce grand Prince, comme un autre Hercule, coupe les têtes de l'Hydre, ne voit-on pas auprés de lui Monsieur BOUCHERAT y appliquer le feu de la Justice pour les empêcher de renaître?

Si la pieté de ce grand Prince, semblable à celle des Constantins & des Théodoses, veut rétablir le culte de nos Autels: Si cette pieté assemble un Conseil de Religion pour la destruction de l'Heresie, avec quelle prudence ne voit-on pas ce grand Homme dans ce Conseil secret miner peu à peu par ses sages & pieuses ouvertures d'esprit ce fameux Edit que la fureur des Guerres, & la fatale conjoncture des tems avoient, pour ainsi dire, arraché des mains de l'autorité Royale?

Enfin, quand au milieu de nos victoires, on a vû paroître cette funeste constellation qui parut autrefois dans la Ville de Rome, lorsque cette Maîtresse du Monde venoit de triompher, comme nous, de toutes les forces de l'Espagne; cette maladie longtems inconnuë qui lui enleva si promptement tant de têtes précieuses, cette peste engendrée des noires vapeurs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, de l'impieté.

Nous commencions à ne plus voir dans l'enceinte de nos murailles que morts précipitées, mais toutes cruelles, & toutes extraordinaires. Un venin chaud brûloit l'un, pendant qu'un poison froid glaçoit l'autre; le frere étoit étouffé par le frere, le pere par l'enfant, le mari par la femme, la Nature étoit éteinte par la Nature même. La cause de tant de maux étoit nouvelle, la source étoit cachée dans les lieux les plus obscurs, & les plus impénétrables; les effets surmontoient tous les secours de l'art, la France n'avoit jamais rien vû de semblable.

Dans une conjoncture si étrange, à qui, MESSIEURS, à qui le Roi, qui veille toûjours au salut de la France, à qui (dis-je) ce grand Roi a-t'il prêté son bras? A qui a-t'il communiqué cet esprit de sagesse auquel nul ennemi ne peut résister? Vous le sçavez, & vous sçavez encore avec quelle force, avec quelle penetration Monsieur le Chancelier, animé de cet esprit, est allé jusqu'au fond des abîmes du cœur humain, jusqu'au fond des entrailles de la Terre, chercher, attaquer, combattre & triompher de cette furie.

C'est cela, MESSIEURS, c'est cela qui merite toutes les acclamations de l'Univers. Mais quoi? nous trouvons ce Liberateur de la Patrie aussi modeste, aussi tranquile dans sa maison, que s'il n'avoit rien fait pour le salut de la France.

Au lieu d'écouter les loüanges & les cris de joye qui lui viennent de toutes parts, il se dérobe aux yeux du public, il se cache, pour ainsi dire, dans la solitude de son Cabinet, examinant les droits de cent Maisons de qualité, dont il est l'Arbitre, il développe leurs prétentions & leurs interêts pour leur donner ensuite la paix, & la douceur du repos; ou bien il préside avec dignité à la tête d'un Bureau, au milieu des Assemblées de Juges choisis parmi les autres, qui faisoient autrefois toutes les délices du grand Caton; ou bien il dispute en faveur du Peuple, les vaines prétentions d'un Traitant, ou il écoute la voix d'un malheureux qui se plaint d'une injustice, ou il étudie les droits d'une Province affligée, ou il se déclare le Protecteur d'une Ville qui soû-

pire pour ses Priviléges, compatissant à toutes leurs peines, à tous leurs maux, à tous leurs besoins. Vous ne le trouvez jamais dans le repos, toûjours dans l'action, un emploi suit immédiatement l'autre; tantôt pour le public, tantôt pour le particulier, & toûjours semblable à cette favorable Divinité des Anciens, par tout l'asile des miserables, par tout le fleau des injustes, par tout la ressource des opprimez; en un mot par tout l'image des Vertus de son Prince.

Qui donc a jamais mieux merité que lui d'être aujourd'hui l'image de la grandeur & de la puissance de ce Prince? d'être l'Oracle de ses Loix, l'organe de ses volontez, & de porter cette belle Couronne de Justice que nous lui voyons sur la tête?

Quelle Vertu plus pure & plus éprouvée a jamais été plus digne que la sienne de remplir cette place éminente, qui ne connoît rien au dessus d'elle que le Trône des Rois?

Que nous sommes éloignez de ces tems malheureux, où les plus hautes Dignitez de la France étoient comme en proye aux passions, aux caprices, aux cabales, au hazard, & souvent le prix d'une honteuse servitude, plûtôt que la récompense de la vertu! Mais nous vivons sous un Prince, dont le Trône plus brillant mille fois par l'éclat de sa personne, que par celui de sa Couronne, n'est ouvert qu'à ces Génies extraordinaires, qui, libres de passions, consommez par une longue suite de travaux, dévoüez au salut de son Etat, formez sur ses exemples, sont plûtôt des Anges que des Hommes.

ELOGE DE M. LE COMTE DE THORIGNY, & de la Maison de Matignon.

DISCOURS PRONONCE A ROUEN, les Chambres assemblées.

MESSIEURS,

Par M. Perlot alors Avocat, fils de M. le premier Président de Normandie.

Il est difficile de rien ajoûter à la loüange que Monsieur le Comte de Thorigny tire des Lettres dont vous venez d'entendre la lecture. Quand le Prince a parlé, mais un Prince dont la sagesse éclate par tant d'actions glorieuses; peut-on dire quelque

que chose qui ne soit au dessous de ses paroles ? Juste estimateur du merite, & sage distributeur de la gloire, il sert d'exemple aux plus grands Hommes ; il en connoît & distingue le prix, & il n'y a que les honneurs qu'il confere lui-même à ses Sujets, qui puissent être la récompense & l'éloge de leurs vertus. Tout est grand dans ses desseins, tout est sage dans ses entreprises, & tout est vigoureux dans l'execution toujours suivie d'un heureux évenement. Ni la rigueur des saisons, ni les Elemens opposez ; ni toutes les Puissances de la Chrétienté conjurées contre lui, ne peuvent interrompre la rapidité de ses Conquêtes. Au milieu de tant de Victoires qui en promettoient de plus considerables, il songe au repos & au soulagement de ses Peuples ; & par sa moderation & sa prudence autant que par la force de ses armes ; il est Maître de la Paix, & donne la loi à toute l'Europe. Il ne se contente pas de rendre cette Monarchie triomphante & tranquille par ses soins & par ses exploits ; il veut la rendre heureuse par le choix qu'il fait des personnes ausquelles il confie le Gouvernement de ses Provinces : Comme il anime ses Generaux dans la Guerre ; comme il éclaire ses Ministres dans les Conseils, il observe ceux qu'il destine aux autres emplois, il les étudie, il les éprouve.

Il n'y a donc point d'Eloge plus glorieux pour Monsieur le Comte de Thorigny, que le témoignage public, qu'un si grand Roi vient de donner à son merite, en récompensant ses services de la survivance de la Charge de Lieutenant General de cette Province. Mais comme vous en souhaitez davantage, j'ai juste sujet de craindre de répondre mal à vôtre attente, & de ne pas remplir l'idée que vous en avez conçûë.

Vous ne pouvez neanmoins ignorer, MESSIEURS, quelle est la gloire du Nom de Matignon, & le merite de ceux qui le portent. Cette Audience a déja retenti sept fois de la lecture de semblables Lettres. Nôtre Histoire vous a fait voir leurs Ancêtres se signaler dans la conquête d'Angleterre, & commander des Armées dans le tems des premieres Croïsades. Cette Maison est grande & ancienne, & ses Alliances ne sont pas moins illustres. Le Sang de Bretagne, de Rohan, de Dinan, de Rieux ; & des plus grandes Maisons de ce Royaume, s'est souvent mêlé à celui de Goüyon & de Matignon : les Filles qui en sont sorties, n'ont pas moins apporté de gloire & d'honneur dans les Maisons celebres où elles sont entrées. Par cette même destinée qui a toujours si heureusement pourvû aux Alliances de cette Maison, nous voyons encore les Vertus Chrétiennes jointes aux Ver-

tus Civiles, dans la personne de ces Dames qui portent aujourd'hui ce beau Nom, & qui sont l'ornement de leur sexe. Leur posterité nombreuse, & l'état florissant où leur sage conduite a mis leur Maison, marquent la benediction dont le Ciel récompense leur pieté, leur bonté, & leur merite.

Mais comme parmi les Astres il y en a de diverse grandeur, quoiqu'ils ayent tous de l'éclat & des lumieres assez vives pour se faire remarquer, on ne peut nier que parmi ces hautes Alliances, celle de Bretagne, & d'Orleans-Longueville ne se distinguent des autres. Par elles, ceux de cette Maison descendent par diverses souches du même Sang que les Princes qui portent aujourd'hui toutes les Couronnes de l'Europe : par la premiere, leurs Ancêtres ont eu l'honneur d'être appellez au Mariage d'Anne de Bretagne & de Charles VIII. comme les principaux Parens de cette Reine : & par l'autre, ils sont les dignes rejettons du fameux Comte de Dunois, qui fut la gloire de son siecle, le Liberateur de cette Province, le Défenseur de cette Couronne, & des Droits de Charles VII.

Cette grande Héritiere de la deuxiéme branche de la Maison de Vendôme, Marie de Bourbon Mere de feu Madame de Matignon, étoit cousine germaine d'Antoine Roi de Navarre, Pere de Henri le Grand : & par cette riche Princesse Monsieur de Lysieux son Petit fils, si aimé & si honoré dans cette Province, se peut donner la gloire d'être le seul Gentilhomme vivant qui ait l'honneur d'appartenir à nos Rois, d'une parenté si proche ; puisqu'il n'est qu'au quatriéme degré du feu Roi d'heureuse & triomphante memoire.

Ce splendide & venerable Prélat, & ses illustres Neveux rappellent à ma memoire combien cette Maison a donné de dignes Sujets à l'Eglise. Il n'y a point de dignité dans cette Profession où ils ne soient parvenus par leur vertu & leur sçavoir ; comme dans la Cour & dans la Guerre, il n'y a point de Charges où leur valeur & leur sagesse ne les ait élevez. Ils ont commandé des Armées, ils ont ordonné des Batailles, ils ont signé des Traitez de Paix, & ils ont reconcilié des Souverains.

Tandis que cette Maison ne s'étoit encore étenduë que dans la Bretagne, les Charges de Maréchal, & de Grand Ecuyer y étoient comme hereditaires : on compte sept ou huit grands Chambellans de ces Ducs.

Depuis que les Seigneurs de Matignon se sont si puissamment établis dans cette Province par le mariage de Marguerite de Mau-

ny, heritiere de l'ancienne Baronie de Thorigny, combien cette Maison a-t'elle donné à la France de Capitaines, d'Hommes d'armes, de Gouverneurs de Places, & de Maréchaux de Camp ? Nôtre Histoire nous fait remarquer des Colonels des Suisses & de la Cavalerie Legere, & des Lieutenans Generaux de ce Nom dans les Armées. Cette Maison veritablement illustre compte cinq Chevaliers de l'Ordre du saint Esprit, honneur qui lui est singulier, & que peut-être nulle autre n'a obtenu, à la seule exception de la Maison Royale, qui ne souffre point de comparaison. Elle compte deux Maréchaux de France, un Amiral, un Grand-Ecuyer, un Connêtable par Commission ; & pour nous réduire au sujet qui est l'occasion de ce Discours, huit Lieutenans Generaux pour le Roi dans cette Province, n'ont-ils pas soûtenu la dignité d'une naissance si haute, & la gloire d'un si beau Nom ?

Ce sont-là, MESSIEURS, les emplois des grands Hommes qui sont sortis de la Maison de Matignon ; ils sont nez dans les honneurs, & nez pour les honneurs La vertu les y appelle, la naissance les y conduit, le merite les y soûtient, & cette longue habitude leur en rend les fonctions si naturelles, & si aisées, qu'elles semblent attachées à leur naissance.

Quand je considere tous ces avantages, ces honneurs, ces emplois, & ces dignitez qui sont entrez en foule dans la Maison de Matignon, depuis plus de six Siécles ; il me semble voir ce grand & magnifique Fleuve, qui arrosoit au commencement du Monde le Paradis Terrestre, & qui étoit en même tems la source de quatre grandes Rivieres, qui sous des noms differens, alloient porter aux quatre parties du monde l'abondance & la fertilité.

C'est ainsi que cette Maison se partageant entre l'Eglise, la Cour, les Armées & les Provinces, a donné des Prélats à l'une, de grands Officiers à l'autre, des Generaux à nos Troupes, des Gouverneurs aux Provinces ; & sous deux Noms également illustres, s'est fait connoître en tous lieux, par des actions dignes d'être conservées dans l'Histoire, & dans la memoire des Peuples.

Je vois dés le dixiéme Siécle ce celebre Goüyon, qui a laissé son Nom à sa posterité, assez fort & assez puissant, pour lever à ses frais une Armée navale, & chasser de la Bretagne ces Peuples du Nort, qui s'en étoient emparez ; & qui s'étant rendus les Maîtres de la Province où nous vivons, nous ont laissé leur nom, sans nous avoir laissé leurs moeurs. Je le vois relever la Couronne de son Souverain dépoüillé de ses Etats, & le rétablir

sur le Trône. J'en vois un autre qui est plege pour la rançon d'un Duc de Bretagne, envers le Roi de France, & le garant de leur Traité.

La Bretagne & la Fortune de ces Princes étoient trop resserrées pour des Ames aussi grandes que celles de tant de Heros: Ce fut dans la Cour de nos Rois qu'ils trouverent ce grand Theatre, où la Vertu se fait paroître dans toute son étenduë, & avec tout son éclat. Alain Goüyon parut le premier sur ce theatre, & joignit tout à la fois la Charge de Grand-Ecuyer à celle de Chambellan sous le Regne de Charles VII. Il fit sentir aux Anglois sa valeur dans plusieurs combats; & donna au Roi son Maître des marques éclatantes de son zele & de sa fidelité. Il n'est pas jusques aux femmes sorties d'un Sang si illustre qui n'ayent été des Heroïnes. L'on a vû dans ces Femmes fortes que la Vertu étoit de tous les sexes; & que dans ces grandes Maisons où rien ne peut naître de médiocre, la Nature forme des Amazones, quand elle ne peut faire des Héros. Ne puis-je pas donner ce nom à Bertrane Goüyon mere du fameux Connêtable du Guesclin, le Vainqueur des Mores, la Terreur des Anglois, le Restaurateur du repos public? L'Espagne doit sa Religion à ce Héros; les Rois de Castille lui doivent leur Coûronne; la Guyenne & la Normandie leur liberté; la France sa conservation. Comme il devoit à son héroïque mere, par les sentimens qu'elle lui inspira, par l'exemple & l'éducation qu'elle eut soin de lui donner, le courage intrépide & l'incroyable generosité, par lesquels il porta l'épée de Connétable avec tant d'honneur, qu'il ne se trouva personne, quand il mourut, qui osât se juger digne de la porter aprés lui.

Que dirai-je de ces deux braves Chambellans, Guy & Joachim, qui ayant été tous deux Lieutenans de Roi dans cette Province, rendirent celebre le nom de Matignon qu'ils y apporterént?

Jacques de Matignon fût Colonel de ces Troupes étrangeres si fidelles & si attachées aux interêts de cette Couronne, par tant d'Alliances renouvellées depuis le Regne de Loüis XI. Vous sçavez, Messieurs, qu'il sacrifia ses interêts aux interêts de l'Etat, découvrant au Roi les desseins du Connêtable de Bourbon; & qu'aprés avoir rendu à la France un service si signalé, il scella de son sang ce témoignage de sa fidelité, & donna sa vie pour le service de son Prince, dans les Guerres de Piémont.

Quoiqu'il ait laissé sa mémoire glorieuse, son bonheur le fit

Pere d'un fils encore plus illustre que lui : je veux dire de ce celebre Jacque de Matignon, l'honneur de sa Maison & le prodige de son Siécle, dont la vie peut servir de modéle & d'instruction aux plus grands Capitaines. Il sçut joindre la prudence avec la grandeur de courage, la pieté avec la valeur, & toutes les Vertus civiles avec les Vertus militaires. Dans ces tems de tenebres, de trouble & de confusion, où l'Heresie & la révolte toûjours inseparables déchiroient de Guerres Civiles les Provinces de ce Royaume ; il fut toûjours ferme & inébranlable dans son devoir. Tantôt dans la Guyenne, tantôt dans la Normandie, tantôt dans les Siéges, & tantôt dans les Combats, il ne cessa jamais de vaincre, toujours également zelé pour les interêts de Dieu, pour le service de son Prince, & pour le repos des Peuples. Ayant servi sous six Rois, il a merité des emplois, des éloges, & des récompenses de tous ses Maîtres. Enfin, aprés mille actions dignes du Sang dont il sortoit, il vit sa Vertu couronnée de toutes les marques d'honneur, dont la Justice des Rois peut récompenser le mérite. Il a été Conseiller d'Etat, Lieutenant de Roi en cette Province & dans la Guyenne, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, & n'ayant rien vû au dessus de lui que la Charge de Connêtable, il eut même l'honneur d'en faire la fonction au Sacre de Henry IV. & en la Cérémonie de son Couronnement.

Ce grand Homme laissa deux fils également dignes de lui, tous deux Lieutenans Generaux dans cette Province : l'un fut honoré du Brevet d'Amiral de France, & mourut quelque tems aprés des blessures qu'il avoit reçûës au Siége de Dijon : l'autre plus heureux par l'Alliance qu'il fit avec la Maison Royale, & par la posterité qu'il a laissée, fut fait Chevalier des Ordres du Roi, & mérita par ses services le Brevet de Maréchal de France. C'est de ce dernier, Messieurs, que la Charge de Lieutenant General pour le Roi dans cette Province passa à son fils aîné Monsieur le Comte de Thorigny General de la Cavalerie-Legere, à qui la mort envia les justes récompenses que sa valeur pouvoit attendre des actions glorieuses qu'il avoit déja faites en divers endroits. Feu Monsieur de Matignon son frere qui succeda à son nom, fut honoré de la même Charge ; mais il voulut la meriter par ses services : Il servit le Roi dans la guerre contre les Huguenots, dans les Armées de Flandre, & d'Italie : & y passa par tous les degrez du commandement. Il fut Colonel d'Infanterie & de Cavalerie, Maréchal de Camp, & Lieutenant General

Celui qui vient d'être nommé par les Lettres Patentes de sa Majesté, pour remplir cette place, sera revivre la mémoire de ces braves Comtes de Thorigny, comme il fait revivre leur nom. C'est nôtre avantage, MESSIEURS, & c'est le bonheur de cette Province, d'être confiée aux soins d'une Personne dont nous connoissons la vertu. Les rares qualitez qui l'éleveront, sans doute, à de plus grands emplois, le rendent digne de toutes les marques d'honneur, où peuvent aspirer les personnes de son rang & de son mérite.

Le Roi qui s'est fait une regle de ne point accorder de survivance, s'en est dispensé en consideration d'un service de vingt années, que Monsieur le Comte de Matignon n'a été forcé d'interrompre que par sa mauvaise santé: Sa Majesté n'a accordé cette grace qu'aux desirs, & à la consolation d'un frere qui veut se soulager d'une partie de ses soins sur la vigilance d'un autre lui-même. Par un noble desinteressement qui a peu d'exemples, ce genereux aîné a tout sacrifié à la conservation & à l'avantage de sa Maison. Il a préferé son sang à toutes choses, parce qu'il a crû qu'il n'en pouvoit rien naître qui ne fût brave, juste & solide comme lui; il ne cherche que le bien public & le service du Roi; il a reconnu son frere animé du même esprit.

C'est par ce double soûtien, que sa Majesté nous a donné, que nous avons vû croître nôtre sûreté, en un tems où les Assemblées & les déliberations de nos Voisins toûjours jaloux, & toûjours envieux du bonheur & de la gloire de nôtre Nation, sembloient nous menacer de descendre sur nos Côtes; ils devoient nous annoncer la guerre par le ravage & la desolation de cette Province: leurs desseins se sont évanoüis; leurs pronostics se sont trouvez faux; & ils n'ont osé tenter une entreprise, qu'il falloit commencer par déclarer la guerre à un Roi toûjours victorieux, & par attaquer une Province qui a de si vaillants défenseurs. Le Sang de Matignon allié depuis un siécle à celui de Harcourt a fait l'étroite union, à qui cette Province est redevable de la sûreté de ses Frontieres, & du repos de ceux qui l'habitent. Que pouvons-nous esperer de cette parfaite harmonie, que l'alliance & l'amitié augmentent tous les jours, qu'un accroissement de nôtre bonheur?

Ce n'est pas neanmoins sur la seule réputation de son Nom, sur la splendeur de ses Alliances, ni sur le merite de ses Ancêtres, que Monsieur le Comte de Thorigny est appellé à la conservation & à la défense de cette Province: Il s'est fait connoître en d'autres occasions; il s'est instruit à la défense de l'Etat, dans un

Ordre militaire, qui forme autant de Heros, qu'il y a de personnes qui s'y engagent. Aprés avoir donné dans ses premieres Caravanes toutes les marques d'un grand courage, ne trouvant point d'exercice à sa valeur en un tems, où tout ce Royaume joüissoit d'une profonde paix, il alla chercher la gloire jusques sur les bords de l'Afrique. Depuis l'ouverture de la guerre, c'est-à-dire, depuis le tems de nos Victoires & de nos Conquêtes, il n'y a point eu d'entreprise, de Siége, ni de combat, où il ne se soit distingué, par des actions héroïques; toûjours prêt à s'engager dans les occasions les plus difficiles, toûjours à la tête des Troupes, & toûjours sous les yeux & sous les mains de nos Generaux, pour les actions les plus hardies. Aprés avoir perdu les grands exemples qu'il avoit en la personne du vaillant Comte de Gacé son frere, Colonel du Regiment de Vermandois, & Brigadier de Cavalerie, qui mourut à la tête de sa Brigade, dans la fameuse & terrible Bataille de Senef, il est lui-même devenu l'exemple des autres, par les belles actions qu'il a faites.

Ainsi, MESSIEURS, ce n'est pas un étranger qu'on nous envoye pour nous commander; c'est l'Heritier d'une grande Maison, le Fils, le Neveu, & le Frere de tant d'Hommes illustres, à qui cette Province doit le repos dont elle joüit; elle lui a donné le jour, il a été élevé dans son sein. Et si son magnanime frere & lui nous paroissent comme ces Astres d'heureux présage, à qui les Nautonniers ont donné le nom de ces deux Jumeaux celebres par leur naissance & par leurs belles actions; nous avons cet avantage, qu'ils nous éclairent en même tems, & qu'ils ne sont pas de la nature de ces Astres brillans, qui ne paroissent jamais ensemble, & dont la naissance de l'un est toûjours le couchant de l'autre. Nous n'avons point de larmes à mêler aux acclamations publiques; nous n'avons point de mort à plaindre, ni de perte à réparer; c'est un aide plûtôt qu'un successeur que nous recevons aujourd'hui; ce sont deux appuis que le Roi nous donne; il charge la Maison de Matignon des soins de cette Province, il nous donne deux Protecteurs; il les interesse également dans la conservation de nôtre repos.

Que ne devons-nous pas attendre d'une protection si puissante? Nous sommes en possession depuis deux Siécles d'en ressentir les effets; & nous n'avons qu'à souhaiter qu'ils nous donnent des Héritiers de leur Nom, de leurs soins & de leurs grandes qualitez. Tandis que deux Prélats freres de nos braves Chefs leveront au Ciel leurs mains pures & innocentes, pour la prosperité

de ce Royaume, & le bonheur de cette Maison; nos armes porteront la terreur dans le cœur de nos ennemis; nous verrons la paix s'affermir dans cet Etat, & y ramener l'abondance. Ceux qui naîtront de cette vaillante Race seront de nouvelles esperances de la felicité publique; & cette Province se flattera de la joie de les voir un jour succeder aux Charges & à la gloire de leurs Peres.

HARANGUE FAITE AU ROI par Mehemet Elemin Envoyé d'Alger, pour la ratification du Traité de Paix fait avec les Algeriens.

TRes-Puissant, Tres-Magnanime, Tres-Majestueux, & Tres-redoutable Empereur; Dieu veüille conserver Vôtre Majesté avec les Princes de son Sang, & augmenter d'un à mille les jours de vôtre beau Regne.

Je suis envoyé à tres-magnifique Empereur toûjours Victorieux, de la part des Seigneurs du Divan d'Alger, & du Tres-illustre Dey, pour me prosterner devant le Trône Imperial de Vôtre Majesté, & pour lui témoigner l'extrême joie qu'ils ont sentie de ce qu'elle a eu la bonté d'agréer la publication de la paix qui vient d'être concluë entre ses Sujets & ceux du Royaume d'Alger. Les Generaux & les Capitaines, tant de Terre que de Mer, m'ont choisi, SIRE, d'un commun consentement, nonobstant mon insuffisance, pour avoir l'honneur d'entendre de la bouche sacrée de Vôtre Majesté la ratification de cette Paix, s'étant persuadez que c'est de cette parole Roïale que dépend son éclat & sa durée, qui sera, s'il plaît à Dieu, éternelle. Ils m'ont ordonné d'assurer Vôtre Majesté de leur tres-profond respect, & de lui dire qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne fassent pour tâcher de se rendre dignes de sa bienveillance. Ils prient Dieu qu'il vous donne la victoire sur tant d'ennemis de toutes sortes de Nations, qui se sont liguées contre vous, & qui seront confonduës par la vertu des Miracles de JESUS & de MARIE, pour le droit desquels nous sçavons que vous combattez. Je prendray la liberté de dire à Vôtre Majesté, SIRE, qu'ayant eu l'honneur de servir longtemps à la Porte Ottomane, à la vûë de l'Empereur des Musulmans, il ne me restoit pour remplir mes desirs, que de faire la reverence à un Monarque, qui non seulement par sa valeur heroïque, mais encore par sa prudence consommée, s'est rendu

le

le plus grand & le plus puissant Empereur de toute la Chrêtienté, l'Alexandre & le Salomon de son siécle ; & enfin l'admiration de tout l'Univers. C'est donc pour m'acquitter de cette commission, qu'aprés avoir demandé pardon à Vôtre Majesté avec les larmes aux yeux, & avec une entiere soumission, au nom de mes Superieurs & de toute nôtre milice, à cause des excés commis pendant la derniere guerre, & l'avoir priée de vouloir bien les honorer de sa bienveillance, ose lever les yeux en haut, & lui presenter la lettre des Chefs de nôtre Divan, en y ajoûtant leur tres-humble Requête dont je suis chargé. Comme ils esperent que Vôtre Majesté voudra bien avoir égard à leur priere, il n'y a point de doute qu'ils ne fassent éclater dans les Climats les plus éloignez, la gloire, la grandeur, & la generosité de Vôtre Majesté, afin que les Soldats & les Peuples, penetrez de son incomparable puissance, soient fermes & constans à observer exactement, jusques à la fin des siécles, les conditions de la Paix que vous leur avez donnée. Je ne manquerai pas, si Vôtre Majesté me le veut permettre, de rendre compte aussi à l'Empereur Ottoman mon Maître, dont j'ai l'honneur d'être connu, des Victoires que j'ai appris être remportées par vos Armées de Terre & de Mer sur tous vos Ennemis. Nous prions Dieu, SIRE, qu'il veüille continuer les Triomphes de Vôtre Majesté, & nous protestons que toute nôtre esperance dépend des ordres favorables que Vôtre Majesté nous voudra donner.

HARANGUE DU MESME ENVOYÉ faite au Roi d'Angleterre, à saint Germain en Laye.

TRes-Haut, Tres-Magnanime, & Tres-Excellent Roi, Dieu veüille conserver à Vôtre Majesté cette Grandeur d'ame qui doit éterniser son Regne, & préserver de tous dangers Vôtre Auguste & Roïale Famille.

L'affection dont Vôtre Majesté honore depuis si long-tems la Republique d'Alger, a porté le Tres-illustre & magnanime Dey mon Maître, ainsi que tous les Seigneurs de nôtre Divan, à m'ordonner de venir rendre mes profonds respects aux étriers de Vôtre Majesté, & de vous asseurer, SIRE, que leur intention est de maintenir à jamais, la paix & l'amitié qu'ils ont contractée avec Elle. Ils ont appris, SIRE, avec un sensible dé-

plaisir la lâcheté avec laquelle un grand nombre de ses Sujets se sont laissé surprendre par les poursuites scandaleuses de ses Ennemis, & oubliant que les Rois sont l'ombre de la Divinité, ils sont tombez dans une felonie qui marque leur front d'un opprobre éternel à l'égard de Vôtre Majesté. Cependant il n'est que trop certain que les guerres que le Tres-puissant & le Tres-invincible Empereur des François, & Vôtre Majesté ont entreprises, sont les effets de la vengeance que Dieu veut prendre de cette multitude seditieuse, & de ces Usurpateurs dont les Sectes impies ont corrompu la sainte doctrine des Livres de Dieu. Nous esperons que Vôtre Majesté sera bien-tôt en état de faire triompher la Justice de sa cause, en remontant sur le Trône de vos Ancêtres pour y briller derechef comme un soleil dans le centre de la magnificence.

L'Antiquité nous fournit tant d'exemples de semblables révolutions dont les Auteurs ont été punis, qu'elles ne doivent plus passer dans le monde pour une nouveauté. N'a-t-on pas vû les Juifs, qui par leur sedition contre JESUS leur Roi & Seigneur de toutes les Creatures, se sont non seulement mis aux pieds les chaînes de la malediction, mais encore ils se sont rendus le mépris de tous les Peuples de l'Univers. Aussi Vôtre Majesté doit regarder son Ennemi, comme l'on regarde l'impie Pharaon qui poussa son insolence jusques à se faire adorer comme Dieu, ne cessant de persecuter les Prophetes, & de détrôner plusieurs grands Rois par ses artifices diaboliques. Mais nous pouvons en même tems envisager sa fin abominable, puisque Dieu faisant éclater les effets de son juste couroux, priva cet Infidele de son Trône, précipita son corps & son ame dans un abîme de maledictions, & enfin l'extermina, de sorte qu'à peine paroissoit-il que ce pernicieux Tyran eût jamais été sur la Terre. Oüi, SIRE, cette petite absence de Vôtre Majesté étoit une preuve incontestable de sa fermeté à maintenir la veritable Loi de JESUS dans sa pureté, nous pouvons dire avec une espece de certitude, qu'elle verra dans peu de tems renaître de tous côtez les forces de son Sceptre, & éclater de nouveau la splendeur de sa Couronne. C'est ce que l'on doit esperer de la parfaite union, qui paroît aujourd'hui avec tant de generosité & tant d'amitié avec le tres-puissant Empereur des François, & Vôtre Majesté. Nous prions Dieu de vous faire goûter à l'un & à l'autre les fruits de vôtre grand courage, vous préservant sur Terre & sur Mer des trahisons infames de vos Ennemis, & que vous donniez par vos Victoi-

ces de la joye aux Amis de vôtre prosperité. Je supplie Vôtre Majesté d'être persuadée que nous sommes de ce nombre, & que dans toutes sortes d'occasions nous donnerons en face des Amis & des Ennemis des marques de nôtre amitié, & de la fermeté de la Paix que nous aurons toûjours avec vos Sujets fideles. Nous sommes même obligez de faire connoître à tout le monde la grande estime que nous conservons pour les qualitez Royales de Vôtre Majesté, & nous voulons que l'on voye éclater les vœux que nous faisons pour vôtre rétablissement. C'est un grand honneur & un grand plaisir pour moi, SIRE, de vous faire ces protestations, & de me prosterner devant Vôtre Majesté, pour lui témoigner le zele ardent que nous avons toûjours pour son service. Nous esperons, SIRE, que Vôtre Majesté aura la bonté d'agréer ce zele, & de continuer à nous honorer de son affection.

ELOGE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

JAmais Monarque ne s'étoit vû dans un si haut degré d'élevation que l'auguste Souverain qui gouverne la France. Ses sages ordonnances l'avoient fait mettre au rang des plus justes Princes, & sa valeur au nombre des plus fameux Conquerans. Sa pieté l'avoit fait placer parmi ceux dont on révere le plus les vertus, & toutes ses actions ensemble lui avoient fait mériter le nom de Grand. Rien ne manquoit à sa gloire & à son bonheur, l'état où ce Prince avoit mis la France, faisoit qu'elle étoit elle-même étonnée de sa grandeur. Elle ne s'étoit jamais vûë si puissante, & n'auroit osé penser qu'elle eût pû faire tant de Conquêtes, & triompher seule de l'Europe entiere, n'ayant jamais été si redoutable sous aucun de ses Monarques. Cependant quoique le glorieux Conquerant qui l'a mise en cet état, parût être au dessus des souhaits, & ne pouvoir plus rien desirer pour sa gloire, il lui manquoit quelque chose, pour sa propre satisfaction, qu'il n'étoit pas le Maître d'acquerir. Rien ne lui étoit impossible, si l'on veut excepter l'avantage de se donner lui-même ce qui paroissoit n'être pas en son pouvoir. Il falloit que toute la Terre connût qu'il avoit un fils digne de lui, & cela dépendoit de ce Fils, qui pouvoit seul donner, au plus grand Prince du monde, l'unique chose qu'il avoit à souhaiter. Il de- Mr. de Vizé.

voit apprehender qu'elle lui manquât, puisqu'il semble que par une destinée fatale aux plus puissans Rois, & aux hommes du plus grand mérite, ils n'ont eu jusques ici que des enfans qui au lieu de les imiter, n'ont pas même marché de bien loin sur leurs traces. Si ces grands Hommes ont été Conquerans, & ont vaincu par la force de leur courage, leurs Enfans ont été sans cœur, & n'ont point cherché la gloire, & si les Peres ont brillé du côté de l'esprit, s'ils ont été estimez, & utiles à l'Etat, les Enfans n'ont souvent passé que pour des stupides. L'Antiquité est pleine de ces exemples, de sorte que l'on peut dire que lorsque le Ciel a comblé le Roi de tous les avantages qui ont fait separément la grandeur & la gloire de tous ceux qui ont été élevez au Trône, il a voulu pour le distinguer de tant de Souverains & le récompenser de ce qu'il a fait pour l'Eglise, lui donner un Fils digne de lui. Ce Fils glorieux a l'avantage de mettre le comble au bonheur de son Pere, & de lui faire acquerir en l'imitant, & en suivant ses leçons, ce qu'il n'eût pas été au pouvoir de ce Monarque d'obtenir sans lui, quoiqu'il soit le plus grand des hommes, & le plus puissant des Rois. Encore que Monseigneur le Dauphin se soit mis au dessus de tous les éloges, en rendant le bonheur du Roi accompli, & en s'approchant de ce qu'il y a de plus parfait sur la Terre, mon zele ne me permet pas de me taire sur ses premieres Conquêtes, il est cependant assez difficile d'en parler, à cause de l'abondance de la matiere. En effet, ce Prince a fait paroître pendant une Campagne qui n'a pas duré plus d'un mois, si l'on en excepte le tems qu'il a fallu pour se rendre à l'Armée & pour en revenir, non seulement toute la prudence des Capitaines les plus experimentez, mais il a aussi pratiqué toutes les vertus que l'on peut souhaiter dans un Heros de son âge. Ces sortes de vertus ne servent pas moins à conquerir des Places, que les forces les plus redoutables, puisqu'il n'y a rien qu'on ne surmonte avec le cœur des Soldats, & qu'un Prince qui joint les qualitez d'honnête-homme à celles de grand Capitaine, attire les loüanges de ses Ennemis même, & l'estime de tout l'Univers. Le Roi qui joüit d'une santé parfaite étoit sûr de vaincre ses Ennemis, en se mettant à la tête des Troupes, & l'on ne doit pas douter que nommant Monseigneur le Dauphin pour commander en sa place, il ne connût toute la grandeur & toute la bonté de l'ame de ce Prince infatigable, & qu'il ne fût assûré qu'en courant à la gloire il ne feroit pas un faux pas qui pût retarder l'execution des projets

qu'il lui avoit confiez. Ce jeune Heros avoit à soutenir tout ce qui s'est fait de grand du côté des armes sous le Regne du Roi ; le plus grand Capitaine auroit dû trembler, mais le Fils de LOUIS LE GRAND sentant couler le même sang dans ses veines, & l'exemple & les leçons de cet admirable modele des Rois, ayant profondément gravé dans son cœur tout ce qu'il devoit faire pour l'imiter, marque sur le point de partir une joye si grande & si naturelle, qu'elle fit connoître qu'il étoit sûr de vaincre & qu'il couroit à la victoire. Ce Prince attendoit ce moment avec impatience, parce que quelque tems avant qu'il partît, le Roi lui avoit communiqué son secret, mais comme il imite ce Monarque en toutes choses, il avoit sçû cacher les mouvemens de joye qu'il sentoit au fond de son ame, afin d'empêcher qu'on ne penetrât ce qu'on lui avoit confié. Tout fit connoître l'excés de cette joye quand le jour de son départ fut déclaré. On la remarqua dans ses paroles, elle anima toutes ses actions, elle fit briller ses yeux d'un nouveau feu, & répandit sur toute sa personne un certain air qu'il est mal aisé de décrire, & qu'on ne peut avoir, que lorsqu'on est vivement touché d'une chose, qu'on a souhaitée avec ardeur & qui cause une extrême satisfaction. Cette joye fut un heureux augure qui fit voir que ce Prince marcheroit sur les traces du Roi, que la gloire alloit unir ceux que le sang avoit joint de si prés, & que le Fils auroit une glorieuse place dans l'Histoire du Pere ; dans cette Histoire fameuse que la posterité ne pourroit jamais croire, si les Histoires de la plûpart des Souverains de la Terre ne parloient à l'avantage de ce Monarque, les unes en publiant ses victoires, les autres sa magnificence & ses vertus. C'est pour être placé auprés de ce Prince, dans un si grand nombre d'Histoires, que le jeune Héros, dont j'entreprens d'ébaucher l'Eloge, vient de se couvrir de gloire. Quoique sa joye eût redoublé au moment de son départ, & qu'elle eût été si forte qu'il n'y avoit pas lieu de penser qu'elle pût s'accroître, elle parut neanmoins augmenter à mesure qu'il s'approchoit du lieu où l'attendoit la victoire. Il marcha si vîte que les équipages ne pûrent le suivre, & le jour qu'il devoit arriver au Camp, il monta à cheval, dés que la plus foible lumiere du jour commença à paroître. A peine y fut-il reçû, qu'au lieu d'aller prendre du repos, il voulut visiter les postes & reconnoître Philisbourg. Il sçavoit que le Roi n'avoit jamais assiegé de places en personne, sans avoir été lui-même les reconnoître en s'exposant à tous les perils qui sont à craindre en

pareilles occasions, Monsieur le Marquis d'Arquien frere de la Reine de Pologne ayant été tué auprés de ce Monarque quand il alla reconnoître Rhimberg. Ainsi l'on peut dire que Monseigneur le Dauphin a imité le Roi au premier pas qu'il a fait dans le chemin de la gloire, & qu'il s'est exposé au peril dans sa premiere démarche dans les champs de Mars. Ce Prince continua à n'avoir plus aucun ménagement pour sa personne. Il parut si infatigable dans le travail, d'un sang si froid dans le peril, qu'il seroit difficile de l'exprimer. On le connoîtra mieux en apprenant tout ce qu'il a fait. Il alloit tous les jours à la tranchée, il visitoit toutes les attaques & le parc de l'artillerie; il voyoit monter les gardes, il se faisoit instruire de tout ce qu'il ne pouvoit apprendre par lui-même, & donnoit exactement ses ordres, sur tout ce qui regardoit le Siége. On l'a vû aller souvent à la tranchée même avec les Sapeurs. Quand il avoit résolu quelque attaque considerable, il prenoit le soin de l'entreprise sur lui afin que rien ne manquât. Il donnoit ses ordres pour faire tout préparer, & marquoit les endroits où l'on trouveroit tout ce qui pourroit être necessaire; de sorte que les Troupes étant sûres que toutes choses, dont elles pouvoient avoir besoin, leur seroient fournies, pour les expéditions qu'elles devoient faire, elles y alloient avec une ardeur qui faisoit voir qu'elles étoient assûrées de vaincre. Quand des Troupes ont cette pensée, & qu'elles sont échauffées du desir de plaire à leur General, elles ne manquent jamais de venir à bout des entreprises les plus difficiles. Ce Prince faisoit toutes ces choses d'une maniere si aisée & si naturelle, que le Capitaine le plus consommé dans le métier de la guerre, n'auroit pû s'en acquitter mieux, & quoique le peril doive étonner ceux qui n'y sont point accoutumez, & que la fermeté qu'ils témoignent lorsqu'ils s'y trouvent exposez vienne de leur raison, on connut bien que celle de ce jeune Heros venoit entierement de son Sang. Dés sa premiere Campagne, il a paru grand Capitaine & Soldat intrépide; on a remarqué en lui toute la prévoyance du Chef le plus prudent, il a joint la sagesse à la vivacité du courage; il a fait voir de la vigilance sans fatiguer les Troupes, & il a enfin trouvé le secret d'épargner le sang, & d'avancer beaucoup; ayant pris, en vingt jours, une Place devant laquelle le grand Gustave a demeuré dix-huit mois. Ce Prince l'auroit pû encore emporter plûtôt, s'il n'eût voulu ménager ses Troupes; un autre auroit pû se laisser éblouir par le glorieux avantage d'une action si éclatante, & si extraordi-

naire qu'à peine la posterité y auroit pû ajoûter foi ; la France ne manque point d'hommes, il n'avoit qu'à en exposer un plus grand nombre, & quand il en auroit peri davantage, on n'auroit pas sçû s'il auroit pû épargner ce sang ou non ; mais la bonté a prévalu sur tout ce qui auroit pû contribuer à l'accroissement de sa gloire. Les plaisirs l'attendoient à Versailles, il n'a point eu d'empressement d'y venir joüir du fruit de ses travaux, & il a mieux aimé triompher plus tard & gagner le cœur de toute l'Armée en emportant une des plus importantes Places de l'Europe. Cet auguste General a sçû inspirer aux Troupes une passion si ardente pour lui, qu'il est sûr de la victoire, en quelque lieu qu'il puisse aller & quelque ennemi qu'il ait à combattre, de sorte qu'on ne peut douter qu'il ne fasse plus de Conquêtes avec un petit nombre de Soldats que ceux qui lui opposeroient des Armées formidables. Ainsi la premiere Campagne de Monseigneur le Dauphin doit faire doublement craindre les Ennemis de la France. Ils n'apprehendoient que le Roi, mais le Prince qui marche aujourd'hui sur les traces de cet auguste Pere leur fait voir deux Conquerans au lieu d'un, qui sçauront toujours forcer la victoire à suivre leurs pas.

Pendant que le Vainqueur de Philisbourg épargnoit le sang des Troupes, il n'exposoit pas moins le sien, & il le faisoit si naturellement qu'on pourroit dire qu'il trouvoit des charmes dans le peril. Il est difficile d'aimer davantage le métier de la guerre & de s'y attacher plus fortement. Ce Prince dit quelques jours aprés son arrivée au Camp, *Qu'il avoit bien toûjours crû qu'un Siége lui donneroit du plaisir, mais qu'il n'avoit pas crû en prendre autant qu'il en sentoit.* Aussi ceux qui avoient l'honneur de commander sous ses ordres, se servoient souvent d'artifice pour empêcher qu'il ne fût continuellement exposé aux perils les plus évidens. Le Roi ayant appris qu'il usoit de son autorité pour les affronter, & qu'on lui faisoit mal sa cour, lorsqu'on lui donnoit des raisons pour empêcher qu'il ne s'exposât, envoya des ordres absolus pour retenir l'ardeur boüillante de ce jeune Conquerant. S'il avoit donné des marques d'une intrépidité extraordinaire, il fit voir son esprit & sa soumission dans la réponse qu'il fit à Sa Majesté. Il lui marqua d'abord, en termes fort respectueux, le chagrin que ses ordres lui causoient, mais il ajoûta, *Qu'il s'en consoloit, parce qu'il prétendoit faire voir, en lui obéïssant, des marques de sa soumission, & donner en même tems l'exemple de l'obéïssance qu'on lui devoit.* Le Siége étant sur le point de finir lorsque l'or-

dre du Roi arriva, il restoit peu de perils à essuyer, ainsi on peut dire que Monseigneur le Dauphin a été exposé presque pendant tout le Siége.

La grande valeur, & l'experience consommée dans le métier de la guerre, ne suffisent pas toûjours à un General pour venir à bout d'une entreprise, il peut donner de bons ordres; mais, s'il n'est pas aimé, il peut n'être pas bien obeï. Il peut se battre avec toute la valeur possible & n'être pas secondé. Un Chef aimé anime tous les cœurs d'une Armée, & donne de la force à tous les bras. J'ai déja marqué combien Monseigneur le Dauphin étoit cheri, ou plûtôt adoré de toute l'Armée, s'il m'est permis de parler ainsi. Cette loüange lui est bien dûë, puisque ce Prince imite parfaitement le Roi, qui n'a jamais rien dit publiquement qui ait pû desobliger personne, qui bien loin d'accabler les malheureux, tâche d'excuser leurs fautes, & qui n'a jamais puni lorsqu'il a crû pouvoir pardonner, ce qui a souvent fait dire, *Qu'il falloit que ceux qui avoient encouru son indignation, fussent bien coupables.* Monseigneur le Dauphin qui a le même caractere de bonté, s'est fait aimer de toutes les Troupes, par une infinité d'endroits qui meritent d'être remarquez.

On ne peut porter plus loin la generosité que ce Prince a fait, tant qu'a duré la Campagne, n'ayant pas laissé passer un seul jour sans répandre ses bienfaits à pleines mains. Il donnoit à tous les Blessez, & n'attendoit pas qu'on luy demandât. Il faisoit distribuer de grosses sommes pour des Corps entiers. Les Gardes de Tranchée se ressentoient tous les jours de ses liberalitez. Dès qu'il apprenoit que quelqu'un s'étoit distingué, il lui faisoit recevoir la recompense de sa valeur, & donnoit même aux personnes de qualité qui avoient reçû quelques blessures, parce qu'on peut avoir besoin d'argent quand on est malade, & que l'on se trouve dans un Païs éloigné. Ces dons étoient accompagnez de manieres qui charmoient & qui faisoient oublier la violence du mal à ceux que les plus vives douleurs tourmentoient. Ces consolations étoient suivies d'autres encore plus touchantes. Ce Prince visitoit, non seulement tous les Blessez de la premiere qualité, mais on l'a même vû faire l'honneur aux Subalternes d'aller jusques chez eux, quand ils étoient d'un merite distingué. Outre les largesses que ce Prince genereux a faites aux Soldats blessez, il alloit visiter les Hôpitaux, & avoit la bonté d'entrer dans le détail du soin qu'on prenoit de la guerison de ceux qui y étoient retenus par les blessures. Il ordonnoit que les Soldats qui

qui avoient beaucoup fatigué dans la Tranchée fussent mieux nourris, que ne le sont ordinairement ceux qui n'ont pas essuyé de si grandes fatigues, ce qui faisoit qu'ils reprenoient leurs forces d'une tranchée à l'autre: Ainsi on peut dire que ce Prince empêchoit que les Soldats ne devinssent malades, & que les malades ne mourussent: Aussi pleuroient-ils de joye en le voyant. Plusieurs ont refusé son argent, pour faire voir que le zele qu'ils avoient pour lui les engageoit plus que l'interêt, à exposer leur vie pour le service du Roi & du Prince, dont l'intrepidité & les bontez genereuses leur donnoient de jour en jour de nouveaux sujets de l'admirer. Il ne se contentoit pas de faire tout le bien qui étoit en sa puissance, & d'honorer & recompenser le merite; il avoit encore tres-souvent la bonté d'écrire au Roi en faveur de ceux qui se distinguoient extraordinairement. Il rendoit Justice à chacun sans avoir égard au rang, & il le faisoit avec d'autant plus de joye, qu'il étoit persuadé qu'il ne pouvoit faire un plaisir plus sensible à Sa Majesté, que de lui faire connoître ceux qui faisoient des actions extraordinaires, & de lui demander des recompenses pour ces genereux Deffenseurs de l'Etat. Cet aimable Conquerant ne parloit jamais de lui dans ses Lettres, elles faisoient voir son esprit & sa bonté genereuse pour les autres, dont il prenoit plaisir de vanter les actions; de sorte que l'on n'auroit pas sçû les siennes, si la Renommée n'avoit pris soin de les publier. Il n'avoit point d'autre occupation que de travailler pour sa gloire, & pour le bien des Troupes; & ses liberalitez paroissoient inépuisables: il est vrai que lorsqu'on lui demandoit des graces, il n'accordoit rien sans en écrire au Roi. Il répondoit, *Qu'il n'étoit à l'Armée que pour commander pour Sa Majesté, & pour obéir à ses Ordres, qu'il lui écriroit pour apprendre ses volontez.* Cela augmentoit l'admiration & la haute estime qu'on avoit pour ce Prince, & le faisoit aimer davantage. C'est ce qui a fait dire qu'il étoit d'un caractere à soutenir tout le poids de la plus brillante gloire, sans qu'elle fût jamais capable de l'accabler, ni même de l'éblouïr. La genereuse fierté qui l'anime & le noble mépris des perils les plus évidens n'ont pas moins éclaté en lui dans les occasions les plus dangereuses. Il les a poussez jusques où le plus grand & le plus intrepide cœur les peut porter. Ce Prince seul avoit de la fermeté, quand toute l'Armée étoit saisie de crainte, & que tout trembloit jusques à Versailles, où l'on n'ouvroit jamais de Lettres sans ressentir tous les mouvemens que causent d'ordinaire les grandes allarmes. Cette intrepidité accompagnée

de toute la prudence, & de toutes les qualitez que l'on peut souhaiter dans un grand Capitaine, a plus jetté de consternation dans le cœur des Ennemis que la prise de Philisbourg, quelque considerable que soit cette Place, & de quelque importance qu'elle leur fût. Ce que ce Prince vient de faire leur apprend que rien ne lui résistera, qu'il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse venir à bout, & que lorsqu'il suit les leçons du Roi, & qu'il marche sur ses glorieuses traces, ils auront à se défendre de ce Monarque, même dans les endroits où il ne sera pas.

La haute réputation que Monseigneur le Dauphin s'est acquise dans toute l'Europe, & parmi les Troupes a fait rentrer les Ennemis en eux-mêmes, pour faire réflexion sur le ridicule de leurs pensées chimériques & de leurs folles idées, lorsqu'ils se persuadoient qu'ils pouvoient venger leur gloire des affronts qu'elle a reçûs par leurs pertes passées. Ils ont fait des projets, ils se sont liguez sourdement, ils ont fait des levées, & se sont préparez à nous surprendre: Mais le Roi toujours vigilant, & toujours actif pour le bien de son Etat, qui n'ignore rien de tout ce qui se passe chez ses Ennemis, & qui connoissant beaucoup mieux qu'eux leurs propres forces, sçait qu'elles sont beaucoup au dessous de leurs projets, & fort inferieures à leurs mauvais desseins, par une conduite toute prudente, & par une sage prévoyance, a travaillé à dissiper tout ce qu'ils méditoient contre la France. Ce Monarque a pris dans son cabinet de justes mesures contre la hardiesse de leurs projets, son auguste Fils a marché par ses ordres, il a porté la terreur chez ses Ennemis, la gloire l'a accompagné, la victoire l'a suivi. Il a non seulement fait évanoüir tous les desseins de ces Politiques mal habiles qui devoient accabler la France en la surprenant, mais il leur a donné lieu de se repentir de leur temerité mal soutenuë. Il les a contraints, au lieu d'executer leurs projets mal conceus, à nous ceder des Places qu'ils estimoient imprenables, & qui devoient leur servir pour se défendre & pour nous attaquer. Le digne Fils de LOUIS LE GRAND en se couvrant d'une immortelle gloire par de si grands succés, dans une saison où le Roi seul a sçû triompher des Elemens, & apprendre aux François qu'ils pouvoient vaincre en tout tems, a paru aussi infatigable que ce Monarque que les plus rigoureux hyvers n'ont pû arrêter un moment, lorsqu'il voloit à la victoire. Que ne lui devons-nous point, pour nous avoir donné un Prince qui lui ressemble si parfaitement? qui joint à la grandeur de courage une bon-

té toute genereuse & toute charmante ? Qui avec un air affable & des manieres engageantes, nous fait voir, quand il est à propos, sans quitter ce caractere de douceur, tout LOUIS LE GRAND dans sa plus haute Majesté ? Qui sçait en même tems conserver dans son cœur, & faire paroître sur son visage dans son air & dans ses manieres, l'auguste & fiere Majesté necessaire aux grands Rois, & la bonté qui doit regner dans leur ame pour le bien de leur Etat & le bonheur de leurs Sujets ? En effet, un Prince qui peut tout, veut souvent tout ce qu'il peut, lorsqu'il ne sçait pas se moderer & qu'il n'a pas un fonds de bonté naturelle ; c'est ce qui fait les Tyrans, & rend les Sujets malheureux. Monseigneur le Dauphin n'imite pas seulement le Roi par ce noble caractere de bonté que toute sa personne & toutes ses manieres découvrent, sans qu'il le fasse descendre de la Majesté que la grandeur de son rang l'oblige à conserver, mais il a aussi toutes les vertus morales & politiques de ce modele des Souverains. Il sçait vaincre en genereux Conquerant, il sçait obéïr aux loix du Ciel & commander aux hommes. Il sçait se faire aimer & craindre, distinguer le merite, dissimuler ce qu'il est à propos de taire, cacher les secrets qu'il est important de ne point découvrir, & se rendre si impenetrable là-dessus, qu'il ne donne pas même lieu de croire qu'il soit dépositaire de quelque secret. Il se plaît à faire du bien, & à prevenir les souhaits de ceux qu'il veut gratifier. Il prend plaisir aux exercices fatigans, afin de s'y endurcir pour servir l'Etat ; ce qui lui a fait supporter avec une vigueur étonnante, & une santé parfaite, les violentes fatigues qu'il a essuyées pendant la glorieuse Campagne qu'il vient de faire. Il est jeune & sage, il est puissant & sçait se moderer. Il écoute avant que de décider, il aime à faire du bien, & ne fait jamais de mal. Enfin, il imite LOUIS LE GRAND, c'est-à-dire, le plus grand des hommes & le plus parfait des Rois. Aussi ce Monarque, aprés l'avoir mis entre des mains capables de l'élever, & de le faire paroître un jour tout ce que nous le voyons aujourd'hui, a achevé lui-même par son exemple & par ses leçons une éducation qui embellira son Histoire, & qui n'apprendra pas moins aux Souverains, qui ont des Enfans, ce qu'ils doivent faire, qu'il servira de modele aux plus sages Potentats. Aprés ce que le Roi a fait pour le repos & la gloire de la France, nous n'avions plus de vœux à faire, & nous ne pouvions plus rien souhaiter de ce grand Prince, sinon qu'il prît soin de nous donner un Fils formé sur son exemple, qui joignît la pru-

dence à la valeur, la bonté & la pieté aux vertus guerrieres, la douceur à la Majesté, l'humilité à la grandeur, & qui fût en même tems l'admiration & la terreur de l'Univers. Nous avons tout cela dans l'auguste Dauphin qui vient de porter la terreur dans toute l'Allemagne, d'agrandir nos Frontieres, de fermer les passages qu'avoient nos Ennemis pour entrer en France, de jetter le desordre & la confusion parmi eux, & de les faire repentir de leurs impuissantes ligues, dont le mauvais succés les couvre de honte, & fait connoître leur foiblesse contre le plus grand Monarque qui ait été sur le Trône depuis plusieurs siécles. En effet, rien n'est si surprenant que de voir que par la maniere toute merveilleuse dont il a regné, depuis qu'il gouverne par lui-même, il ait mis la France en état de résister seule à toutes les Puissances de l'Europe, de le faire avec avantage, & de remporter sur tant d'Ennemis d'éclatans & de signalez triomphes. Nous avons lieu d'esperer que la vie de l'infatigable Fils de ce redoutable Monarque, ne sera pas moins pleine de merveilles que celle de son auguste & toujours victorieux Pere. Son intrepidité lui a déja fait donner le surnom de *Loüis le Hardi*. Si dés sa premiere Campagne il a merité un nom qui le couvre de gloire, & le rend redoutable; on doit croire qu'étant d'un Sang qui ne s'est jamais démenti, & que le travail & les perils n'ont point étonné, lorsqu'il s'est agi d'acquerir de la gloire, il la cherchera toujours avec le même empressement qu'il vient de faire paroître, & volera avec la même rapidité, quand il sera question d'entrer dans le Champ de Mars, & de faire que la suite de ses exploits réponde à de si glorieux commencemens. Ce Prince a non seulement rempli tout ce qu'on avoit lieu d'attendre de son Sang & de son éducation; mais il a même fait des choses qui ont surpassé de beaucoup tout ce qu'on en pouvoit esperer. Son rang lui avoit fait donner le commandement de l'armée, son intrépide valeur, son extrême vigilance, son activité, son application continuelle, sa presence en tous les lieux où celle du General est necessaire, ses soins à s'informer de tout, à se faire rendre compte, à voir plus par lui-même que par autrui, & enfin à faire toutes les actions d'un grand Capitaine & d'un General consommé par l'experience. Ces qualitez l'ont rendu, par son propre mérite, & par la parfaite connoissance qu'il a acquise du métier de la guerre, aussi capable de l'emploi de General, que sa naissance le rendoit digne de ce nom, qui honore toujours celui qui en est revêtu, & à qui un Prince ne fait pas toujours honneur. Quoiqu'on puisse com-

mander des armées sans s'exposer à des périls manifestes, & qu'un General soit plus utile en donnant ses ordres, qu'en se trouvant lui-même à toutes les occasions périlleuses, nôtre intrepide Heros a crû que dans ses premieres Campagnes, s'il ne voyoit tout par lui-même sans avoir égard aux dangers, quelque apparens qu'ils fussent, il n'auroit pas toute l'experience necessaire pour commander, & pour vaincre à l'avenir : Ainsi il affrontoit les perils à chaque moment du jour, au lieu que les Volontaires n'étoient exposez que les jours que leurs Régimens montoient la tranchée. Tout le Camp retentissoit des loüanges que les Troupes donnoient à ce Prince, les Ennemis même n'ont pû lui en refuser ; & l'on doit croire que si par une bonté genereuse, & dont on n'a encore vû d'exemple, le Roi, en sacrifiant ses propres interêts, a donné la paix à l'Europe, la valeur de Monseigneur le Dauphin la forcera de la demander. La joye que ce Prince a donnée au Roi est si grande que la France lui en est redevable, puisqu'elle peut aider à prolonger les jours d'un Monarque qui l'a renduë si redoutable & qui l'a mise dans le plus haut degré de gloire ; d'un Monarque qui fait toute sa joye & toutes ses délices, & pour qui elle donneroit tous ses tresors & verseroit tout son sang ; d'un Monarque qui lui est si utile, & dont elle souhaiteroit que les jours durassent autant que la gloire de ce Prince vivra dans la posterité ; & que de son côté, elle conservera la reconnoissance qu'elle lui doit, de ce qu'il a fait pour son accroissement ; pour faire fleurir, chez elle, les beaux Arts & le Commerce, pour la rendre glorieuse & tranquile, abondante en toutes choses, redoutable à ses Ennemis & l'admiration de l'Univers. Il ne faut point douter que les jours d'un Fils qui a si heureusement travaillé à faire prolonger ceux d'un tel Pere, par la joye & la satisfaction qu'il lui donne ne soient augmentez aussi ; c'est ce qui a causé en France une allegresse si universelle, aprés la prise de Philisbourg, c'est ce qui a fait allumer les feux que nous avons vûs, c'est ce qui a fait éclater les acclamations de tous ceux qui ont pû parler, & les éloges de tous ceux qui ont pû écrire. Tout a publié les loüanges de ce jeune Conquerant, le plus grand des Rois a été au devant de lui, chacun s'est empressé pour le voir, on a versé des larmes de joye ; & ce triomphe a été infiniment plus glorieux & plus sensible à cet aimable Prince, que toutes les victoires qui venoient de lui acquerir une gloire qui vivra dans tous les siécles, puisqu'on lira les Conquêtes de ce Prince dans l'Histoire de LOUIS LE GRAND.

HARANGUE FAITE A MONSEIGNEUR l'Archevêque de Paris.

Par Mr. le Curé de saint Hyppolite, sur la Mission envoyée par ce Prélat dans cette Paroisse en 1697.

MONSEIGNEUR,

Toute la Paroisse de S. Hyppolite dans la joye de voir son Archevêque, plus distingué par sa pieté & par sa modestie, que par son rang & sa dignité, venir couronner & donner la perfection à une Sainte Mission. Nos Missionnaires ont travaillé avec un succés incroyable. Les Prédicateurs ont attiré une foule de monde par leurs Prédications penetrantes & pathetiques. Les Confesseurs ont été pleins de ferveur & inépuisables en patience. Les peuples ont donné des marques d'une conversion entiere. La Paroisse de S. Hyppolite sera desormais vôtre joye & vôtre consolation.

Le Pasteur que vous lui avez donné, & que vous soutenez par des bontez continuelles va travailler par un nouveau zele, pour conserver l'esprit de pieté, d'union & de charité qui y regne maintenant. Que ne doit-on point faire, voyant son Archevêque tout à son Diocese, bon, affable, éclairé, patient, infatigable; c'est-à-dire veritablement Evêque? Otant à la grandeur cet air fastueux dont elle est presque toûjours armée; il écoute tout le monde, toûjours prêt, toûjours attentif, & décide plein d'équité & de lumiere. Qu'il est éloigné de cette impatience fâcheuse qui détruit les affaires, & qui traîne à sa suite l'injustice & l'erreur! Y eut-il jamais un esprit plus accommodant & plus ferme, plus solide & plus délicat tout ensemble? Est-il éloigné de la Cour; on diroit qu'il est né pour les Provinces. Est-il rappellé par le plus grand & le plus sage des Rois, on voit bien qu'il est fait pour gouverner la Capitale du monde. Pour obtenir cette éminente dignité, il n'a fait que la meriter & obéïr.

Que de Missions, que de visites, que de courses, que de campagnes évangeliques dans une seule année, où sa vigilance sembla-

ble à la course rapide du Soleil, parcourt tout, voit tout, entend tout. S'il se dérobe quelquefois, c'est pour converser avec Dieu, c'est pour nous donner ces Ordonnances où les heresies nouvelles sont éteintes, où le Clergé est réformé, où la discipline & la pieté abattuës sont relevées. Nôtre Souverain Pontife, un des grands Papes qui ayent gouverné l'Eglise, & un nouvel exemple de l'ancienne sainteté des premiers Evêques, a voulu que vôtre seconde Ordonnance fût traduite en sa langue : & ensuite tous les peuples l'ont fait traduire dans la leur, afin qu'ils y pussent apprendre leur Religion & leur foi.

Qu'il est glorieux à Paris, qu'il est glorieux à la France d'avoir un Archevêque ; l'organe des Souverains Pontifes, l'Oracle de l'Eglise, le défenseur de la Foi, le Restaurateur de la pieté, le Réformateur & le modele du Clergé ! Nos éloges, MONSEIGNEUR, aussi-bien que nos remercimens sont au-dessous de vos bienfaits. Le Ciel nous acquittera envers vous. Qu'il abrege nos jours pour augmenter les vôtres ; nous ne pouvons faire de meilleurs souhaits, ni pour nous, ni pour toute l'Eglise.

HARANGUE FAITE A FEU MONSIEUR le Marechal Duc de Boufiers.

Par Mr. Auxcousteaux de Pisteleux, Bailly du Duché de Boufiers en sa fonction de Procureur du Roi de la Ville de Beauvais, requerant l'enregistrement des Lettres & Provisions de Gouverneur de ladite Ville, accordées par Sa Majesté audit Seigneur Maréchal Duc de Boufiers en 1697.

MONSIEUR,

Si le zele d'un peuple dévoüé de tout tems à vôtre illustre Maison, & si son attachement particulier à vôtre personne peuvent suffire pour honorer vôtre réception en ce Gouvernement, tout Beauvais en general, & le corps de Ville en particulier peuvent présumer de remplir un devoir aussi légitime & aussi indispensable. Le concours extraordinaire de Citoïens de toutes les conditions ; les cris de joye, les acclamations, les applaudissemens qui se sont fait entendre de toutes parts depuis vôtre arrivée, vous ont

déja expliqué nos dispositions, & la satisfaction interieure dont nos habitans sont penetrez, se manifeste assez dans leurs yeux & sur leurs visages. Leur admiration & leur silence même font un langage muet qui vous répete à son tour, que vous ne pouviez trouver en aucun lieu plus de veneration & de respect pour vôtre illustre personne; plus d'affection pour vôtre service, plus de passion pour vôtre gloire. Tous vous envisagent, MONSIEUR, comme le protecteur de leurs fortunes, l'ornement de la Patrie, & un des plus fermes soutiens de l'Etat; & ils sçavent que nos Ennemis vous ont toûjours connu & éprouvé comme le continuel & le plus redoutable obstacle de leurs projets & de leurs ligues.

Le Titre de Gouverneur de Beauvais, que vous voulez bien ajoûter à ceux de Duc, de Maréchal de France, & à tant d'autres dignitez les plus éclatantes de l'Empire François, vous est d'autant plus glorieux, que vous êtes le premier à qui il ait été accordé. Vous sçavez, MONSIEUR, que dés le tems de Jules Cesar cette Ville avoit un Capitaine, dont la Charge & le nom s'étant conservez même aprés la décadence de l'Empire Romain, ont subsisté sous les trois Races de nos Rois. Ce Titre étoit sans doute fort honorable par lui-même. Il ne se donne pas seulement à un Officier qui commande une Compagnie de Soldats; & il convient encore plus à un General d'Armée. C'est en ce sens que nos plus grands Orateurs le donnent si souvent aux Alexandres, aux Cesars, aux Pompées, & generalement à tous les Heros qui se sont signalez dans les guerres de leur temps, comme vous avez fait dans celles de nos jours. Cependant l'idée de ce nom ne nous a jamais paru, ni si grande ni si magnifique, que l'étoit pour nous le Titre de Gouverneur.

C'est sur cette prévention que le Duc de Montmorency, vers le milieu de l'autre siécle, & Mr. de Villers-Hodene, au commencement de celui-ci, trouverent ici de si grandes oppositions, comme on le voit dans nos Annales, quand ils voulurent changer la qualité de Capitaine en celle de Gouverneur de Beauvais. C'étoit à vous, MONSIEUR, que cette distinction étoit réservée, puisque tout ce que vous avez fait, & tout ce qui vous est arrivé est d'une si grande distinction. Comme vos illustres Ancêtres ont été les premiers honorez de la Charge de Grand Bailly du Beauvoisis; il semble qu'il étoit naturel que le plus grand des Bouflers fût aussi nôtre premier Gouverneur, & chacun s'est aisément persuadé que vous le seriez dés que l'Edit de Sa Majesté fut rendu public.

L'évenement

L'évenement répond à l'attente & aux vœux du Peuple. Nôtre auguste Monarque en a fait à vôtre égard une continuation de ses graces & de ses récompenses, pour l'application & la conduite dont vous veillez à la conservation des peuples que la Providence lui a soumis, & dont vous rendez inutiles les entreprises & les efforts de tant de fieres nations liguées contre lui; pour l'activité & la prudence dont vous prévenez leurs desseins, & déconcertez leurs mesures; pour l'intrépidité inoüie, avec laquelle vous avez si souvent exposé une vie si illustre & si précieuse, aux plus affreux & plus extraordinaires perils; pous les fatigues que vous essuyez, afin de mettre en seureté & en repos les vies & les fortunes de ses Soldats & de ses Sujets; & enfin pour cette vigilante & active Valeur, qui tient lieu d'une seconde Frontiere à son Royaume, qui l'a mis jusqu'à present hors d'atteinte de tant de Princes & de Generaux assemblez, & qui avec toutes les forces de l'Europe n'ont osé vous attaquer cette derniere Campagne; dans l'experience qu'ils ont faite tant de fois, que vôtre personne seule est un rempart également inaccessible à leurs forces & à leurs surprises.

Il ne faut donc pas s'étonner, Monsieur, si tant de preuves d'une fidelité & d'une prudence consommée ont porté Sa Majesté à vous accorder le Gouvernement d'une Ville, qui s'est plusieurs fois glorieusement distinguée dans cette même fidelité à son Prince. Vous y trouverez par là, Monsieur, plus de soumission & de correspondance à suivre vos ordres, qui ne pourront jamais être que conformes aux intentions de Sa Majesté. L'on s'assure aussi que vous voudrez bien, Monsieur, employer vôtre autorité pour entretenir la paix & l'union dans le cœur de nos Habitans, dont dépend le bonheur commun. Nôtre Ville aura de son côté une respectueuse reconnoissance des effets de vôtre protection, & elle ose se flatter qu'elle méritera de plus en plus l'honneur que vous lui faites de vous charger de son Gouvernement & de sa conduite.

HARANGUE FAITE A MONSEIGNEUR l'Archevêque de Paris, visitant l'Abbaye Royale de saint Victor.

Par Mr. de Letteignan, Prieur de cette Abbaye & Docteur de Sorbonne en 1697.

MONSEIGNEUR,

Il nous seroit bien difficile d'expliquer lequel des deux mouvemens l'emporte aujourd'hui dans nos cœurs, ou le respect, ou la joye. Je puis assurer Vôtre Grandeur que nous avons tous pour elle une profonde veneration. Nous sçavons que ce n'a été que la Religion & la pieté qui ont sollicité pour vous & malgré vous, vôtre élevation. Nous ne la devons, ni aux services de vos Ayeux, ni aux triomphes d'un Frere.* La voix de la vertu a été plus forte que l'éclat de la naissance & que le bruit de la victoire.

* Feu Mr. le Maréchal Duc de Noailles.

Aprés une entrée aussi canonique, nous ne sommes point surpris de voir refleurir éminemment la discipline de l'Eglise dans ce grand Diocese. Le merite n'y est plus sans emploi; le zele n'y est plus sans autorité, ni le travail sans récompense; en un mot, la sagesse regle tous vos pas, l'innocence les accompagne.

Ce sont, MONSEIGNEUR, ces motifs de nos respects, qui font en même tems le comble de nôtre joye. Nous remercions tous les jours dans nos saints Sacrifices le Seigneur qui donne de tems en tems à son Eglise des Borromées, de nous avoir donné un si grand Prélat; & nous nous applaudissons à nous-mêmes, quand nous faisons réflexion que nôtre bonheur l'a enfin emporté sur vôtre humilité, & le souhait d'un grand Diocese sur le regret d'un autre, qui gémiroit encore, s'il n'avoit trouvé dans vôtre Successeur & vôtre nom & vôtre vertu.

Pour moi, MONSEIGNEUR, en mon particulier, je ne puis m'empêcher d'avoüer à Vôtre Grandeur, que penetré de ces sentimens, il y avoit long-tems que je souhaitois avec passion de vous presenter cette Compagnie qui sera toûjours celebre tant qu'elle répondra à la gloire de son nom, qui vient vous offrir une soumission fidelle, & qui fera toûjours gloire de se distinguer

parmi ceux qui s'efforcent à l'envi de vous marquer une inviolable obeïssance.

HARANGUE FAITE AU ROY,

Par l'Envoyé de Tripoli, pour demander à Sa Majesté la continuation de la Paix entre Elle & le Divan de Tripoli d'Afrique en 1697.

TRES-PUISSANT, TRES-AUGUSTE & TRES-CLEMENT EMPEREUR DE FRANCE,

☞ La Renommée ayant appris aux tres-illustres & magnifiques Pacha, Dey & Divan de Tripoli d'Afrique, mes Maîtres, les Exploits incroyables de Vôtre Majesté, qui seule contre tous les Potentats de l'Europe, conjurez depuis si long-tems, leur a fait connoître par le gain de tant de batailles, par la conquête de leurs Villes, & par la prise de leurs Navires, que la résistance à un Prince favorisé du Ciel est une entreprise témeraire; & mes Maîtres considerant d'un côté le bonheur de la Paix avec vos Sujets, & de l'autre la terreur de vos armes, leur cœur étant partagé entre un amour respectueux par la clemence de Vôtre Majesté, & la crainte de lui déplaire, ils m'ont envoyé, SIRE, rendre en face de tout l'Univers les hommages dûs au Heros de l'Univers; en lui faisant leurs petits presens, lui demander la continuation de la paix & de son estime, dont ils desirent avoir de nouvelles marques par une grace qui concerne les Esclaves, & quelques effets de Marchands, assurant Vôtre Majesté Imperiale qu'ils en auront une reconnoissance éternelle.



COMPLIMENT FAIT A MADAME la Duchesse de Crequi à son arrivée à Tours.

Par le Pere Vaudin, Prieur des Chanoines Réguliers du Chapitre de S. Long, étant à leur tête en 1697.

MADAME,

☞ Nous benissons le jour heureux qui nous fait voir ce que nous desirons il y a long-tems. Vôtre presence réjoüit véritablement nos cœurs ; elle remplit agréablement nos esperances ; elle comble nos desirs. Si le corps dont j'ai l'honneur d'être le Chef, a l'avantage de tenir le premier rang dans le Clergé de cette Ville ; il regarde cet honneur comme une obligation plus étroite de vous marquer son zele & sa joye. L'empressement que chacun de nous témoigne à vous rendre les premiers devoirs, est une preuve assurée de nos sentimens, & un préjugé favorable de la bonté de vôtre cœur, pour tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Cette grandeur, ce genie vaste & penetrant qui paroît dans tout vôtre exterieur, ce caractere venerable d'une pieté solide, dont les traits éclattans nous frappent ; cette douceur majestueuse qui nous charme & qui nous enleve, rassemblent en un instant, & nous representent comme en un seul point de vûë tout ce qu'il y a jamais eu de grand, de pieux & d'heroïque dans les quatre augustes familles dont vous êtes aujourd'hui le lien indissoluble. Oüi, MADAME, les vertus de ces grands hommes, de ces anciennes Heroïnes, des Princes & des Rois vos Ayeux, dont l'origine se perd dans les siecles les plus reculez, se retrouvent heureusement dans vôtre illustre personne. Elles renaissent avec éclat dans celle à qui vous avez donné la plus chere & la plus pure partie de vôtre Sang auguste.

Le Prince qui vous adore, que vous aimez tendrement, & que nous respectons ; ce Prince moins glorieux par le Sang qui l'unit à tous les Potentats de la terre, que par mille aimables qualitez personnelles, qui lui font meriter la faveur & la confiance de son Roi, l'admiration de toute la Cour, & le cœur de ses peuples, soutient noblement ce grand éclat qui vous environne. Hé que

n'attendons-nous pas un jour de ce jeune Heros, qui fait aujourd'hui le plus aimable objet de vos plus tendres complaisances ? D'une alliance des plus nobles qui se firent jamais dans l'Europe ; il vient de naître une belle Princesse qui semble n'avoir retardé nôtre bonheur, & ne paroître au monde que pour nous dire qu'elle sera bien-tôt suivie d'un Prince, qui formé du plus pur Sang de ses Ancêtres, portera encore plus loin, s'il est possible, la gloire des noms fameux de Lusignan, de Crequi, de la Trimoüille & de Boüillon. Plaise au Ciel, MADAME, que vôtre heureuse posterité remplisse toûjours saintement & glorieusement comme vous faites, la noble idée de ces grands noms. Ce sont les vœux que nous faisons tous les jours. Nous vous supplions de les recevoir avec les marques publiques de nôtre profond respect.

COMPLIMENT FAIT A SON A. R. feu Monsieur, Frere unique du Roi Loüis XIV.

Par le Pere Feüilleteau Barnabite, prêchant le jour de la Fête de tous les Saints à Saint Eustache en 1697.

MESSIEURS,

☞ Si je n'avois ici qu'à vous donner une noble idée de la grandeur du monde, je vous ferois admirer dans l'Auguste Prince devant qui j'ai l'honneur de parler, tout ce que la gloire du siécle a de plus éclatant, & tout ce que la réputation a de plus heroïque ; encore plus grand par ses vertus que par tous ces titres pompeux que vous respectez dans une si haute élevation. Je vous parlerois de cette foi qui le rend semblable aux premiers Princes Chrétiens, de cette charité qui le fait aller au devant des malheureux, de cette bonté qui lui gagne tous les cœurs, de cette liberalité qui se fait connoître de tout le monde, de cette pieté qui le fait passer comme un autre S. Loüis de son Palais au Temple, pour y rendre ses actions de graces au Dieu des armées, & lui consacrer la plus mémorable de toutes les Victoires par cette magnifique Eglise que Vôtre Altesse Royale a fait bâtir dans nôtre College de Montargis ; monument éternel de vos Vertus Chré-

tiennes, morales & heroïques. C'est dans cette nouvelle Eglise que la Divine Providence a permis, pour honorer vôtre zele que le Roi vint remercier Dieu de l'heureuse arrivée de cette jeune Princesse sortie de vôtre Sang Royal, qui a commencé le grand ouvrage de la Paix, & dont l'alliance fait aujourd'hui les delices de la Cour, & fera bien-tôt la felicité de tous les peuples. C'est ainsi que le Seigneur benit les grands Princes qui ne cherchent qu'à l'honorer dans leurs plus belles victoires. Je ne pourrois assez les loüer ces belles & glorieuses victoires, si le bonheur des Saints ne m'élevoit au-dessus de toutes ces felicitez humaines, pour representer à Vôtre Altesse Royale, non pas la gloire qu'elle a acquise sur la terre, mais celle qu'elle doit acquerir dans le Ciel. Car enfin, qu'est-ce qu'un grand nom, tout immortel qu'il est dans l'Histoire, s'il n'est écrit dans le Livre de vie ? Il y sera, ce nom glorieux, il y sera écrit, si Dieu veut bien écouter nos prieres & celles de toute cette grande Paroisse.

HARANGUE FAITE AU ROY. au sujet de la Paix.

Par Monsieur Vittement, lors Recteur de l'Université de Paris, & depuis Lecteur de Messeigneurs les Enfans de France en 1697.

SIRE,

La Paix que Dieu vient enfin d'accorder aux voeux des peuples en inspirant à Vôtre Majesté des sentimens de modération au milieu de ses victoires, est un des évenemens de Vôtre Regne glorieux qui en fera mieux connoître la grandeur à la posterité. Jamais on n'a fait la guerre avec plus de gloire. On ne l'a jamais terminée avec plus de generosité.

Que les Princes insensibles aux larmes de leurs peuples ne fassent la paix que lors qu'ils n'ont plus de ressources pour soutenir la guerre, ils suivent en cela les maximes ordinaires de la politique humaine. Vôtre Majesté en renonçant à des conquêtes assurées pour le soulagement de ses peuples, & le repos de l'Europe fait voir qu'elle se conduit par les regles d'une sagesse bien differente. Plus elle a vû de courage dans ses Soldats, de force dans ses armées, de zele & d'amour dans tous ses Sujets, toûjours prêts

de sacrifier leurs biens & leurs vies pour sa gloire ; plus sa tendresse paternelle l'a pressé de donner la paix à un si bon peuple.

L'Europe jalouse & étonnée du progrés de vos armes toûjours victorieuses, disoit à l'honneur de vos Sujets que jamais un Roi dans la guerre n'avoit été si bien servi ; aujourd'hui dans l'admiration de vôtre bonté magnanime, elle est obligée de reconnoître à la gloire immortelle de Vôtre Majesté, que jamais un peuple n'a été tant aimé.

La guerre, SIRE, n'a point empêché la pieté, sa justice de fleurir dans vôtre Royaume, pendant que par la force de vos armes vous le défendiez avec tant de gloire & de succés contre les puissances confederées : Vous n'aviez pas moins de soins de le réformer par la sagesse de vos Loix, & de l'embellir par la pureté des mœurs dont Vôtre Majesté donnoit Elle même l'exemple plus fort que les loix.

Mais si dans le tumulte des armes où regne ordinairement le trouble & la confusion, Vous avez sçû conserver le bon ordre & la discipline ; si vous avez maintenu la pureté de la Religion contre ces nouveautez, toûjours dangereuses avec un zele digne du Fils aîné de l'Eglise ; quel bonheur pour l'Etat, quelle protection pour cette même Eglise ne devons-nous point attendre pendant la Paix ?

Dans ces esperances, SIRE, vos Sujets augmenteroient l'amour sincere, fidele & respectueux qu'ils ont pour Vôtre Majesté, si on pouvoit ajoûter quelque chose à celui qu'ils ont témoigné pour Elle pendant la guerre.

Pour nous, SIRE, qui par les fonctions de nos paisibles Emplois prenons un interêt singulier à la Paix, la mere des sciences & des Arts que nous cultivons dans vos Etats ; nous esperons voir bientôt Vôtre Université l'ouvrage immortel de la pieté des Rois Vos Prédecesseurs, rétablie dans son ancienne splendeur par la magnificence Royale de Vôtre Majesté. Heureux si redoublant nos soins & nos assiduitez pour enseigner à Vos jeunes Sujets à craindre Dieu, à servir leur Prince & à respecter les loix ; nous leur inspirons l'amour de ces devoirs, qui seuls peuvent établir & affermir solidement la puissance des Monarques, la sûreté des Etats, & la felicité des peuples. Les Vôtres, SIRE, dans l'heureux état où ils se trouvent aujourd'hui n'ont rien à souhaitter, sinon que Vôtre Majesté au milieu d'une auguste & nombreuse famille voye pendant une longue suite d'années les enfans de ses enfans, & que leur apprenant par son exemple le dis-

ficile art de regner ; Elle goûte Elle-même & fasse goûter aux autres les fruits d'une paix qu'Elle vient de donner au monde.

HARANGUE FAITE A MONSEIGNEUR l'Evêque d'Auxerre.

Par Mr. Frachot Procureur du Roi & de l'Hôtel de Ville de Clamecy, sur la réünion des Maladeries dites de Clamecy à l'Hôpital de la même Ville en 1697.

MONSEIGNEUR,

Une des Villes de vôtre Diocese la plus soumise à vos ordres, vient porter par ma bouche aux pieds de Vôtre Grandeur les tres-humbles protestations de son respect & de son obéïssance, & vous témoigner en même tems que la joye que vôtre arrivée y cause est publique ; puis qu'aprés vous avoir si long-tems desiré, si long-tems attendu, il n'y a personne qui ne se promette que l'Hôpital de cette Ville, pour lequel vous avez bien voulu prendre la peine de venir, fondé avant le onziéme Siécle, dénué de tout si long-tems, sera parfaitement rétabli pour le secours des pauvres qui languissoient auparavant ; & qui auront à present un lieu de refuge assuré. C'est, MONSEIGNEUR, ce qui est d'autant plus conforme aux volontez du Souverain, que même par la Loi de Moïse, il ne devoit y avoir ni pauvres, ni mandians parmi le peuple de Dieu ; & que le soin qu'il vouloit qu'on prît des pauvres honteux, des Veuves & des Orphelins, se trouve marqué par tout. A ce rétablissement, MONSEIGNEUR, toutes choses ont concouru ; mais particulierement la pieté de nos Ecclesiastiques, les soins de nos Dames vraiment dévotes ; les liberalitez que nos habitans y ont déja faites, & la disposition où ils sont d'y en faire encore de nouvelles ; les volontez du Roi expliquées par ses Edits & ses déclarations, par lesquelles voulant pourvoir aux personnes qui se trouvent dans la necessité, il a par un Acte aussi digne de sa justice que de sa charité dont il remplit parfaitement les devoirs, employé à leur soulagement les biens qui leur étoient originairement destinez suivant l'esprit & l'intention des Fondateurs ; Mais plus que tout cela, MONSEIGNEUR,

GNEUR, le zele avec lequel il a plu à Vôtre Grandeur de s'employer à y faire faire par Sa Majesté l'application du revenu de plusieurs Maladeries voisines de consequence : ce qui paroissoit d'autant plus difficile, que la plus considerable étoit déja destinée au profit d'un autre Diocese. Vous irez donc, MONSEIGNEUR, dans ce lieu comme son bienfaicteur & son réparateur. Vous irez comme un tres-digne Successeur de ceux à qui le Sauveur dit autrefois, qu'ils étoient la lumiere du monde. Vous irez par consequent comme un Soleil pour l'éclairer par vôtre presence, pour le benir par le pouvoir que vous avez, pour l'embaumer par vos vertus éminentes, pour y prévenir & dissiper les abus & les desordres qui pourroient s'y glisser, pour y procurer l'abondance, enfin pour le pourvoir de toutes les choses utiles & necessaires ; ensorte que Dieu y soit glorifié & les pauvres secourus dans leurs besoins spirituels & corporels. Cette reünion, MONSEIGNEUR, est une grace dont nous ne sommes redevables qu'à Vôtre seule Grandeur, & que nous avons aussi toûjours esperée de vôtre zele. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir commencé l'ouvrage, & qu'il faut le consommer, nous vous demandons encore avec respect la continuation de vôtre protection pour cette Maison renaissante, & nous nous la promettons avec autant de confiance que de soumission. En effet, MONSEIGNEUR, dans les choses pieuses & charitables, que ne doit-on pas esperer d'un Prélat qui pese toutes choses au poids du sanctuaire ; qui veille perpetuellement à la conservation de son Troupeau pour le salut de ceux qui le composent, qui le regit par de bonnes & saintes Ordonnances, qui en fait faire l'observation par l'exemple qu'il en donne lui-même ; qui n'a pas si-tôt essuyé les fatigues des affaires de l'Etat, qu'il ne perd pas un moment pour donner ordre au spirituel de son Diocese, de qui ; dis-je, la famille a donné des Ministres & des Secretaires d'Etat qui ont policé la France ; des Heros qui l'ont renduë redoutable à ses Ennemis, des Prélats qui en ont édifié les peuples, & dont le Prédecesseur a merité par la bouche du plus grand Monarque du monde le titre glorieux d'Apôtre de la France. Ce sera, MONSEIGNEUR, une continuation de graces que nous n'oublirons jamais ; & les unes & les autres mettront vôtre nom en veneration à tous vos Successeurs ; mais parce que vous n'en attendez la récompense que du Ciel, nous vous protestons que pour la conservation de vôtre santé, nous lui redoublerons nos vœux tous ensemble, & en mon particulier ayant l'honneur d'être né vôtre Sujet, je

ferai gloire d'être toute ma vie avec une tres-profonde veneration, &c.

HARANGUE FAITE AU ROY d'Angleterre, à S. Germain en Laye le 15. Juin 1700.

Par Monseigneur l'Evêque de Montauban, au nom de l'Assemblée Generale du Clergé de France.

SIRE,

Nous venons apporter à Vôtre Majesté, les hommages solemnels que nos Assemblées ont accoûtumé de lui rendre. Attentifs à une obligation si legitime & si raisonnable, nous imitons l'exemple de nos Prédecesseurs ; & le profond respect que le Clergé de France a pour Vous, l'estime & les bontez, dont vous l'honorez, nous invitent à nous acquitter avec empressement & avec joye d'un devoir public, que la Justice, la Religion, & la reconnoissance exigent de nous.

Il est juste, SIRE, que toute l'Eglise que vous édifiez par vos vertus, vous loüe par la bouche de ses Pontifes ; que sensible à vos afflictions autant que vous-même, Elle reconnoisse par ses voeux & par ses éloges les obligations qu'Elle vous a ; qu'Elle éternise le merite & les épreuves de vôtre pieté & de vôtre foi ; qu'Elle n'oublie jamais, ny ce que vous avez fait pour Elle dans les tems heureux de vôtre Regne, ny ce que vous souffrez pour ses interêts dans les jours de vos tribulations & de vos disgraces ; & qu'Elle apprenne enfin aux vrais Fideles de la posterité la plus reculée, & l'usage & le sacrifice que vous avez fait de vôtre Grandeur.

Les Nations ont admiré la valeur de Vôtre Majesté dés les premieres années de vôtre jeunesse. Si vous n'avez pas toûjours vaincu, vous avez toûjours merité de vaincre. La France reconnoissante publie avec joye que vous avez bien voulu combattre pour elle, & lui prêter plus d'une fois vôtre bras & vôtre courage. Vôtre intrepidité décida de l'évenement d'une journée, qui sauva une de nos plus importantes Places, & qui confondit l'orgëuil & les esperances de nos ennemis. Vôtre experience

Combat des Lignes d'Arras.

dans tous les genres de l'Art Militaire a paru avec éclat sur la Terre & sur la Mer, & l'un & l'autre élement ont été souvent les témoins de vos Exploits & de vôtre gloire.

Tant de vertus étoient dignes d'un sort plus heureux & d'un meilleur Siecle: mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons; & sa Providence vous réservoit, SIRE, pour nous montrer jusques où va dans un cœur la generosité Chrétienne, quand sa grace le soûtient & le fortifie.

Que les Rois de la Terre, disoit autrefois saint Augustin, usent de leur puissance avec moderation; qu'ils se sanctifient sur le Thrône où le Ciel les a placez; qu'ils s'humilient interieurement dans le cours de leurs prosperitez & de leurs victoires; qu'ils connoissent ce qu'ils sont aux yeux de Dieu, en même tems que leur pouvoir les éleve au-dessus des hommes! c'est ce que l'Evangile demande d'eux, & c'est le devoir ordinaire de leur Souveraine Grandeur.

Mais qu'un Monarque quitte par Religion ce que sa naissance lui avoit donné; qu'il aime mieux exposer sa Couronne que son salut; qu'il se soûtienne avec résignation & avec courage dans la douleur la plus amere que le Soleil ait jamais vûë; pour me servir des termes de l'Ecriture; qu'il apprenne à tous les Chrétiens à souffrir sans se plaindre & sans murmurer! C'est l'effort suprême d'une heroïque pieté, c'est un nouveau genre de gloire que la chair, qui ne juge que selon la chair, ne sçauroit comprendre, & qui devient dans la Personne de Vôtre Majesté une preuve éclatante de la verité de la Religion que vous professez.

C'est ainsi, SIRE, que vous Vous renfermez dans vôtre patience & dans vôtre foi; que vôtre vertu vous dedommage de vos douleurs & de vos pertes; que vous vous consolez avec Dieu & avec vous-même dans l'attente des biens futurs que le monde ne sçauroit ôter. Et ce qu'un saint Roi, que l'adversité sanctifia, disoit autrefois dans ses Cantiques divins, vous le dites tous les jours dans la ferveur de vos prieres: Que les misericordes de Dieu valent mieux que les regnes les plus fortunez, & que les afflictions sont utiles à l'homme, lors qu'elles servent à sa perfection & à son salut.

De ces principes, SIRE, que la grace a imprimé dans vôtre cœur, viennent cette assiduité & cette attention religieuse à nos saints Mysteres; cet usage frequent de nos Sacremens où vous cherchez vôtre force & vôtre soutien; ce desir de la solitude &

L'Abbaye de la Trape.

de la retraite Chrétienne où vous allez méprifer le néant du monde avec des Solitaires, qui l'ont quitté; ce goût de la parole Evangelique que vous écoutez avec une foi si vive & si agissante; ces aumônes abondantes, tantôt secretes, tantôt publiques, qui retranchent sur vous-même ce que vous consacrez à la charité; cette bonté tendre & compatissante pour tant de victimes infortunées que leur fidelité & leur Religion éloignent des douceurs de leurs Maisons & de leurs Patrie.

Ce sont, SIRE, les grands exemples que vous donnez à ce Fils Auguste, qui fait aujourd'hui votre consolation & vos esperances. Chaque jour croissent les graces & les charmes de son esprit & de sa personne. Nous voyons briller en lui les benedictions, dont Dieu le previent, & les présages de celles qu'il luy prépare; & si d'autres lui apprennent les routes glorieuses des prosperitez & de la fortune, il apprendra de Vous à être magnanime, pieux, juste & saint dans tous les évenemens de la vie; soumis à la loi de Dieu, & toûjours fidele aux ordres de sa Providence.

L'Eglise de France, SIRE, vous demande la continuation de de votre bienveillance Royale. Elle ne cessera jamais de prier le Ciel dans ses Sacrifices qu'il répande sur votre Personne sacrée toutes les graces que vous desirez, qu'il récompense au centuple, même dés ce monde, votre zele & votre pieté, & que selon les promesses que l'Evangile fait aux Elûs de Dieu, il vous donne non seulement le repos & la paix du cœur, mais aussi les douceurs & les consolations de la Terre.

HARANGUE FAITE A LA REINE d'Angleterre, à S. Germain en Laye le 15. Juin 1700.

Par Monseigneur l'Evêque de Troyes, au nom de l'Assemblée Generale du Clergé de France.

MADAME,

Le Clergé de France penetré des plus vifs sentimens de respect pour votre Majesté, vient s'acquiter envers Elle d'un devoir que tant de Titres Sacrez lui inspirent.

Accoûtumé depuis plusieurs années à admirer les grandes & augustes qualitez qui éclatent en sa Personne, il n'en est pas moins touché que la premiere fois qu'il a eu l'honneur de paroître devant Elle.

Mais ce qui fait, MADAME, le principal objet de notre veneration, est tout ce que Votre Majesté a fait pour la Religion, son zele pour la rétablir dans un païs où aprés y avoir été si florissante, Elle a depuis souffert tant d'agitations; son courage invincible pour en conserver du moins les précieux restes; tout ce que vous doivent les Ministres des Autels; la Religion même dans son plus grand éclat en vostre Personne Sacrée; une Reine plus élevée au-dessus du Trône par le sacrifice qu'Elle en a fait pour la Foi, que le Trône n'éleve les Rois au-dessus des autres hommes; c'est ce que tout le monde Chrétien admire & révere.

Que ne vous doit point l'Eglise, MADAME, pour les soins religieux que vous prenez de ce Prince votre Fils, ce Fils qui lui est si cher, l'esperance de tant d'ames fideles, qui adorent encore en esprit & en verité? & que ne vous devra-t'Elle point pour cette Foi vive, à l'épreuve de toutes les tentations du Siecle, que Votre Majesté ne cesse de lui inspirer, & dont il est déja si penetré?

Que ne puis-je ici, MADAME, vous exprimer les sentimens de tous les Evêques de ce Royaume au nom desquels j'ai l'honneur de vous parler, vous marquer quelle est leur admiration & leur reconnoissance à la vûë de ces grands exemples, qui confondront tout l'orguëil du monde, &confirmeront dans les Siecles futurs la foi la plus chancelante.

Nous adorons tous, MADAME, les secrets impénetrables de la Providence de Dieu & la profondeur de ses jugemens; mais nous avons cette ferme confiance que sa puissance & ses tresors sont sans bornes, & qu'il peut, quand il voudra, changer en vrais enfans d'Israël les cœurs les plus rebelles & les plus endurcis.

La solide pieté de Votre Majesté la met au-dessus de tous les évenemens, & sa fidelité pour la loi de Dieu lui rendra cette même loi fidele dans toutes ses promesses. Avec quelle consolation sommes nous les témoins de cette exacte assiduité à tous les devoirs du Christianisme, de cette sainte avidité pour la parole de Dieu, de ce goût pour la Priere, de ce respect pour nos Mysteres, de cette charité tendre & compatissante pour ces familles de-

ſolées, que dis-je ? ces familles illuſtres qu'une foi pure & une obéïſſance inébranlable ont renduës ſi dignes de nôtre eſtime & de nôtre attention.

Que ne verrions-nous pas, MADAME, ſi nous ozions penetrer dans le ſecret de ce cœur pieux & magnanime, qui donne le prix à toutes ces vertus, & eſt uni à Dieu par les liens de l'amour le plus parfait ! Que ne verrions-nous pas ſi nous pouvions ſuivre Votre Majeſté dans ces ſaintes retraites où Elle va répandre ſon ame devant le Seigneur, & où Elle commence à recevoir les abondantes conſolations qu'il lui prépare.

Heureux, MADAME, le Clergé de France, ſi ſes vœux les plus ardents étoient exaucez, & s'il pouvoit donner à Votre Majeſté des preuves de ſon plus profond reſpect & de ſa plus parfaite veneration.

HARANGUE FAITE A MONSEIGNEUR l'Archevêque de Paris, ſur ſon Elevation à la Dignité de Cardinal.

Prononcée par le Député d'un Chapitre de cette Ville de Paris en 1700.

MONSEIGNEUR,

Les Chanoines de l'Egliſe de *** aprés avoir percé la foule prodigieuſe de tous les ordres, & des compagnies de cette grande Ville, qui occupe tous les dehors & le quartier de vôtre Palais, dans l'empreſſement qu'ils ont d'approcher de Votre Eminence pour lui rendre leurs ſoumiſſions, penetrez de zele & de reconnoiſſance, prennent la liberté avec un tres-profond reſpect de lui témoigner combien ils ſont ſenſibles à l'honneur que reçoit aujourd'hui le Clergé de France, dans la promotion que ſa Sainteté vient de faire, en vous revêtant, MONSEIGNEUR, de la pourpre Sacrée, & en vous mettant avec tant de juſtice au ſublime rang des Cardinaux de la Sainte Egliſe.

Ce ne ſont pas, MONSEIGNEUR, ces grands Titres, ni ces marques d'honneur éclatantes dont vous êtes environné, qui vous attirent l'eſtime & la veneration de tant de peuples qui ont le

bonheur d'être soumis à vôtre conduite ; mais c'est ce merite personnel, cette grandeur d'ame, ce ferme courage, toûjours invincible, toûjours prêt à tout entreprendre & tout surmonter, quand il s'agit de la gloire du Tres-haut, & des interêts du Roi. Ce sont ces merveilles, ces rares & ces surprenans avantages que Votre Eminence a reçûs de tant de Heros qui lui ont donné la naissance, lesquels ont executé les ordres de Sa Majesté avec tant de fidelité, prodigué leur vie, & rendu des services si considerables & si importans à l'Etat. C'est cette pieté solide & si édifiante, cette penetration, ce discernement, ces précautions judicieuses que vous apportez dans le choix des bons Sujets, à qui vous confiez, & qui remplissent si dignement les premieres places de vos Eglises.

Vôtre Eminence nous en a donné un exemple tout recent, touchant une des premieres dignitez de l'Eglise de Paris, en nous faisant voir que sans acceptation des personnes, sans avoir égard à la sollicitation des puissances, par un pur effet de son équité, & par cette inclination bienfaisante qui lui est si naturelle ; elle sçavoit reconnoître la vertu de ceux ausquels elle donnoit des récompenses proportionnées, & des preuves magnifiques & genereuses de sa bienveillance & de sa consideration. On est persuadé que le seul merite, partout où il se rencontre, y porte avec soi auprés de Votre Eminence des lettres de recommandation : ce qui fait qu'on ne voit pas à votre Cour, comme dans la plûpart de celles des autres Princes de l'Eglise, ces gens oisifs & désoccupez, qui rongez d'avarice, & tout fumans d'une vaine ambition qui les dévore, forcent souvent ces mêmes Princes à abandonner à leurs poursuites & à leurs lâches importunitez, ce qu'ils refuseroient à l'indignité, à l'insuffisance & au démerite de ces malheureux qui les accablent & les obsedent.

Pardonnez, MONSEIGNEUR, à l'excés de la joye qui me transporte. Je me sens ébloüi par le vrai brillant de la grandeur de vos vertus, charmé par vôtre incomparable douceur, attendri par cette bonté de Pere qui a gagné les cœurs de tous vos Ecclesiastiques, qui exposeroient mille fois leur vie pour conserver celle de Votre Eminence. C'est à la tête de tant d'ouvriers Evangeliques, MONSEIGNEUR, pour les animer & les encourager à entreprendre des Missions que vôtre sollicitude & votre vigilance pastorale procurent si charitablement à la Ville & à la Campagne, que Vôtre Eminence toute remplie de ce divin feu qui la consume pour le prochain, leur dit si souvent ces paroles : *Jam*

segetes albæ sunt ad messem. Allez dignes Eleves de mes Seminaires, cooperateurs avec nous pour le salut des Fideles dans le champ du Seigneur, allez par vos instructions, par vos applications continuelles & par les saintes fatigues que vous endurez si patiemment pour la conversion des pecheurs, moissonner des lauriers & des palmes pour l'eternité. Ce sont de semblables lauriers que vos victoires remportées tant de fois sur les ennemis de la Religion & de la Foi fournissent presentement à vos triomphes, & qui vous sont des arrhes & des gages certains, & à nous d'heureux présages, que vos travaux apostoliques dans les siecles futurs, seront couronnez d'une couronne de gloire & d'une couronne immortelle.

Toutes ces grandes veritez ne sont, MONSEIGNEUR, que de foibles idées des admirables qualitez qui se rencontrent si parfaitement dans la Personne de Vôtre Eminence. Il appartiendroit seulement à ces premiers Maîtres de l'Art, qui ne font que des Chef-d'œuvres, d'en pouvoir faire dignement le portrait. Il faut un pinceau bien hardi & bien delicat, des couleurs extrêmement vives pour en pouvoir tracer les grands traits, & en decouvrir les augustes caracteres. C'est une temerité à moi, je l'avouë, d'en avoir osé entreprendre l'ébauche; mais, MONSEIGNEUR, j'en suis en quelque façon disculpé, par l'obéïssance que j'ay renduë à nôtre Chapitre, qui m'a honoré de cette députation: je me console de ce que ma temerité est du nombre de celles dont on peut esperer le pardon, puisque c'est une faute respectueuse & une faute de soumission. J'abuse, MONSEIGNEUR, de l'honneur de vôtre Audience en blessant vôtre modestie, qui est si tendre pour tout ce qui vous regarde; & si je l'ose dire, si scrupuleuse. Je m'attire cent reproches innocens que j'apperçois & que je remarque dans vôtre impatience.

N'étoit-il pas juste que le Ciel, aprés avoir favorisé jusqu'à present de tant de graces vôtre illustre Famille, en la rendant une des premieres & des plus puissantes du Royaume, fît connoître à tout le monde, & principalement aux gens de bien, qui s'interessent si fort à vôtre Promotion, les signes visibles qu'il donnoit de sa protection sur vôtre Personne, & que chacun fût convaincu que la main du Tout-puissant vous soûtenoit, quand il vous a placé & établi sur tout ce qu'il y a de plus grand & de plus elevé sur la terre: *Dextera Domini exaltavit te.*

Notre Compagnie, MONSEIGNEUR, qui vous est si devoüée, en remerciera le Pere des misericordes, ce Dieu remunerateur;

rateur;

rateur ; & nous protestons à Votre Eminence que nous continuerons nos prieres pour la conservation de vôtre santé, si précieuse à l'Eglise, si chere au Prince, qui vous comble de ses bienfaits, si utile & si necessaire à tous les pauvres de ce grand & vaste Diocese.

COMPLIMENT FAIT AU ROY D'ESPAGNE Philippe V. à son arrivée à Etampes.

Par Mr. Lienard, Lieutenant General de cette Ville à la tête de toutes les Compagnies en 1700.

SIRE,

Nous venons mêler nôtre joye aux acclamations des deux plus puissans peuples de l'Europe. Nous venons nous réjoüir avec la France de l'Elevation de Votre Majesté au Trône d'Espagne, & feliciter en même tems les Espagnols du bonheur qu'ils vont avoir d'être gouvernez par un Prince tel que vous.

La France en vous perdant ne peut que s'applaudir de vous avoir fait naître pour le bonheur de vos voisins ; & l'Espagne dans la perte qu'elle vient de faire de son Roi, a dequoi se consoler par le choix judicieux qu'il a fait de Votre Majesté, pour lui succeder dans le Gouvernement de tous ses Etats.

La France admire en vous cette fierté noble, & cette vivacité sage que l'on vante tant chez elle ; & l'Espagne trouvera en Vous cette grandeur d'ame, & cette gravité modeste qui a toûjours été son partage. La nature a fait en vous l'heureux assemblage de tant de grandes qualitez. Le Sang d'Espagne s'est mêlé tant de fois avec celui de vos Ayeux, que vos Sujets pourront vous regarder comme un précieux dépôt conservé parmi nous. Ces deux grands peuples, SIRE, attendent de Votre Majesté de grandes choses. Vous devez à la France un Prince qui soit digne de LOUIS LE GRAND, & de votre illustre Pere, & vous devez à l'Espagne un Roi qui soit l'amour de ses peuples. Cette qualité, SIRE, renferme toutes les autres ; elle est la seule que doit ambitionner un grand Roi. Nous felicitons par avance les peuples qui vont être soumis à votre domination du bonheur dont ils

vont joüir. Pour nous, nous allons faire mille vœux pour la durée de vôtre Empire, & pour la conservation d'un Prince si cheri du Ciel.

HARANGUE FAITE AU ROY, à Versailles le 19. Mars 1700.

Par son Eminence, Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, Proviseur de Sorbonne, Superieur de la Maison de Navarre, Président de l'Assemblée generale du Clergé de France.

SIRE,

Nous venons avec joye & empressement rendre à Vôtre Majesté nos tres-humbles hommages, & ceux de tout le Clergé de France que cette Assemblée represente, & qui est beaucoup moins le premier Corps de vôtre Royaume par son rang, que par son zele pour vôtre service.

Nous venons en renouveller à Votre Majesté les protestations les plus sinceres, & nous souhaiterions qu'il nous fût possible d'en donner des preuves plus fortes & plus éclatantes dans le cours de cette Assemblée, que nous n'avons fait encore dans les autres.

La mesure de nôtre zele ne sera jamais celle de nos forces, telles qu'elles puissent être, grandes ou petites, entieres ou épuisées : il ira toûjours beaucoup au delà, il sera au-dessus de tous les évenemens, & rien ne le diminuëra jamais.

Ce qui pourroit affoiblir celui des autres, ne servira qu'à fortifier le nôtre. Les malheurs de cette vie, les révolutions qui arrivent dans tous les Etats, peuvent ébranler la fidelité des peuples conduits par des vûës basses & interessées ; mais elles ne font qu'affermir celle des Ministres de Dieu, qui doivent entrer dans ses desseins, & avoir des vûës plus élevées.

Que David soit heureux ou malheureux, le grand Prêtre est également attaché à lui ; il se déclare même plus hautement en en sa faveur, & fait plus d'efforts pour le secourir, quand il le voit dans un plus grand besoin.

Il lui donne les pains offerts à Dieu, qui étoient dans le Temple, & dont il n'étoit permis qu'aux Pretres de manger. Il lui laisse prendre l'épée de Goliath, consacrée à la gloire du Seigneur, parce qu'il n'en avoit point d'autre à lui donner ; & il s'expose genereusement par cet office de religion à la mort que Saül lui fit souffrir peu aprés. 1. Reg. 21.

C'est une leçon pour nous, & un exemple que nos cœurs ne nous pressent pas moins que nôtre devoir de remplir à l'égard de Votre Majesté.

Si le cours de ses victoires a été interrompu par les ordres secrets & impenetrables de la sagesse de Dieu, qui fait ce qu'il lui plaît des plus grands hommes, comme des plus petits, pour faire voir que toute grandeur & toute puissance vient de lui. Si vos armes à qui rien ne résistoit autrefois n'ont pas toûjours eu le même sort. Si cette gloire humaine qu'elles vous ont attirée, qui a étonné le monde entier, au point qu'on en peut dire ce que l'Ecriture dit de celle d'Alexandre le Grand, que toute la terre en est tombée dans le silence. Si cette gloire, dis-je, a reçû quelque atteinte par les malheurs de la guerre, nôtre attachement pour V. M. n'en est que plus ferme & plus ardent. 1. Mac. 3.

Nous adorons la main qui vous frappe, & nous vous respectons davantage, s'il est possible, sous cette main divine, dont les coups salutaires vous rendent plus respectable aux yeux de la Foi.

Elle nous apprend qu'une trop longue & trop grande prosperité annonce un malheur plus grand & plus long, puisqu'il sera éternel ; & que le bonheur continuel de cette vie est le Paradis des réprouvez.

L'experience ne l'enseigne pas moins que la Foi : car ne voit-on pas dans toutes les histoires, que les Princes qui n'ont jamais senti la main de Dieu, qu'il a laissé joüir paisiblement des plaisirs, des grandeurs & de toute la gloire de ce monde, sans y répandre aucune amertume, ont été enyvrez de leur bonheur, ont vêcu dans l'aveuglement, & sont morts dans l'impenitence.

Ce sont donc, selon l'esprit de la Religion, des graces & des faveurs que ce que le monde appelle malheur & disgrace ; ce sont des moyens de meriter un bonheur plus pur & plus solide que celui de cette vie. Dieu compte pour rien ce qui n'est pas éternel, & ne trouve dans aucun bien perissable une digne récompense pour ses Elûs : ainsi il ne leur ôte la fausse gloire de ce monde, que les hommes ont beau appeller immortelle, & qui passe toû-

jours, que pour les préparer à la gloire de l'éternité seule solide & veritablement immortelle.

C'est ce que nous envisageons, SIRE, dans vos peines : nous y voyons avec consolation la bonté de Dieu pour vous, & nous y admirons avec veneration le courage & la foi que vous y faites paroître.

Elle merite sans doute beaucoup mieux, que les exploits militaires d'Alexandre, ce silence d'admiration où toute la terre tomba devant lui, & elle est encore plus digne du respect, de l'amour & du zele de vos Evêques, & de tout le Clergé attaché à Votre Majesté, par des liens plus purs & plus sacrez que vos autres Sujets.

Mais ce qui doit les remplir tous, de quelque profession qu'ils soient, de reconnoissance, aussi-bien que d'admiration pour Votre Majesté, est le grand desir qu'Elle a de leur donner la paix. Ils sçavent tous ce qu'Elle veut bien sacrifier pour leur procurer un bien si précieux & si necessaire, & qu'Elle ne l'a retardé que pour le rendre plus sûr & plus solide, & ne pas prendre l'ombre & l'apparence d'une paix, pour une paix réelle & veritable.

Personne n'ignore que Votre Majesté s'oublie elle-même, pour ne se souvenir que de l'extrême besoin de ses peuples ; qu'Elle abandonne genereusement ses propres interêts pour leur repos ; que même la tendresse paternelle, sentiment si juste, si vif, & si puissant, sur tout pour les bons cœurs, ne peut l'emporter sur le desir que vous avez de soulager vos peuples.

Quel sacrifice & quel effort de vôtre bonté pour eux ! Mais il est vrai qu'ils l'ont bien merité par tout ce qu'ils ont fait & souffert pour vôtre service, dans des guerres si frequentes, si longues & si dures : & il est juste qu'étant les meilleurs de tous les peuples, ils trouvent en vous le meilleur de tous les Rois.

Mais ce n'est pas seulement l'interêt de vos Sujets, c'est la cause de tous les peuples que vous soutenez, en travaillant si fortement à la paix de l'Europe : car ne sçait-on pas que par tout ils souffrent, & que vos Ennemis avec toute la joye de leurs succés, n'en ont pas moins la douleur de voir leur païs ruiné, leurs peuples gemir comme les autres, & qu'ils n'ont que les évenemens pour eux. Tant il est vrai que la guerre est un mal universel que Dieu fait sentir aux heureux, comme aux malheureux, pour les punir tous.

S'il vous en coûte donc, SIRE, pour faire la paix, si vous l'achetez cherement, que vous en serez avantageusement & glo-

reusement dédommagé par la grandeur d'ame que vous y ferez paroître, par le bien infini que vous procurerez à tant de peuples accablez, & sur tout par le tresor précieux que vous acquererez de nouveau, en vous attachant plus fortement que jamais les cœurs de vos Sujets.

Quelle richesse & quelle force pour un Roi, que la tendresse & la confiance de ses Sujets; que ne trouve-t'il pas dans leurs cœurs, quand ils sont veritablement à lui?

Quel Empire, écrivoit un grand Evêque à un Empereur, *y a-t'il mieux établi, & dont les fondemens soient plus solides & plus seurs, que celui qui est muni par l'affection & l'attachement des peuples? Qui est-ce qui est plus en assurance & a moins à craindre, qu'un Prince qu'on ne craint point, & pour qui tous ses Sujets craignent?* Sinef. à Arcade.

Que n'avez-vous donc pas à attendre, SIRE, des vôtres, leur donnant des preuves si effectives de vôtre bonté pour eux? Que ne devons-nous pas faire en nôtre particulier, pour vous en marquer nôtre reconnoissance; nous qui sommes les Pasteurs & les peres spirituels de vos peuples, plus interessez & plus sensibles que d'autres à leurs miseres; nous qui par nôtre caractere sommes des Ministres de paix obligez à la desirer, à la demander, & à la procurer par tous les moyens qui peuvent dépendre de nous?

Heureux si nous pouvons y contribuer par quelqu'endroit, non seulement par nos vœux & nos prieres, mais aussi par nos biens. Nous les tiendrons bien employez à payer un don si précieux; & nous ne craindrons point d'en changer la destination, ce que nous ne pourrions faire sans crime, en les faisant servir à soulager vos peuples, à les faire joüir de la paix, ou à les défendre par une bonne guerre de la fureur de vos Ennemis, & en défendre même l'Eglise, qui n'est pas moins attaquée que vôtre Royaume, & dont les interêts ne peuvent être separez de ceux de Votre Majesté, parce qu'Elle en est le plus ferme & le plus solide appui.

Fasse le Ciel que les grands & importans services que Votre Majesté a rendus, & rend encore tous les jours à la Religion, soient promptement récompensez par une paix seure & durable! Que Dieu de qui seul elle dépend, & qui l'a refusée jusqu'à present dans sa justice en punition des pechez du monde, appaisé par les prieres & les gemissemens de tant de peuples affligez, l'accorde enfin dans sa misericorde! Que Votre Majesté aprés avoir été long-tems un David guerrier & genereux, soit le reste de ses

jours un pacifique Salomon! Que ses jours si précieux pour nous, & pour tous ses Sujets, approchent autant qu'il sera possible de ceux des Patriarches avant le déluge! Qu'Elle voye naître encore dans sa Famille Royale plusieurs Princes, qui perpetuent sa race & la fassent durer jusqu'à la consommation du siecle; qu'elle ait la joye de les former Elle-même, & de leur inspirer par ses grands exemples & ses sages maximes des sentimens dignes de leur auguste naissance! Mais qu'elle ait aussi la consolation de voir ses peuples heureux; qu'ils puissent *se reposer* tranquilement, selon l'expression d'un prophete, *chacun sous sa vigne & sous son figuier,*
Mich. 4. 3. 4. *sans craindre aucun Ennemi; qu'ils fassent de leurs épées des socs de charuës, & de leurs lances des instrumens à remuer la terre!* Que Votre Majesté regne de plus en plus dans leur cœur, & qu'Elle y soutienne toûjours plus fortement le Royaume de Dieu par une Religion pure & sans tache, & une pieté sincere & solide, telle qui convient à un Roi & à un Royaume trés-Chrétien.

HARANGUE A MONSEIGNEUR le Dauphin, par mondit Seigneur Cardinal.

MONSEIGNEUR,

C'est toûjours avec la même joïe & le même empressement que nous venons vous rendre nos tres-profonds respects. C'est un devoir où nous ne trouvons pas moins de plaisir que de justice.

Nous reconnoissons ce qui est dû au rang que vous donne votre auguste naissance; mais nous ne sentons pas moins ce que demande de nous votre bonté naturelle, qualité si rare, quoique necessaire, dans une si grande élevation, parce que le cœur s'éleve ordinairement à proportion de ce qu'il se voit au dessus des autres.

Combien de Princes croïent n'être sur le Trône que pour eux-mêmes, que pour satisfaire leurs desirs, ne regardent leurs Sujets que comme leurs esclaves, & sont insensibles à leurs peines;

Votre religion, MONSEIGNEUR, & votre bon cœur vous donnent d'autres sentimens; vous sçavez que Dieu n'a mis les Souverains sur la tête des autres hommes, que pour les proteger, les secourir & les soulager dans leurs maux, qu'ils doivent

comme lui descendre de leur élevation pour voir ce que les peuples souffrent, entrer dans leurs peines, & travailler à les en delivrer.

En remplissant un si juste devoir, non seulement ils rendent à Dieu ce qu'ils lui doivent, mais ils se soûtiennent & se fortifient eux-mêmes ; parce qu'ils gagnent le cœur & l'attachement des Peuples, qui fait la plus grande force des Rois. *La misericorde & la verité gardent le Roi, & la clemence affermit son Trône*, disoit le plus sage & le plus heureux de tous les Rois, tant qu'il s'est laissé conduire par la sagesse de Dieu. Prov. 20. 28.

Conservez donc, MONSEIGNEUR, cette bonté si agreable à Dieu, si aimable pour tous ceux qui dépendent de vous, & si utile pour vous-même. Augmentez-la pour le Clergé attaché à vous par tant de liens, par religion, par reconnoissance, par zele pour le Roi, dont on ne peut vous separer ; puisque le cœur & la tendresse vous unit à Sa Majesté encore plus que la naissance & le devoir.

Vous sçavez à quel point nous lui sommes dévoüez, quels efforts nous avons fait & voulons faire encore pour son service, & que nous ne consultons plus que nos cœurs & point nos forces, d'abord qu'il a besoin de nous.

Tout cela vous répond, MONSEIGNEUR, de nôtre attachement pour vous, & nous fait esperer vôtre bonté pour nous, & la continuation de l'honneur de vôtre protection pour tout le Clergé ; nous vous la demandons avec instance, & nous osons asseurer que nous la meritons par nôtre profond respect, par une fidelité à toute épreuve, & par les vœux sinceres & ardens que nous faisons pour vôtre longue conservation, pour vôtre prosperité, & pour celle de toute la Maison Roïale.



HARANGUE FAITE AU ROY, à Versailles le 20. Juin 1710.

Par Monseigneur l'Evêque de Troyes, pour la clôture de l'Assemblée generale du Clergé de France.

SIRE,

Le Clergé de votre Royaume n'approche jamais de Votre Majesté qu'il ne sente augmenter le respect & le dévouëment qu'il a pour Elle. Prêts à terminer l'assemblée que nous avons tenuë par votre permission, il ne nous reste avant de retourner à nos Eglises, qu'à Vous réïterer les plus humbles & les plus sinceres protestations de ces mêmes sentimens, d'autant plus justes que la Religion les autorise.

1. Paral. 29. 23. Prov. 8. 15. Elle nous apprend, SIRE, que le Trône des Rois represente celui de Dieu même, que leur personne est son image, & que la puissance qu'ils exercent est une participation de la sienne : c'est ce qui affermit de plus en plus notre respectueuse soumission.

Nous voyons que le regne de Dieu est le modele que Votre Majesté se propose pour former le sien : sagesse à qui rien n'échappe ; application sans relâche à tout connoître & à tout régler ; zele de la justice, amour de la verité, fermeté toûjours égale, grandeur d'ame qu'aucun évenement ne peut troubler ; quels puissans motifs de notre profonde veneration !

Mais, SIRE, les Ministres du Seigneur non contens de réverer tant de vertus réünies dans Votre Personne sacrée, s'élevent jusqu'au principe d'où elles partent, & où votre pieté les fait remonter. Ils adorent le Dieu de misericorde qui les produit dans le Roi qu'il a choisi selon son cœur ; & ils benissent le Roi fidele qui en fait un saint usage pour le bien de l'Eglise & pour le progrés de la Religion.

Cette pieté, SIRE, qui est si solidement gravée dans le cœur de Votre Majesté, qui a santifié les plus grands évenemens de son Regne, qui paroît avec tant d'éclat dans le superbe Monument qu'Elle vient de consacrer à l'honneur du Trés-Haut ; cette pieté, dis-je, pouvoit-elle n'être pas marquée du caractere qui lui est

est essentiel ? Nul ne peut aimer véritablement JESUS-CHRIST qu'il n'éprouve des traverses & des contradictions ; ainsi parle l'Ecriture, & cette parole n'est pas moins pour les Rois que pour le reste des hommes. Vos vertus ont excité la jalousie ; les longues prosperitez y ont ajoûté la crainte : mais vôtre amour pour l'Eglise est le principal motif qui rassemble & arme tant de peuples, moins animez contre le vainqueur qui les a tant de fois soumis, que contre le destructeur de l'Hérésie qu'ils voudroient relever, & contre le défenseur de la Majesté Royale & l'unique asyle des Rois persecutez pour la Foi. 2. Timoth. 3. 12.

Les Nations liguées triomphent donc en vain de leurs succés : le Seigneur qui nous protege conservera toûjours des ressources assurées de courage & de confiance ; aux Sujets, dans la sagesse & la pieté du Prince ; au Prince, dans la fidelité & l'affection des Sujets.

Quelle consolation pour Votre Majesté que cet amour des Peuples, le plus ferme appui des Souverains, le plus précieux tribut que Dieu même puisse attendre de ses creatures !

Non, SIRE, ni la souveraine puissance & tous les droits qui l'accompagnent, ni toute la gloire que vos grandes actions Vous ont acquise, ne peuvent Vous toucher autant que le plaisir de posseder les cœurs de vos Sujets. Leurs vœux continuels pour votre conservation, leur desir de Vous plaire, leur empressement à Vous obéir, la constance avec laquelle ils supportent la rigueur de ces tems difficiles, l'ardeur qu'ils ont à s'exposer aux perils & à verser leur sang pour votre service, sont les preuves glorieuses pour eux de l'amour qu'ils ont pour Vous. Mais quel retour de tendresse des Sujets si fideles & si dévoüez ne meritent-ils pas d'un Roi si juste & si bon ? Aussi connoissons-nous, SIRE, combien Votre Majesté est sensible à leurs peines. Nous sçavons quelles sont ses intentions pour les adoucir du moins, jusqu'à ce que des tems plus heureux Vous permettent de les finir.

Le Clergé distingué par l'honneur de tenir le premier rang parmi les Ordres du Royaume, plus encore par les faveurs qu'il reçoit en toutes occasions de Votre Majesté, meriteroit peu de si grands avantages, s'il ne se distinguoit par une obéïssance plus fidele, par un plus sincere & plus tendre attachement. Et que ne pouvons-nous marquer à Votre Majesté notre vive reconnoissance pour les heureux fruits que nous recueïllons de votre Religion, de votre zele pour l'Eglise, de votre attention à prévenir tous les troubles qui pourroient naître de l'erreur & des nouveautez !

Le Ministere qui nous est confié, nous oblige à lever sans cesse les mains vers le Ciel pour demander à Dieu la prosperité de vos Armes, mais sur tout la Paix qui est devenuë si necessaire à toute l'Europe. Il nous engage encore à donner l'exemple à tous les Corps de l'Etat en offrant à Votre Majesté les biens dont nous sommes les dispensateurs: double devoir dans lequel nous signalerons toûjours notre ardeur & notre zele.

La pieté a consacré ces biens au Seigneur pour la subsistance des Ministres & pour la nourriture des Pauvres. Aujourd'hui que des besoins pressans les redemandent, la pieté les rend à l'Etat dont les Pauvres & les Ministres sacrés font partie. Le patrimoine de JESUS-CHRIST ne sera point détourné à des usages profanes, quand il contribuera à soutenir ou à terminer une Guerre dans laquelle la justice & la Religion sont si interessées.

Nos efforts devoient être sans mesure comme notre attachement est sans bornes. Votre Majesté vient de l'éprouver dans cette Assemblée plus que dans toutes les précedentes. C'est une gloire, SIRE, dont nous sommes si jaloux, que nous avons même voulu ôter à nos successeurs le merite de la partager, ou plûtôt leur donner les moyens de nous imiter, en nous hâtant de les liberer des obligations immenses que nous avons contractées.

Le Clergé a imposé par an une somme considerable, destinée à rembourser en peu d'années les emprunts qu'il s'est engagé de faire pour le rachat de la Subvention.

Que ne demandoient pas de nous les sacrifices que Votre Majesté a bien voulu faire pour assurer le repos public? Toûjours disposé à finir par amour pour vos Peuples une Guerre que Vous n'avez entreprise que par justice; mais seul comme David pacifique au milieu de tant de Nations, qui toutes sacrifient à une fausse politique leurs propres interêts, quelques-unes même ceux de la Religion; que pouviez-vous faire de plus, que pouvions-nous desirer davantage de votre modération & de votre bonté?

Ps. 119. 7.

Aussi vos Sujets, SIRE, également touchez de reconnoissance & pour les conditions que vous avez offertes, & pour celles que vous avez rejettées, ne trouveront rien d'impossible pour soutenir la gloire de vôtre Nom, & les droits de vôtre Couronne. Et Dieu juste remunerateur, qui connoît la pureté de vos intentions, & qui dispose du cœur des Rois aussi-bien que de la victoire, prépare sans doute des ressorts secrets ou des évenemens imprévûs. Oüi, SIRE, nous avons cette ferme confiance ou qu'il
Jer. 29. 11. inspirera à tous les Princes des pensées de justice & de paix, ou que dissipant les Nations qui veulent la Guerre, il se déclarera
Ps. 67. 31. pour les Armes de Vôtre Majesté, & pour la juste cause qu'Elle défend. La France réünissant ses forces auparavant partagées;

sera en état de faire de nouveaux efforts ; & l'abondance prête à succeder à une disette sans exemple, rendra au Royaume sa premiere puissance & son ancienne felicité.

Vous êtes, SIRE, toute sa force, & vous faites tout son bonheur. Plaise à Dieu d'ajoûter aux années que vous avez passées un plus grand nombre que nous ne cesserons de lui demander pour Vôtre Majesté. Puissiez-vous goûter le plaisir de Vous voir revivre dans une posterité multipliée suivant les benedictions de l'Ecriture jusqu'à la quatriéme & la cinquiéme generation ; benedictions que Dieu a déja si libéralement répanduës sur votre auguste Famille, pendant qu'il les refuse à vos Ennemis, & que nous le prierons de répandre sur ce Prince doüé de tant de grandes & d'aimables qualitez, à qui Votre Majesté destine une Princesse si accomplie ! Puissiez-vous enfin réparer pendant une longue & solide Paix tous les maux qu'une Guerre aussi opiniâtre & aussi dure a pû faire à votre Etat. Et puissent vos Sujets comblez chaque jour de nouveaux témoignages de votre bonté, joüir dans le calme & dans la joye du plus précieux de tous les biens, qui est, SIRE, de posseder long-tems le plus grand & le meilleur de tous les Rois. *Tob. 9. 11. & 14. 15.*

COMPLIMENT FAIT A MONSIEUR DE MESMES, *Président à Mortier.*

Par Mr. le Doyen de la Sorbonne, sur son Elevation à la Dignité de premier Président du Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

Agréez, s'il vous plaît, que la Maison de Sorbonne vous témoigne la joye particuliere qu'elle ressent dans la joye publique, de ce que le Roi vous a choisi pour remplir la premiere place du premier Parlement de son Royaume.

C'est un effet du sage discernement de Sa Majesté, d'avoir élevé à ce rang une personne de vôtre merite, en qui se trouvant si bien réünies les qualitez qui conviennent, selon l'Ecriture, à un Magistrat que Dieu établit pour juger le peuple ; la droiture d'esprit & de cœur, l'intelligence & l'amour des loix, & une ferme-

té à l'épreuve pour maintenir la justice & vaincre tout ce qui lui fait obstacle. Je ne parlerai point des autres vertus, Monseigneur, qui éclattent en vous ; de ces manieres nobles, genereuses, obligeantes, mêlées de douceur & de gravité, qui vous rendent agréable & respectable aux Grands & aux petits, & qui vous attirent la bienveillance, la faveur, & l'amitié des Princes mêmes.

Je dirai seulement, qu'en ce choix le Roi a consideré vos services, & ceux que vos illustres Ancêtres ont rendus à l'Etat dans les Charges les plus importantes de l'épée & de la Robe ; dans l'armée & dans les Ambassades, dans la Guerre & dans la Paix.

Ou n'oubliera jamais dans le nombre de ces Grands hommes le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire à Munster pour la Paix, dont la capacité, la prudence, la Religion, & l'affection pour les Lettres & pour les sçavans (qui a toûjours été propre à la Maison de Mesmes) ont immortalisé la memoire. Mais permettez-moi, Monseigneur, de faire encore ici mention de Guillaume de Mesmes ; qui du tems de S. Loüis possede par le choix honorable de ce Prince la premiere Dignité Ecclesiastique de la Maison Royale, pendant que ce même Prince honoroit aussi de sa confiance & de ses bienfaits, Robert de Sorbon nôtre fondateur.

Nous osons esperer, Monseigneur, que la Maison de Sorbonne qui doit sa naissance à S. Loüis, & qui révere depuis si long-tems les personnes de vôtre nom, trouvera de la protection auprés de vous ; Elle tachera de la meriter, par l'attachement plein de respect qu'elle aura toûjours pour vôtre Personne, & par les voeux qu'elle fera à Dieu pour vous, Monseigneur, & pour vôtre conservation.



DISCOURS DE MADAME L'ABBESSE du Val de Grace à Monsieur l'Evêque de Senlis, premier Aumônier de Madame la Dauphine, à la Reception des Cœurs de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine.

C'Est, MONSEIGNEUR, dans les sentimens d'une vive douleur, avec un profond respect & une parfaite reconnoissance, que nous recevons les cœurs de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, que le Roi nous fait l'honneur de nous confier. Ce grand Prince & cette grande Princesse faisoient le bonheur de la Cour & l'esperance des peuples par leurs augustes qualitez, & s'étoient attiré l'estime de nôtre grand Monarque par leurs heroïques vertus : puisque le Ciel n'a point exaucé nos prieres en leur rendant une santé si précieuse à la France, & qu'il les a voulu priver d'une Couronne temporelle, nous allons, MONSEIGNEUR, redoubler nos vœux pour leur en obtenir une éternelle.

HARANGUE FAITE AU ROY à Fontainebleau le 17. Août 1711.

*Par Monseigneur l'*EVESQUE DE CASTRES*, accompagné de Messieurs les Députez de la Noblesse & du Tiers-Etat de Languedoc, en presentant à Sa Majesté le Cahier des Etats de la Province.*

SIRE,

La juste admiration qui nous saisit, en voyant le plus Grand, le plus Auguste Prince que l'Univers ait jamais vû, nous ôteroit l'usage de la parole, si les favorables regards que Vôtre Majesté daigne déja jetter sur nous, n'encourageoient la timide & respectueuse confiance avec laquelle nous venons lui rendre un compte fidele des Déliberations, des sentimens, de l'é-

tat, & des besoins d'une de ses plus importantes Provinces.

Nos Déliberations, SIRE, n'ont jamais eu, elles n'auront jamais d'autre maxime fondamentale, que le desir unanime de vous obéïr & de vous plaire. Nôtre soûmission toûjours de concert avec nôtre cœur nous cache les difficultez qui pourroient ou suspendre les effets de nôtre zele, ou troubler la joye de nos sacrifices. Malgré cet affreux changement survenu à des Regions autrefois si riantes & si fertiles; aujourd'hui presque inutiles & tout-à-fait desolées: malgré ces fréquentes calamitez qui viennent dans toutes les saisons de chaque année ruiner nos esperances, & nous enlever jusqu'à nos plus particulieres ressources, malgré ces dettes immenses qui s'accumulent tous les ans, & qui laissant des traces onereuses de nôtre bonne volonté, nous ôteront bien-tôt à nous-même le pouvoir & jamais le desir d'imiter nos propres exemples; du milieu de nôtre desolation & de nôtre amertume, sans hesiter, nous faisons des efforts que nos Peres auroient regardez comme impossibles dans ces tems fortûnez de leur plus heureuse abondance.

C'est nôtre amour qui nous soûtient, c'est nôtre amour qui nous console, c'est nôtre amour qui nous fait imaginer des expediens, & trouver des moyens qui nous sont incomprehensibles à nous-mêmes; & c'est vous seul, SIRE, c'est vous seul qui pouviez faire naître dans nos cœurs un amour si parfait. Pourrions-nous servir foiblement, pourrions-nous foiblement aimer un Prince encore plus recommandable par sa pieté & par sa Religion qu'il ne l'a jamais été par ses conquêtes & par ses victoires? Non, SIRE, quoique tout excede nos forces, rien n'approche de nôtre amour. Nous le devons à ces vertus Chrétiennes qui surpassent en vous ces talens sublimes, par lesquels vous avez tant de fois effacé tous les Sages & tous les Heros de la Terre, à ces vertus qui Vous rendent bien plus cher aux Peuples qui ont le bonheur de vivre sous vôtre empire, que les merveilles de vôtre Regne ne vous rendront digne de l'admiration de ceux qui dans des tems encore éloignez n'auront pas le même avantage. La posterité sera frappée d'étonnement en trouvant dans vôtre seule vie plus de prodiges de valeur, de capacité, de constance & de courage que dans l'Histoire universelle. Mais nous qui joignons au rare bonheur d'être temoins de ces prodiges, celui de voir un si grand Homme, un si grand Roi s'anéantir devant Dieu; gémir des calamitez de son Peuple; prêt à tout sacrifier pour leur procurer quelque soulagement; aprés avoir genereusement offert

la Paix, quand elle étoit utile à ses ennemis, la rechercher plus genereusement encore quand elle est necessaire à son Etat ; soûtenir la perte d'un Fils aussi cheri que digne de l'être, avec plus de résignation que n'en témoigna ce Roy selon le cœur de Dieu pendant la maladie d'un enfant, & aprés la mort d'un parricide : Plus touchez de vos vertus qu'éblouïs de vôtre gloire ; nous vous donnons sur nos cœurs un empire plus absolu que celui que la Providence vous a confié sur nos personnes.

Elles l'éprouveront ces Nations irritées de vôtre réputation, & jalouses de vôtre puissance, elles l'éprouveront ce que Vous pouvez sur nous ; & aprés s'être vainement flattées de rebuter nôtre obéïssance ; aprés s'être épuisées pour vous arracher la victoire ; aprés avoir eu le bonheur de vaincre quelquefois, & l'imprudence d'abuser toûjours de leur bonheur ; aprés avoir embrasé l'Europe pour y former des rebelles sur le modele de leurs frequentes révoltes ; il ne leur restera que la honte de n'avoir paru sur toutes nos frontieres & jusques dans le centre de la Monarchie qu'ils voudroient envahir, que pour y voir de plus prés des exemples d'une fidelité à toute épreuve : il ne leur restera que la honte & le dépit de laisser les deux plus fameux Peuples de la Terre, autrefois irréconciliables, plus étroitement unis par leur veneration pour vôtre Sacrée Personne, & par leur amour pour vôtre Sang Auguste, qu'ils n'ont toûjours été conformes par leur inviolable soûmission pour les Puissances légitimes. Soûmission que la Religion commande toûjours, & que l'inclination ne fortifie jamais mieux que quand elle se termine à un Prince tel que Vous, digne de commander par tout, & de vivre à jamais.

HARANGUE A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

L'amour respectueux que nôtre Province conçut pour vous avec tout le Royaume, dés l'heureux moment de vôtre Auguste Naissance, s'est toûjours accrû depuis à mesure que l'accroissement de vos lumieres, de vôtre prudence, de vôtre Valeur, de vôtre courage, & de vos vertus, a surpassé de bien loin celui de vos années : Ce qui ne fut d'abord que l'effet d'u- Par le même.



ne inclination naturelle à tous les bons François, est devenu depuis le tribut indispensable que les cœurs bienfaits n'accordent qu'à ces hommes rares, plus grands par leur merite personnel que par le rang qu'ils tiennent dans le monde.

Mais il faut l'avoüer, Monseigneur, nous sentons encore redoubler cet amour, depuis que nous vous voyons dans une place, où vous n'êtes monté qu'avec douleur, & où vous calmez si bien les justes mouvemens de la nôtre. Vous connoissiez, Monseigneur, vous connoissiez nos transports pour cet aimable Prince qui nous a été si promptement enlevé; ils ne sont pas étouffez, ils n'ont fait que se joindre à ceux que nous sentions déja pour vous.

Quelle n'auroit pas été nôtre consternation? Quelle ne seroit-elle point encore, si d'abord nous n'avions jetté les yeux sur vous, si nous ne les tenions continuellement attachez sur vous pour y voir, pour y admirer, pour y cherir tout ce qui peut dédommager la France d'une si grande perte? Graces au Ciel, cette perte toute grande qu'elle est, n'aboûtit enfin qu'à développer vos sublimes talens. Quelles heureuses & nouvelles découvertes n'avons-nous pas fait dans vôtre esprit, dans vôtre cœur, dans vos sentimens, dans vos desirs & dans vos principes! Qu'il est beau de vous voir également superieur aux plaisirs & aux affaires, mépriser les uns pour approfondir les autres; éloigner, je ne dis pas ce qui peut amuser ou distraire, mais ce qui devroit délasser un Prince de vôtre âge, pour vous charger de ce qui rebuteroit même des Ministres consommez dans le travail! Qu'il est beau de vous voir attentif à tout, instruit de tout, clairvoyant sur tout, accessible & affable à tous; vrai & solide; ferme & juste; grand & modeste; égal & universel: sans prévention, sans vanité, sans affectation: ennemi du faste & de la flatterie; proscrire les flatteurs, ne prêter l'oreille qu'à la verité: par la seule réputation de vôtre équité & de vos lumieres, faire trembler & contenir ceux qui voudroient prévariquer dans leur ministere, encourager les gens de bien qui n'ayant en vûë que l'honneur de l'Etat & de la Religion, benissent le Ciel des talens & du courage qu'il vous donne pour entreprendre de remédier aux malheurs du tems, & de pacifier les troubles de l'Eglise! Qu'il est beau de vous voir tel que nous vous desirions, tel que la France vous demandoit à Dieu, tel que le Roi vous souhaitoit lui-même lorsque Vous naquîtes, tel enfin que nos ennemis & ceux de la vertu craignirent dés vôtre enfance, que vous ne fussiez pendant tout le cours de vôtre

vôtre vie ! Qu'il vous sera glorieux, MONSEIGNEUR, de justifier leur crainte, & de remplir nos esperances ! Pour nous agréablement occupez de ces nobles idées nous supprimons la triste peinture de nos disgraces, nous en perdons presque le souvenir, & nous croyons qu'il est superflu d'implorer la puissante protection d'un Prince, qui par sa penetration découvre tout, qui par sa bonté voudroit remedier à tout, & qui par la seule compassion qu'il nous porte nous console de tout.

HARANGUE A MADAME LA DAUPHINE.
Marie Anne Victoire de Baviere.

MADAME,

Nous avons l'honneur de vous offrir les hommages respectueux d'une Province éloignée, qui malgré son éloignement n'a pas moins d'admirateurs de vôtre Personne & de vos vertus, que de Citoyens dans ses differentes Villes, & d'Habitans dans ses vastes Campagnes : privez de la douce satisfaction de pouvoir quelquefois jetter sur vous ces humbles & timides regards, d'où naissent d'abord une agréable surprise, une vive admiration, & une veneration profonde ; ils n'en sont que plus avides de recueillir ce que publie si justement la renommée de la délicatesse de vôtre esprit, de l'élevation de vos sentimens, de la magnanimité de vôtre cœur, des graces majestueuses qui accompagnent toutes vos actions, & qui vous assujettissent toutes les volontez, & sur tout de cette haute & inimitable prudence, qui dans de fatales conjonctures, vous a fait prendre & soûtenir des temperamens si propres à fortifier la tendresse que vous doivent ces personnes Augustes, qui malgré les divers interêts de leurs Etats, & les évenemens inconstans d'une guerre trop constante, demeurent secrettement unis par l'affection sincere qu'ils vous portent. Prudence qui vous élevant au dessus des foiblesses, & des passions humaines, vous assure la liberté de profiter des momens favorables que vous prépare la Providence pour nous procurer par vôtre habileté une Paix plus solide que celle dont nous n'étions redevables qu'à vôtre merite. Nous la desirons cette Paix si necessaire, & nous la desirons moins pour voir finir nos malheurs, que pour vous voir joüir paisiblement des fruits d'une sagesse capable

Par le même.

d'effacer celle des plus grands hommes ; comme cet autre éclat dont vous connoissez le néant, & dont vous méprisez les avantages, efface ou éblouït tout ce qui vous environne, & nous impose silence à nous-même.

COMPLIMENT FAIT A MADAME la Princesse Marie Adelaïde de Savoye, à son arrivée à Lion.

Par Mr. du Gas Prevôt des Marchands de cette Ville.

MADAME,

Si nous avions suivi les mouvemens de nôtre cœur, nous serions allez au-delà de nos limites vous offrir les hommages respectueux d'un peuple, dont les acclamations Vous feront connoître qu'il vous regarde comme le gage assuré de sa felicité. Le Ciel ne pouvoit vous réserver, MADAME, une plus brillante destinée ; vous réünissez les deux Heros de nôtre siecle : ils vous unissent au Prince le plus accompli qui fut jamais ; & vous allez rendre à toute l'Europe armée cette Paix tant souhaitée, que la fureur de la guerre avoit bannie depuis si long-tems.

C'est dans cette pensée, MADAME, que toute la France goûte par avance les fruits de l'union des deux plus beaux Sangs du monde ; & que nous regardons comme un veritable bonheur d'être des premiers à vous pouvoir donner des marques de la joye que vous avez répanduë dans tout le Royaume. Toutes les Villes de cet Etat s'empresseront, MADAME, à vous montrer les mêmes sentimens, à vous offrir des cœurs pleins de respect & de soûmission ; mais nous aurons l'avantage de les avoir devancez. Heureux ; si nous avons celui de vous persuader, MADAME, de nôtre veneration & de nos respects trés-profonds.

COMPLIMENT FAIT A SON ALTESSE Royalle, Madame la Duchesse de Lorraine à son arrivée à Vitry.

Par Mr. Lirot, Doyen du Chapitre Royal de Vitry.

MADAME,

Nous voyons aujourd'hui Vôtre Altesse Royale sortir de nos Frontieres à peu prés comme la Colombe sortit autrefois de l'Arche. Le Déluge étoit pour lors cessé; nos guerres sont aussi heureusement terminées. Elle fut la Messagere de la réconciliation du Ciel avec la terre; & vôtre étroite Alliance avec Monseigneur le Duc de Lorraine, est le gage & le sceau inviolable de la Paix que nôtre Grand Monarque vient de donner à toute l'Europe. Tous les peuples en sont si fort convaincus que Vôtre Altesse Royale s'apperçoit sans doute de leur joye extraordinaire. Dans tous les lieux où Elle passe, on y accourt de toutes parts. On pourroit même dire que les malades font des efforts pour avoir la consolation de voir une Princesse en qui la grace & la nature ont réüni tant de merveilles. Mais pour nous qui sommes destinez au ministere des Autels, nous nous contentons de répeter ici les paroles que les Prêtres dirent autrefois à Judith, en la felicitant du repos qu'elle venoit de procurer à toute la nation, que vous êtes, MADAME, la gloire de Jerusalem, la joye d'Israël & la felicité de nos Provinces. Penetrez de ces sentimens, nous conjurons le Ciel de vous donner de longues & heureuses années, de benir vôtre mariage, & de le récompenser d'une posterité digne du noble Sang dont vous êtes issuë. Ce sont les vœux, MADAME, du Chapitre Royal de Vitry, qui vous assure par ma bouche de ses tres-humbles soumissions, & de son profond respect.

Voilà, ce me semble, assez d'exemples pour le Genre Demonstratif. Il me seroit aisé d'y joindre plusieurs Oraisons Funebres, nous en avons d'admirables en nôtre langue; mais la plûpart des curieux les amassent & les conservent, desorte que mon present ne seroit utile qu'à

peu de personnes. Cependant comme le titre de cet Ouvrage promet des Harangues sur toutes sortes de sujets, & que nous avons même donné des préceptes pour l'Oraison Funébre dans le premier Livre, nous sommes obligez de rapporter dans celui-ci quelques Discours de cette nature. Le premier sera pour un grand Roi dont la France & toute l'Eglise Catholique ont admiré la grandeur d'ame, le malheur, & la sainteté. L'autre pour Monsieur, Frere unique du Roi Loüis XIV. par le R. Pere Bretonneau Jesuite si estimé dans la Republique des lettres, & si connu par ses travaux Apostoliques. Mais pour donner une idée exacte des régles que l'on doit suivre dans cette espece de pieces d'Eloquence, nous croyons ne pouvoir mieux faire, que de mettre ici la dissertation de Mr. l'Abbé du Jarry sur les Oraisons Funébres. C'est un Ouvrage parfait dans son genre, & qui donnera au Lecteur les moyens de profiter de la lecture de ces deux beaux discours que nous y joignons. Feu Mr. Flechier Evêque de Nîmes, faisoit un si grand cas de cette dissertation que voici mot à mot une Lettre qu'il a écrite sur ce sujet à Mr. l'Abbé du Jarry.

LETTRE DE COMPLIMENT ET D'ELOGE à Monsieur l'Abbé du Jarry.

ON m'a rendu soigneusement, Monsieur, un exemplaire de la belle dissertation que vous avez faite sur les Oraisons Funêbres. Elle est remplie de pieux enseignemens & de réflexions judicieuses qui ramenent cette espece d'éloquence à son véritable point qui est la religion & la raison dont elle sortoit quelquefois. Vous avez fort bien raisonné sur les regles qu'il faut observer, & sur les qualitez qu'il faut avoir pour le soûtenir dans ces éloges singuliers, où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans, & rendre à Dieu comme un tribut des loüanges & des fragilitez humaines. Si j'avois encore été dans ces sortes d'occupations, j'aurois été fâché que vous eussiez ainsi découvert tous les secrets de nôtre art. Je dis nôtre art, car vous l'avez fort noblement exercé; & vous pouviez bien, au lieu des exemples que vous avez citez de nos Ouvrages, en mettre raisonnablement des vôtres. Vous avez suivi vôtre modestie, & vôtre amitié dans cette dissertation. Je l'ai lûë avec plaisir & avec pudeur, & je ne puis vous dire combien j'ai été touché des marques de tendresse & d'estime que vous y avez répanduës sur mon sujet. Je vous prie de me les con-

server, & de croire que personne ne souhaite plus de vous voir en l'état où vôtre merite vous devoit avoir mis il y a long-tems, & n'est plus parfaitement que je le suis, Monsieur, vôtre trés-humble, &c.

A Nîmes, le 28. Octobre 1707.

On ne peut rien ajoûter aux loüanges que feu Mr. Fléchier donne si justement au merite & à la pieté de Mr. du Jarry; & trois motifs ont porté cet Abbé à faire l'éloge Funébre de cet Illustre Prélat. La dignité, la pieté, l'amitié. S. Gregoire de Nazianze fit l'éloge de S. Basile; voilà l'amitié. S. Ambroise fit l'éloge de Valentinien; voilà la dignité. S. Gregoire de Nisse, fit l'éloge de Flaccide & de Pulcherie, parceque c'étoient des Saintes.

A l'égard de l'Oraison Funébre de Monsieur, Frere unique du Roi Loüis XIV. par le R. Pere Bretonneau Jesuite, je n'ai point de termes assez énergiques pour en exprimer la pureté dans le langage, la noblesse dans les pensées, la solidité dans les raisonnemens. Cette piece a les deux qualitez que feu Mr. Fléchier demandoit, la Religion & la raison. Son éloge n'est point suspect de flaterie, & l'on ne m'accusera pas de faire injure à la verité pour rendre des honneurs au merite du R. Pere Bretonneau, plus connu encore par sa vertu que par ses rares qualitez.

DISSERTATION SUR LES ORAISONS Funébres, par Monsieur l'Abbé du Jarry.

IL ne faut pas croire que la coûtume de loüer les Grands aprés la mort soit une invention de la vanité humaine. Elle est fondée sur la Religion, & même authorisée par l'Ecriture, où nous voyons les Eloges de tous les grands hommes d'Israël, avec un abregé de tout ce qu'ils ont fait de plus remarquable pendant leur vie. Les Saints Peres ont fait des Eloges funébres des Empereurs, des Princesses, & des Dames illustres par leur rang & par leur pieté.

En effet, comme les exemples des Grands ont une force toute particuliere pour entraîner les esprits, ils ne sçauroient être

trop exposez aux yeux des hommes, afin que l'utilité s'en répande. Ainsi il est bon que leur Funerailles se fassent avec beaucoup d'éclat, afin que leur mort soit comme une leçon publique qui nous ramene tous à nôtre fin commune, & soit aussi utile pour mortifier l'orguëil dans le tombeau, qu'ils ont été propres à nourrir la vanité pendant leur vie. Car les particuliers entrent aisément dans des réflexions humiliantes sur leur état, & méprisent sans peine ces petites élevations dont l'orguëil se repaît dans les conditions les plus médiocres, lorsqu'ils voyent les grandeurs du premier rang si vaines & si méprisables; lors, dis-je, que l'on voit ces Idoles éclatantes qui ont reçû pendant plusieurs années les hommages des hommes, brisées & réduites en poudre par la mort; les aveugles adorateurs qui les encensoient, ouvrent les yeux & reconnoissent l'illusion de ces fantômes de grandeur, que la vanité soûtient & anime, pendant quelque tems, jusqu'à ce que la mort les fasse disparoître. C'est à ces deux desseins que se réduisent les Eloges funébres, à inspirer le mépris du monde par la mort des Grands, & l'amour de la vertu par leurs exemples. J'ai donc cru que ce ne seroit pas m'éloigner des emplois de la Religion, ausquels mon ministere me consacre, de faire part au Public de quelques réflexions que j'ai faites sur ces sortes d'Ouvrages.

Cette sainte coûtume d'honorer les morts, a été en usage dés les premieres années du Monde. Nous lisons qu'Abraham ensevelit Sara avec pompe dans le Sepulchre neuf qu'il avoit acheté, & qu'il fit un grand deuil avec toute sa maison, sur son Tombeau; Jacob éleva un monument à Rachel, & dressa une pierre sur sa Sepulture, comme un titre & un memorial éternel de son amour pour cette vertueuse épouse; Joseph quitta pour un tems la Cour de Pharaon, pour aller avec tous ses freres pleurer sur le Tombeau de Jacob, & tous les Egiptiens entendirent les cris qu'ils jetterent sur le corps de ce saint Patriarche. L'Ecriture Sainte nous apprend que les Juifs en sortant d'Egipte, emporterent avec eux les ossemens de Jacob, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Joseph mourant, tant ils étoient religieux dans ce qui regarde la Sepulture & les devoirs funébres. Il est rapporté aux Actes des Apôtres, que plusieurs personnes timorées pleurerent Saint Etienne, & firent un grand deüil sur ce premier Martir de l'Eglise. La coûtume d'honorer les morts étoit sans doute passée des Juifs aux Egiptiens, qui dans le commerce qu'ils eurent avec le Peuple de Dieu, en mêlerent insensiblement les

saintes Ceremonies avec leurs superstitions criminelles. On sçait que ce Peuple s'est distingué de tous les autres par la magnificence des honneurs funêbres, l'éclat & le faste y eurent beaucoup plus de part que la Religion ; & comme l'orgueil humain corrompt aisément ce qu'il y a de plus sacré quand il s'y mêle, les Sépultures honorables d'Israël, donnerent lieu aux superbes Piramides d'Egipte. Cependant l'origine de cette Pompe funêbre est sainte & religieuse ; la Religion Judaïque qui en tout a été l'image de la Chrétienne, nous a donné l'exemple des Pompes & des Eloges funêbres. Nous les prononçons aprés un terme de quarante jours. Le deüil des Israëlites duroit le même tems, & rien ne nous défend de croire qu'aprés ce terme expiré, on loüoit publiquement ceux qu'on avoit pleurez parmi eux, comme on le fait parmi nous. Les grands hommes d'Israël sont loüez magnifiquement en plusieurs endroits des Livres saints. On y celebre leur naissance, leurs vertus, leurs actions, & les plus beaux traits de leur vie : en voici quelques exemples.

« Loüons les hommes que Dieu a couverts de gloire, qui ont été la tige des longues generations, & d'une nombreuse posterité ; sur lesquels le Seigneur a répandu les plus riches dons de sa magnificence, & qu'il a fait naître dés les premiers siecles du monde pour proposer leur exemple à tous les siecles à venir : hommes veritablement illustres par leur vertu, & par leur haute sagesse, dont les uns ont été de grands Prophetes, qui ont soûtenu par la sainteté de leur vie toute la dignité de l'Esprit de Dieu, qui les a inspirez. Les autres ont esté des Rois dignes de commander aux peuples soûmis à leur domination, & plusieurs ont charmé les oreilles par la douceur d'une sainte & divine éloquence, se servant des lumieres de leur esprit, pour annoncer avec grace les veritez que Dieu leur a revelées, & pour écrire avec un tour harmonieux les Sentences des Ecritures. Tous ces grands Personnages ont été en veneration dans les tems où ils ont vêcu, & ont laissé leur nom heritier de leur gloire. Ceux qui sont sortis de leur sang ont reçû avec l'exemple de leurs vertus, l'obligation de publier leurs loüanges. La plûpart des hommes meurent aussi oubliez que s'ils n'avoient point vêcu, inconnus pendant leur vie par leur obscurité, ils ne sont guere plus ensevelis dans le tombeau qu'ils l'étoient dans le monde ; & la place qu'ils ont occupée sur la terre, n'a pas été plus marquée que la poussiere qui les couvre : leur generation n'a point eu de suite, leur posterité a été sans éclat, & les enfans ont eu la destinée de leurs peres. »

Ecclesiastique. Cap. 44.

Il n'en est pas ainsi de ces hommes puissans en paroles & en œu-
» vres de misericorde, leur pieté a attiré la benediction sur toute
» leur race, leurs neveux sont l'heritage du Seigneur & la Na-
» tion sainte : les semences immortelles de leurs vertus ont coulé
» avec leur sang, dans les veines de leurs enfans, comme par au-
» tant de canaux qui ont fait passer ces Sources fecondes de gra-
» ces, jusques aux ruisseaux les plus éloignez de leur derniere po-
» sterité. Que les Peuples publient donc leur sagesse, & que toute
» l'Eglise de Dieu annonce leur loüange. Henoc a plû au Seigneur,
» & il a été transporté dans un séjour de délices. Noë a été trouvé
» parfait & juste, lorsque toute chair avoit corrompu sa voye, &
» dans le tems de la colere il a réconcilié le Ciel avec la terre ; sa
» pieté a sauvé une portion du genre humain du naufrage univer-
» sel du monde ; la destinée de tous les hommes a été entre ses
» mains, parce qu'il demeura pur dans une corruption universelle ;
» & comme il ne fut pas enveloppé dans le Deluge de crimes qui
» avoit inondé la terre, il ne put pas se trouver enseveli dans le
» Deluge d'eaux qui la couvrirent. Abraham est devenu le pere d'un
» grand Peuple sorti de son sein. Il ne s'est trouvé personne qui ait
» égalé en gloire ce grand Patriarche, il demeura inviolablement
» fidele à la Loi de Dieu dans les plus grandes épreuves ; il merita
» d'être le dépositaire du Testament de Dieu, & de verifier ses ma-
» gnifiques promesses dans sa race. Il fut prêt d'immoler son fils au
» commandement du Seigneur, quelque contraire qu'il parût à ses
» paroles ; & toûjours ferme dans une tentation si forte, il espera
» de voir sortir des cendres de cette Victime innocente, la posteri-
» té glorieuse que Dieu lui avoit promise.

On pourra voir plusieurs autres magnifiques exemples de ces Eloges funêbres dans le Chapitre cité de l'Ecclesiastique : le peu qu'on en rapporte ici suffira pour faire voir combien la coûtume de loüer les grands Hommes, est ancienne & venerable. Je prie seulement le Lecteur de remarquer en passant que l'Ecclesiastique met au même rang de gloire les grands Princes, les Orateurs celebres, & les Interpretes éloquens des Saintes Ecritures.

La plûpart des Epitres de saint Ciprien, que sont-elles autre chose que des Eloges des premiers Martirs, & des Oraisons Funêbres prononcées sur le tombeau de ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ, où ce Saint Orateur a déployé toutes les beautez d'une éloquence qui ne cede en rien, je ne crains pas de le dire, à l'éloquence des Cicerons & des Demosthenes.

Le Texte est ce qui frappe le plus dans les Oraisons funêbres.

il décide presque de leur prix, & c'est souvent la seule chose que l'on en retient; mais il arrive rarement que toutes les choses necessaires pour faire un beau Texte d'Oraison funêbre, se trouvent réünies. Premierement, il doit être comme un éloge racourci du Heros, & mettre d'abord toute sa vie & tout son caractere devant les yeux; d'ailleurs il ne suffit pas de détacher un passage de sa place, & d'en violenter le sens, pour en faire une application heureuse; les habiles qui connoissent l'Ecriture, ne peuvent souffrir qu'on leur en impose; ils veulent que ce qui précede & ce qui suit les paroles du texte, se rapporte avec le sens qu'on lui donne: de là vient que la premiere chose que l'Orateur doit faire, c'est de mettre, pour ainsi dire, l'Auditeur en païs de connoissance, de lui apprendre à quelle occasion, par quelle personne, dans quel dessein la Sentence sacrée qu'il applique à celui ou à celle qu'il louë, a été dite, pour faire voir les rapports sur lesquels il en fonde l'application; car aprés une simple traduction du texte, se jetter sans autre préparation dans un éloge, c'est ce me semble s'égarer beaucoup de l'entrée du chemin. Ceux qui ont particulierement excellé dans ces sortes de Discours, ont évité cette faute; & si l'on examine avec soin leurs Exordes, on n'y trouvera presque aucune parole qui ne tombe sur le texte ou sur le Heros, qui ne fasse remarquer la convenance de l'un avec l'autre.

Il seroit à souhaiter que le Texte pût être mis dans la bouche du mort, de telle sorte qu'on pût se le representer le prononçant lui-même. L'image d'une jeune Princesse que la mort venoit de ravir aprés une longue & douloureuse maladie, se presente bien vivement à l'esprit dans ces tristes & touchantes paroles, qu'un homme celebre luy a mises à la bouche. *Mes jours ont passé comme l'ombre, & j'ay seché comme l'herbe.* S'il y avoit: *Ses jours ont passé comme l'ombre*, l'idée seroit moins vive & moins funêbre, parce qu'on ne sçauroit se la figurer parlant elle-même, & on la mettroit moins aisément à la place de l'Orateur: cependant quoy qu'il fût à desirer que cette beauté se trouvât dans tous les Textes des Oraisons funebres, elle n'y est pas absolument necessaire; & il y en a de fort heureux à qui elle manque. Une des choses qui contribuë davantage à la beauté de ces sortes de Textes, c'est lorsqu'ils rappellent dans l'esprit l'idée de quelque Heros celebre dans les Saintes Ecritures, & qu'ils donnent occasion à quelque noble parallele C'est en partie ce qui a donné une approbation si generale au Texte qu'un grand maître prit pour faire l'Eloge

Oraison funeb. de Mad. la Dauphine, par M. de Nîmes.

Oraison funebre de M. de Turenne par M. de Nîmes.

d'un fameux Capitaine. *Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, & lugebant dies multos & dixerunt, quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël.* Outre qu'il y a dans ces belles paroles une certaine harmonie funêbre & lugubre, qui s'accorde admirablement avec le caractere du Discours qu'elles commencent, elles donnerent lieu à l'Orateur de remplir son Exorde de ces grandes & magnifiques expressions avec lesquelles le Saint Esprit décrit la valeur & les combats du vertueux Machabée, la rapidité de ses triomphes, & la consternation que sa mort jetta dans les esprits; & en même temps elles presentent à l'esprit, dans une riche & vive image, l'histoire abregée du Heros, dont elles préparent l'Eloge. C'est ce qui donne tant de majesté & d'élevation à l'Exorde de cette belle Oraison.

» Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée » du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recuëillant ces » termes nobles & expressifs dont l'Ecriture Sainte se sert pour » loüer la vie, & pour déplorer la mort du sage & vaillant Machabée. » Cet homme qui portoit la gloire de la Nation jusqu'aux extrémitez » de la terre, qui couvroit son Camp du bouclier, & forçoit celui » des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des Rois liguez contre lui, » des déplaisirs mortels, & réjoüissoit Jacob par ses vertus & » par ses exploits, dont la memoire sera éternelle; cet homme qui défendoit » les Villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Amon » & d'Esaü, qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, aprés » avoir brûlé sur leurs propres Autels les Dieux des Nations étrangeres. » Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur » d'airain où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie, & » qui aprés avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus » fiers & les plus habiles Generaux des Rois de Sirie, venoit tous » les ans comme le moindre des Israëlites reparer avec ses mains » triomphantes, les ruïnes du Sanctuaire, & ne vouloit autre recompense » des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de » l'avoir servie.

» Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible » les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup » mortel, & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier » bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent » émuës, des ruisseaux de larmes coulérent des yeux de tous leurs » habitans; ils furent quelques temps saisis, muets, immobiles. Un » effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence, d'une » voix entre-coupée de sanglots, que formerent dans leurs cœurs la

tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent : comment est mort cet « homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël ! A ces cris, Jeru- « salem redoubla ses pleurs, les voûtes du Temple s'ébranlérent, « le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces « lugubres paroles. «

Ce n'est pas sans raison qu'un illustre Academicien a propo- M. Perault. sé cet exemple pour soutenir l'avantage qu'il donne aux Orateurs modernes sur les anciens ; il n'en est guere de plus propre à faire tomber les Lecteurs dans son sentiment. Mais ce que je trouve de plus admirable dans cet Exorde qu'on ne sçauroit trop loüer, c'est ce parallele du Heros Israëlite & du Chrétien, qui fait appliquer à l'un toutes les loüanges que l'Orateur donne à l'autre ; aussi poursuit-il en ces termes. Chrétiens, qu'une triste ceremonie « assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en vôtre memoire, ce « que vous avez vû, ce que vous avez senti, il y a cinq mois ? Ne « vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ay décrite, & « ne mettez-vous pas dans vôtre esprit, à la place du Heros dont « parle l'Ecriture, celui dont je viens de vous parler ? «

La Division est une des plus belles mais des plus difficiles partie de l'Oraison Funêbre : il faut sur tout prendre garde à ne pas expliquer le Texte d'une maniere trop unie, & qui laisse voir comme un chemin tracé jusqu'à la Division. L'Exorde doit s'avancer comme un fleuve qui à la verité suit toûjours son lit, mais en serpentant & comme incertain de la route qu'il doit prendre, qui paroît quelquefois remonter vers sa source, lors qu'il s'en éloigne imperceptiblement par des replis tortueux, & qui roulant ses eaux avec une lenteur majestueuse, semble s'arrêter sur ses rivages, lorsqu'il coule sans interruption vers son embouchure. Tel doit être le mouvement d'un Exorde vers l'ouverture du dessein où il doit se rendre par des degrez insensibles. Pour cela il est bon de l'entrecouper de gemissemens & de plaintes sur la fragilité des grandeurs humaines, sur la courte durée des impies florissans ; de telle sorte que ces plaintes soient attachées au sujet sans y paroître trop liées ; afin que l'Orateur tienne les esprits dans une suspension noble, d'où il les tire peu à peu à mesure qu'il dévelope son dessein, d'une maniere délicate, qui à peine laisse appercevoir qu'il prépare sa Division, à laquelle néanmoins toutes ses paroles le doivent conduire. Ces plaintes doivent être formées autant qu'il se peut, de touchantes expressions que le Saint-Esprit a semées presque dans toutes les pages des Livres sacrez, sur le néant des choses de la terre ; elles sont comme des

voix lugubres qui paroissent sortir du creux du tombeau que l'on a devant les yeux ; elles ramenent les esprits des reflexions morales qu'une triste ceremonie leur fait faire, aux pensées de l'éternité ; elles purifient les Eloges des Grands, d'un certain air de vanité & de pompe mondaine, qui, sans cette précaution les rendroit peu convenables à être prononcez dans le lieu Saint. Elles donnent d'abord une idée édifiante du Ministre qui parle, & disposent ainsi l'Auditeur à une attention chrétienne & respectueuse.

Comme je me propose d'instruire principalement le Lecteur par des exemples, on pourra remarquer dans ceux qui suivent ce mélange magnifique de reflexions chrétiennes, d'expressions de l'Ecriture, & de loüanges, qui préparent peu à peu dans l'Exorde, le passage à la Division.

Oraison Funébre de M. la Princesse Palatine par Mr. de Meaux.

» Venez, pecheurs, quels que vous soyez, en quelque régions » écartées que la tempête de vos passions vous ait jettez, fussiez-» vous dans ces terres tenebreuses dont il est parlé dans l'Ecriture, » & dans l'ombre de la mort ; s'il vous reste quelque pitié de vôtre » ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu à retiré la » Princesse Anne ! venez voir où la main de Dieu l'a élevée ! Quand » on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang, » dans une Princesse qui fut niece d'une Imperatrice, & unie par » ce lien à tant d'Empereurs, sœur d'une puissante Reine, épouse » d'un Fils de Roi, mere de deux grandes Princesses.

» Quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & » qu'il choisit une personne d'un si grand éclat, pour être l'objet » de son éternelle misericorde, il ne s'y propose rien moins que » d'instruire tout l'Univers. Vous donc qu'il assemble en ce » saint lieu, & vous principalement pecheurs dont il attend la con-» version avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs. » Toutes les vaines excuses dont vous couvrez vôtre impenitence » vous vont être ôtées ; ou la Princesse Palatine portera la lumie-» re dans vos yeux, ou elle fera tomber comme un déluge de feu la » vengeance de Dieu sur vos têtes ; mon discours dont vous vous » croyez peut-être les Juges, vous jugera au dernier jour, ce sera » sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophetes, » *Onus verbi Domini super Israël* ; & si vous n'en sortez plus Chré-» tiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec » confiance l'œuvre de Dieu.

Oraison Funebre de Madame la Dauphine par Mr. de Nîme.

» C'est ainsi que parloit autrefois un Roi selon le cœur de Dieu, » quand les jours défaillans & les infirmitez mortelles, l'appro-

chôient du tombeau, en lui laissant encore un reste de vie pour « sentir sa langueur & sa chûte, & pour adorer la grandeur & la « durée éternelle du Dieu vivant. «

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'éleve & qui « s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale & s'évanouit dans les airs. « Tantôt comme l'ombre, vuide & disparoissante figure, tantôt « comme l'herbe qui seche dans la prairie, qui perd à midy sa fraîcheur « du matin, & qui languit & meurt sous les mêmes rayons « du Soleil qui l'avoient fait naître. De combien de tristes idées « son esprit est-il occupé, & combien trouve-t-il par tout d'images « sensibles de nos fragiles plaisirs, de nos grandeurs passageres. « «

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur comme une de « ses creatures qui sont faites pour le loüer; comme un de ces Rois « qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens entre la confusion « & la confiance, il excite son humilité à la vûë de son néant, « il anime ses esperances à la vûë de la bonté & de l'éternité de « Dieu, il voit une vanité qui passe, & il dit, vous les changerez, « Seigneur, & ils seront changez; il voit une verité qui demeure, « & il s'écrie, pour vous, mon Dieu, vous êtes toûjours le même, « & vos années ne finissent point; il tremble à la face de l'indignation « & de la colere de ce Dieu, qui coupe le fil de ses « jours, & qui le brise aprés l'avoir élevé; mais il se rassure par la « pensée de ses misericordes qui se réveillent ordinairement dans le « tems de nos plus grandes miseres. «

Ne connoissez-vous pas, Messieurs, dans les sentimens de ce « Prince, ceux de la Princesse que nous pleurons? «

Ces suspensions majestueuses qui font attendre avec respect le dessein de l'Orateur, font un effet admirable dans les Exordes des Oraisons funébres, où il faut prendre garde, comme nous avons dit, de passer d'une maniere trop unie à la Division; parce que cela sent le Sermon & le Prône, & qu'il ne doit rien entrer dans ces sortes de Discours qui ne soit grand & magnifique.

La Division d'une Oraison funébre ne doit pas être si marquée que celle d'un Sermon, il seroit bon qu'elle fût renfermée dans quelque figure, ou dans le cours de quelque période, & que les propositions qui la contiennent, la fissent remarquer sans que l'Orateur en avertît; à la verité elle doit être tirée du Texte, mais il n'est pas necessaire qu'elle y soit toute renfermée, ni que l'on puisse appercevoir les membres de l'une, dans les parties de l'autre. «

Il y a beaucoup de personnes qui admirent cette justesse, & qui se récrient là-dessus; mais ceux qui ont de l'élevation dans le discernement, & dans le genie, n'aiment point cette liaison si exácte & si sensible. Ce n'est pas que l'œconomie ne fasse un des principaux ornemens de ces discours comme des autres; mais il ne faut pas qu'elle paroisse trop. Il en doit être à peu prés comme de la cimetrie dans les Palais superbes, où elle est en quelque sorte cachée parmi la magnificence. Le grand & l'heroïque doivent frapper d'abord, & ce n'est que par une seconde reflexion, qu'il faut remarquer l'ordre & la suite. Les grands hommes & les grands Orateurs sont ennemis de la contrainte, ils observent les regles sans qu'ils semblent s'y assujettir; tout ce qui est si visiblement compassé & concerté, marque de l'affectation, & où il y a de l'affectation, il y a toûjours de la petitesse. Ainsi je n'aimerois pas une Division contenuë dans une antithese, quelque juste & quelque heureuse qu'elle fût: cette figure n'a point assez de force, ni de dignité pour soûtenir le fondement d'un Eloge funêbre; elle en diminuë même beaucoup le prix, quand elle y est trop frequente. Car quelque belle & noble que soit la pensée que ces jeux de paroles renferment, ils l'affoiblissent toûjours, & la force du sens est amolie & encruée par la délicatesse du tour. Il est difficile de joindre l'agrément avec la majesté, sur tout quand elle est triste & lugubre; le bijou le plus précieux auroit de la peine à trouver sa place parmi la pompe d'un Mausolée. En un mot toutes les expressions trop fines & trop délicates sont plus propres pour les Ouvrages d'esprit que l'on lit dans les cabinets & dans les ruëlles, que pour les Discours que l'on prononce dans les Temples, où il ne doit rien entrer que de sublime.

Ciceron a dit que les plus belles regles de l'Eloquence ne sont que des remarques sur les Ouvrages des grands Orateurs. Celles que je marque icy sont de cette nature. Je n'ay garde de me croire assez habile pour en donner de moi-même; mais en lisant avec soin les chef-d'œuvres de nos Maîtres, j'ai fait attention sur ce qui m'a le plus touché dans leurs Discours. Voici quelques-unes de leurs Divisions, où l'on pourra voir comme dans de riches images, ce que je ne démele qu'imparfaitement dans ces Reflexions.

Oraison Funébre de la Reine d'Angleterre.

» La sage & religieuse Princesse qui fait le sujet de ce Discours, » n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y » étudier les conseils de la divine Providence, & les fatales révo-

lutions des Monarchies ; elle s'est instruite elle-même pendant que Dieu instruisoit les Princes par son exemple. J'ai déja dit que ce grand Dieu les enseigne, & en leur donnant, & en leur ôtant leur puissance. La Reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne & de la mauvaise fortune ; dans l'une elle a été bienfaisante, dans l'autre elle s'est montrée toûjours invincible ; tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontez infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée elle s'enrichit plus que jamais elle-même, des vertus : tellement qu'elle a perdu, pour son propre bien, cette puissance Royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; & si ses Sujets, ses Alliez, si l'Eglise Universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a profité de ses malheurs, & de ses disgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la Vie éternellement memorable de Tres-Haute, Tres-Excellente, & Tres-Puissante Princesse Henriette-Marie de France.

Cette Division est pleine de grandeur & de majesté, autant que de justesse & d'ordre. On y reconnoît les deux parties qui la composent sans qu'elles y paroissent trop marquées, elle renferme de grandes choses, & elle en promet encore de plus grandes, & elle répond admirablement à tout le reste de ce Discours où ce celebre Orateur dont le sublime Religieux est le caractere, semble s'être élevé au dessus de lui-même.

On reconnoît dans la Division qui suit une préparation majestueuse qui conduit insensiblement l'Auditeur aux deux membres qui la renferment.

Oraison Funèbre de Madame la Dauphine par M. de Nîmes.

Si je venois déplorer icy la mort imprévuë de quelque Princesse mondaine, si je n'avois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanitez & ses inconstances, cette foule de figures qui se presentent à nos yeux & s'évanoüissent, cette revolution de conditions & de fortunes qui commencent & qui finissent, qui se relevent & qui retombent, cette vicissitude de corruptions, tantôt secretes, tantôt visibles qui se renouvellent, cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabilité de nos desirs ; enfin ce derangement universel & continuel des choses humaines, qui tout naturel & desordonné qu'il paroisse à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute puissante de Dieu, & l'ordre de la Providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens loüer une Princesse plus

grande par sa Religion, que par sa naissance, & vous montrer au lieu de la fragilité de la nature, les effets constans de la grace, des vertus Evangeliques pratiquées en esprit & en verité, des Sacremens reçûs avec des sentimens de devotion exemplaire, des prieres attentives & perseverantes, une volonté soûmise & conforme à la conduite de Dieu sur elle, des souffrances unies à celles de Jesus-Christ crucifié, des consolations venuës du sein du Pere des misericordes, des esperances immobiles fondées sur celui qui dit dans l'Ecriture, je suis Dieu, je ne change point. Recueillons ce Discours, & réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute reglée par la sagesse, une longue mort soûtenuë par la résignation.

Mademoiselle de Scudery.

J'ay oüi dire à une Personne qui n'avoit rien perdu de sa réputation, ny de son esprit dans un âge fort avancé, je lui ai oüi dire fort agréablement que les Oraisons funébres & tous les Discours que l'on prononce dans les grandes occasions, étoient comme ces belles Villes dont on découvre de loin les hautes Tours & les Dômes superbes, & qui frappent les yeux par une confusion de grands objets, dont l'irregularité se cache en quelque sorte sous la magnificence. Elle ajoûtoit que les autres ouvrages d'esprit ressembloient à ces Maisons de plaisance dont la situation est agréable, & la structure polie & réguliere, mais qui aprés tout ne sont que des bijoux champêtres qui plaisent aux yeux sans les éblouïr ni les surprendre.

C'est pour cela que le stile de l'Oraison funébre demande sur tout beaucoup d'élevation, il n'est pas permis de rien dire de commun & de médiocre dans ces rencontres. Ce n'est pas précisément à cause que l'on parle ordinairement alors devant les Puissances de la terre que l'on doit s'élever, mais parce que le Discours qu'on prononce est l'ame & la principale partie de la Pompe funébre. Comme l'Orateur est dans cette occasion l'organe de la douleur publique, qu'il prête souvent sa voix à tout un peuple affligé, elle doit être pleine de dignité & de force. La singularité de l'action, la sainteté du lieu, la préparation des esprits, la grandeur du sujet, le choix de l'Auditoire, tout cela demande du grand & du sublime. On écoute avec indignation un homme qui au milieu des sacrez Misteres interrompus, en presence de ce que le siecle a de plus grand, & de ce que la Religion a de plus auguste; parmi cet éclatant & triste assemblage d'Inscriptions, de Chifres, de Mausolées, de Sceptres, de Couronnes, de flambeaux, de deüil & de larmes, glace les esprits par des morales froides

froides, & les fatigue de citations importunes. Ceux qui s'interessent à la gloire des Grands & des illustres morts, ne sçauroient choisir avec trop de soin des Orateurs propres à leur rendre dignement ces tristes devoirs. La Pompe funèbre qu'on leur dresse disparoît bien-tôt, mais l'Eloge demeure ; il arrive souvent que la curiosité de lire un excellent Discours rappelle le souvenir d'une belle vie, & que la réputation du Heros se soûtient par celle de l'Orateur. Cependant quoique nôtre siecle soit assez fecond en bons Ecrivains, il en est assurément fort peu, dont le stile ait assez de dignité pour répondre à ces grandes actions ; & parmi ce grand nombre de Discours prononcez dans ces rencontres, il ne s'en trouve guere où l'on remarque une certaine élevation consacrée & religieuse qui en est le principal caractere.

Comme les Oraisons funébres se font ordinairement devant des Assemblées illustres, & que le nom de l'Orateur se répand dans le monde avec celui de la Personne dont il fait l'Eloge ; il se trouve toûjours des Ecrivains même assez médiocres, qui briguent l'honneur de faire ces Discours, & qui le ravissent à ceux qui en seroient plus dignes, soit que ces derniers ne se trouvent pas dans un commerce d'amis propres à leur ménager ces occasions, ou que plûtôt ils croyent qu'il fût au-dessous d'eux de les rechercher : car la même élevation de genie qui donne du talent pour réüssir à ce genre d'Eloge, est ordinairement accompagnée d'une fierté modeste qui ne permet pas que l'on sollicite avec ardeur les emplois distinguez. A la verité, quand on se sent du talent, la modestie ne doit pas empêcher que l'on ne recherche les premieres occasions de se faire connoître : car le public ne peut deviner ce don caché du Ciel dans un homme qui n'en a fait voir aucune marque ; mais lorsque le merite a percé une fois les voiles du silence & de l'obscurité, l'on aime mieux joüir de son repos que de chercher l'occasion de travailler sur des sujets si difficiles, & dans lesquels les mauvaises critiques ôtent souvent le fruit des justes loüanges : car on ne loüe pas souvent ce qu'on estime, & l'on n'estime pas toûjours ce qu'on loüe.

Il y a des Orateurs qui ne se mettent pas en peine que leurs ouvrages passent à la posterité, pourvû qu'ils leur attirent de vaines loüanges dans le cercle d'un certain nombre d'Amis où ils sont renfermez ; ils se persuadent même que le seul choix qu'on a fait d'eux est un titre de distinction qui ne permet pas que l'on révoque en doute leur merite : ainsi il ne faut pas s'étonner si parmi ce grand nombre de Discours il y en a si peu qui se soûtien-

☞ nent, & qui aprés deux ou trois années de vie, ne tombent dans l'oubli ; c'est beaucoup, si chaque siécle produit un homme capable d'exceller en cette matiere. Une cabale d'Amis interessez a beau se répandre pour faire valoir l'ouvrage, des Grands dont on aura ménagé la faveur & sollicité le suffrage, pourront le loüer dans les endroits où l'on n'osera les contredire, le Discours aprés s'être soûtenu quelque temps par une réputation artificielle, tombera de lui-même, se trouvant abandonné des Approbateurs qui l'appuyoient ; au lieu que le tems ne sert qu'à mieux faire reconnoître le prix des excellens Eloges, qui se relevent à mesure que les autres s'ensevelissent. Cependant un mauvais Ecrivain joüit quelquefois du fruit present d'une réputation injuste, au lieu que le merite d'un excellent Orateur n'est quelquefois bien reconnu qu'aprés sa mort ; Dieu voulant peut-être lui épargner la tentation dangereuse attachée à une gloire solidement établie. Cela peut faire remarquer en passant combien est vain & frivole cet honneur que les hommes font consister à sçavoir bien écrire, puisque le petit nombre des vrais connoisseurs fait que le plus souvent on ignore ceux que l'on doit préferer, dans une chose où chacun s'attribuë un droit de jurisdiction, & qu'un homme habile ne travaille quelquefois que pour laisser à son nom l'heritage d'une réputation que l'envie ou l'ignorance lui ont ôtée pendant sa vie.

Les expressions de l'Ecriture sainte servent beaucoup pour donner de l'élevation au stile ; mais il faut les employer avec beaucoup d'art pour faire entrer ce qu'elles ont de sublime dans le Discours, en conservant la pureté & l'exactitude de la langue. On doit craindre de se rendre obscur en voulant s'élever : car il y a beaucoup de manieres de parler dans les Livres saints avec lesquelles ceux qui les lisent souvent sont comme naturalisez, mais qui paroissent barbares, & étrangeres au gré du monde. Il n'est donc pas trop aisé de garder en cela le juste temperament, de prendre de la langue Hébraïque ce qui peut convenir à la langue Françoise, & de satisfaire les oreilles sçavantes & chrétiennes sans blesser les polies & les délicates. Une des choses que l'on doit éviter avec le plus de soin sur ce sujet, c'est le trop grand nombre de ces expressions : car outre que les termes de l'écriture trop frequens dans un ouvrage marquent une affectation de science, ils dessechent le Discours au lieu de lui donner de l'onction & de la solidité ; il faut que ces paroles sacrées soient mises en œuvre comme des pierres précieuses dans une riche broderie où elles bril-

lent sans gâter l'ordre du dessein, & où elles font une partie de l'ouvrage qu'elles enrichissent. Il faut sur tout qu'elles ne paroissent point recherchées, qu'elles semblent s'être presentées si naturellement à l'esprit de l'Orateur, qu'il n'en pouvoit trouver de plus justes, ni de plus propres pour bien exprimer ce qu'il vouloit dire. L'Ecriture sainte est comme une riche moisson que la Providence qui regne dans l'ordre de la grace a laissée aux hommes; mais il faut recueillir cette moisson, tirer le grain de l'épic, en faire du pain, & accommoder cette divine nourriture, de telle maniere que chacun puisse être capable de la goûter & de la prendre. Ainsi il est bon d'adoucir souvent les fortes expressions du Saint Esprit, & d'envelopper de courtes Paraphrases avec les citations pour les rendre intelligibles. Le Livre que Dieu fit devorer au Prophete, devint plus doux que le miel dans la bouche, pour nous faire entendre que le stile des Orateurs Chrétiens doit joindre la douceur avec la force, ce qui se fait lorsque l'esprit nourri par une lecture assiduë & digerée des Livres sacrez, répand sur tout ce qu'il produit, une certaine teinture de Religion que l'on acquiert insensiblement dans le cours de ce saint commerce, comme en vivant avec le grand monde l'on en prend sans y penser, le langage & les manieres : il est certain que ces précautions doivent être encore plus soigneusement observées dans les Oraisons funêbres que dans les autres Discours, & comme elles sont faites autant pour être lûës, que pour être entenduës, il les faut écrire avec beaucoup de justesse. Nous voyons des ouvrages en ce genre, qui ne sont presque qu'un tissu de passages que l'on a joints ensemble, c'est un recueil de citations plûtôt qu'une composition exacte : d'autres affectent de tenir le Lecteur tendu & appliqué sur la même idée, & ramenent à tout moment l'esprit à leur dessein par des citations importunes qui le retracent, cela me fait souvenir d'un Prédicateur de Province qui en faisant le Panegyrique d'une sainte nommée *Colombe*, fit entrer tous lés Passages de l'Ecriture où ce mot étoit employé.

L'on peut comparer cette teinture des Livres saints à la précieuse couleur dont les hommes ont pris le beau nom pour le donner, par excellence, au vêtement des Rois & des Princes de l'Eglise. Cette Pourpre tant vantée étoit une couleur étrangere au drap qui en étoit teint, mais elle en faisoit le principal éclat, & toute la Pompe Romaine n'a rien eu de plus magnifique. Il en est ainsi de ce caractere de Religion qu'impriment sur leurs Discours les Orateurs ausquels la lecture de l'Ecriture sainte est fami-

liere. Cette teinture sacrée, quoiqu'étrangere à leur stile, en rehausse infiniment le prix, & tous les ornemens de l'éloquence prophane n'en sçauroient égaler la sainte & religieuse majesté. Ce n'est pas assez pour les Prédicateurs d'une noblesse de sentimens, & d'expressions tirées du fond de leur esprit, il faut qu'ils y ajoûtent, pour ainsi parler, cette Pourpre auguste dont leur stile doit être revêtu. Ces Ambassadeurs du Roi de gloire doivent faire éclater sur tout l'appareil de leur Mission, cette couleur venerable de leur grand Maître mêlée avec le sceau de leur ministere. On la remarque visiblement dans tous les écrits des Saints Peres, & elle est comme la difference qui distingue dignement les Orateurs sacrez d'avec les prophanes ; c'est en quelque sorte ce qui les caracterise, & qui met le comble à la perfection de leur art. C'est ce rideau de Pourpre qui couvre toute la pompe du Sanctuaire. Ce qu'il y a de plus beau dans les ouvrages de l'art & de la nature, c'est un certain éclat qui résulte d'un haut degré de perfection de merite ou d'excellence, cet air de ressemblance que les derniers coups d'une main habile donnent au portrait, ce parfum précieux qu'on ajoûte à une riche parure, cet émail plus riche que l'or même, cette goutte d'ambre mêlée avec une liqueur délicieuse, cette derniere fleur de beauté dont la nature pare les fruits qu'elle a conduits à une maturité parfaite, le charme de la pudeur & de l'innocence dans un beau visage ; & enfin cette éloquence dont la Religion consacre toutes les graces en les conservant.

Ce sublime dans le Discours si difficile à définir, & qui se fait plûtôt sentir que discerner au Lecteur ; ce sublime, dis-je, est l'ame de l'Oraison funébre : les ouvrages de ce genre qui manquent d'élevation, tombent & languissent quelque bien écrits qu'ils soient d'ailleurs ; des Orateurs qui s'étoient acquis quelque réputation de nos jours, l'ont perduë dans ce genre d'écrire, sur tout parce qu'ils manquent d'élevation. Le stile de ces sortes de Discours doit répondre à la ceremonie pour laquelle ils sont faits, une majesté triste y doit être par tout répanduë avec une harmonie lugubre ; il faut que de magnifiques expressions mêlées avec des images funébres s'accordent avec cette couleur de deüil rehaussée par de riches Armoiries, & des figures éclatantes. Le Maître de l'éloquence a dit que le stile de l'Orateur devoit fort approcher de celui de la Poësie, parce qu'il doit être brillant, riche & élevé, mais principalement dans l'Oraison funébre. Je me souviens, à ce propos, d'une froide critique qui fut faite d'un

de ces ouvrages où l'on croyoit avoir remarqué un grand défaut dans un petit Vers échappé à l'Auteur : *Ce digne Chef d'une famille illustre.* Il faut avoir bien peu de discernement pour s'arrêter à de semblables bagatelles, lorsque d'ailleurs tout est grand, noble & majestueux dans une piece d'Eloquence. Nos plus grands maîtres ne sont pas exempts de ces petites taches, s'il est vray que c'en soit-là une ; on a remarqué dans Voiture, le modele de la galanterie & de la politesse, ce Vers héroïque. *Qui fasse à l'avenir trembler tous les ingrats :* & il parle en quelque endroit d'une personne qui lui demandoit des lettres de ce stile qui sembloit tout Poësie. L'Oraison funébre de Monsieur le Duc de Montausier par un grand maître, n'est pas gâtée par ce Vers ; *Il revenoit chargé du poids de ces pensées.* Je sçai qu'il y a un milieu à garder, qu'un juste discernement ne confond pas l'antousiasme du Poëte avec celui de l'Orateur, & que les licences de l'un ne sont pas accordées à l'autre. Mais enfin l'élevation & la richesse qui doivent également se trouver dans leur stile n'y mettent guere de difference. J'ai remarqué même que les plus beaux endroits des Poëtes qui ont écrit avec le plus de justesse, pourroient trouver place dans une Prose sublime, si l'on renversoit dans les paroles l'ordre qui fait la mesure & la rime, par exemple.

M. de Nîmes.

Faut-il que sur le front d'un prophane adultere,
Brille de la vertu le sacré caractere.

Seroit-ce parler trop poëtiquement que de dire, *Faut-il briller sur le front d'un adultere prophane, que le sacré caractere de la vertu.* Je ne rapporte que cet exemple, on en pourroit trouver une infinité d'autres dans cet admirable Auteur. Ce rapport du stile Oratoire & Poëtique se remarque, sur tout dans les ouvrages des Auteurs qui n'écrivent point par saillies, qui ne sont point emportez par la fougue de l'imagination, & *qui épurent les Vers & la Prose aux rayons du bon sens.* C'est l'expression dont se sert un autre Poëte celebre.

Tragedie de Phedre par M. Racine.

M. Despreaux.

Si je ne craignois de sortir un peu du caractere serieux que demande cet ouvrage, je dirois que le Pegase d'Homere est un Cheval qui prend souvent le frein aux dents, & qui emporteroit son homme dans le précipice ; si toute sa fougue n'étoit domptée par la force du Cavalier qui le monte ; c'est-à-dire, si l'esprit d'Homere n'étoit encore plus fort que son imagination : mais le Pegase de Virgile, est pour ainsi parler, un Cheval d'Académie,

dressé avec beaucoup de soin, qui sans être impetueux & emporté, ne laisse pas d'être plein de force & de vigueur, qui attend que la main qui le guide regle son allure, & qui ne fait aucun mouvement que par l'impression qu'on lui donne. De sorte que c'est Virgile qui conduit Pegase, au lieu que Pegase semble emporter Homere, qui le retient cependant avec effort, & le ramene dans la Carriere lorsqu'il en est sorti par des écarts impetueux & des saillies qui tiennent de la fureur & de l'inspiration. Or je conviens que ce dernier genre de Poësie ne convient pas aux Orateurs; mais celle de Virgile, si on en retranche la mesure & la fable, me paroît l'idée de la plus parfaite Eloquence. En effet, Virgile, le sage Virgile dont les plus nobles fureurs ont été conduites par la raison, a fait une infinité de Vers dont on pourroit tirer une Prose Latine toute admirable, sans y rien changer que l'arrangement des termes qui fait la cadence, aussi voit-on plusieurs beaux endroits des grands Orateurs, dont on feroit des Vers excellens, avec le secours de la mesure. Cependant ce Critique chagrin se récrioit fort sur ce petit Vers, qu'il croyoit capable de gâter un discours, d'ailleurs generalement approuvé, pendant qu'il donnoit de grands éloges à un autre qui avoit plûtôt l'air d'un Prône que d'une Oraison funêbre : Mais quoi! c'est le malheur de ceux qui écrivent de se voir livrez au jugement des mauvais Critiques.

Vers de Mr. Despreaux.

Dés que l'Impression fait éclore un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achete,
Un Clerc pour quinze sols sans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila.

Tout est plein de ces gens qui avec un ton de voix décisif, & un air de confiance dans leur prétendu discernement, prononcent en maîtres sur les ouvrages d'esprit, & entraînent dans leur sentiment tous ceux de leur caractere; mais les gens habiles ne veulent que l'approbation de ceux qui leur ressemblent, & qui attire avec le tems celle des autres.

Ce qui fait la perfection des ouvrages d'esprit, est un certain caractere de beauté qui leur convient, un discours de Morale ne doit pas être un Panegyrique, un Panegyrique doit être different d'un discours de Morale, & une Oraison funêbre ne doit ressembler ni à l'un, ni à l'autre. Il seroit bien difficile de marquer précisément en quoi consiste cette difference; ceux qui la trou-

vent la doivent plûtôt à un talent particulier qu'ils ont pour ces sortes d'ouvrages, qu'à leur travail & à leurs reflexions. Comme l'art ne sçauroit donner l'odeur aux fleurs avec quelque perfection qu'il les imite, ce caractere de l'Oraison funêbre ne tombe point sous les regles, & c'est un de ces dons précieux dont la nature se réserve la dispensation. Il y entre de la politesse, de la religion, de la majesté, de la tristesse, ou plûtôt c'est un certain mêlange de tout cela répandu dans le stile, dans les pensées & dans tout le corps de l'ouvrage, qui le caracterise. On ne le sçauroit faire remarquer à ceux qui ne le sentent point, parce qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre la délicatesse du goût, & l'excellence de l'ouvrage, afin que l'une pique l'autre. Il y a des gens qui avalent indifferemment les vins délicieux & médiocres ; d'autres n'ont qu'à les flairer pour reconnoître tout ce qu'ils ont d'excellent ou de mauvais ; ainsi plusieurs lisent les bons & les méchans discours sans en faire la difference, quelques-uns les distinguent à la premiere ligne. Aussi n'en est-il pas des Oraisons funêbres comme des Instructions que l'on fait au Peuple, une Prédication est toûjours bonne quand elle touche, l'esprit Saint n'attache point la vertu de sa grace aux regles de l'éloquence, il souffle où il lui plaît : chaque Auditeur a droit de juger d'un Sermon par les bons effets qu'il produit dans sa conscience ; mais une Oraison funêbre n'est point bonne quand elle n'est point du goût des habiles ; on a beau eriger les ruelles en tribunaux, où l'on décide & où l'on prononce sur ces ouvrages, ils ne sont point soûmis à cette Jurisdiction usurpée que la vanité s'attribuë, & ils ne reconnoissent pour leurs vrais Juges que les Maîtres, & quelques Lecteurs éclairez qui ont une érudition polie & cultivée par l'usage du monde ; le nombre de ces connoisseurs qui ont assez d'équité & de discernement pour juger de ces discours par eux-mêmes, qui ôtent de la balance le rang, la fortune, la réputation des Auteurs, est plus petit qu'on ne le sçauroit croire. Combien y a-t-il de gens qui dans les Tableaux qu'ils voyent sont frappez d'un coloris éclatant ou d'une riche bordure, & qui n'apperçoivent point ces traits hardis & délicats qui font les peintures exquises. La beauté des portraits de l'esprit est encore plus difficile à remarquer que celles des autres, parce qu'elle est moins sensible.

Puisque je suis sur ce sujet, je dirai ce que je pense du goût de la Cour & de la Ville. La Cour est comme le Tribunal Souverain dans lequel l'on réforme, ou l'on confirme les jugemens de

la Ville. Cependant le bon goût est le même dans l'une & dans l'autre. La difference que l'on y remarque vient de ce qu'à la Ville le sentiment des habiles est souvent inconnu ou étouffé par une foule de mauvais Critiques, ou de faux Approbateurs ; au lieu qu'à la Cour les gens capables de décider sur ce point étant plus en vûë & plus marquez, entraînent les autres ; mais dans le fonds, les bons connoisseurs de la Ville & de la Cour s'accordent ensemble, & il n'y a qu'une maniere de bien juger. Le petit nombre de la Ville est souvent vangé par le petit nombre de la Cour.

Un mauvais Prédicateur soutenu par la cabale, peut plaire long-tems à la Ville, parce que le nombre des Auditeurs qui lui conviennent y est grand, & étouffe en quelque sorte le sentiment des gens habiles. Plusieurs de ces admirateurs aussi ridicules que ceux qu'ils admirent y tiennent un rang considerable, sont distinguez par des équipages magnifiques, imposent dans les compagnies, ou par un ton décisif, ou par un exterieur & une qualité qui donnent de l'authorité à leurs paroles : un homme éclairé se tait souvent par bienseance où ces gens-là parlent en maîtres ; cependant l'Orateur profite de la foiblesse des hommes, & joüit souvent d'une réputation mal acquise, & des fruits qui la suivent, des Chaises à haut prix, un grand nombre de Carrosses, un murmure de vains applaudissemens à la fin d'un Sermon, une foule ramassée de tous les beaux esprits de contrebande, font valoir un homme médiocre, & le placent au côté des plus excellens Orateurs du siecle.

On ne peut s'imaginer à la Cour, qu'il se trouve un homme capable de remplir son ministere avec des intentions desinteressées, sur tout ceux qui sont éloquens, sont exposez à ces soupçons, quelque Chrétiens qu'ils puissent être d'ailleurs. Cependant ce n'est ni l'austerité de l'exterieur, ni la rudesse du langage, qui rendent le cœur desinteressé, & tel qui dans un premier discours, aura sçû parler à un grand Monarque, avec une politesse accompagnée de Religion, aura peut-être eu moins d'envie d'être loüé que celui qui aura donné le nom de compliment flateur, à un hommage respectueux authorisé dans ces rencontres.

Je ne trouve rien de plus digne de pitié que certains Prédicateurs fort au-dessous du médiocre, qui pour avoir paru diverses fois dans ces Chaires honorables, où la majesté des Personnes augustes qui écoûtent, semble rejaillir en quelque sorte sur ceux qui parlent,

parlent, en prétendent tirer comme des titres de préference sur d'autres que l'approbation publique met fort au-dessus d'eux. Ces emplois éclatans, honorent sans doute beaucoup ceux qui y sont appellez sans qu'ils les recherchent, ou qui les remplissent avec une satisfaction generale; mais pour ceux qui s'y font siffler & qui n'y montent que par les degrez qu'on sçait, la vanité qu'ils en prennent ne sert qu'à les rendre plus méprisables. On en peut dire autant des récompenses, que la brigue & la sollicitation ravissent souvent à la vertu & au merite; elles ne font qu'exciter un murmure public, qui releve les sujets oubliez, bien plus que ne feroient les honneurs qu'on refuse à leur personne, pendant que les suffrages de tout un Royaume les accordent à leur réputation. Un excellent Critique de nôtre siecle a fort bien dit que rien ne faisoit plus d'honneur à un homme habile sans fortune, que de faire dire à tout le monde, *d'où vient qu'on ne fait rien pour un tel.* On oublie peu à peu les gens heureux, & on les laisse joüir, dans un exil honorable, du fruit paisible de leurs travaux; mais les malheureux illustres attirent les plaintes, & redoublent l'estime en excitant l'indignation.

Si le monde avoit quelque récompense à donner qui pût flater une ame élevée, ce seroit celle d'une grande réputation : mais il me semble qu'on la perd plus souvent à la Cour qu'on ne l'acquiert; d'ailleurs on ne voit pas que les grandeurs rendent les hommes illustres quand ils ne le sont pas d'eux mêmes. Au contraire, on connoît des Orateurs celebres qui se sont élevez aux plus hauts rangs de l'Eglise; cependant on les révere davantage sous les noms qui rappellent leur merite, que sous les titres qui marquent leur dignité. La voix publique attache à ces noms celebres sous lesquels on a vû paroître tant de beaux ouvrages, je ne sçai quelle idée de respect & de veneration, qui se diminuë quand on les change.

Il arrive souvent à la Ville qu'un habile homme inconnu dans un auditoire nombreux, l'entend avec indignation, retentir de mauvaises loüanges; mais il ne demeurera pas long-temps sans apprendre que les honnêtes gens de la Cour auront ry de l'Orateur qu'on admiroit à la Ville. Les courtisans qui ont l'esprit droit & éclairé, ont même plus de délicatesse & de penetration que les autres; parce que leur esprit se rafine & se purifie, par l'usage du monde: non seulement ils jugent bien des ouvrages qui demandent de la politesse, & qui sont particulierement de leur ressort; mais comme ils ont sur tout le goût des bienseances, ils connois-

sent parfaitement ceux qui les observent; ils remarquent d'abord, si le caractere particulier qui convient aux choses, s'y rencontre, & quelquefois sans avoir beaucoup de science, & de Religion, ils ne laissent pas démêler les discours véritablement sçavans & Chrétiens, d'avec ceux qui ne le sont que superficiellement: aussi beaucoup de gens ont perdu leur réputation, pour s'être trop tôt exposez à cette derniere épreuve du merite; ce que je dis ne regarde neanmoins qu'un fort petit nombre de Courtisans: car le gros de la Cour, comme de la Ville, n'a que des lumieres fort bornées pour décider avec connoissance: d'ailleurs les passions qui regnent à la Cour, font que les jugemens y sont d'ordinaire passionnez, quelquefois on ne s'y donne pas la peine de bien connoître les gens, & l'on en rejette que l'on approuveroit sans doute, si l'on avoit eu le tems de les goûter; il ne faut qu'une mauvaise plaisanterie qui vient à se répandre, une avanture bizarre qui interrompt un discours, un dégoût de caprice, qui naît sans raison dans les esprits tout occupez de leurs desseins & de leurs passions, pour tourner en ridicule, un habile homme, sur tout lors qu'on ne lui sent point de protection puissante.

Un Orateur choisi pour faire une Oraison funêbre, doit être instruit de l'Histoire de son siécle, connoître la vie, & le caractere des grands, dont son discours l'oblige à parler, pour les loüer à leur goût, & d'une maniere qui leur convienne. Ce seroit manquer à la bienséance en faisant l'éloge d'un Heros, d'oublier les principales Personnes de sa famille; cet oubli seroit une offense pour eux & une déclaration tacite que l'on n'a rien à dire à leur gloire; mais les loüanges qu'on leur donne doivent être courtes, vives, semées parmi les mouvemens, & les figures, & liées au sujet avec beaucoup d'art, de peur qu'elles ne sentent l'affectation & la flaterie. Il faut sur tout sçavoir s'il n'y a point dans la vie de ces Grands, des fautes ou des foiblesses connuës, pour n'en pas rappeller le souvenir, par des loüanges indiscrettes, qui réveillent la censure. D'ailleurs, il y a certains incidents, desquels le soupçon s'est répandu dans le monde, dont il faut écarter l'idée, avec beaucoup de soin; quelquefois un mot échappé par imprudence, ou à dessein, sur ces endroits délicats; suffit pour soulever tout un Auditoire, & le met hors d'état de goûter ce qu'il y a de bon dans le reste du Discours; ce sont des écüeils qu'il faut éviter avec un extrême soin dans ces ouvrages, ou en gardant un silence sage, quand on le peut, ou en passant legerement par-dessus avec des expressions menagées & adoucies.

Ainsi l'Orateur doit connoître la Cour & le monde : cependant il ne faut pas que son stile ait rien de mondain ; c'est en quoi consiste la principale difficulté de ces sortes d'Ouvrages ; de parler de guerres, de négociations, d'intrigues, de mariages, de fêtes, de passions, & de plusieurs autres choses, dont il faut traiter nécessairement dans les Oraisons funêbres ; & de mêler parmi tout cela un certain caractere de dignité & de religion, qui consacre tout ce que l'on touche, de telle sorte que l'image du siécle se presente à l'esprit, avec ses plus beaux traits, & neanmoins purifiée de tout ce qui scandalise. Je crois que l'on doit éviter certaines manieres de parler qui ont cours de tems en tems dans le monde. Il y a aussi quelques expressions molles & galantes, qui semblent affectées aux Romans & aux Ouvrages purement profanes, dont il ne faut pas se servir ny dans les Prédications, ny dans les Oraisons funêbres, quelque propres qu'elles paroissent à faire entendre ce que l'on veut dire : Je me souviens d'avoir oüi dire à un Prédicateur qui a de la réputation, *que l'homme étoit souvent la duppe de son cœur* ; cette maniere de s'exprimer est agréable dans les réflexions d'un habile Courtisan, mais elle ne s'accorde point avec la majesté de la Chaire ; non seulement ceux qui aiment la Religion, sont choquez de ces tours galans & affectez, mais pour peu que l'on ait le goût de la bienséance, on ne les peut souffrir. Cependant c'est là-dessus que beaucoup de gens se récrient, & ce sont les endroits favoris de certains esprits grossiers, qui veulent être fins & délicats : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce ne sont pas toûjours des femmes, ni des courtisans qui les admirent, ce sera quelquefois un Sçavant chagrin, un Religieux mortifié, qui trompez par une fausse idée de politesse, croyent la remarquer en des choses entierement éloignées de leur caractere, ces gens qui traitent *de fleurettes* des discours solides, pleins d'une éloquence mâle & chrétienne ; parce que la Doctrine y est renduë intelligible & dépoüillée de la sécheresse de l'école, ne considerant pas qu'il faut être plus maître de la science pour la couvrir avec art, que pour l'étaler avec faste ; ces gens-là, dis-je, seront les premiers à loüer dans un discours, les endroits qui sont véritablement des *fleurettes*, & tout-à-fait contraires à la simplicité & à la dignité de l'éloquence Evangelique dont ils sont les zelez défenseurs.

Au reste, quoique dans cet Ouvrage je n'aye pris des exemples que chez les deux grands Maîtres que j'ai souvent citez, je n'ai pas prétendu faire entendre qu'il ne s'en trouve point de beaux

dans d'autres Oraiſons funêbres que les leurs ; j'en ay rapporté pluſieurs autres dans le Miniſtere Evangelique, mais la voix publique m'a nommé particulierement les deux grands hommes, auſquels je me ſuis attaché dans cette Diſſertation, & leurs Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde. On voit avec plaiſir dans ces deux celebres Orateurs de dignes ſucceſſeurs des Apôtres qui confiérent aux Diacres, les autres Miniſteres dont ils étoient chargez, pour ſe conſacrer ſans partage à celui de la parole. On eſt bien aiſe de voir revivre dans ces illuſtres Prélats, ceux de la primitive Egliſe qui ont été de ſaints Evêques, & de grands Prédicateurs, & qui en édifiant l'Egliſe par l'exemple de leur pieté, l'ont enrichie des fruits & des treſors de leur éloquence. On rend grace à la Providence qui veille ſur l'Egliſe d'avoir fait paſſer de ſiécle en ſiécle, juſques à nous, cette pieuſe coûtume d'élever à l'Epiſcopat ceux que le talent de la Prédication dans un degré éminent, a déja ſi fort diſtinguez. Mais il faut dire la verité, ces hommes veritablement excellens ſont bien rares, une infinité de réputations qui naiſſent & qui meurent dans le cours de quelques années, placent dans ce rang, divers Orateurs qu'on dégrade bien-tôt ; à peine s'en trouve-t'il un ou deux, comme nous l'avons déja dit, dans chaque ſiécle, ces deux grands hommes ſi connus dans le nôtre, ſont en quelque ſorte regardez comme des Aſtres qui approchent de leur couchant, & qui ſans rien perdre de leur éclat nous font craindre de nous en voir privez. L'un ne répand plus que de loin les lumieres de ſon éloquence, & de ſa Doctrine, & ſemble ſe réſerver tout entier au climat bienheureux qui le poſſede. L'autre a déclaré publiquement que ſes cheveux blancs l'avertiſſoient de ſe donner ſans réſerve à ſes fonctions Paſtorales, qu'il ſemble exercer à l'egard de toute l'Egliſe. Ainſi une noble émulation doit animer ceux qui s'efforcent de marcher ſur leurs traces, il eſt de la dignité d'un Royaume ſi floriſſant & de la plus belle Cour du monde, qu'il y brille de ces ſublimes génies que Dieu ſemble avoir formez pour donner dans une digne loüange la plus haute récompenſe que la vertu puiſſe recevoir ſur la terre ; on peut dire que l'ame des ſolemnitez publiques leur manque lorſqu'elles ne ſont point ſoûtenuës par une voix qui puiſſe remplir toute l'attente des Peuples. A regarder même les choſes dans la politique ; rien ne donne plus d'ornement à cette grande Ville qui meriteroit d'être la capitale du monde, que ces Orateurs illuſtres qui ont plus dequoi ſatisfaire la curioſité des Etrangers habiles que les plus ſuperbes monumens.

qui l'embellissent ; cependant il semble que le grand Art des Panegyriques & des Oraisons funêbres demande quelque nouveau Maître, & l'on verroit avec joye un mérite naissant remplir peu à peu la place qu'a laissé vuide ce digne Prélat que chacun reconnoit ici sans qu'on le nomme.

ORAISON FUNEBRE DE JACQUES II. Roi de la Grande-Bretagne.

Prononcée le 19. jour de Septembre 1702. dans l'Eglise des Religieuses de la Visitation de Chaillot, où repose le Cœur de Sa Majesté.

Par Messire HENRY EMMANUEL DE ROQUETTE, Docteur de Sorbonne, Abbé de Saint Gildas de Rhuis.

Tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tuâ deduxisti me, & cum gloriâ suscepisti me.

Vous m'avez tenu par la main droite. Vous m'avez conduit selon les dispositions de vôtre volonté sainte. Et vous m'avez comblé de gloire en me recevant dans vôtre sein. Au Pseaume 72.

MONSEIGNEUR,

C'est ainsi que le saint Roi David rappelloit en son esprit ces divers évenemens, où tantôt heureux & triomphant ; tantôt malheureux & opprimé ; Vainqueur des Philistins, persecuté par son propre fils, il avoit passé par les deux extrémitez de la vie humaine. C'est ainsi que réflechissant sur la protection speciale, qu'il avoit éprouvé dans ses malheurs ; il benissoit Dieu, protecteur de l'innocence, d'avoir soûtenu sa foiblesse, conduit ses pas, relevé sa gloire. *Tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tuâ deduxisti me, & cum gloriâ suscepisti me.* Monseigneur le Cardinal de Noailles Officiant.

Vous prévenez déja, Messieurs, l'application que je vais faire de ces paroles. Un nouveau David a paru de nos jours. L'ordre de la Providence a ramené cet enchaînement de prosperitez & de disgraces dont fut diversifiée la vie du saint Roi d'Israël. Vous avez vû revivre dans le Roi d'Angleterre sa fidelité, sa douceur, sa constance, mêmes malheurs, mêmes vertus : Et pour l'hon-

neur de la Religion, je souhaiterois à ce dernier un Eloge digne de lui.

Loin de moi tout soupçon de flaterie, loin toute ombre d'exageration. La simple verité, est ici fort au-dessus de tout l'art de l'éloquence. En vain voudrois-je solliciter vôtre attention, elle sera suffisamment excitée par la grandeur des évenemens, par la majesté des Personnes, par la sublimité des Vertus, qui feront la matiere, & le principal ornement de ce Discours.

Je viens exposer à vos yeux un Heros vrayement Chrétien, que la situation naturelle de son cœur, & plus encore sa foi vive, ont rendu superieur aux plus étranges révolutions. La fortune fut toûjours extrême à son égard. Il éprouva sans mesure & ses caresses & ses rigueurs, comblé de ses dons, accablé de ses coups. Quand je réflechis sur ses premieres années, je suis comme ébloüi de tout l'éclat de sa gloire; & lorsque j'envisage ses derniers tems, mon cœur se souleve, mon esprit se trouble & craint d'entamer le recit de ses malheurs, qui ont enveloppé toute l'Europe.

La France, qui fut témoin de ses disgraces, avoit été le theatre de ses premiers exploits. Elle admira cet intrepide courage, qui fit l'étonnement des Condez & des Turennes. L'Angleterre qui le força de s'éloigner de son Trône, l'y avoit conduit elle-même, tout couvert de lauriers. Deux fois elle triompha sur mer par sa valeur; elle se vit par sa sagesse, l'Arbitre des destinées de l'Europe; elle avoüa qu'elle lui devoit sa tranquilité profonde. Heureuse si elle avoit sçû en profiter, au lieu de tourner contre le Vainqueur le fruit de tant de Victoires! Mais oublions, s'il se peut, son ingratitude, & laissons-lui le soin de la venger sur elle-même.

Préparez-vous donc, Messieurs, à voir dans le tableau que je vais vous presenter, des évenemens inoüis, & presque incroyables. Ici va paroître dans tout son jour, l'instabilité, le néant des choses humaines. Celui qui devoit soûtenir le Trône, est celui qui le renverse. L'Europe sacrifie son repos à l'élevation d'un seul homme. Les Souverains oublient leurs interêts propres, pour favoriser l'usurpation. La Foi liguée contre la Foi, facilite à l'Erreur les moyens d'anéantir dans trois Royaumes, les restes de la Religion primitive. Une Domination étrangere s'établit presque sans effort sur les ruines de la Domination légitime. Un Peuple déçû par l'appas de la liberté, prend volontairement des chaînes plus pesantes que celles qu'il quitte. Un Roi suffiré de

Dieu, pour être l'azile & l'appui de l'innocence, défend, seul contre tous, les droits sacrez de la Royauté & de la Religion également opprimées.

Parmi tant de prodiges, quelque chose de plus rare & de plus grand encore se découvre à mes yeux. Un Roi malheureux, mais fidele, en qui la Religion maîtrise la fortune; Qui regarde d'un œil tranquille & presque indifferent ses caprices divers; Qui en tire les motifs & les moyens de sa penitence; assez humble pour tout souffrir; assez genereux pour tout pardonner; assez détaché pour sacrifier tout. Je le vois sauvé du naufrage, qui considerant les écueils d'où Dieu l'a tiré, & le port où il l'a conduit, s'écrie comme le saint Roi David, qu'il s'étoit proposé pour modele: *Tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tuâ deduxisti me, & cum gloriâ suscepisti me.*

Attachons-nous, Chrétiens, à ces vûës que la Foi nous donne; & afin de profiter de cet exemple memorable que Dieu montre au monde Chrétien pour le réveiller de son assoupissement, contemplons dans cette prodigieuse vicissitude de biens, de maux, de prosperitez, de disgraces, Dieu qui conduit le Juste; Dieu qui purifie le Juste; Dieu qui couronne le Juste; Qui le conduit à la verité; Qui le purifie dans la tribulation; Qui le couronne par la perseverance. Les progrés de sa Foi. Les épreuves de sa patience. Les merveilles de sa mort. Division.

C'est, MESSIEURS, tout ce qui paroîtra dans cet Eloge funêbre, que je consacre à la memoire immortelle DE TRES-HAUT, TRES-PUISSANT, TRES-EXCELLENT, ET TRES-RELIGIEUX PRINCE JACQUES II. ROY DE LA GRANDE-BRETAGNE.

La Providence qui dispose tout avec poids, nombre & mesure, selon l'expression du Sage, voulut que la naissance du Duc d'York, depuis Roi de la Grande-Bretagne, tint quelque chose des deux extrémitez qui devoient partager sa vie. Elle le fit naître parmi les Couronnes & les Sceptres; & réünit en sa personne, le Sang de France, d'Ecosse, & d'Angleterre, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus noble & de plus pur sous le soleil: mais pour contrebalancer ces avantages, elle le fit naître d'un Pere & d'une Mere qui devoient lui transmettre, comme par droit d'heritage, la succession de leurs malheurs.

Cromwel, ce genie vaste & profond, qui eut si souverainement l'art d'entraîner les esprits & les cœurs; cet homme mode-

ste & ambitieux tout ensemble, habile à feindre toutes les vertus, hardi à commettre tous les crimes, selon qu'il convenoit à ses desseins; Cromwel commença quelque tems aprés, à jetter en Angleterre les fondemens de l'indépendance, & à sapper ceux de la Royauté.

L'Univers a retenti de ses funestes succés. Il fut donné à ce rebelle de prévaloir contre son Souverain. Et Dieu qui vouloit punir les Rois d'Angleterre d'avoir osé soulever leurs sujets contre l'autorité de l'Eglise, se servit d'un sujet pour ébranler l'autorité des Rois.

Charles I. fut la victime. On vît la famille de ce grand Prince, proscrite & fugitive, errer long-tems dans ses Royaumes, & ensuite dispersée dans differentes Cours de l'Europe. Le Prince de Galles, le Duc d'York, le Duc de Glocestre ses enfans, aprés avoir promené par tout & leurs chagrins & leurs allarmes; tantôt pris, tantôt sauvez, changeant à tous momens de fortune & de figure, & traînant en tous lieux les restes infortunez de leur grandeur vinrent enfin chercher un asyle à l'abri du Trône François.

Ce fut comme un essai de la protection éclatante qu'y devoit trouver dans la suite le Duc d'York devenu Roi. Mais les temps ne sont pas encore accomplis. Laissez croître Loüis, ce jeune Heros donné de Dieu pour le bonheur des Rois, aussi-bien que pour le bonheur des peuples. Laissez s'affermir par d'insensibles progrés cette puissance naissante qui doit un jour exciter la terreur, l'admiration, ou la jalousie de toutes les autres; & vous verrez l'usage que Loüis en sçaura faire, pour foudroyer le vice & l'erreur; pour proteger la foi & l'innocence; faire fleurir la Religion & les Loix; & devenir cet oracle de sagesse, dont les Rois mêmes recherchent avec empressement, & reçoivent avec respect les décisions.

Mais revenons au Duc d'York, & ne mêlons point encore au triste recit de ses malheurs, l'éclat du plus florissant Regne qui fut jamais.

Le voilà donc soustrait par une complication de miracles à la fureur des séditieux. Le voilà heureusement passé en France. C'est vous, Seigneur, c'est vous qui l'y conduisez comme par la main, (*tenuisti manum dexteram meam.*) Vous voulez qu'il y apprenne sous les yeux, & par les exemples d'une mere desolée, mais courageuse & Chrétienne, à dédaigner les Trônes qui peuvent être usurpez, & à mettre en vous seul sa confiance.

Ainsi

Ainsi croissoient, cultivées par ces Royales mains, la sagesse & la constance du Duc d'York. Soit estime, soit pressentiment, soit sympathie, la Reine sa Mere s'appliquoit par préference à lui inspirer ses vertus; & lui dans un naturel doux & docile, en recevoit les impressions avec succés.

Mais parmi les grandes qualitez qui lui attiroient déja l'admiration publique, le plus précieux de tous les dons lui manquoit encore: la Foi, Messieurs; & tout avec la Foi. Car qu'est-ce que l'homme livré à l'erreur, & adorant sans réflexion les vaines productions de son caprice? Le Duc d'York se trouvoit engagé par sa naissance dans le schisme de ses ancêtres: c'étoit-là le plus grand de ses malheurs, & celui qui touchoit le plus sa pieuse Mere. Plus jalouse de voir ses enfans rentrer dans le sein de l'Eglise de Jesus-Christ, que de les voir remonter sur le Trône de leur Pere, elle portoit de ce côté-là ses vœux, ses soins, ses esperances. Mais l'heure n'étoit pas encore venuë; & Dieu qui destinoit le Duc d'York à être l'ornement & le prodige de la vraye Foi, permit qu'il fût long-tems assujetti à l'erreur, pour lui en faire mieux connoître les dangereuses illusions, & mieux goûter la verité connuë.

Déja l'aiguillon de la gloire se faisoit sentir. Dés sa plus tendre jeunesse on avoit vû briller les premiers feux de son courage à la bataille de Hegdehill, où il combattit aux côtez du Roi son Pere. Mais l'âge augmentant ses forces, avoit augmenté son ardeur, & la passion des armes étoit devenuë sa passion dominante. Né pour commander, il veut apprendre à obeïr. Il choisit pour maître le grand Turenne. Sous un tel guide, le jeune Heros se fait jour à la gloire à travers le feu, le fer, & les plus affreux perils. Mille & dix mille tombent à ses côtez, à Estampes, à Villeneuve, à S. Antoine, à Arras; & la mort semble le respecter, tant elle le trouve intrepide.

Tandis que la mort l'épargne, la fortune redouble ses coups. Une nouvelle tempête excitée par des vûës politiques, le rend encore fugitif, la Flandre lui tend les bras.

C'est-là qu'il connut le grand Condé, ce Heros à jamais memorable, dont le nom est devenu comme le symbole de la valeur. C'est-là qu'il fit gloire de marcher sur ses pas à la fameuse journée des Dunes, & qu'admirant de prés ce mortel qui dans les combats paroissoit plus qu'un homme, il devint l'objet d'une admiration reciproque.

Au milieu de ces démarches guerrieres, Dieu, Messieurs, (qui

le croiroit) Dieu fait luire sur le Duc d'York quelques rayons de sa verité ; à travers ses disgraces, il entrevoit ses égaremens. Lectures, conferences, réflexions, tout lui découvre dans la Religion Protestante les traces de la nouveauté, & l'irreligieuse intemperance, qui a porté les esprits à innover sans fin. Bientôt tombera le bandeau fatal qui l'aveugle : mais il faut encore suivre cette main invisible, qui le laisse errer dans les voyes de la vanité & du mensonge ; & qui tenant du haut des Cieux le fil de sa vocation, le mene comme par degrez à la pleine lumiere.

Ce n'est point dans les païs catholiques, ni parmi les vrais Fideles que Dieu veut triompher du Duc d'York ; c'est en Angleterre, au centre des tenebres, dans le fort même de l'heresie. C'est-là, c'est-là, que Dieu veut l'affermir par une longue patience, contre tous les combats qu'il doit soutenir pour la vraye foi.

Une révolution soudaine rappelle Charles II. dans ses Royaumes ; & Dieu pour montrer à l'Univers, qu'il tient dans sa main les rênes de tous les Empires, releve le Trône d'Angleterre par un même miracle de puissance, qu'il l'avoit fait tomber.

Le Duc d'York attaché aux destinées du Roi son frere, aprés les horreurs de la tempête, commence à goûter les douceurs du calme. On lui confie les principales charges de l'Etat. Le voilà grand Amiral des Mers, Seigneur des Cinq Ports, Generalissime des troupes de terre ; tout réüssit entre ses mains. Ce ne sont que prosperitez sur prosperitez, victoires sur victoires. Il est regardé comme le bouclier de l'Etat ; comme la gloire & le flambeau de la Nation ; & ramene à l'Angleterre ces jours fortunez & triomphans, où tranquille dans son enceinte, elle portoit loin au dehors la terreur de ses armes victorieuses.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces succés ? Qui ne croiroit qu'enyvré de la fortune, le Duc d'York va lui sacrifier la Religion ? tout au contraire, c'est à la Religion qu'il va faire le sacrifice de la fortune. Loin de se laisser éblouïr de tout ce vain éclat, il rentre en lui-même, il gémit de son aveuglement. Humble & docile au milieu des acclamations & des triomphes, il éleve à Dieu la voix de son cœur ; il lui dit comme le saint Roi David : Seigneur, éclairez-moi dans mes tenebres, *Illumina tenebras meas*. Ps. 17.

Dieu l'exauce, Messieurs. Les préjugez tombent ; les doutes s'éclaircissent ; le grand jour de la verité paroît : soumis au fond du cœur, il a déja la sainte ambition de soumettre les autres : il

médite la conversion du Roi son frere, & de la Duchesse son épouse. Quelles conquêtes pour la Religion? mais quels obstacles à surmonter? Les scrupules de la prévention; les délicatesses de l'orgueil; les terreurs de la politique; les liens de l'habitude; la tyrannie du respect humain. Rien n'est invincible au Duc d'York: se servant heureusement de l'ascendant que donnent l'estime, l'amitié, la confiance; il s'insinuë par la douceur; il persuade par la raison; il entraîne par l'exemple.

O Ciel, ô Terre, réjoüissez-vous! la Duchesse d'York est déja vaincuë; je la voi aussi zelée pour la verité, qu'elle étoit passionnée pour le mensonge. D'où peut naître un changement si merveilleux? Ecoutez Fideles, & admirez. Son auguste Epoux tend un piege innocent à sa curiosité, & fait adroitement tomber sous ses yeux, l'Histoire de la réformation de l'Eglise Anglicane. La Princesse avide saisit l'appas, mais son esprit vif & perçant, a bien-tôt démêlé le mistere de l'iniquité. Malgré le déguisement & l'imposture, la réformation tant vantée lui paroît ce qu'elle est, c'est-à-dire, l'ouvrage des passions humaines. Elle en voit la naissance dans le libertinage; les progrés dans l'orguëil; la consommation dans la révolte; & enfin elle déteste ces pernicieux excés.

Grand Roi dont le cœur docile commence à s'ouvrir aux charmes de la verité, que tardez-vous de lui rendre publiquement vos hommages? Vos délais ne serviront qu'à faire éclater davantage le zele intrepide du Duc d'York. Il vous suivra jusques entre les bras de la mort. Plus soigneux de vôtre salut que de sa propre vie, il risquera tout pour profiter de ces momens décisifs, & vous enlever à la puissance des tenebres: & vôtre mort dans la communion Catholique, sera le monument éternel de sa pieté, & pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de son courage.

Mais sans anticiper les tems, suivons le Duc d'York dans les progrés de sa foi naissante. Cruelle sujettion, mes freres; le Roi, le Duc, la Duchesse, quoi qu'interieurement éclairez, n'osoient encore manifester au dehors les secrettes impressions de la grace. Paroître Catholique, c'étoit un crime. Enfin le moment vint, où le Duc indigné de ces honteux ménagemens; & ne pouvant plus retenir dans son cœur la verité captive, veut rompre ouvertement avec l'erreur. Le Roi à qui il communique son dessein, fremit à la vûë des nouveaux malheurs, qu'il va peut-être attirer sur sa personne & sur son Trône. Car enfin quelle surprise & quelle allarme pour l'Angleterre, si jalouse de

ſa prétenduë réformation, de voir le Frere du Souverain ſe déclarer contre le parti dominant, & élever Autel contre Autel ? Diſſimulez, lui diſoit le Roi. Voulez-vous expoſer la Religion, & commettre mon autorité ? à quoi ſervira l'éclat, qu'à irriter les eſprits, qu'à allumer un feu que nous ne pourrons éteindre ?

Le Duc défere pour quelque tems aux conſeils du Souverain, & donne à la prudence tout ce qu'il peut lui donner ſans intereſſer ſa foi. Cependant on le ſoupçonne d'être Catholique ; bientôt les ſoupçons ſe fortifient, & ſe changent en murmures ; les murmures en plaintes ; les plaintes en éclairciſſemens ; les éclairciſſemens en haine ouverte.

Ciel, que voi-je ! Les Communes émuës, tous les Ordres du Royaume déchaînez, pour exclure de la Couronne le ſucceſſeur legitime de ſes droits. Quelle nouvelle conſpiration agite ici les eſprits & les cœurs ? C'eſt la Foi, c'eſt la Foi qu'on attaque dans la perſonne du Duc d'York. Proteſtant, il étoit l'amour & l'admiration des peuples ; Catholique, il en eſt l'averſion & l'horreur.

Mais ne craignez rien, Meſſieurs, la main de Dieu ſoutient le Juſte, & c'eſt ici qu'éclatte ſingulierement la protection du Ciel, (*tenuiſti manum dexteram meam*,) ni le reſpect dû au Souverain, ni les vûës intereſſées de la fortune, ni le déchaînement univerſel, ne pourront faire plier le courage inflexible du Duc d'York. Ne rien ménager en fait de Religion, c'eſt ſon caractere ; & rien ne l'obligera de reculer, pas même de feindre. Faut-il quitter ſes emplois ? il les quitte. S'éloigner de la Cour ? il s'en éloigne. Renoncer aux plus hautes eſperances du ſiecle ? il eſt prêt à y renoncer. O Foi, ô Foi ! quelle grandeur d'ame n'inſpirez-vous pas à ceux en qui vous dominez.

Cependant à force de conſtance & de ſuccés, le Duc d'York ramene à lui les eſprits. En faveur de ſes grands ſervices on tolere ſa Religion : & lui, tournant au profit de la Religion ces avantages, employe tout l'effort de ſon credit, à adoucir le joug qui accabloit depuis ſi long-tems les Catholiques d'Angleterre. La verité réduite aux tenebres & au ſilence, oſe produire ſes miſteres au grand jour, élever ſa voix, contredire l'erreur : & la Chapelle du Duc d'York ouverte à la pieté des vrais Fideles, paroît, comme une arche ſacrée qui flotte en aſſurance, au milieu d'un déluge d'erreurs.

Pour ſerrer plus étroitement les nœuds qui le tenoient attaché à la foi Catholique : aprés la mort de ſa premiere femme,

Dieu lui en choisit une nouvelle, (digne de lui) qui joignant la naissance au courage ; les graces à la majesté ; la douceur à la force, avec avec un genie transcendant, fût capable d'augmenter en quelque sorte la fermeté naturelle de son époux, & de l'élever au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Heureux & auguste Mariage, qui fut pour tous les deux une source de benedictions & de graces, sur tout si nous considerons les derniers tems : dans un commerce intime de sentimens & de pensées, dans une parfaite conformité d'inclinations & de mœurs, on a vû croître l'ardeur de l'un, reflechie & redoublée par l'ardeur de l'autre, tous deux se servant mutuellement de motif & d'exemple, tous deux travaillant comme à l'envi à leur propre sanctification, & à celle de leurs sujets.

Le Duc d'York devenu Roi (car je me hâte de vous le montrer sur le Trône ; & l'importance des évenemens qui me restent à décrire, m'oblige d'entasser les faits, & de serrer ma narration.) Le Duc d'York devenu Roi, crut, Messieurs, que Dieu ne beniroit son Regne, qu'autant qu'il établiroit le regne de Dieu. Il regarda son malheur d'avoir été engagé dans l'heresie, comme un engagement personnel, d'en retirer ses peuples ; & s'appliquant ces paroles que JESUS-CHRIST adressa autrefois au chef visible de son Eglise, *& tu aliquando conversus confirma fratres tuos*, il se fit un devoir, & comme un point de Religion, de tenter le rétablissement de la Foi Catholique dans ses Royaumes. Luc. c. 22

Jamais conjoncture ne parut plus heureuse. Les peuples l'avoient vû monter avec acclamation sur le Trône ; & oubliant en quelque sorte qu'il fût Catholique, ils regarderent son élevation comme un bonheur public, & en firent une espece de triomphe. Sur ces préjugez favorables, le nouveau Roi mit tout en usage pour concilier les esprits, pour gagner les cœurs ; & prenant les temperamens & les contrepoids qu'on jugea necessaires, il renouvelle la fameuse Déclaration de la liberté de conscience, qui avoit déja été publiée sous le Regne du Roi son Frere.

L'œuvre de Dieu s'avançoit chaque jour, & la Religion Catholique, sans rien ôter à la Protestante, rentroit peu à peu dans ses droits. La faction du Comte d'Argile dissipée dans sa naissance ; Le Duc de Montmouth tombé sous le glaive de la Justice, tinrent en respect les factieux, & firent sentir qu'on ne pouvoit attenter impunément contre l'autorité Royale.

Nous applaudissions à ces succés. Accoûtumez au Regne mi-

raculeux de Loüis le Grand, dont la main puissante venoit d'aneantir d'un seul coup l'heresie dans ce Royaume, nous prévenions déja par l'esperance l'heureux avenir que le Ciel sembloit promettre à l'Angleterre. Helas! helas! nous n'appercevions pas un feu caché qui devoit éclatter bien-tôt, & embrazer toute l'Europe. Sous ce calme trompeur se formoit l'orage domestique qui va renverser de si saints projets.

Dieu immortel! faut-il que je sois ici réduit à justifier au monde Chrétien, les pieux excés d'un Roi, qu'on accuse d'avoir trop osé pour l'avancement de la foi Catholique. Glorieux reproche! Oüi, je l'avouë, Messieurs, & je ne puis le publier assez haut dans la Chaire de verité. Le Roi d'Angleterre a aimé sa Religion jusqu'à l'excés, jusqu'à passer pour témeraire selon la fausse prudence du siécle. Ce sera, si l'on veut, son illustre défaut, d'avoir étouffé tout respect humain; d'avoir peu ménagé le monde, dans le desir d'honorer son Dieu. Que ce soit son prétendu crime aux yeux des hommes, aux yeux de Dieu c'est sa vertu.

Mais aprés tout, que ce monde aveugle & injuste, qui ne juge des desseins que par les succés; qui n'estime la vertu qu'autant qu'elle est heureuse; sçache & respecte les solides raisons, qui porterent ce grand Roi à hazarder l'entreprise. C'est Dieu qui lui inspira cette sainte hardiesse. Dieu seul, mes freres; & tout, excepté Dieu, la combattoit. Il a tenté de faire ce qu'avoient fait avant lui, les Josias, les Constantins, les Theodoses, & tant d'autres Souverains, en qui l'amour de la Religion a prévalu sur l'interêt humain. Si leur entreprise a réüssi, gloire en soit au Tout-puissant: on peut dire qu'elle n'étoit ni moins difficile, ni moins perilleuse. Josias entreprit d'exterminer l'idolatrie dans la Judée; malgré l'inclination dominante du peuple Juif. Constantin plia la tête sous le joug de l'Evangile, malgré la contradiction de l'Univers; Theodose fit abbatre l'Autel de la Victoire, malgré les remontrances & l'opposition du Senat Romain.

Mais quand même le zele de ces grands Princes auroit tourné contre la Religion, & contre eux-mêmes, en étoit-il moins Chrétien? en eût-il été moins loüable? Quoi donc? le crime de Henri VIII. aura des approbateurs, parce qu'il fut heureux; & la pieté de Jacques II. trouvera des censeurs, parce qu'elle fut malheureuse?

Est-ce aux aveugles mortels, à regler les démarches de la Sagesse divine, & ne peut-elle meriter leur approbation, qu'en se

conformant à leurs caprices ? Sçavent-ils ces prétendus sages, sur qui tombent leurs murmures ? Ce n'est pas sur le Roi mortel, c'est sur l'Eternel, qui du haut des Cieux, balance les destinées de la Religion, comme il balance celles des Empires. Le projet étoit dans la volonté de l'homme inspiré de Dieu, le succés entre les mains de Dieu qui inspiroit l'homme. Si vous ne l'avez pas accordé, Seigneur, c'est à vous à justifier vôtre conduite ; & où est le témeraire qui ose ici contester avec vous, & vous dire pourquoi l'avez-vous ainsi permis ?

Ce que m'apprend ma Religion, & le grand S. Augustin aprés elle, c'est Messieurs, que les Rois ne peuvent servir Dieu, qu'en executant pour Dieu, ce qui ne peut être executé que par des Rois. C'est que Dieu accomplit souvent ses desseins, par les moyens mêmes qui semblent les détruire. C'est que comme il fait quelquefois prosperer les plus injustes entreprises, pour punir les peuples ; & quelquefois aussi permet-il que les plus justes échouënt pour sanctifier les Rois. Taisons-nous, humilions-nous sous la main toute-puissante ; & à l'exemple du saint Roi, dont je poursuis l'éloge, livrons-nous sans murmure & sans réserve, aux dispositions de la volonté sainte, *& in voluntate tua deduxisti me.* Epist. 185. c. 5.

Quelle est la volonté de Dieu ? Que chacun se sanctifie, dit l'Apôtre. C'est le point où se rapportent toutes les dispositions de la Providence. Mais quoique Dieu veüille la sanctification de tous les Fideles, il ne les conduit pas tous à la sainteté par les mêmes voyes. Aux uns les prosperitez, aux autres les disgraces, sont comme les routes marquées pour aller à Dieu. Avec cette difference, que la disgrace qui humilie, nous y mene bien plus sûrement que la prosperité qui éleve. II PARTIE. 1. Thess. 4.

Qu'est-ce donc que la Foi va nous découvrir, dans ces surprenantes révolutions qui ont détrôné le Roi d'Angleterre ? Dieu qui veut sauver ses Elûs, & qui remuë le Ciel & la Terre, pour assurer leur prédestination éternelle.

Ainsi n'accusons point icy, Messieurs, ni le genie de la Nation naturellement fiere & indépendante, qui a perdu le repos & la consistance depuis qu'elle s'est écartée du point fixe de la vraye Foi ; ni la fatale dexterité d'un Prince, qui a sçû faire servir à ses desseins, la Religion, la politique, le nom specieux de la liberté ? Remontons plus haut. C'est Dieu qui fait mouvoir ces secrets ressorts, pour la sanctification du Roi d'Angleterre, & il va le purifier dans le feu de la tribulation, comme on purifie l'or dans la fournaise.

Le voyez-vous ce grand Roi errant dans sa patrie, captif au milieu de ses Etats, livré sans défense à l'indigne traitement de ses sujets rebelles ! Le voyez-vous qui cherche à dérober sa personne ! & (ce qui lui est encore plus cher,) un fils l'unique esperance de la Religion & du Trône, qui cherche à le dérober aux poursuites d'un ennemi d'autant plus formidable, qu'il s'arme des prétextes du bien public, & passe par dessus les loix de la nature.

O Dieu ! à quelle épreuve mettez-vous la vertu du Roi d'Angleterre ? voir soulever contre soi son propre sang. Voir sortir son persecuteur du sein même de sa famille. Il faut l'avoir senti pour l'exprimer, mes freres. C'étoit la plus vive douleur du

Ps. 54. saint Roi David. (*Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi sustinuissem utique.*) Le coup, disoit-il, seroit moins rude s'il partoit d'une main moins chere : mais vous qui ne deviez être avec moi qu'un cœur & une ame ; vous en qui j'avois mis ma confiance ; vous à qui la nature m'unissoit par ses liens les plus forts & les plus tendres, que vous ayez juré ma perte : Ah ! c'est ce qui met le comble à tous mes maux, & ce qui me les rend insoutenables.

Tu verò homo unanimis dux meus & notus meus. Ibidem.

Mais ce qui paroît insupportable à la nature, devient leger par le secours de la Foi. L'une se révolte, l'autre se soumet ; & dans sa soumission, elle trouve sa constance & sa force. *Dominus est*, dit le saint Roi, disposez, Seigneur, disposez comme il vous plaira de ma Couronne & de ma personne. Je suis Roi, mais vous êtes mon Maître. Faut-il que je descende du Trône, par-

Lib. 2. Reg. c. 15. lez, me voilà prêt, j'en descends. *Si dixerit mihi non places, presto sum.*

Oüi, Prince, Dieu veut que vous cédiez à la violence. La révolte éclatte de tous côtez. Chaque pas que fait l'Usurpateur est une victoire sans combat. Tout plie, tout cede, tout se range sous ses loix ; tant le concert est juste, & la défection generale. Défiez-vous d'un peuple, dont l'indocile liberté ne connoît ni regles ni bornes. Le sang de Charles I. crie encore, & avertit que la Royauté n'est pas un rempart assez fort contre l'aveugle fureur. S'ils n'ont pas respecté le Pere, qui peut répondre qu'ils respectent le Fils ? Fuyez, fuyez devant Absalon, ce Prince artificieux, qui par ses cabales & ses sourdes pratiques, a sçû gagner vos plus fideles sujets. La France vous offre un azyle aussi sûr qu'honorable. Loüis ne refusa jamais son secours à l'opprimé ; le refuseroit-il à son sang ? & faut-il pour l'obtenir, d'autre titre que d'être malheureux ?

O jour

O jour mémorable ! jour fortuné ! dirai-je pour la France, dirai-je pour l'Angleterre, où la misericorde & la verité, la justice & la paix, allerent au devant l'une de l'autre, & s'embrasserent si étroitement. Quels furent les transports de cet accueïl ! Quelle en fut la noblesse & la magnificence ! Quelle gloire pour le Roi protecteur ? Quelle consolation pour le Roi protegé ? Malgré ses malheurs, il sentit le charme ; il avoüa que la vûë de LOÜIS LE GRAND avoit suspendu l'impression de ses peines. Ps. 84.

Mais bien-tôt aprés le voilà replongé dans l'amertume. Celui qui avoit marqué la route de sa sanctification par les croix, les multiplie. Il fait échoüer à ses yeux, le pompeux appareil de son rétablissement. Il le rend spectateur oisif du triomphe de ses ennemis. On tente de passer la mer, & la mer irritée refuse de donner passage. Les vents se déchaînent, les flottes sont dissipées, le secret trahi, tout manque, tout se déconcerte. Dieu qui préside au conseil des Rois, ôte tantôt la pensée, tantôt les moyens de conserver l'Irlande (Royaume qui par l'exemple de sa constante fidelité pouvoit ramener les deux autres.) Ainsi de contretemps en contretemps, d'écueils en écueils, la prudence & la force humaines se trouvent confonduës, & tout tourne en disgrace au Roi malheureux.

Mais rien ne peut entamer sa fermeté, ni sa parfaite soumission aux ordres du Ciel. Plus Dieu l'afflige, plus il s'attache à Dieu. Ses malheurs sont comme les liens de son amour. A mesure qu'il voit fondre sous lui les appuis terrestres, il transporte ses desirs de la terre au Ciel.

Qu'on ne lui parle plus de rétablissement. Le sacrifice est fait: le voilà détaché : craignant même, si j'ose le dire, craignant que Dieu ne renouë le fil de ses prosperitez passées. S'il souhaite quelque heureux retour, c'est pour la Religion, c'est pour l'Etat, c'est pour sa famille. Content de survivre à ses grandeurs pour les mépriser, il remercie Dieu d'avoir appesanti sur lui sa main paternelle, de l'avoir humilié pour le rendre plus docile aux veritez saintes. C'est le langage du saint Roi David : (*Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.*) *Bonum mihi*, c'est un bien, c'est un avantage pour moi. Les Rois ne s'humilieroient pas, disoit-il, si Dieu ne prenoit soin de les humilier. Tout conspire à les élever au dehors & au dedans d'eux-mêmes. Peut-être helas ! peut-être, la prosperité m'auroit-elle aveuglé, m'auroit-elle endurci, m'auroit-elle fait oublier Dieu, moi-même, & mes devoirs. Ps. 118.

Penetré de ce vif sentiment, le saint Roi supportoit tout le poids de l'adversité, non seulement avec résignation, non seulement avec patience, mais avec joye. Son cœur pressé par l'affliction, se resserroit pour les creatures, s'ouvroit & se dilatoit pour Dieu; & Dieu qui n'est jamais plus misericordieux que lorsqu'il paroît plus severe, changeoit pour lui l'amertume en douceur, & lui faisoit trouver sa consolation dans ses peines. *Virga tua & baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* Ps. 22.

De là, ce calme & cette serenité merveilleuse qui reluisoit sur son auguste front, & qui rejallissoit jusques sur ceux qui avoient l'honneur d'approcher de sa personne sacrée. On se sentoit touché de ses malheurs, & en même tems consolé par son paisible courage. On voyoit une grandeur d'ame qui ne devoit rien à la fortune; & dans la simplicité d'un Chrétien, paroissoit toute la majesté d'un Roi. La prosperité ne l'avoit point enflé: l'adversité ne put l'abbatre. Il sçût regner sur les débris de la Royauté même, & conserver la dignité dans l'infortune, comme il avoit sçû garder sa moderation dans les succés; aussi grand, aussi admirable, réduit à lui-même, & sous les ruines d'une autorité renversée; qu'au milieu de la plus pompeuse Cour, & dans l'exercice de la puissance la plus absoluë.

Si quelque chose fut capable d'alterer sa paix, ce ne furent point ses maux, ce furent les maux de ceux qui souffroient pour lui. De tous les traits que lui lança la fortune, c'est celui qui penetra le plus avant; & sa constance en auroit été ébranlée, si quelque chose eût pû l'ébranler. O douleur! il voyoit gemir sous ses yeux ces familles errantes & desolées, qui avoient tout abandonné pour le suivre; & quelles familles! de quelle noblesse! de quel éclat! il voyoit leur fidelité à toute épreuve, & ne pouvoit la récompenser: réduit lui-même à d'inutiles gémissemens; doublement pressé, & de sa reconnoissance, & de leur amour; doublement accablé & de leur misere & de son impuissance.

Cependant quels soins! quelle attention! quelle sollicitude! pour leur procurer des secours. Quels expediens ne trouva pas son ingenieuse charité secondée par celle de la Reine! Les dépenses les plus indispensables furent reserrées pour augmenter le fond de leurs liberalitez. On les vit se dépoüiller peu à peu, en faveur de ces victimes de la Foi, de tout ce qu'ils avoient pû sauver du naufrage, & sacrifier à la charité les dernieres ressources de la prévoyance.

Tel étoit son cœur pour ses fideles sujets, mais quel fut-il en-

vers ses ennemis ? Ici, Messieurs, un secret remords m'arrête, je crains de diminuer sa vertu, par la foiblesse de mes expressions ; & peu s'en faut que je ne me retranche au silence. Non. Le ressentiment, quoique legitime, n'arrachera jamais de sa bouche, une seule parole d'aigreur. La nature quoiqu'outrée, n'aura pas même la foible consolation de se soulager par les plaintes. En secret, il benira son persecuteur ; en public, il fera taire l'animosité. Le monde étonné d'une conduite si superieure à ses maximes, la traitera d'indolence & de simplicité. *Deridetur justi simplicitas.* Mais le saint Roi élevé par la grace au dessus de l'homme, s'élevera encore par la foi, au dessus des discours insensez du monde. *Job. c. 12.*

Dans les persecutions qu'on nous suscite, ce qui cause nos impatiences, c'est que nous nous arrêtons à considerer la main qui frappe, sans faire attention à celui qui conduit cette main. L'homme injuste & passionné porte le coup ; mais il est l'instrument d'un Dieu sage & juste : & voilà ce qui calmoit le courage émû du saint Roi David ; lorsque Semeï l'accabloit d'outrages. *Præcepit Dominus Semeï ut malediceret David.* Ce n'est point Semeï, c'est Dieu : ou si c'est Semeï, il agit par les ordres, & sous l'autorité de Dieu. *Præcepit Dominus.* A cette vûë il se tait, il s'appaise, il s'humilie ; & dans la main audacieuse qui s'éleve contre l'Oinct du Seigneur, il respecte, il adore la main du Seigneur même. *2. Reg. c. 16.*

Ce sera donc encore, si vous voulez, le glorieux défaut du saint Roi, d'avoir été patient & moderé jusqu'à l'excés ; d'avoir porté la charité chrétienne, jusqu'à aimer du fond du cœur les ennemis implacables de sa Couronne & de son sang ; jusqu'à les excuser ; jusqu'à prier pour eux tous les jours de sa vie. Malheur à vous si vous n'êtes pas assez Chrétiens, pour sentir, pour admirer toute la magnanimité de cette conduite.

Qu'on ne me vante plus ces vainqueurs que l'antiquité profane a regardé avec admiration. Le Roi d'Angleterre les efface tous. La valeur cede à la valeur. La force dompte la force : mais peut-elle vaincre le cœur humain ? qui dans sa liberté a le principe de la victoire, & ne reçoit d'autres loix que celles qu'il s'impose lui-même. Le fidele ne connoît qu'une victoire, c'est de se vaincre, & d'immoler à sa foi son ressentiment.

Disons tout, mes freres, & ne dérobons rien à la gloire de nôtre Heros. On lui offrit d'abreger les jours de l'usurpation, en abregeant ceux de l'Usurpateur. Quelle horreur sa grande

ame n'eût-elle pas de ces moyens indignes du Chrétien, indignes même de l'homme ? S'il desira de vaincre, ce fut pour avoir le plaisir de pardonner. Pacifique au fond du cœur pour ceux-mêmes qui lui déclaroient la guerre. Ne connoissant d'autres ennemis que les vices & les passions. Les combattant en soi, les déplorant dans les autres. Haïssant la perfidie, sans toutefois haïr le perfide ; & demandant à Dieu pour toute vengeance, le pardon du crime, & la conversion du coupable.

Laissons, Chrétiens, laissons toutes ses autres vertus : supprimons (j'y consens) ces frequens jeûnes, ces austeritez rigoureuses, que sa ferveur sçut mettre en œuvre, & que son humilité lui fit cacher. Il est aisé de porter dans sa chair les croix exterieures, lorsqu'on sçait porter dans son cœur l'humiliation, la plus amere de toutes les croix, & la plus pesante à l'amour propre.

A considerer d'un œil chrétien le desastre du Roi d'Angleterre, rien ne devoit être plus glorieux pour lui. Ses souffrances avoient Dieu pour objet, la foi pour origine. Il étoit en droit de dire ce que S. Paul disoit dans ses fers, *propter enim spem Israël catenâ hâc circumdatus sum.* Si je souffre, c'est pour Dieu. Cette longue suite de malheurs qui m'enchaîne, & qui m'accable, est un effet de mon zele pour ma Religion. Je ne suis proscrit & dépouillé, que pour avoir suivi la douce esperance de rétablir le Royaume d'Israël. *Propter enim spem Israël catenâ hâc circumdatus sum.*

Act. Apost. c. 28.

Ainsi le saint Roi devoit trouver en quelque sorte sa gloire dans ses humiliations ; mais le monde qui voit souffrir, examine-t-il pourquoi l'on souffre ? de quelque cause que vienne l'abaissement & l'infortune, c'est toujours à ses yeux un objet indigne & méprisable ; & sans pitié comme sans justice, il se persuade aisément que tout est foible dans les malheureux.

C'est peu au saint Roi d'être humilié pour Dieu, il veut encore s'humilier selon Dieu. Il sçait que l'humiliation n'a de merite, qu'autant qu'on l'accepte, & qu'on l'aime : c'est pourquoi petit à ses propres yeux, il consent de paroître tel aux yeux du monde. Le dirai-je, Messieurs, & ne blesserai-je point vôtre délicatesse, en vous exposant toute la vertu du saint Roi ? Il aima l'humiliation, jusqu'à la desirer, jusqu'à la chercher, jusqu'à vouloir être informé de ces sanglans libelles, que la malice & la fureur semerent dans les païs étrangers, pour boire, disoit-il, à longs traits le calice du Seigneur ; pour se rassasier comme lui

d'opprobres ; & démêlant dans ces sortes d'écrits, la cause de la Religion, de sa cause personnelle, (quoique souvent mêlées & confonduës,) il éclatoit contre l'injure faite à la Religion ; & malgré la fierté de son courage, il souffroit par religion, l'injure faite à sa personne.

A ces traits singuliers & éclatans, ne reconnoissez-vous pas le Roi d'Angleterre ? Ne dites-vous pas en vous-mêmes, oüi, le voilà tel qu'il étoit, & tel que nous l'avons vû ? Achevez de tracer à nos yeux le tableau de ses autres vertus. Tracez-le vous-mêmes dans vos esprits, MES FRERES, vôtre imagination vous le peindra mieux que ne pourroient faire toutes mes paroles.

Representez-vous ce profond respect, cette attention religieuse qu'il donnoit aux saints Mysteres, comme si l'invisible eût été present à ses yeux. Cette soif avide & insatiable de la parole de Dieu, dont il faisoit ses chastes délices. Cette assiduité à la lecture & à la priere, que le tumulte & l'embarras des affaires ne pûrent jamais ni ralentir, ni suspendre.

Figurez-vous ce soin scrupuleux de regler sa maison & d'édifier sa Cour. Cette délicatesse de conscience qui s'alarmoit de l'ombre du peché même. Ce zele ardent & sincere qu'il eut pour la conversion de ses aveugles sujets. Zele qui lui fit desirer d'être la victime sanglante de leur salut. Zele qui le suivit jusques sous les froides mains de la mort. Ses derniers soupirs furent des voeux pour la conversion de l'Angleterre ; nous entendîmes sa voix défaillante, & presque éteinte, se ranimer plus d'une fois, pour imprimer la verité aux Protestans qui pouvoient l'entendre. Tout mort qu'il est, il parle encore, & parle avec succés, *& defunctus adhuc loquitur.* Rappellez cette sainte curiosité qui lui faisoit déterrer la pieté jusques dans les solitudes ; & les frequens voyages qu'il entreprit, pour voir des Anges dans des corps mortels, & pour adorer en secret l'œuvre de la grace. *Epist. ad Heb. c. 11.*

Et vous Vierges de JESUS-CHRIST, sages confidentes de ses peines, témoins irreprochables de sa vertu, racontez-nous ce que vous avez vû, ce que vous avez oüi, lorsque le saint Roi excité par la grace, & conduit par son attrait, venoit renouveller sa ferveur parmi vous ? Quelle simplicité ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais en même tems quelle élevation de pensées ! quelle ardeur de desirs ! quelle pureté de sentimens ! avec quels transports vous parloit-il de ce Royaume celeste ? où la puissance se partage sans s'affoiblir, & se communique sans exciter l'envie. Le feu dans sa sphere, n'est ni plus pur, ni plus vif, ni plus ar-



dent, que l'étoit pour Dieu ce cœur vraiment chrétien, dont vous conservez le sacré dépôt. Le voilà réüni au cœur de la Reine sa mere. La pieté a rejoint ce que la mort avoit separé. Ce sera pour vous, Mes tres-chers Sœurs, un objet continuel de Religion. Vous viendrez chaque jour ranimer vôtre ardeur sur leurs cendres, & chercher de nouvelles forces dans le souvenir de leurs vertus. L'exemple de leur courage, vous soutiendra dans vos peines. L'idée de leur clemence, vous inspirera la douceur; leur soumission, l'obéïssance; leur humilité, l'amour des mépris; leur détachement, l'amour de la pauvreté. Ainsi toujours presens à vos esprits, toujours vivans dans vos cœurs, ils trouveront parmi vous une seconde vie, & une espece d'immortalité, d'autant plus glorieuse, qu'elle servira de motif & d'aiguillon à la sanctification de vos ames.

Finissons, Chrétiens. Il est temps de vous faire voir le Juste élevé dans la gloire. Couronnons le recit d'une vie si sainte & si précieuse, par celui d'une mort encore plus précieuse & plus sainte, *& cum gloria suscepisti me.*

III PARTIE.

La gloire du Chrétien ne consiste pas à bien commencer, elle consiste à bien finir. Toutes les vertus combattent, dit Saint Jerôme; la seule perseverance est couronnée. Quel merite peuvent avoir ces vertus fragiles & passageres, qui naissent & tombent comme des fleurs? Mais quelle gloire ne meritent pas ces vertus solides & constantes, qui sans se démentir, s'avancent, s'élevent, se perfectionnent, ainsi que la lumiere de l'aurore, qui va toujours en croissant?

Telle & plus pure encore, a été la vertu du saint Roi, le digne objet de nos regrets & de nos loüanges. S'il fut pecheur par fragilité, il fut penitent par reflexion; & depuis l'heureux moment où la tribulation l'affermit dans les voyes de la justice, il y marcha sans reculer, sans s'égarer, sans s'arrêter. Sa course ne fut plus que comme un élancement continuel vers la perfection la plus sublime; jusqu'à ce qu'enfin la mort qui finit ses peines, vint couronner sa patience, & consommer sa charité; & voilà, Messieurs, où je réduits la solide gloire, dont Dieu vient de remplacer même à nos yeux, la gloire humaine que le saint Roi lui avoit sacrifiée, *& cum gloria suscepisti me.*

Ne craignons donc pas de le voir aux prises avec la mort, c'est ici que commence son triomphe. La fortune lui ôta Sceptre & Couronne, mais elle ne put lui ravir l'avantage de mourir en Heros, & en Heros Chrétien,

En vain la mort tâche-t-elle de le surprendre. Il a sçû la prévenir par son exacte vigilance; il ne la perdit jamais de vûë; il en fit le sujet de ses plus douces méditations. Dans les jours de sa santé, comme dans ceux de sa défaillance, il disoit avec le saint Roi David : Seigneur, faites-moi sentir que je suis mortel, même avant de mourir. Imprimez-moi fortement la vive image de ma derniere heure. *Notum fac mihi Domine finem meum.* Et quand je vous fais cette priere, ô mon Dieu, ce n'est pas pour contenter une curiosité vaine, ni pour abuser des momens qui me restent, c'est pour descendre tout vivant dans le tombeau : c'est pour achever d'ensevelir l'orgueil de la Royauté dans la poussiere de ma premiere origine; c'est pour augmenter ma ferveur, à mesure que je verrai diminuer mes jours; c'est pour me hâter d'acquerir les vertus qui me manquent; c'est pour amasser de plus en plus les tresors de l'éternité. *Ut sciam quid desit mihi.*

Ps. 38.

Ibid.

Par ces pieux sentimens, le saint Roi se familiarise avec la mort. A quelque heure, & sous quelque forme qu'elle se presente, elle trouvera son cœur préparé, ses liens rompus, son ame dégagée. Loin de la craindre, il va (pour ainsi dire) au devant d'elle; il l'appelle par ses vœux. A peine se sent-il frappé, qu'il songe à unir son sacrifice au sacrifice de Jesus-Christ; & sans qu'il soit besoin de l'y préparer comme nous, par d'artificieux détours, il demande lui-même le saint Viatique. Voit-il approcher son Sauveur & son Juge, il ne peut plus retenir ses transports. Le voici donc enfin, dit-il, le voici ce bienheureux moment, aprés lequel je soupire depuis tant d'années. O mon Dieu, dans ce dernier combat, soyez ma force : aprés m'avoir purifié dans vôtre Sang, fortifiez-moy par l'Onction celeste. A ces mots il presente paisiblement son corps aux Ministres du Seigneur : il recite avec eux les prieres de l'agonie, & devient lui-même en quelque sorte le Ministre de son sacrifice.

Ce n'est plus ce Heros profane, prodigue de sa vie, qui affronta si souvent la mort par un instinct de vanité. C'est un Heros Chrétien qui l'envisage des yeux de la Foi, qui menage les momens du salut.

Tout est émû, tout est attendri, tout fond en pleurs autour de lui; & le Heros tranquille dans une espece de ravissement, tout occupé de Dieu, & de la bienheureuse éternité qui s'avance, joüit de la paix des Justes, & de la joye de l'Esprit saint. Loin de s'affliger, il console ceux qui s'affligent, & joint la fermeté d'Ezechias à la tranquilité de David mourant. *Spiritu magno vi-*

Ecclesiastici c. 48.

dit ultima, & consolatus est lugentes in Sion.

Cependant on voit luire un rayon d'esperance. La cause secrette de la langueur du Roi se manifeste ; on tente les secours. Nouvelles douleurs, nouvelles épreuves de patience. Ennemi des remedes par antipatie ; il s'y soumet par religion, sans desir comme sans résistance. Quinze jours s'écoulent dans un état douteux ; suspendu entre la vie & la mort, entre ce point fatal où le tems finit, & celui où l'éternité commence, le saint Roi redouble à tous momens sa ferveur. Au défaut de sa voix, ses yeux, ses gestes, ses soupirs, son attention, son silence même, tout parle en lui. Veut-on réveiller ses sens assoupis, qu'on prononce le saint nom de Dieu ; qu'on applique sur ses levres le signe sacré de la Redemption. A la vûë de JESUS crucifié, ses regards mourans rappellent la lumiere ; & malgré la défaillance de la nature, la Foi vive les anime encore.

On diroit que ce Heros si superieur aux choses mortelles, a recüeilli son ame toute entiere, pour consommer son sacrifice. La grace réünit dans ses derniers momens ces vertus differentes, qui parurent en lui comme dispersées, selon la varieté des tems ; & sa mort est, si je l'ose dire, l'abregé de sa vie.

S'il parle, la Reine trouve sa consolation dans ses paroles ; ses enfans leurs devoirs ; ses domestiques leur esperance ; ses sujets Protestans leur instruction ; les Catholiques leur fermeté ; les Ministres du Seigneur leur édification, & tous ensemble ou leur condamnation, ou leur exemple.

Mais parmi la consternation & le trouble d'une Cour allarmée, quel calme voi-je tout d'un coup renaître ? & quel nouveau spectacle vient frapper mes yeux ? un Roi naissant ; un Roi mourant ; un Roi protecteur de l'un, & consolateur de l'autre ; une Reine qui pleure la perte de son Epoux, une mere qui tremble pour la Couronne de son fils.

Relevez vos esperances, grande Princesse, vous avez sous vos yeux, l'appui des Rois & de la Royauté. Loüis envoyé du Ciel, pour être le protecteur des droits legitimes. Que la politique murmure, il n'écoutera que la voix de la Religion. Dites-lui seulement comme cette sage & judicieuse Reine, dont l'Ecriture a consacré les paroles. *In te oculi respiciunt totius Israël, ut indices eis quis sedere debeat in solio.* Tout Israël a les yeux attachez sur vous, & attend en suspens que vous lui montriez son Roi. David meurt, on s'est emparé de son Trône, prononcez entre l'usurpateur & le fils.

Lib. 3 Reg. c. 1.

L'oracle

L'oracle s'explique, Meſſieurs. Loüis éclairé de cette ſageſſe, qui a la Religion & l'équité pour regle, reconnoît hautement les droits légitimes du jeune Salomon. Ses paroles tendres & majeſtueuſes portent le calme au fond des cœurs, & y reveillent l'eſperance. Les ſoupirs ſe changent en acclamations. La Reine ſe partage entre ſa douleur & ſa joye. Salomon admire la protection du Ciel, & l'heureux dénoüement de ſes deſtinées. David mourant eſt conſolé; & ce qui lui reſte de voix ſe ranime, pour benir le Dieu d'Iſraël, qui vient de relever ſa Couronne, & la mettre ſur la tête de ſon fils. *Benedictus Dominus Deus Iſraël qui dedit hodie ſedentem in ſolio meo videntibus oculis meis.* *Ibid.*

Venez, jeune Heros, lumiere naiſſante d'Iſraël, venez recueillir les derniers ſoupirs & les dernieres impreſſions de la vertu du Roi vôtre Pere. La mort n'eut pas plûtôt fait ſentir ſes premieres atteintes, qu'il voulut vous avoir pour ſpectateur de ſon ſacrifice. Alors trouvant des forces dans ſon amour, & la verité lui prêtant ſes plus vives lumieres: *Mon fils*, dit-il, *vivez dans la Religion où vous me voyez mourir. Craignez le Seigneur; honorez la Reine vôtre mere; & aprés Dieu, eſperez tout du Roy genereux, qui a été mon appui, & qui veut bien être le vôtre.*

Saintes & précieuſes paroles, qui dans la ſimplicité & la préciſion, renfermez tous les devoirs de l'homme & du Chrétien. Ardentes expreſſions d'un cœur, en qui la mort même ne peut éteindre la reconnoiſſance. Si ma foible voix ne peut vous tranſmettre juſqu'à la poſterité la plus reculée, du moins vivrez-vous à jamais dans le ſouvenir de ce jeune Roi, dont l'heureux naturel, la ſageſſe avancée, le courage déja formé, nous donnent de ſi hautes eſperances & pour la Religion & pour l'Etat.

Que manque t-il, Meſſieurs, à la conſommation du ſacrifice? quelque choſe de plus héroïque & de plus grand que le ſacrifice même. Le pardon ſolemnel des ennemis. C'eſt-là le dernier effort de la grace. Elle nous fait ſurmonter l'amour; elle nous fait ſurmonter la haine. L'amour, en nous détachant de ce que nous avons de plus cher; la haine, en nous uniſſant à ce qui nous paroît de plus odieux; mais ce qui ſeroit un effort pour les autres, ne coûte rien au ſaint Roi. Il a pardonné ſans peine pendant ſa vie, il pardonne avec plaiſir à la mort.

C'en eſt fait. La victime eſt prête & ſanctifiée. Vous pouvez, ô mon Dieu, la recevoir en odeur de ſuavité! un ſeul deſir l'agite encore, ce ſeroit de mourir le même jour; & s'il ſe peut, à la même heure que vous expirâtes ſur la Croix. Vous l'accordez,

Seigneur ! Ce dernier trait de conformité acheve d'exprimer vôtre mort comme vôtre vie dans le saint Roi, & au moment que je parle, il n'est plus.

Le voilà donc disparu pour jamais à nos yeux. La mort qui détruit tout pour les autres, a tout rétabli pour lui ; & chaque jour nous découvre, les nouveaux rayons qu'elle ajoûte à sa gloire. Changeons de langage, & gardons-nous de plaindre celui qui a sçû faire de ses malheurs, le sujet de ses triomphes. Une vie plus heureuse auroit rendu son histoire plus éclatante ; mais enfin que lui resteroit-il de tout ce vain éclat ? ses disgraces ont passé, ses prosperitez auroient passé de même, & ne lui eussent laissé qu'un regret inutile, une amere douleur, un compte formidable à rendre.

Maintenant que Dieu a essuyé ses larmes, & changé sa tristesse en joye ; maintenant que Dieu a mis le sceau à sa vertu, elle prend un nouveau lustre aux yeux du monde. La Cour, la ville, citoyens, étrangers, tous relevent à l'envi les merveilles de sa vie & de sa mort ; & ceux en qui la prévention, l'aveuglement, ou la malignité ont suspendu l'admiration qui lui étoit si justement dûë, se voyent entraînez par la foule de ses admirateurs.

Attendons avec respect la souveraine décision du saint Pontife. Il parle déja ; il applaudit dans ses discours & par ses Brefs, digne successeur de l'éloquence, aussi-bien que du zele des Leons & des Gregoires. Dieu même, Dieu s'explique du haut des Cieux, & fait briller aux yeux incredules, des traits marquez de la puissance dont il a revêtu son serviteur fidele.

Sa justice éclate en même tems que sa misericorde. L'ambitieux tombe au plus haut point de sa grandeur ; la mort qui venoit à pas lents, précipite sa course pour confondre ses odieux projets. Il semble que Dieu n'ait prolongé ses jours défaillans, qu'autant qu'il étoit necessaire, pour consommer le merite & la patience du saint Roi.

Comparez maintenant, Mes Freres, la gloire du pecheur & la gloire du Juste. L'un dépoüillé de ses vains titres, & réduit à la solitude du tombeau, dort dans le silence, & la poussiere : l'autre exposé à la veneration publique, reçoit les hommages & les vœux des Fideles ; & déja leurs suffrages l'élevent jusqu'aux Autels. La réputation de l'un s'affoiblit tous les jours, & ne se soutiendra dans la suite que par le souvenir des troubles qu'excita son funeste pouvoir : La memoire de l'autre soutenuë par la sainteté de sa vie, se répand comme un parfum précieux,

& trouvera son accroissement dans la succession des siecles. Celui-ci voit en mourant refleurir son nom & sa puissance dans le digne heritier de ses vertus. Celui-la passe comme une nuée sterile, qui ne laisse aucun vestige aprés elle.

Ne serons-nous point touchez, MES FRERES, d'un exemple si present & si sensible ? Faut-il d'autre spectacle pour nous desabuser de la vanité, que la vanité même ? Voyez comme le torrent rapide des siecles, entraîne successivement Rois & Royaumes. La puissance & la domination passent d'une main, d'une famille, d'une nation à une autre. Tout change, tout fond, tout s'abîme, & sous nos pieds, & sur nos têtes. Les plus vives images de la grandeur de Dieu, deviennent enfin les plus grandes preuves du neant des hommes.

O Ciel ! faut-il que le charme de sentir nous empêche de prévoir, & que le present dérobe l'avenir ? & dans ce present même, quel fond de reflexions ! quelles chûtes ! quelles catastrophes ! quel amas prodigieux de maux qui nous accablent, de maux qui nous menacent. Des jalousies sans fin ; des inimitiez sans bornes ; des miseres sans ressource. La guerre allumée de toutes parts ; toutes les passions déchaînées pour nous tourmenter & nous nuire.

Chrétiens, MES FRERES, n'ajoûtons pas à nos malheurs celui d'être rebelles aux châtimens. C'est-là le comble de l'infortune. Dieu frappe les têtes Couronnées, & il les sacrifie à nôtre instruction ; mais les têtes Couronnées nous apprennent à respecter les jugemens de Dieu, dans les calamitez qui nous pressent. Et le sacrifice volontaire qu'elles font de leurs Couronnes, nous montre la soumission avec laquelle nous devons accepter la peine, ou plûtôt l'expiation de nos pechez.

SACRE' MINISTRE du Dieu vivant ; Ange visible de la nouvelle alliance ; vous, dont la vertu se soutient parmi les plus éclatantes prosperitez. Sage & heureux, grand & modeste tout à la fois, souffrez que je vous cite ici pour témoin des vertus dont je viens de retracer l'image. Vos yeux ont vû renaître dans le saint Roi, la ferveur des premiers Chrétiens, comme il a vû revivre en vous, le zele des Pasteurs de la primitive Eglise. Sa Foi s'animoit par les exemples de vôtre pieté ; vôtre pieté s'excitoit par les prodiges de sa Foi. Vous apprîtes l'un de l'autre, l'usage & le mépris qu'on doit faire des grandeurs humaines.

Achevez le sacrifice de l'Agneau sans tache, pour purifier pleinement ce cœur déja si pur, si saint, si penitent, si détaché,

qui voulut que ses derniers soupirs fussent consacrez par vôtre benediction Pastorale.

Puissent, MONSEIGNEUR, les prieres ardentes & efficaces de Vôtre Eminence, attirer du Ciel sur la Reine affligée, d'abondantes consolations. Sur son auguste posterité, une protection visible; sur le Roi vangeur des Rois, une pleine victoire; la paix sur la France; la lumiere sur l'Angleterre; & sur cette illustre Assemblée, les secours & les graces necessaires, pour parvenir au sejour bienheureux, où se trouve l'exemption de tous maux, & la plenitude de tous biens. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNEBRE DE TRES HAUT, Tres-Puissant & Excellent Prince PHILIPPE, *Fils de France, Frere unique du Roi, Duc d'Orleans.*

Prononcée à Paris dans l'Eglise de la Maison Professe de la Compagnie de JESUS, *le 18. d'Août 1701.*

Par le Pere BRETONNEAU, de la même Compagnie.

Subditi estote ..... Regi quasi præcellenti. Omnes honorate. Deum timete.

Soyez soûmis au Roi comme à celui qui est au dessus de tous. Soyez bons & affables envers tout le monde, & craignez Dieu. Dans la premiere Epître de saint Pierre, Chap. 2.

CE n'est pas au peuple seulement & aux petits que parle l'Apôtre: c'est aux Princes & aux Grands du siecle. L'ascendant que donne aux uns, ou la naissance, ou la fortune, ne les exempte pas plus que les autres de ce qu'ils doivent, soit au Souverain établi du Ciel pour commander, soit au commun des hommes avec qui ils sont unis par le lien d'une même societé, soit enfin à Dieu de qui vient toute domination, & qui est le premier, & à proprement parler le seul Maître.

Je dis plus; & sans m'arrêter aux apparences, si j'examine par les seules lumieres de la raison humaine, ce qui fait sur la terre, & ce qui doit faire la vraye grandeur: y en a-t-il une plus solide, que de ne se point oublier dans la grandeur même; de sçavoir précisément ce que l'on est, de s'y tenir, & de ne viser ja-

mais à ce qu'on ne doit pas être ; de se souvenir, pour Puissant que l'on soit, de quelle Puissance on réleve ; de la réverer cette puissance suprême, & de n'en approcher de plus prés que pour s'y dévoüer plus parfaitement ? *Subditi estote Regi quasi praecellenti.* Du reste, de ne chercher point par des manieres hautaines & dures envers ceux que la Providence a mis dans un rang inférieur, à se dédommager en quelque sorte sur eux du tribut que l'on a payé au Trône ; de ne les point regarder de si haut qu'on les perde de vûë ; de ne leur faire sentir son pouvoir que par des graces ; & de leur inspirer par un air noble, affable, & si je l'ose dire, populaire, autant de confiance que de veneration : *Omnes honorate.* Sur tout de bien comprendre, qu'il y a dans le Ciel & sur nos têtes, au-dessus de toutes les grandeurs mortelles un Dieu immortel ; de l'adorer, & de le craindre ; de cultiver tellement au fonds de son ame ce germe de Religion, de l'y laisser tellement meûrir, qu'on en recueïlle tôt ou tard les fruits ; de les emporter, en mourant, ces fruits de vie, & d'entrer, comme parle l'Ecriture, dans la voye de ses Peres, comblé des Benedictions éternelles : *Deum timete.* Oüi, MESSIEURS, c'est être grand & vrayment grand, que de l'être par-là. Tout le reste n'est qu'une figure qui brille, qui plaît ; mais qui n'a rien de réel, & qui s'évanoüit.

Vous me prévenez sans doute. Dans ce tableau, vous reconnoissez TRES-HAUT, TRES-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, PHILIPPE, FILS DE FRANCE, FRERE UNIQUE DU ROY, DUC D'ORLEANS. Vous voyez déja ce que j'ai à dire, parce que je ne dirai rien que ce que vous avez pensé, que ce que vous avez dit avant moi ; & sans chercher plus loin la matiere de ce discours, la voix publique me la fournira.

Je ne viens donc point vous apprendre ce que vous ignorez. Je ne viens point tirer des tenebres & produire au jour des vertus obscures & inconnuës. J'en appellerai à vos seules connoissances. J'attesterai vos propres sentimens. Il est glorieux au Prince que je louë, que pour le loüer, il me suffise de vous renvoyer à vous-mêmes, & qu'il ait autant de Panegyristes, que cette funêbre Ceremonie a rassemblé de spectateurs.

Tout l'a pleuré, tout l'a dû pleurer. Il a merité les regrets du premier Monarque du monde. Nous lui avons donné des larmes, & nos larmes ne sont pas taries. Et ceux qui par des vûës plus épurées n'envisagent les divers évenemens que par rapport à Dieu, & à l'honneur de son service, ont été d'autant plus touchez du coup qui nous l'a ravi, qu'il donnoit tous les jours de

nouveaux & de plus grands exemples d'un saint mépris des choses périssables, & d'une Foi vive & agissante. Nous le considererons en trois états : comme Sujet du Roi son auguste Frere & son Seigneur ; comme Prince du Sang Royal, & comme Chrétien. Vous admirerez la fidelité d'un Sujet dans l'état d'une dépendance respectueuse ; la bonté d'un Prince dans l'état d'une authorité bienfaisante ; la pieté d'un Chrétien, sur tout dans l'état d'une ferveur plus animée que jamais aux approches d'une mort également subite & prévûë. Vous tirerez de-là d'utiles leçons, vous en serez édifiez ; Dieu en sera beni, & j'aurai rempli l'idée que je me propose.

I. PARTIE. UN Dieu, un Roi, des Sujets dociles & soûmis, c'est-là, MESSIEURS, ce qui affermit les Empires, & ce qui rend les Etats heureux & florissants. Dieu communique aux Rois sa puissance : revêtus de l'authorité seule de Dieu, les Rois annoncent leurs ordres, & les Sujets respectant dans le Souverain, & la Majesté Divine, & la Majesté Royale, suivent le mouvement qu'on leur donne, & se mettent en action. Ainsi voyons nous se mouvoir avec mesure ces vastes corps que tant de membres composent. Sans l'esprit qui les anime, je veux dire, sans cette subordination qui regle les Royaumes, & qui en réduit toutes les parties à l'unité, bien-tôt leurs forces divisées s'affoibliroient, & la décadence seroit generale.

Droit naturel & sacré dans celui qui gouverne. Devoir inviolable & sans distinction dans ceux qui doivent être gouvernez. Si jamais privilege dut dispenser d'une soûmission si indispensable, il semble que ce soit une étroite proximité. Mais du même sein peuvent sortir, & sortirent en effet deux Princes, l'un pour commander, l'autre pour obéir : comme de la même terre naissent deux jeunes plantes, l'une pour porter sa tête jusques dans les Cieux, & celle-ci pour fleurir & croître à l'ombre de l'autre.

Vous vous en souvenez, MESSIEURS, vous le sçavez : cette double naissance récompensa les merites d'un Roi Juste, couronna la pieté d'une vertueuse Reine, & combla les voeux des François. LOÜIS & PHILIPPE furent élevez sous la même main ; & la même main en les élevant forma tout à la fois deux modeles : dans LOÜIS, de l'art de regner ; dans PHILIPPE, de la fidelité dûë au Maître qui regne.

Vous ne demandez pas de moi, que je m'arrête à rehausser

la splendeur de son origine. Que dirois-je même qui pût l'égaler ? Je ne remonterai point aux tems obscurs de l'Antiquité ; ou depuis ces tems éloignez descendant aux nôtres, je ne vous dirai point par quelle succession le plus noble Sang du monde a coulé jusqu'au Prince dont je commence l'éloge. Une parole suffit, & dans un seul titre c'est renfermer tous les titres, que de nommer le Frere unique de LOUIS LE GRAND. Mais au comble de cette grandeur, Fils de Roi, Frere de Roi ; Beau-pere, Beau-frere de Roi, Pere de Reine & de deux Illustres Souveraines ; dans ce haut point de gloire, avoir sçû garder toute la fidelité d'un sujet, & se soûmettre, c'est cet état d'une dépendance également volontaire & necessaire que j'admire, & que je ne puis assez exalter.

Loin ces ames timides & foibles qu'une contrainte servile tient sous le joug. Loin ces Politiques mercenaires & interessez, qui ne viennent s'humilier aux pieds du Souverain, que pour être relevez par ses graces, & qui ne sont à lui que pour eux-mêmes.

MONSIEUR fut fidele par devoir, encore plus par estime, sur tout par attachement & par inclination. Les premieres démarches qu'il fait, c'est sur les pas du Roy ; & dés ses plus jeunes années, il apprend à se conduire, moins par lui-même, qu'au gré de celui dont il ne doit avoir, & dont il n'a en vûë que les interêts & la grandeur. Il l'accompagne tantôt dans la magnifique cérémonie d'une Majorité long-tems attenduë & solemnellement déclarée. Tantôt au pied de l'Autel, où le Ministre avec l'huile sainte consacre l'Oint du Seigneur. Tantôt à la celebration d'un Mariage, qui éteint le feu de la Guerre, unit l'Espagne à la France, ramene avec la Paix la felicité. Tantôt à cette Entrée publique, qui fit retentir la Capitale du Royaume d'acclamations & de cris de joïe ; & qui, sans être le prix d'une victoire achetée par le sang des peuples, eut toute la pompe & tout l'éclat du triomphe. Par tout il est present ; & dans ces Fêtes communes, s'il cherche à se distinguer, c'est par l'affection & par le zele.

Je n'en suis point surpris, MESSIEURS, l'estime soûtenoit le devoir. Que ne puis-je exprimer icy ce qu'il exprimoit si bien lui-même ! Que ne puis-je exposer aux yeux ce qu'il portoit si profondément gravé dans le cœur ! Ces hautes idées dont il étoit rempli ; ce fonds de vertus qu'il découvroit, quand LOUIS se délassant du poids de l'Empire, l'appelloit auprés de sa personne, l'honoroit de sa confiance, & lui laissoit voir son ame toute entiere. On se persuade quelquefois, que pour rendre la Majesté plus

respectable, il faut la cacher sous le voile, n'en laisser entrevoir à certains tems que quelques rayons échappez, & faire du Trône comme un Sanctuaire, où elle demeure renfermée dans des ombres mysterieuses. Mais il est de ces grandes ames que le Ciel a enrichies & comblées de tous ses dons. Plus on les creuse, plus on y trouve de trésors, & c'est un titre pour leur rendre hommage, que de les connoître.

Que n'y voit-on pas? une étenduë de genie qui embrasse tout; une force de conseil capable des plus grands desseins; une fermeté & une constance au dessus de tous les obstacles; une moderation, une égalité que nul évenement n'altere; une noblesse de sentimens qui n'inspire en déliberant, en agissant, que des vûës sublimes; un courage & une magnanimité de Heros; un caractere de droiture, de probité, de Religion, de justice; mille qualitez domestiques, qui seules, sans être rehaussées, ni par le sang, ni par la dignité, feroient dans une vie particuliere un merite superieur & prédominant. Sont-ce de fausses couleurs que je rassemble? Est-ce un portrait que j'imagine, & que je compose de traits empruntez? Vous l'avez éprouvé, Nations ennemies; & si, malgré vous, & par tant d'épreuves, l'évidence ne vous avoit pas convaincuës; nous verrions moins de peuples jaloux troubler le repos de la France, & s'opposer en vain à nôtre bonheur.

Revenons, Messieurs: ce qui si long-tems a tenu l'Europe attentive, ce qui l'occupe encore, & ce qui y jette de nouvelles allarmes, c'est ce que le parfait dévouement de nôtre Prince lui a toujours fait regarder d'un œil de complaisance & d'admiration; ou plutôt, c'est ce qui a redoublé ce dévouement-là même, & qui a rendu le lien plus durable & plus fort. Il vit les heureux principes de cette grandeur naissante; & dés qu'il les vit il en fut touché. Il fit justice à celui que le Ciel avoit choisi; & dans un Roi si digne de l'être, ce fut encore moins la Roïauté qu'il envisagea, que la personne & le Roi même.

Que falloit-il pour achever de serrer des nœuds déja si étroits? On n'a que trop vû de fois les Princes formez du même Sang, oublier tous les droits de la nature, & jusques dans l'alliance la plus prochaine trouver la source des plus fatales divisions. On a vû les freres armez contre les fréres, au lieu d'être les appuis du Trône, travailler à le renverser; au lieu de se maintenir par une union mutuelle, conjurer mutuellement leur ruine, & consumer les peuples, se consumer eux-mêmes en voulant s'accroître & remplir leurs ambitieux desirs. Tems malheureux! Perdons-en,

si

si nous pouvons, le souvenir : mais regrettons un Prince, qui tout ensemble a si bien sçû, & respecter son Roi, & l'aimer comme son Frere : qui au devoir le plus saint, à l'estime la plus solide, a joint tous les sentimens qu'une même naissance inspire, & l'attachement, si je puis le dire, le plus intime & le plus tendre.

Cet attachement respectueux se montre en tout. On parle, on agit, on a des égards, des soins, des assiduitez, qui font connoître que c'est le penchant qui emporte, & non point le mensonge qui se contrefait. On n'a qu'un point de vûë, & tout se rapporte à un même objet. On est sensible à ses plus legers avantages ; le moindre peril étonne. Point d'autre gloire que la sienne, point d'autre interêt. Dis-je rien qui n'ait paru dans nôtre Prince ? Se laissa-t'il prendre aux plus flatteuses esperances, quand le Ciel, ou pour nous éprouver, ou pour nous punir, sembla nous redemander le jeune Monarque qu'il venoit à peine de montrer au monde ? Toute la France en trembla. Sous le chef malade, tout le corps devint languissant ; & celui que la nature lui substituoit, ressentit le coup, comme s'il en eût été lui-même atteint. Il s'allarma d'un danger qui lui presentoit un Empire. Il oublia ce qui le regardoit, pour ne penser qu'à ce qu'il perdoit. S'il chercha à fléchir le Ciel, ne fut-ce pas en quelque sorte contre lui-même ? Que dis-je ? ce fut pour ce qu'il eut de plus cher, & par-là ce fut pour lui-même. Le Salut d'une tête si précieuse lui tint lieu de la plus belle couronne du monde.

Heureux que le Ciel eût écouté ses vœux & les nôtres ! Le Royaume reprit la vie avec son Roi. Loüis étoit réservé à ce regne de prodiges, qui égale, & tout ce qu'ont vû les siecles passez, & tout ce que verront de plus grand les siecles à venir : à ce regne déja si long, & qui ne le sera jamais assez. Dieu lui ouvroit cette vaste carriere, où la sagesse depuis tant d'années le conduit, & où la gloire l'a toûjours accompagné, & l'accompagnera toûjours.

Que de Victoires ! Que d'évenemens & de faits mémorables ! Suivons-le ce Monarque invincible : ou, suivons le Prince Fidele, qui sçut en de si glorieuses rencontres lui sacrifier son repos, & prodiguer pour lui sa vie. C'est ici, Messieurs, que se vérifie en quelque sorte cette parole de Salomon, Que l'obéïssance rend victorieux : *Vir obediens loquetur victoriam.* Si la conjoncture des affaires & les droits légitimes de la Reine son épouse engagent le Roi à porter de nouveau la guerre dans la Flandre, Le Duc d'Orleans se trouve par tout à ses côtez. Il le seconde *Prov. c. 21.*

dans ses entreprises ; il prend part à ses travaux ; il applaudit à ses triomphes. Quelle intrépidité, quand aux sieges de Tournay, de Doüay, d'Oudenarde, de Lisle, il falloit s'exposer au feu, & soûtenir le courage des Troupes ! Attendoit-il un ordre exprés pour paroître, ou dans une Tranchée, ou à la tête d'un Ouvrage ? Craignoit-il au milieu du jour de s'avancer aux endroits les plus découverts ? N'oublioit-il pas même quelquefois son rang & ce qu'il étoit, pour devenir Soldat parmi les Soldats, & pour partager avec eux sans distinction ce que les exercices militaires ont de plus commun & de plus pénible ? Quelle fermeté & quelle vigueur à serrer de prés une Place forte & bien munie, quand dans la fameuse Campagne de Hollande, chargé de réduire Zutphem, il ne lui laissa que trois jours de résistance, & n'eut lui-méme que le tems necessaire pour montrer, & toute l'habileté dans la conduite d'une attaque, & toute la valeur dans l'execution ? Même succés à Bouchain : même ardeur, quand pour arrêter l'Ennemi qui vient au secours, il se joint à l'Armée du Roi ; & commandant l'aile gauche, il se dispose à donner. Manqua-t'il à l'occasion ? ou ne fut-ce pas l'occasion pour cette fois, ne fut-ce pas l'ennemi par sa retraite qui lui manqua ?

Cependant l'occasion se retrouve. Le tems l'ôte ; & le tems la rend. Une nouvelle Campagne répond à celle qui a précedé, & la surpasse même. Qui n'a pas entendu parler de cette celebre journée de Cassel ? Voulez-vous que je vous en retrace toute la gloire ? ou vous ne la retracez-vous pas mieux que moi ? Qui ne sçait pas avec quel Chef d'une Ligue puissante & redoutable le nouveau General eut dans cette importante action à se mesurer ? Se tint-il, à la vûë de tant de forces réünies, ou renfermé dans ses Lignes à Saint Omer, ou fortifié dans son Camp ? On le vit hâter sa marche, prévenir celle des Alliez ; & sans compter, ni l'incommodité du poste, ni l'inégalité du nombre, plein de cette noble confiance qui soutient les Ames genereuses, se presenter lui-même au combat. Que sert de redire ce que tant d'Eloges ont publié ; avec quelle activité, quelle vigilance il alla reconnoître en personne, & la situation des Lieux, & la contenance des Ennemis ? Avec quelle fierté, quelle chaleur il commença le choc & le continua. Combien de fois ralliant lui-même des Escadrons enfoncez, il les mena à la charge & les rétablit. Animant tout par son exemple, poursuivant toûjours, jusqu'à ce que la victoire long-tems balancée, se déclarât enfin, & que l'avantage fût assuré. Et quel avantage ? En fut-il plus complet ? L'Ennemi en

déroute & fugitif ; la Campagne couverte de morts ; canons, drapeaux, bagages abandonnez au Vainqueur ; Saint Omer enlevé, la terreur de nos armes répanduë au loin, & la Paix par cette terreur salutaire procurée à l'Europe. Dieu des Armées, vous combattiez pour nous. L'honneur vous en étoit dû. Il vous fut rendu : & c'est ainsi qu'à l'aide de vôtre bras, & sous les ordres d'un Monarque toûjours juste dans ses desseins, & toûjours heureux, nos Princes sçavent pour leurs coups d'essai prendre des Villes, gagner des Batailles, faire des Conquêtes : *Vir obediens loquetur Victoriam.*

Voilà, MESSIEURS, ce qui frappe, ce qui éblouït : ce bruit que fait dans le monde une éclatante victoire ; ces applaudissemens dont elle est suivie ; cette haute réputation, qui passe aux Nations étrangeres, & qui se perpetuë dans la posterité : c'est-là ce que les Peuples admirent. Mais parmi tant de gloire, vous dirai-je ce que j'estime de plus glorieux ? C'est le retour promt & modeste d'un Prince ; qui va rendre hommage au Souverain qu'il sert, de toute la gloire qu'il s'est acquise en le servant ; qui va déposer, pour ainsi dire, entre ses mains les lauriers qu'il a cuëillis, ou les jetter à ses pieds ; qui lui remet sans peine un pouvoir dont il n'a usé qu'avec soumission ; & qui aprés avoir fait la Loi à des Ennemis vaincus, est le plus souple à la recevoir du Maître qui l'a fait combattre, & qui l'a fait vaincre. C'est ce repos honorable & sage où il demeure, aprés s'être distingué dans les plus grandes actions : également prêt, & à déployer ses vertus guerrieres dans le tumulte des armes, & à les ensevelir au milieu d'une Cour tranquille : trouvant par tout une même grandeur, dés qu'il y trouve la grandeur du Roi. Il y a de ces esprits entreprenans, qui ne se tiennent dans le devoir, qu'autant que le devoir s'accommode à leurs inclinations vives & ardentes, & qu'il satisfait leur ambition. Mais s'attacher au devoir pour le devoir même : l'aimer en tout, soit qu'il soit dépoüillé d'un certain dehors flatteur, ou qu'il en soit revêtu. Dans un calme parfait & inalterable, passer de longues années, sans qu'il s'éleve jamais aucun nuage qui en trouble la serenité. Ne prendre dans nul tems de la vie d'autre disposition, que celle qui vient de l'unique puissance qui doit disposer de tout, & tout regler : c'est ce que vous ne pouvez assez imiter, MESSIEURS ; & c'est aussi la leçon que nous fait l'Apôtre saint Paul. Que tout homme, quel qu'il soit, *Omnis anima*, honore les Puissances superieures, & leur soit soûmis. Vous avez vû la fidelité d'un Sujet dans l'état d'une dépen- *Rom. c. 13.*

dance respectueuse. Vous allez voir la bonté d'un Prince dans l'état d'une authorité bienfaisante. C'est la seconde Partie de cet éloge.

II. PARTIE.

LE plus sage des Rois comptoit parmi les dons de Dieu, une bonté d'ame qu'il avoit reçûë en naissant, & qui le faisoit aimer des peuples. S'il n'eût eu que les qualitez magnifiques de Conquérant & de Vainqueur des Nations, tout eût plié sous ses Armes, on eût vanté ses exploits & redouté son pouvoir. Mais couvert de gloire, & ayant de quoi éblouïr les yeux, il n'auroit pas eu de quoi se concilier les esprits; & Maître des plus vastes contrées, il n'eût pas été pour cela Maître des cœurs. C'est un avantage réservé à ces Princes bienfaisans, qui semblent nez, plus pour les autres que pour eux-mêmes; qui par des manieres aisées, & engageantes, sçavent descendre sans s'abaisser, se communiquer sans s'avilir; qui ne maintiennent jamais mieux leur authorité, que lors qu'ils paroissent moins en user, & qui lui ôtent tellement ce qu'elle a de trop impérieux, qu'ils la font regner par là même avec plus d'empire.

Celui que nous pleurons, MESSIEURS, sans être assis sur le Trône, avoit son rang & ses droits. Quoiqu'il eût un Maître sur sa tête, il avoit neanmoins sous lui une Maison nombreuse & fidele, une Milice & des Officiers. Il parloit, & on l'écoutoit; il faisoit entendre ses volontez; & sans differer, il se voyoit obéï. Il ne lui falloit que le titre de Prince, de Prince du Sang de France, & de Prince si étroitement lié à LOUIS LE GRAND, pour lui donner une distinction reconnuë de tous les Ordres, & respectée dans tous les Estats du monde. Ce caractere imprimé sur son front, marquoit la dignité de sa personne, & lui attiroit des honneurs d'autant plus sinceres, que les François par une vertu particuliere & comme hereditaire dans eux, n'ont rien aprés Dieu, & ce qui concerne le culte & la loi de Dieu, de plus sacré sur la terre que leurs Rois & les Princes qui leur appartiennent.

Mais qu'il sçut bien temperer l'éclat de sa grandeur, pour mieux exercer sa bonté, & dépoüiller ces dehors fastueux qui rendent l'abord des Grands si difficile, pour prévenir même, & rassurer ceux qu'une réserve craintive & retenuë auroit éloignez! Ne puis-je pas dire que la douceur avoit pris naissance avec lui; qu'il en avoit tout l'esprit & tous les sentimens; qu'il la portoit sur son visage, qu'il la répandoit autour de lui; qu'elle lui di-

étoit toutes ses paroles, & qu'elle donnoit à ses actions je ne sçay quel agrément, & une politesse qui lui étoit naturelle & propre? Qui se presenta jamais devant lui sans être reçû avec humanité? Qui se retira jamais d'auprés de lui, sans avoir eû de sa bouche un mot obligeant? On eût dit qu'il traitoit d'égal à égal, & que c'étoit moins un Prince qui parloit qu'un ami.

Aussi personne ne connut-il mieux les devoirs d'une certaine vie civile; ni n'apprit à mieux dispenser l'honneur. Dans la plus confuse multitude rien n'échappoit à sa vûë. Ses yeux alloient découvrir les plus écartez; & il sçavoit tellement se partager lui-même, tellement donner à chacun son attention, que chacun selon les états & les qualitez differentes, se croyoit tiré de la foule & distingué. A quoi manquoit-il à l'égard des Etrangers? Quels ménagemens & quelles complaisances, pour leur faciliter l'accés dans ses Maisons, & pour leur en laisser l'entrée libre? Remarquoit-il que sa presence les empêchoit de satisfaire leur curiosité, il se déroboit à propos, & disparoissoit. Estoient-ils d'un rang à l'approcher de plus prés? Falloit-il, ou qu'il s'expliquât à eux, ou qu'il les écoutât? Il les écoutoit, il s'expliquoit, mais avec des marques de bienveillance, qui passoient toute leur attente. Il les connoissoit, ce semble, sans les connoître. Sa vivacité, son esprit lui fournissoit mille tours insinuans. Il leur servoit quelquefois de guide dans ces superbes édifices, dont ils venoient admirer les merveilles, & où paroît tout son goût pour les Arts, & sa magnificence Royale. Toûjours gagnant, toûjours bon, il les renvoyoit tellement épris de lui-même, qu'ils perdoient le souvenir de tout ce qui leur avoit frappé la vûë dans les plus riches & les plus agréables Palais, pour ne penser qu'au Prince qui les habitoit.

Qu'étoit-il pour sa Patrie, & pour un Royaume au milieu duquel Dieu l'avoit fait naître? Y a t-il un François qui n'ait pas ressenti sa perte; & dans ce vaste Empire, où sa memoire n'est-elle pas en benediction? Les Villes, les Provinces entieres la conservent & la conserveront. Elles l'ont vû paroître pour leur défense, & dans leurs plaines, & dans l'enceinte de leurs murailles. Toute la Bretagne le reçût comme un Ange tutelaire, & l'on admira presque également, & le zele de la Nation pour le Prince, & les soins du Prince pour la Nation. Il faudroit parcourir toutes les conditions jusques aux moins relevées. Il eut pour la Noblesse toute l'estime & tous les égards qu'elle merite par son rang. Il ne la confondit jamais avec la fortune; & sous

une apparence simple & sans faste, il démêla le vrai lustre de l'origine, du faux brillant de l'opulence. Les Soldats se souviennent de ces revûës, où ils venoient autant recueïllir ses liberalitez, que lui rendre compte de la disposition où ils se trouvoient. Tout les consoloit, à le voir; tout les animoit. C'étoient pour eux des jours d'abondance; & ces jours fortunez, en les remettant des fatigues passées, les disposoient à de nouvelles. Mille exemples ont fait voir, quelle étoit, ne disons pas son affection, mais sa tendresse pour les peuples. Ils l'ont regretté comme un Pere. Ils ont demandé, comme tout Israël le demanda dans un semblable sujet, par quelle destinée leur avoit été enlevé ce Prince, qui tant de fois fit de la cause publique sa propre cause; & qui en tant d'autres occasions particulieres & moins connuës, défendit leurs interêts, sans nul interêt pour lui-même, que le plaisir de sauver l'innocent, & d'assister le foible?

Qu'il me soit permis en particulier, Messieurs, de parler au nom d'une Compagnie qu'il a honorée de sa protection. Elle voudroit que les témoignages de sa reconnoissance pussent répondre à ses sentimens: mais ce qu'elle ne peut lui rendre devant les hommes, elle tâche à le lui rendre devant Dieu. Elle sçait de quel poids étoit, & pour sa consolation, & pour son secours, un Prince également disposé en toutes conjonctures, à l'aider de son conseil, & à l'appuyer de son pouvoir. Que les tems ne fussent pas toûjours les mêmes pour elle, dans les divers tems elle trouva toûjours le même soûtien. C'est ce qui lui fait redoubler ses prieres: mais helas! ses prieres mêmes, le deüil de ces Autels, ces chants lugubres la font souvenir que ce puissant Protecteur n'est plus. Il vit au moins dans les cœurs, il y vivra; & sur ces monumens secrets, malgré la durée des tems, demeurera gravé, en des caracteres invisibles, un Nom si heureux pour nous & si venerable.

R'ouvrirai-je encore de nouvelles playes? Parlerai-je de ceux que des rapports plus étroits attacherent à ce Prince, ou comme des subalternes à leur Seigneur, ou comme des domestiques à leur Maître? Mais leurs larmes n'ont-elles pas assez parlé? Le monde est plein de ces maîtres rigides & austeres, qui font de leur service un esclavage: insensibles & durs, qui ne sont touchez que d'eux-mêmes: difficiles & chagrins, que tout offense, & qui ne pardonnent rien: coleres & brusques, dont il faut essuyer les éclats, & supporter les violences: inconstans & legers, que l'humeur gouverne, & qui ne gouvernent les autres que par humeur

avares & injustes, à qui rien ne coûte pour commander, & à qui tout coûte pour récompenser. On les sert par necessité, & on les perd sans regret. Mais on aime un maître facile & condescendant, qui par de sages mesures sçait adoucir le joug à ceux qui le portent : tendre & compatissant, qui se fait une étude de connoître, de soulager ceux qui le servent, & qui se souvient qu'ils lui appartiennent en le servant : indulgent & charitable, qui dissimule, qui excuse, sans toutefois entretenir la négligence, ni la flatter : patient & moderé, à qui jamais il n'échappe de ces termes fâcheux, qui jettent l'amertume dans l'ame, ni de ces saillies impetueuses qui déconcertent & qui troublent : par tout égal à lui-même ; donnant ses ordres, moins en ordonnant, qu'en avertissant, en engageant, & même en priant : toûjours genereux & liberal, tenant compte de tout ce qu'on fait pour lui, & ne comptant pour rien tout le bien qu'il fait. Suivez, MESSIEURS, les premieres vûës. Appliquez vous-mêmes ces traits. Vous l'avez connû ce Maître, non moins aimé que réveré. Vous l'avez vû ; & ceux que le Ciel soûmit à une si aimable domination, & qui ne le voyent plus, ne cesseroient jamais de le rechercher, si dans le Fils ils n'avoient pas retrouvé tout le Pere.

J'avance toûjours, MESSIEURS. Mais m'appartient-il de passer jusques au milieu de cette illustre Famille, dont il fut, & le plus bel ornement, & les plus cheres délices, & l'auguste Chef ? Là quel éclat ! quelle majesté ! Et d'un coup d'œil que je découvre de grandeurs ! Une premiere épouse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, l'agrément & le lien de deux Royaumes. De cette premiere alliance, deux Princesses : celle-là destinée à tant de Couronnes réunies dans une seule ; & à un Trône, où elle réunit encore plus glorieusement elle-même les éminentes qualitez d'une Reine. Celle-ci réservée à la Savoye, pour y porter toutes les vertus chrétiennes d'un Royaume tres-Chrétien ; & pour en être par les dons de la grace, par ceux de la nature, & l'édification, & l'admiration.

Une seconde Epouse ELISABETH CHARLOTTE DE BAVIERE, Princesse Electorale Palatine, exemple vivant de cette Femme forte, dont le Sage s'est contenté de nous tracer le modele : de cette femme héroïque, & au dessus de son sexe ; plus élevée par elle-même que par un des plus hauts rangs & une des plus glorieuses naissances ; également propre, & aux grands soins par la force de son esprit, & aux plus communs par l'étenduë de ses lumieres ; également reguliere dans la pratique des devoirs de

la Religion ; vigilante dans la conduite & l'ordre de sa Maison ; officieuse & prévenante dans l'usage ordinaire de la vie, & en particulier à l'égard des affligez : en un mot, digne d'un Epoux si digne d'Elle.

De là un Fils, un Prince, un Duc d'Orleans, qui dés le premier âge semble devancer l'âge même le plus consommé. Qui déja montre dans ses sentimens une grandeur d'ame, dans ses vûës une penetration, dans ses connoissances une érudition, dans ses conseils une solidité, dans ses décisions, dans ses paroles une justesse, dans son courage une bravoure, dans toute sa personne une grace, un air de Noblesse, un merite qui prévient de bien loin les années, & qui ne laisseroit rien à attendre dans l'avenir, si ce n'étoit pas le caractere des vraies vertus de croître toujours à mesure que le tems les developpe. Il paroît à nos yeux comme cet Astre, qui dés son lever éclaire le monde. Où voit-on dans la guerre une valeur plus assurée & plus ferme, plus ardente tout ensemble & plus mesurée ? Cet exercice déja si noble, il l'a ennobli de son sang ; & reste-il une goutte de ce même sang, qu'il ne voulût répandre pour son Roi ? Où se rencontre-il plus d'habileté dans les affaires, soit pour les approfondir, soit pour les manier ? Qu'y a-t il dans ces sciences les plus sublimes de si obscur & de si caché, qu'il n'ait pas découvert, ou qu'il ne soit pas en état de découvrir ? Et que ne nous promet point de la part de Dieu cette favorable disposition envers les pauvres, à quoi le Ciel a attaché toutes ses benedictions.

De la même source une Princesse en qui la Lorraine a trouvé une de ses grandes Alliances, qui depuis tant de siecles l'ont unie aux premieres Maisons de l'Europe. Jamais cœurs furent-ils mieux assortis, & jamais cœurs aussi furent-ils plus fortement, & pour m'exprimer de la sorte, plus tendrement attachez l'un à l'autre, que celui d'une Princesse si recommandable & si connuë par sa sagesse, par sa bonté, par sa pieté, par toutes les qualitez du corps & de l'ame : & celui d'un Prince, qui sçait si bien tout à la fois ; & soutenir par lui-même la grandeur de son Auguste Maison, & estimer dans l'Epouse que nôtre génereux Monarque lui a donnée, un des plus riches présens que la France eût à lui faire.

Tout ceci, Messieurs, je le réduits à mon sujet. Tant de vertus que MONSIEUR appercevoit auprés de lui, & qu'il eut si long-tems devant les yeux, exciterent toute sa tendresse. Quel soin prit-il de les cultiver, de les faire croître, de les conduire à

toute

toute leur perfection ? Quelle union, quelle paix entre le Chef d'une si glorieuse Famille, & les membres qui la composoient ? Le tems, les lieux ont pû les separer. Ils ont été demandez & envoyez pour gouverner les Etats. Mais rien n'a pû rompre le nœud, qui unissoit les cœurs. Le Pere mourant n'a pas oublié une Posterité si chere. Tous ont eu des témoignages de son souvenir; mais ces témoignages ont été pour eux en même-tems, & le sujet de leur consolation, & le sujet de leurs regrets. Ne les réveillons pas ces tristes regrets; mais apprenez encore comment nôtre Prince a eu toute la pieté d'un Chrétien, sur tout dans l'état d'une ferveur plus animée que jamais aux approches d'une mort également prévûë & subite. C'est la troisiéme partie.

CRaignez Dieu, & respectez sa Loi; c'est en cela que consiste tout l'homme. L'Esprit de verité l'a dit, MESSIEURS: sa parole est un oracle; & quoi qu'en pense le monde, nous n'avons point d'autre regle à suivre, ni d'autre maître à écouter. Puissance humaine, grands appanages, titres pompeux: ce n'est point là l'homme; ce n'en est que l'apparence & le masque. Le jour vient, le jour du Seigneur, qui dissipe ces fausses lueurs: ou, si vous voulez, la nuit vient, cette sombre nuit, qui ensevelit dans ses ombres l'orgueil mondain, & qui lui ôte ce visage trompeur dont les sens étoient frappez. Qu'est-ce que l'homme alors, & le plus grand homme, s'il n'a pas craint Dieu ? Sa memoire, selon l'expression du Prophete, va se perdre dans une terre d'oubli. Un peu de poussiere & de cendre, voilà ce qui reste sous le marbre qui le couvre. Et l'ame séparée de son autheur, qu'elle reconnoît trop tard, & qui commence à ne la plus connoître, en le perdant, perd tout, & est elle-même perduë. En verité, MESSIEURS, est-ce là l'homme ? III. PARTIE.

Si je n'avois point d'autre sujet de cet Eloge, je ne serois pas monté dans la Chaire sainte, pour loüer en profane, ce que je dois condamner en Chrétien. Je ne viendrois pas au milieu des redoutables Mysteres de la Religion, consacrer ce que la Religion réprouve. Je laisserois les Ministres de l'Eglise offrir le Sang de l'Agneau au Dieu des Misericordes; peut être témoin d'une penitence secrette, que la grace auroit operée dans le cœur, & à qui le tems auroit manqué pour se déclarer: mais du reste je tremblerois à la vûë du Dieu des vengeances & de ses jugemens terribles. Je plaindrois le sort éternel d'un Prince, dont la vie ne me presenteroit que des grandeurs périssables, ou que des vertus au

moins naturelles. Je verserois des pleurs sur son Tombeau ; & cette douleur sans consolation, n'en seroit que plus amere.

Mais heureux l'homme qui s'est souvenu de Dieu ; qui l'a invoqué avec confiance, en retournant à lui ; & en le servant avec crainte ; qui dans les jours de sa plus haute élevation, n'a point oublié sa condition mortelle ; & que sa derniere heure n'a point surpris, parce qu'il l'attendoit desormais à toutes les heures. Il a eu dans les lumieres de la Foi une ressource contre les illusions du siécle. Il s'en est servi, il les a suivies ces divines lumieres ; & dans cet exemple je donne à tous les états de la vie de quoi s'instruire ; ou s'ils ne s'instruisent pas, de quoi se confondre. Je viens en presence de l'Autel raconter les miracles du Dieu qui y repose. Je n'ai plus de peine à parler devant Jesus-Christ humilié d'un Grand du monde ; parce que cette grandeur détrompée & revenuë du monde même, ne sert qu'à rendre l'humilité de Jesus-Christ plus venerable. Je reprends toûjours, & je redis avec l'Ecclesiaste, que le fondement & que le comble de la sagesse est la crainte de Dieu : *Deum time, & mandata ejus observa. Hoc est enim omnis homo.* Eccles. c. 12.

Tel fut, Messieurs, le saint heritage que reçut en naissant cet illustre Mort pour qui nous prions. Descendu de tant de Rois, s'il ne fut pas heritier de leur Couronne, il fut heritier de leur Foi. Dans un âge fléxible & tendre, il en ressentit les premieres impressions, il s'y laissa conduire, & déja la foiblesse de l'enfance se trouva propre aux exercices de la pieté. Sous les yeux, & par les soins d'une mere chargée du gouvernement de l'Etat, & dépositaire de l'authorité souveraine, mais plus fidele encore & plus zelée servante de Dieu, il apprit les élemens du Salut. Il écouta ses leçons, il l'entendit parler : mais sur tout il la vit agir ; & pour profiter de ses enseignemens, il n'eut qu'à l'étudier elle-même, & à l'imiter. Au milieu des affaires publiques, la sage Princesse n'oublioit pas l'unique chose necessaire. Comme la pieuse Esther, elle avoit ses jours, & se dérobant à la multitude, elle alloit parmi de saintes Vierges se recueillir devant le Seigneur, ou aux pieds du Seigneur répandre son ame, & se remettre dans le repos de la solitude des embarras de la Cour. Là ; sous ses auspices, venoit se ranger le Prince docile, & presenter lui-même ses vœux ; il élevoit ses mains innocentes vers le Ciel ; il secondoit les desirs d'une Reine qui ne desiroit rien plus ardemment que de le consacrer à Dieu. Il s'enrichissoit des tresors de grace, dont sont remplies ces retraites de la sainteté chré-

tienne. Il a voulu que ſon cœur y reposât aprés la mort, & qu'il y reportât les premiers ſentimens qu'il y avoit puiſez.

Quand ce fonds de Religion eſt bien établi dans une ame, il eſt difficile de l'y détruire. On n'en a pas toûjours toutes les œuvres, mais au moins on en a le principe. Il vient des tems, où le monde ſe preſente ſous une image ſi flatteuſe, que le charme entraîne. Helas! Messieurs, ne l'éprouvez-vous pas tous les jours? Ne ſçavez-vous pas combien le monde eſt dangereux pour vous-mêmes? Jugez combien il l'eſt pour les Princes. Cependant au milieu des nuages les plus ſombres, le Soleil répand toûjours une certaine lumiere, qui fait ſentir ſa preſence: & la Foi parmi le trouble & les enchantemens du monde, ſe fait toûjours reconnoître à certains traits. Si elle n'a pas toute ſon action, elle agit neanmoins. Si elle ne ſe montre pas toute entiere, elle ſe fait entrevoir. Elle rentre peu à peu dans tous ſes droits; elle ſe remet: le moment arrive, ce moment marqué dans le Ciel: elle ſe déploye tout de nouveau; elle reprend l'ouvrage qu'elle avoit ébauché, & lui donne toute ſa perfection.

Je m'explique, Messieurs. Jamais dans l'âge même de la vie le moins appliqué aux devoirs du Chriſtianiſme, ou diſtraction, ou affaire, empêcha-t-elle ce Prince Chrétien d'aſſiſter au Myſtere de nos Autels: ſçachant toûjours ménager l'heure du Seigneur, & donnant chaque jour ce témoignage public de ſa Religion. Jamais dans les tems mêmes qu'un eſprit agiſſant & vif eſt moins en état de s'aſſujettir & de ſe contraindre, laiſſa-t-il le jour s'ouvrir, le laiſſa-t-il ſe fermer, ſans offrir au Maître qu'il adoroit, l'hommage de ſa priere: apprenant de ceux que des raiſons humaines rendoient ſi aſſidus auprés de ſa perſonne, avec quelle aſſiduité il devoit faire lui-même ſa cour à Dieu? Une occaſion imprevûë, une marche précipitée pouvoit bien ſuſpendre par neceſſité, l'ordre qu'il s'étoit preſcrit par pieté: mais un tems compenſoit l'autre; & ſe renfermant dans lui-même, impoſant ſilence à une nombreuſe ſuite, marchant devant Dieu; ce qu'il n'avoit pû faire au pied de l'Autel, il le faiſoit, ſi je puis ainſi parler, à l'oratoire de ſon cœur. Jamais à ces Fêtes ſolemnelles où l'Egliſe appelle ſes enfans, & où tout le troupeau ſe réünit, s'abſenta-t-il de nos ſaintes Aſſemblées? Au lieu de ces livres empeſtez, où la paſſion ſe nourrit, quelle fut la plus commune nourriture de ſon Ame? Evangile de Jesus-Christ, Epîtres divines, Hiſtoires ſaintes. Non content dans le cours d'une année de ſe laver une fois aux ſources ſalutaires de la penitence,

& de satisfaire pour l'exemple au précepte, où ne portoit-il pas le conseil? veillant sur lui-même, il se rendoit compte à lui-même pour se disposer à le rendre à Dieu. Il ne regardoit pas comme un soin, ou inutile, ou peu sortable à son caractere d'y employer la plume & le papier. Il vouloit que rien n'échappât à son souvenir, afin que rien n'échappât à sa douleur; & s'appliquant à bien connoître la multitude de ses fautes pour mieux les déclarer toutes, plus il en sentoit le poids, plus il avoit souvent recours aux Ministres qui l'en pouvoient décharger.

C'est d'un Prince que je parle, Messieurs, & de quel Prince! Ce n'est pas d'un Prince aveugle & sans vûë, mais penetrant & éclairé; d'un Prince timide que de vaines terreurs effrayent, mais courageux & brave; d'un Prince affligé, mais puissant & dans l'abondance. Il ne crut pas que pour être dans la grandeur, il fût permis d'être sans Religion. Il ne pensa pas qu'aprés avoir gagné des Batailles pour la gloire d'un Roi de la Terre, ce fût une foiblesse que d'honorer & de craindre le Roi du Ciel. Il ne se persuada pas qu'en joüissant des douceurs presentes de la vie, il y eût une force d'esprit à oublier l'avenir & ses suites affreuses. Tout engagé qu'il fût au milieu du monde, sans avoir pû même encore s'en dégager, il comprit neanmoins qu'il y avoit un autre bien, plus digne de ses souhaits, & qu'il ne devoit pas négliger.

Il l'a cherché, & il estima ceux qui le cherchoient. Il récompensa la vertu: il combla de ses largesses ces lieux consacrez à la cultiver & à l'entretenir. Il établit des Instructions publiques, pour l'insinuer aux peuples, & pour leur apprendre à la pratiquer. Il la pratiqua lui-même; & les soins qu'il prit, & le zele qu'il eut pour le soulagement des pauvres de Jesus-Christ, n'en fut pas le moins solide exercice.

Que ne parlez-vous ici, Familles qu'il a relevées, ou soutenuës! Que ne vous faites-vous entendre, malades qu'il a retirez en de secourables aziles! mais vous parlez pour lui devant Dieu: c'est l'unique témoignage qu'il attendoit. Cependant les monumens de sa charité subsistent; & si la mort nous l'a ravi, les Eglises enrichies, les Hôpitaux fondez joüissent encore & joüiront long tems de ses dons.

Le beau spectacle, quand dans les campagnes & sur sa route, accueilli d'une troupe de pauvres, & les recevant lui-même avec l'accueil le plus favorable, il faisoit pleuvoir sur eux ses bienfaits, & leur laissoit la serenité & le calme, en leur laissant de

quoi fournir à leur subsistance ! Quand une ardeur empressée leur faisant franchir les bornes pour penetrer jusques à lui, il défendoit qu'on les écartât, ne croyant pas, ainsi qu'il s'en expliquoit, avoir des gardes plus sûrs, & en qui il dût plus se confier. Quand les voyant à ses genoux prosternez & supplians, il leur tendoit la main, leur prêtoit l'oreille, leur ouvroit son cœur, & les engageoit à s'ouvrir eux-mêmes avec respect & avec ingénuité.

Il étoit juste que la parole de Dieu s'accomplît sur lui. Ce qu'il a donné à Dieu, Dieu, selon la promesse qu'il en a faite, le lui a rendu : *Beatus vir qui timet Dominum.* Ce seroit peu que des récompenses temporelles. La Foi réveillée par la grace, cette Foi victorieuse dans l'ame, tandis que le corps commençoit à s'affoiblir & à tendre vers sa fin : cette Foi plus éclairée & plus vive jusques dans le sein même de la mort, lui a fait porter ses vûës au-delà des siécles ; & sur le point de ceder à la Loi commune, & au poids de la misere humaine, il a senti qu'il pouvoit tout esperer de la misericorde du Seigneur. *Paratum cor ejus sperare in Domino.*

Psal. 111.

Ibid.

Ici, MESSIEURS, quelles idées ! quels sentimens ! Esperance, & frayeur chrétienne. Oublions une douleur toûjours juste, mais au fonds inutile. Ce n'est point-là que des Chrétiens doivent s'en tenir. Que les infideles, dit l'Apôtre, dont toutes les vûës sont renfermées dans les bornes étroites de la vie, & qui n'attendent rien au delà, se contentent de regretter leurs morts, & d'en arroser les cendres de leurs larmes. Nous allons plus loin. Nous sçavons à quel avenir nous sommes appellez ; & c'est sur cet avenir que nous tournons toutes nos réflexions. Esperance, pour qui ? pour un Prince sur qui le Ciel a répandu toute sa grace, & qui en a sçû profiter : sa mort a été prévûë. Frayeur, pour qui ? pour nous-mêmes, qui sans nous disposer comme lui, pouvons comme lui neanmoins & à chaque instant être enlevez par un coup subit : sa mort a été prompte. Quand je pense que ç'a été une mort prévûë, je leve les mains vers vous, Seigneur, & je reconnois avec le Prophete que vous êtes un Dieu de Salut. Quand je pense que ç'a été une mort prompte, je tremble pour vous, mes Freres, & pour moi. Toûjours occupez du present, peut-être touchons-nous au terme qui le doit finir, & sur cela quelles mesures ?

1. Thessal. c. 4.

C'étoit-là, c'étoit aux approches de ce moment si court en lui-même, mais éternel & si terrible dans ses consequences, que la

misericorde divine attendoit nôtre Prince. Elle a menagé l'heure ; & ce Dieu pour lui si bon, lui dira éternellement ce qu'il
Isai. c. 49. disoit à son peuple cheri : *Je vous ai écouté au tems favorable. Je vous ai secouru au jour du Salut.*

Hé ! quel étoit-il ce tems favorable ? Ne pensez pas ici, MESSIEURS, que ce soit l'art qui déguise, ni l'éloquence qui exaggere : c'est la verité qui s'explique. C'étoit ce tems d'indulgence & de rémission, où purifié plus d'une fois au saint Tribunal, & voulant satisfaire pour des offenses bornées aprés tout & finies dans leur nombre, il puisoit dans les tresors de l'Eglise des mérites infinis. C'étoit ce tems de dégoût pour tout ce qui passe, où le charme de la bagatelle rompu, le monde expiroit chaque jour dans son cœur, & chaque jour il mouroit lui-même au monde. C'étoit ce tems de retraite & d'une tristesse selon Dieu, où portant au fonds de son ame une réponse de mort, il addressoit toutes ses vûës vers la celeste demeure, à mesure qu'il sentoit cette demeure terrestre se détruire. C'étoit ce tems de réflexion, où le livre à la main, don précieux d'un Roi d'autant plus grand par sa Religion qu'il a sacrifié à sa Religion sa Couronne, il méditoit les fins dernieres, & apprenoit l'art de bien mourir. C'étoit ce tems d'examen, où le soir, avant le repos de la nuit, aprés avoir satisfait à l'édification publique, seul au pied de l'Autel, il rappelloit tous les momens de la journée, & les pesoit dans la balance. C'étoit ce tems de repentir, où le cœur plongé dans l'amertume, il repassoit ses années, il se confondoit devant Dieu, & le touchoit par ses larmes. C'étoit ce temps de priere, où il employoit les trois, les quatre heures à faire des vœux au Ciel, & à lui offrir un sacrifice de loüanges. C'étoit ce tems d'une sage vigilance, où tout vivant encore, il se mettoit en esprit au lit de la mort, & dictoit ses dernieres volontez : où par d'utiles épargnes, par de plus abondantes aumônes, il travailloit à s'acquiter pleinement, & auprés des hommes, & auprés de Dieu. Je demande à ces libertins qui ne choisissent dans la vie des Grands que ce qui peut avec quelque apparence les authoriser, qu'ils ayent au moins assez de bonne foi, pour reconnoître aussi ce qui doit les détromper & les corriger.

Quel étoit-il ce jour du Salut ? Sera-ce présumer des misericordes divines, si je dis, que ça été ce jour, le terme pour lui de tous les jours, où frappé du coup mortel, tombé entre les bras d'une famille éplorée, d'un fils étonné, d'une épouse attendrie & désolée, cité au jugement de Dieu, & le Ministre de Jesus-Christ à

ses côtez, il recuëilloit un reste de vie, pour faire lire dans ses yeux, pour faire entendre par les accents entrecoupez d'une voix mourante, les secrets sentimens de sa penitence ? Mais quoy ? Y a-t-il donc quelque fonds à faire sur les foibles efforts d'un mourant ? Ne dit-on pas que ce sont des signes équivoques, des apparences trompeuses, sur lesquelles on ne peut compter ? Ouy, MESSIEURS, apparences trompeuses, signes équivoques pour vous, parce que vous attendez que la mort vienne pour penser à mourir. Elle vient : comme un orage qui creve, selon la figure du Saint Esprit, elle fond sur un pecheur. Mouvemens empressez autour de lui. Quelques gestes de la main, quelques paroles à demi formées, & qui demeurent sur des lévres où la mort est peinte ; quelques regards que jettent des yeux égarez & presque éteints, voilà toute la ressource d'une ame surprise & troublée. Comptez sur un fond si incertain ; pour nous, nous en sommes saisis d'horreur. *Prov. c. 1.*

Mais, mon Dieu, vous écoutiez un Prince qui vous avoit écouté. Le cœur vous disoit ce que la langue ne pouvoit prononcer. C'étoit un penitent qui vous reclamoit ; non pas penitent d'une heure, ni d'un jour, mais préparé par vôtre grace, & par les œuvres qui en furent les fruits. Il étoit de vôtre providence d'achever en lui & avec lui, ce qu'il avoit commencé avec vous & par vous. Vous l'aidiez, Seigneur ; vous souteniez cette ame qui vous étoit chere ; qui avoit cru en vous, qui avoit esperé en vous, & qui y esperoit encore ; qui s'étoit tournée vers vous, & qui dans ce dernier combat, fragile creature, cherchoit en s'élevant à son Createur, un secours qu'elle ne pouvoit attendre que de vous.

Nous ne nous flattons pas aprés tout, mon Dieu, qu'il ne soit point redevable à vôtre Justice ; mais quelles taches ne peut point laver le Sang de vôtre Fils, tant de fois presenté pour lui & sur tant d'Autels ? Vous agréérez, Seigneur, ce sacrifice, cette hostie pure & innocente que nous vous offrons. Vous écouterez les vœux de vos Ministres, ceux de vôtre peuple. Jamais vœux ne furent plus ardens ; & pour un tel Prince, c'est de tout le cœur qu'ils sont formez.

Cependant, Chrétiens, pensons à nous-mêmes en pensant au Prince pour qui nous nous prosternons devant Dieu. Meditons ces deux paroles : Que les Princes meurent aussi bien que les autres hommes : *sicut homines moriemini* ; & que les autres hommes meurent aussi bien que les Princes : *sicut unus de Principibus cadetis.* Souvenons-nous que les Princes aprés leur mort ont besoin *Psal. 81.* *Ibid.*

comme nous d'intercesseurs auprés de Dieu ; & que cette necessité de prier pour eux, nous avertit que ce ne sont point les qualitez humaines qui nous distinguent au Tribunal de ce souverain Juge, mais nôtre penitence & nos œuvres. Pratiquons-les dans le tems ces saintes œuvres pour les retrouver dans l'éternité.

Fin du second Livre.



LIVRE TROISIÉME.

HARANGUES

DU GENRE DELIBERATIF.

Nous ne parlerons pas de l'importance des Déliberations. Nous l'avons assez fait connoitre dans le premier Livre. Nous dirons seulement que les Harangues du Genre Déliberatif doivent avoir plus de solidité que de brillant. Aussi donnerons-nous des Exemples, où des faits rapportez sans ornement, prouveront mieux que ne pourroit persuader la beauté des expressions, ni l'éclat des Figures.

DISCOURS.

POUR PORTER LA REINE MERE DU ROY *à donner la Paix à toute l'Europe au commencement de sa Régence.*

NOus ne desesperons plus du salut de nôtre Etat, nous ne croyons plus que les maux de nôtre siécle soient incurables. Le premier jour de la Régence de Vôtre Majesté nous apprend un avenir heureux ; & si le Peuple Chrétien châtié si long-tems & si exemplairement par la Justice du Ciel, doit enfin avoir sa grace de Dieu irrité, vrai-semblablement il la recevra par des mains si pures & si innocentes que les vôtres. Balzac.

La plûpart des Princes se prennent pour celui qui les a faits, & rapportent à leur bonne conduite la bonne fortune de leurs Etats. Ils pensent être la cause, & ne sont que les moyens, & encore des moyens si foibles, que Dieu s'en sert par bienséance plus que par necessité, pouvant, s'il vouloit, gouverner le Monde sans Empereurs, sans Rois, & sans République.

Vôtre Majesté, MADAME, est tres-éloignée des sentimens des

Princes ſuperbes : Elle a en horreur la memoire de ces Serviteurs qui ont excité la jalouſie de leur Maître, ayant voulu uſurper ſa gloire ; elle ſe proſterne au pied des Autels ſur leſquels ils ont monté : & nous ne craignons point de l'offenſer quand nous lui diſons qu'elle n'eſt pas aſſez puiſſante pour donner la Paix à la Chrétienté ; mais qu'elle eſt aſſez bonne pour l'obtenir du Dieu des Chrétiens : que ce ne ſera pas de ſon Trône, & en commandant qu'elle fera pleuvoir cette benediction ſur la Terre, mais que ce ſera dans ſon Oratoire, & en priant qu'elle l'attirera d'une Region plus élevée.

Cependant, MADAME, le monde inférieur ſe promet tout le reſte de vôtre ſage conduite, & la regarde comme celle qui a été choiſie pour contribuër à l'œuvre du Ciel ; il croit être aſſuré de tout le bien qui eſt en vôtre puiſſance, & qui ſe peut faire humainement par la voye naturelle de la vertu ; où la réformation des deſordres eſt une affaire impoſſible, ou ce ſera vous qui terminerez cette affaire ; ou nôtre miſere doit être éternelle, ou vous la devez finir.

Ce qui a pû être donné dans un tems ſi pauvre & ſi ſterile que celui-ci, la France l'a déja reçû ; elle a été plainte, elle ſera une autrefois ſoulagée. Pour le moins, MADAME, de vôtre grace, elle a des penſées moins funeſtes, moins triſtes qu'elle n'avoit. Elle eſt capable de conſolation, elle eſpere, elle attend, elle joüit en eſprit du bienheureux avenir, dont la promeſſe lui fut faite, & l'image lui fut montrée lorſque Vôtre Majeſté fut au Parlement.

Que ne fit point ce premier rayon de vôtre Régence, il fit refleurir ce qu'il y avoit de plus languiſſant & de plus ſec dans l'ame de vos Sujets. Il perça ce long eſpace de terre qui nous ſepare du ſiége de vôtre Empire, & vint éclairer juſqu'à l'obſcurité de nos ombres & de nos cavernes ; il entra même dans les lieux de douleur & de deſeſpoir, & fut cauſe du bon intervalle qui arrêta la vie ſur les lévres de ceux qui mouroient.

Aprés une ſi ſalutaire apparition nous ne vîmes plus de ſuites dans nôtre perte, nous pleurâmes un grand Roi, mais nous ne trouvâmes point à dire à ſon gouvernement. Le Soleil ne ſe coucha que pour ſe lever, les fantômes du raiſonnement humain diſparurent, & la fauſſe prudence ſe cacha, les cœurs éfrayez oſerent ſe raſſûrer, le Peuple commença à prendre courage, je parle, MADAME, du courage que vous lui donnâtes.

Sans doute le progrés répondra au commencement, la lu-

miere nous amenera la chaleur, les esperances meuriront, & le courage deviendra force ; mais on va par degrez & par âges à la perfection de la chose. La maturité des chôses a besoin de la patience des hommes, & le rétablissement de tant de pieces renversées n'est pas l'ouvrage d'un jour, ni le coup d'essai d'un Artisan. Que sert-il de le dissimuler ? la felicité publique est encore l'objet de nos vœux & de nos soûpirs : elle n'est pas encore arrivée, on ne passe pas si vîte d'un contraire à l'autre ; mais elle doit arriver, mais elle ne sera pas long-tems à venir, ou toutes les belles apparences sont menteuses, & tous les bons présages sont faux. Nos bons présages, MADAME, nous les prenons de vos bonnes intentions, dans lesquelles il n'y a point de si malicieux aveugle qui ne voye une proche disposition à un meilleur tems, & le dessein formé de nôtre salut, intentions ardentes & laborieuses qui veillent & agissent sans cesse, non pas oisives & immobiles qui ne font que songer & que souhaiter.

Le doux changement, MADAME, à des yeux lassez de spectacles hideux & terribles, de considerer aujourd'hui ces présages & ces signes favorables ! Ils promettent aprés tant d'autres signes qui ont menacé, ils consolent les ames qui ne sont pas encore assez hardies pour se réjoüir, ils annoncent à la Chrétienté le repos, la sûreté, l'abondance, les biens qu'elle envie à l'Empire du Turc & aux Royaumes Barbares.

Ces signes n'ont rien de commun avec la superstition Payenne, ne se lisent point dans les étoilles, ne se foüillent point dans les entrailles des bêtes, ne sortent point du bec d'un oyseau qui a parlé & qui a dit, *Tout ira bien* : Ils sont épurez de la vanité des Fables, des faux serments de la Grece, de la fausseté, de la flaterie ; ils paroissent & nous les remarquons, MADAME, dans la vie Religieuse de Vôtre Majesté, dans ses continuelles dévotions qui ne sont pas seulement en veneration aux Peuples qui pourroient nous faire la guerre, mais qui solicitent & qui pressent pour nous l'Auteur de la paix & le Bienfaicteur des Souverains. Il n'y a point de signes plus visibles & plus éclatans, plus certains & plus infaillibles que ceux-là, au moins il n'y en a point de plus raisonnables ni de plus justes, puisqu'ils meritent la chose qu'ils signifient & qu'ils la procurent en la marquant.

Dieu nous permet, MADAME, de deviner de la sorte, il approuve & ratifie cette espece de devination ; & s'il ne se fâche pas d'être bien & fidelement servi, c'est un inconvenient qu'il ne faut pas craindre, si la pureté des mœurs & l'innocence de l'ame

ne lui déplaisent pas ; si les sacrifices du cœur des Princes, & les Majestez humiliées devant la sienne ne lui sont pas desagreables, il ne vous refusera pas une grace que vous lui demandez si pieusement & avec de si dignes & de si efficaces préparations.

Mais de plus, MADAME, conteroit-il pour rien ces bontez versées à pleines mains, cette justice diligente & liberale qui a fait raison à tant de personnes interessées, qui a reconcilié tant de particuliers avec l'Etat ? Ces tresors de misericorde & de clemence, par l'ouverture desquels Vôtre Majesté a signalé l'entrée de son administration, de si grandes avances de charité, je dis de charité héroïque, ne seroient-elles point considerées par celui qui paye un verre d'eau de la derniere felicité & à qui les hommes prêtent à usure tout le bien qu'ils font ?

Seroit-ce en vain, MADAME, qu'aprés avoir pris soin des innocens affligez, vous n'auriez point voulu chercher de coupables dans la memoire du siécle passé ? Seroit-ce en vain que vous auriez pû dire ces paroles que Rome a lûës autrefois avec des larmes de joye, & que l'Histoire a gravées en lettres d'or, qu'on épargne les vies les moins précieuses ; qu'on ménage le bon & le mauvais sang, que les prisonniers ayent la liberté, que ceux qui sont fugitifs reviennent ; & plût à Dieu pouvoir faire revivre ceux qui sont morts !

Non, MADAME, il n'est pas à croire que tant de merite soit perdu pour nous, & qu'une telle bonté n'ait point de credit en l'autre monde, puisque c'est le monde juste & reconnoissant. Il n'y a point d'apparence qu'un autre Ange que vous nous apporte ce que Dieu nous doit envoyer, & que ce ne soit pas la personne la plus voisine du Ciel, tant par sa pieté que par sa puissance, qui soit la médiatrice si desirée entre le Ciel & la Terre, pour l'œuvre qui doit embellir & suivre la Paix & à quoi le Ciel entend que vous travailliez : les mêmes présages & les mêmes apparences nous en répondent ; l'inclination bienfaisante de Vôtre Majesté, n'est pas une fougue de vertu qui produit des actions aveugles & fortuites. Vous êtes bonne, MADAME, & avez dessein de l'être par tout & toûjours ; le débordement de graces que nous avons vû couler d'une source qui jette beaucoup & qui ne tarit jamais : il y en a pour les Nations & pour les siécles, la posterité en puisera aussi-bien que nous, & vous obligerez le public aprés avoir obligé les particuliers.

Vous ne vous contenterez pas, MADAME, d'avoir rompu les chaînes de quelques-uns de vos Sujets, & d'avoir rendu à quel-

ques autres leur païs, leur fortune & leur honneur ; il faut délivrer de plus grands captifs & sauver de plus nobles malheureux, il faut que les Rois & les Etats soient vos affranchis & vos creatures ; il faut que toute l'Europe se sente de vôtre protection, & vous préfererez, je m'assûre, le nom de Mere de la Patrie à celui de Mere des Armées.

Ce dernier nom me semble avoir quelque chose de farouche & être peu convenable à un sexe, dans lequel les Amazônes sont considerées par la morale comme des monstres de la police ; l'autre nom, MADAME, est plus digne de l'ambition de Vôtre Majesté, & s'accorde mieux avec la modestie d'une bonne Reine.

La Femme d'Auguste neanmoins la sage & vertueuse Livie a pris l'un & l'autre nom, ou pour mieux parler, elle les a reçûs tous deux de la faveur de son siécle ; il se voit même encore aujourd'hui des Médailles d'argent avec des figures qui disent quelque chose de plus, & qui l'appellent la Mere du Monde, la Mere, dis-je, qui a porté le Monde dans ses entrailles, & de laquelle il est né, car la force du mot des Medailles va jusques-là.

Ce beau Nom ne vous fait-il point d'envie ? Ne voudriez-vous point disputer de la gloire de la bonté avec la Femme d'Auguste ? Vous pouvez être, MADAME, encore mieux qu'elle la Mere du Monde, si vous voulez être sa tutrice, & si vous l'adoptez par vos bienfaits : Il semble que vous soyez prédestinée pour cela & le monde s'y attend, mais particulierement la plus noble partie de ce monde. Vôtre chere France, MADAME, qui toute victorieuse qu'elle est, n'est pas moins lasse que glorieuse de ses victoires, s'affoiblit & s'épuise par les grands efforts & par la continuelle action ; elle a meilleure mine qu'elle n'a bonne santé.

Vous la soûtiendrez, MADAME, vous la fortifierez ; personne n'en doute, vous la recevrez entre vos bras, vous la mettrez dans vôtre sein, chacun se le promet ; & certes en l'état où elle est, débile & abbatuë à l'extrémité, elle ne doit pas être seulement aimée, elle doit être aimée avec indulgence ; elle ne demande pas vôtre simple protection, elle a besoin encore de vos caresses.

Il y a un certain amour de pitié qui commence par la douleur & qui s'allume des larmes & des maux d'autrui ; mais quand les maux nous touchent de prés, & qu'en un même sujet nous rencontrons ce qui souffre & ce qui est à nous, la nature se

sentant alors frappée par un second coup, redouble sa chaleur avec sa passion, & d'ordinaire nous cherissons davantage nos enfans malades que nos enfans qui se portent bien.

Vôtre Majesté, Madame, connoît ce foible de la nature sans lequel elle tiendroit plus du sauvage que de l'humain, & ces relâches de la vertu qui ne s'opiniâtre pas toûjours dans la fermeté : elle sçait que les Peres sont quelquefois durs & rigoureux, & ne sont pas pourtant mauvais Peres ; mais que si les Meres manquent de tendresse & de douceur, elles manquent des qualitez qui leur appartiennent de droit naturel, & qu'elles ne peuvent perdre sans perdre le nom de bonnes Meres.

Sur ce fondement nous appuyons nos conjectures & nos discours, & peu s'en faut que nous n'écrivions l'histoire des choses qui ne sont pas encore arrivées : Vôtre Majesté étant tres-sensible aux afflictions de ses Sujets, & souffrant le mal qu'elle voit souffrir, elle sera tres-aise de s'ôter ce qui lui blesse également les yeux & le cœur, & son interêt lui doit conseiller de faire cesser les miseres que sa compassion lui approprie, qu'elle lui porte jusques au fond de l'ame, qu'elle lui rend communes, au mileu même de sa grandeur, avec les miserables qui les endurent.

Le Peuple, Madame, est composé de ces miserables & ne presente jour & nuit à vôtre vûë ou à vôtre imagination que des infirmitez & des playes, que des gémissemens & de la douleur ; il ne se nourrit point des grandes nouvelles qui viennent de vos Armées, ni de la haute réputation de vos Generaux, ses appetits sont plus grossiers, & ses pensées plus attachées à la terre ; la gloire est une passion qu'il ne connoît point, qui est trop déliée & trop spirituelle pour lui, il voudroit plus de blé & moins de lauriers.

Il pleure souvent les victoires de ses Princes & se morfond auprés de leurs feux de joye ; parce que les avantages de la guerre ne sont jamais purs, ni les victoires entieres ; parce que le duëil, les pertes & la pauvreté se trouvent souvent avec les triomphes : quelque heureux succés qui accompagne nos Armes sur la frontiere & hors du Royaume, cet éclat de dehors ne guerit point les incommoditez domestiques ; aprés avoir bravé l'ennemi sur la frontiére & hors du Royaume, chacun se trouve malheureux chez soi, & l'état où nous sommes n'est pas une vraye prosperité, c'est une misere qu'on loüe & qui est en bonne réputation.

Mais, Madame, pour nous mieux préparer à goûter les

douceurs de l'avenir qui seront les fruits de vôtre Regence, il me semble qu'il ne seroit pas mal de considerer de plus prés les amertumes présentes, qui sont les restes du siécle passé. Vôtre Majesté me fera bien l'honneur de voir en cet endroit un craïon de ma façon, & de souffrir que je lui figure une chose qui n'est supportable qu'en peinture ; elle ne sera pas fâchée que j'accuse la guerre de tout, & s'il m'est possible, que je n'accuse personne de la guerre ; les hommes ne veulent point être blâmez, ne les blâmons point, ayons quelque égard à la delicatesse de leur humeur & attaquons une idole qui ne sent pas plus le blâme que la loüange.

Ce Mars, MADAME, dont on se plaint chez le victorieux aussi-bien que chez le vaincu, est un demon bizarre & capricieux qui n'a ni foi, ni constance, ni raison ; aujourd'hui il est déserteur de la cause de laquelle il étoit hier partisan, & ne sçait non plus pourquoi il la quitte que pourquoi il la soûtenoit ; il prend plaisir à faire recevoir des affronts à la prudence aprés les mûres déliberations, & à deshonorer les bons conseils par les mauvais évenemens : Il couronne la témerité, les fautes & les folies ; mais regardez la malice de son amitié, c'est afin d'atraper quiconque se fie en lui, car presque toûjours ses presens son ses hameçons, ses favoris sont ses victimes.

S'il n'emporte les braves du premier coup, à tout le moins il les erre & s'en assûre pour une autre fois ; nulle tête privilegiée, nulle vie exemte quand il s'agit de prendre son droit ; le sort de Mars tombe sur le General de l'Armée comme sur un des enfans perdus, personne ne lui échape, non plus l'heureux que le malheureux, & à la fin les Gustaves n'en ont pas été mieux traitez que les Tillis. Vous plaît-il que je dise encore quelque chose à Vôtre Majesté de ce spectre mal-faisant ? Rome & Athenes, MADAME, mais Rome & Athenes aussi vaillantes que sages, lui ont chanté publiquement des injures dans les cantiques qui se recitoient aux grandes Fêtes : on ne parloit point de rappeler la felicité bannie & les vertus fugitives, qu'auparavant on ne parlât d'envoyer Mars en exil, ou de le mettre à la chaîne ; il a été maudit de ceux-même qui l'ont adoré à l'heure même qu'ils l'adoroient, & entre-autres beaux noms que lui donne Orphée, au commencement de l'hymne qu'il lui a fait, celui de parricide n'est pas oublié, furieux, impie & sacrilege sont ailleurs ses épithetes perpetuels ; & ainsi vous voyez, MADAME, que dés ce temps-là il étoit ennemi de la Religion & des choses saintes, vous

voyez qu'il ne pardonnoit ni à pere ni à mere, ni à patrie, qu'il mangeoit les siens aprés avoir dévoré les étrangers.

L'âge ne l'a pas rendu meilleur, il ne s'est point converti de son ancienne impieté; il viole encore la Religion, & prophane les Autels: le désordre, la licence, l'impunité marchent encore à sa suite: il se moque encore de la justice & de l'équité, des parentez & des alliances, & brise d'abord les plus saintes chaînes qui lient les hommes aux autres hommes: il ne fut jamais rien de plus impitoyable ni de plus cruel.

Mais chose étrange, Madame, il est plus prodigue & plus affamé qu'il ne fut jamais. Une nation de donneurs d'avis travaillent sans cesse aux inventions de lui trouver de l'argent, & il demande toûjours davantage. Les richesses du vieil & du nouveau Monde ne suffisent pas à ses excés: il détruit les vaincus par les pertes, & ruïne le victorieux par la dépense. Il se montre contraire en un lieu, il paroît favorable en l'autre; mais par tout il est mauvais.

Voila bien des plaintes contre ce phantôme, & bien veritables & bien justes; voilà bien dequoi haïr ses faveurs qui ne sont gueres meilleures que ses disgraces; aussi ne faut-il pas abandonner tout d'un coup à la censure publique quinze ou seize années de nôtre Histoire, ni blâmer nous-mêmes nôtre parti, ni décrier le merite d'une cause qui ne laisse pas d'être la bonne, quoique sa longueur & que ses épines nous ennuïent.

Il ne seroit pas impossible, Madame, de purger les armes du Roi de la plûpart des rephoches que l'on fait à Mars; pour le moins il se pourroit dire à leur justification qu'elles n'ont pas cherché l'ennemi, & que ce n'est point la France à qui on doit imputer les miséres de l'Europe. Il se pourroit dire même à la décharge de la conscience des Rois, qui pensent être obligez de croire un conseil, que celui qui leur conseilla de s'opposer à main armée au droit le plus clair qui fut jamais, & de faire assiéger Casal sans aucune couleur de raison, doit être accusé de toutes les mauvaises suites qu'a produit ce mauvais commencement.

Mauvais termes, & visiblement injurieux, plein d'injustice & de violence devant quelque Tribunal que se traite l'affaire de Mantoüe; car si être né François n'est pas un vice, qui rende un homme incapable de succession & qui ait une tache qui efface les droits de nature; les Loix écrites, & les Coûtumes reçûës, personne ne sçauroit douter que la protection qu'a donné la France au legitime heritier n'ait été juste, & que l'oppression qui lui est venuë d'ailleurs l'ait été.

Que

Que si aprés cette action si peu soûtenable & si universellement condamnée, une guerre a attiré plusieurs guerres; si la contagion d'une partie infectée a gagné tout le corps de la Chrétienté, & si tous les Chrétiens sont devenus ennemis comme s'il n'y avoit plus de Turcs, ni de Mores à haïr. Que dirai-je davantage, si toute l'Europe est noyée de sang, & tous ses Etats sont languissans & malades à la mort, ce Siége, MADAME, a fait tout cela: il a conçû, il a enfanté toutes les miseres qui nous travaillent; cette premiere injustice est coupable de toutes les injustices que nous avons vûës.

Grands Dieux, souvenez-vous de l'auteur de tant de maux, & ne le laissez pas impuni, s'écria le plus homme de bien de Rome, aprés la bataille de Philippes étant prêt à rendre l'esprit; car quoiqu'il fût naturellement vertueux, neanmoins il avoit été forcé par la violence du tems, & par la tempête des affaires de s'éloigner quelquefois de son naturel & de la vertu. Il n'avoit pû ôter à la guerre la licence ni la cruauté; mais par ces dernieres paroles il crut se pouvoir décharger sur autrui de la faute des choses passées, & être assez innocent, puisqu'il n'avoit pas été le premier coupable.

Celui donc qui a premierement abusé des armes d'Espagne en Italie; celui qui nous a ouvert la lice, & qui a mis aux mains les deux Nations; le Conseiller de la guerre de Montferrat sera responsable des ruïnes, & des embrasemens de la Chrétienté, des blasphêmes, & des sacrileges de nos Armées, aussi-bien que de celles de son Maître. Il sera chargé de ses iniquitez & des nôtres; il portera la peine des crimes de l'un & de l'autre parti; il rendra compte à la Justice divine non seulement de tout le mal que les Croates ont fait, mais aussi de tout celui que peuvent faire les Suedois.

Ainsi à peu prés, MADAME, la France se pourroit justifier, & entreprendre elle-même la défense de sa cause; mais parce que si nous soûtenions si affirmativement qu'un Espagnol qui est hors de la Cour a commencé la querelle, on nous rapporteroit avec presque autant d'affirmation qu'un François, qui n'est plus au monde, ne l'a pas voulu finir; & qu'ayant dessein de perpetuer nos maux pour rendre éternelle son autorité, il a toujours mêlé son ambition dans la justice de la cause de la France. Je ne suis pas d'avis que nous examinions cette question avec trop de curiosité, puisque nous avons protesté de n'accuser qui que ce soit: souvenons-nous de nôtre protestation, ne cherchons ni qui a allu-

Kkk

mé le feu, ni qui l'a nourri d'huile & de souffre, ni la main qui a entamé le corps de la Chrétienté, ni celle qui a empoisonné ses blessures. Respectons l'azyle de la mort, & laissons en repos l'affliction ; ne faisons le procés à personne en un tems où Vôtre Majesté a témoigné qu'elle vouloit faire grace à tout le monde.

Il est encore mieux de courir aprés de nouveaux fantômes, & de s'égarer dans des pensées vagues, que d'aller trop droit à la verité. Il vaut mieux souffrir, MADAME, que les Speculatifs aillent prendre plus loin & plus haut la cause de nos malheurs ; qu'ils disent que c'est, si bon leur semble, ou une supercherie de la Fortune, ou une necessité du destin, ou la conjonction de plusieurs Etoiles malfaisantes, ou la Comete qui vint menacer la Terre l'année mil six cens dix-huit, & dont le venin a duré & la malignité s'est fait sentir jusqu'à l'année mil six cens quarante-trois.

Je ne les empêche point de parler de cette sorte ; mais pour moi qui ne suis pas Speculatif, & qui suis Chrétien, j'ai appris à parler une autre Langue : je monte encore plus haut que les Cometes & que les Etoilles ; je dis que c'est Dieu déguisé en tant de façons par les profanes Speculatifs ; que c'est Dieu, MADAME, qui de tems en tems châtie son peuple, & fait des exemples de ses Enfans, parce que son Peuple ne l'honore que des lévres, & donne son cœur à un autre Dieu ; parce que ses Enfans sont des rebelles & des ingrats qui non seulement n'usent pas bien de ses graces, mais qui les gâtent & les corrompent, & qui s'en veulent servir contre lui.

Il ne faut point s'expliquer plus clairement, ni étaler des veritez odieuses ; mais si les Grands du Monde examinent leur conscience sur cet article, ils verront eux-mêmes de combien de miracles ils sont redevables à Dieu, & de quelle felonie ils se sont rendus coupables à l'heure même que les miracles ont été faits en se les attribuant à faux, comme s'ils en eussent été les auteurs, & que Dieu n'en fût que le témoin. Empereurs, Rois, Conseil, & Ministres, tous ont dérobé la gloire de Dieu.

Or, MADAME, puisque sa Justice n'a point en ce monde de plus rude supplice que la guerre, & qu'elle s'appelle le fleau de Dieu ; vrai-semblablement ce fleau est entre ses mains, & non pas entre les nôtres : nous ne pouvons pas être battus à nôtre discretion, être affligez autant qu'il nous plaît, avoir la disposition de nos malheurs. On n'a pas encore oüi parler qu'un criminel fût arbitre de sa propre peine, que les miseres fussent en la

puissance des miserables, que la fantaisie du malade reglât la longueur de ses accés.

Et par là je conclus, MADAME, de la même sorte que j'ay commencé, je m'affermis sur les propositions que j'ai avancées d'abord : je me fortifie dans ma premiere raison. Aprés avoir detesté la guerre avec tous les gens de bien, ne puis-je pas dire derechef à Vôtre Majesté que la Paix se propose sur la Terre, mais qu'elle ne se fait que dans le Ciel : que les Assemblées arrêtées en Allemagne, les Passeports en forme, & les Plenipotentiaires des Rois sont de grands mots en la bouche de leurs Peuples, qui paroissent de grandes machines quand un conteur de nouvelles les remuë, mais qui ne sont que de petits joüets quand la Providence divine les veut renverser.

Ce que nous desirons aujourd'hui avec tant de chaleur & tant de besoin, vient immédiatement du crû de Dieu, est absolument de sa façon, se nomme par son Eglise une chose impossible au Monde ; & partant je redis, MADAME, que nous l'attendons beaucoup moins de vôtre puissance, que de vôtre pieté ; & en le redisant, je ne croi rien dire de desavantageux à vôtre puissance, ni de rude à vos oreilles.

Vous ne voulez point être traitée de Déesse, non pas même par les Poëtes qui font largesse de Divinitez : vous n'exigez point de vos Sujets d'Hymnes, ni de Fêtes en vôtre Nom : la vertu de Vôtre Majesté rejetteroit bien loin l'adoration de nôtre flatterie ; & c'est sa vertu de qui nous sommes partisans en cette occasion, & pour qui nous tenons contre sa puissance : c'est vôtre vertu, MADAME, de qui nous nous promettons plus que de vos Armées, quoique toûjours victorieuses ; que de vos Alliances, quoique puissantes & en grand nombre ; que de vos Ambassadeurs, quoique tres-sages & tres-habiles : toute leur politique peut être employée inutilement, mais un de vos soupirs peut travailler avec succés.

Que ne peut la sainte douleur de la Charité, quand elle blesse le cœur d'une Reine ; la grandeur, quand elle se fait petite devant les Autels ; l'humilité, quand elle descend de si haut, & qu'elle met si bas les Sceptres & les Couronnes qu'elle porte ? Ce sera elle qui persuadera, qui forcera la bonté de Dieu, à qui Dieu se laissera gagner, se laissera vaincre, à qui la Paix doit être accordée : & certes, il y a bien de l'apparence que par une particuliere élection cette Personne ait été choisie pour recevoir la Paix, qui la recevra dans des mains nettes de toute sort-

te d'injustice, avec un esprit vuide de toute l'aigreur & de toute l'animosité des parties, pur & innocent de toute la violence des choses passées, qui n'a eu aucune part à aucun mauvais conseil.

La Paix aime la bonté, & se plaît parmi les Vertus humaines & sociables : elle se laisse attirer par la douceur, par la clemence, & par la pitié : & bien qu'à present elle soit éloignée de nôtre Monde d'une distance presque infinie, bien qu'elle s'en soit fuye au plus haut des Cieux, comme parlent les personnes inspirées, ces attraits de clemence & de douceur peuvent penetrer jusqu'au dernier Ciel : ce sont les seuls charmes, il n'en faut point chercher d'autres, qui soient capables d'évoquer la Paix, & de la faire voir encore à la Terre aprés une si longue absence, & qui lui dure si fort, aprés de si frequentes remises qui nous font tant languir & tant soûpirer.

Redisons donc, MADAME, ce qui ne sçauroit être dit trop souvent ; tous les préparatifs, & toutes les dispositions necessaires pour la réception d'un grand bien se trouvant en Vôtre Majesté, elle doit esperer que non seulement il viendra encore pour l'amour d'elle, mais qu'elle obtiendra la grace qu'elle demande, parce qu'elle la demande comme il faut. Elle aura la Paix, parce qu'elle la veut tout de bon ; & s'il y a quelque François ambitieux qui desire le contraire ; car quel Espagnol le peut desirer s'il n'est tenté par le desespoir ? je ne pense pas qu'il y ait de Scythe médiocrement raisonnable, qu'il y ait de Sauvage tant soit peu apprivoisé, qui ne blâme le desir de ce François, & qui puisse trouver étrange vôtre bonne volonté pour la paix, & vôtre aversion pour la guerre.

Mais, MADAME, que cet ennemi de nôtre repos ne jette point d'irrésolution dans l'esprit de Vôtre Majesté, de quelque spécieuse apparence que ses paroles soient colorées, défiez-vous d'une Rhetorique qui veut embellir les précipices & les abîmes, d'une Rhetorique de feu & de sang, conseillére de mort & de misere, ruïneuse à vôtre Etat, mal affectionnée à vôtre Personne : elle fait sonner bien haut la réputation de vos armes, vos avantages sur l'ennemi, & la dignité de vôtre Couronne ; mais ne l'écoutez pas au préjudice de la voix publique, qui nous assûre que la vraye dignité de la Couronne, c'est le salut du Royaume, qui vous conjure de cesser de vaincre, de ne faire plus de conquêtes, de mettre fin à vos bons succés, puisqu'une Victoire a toûjours besoin d'une autre Victoire, puisque vous êtes obligée de

payer & de nourrir vos conquêtes, puisque vos bons succés ne finissent point nôtre mauvaise fortune, & que le gain augmente la pauvreté.

Vôtre puissance, MADAME, n'a que faire du désordre pour se maintenir, il n'est bon qu'à ceux qui doivent leur autorité au malheur du tems & à la confusion des choses : ce n'est point ici l'interêt d'un usurpateur qui s'est emparé d'une tutelle contre la résistance des Loix, & qui rapporte tout à lui seul, qui ne cherche que de l'embarras, & ne veut donner que des procés à son pupille pour profiter avec les autres de la dissipation de son bien : c'est la passion d'une mere que les Loix & la Nature autorisent, qui vit plus en son fils qu'en elle-même, qui ne prend de la peine que pour lui laisser du repos, & qui ne songe qu'à lui éclaircir ses affaires & à lui nettoyer sa maison.

Vôtre Majesté est sage, ses pensées ne sont donc pas vastes & infinies ; elle est bonne, son cœur n'est donc pas d'acier ni de marbre : étant sage, elle doit apprehender l'inconstance des choses humaines, & la revanche des malheureux ; & quand il n'y auroit point d'ennemi à craindre, elle sçait que souvent on a levé des Armées pour les donner en proye à la dissenterie & à la peste : que quelquefois on a équippé des Flotes pour les envoyer contre les rochers & contre les vents. Mais d'ailleurs, n'étant pas moins bonne que vous êtes sage, pouvez-vous, MADAME, vous representer sans horreur tant de sang Chrétien & bâtizé, qui coule à torrens en une infinité d'endroits de l'Europe ? Cette épouvantable image d'une cruelle guerre, d'une guerre plus que civile, vû qu'en effet nous sommes tous domestiques d'une même Foi, & que les Etrangers avec lesquels la Religion nous unit, nous sont plus proches en quelque façon que les François desquels elle nous sépare ?

La Politique profane a beau déclamer sur le chapitre de la réputation & des avantages ; elle a beau préferer un peu de bruit & un peu d'éclat à la solidité du bien public : Ce n'est point, MADAME, & ce ne peut point être vôtre dessein d'acharner les Fideles contre les Fideles, de donner un si agréable passetems aux peuples de Mahomet, & aux autres Ennemis de l'Evangile, de souffrir plus long tems que la Terre de JESUS-CHRIST, soit leur amphitéatre de gladiateurs : ce n'est point vôtre plaisir, nous le sçavons bien, de nous sacrifier à vôtre ambition, de consumer les Nations, de lasser & d'user dans vos querelles la meilleure partie du Genre humain.

Assûrement vous avez pitié de ceux qui meurent, vous avez regret de ceux qui sont morts; & quand ce ne seroit que pour sauver ce qui nous reste de Têtes illustres, & pour empêcher cette solitude d'Hommes excellens, de laquelle nous menace la continuation de la guerre, quand ce ne seroit que pour conserver à la France une vie qui lui est infiniment chere, & qui se hazarde tous les jours, un Heros de la race de nos Dieux, vôtre General de vingt & un an, sans doute MADAME, sans doute, vous desirez la fin de la guerre. Vous devez craindre l'infidelité de Mars, & le destin de Gustave pour un Prince qui va au peril, comme il y alloit: vous êtes obligée de n'exposer pas davantage à la funeste adresse d'un Carabin tant de Vertus naturelles & acquises, civiles & militaires, & d'essaïer de conduire en sûreté jusqu'à la Majorité du Roi vôtre Fils, un merite qui doit faire tant d'honneur à son Regne, & qui est si utile à son Etat.

Mais à plusieurs autres raisons de desirer un autre temps que celui-ci, qui se presentent à vous d'elles-mêmes, ajoûtons, MADAME, celle qui vous presse le plus vivement, & qui donne le plus d'inquietude à vôtre bonté; Je parle de la passion que vous avez pour la France, & du vœu que vous avez fait de la rendre heureuse, qui ne peut être accompli que la guerre ne soit terminée; car de se figurer que la felicité précede la Paix, au lieu de la suivre, c'est renverser l'ordre des choses, & se figurer qu'une fille est plus vieille que sa mere, c'est penser moissonner au mois de Mars, c'est vouloir loger en un Palais dés le jour que le plan en est dressé, & se fâcher que le dôme ne soit pas plûtôt fait que les fondemens.

Voici une proposition d'éternelle verité, il ne peut y avoir de felicité publique sans une Paix generale; vous la meritez, MADAME, de plus en plus par la continuation de vos bonnes œuvres: vous la demandez incessamment par la ferveur de vos devotions: vous faites entrer en cette solicitation les Saints & les Saintes de l'une & de l'autre Eglise, de celle qui triomphe, & de celle qui combat: vous employez des troupes entieres de Vierges amantes de JESUS-CHRIST, pour lui recommander notre cause. Vous employez la pureté même & la blancheur même pour lui recommander la cause des Lis. Comprenons tout en fort peu de mots; vous nous donnez nos souhaits, vôtre merite & vôtre credit, jusques ici vous n'avez pû donner davantage: il faut avoir de la patience pour le reste, & laisser faire le Ciel, & Vous.

Je l'ai avoué, MADAME, dés l'entrée de ce Discours, & je ne crie autre chose à ceux que je voi ; je crie de toute ma force qu'il faut que la pauvreté soit humble & obéïssante, & non pas fiere ni seditieuse, qu'elle invoque, & non pas qu'elle ménace, qu'elle agisse auprés de Vôtre Majesté par la modestie de sa douleur, & non pas par le murmure de son chagrin. Il ne suffit pas que le Peuple ait la fidelité dans le cœur, il la doit porter sur le visage ; il doit éviter la mine même & la ressemblance de la revolte ; il ne doit pas être extravagant dans sa mauvaise fortune, ni demander l'embonpoint avant que la guerison.

Nous devons considerer, MADAME, que d'autres ont fait les maux, & que Vôtre Majesté les a trouvez, que la guerre est la cause de la dépense, que vous n'êtes point cause de la guerre, qu'il n'y a point de moyen, que les Charges cessent tant que durera la necessité : nous devons considerer que cette necessité est une chose violente & imperieuse, que ses conseils sont absolus & sans condition ; quelle justifie ce qu'elle conseille ; que non seulement elle fait jetter dans la Mer les lingots d'or & les caisses de pierreries, mais qu'elle fait fondre les Vases sacrez pour battre la monnoye quand on en manque, mais qu'en certains cas elle peut legitimement & sans scrupule mettre à l'encan tout le Trésor de Lorette, toute la pompe & toute la magnificence de Rome.

Nous devons & nous ne sçaurions trop considerer la qualité du temps d'aujourd'hui, je veux dire un perpetuel ébranlement causé par une perpetuelle action, une extrême foiblesse aprés d'extrêmes efforts, les soins, les corvées, le faix des autres Etats sur la pauvre France ; la perte toûjours voisine de la sureté, le but qui semble s'éloigner de nous quand nous nous voulons approcher de lui, les difficultez, les labyrintes, & les tenebres des choses presentes.

Quelqu'un s'est plaint autrefois de n'avoir à gouverner que le naufrage de sa Republique, Dieu nous garde d'être obligez de nous servir jamais de ce mot ; mais il est tres-vrai que le vaisseau qui nous porte est étrangement fracassé à force d'aller & de venir, & que s'il ne trouve bien tôt le port, une navigation tres-malheureuse le va briser. Il est tres-vrai, MADAME, que vous avez pris le gouvernail en une fâcheuse saison, & que si vôtre Majesté eût fait faire inventaire de la France en l'état où elle l'a trouvée, le dénombrement de nos maux & de nos de-

sordres eût épouvanté toute la prudence humaine, eût fait fuïr tous les Sages du lieu où l'on s'assemble pour déliberer de nos affaires.

Nous considerons tout cela, & nous ne laissons pas d'avoir bonne opinion du salut de nôtre Etat ; dans cette infinité de desordres & de maux, nous ne songeons point aux moïens, & aux remedes humains : nous ne nous fions ni à la science, ni à la pratique: nous nous assûrons en quelque chose de divin qui accompagne vôtre Personne, & qui porteroit bonheur à des affaires encore plus déplorées que les nôtres. Nous nous imaginons, MADAME, que vous avez le secret de rendre les Peuples heureux ; que vous êtes née pour le rétablissement des Etats, & pour la consolation de l'Europe ; qu'être à vous & n'être pas à son aise, implique contradiction morale ; & nous nous l'imaginons de telle sorte, que vous auriez bien de la peine à nous ôter une pensée à laquelle nôtre esprit s'attache si fort.

Quand Vôtre Majesté nous défendroit d'esperer par une déclaration expresse, nous desobéïrions à l'expresse declaration de Vôtre Majesté : Quand les mauvaises nouvelles arriveroient en foule d'Allemagne, & qu'il naîtroit dans la negociation de la Paix mille difficultez qui n'ont point été préveuës ; quand un demon de discorde entreroit dans l'esprit des Députez pour rompre l'affaire, encore sur le point de sa conclusion ; encore pis que cela ne nous rendroit pas l'affaire douteuse ; nous nous persuaderions, MADAME, que vôtre bon Ange seroit plus fort que le mauvais Demon, & qu'il r'habilleroit autant de choses que l'autre en auroit voulu gâter.

Il n'est pas possible à la crainte, à la défiance & aux autres froides passions de troubler nôtre cœur, de nous partager tant soit peu l'esprit ; de nous donner seulement une fausse allarme ; nous possedons déja vos bienfaits, la force de nôtre esperance nous en saisit, pour le moins nous sommes gens à signes & à presages, & avons appris à parler de l'avenir, comme du present : Vous nous avez enseigné une nouvelle sorte d'Astronomie, par vôtre moïen nous sommes judiciaires dans la morale, nous faisons, MADAME, l'horoscope de la Paix.

Ce sera donc une Paix solide & durable ; pleine d'honneur, de bien-séance & de dignité ; car autrement elle ne seroit pas digne de vous, & ne meriteroit pas d'être nommée la paix de Vôtre Majesté. Ce sera une Paix, MADAME, qui d'abord nous acquerra tous les esprits, & obligera toutes les bouches à vous

loüer,

flouër, qui un jour benira vôtre memoire, par la gratitude de tous les siécles, qui d'un consentement universel & par la voix de toutes les Nations, appellera ANNE D'AUSTRICHE, la Mere commune de la Patrie, la Liberatrice du monde Chrétien, la Tutrice de la France.

Ce sera une Paix par consequent qui ne continuera pas les maux de la Guerre, qui ne sera pas soüillée de nos larmes, ni noire de nôtre duëil; qui ne versera pas sur les échafauts, le sang que les Batailles auront épargné. Ce sera une Paix qui r'amenera dans le Monde, la douceur & l'humanité, les vertus & les maximes Chrétiennes; qui donnera de la respiration au Peuple aprés de si longues défaillances; qui rendra la sujettion aussi bonne, que la liberté, parce qu'elle fera regner la Loi aussi absolument que le Prince.

Cette Paix, MADAME, n'étonnera point le monde par les excés & les déreglemens d'un pouvoir aveugle, par des spectacles de grandeur énorme, plûtôt que de veritable Majesté; elle ne formera point de Meteores, qui obscurcissent les Astres, & qui cachent le Soleil; elle n'élevera point de domestiques qui chassent les enfans de la maison, ni de favoris qui choquent les Prince; elle ne produira point de corps étranges, monstrueux & tumultuaires, pour les opposer aux légitimes & naturelles jurisdictions, aux corps immortels des Compagnies Souveraines.

Cette Paix laissera la liberté aux Oracles, & rendra au Parlement son autorité qui est la vôtre, MADAME, & qui ne court point de fortune entre ses mains. Mais c'est une chose déja faite, & que la France ne devra point à la Paix. Ce Parlement, qui plus d'une fois a sauvé l'Etat, qui de la memoire de nos Peres a été le fidele gardien de la Loi Salique, qui nouvellement a témoigné tant de zele & de dévouëment à Vôtre Majesté, aprés l'honneur qui lui avoit été ravi, a reçû le pouvoir de sauver encore l'Etat, si l'orage le menaçoit encore, si les pirates s'en vouloient encore saisir; si la sureté publique avoit encore besoin de sa résistance & de son courage.

Ce ne sera pas pourtant une Paix si occupée à procurer le bien de plusieurs, qu'elle ne songe principalement à conserver les avantages d'un seul; elle corrigera l'abus de l'autorité comme un tres-grand mal, mais elle en étouffera le mépris comme le plus grand de tous les maux; elle n'oubliera rien à entreprendre étant animée de l'esprit de vôtre sage Conseil, qui n'a garde de favoriser la confusion, puisqu'il est lui-même le premier

effet de l'ordre que Vôtre Majesté nous vient d'apporter.

Ainsi, Madame, Vous & vôtre Paix, nous apportant peu à peu de salutaires nouveautez & une sainte réformation; ce ne sera pas la France de dernierement & d'aujourd'hui, que nous regarderons avec pitié: ce sera la France du tems de nos Peres, la France purgée & rajeunie que nous considererons avec merveille; le fort, & le solide étant établi, les beautez & les ornemens viendront aprés la solidité; car avec le tems ce sera une Paix riche & liberale, inventive & spirituelle, florissante en Arts & en connoissances pompeuses, superbe par la magnificence publique, couronnée des mêmes rayons de gloire, & de la même splendeur que la Paix du Roi Salomon, que celle de l'Empereur Auguste, que celle de Henry le Grand, Beau-Pere de Vôtre Majesté.

Il y a bien du chemin à faire pour en venir là: Mais cependant, Madame, cette Paix travaillant au plus aisé, qui n'est pas le moins necessaire, renouvellera l'ancien culte de nos Peres, & la vieille dévotion Françoise pour le sacré caractere du Sang de France; tiendra en parfaite union la Maison Royale, sera soigneuse & jalouse de ses droits, la fera reverer par toutes les autres Maisons Souveraines: elle sçaura distinguer les Princes, garder les bornes & les entre-deux qui les séparent; elle ne souffrira point de comparaison avec la Race de saint Loüis.

Elle tirera particulierement hors du pair, mettra au dessus de toutes choses la Personne de Monseigneur le Duc d'Orleans; & en cet état-là nous le pourrons voir à nôtre aise & à découvert, nous verrons enfin cet excellent Prince, que les vapeurs & les nuages d'un tems contraire, pour ne pas dire les violences & les artifices d'une Cour ennemie, nous empêchoient de voir tel qu'il est, n'ayant plus à combattre la résistance du Cabinet, & ne rencontrant plus d'obstacle entre lui & le public; pareilles interpositions causent les Eclipses: Il y a de l'apparence qu'il va remplir le monde de sa lumiere; il va agir si fortement, soit du cœur, soit de l'esprit, qu'on connoîtra bien que sans autre droit que celui qu'a la haute vertu sur les entreprises difficiles, c'étoit à son grand merite qu'étoient dûs les grands emplois, & que pour être le premier en estime comme en dignité, il ne lui manquoit que d'être en sa place.

Vous sçavez, Madame, le tort qui lui a été fait, vous avez toûjours été assûrée de ses bonnes intentions; mais à present personne n'en doute, & cette verité obscurcie parut si nette &

si pure, le jour que Vôtre Majesté fut au Parlement, qu'elle redoubla en quelque façon la clarté d'un si beau jour; les paroles que dit son Altesse Royale en vôtre presence, pleines de feu & de passion pour le bien de sa Patrie, & pour la grandeur de vos Majestez, justifierent glorieusement sa conduite & ses actions passées: Elles détromperent la credulité, elles fermeront à jamais la bouche à la calomnie. Et qui ne vit ce jour là par le bon exemple, qu'un Prince si puissant & si regardé donne à toute la France, qu'il ne s'étoit éloigné de la Cour à diverses fois, que pour se conserver à l'Etat, & qu'il rendoit même service au feu Roi, lorsqu'il ne faisoit pas sa volonté?

De quelque ardeur que son courage soit allumé & quelque gloire que lui promette la Guerre, Vôtre Majesté desirant la Paix, il ne s'opposera pas à vôtre desir; Mais aussi cette Paix approuvée de ses amis, & maintenuë par ses soins, ne sera pas ingrate quand il faudra rendre à sa fidelité les honneurs extraordinaires qu'il n'aura pas voulu devoir à son ambition; ne sera pas muette quand il faudra publier, que le salut du Royaume lui a été plus cher que sa propre gloire, & qu'il trouvera bon que la Renommée se taise de ses victoires pour parler de vôtre Paix.

Je ne finirois jamais, si je voulois conter tous les avantages qui doivent naître de cette bienheureuse Paix. Il faut conclure par le plus grand & le plus considerable; C'est, MADAME, qu'elle fournira à Vôtre Majesté des jours tranquiles, & un beau loisir pour l'employer à la bonne nourriture du Roi vôtre Fils. Vos pensées qui se divisent aujourd'hui, en autant d'endroits que la Chrétienté a de besoins, & qui embrassent en même tems plusieurs Provinces & plusieurs Royaumes seront alors toutes recüeillies & toutes arrêtées en ce seul objet; aprés nous avoir donné un Prince, Vôtre Majesté nous fera un second present de ce même Prince; & par une excellente institution, elle nous le redonnera le meilleur & le plus vertueux de son siécle.

DISCOURS POUR PORTER A LA GUERRE.

Un ancien Anglois veut animer les Troupes de sa Nation à donner bataille à celles des Romains, & leur parle en ces termes.

Tacite.

QUAND je considere quelle est la necessité de nous défendre, que je voi vôtre nombre & vôtre courage, j'espere que ce jour affranchira nôtre Païs de la domination Romaine. Il faut le combat ou la servitude, puisque la Mer & la Terre sont occupées par nos Ennemis. La guerre est donc le parti le plus sûr & le plus honorable que nous puissions prendre, & même c'est le seul qui nous reste. Les batailles précedentes avoient encore nôtre Païs pour retraite, mais il n'y a plus d'asile pour nous. On nous a poussez jusqu'à l'extrémité de nôtre Isle, & je puis dire que nous sommes au bout du monde & à la fin de la liberté. Nous étions comme réverez tant que nous étions inconnus, maintenant nous voilà découverts, nous avons les Romains d'un côté, & l'Ocean de l'autre. N'esperons ni de nous garantir par la fuite, ni de nous sauver par la soûmission. Nous avons affaire aux Voleurs de toutes les Terres, & aux Pirates de toutes les Mers. L'Orient & l'Occident n'ont pû assouvir leur avidité. Ils font la guerre aux Riches par avarice, ils soûmettent les Pauvres par ambition. Tuër, ravir, massacrer, c'est regner en leur langage, & ce qu'ils appellent Paix est une éternelle servitude. La Nature a mis dans le cœur de tous les hommes l'amour de leurs enfans, & les Romains transportent les nôtres en des Terres étrangeres, pour être les instrumens de leur domination. Les femmes & les filles demeurent exposées aux dernieres violences, & celles qui échappent durant la guerre, sont enfin contraintes de succomber durant la Paix sous les poursuites des Vainqueurs. Tous nos biens sont à eux sous divers prétextes; nôtre argent par les impôts dont ils nous chargent; & nos bleds pour la subsistance qu'ils nous obligent de leur donner. Nos bras & nos corps sont employez à remuër la terre pour assûrer nôtre captivité. Les autres Esclaves sont achetez & nourris; nous achetons nos Maîtres & les nourrissons. Si dans une famille le dernier des valets est méprisé par les autres, dans la grande

famille de l'Univers, où tout est soûmis aux Romains, nous serons le joüet des autres Peuples. Comme nous n'avons ni ports, ni mines, ni champ, où nous puissions être employez, nous servirons d'objet à leur fureur. Nôtre courage leur donnera de la jalousie, & nôtre Païs sauvage & reculé leur sera suspect. Il ne nous reste donc plus d'esperance, & nous n'avons qu'à nous défendre si nous aimons la gloire & nôtre salut. Jusqu'à present nous avons été indomptez & invincibles, montrons ce que peut la valeur nourrie dans la liberté. Pensez-vous qu'ils soient aussi braves à la guerre qu'insolens durant la Paix ? Ils ont bâti leur Empire sur nos divisions, & sont venus à bout de nous par nos vices, plûtôt que par leur vertu. Leur puissance composée de diverses Nations ne peut subsister long-tems. La Fortune l'a faite, la Fortune la détruira. Croyez-vous que les Gaulois, les Germains & les autres Peuples soûmis soient retenus dans le devoir par l'affection, ou par la fidelité ? C'est la crainte seule qui les lie, le plus foible lien de la societé humaine ; puisque l'on cesse de reconnoître les Puissances qu'on cesse de redouter. Les éguillons du courage & de la victoire sont pour nous. Les Romains n'ont ni femmes, ni enfans à défendre, point de peres qui leur puissent reprocher leur lâcheté. Ils sont éloignez de leur Patrie, & il semble que les Dieux nous les ayent livrez dans un païs & sous un Ciel inconnu pour assouvir nôtre vengeance. Aprés ce combat nous n'aurons plus rien à craindre. Les forces des Ennemis sont épuisées, leur forteresses dégarnies, leurs Colonies pleines de vieillards, leurs Villes mal assurées par la tirannie des uns, & la desobéïssance des autres. Marchez au combat avec confiance ; ayez devant les yeux le passé & l'avenir, la posterité & vos Ancêtres.

ON VEUT PORTER NOTRE NATION *à l'établissement d'une Compagnie Françoise pour le Commerce des Indes Orientales ; & l'on parle en ces termes.*

S'Il est de la grandeur d'un Etat, que ses Peuples s'appliquent aux exercices militaires, pour résister aux entreprises des Etrangers ; il n'est pas moins de son utilité qu'ils s'adonnent au Commerce, pour aller chercher dans les parties du Monde les plus éloignées, ce qui peut contribuer au bonheur ou à l'orne-

ment de leur Païs. Il est certain que cette occupation accomplit toute seule les deux choses que les grands Politiques desirent le plus ; je veux dire, qu'elle retire les hommes de l'oisiveté, les endurcit à la fatigue, & en même tems les comble d'honneur & de biens. Tellement qu'il manque quelque chose à la prosperité d'un grand Royaume, quand le Commerce n'y fleurit pas comme les autres Professions ; & quand les particuliers ; par une mollesse dangereuse, négligent la plus noble maniere de s'exercer, & le plus noble moyen de s'enrichir. Mais certes, il semble que le Commerce soit de la nature des Arts liberaux, qui demandent le repos de celui qui les cultive. Et comme il n'est pas possible que parmi le tumulte d'une vie inquiete l'esprit reçoive ou retienne ces belles habitudes qui le rendent si recommandable quand il les possede ; aussi est-il vrai de dire, que le Commerce ne sçauroit être en vigueur que durant la Paix, qui est à l'égard d'un Etat, ce que le repos d'esprit est à l'égard d'un particulier. Ce n'est guere la saison, au milieu d'une Guerre intestine ou étrangere, quand tous les Citoyens sont obligez de songer à la défense de la Patrie, de faire des voyages de long cours, & d'emmener hors du Païs ceux qui doivent lui rendre service. En ces malheureuses rencontres l'absence tiendroit lieu de desertion, & le desir d'acquerir, qui est honnête en un autre tems, passeroit alors pour une avarice criminelle. Chacun sçait quelle a été l'agitation de la France depuis cent ans & plus; quels orages elle a eu à combattre ; à quels perils elle a été exposée. Il n'en faut pas dire davantage, pour ne point rafraîchir la memoire des malheurs qu'il faut s'efforcer d'oublier. Il suffira de remarquer, qu'aprés avoir évité les plus dangereux écueils ; elle se vit encore au commencement du Regne précedent plongée dans une guerre civile, par la révolte de quelques-uns de ses enfans, que la difference de Religion avoit éloignez de l'affection des autres, & avoit soustraits à l'obeïssance du Prince. Cette affaire s'étant terminée glorieusement, & les Peuples ayant été ramenez dans le devoir, sans détruire leur Liberté, ni violenter leur Conscience ; elle se trouva obligée de soûtenir contre les Etrangers une des plus longues guerres qu'elle ait euë depuis la fondation de la Monarchie. Et bien que la justice de sa cause, la valeur de son Roi, & la sagesse des Conseils dont il s'est servi, l'ayent toûjours renduë victorieuse ; neanmoins il est manifeste, que cela ne s'est pû faire qu'avec des soins incroyables, & avec un zele extraordinaire de tous les membres de l'Etat. Ainsi, il

semble qu'on n'a pas dû s'étonner, si les François ayant eu tant d'occupation chez eux-mêmes, n'ont point tourné leurs pensées vers la Navigation & le Trafic; & si nos Voisins, qui cependant s'y sont appliquez avec soin, en ont remporté tant d'honneur, & y ont amassé tant de richesses. Il ne faut point encore trouver étrange, si quelques entreprises de particuliers n'ont pas eu tout le succés qu'ils s'en étoient promis; parce que la plûpart d'entr'eux ayant eu d'autres affaires qui les touchoient de plus prés, durant nos troubles, ont poursuivi ces commencemens avec lenteur, & les ont même laissé tomber dans le desordre, par le peu de diligence qu'ils ont faite pour le prévenir. Mais aujourd'hui que Dieu nous a rendu la tranquilité si desirée, & que la France joüit d'une profonde Paix sous le glorieux gouvernement de son Roi: Aujourd'hui que la sage conduite de ce Prince, & sa ferme appliquation aux affaires, sont les objets de l'admiration & de la crainte de toute l'Europe, il y auroit un juste sujet d'étonnement, si nôtre Nation ne vouloit pas faire quelque effort pour se remettre dans un droit qu'elle ne peut perdre, & pour se procurer à elle-même, par l'établissement d'un fameux Commerce, les utilitez inestimables que ses Voisins en reçoivent.

Or entre tous les Commerces qui se font dans toutes les parties du Monde, il n'y en a point de plus riche ni de plus considerable, que celui des Indes Orientales. C'est de ces Païs feconds que le Soleil regarde de plus prés que les nôtres, qu'on rapporte ce qu'il y a de plus précieux parmi les hommes, & ce qui contribuë le plus, soit à la douceur de la vie, soit à l'éclat & à la magnificence. C'est de là qu'on tire l'Or & les Pierreries; c'est de là que viennent ces Marchandises si renommées & d'un debit si assuré, la Soye, la Canelle, le Poivre, le Gingembre, la Muscade, les toilles de Cotton, la Oüate, la Pourcelaine, les bois qui servent à toutes les teintures, l'Yvoire, l'Encens, le Bezoart, & mille autres commoditez, ausquelles les hommes étant accoûtumez, il est impossible qu'ils s'en passent. C'est desormais une necessité indispensable de faire venir de toutes ces choses; & je ne voi pas pourquoi nous les voudrions toûjours recevoir de la main d'autrui, & pourquoi nous refuserions de faire gagner doresnavant à nos Citoyens, ce que des Etrangers ont gagné sur eux jusqu'à present. Pourquoi faudroit-il que les Portugais, les Hollandois, les Anglois, les Danois, allassent tous les jours dans les Indes Orientales, y possedassent des Magazins & des Forteresses, & que les François n'y eussent

jamais ni l'un ni l'autre ? A quoi donc nous serviroit-il d'avoir de si bons Ports ; d'avoir tant de Vaisseaux ; si grand nombre de Matelots experimentez ; tant de vaillans Soldats ? A quoi nous serviroit-il de nous vanter d'être Sujets de la premiere Couronne de l'Univers, si les Sujets de cette premiere Couronne n'avoient pas la hardiesse de se montrer dans les lieux où les autres se sont établis avec empire ? Il vaudroit presque mieux n'avoir point tant d'avantages, que de ne s'en pas servir, & être plûtôt arrêtez par impuissance, que par le défaut de résolution. Ne seroit-ce pas une honte, que nous n'osassions traverser des Mers où ils se sont exposez lorsqu'elles étoient inconnuës ? Avons-nous donc trop peu d'industrie pour nous servir de leurs inventions, ou trop peu de courage pour suivre leur exemple ? Voudrions-nous plus de facilité que celle qui nous est acquise par leurs travaux ? Voudrions-nous une certitude plus grande de la bonté de l'évenement, que la richesse & la gloire dont ils joüissent ?

Mais, il faut avoüer, que les Inventeurs des choses ont une certaine gloire qui ne se peut communiquer ; ils n'en sçauroient faire part à personne ; ils la possedent toute entiere. Les Portugais auront éternellement celle d'avoir découvert ces fameuses Provinces de l'Orient, & leurs Rois mêmes ne dédaignent pas de s'attribuer les premieres pensées de cette entreprise. En effet, ils disent que dés l'an 1420. Henry Duc de Viseo, fils du Roi D. Jean Premier, s'étant persuadé par la grande connoissance qu'il avoit de l'Astronomie & des autres Sciences, qu'il dévoit y avoir plusieurs Isles dans la Mer Oceane où l'on pourroit aller ; il envoya quelques Vaisseaux pour s'en éclaircir, lesquels découvrirent l'Isle de Madere, & qu'ensuite d'autres firent voile le long des côtes d'Afrique, où ils firent de nouvelles découvertes. Toutefois ce dessein qui avoit été alors entamé si heureusement, fut interrompu par les guerres, tant durant le Regne d'Edoüard successeur de Jean Premier, que sous celui d'Alphonse. Mais Jean Second successeur d'Alphonse continuant ce que ses prédecesseurs avoient commencé, envoya en 1487. un certain Barthelemy Dias pour courir toute la côte d'Afrique ; & ce fut lui qui le premier doubla le Cap de bonne Esperance, à qui il donna le nom de Cap des tourmentes, à cause des orages qu'il fait ordinairement en cet endroit. Et ce nom lui seroit peut être demeuré, si le Roi même n'avoit voulu le changer en un autre de meilleur augure, & qui étoit fondé sur l'esperance qu'il avoit que ce nouveau progrés lui ouvri-

roit le chemin à la conquête des Indes Orientales, à laquelle il aspiroit avec beaucoup de passion. Toutefois avant que de hazarder ses Vaisseaux dans une Mer si vaste, il envoya des hommes par terre jusqu'aux Indes, afin de s'instruire des plus experts Pilotes du Païs, de toutes les adresses de cette route. Mais la mort l'ayant surpris sur ces préparatifs, il laissa la consommation de ce grand Ouvrage à son successeur Emmanuel. Ce Prince donc ayant reçû toutes les instructions necessaires, fit partir quatre Vaisseaux de Lisbonne au mois de Juillet 1497. sous la conduite de Vasco de Gama, qui aprés avoir doublé le Cap de bonne Esperance, nonobstant les tempêtes, & vaincu l'importunité des siens, qui demandoient à retourner, arriva heureusement devant Calicut au mois de May suivant; & aprés avoir été deux ans absent, il vint lui-même apporter les nouvelles de son heureuse Navigation, & jetter les fondemens des grandes esperances que l'on en devoit concevoir. L'année d'aprés le Roi y renvoya quatorze Vaisseaux sous la charge de Pedro Alvarez, & continua depuis à y envoyer plusieurs Flottes pour se fortifier puissamment dans ce païs où il trouvoit tant de richesses. Par ce moyen, il se rencontra, qu'au même tems que le Roi de Castille s'emparoit de toutes les nouvelles Terres du côté de l'Occident, les Portugais faisoient la même chose du côté de l'Orient. Et c'est ce qui donna lieu à ce fameux partage fait par le Pape Alexandre VI. qui tirant une ligne imaginaire d'un Pole à l'autre, laquelle devoit passer à cent lieuës des Açores, ajugeoit au Roi de Castille tout ce qui étoit à l'Occident de cette ligne, sans toucher aux établissemens que les Rois de Portugal avoient déja à l'Orient de la même ligne, & qui s'augmenterent infiniment depuis le voyage de Vasco de Gama. C'est ainsi que la constante résolution de ces Princes surmonta les difficultez qui les pouvoient effrayer, & réüssit enfin avec tant de gloire pour eux, & tant de bonheur pour leurs Sujets. C'est ainsi que ces nouveaux Argonautes allerent à la conquête de la veritable Toison d'or. Car enfin, c'est à cette Navigation que les Portugais sont redevables de tous leurs tresors; c'est par là qu'ils se sont rendus celebres entre tous les Peuples, & qu'ils ont élevé leur nom & leur puissance plus haut, ce semble, que ne leur permettoit l'étenduë de leur Royaume, qui n'est qu'une des plus petites & des plus steriles parties de toute l'Europe. C'est ce grand & riche trafic qu'ils ont possedé tout seuls cent ans entiers, qui les a mis en état de soûtenir si hautement ce qu'ils ont entrepris de nos jours;

& mal aisément auroient-ils pû résister aux Ennemis qui sont à leurs portes, si cette source inépuisable d'or & d'argent, & de Marchandises précieuses qu'ils trouvent dans les Indes, ne leur fournissoit abondamment dequoi survenir aux dépenses d'une si longue & si dangereuse guerre.

C'est de cette même Navigation, & de ce même Trafic, que les Hollandois qui s'étoient défendus d'abord contre les Espagnols avec des forces si inégales, ont tiré dequoi se faire craindre d'eux, & dequoi les contraindre à leur accorder une Paix glorieuse. C'est depuis ce tems-là que ces Peuples qui n'avoient pas seulement les Espagnols pour adversaires, & qui sembloient avoir à combattre la Mer & la Terre dans leur propre païs, ont acquis malgré tant d'obstacles une puissance considerable, & ont commencé à disputer de bonheur & de richesse avec la plûpart de leurs Voisins. Cela se peut dire sans rien ajoûter à la verité; puisque la Compagnie des Indes Orientales qu'ils ont parmi eux, est le principal soûtien de leur Etat, & la plus sensible cause de leur grandeur. Cependant, qui auroit pû croire que l'union de quelques Marchands qui s'aviserent de voyager aux Indes en 1595. & qui ne formerent leur grande Compagnie que six ou sept ans aprés, eût pû s'élever à ce haut degré d'opulence où nous sçavons maintenant qu'elle est arrivée? On sçait les profits que ses interessez ont touché annuellement, & qui ont été le plus souvent de trente ou trente-cinq pour cent, & quelquefois davantage. On sçait toutes les dépenses qu'il lui a fallu faire en diverses occasions; & tout cela déduit, lors qu'en 1661. on fit un état general des biens de la Compagnie; lorsqu'on eut supputé ce qu'elle pouvoit avoir d'argent comptant; qu'on eut dressé un Inventaire des riches Marchandises dont ses Magazins regorgent; qu'on eut estimé à peu prés ce que valent ses Vaisseaux, ses canons & ses autres équipages, l'assemblage de toutes ces choses évaluées produisit une somme si excessive, qu'elle surpassoit presque toute sorte de creance. Et neanmoins on ne faisoit point entrer en compte que cette Compagnie possede encore plus de terre dans les Indes, que les Etats de Hollande n'en possedent dans la basse Allemagne; & c'est ce qui lui donne le moyen d'entretenir ordinairement quatorze ou quinze mille hommes de guerre pour conserver ses Places, outre les matelots & les autres personnes qu'elle employe de tous côtez, & qui ne font guere moins de quatre-vingt mille hommes qui subsistent tous par son moyen. Une si grande richesse,

qui est venuë de si petits commencemens, passeroit absolument pour fabuleuse, si nous n'en étions convaincus par nos propres yeux, & par l'experience qui nous fait voir, que maintenant les Hollandois sont les plus pecunieux peuples de l'Europe, & que l'argent est si commun dans leurs païs, que les heritages s'y achetent à plus haut prix qu'en pas un lieu du Monde. De façon qu'une Terre en Fief en Hollande se vend ordinairement au denier soixante, les Terres en roture au denier cinquante, & l'argent s'y prête à trois pour cent; c'est-à-dire, au denier trente-trois; tant il est vrai que parmi eux l'argent est à meilleur marché que les autres biens. Ce qui ne leur vient point des pâturages qu'ils font dans leurs marais dessechez, ni de la culture de leurs autres terres qui ne sont pas trop bonnes, mais de leur seul trafic, & principalement de celui des Indes Orientales.

Les Anglois s'aviserent du même dessein presque en même tems, & formerent aussi une Compagnie à Londres pour la navigation des Indes Orientales. Cette Compagnie fit partir quatre Vaisseaux dés l'an 1600. & le succés fut tel, qu'en peu de temps on compta jusqu'à vingt Flottes qu'elle y avoit envoyées. Le Roi d'Angleterre protegea puissamment ces nouveaux associez, & en 1608. il envoya Guillaume Haukins en qualité de son Ambassadeur vers le grand Mogol, pour les faire joüir de la liberté du Commerce, malgré les obstacles que les Portugais & les Hollandois tâchoient d'y apporter. En 1615. il y renvoya encore Thomas Rhoë, & en d'autres années il envoya divers Ambassadeurs aux Rois du Japon pour le même sujet. Et ceux-ci ménagerent si bien l'esprit de ces Barbares, qu'ils en obtinrent tout ce qu'ils desiroient, & que les Hollandois mêmes pour être bien venus dans le Japon, disoient qu'ils étoient Anglois. La Compagnie obtint aussi de grands privileges dans les Etats du Roi de Perse, en consequence du secours qu'elle lui donna contre les Portugais pour le siége d'Ormuz; Mais il eût été à souhaiter pour elle, qu'elle eût trouvé autant de fidelité dans l'execution, que de facilité dans les promesses. Quoi qu'il en soit, cette Compagnie s'est renduë fort puissante dans les Indes, où elle a maintenant divers comptoirs sous deux Directeurs principaux ou Presidens, dont l'un fait sa résidence à Surat, & l'autre à Bantam; & c'est par leur autorité que toutes leurs affaires de ces quartiers-là se conduisent. Ainsi l'industrie & la valeur de ces Peuples a établi & maintenu leur Commerce: Et

bien que leurs ennemis ayent fait les derniers efforts pour les détruire, & en soient venus jusqu'à une guerre ouverte & tres-sanglante; ils n'en ont remporté le plus souvent que de la honte, & ne les ont point empêchez de continuer leurs navigations, dont ils n'avoient pas droit de les exclure.

Les Danois ont aussi voulu prendre part à ces voyages celebres, encore qu'ils ne fassent pas un si grand trafic dans les Indes que les autres, & n'y paroissent pas avec des Flottes si nombreuses. Mais ils n'ont pas laissé d'y avoir quelque habitation, & d'y envoyer des Vaisseaux de tems en tems. Leur négoce se fait d'ordinaire dans le Golfe de Bengale, sur les côtes de Pegu, & dans quelques Isles du Sud, où même ils sont fort redoutez.

Enfin, le fameux Gustave Adolfe Roi de Suede, crut qu'il étoit de sa grandeur que ses Peuples visitassent aussi les Indes Orientales, & les autres parties du Monde: Et dans le moment que ce Prince qui rouloit dans son esprit de si vastes pensées, se préparoit pour entrer dans l'Allemagne, & machinoit la ruïne de la Maison d'Autriche; il projettoit de faire une Compagnie en Suede pour ces grandes Navigations, & invitoit ses Sujets de s'y interesser, comme il paroît par les Lettres Patentes données à Stocholm le 4. Juin 1626. Mais la guerre d'Allemagne qui survint peu aprés, & sa mort précipitée, ne lui permirent pas de voir l'accomplissement de ce dessein, qui a été renouvellé depuis.

Aprés cela les François peuvent-ils se dispenser de songer à une entreprise qui a paru à tous les Peuples également utile & glorieuse? Et si nos desordres précedens ont pû servir à nôtre négligence sur ce sujet, nôtre tranquilité presente ne la feroit-elle pas condamner à l'avenir? Nous aurions tort à la verité, d'envier à nos voisins des richesses qu'ils ont acquises par des moyens honnêtes & permis à tous les hommes; mais nous aurions tort de ne vouloir pas embrasser les mêmes moyens, quand ce ne seroit que pour conserver nôtre bien, qui devient la récompense de leurs travaux, tandis que la plûpart du peuple demeure inutile parmi nous.

Mais on a de la peine à s'engager dans une entreprise nouvelle; chacun apprehende de faire la premiere démarche; on craint toujours de ne pas rencontrer ce que l'on espere. Ces pensées-là sans doute étoient pardonnables aux Portugais, qui voyoient devant eux une mer immense, qui vouloient passer sous un autre Ciel & sous d'autres étoilles, sans connoître la route

qu'ils devoient tenir. Cela étoit encore pardonnable aux Hollandois, qui faisoient état d'aller dans des contrées où leurs plus mortels ennemis étoient les maîtres, & où ils avoient plus à craindre les Portugais que les orages, ni les Barbares. Mais à present que les premiers nous ont frayé le chemin de ces terres fortunées, & que les autres nous ont détrompé de la crainte de ceux qui y sont devant nous, il y auroit de l'aveuglement volontaire, à ne pas demeurer d'accord des biens qui nous sont assurez, & de la facilité avec laquelle nous les pouvons obtenir. Car que la France ne soit plus puissante que pas une autre Nation qui trafique dans les Indes; c'est ce qui ne se conteste pas. Que les François n'ayent aussi plus de commoditez pour ce trafic, c'est ce qui ne se peut encore contester; si on considere que nous possedons déja au delà du Cap de bonne Esperance, la plus grande Isle de toute cette Mer, je veux dire l'Isle de saint Laurent ou de Madagascar, qui n'a pas moins de sept cens lieuës de tour, & qui d'ailleurs est dans le climat le plus doux de toutes les Indes. L'air y est si temperé, qu'on y peut être toujours vêtu des mêmes habits que nous portons au Printems, & l'experience a fait connoître à plusieurs, qu'il fait ici des chaleurs plus incommodes que les plus grandes de ce païs-là. La terre y est admirable pour toutes sortes de grains & d'arbres, & ne demande qu'à être cultivée pour être merveilleuse. Il n'est point necessaire comme aux autres Isles, d'y apporter des vivres pour y faire subsister les Colonies, on y trouve de toutes choses en abondance; & le païs en produit non seulement assez pour nourrir ses habitans, mais assez encore pour en faire part à d'autres Peuples. Les eaux y sont excellentes, les fruits délicieux, & l'on peut dire sans exageration, qu'il est aisé d'en faire un vrai Paradis terrestre. Elle a outre cela des mines d'or si abondantes, que durant les grandes pluyes & ravines d'eaux, les veines d'or se découvrent d'elles-mêmes le long des côtes & sur les montagnes. Elle est peuplée de gens d'humeur assez traitable, & que l'on employeroit en toutes sortes de services, pourvû qu'on les gouvernât doucement. Ce sont des hommes qui sont humbles, soûmis, & qui ne ressemblent pas aux peuples des païs & des Isles plus avancées dans les Indes, qui pour quoi que ce soit au monde ne se veulent assujettir au travail; au contraire, ceux-ci s'y plaisent & prennent plaisir à voir travailler les Chrétiens. Le Païs est partagé entre plusieurs petits Rois, qui se font la guerre les uns aux autres, & qui par leur discorde nous donneroient un moyen facile de

nous établir puissamment parmi eux. Delà on peut trafiquer sans peine dans toutes les Indes, à la Chine, au Japon, & encore plus commodément sur les côtes d'Ethiopie, & dans les terres de l'Empereur des Abyssins, dont le commerce est presque inconnu ; à Sofola, où sont les mines d'or les plus riches de toute la Terre ; à Quama, à Molinde, dans la mer Rouge, & dans tout le Golfe Persique. En un mot, il n'y a point de lieu plus propre pour faire un magasin general des marchandises que l'on feroit venir de tous côtez pour être apportées dans l'Europe. Cela n'empêcheroit pas pourtant que nous ne pussions encore nous établir en plusieurs autres endroits, & où il seroit le plus à propos pour le bien de nos affaires : Et il y a tel lieu qui n'est occupé de personne, & que l'on dira en tems & lieu, dont nous pourrions nous saisir, & où l'on feroit le plus grand commerce qui se soit jamais fait. Il ne tiendra donc qu'à nous de profiter de tant de circonstances favorables, & de ne pas laisser perir entre nos mains de si notables avances. Nous admirons la bonne fortune de nos voisins, ils la meritent ; mais nôtre admiration ne doit pas être sterile ni oisive, nous devons aller plus loin. Il faut que cette pensée se termine par une émulation honnête, puisque tant de choses nous promettent un succés égal ou plus grand encore. Aussi-bien toute la Terre n'est pas connuë ; il reste de vastes Regions à découvrir ; il reste dequoi faire avoüer aux étrangers, que s'ils ont eu le bonheur d'aller devant nous, nous pouvons avoir la gloire d'aller plus loin qu'eux. Mais comme j'estime qu'il seroit necessaire pour réüssir dans ce grand dessein, de former parmi nous une Compagnie pour la Navigation des Indes Orientales à l'exemple des autres Peuples, & qu'il faut donner cet honneur aux Hollandois, que celle qui est parmi eux, est la plus riche & la mieux entenduë de toutes celles qui s'en sont jamais mêlées ; il est bon de considerer de quelle maniere cette Compagnie s'est formée, & quels ont été ses progrés, afin que chacun juge si nous avons lieu de douter de ce que nous devons faire aprés ce qu'ils ont fait.

La guerre des Espagnols contre les Hollandois ayant ruïné une partie du Commerce de cette Nation, sans lequel elle auroit eu peine à subsister, quelques Marchands de Zelande s'associerent entr'eux en 1591. pour aller trafiquer dans les Indes Orientales, & particulierement aux lieux où les Portugais n'avoient point d'habitudes. Mais pour éviter les incommoditez que l'on trouve auprés de la Ligne ; ils résolurent de chercher un passage vers le Nord, afin d'aller le long des côtes de la Tartarie &

du Cathay, & de là descendre dans la Chine & dans les Indes. Mais ce voyage leur ayant mal réussi, ils s'associerent ensuite avec quelques Marchands d'Amsterdam, qui tous ensemble équiperent une petite Flotte de quatre vaisseaux, qu'ils envoyerent aux Indes par la route ordinaire, sous la conduite d'un nommé Corneille Aoutman, qui avoit demeuré long-tems à Lisbonne, où il avoit appris des Portugais le secret de cette navigation: Ils partirent en 1595. & ne revinrent qu'au bout de deux ans & quatre mois, sans rapporter aucun profit. Cette petite disgrace n'empêcha pas qu'en même tems il ne se formât une seconde Compagnie dans la même Ville d'Amsterdam, & ces deux Compagnies s'unirent aussi, & équiperent ensemble une Flotte de huit vaisseaux, qui partit en 1598. pendant qu'une troisiéme Compagnie équipoit en Zelande pour le même dessein. En l'année 1599. quelques autres Marchands d'Amsterdam, la plûpart Brabançons, formerent encore une Compagnie separée de toutes les autres, laquelle envoya aussi quatre vaisseaux aux Indes. En 1600. cette derniere Compagnie équipa de nouveau deux navires, lesquels, se joignirent à six autres de la premiere Compagnie, & ces huit vaisseaux étant partis, les Interessez de ces deux Compagnies, sans attendre leur retour, équiperent 13. Vaisseaux, à sçavoir la premiere Compagnie neuf, & la derniere quatre, & cette Flotte partit au mois d'Avril 1601. & son premier voyage lui fut assez utile pour y trouver un fonds pour faire un second équipage. Il y eut alors des Marchands de Roterdam & de Nort-Hollande, qui formerent des Compagnies separées; & ainsi il y avoit à craindre qu'elles ne se ruinassent les unes les autres: c'est pourquoi Messieurs les Etats prévoyant les desordres que cette division pourroit produire, les convierent d'unir tous leurs interêts ensemble, & d'envoyer des Députez à la Haye pour tâcher à ne former qu'une seule Compagnie. Tous les Interessez acquiescerent à cette proposition, & ainsi il se forma une Compagnie generale pour la navigation des Indes Orientales, laquelle en obtint l'octroi ou le Privilege de Messieurs les Etats, portant défenses à tous les habitans de ces Provinces, de trafiquer dans toutes les Indes, depuis le Cap de bonne Esperance jusqu'à l'extremité de la Chine, & ce Privilege leur fut accordé pour vingt & un an, à commencer au vingtiéme Mars 1602. Par cet octroi il étoit permis à toutes personnes d'entrer dans la Compagnie pour telle somme d'argent que l'on voudroit, pourvû que l'on se declarât dans cinq mois, aprés lesquels on n'y recevroit plus qui que ce soit.

Dans cet espace de tems il s'amassa un fond de six millions six cens mille livres monnoye du païs, qui font sept millions neuf cens vingt mille livres monnoïe de France, & personne depuis n'a été reçû de nouveau dans la Compagnie, à moins que d'avoir acheté la part de quelqu'un des premiers Interessez, ce qu'ils appellent acheter une action. Il fut aussi alors fait plusieurs Reglemens pour maintenir l'ordre, & conserver les interests de chaque particulier ; lesquels furent expliquez dans cet Octroi. Cependant, comme il expiroit au mois de Mars 1623. il fut alors continué pour vingt & un an encore ; & en 1643. moyennant une gratification de seize cens mille livres qui furent données à l'Etat, il fut renouvellé pour vingt-sept ans : & maintenant on poursuit la même continuation de privilege pour pareil nombre d'années.

Ce premier fond de six millions six cens mille livres monnoye du païs, fut employé à l'équipage d'une Flotte de quatorze Vaisseaux, qui partit au mois de Février 1603. & d'une autre de treize qui partit au mois de Décembre de la même année. Jusques-là il n'y avoit point eu de profit pour les interessez durant qu'ils avoient été divisez en Compagnies particulieres, parce que tout ce qu'ils pouvoient gagner étoit toûjours employé à de plus forts équipages. Mais au retour de ces deux Flottes il se trouva tant de profit, qu'en 1605. les Interessez toucherent quinze pour cent ; en 1606. soixante & quinze pour cent, de sorte qu'il ne s'en falloit que dix pour cent, qu'ils ne fussent remboursez de tout leur fond. Cependant la Compagnie ne laissoit pas de faire de grands équipages, elle traittoit avec les Rois des Indes, elle y bâtissoit des forteresses, elle avançoit ses conquêtes de tous côtez ; nonobstant toutes ses dépenses, il se trouva qu'au mois de Mai 1613. chacun avoit été remboursé de son principal, & avoit outre cela cent soixante de profit : c'est à dire par exemple, que celui qui avoit mis en 1602. quatre mille francs dans le fond de la Compagnie, avoit reçû en 1613. dix mille quatre cens livres de profit, & ne laissoit pas d'avoir encore sa part toute entiere au fond de la Compagnie. Et ce profit a si bien augmenté depuis, qu'il y peu d'années où les Interessez n'ayent touché trente pour cent, ou environ. En 1661. ils tirerent quarante pour cent. L'année 1662. il ne se fit point de distribution, à cause de quatre navires qui perirent, & dont on n'a point encore eu de nouvelles, & de plus à cause des dépenses extraordinaires qu'il falut faire pour le siege de Cochin. Mais en 1663. ils ont reçû trente pour cent.

La Compagnie dix ans en dix ans fait un inventaire general de tous ses effets, & par celui qui fut fait en 1661. elle se trouva en possession de ces richesses immenses que nous avons dites.

Cette Compagnie n'a pas seulement enrichi les particuliers, mais les avantages que le Corps de la Republique en a retirez & en retire continuellement, ne se peuvent presque estimer. Premierement, toutes les marchandises qu'elle amene des Indes dans les ports des Etats, payent des droits qui sont tres-grands, & qui montent pour le moins à sept pour cent; d'autant que toutes ces marchandises, avant que d'être apportées en France, sont déchargées en Hollande, & avant que de revenir à nous elles ont payé en Hollande les droits d'entrée & de sortie, qui montent à six pour cent, & encore un pour cent pour les droits du convoi, qui sont sept pour cent, qui demeurent purement au profit de la Republique: Ce qui n'empêche pas qu'il ne coûte encore deux pour cent pour la facture, avec les frais de la charge & du fret. Tellement que c'est au moins douze pour cent que les marchandises des Indes nous coûtent plus qu'elles ne feroient, si nous les allions querir nous-mêmes. D'où il s'ensuit que nos Negocians, en prenant le même profit sur ces marchandises que fait la Compagnie de Hollande, ils ne laisseroient pas de nous pouvoir faire douze pour cent de meilleur marché que les autres; parce que ces marchandises viendroient chez nous en droiture, & n'auroient point payé les droits qu'elles payent, pour avoir passé en Hollande, ce qui enleve tous les ans de grandes sommes d'argent de la France, où il se consume plus du tiers de tout ce que les Hollandois rapportent des Indes.

Le second avantage que les Etats retirent de cette Compagnie, est, qu'à tous les renouvellemens d'octroi elle fait un present considerable, & la derniere fois, comme nous avons dit, elle donna seize cens mille livres. En troisiéme lieu, elle fait subsister plus de quatre-vingt mille hommes, la plûpart desquels sans cela seroient à charge à l'Etat. La derniere & la plus importante consideration; c'est, que cette Compagnie en affoiblissant le commerce des Portugais qui ont été long-tems sous l'obéïssance du Roi Catholique, a affoibli la Monarchie Espagnole, dont elle avoit tout à craindre, & s'est par ce moyen préparé le chemin à la paix.

Il s'équippe tous les ans pour ce voyage douze grands vaisseaux du port, depuis huit cens tonneaux jusqu'à quatorze cens, lesquels partent en diverses saisons, & il en revient autant ou envi-

ron chaque année précisément à la fin de Juin, au devant desquels la Compagnie & les Etats envoyent dés le mois de May plusieurs vaisseaux de guerre tant pour les escorter, & les défendre des entreprises de leurs ennemis, que pour leur porter des rafraîchissemens, & faire entrer dès gens frais dans ces vaisseaux qui retournent, selon le besoin qu'ils en ont. Au reste, la principale place de cette Compagnie dans les Indes s'appelle Batavia. C'est une Ville qu'ils ont bâtie dans l'Isle de Java Major prés de Sumatra. Là sont leurs magazins, & là ils font l'amas de toutes les choses qu'ils rapportent en Europe, & qu'ils tirent de tous les divers païs des Indes, du Japon, de la Chine, & des Royaumes. Ils possedent aussi Colombo dans l'Isle de Zeilan, ayant depuis peu conquis cette Ville sur les Portugais, & c'est dans cette Isle qu'on trouve la Canelle, qui se débite ensuite par tout le monde. Enfin, ils ont encore plusieurs autres Places depuis le Golfe de Perse, jusqu'à l'extrémité de la Chine; & il y a long tems que l'on leur comptoit trente-sept Magazins dans les Indes, & vingt forteresses considerables.

Pour se rendre encore le commerce plus libre, ils entretiennent des Agens auprés des Rois de tous ces quatiers-là, comme auprés du Roi de Perse, du Grand Mogol, des Rois de la Chine, du Japon, de la Cochinchine, & plusieurs autres. Voilà jusqu'à quel point de grandeur cette Compagnie est parvenuë, & comment la societé de quelques Marchands assez médiocres en biens & en toutes choses, a heureusement surpassé leurs esperances, & les a menez plus loin qu'ils ne prétendoient aller.

Mais il n'y a rien qu'une Compagnie de cette nature ne puisse obtenir, par une fidéle union, par une adroite conduite, par un courage inébranlable. Cette verité étant si claire, & les mêmes avantages nous étant offerts, pouvons-nous nous empêcher de nous en prévaloir, à moins que d'avoüer nous-mêmes que nous croyons manquer, ou d'union, ou d'adresse, ou de courage? Que ce reproche tombe sur le courage, cela n'est pas à craindre: sur l'adresse, cela seroit faux; car pour ne parler maintenant que de la Navigation, il est certain que nous avons les meilleurs hommes de mer qu'on puisse desirer, les Hollandois même se servent le plus souvent de François sur leurs Vaisseaux, & s'en trouvent mieux que de leurs gens propres. Sur l'union; ouï sans doute, c'est cela, il ne le faut pas dissimuler, c'est ce qui nous manque, & c'est un défaut de nôtre Nation, qui merite le plus que nous prenions soin de

s'en corriger. Et de vrai, quelle honte que nos François qui sont les peuples du Monde les plus polis ; chez qui la Valeur, la Magnificence, la Bonté naturelle, la Civilité, la Doctrine, les beaux Arts semblent avoir choisi leur principale demeure ; que ces Peuples, dis-je, ayent tant de peine à se souffrir les uns les autres, que leur union soit si difficile, leurs societez si inconstantes, & que les meilleures affaires perissent entre leurs mains, par je ne sçai quelle fatalité de cette nature, sans laquelle il seroit presque impossible de leur résister ? Quand les Hollandois commencerent leur Compagnie, il se trouva des gens de médiocre condition, qui vendirent jusqu'à leurs meubles, pour contribuer à l'achevement du fond necessaire ; parce qu'ils croyoient qu'il en devoit revenir beaucoup de gloire & d'utilité à leur Patrie : Et les François qui ont tant d'excellentes qualitez, n'auroient pas de zele maintenant pour l'honneur & pour le bien de leurs païs ; je m'assûre que cela n'arrivera pas, & puisque nous voici dans un siecle merveilleux qui doit apporter du remede à nos maux, & rendre toutes choses nouvelles ; il faut effacer jusqu'aux moindres vestiges de cette ancienne tâche, & faire voir desormais par une constante liaison entre nous, & par un veritable amour du bien public, que nôtre grand & incomparable Monarque a perfectionné son Peuple, & lui a inspiré une vertu qu'il n'avoit pas encore. Que faut-il donc faire, me demandera-t'on ? Il faut en premier lieu, comme nous avons déja dit, former une Compagnie ou Societé de plusieurs personnes, qui contribuëront unanimement à l'execution de nôtre entreprise, & qu'on pourra appeller pour cette raison la Compagnie Françoise pour le Commerce d.s Indes Orientales. Il faut ensuite équipper une Flotte, & aller descendre droit dans nôtre Isle de Madagascar, où nous ne trouverons aucune résistance, & commencer à y faire un grand établissement, qui sera soûtenu par de fortes Colonies que l'on continuëra d'y envoyer. Il faut faire état de n'y mener que des hommes de courage & de bonnes mœurs, & non point des criminels rachetez du gibet ou des galeres, ni des femmes persecutées pour leurs débauches. Une partie de ces gens s'occupera à cultiver la terre, qui sera d'un tres-grand rapport, tandis que les autres se rendront maîtres des principaux Postes du païs, & s'assureront des Ports, parmi lesquels il y en a plusieurs qui peuvent facilement contenir deux ou trois cens Vaisseaux, qui y seront à l'abri de tout vent. Et ce sera là comme les préliminaires de nôtre grand Commerce. Je sçai bien

que quelques uns jugeant legerement de cette proposition, s'en dégoûteront d'abord, & diront que les François ont été déja à Madagascar sans y rien faire, & que le sieur Flacourt qui a été Directeur de la Compagnie qui s'étoit faite alors, le donne assez à connoître par la Relation qu'il en a publiée. Quoi donc, est-ce la premiere fois qu'une chose qui a manqué dans un tems, n'a pas laissé de réüssir dans une autre ? L'Histoire n'est-elle pas pleine de grandes entreprises qui n'ont été achevées qu'aprés plus d'une tentative ? Les premiers Espagnols qui demeurerent dans les Isles de l'Amerique, y furent tous tuez, & ce malheur n'empêcha pas qu'on n'y en remenât d'autres. Les Anglois ont vû ruïner quatre ou cinq fois leurs Colonies dans la Virginie, & cela ne les en a pas chassez. Et pour nous servir encore de l'exemple des Hollandois, le premier pas qu'ils firent pour ce voyage des Indes, dont ils cherchoient une route nouvelle, leur réüssit tres-malheureusement. La seconde fois ils y furent, mais ils en revinrent sans profit. Se rebuterent-ils de cela ? Nullement : ils y retournerent une troisiéme, une quatriéme fois, & recueillirent enfin avec usure les fruits de leur perseverance. Mais il y a quelque chose de plus à dire en cette occasion ; il faut que tout le monde sçache, qu'il y a bien de la difference entre l'affaire où le Sieur Flacourt a été mêlé, & celle dont il est question. Il y a bien de la difference entre une Compagnie formée par quelques particuliers en petit nombre, & qui n'avoient pas fourni tout le fond necessaire pour l'accomplissement d'un si grand dessein, & la Compagnie que l'on prétend faire maintenant. Car aprés tout, il y a lieu d'esperer, que le Roi qui a tant d'affection & de tendresse pour ses Sujets, considerant les notables utilitez que cette entreprise apportera à ses Etats, l'appuyera puissamment, & y entrera même pour une part considerable. Et ainsi, il n'y a point de consequence à tirer de ce qui s'est passé du tems du Sieur Flacourt, à ce qu'on desire faire maintenant. Cependant le mauvais état où il s'étoit trouvé alors, par l'abandonnement des Interessez de sa Compagnie, n'a pas empêché qu'il n'ait toûjours dit, & qu'il ne l'ait même déclaré publiquement par un écrit fait exprés, & imprimé au bout de sa Relation, que si on faisoit un établissement considerable dans Madagascar, qu'on le commençât avec vigueur, qu'on le poursuivît avec soin, il nous en reviendroit une utilité inconcevable ; attendu la bonté & la fertilité du païs, l'humeur facile & laborieuse des Habitans, & la situation avantageuse de cette Isle pour le Commerce. Et cela nous est

confirmé par tant de témoins de toutes Nations qui en sont fraîchement revenus, Flamands, François, Hollandois, Anglois; que c'est apporter une résistance opiniâtre à la verité, que de n'en pas demeurer d'accord. Et toutefois, le sieur Flacourt ne souhaitoit autre chose pour bien réüssir, sinon que tous les ans on fît partir de France un grand Navire pour envoyer à Madagascar: Que devons-nous donc esperer, nous qui parlons d'y en envoyer tout d'un coup quatorze ou quinze? Il souhaitoit qu'on y fît passer cinq cens hommes; nous parlons d'en envoyer cinq ou six mille. Il n'osoit presque proposer la dépense d'un équipage de cent cinquante mille livres; nous songeons à l'emploi de plusieurs millions. En un mot, il ne raisonnoit que sur le pied d'une Compagnie de particuliers; nous parlons d'en faire une, dans laquelle il y a lieu d'esperer que le Roi même voudra bien entrer, & y donner par sa participation Royale un certain caractere que nul autre ne lui peut donner. Ce qui fait voir que nous avons bien d'autres pensées que lui, & que nous serons en état d'élever nos affaires jusqu'à un point de grandeur qu'il n'auroit pas osé seulement imaginer. Quoiqu'il en soit, on peut dire de l'Isle de Madagascar, que pour peu que nous prenions soin de nous y fortifier, nous aurons non seulement une place, mais plusieurs, qui seront d'un prix inestimable, & qui vaudroit mieux que tout ce que possedent les Hollandois dans les Indes, soit qu'on regarde les lieux en eux-mêmes, soit qu'on les considere pour la facilité du trafic. En effet, on ne peut pas nier que cette habitation ne fût incomparablement plus commode & plus seure, que celle de Batavia dans l'Isle de Java, où les Hollandois ont établi leur principale résidence. Plus commode, parce que Madagascar est tres-agreable, dans un climat fort doux, & a tout ce qui est necessaire à la vie. Au contraire, au tour de Batavia il ne se recuëille presque rien, & il faut que la Compagnie y fasse venir de loin du ris, de la viande, & autres vivres necessaires pour vingt-cinq ou trente mille personnes, ce qui ne se peut faire qu'avec de grands embarras & de grands frais. Plus seure, parce que l'Isle de Java est peuplée de Nations brutales, vaillantes & aguerries, qui ne souffrent rien, & qui faisant profession de la Loi Mahometane, haïssent & méprisent les Chrétiens. D'un côté les Hollandois confinent avec le Roi de Mataran, qui est venu plusieurs fois les assieger avec cent mille hommes. D'autre côté ils ont pour voisins ceux de Bantam, qui ne sont éloignez de Batavia que de douze lieuës, & qui ont souvent fait la même chose que le Roi de Mata-

ran. Au contraire, tous les Habitans de Madagascar sont bons & paisibles; ils font paroître beaucoup de disposition à recevoir l'Evangile: tellement que l'on se peut tenir plus assuré avec cent hommes dans Madagascar, qu'avec mille & davantage dans Java. Mais ce n'est pas tout; & si nôtre habitation étoit plus seure & plus agréable que celle des Hollandois, on peut dire encore que le Trafic s'y exerceroit avec beaucoup moins de peine. Car il faut se representer une autre incommodité qu'éprouvent les Hollandois pour avoir fait leur Magazin general à Batavia; comme cette place est extrémement avancée dans les Indes, & trop même, il arrive de là que leurs Navigations en sont plus longues, plus perilleuses, & qu'ils font beaucoup de chemin inutile. Et de fait, quand ils sont arrivez à la vûë de Madagascar, ils ont encore plus d'un tiers du chemin à faire, avant que de se rendre à Batavia. Cependant quand ils y sont, il faut qu'ils reviennent sur leurs pas, & avec les mêmes vents qui les rameneroient en Europe, afin d'aller trafiquer dans le Golfe de Bengale, sur les côtes de Coromandel & des Malabares, à Zeylan, à Surat, dans le Sein Persique, & sur les côtes d'Ethiopie; puis il faut qu'ils retournent porter leurs marchandises à Batavia, où ils font leurs cargaisons pour la Hollande. Si bien que la situation de cette place est cause qu'ils font deux ou trois fois un même chemin, au lieu que nous n'aurions point cette peine en faisant nôtre principal Magazin à l'Isle de Madagascar; puisqu'étant là, quelque part que nous voulions aller, soit que nous trafiquions du côté de la Mer Rouge, soit que nous entrions dans le Golfe de Bengale, soit que nous passions vers la Chine & le Japon, & dans les Isles les plus reculées, nous ne ferons point de chemin mal à propos. Quand nous aurons fait nos achats en tous ces lieux, & que nous rapporterons nos Marchandises à Madagascar, nous n'aurons pas fait une heure de chemin qui ne nous rapproche de nôtre païs; il n'y aura que le mauvais tems qui nous puisse retarder, & nous ne pourrons pas imputer la longueur de nôtre voyage à des détours inutiles. Ajoûtez encore, qu'en venant à Madagascar, ce sera un entrepos admirable, où nos gens se pourront rafraîchir si long-tems qu'il leur plaira, & reprendre de nouvelles forces pour achever leur voyage; au lieu que les Hollandois, aprés être partis de Batavia, ne joüissent point d'un pareil soulagement dans toute la route: ce qui est cause qu'aprés cette Navigation qui dure ordinairement sept mois, ils sont si fatiguez, qu'il leur faut beaucoup de tems pour se remettre. Et pour dernier

inconvenient, dont nous serons encore exemts, lorsqu'ils sont arrivez dans nos Mers, comme ils n'oseroient passer par la Manche, à cause des differends qu'ils ont sur le fait des mêmes Indes avec les Anglois, ils sont obligez de continuer leur route vers le Nord, & de passer au-dessus de l'Irlande & de l'Ecosse, pour revenir tomber dans leur païs par la Mer Germanique, ce qui augmente leur voyage de quatre ou cinq cens lieuës, & est cause que la Compagnie, outre les gages ordinaires des Matelots & des Officiers, leur donne à chacun trois mois de solde d'augmentation. Tellement qu'on peut dire avec verité, qu'aprés avoir essuyé toutes les chaleurs de la Zone torride, ils sont contraints de venir combattre contre le froid du Nord, avant que de se pouvoir rendre chez eux. Et comme ce sont autant de retardemens à la Navigation, qui la rendent plus perilleuse & d'une plus grande dépense, il ne faut pas douter que la Compagnie ne fasse son compte là-dessus, & qu'elle n'en mette ses Marchandises à plus haut prix. Quoiqu'il en soit, il paroît maintenant que ce que j'ay avancé est trés-vrai, je veux dire, que la demeure de Madagascar est préferable en tout, à celle que nos voisins ont dans l'Isle de Java, & par consequent que nous ne la devons point negliger. Enfin (s'il nous faut alleguer nous-mêmes,) nos François ne font point de difficulté de s'aller habituer dans les Isles de l'Amerique, comme dans saint Cristophe, dans la Martinique, dans la Gardeloupe, & autres où ils sont plus de trente mille personnes, & cependant ce sont des lieux où ils ne sçauroient subsister sans secours, & où il faut que les Hollandois & les Anglois avec qui ils trafiquent, leur portent du pain, du vin, de la viande, & leur amenent des Esclaves pour cultiver leurs terres, sans quoi ils n'y pourroient passer deux années de suite, que la faim & mille autres miseres ne les contraignissent d'en sortir. C'est ce qui est cause que l'Angleterre & la Hollande enlevent tout leur Sucre, leur Tabac, & leur Indigo, & nous les viennent revendre bien cher de façon que la France ne ressent en verité aucune douceur de leur travail. Cela étant donc, pourrions-nous donner de plus claires marques d'une entiere préoccupation, que d'envoyer des Colonies en des Païs où il y a des incommoditez à souffrir, & d'avoir du dégoût pour une Isle trés-grande & tres abondante ; où l'on trouve tout à souhait ; où l'on peut établir un si grand Commerce ? Et cela, parce que le Sieur de Flacourt n'y a pas été heureux ; parce que cent ou six vingts hommes y ont mal réussi par la faute même de leur Compagnie : Sans consi-

derer que celle-ci est d'une qualité toute differente, & que c'est une entreprise digne du grand Monarque, qui aura la bonté de s'y joindre. On me demandera sans doute, si je suis avoüé pour le dire si hardiment. Je ne me vanterai point d'un pouvoir que je n'ai pas: Mais je puis dire, qu'il n'est point à croire qu'un Prince aussi accompli que le nôtre, refusât son secours à ses Peuples dans une occasion si importante, & leur montrât moins d'affection, que les Rois d'Angleterre n'en ont témoigné à leurs sujets. On peut dire même, que ce qu'il fait tous les jours, nous répond du contraire : Et quand on considerera que Sa Majesté depuis l'année 1658. a diminué les Tailles de son Royaume de vingt millions par an : Que depuis peut de tems il a encore rabaissé le prix du Sel : Que durant la sterilité de l'année 1661. qui nous menaçoit d'une famine inévitable, il eut la bonté de faire venir à ses dépens une quantité prodigieuse de bleds, qui furent distribuez par toutes les Villes, & particulierement dans Paris, où l'abondance du Peuple rendoit le mal plus dangereux : Quand, dis-je, on se representera toutes ces choses que nous avons veuës, & que nous avons touchées, on n'aura pas de peine à croire qu'il se resoudra de contribuer à l'avancement de nôtre Compagnie en toutes manieres. Il suffit qu'il soit persuadé que l'établissement de ce grand & noble Commerce, ouvrant desormais un moyen honnête & infaillible à tous les François pour acquerir du bien, bannira insensiblement ces autres moyens infames qui n'ont été que trop en vogue de nos jours. Que cette abondance heureuse pourra ramener la bonne foi dans les affaires, & décrediter les artifices de la chicane, que l'avidité insatiable des gens oisifs a fait monter au dernier comble d'iniquité. Que ce sera une occasion assurée pour occuper plusieurs personnes qui languissent sans emploi, & de qui l'industrie ne paroît pas, faute d'être exercée. Enfin, que ce sera un remede indubitable pour faire subsister un nombre infini de pauvres qui s'abandonnent à une mendicité honteuse, ou qui cherchent à s'en exempter par des violences criminelles. Ainsi, comme c'est une affaire où il entre autant de l'interêt & de l'honneur de l'Etat, qu'il y va du profit des particuliers; il ne faut pas douter que le Roi ne la prenne à cœur, & qu'il ne hâte par ses faveurs l'accomplissement d'un dessein si glorieux & si profitable.

Pour y parvenir donc, il faut faire un fond de six millions, qui seront employez à l'équipage de douze ou quatorze grands Vaisseaux, du port depuis huit cens tonneaux jusqu'à quatorze cens, de

afin de passer un tres-grand nombre de personnes dans nôtre Isle de Madagascar, pour en prendre possession de la bonne sorte.

Sa Majesté pourra être tres-humblement suppliée d'y entrer pour un dixiéme, & je ne doute point qu'elle ne le fasse tres-volontiers.

Je suis de plus assuré, que divers grands Seigneurs du Royaume y entreront pour des sommes considerables, au cas que les Marchands qui s'uniront d'abord pour cette Compagnie, l'estiment avantageux : Et je tiens en ce cas, que l'on peut esperer d'eux prés de trois millions, ce qui formera la moitié du fond necessaire, & qu'il ne reste plus qu'à trouver l'autre. Et c'est pour ce reste que j'exhorte tous les Marchands, les Bourgeois des Villes, & principalement ceux qui aiment l'honneur de leur Patrie, & qui cherchent à augmenter leur fortune par de belles voyes, d'y songer serieusement, & de donner des marques publiques de leur zele, dont ils recevront à l'avenir une ample récompense.

Pour leur donner plus de courage, j'ai sujet de croire avec grand fondement, qu'on pourra obtenir de Sa Majesté qu'aprés s'être engagée du dixiéme dans le premier armement, elle en fournira davantage, s'il est besoin, pour le second, le troisiéme & le quatriéme.

On pourra aussi supplier Sa Majesté de remettre à la Compagnie, la moitié des droits d'entrée & doüanes dans toute l'étenduë de son Royaume, pour toutes les Marchandises qui s'apporteront des Indes.

Enfin, sur ce que j'ai pensé que le Roi voudroit faire paroître en cette rencontre (comme il fait en toutes les autres) qu'il est veritablement le Pere de son Peuple ; j'ai conçû je ne sçai quelle esperance, que Sa Majesté nous accorderoit volontiers de porter sur sa part toute la perte qui se pourroit faire dans les huit ou dix premieres années ; & ce sera par ce grand engagement que chacun verra si le Roi affectionne veritablement cette affaire, & si la pensée que j'en ai euë n'est que la vision d'un homme qui rêve tout éveillé.

Les Particuliers pourront s'interesser dans la Compagnie pour telle somme qu'ils voudront, jusqu'à ce que le fond soit complet, aprés quoi on n'y recevra plus personne. Et pour achever plûtôt ce fond, le Roi sera supplié de permettre, que les Etrangers qui desireront entrer dans la Compagnie, le puissent faire pour telle somme qu'il leur plaira, comme les François mêmes. Qu'en ce faisant, ils acquerront le droit de naturalité, sans qu'ils ayent

besoin d'autres lettres, pourvû qu'ils soient interessez au dessus de dix mille livre, au moyen dequoi leurs parens encore qu'Etrangers, pourront heriter d'eux. Et afin de pourvoir à leur plus grande seureté, il faudra supplier Sa Majesté de leur accorder, qu'en cas qu'il arrivât une rupture entre cette Couronne & les Etats dont ces Etrangers seroient Sujets, que leurs effets ne pourroient être saisis ni confisquez en consequence de la Guerre.

La Compagnie aura ses Directeurs; & afin d'ôter le soupçon aux Négocians d'être opprimez par les autres Interessez, ces Directeurs seront pris du Corps des Marchands seuls, & tout le fond sera mis entre les mains d'un homme de leur part. Afin aussi d'inviter plus favorablement les Etrangers, & leur témoigner la confiance qu'on aura en eux; ils seront avertis qu'ils pourront être du nombre des Chefs & des Directeurs de la Compagnie, pourvû qu'ils y ayent un interêt notable, & qu'ils se viennent habituer en France avec leurs familles.

Le Roi sera encore supplié d'accorder que les causes de la Compagnie, tant en demandant qu'en défendant, soient portées en premiere instance dans la Justice Consulaire la plus prochaine, & par Appel au Parlement.

Enfin, tous les Particuliers qui s'aviseront de quelque chose pour l'avantage de la Compagnie, ou pour la seureté des Interessez, seront bien venus à donner leurs avis, qui seront écoutez favorablement, & suivis en ce qui sera de plus expedient. Voila ce que j'ai medité sur ce sujet, & ce qui n'a pas déplû à tous ceux à qui je l'ai communiqué.

Mais la crainte & la défiance, ces deux passions lâches & qui gelent le cœur, pourront peut-être arrêter & refroidir quelques personnes par de certains raisonnemens mal fondez, & qu'il est bon de ne pas dissimuler; afin de détromper ceux qui s'y laisseroient surprendre.

Le premier est tiré de l'incertitude ordinaire des évenemens, qui est le grand lieu commun des timides. Car on dira, qu'il n'est pas fort assuré que cette nouvelle Navigation que nous voulons établir, ait un succés aussi heureux que nous le présupposons. Que nos Voisins étant déja en possession du Commerce des Indes Orientales où ils sont puissamment établis; & les autres Peuples étant aussi accoûtumez à trafiquer avec eux pour tout ce qui vient de là; il est bien mal aisé de les faire revenir à nous. Qu'enfin ayant de grands Magazins, ils commanderont

peut-être à leurs facteurs de donner leurs Marchandises pour un tems à plus bas prix que nous ne pourrions faire, afin de nous réduire, ou à tout quitter, ou à vendre à nôtre perte. A cela il est facile de répondre suivant les chefs de cette objection. Quant au premier, j'estime qu'il n'entrera jamais dans l'esprit d'un homme de courage; car si nos Voisins ont réüssi dans cette Navigation, au delà même de leur esperance, je ne trouve pas qu'il soit raisonnable de demander si nous y réussirons, & c'est une fausse Prudence que d'en douter. Elle a presque toûjours été trompée, cette mauvaise Prudence, qui veut plus de certitude qu'on n'en doit desirer; qui ne se contente pas d'une vraisemblance autorisée, qui voudroit tenir ce qui n'est pas encore. C'est elle qui fit rejetter les propositions du fameux Christophe Colomb à la plûpart des Princes Chrétiens, qui sans doute se trouverent bien surpris quand ils en virent l'effet admirable. Les Genois furent les premiers qui le rebuterent. Il en parla inutilement au Roi de Portugal; il fit solliciter vainement le Roi d'Angleterre & le Roi de France même, à ce que quelques-uns disent, & il ne lui auroit de rien servi d'avoir eu de favorables audiances de Ferdinand & d'Isabelle, si un particulier n'avoit fait les frais de son premier armement, & n'avoit avancé les seize mille ducats d'or qui y furent employez. Ainsi l'Espagne doit la découverte du Perou à trois particuliers qui s'associerent pour ce dessein, dont on eut au commencement si mauvaise opinion, qu'on en parla comme d'une folie, jusqu'à ce que l'évenement eût fait voir qu'il ne se pouvoit rien faire de plus sage. Cependant cette défiance avoit alors quelque fondement raisonnable. La chose étoit veritablement en doute; mais aujourd'hui, le gain est certain; le profit indubitable; le bonheur de ceux qui nous ont devancé répond de celui qui nous attend: en un mot, nôtre dessein ne sçauroit manquer que par nôtre faute; & dire que l'execution n'en soit pas pleinement dans nos mains, c'est se faire deshonneur, & commettre un mensonge tout ensemble. Quant au second point de l'objection qui regarde le debit de nos Marchandises, c'est encore une crainte vaine. Car premierement, la Compagnie se peut assurer du debit de toute la France, puisqu'elle pourra donner ses Marchandises à dix & douze pour cent à meilleur marché que les Hollandois, suivant ce qui a été ci-dessus prouvé. Ce qui n'est pas si peu de chose que l'on se le pourroit imaginer, puisque dans la France seule il se consume un tiers & davantage de tout

ce qui s'apporte des Indes. Mais outre cela, je ne sçai pourquoi l'on se figure que les Etrangers n'aimeront pas aussi-tôt acheter de nous que de nos voisins, vû que la commodité est bien plus grande pour eux, parce que la France est au cœur de toute l'Europe, & qu'il est aisé d'y arriver de tous côtez. Je dirai plus, comme les Etrangers sont obligez déja de nous venir chercher pour quatre choses principales que nous avons en excellence, & qu'un Italien de grand nom appelle les quatre pierres d'Aiman, qui attirent en France les autres Nations ; sçavoir les Bleds, les Vins, le Sel, le Chanvre ; il n'y a point de difficulté que tous ceux qui viendront trafiquer avec nous pour ces choses, seront bien-aises tout d'un tems de prendre de nos Marchandises des Indes, s'ils en ont besoin ; puisque c'est une commodité pour ceux qui ont des achats à faire, que de trouver en un même lieu tout ce qu'ils peuvent desirer. Ainsi donc on peut croire, que non seulement tout ce que nous apporterons des Indes, ne nous demeurera point, mais que nous en aurons un débit plus promt que les autres, & que par ce moyen nous ramenerons le grand Trafic dans la France comme il y étoit autrefois, avant que le Portugal eût trouvé la Navigation des Indes Orientales : car alors toutes les Marchandises de Perse & des Indes, étoient apportées par terre en Egypte, & de là venoient par mer à Marseille, d'où elles se distribuoient par tout. Et par consequent, il pourra peut-être bien arriver que nos Voisins, qui se font principalement valoir par le Commerce, tenteront toutes sortes de voyes pour traverser le nôtre ; & c'est ce qui sert de fondement au troisiéme point de l'objection. Il pourra donc arriver qu'ils useront de toute leur adresse pour nous dégoûter, jusqu'à se couper la bourse eux-mêmes ; ils donneront peut-être leurs marchandises à meilleur marché durant un tems ; ils sacrifieront volontiers un ou deux millions pour ce sujet ; ils feront gaïement cette liberalité qu'ils nous revendroient bien cher ensuite. Mais je laisse à penser si cela pourroit continuer long-tems, & si l'envie de nous nuire les feroit résoudre à se ruïner. Aprés tout, ce dommage qu'ils nous voudroient faire souffrir en s'y exposant eux-mêmes, est ce qui nous doit le plus confirmer dans nôtre pensée. Ils ne sont pas gens à rien faire en vain : Ils ne souffriroient point de perte qu'afin de se conserver à eux seuls la source de la richesse. Ainsi, les soins qu'ils prendront pour nous détourner de cette navigation, nous prouvent qu'il y a de grands profits à faire, & cet inconvenient dont on nous menace au lieu d'exciter en nous quelque mouvement

de crainte, doit augmenter nôtre résolution, & fortifier nôtre esperance. Enfin, pour tout dire, si nous sommes assez heureux pour obtenir de la bonté du Roi, qu'il consente que toute la perte qui pourroit arriver à la Compagnie pendant les huit ou dix premieres années, tombe sur le fond considerable que sa Majesté aura bien voulu y mettre, qu'aurons-nous à craindre ? Quoi, des Marchands particuliers qui composent ces sortes de Compagnies chez nos voisins, feront échoüer un dessein que le plus grand Roi du monde voudra soûtenir ? Un Roi qui par l'ordre admirable de sa conduite, par la juste administration de ses finances, par sa bonté paternelle envers ses peuples, s'est mis en état d'entreprendre sans crainte tout ce qu'il trouvera de juste & d'avantageux pour le bien de sa Couronne ? Non, non, il n'y a pas d'apparence, nos Voisins sont trop sages pour tenter une chose qui tourneroit indubitablement à leur perte & à leur ruïne entiere. Disons donc plûtôt qu'ils nous verront prendre part à leur commerce, ou avec plaisir comme leurs principaux Alliez, ou du moins sans nous y pouvoir nuire.

Le second sujet de la défiance des particuliers vient de la consideration de quelques malheureux effets des troubles passez. Les dépenses extraordinaires & immenses que le Roi a été obligé de soûtenir, durant la guerre qu'il avoit en toutes les parties de l'Europe, & qui nous ont acquis enfin, la plus glorieuse constitution d'Etat où la France ait été jamais ; ces dépenses, dis-je, l'ayant obligé de demander quelquefois un secours d'argent à ses Sujets, ont laissé de tristes idées dans les esprits, qui leur font soupçonner, que s'il arrivoit quelque nouvelle occasion où le Roi eût besoin d'argent, il pourroit mettre la main sur les biens de cette Compagnie, comme sur des deniers publics, & qu'ainsi ce seroit trop hazarder ce que l'on a, que de le mettre en un fond dont le Roi se pourroit rendre maître absolu quand il voudroit. Voilà ce que disent les Esprits foibles ; & certes ce qu'ils disent est indigne de la prosperité de nos affaires, & de la magnanimité du Roi. Le Roi, disent-ils, pourra se saisir du fond de la Compagnie ; parce que ce sont des deniers publics. Et moi je dis, parce que ce sont des deniers publics, le Roi ne s'en saisira jamais. Le Roi a eu de grandes guerres sur les bras ; son Epargne a été épuisée ; ses Finances ont été administrées d'une maniere qui a fait quelquefois crier les Peuples ; cependant, au milieu de ces desordres, au milieu de cette necessité pressante, a-t-on vû qu'on ait jamais touché aux deniers publics ? A-t-on vû que Sa

Majesté ait commandé au Receveur des Consignations de vuider ses coffres entre les mains des Tresoriers de l'Epargne ? Jamais, jamais cette pensée n'est venuë en l'esprit de personne ; parce que les deniers du public tiennent lieu d'un dépôt sacré, où il ne pourroit porter la main sans quelque espece d'impieté. Pourquoi donc voudroit-on que le Roi commençât à violer un dépôt public, comme seroit le fond de la Compagnie ? pourquoi voudroit-on qu'il fît dans l'abondance où il est, ce qu'il n'a pas tenté lorsqu'il étoit dans le besoin ? Mais on dira encore, toutes les choses du monde sont sujettes aux révolutions, & la plus grande felicité peut être traversée par des calamitez imprévûës. Cela est vrai ; personne ne doute des jeux de la Fortune. Mais à juger des choses par l'apparence, & même par quelque chose de plus solide que l'apparence ; à considerer les embarras que la plûpart de nos Voisins ont chez eux, à regarder la foiblesse des autres, & que ceux qui nous ont paru jusqu'à present les plus redoutables, ne sont pas fâchez de se maintenir en bonne intelligence avec nous. A voir d'autre côté la puissance de nôtre Monarchie, & les fondemens inébranlables qui la soûtiennent ; à considerer de quelle maniere le Roi a reglé les affaires de son Etat, dont il prend le soin avec une assiduité infatigable ; à considerer l'ordre qu'il a mis dans ses Finances, qu'il voit lui-même & qu'il connoît jusques dans le plus grand détail ; à regarder d'ailleurs toutes les autres graces que le Ciel a versées sur sa Royale personne, la netteté de son esprit, la solidité de son jugement, sa vigueur corporelle, sa santé, sa jeunesse ; il y a lieu de croire, ou rien n'est croyable dans le monde, que le bonheur dont nous joüissons, sera de longue durée, & que Dieu touché de sa pieté & de sa justice, lui donnera un regne aussi long qu'heureux, & ne lui refusera pas une grace qu'elle a quelquefois accordée à des Princes Payens ; & dont elle a favorisé le Regne d'Auguste. Que cette mauvaise défiance donc se retire, qui jette de l'amertume parmi nos douceurs, & qui nous fait songer à des maux dont nous ne sommes point menacez. Qu'on ne dise plus qu'un Prince si genereux & si équitable, aprés avoir laissé fonder une Compagnie sous le sceau de son autorité, puisse avoir jamais la pensée d'envahir le bien des particuliers qui se seroient mis sous sa protection, & veüille par cette violence soüiller une réputation si noble & si pure que la sienne. En un mot, qu'on ne s'imagine pas qu'une fortune si florissante, puisse être jamais réduite à la necessité de se servir d'un remede si odieux, & aprés tout si inutile. Car enfin, pour ache-

ver de détruire cette défiance, & en arracher jusqu'à la moindre racine, je puis dire, que quand le Roi auroit besoin de l'argent de ses Sujets, & qu'il se voudroit emparer du bien de la Compagnie, cela lui seroit impossible; car il faut sçavoir en quoi consistent les biens de ces Compagnies, & par exemple celle de Hollande. C'est en un nombre infini de marchandises qui sont répanduës dans leurs magazins, tant aux Indes qu'en Europe; c'est en vaisseaux, c'est en canons & en autres équipages necessaires; l'argent comptant en fait la moindre partie, & ce qu'il y en a d'ordinaire n'est presque pas considerable à comparaison du reste. Maintenant je demande, seroit-ce un bon expedient pour un Roi de France, qui auroit besoin d'argent, que de vouloir mettre la main sur toutes ces marchandises, dont la plûpart seroient à trois ou quatre mille lieuës de lui? S'il falloit promtement de l'argent pour lever une Armée & se garantir d'une irruption des Ennemis; s'il lui en falloit pour payer des Troupes mutinées, n'y auroit-il qu'à envoyer cent ou six vingt charettes, dans la maison de la Compagnie, & les ramener chargées de Canelle ou de Muscade; paieroit-il ses Soldats avec des sachets de Poivre ou de Clou de Girofle? Il faut un autre fond que cela dans ces occasions. Il faut expressément de l'argent en especes durant la guerre, & non point toutes ces choses qui aident à faire de l'argent durant la paix. Et partant, puisque la richesse de cette Compagnie ne consistera point principalement en argent, qui est la seule chose dont les Rois peuvent quelquefois avoir affaire, il est manifeste que cette apprehension de l'autorité Royale, n'est qu'une chimere qui s'oppose à nôtre agrandissement.

Le dernier scrupule vient d'une autre sorte d'Esprits encore plus déraisonnables; mais tel qu'il puisse être, il ne le faut pas negliger non plus que les autres. Ces gens là donc, prenant les choses au pis, disent, qu'il peut arriver que la France se retrouvera encore en guerre avec quelques uns des Etats voisins; & comme cette guerre exposeroit nos Flottes aux entreprises de l'Ennemi, ils doutent, si l'on feroit ici les mêmes efforts pour les défendre, que l'on fait chez nos voisins en de pareilles rencontres. La raison qu'ils ont d'en douter, c'est que le trafic étant le principal & presque l'unique soûtien de nos Voisins, ils sont obligez d'exposer leurs vies & leurs fortunes pour le maintenir; au lieu que la France subsistant d'elle-même, & trouvant un fond permanent de biens solides dans l'étenduë de ses Provinces, elle

ne seroit pas moins puissante, quand une Compagnie de Negocians auroit perdu une Flotte; & qu'ainsi le Roi songeroit bien plûtôt à garantir ses Frontieres des Ennemis, & à munir ses Places fortes, qu'à faire de grandes Armées navales, pour aller au devant de nos Vaisseaux, & les preserver des mauvaises rencontres. Certes, ces gens qui font ces objections, ne songent pas qu'en les faisant ils les détruisent; car, si de leur propre confession, nos Voisins qui n'occupent pas un païs si bon que la France, n'ont pas laissé de soûtenir leur trafic contre tous ceux qui l'ont attaqué; comment peuvent-ils douter, si le Roi soûtiendra puissamment le nôtre? Par quelle raison veulent-ils que le plus fort ne fasse pas ce qu'ils avoüent avoir été fait par le plus foible? Ils diront qu'ils ne doutent pas que le Roi n'en ait la puissance, mais qu'ils craindroient qu'on n'en eût pas tout le soin qui seroit necessaire. Ils ignorent donc, ou veulent ignorer ce que le Roi fait tous les jours. Je ne parle point de cette vigilance universelle, qui s'étend sur toutes les parties de l'Etat; je parle en particulier du soin qu'il prend de proteger ses Sujets qui trafiquent dans les païs étrangers. Ils ne sçavent donc pas, que pour leur entretenir la liberté du Commerce ordinaire dans les mers du Levant & du Ponant, il lui en coûte tous les ans plus de quatre millions. Ils ne sçavent donc pas, que c'est pour ce sujet qu'il a fait depuis peu la dépense d'une Armée navale, pour donner la chasse aux Corsaires d'Alger. Que c'est pour cela même qu'il entretient encore une escadre pour défendre nos Marchands de l'insulte des Pirates de Galice. Car, à moins que d'ignorer toutes ces choses, on ne peut pas être dans l'erreur où ils se trouvent. Il n'est pas possible de sçavoir que le Roi prenne tant de soin d'un trafic fort mediocre, & de s'imaginer qu'il n'employât pas ses forces pour en maintenir un autre bien plus grand & bien plus illustre. Il n'y a pas moyen de comprendre, pourquoi il refusera dans le besoin, d'envoyer ses Armées navales au devant des Flottes d'une Compagnie où tout l'Etat auroit interrest, puisqu'il fait bien la même chose aujourd'hui en faveur de quelques Marchands particuliers. Il n'y a point d'apparence qu'en tems de guerre on prît le soin de munir les Frontieres, qu'on donnât quelquefois des batailles pour empêcher la prise d'une petite Ville, ou pour s'assurer d'un pont sur une riviere, & qu'on ne songeât point à la défense d'une Flotte, dont le retour seroit attendu avec les vœux de toute la France. En un mot, si l'interêt & l'honneur sont toûjours les plus puissans motifs des resolutions humaines,

humaines, & font les deux Poles sur lesquels remuënt toutes les affaires des Particuliers, aussi-bien que celles des Princes ; il n'y a pas lieu de douter, si le Roi déployeroit sa puissance pour mettre à couvert la Compagnie toutes les fois qu'elle seroit en peril. Car, que Sa Majesté y fût engagée par son interêt, cela est clair ; non seulement à cause qu'elle auroit part au fond de la Compagnie ; mais encore, parce que ce grand trafic attirant dans le Royaume un nombre infini de marchandises & de Marchands, le revenu de ses Fermes & de ses Doüanes augmenteroit notablement. De sorte qu'on peut dire avec verité, que les deux meilleures Provinces du Royaume ne lui vaudroient point tant de revenu que ce Commerce, quand il seroit une fois établi. Qu'elle y fût aussi engagée par son honneur, cela est encore sans difficulté ; puisqu'il est de l'honneur d'un Souverain ; de ne laisser pas opprimer ses Sujets, dans un dessein qu'ils auroient formé par son consentement, & sous son aveu. Et ainsi, il y a de la stupidité à demander, si le Roi soûtiendra puissamment nos Associez, soit en paix, soit en guerre ; puisque tant de considerations l'y engagent. Il ne faut pas croire, que la necessité qui arrache par fois des efforts extraordinaires des hommes les plus médiocres, puisse produire ces belles résolutions que nous admirons en nos Voisins, & que le veritable amour de la gloire, & le soin de la Justice, n'en produise pas de plus belles & de plus grandes dans l'ame des Heros. Les premiers sont entraînez dans leur devoir par une espece de violence ; les autres s'y portent par choix & par raisonnement. Ceux-là ne sçavent tout au plus qu'éviter le mal ; ceux-ci deviennent ordinairement les auteurs des plus grands biens. Qu'on ne soit donc plus en peine de nos Flottes ; puisque le meilleur Roi de l'Univers doit veiller à leur seureté. Cette puissance miraculeuse qui l'accompagne par tout, & qui force toutes les autres Puissances à fléchir sous la sienne, répandra son influence bienheureuse sur nos nouveaux navigateurs, & combattra pour eux l'inconstance des Elemens & la malice des hommes. Qu'on ne pense pas aussi que les conquêtes que nous ferons sous son nom, lui deviennent moins considerables que ses autres possessions, & qu'il endure que des mains ennemies arrachent les Lys des lieux où ils auront pris racine. Il y a un lien invisible qui joint les parties du monde les plus éloignées, quand elles appartiennent à un même maître, & qui fait qu'on ne peut ébranler l'une, que l'autre n'en ressente la secousse. C'est donc sur sa puissance & sur son courage, que nous devons nous

reposer confidemment du succés de cette entreprise ; & comme elle commence en un tems, où ce Monarque incomparable est l'Arbitre de toute l'Europe ; que tous les Princes recherchent son amitié, évitent soigneusement sa colere ; il ne faut pas douter que l'ombre de ses lauriers ne porte bonheur à nos Colonies. Unissez-vous donc, genereux François, unissez-vous, pour vous ouvrir une route glorieuse, & qui ne vous a été fermée jusqu'à present que par les malheurs passez de l'Etat ; une route qui vous conduira à des biens innombrables, & qui se multiplieront encore entre les mains de vos enfans ; une route enfin, par laquelle vous porterez la terreur de vos armes dans les parties du monde qui nous sont encore inconnuës. Bannissez desormais de vos esprits ces soupçons injustes, & qui sont si éloignez de la courageuse confiance que vous avez ordinairement en vous-mêmes. Naviguez hardiment sous le pavillon de l'auguste & de l'invincible LOUIS ; & soyez assûrez, que comme vous n'avez rien à redouter de la part des autres nations, à qui la majesté de son nom imprime le respect & la crainte, vous avez tout à esperer de sa protection, de sa bonté, & de sa magnificence.

HARANGUE D'UN AMBASSADEUR de France, pour porter Messieurs les Etats des Provinces-Unies des Païs Bas à demeurer fermes dans nôtre Alliance.

MESSIEURS,

Feu Mr. le Comte de Servien.

Il y a trois années entieres que nous passâmes ici Monsieur d'Avaux & moi, par ordre du Roi & de la Reine Regente Sa Mere, pour concerter avec vos Seigneuries, avant que de nous rendre à Munster, la conduite que nous aurions à tenir avec Messieurs vos Plenipotentiaires dans cette importante Négociation, qui tient depuis si long-tems les yeux & les esperances de toute l'Europpe, attachez sur les succés qu'elle doit avoir.

Maintenant leurs Majestez m'ont fait l'honneur de me renvoyer en ce lieu, pour achever ce qui ne fut alors que commencé, & pour résoudre par vos prudens avis les moyens de mettre

une derniere fin à ce grand ouvrage, affermissant le repos que toute la Chrétienté en attend.

L'on jugea prudemment en ce tems-là, que pour ménager avantageusement dans le Traité de Paix les interêts de la France & de vôtre Etat, il n'y auroit rien de si utile que de conserver une étroite Union entre les Ministres du Roi & les Vôtres, que de s'entre-aider par des offices mutuels & sinceres à obtenir ce que chacun doit justement prétendre; & de faire connoître aux ennemis communs plûtôt par des effets, que par des paroles, que les vaines prétentions qu'ils ont toujours eües de jetter la division entre nous pour en profiter à nos dépens, ne réussiront jamais.

Mais alors, il fut trouvé à propos de convenir ensemble des précautions dont il falloit user pour n'être point surpris, pendant le cours de la Négociation. Combien plus est-il necessaire aujourd'hui que nous sommes à la veille de conclure le Traité, d'ouvrir les yeux plus que jamais pour se garantir de tous les préjudices qu'on pourroit recevoir par trop de confiance ou de facilité, ayant affaire à une Nation qui est en possession de n'observer les Traitez qu'elle fait qu'autant qu'il est avantageux pour ses desseins; & qui a témoigné jusques-ici par toutes ses actions plus d'envie de sortir de la guerre presente, pour en commencer une autre dans quelque-tems qui lui soit plus heureuse, que de faire une Paix durable & sincere.

Certes, MESSIEURS, c'est une fatalité glorieuse pour vôtre Païs; qu'aprés avoir été si long-tems le Theatre de la guerre, & l'Ecole où toutes les autres Nations en sont venuës apprendre le metier, il soit devenu le lieu ou se tiennent les principaux Conseils de la Paix; & que le même climat qui a été la source de toutes les hostilitez qu'on exerce à present contre l'Espagne, produise aussi les remedes dont on se doit servir pour les faire cesser: comme si la constance incomparable de vos genereux Ancêtres & la grandeur de cœur, qu'ils ont fait paroître en fondant parmi tant de peines & de dangers ce florissant Etat, lui avoit acquis le Privilege de donner en cette rencontre, le branle aux plus importantes résolutions qu'on doit prendre pour les affaires publiques.

Voici déja la seconde fois, depuis qu'il a été résolu d'entrer en Traité avec l'ennemi, que les Ambassadeurs d'un grand Roi, le plus puissant ami de vôtre Republique, sont venus consulter avec vous, par quelles voyes honnêtes & seures on le doit faire. Per-

sonne ne peut révoquer en doute, que Sa Majesté tenant le premier rang dans l'Alliance, pouvoit prétendre avec raison que ses avis & ses interêts y fussent considerez par préference; vû même qu'il s'agit de finir une guerre où elle a si liberalement employé les richesses de son Royaume, & le sang de ses sujets pour la défense de ses Alliez.

Mais comme elle cherche sa principale satisfaction dans celle de ses Amis, & qu'elle a toujours préferé leurs avantages aux siens propres, tandis qu'on a eu les armes à la main, elle veut bien encore faire de même aujourd'hui, qu'on est sur le point de les quitter; elle veut de bon cœur remettre au jugement d'autrui ce que l'ordre & la bienséance devroit faire dépendre du sien; & vous faire proposer des choses dont elle devroit être recherchée.

Au premier voyage que nous fîmes ici pour en déliberer avec Vos Seigneuries, nôtre venuë excita des plaintes publiques, & on fit des déclamations contre nous; comme si en proposant seulement les moyens d'acquerir un durable repos à ces Provinces, nous eussions travaillé à détruire les fondemens de cet Etat, à cause qu'il s'est formé & aggrandi par la guerre. Maintenant les maximes de ce tems-là sont tellement changées, que pour rendre les Ministres odieux, il suffit que les Espagnols fassent publier que nous venons en ce Païs pour differer ou interrompre la Paix.

De cette sorte ayant à souffrir deux accusations toutes contraires, & qui se détruisent; je puis dire avec verité que nos accusateurs ne sont pas mieux fondez en l'une qu'en l'autre.

Je veux bien croire qu'ils ne peuvent abbreuver de ces fausses opinions que la populace, & que les sages connoissant le lieu d'où elles viennent, sçavent fort bien le jugement qu'on en doit faire. Mais dans un Païs, où la commune a part aux déliberations plus importantes, toutes les impressions qu'on lui donne, quoique faussement, ne sont pas à mépriser; & c'est toujours une marque de préoccupation d'esprit un peu dangereuse, de recevoir favorablement tout ce qui vient de la part des Ennemis, & de rendre si legerement les amis auteurs de toutes les choses qui ne plaisent pas.

Ce sont les premiers effets de la communication qu'on commence d'avoir avec les Espagnols, qui sçavent merveilleusement bien l'art de séduire les peuples par de semblables artifices. Vos Seigneuries s'en appercevront encore mieux, quand ils auront

acquis plus de familiarité parmi vous ; si leurs partisans ont déja l'autorité de partager les Esprits dans vos Provinces, d'y faire agiter des questions nouvelles, & glisser des opinions, qui ne sont avantageuses que pour eux, qui sont préjudiciables à vos meilleurs amis, & que l'experience fera bien-tôt connoître de dangereuse consequence. Quelles pratiques & divisions entre vous n'aurez-vous point à craindre, lorsqu'ils auront l'entrée de vos maisons ; si vôtre prudence n'y remedie de bonne heure ? je veux esperer, que les sages conducteurs de l'Etat, conservant l'autorité qui leur est dûë, sçauront bien contenir toutes choses dans le devoir, & qu'ils apprendront à tous les autres autant par leur exemple, que par leurs remontrances, que pour acquerir un repos assuré par la Paix, il faut demeurer dans les anciennes maximes, qui ont élevé vôtre Republique au degré de prosperité où elle est ; il faut conserver soigneusement les vieilles amitiez quand elles ont été utiles & assurées, garder les soupçons & les défiances pour les ennemis, & n'employer pour les amis que la franchise & la confiance, pour prévenir les mauvais effets qui pourroient naître d'une affection mal reconnuë.

Vos Seigneuries se peuvent encore souvenir des bruits qui furent répandus en ce Païs, il y a quelque-tems, que le Traité entre la France & l'Espagne étoit conclu sans vôtre intervention. On sçavoit fort bien que les avis en étoient venus d'Anvers & de Bruxelles, on y méloit des circonstances qui ne pouvoient être veritables ; on ne laissa pas d'y ajoûter foi, & de faire par tout des plaintes de la France, avec autant de licence que si on lui eût pû veritablement reprocher une semblable infidelité. Les Espagnols furent bien-tôt contraints de détruire eux-mêmes l'imposture dont ils avoient été les auteurs, par l'offre qu'ils nous firent de quatre méchantes places, qui étoit une condition de Paix bien disproportionnée à celle des Païs-Bas qu'ils avoient auparavant fait croire qu'ils vouloient donner au Roi par ce Traité clandestin ; mais ils n'ont pas été long-tems à recommencer une batterie toute contraire, en faisant publier par leurs adherans que nous ne voulons point de Paix, nous qui à leur compte la voulions acheter auparavant par une action honteuse, & par l'abandonnement de nos Alliez, la refusons aujourd'hui, quelque favorables conditions qu'on nous presente : Nous faisons, disent-ils, naître tous les obstacles qui la retardent, & empêchons même que Vos Seigneuries n'acceptent celles qu'on leur offre ; si bien que nous voila déclarez ennemis du repos public, par le ju-

gement d'une nation qui s'imagine que la vaine prétention à la Monarchie universelle lui a déja acquis le droit de rejetter sur autrui les faits, dont elle est seule coupable.

Je sçai bien, Messieurs, que ceux qui ont quelque connoissance des affaires, n'ont pas cette creance de nous. Les soins que la Reine a pris depuis le commencement de sa Regence, ont fait cesser en divers lieux les troubles qui pouvoient retarder le Traité general, la guerre qui a été terminée en Italie par son autorité, celle qui est appaisée en Dannemark par son entremise, où vôtre Etat a trouvé son compte. Les conditions moderées, dont nous nous sommes contentez dans les Traitez de l'Empire, les diligences continuelles que nous avons faites depuis l'ajustement de la satisfaction du Roi, pour surmonter les autres difficultez qui concernent le Public ou nos Alliez, & la déclaration innocente que nous avons faite il y a long-tems de la part de Sa Majesté, qu'elle est prête de rétablir l'amitié entre les deux Couronnes, en laissant les choses en l'état où il a plû à Dieu de les mettre, pour ne tomber pas dans les longueurs qu'une trop exacte discution des anciens differends eût pû causer, sont des marques bien évidentes des saines intentions de Sa Majesté, & du desir extrême qu'elle a d'avancer de tout son pouvoir le repos de la Chrétienté.

Mais quand Vos Seigneuries n'en auroient pas reçû tous ces témoignages, quand Messieurs vos Deputez de Munster ne vous auroient pas représenté nôtre Traité avec l'Espagne sur le point d'être conclu par la facilité que nous y avons apportée ; le sujet de mon envoi vous en donneroit une preuve bien convainquante, puisque j'ai ordre de prendre, sans perdre tems, avec Vos Seigneuries les dernieres résolutions pour la conclusion de la Paix generale, & de convenir avec elles de ce que chacun devra faire en execution des Traitez pour la rendre durable, aprés qu'elle aura été concluë.

Voilà, Messieurs, en substance tout ce que contient ma Commission, & ce que j'ai à traiter maintenant avec vos Seigneuries, qui est bien contraire à l'opinion que plusieurs personnes mal informées en avoient prise. Je n'estime pas que Vos Seigneuries croyent la bonne Foi des Espagnols si grande, qu'on y doivent prendre une entiere confiance & mépriser toutes les précautions que la prudence oblige de prendre contre les manquemens ausquels sont accoûtumez. Il n'y en a aucun d'entre nous qui ne cherchât toutes les seuretez possibles, s'il vouloit seulement loger

son argent, ou faire l'acquisition d'une Terre. Je ne sçaurois croire, que pour faire un Contrat, où il s'agit de toute la fortune d'une longue guerre, de l'honneur, & de la seureté de deux puissans Etats, il se trouve quelqu'un qui aime mieux se fier en la seule promesse d'un mauvais payeur, que de prendre de bonnes Cautions pour s'assûrer. Ce n'est pas ce que l'on écrit dans un Traité, ni la diligence dont on use pour le faire plûtôt aujourd'hui que demain, ni les seings & les sceaux qu'on y ajoûte qui en assûrent l'execution. C'est l'état où l'on demeure aprés qu'il est fait, tant par ses propres forces que par le nombre des amis pour faire tenir parole si l'Ennemi veut manquer de foi, ou pour le défendre, si on l'attaque. Un des plus grands Personnages de l'antiquité a été de cet avis, quand il a dit : *Pacem non esse in positis armis, sed in abjectione armorum & servitutis metu.* En effet, MESSIEURS, que nous serviroit maintenant de finir une guerre où nous ne pouvons que gagner, & où les Ennemis ne sçauroient jamais que perdre, si nous laissons quelque sujet de craindre, qu'elle ne recommence en un tems qui ne sera pas si favorable ? Leur procedé nous a donné de tres-justes causes de défiance, puisqu'ils ont fait paroître jusques-ici plus de dessein de nous desunir que d'intention de se réunir sincerement avec nous : Encore à present nous voyons qu'ils travaillent beaucoup plus à rompre nôtre Alliance, qu'à satisfaire les Alliez dans leurs interêts legitimes. Si Messieurs Vos Deputez ont rendu compte à Vos Seigneuries de toutes les propositions qu'on leur a faites, en traitant avec eux ; je suis assuré que de tous les Articles d'importance qui ont été agitez, les Espagnols n'en ont point accordé, où ils n'ayent voulu ajoûter pour condition, qu'on traiteroit sans la France : à quoi si on se fût contenté de répondre par le silence, sans repaître les Ennemis d'esperance, nous aurions un peu moins d'occasions de nous plaindre. Nous avons cet avantage qu'on ne nous a point fait de semblables recherches, depuis que nous les avons rejettées avec un mépris semblable à celui des Femmes vertueuses, qui s'offensent des discours de cajolerie, qu'on leur veut faire. Si Messieurs Vos Deputez en avoient fait autant, suivant les Ordres réiterez qu'il a plû à Vos Seigneuries de leur envoyer, il y a long-tems que nous aurions obtenu la Paix avec une entiere satisfaction de la France & de vôtre Etat. Mais certes je ne le puis taire, l'esperance que quelques-uns ont donnée aux Espagnols de traiter avec eux à nôtre préjudice, & les Conseils qu'on leur a donnez à l'oreille de tenir ferme contre

nous, est le seul obstacle qui les a empêchez jusqu'à present de venir à la raison.

Voulons-nous donc, Messieurs, avoir une bonne Paix en peu de tems? le moyen en est facile & honorable, il ne faut que demeurer constamment dans l'observation des Traitez d'Alliance, guerir, une fois pour toutes, les Espagnols des prétentions qu'ils peuvent avoir de nous diviser, tenir pour suspect & dangereux tout ce qu'ils nous offriront sous cette condition, & que Messieurs Vos Plenipotentiaires agissent à Munster en vrais Alliez pour nos interêts, comme nous avons toûjours fait pour les vôtres.

Voulons-nous cette même Paix ferme & durable? nous n'avons qu'à faire connoître aux Ennemis par nôtre union, qu'ils ne peuvent jamais contrevenir au Traité qui sera fait sans avoir à combattre la France & les Provinces-Unies en même-tems, dont ils ont éprouvé les forces avec le succés, que chacun a vû, & qu'ils auront toujours sujet de craindre.

Si nous nous conduisons avec cette tres-prudente fermeté, nous en verrons bien-tôt de tres-bons effets; la Paix sera concluë en peu de tems avec reputation & avantage; nous cueillerons ensemble les plus agreables fruits qu'elle a accoûtumé de produire à l'ombre d'une seureté prévoyante, sous laquelle nous pourrons sans crainte nous décharger des dépenses qu'il faudroit supporter, si nous demeurions dans un état incertain; & nous aurons cette satisfaction de n'en avoir acheté les conditions par aucune sorte de manquement. Si nous prenions une autre conduite, nous pourrions bien faire chacun en particulier un Traité avec l'Espagne, mais nous en perdrions l'effet en le signant: l'Ennemi qui ne s'y porte qu'à regret & qui le croit desavantageux, formeroit en même tems le dessein de le rompre à la premiere occasion favorable qui s'en presenteroit; les doutes & les méfiances s'augmenteroient de tous côtez, au lieu de cesser; chacun seroit obligé de chercher de nouveaux moyens & de nouveaux amis pour se garantir du peril; il ne faudroit pas moins de dépense & de gens de guerre pour vivre dans une semblable Paix qu'au milieu des hostilitez; & je ne sçai comme ayant pû mieux faire & traiter plus honorablement, nous nous pourrions justifier envers la Posterité d'avoir troublé de gaïeté de cœur, & par une précipitation non necessaire l'heureux état de nos affaires.

Il importe donc extremément de prévenir tous ces inconveniens, & pour cet effet de sçavoir au vrai, comment nous aurons

à passer

à passer dans un nouveau genre de vie en sortant de celui que nous allons quitter. Il importe de bien éclaircir comment nous aurons à vivre ensemble lorsque nous y serons arrivez, en expliquant sans ambiguité ce que nous devons faire les uns pour les autres, en sorte que nous ne recevions quelque nouveau trouble par nôtre ennemi commun. Vous me permettrez de vous dire, MESSIEURS, que vous y avez plus d'interêt que nous; le Corps de vôtre Etat aprés un penible exercice, continué l'espace de quatre-vingts ans, doit vivre desormais dans un profond repos qu'il n'a point encore éprouvé; il a bien besoin d'user de bons remedes pour se garantir des maux qui arrivent ordinairement aprés de si notables changemens, & qui pourroient devenir mortels, si on ne se servoit de puissantes précautions pour les prévenir.

Quant à nous, MESSIEURS, ce ne sera pas une chose nouvelle pour la France d'être en Paix avec l'Espagne: nous sçavons déja à quel point on s'y doit fier, & comme on se peut défendre des pratiques & entreprises qu'elle a accoûtumé de faire sous la couverture de l'amitié; nous avons de bonnes Loix qui reglent jusques où se doit étendre la communication qu'on peut avoir avec des Ennemis dangereux, qui ne se reconcilient jamais que pour mieux parvenir à leur fin. Nos Magistrats sçavent comment il faut punir ceux qui y contreviennent; l'experience du passé nous rendra encore plus sages à l'avenir. Mais je ne sçai si la forme de vôtre Etat vous permettra si-tôt de tenir en bride l'humeur entreprenante de cette Nation, qui a toujours plus avancé ses affaires par des menées secretes que par les armes; puisque même avant la conclusion de la Paix, elle a l'audace d'envoyer ici ses Emissaires sous des emplois supposez, pour attaquer & diffamer vos Amis en vôtre presence. Si les Espagnols sont tellement avéuglez dans leur passion, qu'ils osent bien travailler ouvertement auprés de vous à separer ou mécontenter vos Alliez, qui est toujours le premier démembrement qu'on tâche de faire dans un Etat qu'on veut affoiblir; pouvez-vous douter qu'ils ne passent bien-tôt plus avant, & qu'aprés avoir desarmé vôtre Lion de son épée, ils n'essayent aussi de lui arracher cette poignée de fléches, qui est le symbole, non seulement de l'union qui doit demeurer entre vous, mais aussi de celle qui attache vos Alliez dans les interêts de vôtre Etat.

Je supplie Vos Seigneuries de faire un jugement aussi favorable de ce que j'ai l'honneur de leur dire, que les intentions de

leurs Majestez, que j'explique, sont droites & sinceres; elles n'ont aucune pensée de retarder la Paix, les précautions que nous avons à prendre ensemble, ne sont longues ni difficiles; il n'est question que de pourvoir solidement à la seureté du Traité qui doit être fait : & cette seureté ne consiste qu'à executer de bonne heure les précedens, à réparer les contraventions qui y ont été faites, & à donner ordre qu'ils soient observez religieusement à l'avenir, sans qu'une des parties puisse apporter des interpretations préjudiciables à l'autre. Car pour en parler franchement, quand on donne aux Docteurs un Contrat pour consulter, c'est plûtôt avec intention de plaider que de satisfaire à ce qu'il contient, qui dans les Alliances ne doit être interpreté que selon l'équité & la bonne foi. Toutes les subtilitez doivent être tournées contre les Ennemis, & non pas contre ceux qui ont employé toute leur puissance & leur propre sang pour vôtre grandeur. Tout cela étant aussi juste que necessaire, & pouvant être résolu en deux jours, on ne peut pas dire que ce soient des retardemens recherchez; & ceux qui auroient cette opinion, feroient trop évidemment connoître que pour les contenter il faut que toutes choses se passent selon le desir des Espagnols.

La France demeurera toûjours constamment attachée d'affection avec les Provinces-Unies; & comme il n'y a jamais eu de manquement de son côté, vous devez être assurez, Messieurs, qu'il n'y en aura point aussi à l'avenir. Mais son amitié est assez précieuse, & vous l'avez éprouvée assez utile & avantageuse à cet Etat, pour ne la devoir pas prétendre toute entiere en ne donnant qu'une partie de la vôtre; la Justice veut bien pour le moins que les conditions de nôtre societé soient égales. Dans l'assistance que la France s'obligera de donner à cet Etat, en cas que les Ennemis rompent le Traité, nous ne ferons aucune distinction des interêts que vous avez à démêler avec eux, ni des lieux par où ils vous peuvent attaquer. Nous estimons que le même doit être fait de vôtre part, autrement ce seroit montrer à l'Ennemi l'endroit où il nous peut faire du mal plus facilement, sans que vous vous y interessiez. Nous croirions plus apprehender qu'il pût un jour sans crainte recommencer les hostilitez par vos Provinces qui sont voisines de l'Allemagne; si nous lui avions déclaré que nous ne reprendrons point les armes pour vous secourir, qu'en cas qu'il vous attaque par la Flandre : cette Province faisant seulement une partie de vos Frontieres, est à vôtre égard ce que tous les Païs sont à la France, parce qu'ils ne sont aussi

qu'une partie de la Frontiere. Il n'y a personne de nous, qui ne crût être mal accompagné d'un Ami, que nous tiendrions par la main droite, s'il ne se remuoit point quand il nous verroit assassiner par le côté gauche. Lorsque la Paix sera faite, il ne restera qu'un interêt seul & indivisible à la France, qui est que le Traité soit observé. Il ne sçauroit être rompu en un lieu, que la rupture ne devienne generale; & un des Articles ne peut être violé, que tous les autres ne soient ébranlez: le Corps de la Monarchie étant composé de plusieurs membres differens, ne peut être blessé en l'un, que tous les autres ne s'en sentent par communication; & il seroit bien mal-aisé qu'on me pût faire voir de quelle sorte les Ennemis pourroient recommencer la guerre contre nous du côté d'Italie ou d'Espagne, sans qu'elle se fît en même tems dans les Païs-Bas, & par tout ailleurs où nous sommes voisins.

Je ne puis encore comprendre surquoi fondent leur apprehension, ceux qui font semblant de craindre que l'obligation reciproque & illimitée qui doit être accordée entre nous, n'apporte plus de contrainte que de seureté à vôtre Etat, & ne soit plus propre à l'engager dans de nouvelles guerres, qu'à lui faire joüir assûrément des effets de la Paix: s'ils prennent la peine de considerer que cette obligation n'est pas nouvelle, & qu'elle est contenuë dans les anciens Traitez, ils avoûront qu'il n'y a autre déliberation à faire sur ce sujet, que pour sçavoir si l'on peut observer l'Alliance ou la rompre. Le malheur qu'a eu l'Espagne dans cette guerre, & les pertes qu'elle y a faites, serviront d'un puissant avertissement pour n'en recommencer jamais de semblables contre la France, & vôtre Etat, tant qu'ils demeureront Alliez: le contraire arriveroit certainement, si elle nous voyoit divisez par quelque distinction de lieux ou d'interêts, ou par quelqu'autre mesintelligence; le favorable succés qu'elle se promettroit en nous attaquant separément lui donneroit l'envie de l'entreprendre; & alors quand un des deux Etats seroit contraint de rentrer en guerre, je ne sçai avec quelle seureté ni avec quel ménage l'autre prétendroit joüir de la Paix, ayant deux si grandes Puissances en armes dans son voisinage.

Vous voyez donc, MESSIEURS, que nôtre Union au lieu d'être le sujet de vôtre apprehension, en doit être l'unique remede, & que nous n'assurerons jamais si bien le repos de la France & de ces Provinces ici, qu'en demeurant inseparablement unis.

J'en pourrois donner d'autres preuves tres-pressantes à Vos Seigneuries, si je ne craignois les ennuyer : si elles ont agréable de députer des Commissaires, avec lesquels je puisse conferer plus amplement sur tout ce que je viens de representer, & qui ayent pouvoir suffisant pour en traiter avec moi ; je leur découvrirai avec beaucoup de sincerité les sentimens de leurs Majestez, m'assûrant que Vos Seigneuries les trouveront portées au bien & à la grandeur de cet Etat, autant qu'à l'avantage de la France, & qu'ils donneront un nouveau témoignage de la constante affection du Roi & de la Reine Regente envers Vos Seigneuries, dont cependant leurs Majestez m'ont commandé de les assûrer.

DISCOURS D'UN OFFICIER SUISSE, pour porter la Diéte de Basle à demeurer ferme dans nôtre alliance.

C'est aux Deputez de l'Assemblée qu'il s'adresse.

MESSEIGNEURS,

Le zele que j'ai pour tout ce qui peut regarder l'avantage de ma Patrie, m'a obligé de lire avec attention le Livre qui paroît sous le titre de *Fidele Réveil des Suisses*, ou *Narration veritable des perils qui environnent la République des Suisses, & les moyens qu'elle a de s'en délivrer.* J'avouë, MESSEIGNEURS, que ce titre, & la protestation que fait l'Auteur de n'avoir d'autre motif que son affection pour sa Patrie, m'ont fait croire que cet Ouvrage nous prescriroit une route certaine, dans les conjonctures presentes, pour nous conduire selon nos veritables interêts; mais il ne sera pas difficile de voir qu'un homme qui nous veut persuader par de fausses suppositions, de manquer à la foi des Traitez, & à la plus ancienne alliance que nous ayons, ne suit pas, comme il dit, les regles que la bonne foi & la verité lui prescrivent.

Il est aisé de voir que l'interêt du Corps Helvetique n'est pas le but que cet Auteur se propose ; & ses invectives contre la France découvrent assez, que cet ouvrage ne peut venir que

d'un Emissaire de la Maison d'Autriche, dont le seul dessein est de nous détacher d'une alliance que nous reconnoissons tres-avantageuse par une experience de plus de deux cens années. On nous veut persuader de l'abandonner, par la crainte que l'on tâche de nous inspirer de la puissance du Roi tres-Chrétien; mais quelle puissance nous doit être plus suspecte, ou celle de la France ou celle de la Maison d'Autriche?

Nous sçavons, MESSEIGNEURS, que nous n'avons jamais éprouvé celle de la France que pour nôtre secours, que ses propres interêts s'accordent avec l'état florissant où il a plû à Dieu de nous mettre, & qu'elle n'a aucune prétention sur nous; Nous connoissons, au contraire, celles que la Maison d'Autriche a sur plusieurs de nos Cantons, & personne de nous n'ignore que ceux de Zurich, de Berne, & de Lucerne joüissent même du Comté de Hapsbourg d'où cette Maison tire son origine, & dont l'Empereur & le Roi d'Espagne mettent encore la qualité parmi leurs titres.

Cependant on nous veut allarmer au sujet des fortifications que le Roi de France a fait faire pour la défense de ses frontieres; & si nous en voulons croire l'Auteur du Libelle, nous devons, sans rien examiner davantage, nous mettre en état de démolir les places de Huningue & de Landscroon. Il est aisé de voir qu'un Auteur qui parle de la sorte n'a d'autre vûë que d'allumer la guerre dans nôtre païs, & de nous faire perdre le meilleur ami que nous ayons; car enfin, MESSEIGNEURS, si nous voulons conserver la paix & la tranquilité, comment y pourrons-nous réüssir quand les passages seront libres aux Troupes de l'Empereur, pour entrer, quand il leur plaira, & en Alsace & en Franche-Comté? Quel obstacle y pourroient-elles trouver si le Roi de France n'avoit fortifié ses frontieres, & qu'il ne se fût pas mis en état d'appuyer toutes les précautions que nous devons prendre, pour empêcher que les armées Imperiales ne prennent leur passage par Rhindfeld, & ne portent la guerre dans nôtre voisinage? Nous sommes assûrez que le Roi tres-Chrétien n'en veut pas à nôtre liberté; il sera bien aise d'éloigner la guerre de nos frontieres, & nous n'avons pas de plus fort interêt que d'empêcher que nôtre païs n'en devienne le theatre par le passage des Troupes Imperiales. Elles s'étoient aisément emparées pendant la derniere guerre, du poste de Huningue, où il n'y avoit que des fortifications peu considerables, & une garnison assez foible. Messieurs de Basle peuvent se souvenir, que,

quelque bonne intention qu'ils eussent d'empêcher les partis de Rhindfeld de passer sur leurs terres, & d'entrer en Alsace, ils n'y purent réüssir. Ainsi nous aurions eu raison de faire des instances pressantes au Roi tres-Chrétien de réparer & d'augmenter, comme il a fait, les fortifications de cette place, s'il eût négligé de le continuer. Il l'a même un peu plus éloignée de la ville de Basle, qu'elle n'étoit, par un effet de sa condescendance, & pour nous rassurer des ombrages que les Emissaires de la Maison d'Autriche avoient fait prendre de ces réparations. L'experience nous a fait connoître, ensuite, que nous n'avions aucun sujet de craindre ce voisinage; nous avons encore moins raison de nous plaindre des fortifications de Landscroon, que la France n'a pas même étenduës au delà de ce qu'elles étoient avant le traité de Munster, quoiqu'on ne lui puisse disputer, en quelque maniere que ce soit, le droit d'y faire ce qu'elle juge à propos, pour la conservation du païs de Zundgaw qui lui appartient.

Cependant ce sont-là, MESSEIGNEURS, les plus fortes raisons dont se servent les partisans de la Maison d'Autriche, pour nous éloigner de l'alliance de la France. L'Auteur du Livre y ajoute encore pour nous animer, l'idée de la Monarchie universelle qu'il prétend qu'a le Roi de France. Mais Sa Majesté tres-Chrétienne a fait assez voir qu'elle préferoit le repos de l'Europe à ses propres avantages, pour nous empêcher d'ajouter foi à cette supposition qui doit sa naissance à un Ministre de la Maison d'Autriche. En effet, MESSEIGNEURS, qui obligeoit Sa Majesté tres-Chrétienne, si elle avoit ce dessein, de borner ses Conquêtes à la seule ville de Luxembourg, & de signer une Tréve avec l'Empereur & le Roi d'Espagne, encore effrayez du siege que les Turcs avoient mis devant Vienne peu de tems auparavant? N'avoit-elle pas des forces suffisantes pour obliger la Maison d'Autriche à consentir aux conditions qu'elle auroit voulu imposer? Lisons-nous que Charles-Quint, à qui on donne plus justement cette idée de la Monarchie universelle, en ait usé avec la même moderation? A-t il négligé aucune occasion que les malheurs de la France lui donnoient de l'opprimer? Nous venons de voir, au contraire, que le Roi tres-Chrétien n'a pris les armes, que pour se précautionner contre les menaces qu'on faisoit en tous lieux, depuis trois ou quatre ans, & contre les ligues que l'on a faites depuis ce tems-là contre les interêts de sa Couronne. Les offres qu'ill faisoit de convertir

la Treve en une paix perpetuelle, & de remettre à des Arbitres les differends pour la succession du Palatinat, font assez connoître qu'il n'avoit pas dessein de troubler la tranquilité de l'Europe ; & l'on ne doit pas croire qu'un Prince qui en veut assûrer le repos, s'en veüille rendre le maître.

Il reste presentement, MESSEIGNEURS, à examiner ce que dit l'Auteur, touchant le dessein qu'a le Roi de France de nous enfermer, en se rendant maître des Villes forestieres. Pour être entierement éclaircis de la verité, nous n'avons, d'un côté, qu'à faire reflexion sur les propositions qui nous ont été faites par l'Ambassadeur de France, pour nous ôter toute l'inquietude que nous pouvons raisonnablement avoir, & sur la suspension d'actes d'hostilité, que le Roi son Maître a bien voulu accorder pour lesdites Villes pendant la durée de nôtre Diette. D'autre part, nous n'avons qu'à considerer que la Cour de Vienne a refusé, jusques à present, d'entrer dans aucun des expediens que nous avons proposez pour éloigner la guerre de nos Cantons ; & que le Baron de Landsée Ministre de l'Empereur nous a fait sçavoir qu'il ne peut, pour les Troupes Imperiales, promettre la même suspension que le Roi tres-Chrétien a accordée, de peur que cela ne sentît la neutralité.

Que devons-nous juger de la difference qu'il y a entre le procedé du Roi de France, & la maniere dont agit la Cour de Vienne ? Par les offres que nous fait sa Majesté tres-Chrétienne, nous voyons qu'elle n'a d'autre but que de fermer & assûrer sa frontiere du côté de Basle, sans dessein de s'aggrandir ni de rien entreprendre qui nous puisse donner de l'inquietude. Nous sommes bien éloignez de faire le même jugement des intentions de la Maison d'Autriche. Qui nous assûrera qu'ayant réüni avec elle toutes les forces de l'Empire, elle ne songera pas à profiter de la premiere occasion qu'elle aura, pour faire revivre les prétentions qu'elle a sur les païs qui composent le Corps Helvetique ? Les places de Constance & de Rhindfeld, avec les païs qui appartenoient à cette Maison, presentement enclavez dans nos Cantons, ne lui donnent que trop de facilité d'entreprendre sur nôtre liberté ; & nous ne devons pas douter qu'elle n'en fût toujours ennemie, tant par le souvenir de ce que nous avons fait contre elle, qu'à cause de l'étroite alliance qui est depuis si long tems, entre la France & les loüables Cantons. C'est cette alliance qui peut seule faire un obstacle invincible aux desseins que la Cour de Vienne pourroit former sur nôtre liberté ; &

nous y devons prendre d'autant plus de confiance, que l'interêt du Roi tres-Chrétien s'accorde avec les assûrances qu'il nous donne de son affection. Au contraire, les Princes d'Allemagne favoriseront toujours la Maison d'Autriche, lorsqu'il s'agira de réünir au Corps de l'Empire ce qui en a été démembré. Ainsi nous ne sçaurions être trop sur nos gardes, contre les desseins de la Maison d'Autriche, & il est tems enfin que nous prenions une bonne resolution sur ce qui regarde les Villes forestieres. Si nous differons à la prendre telle que la demandent nos interêts, nous ne ferons que des remontrances inutiles, quand les Troupes Imperiales seront entrées par Rhindfeld dans nôtre païs, & que la Cour de Vienne se croira en état de nous imposer les conditions qui conviendront le mieux à ses interêts. C'est ce qui arrivera, MESSEIGNEURS, si nous ne nous assûrons desdites Villes, & particuliérement de Rhindfeld. Si l'Empereur persiste à nous en refuser la garde durant la guerre; il faut que nous prenions d'autres mesures pour empêcher que les Troupes n'entrent dans nôtre Territoire, & pour éloigner la guerre de nôtre voisinage. Le seul conseil que nous puissions suivre de ceux que nous donne l'Auteur du Livre, c'est de ne nous pas endormir, si nous voulons assûrer le repos de nôtre païs.

L'Auteur commence le second article de son Livre par un reproche qu'il fait à la France de s'entendre avec le Turc. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Partisans de la Maison d'Autriche l'en ont faussement accusée. Ils ne croyent pas que les armes de l'Empereur puissent trouver de la résistance en aucun endroit, si cette Couronne ne s'en mêle; & ils sont persuadez qu'elle est d'intelligence avec leurs Ennemis, dés que les succés ne répondent pas à leurs souhaits. Pour connoître combien est fausse cette supposition, il n'y a qu'à examiner la conduite que le Roi de France a tenuë, depuis le commencement de la derniere guerre de Hongrie. A-t'on oublié le secours qu'il envoya l'an 64. qui fit gagner la bataille de saint Gothard? Pourquoi, s'il avoit avec le Turc ces intelligences dont on a tant parlé, n'a-t'il pas profité de la foiblesse où se trouvoit alors la Maison d'Autriche? Qui a pû l'obliger, depuis, à demeurer en repos pendant que l'Empereur étendoit ses conquêtes en Hongrie, & à signer un traité de Tréve pour affermir la tranquilité de l'Europe, qui paroissoit si ébranlée. Les intentions de la Cour de Vienne étoient déja connuës, & ses Ministres publioient dés lors, qu'elle avoit dessein de conclure la paix avec la Porte, & de faire marcher ensuite ses

Troupes

Troupes vers le Rhin. On ſçait les ligues qu'elle a formées pour cet effet ; & il y a lieu de croire, par ce que l'on voit aujourd'hui, qu'elle en attendoit la concluſion pour finir la guerre de Hongrie. Quelque zele qu'elle ait témoigné, par le paſſé, pour la Religion, elle n'a pas eu de peine à ſacrifier les eſperances qu'elle avoit de chaſſer les Turcs juſques en Aſie, pour favoriſer l'entrepriſe du Prince d'Orange en Angleterre. Ses Miniſtres en ont témoigné leur joye, dans tous les endroits où ils ſe ſont trouvez, par des démonſtrations auſſi éclatantes, que ſi c'étoit un miracle attendu depuis long-tems, pour relever la Maiſon d'Autriche. On peut dire, avec verité, que bien loin que la France ait donné aucun ſecours au Grand Seigneur, la guerre qu'elle a faite aux Corſaires de Barbarie les a mis hors d'état d'envoyer à l'armée Ottomane le ſecours d'argent, de vaiſſeaux & de munitions qu'ils doivent fournir à la Porte dans les guerres qu'elle a contre les Chrétiens. Ces Corſaires s'en ſont plaints à Conſtantinople, & les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté n'en ont jamais fait d'excuſes : comme le Roi de France a fait connoître les raiſons qui l'obligeoient à faire entrer ſes armées dans l'Empire, & qu'il a prouvé la juſtice de ſes armes par le manifeſte qu'il a publié, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet.

Je viens preſentement à la maniere dont le Roi Trés-Chrétien a obſervé l'alliance que nous avons avec lui. Nous ſçavons qu'il n'a manqué à aucune des conditions qui ſont ſtipulées par les Traitez ; & lorſque nous nous ſommes conduits conformément à ce qu'ils portent, nos penſions ont été bien payées, & nos Marchands ont toûjours joüi des avantages que nous leur avons procurez par ces Traitez. Seroit-il de l'honneur de nôtre Nation, d'avoir profité pendant la paix des avantages que nous donne cette alliance, & de manquer aux conditions ſous leſquelles ils nous ont été accordez, lorſque nous voyons tant de Princes & tant d'Etats unis contre cette Couronne ? Ces ſentimens ſeroient bien éloignez de ceux que nos Ancêtres ont toujours témoignez, & de ce qu'ils firent l'an 1521. lorſqu'ils mirent en priſon un Envoyé du Pape Leon X. qui étoit venu pour leur demander une levée contre François I. Ils regarderent ce Miniſtre comme un ſeducteur qui les vouloit ſuborner, & les engager à manquer aux obligations de leurs traitez avec la France.

Il eſt inutile de vous faire remarquer la foibleſſe de ce que dit l'Auteur dans la ſuite de ſon Ouvrage. On y découvre que ſon emportement contre la France, eſt le ſeul motif qui le fait par-

ler, & que le bien de la Patrie n'y a aucune part. Les differends de cette Couronne avec la Cour de Rome, n'ont aucun rapport avec les interêts des Cantons, ni à l'alliance qu'ils ont avec la France. Si l'Auteur est Protestant, comme il le dit, il lui importe peu que le Roi de France soit broüillé avec le Pape; & il n'en feroit pas un si long article, s'il n'avoit dessein d'irriter les Catholiques, qui sçavent pourtant que ces démêlez ne sont que sur des matieres temporelles.

Quant à ce qui regarde la maniere dont les Ambassadeurs de Zurich & de Berne ont été reçûs en France, il est inutile de rebattre tout ce qui leur a été dit, pour leur faire voir qu'on vouloit bien leur accorder les mêmes honneurs qui avoient été faits à ceux qui les avoient précedez en la même qualité. Il suffit de dire qu'ils ont obtenu tout ce qu'ils ont demandé, puisque les poursuites que l'Evêque & le Chapitre de Genéve faisoient contre cette Ville au Parlement de Dijon, ont cessé depuis le départ de ces Ambassadeurs. Ces Cantons ne se doivent-ils pas loüer à present de la maniere dont le Roi de France les traite? & Messieurs de Zurich n'en ont-ils pas un nouveau sujet sur la maniere dont il vient de terminer l'affaire de leurs crépons?

Nous voyons, Messeigneurs, quoique vous puisse dire cet Auteur, que le Roi de France par la conduite qu'il tient à nôtre égard, ne souhaite que le maintien d'une alliance que nous entretenons depuis si long-tems, & qu'il ne demande de nous que ce qui peut regarder nos veritables interêts. Comme il n'y a rien qui nous soit plus convenable que de demeurer toujours unis, aussi avons-nous vû que lorsqu'il y a eu quelques differends entre nous, les Ambassadeurs du Roi Tres-Chrétien se sont entremis pour les terminer, sans témoigner aucune partialité pour les Catholiques ou pour les Protestans. La conduite de la Maison d'Autriche a été bien differente.

Je ne rappellerai point le tems de la guerre de la Valteline, pendant laquelle le Nonce Capi, le Pere Martenigo Capucin, & plusieurs autres Ecclesiastiques, tous dévoüez à cette Maison, firent tous leurs efforts, sous prétexte des Missions, pour allumer la guerre entre les Cantons & leurs Confederez; & ils y auroient enfin réüssi, si le Roi de France Loüis XIII. n'en eût prévenu les suites, & n'eût maintenu la paix des Cantons, en s'engageant pour cet effet, dans une guerre contre l'Espagne & ses Alliez. Nous sçavons aussi que lorsque les Cantons ont trouvé des difficultez à s'accommoder entr'eux, les Ministres de la

Maison d'Autriche ont fomenté leurs divisions, & les ont fait durer autant qu'il leur a été possible.

Ce sont-là, MESSEIGNEURS, les reflexions que j'ai faites sur le Livre qui vient de paroître. J'ajoûte qu'outre les prétentions que la Maison d'Autriche a sur nous, nous devons songer aux differends que nous avons avec l'Empereur pour la proprieté du Lac de Constance. Nous devons considerer que le Roi d'Espagne se plaint que nous lui retenons les vallées de Logarne, Lugane, Bellinxone, & autres qui ont été démembrées du Duché de Milan. Ces prétextes suffiroient à la Maison d'Autriche, si elle étoit un jour assez puissante pour nous opprimer. Mais enfin, MESSEIGNEURS, vous êtes trop éclairez pour ne pas voir que toutes les tentatives que l'on fait pour nous broüiller avec la France, ne tendent qu'à ôter à cette Couronne ses Amis fidelles, à nous affoiblir en diminuant la puissance de nôtre plus seur appui, afin que la Maison d'Autriche ait moins de peine à nous enlever ce qu'elle prétend lui appartenir, & même à nous réünir sous son pouvoir. Nous pouvons aussi faire reflexion sur le refus que fait l'Empereur d'éloigner la guerre de nôtre voisinage, en nous remettant la garde des Villes forestieres. Si nous voulons assurer le repos de nôtre Patrie, nous ne devons pas négliger les moyens que nous en avons presentement. Il sera trop tard d'y avoir recours, si nous differons à nous en servir.



HARANGUE POUR PORTER UNE Ville libre à faire venir à sa défense une puissante Armée d'Etrangers, plûtôt que de faire une Paix honteuse avec ses Voisins.

Les Romains ayant à se plaindre des Tarentins leur déclarerent la Guerre, ou ne leur offrirent qu'une Paix tres desavantageuse. Les Tarentins ne pouvant ni résister aux Romains, ni accepter les conditions qu'on leur proposoit ne sçavoient quelle résolution prendre, quand un de leurs Citoyens prit la parole de cette sorte.

MESSIEURS,

Discours tiré du Supplément de Freinshemius sur la seconde Decade de Tite-Live.

Pourquoi perdons-nous le tems en contestations inutiles? l'occasion est venuë qu'il faut agir plûtôt que parler; mais pour s'en servir sagement & pour l'utilité du public, l'on a besoin de bons conseils & d'une bouche desinteressée. Je ne trouve point mauvais que par une maladie commune à toutes les Villes libres, vous ayez pris plaisir autrefois d'entendre des choses qu'on avoit préparées pour vous plaire & pour gagner vôtre faveur, quoiqu'elles fussent bien souvent nuisibles. Car alors, comme il arrive ordinairement parmi les prosperitez, vous consideriez peu ce qui étoit avantageux à la Republique: Mais maintenant que l'armée Romaine est sur nos frontieres, & que la crainte a déja passé jusques dans la Ville, il faut que vous appreniez à préferer ce qui est utile à ce qui est agréable. Au reste ne vous imaginez pas que je me sois levé pour vous reprocher les choses passées. Il n'appartient qu'aux lâches esprits qui se plaisent à publier les défauts d'autrui, de reprocher les vieilles fautes sans sujet & hors de saison: au contraire les gens de bien qui aiment le salut commun, couvrent les fautes de leur Ville ou tâchent de les excuser; si ce n'est que la memoire & le reproche des fautes passées, soient capables de détourner la calamité publique. Et certes, c'est vouloir quelque chose de trop, & qui va même jusqu'à l'injustice de

vouloir que les hommes ne faillent jamais ; mais d'ailleurs, ce n'est pas être homme que de tomber souvent dans les mêmes fautes, & de ne pas apprendre à les éviter par tant de tristes évenemens qui condamnent l'imprudence. Nous avons mis à fond les Vaisseaux Romains suivant l'avis d'un seul homme : Ensuite nous avons fait la guerre à ceux de Thauries nos voisins & nos parens, parce qu'ils ont mieux aimé que les Romains les défendissent, que d'être pillez tous les jours par les Lucaniens & par les Brutiens : Nous avons même outragé les Ambassadeurs de Rome par des injures qui sont honteuses à representer. Nous avons donc attiré sur nous en un tems fort incommode, une Guerre dangereuse, une Guerre inopinée que nous pouvions éviter. Enfin l'Armée des Romains est déja campée dans les Terres de Tarente ; & bien que nous soyons incertains de toutes choses ; nous mettons encore en déliberation lequel vaut le mieux aujourd'hui ou d'entreprendre une guerre formidable, ou d'accepter une paix honteuse. Plût aux Dieux, que pouvant mettre en oubli nos délices & nos commoditez particulieres, nous travaillassions tous ensemble pour la gloire & pour l'utilité publique ! Alors nous pourrions traiter de la Paix avec honneur, ou nous pourrions prendre les armes avec assûrance. Mais maintenant je reconnois que vous êtes divisez en deux partis, & en deux factions contraires ; chacun ne prend conseil que de ses interêts particuliers, & non pas de la condition du tems & des interêts publics. En effet, pourquoi vois-je si peu de jeunes gens, & si peu *Zinothi.* de pauvres de l'opinion qui tend à la Paix, & pourquoi presque personne des vieillards & des riches n'approuvent-ils aujourd'hui la guerre ? Quelle raison plus veritable se peut-on imaginer de cette division de la Ville, si ce n'est que ces derniers croyent joüir plus paisiblement de leurs revenus & de leurs terres tandis qu'on aura la paix, & que les autres ont esperance de s'avancer par les charges & par la liberté du pillage, si l'on se resoût à la Guerre ? Autrefois nous avons été tourmentez de *Dioleti.* cette même maladie, & il n'y a pas long-tems que nôtre Republique avoit encore des Citoyens qui travailloient à augmenter leur fortune particuliere par la perte du bien public. Mais au reste, puisqu'il faut que je vous dise ce que je juge aujourd'hui le plus utile & le plus avantageux pour nous ; vous pourrez avec honneur remedier à toutes ces choses, si vous n'achetez pas la Paix par une lâche utilité qui diminuë les droits d'une Ville libre, & si l'apprehension d'une Guerre si dangereuse ne vous ôte

pas le courage, & ne ruine pas vos forces. Nos Ancêtres ont bien souvent confié à des Capitaines étrangers la conduite & le commandement de nos Troupes. Nous avons fait venir du Peloponese & de la Sicile Archidame fils d'Agesilas, ensuite Cleonyme, & peu de tems aprés Agatocle. Depuis, lorsque nous étions tourmentez par les armes de nos voisins, nos peres appellerent à leur secours Alexandre Roi d'Epire; & suivant cette résolution, non seulement ils joüirent à leur aise de toutes choses, mais ils nous les laisserent florissantes. Nous avons encore la même alliance avec les Epirotes, & ils ne sont pas aujourd'hui moins forts par leur chef & par leurs Armées. D'ailleurs, nous obligeâmes Pyrrhus par le bon office que nous lui rendîmes, lorsque nous le secourûmes avec une armée navale quand il assiegeoit Corfou. Imaginez-vous donc que ce conseil que je vous donne ne vient pas de moi, mais de ces sages Citoyens, qui ont gouverné avant nous la Republique avec tant de gloire & de bonheur. Et certes, vous avez d'autant plus sujet de le suivre, que vous en pouvez remarquer dans le premier exemple presque toutes les raisons, & même les évenemens. Neanmoins il est appuyé par une infinité d'autres raisons qui sont fortes & manifestes. Il n'y a personne entre nous qui ait tant d'avantages pardessus les autres, qu'on se soûmette librement à lui obéïr; & au reste vous n'ignorez pas combien l'émulation & les jalousies peuvent causer de grands maux lorsque l'on a sur les bras un redoutable ennemi. Aprés tout, quelque Capitaine que vous puissiez choisir entre vous, il ruineroit vos affaires, ou par la trop grande passion qu'il auroit pour la paix, ou par une trop grande ardeur de faire la guerre. Je ne vous dirai point qu'on ne peut l'entreprendre sûrement sous la conduite de toutes sortes de Capitaines contre les Romains qui sont belliqueux & endurcis parmi les armes. Or il n'y en a point, comme personne n'en doute, qui soit égal à Pyrrhus par le courage & par la science militaire. Mais peut-être me dira-t'on, il refusera de venir; au contraire, comme il aime les armes, & qu'il n'a point aujourd'hui de guerre, non seulement il viendra, mais il amenera de puissantes Troupes qui sont bien instruites & parfaitement disciplinées; & afin que la liberté ne craigne rien de son côté, il faudra traiter avec lui à des conditions qui puissent assûrer la Republique contre toute sorte de crainte. Ainsi nous entreprendrons la guerre avec esperance d'un bon succés, & nous nous mettrons en état d'obtenir une paix avantageuse, ou de nous la donner nous-même pleine

Appian.

T. Live l. 2. 14.

Plutarque dans la vie de Pyrrhus p. 25.

d'honneur & de gloire. Nous pouvons aussi esperer que les Romains qui ont autrefois redouté un Roi d'Epire même moins puissant & moins glorieux, aimeront mieux traiter avec nous à des conditions égales, que de souffrir que Pyrrhus entre en Italie.

DISCOURS D'UN ROI A UN GRAND Homme qu'il souhaite attirer à son service.

Pyrrhus Roi d'Epire parle en ces termes au fameux Fabrice.

QUoy que je souhaite avoir tous les Romains pour amis, je desire particulierement vôtre amitié. Je vous estime le plus excellent de vos Citoyens pour la paix & pour la guerre; je suis fâché que vous manquiez d'une seule chose, & que possedant si peu de bien, vous ne puissiez entretenir la splendeur & la dignité que meritent les grands Hommes. Je ne souffrirai pas que la fortune soit plus long-tems injurieuse à vôtre vertu, & je vous donnerai tant d'or & tant d'argent que vos richesses surpasseront bien-tôt celles des Citoyens les plus considerables. Je me persuade qu'il est particulierement du devoir de ma condition & de ma fortune de soulager l'incommodité des Hommes Illustres, qui ont plus travaillé à acquerir de la gloire que des richesses; & je ne pense pas qu'un Roi puisse faire un plus bel ouvrage, laisser de plus nobles marques de sa grandeur, ni faire aux Dieux une offrande plus auguste & plus agreable. Ainsi je croirai plûtôt avoir reçû de vous un bienfait, que de vous avoir donné quelque chose, si vous permettez que je vous fasse part de mes biens. Mais je ne vous ferois pas ces offres, si je croïois que ma liberalité me dût être plus glorieuse qu'elle ne vous sera honorable. En effet, je ne veux pas vous acheter pour commettre une trahison ou pour faire aucune chose qui soit indigne de vôtre vertu. Pourquoi refuseriez-vous donc avec un esprit de haine & d'aversion un petit present que l'on fait en ami & d'un cœur ouvert? Je ne souhaite de vous, autre chose que ce que doit faire un homme de bien qui aime uniquement sa Patrie: Que vous fassiez en sorte que vôtre Senat se dépoüille de son opiniâtreté, & qu'il prenne des sentimens plus équitables, en lui remontrant

qu'il ne sçauroit faire la guerre sans se mettre lui-même en peril ; & que comme j'ai promis aux Tarentins de les secourir ; & que même je suis sorti victorieux du premier combat, je ne puis quitter les armes sans qu'il y aille en même tems & de ma gloire & de ma foi. D'ailleurs je ne prens point du tout de plaisir à la guerre contre vous que j'estime plus digne de mon amitié que de ma haine : Enfin, je serois bien aise de retourner dans mon Royaume où il y a beaucoup de choses qui ont besoin de ma presence. Je vous donnerai toutes les sûretez que vous voudrez demander pour vous assûrer de mon esprit, & pour ôter tous les doutes que les autres pourroient avoir ; si on leur disoit qu'on ne peut sûrement se fier aux Rois, sous ombre qu'il s'en est trouvé un ou deux, qui n'ayant point d'égard à l'honneur qu'ils n'avoient jamais connu, ne se sont jamais arrêtez à la paix & aux alliances qu'aussi-long-tems qu'elles leur ont été utiles, & qui ont mieux aimé prendre l'occasion de trahir aussi-tôt qu'ils ont vû paroître les recompenses d'une perfidie. Au reste lorsque la paix sera faite, il n'y a rien qui me puisse être plus agreable, & qui puisse être plus utile aux uns & aux autres, que de vous emmener en Epire avec moi. Vous y tiendrez la premiere place entre les miens, vous serez mon Lieutenant dans la Guerre, & vous partagerez avec moi ma fortune toute entiere. Car pour vous dire la verité, je ne vois point de tresors si grands & si precieux que la possession d'un genereux & fidele ami ; & aprés tout vôtre esprit est digne d'une fortune Royale, & convenable à la dignité des affaires des Rois. De sorte que si nous mettons en commun ce que nous avons tous deux, je ne doute point qu'en nous secourant l'un l'autre, nous ne puissions acquerir sans peine les plus grands biens de la terre.

Appian. apud Fulvium Ursinum.

Réponse de Fabrice au Roi Pyrrhus.

SI l'on a pû remarquer en moi quelque chose de cette vertu qui est necessaire durant la paix & durant la guerre, il me seroit inutile d'en parler ; puisque vous en croyez déja ce que les autres vous en ont pû dire. Il n'est pas aussi besoin de vous entretenir de ma pauvreté, & de vous representer que je ne suis maître que d'une cabane & d'un petit morceau de terre ; que je ne

ne vis pas de mon revenu, ni du gain que je retire de mes esclaves, mais du travail de mes mains; car je croi que vous en êtes suffisamment instruit. Mais si vous vous imaginez que je sois plus malheureux que pas un des autres Romains à cause de ma pauvreté; certes, soit que vous croyiez cela de vous-même, soit que vous le conjecturiez par l'opinion que l'on a pû vous en donner; je vous assûre que vous vous étes grandement trompé. En effet, comme j'ai toujours méprisé les richesses, & que je n'ai jamais affecté que la vertu & mon devoir; je ne me suis jamais apperçû que je fusse pauvre & miserable; je ne me suis jamais plaint de ma fortune, ni dans mes affaires particulieres, ni dans les affaires publiques. Quel sujet aurois-je aussi de m'en plaindre? si ce n'est peut-être que je la doive accuser, que dans la pauvreté où vous me voyez, je joüis dans la Patrie non seulement avec les plus riches, mais plus avantageusement que les plus riches, de toutes les choses qui semblent belles & desirables aux ames nobles & relevées. Je possede les plus grands honneurs qui soient parmi les Romains; j'ai la conduite des grandes guerres, je suis employé dans les plus illustres Ambassades; j'ai le soin des choses les plus saintes; j'ai entrée dans le Senat; on me demande mon avis touchant l'état de la Republique; plusieurs me donnent des loüanges & s'efforcent de m'imiter: Enfin, je ne suis pas moins estimé que le plus puissant de nôtre Ville. Je parois à tout le monde comme un modele & un exemple qui peut conduire à la vertu & à la veritable gloire; & il ne me coûte rien du mien pour entretenir ces avantages. Il n'en est pas de même des autres Villes, où le particulier est riche, & le public pauvre. Il faut que les Magistrats y entretiennent de leur bien l'éclat & la splendeur de leur rang; mais les coûtumes de nôtre Ville sont bien differentes de celles-là; elles ne sont jamais à charge à la fortune des particuliers. Ce magnifique équipage qui accompagne nos Citoyens, lorsqu'ils ont été choisis pour l'administration des grandes affaires leur est donné par le public. Cette belle façon d'agir égale sans doute tout le monde; & nôtre Ville ne souffre pas qu'il manque rien au plus pauvre pour maintenir l'éclat du public, ou sa propre dignité, & que le plus riche ait rien de reste. Ainsi quoi que je sois le plus pauvre de tous les hommes, je ne le cede point aux plus riches en aucune chose vertueuse. Dequoi dois-je me plaindre de ma fortune? lui falloit-il demander qu'elle me rendît égal aux Rois, qui peuvent entasser l'un sur l'autre des monceaux d'or & d'argent? Mais

Ammian. Marcell. 24. 9. Dion.

que tout cela soit dit pour ce qui concerne la vie publique. Tant s'en faut que ma pauvreté m'incommode & me soit à charge même dans la vie privée, qu'au contraire toutes les fois que je me compare avec les riches, ma fortune me paroît infiniment plus heureuse. Je me mets avec raison dans le petit nombre de ceux qui ont eu tout le bonheur que l'on peut avoir dans la vie; je m'en réjoüis en moi-même, & j'en rends graces à ma pauvreté. Car comme à mon avis il y a de la folie à rechercher les choses inutiles, & que mon petit heritage soigneusement cultivé me fournit les choses necessaires, je ne vois pas le sujet pourquoi je me mettrois en peine de posseder de plus grands biens. En effet, un peu d'appetit me fait trouver toute sorte de viande précieuse, & la soif toute sorte de breuvage excellent. Je me rends le sommeil doux & facile par le moyen du travail; & pourvû que mes habits me puissent défendre du froid, je les trouve assez superbes. Enfin je n'aime que les meubles necessaires, & dont on peut commodement se servir. Je ne serois donc pas raisonnable si j'accusois la fortune de ne m'avoir pas dispensé de plus grands biens qu'en demande la Nature qui ne m'a point donné de passion pour les choses excessives, ni d'adresse pour les acquerir. Ainsi avec ma seule pauvreté je m'estime plus riche, que les plus riches & que vous-même; car je possede de si grands biens, que je n'en desire pas davantage. Quant à vous, si vous ne vous estimiez pauvre en possedant l'Epire, & toutes les choses que vous possedez, fussiez-vous passé en Italie? Mais on dit que les richesses donnent le moyen de faire aux hommes de grands biens; à cause de ma pauvreté je ne puis secourir personne. Certes, cela ne m'inquiete pas davantage, que de n'avoir pas aussi les autres biens avec excés, que de n'avoir pas reçû des Dieux les connoissances les plus sublimes, que de n'en avoir pas reçû la science de deviner, & enfin tant d'autres choses qui me serviroient à secourir ceux qui en auroient besoin. Au reste, je sers librement & la Republique & mes amis de tout ce qui est en ma puissance; & il ne faut pas que vous appelliez ces biens petits & méprisables, puisque vous témoignez vous-mêmes qu'ils sont grands & précieux, en les voulant acheter avec de si grandes sommes d'argent. Que s'il falloit souhaiter les grandes richesses pour soulager la necessité des pauvres, & que par cette raison la joüissance des tresors fît une partie de la felicité des hommes, comme les Rois se l'imaginent; lequel de ces deux moyens d'en acquerir seroit pour moi le meilleur, ou d'en recevoir aujourd'hui de vous avec

infamie & avec honte, ou enfin d'en amasser comme je l'ai pû autrefois par des chemins honnêtes & legitimes? En effet, la Republique dont j'ai eu le Gouvernement, m'a bien souvent presenté des occasions glorieuses de m'enrichir, particulierement lorsqu'étant Consul je fus envoyé avec une armée contre les Samnites, les Lucaniens, & les Brutiens; car je courus tous ces grands Païs pour y faire des dégâts; & comme je sortois victorieux de plusieurs batailles, je pris & pillai un grand nombre de Villes riches. Enfin lorsque j'eus fait des liberalitez aux Soldats, & rendu aux particuliers ce que la Republique en avoit emprunté pour les necessitez de la guerre, je fis porter dans l'épargne quatre cens talens qui restoient. Aprés avoir donc méprisé de si justes richesses que je pouvois tirer d'un si grand butin, & qu'à l'exemple de Publicola; & de tant d'autres qui ont élevé si haut la Republique Romaine, j'ai preferé la gloire aux tresors, prendrai-je de vous des presens? & lorsque j'ai dédaigné de glorieux moyens pour m'enrichir, en embrasserai-je une occasion pleine de honte & de danger? J'eusse pû sans doute librement & avec plaisir employer ces richesses en des choses honnêtes & legitimes; mais aurois-je la liberté de joüir, & de disposer de celles que vous m'offrez? Il faut croire que les biens qui nous sont venus par le benefice d'autrui, sont plûtôt des biens que l'on nous prête, que des biens que l'on nous donne; & qu'ils sont enfin comme un fardeau aux genereuses & grandes ames jusqu'à ce qu'on puisse les rendre, quand même ils auroient été donnez, & qu'on les auroit reçûs en faveur de l'amitié. D'ailleurs que pensez-vous qu'il arriveroit, si ce bruit s'étoit répandu? Les Magistrats que nous appellons Censeurs, & qui sont dans nôtre Ville comme Juges souverains des mœurs, usant sur moi de leur puissance, & du droit qu'ils ont d'informer de la vie des Citoyens, & de punir ceux qui contreviennent aux Institutions de nos Ancêtres, me feroient appeller devant le peuple pour voir si je pourrois me justifier d'avoir reçû des presens.

HARANGUE POUR DISSUADER de porter la guerre dans le païs ennemi, avant que d'avoir délivré son propre païs des ennemis qui le ravagent.

Pour peu que l'on connoisse la Republique Romaine, on ne peut ignorer la fameuse contestation qu'il y eut entre Fabius & Scipion. Ce dernier étant créé Consul voulut porter la guerre en Afrique pour attirer Annibal à la défense de son païs, & delivrer par ce moyen l'Italie de l'Armée des Carthaginois qui la desoloit depuis plusieurs années. Mais Fabius trouvant qu'il y avoit plus de seureté pour l'Italie à y combattre les Carthaginois pour les en chasser, s'opposa à l'intention de Scipion, & selon Tite-Live, il parla à peu-prés en ces termes.

MESSIEURS,

Je sçai que plusieurs d'entre vous s'imagineront qu'on met aujourd'hui en déliberation ce que l'on a déja résolu; & ce sera parler en vain, que de dire son opinion touchant la Province de l'Afrique, comme si l'on n'en avoit point encore parlé. Mais je ne sçai comment cette entreprise est déja toute assûrée au Consul, quelque courageux qu'il puisse être; puisque le Senat n'a pas encore établi l'Afrique en Province, & que le Peuple n'en a rien encore ordonné. D'ailleurs si c'est une Province, & qu'on l'ait ainsi résolu; il semble que le Consul ait quelque tort, quand il propose une chose déja résoluë. Non seulement il se mocque des Senateurs, qui disent en leur rang leur opinion sur les choses qu'on leur demande, mais il se mocque en general de tout le Senat. Pour moi je suis assûré qu'en contredisant à cette violente passion d'aller si promtement en Afrique, on m'accusera de deux choses. L'une de cette lenteur naturelle, que je fais voir en toutes mes actions, & que les jeunes gens appelleront tant

qu'il leur plaira ou paresse ou lâcheté, pourvû que je n'aye jamais sujet de m'en repentir. Les conseils des autres ont paru d'abord les plus specieux, mais le tems a toujours fait voir que les miens ont été les plus seurs & les plus utiles. On me reprochera aussi l'envie qu'on pourroit avoir de la gloire qui va toûjours en croissant d'un si genereux Consul. Certes, si ma vie, si mes mœurs, si ma Dictature & cinq Consulats que j'ai exercez, si enfin toute cette gloire que j'ai acquise dans la guerre & dans la Ville, & dont je suis si rassasié, ne me purgeoient du soupçon, mon âge m'en déchargeroit. Y a-t-il de l'apparence que je sois jaloux d'un homme qui n'est pas si âgé que mon fils ? Lorsque j'étois Dictateur, & si fort & si vigoureux parmi de si grandes affaires ai-je jamais refusé, ou dans le Senat, ou devant le Peuple, qu'on m'égalât en autorité un General de la Cavalerie, qui médisoit sans cesse de moi, bien que cela n'eût point d'exemple ? J'aimai bien mieux faire en sorte par les actions, que par les paroles, que celui qui m'avoit été égalé par le jugement des autres, me préferât lui-même par sa propre confession. Non, non, aprés avoir passé par tant d'honneurs & de dignitez, il n'y a point d'apparence que je veüille contester avec un jeune homme qui s'éleve, comme si maintenant que je suis las, non seulement des affaires, mais encore de la vie, je voulois qu'on me decernât la Province de l'Afrique, si on la refuse à Scipion. Il faut que je vive & que je meure avec la gloire que j'ai acquise. J'ai empêché Annibal de vaincre, afin que vous puissiez le vaincre, vous dont les forces sont si florissantes. Il est juste, Scipion, que vous m'excusiez, si n'ayant jamais fait tant d'état de ma propre réputation, que du salut de la Republique, je ne préfere pas vôtre gloire à l'utilité commune. Il est vrai que s'il n'y avoit point de guerre en Italie, ou que l'Ennemi fût si peu considerable qu'il n'y eût point d'honneur à esperer de sa défaite ; il sembleroit que celui qui vous retiendroit en Italie, quoique ce fût pour le bien public, voudroit vous ôter avec la guerre la matiere de vôtre gloire. Mais puisqu'il y a déja quatorze ans qu'Annibal assiege l'Italie avec une armée encore entiere, voudriez-vous refuser la gloire d'avoir chassé hors d'Italie durant vôtre Consulat, un Ennemi si fameux par les pertes qu'il a causées aux Romains ? Comme Luctatius a eu l'honneur d'avoir terminé la premiere guerre Punique, mépriseriez-vous l'avantage d'avoir achevé la seconde ? Si ce n'est peut-être que vous croyiez qu'Amilcar soit préferable à Annibal ; que la guerre

d'Afrique soit de plus grande importance que la guerre d'Italie, ou que la victoire soit plus grande & plus glorieuse dans un Païs étranger, que dans vôtre propre Païs. Si les Dieux veulent permettre que nous soyons victorieux pendant que vous êtes Consul, aimeriez-vous mieux avoir fait sortir Amilcar de Diepani & d'Erice, que d'avoir chassé les Carthaginois de l'Italie? Certes bien que la gloire qu'on a acquise, vous semble plus chere & plus précieuse que la gloire que l'on espere; il ne vous sera jamais si avantageux de vous glorifier d'avoir délivré l'Espagne de la guerre, que si vous en aviez délivré l'Italie. Annibal n'est pas encore réduit à cette extrémité, qu'il ne semble que celui qui aimera mieux une autre guerre, ne le craigne plûtôt qu'il ne le méprise. Que ne vous préparez-vous donc à cette glorieuse expedition; & sans faire tous ces détours, & vous imaginer que quand vous serez en Afrique, Annibal vous y suivra? Que ne prenez-vous le droit chemin, que n'allez-vous porter la guerre où est maintenant Annibal? Est-ce-là la palme que vous recherchez d'avoir achevé la guerre Punique? Il est écrit parmi les Loix de la Nature, que vous défendiez ce qui est à vous, avant que d'aller attaquer ce qui appartient aux autres. Il faut que la paix soit en Italie, avant que la guerre soit en Afrique; & que nous cessions de craindre, avant que de faire craindre les autres. Si l'un & l'autre se peut faire sous vôtre conduite, quand vous aurez vaincu ici Annibal, allez en Afrique attaquer Carthage. Si durant vôtre Consulat vous ne devez remporter que l'une ou l'autre victoire, & qu'enfin l'une des deux soit réservée aux nouveaux Consuls; comme la premiere sera la plus grande & la plus illustre, elle sera cause de la seconde. D'ailleurs outre que nôtre Epargne n'est pas maintenant capable de fournir assez d'argent pour entretenir en même tems deux diverses armées en Italie & en Afrique, & que nous ne pouvons faire subsister tant de Flottes, puisque rien ne nous reste d'où nous leur puissions donner des vivres; qui ne connoît pas le peril où l'on se va précipiter? Licinius fera la guerre en Italie, & Scipion en Afrique. Que si Annibal victorieux prend son chemin vers la Ville, vous ferons-nous venir aussi facilement de l'Afrique, que Q. Fulvius de Capouë? Mais, dites-moi, je vous prie, l'évenement de la guerre, ne peut-il pas être douteux dans l'Afrique, & ne pouvez-vous pas perdre une bataille? Laissez-vous instruire par l'exemple de vôtre Maison, par le malheur de vôtre Pere & de vôtre Oncle, qui ont été défaits en trente jours avec de puissantes Trou-

ses dans cette même Province, où durant quelques années, ayant fait de si grandes choses sur la mer & sur la terre, ils avoient acquis pour le peuple Romain, & pour eux parmi les Nations étrangeres, une reputation si glorieuse. Le jour me manqueroit si je voulois representer tous les Rois & les Capitaines, qui, pour être entrez dans le Païs ennemi, s'y sont perdus avec leurs armées. Les Atheniens qu'on a toûjours estimé si sages, ayant laissé la guerre chez eux; & à la sollicitation d'un jeune homme aussi noble que vaillant, ayant fait passer en Sicile une grande Flotte, ruïnerent pour jamais dans une seule bataille navale, leur Republique florissante. Mais pourquoi vous rapporter des calamitez étrangeres, & des maux si anciens? l'Afrique même, & Atilius, qui est un fameux exemple de l'une & de l'autre fortune, peuvent nous donner des instructions. En effet, Scipion, lorsque de la haute mer vous jetterez l'œil sur l'Afrique, vous reconnoîtrez aisément que les occupations de l'Espagne n'étoient qu'un divertissement & un jeu. Car enfin, que pouvez-vous trouver de semblable en l'une & en l'autre expedition? Vous avez côtoyé l'Italie & la Gaule, sur une mer où il n'y avoit rien à craindre, & ensuite vous avez pris terre à Emporie qui est une Ville de nos Alliez. De là vous avez mené vos Soldats à Tarracon par des Nations paisibles & alliées du peuple Romain. Vous avez passé de Tarracon par des Garnisons Romaines, & vous avez rencontré le long de la riviere d'Ebre les Troupes de vôtre Pere & de vôtre Oncle, plus courageuses par leur défaite, aprés la perte de leurs Generaux. Vous y avez trouvé Martius Capitaine veritablement élû à la hâte, & pour quelques tems seulement, par les suffrages des gens de guerre, mais que l'on pourroit comparer par la science de la guerre aux plus illustres Capitaines; si la noblesse & les dignitez se rencontroient en sa personne: Vous avez attaqué la nouvelle Carthage à vôtre aise, lorsque pas une des trois armées des Carthaginois ne défendoit leurs Alliez. Pour ce qui concerne les autres choses, je ne voudrois pas les abaisser, ni leur ôter rien de leur prix; mais elles n'ont rien de comparable à l'expedition de l'Afrique, où il n'y a point de havres qui soient ouverts à nos vaisseaux, point d'endroit où nous n'ayons des Ennemis, point de Ville qui soit confederée, point de Roi qui soit nôtre ami, où nous n'avons enfin aucun lieu qui nous puisse servir de retraite & de passage pour aller plus loin. De quelque côté que vous puissiez jetter les yeux, vous n'y verrez que des Ennemis, vous n'y verrez que des dangers. Vous fieriez-vous

a Syphax, & à la foi des Numides ? Il suffit de s'y être abandonné une fois. La témerité n'a pas toûjours de bons succés, & n'est pas toujours heureuse. La fraude & la perfidie ont souvent montré de la foi en de legeres occasions, afin de vous tromper avec plus de fruit quand les choses le meriteroient. Enfin vôtre Pere & vôtre Oncle ne furent pas si-tôt vaincus par les armes de leurs Ennemis, que par l'infidelité des Celtiberiens leurs Alliez ; & vous-même Scipion, vous n'avez point été en si grand peril du côté de Magon & d'Asdrubal Generaux de vos Ennemis, que du côté d'Indibilis & de Mandonius, dont vous aviez pris la protection. Aprés avoir vû la revolte & la mutinerie de vos gens, vous fieriez-vous aux Numides ? D'ailleurs vous devez croire que Syphax & Massinisse aiment mieux être en Afrique plus puissans que les Carthaginois, & qu'aprés eux les Carthaginois y soient plus forts que les Etrangers. Maintenant ils sont animez l'un contre l'autre par l'émulation & par l'envie, parce qu'ils ne craignent rien de dehors ; faites leur voir les armes Romaines, & une Armée étrangere, ils se joindront tous ensemble comme pour éteindre un embrasement qui les menacera tous en commun. Ces même Carthaginois défendront d'une autre façon les murailles de leur Patrie, les Temples de leurs Dieux, leurs Autels & leurs maisons, qu'ils n'ont défendu l'Espagne. Ils s'animeront davantage, lorsqu'en allant au combat ils verront leurs femmes timides qui les conduiront avec des larmes, & que leurs petits enfans se presenteront devant eux. Mais enfin si les Carthaginois se confiant à l'intelligence & à l'union de toute l'Afrique, à la foi des Rois alliez, & à la force de leurs murailles, font passer une armée nouvelle de l'Afrique en Italie ; lorsqu'ils verront l'Italie dépoüillée de vôtre secours, & de vos troupes ; ou s'ils commandent à Magon qui a fait voile des Isles Baleares, & qui côtoye le Païs des Liguriens, de se joindre à Annibal, que ne doit-on pas apprehender ? Nous serons sans doute dans la même crainte où nous nous trouvâmes, lorsqu'Asdrubal descendit en Italie ; car vous le laissâtes échaper de vos mains & venir fondre sur nous : cependant vous croyez maintenant enfermer avec vôtre Armée, non-seulement Carthage, mais toute l'Afrique. Vous diriez que vous l'avez défait & vaincu, mais il seroit à souhaiter pour l'amour de vous-même qu'on n'eût pas laissé à un vaincu le partage de l'Italie. Souffrez que nous attribuïons à vôtre conduite tout ce qui est arrivé en Espagne d'heureux & de favorable durant le tems de vôtre emploi, & que nous imputions à la fortune

fortune & au hazard de la guerre tous les maux qui y sont arrivez. Plus vous étes courageux, plus vous êtes grand Capitaine ; & plus la Patrie en particulier, & l'Italie en general doivent faire d'efforts pour retenir un Protecteur si considerable. Vous ne pouvez vous-même ignorer que le plus fort de la guerre ne soit où est Annibal ; & vous n'avez point d'autre raison de passer en Afrique, sinon qu'afin que vous y attiriez Annibal. Ainsi vous devez faire contre lui la guerre, soit que vous demeuriez en Italie, soit que vous passiez en Afrique. Serez-vous donc plus fort en Afrique, lorsque vous y serez tout seul, que quand vous serez joint ici avec vôtre Collegue, & que vôtre Armée sera jointe à la sienne ? les Consuls Claudius & Livius ne vous apprennent-ils pas par leur exemple combien cela est important ? Le dernier recoin du Païs des Brutiens, où il y a déja si long-tems qu'Annibal attend du secours de son Païs, le peut-il rendre plus puissant en armes & en hommes, que Carthage, s'il en étoit proche, & toute l'Afrique confederée ? Quelle est vôtre entreprise, Scipion, d'aimer mieux décider d'une affaire si importante, où vos forces seront moindres de moitié que celles de vos Ennemis ; au lieu qu'il y aura ici deux Armées contre une seule déja lasse & fatiguée par tant de combats, & par une si longue guerre ? Considerez, je vous prie, s'il y a de la conformité entre vôtre dessein & celui de vôtre Pere. Lorsqu'il fut en Espagne, il revint pour s'opposer à Annibal à la descente des Alpes ; & vous, lorsqu'Annibal est en Italie, vous vous préparez d'abandonner l'Italie ! Non pas que vous croyiez que cela soit utile à la Republique, mais parce que vous vous persuadez que vous en tirerez plus de gloire ; comme quand vous quittâtes vôtre Province, & vôtre ville sans aucune Ordonnance du Peuple, & sans aucun Arrêt du Senat, & que vous vous exposâtes sur deux vaisseaux, étant General du Peuple Romain, la fortune publique, & la Majesté de l'Empire, dépendant du hazard où vous vous précipitiez. Pour moi je suis de ce sentiment, que Scipion, n'a pas été fait Consul particulierement pour lui, mais pour la Republique & pour nous ; & qu'on a levé des Armées pour la garde & pour la défense de la Ville, & de l'Italie, & non pas afin que les Consuls, à la maniere des Rois, les fissent promener par tout où ils voudroient faire paroître leur ambition & leur orgueil.

Réponse de Scipion.

MESSIEURS,

Fabius lui-même a reconnu au commencement de son discours qu'on pouvoit le soupçonner de jalousie ; mais quoi qu'il ne se soit pas bien purgé de ce soupçon, soit que les paroles lui ayent manqué, ou que la chose soit veritable, je n'oserois neanmoins en accuser un si grand Homme. En effet, il n'a relevé si haut, par la force de son éloquence, ses honneurs, ses dignitez, & les grandes choses qu'il a faites, que pour étouffer les soupçons d'envie qu'il a pû faire concevoir, comme je devois craindre d'être plûtôt envié des plus bas & des moins considerables, que d'un homme qui ne veut pas que je fasse des efforts pour m'égaler à lui, parce qu'il excelle pardessus tous les autres ; à quoi je ne dissimulerai pas que j'aspire aussi-bien que lui. Il a vanté sa vieillesse, comme ayant été comblé des plus grands honneurs, & m'a mis au dessous de l'âge de son fils, comme si le desir de la gloire ne passoit pas plus avant que les bornes de la vie humaine, & que sa meilleure partie ne fût pas celle qui s'étend jusqu'à la posterité. Pour moi, je tiens qu'il n'y a point de cœur magnanime, qui ne veüille s'égaler, non seulement aux plus grands Hommes de son Siecle, mais aux plus illustres des autres Siecles ; & j'avouë, Fabius, que je prétends arriver, non seulement à vôtre gloire, mais (permettez-moi de le dire) la surpasser si je puis. Vous ne devez pas avoir cette aversion contre moi, ni moi contre ceux qui sont plus jeunes que je ne suis, que nous ne voulions pas que nos Citoyens entreprennent de nous imiter, & de nous être comparables. Cette passion n'iroit pas seulement au desavantage de ceux à qui nous porterions envie, mais encore de la Republique, & presque de tout le genre humain. Il a representé le peril où je m'exposerois, si je passois en Afrique ; afin qu'on crût qu'il étoit en peine aussi-bien pour ma personne, que pour la Republique, & pour mon Armée. Mais d'où lui vient si promtement cette nouvelle affection ? Lorsque mon Pere & mon Oncle eurent été tuez, lorsque leurs Armées eurent été presque entierement défaites, lorsqu'on avoit perdu

l'Espagne ; lorsque quatre Armées Carthaginoises, & quatre grands Generaux l'assujettissoient de tous côtez, ou par la crainte, ou par les armes ; lorsqu'on cherchoit un General pour cette guerre, & que personne que moi n'eut la hardiesse de se presenter ; lorsque n'ayant encore que vingt & quatre ans le Peuple Romain m'eut donné le commandement & la conduite de cette guerre, pourquoi personne ne me venoit-il representer la foiblesse de mon âge, la force des Ennemis, les dangers de cette guerre, & la défaite encore recente de mon Pere & de mon Oncle ? Avons-nous fait aujourd'hui de plus grandes pertes dans l'Afrique, que nous n'en avions fait alors en Espagne ? Y a-t'il maintenant en Afrique de plus grandes armées, de meilleurs Chefs, & en plus grand nombre qu'il n'y en avoit alors en Espagne ? Etois-je en ce tems-là en un âge plus capable de faire la guerre que je ne suis aujourd'hui ? Est-il plus commode & plus à propos d'avoir affaire contre les Carthaginois en Espagne qu'en Afrique ? Aprés avoir défait quatre armées Carthaginoises, aprés avoir pris de force tant de Villes, & en avoir tant réduit par la crainte, aprés avoir domté toutes choses jusqu'à l'Ocean, tant de Princes, & tant de cruelles Nations ; enfin aprés avoir de telle sorte reconquis toute l'Espagne, qu'il n'y reste pas maintenant une seule trace de la guerre, il est certes fort aisé de ravaller mes actions ; & sans doute aussi aisé que si je revenois victorieux de l'Afrique, il seroit facile de ravaller les choses mêmes, que pour me retenir maintenant, on releve par des paroles pour les rendre plus épouvantables. Il dit que nous n'avons point d'entrée dans l'Afrique, il dit qu'il n'y a point de ports qui nous soient ouverts ; il remontre que M. Attilius y a été pris, comme si M. Attilius y étoit tombé dans les chaînes en y arrivant ; & il ne se souvient pas que ce Capitaine, quelque malheureux qu'il ait été, trouva des ports pour y descendre, qu'il y fit de grandes choses la premiere année, & qu'au regard des Capitaines Carthaginois il fut invincible jusqu'à la mort. Il n'y a donc rien dans cet exemple qui soit capable de m'épouvanter ; Mais quand on auroit reçû cette playe en cette guerre & non pas dans la premiere, devrois-je plus apprehender d'aller en Afrique, parce que Regulus y a été pris, que j'apprehendai d'aller en Espagne aprés la mort des Scipions ? Devrois-je souffrir que Xantipe Lacedemonien ait été né plus heureusement pour Carthage, que moi qui suis Romain, pour Rome, & pour ma Patrie ? Au contraire mon courage devroit s'augmenter, voyant que la vertu d'un seul homme a tant de vigueur

& de force, & qu'elle produit de si grands effets. On veut aussi nous étonner par l'exemple des Atheniens qui passerent témerairement en Sicile, lorsqu'ils avoient la guerre chez eux. Mais puisqu'on se plaît à rapporter des fables Grecques, pourquoi ne nous produisez-vous pas aussi un Agatocle Roi de Syracuse, qui voyant que la Sicile avoit été long-tems ravagée par les armes des Carthaginois, passa dans la même Afrique, & fit enfin retourner la guerre au lieu d'où elle étoit venuë ? Qu'est-il besoin de faire voir par de vieux exemples, & par des exemples étrangers, combien il est important de faire peur le premier à ses Ennemis, d'éloigner de soi le peril, & de le repousser sur les autres ? En pouvez-vous trouver un exemple, & plus pressant, & plus visible que l'exemple même d'Annibal ? Il y a bien difference entre saccager les terres d'autrui, & voir brûler & piller les vôtres. On attaque toujours avec plus de courage qu'on ne se défend. La peur que donne une chose qu'on ne connoît pas, est toujours plus grande & plus forte, que quand on en a connoissance ; lorsque l'on est entré dans les frontieres des Ennemis, on y découvre de plus prés tout ce qu'il y a de bien & de mal. Annibal ne s'étoit pas imaginé qu'un si grand nombre de Peuples dûssent prendre son parti en Italie, qu'il s'en trouva qui l'embrasserent aprés la bataille de Cannes. Combien toutes choses doivent-elles être en Afrique moins stables & moins assûrées pour les Carthaginois, qui sont des Alliez infideles, & des maîtres orgueilleux & cruels ? D'ailleurs, bien que nous ayons été abandonnez par nos Alliez, nous avons toujours subsisté par nos propres forces, & par les Soldats Romains. Mais au contraire Carthage n'a point de forces en ses Citoyens, elle n'a que les gens de guerre que lui donne son argent ; elle a des Afriquains & des Numides, Peuples inconstans & legers, & qui changent aisément de foi. Pourvû qu'on use de diligence, vous entendrez dire en même tems que je suis passé en Afrique, que la guerre y est allumée, qu'Annibal quitte l'Italie, & qu'on assiege Carthage. Vous devez attendre de là plus souvent de bonnes nouvelles, que vous n'en receviez d'Espagne. La fortune du Peuple Romain, les Dieux témoins de la foi que les Ennemis ont violée, & les Rois Syphax & Massinisse, à qui je me fierai de telle sorte, que je serai toujours fortifié contre toutes sortes de perfidies, me suggerent ces esperances. La guerre nous découvrira quantité de choses que nous ne pouvons voir de si loin ; & c'est l'ouvrage d'un grand Homme, & d'un excellent Capitaine, de ne pas laisser échapper l'occasion qui se presente, & d'accommoder à son des-

ſein, même les choſes fortuites. J'aurai Annibal en tête, ô Fabius; mais il eſt plus avantageux de l'attirer aprés moi, que s'il me retenoit en Italie. Je le contraindrai de combattre dans ſon Païs, & il vaut mieux que Carthage ſoit le prix de ma victoire, que les Châteaux demi ruïnez du Païs des Brutiens. Pendant que je paſſerai en Afrique, que je mettrai mon Armée à terre, & que je m'approcherai de Carthage; ce ſeroit faire injure à Licinius, ce grand & courageux Conſul mon Collegue, de croire qu'il ne puiſſe réſiſter à Annibal preſque défait & réduit à l'extrémité ? Comme il eſt grand Pontife, & qu'il ne ſçauroit quitter le ſervice des Dieux, il n'a pû tirer au ſort une Province éloignée. Mais bien que cette guerre dût être plus longue que je ne penſe; il eſt important pour conſerver la réputation qu'il s'eſt acquiſe chez les Rois, & parmi les Peuples étrangers, de faire voir qu'il a le courage, non ſeulement de défendre l'Italie, mais de porter la guerre en Afrique. Empêchons que le bruit ne ſe répande, & ne ſoit reçu dans le monde, qu'aucun Capitaine Romain n'a eu la hardieſſe d'entreprendre ce qu'Annibal a entrepris. Durant la premiere guerre Punique, lorſqu'on ne combattoit que pour la Sicile, l'Afrique fut ſouvent attaquée par nos armées de terre & de mer; & maintenant qu'on nous diſpute l'Italie, l'Afrique demeurera tranquille & paiſible ? Souffrez que l'Italie que l'on tourmente depuis tant d'années, prenne enfin quelque repos, & que l'Afrique ſouffre à ſon tour ce que peut le fer & le feu; qu'on voye plûtôt le Camp des Romains devant les murailles de Carthage, que de voir encore une fois celui des Carthaginois devant Rome; que l'Afrique ſoit le Theâre de ce qui reſte de guerre, & que l'épouvante, que la fuite, que le dégât des campagnes, que la révolte des Alliez, que tous les maux de la guerre qui nous ont perſecutez durant l'eſpace de quatorze ans, aillent enfin tomber ſur l'Afrique. Je me contente d'avoir touché quelque choſe de ce qui concerne la Republique, la guerre qui ſe preſente, & les Gouvernemens dont on délibere. Il ne ſerviroit de rien de rabaiſſer la gloire & la réputation de Fabius, comme il a voulu ravaller ce que j'ai fait en Eſpagne, ni de relever mes actions comme il a relevé les ſiennes. Je ne ferai ni l'un ni l'autre; & ſi je ne puis vaincre un vieillard par aucune autre choſe, au moins tout jeune que je ſuis je le vaincrai par la modeſtie, & par la moderation de la langue. J'ai vêçu, & me ſuis gouverné de telle ſorte, que ſans qu'il ſoit beſoin que je parle, j'ai ſujet de me contenter de l'opinion que vous avez conçûë de moi.

HARANGUE POUR PORTER à combattre des Ennemis incomparablement plus forts.

Charles Martel exhorta son Armée en ces termes avant que de donner la memorable Bataille qu'il gagna sur les Sarrazins.

JE me réjoüis, MES COMPAGNONS, que le tems soit venu, que sans peril, nous aïons moyen d'acquerir une gloire immortelle, & de venger les injures que des Hommes Impies & Barbares ont faites aux choses divines. Ceux contre qui nous avons à combattre sortent en campagne, sur la confiance qu'ils ont en leur multitude, comme s'ils nous devoient étonner & abattre de leur presence. Mais si nous ne les mesurons au nombre qui sert souvent d'obstacle en la Guerre, mais par le courage; ou je me trompe, ou nous emporterons la victoire. Ils se jettent aveuglement dans le combat & s'enferment d'eux-mêmes, comme s'ils pensoient que le grand nombre suffit pour accabler les ennemis. Si par la défaite des premiers qui se presenteront, vous arrêtez l'aveugle impetuosité des autres; assurez-vous que vous les massacrerez tous, vous serez plûtôt las de tuer que de combattre. Il ne faut pas que leurs conquêtes vous étonnent, ils n'ont soûmis à leur obéïssance que des Provinces que les troubles domestiques, ou les Guerres étrangeres avoient presque desolées. S'ils ont surmonté les Visigots, nous voyons qu'aprés avoir été repoussez par les Cantabres ils se jettent sur nous; comme si nous étions moins forts & moins vaillans que ces Barbares, & comme s'ils pensoient être plus assûrez avec leurs Femmes & leurs Enfans parmi nous, qu'en Espagne & aux Monts-Pyrenées. Ce n'est pas le desir de la gloire, mais du vol & du butin qui les fait marcher contre leurs ennemis. Ils ne vivent que de rapines, & non pas du bien qui s'acquiert dans une juste guerre; & quoi qu'ils ayent des Chefs & des Enseignes pour les conduire, ils n'en sont pas moins voleurs ni moins assassins. Mais, je vous prie, qu'elle occasion ont-ils de faire la Guerre, que pour piller les Eglises & pour massacrer les Hommes? Ils ont accoûtumé de combattre contre des Effeminez,

contre des Esclaves & des Eunuques des Rois du Levant ; mais il trouveront en France des Hommes qui leur feront tête. Ils n'eussent jamais osé prendre les armes contre nous ; si Dieu pour défendre nôtre cause, & pour les châtier par leur défaite, des crimes abominables qu'ils ont commis, ne leur eût ôté le sens & la conduite ; ce qui est la plus grande de toutes les punitions. Il y a encore un moyen secret pour les domter & les ruïner, dont il vaut mieux ne rien dire pour cette heure, que de le publier. Neanmoins vous reconnoîtrez au milieu du combat, que je n'ai rien oublié de tout ce qui peut servir à la victoire. Seulement vous priai-je, de venir aux mains sur une ferme esperance que Dieu & les Hommes combattront pour vous, & de vous souvenir de vôtre Païs, qui avant même qu'il eût embrassé la Religion Chrétienne, ne prit jamais les armes contre elle, ni ne persecuta jamais ceux qui en font profession. Ce qui n'est peut-être jamais arrivé à une autre Nation. La nôtre a ce bonheur particulier, que depuis qu'elle a reçû cette sainte Religion, elle n'a enfanté aucun monstre d'Heresie, & qu'elle a été la premiere qui non seulement par les Armes spirituelles, mais aussi par les temporelles, a combattu au peril de la vie les ennemis du Fils de Dieu. La mort du tres-Puissant & tres-Formidable Roi des Ariens en rendra à jamais un illustre & authentique témoignage. Nous fumes les premiers qui par la ruïne de ce grand Heretique donnames à tous les Chrétiens l'exemple de prendre par leur vertu & par leur courage la défense de leur Religion. Ainsi les Nations étrangeres doivent avoüer de nous être obligées de tout ce qu'elles ont de pieté, de constance en la vraye Foy, & de zele envers Dieu. Puis donc que les autres Provinces ont reçû de nos Ancêtres des enseignemens, & comme des aiguillons pour les porter à faire de saintes Guerres ; Il faut que cette même vertu qui est née avec vous, soit par vous maintenant rappellée & déploïée contre ces ennemis, qui viennent du bout du Monde se jetter & se déborder dans la France le plus fort Boulevard de la Religion. Ces Barbares pensent que tous leurs efforts seront vains, & qu'ils combattront inutilement, tant que le nom des François subsistera, & fleurira dans le Monde. Ils sont si imprudens qu'avant que d'être bien assurez de la possession d'Espagne, ils entrent dans la France ; & y traînant aprés eux leurs Femmes, leurs enfans, & autres semblables empêchemens de Guerre, ils semblent y vouloir bâtir des Villes, & dresser des Colonies. Au reste, Mes Compagnons, quoi que nous soïons assurez de vaincre & de donner la chasse

à cette grande troupe, à cét égoût prodigieux de Voleurs & de Sacrileges, il ne faut pas neanmoins que le mépris que vous en pouvez faire vous en fasse tant soit peu relâcher de vôtre courage. Il faut se roidir vigoureusement contre ces infâmes Ennemis, & vous representer de quels parens nous sommes sortis, quelle esperance ont conçûë de nous les autres Peuples de l'Europe, quelle est la terre qui nous a portez, qui nous a élevez, & nous a appris le métier des Armes. Il n'y a point de porte de derriere pour nous sauver. Il faut de deux choses l'une, ou rendre à la Terre de nôtre naissance la vie qu'elle nous a donnée, ou étant sortis, comme nous sommes de Peres qui ont triomphé de l'Impieté, combattre comme eux & demeurer victorieux. Il ne faut ni donner quartier, ni faire de Paix ou de treve avec ces bêtes. Il faut épuiser tout leur sang, & couvrir ces champs du massacre de leurs corps.

HARANGUE D'ABDERAME A SES Soldats, prêts à combattre les François.

VAILLANS SOLDATS, l'impatient desir que vous témoignez de combattre, fait assez voir que vous n'avez pas besoin d'aiguillon pour faire vôtre devoir. Toutefois le peu de sens des ennemis, fait qu'il faut que je vous dise encore ce peu de paroles. Nous avons soûmis à nôtre obéïssance la moitié de la France; & si tout ce Royaume entier n'a pû resister à nos forces, maintenant qu'il est mutilé & à demi mort, pourroit-il bien faire ce qu'il croyoit impossible dans toute l'étenduë de sa Puissance? Ce seroit une grande folie que les François qui ont si longtems malgré eux subi le joug de l'Empire Romain, voyant que nous avons éteint sa gloire, & abattu ses efforts, tâchassent de nous faire tête, & d'échaper à nôtre valeur. C'est aussi une ridicule prétention à eux de penser se fortifier de la Riviere de Loire, puisque nous avons domté tant de Mers, pris l'Isle de Rhodes, ravagé & pillé la Sicile, & passé en dépit de tout le Monde les effroyables Détroits de Gibraltar, & de Saint-George. Mais vous direz, peut-être que les François se fient qu'un peu de fuite les sauvera, & que la Ville de Tours étant proche leur servira de retraite. Aussi se voyant à grande peine un contre dix des nôtres, ils n'auront esperance qu'en la fuite. Mais puisque

puisque la grande Ville de Carthage s'est humiliée devant nous, & que tant de Villes, tant de Châteaux & de Forteresses qui sembloient imprenables & invincibles, nous ont reçûs pour Seigneurs ; comment les François pourront-ils se mettre à couvert de nos forces dans les murailles de Tours ? Portez, MES COMPAGNONS, portez dans le combat cette même hardiesse & cette même résolution de cœur, que je vois reluire en vos visages. Faites bouclier de vôtre valeur, de vôtre bonheur ordinaire, de la fortune croissante du Nom Sarrazin, & de la gloire de vos Ancêtres, contre l'effort de nos ennemis. Les bons succés des journées passées, vous doivent bien faire esperer de celle-ci. Souvenez-vous, enfin, que vous combattez, non pour la seule réputation & pour l'étenduë de nôtre Empire ; mais qu'étant éloignez par un si long trajet de Mer & de Terre de nôtre Païs, la necessité nous commande d'ajoûter à nôtre valeur une victoire forcée, ou de mourir à la poursuite que nous en devons faire.

HARANGUE POUR DISSUADER un grand Seigneur de s'emparer de la Souveraineté d'un Etat libre.

MONSEIGNEUR,

Il y a deux choses qui nous ont fait venir devant vous, l'une pour obéir à ce que vous demandez, l'autre pour [illegible]er à cette Assemblée qui s'est faite par vôtre commandement. Il nous semble que vous voulez emporter de hauteur & par des voyes extraordinaires ce que de nôtre commun consentement, & selon les Loix de nos Provinces, nous ne vous avons pas encore accordé. Cependant nôtre intention n'est pas de nous opposer à vos desseins par quelque force que ce soit ; Nous voulons seulement vous remontrer combien est pesant le fardeau que vous mettez sur nos épaules, & combien il y a de danger dans le parti que vous voulez suivre. C'est afin que vous vous souveniez toujours de nos conseils, & particulierement à cette heure que nous vous exhortons à rejetter les conseils de ceux qui desirent de vous voir Souverain dans cette Republique, non pour l'interêt de vôtre

Grandeur, mais afin de se venger de ceux qu'ils haïssent. Vous prétendez, Monseigneur, rendre esclave un Etat qui vit sous ses loix. Avez-vous jamais consideré combien est agréable & puissant le nom de liberté dans ce Païs, & combien ce titre lui est important ? Il n'y a aucune force, ni aucun tems qui en efface la memoire, aucun merite capable d'en réparer la perte. Pensez quelles forces il faut avoir pour tenir en bride des Provinces comme celles-ci, tout ce que vous avez d'Etrangers n'y peut suffire. Il ne faut pas que vous mettiez vôtre confiance aux Citoyens mêmes, qui vous sont maintenant amis, & qui vous conseillent de suivre ce parti. Dés qu'ils auront opprimé leurs ennemis sous l'ombre de vôtre autorité, ils ne chercheront que les moyens de vous ruïner, & d'occuper pour eux-mêmes la Seigneurie. Le Peuple à qui vous vous fiez, est comme un sable mouvant en ses opinions, tous les jours quelque legere occasion le fait varier en ses volontez. De sorte qu'en un moment vous aurez tous ces Etats ennemis ; & sans que vous puissiez remedier à ce malheur, tout tournera à vôtre ruïne & à celle du Peuple. Les Seigneurs que vous voyez peuvent rendre leur domination assûrée, ou en faisant mourir, ou en bannissant leurs ennemis particuliers. Mais où la haine est universelle, il n'y a jamais d'assûrance : vous ne sçavez d'où le mal peut naître, on ne sçauroit se fier & s'assûrer de ceux qu'on redoute & qu'on tient pour suspects. Si on passe outre, & qu'on s'efforce de se rendre Seigneur, les perils ne font qu'accroître ; parce que la haine que vous portent ceux qui restent, s'enflâme par les morts que l'on veut venger. D'ailleurs le tems ne suffit pas pour éteindre le desir de la liberté en ceux qui l'ont perduë : elle est souvent remise en [illegible] Ville par ceux qui n'avoient jamais goûté sa douceur, mais qui l'aiment seulement pour la seule memoire que leurs Ancêtres en ont laissée. C'est pourquoi aprés l'avoir recouvrée, ils tâchent de la conserver opiniâtrement, & sans crainte d'aucun peril, comme la chose du monde la plus chere & la plus agréable. Quand leurs Peres ne leur en eussent jamais fait aucune mention, les Palais publics, les lieux & les rangs des Magistrats, les Enseignes des quartiers libres leur en donnent des marques visibles & approuvées de tous les Citoyens. Quelles actions pouvez-vous faire, qui puissent être égalées à la douceur qu'on goûte en une vie pleine de repos & de liberté, ou qui soient capables de faire perdre aux hommes le desir de recevoir encore la condition presente ? Vous ne sçauriez le faire,

quand vous auriez joint d'autres Etats à ces Provinces, quand vous reviendriez tous les jours chargé des dépoüilles de vos ennemis, & que vous entreriez en triomphe en cette Ville. Cette gloire ne seroit plus la sienne, elle retourneroit toute à vôtre honneur & à vôtre loüange ; & les Citoyens au lieu d'avoir acquis des Sujets, verroient un fâcheux redoublement de servitude. Quand vos mœurs seroient saintes, vos commandemens doux, & vos jugemens équitables, encore ne sçauriez-vous être aimé. Vous vous tromperiez, si vous pensiez que tous ces devoirs y pûssent suffire : il n'est point de haine qui ne semble juste à celui qui a accoutûmé de vivre en liberté. Il faut donc que vous présupposiez, ou que vous serez contraint de faire demeurer ces Etats dans l'obéïssance avec une violence extrême, quelque secours que les Villes, les Alliez & les amis étrangers vous y puissent donner ; ou que vous soyez content de l'autorité que nous vous avons octroyée. Nous vous exhortons, MONSEIGNEUR, autant qu'il nous est possible, d'en demeurer satisfait, & nous vous avertissons qu'il n'est point de Principauté de longue durée, que celle qui est volontaire de la part du Sujet. Prenez garde que la trop grande ambition vous ayant aveuglé, ne vous mene en un lieu où ne pouvant monter plus haut, vous ne tombiez d'une chûte d'où vous ne pourrez jamais vous relever.

HARANGUE POUR PORTER les Principaux d'une Ville à y appaiser les seditions qui s'y élevent.

Un Citoyen de la Republique de Florence parle aux plus considerables de la Seigneurie.

MESSEIGNEURS,

Si les Assemblées particulieres se peuvent faire impunément au préjudice de la Republique, l'on se peut hardiment assembler pour le bien de ses affaires ; & si les méchans ne craignent point les jugemens des gens de bien, nous devons aussi mépriser ce qu'ils pourront dire, ou juger de nous. Le zele que nous avons

pour nôtre Païs, nous a fait comparoître devant vous, pour parler d'un desordre qui paroît, & pour vous aider à l'étouffer en sa naissance. Quoique l'entreprise semble difficile, elle pourra réüssir, si laissant à part tout interêt particulier, vous joignez vôtre autorité à la force publique qui vous a été mise entre les mains. La corruption generale de toutes les Villes d'Italie est contagieuse à la nôtre ; & depuis que cette Province s'est soustraite à la Protection de l'Empire, ses Villes n'ayant aucun frein qui les retient, ont été divisées en Sectes & en factions, & ont ordonné de leurs Gouvernemens à leur fantaisie : De-là sont sortis tous les maux, tous les desordres, & toutes les alterations qu'on voit maintenant en l'Etat d'Italie. Car il n'y a ni amitié, ni union, qu'entre ceux qui conspirent contre leur païs, ou qui consentent à quelque trahison tramée contre les particuliers. La crainte de Dieu, & la Religion sont éteintes en ces gens là ; la foi leur est moins chere & moins considerable que leur utilité particuliere, ils n'en font cas qu'entant qu'elle leur sert comme d'un instrument de tromperie. Quand elle leur acquiert de la loüange & de l'estime, ils la prisent & en font gloire. Les Fourbes sont estimez habiles, adroits & ingénieux ; & les gens de bien passent pour sots & impertinens. On suit en Italie tout ce qui peut être corrompu, ou qui a force de corrompre. Les jeunes gens y sont oisifs & faineants, les vieillards lascifs & voluptueux : Bref en tout sexe, & en tout âge, il y a une corruption universelle des bonnes mœurs. A quoi les Loix quelques saintes & bonnes qu'elles soient ne peuvent remedier. C'est de-là que naît l'avarice des Citoyens, & cet ardent desir, non de la vraye gloire, mais des faux honneurs, les racines ordinaires des haines, des inimitiez, des injures & des partialitez, dont les rejettons sont les meurtres, les bannissemens, les persecutions des gens de bien, & l'avancement des méchans. Les personnes vertueuses n'ayant pour tout appui que leur innocence & leur vertu, ne cherchent pas leur honneur, ni leur défense par des voyes illégitimes, comme font les scelerats. De-là vient l'amour des partialitez, & de la puissance qu'ils usurpent en la République : Les méchans les suivent par ambition & par avarice, & les gens de bien par necessité. Ce qui est le plus pernicieux, c'est le nom que ses chefs des partialitez donnent à leurs desseins. Quoiqu'ils soient ennemis mortels de la liberté, ils ne l'oppriment qu'au nom des Seigneurs, & des Citoyens, sous prétexte de la proteger & de la défendre. L'honneur de sa délivrance n'est pas le prix qu'ils attendent de

la victoire, mais le contentement d'avoir exterminé leurs ennemis, & usurpé la Principauté du pays ; où étant parvenus, il n'y a sorte d'injustice, de cruauté & d'avarice, qu'ils n'exercent. C'est alors que les loix sont ordonnées ; non pour le bien public, mais pour le profit particulier de celui qui les fait. Les guerres, la paix & les alliances se font, non pour la gloire commune, mais pour le contentement d'un petit nombre d'ambitieux & de mal-intentionnez. Entr'autres Villes la nôtre est infectée de ces desordres. Les Loix & les Ordonnances y sont faites, non selon qu'il est séant & convenable à une Republique ; mais à la discretion & à la fantaisie du parti qui aura gagné le dessus. D'où vient que si-tôt qu'une faction est éteinte & détruite, une autre vient à naître & à pulluler en sa place. Car la Ville qui tâche de se maintenir & de se conserver plûtôt par les divisions, que par les Loix, quand l'un des Partis est demeuré paisible & sans contradiction, il faut necessairement qu'il se divise & se détruise de lui-même ; parce que les moyens particuliers qu'il avoit tenus & reservez pour sa conservation, viennent à lui manquer. Les divisions tant anciennes que nouvelles qui sont arrivées en nôtre Ville, en rendent un assez fameux & assez funeste témoignage. La défaite des Gibelins nous faisoit esperer que les Guelphes vivroient dans une parfaite bonace de repos, d'honneur, & de prosperitez. Neanmoins peu de temps aprés les Noirs & les Blancs les diviserent. Depuis, bien que les Blancs eussent été vaincus, les divisions ne furent pas pourtant assoupies en la Ville, mais y furent continuées avec plus de chaleur qu'auparavant. Tantôt les uns favorisoient les bannis ; tantôt les autres contestoient & prenoient querelle pour les inimitiez du Peuple & des Grands. Tellement que pour donner aux autres ce que nous-mêmes dans nôtre bonne intelligence n'avons ni voulu, ni sçû prendre, nous abandonnâmes nôtre liberté au Roi Robert, puis à son Frere, à son Fils & enfin au Duc d'Athenes. Nous sommes toutefois en de continuels troubles, & ne pouvons nous arrêter, ni reposer en aucun état, ne sçachant nous resoudre à vivre en liberté quoique la servitude nous soit insupportable. Nos Polices & nos Ordonnances sont si sujettes aux divisions, que nous ne faisons point difficulté de préferer à un Roi un petit compagnon natif d'Agobie. Nôtre honneur nous avertit de nous souvenir du Duc d'Athenes, dont la tyrannie nous devoit faire sages, & nous apprendre à regler nôtre vie. Nous avons les armes à la main, comme lorsque cet

ambitieux fut chassé ; nous combattons avec une animosité, & une rage plus obstinée, que quand nôtre ancienne Noblesse demeura vaincuë, & réduite à la merci du Peuple. Les occasions de scandale & de partialité ont cessé à Florence, quand nous avons réprimé l'ambition insupportable de ceux qui en étoient les auteurs. Nous connoissons maintenant par experience l'abus de nos fantaisies, & la tromperie de nos jugemens. La présomption & l'avarice des Grands ne furent pas alors détruites, mais pratiquées par nos Citoyens, qui touchez d'une pareille ambition aspirent aux premieres dignitez de la Republique. Ils ont nouvellement troublé le calme & l'union de la Ville, & ressuscité la memoire des Guelphes & des Gibelins, que nous croyions pour jamais ensevelie. De-là nous connoissons la vicissitude, l'inconstance, & l'instabilité des choses humaines; que rien n'est durable en ce monde, & qu'il semble que ce soit une ordonnance du Ciel, qu'il y ait des familles qui naissent pour la ruine de leurs Republiques. La nôtre sur toutes en a été persecutée par les afflictions qu'elle a reçûës de plusieurs familles. Les grandes playes que lui ont faites celles de Buondelmonti, de Uberti, de Donati, de Cerci, de Rucci, & d'Albizi, saignent encore, & saigneront à jamais. Si nous alléguons les coûtumes corrompuës, les mauvaises mœurs, & les divisions dont cette Ville a été continuellement affligée, ce n'est pas, MESSEIGNEURS, pour vous fâcher. C'est seulement pour vous en rafraîchir la memoire, pour vous faire voir que les malheureux succés des premiers troubles ne vous doivent pas faire perdre l'esperance de pouvoir assoupir ceux que nous voyons maintenant. Autrefois ces illustres Familles étant soûtenuës de la faveur des Princes, tant voisins qu'étrangers, étoient si puissantes, que les Magistrats ne pouvoient domter leur insolence. Mais presentement que l'Empire est sans force, qu'on ne redoute guere le Pape, & que l'Italie & cette Ville sont unies de telle sorte qu'elles se peuvent gouverner d'elles-mêmes; il est facile d'y remédier. D'ailleurs nôtre Republique peut sur toutes les autres se maintenir unie, & il est aisé de la réformer par de bonnes ordonnances, par de bons réglemens de police, & par les voyes ordinaires, pourvû que VOS SEIGNEURIES s'y employent de tout leur pouvoir. A quoi nous vous exhortons, non comme des personnes passionnées pour leur interêt particulier, mais comme de bons Citoyens bien intentionnez & affectionnez au bien de leur Patrie. Si l'alteration de l'Etat est grande & difficile à cor-

riger ; tâchez au moins de le purger de l'humeur qui le rend malade, de la rage qui le consume, & du venin qui le tuë. N'imputez point les anciens desordres au naturel des hommes, mais au tems qui étant changé par une légitime police, doit élever nôtre Ville à une meilleure fortune. Car il est aisé de corriger sa malice par la prudence, si l'on réprime l'ambition des factieux ; & si en renversant l'ordre qui nourrit les Sectes, l'on choisit ceux qui s'accommodent à la façon de vivre libre & politique. Prenez une ferme résolution d'y pourvoir maintenant, & d'y remedier par la douceur des Loix, de peur que si vous differez davantage, l'on ne vienne à prendre les armes ouvertement.

HARANGUE POUR DEMANDER l'Alliance & le secours d'un Voisin.

Ce sont les Habitans de l'Isle de Corcyre, maintenant Corfou, qui implorent l'assistance des Atheniens contre la Republique de Corinthe, & leur parlent en ces termes, selon Thucydide.

MESSIEURS,

Ceux qui implorent le secours d'autrui, sans lui avoir jamais rendu de service considerable, ni avoir part à son Alliance, doivent montrer que ce qu'ils demandent lui est avantageux, ou qu'il ne lui peut nuire : & ensuite, qu'ils lui en auront une obligation éternelle, sans quoi ils ne doivent pas trouver étrange qu'on les refuse. Sur ce fondement nous venons demander vôtre assistance, & reconnoître que nous nous sommes trompez de n'avoir recherché jusqu'à present l'alliance de personne. Ce qu'on pourroit imputer à une bonne conduite, de ne se point engager avec des gens qui nous puissent embarquer malgré nous en quelque guerre, nous tourne aujourd'hui à imprudence & à foiblesse. Car aprés avoir repoussé tout seuls les Corinthiens par un heureux combat ; maintenant qu'ils se préparent à venir contre nous avec de plus grandes forces, nous nous sentons trop foibles, pour leur résister, & la grandeur du peril nous contraint d'avoir re-

cours à vôtre puissance. Nous croyions le pouvoir faire avec plus de justice, qu'ils tirent une partie de leur appareil du Peloponnese & du reste de la Grece. Et veritablement nous sommes à plaindre plûtôt qu'à blâmer, si nous avons cherché de vivre en repos, sans nous embarasser des affaires d'autrui. Mais aujourd'hui que l'évenement a découvert le défaut de nôtre Politique, nous nous adressons à vous sur l'assûrance que nôtre alliance vous sera utile & glorieuse. Car nous ne venons point vous prier de défendre l'injustice, mais de proteger l'innocence ; & le peril où nous sommes, sera comme un gage de nôtre reconnoissance & de nôtre fidelité. D'ailleurs, comme nous sommes les plus puissans sur Mer aprés vous, il ne vous pouvoit rien arriver de plus avantageux, ni de plus pernicieux à vos Ennemis, que d'acquerir sans peine une puissance comme la nôtre, que vous voudriez avoir achetée en un autre tems, de tout vôtre credit. Ceci vous donne, avec l'estime des Etrangers, l'obligation d'un Peuple puissant, jointe à la seureté de vôtre Etat. Vous avoûrez qu'il y en a peu qui apportent de si grands avantages à ceux dont ils recherchent la protection, & qui leur fassent autant de faveur qu'ils leur en demandent. Si quelqu'un croit que vous n'avez rien à apprehender en l'état où vous êtes, & que par ce moyen nôtre Alliance vous est inutile ; celui-là ne voit pas que vôtre grandeur donne de la jalousie aux Lacedemoniens, & que les Corinthiens nos ennemis & les vôtres, nous attaquent pour venir à vous, de peur que nous n'unissions contr'eux nos forces ; ou qu'ils prennent l'occasion de se fortifier contre vous par nôtre ruïne. Il vaudroit donc mieux les prévenir par nôtre union, que d'avoir à s'en défendre aprés, avec plus de desavantage. S'ils disent qu'il n'est pas juste de prendre la protection de leurs Vassaux contr'eux-mêmes, qu'ils sçachent que nous ne sommes point leurs Vassaux, & qu'une Colonie ne doit reconnoître la Ville dont elle tire son origine, qu'autant qu'elle lui tient lieu de mere, & non de marâtre ; puisqu'elle n'en a point été détachée pour être son Esclave, mais sa Compagne, & pour joüir comme elle de tous ses droits & de tous ses privileges. Il ne reste plus qu'à faire voir qu'ils ont tort, ce qu'il est facile de prouver ; puisque dans le different que nous avons eu avec ceux d'Epidamne, ils ont mieux aimé se défendre par les armes que par la justice. Que le traitement qu'ils nous font injustement vous fasse apprehender leur Alliance ; car s'ils traitent ainsi leurs Citoyens, que ne feront-ils point aux Etrangers ? Celui-là, MESSIEURS, qui fait le moins

moins de grace à ses Ennemis, & qui souffre moins leur aggrandissement, est celui qui a le moins de sujet de se repentir, & qui vit en plus grande seureté. Du moins vous ne rompez pas avec les Lacedemoniens en nous recevant, parce que nous sommes libres par les termes du Traité qui porte : *Que les Villes Grecques qui ne sont d'aucun parti, pourront prendre celui qu'il leur plaira.* Il seroit injuste de permettre à vos Ennemis de remplir leurs Vaisseaux de vos Sujets, & de faire un crime de nous secourir ; si vous le faisiez, nous aurions bien plus sujet de nous plaindre qu'eux : car en nous rejettant, vous rejettez des supplians qui ne vous ont fait aucun déplaisir, tandis que vous souffrez que vos Ennemis fassent des levées dans vos Terres ; comme s'il étoit raisonnable qu'ils eussent la liberté de nous attaquer avec vos forces, & que vous n'eussiez pas celle de nous défendre. Le dernier vous est bien plus glorieux, outre les grands avantages que vous en tirerez, dont le principal est que vos Ennemis deviendront les nôtres, & que vous vous acquerrez les forces d'un Etat qui n'est pas foible, & qui vient de châtier ceux qui s'étoient révoltez contre lui. D'ailleurs, vous profiterez bien plus de l'alliance de Corcyre, que de celle de Corinthe ; car vous devez empêcher que personne que vous, n'ait d'Armée Navale considerable, ou vous rendre Amis ceux qui en ont. Si quelqu'un dit que nôtre Alliance vous est veritablement avantageuse, mais qu'il y a du danger en la prenant, de rompre avec les Lacedemoniens ; qu'il sçache que vous deviendrez par là plus redoutables, au lieu qu'en la refusant sur une vaine confiance de Paix, vous ne vous maintiendrez pas contre des Ennemis plus forts que vous. Il ne s'agit pas moins ici de vos avantages que des nôtres ; & celui-là se trompe qui s'amusant au present qui ne peut long-tems durer, sans regarder à l'avenir qui vous menace, vous détourne de prendre l'Alliance d'une République, qui amie ou ennemie, est de grande importance pour la Guerre. Vous sçavez qu'elle est située en lieu trés-commode pour y envoyer des Troupes, & pour empêcher qu'il n'en vienne. Enfin, pour tout dire en un mot, il n'y a que trois Flottes de quelque consideration en Grece, la vôtre, la nôtre, & celle des Corinthiens : si vous nous abandonnez, les Corinthiens nous prendront, & joindront la nôtre à la leur ; & si vous nous recevez, vous en aurez deux contre une.

Réponse des Corinthiens.

MESSIEURS,

Puisque nos Ennemis ne se sont pas contentez d'implorer vôtre assistance, mais nous ont accusez d'injustice pour leur avoir déclaré la Guerre ; il est à propos de répondre à l'un & à l'autre, pour mieux faire voir l'équité de nos demandes, & vous faire rejetter avec plus de fondement, le profit apparent qu'ils vous offrent. Ils disent que par modestie, ils n'ont jamais pris l'alliance de personne ; ils devroient dire par interêt, ou par malice, pour n'avoir point de témoins de leurs méchancetez, & pour ne donner part à personne de leurs brigandages. Ils sont situez tout à propos pour cela, & se peuvent passer du commerce des autres Nations, au lieu qu'on ne se peut passer du leur, & qu'on est contraint souvent de relâcher dans leurs Ports, par la violence de la tempête. Ce qu'ils en font, n'est donc pas pour s'empêcher de participer aux injustices d'autrui, mais pour empêcher qu'on n'ait part aux leurs, pour être les seuls Arbitres de leurs déportemens, & ne point rougir de leurs crimes. S'ils étoient aussi gens de bien qu'ils le veulent faire croire, ils dévroient d'autant plus observer l'équité en toutes choses, qu'on a moins de moyen de les convaincre. Mais ils ne le font pas, & se gouvernent tout autrement qu'ils ne devroient, tant envers nous qu'envers les autres : Car étant à nous, non seulement ils s'en sont alienez de tout tems, mais ils nous font maintenant la Guerre. Il ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont point été détachez de Corinthe, pour en être maltraitez ; puisque ce n'est pas aussi pour souffrir leurs violences, que nous avons fondé leur Colonie C'est pour en recevoir l'honneur qu'ils nous doivent, & pour être leurs Chefs comme nous le sommes des autres, qui nous rendent autant de témoignages de leur respect & de leur amitié, que ceux-ci nous en donnent de leur mépris & de leur haine. Cela sert beaucoup à nôtre justification ; car nous serions également haïs de tous, si nous abusions de nôtre pouvoir. Nous ne leur avons donc pas déclaré la Guerre sans raison ni pour peu de chose ; & quand nous l'aurions fait, c'étoit à eux à ceder doucement à nôtre co-

fere, & nous aurions eu honte alors de forcer leur modestie. Mais bien loin de cela, ils nous font mille injustices par orgueil & par insolence; & tout de nouveau ils viennent de nous enlever Epidamne, dont nous avions pris la protection, tandis qu'ils la négligeoient dans sa misere. Ils répondent qu'ils ont voulu remettre leur differend à la décision d'un Juge; mais il falloit faire marcher les effets avec les paroles, & ne pas décider par les armes, ce qu'on vouloit soûmettre à la Justice. D'ailleurs, ils ne se sont avisez de ce prétexte, que sur l'apprehension de nos forces, lorsqu'ils ont vû que nous voulions prendre sa défense. Non contens de cela, ils vous veulent rendre complices de leurs crimes, & vous obliger à maintenir leur révolte; mais il falloit venir ici avant que de nous avoir offensé, & lorsqu'ils n'avoient rien à craindre, & non pas maintenant qu'ils sont en danger. Ne leur accordez donc pas dans leur peril, l'assistance qu'ils vous ont déniée dans le vôtre; & n'ayant point eu de part à leur faute, n'en ayez point aussi à leur punition. C'est assez montrer que nôtre droit est appuyé sur de solides fondemens, & que nos Ennemis n'ont de leur côté, que l'ambition & la violence. Il reste à faire voir que vous ne pouvez justement les recevoir pour Alliez: car encore que le Traité porte: *Que les Villes qui ne sont d'aucun parti, pourront prendre celui qu'il leur plaira*: Cela s'entend pourvû que ce ne soit point au préjudice de l'autre parti, ni pour fomenter la révolte, & apporter la Guerre au lieu de la Paix à ceux qui les recevront, comme il arrivera si vous les croyez. Car en leur accordant vôtre Alliance, vous aurez affaire à nous; parce que nous ne pourrons soûtenir nos interêts sans blesser les vôtres, ni châtier les rebelles en épargnant leurs Protecteurs. Vous ferez mieux de nous laisser entrebattre sans prendre parti: mais si vous avez à le faire, il faut que ce soit pour vos Alliez, plûtôt que contre eux; d'autant plus que les Samiens s'étant révoltez contre vous, nous empêchâmes le Peloponnese de prendre leur défense; & soûtinsmes que chacun devoit avoir droit de châtier ses coupables. Ne prenez donc pas la protection de nos Sujets révoltez; si vous le faites, nous en ferons autant des vôtres, & vous établirez cette coûtume contre vous-mêmes. C'est ce que nous avions à dire pour nôtre défense, & ce qui nous suffit pour nous justifier devant des Juges équitables. Il ne reste plus qu'à vous faire souvenir d'une chose que vous ne pouvez oublier sans ingratitude: c'est qu'avant la venuë des Perses nous vous prêtâmes vingt Galeres, lorsque vous faisiez la guerre aux Eginetes.

Ce service joint à celui que nous vous rendîmes en l'affaire de Samos, vous donna moyen de domter les uns, & de vous venger des autres. Ajoûtez à cela, que ç'a été un tems, où par une trop grande ardeur de se venger, on a coûtume de négliger tout le reste, & où nous tenions pour amis ceux qui contribuoient à vôtre vengeance, quoiqu'ils eussent été nos Ennemis. Rendez-nous la pareille en cette rencontre, puisque ce n'est ni pour en abuser, ni pour vous nuire; & n'écoutez point ceux qui vous diront que cela est injuste, comme s'il y avoit rien de plus juste que de faire son devoir, & de rendre un bienfait quand on l'a reçû. La guerre dont nos Ennemis vous menacent, pour vous faire commettre une ingratitude & une injustice, est une guerre incertaine, & il ne faut pas se faire des Ennemis certains. Purgez plûtôt par là le soupçon que vous avez eu contre nous dans l'affaire de Megare; car une derniere faveur, quoique moindre, quand elle est faite à propos, a coûtume d'effacer une plus grande injure. Ne vous laissez pas tenter aussi à l'offre qu'on vous fait d'une Armée Navale. On acquiert plus de puissance, & de puissance plus assûrée, en ne faisant tort à personne, qu'en se laissant transporter à de vaines esperances d'une grandeur imaginaire. Ainsi ne recevez pas les Corcyriens dans vôtre Alliance à nôtre préjudice; & ne prenez point la défense de nos Citoyens aux dépens de vôtre interêt & de vôtre honneur.

HARANGUE POUR DEMANDER l'assistance d'un Peuple Allié contre un Ennemi puissant.

Les Corinthiens ayant été battus en plusieurs combats ont recours aux Lacedemoniens leurs Alliez, & leur parlent en ces termes.

MESSIEURS,

La bonne foi que vous gardez dans les affaires publiques, & dans celles des particuliers, vous rend plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; & vôtre moderation empêche que vous

ne découvriez l'ambition de vos Ennemis. Car aprés vous avoir prédit mille fois les maux dont vous menaçoient les Atheniens, vous avez mieux aimé attribuer nos plaintes à quelque mécontentement particulier, que de vous en éclaircir pour y donner ordre ; si bien que pour n'avoir pas prévenu les maux à venir, vous étes contraints maintenant d'y pourvoir. Nous avons donc bien des choses à dire, parce que nous en avons beaucoup souffert par la négligence des uns, & par la violence des autres. Ces violences sont trop publiques, pour nous mettre en peine de les prouver : qu'est-il besoin d'un long discours ; lorsque les uns sont assujettis ; les autres sur le point de l'être ? Si vous aviez pourvû de bonne heure à ces desordres, les Atheniens ne nous auroient pas enlevé Corcyre, & n'assiégeroient pas présentement Potidé, dont l'une fournissoit d'Armée Navale à tout le Peloponnese, & l'autre est un pôste tres-important pour les affaires de Thrace. C'est vous, MESSIEURS, qui en étes cause ; pour les avoir laissé fortifier aprés la retraite des Perses, & usurper ensuite la liberté, non seulement de leurs Alliez, mais des vôtres. Celui qui fait le mal n'est pas si coupable, à mon avis, que celui qui le néglige ; lorsqu'il y peut donner ordre, & qu'il fait profession comme vous d'étre le Liberateur de la Grece. A peine nous accordez-vous aujourd'hui, pour faire nos plaintes, l'Assemblée que nous devrions obtenir, pour nous venger. Car ceux qui ont concerté de longue main ce qu'ils doivent faire, comme ont fait les Athéniens, ne tardent point à executer leurs entreprises, & prennent leurs Ennemis au dépourvû : les autres ne sçavent où ils en sont, lorsque les malheurs arrivent. Ce n'est pas que nous ne voyions bien il y a long-tems où ils tendent, & comme ils gagnent pied à pied ; mais vôtre patience les fait agir plus sourdement ; parce qu'ils ne sçavent pas encore s'ils sont découverts ; & s'ils viennent une fois à le reconnoître sans que vous y remediez, ils marcheront la tête levée. Vous étes les seuls de toute la Grece, qui étes maintenant en repos, non tant par vos forces, que par vôtre insensibilité. Au lieu que les autres préviennent l'agrandissement de leurs Ennemis, vous attendez qu'ils se soient agrandis pour les combattre, & differez à vous déclarer que vous soyez accablez de leur puissance. Ceux-là se trompent qui vous estiment grands Politiques : car les Perses étoient venus des extrémitez du Monde, pour vous perdre, que vous n'aviez encore donné ordre à rien ; & par la même imprudence, vous négligez aujourd'hui des Ennemis qui sont à vos portes.

Vous sçavez pourtant que les victoires que nous avons remportées sur eux & sur les Barbares, viennent plûtôt de leurs défauts que de nos avantages; & que la confiance qu'on a euë en vous en a trahi beaucoup, qui s'y sont laissé surprendre. Que personne ne s'imagine que nous disions ceci pour vous outrager plûtôt que pour vous faire un reproche; le premier n'est que contre les Ennemis qui nous assaillent, l'autre pour les amis qui nous abandonnent. On sçait qu'en l'état où sont les choses, nous avons droit de nous plaindre plus que personne du monde. On diroit que vous n'avez point de sentiment, que vous n'avez jamais consideré à quels Ennemis vous avez affaire, ni combien leur puissance vous doit être redoutable. Ce sont des esprits vifs & remuans, toujours prêts à entreprendre, pendant que vous ne songez qu'à conserver, sans faire de nouvelles entreprises, ni pourvoir même aux choses les plus necessaires; ils forment des desseins hardis & ambitieux, au lieu que vous n'en faites point qui ne soient au dessous de vos forces. Ils sont pleins de confiance dans les dangers, & vous ne croyez jamais sortir des vôtres, vous n'êtes pas mêmes assûrez dans les choses les plus certaines. Ils sont actifs, vous êtes lents; ils courent par tout, pendant que vous ne bougez d'une place; ils croyent qu'il y a toujours quelque chose à gagner en se remuant, au lieu qu'en vous déplaçant le moins du monde, vous apprehenderiez de tout perdre. Achevons de dire leurs avantages qui vous apprendront vos défauts. Quand ils ont quelque bonheur, ils poussent plus loin leur fortune; s'ils tombent, ils sont tout prêts à se relever, & ne perdent point cœur par leur défaite. Ils déliberent eux-mêmes, & se servent de toute sorte de gens pour l'execution. Ils croyent perdre beaucoup quand ils ne gagnent rien, & ce qu'ils gagnent leur est peu à l'égard de ce qu'ils esperent. Si quelque affaire ne leur réüssit pas, l'on en substituë incontinent une autre. Ils déliberent promptement, & executent de même; & l'on peut dire qu'ils esperent toujours, parce qu'ils n'ont pas plûtôt formé un dessein qu'il est accompli; aussi ne songent-ils jour & nuit à autre chose, & s'y employent de toute leur force. Ils joüissent fort peu du present, parce qu'ils pensent toûjours à l'avenir, & trouvent leur repos dans l'agitation, comme si l'oisiveté étoit pire que le travail. Ils ne connoissent d'autres fêtes, que de s'occuper à l'accomplissement de leurs desseins, & croyent que le service des Dieux consiste à faire son devoir. Enfin, l'on peut dire, qu'ils sont nez pour n'être jamais en repos, & pour n'y pas laisser les autres. Cependant, Mes-

sieurs, ayant affaire à de telles gens, vous dormez; & ne songez pas que pour vivre en repos, ce n'est pas assez de ne faire tort à personne, il faut empécher qu'on ne nous en fasse. Vous mettez la Justice à ne point faire de mal, plûtôt qu'à venger celui qu'on vous fait. Vous auriez bien de la peine à subsister de la sorte, quand vous auriez en tête des Ennemis semblables à vous. Mais vôtre probité est trop à l'antique pour ce tems-ci. Il faut dans la Politique comme dans les autres arts, suivre toujours les modes nouvelles, parce que le monde se rafine en vieillissant. Quand on est dans la tranquilité, on peut garder ses anciennes maximes, mais quand on a plusieurs affaires sur les bras, il faut tout mettre en œuvre pour s'en tirer. Les Athéniens ont accrû leur puissance par cette voye. Suivez leur exemple, secourez les Potidéens & vos autres Alliez comme vôtre devoir vous y oblige, en entrant au plûtôt dans le païs ennemi. N'abandonnez point vos amis & vos voisins, de peur de les contraindre par le desespoir à recourir à d'autres, qu'à vous; quand nous le ferions, nous ne ferions rien d'injuste devant les Dieux, ni devant les Hommes. Ceux qui abandonnez de leurs amis dans les dangers ont recours à une puissance étrange, ne sont pas traîtres à leurs amis, mais ce sont les faux amis qui les abandonnent. Nous persisterons dans vôtre Alliance, tandis que vous vous disposerez à nous secourir. C'est le mieux que nous puissions faire les uns pour les autres: Prenez là-dessus une bonne résolution, & vous portez aussi généreusement que vos Peres à la défense de Péloponnese, pour montrer que vous êtes aussi dignes qu'eux d'y commander.

HARANGUE OU IL EST MONTRE qu'un grand Monarque peut avec gloire se démettre de son Empire.

L'Empereur Charles-Quint à ses sœurs

JE ne doute point, mes cheres Sœurs, que toute la Terre ne parle maintenant de l'action que je viens de faire, & que les moins spéculatifs, n'employent toute leur Politique, & tout leur raisonnement, pour en deviner la cause. Cette action a été assez grande, & assez extraordinaire, pour donner de l'éton-

M. de Scudery dans ses Discours Politiques des Rois.

nement & de la curiosité aux ames qui en sont les moins capables : & quoi qu'en la faisant j'aye eû pour témoins, Philippe Roi d'Angleterre, Maximilien Roi de Bohême, Eleonor Reine de France & de Portugal ; Marie Reine de Hongrie ; Emanuel Philibert Duc de Savoye ; Christine fille du Roi de Dannemarc, Duchesse de Lorraine ; tous les Chevaliers de la Toison d'Or, tous les Grands d'Espagne ; toutes les personnes de qualité qui sont en Flandre, & un nombre infini de Peuple : je doute, si la posterité la pourra croire. Tous les Siécles nous fournissent assez d'exemples de gens qui ont usurpé des Empires & des Royaumes, & des Princes qui les ont perdus : Mais l'Histoire universelle nous fait voir si rarement, ceux qui ont quitté sans contrainte des Sceptres & des Couronnes, que qui en exceptera l'Empereur Dioclétien, je pense que je n'aurai personne à imiter. L'on m'a vû remettre à mon Fils, tous les Royaumes, toutes les Provinces, toutes les Isles, tant du vieux que du nouveau Monde, où je commandois souverainement : L'on m'a vû envoyer par le Prince d'Orange à mon Frere Ferdinand Roi des Romains, le Sceptre & la Couronne Imperiale : L'on m'a vû sortir d'un Palais, & me retirer dans une maison particuliere à Bruxelles, & l'on me va voir passer de cette maison à un Hermitage. Peut-être n'a-t'on pas vû, & ne verra-t'on jamais, la cause qui me la fait faire. Si j'avois perdu des batailles ; si les Barbares avoient envahi toutes les Provinces de l'Empire, ou si toutes ces Provinces s'étoient revoltées ; l'on pourroit dire que je quitterois ce que je ne pourrois garder : & que je ferois semblant d'abandonner volontairement une chose que j'abandonnerois par force. Mais toute la Terre sçait, que depuis l'âge de dix-sept ans, où je pris mes premiers Sceptres, jusques à l'âge de cinquante-six où je les quitte avec les derniers : toute ma vie & toutes mes avantures n'ont été qu'un enchaînement de Victoires & de Triomphes, & qu'une longue suite de prosperitez. J'ai joui quarante ans des Royaumes de mon Pere que j'abandonne à mon Fils, & trente-six ans de l'Empire, que j'abandonne à mon Frere ; mais avec tant de bonheur & tant de gloire, que je puis dire sans vanité, que depuis les premiers Cesars mes devanciers jusqu'à moi, Charlemagne seul peut être comparé à Charles. En effet, quel Prince peut-être preferé à Charles, puisque Charles a été preferé à François ? Ce grand Homme, que le seul désir de gloire a rendu mon éternel ennemi, & que le bruit de mes Victoires a si souvent réveillé, aspiroit à l'Empire aussi-bien

que

que moi, & n'oublia rien pour y parvenir. Il fit remuër en Allemagne toutes les machines secrettes de ses intelligences, & fit oüir le bruit de ses Armes au bord du Rhin, pour intimider les Electeurs: Cependant *le Demon d'Auguste fut plus fort que celui d'Antoine*, quoi que celui de cet Antoine fût plus fort que celui de tout le reste des hommes. Oüi, malgré toute la résistance de cet illustre rival, j'obtins l'Empire où il prétendoit: & je l'obtins avec d'autant plus d'honneur, que toute l'Europe sçut qu'il y avoit prétendu. Ce n'est pas le seul avantage que la Fortune m'a donné sur ce redoutable ennemi: au contraire, il semble qu'elle ne l'ait fait naître en mon Siécle que pour ma gloire, & que le triomphe de Charles n'auroit pas eu tout son ornement, si ce fameux Vaincu n'eût suivi son Char. Je ne sçai, ma Sœur, si ce n'est point manquer de jugement, & choquer la bienseance, que de vous parler en cette rencontre, de la prison de vôtre Mari: Mais outre qu'il ne l'étoit pas encore, & qu'il ne le fut même que parce qu'il fut mon prisonnier; cette tentation est si douce, qu'une ame aussi avide de gloire que la mienne, auroit beaucoup de peine à lui résister. Et puis un Roi que l'on a pris l'épée à la main, au milieu du Champ de Bataille, tout couvert de sang & de feu, tout environné d'armes rompuës, de Drapeaux déchirez, d'Escadrons en fuite, de Bataillons renversez, de Morts & de Mourans; Ce Roi tout vaincu qu'il est, n'est guere moins glorieux que son vainqueur. Souffrez donc, ma Sœur, que je me souvienne de la Bataille de Pavie, comme de la plus grande action de mon Régne; & si vous vous souvenez que ce Prince que l'Italie & l'Espagne virent prisonnier fut vôtre mari, vous n'oublirez pas, s'il vous plaît, que je suis encore vôtre Frere. Mais pour passer des affaires étrangéres aux domestiques; des guerres de dehors, à nos dissensions civiles, & d'Espagne en Flandre; quel honneur n'acquis-je point, lorsque je fus châtier la rebellion de Gand? Cette rebellion étoit grande; la consequence en étoit à craindre; & cependant pour pouvoir éteindre ce feu, avant qu'il s'accrût davantage, il falloit se confier à un ancien ennemi nouvellement reconcilié: il falloit entrer dans les Etats d'un Prince qui ne faisoit que de sortir de nôtre prison; il falloit s'assûrer en la generosité d'un homme dont la rançon avoit été assez rigoureuse; En un mot, il falloit s'exposer à perdre tout, pour essayer de sauver la Flandre. Une politique plus craintive que la mienne n'auroit jamais pû vaincre ses scrupules en cette occasion; & pendant qu'elle eût perdu le tems à déliberer, les rebelles l'auroient employé à fomen-

ter leurs révoltes, & à s'affermir dans leur usurpation. Pour moi je n'en usai pas ainsi : & dés que la raison m'eut fait voir que je ne pouvois souffrir sans honte & sans lâcheté l'audace de cette Ville rebelle ; *je remis Cesar & sa fortune* à la merci des vents & des vagues ; je méprisai ce qu'on tâchoit de me faire craindre ; je traversai toute la France heureusement, & je fus châtier cette Ville révoltée. François en usa veritablement avec une generosité digne de lui : Mais je pense pouvoir dire qu'en cette rencontre, ma hardiesse fut digne de moi. Que si pour repasser de Flandre en Espagne, nous tournons tête vers Fontarabie, quels nouveaux Trophées n'y verra-t'on point ? Ce Siége ne me coûta pas plus de jours, qu'on croyoit qu'il me couteroit d'années : & ce fut là que Cesar put dire encore une fois, *qu'il étoit venu, qu'il avoit vû, & vaincu.* Mais c'est à vous seules, mes cheres Sœurs, que je veux avoüer une chose que la bienseance m'a obligé de nier à toute l'Europe : Vôtre discretion merite cette confidence ; & celui qui vous confieroit sa vie, ne sçauroit craindre de vous confier son secret. Disons donc que la prise de Rome ajoûta un merveilleux éclat à ma gloire, de quelque nuage que l'on ait tâché de l'obscurcir. C'est sur le Capitole que doivent triompher les Cesars & les Empereurs : & il étoit juste de faire sentir la puissance de ses premiers Maîtres, à cette superbe Maîtresse du monde. Que si la Vertu scrupuleuse trouve quelque chose qui la choque en ce Triomphe, permettons-lui d'en détourner les yeux, pourvû qu'en les détournant de Rome elle les porte sur Bologne, & qu'elle nous y voye recevoir la Couronne Imperiale des mains du Souverain Pontife. Que s'il lui faut quelque chose de plus pour l'appaiser, & pour lui faire oublier le sac de Rome, faisons qu'elle nous suive en Austriche ; Elle nous y verra comme le Bouclier de toute la Chrétienté, repousser les forces de Soliman, le plus grand de tous les Empereurs Turcs. Elle nous y verra faire tête à ce redoutable ennemi, & arrêter ce dangereux torrent qui menaçoit de ravager toute l'Allemagne, & peut-être toute l'Europe. Que si de l'Europe même cette même Vertu tourne ses regards sur l'Afrique, elle m'y verra encore aux mains avec les mêmes ennemis, ennemis de toute la Chrétienté ; en un mot, avec les Mahometans. Qui n'a point sçû la prise de la Goulette ? & quel Climat a été assez éloigné des côtes de Barbarie, pour n'entendre point parler de cette grande occasion ? Presque tous les Chrétiens ne furent que spectateurs pendant cette Guerre : & moi seul fis voler & triompher l'Aigle Romaine en des lieux où elle n'avoit jamais parû, depuis la défai-

te d'Annibal, & la victoire de Scipion. Qui n'a point entendu parler de la fuite de Cairadin Barberousse, ce fameux & redoutable Corsaire, qui a tant enrichi Alger des dépoüilles des Chrétiens, & qui a tant fait d'Esclaves? Il étoit l'effroi de toutes nos côtes; il étoit la terreur de tous nos Vaisseaux; quelques-uns mêmes l'avoient nommé *le Dragon de la Mer*: & cependant ce Dragon s'enfuit devant un Aigle; & si ce Pirate ne perdit ni sa Flote, ni la vie, ni la liberté, il perdit l'honneur qu'il devoit plus estimer que sa Flotte, que sa vie, & que sa liberté. Il s'enfuit enfin ce fameux Voleur de tant de richesses; & nous eûmes au moins la gloire de voir fuïr devant nos Galeres ce redoutable Tyran de la Mer. Qui n'a point entendu parler de l'importante prise de Thunis, Ville Capitale d'un Royaume, dont elle porte le nom? N'avions-nous pas lieu d'esperer aprés l'avoir emportée, que Fez & Maroc auroient le même destin; qu'Alger même tomberoit sous nôtre puissance; & que toute l'Afrique entiere cederoit à la Fortune du Victorieux? Oüi, mes cheres Sœurs, nous avions lieu de l'esperer: & le succés eût infailliblement répondu à nôtre attente, si les affaires de l'Europe n'eussent point arrêté nos progrés de Barbarie, & ne m'eussent point contraint de repasser promptement la Mer. Il est vrai que je ne changeai que de Climat & d'ennemis, & que je ne changeai point de fortune. La victoire me suivit de l'Afrique en Allemagne, & le Duc de Cleves sentit bientôt que j'étois un redoutable ennemi. Je lui défis toutes ses Troupes, je lui pris toutes ses Villes; & si ma clemence n'eût égalé ma valeur, je l'aurois enseveli sous les ruïnes de ses Etats. Lorsque l'erreur de Luther eut infecté la Germanie, & qu'il fallut opposer le fer & le feu à ce dangereux Monstre naissant; combien de Villes ne s'opposerent-elles pas à mes victoires, & combien de Villes ne virent-elles pas tomber leurs murailles sous l'heureux effort de mon bras? Ulme ceda la premiere: Auspurg la suivit, Halle voulut imiter l'une & l'autre: plus de trente Villes firent de même; & Strasbourg enfin avec cette horloge dont toute l'Europe parle tant, marqua l'heure de sa prise, & celle de mon Triomphe. Que vous dirai-je du Duc de Saxe, ce dangereux Chef de Parti; cet ardent défenseur des impostures de Luther, qui mit toute l'Allemagne en armes, & toutes les Terres de l'Empire en confusion? N'éprouva-t'il pas à sa honte & à ma gloire que Dieu *conduit Cesar & sa fortune*; & qu'ayant un si bon & si grand Pilote, sa Nef ne sçauroit jamais périr? Toute l'Europe ne l'a-t'elle pas vû dans mes fers, ce fameux appui de l'Heresie? sa prison n'a-t'elle pas fait voir clairement, que ma cau-

se est celle du Ciel, que c'est se prendre à lui que se prendre à moi; & que tant que Dieu sera pour nous, nous pourrons demander, *qui sera contre nous* ? Oüi, mes cheres Sœurs, j'ai eu cette fortune particuliere, que presque toujours ceux qui ont osé s'attaquer à moi, ont perdu non seulement l'esperance de me vaincre : non seulement leurs Armées; non seulement leurs Etats; mais encore la liberté. C'est ici que cette pensée me remettant en memoire la prison du Grand François, & les avantages que j'en ai tirez; il faut que j'acheve par leur recit le dénombrement de mes Triomphes; & que j'en fasse le couronnement de mes actions. Hédin s'offre d'abord à mon souvenir, & demande sa place parmi les Peintures de ce Triomphe; Teroüenne prise ne prétend pas en être un foible ornement; & plusieurs Villes que j'ai conquises en France, demandent que je les y mette aussi. Mais voulez-vous, mes cheres Sœurs, que je vous dise tout en peu de paroles, & plus que je ne vous ai dit encore? Sçachez que j'ai fait trembler Paris: Paris qui pourroit faire trembler tout un Royaume; Paris cette grande & superbe Ville, qui peut comme l'ancienne Rome mettre seule des Armées sur pied; Paris enfin que toute la Terre considere maintenant, comme l'abregé du Monde, & comme la merveille de l'Univers. Aprés cela, mes cheres Sœurs, je n'oserois plus vous rien dire, de tout ce que j'ai fait en Europe & en Afrique : mais comme la Devise que l'on m'a donnée, me fait passer par delà les Colonnes d'Hercule; vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que ç'a été sous mes auspices, & sous mon autorité, que l'on a découvert le Perou, cette source inépuisable de l'or; ce Monde nouveau, que le vieux n'avoit jamais connu; ce merveilleux amas de richesses, par le moyen desquelles mes Successeurs se pourront vanter bien plus véritablement que Pompée de faire naître des Armées entieres, en frappant la terre du pied, toutes les fois qu'ils le voudront. Oüi, mes Sœurs, ce sera delà que viendra l'éclat de la Puissance d'Espagne : & ce sera par là qu'elle se rendra formidable à toute la Terre. Enfin, pour vous faire un abregé de toute ma vie, depuis l'âge de dix-sept ans, j'ai fait neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, quatre en France, dix aux Païs bas, deux en Angleterre, deux en Afrique, & traversé onze fois la Mer. Que vous dirai-je de plus? J'ai fait des Guerres, des Tréves, des Paix & des Alliances également honorables: & qui en exceptera l'entreprise d'Alger, & le Siége de Marseille, il se trouvera (comme je vous l'ai déja dit) que mon Regne n'a été qu'une suite continuelle de prosperitez. Cet ancien Capitaine

que la Grece nomma le preneur de Villes, n'en avoit pas tant pris que moi. Mais (me dira-t'on) puisque toutes choses vous ont succedé si favorablement, qu'il semble que vous-même ayez été dans le Ciel y situer les Astres, pour les mettre en des aspects favorables, & regler vous-même vos destinées : Pourquoi voulez-vous abandonner le timon d'un grand Vaisseau que vous avez si heureusement conduit ? pourquoi l'abandonner aux soins d'un jeune Pilote, qui n'ayant pas tant d'experience que vous, n'aura pas non plus tant d'adresse, ni peut-être tant de bonheur ? Ah ! mes cheres Sœurs, c'est cet immortel desir de gloire, qui me fait abandonner cette gloire : & c'est pour vivre éternellement en la memoire des Hommes, que je cesse de Regner. Il est vrai que jusques à maintenant la Fortune m'a toûjours été favorable, qu'elle a toûjours suivi mes Drapeaux, qu'elle n'a quasi jamais changé de parti, que ses faveurs ont surpassé mes esperances, & secondé tous mes souhaits : Mais ne m'a-t'on jamais appris quelle est sa nature, & ne sçai-je pas qu'il ne s'y faut point trop fier ? Elle a mis ma gloire au plus haut point où jamais celle d'un Homme soit parvenuë ; mais aussi elle m'a mis si haut, que par tout je me trouve environné de précipices, capables d'épouvanter le cœur le plus assûré. Quelque ferme que je marche, & quelque accoûtumé que je sois à les regarder sans effroi ; il ne faut qu'un faux pas, pour me faire trébucher avec toute ma gloire, & pour perdre les travaux de toute ma vie par un instant malheureux. Oüi, mes Sœurs, comme je connois l'inconstance de la Fortune, je connois aussi l'injustice de tous les Hommes, pour ce qui regarde les Conquérans. Ils ne veulent pas qu'ils soient simplement heureux, ils veulent qu'ils le soient toûjours. Ce n'est que par les derniers évenemens qu'ils jugent de la grandeur de tous les autres ; & dés que la Fortune les abandonne, on dit que le hazard fit leur avantage, & que leur imprudence a fait leur malheur. Si Alexandre lui-même aprés avoir gagné la Bataille du Granique eût perdu celle d'Arbelle, il fût retourné sans honneur en Macedoine, quoi qu'il n'eût été effectivement ni moins sage, ni moins vaillant. Pourquoi donc ne voudroit-on pas que je misse un clou à la rouë de cette inconstante, pour en arrêter l'instabilité ? Pourquoi voudroit-on que je m'exposasse à perdre une gloire qui m'a tant coûté à acquerir ? Ne vaut-il pas mieux que je quitte cette volage que si elle me quittoit, & que je descende volontairement du Trône, plûtôt que de m'exposer au hazard qu'elle

m'en précipite ? Il ne faut point se flatter en une matiere aussi importante que celle-ci : mon Trône n'est pas plus ferme que celui de Bajazet : & Tamerlan n'a pas été le seul Barbare capable d'en renverser. Il y a moins de Couronnes entieres & de Sceptres entiers en toute la Terre, que l'on ne void de Couronnes brisées & de Sceptres rompus sous les pieds de la Fortune. Ce grand & triste objet doit enseigner à tous les Princes, qu'en faisant trembler des Peuples, ils doivent trembler eux-mêmes. C'est donc avec beaucoup de raison, que je regagne le rivage aprés avoir navigé si heureusement : & d'autant plûtôt que ne pouvant être plus riche que je suis, ou ne pouvant raisonnablement souhaiter de le devenir davantage ; je m'exposerois inutilement aux tempêtes, aux écueils aux bancs de sable, & aux naufrages. D'ailleurs comme les Rois n'ont pas l'immortalité des Dieux (s'il est permis à un Chrétien de parler ainsi,) & qu'au contraire ils sont sujets à toutes les foiblesses, & à toutes les infirmitez des autres hommes ; j'étois averti par des maladies qui s'augmentoient tous les jours, de donner ordre à mes affaires, de peur d'être prévenu ; & de remettre le faix du gouvernement que je ne pouvois plus soûtenir, sur les épaules d'un Prince plus jeune, plus vigoureux ; & par consequent plus capable de supporter un fardeau si pesant, avec toute la dignité de l'Empire. L'esprit & le corps, mes cheres Sœurs, sont tellement mêlez ensemble, qu'il est difficile que les foiblesses du second ne se communiquent au premier ; & lorsque la constitution de l'un est alterée, il n'est guere possible que les operations de l'autre ne le soient aussi. Jugez donc si aprés que tant de Peuples & tant de Princes ont écouté ma voix comme un Oracle, & suivi mes opinions comme des Decrets des Cieux, j'eusse eu bonne grace d'aller exposer mes foiblesses aux yeux de tout l'Univers ? Non, non, mes Sœurs, lorsque les piquantes douleurs de la goutte forceront ma patience d'avoir recours à des cris, il sera à propos que ces cris n'éclatent que dans le desert, où ils ne seront entendus de personne. Vouloit-on que je fisse comme Tibere, qui pour conserver quelque ombre de sa puissance, dans cette Isle où il fut se confiner, étoit obligé pour déguiser sa misere, de faire mourir tous les jours quelqu'un à Rome, afin que l'on sçût qu'il étoit vivant ? Non, ce procedé barbare n'étant digne d'un Chrétien, ni d'un Prince, ni même d'un homme, je n'avois garde de le pratiquer. Tant que j'ai eu de la santé, je pense avoir gouverné mes peuples d'une façon qu'il n'y a que

mes ennemis qui puissent être fâchez que j'aïe vêcu & regné: mais maintenant que les forces m'abandonnent, je n'aurois garde de préferer mon ambition au repos de mes Sujets. Les autres Princes laissent leurs Couronnes à leurs Enfans, seulement à l'instant qu'ils meurent, c'est-à-dire lorsqu'ils ne les peuvent plus porter; pour moi, je n'ai pas voulu que la mort fit ce present à mon fils; & j'ai voulu qu'il ne le tînt que de moi-même; & que comme il vivoit par moi, il regnât aussi par moi, afin de l'obliger davantage. De plus, je sçavois que presque toutes les Nations de la terre, ont l'injustice de ces anciens Peuples de Lybie, qui adoroient le Soleil levant & méprisoient celui qui se couche: Oüi, mes cheres Sœurs, l'âge florissant de Philippe, alloit ôter le cœur de tous les Sujets, à la vieillesse de Charles. Ils eussent regardé les dernieres années de mon Regne, comme un nuage importun, qui s'opposoit aux premiers raïons de ce nouvel astre; ils eussent attendu avec impatience, une chose que plus raisonnablement ils devoient craindre; & si les plus moderez l'eussent attenduë, les plus indiscrets l'eussent desirée, & eussent fait des vœux injustes pour l'obtenir. L'esprit humain qui flotte éternellement, qui est dans une instabilité continuelle, & qui n'est jamais satisfait de l'état present des choses, se forme des felicitez imaginaires, dans celles de l'avenir. Il est des Peuples comme des malades, qui pensent recevoir du soulagement, en changeant de situation: & quelque bon qu'ait été un Prince, l'on entend moins de gémissemens à ses funerailles, que l'on n'entend de cris d'allegresse, au couronnement de son Successeur. D'abord ils s'imaginent l'âge doré, & l'innocence des premiers siécles, au regne de ce nouveau Maître: & à six mois de-là ils regrettent le mort, & se plaignent du vivant. David qui étoit selon le cœur de Dieu, n'étoit pas selon celui de Semeï & d'Absalon; or qui sçait si la maladie de ces esprits inquiets n'auroit point été contagieuse; & si les mauvais conseils des flateurs n'en auroient point infecté l'ame de Philippe? Il est bien né, mais il est jeune; il est mon fils, mais il est Prince; & comme je ne suis pas si sage que David, il pouvoit ne l'être pas plus qu'Absalon. Je sçavois qu'on l'avoit entendu plaindre en Angleterre, de l'état de sa fortune; & je n'ignorois pas que ses Confidens lui avoient dit pour l'irriter, par dépit, que les Anglois ne le nommoient pas leur Roi, mais le mari de la Reine. Eût-on voulu, mes cheres Sœurs, que j'eusse attendu que ce jeune Lion eût rompu ses chaînes, & que sa fureur fût venuë troubler

le cours de mes prosperitez ? N'avois-je pas assez de la guerre étrangere, sans ajoûter encore la civile, & vouloit-on que je me misse en état de haïr plus que la mort un fils que j'aime plus que ma vie ? Vouloit-on que je m'exposasse au danger d'une guerre, où la victoire & la défaite eussent été également funestes pour moi ? Vouloit-on, si j'étois vaincu, que je le fusse par un parricide ; & si j'étois vainqueur, que je fusse contraint de sacrifier mon propre fils à la dignité de l'Empire, pour effacer par mon propre sang, ce crime de Leze-Majesté ? Non, non, Herode & Charles ne suivent pas les mêmes maximes : s'il fit mourir ses enfans, j'aime mieux faire regner le mien ; & comme l'innocence de Philippe est égale à celle de ces jeunes Princes, j'ai voulu l'empêcher de la vouloir perdre, afin de m'empêcher d'imiter ce malheureux Politique. Je croi que peu de Princes imiteront mon exemple ; comme à peine en ai-je pû trouver à imiter dans tous les siécles passez : mais au moins la posterité loüera mon dessein, lorsqu'elle sçaura que ce fils meritoit qu'on fît pour lui une chose si extraordinaire ; & je souhaite de tout mon cœur, que Philippe ait un jour des enfans si sages, qu'il puisse faire pour eux, ce que je viens de faire pour lui, qu'il puisse comme moi leur ceder volontairement l'Empire. Toutes ces raisons, mes cheres Sœurs, étoient, ce me semble assez fortes, pour m'obliger à faire ce que j'ai fait : neanmoins si sans ostentation & sans vanité, je puis vous découvrir le fond de mon ame, je vous avoûrai, que je me suis en partie dépoüillé de l'Empire, par un sentiment de pieté, & par un principe de Religion. Quoique toute ma vie se soit passée parmi le tumulte des armes, & dans l'agitation de la guerre, où *le Seigneur des Armées* n'est pas le mieux adoré ; je n'ai pas laissé de sçavoir, que celui de qui toute puissance releve, demandera un compte exact ; & que ceux qui jugent les Peuples seront jugez. Oüi, mes Sœurs, comme je sçavois que l'ambition de François & la mienne avoient agité toute l'Europe, & troublé le repos de toute la Chrétienté ; j'ai eu peur que cet ardent desir de gloire, qui nous animoit tous deux, ne fût pas une cause legitime, devant le Tribunal de la Justice de Dieu : & qu'ainsi que *la sagesse des hommes, est une folie devant lui*, leur vanité n'y fût une ambition criminelle. J'ai eu peur que le sang de tant de Soldats meurtris ; que les cris de tant de Peuples ruïnez ; & que la flâme de tant de Villes brûlées, ne montassent jusques à son Trône, & n'y demandassent vengeance contre moi. S'il est vrai,

comme

comme il n'en faut pas douter, *que le Juste peche sept fois le jour*; combien peche celui qui ne l'est pas ? Cette reflexion, mes cheres Sœurs, m'a fait considerer les Sceptres & les Couronnes, les Royaumes & les Empires, comme des obstacles à mon salut : & m'a fait résoudre à les perdre, pour tâcher à me sauver. *Il faut*, me dit un jour un vieux Capitaine, qui me demandoit son congé, *Il faut laisser quelque espace entre les affaires de la vie, & le jour de la mort.* Cette grande parole s'imprima si bien dans mon ame, qu'elle n'en a jamais été effacée : & depuis le jour bienheureux, où ce sage Capitaine la prononça, jusques à celui où j'ai imité sa sagesse, elle n'est jamais sortie de ma mémoire. Non, mes Sœurs, ce n'a point été en tumulte, que j'ai fait cette grande action : je l'ai examinée cent fois avant que de la faire : & aprés cela je me suis abandonné aveuglément aux inspirations du Ciel. Que si aprés une cause si légitime de ma retraite, il m'est permis d'en ajoûter encore une, qui sera la derniere, & la fin de ce Discours; je vous avoûrai franchement, que la mort de François Premier semble dire à Charles-Quint, qu'il étoit tems qu'il cessât de vivre, ou de régner. En effet, il n'étoit pas juste que ce grand Homme joüît du repos du Tombeau, & que je fusse toûjours en peine. Puisque nos travaux avoient été semblables, il falloit qu'en quelque façon, la récompense le fût aussi. Toute la Terre n'avoit plus d'ennemi digne de Charles, aprés la mort de François : & la jeunesse de Henri avoit trop peu de proportion avec l'âge, ou je me trompe, pour mesurer mon épée avec la sienne. Il eût fallu qu'il eût fait trois cens Sieges, & gagné plus de vingt Batailles, pour entrer armes égales en ce duel : & il n'étoit pas juste d'exposer legerement la gloire d'un vieux Capitaine, à la fortune d'un jeune Soldat. J'avois trop à perdre, & je voyois trop peu à gagner pour m'obstiner davantage à un jeu si hazardeux : & je n'aurois pas moins témoigné d'imprudence que de courage, si je m'y fusse opiniâtré plus long-tems. Et puis le Siége de Mets me fit assez voir que la Fortune est comme les Dames, & qu'elle aime les jeunes gens. Qu'on ne trouve donc pas étrange, si je me retire de son service, & si je lui abandonne mon Fils : En un mot, Charles s'est opposé à François tant qu'il a vécu, que Philippe s'oppose à Henri tant qu'il vivra. Il suffira pour ma gloire, que j'aye cessé de regner, lorsque j'en avois le plus de pouvoir : & que tout l'Univers doute, lequel me sera le plus glorieux, ou d'avoir si souverainement regné, ou d'avoir cessé volontairement de re-

gner. Comme depuis l'Empire des premiers Cesars, nul n'a été plus Grand que moi, il a fallu aprés avoir vaincu tous les autres, que je me vainquisse moi-même, en quittant mon ambition avec mes Couronnes; & que de ce nouveau genre de victoire, je tirasse une gloire toute nouvelle, que la posterité n'égalera qu'avec peine. Allons donc, mes cheres Sœurs, allons apprendre aux Arbres de mon Desert, les glorieux Trophées de tant de Nations que j'ai vaincuës; & faisons confesser à toute la Terre, que quiconque a pû quitter des Couronnes n'étoit pas indigne de les porter.

Reflexions de l'Auteur sur le discours précedent.

Veritablement il ne faut guere moins de force pour quitter des Sceptres que pour les conquerir; & ceux qui ont dit, *que s'il étoit permis de violer les Loix, il falloit que ce fût pour regner*, n'auroient eu garde de donner leur approbation à ce que fit l'Empereur Charles-Quint en cette rencontre. Cette femme impie qui fit passer son Char sur le corps de son propre pere, pour se faire un chemin au Trône, n'auroit eu garde d'en descendre volontairement comme lui. Ainsi une action si extraordinaire, surprit tellement tout le monde, que beaucoup ne la crurent point; que beaucoup l'admirerent, sans juger pourtant qu'elle fût digne d'être imitée. Beaucoup l'attribuërent à grandeur de courage, & quelques autres, si je l'ose dire, à pusillanimité. Son fils même, son propre fils, à ce que nous assûre Strada, ne put s'empêcher d'en faire une raillerie: comme on lui dit un jour qu'il y avoit un an que l'Empereur son pere lui avoit remis ses Couronnes; il repartit, *qu'il y avoit un an qu'il s'en étoit repenti*. Cette parole fut un veritable pronostic de l'humeur de Philippe Second; & l'avanture du Prince son fils, & celle de Charles d'Austriche, ont fait voir clairement, qu'il jugeoit autrui par soi-même; & que ce n'étoit pas de lui qu'on pouvoit dire, ce que l'Antiquité a dit d'un Grec; *Tidides, meilleur que son Pere*. Cet adroit & délicat Politique, s'empêcha bien de faire pour Philippe Troisiéme, ce que l'on avoit fait pour lui, & à peine la vieillesse, la goutte, & la mort, purent l'obliger à quitter un Sceptre qu'il avoit porté si long-tems. Nôtre Loüis onziéme n'eût pas approuvé non plus une maxime de cette nature: & tant qu'il put retenir son ame, il retint avec la puissance Souveraine, toutes les marques de la Royauté. Il les envoya veritablement à son fils, aux derniers momens de sa vie; mais il les lui envoya d'une façon, qui me fait croire, que ce fut plutôt pour le tenter, que pour l'obliger, plutôt pour découvrir les sentimens du Dauphin, que pour exprimer sa

tendresse pour les siens. On peut dire que ce Prince fit long-tems semblant de vivre, afin que l'on crût qu'il regnoit encore. Il fit mourir des malheureux, afin que l'on sçût qu'il étoit vivant; il fortifia le Château du Plessis-les-Tours, plutôt contre la Mort, que contre ses Ennemis; il essaya les remedes surnaturels aprés tous les autres, pour se guerir de la vieillesse & de la Phtisie; & si le Christianisme n'eût un peu adouci l'âpreté de sa Politique, je pense qu'il auroit ordonné en mourant, ce qu'un autre grand Politique ordonna, afin que l'on vît répandre des pleurs à ses funerailles, que l'on sentît encore sa puissance, lors même qu'il ne seroit plus. Cependant, s'il est permis à un François, de loüer un Espagnol (si toutefois un Prince qui étoit né en Flandres peut porter ce nom) j'oserai dire que l'action de l'Empereur Charles-Quint fut grande & heroïque. Il quitta ce que la perte de dix Batailles n'auroient pû lui faire quitter; il connut la vanité des Grandeurs, qu'auparavant il avoit si peu connuë; il ôta à la Fortune le pouvoir de lui rien ôter; & comme sa Devise étoit *Plus ultra*, il jugea qu'il y avoit quelque chose au-de-là de son Empire & de ses Royaumes, qu'il falloit songer à acquerir. Cette grande ame connut enfin, que toute la Terre n'étoit qu'un point, en comparaison du Ciel. Sans doute *cet esprit principal*, qui instruit les Rois, lui suggera cette genereuse pensée: & quoique cette action n'ait eu pour exemple que Diocletien, que nos premiers Chrétiens n'ont pas mis parmi les bons Princes: il faut avoüer qu'elle est grande, tres-digne d'admiration, & tres-digne de ces heureux Siecles, où l'on a dit que les Philosophes régnoient, & que les Rois philosophoient: En effet, il n'est guere moins rare de voir un Roi devenir Hermite, que de voir un Jardinier devenir Roi, comme le fut cet Abdolomin qu'Alexandre fit couronner.



HARANGUE, QU'IL NE FAUT PAS SUIVRE un mauvais exemple, & qu'il y a de la generosité d'accorder du secours à ceux même qui nous en ont refusé.

C'est en ces termes que Mathias Corvin Roi de Hongrie parle aux Ambassadeurs de Venise.

Le même Auteur.

SI les habillemens que vous portez, & le langage que vous parlez, ne me témoignoient que vous êtes Venitiens; j'aurois peine à croire que vous fussiez Ambassadeurs de cette Nation. D'autre part, si l'habillement que je porte, & le langage que je parle, ne vous faisoient voir que je suis Roi de Hongrie, je croirois que vous m'avez pris pour un autre, & que tout ce que vous venez de dire ne s'adresse point à moi. Car quelle apparence y a-t'il que vous ayez dû esperer l'effet de vôtre demande, aprés l'indigne traitement que nous avons reçû de vous? si vous n'avez pas eu lieu de l'attendre, pourquoi vôtre Senat a-t'il voulu m'envoyer une Ambassade inutile? Véritablement la haute réputation que vôtre bonne conduite vous donne, est bien fondée; & l'Etat florissant de vôtre illustre Republique, qui depuis tant de Siécles a sçu maintenir sa gloire & sa grandeur, est une preuve indubitable de vôtre adresse, aux choses de cette nature. Mais je suis obligé de vous dire en cette occasion, que comme vous abondez en jugement, vous manquez un peu de memoire; vû les choses passées, & la priere que vous me faites aujourd'hui. Est-il possible que vous ayez entierement perdu le souvenir du miserable état, d'où vient de sortir ce Royaume; & de l'impitoyable refus que fit vôtre Republique au feu Roi Uladislas mon prédecesseur? L'orage qui se formoit à Constantinople, pour venir fondre sur la Hongrie, se faisoit déja entendre par toute la Terre; la formidable puissance du Turc étoit déja prête d'inonder toutes nos Provinces, il avoit armé toute l'Afrique, presque toute l'Asie, & quasi toute l'Europe contre nous: & vrai semblablement, il falloit que nous succombassions sous des forces si prodigieuses, & si inégales aux nôtres. La Hongrie ayant toujours été comme le Bouclier de la Chrétienté, comme une Digue inébranlable,

qui s'est toujours opposée aux ravages de ce dangereux torrent ; cet insatiable Usurpateur avoit juré d'arracher ce Bouclier, & d'abattre ce Rempart, qui s'opposoit perpetuellement à ses cruelles inondations. En cette fâcheuse conjonéture, le jeune & courageux Uladislas n'oublia rien de tout ce qui pouvoit fortifier son parti, & le sauver de ce naufrage ; & comme il sçavoit qu'outre l'interêt general que vous aviez avec tous les Chrétiens en cette affaire commune, vous en aviez encore un particulier, à cause du Frioul que vous tenez en Terre-Ferme, & pour des Isles que vous possedez en l'Archipel, il fit tous ses efforts pour vous obliger à faire avec lui une ligne offensive & défensive contre ce redoutable ennemi. Il envoya pour cet effet ses Ambassadeurs à Venise ; il fit representer au Sénat, ce que la République devoit à l'honneur du Nom Chrétien, & à l'ancienne alliance de la Couronne de Hongrie. Le Pape, comme Pere commun de tous les Chrétiens, joignit ses prieres aux nôtres, & tâcha de vous persuader une chose, à quoi vous n'aviez pas moins d'interêt que nous. Cependant ses prieres & les nôtres furent également inutiles : il vous exhorta, & nous vous priâmes en vain ; vous eûtes la dureté de n'écouter ni ses conseils, ni nos remontrances ; & de nous refuser absolument le secours que nous vous demandions. Pour toute excuse, vous répondîtes qu'il n'eût été ni beau ni juste, de vous déclarer contre un Prince qui ne vous avoit rien fait, qui vous deût obliger à cela. Mais vôtre cruelle Politique n'en demeura pas dans ces termes : la neutralité même ne vous sembla pas assez seure pour conserver vôtre repos : il ne vous suffit pas d'être spectateurs de nos miseres, vous voulûtes encore les augmenter. En ne vous déclarant pour l'un ni pour l'autre, vos forces auroient au moins donné quelque ombrage au Turc, & l'auroient peut-être fait marcher plus lentement dans un dessein de cette importance : au lieu que par l'infame & criminelle alliance que vous fîtes avec lui en ce tems-là, vous lui ôtates tous les soupçons qu'il eût pû avoir de vos armes : vous lui fîtes sçavoir que vous le craigniez ; vous lui apprîtes que nous ne serions assistez de personne : vous nous abandonnates à sa fureur ; vous nous exposates à perir malheureusement, ou pour mieux dire, vous exposates toute la Chrétienté à ce danger, & vous vous y exposates vous-mêmes. Qu'arriva-t'il de cet inhumain abandonnement, & quel fut le succés de cette guerre infortunée, que nous fûmes contraints de soûtenir seuls ? Vous le sçavez ; toute la Terre le sçait comme vous : & nous le sçavons

mieux que toute la Terre, puisque les blessures que nous reçûmes en ce tems-là, saignent encore ; & que le tems n'aura point assez d'années, pour en éteindre la memoire, ni assez d'ombre pour en effacer le souvenir. Il arriva qu'avec des forces si inégales, & par les conseils inconsiderez des flateurs, le brave & infortuné Uladislas perdit deux Batailles au delà du Danube ; il s'ensuivit qu'un nombre infini de Soldats & de personnes de condition moururent, ou furent faits esclaves en cette Bataille, que nous perdîmes dans la plaine de Varnes, & depuis dans celle de Cosobe. Le jeune & vaillant Uladislas y perdit la vie, en combattant genereusement. Ces deux plaines furent couvertes du sang Chrétien, tout un Royaume fut rempli d'horreur & de confusion ; mille Veuves desolées invoquerent la colere du Ciel contre vous, pour la perte de leurs maris : mille Orphelins vous demandérent leurs Peres : mille Peres vous demandérent leurs enfans : & toute la Chrétienté eût peri dans nôtre perte, si le Ciel n'eût suscité pour la défense de ses Autels, & pour la protection du Nom Chrétien, l'invincible Huniade ; mon Seigneur, mon Roi, mon Pere. Mais helas ! tous ces malheurs n'ont pas été les derniers qu'un abandonnement si cruel nous a causez ! Ils ont eu de funestes suites, & de dangereuses consequences : parmi ces pertes generales, j'en ai fait une particuliere, dont le Sceptre que je tiens, & la Couronne que je porte, ne me consoleront jamais. Le pourrai-je dire ? mais le pourrai-je celer ? Le grand & l'invincible Huniade a perdu lui-même la vie, par les glorieuses blessures qu'il a reçûës en cette malheureuse guerre, dont vous fûtes les spectateurs. Il fit cent fois fuïr les Turcs devant sa redoutable épée, mais aprés tout, il ne pût éviter enfin le tranchant de leurs Cimeterres. La victoire le suivit en mille occasions ; mais helas ! elle l'abandonna à la derniere : Il fut long-tems le Rempart de la Chrétienté ; mais enfin ce Rempart fut abbatu, quelque ferme qu'il fut. Il combattit, il vainquit, il triompha : mais aprés ces combats, ces victoires & ces triomphes, il fallut qu'il cedât à la fortune. Il eut le bonheur de monter au Trône ; mais ce ne fut que pour descendre au Tombeau. Il se fit Roi par sa valeur ; mais il mourut par la lâcheté de ceux qui l'abandonnerent. Il acquit une loüange immortelle ; mais helas ! il n'acquit cette immortalité que par sa mort. Enfin, la Hongrie perdit son Roi, La Chrétienté perdit son Protecteur, l'Europe perdit son plus grand ornement : & Mathias dont vous implorez l'assistance, perdit son Seigneur & son

Pere. Jugez donc, si n'ayant pas perdu la memoire de cette perte, & de vôtre inhumanité, vous avez raison d'esperer le secours que vous me demandez ? Jugez si vous avez raison de croire que le sang d'un Pere, & d'un Pere tel que Huniade, ne soit pas plus éloquent que vous. Ah ! si le droit des Gens n'étoit un droit inviolable entre les Princes qui font profession d'honneur & de probité, & que les personnes des Ambassadeurs ne fussent sacrées parmi les Peuples les plus barbares ; Quelque audace que vous ayez fait paroître en vos discours & en vos prieres, il seroit bien difficile que la crainte ne s'y mêlât, & quelque douceur que je puisse avoir, il ne me seroit pas facile de m'empêcher de me vanger. Mais puisque ce droit des Gens vous est un azile, qui met vôtre tête à couvert des foudres d'une colére si juste & si bien fondée, puisque Dieu seul s'est reservé la vengeance, comme se connoissant seul capable de l'exercer équitablement ; puisqu'il n'y a que lui qui puisse *se vanger sur les enfans, de l'iniquité des Peres* : Puisque la longueur du temps qui a quasi refermé cette playe, que vous avez pensé r'ouvrir ; & que le tems qui vient à bout de toutes choses, a calmé toute ma cole, & ôté toute l'amertume de mon ressentiment : ne soûlevons plus ces flots appaisez ; laissons dormir la tempête & les vents ; & sans mêler aucune aigreur à vos paroles, ou aucune haine à nos sentimens, examinons sans trouble & sans confusion, ce que vous fîtes autrefois, & ce que vous voulez que je fasse maintenant. Revoyons avec un œil désinteressé, l'injustice de mes reproches, ou celle d'une si mauvaise action. Il est certain, que le delectable, l'honnête, ou l'utile, sont les trois puissans ressorts qui font mouvoir cette grande & merveilleuse Machine de l'Univers : Quelque differente que puisse être une intention, il faut necessairement qu'elle panche vers une de ces trois choses ; & que celui qui la conçoit, ait de necessité un de ses trois objets. Depuis les plus basses conditions d'entre les hommes, jusques aux plus relevées, toutes agissent par un de ces trois principes : & aucune d'entr'elles ne peut agir par aucun autre motif. Les Monarques & les Bergers ; les Conquérans & les Pacifiques ; les gens de Guerre & les gens de Lettres ; les Sçavans & les Ignorans ; les Vertueux & les Méchans, les vieux & les Jeunes, les Hommes & les Femmes : Enfin, tout ce qui vit, & respire, sans excepter même les animaux sans raison, tout, dis-je, a pour but une des trois choses que j'ai dites, & tout embrasse avec ardeur les moyens qui semblent être propres pour y parvenir. Les voluptueux

n'oublient rien de tout ce qui peut accroître ou faire durer leurs plaisirs : Les ambitieux tentent toutes choses, pour pouvoir obtenir la gloire, où leur grand cœur les fait aspirer : & les avares ne croyent rien d'illicite pour amasser des trésors. Voyons par lequel de ces trois motifs, vôtre impitoyable République pût être obligée à pratiquer envers nous, un si cruel procedé, & à nous faire un refus si dangereux & si plein d'inhumanité. Pour le premier, quelle apparence y a-t'il qu'un Peuple qui fait partie de l'Europe ; qu'un Peuple civilisé ; qu'un Peuple qui professe le Christianisme, ait eu la barbarie de trouver quelque volupté en la désolation de nos Provinces ; en la ruïne de nos Villes ; en l'embrasement de nos Temples ; en la défaite de nos Armées, & au meurtre de nos Soldats ? Quoi le butin & le pillage ; quoi le fer & le feu ; les larmes & le sang, les blessez & les morts auront été des objets divertissans pour vôtre veuë ; & vous aurez pû trouver quelque volupté bizarre & extravagante, en des choses capables de donner de l'horreur & de la pitié aux ames les plus insensibles ? Quoi ! des montagnes d'hommes tuez & tout couverts de blessures ; des vieillards tirez par les cheveux, & poignardez sur les corps de leurs enfans, des enfans arrachez de la mamelle, & écrasez contre les murailles ; des meres échevelées, & perçant le Ciel par des cris horribles ; des filles miserablement exposées à l'insolence des Janissaires ; le sang de deux grands & braves Rois répandu jusques à la derniere goute ; des Temples prophanez ; des Prêtres meurtris ; des Autels brisez, & toutes les choses sacrées entre les mains prophanes & sacrileges des Turcs ; tout cela, dis-je, vous aura pû donner du plaisir ? Et vous aurez pû voir non seulement d'un œil sec, mais d'un œil satisfait & content, des objets si épouvantables, & des miséres si dignes de compassion ? Quoi l'on aura parlé de Neron comme d'un monstre à faire honte à la Nature, pour avoir regardé brûler Rome sans douleur ? & vous aurez vû brûler tout un Royaume sans affliction, & sans passer pour des Monstres, indignes de voir le jour, & dignes de le perdre avec autant de douleur que d'ignominie ? Je vous en fais Juges vous-mêmes. Quoi des Chrétiens auront vû perir des Chrétiens comme eux, ils les auront vû tomber en monceaux sous le Cimeterres des Infidèles, & auront eu l'inhumanité de s'en réjouïr ? Des Italiens auront pris les mœurs des Antropophages, & auront quasi mangé des hommes, ou du moins les auront vû déchirer & mettre en pieces, & auront trouvé quelque contentement en des objets si peu propres à en donner ? Ah ! non, non, quelque

barbares

barbares que vous nous ayez été, & quelque rigueur que vous nous ayez tenuë, nous ne sçaurions croire encore que des hommes, que des Venitiens, que des Chrétiens, ayent pû rire de nos larmes, se baigner dans nôtre sang, & se réjoüir de nos disgraces. Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes, n'en soupçonnent pas aisément les autres: & leur innocence leur fait juger d'autrui par eux-mêmes, tant qu'ils ne sont pas forcez de changer de sentimens. Nous ne croirons donc point que le délectable ait été l'objet que vous avez eu, en nous refusant vôtre assistance, & en nous exposant à la barbarie des Mahometans; puisqu'il est hors d'apparence que vous ayez pû concevoir la pensée de le trouver en des choses si contraires à l'humanité, & si directement opposées à tout ce qui peut donner quelque joïe, ou quelque satisfaction. Voyons si l'honnête vous aura pû faire agir: & si c'est par ce motif, que vous nous avez exposez en proye à la colere des Turcs; & que vous avez mis toute la Hongrie, & même toute la Chrétienté, sur le bord du précipice. Ceux qui ont le plus soigneusement examiné en quoi consistoit la veritable gloire des Princes; aprés avoir agité cette question de cent manieres, & l'avoir regardée d'autant de biais differens, sont tous demeurez d'accord, qu'elle consistoit principalement, *à proteger les foibles, & à résister aux Puissans.* Oüi, c'est en cela seul que consiste la veritable generosité; c'est en cette vertu desinteressée que les Princes trouvent cette gloire éclatante, & cette réputation sans tache, qu'ils doivent chercher toute leur vie, & préferer à leur Sceptre & à leur Couronne même. En effet, toutes leurs autres actions, quelque grandes qu'elles puissent être, & quelque belles qu'elles paroissent aux yeux du monde, peuvent être mal expliquées, & recevoir une mauvaise interprétation. Les Conquérans peuvent être crûs demesurément ambitieux; les pacifiques peuvent être crûs timides; les rigoureux passent aisément pour cruels; les clemens sont soupçonnez d'être foibles; les liberaux sont accusez d'être prodigues, les bons ménagers sont tenus avares, les vaillans passent souvent pour témeraires; les prudens peuvent être crûs lâches; la Majesté des Princes peut être prise pour orguëil, & leur facilité pour une bassesse. S'ils sont trop graves, on ne les aime point; s'ils sont trop familiers on les méprise; s'ils sont gais, l'on dit que la misere des Peuples ne les touche point; s'ils sont tristes, l'on dit que rien ne les oblige; s'ils sont prudens, l'on dit qu'ils sont fourbes; s'ils sont francs & ingénus, l'on dit qu'ils n'ont

Aaaa

point de prudence : en un mot, toutes leurs actions, toutes leurs paroles, & même toutes leurs pensées sont sujettes à recevoir un mauvais sens, de l'envie & de la malice des hommes. Il n'y a que cette protection des foibles, quand elle est franche & sans interêt, qui n'a point besoin d'Apologie : il n'y a que cette genereuse résistance que l'on fait aux plus forts, qui soit generalement approuvée : & dans un dessein de cette nature, il ne faut ni raisons, ni manifestes, pour autoriser les armes des illustres Guerriers. La chose parle d'elle-même ; chacun invoque l'aide du Ciel sur ces troupes Auxiliaires, & leurs plus hautes entreprises ne sont condamnées de personne, non pas même de leurs Ennemis. La voix publique donne à ces Princes genereux les glorieux Titres de Défenseurs de la liberté ; de Protecteurs de l'innocence ; d'appui des Trônes ébranlez ; de Restaurateurs des Etats, de fleau des Tyrans ; & la Posterité conserve leur Nom, & révere leur memoire, comme des choses que la Vertu a consacrées, & qui ne doivent jamais finir. Le Marbre & le Bronze sont employez à éterniser cette gloire : Les Livres & les Histoires de toutes les Nations en parlent en toutes les Langues : Les Peres en parlent à leurs enfans ; ces enfans en parlent aux leurs, & ceux-ci aux autres qui viennent aprés. De cette sorte par une immortelle & glorieuse Tradition, la réputation de ces grands Hommes, passant de bouche en bouche, d'âge en âge, & de Siécle en Siécle, s'éternise dans l'Univers. Or si jamais une République a trouvé une de ces occasions favorables, la vôtre l'avoit trouvée en la protection que nous vous demandions, & que vous nous refusâtes si cruellement. Nous étions foibles, nos Ennemis étoient puissans ; ils étoient agresseurs, nous étions sur la défensive ; ils vouloient usurper nôtre Royaume, nous voulions défendre nôtre Patrie : ils n'avoient aucun droit en leurs prétentions, nous n'avions aucune injustice en nôtre défense : Que vous dirai-je encore ? ils étoient Turcs, & nous Chrétiens : ils étoient même vos Ennemis naturels, nous étions vos Alliez & vos freres : & sur tout ils étoient forts, & nous étions foibles : ce qui devoit nous suffire pour obtenir vôtre protection, si vous eussiez été veritablement genereux, & que vous eussiez aspiré à la veritable gloire. En effet, quel honneur plus grand eussiez-vous pû jamais recevoir, que celui de vous opposer vigoureusement à ce torrent de flâme & de fer, qui venoit de ravager deux Empires, & dix Royaumes ? Quelle gloire eût été la vôtre d'arrêter les Conquêtes de ce Monstre, qui

avoit renversé le Trône du grand Constantin, & éteint la Race Imperiale des Paleologues ? Quelle réputation n'eussiez-vous pas acquise en vengeant la nouvelle Rome des insolences de ces Barbares ? Et sur tout, quelle loüange n'auriez-vous pas meritée en protegeant nôtre foiblesse contre un si puissant Ennemi ? s'opposer à ceux qui font du mal, défendre ceux qui le souffrent, est un sentiment que l'équité naturelle inspire, & qui tombe dans le cœur de tous les hommes, tant qu'il demeure en son assiette ordinaire: & tant que les passions ne l'aveuglent point & ne déreglent point sa conduite. Il est presque impossible à tout cœur bien né, de ne se ranger pas du parti du foible, & de ne s'opposer pas à l'injuste violence du plus fort. Un instinct naturel nous y pousse: la compassion nous y force: la raison nous y convie; & comme nous sentons bien en nous-mêmes, qu'un pareil traittement nous seroit fort rude, un sentiment d'humanité fait que nous ne pouvons le souffrir en autrui. Certainement il n'y a que les Statuës & les Venitiens, qui en une pareille rencontre demeurent sans mouvement & sans action: il faut n'être pas homme, pour être insensible en ces occasions: & c'est être, non pas homme raisonnable: non pas simplement animal sensible; mais une pierre sans sentiment, que de refuser son secours à l'oppressé qui le demande, & qui en a necessité. Que s'il est honteux de refuser son assistance à celui qui l'implore, & de ne s'opposer pas à l'injustice du plus fort; combien est-il plus honteux de regarder perir le foible, de ne le secourir pas, de ne s'opposer point à la violence qui l'opprime; & d'aider à l'opprimer; d'aller lâchement se joindre à celui qui n'étoit déja que trop capable de perdre cet infortuné ? Ah ! Venitiens, il y a quelque chose de si bas & de si rampant en ce procedé, qu'on voit bien que ce fut encore moins l'honnête que le delectable, qui vous engagea dans cette mauvaise action; qui bien loin de vous acquerir de la gloire, vous couvrira éternellement de reproche & d'infamie. Car enfin, si vous êtiez nos Ennemis, pourquoi falloit-il attendre à vous déclarer tels, que le Turc se fût déclaré contre nous; & si vous êtiez nos amis, pourquoi falloit-il vous joindre à ce Barbare, & lui aider à nous détruire ? Ah ! non, non, la gloire ne fut jamais vôtre objet, dans une action si basse & si noire: la volupté ne fut jamais vôtre objet dans une action si cruelle. Il nous reste donc à voir si l'utile s'y trouvoit plûtôt que l'honnête & le delectable; & si ce fut cela qui vous obligea à ce lâche abandonnement. Quand il seroit aussi

vrai qu'il est faux, que les Rois, les Princes souverains, & les Républiques, ne dévroient absolument considerer que le repos de leurs Etats, & leur utilité particuliere; quand l'équité naturelle, la societé civile, les Alliances des Couronnes, la conformité des Religions, les interêts communs, la gloire & la réputation, seroient des choses indifferentes; vous ne trouveriez pas même cette utilité prétenduë en la mauvaise action que vous fîtes. En effet, quelqu'un peut-il avoir la moindre teinture des Principes de la Politique, & ne sçavoir pas, *qu'un voisin puissant, est un dangereux voisin*? Qu'il est tres-avantageux, que des fleuves & des montagnes separent ses Etats des nôtres; afin que les uns & les autres soient comme des barrieres capables d'arrêter son ambition. Qu'il est plus avantageux encore, qu'un Prince moins redoutable que lui, par le nombre de ses Sujets, & par l'étenduë de ses Terres, éloigne ses bornes de nos frontieres; & soit au milieu de ces deux Puissances, comme un obstacle éternel, à l'injuste usurpation de l'une & de l'autre. Ne valoit-il pas beaucoup mieux pour la République de Venise, que le Trône des Rois de Hongrie demeurât debout, & que la valeur de ses Princes la couvrît de ce côté-là, que de voir les païs où s'étend sa domination, tout environnez de Janissaires, & de Drapeaux couverts de Croissans, mêlez parmi les Etendarts de saint Marc? Ignoriez-vous que le voisinage entretient une éternelle jalousie, & que la jalousie d'un rival infiniment plus fort que nous, est infiniment à craindre? Ne sçaviez-vous pas que ce redoutable Voisin ne manque jamais de prétexte; & que l'occasion de s'agrandir, tenteroit une ame beaucoup plus moderée que la sienne? Ignoriez-vous que la puissance formidable des Othomans, est comme ces maladies contagieuses, dont on ne se peut garantir qu'en s'éloignant? Pouviez-vous croire que des Turcs fussent meilleurs voisins que des Chrétiens, & que la Politique de l'Alcoran, fût plus scrupuleuse que la Morale de l'Evangile! N'aviez-vous jamais éprouvé que les anciens Amis sont plus assûrez que les nouveaux; & qu'au corps politique aussi-bien qu'au corps humain, tout changement est dangereux? Ne sçaviez-vous pas que l'ambition des Conquérans est comme la Mer, qui n'a quasi ni fond ni rive; & que celle de Mahomet second étoit un feu devorant, qui venoit de consumer tant d'Empires & tant de Royaumes? Quelle sûreté donc pouviez-vous avoir en l'amitié d'un Prince de son humeur: & quel avantage si grand pouviez-vous attendre de son alliance, pour faire

ce que vous fites ? Esperiez-vous que ce superbe Barbare partageroit ses Conquêtes avec vous ; prétendiez-vous avoir vôtre part en nos funestes dépouilles ? Ne sçaviez-vous pas que comme parmi les Nations civilisées, l'on n'appelle guere volontiers un autre au partage de la gloire, de même parmi les Nations Barbares l'on appelle encore moins volontiers un autre au partage du butin ? Comme c'est l'unique but de leurs entreprises, ils n'ont garde d'y souffrir des compagnons : & ceux dont l'ambition insatiable, trouve que tout est trop peu de chose pour s'assouvir, n'ont garde de pouvoir se contenter d'une partie. Qui ne sçait que l'avarice aussi-bien que l'ambition & la cruauté, est l'inclination dominante des Turcs ? Que cette Nation n'agit jamais par aucun autre principe ? Ainsi qui pouvoit ignorer que vous alliez faire une lâcheté inutilement ? D'ailleurs en l'état qu'étoient alors les affaires de Hongrie, & celles de toute la Chrétienté, n'étoit-il pas facile à Mahomet second, de voir que l'interêt seul vous faisoit agir ; que vous cherchiez vôtre seureté, & non pas sa gloire, que vous ne nous abandonniez que pour vous sauver ; que vous ne recherchiez son amitié, que pour éviter sa colere ; & qu'enfin vous ne regardiez purement que vôtre avantage dans la honteuse Alliance que vous faisiez avec lui ? Or quelle obligation prétendiez-vous qu'il vous dût avoir d'une chose de cette nature ? De plus, aprés avoir vû abandonner cruellement en leur extrême necessité, vos anciens Alliez ; vos anciens voisins, ou plûtôt vos freres, vû la conformité de la Religion, & celle des Loix & des mœurs ; quelle assûrance vouliez-vous qu'il pût prendre en vos promesses, aprés vous en avoir vû violer de si saintes ? Quelle foi vouliez-vous qu'il ajoûtât à vos paroles, aprés vous avoir vû manquer de foi ? Ajoûtons encore que ce qui affermit les Traitez, & ce qui rend les Alliances assûrées, & la paix durable ; c'est lorsque ces Alliances, & cette paix sont également avantageuses aux Rois, aux Princes souverains, ou aux Republiques qui les font ; parce que cette égalité, & ces avantages réciproques, obligent les uns & les autres, à l'exacte observation des Articles dont ils sont convenus. Mais ici, quelle proportion y avoit-il entre la Republique de Venise, & le vaste Empire du Turc ? Quel avantage pouvoit recevoir de vos Troupes, un Conquérant suivi d'un million de Soldats ? Quel profit pouviez-vous apporter à celui qui entasse les Sceptres & les Couronnes à monceaux, qui desole plus de Royaumes & d'Empires, que vous n'avez de Villes sous vôtre domination ? n'étoit-ce pas

vouloir ajoûter un petit ruisseau à l'Ocean, que de joindre vos Troupes aux siennes? N'étoit-ce pas tomber dans une erreur aussi grande, que vos forces étoient petites, que de croire que Mahomet observeroit religieusement les articles d'une Confederation, où il ne pouvoit trouver ni utilité, ni gloire, sur tout aprés le dangereux exemple que vous veniez de lui donner, qu'on peut violer les Alliances sans scrupule? Est-il possible que l'Histoire de Turquie vous soit si absolument inconnuë, que vous n'ayez pas sçû que cette Nation impie & barbare, fait profession ouverte de manquer de foi, de violer la sainteté des Traitez, & de mépriser le droit des Gens? Ne sçaviez-vous pas qu'ils appellent les Chrétiens *Jaours*, c'est-à dire Chiens, & que par cette injure ils tirent cette consequence, qu'ils ne sont pas obligez de leur tenir parole? Ne sçaviez-vous pas qu'ils ne l'observent non plus envers ceux de leur Nation & de leur croyance, qu'envers nous qui sommes leurs ennemis? Aviez-vous ignoré la perfidie de Bajazet, qui aprés la mort de son Pere, envoya chercher Soliman son frere aîné, sur le prétexte de le vouloir faire couronner: & aprés avoir abusé de la facilité de ce Prince, le fit inhumainement étrangler? Il introduisit le premier dans la Famille Othomane une barbarie qui fait horreur, & qui n'a été depuis que trop souvent & trop cruellement imitée? N'aviez-vous non plus appris qu'Orcan second Empereur des Turcs, feignit de s'accorder avec quelques Princes d'Asie, pour défaire plus aisément les autres, & qu'il les défit aprés eux-mêmes fort aisément; parce qu'il les avoit divisez? N'aviez-vous jamais lû dans l'Histoire Romaine cette remarque commune du faisceau de verges, qui toutes ensemble sont difficiles à rompre, & qui séparées, se rompent toutes facilement? Enfin, étiez-vous si peu versez en la Carte, que vous ne sçûssiez que vous n'étiez déja que trop proches voisins de ce Prince du côté de l'Archipel, sans le vouloir être encore de celui du Frioul & de la Dalmatie? Ne sçaviez-vous pas que les fontaines & les rivieres, tant qu'elles coulent separées, ne sont gueres considerables; & que lorsqu'elles sont toutes ensemble, elles composent une mer vaste & profonde qui se fait craindre aux plus assûrez? Ne deviez-vous pas conclure de là, que tant que les Princes, & les Républiques Chrétiennes seront en bonne intelligence, & dans une ferme union, les uns & les autres pourront résister à la puissance du Turc, & arrêter le progrés de ses dangereuses conquêtes, avec assez de facilité? Mais que toutes les fois qu'on les verra divisez,

et redoutable ennemi les détruira tous avec moins de peine les attaquant séparément, & les uns aprés les autres ? Ah ! non, non, aucune de ces justes considérations, ne vous entra dans l'esprit : l'interêt particulier l'emporta sur l'interêt general : l'état présent des choses fut plus fort que la crainte de l'avenir : & vôtre aveuglement fut si grand, que vous vous jettâtes vous-même dans un abîme, en pensant éviter un précipice. C'est en cela qu'on voit la Justice de Dieu sur la tête des pécheurs ; leur fausse prudence pense se sauver d'un péril, & elle tombe dans un autre ; leur mauvaise finesse croit tromper autrui, & elle se trompe elle-même ; leur subtile politique croit sçavoir parfaitement l'art de régner, & l'évenement fait voir que toutes ses maximes sont fausses : tant il est vrai, *que Dieu souffle sur les desseins des méchans, & les dissipe comme une ombre, & comme de la fumée.* Si de tout ce que j'ai dit, il paroît clairement, que ni le delectable, ni l'honnête, ni l'utile, ne vous ont pû faire agir ; que reste-t'il à conclure, sinon que par une inclination portée au mal vous avez voulu nous perdre ; que vous avez trouvé quelque maligne joye en nos douleurs, sans sçavoir pourtant en quoi consistoit cette joye ; que vous avez fait ce mal, parce que vous n'êtes pas nez pour le bien ? Mais comme cette excuse ne suffit pas à des hommes dont la volonté est libre ; qui peuvent agir par élection, & se porter par choix au bien ou au mal, au vice ou à la vertu : Ne sommes-nous pas en droit à nôtre tour, de nous souvenir que la Justice qui punit n'est pas moins Justice, que celle qui donne les récompenses ? Ne sçavons-nous pas que par le droit de la guerre, les représailles sont permises ? que la plus rigoureuse Morale souffre qu'on résiste aux agresseurs ; qu'on se défende de leur violence, & qu'on repousse la force par la force ? Que si la Loi de Dieu même ordonnoit *œil pour œil, vie pour vie*, en la punition des crimes ; ne devons-nous pas en vous imitant, aujourd'hui que les affaires ont changé de face, ne devons-nous pas aller contracter une Alliance avec Mahomet second, aprés vous avoir refusé le même secours que vous nous refusâtes autrefois ? Ne devons-nous pas aller joindre nos forces aux siennes, l'assister de nos conseils & de nos Soldats, lui aider à ravager vos frontiéres, à défaire vos Armées ; à forcer vos meilleures Places, à faire des Esclaves de vos Generaux, à vous chasser de la Terre-ferme, & ensuite de toutes les Isles que vous tenez en l'Archipel ; ne sommes-nous pas obligez dans une conjoncture si favorable de mêler nos Drapeaux à ses Enseignes & de marcher contre

cette orgueilleuse Ville, dont les superbes remparts font ombre à toute la mer Adriatique, & commandent impérieusement à tous les rivages d'alentour? Oui, nous y sommes obligez; & pour peu que nous écoutions la raison humaine, & le souvenir du passé, vous êtes perdus, & nous sommes vengez. Venise va servir d'exemple par son effroyable châtiment, à tous les Siécles à venir, & apprendre à toutes les Républiques, à ne refuser pas si cruellement & si lâchement leur secours à leurs anciens Alliez. Ah! pour peu que nous voulions écouter la plus douce de toutes les tentations, & celle où succombent les plus grandes Ames, la haute & belle vengeance que nous pouvons prendre de vôtre inhumanité! Vous nous refusâtes vôtre secours, nous pouvons vous refuser le nôtre. Vous fistes Alliance avec nôtre Ennemi, nous pouvons faire le même avec le vôtre. Vous joignîtes vos Troupes aux siennes, nous pouvons joindre nos Armées à ses Armées. Vous lui aidâtes à nous défaire, nous pouvons lui aider à vous mettre en pieces. Vous pensâtes ruiner nôtre Roïaume, nous pouvons ruiner vôtre Republique. Vous avez été cause de la funeste mort de deux de nos Rois, nous pouvons immoler sur leurs tombeaux, vôtre Duc & vos Senateurs. Vous avez aidé à renverser nos Bataillons aux plaines de Varme & de Cosobe, nous pouvons aider à renverser vos murailles; à brûler vôtre belle Ville, & à faire chercher ses ruïnes parmi les mêmes joncs & les mêmes roseaux, où se firent cacher vos Prédecesseurs, pour se garantir de la violence des Huns. Oüi, Vénitiens, nous le pouvons; & même en quelque façon nous le devons; mais à Dieu ne plaise que nous le voulions. L'action que vous fistes autrefois, nous a donné trop d'horreur, pour la vouloir imiter aujourd'hui: Si vous oubliâtes que nous étions hommes comme vous, nous tâcherons de n'oublier pas que vous êtes Chrétiens comme nous. Celui qui nous a commandé *d'aimer nos Ennemis*, trouvera bien meilleur encore, que nous pardonnions à nos Alliez, quelque coupables qu'ils puissent être. De plus, quelle vengeance plus illustre sçauroient desirer les grands cœurs, que celle de voir ceux qui les ont offensez, reduits à la necessité de leur faire des prieres? Cela suffit, Vénitiens, cela suffit à nous faire tomber les armes des mains, ou plûtôt à nous les faire reprendre, pour vous proteger contre celui qui vous attaque. Nous ne demandons point vôtre sang pour laver vôtre crime, puisque vos larmes suffisent. Ces deux grands Princes que vôtre rigueur a mis dans le Ciel, en les mettant dans le tombeau,

n'auront

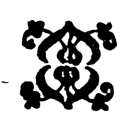
n'auront garde de condamner nôtre clemence : vû qu'en perdant leurs Couronnes, ils gagnerent celle du Martyre, plus précieuse mille fois que toutes celles de la Terre. Comme ils sont sans ressentiment dans la Gloire, ils trouveront bon que nous soyons sans colere, dans le chemin de la Gloire. Comme ils ont donné leur sang & leur vie, au bien de la Religion, ils approuveront que nous donnions le souvenir de nos malheurs & de vos fautes, au bien de cette même Religion. Qu'ils possedent donc, ces bien heureux Esprits, la récompense qu'avoient meritée leurs services : Qu'ils joüissent d'une felicité qui ne finira jamais, non plus que le souvenir des grandes actions qu'ils ont faites : Qu'ils connoissent parfaitement en Dieu, où l'on connoît toute la justice de la cause qu'ils défendoient : Qu'ils benissent à tous momens les blessures qu'ils ont reçûës, la mort qu'ils ont soufferte, la cause qui la leur a fait souffrir, qu'ils approuvent ce que nous allons faire par une sainte & genereuse ambition. Nous ne voulons donc pas vous refuser le secours que vous nous demandez, ni manquer de nous porter à une si juste entreprise : au contraire, nous sommes prêts à repasser encore le Danube avec vous, & même devant vous, pour ravager le Païs des Turcs ; que nous envoyerons défier par un Heros, & lui dénoncer la guerre, aussi-tôt que le Printems sera venu. Nous esperons même que l'issuë en sera heureuse ; du moins ne manquerons-nous pas à nôtre devoir. Nous y employerons toutes nos forces, & tout ce qui dépendra de nous. Mais il faut aussi que de vôtre côté vous entriez en même tems dans le Peloponnese, afin d'y faire diversion, & d'embarasser nos Ennemis, en les attaquant par plus d'un endroit. Voilà, MESSIEURS, ce que nous sommes résolus de faire pour la Republique de Venise, en faveur de la République Chrétienne ; c'est-à-dire, de sacrifier le souvenir de nos injures particulieres, au bien des affaires generales, nos pertes privées, au salut public.

Reflexions de l'Auteur sur le discours précedent.

La plus grande de toutes les victoires, est *de se vaincre soi-même* ; une occasion de se vanger, tenteroit l'ame la plus ferme, & le cœur le plus maître de ses passions : s'il est difficile de s'empêcher de chercher les moyens de se vanger, il est encore plus aisé de refuser cette occasion, quand elle s'offre d'elle-même. C'est en ces rencontres que la priere de l'Espagnol, *guarda me Dios de mi*, est bien necessaire. L'Esprit qui n'est pas armé d'une vertu à l'épreuve, succombe dans ce dangereux combat. Si les particuliers y rencontrent tant d'obstacles, quels doivent être ceux des Prin-

ces & des Rois ? comment peuvent ne vouloir que ce qu'ils doivent, ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, & qui sont en puissance de ruïner ceux qui les ont irritez ? Tenir la foudre & ne la pas lancer sur la tête des coupables, est quelque chose de divin, & au dessus de l'homme : *Punir, appartient aux Bourreaux, & pardonner aux Dieux*, a dit un Poëte Latin : mais la théorie de cette Science, est plus facile que la pratique. Les Princes n'oublient guere en ces occasions, que la Justice est divisée en deux parties, & que celle qui punit, n'est pas moins équitable que l'autre, quoi qu'elle semble moins humaine. Ceux qui disent *qu'ils puniroient, s'ils n'étoient pas en colere*, sont aussi rares que le Phenix : & l'Histoire universelle n'en marque pas plus des uns que de l'autre, c'est-à-dire, qu'elle n'en a parlé que d'un. Or de la difficulté d'être clement & puissant tout à la fois ; de pouvoir punir & de pardonner ; de pouvoir se vanger & ne le faire pas ; c'est trop peu dire, de pouvoir perdre ses ennemis, & les défendre : de tout cela on vient à connoître parfaitement, combien grande étoit la vertu, & combien haute la generosité du Prince dont nous parlons. Il n'avoit pas seulement appris la Morale d'Aristote & de Seneque, il sçavoit la Morale du Christianisme, qui est sans comparaison plus excellente que toutes les autres, & dont toutes les autres ne sont que de foibles crayons. Il sçavoit, ce grand Roi, que celui qui s'est appellé *le Dieu des vengeances*, se les est reservées à lui seul ; parce que lui seul est capable de s'y porter sans passion, & de punir sans interêt. Il sçavoit que voir ses ennemis à ses pieds, est quelque chose de plus glorieux, que de les voir dans le Tombeau ; & que quiconque a pû se vanger, est vangé, pourvû que ce ne soit pas par foiblesse que l'on pardonne l'outrage que l'on a reçû. Certes, de quelque biais que l'on envisage son action, on la voit toujours grande & belle. Elle n'est point comme ces Peintures ; qui par des illusions d'Optique, changent de face selon les divers côtez dont on les regarde ; au contraire, elle est ce qu'on dit qu'est la Verité, *toujours une*, je veux dire toujours admirable. Car enfin, quand nous nous tiendrions dans les regles les plus exactes de la Politique, & que sans considerer les maximes de la Religion, nous considererions seulement les seules maximes d'Etat ; qui doute que ce Prince ne fît bien d'en user comme il en usa, & que son procedé ne fût aussi prudent que genereux ? Ne sçavoit-il pas que les ennemis du Turc ne s'appellent ni Grecs, ni Hongrois, ni Vénitiens, & qu'il en veut à la Chrétienté toute entiere ? L'e-

xemple de ses propres ennemis, ne lui apprenoit-il pas ce qu'on doit attendre de cet Allié ? De toutes les choses passées, ne devoit-il pas tirer des consequences pour l'avenir ; s'empêcher de faire une faute par exemple, & de se perdre ; en s'imaginant se vanger ? Il le devoit, & il le fit, sa sagesse & sa bonté mériterent une loüange immortelle, en la bouche de tous les hommes. Ceux qui ont dit que la valeur faisoit dans les Ames, ce que la chaleur du Soleil fait dans les plantes, ont eu raison : car comme le premier fait du venin, en faisant de la Ciguë & du Napelle, & des remedes en faisant mille autres herbes salutaires ; de même la Valeur produit des effets bien differents, dans de differentes Ames. Elle est genereuse parmi les Lions ; elle est cruelle parmi les Tygres. Je pense que nous pouvons mettre entre ces derniers Mahomet second, & pour sa Valeur, & pour son humeur barbare. Aprés que ce foudre eut ravagé deux Empires & vingt Royaumes, & rempli de sang & de feu, la superbe & infortunée Ville de Constantinople ; on lui presenta parmi le riche butin, une Beauté sans pareille. Elle lui plut, il l'aima ; car enfin les Tygres aiment : & ce Tygre apprivoisé en fit toutes ses délices. Sa fureur sembla s'assoupir ; sa valeur en fut suspenduë ; & son ambition, qui le brûloit jour & nuit, en paroissoit presque éteinte. Enfin cet insolent vainqueur fut vaincu de son Esclave, & fut Esclave lui-même de la beauté de cette Greque. Cependant ses Soldats accoûtumez au pillage, commencerent à murmurer de son oisiveté, & de l'appeller honteuse. Ce Tygre se réveilla aux cris de cette multitude : & sa rage se réveillant avec lui, il déchira cette innocente & malheureuse Beauté ; il fit tomber d'un coup de Cimeterre comme une victime, celle qu'il avoit adorée comme une Déesse. Il ôta la tête à celle qui avoit charmé son cœur. Son amour nageant encore dans le sang & dans les larmes : voici ce qu'il put dire aux Soldats qui l'écoutoient, & qui avoient causé sa peine.



HARANGUE, QU'IL N'EST POINT PERMIS aux Sujets de juger des actions de leurs Souverains.

Mahomet Second, aux Janissaires, sur le sujet que nous venons de rapporter.

J'Avois toujours crû que je n'avois en toute l'étenduë de mon Empire, que des Esclaves pour Sujets ; que je pouvois juger souverainement des actions de ceux qui vivent sous ma puissance, & que nul ne devoit avoir l'audace de juger des miennes. Ce caractere sacré, qui distingue les têtes Couronnées de celles des autres hommes, devoit être inviolable en ma personne. Ce n'est point à ceux qui font la Loi, à la recevoir : & ce n'est point aux Peuples à reprendre les Personnes qui peuvent disposer de leurs vies comme il leur plaît. Car enfin, si les Princes Souverains sont vos Maîtres legitimes ; pouvez-vous être leurs Juges ? Il faut ou les renverser du Trône, ou leur obéïr : autrement ce n'est être ni Esclaves, ni Sujets ; c'est vouloir usurper la souveraine autorité sur les Princes ; c'est vouloir leur arracher le Sceptre & la Couronne ; c'est leur vouloir donner autant de Rois qu'ils ont de Sujets ; & c'est faire enfin une confusion de toutes choses, & troubler l'ordre de l'Univers. Cependant, quoique je puisse dire, que peu de Princes ont mieux appris l'art de regner que je le sçai ; je n'ai pû empêcher que vous n'ayez eu l'insolence de condamner une de mes actions, aprés en avoir loüé tant d'autres, qui vous ont comblez de gloire. Je vous avouë, que je ne puis trouver la cause de cette temerité ; car si vous me regardez comme vôtre Prince légitime, & comme descendu du premier des Othomans, quel respect ne me devez-vous pas ? Si ensuite vous me considerez comme un Conquérant, & que vous regardiez parmi les Trophées qu'on m'a élevez, ce grand nombre de Couronnes que j'ai arrachées par ma valeur, à ceux qui les possedoient ; quelle veneration ne devez-vous pas avoir pour moi ? Si enfin, vous me considerez encore comme un Prince, dont l'inclination panche plus vers l'exacte Justice, que vers la Clémence, qui aime mieux être craint qu'aimé, & dont l'autorité ne s'est affermie que par le sang de ses plus proches &

des plus Puissans de son Empire ; quelle frayeur ne devez-vous pas avoir de m'irriter ? Cependant aprés avoir mis l'abondance dans vos Provinces ; avoir conquis douze Royaumes & deux Empires ; gagné trente-deux Batailles rangées ; combattu, & payé de ma personne, en plus de cent rencontres ; aprés avoir donné de ma Justice des exemples qui sembloient approcher de la cruauté ; l'éclat de mes actions, la grandeur de mes Triomphes, la reconnoissance de mes Victoires, ni la crainte de mes châtimens, n'ont pû vous empêcher de murmurer. Vous avez porté le feu jusques dans mon Serrail ; parce qu'aprés tant de Guerres, tant de peines & tant de travaux, j'avois trouvé quelque douceur dans les yeux d'une belle Esclave, & quelque repos dans les charmes de sa conversation. Mais voyez comment aprés avoir vaincu les autres, je me suis vaincu moi-même : voyez la funeste victoire que j'ay remportée, & par les larmes du Victorieux, jugez de la difficulté qu'il a euë à surmonter une telle ennemie ! Oui, cruels, cette belle & malheureuse personne, sans armes, & sans défense, m'a donné plus de peine que n'auroient fait les plus redoutables Ennemis. Ne pouvant, pour vous satisfaire, lui ôter mon affection, il a fallu lui ôter la vie ; & d'un même coup de Cimeterre, contenter vos injustes desirs ; r'affermir mon Trône ébranlé, & m'arracher le cœur moi-même. Ne pensez pas toutefois que ce beau sang que j'ai répandu pour l'amour de vous, ne tire que quelques larmes de vos yeux : Non, non, vous n'en serez pas quittes à si bon marché : Vous voulez que vôtre Prince renonce entierement à l'amour, & ne soit sensible qu'à l'ambition ; vous demandez la Guerre, & vous l'aurez. Mais je vous remenerai en des occasions, où vous verrez qu'il y aura de la gloire à me suivre ; & où vôtre sang me payera celui que je viens de répandre. Mais que dis-je ! ce sang que je viens de répandre étoit si noble, que rien ne le sçauroit payer. Il faudroit immoler cent têtes couronnées, si je voulois proportionner les Victimes, à celle à qui je les veux offrir ; il faudroit me sacrifier moi-même, si je voulois expier la faute de ceux qui m'ont contraint de faire une si barbare action. Mais comme en me sacrifiant j'abandonnerois sa vengeance, il faut que je vive pour vous punir ; afin d'apprendre aux autres Sujets à respecter mieux leurs Princes ; & aux autres Rois, comment il faut châtier leurs Sujets. Ceux qui refuseroient à leurs Souverains les tributs qu'ils leur doivent, seroient plus excusables dans leurs crimes, que ceux qui osent censurer leurs actions, & porter leur jugement sur leur conduite. C'est une chose assez naturelle,

que d'aimer à garder pour soi, de l'Or, des Perles, & des Diamans, qui enrichissent une Famille, & servent à la commodité de la vie : mais ravir la gloire de son Maître, en expliquant mal ses intentions, c'est une faute qui n'a point d'excuse, & qui même ne peut être utile à celui qui la commet. Et puis, où voit-on que les Rois examinent les crimes de leurs Sujets avec soin ? Y a-t'il quelqu'un d'entre vous, à qui l'amour, la haine, l'avarice, la vengeance, l'ambition, ou l'envie, n'ayent fait commettre cent fautes, qui n'ayant pas troublé la societé civile, ne vous ont pas seulement été reprochées ? Pourquoi voulez-vous donc, injustes Censeurs que vous êtes, que je réponde devant vous, de ce que n'étant pas insensible, je me suis laissé toucher à la Beauté la plus accomplie, que le Ciel eût jamais fait naître ? Si en cette occasion, vous vous plaignez de la tendresse que j'ai euë, ce sera pour la derniere fois. Apprenez par cet illustre sang que j'ai répandu, que j'ai passé d'une extrémité à l'autre : Apprenez par cette belle tête que j'ai separée de son corps, qu'il n'y en a point des vôtres qui ne puisse avoir le même destin : & par un si grand & si terrible exemple, craignez d'en servir à ceux qui voudroient vous ressembler. De tous les crimes que les Sujets peuvent commettre, celui que vous avez commis, est le plus opposé à la Puissance Souveraine : Oüi, porter son jugement sur les actions du Prince, est une faute plus grande, que nulle autre que vous puissiez vous imaginer. Il se peut garantir de tout le reste. Si vous attentez contre sa vie, ses Gardes & sa propre valeur le peuvent défendre ; mais rien ne le sçauroit sauver d'un injuste Jugement. Lorsqu'il songe avec plus de soin dans son Cabinet à vôtre prosperité, vous attribuez sa retraite à faineantise, & à lâcheté : & sans sçavoir à quoi il pense, vous ne laissez pas d'en penser ce qu'il vous plaît. Ne vous imaginez pas que ce Caractere sacré, qui met de la difference entre les Princes & leurs Sujets consiste en la magnificence qui les environne, en la puissance de leurs Armées, en la richesse de leurs tresors : Ce n'est point tout cela qui fait la Majesté des Rois : Ce n'est point cela seulement qui doit leur faire obéïr, & qui les doit faire régner : c'est un respect profond dans l'ame de leurs Sujets ; c'est croire que le Prince ne peut faillir ; c'est ne se mêler jamais de juger de ses actions ; c'est se laisser conduire sans résistance ; ne demander ni la Paix ni la Guerre ; vouloir tout ce qu'il veut, & croire que tout ce qu'il veut est juste, Enfin, c'est sur le respect seul, que l'autorité des Rois est fondée, & par le respect seul qu'elle se peut conserver. Quiconque manque

à ce premier devoir, peut manquer à tous les autres : C'eſt le commencement des ſéditions, des révoltes, & des parricides. Il importe donc à tous les Princes, de tenir leurs Peuples dans ce profond reſpect, qui ſeul peut entretenir la tranquilité dans leurs Etats. L'ordre merveilleux qui paroît en la conduite de l'Univers, devroit ſervir de régle à tous les Peuples du monde. Depuis le commencement des Siécles, les rivieres coulent ſans retourner vers leurs ſources ; la Mer demeure dans ſes bornes ; le Ciel a ſes mouvemens infaillibles ; & toute la Nature ſuit les premiers ordres qu'elle a reçus. Les ruiſſeaux qui coulent ſur du gravier ſeulement, ne portent point d'envie à ceux qui coulant dans une prairie, ont un lit de gazon & de fleurs. Les ſerpens rampent ſans envier le vol des oyſeaux. Chaque choſe ſe tenant ſatisfaite de la place que ſon Souverain lui a aſſignée, demeure en paix ; & par cette obéïſſance aveugle, lui rend le reſpect qui lui eſt dû, & que je veux que tous les Peuples rendent à ceux que le Ciel a fait naître leurs Maîtres. Oüi il faut les reſpecter quels qu'ils puiſſent être : S'ils ſont vertueux, il faut faire éclater leurs bonnes qualitez ; & s'ils ſont méchans, il faut cacher leurs vices avec plus de ſoin que les vôtres ; ou pour mieux dire, il faut que les Sujets n'en connoiſſent jamais en leur Prince. Comme il n'eſt point de vertu qui n'ait un vice qui lui reſſemble, ce n'eſt point à eux à diſtinguer l'exacte juſtice de la cruauté ; à connoître ſi ce Prince eſt prodigue ou libéral ; s'il aime la Paix, ou s'il craint la Guerre ; s'il eſt timide, ou s'il eſt prudent ; s'il eſt téméraire, ou courageux ; s'il eſt œconome, ou avare ; & pour tout dire en peu de paroles, celui qui peut à tous les momens diſpoſer de leur vie, ne doit point ſubir leur jugement, ni être ſoûmis à leur cenſure. Qu'ils ayent ſeulement ſoin d'être vertueux, & du reſte qu'ils s'en remettent à la Deſtinée. Auſſi-bien leurs murmures ne corrigent preſque jamais ceux à qui ils les adreſſent ; ce ſont des traits qui rejalliſſent contre celui qui les tire ; & qui ordinairement ne ſervent de rien. Peut-être me direz-vous que vos plaintes, vos murmures, & vos cris ont réveillé ma valeur de cet aſſoupiſſement, où les charmes de l'amour m'avoient envelopé ; que je n'ai pas ſeulement quitté l'objet de ma paſſion, mais que je l'ai détruit ; que j'ai été plus loin que vous ne vouliez, & que j'ai ſatrifié celle que vous vous contentiez que j'abandonnaſſe. J'avouë que j'ai fait ce que vous dites ; mais ſçavez-vous bien la raiſon qui me l'a fait faire ? C'a été pour vous apprendre à ne juger jamais d'aucune

de mes actions. Car enfin, vous avez été trompez dans vos conjectures : Vous croyez que l'amour avoit chassé l'ambition de mon cœur ; que les plaisirs de la Paix m'avoient ôté tous les desirs de la Guerre ; que j'étois accoûtumé à obeïr aux volontez de cette belle Esclave, & que je ne sçaurois plus l'Art de commander aux hommes. Lorsque je l'ai amenée sur ce funeste Echafaut ; vous avez crû que c'étoit pour vous montrer mon excuse, dans la beauté de sa taille, & dans la douceur de ces yeux ; mais apprenez que ce n'est pas à vous à être mes Juges, & que c'est à moi à être le vôtre. Je ne doute pas que ce ne soit une qualité dont vous aurez bien de la peine à vous défaire ; & dans le même tems que je parle, vous voudrez être les Juges aussi-bien que les témoins de l'action que je viens de faire en vôtre presence. Les uns me nommeront barbare dans leur cœur, & diront que le beau sang que j'ai répandu, noircira ma vie ; Les autres diront au contraire, que j'ai plus fait par cette action, que si j'avois gagné une Bataille ; tous enfin en penseront ce qu'il leur plaira : mais si je ne me trompe ils n'en parleront que comme je voudrai, ou ils en parleront bien bas. Cet exemple est assez grand, pour porter à la crainte de me fâcher, ceux qui se vantent d'avoir été les plus hardis à me déplaire ; & pour persuader à tous les Rois que la meilleure Politique qu'ils puissent suivre, est de songer plûtôt à se rendre redoutables, qu'à se faire aimer. Si l'on me dit qu'il est fort aisé de passer de la séverité à la cruauté ; je répondrai qu'il vaudroit mieux encore y pancher un peu, que de pancher trop vers la clemence. La cruauté fait des malheureux, je l'avouë, mais la clemence fait des criminels. Un Prince sévére bannit le vice de ses Etats, un indulgent le tolere, l'autorise, & quelquefois même le récompense. Il vaut mieux que les Sujets se plaignent du Prince, que le Prince de ses Sujets. Plaignez-vous donc de ma séverité, si vous avez à vous plaindre ; de l'humeur dont je suis, cette accusation est plûtôt une loüange qu'une injure. Je viens de m'être si sévére à moi-même, en donnant la mort à celle qui faisoit toute la satisfaction de ma vie ; que je ne pense pas que tous les Siécles en ayent jamais fait voir un exemple plus extraordinaire. Cependant il a fallu s'y resoudre ; l'amour & l'ambition ne pouvoient plus subsister ensemble dans mon cœur ; & je ne pouvois rétablir le repos dans mes Etats, que par une action si peu commune. Si j'eusse mené cette belle Esclave à la Guerre pour ne m'en pas séparer, vous en auriez murmuré : Si je l'eusse laissée dans le Serrail, la jalousie des Sultanes auroit attenté à

sa

sa personne ; vous auriez prêté vos mains à cette jalousie, & si vous l'eussiez fait, j'aurois ajoûté aux qualitez d'Empereur & de Conquérant, que je possede, celle de Destructeur de mon Empire. Ainsi voyant sa perte inévitable, j'ai crû qu'il valoit mieux la faire perir par une illustre main, que de l'exposer à celle d'un infâme : & que comme il s'est trouvé des Peres qui ont fait mourir leurs propres enfans avec gloire, pour l'interêt de leur Patrie ; je pouvois de même sans honte faire mourir ma Maîtresse pour ma propre gloire, & pour l'interêt de mon Empire, sans devoir craindre d'en être blâmé. Ce n'est pas qu'en coupant la trame de sa vie, je n'aye accourci la mienne ; qu'en éteignant l'éclat de ses yeux, je n'aye couvert les miens de tenebres ; & que m'en privant, je ne me sois privé de toutes sortes de plaisirs. Mais comme les Rois ne vivent pas pour eux seulement, & qu'ils doivent rendre compte de leur vie, non pas à leurs Sujets, mais à la posterité, & à tous les Rois qui les doivent suivre ; j'espere qu'en sacrifiant l'objet de mon amour, j'aurai fortement témoigné, que tout doit ceder à la gloire ; que cet interêt seul doit emporter tous les autres ; & que rien ne doit être assez fort pour s'y opposer, dans une ame vrayement heroïque. Un Prince qui n'agit point par un sentiment si noble, n'est pas digne de la qualité qu'il possede ; & qui peut résister à une occasion d'acquerir de la gloire, ne merite pas d'en avoir. C'est par une si belle tentation, qu'encore que vous soyez criminels, je ne laisse pas de vous écouter, parce que vous m'avez proposé la Guerre. Mais aprés l'avoir si cruellement commencée chez moi, il faut du moins l'aller porter chez mes ennemis, avec une valeur sans égale ; il faut réparer vôtre faute par leur défaite ; il faut mériter la vie que je vous laisse, en la leur ôtant ; il faut répandre leur sang pour épargner le vôtre ; il faut enfin qu'une illustre victoire, me console d'une pitoyable mort. Pardonne, belle Esclave, à celui qui pardonne à tes ennemis, par la seule consideration de son honneur : j'avois fait une infidelité à la gloire pour l'amour de toi ; j'avois abandonné le dessein de mes nouvelles conquêtes, la haine de mes ennemis & le desir de la victoire : Mais cette impérieuse maîtresse des ames héroïques, dont la domination est si absoluë, n'a pû souffrir que tu fusses plus long-tems sa rivale ; elle m'a redemandé mon cœur tout entier, & je n'ai pas eu la force de le lui refuser. Elle l'avoit possedé dés mon enfance, elle le possedera jusques à la fin de ma vie. Je te quitte, il est vrai ; mais je te quitte pour celle que les Alexandres, les Césars, & tous les Heros de l'Antiquité ont

cherchée jusqu'à la mort. Contente-toi de m'avoir rendu infidele pour quelque temps, ne trouve pas mauvais que je rentre dans mes premiers fers. Ta vie aura été moins longue, mais ton cercueil en sera plus magnifique, & ta memoire plus illustre; je suspendrai sur ce tombeau toutes les dépoüilles de mes ennemis. Allons, Soldats, allons leur arracher les Enseignes d'entre les mains, & toutes ces triomphantes marques qui rendent les victoires éclatantes aux yeux des Peuples. Vous verrez que l'amour ne m'a pas fait oublier la guerre; que je sçai encore comment il faut combattre; & veüille seulement le Ciel que vous n'ayez pas oublié à me respecter. Songez, Soldats, que je ne fais mourir cette belle Esclave, que parce que j'ai eu peur qu'elle ne fût un obstacle à ma gloire; prenez garde que vôtre lâcheté ne s'y oppose: si la chose arrive, rien ne vous sçauroit sauver de mon indignation, & d'un châtiment épouvantable. Je punirai alors deux crimes tout à la fois; pensez-y, & ne soyez pas moins hardis à combattre, que vous l'avez été à parler. Je sçai que pour suivre l'usage ordinaire, au lieu de vous mener à la guerre, il falloit préparer des supplices, & vous les faire souffrir: Mais ma politique en cette rencontre sera plus belle & plus utile. Car si vous êtes lâches, mes ennemis vous puniront assez; & si vous êtes gens de cœur, en me donnant la victoire, vous effacerez vôtre faute, & en obtiendrez le pardon. Lorsqu'un particulier nous offense, il faut le punir, afin d'empêcher qu'il n'ait des semblables: Mais lorsque plusieurs sont criminels, il faut tâcher de tirer quelque utilité de leur crime, au lieu de les exterminer. Ceux qui ont assez d'audace pour se rebeller contre leur Prince, peuvent le servir utilement, quand il a le pouvoir de les y contraindre. Allons donc, Soldats, encore une fois, allons combattre: Mais comme je vous engage ma parole, de combattre avec autant d'ardeur qu'un simple Soldat, & de m'exposer autant; je prétens que vous combattiez comme si le gain de la victoire vous devoit faire Rois. Il s'agit de recouvrer l'innocence que vous avez perduë, d'appaiser vôtre Prince irrité, de payer le beau sang que j'ai répandu; & il s'agit enfin d'éviter la honte, l'infamie & les supplices que vôtre rebellion avoit merité de souffrir. Vous sçavez que je donne des bornes à ma clémence, & que je n'en donne guere à ma Justice: n'esperez donc plus rien de la premiere, & craignez tout de l'autre. Les Soldats quand ils sont genereux, ne doivent rien craindre que la honte, & rien esperer que la victoire. Vous pouvez encore éviter l'une, & remporter

ter l'autre ; mais vous ne pourrez échapper à ma vengeance, si vous êtes lâches ; ni manquer de trouver la mort, si vous n'êtes pas victorieux.

Je ferai couper cette belle tête, quand il me plaira ; disoit un cruel Empereur au malheureux objet de ses affections, dans le même tems qu'il lui donnoit des marques de sa tendresse ; mais quelque barbare que parût cette cruelle pensée, elle n'avoit rien que l'on puisse comparer à l'effroyable action de Mahomet. Les paroles du premier, n'étoient au plus qu'un fâcheux éclair, la cruauté du second, semble en avoir été la foudre. Ces premiers mouvemens de l'esprit, & ces paroles inconsiderées, qui nous échappent, ne sont pas mises au rang des grandes fautes : on dit qu'un homme de bien peut avoir de mauvaises pensées sans crime, quelque criminelles qu'elles soient ; pourvû que par une seconde reflexion, l'ame ne s'y plaise point, & ne fasse pas avoüer la chose par la volonté. En effet, il n'est point d'imagination si pure, que ces fantômes ne puissent surprendre, lorsqu'on la voit agir en tumulte ; mais dans un esprit qui conserve quelque innocence ces fantômes s'évanoüissent comme ceux des nuës. L'action de ce monstre de Mahomet, ne fut pas de cette nature : il joignit l'effet aux paroles ; il agit même avec déliberation ; il eut le tems de reflechir sur ce qu'il prétendoit faire : son imagination conçut la chose, son entendement l'examina, & sa volonté la trouva bonne ; puisque sa main commit le crime. Ce fut son ambition dereglée, qui d'Amant le fit devenir bourreau : L'amour ne fut point sa passion dominante ; elle ceda l'empire de son ame à une autre passion plus forte, & plus tyrannique ; & la crainte d'exposer son autorité, lui donna le courage de faire ce que je n'ai presque pas la force d'écrire, tant cette action me semble barbare & dénaturée. La politique est sans doute une excellente chose, pourvû que les maximes de la Religion s'y mêlent, & l'empêchent de passer au delà des bornes que la raison & l'équité lui prescrivent : autrement cette politique est une belle épée en la main d'un furieux. Les pensées d'un sage, deviennent le crime d'un enragé ; & ce que les Philosophes & les Legislateurs ont imaginé comme un bien universel, devient le mal, & même souvent le supplice des particuliers. Ce Prince dont nous parlons, si un barbare tel que lui, merite le nom de Prince, fit écrire sur son tombeau, *qu'il avoit eu intention de ruiner Rhodes, & la superbe Italie*. Ne nous étonnons pas, si un homme qui a voulu faire vivre son ambition, sur le Sépulcre

Reflexions de l'Auteur.

même où il devoit être mis aprés sa mort, n'a pas craint de faire descendre au Sépulcre, celle dont il craignoit que la vie ne fût un obstacle à cette fatale ambition. Ses semblables sont des lions, qui étranglent souvent ceux qu'ils caressent : tout ce qu'ils aiment les doit craindre ; & je doute si leur haine est plus redoutable que leur amour. Mais nous avons assez parlé d'un spectacle digne de compassion, & d'un Monstre digne d'horreur, quelque repentir qu'il témoigne.

HARANGUE POUR PORTER un grand Potentat à tourner ses Armes contre une Puissance que nous avons un interêt particulier de détruire.

Le fameux Corsaire Hairadin ou Caiaradin, surnommé Barberousse, fut si brave & si heureux que de simple Soldat, il s'éleva par degrez jusqu'au Trône d'Alger. Il fut ensuite appellé par Solyman à Constantinople pour être fait Amiral de l'Empire Ottoman. Comme il ne pouvoit souffrir dans son voisinage Mulleassem Roi de Tunis, il voulut persuader à Solyman de lui faire la guerre, & selon Paul Jove, *il lui parla à peu prés en ces termes.*

JE viens dire à ta Hautesse, MONARQUE INVINCIBLE, ce que le sacré Muphti dit d'ordinaire aux Empereurs Ottomans, lorsqu'ils entrent dans leur Mosquée pour y faire leurs prieres. Que c'est la pieté & la justice de tes Ancêtres qui ont acquis cet Empire, le plus grand, le plus puissant, & le plus riche que Dieu ait jamais donné à homme du monde. Ta Hautesse a jusques ici suivi leurs traces de telle sorte qu'elle a surpassé la gloire de leur nom, & de leurs belles actions. Elle a toûjours exercé & maintenu la Justice ; & ce qui est le devoir de la vraye pieté, c'est que brûlant du desir d'une éternelle loüange, elle fait incessamment la guerre aux ennemis de nôtre Religion. C'est toi, Conquerant incomparable, qui as pris Belgrade, emporté Rhodes, taillé en pieces le Roi de Hongrie, & mis deux fois l'Allemagne à feu & à sang. De sorte que Char-

ses, que les Chrétiens osoient t'égaler en grandeur d'Empire, & en valeur, quelque favorisé qu'il fût de toutes les Nations Chrétiennes: a été si épouvanté du bruit effroyable de tes armes, qu'il n'est jamais venu aux mains avec ta Hautesse tres-redoutable. Mais puisqu'il n'y a ni si grand Empire, ni victoire si glorieuse, qui puisse contenter un cœur aussi genereux que le tien, ni rassasier un esprit aussi avide de gloire; tu as encore envoyé tes Enseignes triomphantes contre les Parthes & les Persans. Tu veux que ces Nations qui ont renoncé à la Loi divine, soient repurgées par tes victoires; & qu'elles retournent aux anciennes ceremonies de nôtre Religion. Dieu veüille que je te sois durant cette guerre aussi utile serviteur, que j'ai acquis d'experience dans les armes & parmi les perils, & que je te puisse raconter les choses qu'il faut faire pour augmenter la gloire de ton nom auguste. Ne croi pas, GRAND MONARQUE, que l'ambition d'un plus grand établissement me fasse parler ainsi. La Fortune m'a été jusqu'à present si favorable, qu'étant pauvre en ma maison, & jettant la voile au vent sous une esperance incertaine, elle m'a donné plusieurs victoires, de grandes richesses, & m'a enfin élevé à la Royauté. Mais le Tres-haut ne m'a rien donné de meilleur & de plus avantageux, que l'honneur de faire la réverence à ta Hautesse, & le bonheur de la conseiller sur des choses de la plus grande importance. Ainsi je te donnerai des avis pleins de fidelité & d'experience au métier de la guerre. Mais quoi qu'il semble que les vieillards ne puissent faire d'autre present que celui-là, je me sens encore si fort, & si vigoureux que je puis également executer, & entreprendre tout ce qui sert à la guerre. Suivant les traces de mon frere Orucie, homme de grande valeur, je n'ai jour & nuit travaillé dés ma plus tendre jeunesse, qu'à étendre les bornes de nôtre Religion, & à persecuter les Chrétiens par mer & par terre. Mon plus grand desir a toujours été de voir tes armes accompagnées de mes forces & de mon affection à ton service, & enfin sous la faveur de ta redoutable Majesté, d'être fait ton Capitan Bacha, ou Amiral de ton vaste Empire. Je n'aurai jamais de répugnance à obéïr aux plus experimentez au métier de la guerre, & j'espere de chasser bien-tôt l'Espagnol de toute l'Afrique, & de faire repasser les Mores en Espagne pour joüir du Royaume de Grenade leur ancien Patrimoine. Les Afriquains, & les Arabes t'obéïront; & pour ne point parler de la Sardaigne, & de la Corse, dans peu de mois la Sicile sera réduite sous ton obeïssance. Aprés l'avoir occupée

nous ferons mourir de faim l'Italie, & l'attaquerons de toutes parts. Etant travaillée, comme elle est, par les differends des Princes Chrétiens, & affoiblie par la division de ses forces, elle ne pourra jamais se défendre, ni te résister. Quant à cette partie qui regarde la Sicile & la Macedoine, elle recevra telles conditions qu'il te plaira lui imposer, pourvû qu'elle secouë le joug Espagnol. Il est certain, MONARQUE INVINCIBLE, qu'il n'y a plus en Italie les mêmes forces & la même union, que lorsque le grand Mahomet bisayeul de ta Hautesse prit Ottrante, & jetta tant de frayeur dans le cœur des Italiens, & de tous les Peuples voisins, qu'ils ne sçavoient à quoi se résoudre. Aprés le succés de cette guerre que tous les Princes Chrétiens unis ensemble, pouvoient à grand peine soûtenir, il se fût rendu Seigneur de Rome, pour joindre, comme il étoit raisonnable, les deux Empires d'Orient, & d'Occident à cette Ville Imperiale, s'il n'eût été élevé au Ciel. Il te laissa cette entreprise à executer; c'est un ouvrage digne de ta valeur, & ta Hautesse y est appellée par les Astres & les Destinées. Je ne veux pas interrompre ton voyage de Levant par l'esperance d'un triomphe si extraordinaire, & je ne prétends pas détourner ta Hautesse de faire la guerre aux anciens Ennemis de l'Alcoran. L'Armée Navale me suffira; & tu n'en as pas besoin, puisque c'est par terre que tu veux aller vaincre. Neanmoins, il faut auparavant chasser Mulleassem de Tunis. L'insatiable avarice de ce Tyran, son insolence, le déreglement de ses voluptez, & sa cruauté plus que barbare, le fait haïr de Dieu & des hommes. C'est lui qui a fait mourir dix-huit de ses freres, & qui regne seul, pour n'avoir laissé en vie aucun de ses parens, ou de ses amis. C'est avec ce monstre que nous aurons affaire. Les Arabes le tourmentent par des courses continuelles, & il est si lâche qu'il aime mieux souffrir leurs injures que de s'en vanger. Cependant, ce More infame & effeminé tient à la chaîne plusieurs vaillans Turcs, & ne veut point reconnoître ton nom auguste & redoutable. Il favorise les Espagnols à Tripoli, afin que tes vaillans Capitaines, tes humbles & fideles Esclaves Agis & Moïse soient chassez par les Chrétiens de la Ville de Tajorée. Nous pourrons aisément prendre & tuer ce Tyran, puisque nous avons Roscere son frere, que tous les Tunisiens desirent avoir pour Prince. Nous nous en servirons lorsque nous irons à Tunis avec nos forces, afin que l'entreprise soit executée sans effusion de sang. Ce sera aprés à ta Hautesse à mettre pour Gouverneur tel qu'il lui plaira nommer en Afri-

que. Pour moi je croirai avoir acquis assez de gloire, quand aprés ton Triomphe de Perse, tu recevras de ma main l'Afrique domptée & réduite à ton obéïssance. J'ose promettre & te protester que les Chrétiens pleureront leurs pertes; & si je puis rencontrer André Doria, je l'empêcherai de se réjoüir long-tems de ses larcins & de ses méchancetez. Je prens pour moi cet Ennemi comme à tâche pour le combattre & le poursuivre, tant pour les dommages qu'il m'a faits, que pour la concurrence de gloire qui est entre nous. Doria étant vaincu, tu seras seul Seigneur de toutes les Mers : & l'on peut dire que qui aura vaincu sur Mer, commandera facilement sur la Terre.

HARANGUE, QUE LA FOY DOIT ETRE inviolable entre les Princes.

Solyman dont nous venons de parler, deuxiéme du nom, & l'honneur des Empereurs Ottomans, promet au Roi Jean de le rétablir dans son Royaume de Hongrie. Mais comme le Siege de Vienne n'eut pas le succés qu'il en avoit esperé, & qu'il perdit cent mille hommes dans cette entreprise; les Principaux de son Conseil, & sur tout Rustan Bascha, lui voulurent persuader d'abandonner les interêts du Roi Jean; Soliman préferant la generosité à l'utilité de leur Politique, répondit à Rustan à peu prés de cette sorte.

LE conseil que vous me donnez, auroit peut-être été suivi par Mahomet second, mais il ne le sçauroit être par Solyman. Mahomet qui manqua de parole à l'Empereur David Comnene, & à ses enfans, qui fit mourir le Prince de Bosnie, & celui de Methelin contre ses promesses, suivoit des maximes qui ne sont pas à mon usage. Il fut un grand Conquérant, les douze Royaumes qu'il subjugua, & les deux Empires qu'il réunit, meritent que l'on n'examine pas à la rigueur, par quelles voyes il regna. En mon particulier, puisque je joüis de ses conquêtes, il ne seroit pas juste que j'insultasse sur les fautes qu'il a faites contre l'exacte Justice. Toutefois, comme la verité est ce que nous devons suivre, lorsque nous voulons raisonner sur quelque chose,

je ne ferai pas difficulté de dire, que ce défaut ternit le plus bel éclat de sa réputation ; & que s'il en eût usé autrement, il n'eût pas eu moins de gloire, de tenir sa parole à ses Ennemis, qu'il en en avoit eu de les vaincre. Je n'ignore pas que ce Prince n'a pas été le seul de mes Prédécesseurs, qui n'a pas fait de scrupule de fausser sa foi, & qu'il y en a eu plusieurs qui se sont persuadez, qu'il étoit permis de tromper ceux dont on pouvoit être trompé ; que la ruse & la fourbe étoient des artifices innocens, & qu'il ne falloit se servir de la sincerité que lorsqu'elle étoit avantageuse. Les Chrêtiens même, de qui la Religion donne des bornes assez étroites à la Politique, n'ont pas laissé d'avoir des Princes parmi eux, qui se sont servis de la foi publique, pour tromper quelques particuliers ; & les Princes Ottomans au contraire, n'ont pas laissé d'en avoir qui ont tenu leur parole. Le grand Selim de glorieuse mémoire, quoique d'un naturel assez ambitieux & assez superbe, ne laissa pas de la tenir à ceux de Damas, qui l'étoient venus trouver pour lui offrir leur Ville, à condition qu'il leur sauveroit la vie, & les conserveroit dans leurs biens. Il observa si exactement ce qu'il leur avoit promis, qu'encore que son armée fût campée à l'entour de cette grande Ville, dont le butin pouvoit l'enrichir, il ne souffrit pas qu'un seul de ses Soldats fît la moindre insolence, ni cueïllît seulement quelques fruits dans ces superbes jardins qui l'environnent : Mais sçavez-vous, Rustan, ce qu'il en avint ? Tous les habitans de Damas donnérent plus qu'on ne leur eût pû ôter ; & cet exemple d'exactitude & de bonté, fit que l'armée subsista sans peine ; que les Villes de Barut, de Sidon, de Tripoly, de Ptolemaïde, & ensuite toutes celles de la Syrie, se rendirent sur sa simple parole, & lui épargnerent une peine extrême, une dépense excessive, & la vie de plus de deux cens mille hommes. Le moyen, direz-vous, d'étendre ses limites, d'assûrer ses conquêtes, de perdre ses Ennemis, & d'envahir des Villes, des Provinces, & des Royaumes, sans joindre la finesse à la force, sans promettre & ne tenir pas, sans tromper tous ceux qui se laissent éblouïr par le specieux prétexte de la foi publique ; qui sur cela ouvrent les portes de leurs Places, & confient leurs personnes à leurs plus grands Ennemis ? Pour trouver de la possibilité à toutes ces choses, il ne faut que repasser la vie du premier des Ottomans, aussi bien que celle du vaillant Orcan qui lui succeda ; & vous trouverez que sans employer un artifice si lâche, ils ont non seulement pris des Villes, conquis des Provinces, & assujetti des Royaumes ; mais de

de plus, qu'ils ont donné de si fermes fondemens à l'Empire que je possede, qu'il est presentement en état de pouvoir porter ses conquêtes aussi loin que l'Empire Romain porta les siennes. Ne vous imaginez pas, que ce soit un obstacle à l'agrandissement de ma puissance; au contraire je suis persuadé que garder la foi, est une des meilleures voyes que l'on puisse tenir pour reculer ses limites, & pour acquerir de la gloire. C'est pourquoi, avant que d'examiner en elle-même, la promesse que je fis au Roi Jean de le rétablir en son Royaume, lorsqu'il m'envoya demander du secours, examinons, je vous en conjure, si je n'ai pas raison d'être persuadé, que tous les hommes sont universellement obligez à l'observation de leur parole; que les Princes, outre l'obligation generale, en ont une particuliere, & que de cette observation de parole, dépend le repos des Royaumes, & la gloire des Souverains. Si pour autoriser davantage ma proposition, & pour mieux connoître la sainteté de mes promesses, vous voulez considerer que toutes les Religions, qui ont été, & qui sont encore, n'ont retenu, & ne retiennent les Peuples dans le devoir, que par cette voye; vous m'avoûrez que puisque le Ciel même s'en sert, on ne les doit pas violer. En effet, quel désordre seroit celui d'un Etat, où tous les hommes feroient profession ouverte, de manquer à leur parole? Que deviendroit la societé des Familles particulieres? Que pourroit-on attendre du Commerce? Comment pourroit-on jamais esperer de voir parmi les Peuples cette union, qui fait la solidité des Empires? Ce n'est que sur les promesses que la bienveillance se conserve entre les amis: Ce n'est que sur les promesses, que tous les Artisans travaillent pour la commodité publique; que tous les Mariniers s'embarquent, & vont exposer leurs vies, pour apporter l'abondance dans les Provinces; que les Soldats vont courageusement à la guerre, & que l'on peut établir la Paix. Enfin, on peut dire que l'observation de la parole parmi tous les hommes, est la même chose en la conduite de l'Univers, que la clef d'une grande voûte, en la structure d'un superbe bâtiment. Elle seule tient toutes choses en leur place, & en leur juste situation. Sans la parole tout n'est que confusion & que désordre. La sainteté des Loix est méprisée, les Peres ne se fient plus à leurs Enfans, les Enfans ne se fient plus à leurs Peres; les Amis trompent les Amis; les Chefs abusent leurs Soldats, les Soldats abandonnent leurs Chefs; les Sujets ne s'assûrent plus en leurs Princes, & les Princes ne s'assûrent en personne, & ne se fient qu'en

eux-mêmes. Avoüez donc, RUSTAN, que l'observation des promesses n'est pas seulement un grand bien, mais encore un bien necessaire, dont il est impossible de se passer sans tomber en des malheurs effroyables. Cette exactitude est d'autant plus noble, qu'elle ne peut être pratiquée que par l'homme, & qu'elle seule a cet avantage. Toutes les autres bonnes qualitez peuvent se rencontrer par habitude, par instinct, ou par temperament en toutes les brutes : La fidelité se trouve aux chiens ; l'amour constant se rencontre parmi les tourterelles, celui des peres envers les enfans en toutes les bêtes ; la generosité se voit dans le cœur des lions, la prudence parmi les serpens, l'esprit & la memoire entre les elephans ; la prévoyance & l'œconomie parmi les fourmis, & ainsi de tous les autres : mais pour l'observation des promesses, elle est réservée au seul homme. Par elle, il est maître des volontez d'autrui, & des siennes propres ; & comme en ces occasions il se prescrit lui-même ce qu'il veut faire, on peut dire qu'il y a une necessité indispensable de tenir sa parole. Car qui l'oblige à promettre, s'il ne veut tenir ce qu'il promet ? Et pourquoi veut-il rompre lui-même les nœuds où il s'est engagé ? Que si cette necessité de tenir ce que l'on a promis, semble absoluë pour les particuliers, elle l'est bien davantage pour les Princes : Car encore on peut dire, qu'une partie de ceux qui manquent à leur parole, ne le font que parce qu'ils ont eu la témerité de promettre des choses au-de-là de leur pouvoir, ou qu'ils n'ont pas été libres en leurs promesses. C'est en cet ordre qu'il faut mettre les personnes qui promettent quelque chose à ceux qui sont au-dessus d'elles, & qui n'ont pas la force de les refuser : ainsi, quoique la témerité de promettre trop, soit grande, & que la seconde faute ne soit pas petite, cette foiblesse merite souvent quelque excuse ; mais pour les Rois, ils ne peuvent se rendre excusables, lorsqu'ils ne tiennent pas leur parole : car enfin ils sont libres, & ne peuvent faire de promesses qu'à leurs égaux, ou à leurs inferieurs ; & de cette sorte, ils ne peuvent pas dire qu'ils ont été forcez, ni qu'ils n'ont osé ne promettre pas. Ils ne peuvent non plus dire qu'ils ont plus promis qu'ils ne peuvent tenir ; & par consequent, ils n'ont point de prétexte pour manquer à leur parole. La possibilité qu'ils ont de ne s'engager pas, & la facilité qu'ils trouvent à tenir tout ce qu'ils ont promis quand ils le veulent, fait qu'il n'y a nulle raison qui les puisse dispenser de le faire ; & quand ils auroient promis leur Couronne, je trouve qu'il leur seroit plus glorieux de s'en démettre,

que de manquer à ce qu'ils auroient promis. Les Loix fondamentales des Etats, quoique tres-saintes & tres-inviolables, ne doivent pas être en plus grande veneration à un Prince, que l'observation de ses promesses : car il peut arriver quelquefois, que dans la révolution des Siécles, il est permis de changer quelque chose aux premieres Ordonnances de ceux qui ont fondé les Monarchies; mais pour la parole du Prince, elle ne doit ni ne peut jamais changer, sans ternir sa réputation, & sans lui faire un notable préjudice. En effet, quelle fidelité voulez-vous que gardent des Sujets, de qui l'ame n'est pas fort héroïque, & dont les sentimens ne se reglent que sur ceux du Prince; s'ils voyent qu'il n'en a point lui-même? mais ils sont ses Sujets, direz-vous, & il est leur Roi : Mais (vous répondrai-je) il devient lui-même son propre Sujet, s'il faut ainsi dire, en promettant quelque chose. Oüi, RUSTAN, il faut que dans les divers sentimens qui peuvent naître en son cœur, il y ait une partie dominante en son esprit, qui fasse qu'encore que ce qu'il a promis choque son humeur ou son ambition, toutes ses passions lui soient soumises, jusques à la haine, & jusques à la vengeance. Il faut qu'il commande & qu'il obéïsse tout à la fois, quelque répugnance qu'il y trouve. Autrement, par où pensez-vous que le Peuple se confie? Il sçait que les Princes sont au-dessus des Loix, & que ce n'est point par cette voye que l'on peut être assûré : Si je promets quelque récompense aux Bassas & aux Janissaires, en cas qu'ils viennent à bout de quelque grande entreprise; seront-ils fort touchez de cette promesse, à moins que d'être fortement persuadez, que je suis incapable d'y manquer? Si je me trouve engagé au siege de quelque Ville importante, & que pour donner cœur aux Soldats, je leur en promette le pillage; qu'ensuite je ne le permette pas, ou que je ne les récompense point par une autre voye; croyez-vous qu'en un autre siege, ils aillent à l'assaut & à la bréche, avec cette ardeur qui seule fait remporter la victoire? Si au contraire les Habitans d'une Ville se soûmettent volontairement, & sans autres conditions que de leur sauver la vie, & qu'aprés cela je les fasse tous passer au fil de l'épée; pensez-vous que toutes les autres se rendent, & m'envoyent les clefs de leurs portes? Ou plûtôt ne croyez-vous pas, comme je le croi, qu'en la premiere occasion je ferois des lâches de tous mes Soldats; & en cette seconde, des gens déterminez de tous mes Ennemis, qui avant que de se fier en moi, me disputeroient jusques à la derniere goutte de leur

sang, le dernier pied de terre qu'ils pourroient défendre ? Si pendant une Tréve, où parmi les Princes genereux on voit une image de paix, quelqu'un des deux Partis fait une irruption ; je sçai bien qu'en cette rencontre, celui qui la fait peut avoir de l'avantage. Mais ne considerez-vous point, qu'aprés une action de cette sorte, il augmente la valeur de ses Ennemis, il redouble les Gardes de leur Camp ; il leur inspire le dessein de le tromper, & de le surprendre à leur tour ? ce Prince qui ne peut être que seul à tromper les autres, fait naître l'envie de le tromper à tous ses Ennemis, en donne l'exemple à tous ses Voisins, & en accorde presque la permission à tous ses Sujets. Tout le monde ne sçait pas qu'il n'est pas même permis de tromper nos adversaires, & de manquer de parole, à ceux qui nous en ont manqué : cependant il est certain, qu'à parler raisonnablement, la parole des Rois doit toujours être inviolable. Tout ce qu'ils promettent ne doit pas être accompli, pour l'interêt de celui à qui ils ont promis. Je doute même si l'on n'est pas plus obligé de tenir sa parole à ses Ennemis, qu'à ses Amis ; s'il est vrai qu'il puisse y avoir quelque distinction à faire, en une chose d'une necessité si absoluë. Il semble à suivre ce sentiment, que lorsque nos alliez, nos Amis & nos Sujets se fient en nous, ils ne font que ce qu'ils sont obligez de faire : s'ils ne le faisoient pas, ils nous feroient un outrage ; ainsi cette confiance n'augmente point nôtre gloire, & ne nous avance pas extraordinairement : Mais lorsque nôtre plus grand Ennemi s'assûre en nôtre parole, il donne une si belle marque de l'estime qu'il fait de nôtre vertu ; il travaille si puissamment à nôtre gloire, & témoigne tant de generosité, que j'ose dire, que s'il y a de l'injustice & de la lâcheté, à manquer de parole à ses amis, il y a encore de la bassesse & de la perfidie à ne la pas tenir à ses Ennemis. Ne laissons donc pas échapper l'occasion que la Fortune nous presente, d'observer celle que nous avons donnée au Roi Jean : Ce Prince, qui aprés avoir oublié tout le ravage que nous avons fait dans son Royaume, a bien voulu se confier en nous, & choisir le plus grand Ennemi de sa Nation, pour le Protecteur de sa Couronne. Ne trompons pas ses esperances, RUSTAN, & ne manquons pas à ce que nous lui avons promis ; je sçai qu'il y a une espece de Politique, qui s'opposeroit à mon dessein, si je la voulois écouter ; & que si je vous permettois de m'interrompre, vous me diriez qu'en cette occasion, il y a plusieurs choses à considerer. Premierement, qu'il m'a engagé dans une guerre, que je n'aurois pas faite sans lui : Que le Destin qui conduit toutes cho-

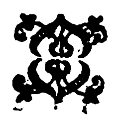
ses a voulu que le succés ait été funeste pour tous les deux Partis ; puisque si j'ai pris la Forteresse de Bude, celle d'Altembourg, de Komore, de Vissegrade, & toutes les autres qui sont le long du Danube ; si j'ai ravagé toute la Styrie, si j'ai fait un grand nombre d'Esclaves, & que l'Empereur Ferdinand n'ait osé se presenter devant moi ; je suis presentement dans Bude, en pouvoir de faire couronner Jean, & de l'investir du Royaume de Hongrie. Je puis dire toutefois, que la longueur du Siege de Vienne, & la rigueur de l'Hiver m'ayant fait perdre prés de cent mille hommes, j'ai plus de sujet de me plaindre de ce Prince, que de lui rendre ses Etats. Cependant je ne suis pas de vôtre opinion : & quand au lieu de cent mille hommes, j'en aurois perdu deux cens mille, je ne laisserois pas de faire ce que je fais, par la seule consideration que je l'ai promis. Ce n'est pas qu'en cette rencontre, je n'y trouve mon avantage aussi-bien que ma gloire ; & quand je ne serois pas grand observateur de ma parole, je devrois faire ce que je fais presentement. De toutes les manieres dont on peut faire des Conquêtes, celles qui se font sans violence sont les plus assûrées : En faisant un Roi Tributaire & Vassal, je me fais un Esclave plus illustre, que si je le dépossedois ; & plus fidelle, que si je lui donnois des chaînes. La reconnoissance attache bien plus fortement que la servitude ; & les droits que l'on paye au Prince, par une contribution volontaire, augmentent bien plus ses tresors, que ceux qu'il faut qu'il exige par la force. Vous n'ignorez pas, que dans un Païs nouvellement conquis, il ne faille laisser des garnisons dans toutes les Villes. Il faut avoir une Armée prête à marcher de ce côté-là, s'il en est besoin ; il faut se défier de toutes choses ; il ne faut pas accabler le Peuple, de peur qu'il ne se révolte ; il faut ne le laisser pas trop libre, de peur qu'il n'acheve de le devenir ; & il faut enfin mêler adroitement la douceur de la Royauté legitime, avec la rigueur de la tyrannie, pour pouvoir trouver quelque seureté en une nouvelle conquête. Mais en établissant un Roi tributaire, on se délivre de tant de peines & de tant de soins ; & l'on se met en état de goûter les douceurs de cette conquête, sans en avoir les charges & les inquietudes. Si j'en usois autrement, il me faudroit encore donner plusieurs Batailles ; assiéger plusieurs Villes ; & perdre peut-être en cette Guerre, tout ce que j'ai acquis de réputation. Tous ces Princes divisez, qui suivent les deux Partis, se réüniroient pour s'opposer à mes desseins, & pour me les disputer opiniâtrement : Car quelle grace pourroient-ils at-

tendre d'un Empereur qui auroit si lâchement trompé un Roi qui se seroit confié en lui ? Que ne feroient pas contre lui, ceux qui chercheroient tout à la fois à vanger leur Prince, à punir un perfide, à sauver leur vie, à deffendre leur Païs, & à conserver leur Liberté ? Mais direz-vous peut-être aprés tant de Batailles gagnées, aprés tant d'avantages remportez sur eux, que ne pourriez-vous pas esperer ? Non, Rustan, ne nous fions pas trop à la Fortune : n'abusons pas de ses faveurs, & ne lassons pas sa liberalité. Celle qui nous a donné la victoire, nous la peut ôter : & toutes les fois que je me souviens du puissant obstacle que le vaillant Scanderberg apporta aux Conquêtes d'Amurath & de Mahomet mes prédecesseurs, je ne m'assure ni en la force de mes Armées, ni en la foiblesse de mes Ennemis, ni en ma propre valeur. Je croi que tous les Conquérans peuvent être vaincus, & que par consequent il ne faut jamais rien hazarder legerement : car enfin s'il y a eu des Amuraths & des Bajazets, il peut encore y avoir des Castriots & des Tamerlans. Ne desesperons jamais nos Ennemis, en leur manquant de parole ; & ne donnons jamais à aucun Prince, un prétexte si spécieux de nous attaquer. Qui sçait si j'avois faussé mes promesses au Roi Jean, & que je lui eusse encore ravi la liberté, s'il ne sortiroit point de mes fers, & s'il ne m'arracheroit pas de force, ce que je lui retiendrois avec injustice ? Le destin fait des choses bien plus étranges : Marcellus arrêta les progrés d'Annibal, lors qu'il en devoit faire de plus grands : & Camille sauva sa Patrie lors qu'on s'y attendoit le moins. Outre toutes ces considerations, il y en a encore une assez forte, pour appuyer le dessein que j'ai de faire un Roi vassal & tributaire, qui est l'exemple de la Republique Romaine. D'où pensez-vous que soit venuë la plus grande force des Romains, & d'où soit procedé leur plus grand éclat, sinon des Rois qu'ils ont assujettis de cette façon ? Antoine qui en avoit vingt-deux à sa suite, lorsqu'il arriva dans Alexandrie, nous donne une marque infaillible, que les Romains n'en faisoient pas toujours des Esclaves, & que souvent ils leur laissoient leurs Couronnes. Un des grands secrets de la Politique, c'est d'agir de façon que nos propres Ennemis nous servent, en se faisant eux-mêmes la guerre : C'est pourquoi si je trompois le Roi Jean, je réünirois les deux Partis qui sont presentement en Hongrie : Mais en le protegeant, je fomente la division du Royaume, je les affoiblis tous deux, je les mets en état d'être facilement défaits, s'ils en fournissent jamais un prétexte. Ce n'est pas, que quand toutes ces raisons ne me confir-

meroient point dans ma pensée, je manque de faire couronner ce Prince : ma parole est une raison essentielle, qui ne peut être détruite par nulle autre, quelque forte qu'elle paroisse. Quand je promets quelque chose, je l'examine exactement ; mais quand je l'ai promis, je le tiens, quand il s'agiroit de ma perte. Et puis en cette occasion, cette promesse a toutes les qualitez necessaires pour la rendre plus inviolable ; non seulement j'ai promis, mais j'ai promis à un Prince, à un Prince malheureux, à un Prince, qui m'a demandé secours, qui s'est offert d'être mon Vassal, & qui est venu remettre sa Personne entre mes mains sur ma simple parole. Etois-je contraint de la lui donner, lorsqu'il la reçut de moi ? Etoit-il necessaire d'employer un si lâche moyen pour le perdre, si j'en avois envie ? Je n'avois qu'à le refuser, & qu'à l'abandonner à ses Ennemis : Il étoit persecuté par tout, & n'étoit secouru d'aucun endroit ; pourquoi donc en user de la sorte ? Lors que l'Empereur Ferdinand, qui est un assez redoutable Ennemi m'a envoyé demander mon alliance, je la lui ai refusée ouvertement ; pourquoi n'aurois-je pas refusé ce Prince, si je n'eusse pas eu dessein de le proteger ? Non, non, Rustan, ma parole ne sçiuroit jamais manquer : il faut que je la tienne ; il faut que ce Prince soit couronné de ma main ; & que toute la Posterité apprenne de moi, que c'est une obligation necessaire au bien des Peuples, & à la gloire des Rois, que celle de garder inviolablement ses promesses. C'est par cette chaîne invisible que la societé universelle des Hommes subsiste dans cette union, qui fait que tant de Nations differentes traitent ensemble : C'est par ce lien sacré, que l'on fait quelquefois tomber les armes des mains à des millions d'Ennemis : C'est par ce gage inviolable que la Paix succede à la Guerre. Sans l'observation de la parole, la Justice qui est le fondement de toutes les Vertus, ne trouve point de place en l'Univers ; puisque l'on peut assûrer que celui qui ne tient pas ce qu'il a promis, quand il le peut, commet une souveraine injustice. Toutes les autres Vertus peuvent recevoir quelque explication, en la pratique que l'on en fait : La Justice que je viens de nommer, a divers degrez de rigueur & d'exactitude, que l'on peut suivre indifferemment, sans craindre de faillir : La Clemence aussi permet à quelques-uns de moderer les supplices, & aux autres de les ôter entierement : La Liberalité tout de même, en s'éloignant de l'avarice, n'approche pas toujours également de la prodigalité ; elle ne donne pas toujours avec profusion, ni toujours avec retenuë : & la veritable maniere de don-

ner, est celle où sans être ni prodigue ni avare, on ne laisse pas d'être liberal : La Valeur a aussi une certaine étenduë, qui fait que tous ceux qui arrivent jusques-là sont tenus vaillans, quoi que leur valeur soit differente : Mais pour l'observation de la parole, elle ne reçoit point de diverses explications, il la faut tenir exactement en tout tems, en tous lieux, & à toutes personnes. Je m'en vais la tenir à un Roi, je la tiendrois à un Berger; & s'il se pouvoit trouver quelque chose de plus difficile à faire, que de la tenir à son ennemi, je dirois encore qu'il faudroit s'y porter sans peine & sans répugnance : tant je suis persuadé de la sainteté de la Foi publique, & tant il est vrai que je suis incapable d'y manquer.

Reflexions de l'Auteur. Voila de belles & genereuses paroles, pour un Prince qui ne croyoit qu'aux rêveries de l'Alcoran : Ces grands sentimens ne pouvoient partir que d'une grande Ame; & cet Empereur, tout Turc qu'il étoit, auroit fait honte à ce pernicieux Politique, qui (Machiavel.) étant Chrétien en apparence, a eu l'impudence d'écrire & de publier; *Que les Princes prudens ne doivent point observer leurs promesses, lorsque l'observation ne leur en est pas utile* : Qui ne croiroit entendant une maxime si lâche & si detestable, que cet Auteur portoit un Turban? Mais s'il est permis de se servir des poisons pour en faire des remedes, il n'est pas défendu d'exposer les maximes des Impies, à dessein de les combattre. Non, non, quoi que puisse dire ce dangereux Florentin, la Foi est une qualité essentielle au grand Prince, sans quoi il ne sçauroit régner heureusement, glorieusement, ni long-tems. Elle lui doit être sacrée, & inviolable : quand il l'auroit donnée sans y songer; quand il l'auroit donnée à ses plus grands Ennemis; quand elle lui seroit infiniment préjudiciable. Avant que de promettre, on est libre; aprés avoir promis, on ne l'est plus. Qui manque de foi, manque à l'honneur, manque à la gloire, manque à la probité, & choque toutes sortes de droits.



HARANGUE

HARANGUE D'UN DUC DE VENISE à ses Citoyens, pour les exhorter à combattre les Hongrois qui les venoient attaquer, aprés avoir ravagé une partie de l'Europe.

VOici le tems qui vous invite à faire voir si vous êtes vraiment hommes, & qui vous contraint de rendre les dernieres preuves de vôtre résolution & de vôtre valeur. Ne nous flatons pas, SEIGNEURS VENITIENS, ce n'est ni pour la gloire, ni pour l'étenduë de nos Frontieres qu'il faut maintenant combattre. C'est pour éviter un peril qui nous menace de la ruïne de nôtre Païs & de la perte de nos vies. Il faut que nous ouvrions les yeux pour voir à qui nous avons affaire. Ce sont les Hongrois, genre d'hommes cruels & inhumains, qui non contens d'avoir tué les corps, s'acharnent sur les membres sanglans de ceux qu'ils ont massacrez. Bien que leur brutalité soit si alterée du sang humain; leurs corps ne seront pas invulnerables, pourvû que nous puissions résister courageusement. L'exemple de nos Ancêtres nous y doit encourager; quoi qu'ils fussent en petit nombre, ils oserent s'opposer devant les murailles d'Aquilée, à une effroyable Armée de Barbares pour la conservation de leur liberté. Ils eurent la generosité de donner Bataille à plus de trois cent mille Hommes, dont l'Armée d'Attila étoit composée, & cependant, l'issuë du combat fit voir que c'est moins la multitude que la valeur qui remporte les Victoires. Nous pouvons donner sur l'ennemi en haute mer, ou en ces étangs & ces petites Isles, dont les détroits sont connus à vos Soldats, & où l'ennemi qui n'en a aucune connoissance, se verra d'abord surpris, & opprimé. Que nous pouvoit-il arriver plus à souhait pour la gloire des Vénitiens, que de se voir attaquez par leurs adversaires en un lieu où la Nature & l'Art les rendent les plus forts? Il n'y a rien qui nous doive étonner, l'ennemi n'aura jamais le cœur de nous venir trouver, & de nous livrer Bataille. Quand il seroit si témeraire que de se hazarder jusques-là, les Vaisseaux, dont nous avons abondance pour le défaire, manquent à son Armée. Ces Hongrois sont-ils plus hardis & plus vaillans que les Gaulois, dont la valeur a étonné les Grecs, les Romains, & les Asiatiques? Cependant vous sçavez que Pepin, Roi d'Italie, & fils de Charlemagne, étant venu attaquer nos Marêts, fut

Le Cardinal Bembe.

vaillamment repoussé, & que ce ne fut pas sans une grande perte d'hommes, & de Vaisseaux. Puisqu'un si grand Roi n'y put rien gagner, & qu'un Peuple si vaillant & si genereux fut contraint de se retirer; sera-t'il dit qu'une troupe confuse de voleurs nous étonne, & qu'elle fasse en nôtre Païs ce que les domteurs de l'Europe & de l'Asie n'y ont pû faire? Souvenez-vous de la difference de leurs desseins. Pepin ne vouloit ni ravir nos biens, ni abattre nôtre Ville, & moins encore nous ôter la vie. Il desiroit seulement que nous fussions soûmis à son obéïssance. Mais les Hongrois ne tendent qu'à la destruction de nos biens, & à l'esclavage de nos femmes & de nos Enfans. Considerez si ce peril ne nous impose point une pressante necessité de combattre vigoureusement, & s'il ne vaut pas mieux mourir l'épée à la main, que de se laisser lier, & massacrer sans donner aucune preuve de courage. Puis donc, que la mort seule sera le prix des vaincus; y a-t-il homme si lâche entre nous, qui n'aime mieux mourir glorieusement & en vaillant homme, que de se laisser prendre lâchement pour être égorgé? Mais nous n'en viendrons pas jusques à ce malheur, si vous voulez combattre de toutes vos forces, & aller donner sur ce Barbare, qui a été se camper autour de nos Isles. Je me fais fort de détourner ses armes de nos têtes, & de lui faire lever le siége, qui jusqu'à present a pû ébranler nôtre courage. Allons donc, Mes Compagnons, allons, & faisons sentir à cet ennemi commun de tout le monde, que les Vénitiens n'ont rien perdu de leur ancienne valeur. Montrons que si Attila leur Prédecesseur a ruiné autrefois Aquilée, ses Successeurs ne se vanteront jamais d'avoir mis la main sur Réalte, ou sur les Palais de la superbe Venise.

HARANGUE D'UN AMBASSADEUR

Extraordinaire de France, envoyé à Varsovie pour porter l'Assemblée de l'Election à élire Roi, un Prince qu'il avoit à proposer.

Monsieur le Cardinal de Fourbin-Janson, en ce tems-là Evêque de Marseille.

Tres-Illustres Seigneurs,

C'est avec un déplaisir sensible que le Roi tres-Chrétien a sçû le malheur qui a privé vôtre Republique Sérénissime de son Chef. Son affection a été conforme à la tendresse qu'il avoit

pour un tres-bon Roi, son ami, & son frere, & à la consideration de la perte que faisoient vos Seigneuries Illustrissimes, qu'il a toujours regardées comme ses plus chers Alliez. Il a crû qu'il devoit, dans cette celebre Assemblée, soit par le soin qu'il se donneroit de vous consoler, ou en vous assurant de la part qu'il prend en vôtre deüil, vous faire voir des marques si publiques de sa douleur, que tous en general, & chacun de vous en particulier ne les puissiez ignorer.

Il sçait bien que la nouvelle d'un si funeste malheur, a fait venir ici beaucoup d'Ambassadeurs de divers Princes, apparemment pour vous rendre les mêmes devoirs, & pour vous dire, en leur nom, qu'ils partagent vôtre douleur & la perte que vous avez faite. Il est vrai qu'il n'y a point de Nation Chrétienne qui ne crût faire un crime, si elle n'applaudissoit à vos succés, & ne soûpiroit avec vous dans vos disgraces. Mais comme la France les surpasse toutes, par la constance de son amitié, & par l'ancienneté de son Alliance avec vous; j'ose protester, qu'elle l'emporte également au dessus d'elles, & par la sincerité du zele qui l'oblige à vous consoler, & par la verité de la passion qu'elle aura toujours de vous rendre des services effectifs.

Aussi pouvons-nous dire que la Nature semble avoir pris plaisir à mettre une forte sympatie entre nos deux Nations. Elle a inspiré à l'une & l'autre, les mêmes inclinations pour les mêmes exercices, & le même penchant pour cultiver les mêmes arts. Toutes deux suivent de telle sorte les mêmes manieres de vivre, que si l'on faisoit changer d'habits & de langage aux Peuples des deux païs, on auroit peine à ne pas croire que les François seroient passez en Pologne, & que les Polonois habiteroient la France.

En effet, si la ressemblance des mœurs n'avoit porté nos Peres à faire entre eux des Traitez d'une si étroite alliance, quelle vûë auroient pû avoir les uns & les autres pour souhaiter, avec tant d'ardeur, l'établissement d'une amitié mutuelle, & pour la conserver si constamment; vû la grande distance des païs qui nous séparent.

Nous devons donc uniquement à la conformité de nos mœurs cette fidelité avec laquelle nous maintenons depuis tant de tems, & si réligieusement de part & d'autre, tous les droits qui font subsister une Alliance si ancienne, & qui nous joint si étroitement par l'union des desirs & des cœurs, malgré la séparation des païs & des corps. Les deux Peuples sont unis, bien plus

par le soin que prend la Renommée de les instruire de la ressemblance qu'ils ont entr'eux, en leur faisant une peinture des vertus qui leur sont communes, que par le plaisir d'une douce frequentation que l'éloignement des climats leur rend impossible. Ajoûtons qu'ils ont fait de belles actions qui ont tant de conformité entre elles, qu'ils sont bien aises de conserver une alliance qui leur fait plus d'honneur que le commerce ne leur peut apporter d'utilité.

Il n'est pas necessaire de rappeller le souvenir des bienfaits reciproques qui ont suivi cette heureuse alliance. La mémoire de ceux que la France a reçûs de vous vit encore, & vivra éternellement dans nos cœurs. Nous conservons avec plaisir ces illustres & précieux monumens de vôtre amitié; & nous esperons aussi avec une confiance pleine & entiere, que vous n'oublirez jamais l'effort que la France a toujours fait, pour s'acquitter envers vous de tous les devoirs d'une alliance si parfaite.

Que si jamais vous avez été persuadez que la France ait eu une inclination veritable à vous obliger, comme elle l'a toujours euë sans doute; vous le devez être plus particulierement dans un tems où elle vit sous la domination heureuse d'un Prince qui parmi toutes les vertus Royales qu'il possede, n'a jamais voulu qu'aucune parût en lui avec plus d'éclat, que sa fermeté pour ses Amis, & sa résolution inviolable pour l'observation de tous ses Traitez. Le zele ardent qu'il a pour ses Amis l'a toujours porté à donner tous ses soins à pacifier leurs differends, & à terminer avec gloire les guerres dangereuses où il s'étoit engagé pour eux. Il a répandu les finances de son Royaume pour les secourir dans leurs pressantes necessitez, & il a fait voir à toute la Terre que les Peuples alliez de la France ne lui sont pas moins chers que ses propres Sujets; qu'ils trouveront toujours une ferme protection dans son autorité toute-puissante, une prompte assistance dans le fonds inépuisable de ses tresors, & un secours prêt en tout tems dans ses armes victorieuses.

Pour ce qui regarde la maniere de gouverner ses Sujets, elle est remplie de tant d'équité & de modération, que depuis qu'il a pris la conduite de son Royaume, il n'y a eu d'autre combat domestique chez nous, que celui qui dure encore entre lui & ses Peuples, à qui fera le plus de graces & à qui rendra le plus d'obéissance & de respect. Il trouva la guerre répanduë presque dans toute l'Europe, & s'y conduisit avec tant de prudence & tant de valeur, qu'il en sortit toujours victorieux; & il l'a

terminée enfin avec tant de bonté, que dans le pouvoir où il s'est vû de prescrire, selon son gré, des conditions de paix à ses Ennemis, il a toujours sacrifié ses esperances particulieres à la tranquilité publique ; & par cette nouvelle maniere de vaincre, il a paru plus grand que l'état de sa Fortune.

Il n'a pû être obligé à prendre les armes quoique plusieurs raisons importantes semblassent l'y obliger, que lorsque la nature a voulu être rétablie dans ses droits ; & qu'elle a porté nôtre grand Monarque à recourir à la guerre, aprés avoir perdu tout espoir de faire la paix raisonnable qu'il avoit offerte. La prise de beaucoup de Villes, & la conquête entiere de la Franche-Comté faite en peu de jours, lui rendoient cette entreprise infiniment glorieuse ; cependant il se laissa persuader de donner la paix à ses Ennemis, pour délivrer ses voisins de crainte, & toute l'Europe des allarmes que cette nouvelle guerre lui causoit.

Ainsi la discorde étoit éteinte dans le monde Chrétien, & les vieilles querelles appaissées par l'équité du Roi & par la foiblesse des Princes jaloux de sa gloire, quand les Hollandois qui devoient lui être attachez par tant de bienfaits dont il les a comblez, s'éleverent avec un orgueil insupportable contre le Protecteur de leur liberté, & réduisirent l'Auteur & le défenseur de la Paix, à la necessité de leur faire la guerre. Cependant nôtre grand Roi ayant heureusement passé le Rhin, mis en sa puissance toutes les Villes qui étoient en Terre ferme, & forcé les autres à s'abîmer elles-mêmes par un naufrage volontaire ; au milieu des applaudissemens que ses victoires lui attiroient de toutes parts, & sans être charmé du doux concert des loüanges qu'on lui donnoit, il ne refusa point d'entendre la voix de la paix ; & tous les Peuples Chrétiens joüiroient presentement d'un repos doux & tranquile, si ceux qui n'osent le combattre avoient cessé de lui porter envie.

Tant de soins qui occupent ce grand Prince dans l'administration de ses Etats, & dans la conduite d'une guerre qu'il fait lui-même en personne, ne l'empêchent pas de penser incessamment à la conservation de la gloire, & de la dignité de vôtre Serenissime Republique. Il a crû qu'il étoit obligé, comme Roi, de s'appliquer à faire en sorte que le nom auguste de Roi, ne fût point déferé, par l'artifice des Ennemis de vôtre gloire, à un Sujet qui en fût indigne, & qu'il devoit de plus comme Ami tres-fidele & tres-sincere, vous conjurer de faire choix de celui qui auroit le plus de mérite, & dont l'Election apporteroit le plus d'utilité à vos Etats.

Ce n'est pas, Excellents Seigneurs, qu'il ne sçache parfaitement que la disposition d'une si grande Couronne est entre les mains de personnes qui pouvant régir par elles-mêmes cette tres-florissante République, n'ont besoin d'aucun avis étranger, pour répondre aux esperances que leur Patrie a conçuës d'elles, & pour remedier à la perte qu'elle vient de faire de son Roi.

Il connoît la vertu, la prudence, la penetration, & l'étenduë des lumieres, de ce tres-sage Senat, & de tous ceux qui composent cette tres-célébre Assemblée ; & il n'ignore pas les preuves qu'elles en ont données dans l'une & dans l'autre fortune. Je le dirai sans mentir, & sans dessein de flatter, il sçait jusques aux noms des particuliers, & il est informé des belles qualitez qui brillent avec le plus d'éclat en chacun d'eux. Il sçait que chez vos Excellences réside le Conseil secret qui maintient la tranquilité de vôtre République Sérénissime, & d'où dépend la seureté de tous les Etats Chrétiens. Que c'est de là que sont nées ces pensées salutaires qui ont été les conservatrices de vôtre liberté ; & que c'est vous enfin qui dans ces derniers tems que l'on a trouvez si dangereux, avez fait tourner en vôtre faveur la rouë de la Fortune, & par un des plus fameux de tous les combats rappellé la Victoire sous vos Enseignes.

Il a appris avec un plaisir sensible ces derniers miracles de vôtre valeur, qui n'a été épouvantée ni par le nombre de ses Ennemis, ni par la force de leurs retranchemens. Vous avez combattu courageusement avec une petite troupe, une si nombreuse multitude de Soldats aguerris, & avantageusement postez, qu'on auroit eu de la peine à croire qu'elle eût pû être défaite & mise en fuite par un si petit nombre ; si la Noblesse de Pologne & de Lituanie n'avoit accoûtumé la Renommée à nous persuader la verité de ses Victoires ; qui passeroient pour incroyables, si on les attribuoit à d'autres Vainqueurs. L'Europe attend la nouvelle agréable que vous aurez obtenu une autre victoire, qui ne laissera pas d'être illustre, encore qu'elle ne soit point sanglante. Vous comprenez aisément que je veux parler de ce Triomphe heureux, que l'amour de la Patrie doit remporter sur vos sentimens particuliers ; afin que vos esprits & vos suffrages étant unis par ce lien commun du zele du bien public, on voye naître d'un si beau concert, une Election qui remplisse l'attente de tout le monde, qui soit suivie d'un applaudissement universel, & d'une felicité generale.

Nous ne doutons pas, TRES-EXCELLENS SEIGNEURS, que nos vœux n'ayent un succés tel que nous nous le promettons, & que la Pologne ne reçoive bien-tôt de vous, un Prince digne de vôtre choix & de la Couronne que vous lui destinez; juste, sage, pieux, moderé, propre aux emplois de la Paix & de la guerre, & tel enfin que vous le souhaite le Roi tres-Chrétien, afin de pouvoir contracter avec lui une amitié encore plus étroite, & jointe par des liens encore plus forts & plus durables.

Du moins sommes-nous persuadez que l'autorité de son nom, que la bonne foi, l'amitié & le souvenir de tant de bons & importans services obtiendront infailliblement de vous, que vous n'éleverez pas sur le Trône de la Pologne un Ennemi de la France. Le Roi tres-Chrétien n'apprehende point que dans cette Assemblée la Pologne & la Lituanie lui donnent des marques si sensibles du changement de leur bonne volonté; il espere, au contraire, que son amitié qui est chere à vôtre République, servira d'une puissante & glorieuse recommandation auprés de vos Etats Serenissimes.

Il remarque avec douleur l'Etat où se trouve vôtre Republique qui lui est unie par les chaînes de plusieurs Alliances; il connoît que vos forces qui étoient si redoutables à toute la Terre, sont miserablement épuisées par une guerre funeste. Il voit enfin que les Ennemis secrets de vôtre liberté accourent de toutes parts pour vous dresser des embûches, & pour usurper vos Provinces; de sorte qu'il ne peut s'empêcher d'offrir à vos Seigneuries Illustrissimes, un Roi qui faisant une paix honorable avec les Turcs par l'entremise de la France, fera cesser la desolation dans vos campagnes, & la misere de vos Peuples.

Nous vous proposons donc, au nom du Roi tres-Chrétien, le Prince de Neubourg sorti d'une Famille souveraine, né pour le Diadême, accoutumé au Trône, & à qui rien ne manque de la Majesté Royale que le seul nom & titre de Roi.

Ce n'est pas que vous n'ayez parmi vous de tres-illustres Sujets, fameux en paix & en guerre, & capables de soûtenir dignement le poids des plus grandes Couronnes; mais le Prince de Neubourg a l'avantage glorieux d'une origine Royale. Il vous offre tous les secours que vous pouvez attendre d'une fortune tres-grande & tres-élevée, outre qu'il est doüé de toutes les vertus qui font les ornemens des Rois. Il est né d'un Pere que vôtre République Sérenissime jugea le plus digne d'être uni avec elle par la plus glorieuse de toutes les Alliances. Elle lui fit com-

tracter une étroite affinité avec ses Rois ; & par là elle sembla donner à la Maison de Neubourg une juste esperance d'être un jour élevée à la Couronne par vos suffrages.

Les sages préceptes, les exemples éclatans de cet illustre Pere ont heureusement élevé, dés sa tendre jeunesse, ce fils dont le beau naturel ne promet que de grandes choses, pour les arts de la paix, & pour la conduite de la guerre. Il est encore dans un âge où il peut être si aisément formé selon vos mœurs, vos manieres & vos Loix, qu'il paroîtra bien moins avoir été appellé d'un païs étranger, que né dans le sein de vôtre Patrie & nourri parmi vous.

Il viendra chez vos Seigneuries Illustrissimes sans être prévenu d'aucune passion qui le puisse empêcher d'être maître de son cœur. Il vous en laissera regler tous les mouvemens sans peine. Il n'est devoüé à aucun Prince par un serment qui l'engage à son parti, il n'a point d'inimitié particuliere, & il ne vous apportera avec lui ni vieille haine, ni ancienne querelle où la bienseance vous oblige à prendre part. Vous ne devez point craindre qu'il vous jette dans des dissentions périlleuses avec vos anciens Alliez, ni dans des engagemens avec des voisins propres à tendre des pieges pour vous, suspects à toute l'Europe, & formidables à toute la Terre. Vous n'aurez jamais lieu d'apprehender qu'il ait des desseins cachez & funestes à vôtre liberté ; loin d'en vouloir être le Tyran, il en sera toujours le premier Protecteur. Il respectera toujours ce Palladium, lieu sacré de Loix que vous avez reçu de vos Peres, & par lequel se maintient depuis si longtems, la seureté, & le bonheur de ce florissant Empire. Toujours libre de toute cabale, & de toute intrigue étrangere, il n'aura de passion que pour vôtre gloire, ni d'attachement qu'à vos intérêts. Sa famille ne vous sera point à charge, les grandes richesses de sa maison sont si solidement établies qu'elles suffisent abondamment pour soûtenir tout l'éclat de sa Noblesse. Elle ne vous donnera ni crainte ni inquiétude, étant liée d'amitié avec tous ses voisins, sans avoir aucun engagement servile avec eux. L'Alliance qu'elle a avec le Roi Tres-Chrétien, mon Maître, est d'une maniere, qui bien loin de vous menacer d'aucun danger pour vos libertez, vous promet de puissans secours, & une assistance certaine.

Enfin, nous vous proposons un Prince qui ne sera point avide de gloire au-dessus de ses forces, ni amoureux d'un repos qui soit au-dessous de sa Dignité ; mais qui par un sage temperament

sçaura

sçaura faire la guerre de telle maniere, qu'il ne refusera jamais une Paix honorable ; D'ailleurs, il cultivera la Paix de telle sorte, qu'il se trouvera prêt à faire la Guerre, toutes les fois que la voix & l'interêt de la République les lui ordonneront. Il n'y aura point de raison qui oblige le Prince de Neubourg à épuiser les forces de vôtre République par une guerre immortelle, quand on lui offrira d'honnêtes conditions de Paix. Il n'y a aucune necessité qui le force d'engager vos armes consacrées à la défense de la Religion, dans des demêlez où vous n'auriez point de grands interêts, & il voudroit encore moins transporter ces Armes, d'une cause sainte & commune, à la poursuite injuste de ses propres differends, & à la vangeance de ses offenses particulieres. Il est confirmé dans le culte de la pieté, & dans la profession de la veritable foi, par des exemples domestiques. Il transmettra pure & incorruptible à la posterité, cette constante & divine gloire de la Noblesse de Pologne & de Lithuanie, d'avoir toujours été le ferme soûtien, & le fidéle appui de la Republique Chrétienne, & de lui avoir, dans tous les siécles, rendu des services signalez. Ainsi, il ne combattra que par les ordres de vôtre République Sérenissime, & ne vaincra que pour Elle.

Vôtre Couronne est trop sacrée & trop précieuse, pour souffrir qu'elle devienne la proye d'un Miserable, ou la consolation d'un Banni. Qu'elle soit l'instrument d'une vengeance injuste, ou la récompense d'une ambition déreglée ; en un mot, qu'elle devienne un bien exposé au pillage, & soûmis au caprice de vos voisins. Plusieurs travaillent à se la mettre sur la tête, par l'esperance flateuse qu'ils vous donnent d'une alliance avec des Princes trespuissans, & par les charmes de l'amitié, qui sont toujours plus doux & plus séduisans, quand cette amitié est fortifiée du voisinage.

Je crains même les Grecs qui nous font des Presens.
Disons mieux, *qui en offrent.*

Vôtre Couronne est dûë à un Prince dont vôtre République Sérenissime soit assûrée, qui soit toûjours soûmis à vôtre pouvoir & à l'autorité de vos Loix, qui ne cherche point de conseil pour établir sa puissance, & qui n'apprenne l'art de regner, que de ceux mêmes par les suffrages desquels il régnera.

La Couronne est à vous, elle doit être un present de vôtre liberalité toute pure, & un gage de la liberté publique. Les Etats

Séreniſſimes en peuvent donner une marque éclatante, en choiſiſſant un Prince d'une vertu connuë, d'une famille Souveraine, & attachée à vôtre République par l'affinité qu'elle a avec vos Rois. Le Roi tres-Chrétien ne vous demande vos ſuffrages pour lui, que par le ſeul amour qu'il a pour vôtre République, & par le zele qui l'anime pour vôtre gloire. Il vous donne ſa parole Royale, que le Prince de Neubourg fera toujours paroître à vos Etats Séreniſſimes, un eſprit reconnoiſſant, bienfaiſant, & obſervateur exact des droits de la liberté; qu'il aura toujours une équité incorruptible pour les Peuples, un culte ſincere pour la Religion, des ſoins tendres & empreſſez pour la Patrie, & une amitié ſolide & conſtante pour tous vos Alliez.

Que ſi aux raiſons d'une liaiſon ancienne & étroite, qui eſt entre les deux Nations, vous ajoutez pour comble, l'élection d'un Prince ſi cher à la France; je promets aux Etats Séreniſſimes, au nom du Roi Tres-Chrétien, mon Maître, tout ce qu'ils peuvent attendre d'amitié & de bons offices d'un ſi grand Roi. Vous n'ignorez pas ce que peut, & ce que ſouhaite faire pour vous un Monarque ſi puiſſant, & ſi bon Ami. Si vous avez beſoin d'un Médiateur, il vous offre ſon entremiſe à Conſtantinople, & les offices qu'il vous rendra ne ſeront ni inutiles ni fardez; ſi d'un Ami qui favoriſe vos deſſeins, il vous aſſûre de ſon affection ſincere; & enfin, ſi d'un Prince qui vous doive aſſiſter de ſes forces, il vous promet des ſecours prompts, puiſſans & aſſûrez. Au reſte, le Roi Tres-Chrétien, mon Maître, remet à vôtre ſageſſe le diſcernement & le choix des choſes. Vous verrez que ſon autorité, ſes ſoins, ſes conſeils, & ſon aſſiſtance, vous pourront être neceſſaires: nous vous engageons ſa parole Royale, qu'il ſera toujours prêt à faire pour vous, toutes celles qui dépendront de lui, & toutes les fois qu'il plaira à vos Excellences Illuſtriſſimes, de nous le faire ſçavoir.

Voilà, Mes tres-Excellens Seigneurs, ce que le Roi Tres-Chrétien m'a commandé de dire en ſon nom à vôtre Séreniſſime République. L'ancienneté & fidelité de vôtre amitié l'a obligé de vous propoſer celui qu'il jugeoit digne de vôtre Illuſtriſſime Couronne, de peur que pouvant procurer la gloire & l'utilité de vôtre République Séreniſſime en vous l'indiquant, il ne ſemblât négliger l'un & l'autre, s'il demeuroit dans le ſilence. Il eſpere que vos Illuſtriſſimes Seigneuries recevront agréablement les témoignages qu'il leur donne de la forte & ſincere volonté qu'il a de les obliger tous en general, & chacun en particulier; &

que vous écouterez un conseil qui part d'un cœur bien intentionné, & d'une amitié fidele, avec le même esprit, & la même intention qu'il leur est donné.

Je finis par la priere ardente que je fais à Dieu, de disposer les esprits, & les cœurs de vos Etats Sérenissimes, à l'élection d'un Roi, qui soit la gloire de vôtre République, l'appui de la Chrétienté, & la joye de vos Alliez.

Je rends graces, enfin, à vos illustrissimes Excellences, & Seigneuries, avec autant de reconnoissance que je puis, n'étant pas capable d'en témoigner autant que je dois, des honneurs dont j'ai été comblé de tous les ordres du Royaume. Ils ont eu pour moi une civilité singuliere, & même une bonté incroyable. Je promets d'en conserver une reconnoissance immortelle, avec une passion infinie, de vous rendre par mes services, des marques véritables de ma gratitude & de mes respects.

HARANGUE POUR PORTER LE PAPE à donner ses soins pour rétablir la tranquilité en Italie.

TRES-SAINT PERE,

Lorsque j'eus l'honneur de baiser les pieds de Vôtre Sainteté, je lui renouvellai par l'ordre du Roi, mon Maître, les assûrances de son respect Filial, & de la haute estime que sa Majesté a conçûë des éminentes qualitez de Vôtre Sainteté. Je dois aujourd'hui, puisqu'Elle l'approuve, obéïr à l'ordre le plus précis, dont sa Majesté m'ait honoré. Elle veut que par une ouverture entiere, pour vôtre Sainteté, je lui expose les sentimens les plus secrets de son cœur, sur la conjoncture presente; afin que reglant sa conduite sur les lumieres, & les sages conseils de Vôtre Sainteté, le Roi, mon Maître, execute les résolutions les plus convenables au maintien de la Religion, & au repos de toute la Chrétienté. Il vous proteste, Tres-Saint Pere, qu'il sera dans une confiance d'autant plus grande, de voir un succés heureux des desseins que la seule pieté lui inspire, qu'ils auront eu l'approbation du PERE commun des Fideles, & d'un PAPE, pour la personne duquel sa Majesté a un respect si sincere, & une tendresse si veritable.

Par Mr. le Comte de Rebenac, Envoyé extraordinaire de France.

Vôtre Sainteté voit aussi-bien que tout le reste de l'Europe, executer le plus grand des projets que l'ambition ait jamais inspirez à la maison d'Austriche. Cette maison déja si puissante par le prodigieux nombre de Païs qu'elle a soûmis à son autorité, n'a pas crû neanmoins, que le desir de s'aggrandir dût être satisfait; l'occasion lui a paru favorable, & Elle a jugé qu'il étoit tems de sacrifier toutes choses à l'utilité qu'elle esperoit d'en retirer.

Je sçai, Tres-Saint Pere, quel profond respect toute la Terre doit à la personne de deux grands Potentats qui gouvernent cette Maison. Leur Pieté est connuë dans tout le monde, & le Roi, mon Maître, puniroit séverement, en moi, la faute que je commettrois, si je m'éloignois de mon devoir en cette rencontre; mais c'est aussi ce qui doit rendre plus déplorable, la confiance que Dieu permet que ces deux grands Princes prennent en des Ministres qui en abusent, & qui remplis d'une fureur criminelle & d'une avarice insatiable, portent la desolation dans tous les lieux où ils introduisent les Armes de leurs Maîtres. Ce sont eux, Tres-Saint Pere, qui par une conduite qui fera le scandale de toute la Posterité, viennent de détruire la Religion Catholique en Angleterre, & de renverser un Roi legitime de son Trône, pour y établir un Usurpateur, qui n'a eu de forces que celles qu'il a trouvées dans la protection de la Maison d'Austriche, ni de prétexte pour autoriser son entreprise, que la pieté de ce Roi legitime, son zele pour la Religion Catholique, & son attachement sincere au S. Siége. Toute la Terre sçait que ce sont les seules raisons dont l'Usurpateur s'est servi, & les seuls motifs qui ont porté les sujets heretiques à se révolter contre leur Roi.

Combien de sacrileges, combien de vexations pour les Catholiques, & quelles oppressions dans tous les Etats Ecclesiastiques d'Allemagne, n'ont pas été les suites de la protection que les Ministres de l'Empereur ont accordée aux Protestans! Le simple & veritable recit en feroit horreur à Vôtre Sainteté, mais le soin le plus pressant de ceux que l'interêt engage à suivre les sentimens des Ministres d'Austriche, est d'en ôter la connoissance à un S. Pape, qui sans doute suivroit les mouvemens que sa conscience, & sa veritable Pieté lui inspireroient.

Il seroit inutile, Tres-Saint Pere, d'entrer avec Vôtre Sainteté, dans une discussion plus ample du dessein qu'a formé la Maison d'Austriche, de se rendre Maîtresse Souveraine de l'Italie, & d'y établir une autorité qui détruise tous les Princes qui la gouvernent. Elle prétend que le titre d'Empereur, qu'Elle vient de ren-

dre comme hereditaire, lui donne un droit naturel sur tous les Rois qui formoient autrefois l'Empire de Charlemagne. Elle croit que chaque Prince, en particulier, doit, à l'avenir, recevoir, comme une grace, la possession de ses Domaines utiles, dans le tems qu'elle s'empare de tous les droits qui sont attachez à la Souveraineté, & particulierement des contributions, & des levées sur les Peuples. Ces deux derniers articles sont toujours l'objet que les Ministres d'Austriche se proposent, parce qu'ils satisfont également leur ambition & leur avarice. Ce ne sont pas, Tres-Saint Pere, des accusations vaines, ni formées par l'aigreur qui paroît ordinaire entre des Partis differens. C'est une simple attention sur des faits qui sont incontestables. L'Histoire ne nous represente aucun Prince de la Maison d'Austriche, dont les vûës & les forces n'ayent abouti à l'execution de ce vaste projet. Le zele apparent pour la Religion Catholique, & la Pieté exterieure ont été les voiles dont les Ministres de cette Maison ont couvert leurs veritables desseins, lorsque l'union de tous les autres Princes de l'Europe a traversé leurs projets, ou que la foiblesse de quelques-uns de leurs Regnes les a mis hors d'esperance d'y réüssir. Mais, Tres-Saint Pere, toutes les fois que la conjoncture a été favorable à la Maison d'Austriche, qu'Elle a sçû faire agir les Alliez contre leurs veritables interêts, & que la division dans les autres Etats, lui ôtoit la crainte d'en être traversée, on l'a vûë rentrer dans son caractere ambitieux, toutes les bienséances ont disparu, les Païs ont été usurpez, la Pieté & la Religion n'ont plus été que de vains prétextes, Rome & ses Eglises ont été saccagées, & les Papes eux-mêmes, par le plus grand de tous les Sacriléges, ont été enfermez, & n'ont obtenu leur liberté qu'en payant des sommes excessives.

Le Roi, mon Maître, demande une seule chose, c'est de faire réflexion sur le rapport qui se trouve entre l'état où sont les affaires presentes de la Chrétienté, & celui où les Histoires remarquent qu'elles ont été dans le plus grand peril. Elle verra que la Religion, ni la liberté Publique n'ont été si prêtes à succomber, si on n'y met des obstacles. La Maison d'Austriche sacrifie tout à son ambition, & c'est une ambition si funeste, qu'elle semble préferer les interêts des Ennemis communs du nom Chrétien, au repos de la Chrétienté. Elle n'a point hesité en 1688. à abandonner la juste esperance qu'Elle avoit de détruire l'Empire des Turcs, pour employer plus de forces à la destruction des Catholiques d'Angleterre, à appuyer les ressentimens des Cal-

vinistes François, à mettre les Protestans au comble de la prosperité, dans un tems où la Pieté du Roi, mon Maître avoit rendu leur ruïne inévitable. Si les Imperiaux prétendent alleguer une victoire qu'ils viennent de remporter sur les Turs, comme une chose qui justifie leur conduite à cet égard; toute l'Europe, & Vôtre Sainteté, mieux que personne, sçait qu'elle est dûë à une Providence de Dieu, qui l'a ordonné ainsi, sans que la prudence, ni la raison humaine y ayent aucune part. On voyoit en effet, dans cette derniere Campagne que l'Armée de l'Empereur étoit beaucoup plus foible en Hongrie, qu'en celle des Infidelles, dans un tems où il destinoit la plus grande partie de ses Troupes au pillage de l'Italie.

Le Roi, mon Maître, connoît encore, avec une douleur qui ne peut être égalée, que par celle de vôtre Sainteté, que la Maison d'Austriche ne peut réüssir dans la vûë qu'Elle a de se rendre Maîtresse de l'Italie, qu'en y établissant les Heretiques, & on voit déja que l'Heresie y fait les mêmes progrés que ses Troupes. Cette Maison sçait qu'infailliblement la Prudence & la Religion doivent s'opposer au succés de ses desseins, que la Prudence ne permet pas que l'on souffre plus long-tems l'usurpation qu'Elle fait de la liberté de tous les Etats qui composent l'Italie, & que la Religion veut que tout le monde coure à la défense du S. Siége, & au soûtien de son autorité. C'est ce qui fait employer, avec tant de soin, les moyens que la Maison d'Austriche trouve dans l'assistance des Heretiques. Ils sont Ennemis irréconciliables du S. Siege; & si les Troupes de l'Empereur ont déja usurpé les Etats de Parme & de Plaisance, qui sont de toute notorieté des Fiefs dépendans de l'Eglise, les Heretiques auront bien moins de scrupule d'attaquer le Patrimoine de S. Pierre, & de faire sentir à Rome, & à Vôtre Sainteté même, les effets de leur haine, & de l'ambition de ceux qui les font agir.

Ce seroit une erreur, Tres-Saint Pere, si on se flattoit que la Pieté, & la bienseance, pussent y mettre quelque obstacle. Toutes les bornes sont renversées. Les Etats de Genes, de Parme, & de Plaisance, connoissent aujourd'hui, par une triste experience, que l'ancien attachement aux interêts de cette Maison, les Alliances du Sang, & le respect dû au S. Siege, ne sont point des raisons qui s'opposent à l'ambition & à l'avarice des Ministres Imperiaux. C'est l'Italie toute entiere que ces Ministres demandent, sans distinguer personne, qu'autant que le peu de forces qu'ils ont encore, les obligera de le faire; c'est-à-dire, qu'avec

les douze mille hommes qu'ils ont eûs cette année, ils n'ont occupé qu'un Païs proportionné à leurs forces; & ils esperent par le pillage & le saccagement de ce même Païs, qu'ils seront bien-tôt en état d'augmenter leurs Troupes, & d'en usurper de nouveaux. Leurs desseins sont publics, ils n'en font plus de mystere eux-mêmes. Les discours du Comte Caraffa, & de tous leurs Ministres, en sont les marques assurées. On voit même déja, qu'ils abandonnent leurs prétextes les plus plausibles. Leurs affaires leur paroissent trop bien établies, pour avoir besoin, comme autrefois, de colorer leurs entreprises. Leurs Emissaires avoient répandu, qu'ils venoient au secours de l'Italie contre la France. Mais de quelle maniere y sont-ils venus? Leur Armée arrive à la fin du mois d'Aoust, elle se retire à la my-Octobre, aprés avoir été fort inutilement six semaines en campagne. Qu'est-ce qui ne voit pas que leur dessein n'étoit pas de faire la Guerre à la France? Ils n'ont voulu qu'un prétexte pour avoir des Troupes dans l'Italie, & soûmettre à leur domination cette belle partie de l'Europe.

Conservez, Tres-Saint Pere, cet esprit de Pieté qui vous éleve au gouvernement de l'Eglise, avec une approbation universelle, soyez un Pere commun, & n'ayez point de partialité pour l'un, ni pour l'autre de vos Enfans. Le Roi, mon Maître, ne vous demande rien qui s'y oppose. Sa plus grande joye est de voir sur le Trône de l'Eglise, un Pape, dont le cœur soit rempli d'un amour égal pour tous ceux qui lui sont soûmis: Mais connoissez leurs fautes, pour y apporter les remédes qui dépendent de vous, & jugez de leurs sentimens par leur conduite; afin de loüer d'un côté, ce qui merite de l'être, & de condamner de l'autre ce que Vôtre Sainteté trouvera blâmable.

Vous verrez que le Roi, mon Maître, sacrifie les interêts les plus chers de sa Couronne, au zele qu'il a pour la Religion Catholique, lorsque d'un autre côté les Ennemis sacrifient cette Religion à leur Politique particuliere. Sa Majesté détruit l'Héresie dans ses Etats, en bannit un nombre infini de ses sujets, parce-qu'ils en sont infectez; & son zéle le porte à soûtenir la veritable Religion dans tous les lieux où elle se trouve. La Maison d'Austriche protége ses Sujets bannis, il les arme contre leur Roi légitime; va attaquer la Foy Catholique en Angleterre, pour y faire triompher la Protestante; & c'est sous sa protection, & par la force de ses Armes, qu'on voit actuellement prêcher l'Hérésie dans le Piedmont. Un Culte profane s'établit dans l'Eglise

même avec tant de succés, que le Prince d'Orange en a pris le prétexte de s'en glorifier, comme d'un Triomphe qu'il remportoit sur l'Eglise Romaine, dont il promet le renversement, toutes les fois qu'il veut animer son Parti à faire quelque grand effort.

Mais, Tres-Saint Pere, qui peut rendre un témoignage plus grand, & plus formel que Vôtre Sainteté, sur la différence qu'il y a entre la conduite que tient le Roi, mon Maître, envers l'Eglise, & celle que gardent ses Ennemis. On a vû depuis quelque tems, une espece de trouble que le malheur avoit élevé entre le S. Siege, & sa Majesté. Quelle demarche n'a-t'Elle pas faite, pour donner à Vôtre Sainteté, & aux Papes ses prédecesseurs, les preuves les plus évidentes de la passion, & du desir sincére, qu'Elle avoit, de rétablir une union parfaite entr'Elle & Vôtre Sainteté, & quelle application n'ont pas eu ses Ennemis à traverser par mille calomnies, & par tous les artifices imaginables, une réünion que toute l'Eglise demande à Dieu, comme une de ses plus grandes benedictions. La Pieté solide qui regle vôtre conduite nous donne une assûrance certaine de la fin de ces malheureux troubles; & Vôtre Sainteté sçait parfaitement que les esprits interessez se mettent peu en peine du bien qui en reviendra à l'Eglise, ni de la réputation de Vôtre Sainteté, pourvû qu'ils puissent signaler leur zele pour les passions de leurs Bienfaicteurs, & mériter la continuation de leurs graces par une complaisance si indigne.

Ils sçavent bien, Saint Pere, qu'aussi long-tems que l'union sera parfaite entre Vôtre Sainté, & le Roi mon Maître, le S. Siége n'aura rien à craindre de leur ambition; & c'est ce qui fait la grande attention qu'ils ont à Vous désunir, parce que c'est sur ce seul fondement qu'ils peuvent établir leur autorité dans l'Eglise.

Je sçai, Tres-Saint Pere, que je commettrois une faute, si j'abusois de l'Audiance que Vôtre Sainteté a bien voulu m'accorder, & que j'osasse avancer des faits qui ne fussent pas d'une certitude entiére. Ils le sont, & je doute que la temerité des Ennemis du Roi, mon Maître, soit assez grande pour en contredire aucun. La verité les convaincroit sur le champ. Mais s'ils veulent désavoüer les desseins qu'on ne leur impute qu'avec trop de raison: ils sçavent les fondemens sur lesquels ils sont appuyez. Il dépend d'eux de les détruire. On les accuse de contribuer à la perte de la Religion Catholique, qu'ils abandonnent l'Alliance du Prince

d'Orange;

d'Orange ; c'est le plus grand de ses Ennemis & de ses persecuteurs. Qu'ils ne remplissent pas l'Italie de Troupes Heretiques, qu'ils ne favorisent pas les Protestans en toute rencontre. On dit, qu'ils veulent s'emparer de l'Italie, qu'ils sortent des Etats qui ne sont point à eux, & qu'ils n'y exercent aucune violence. S'ils trouvent mauvais qu'on les accuse de manquer de respect envers le S. Siege, ils ont des Troupes dans les Fiefs qui en dépendent, qu'ils les retirent, & qu'ils réparent les dommages qu'elles y ont faits. Ce sont-là les seuls moyens qui leur restent pour répondre solidement aux accusations que l'on fait contre eux. Vôtre Sainteté les comblera de benedictions & de loüanges, & toute la Terre y donnera une parfaite approbation.

Mais comme il y a peu de sujet d'esperer en eux un si grand retour de conscience, & que ce seroit inutilement que l'on voudroit s'en flatter, le Roi, mon Maître, m'envoye exprés à Vôtre Sainteté pour la prier de songer en même tems à la conservation de son Eglise, & au repos de toute la Chrétienté, ou du moins, à celui de l'Italie. Sa Majesté a fait expliquer à Vôtre Sainteté par Monsieur le Cardinal de Janson les desseins les plus propres qu'Elle ait pû concevoir pour y réussir.

Elle demande, que les Imperiaux cessent de ravager l'Italie, & d'y établir une autorité tyrannique, & le Roi, mon Maître, offre à l'instant de la laisser dans une tranquilité parfaite. Il ne veut point par là diminuer le nombre de ses Ennemis. Qu'ils viennent l'attaquer dans ses Etats, il en aura de la joye, il méprise leurs efforts ; & les Victoires qu'il remporte sur eux en toutes rencontres, sont des preuves certaines de la protection que Dieu accorde à la justice de sa cause. Mais, Tres-Saint Pere, Sa Majesté confesse qu'Elle les apprehende en Italie. Le Culte de l'Heresie, qu'une honteuse complaisance les porte à établir publiquement, allarme la Pieté du Roi mon Maître, & lui fait craindre avec raison, que ses Sujets nouvellement convertis ne retombent là dans leur ancienne erreur. Il les apprehende lorsque violant le respect que tous les Fideles doivent au S. Siege, ils établissent une autorité sacrilége sur les Fiefs dépendans de l'Eglise ; & ils les craint encore, lorsque sous un prétexte chimérique des anciens droits de l'Empereur, ils profitent de la foiblesse où se trouvent les Princes d'Italie, & se prévalent de la confiance que ces Princes croyent devoir prendre, en leur ancien attachement pour la Maison d'Austriche. Les Alliances du Sang qu'ils viennent de contracter avec Elle, ne servent qu'à les

rendre plus soûmis à son pouvoir, & ne leur laisse que la simple joüissance de leurs Domaines, dans le tems qu'Elle usurpe tous les droits qui sont attachez à la Souveraineté.

C'est à vôtre pieté, Tres-Saint Pere, & à vôtre prudence à suivre les moyens les plus propres pour éviter de si grands malheurs; & c'est à vôtre Sainteté qu'il appartient, en cette rencontre, de décider entre les deux partis, quel est celui qui opprime l'Italie, ou celui qui veut en soutenir la liberté. Le Roi mon Maître offre d'en retirer ses Troupes, pourvû que l'Empereur retire les siennes. S'il ne veut point accepter cette proposition, il est d'une évidence entiere que son dessein est d'en troubler le repos, & même d'en détruire la liberté. C'est pour lors que le Roi mon Maître déclare à V. S. & à tous les Princes & Etats qui veulent éviter la destruction dont la Maison d'Austriche les menace, qu'il est prêt de faire passer à vôtre secours une armée si considerable, par terre, & une flotte si puissante, pour la seureté de vos côtes, & pour faire des diversions à vos Ennemis communs, qu'ils se verront obligez d'abandonner ces vastes projets, que la justice & la raison les devroient empêcher de concevoir.

Mais la prudence de vôtre Sainteté lui fera faire sans doute une réflexion importante, c'est que tous ces efforts du Roi mon Maître seront inutiles, si les Princes, les Etats d'Italie, & vôtre Sainteté à leur tête, ne prennent des mesures vigoureuses pour seconder les intentions de sa Majesté, & faire reüssir un dessein dont tout l'avantage reviendra au saint Siége, & à tout le reste d'Italie.

Si vôtre Sainteté & les autres Princes prennent une résolution si salutaire, le succés en sera heureux, & la prudence permet qu'on le tienne infaillible; mais si par le plus grand de tous les malheurs on se laisse surprendre aux artifices & aux promesses trompeuses que les Emissaires de la Maison d'Austriche répandent avec si peu de bienseance & de verité, il est certain que tous les Princes demeureront dans cette espece d'assoupissement où nous les voyons, que leurs Ennemis continueront à profiter de leur foiblesse, qu'enfin ils acheveront de s'en rendre les maîtres, & même avec si peu de Troupes, que la moindre résistance qui leur auroit été faite les eût obligez d'abandonner leurs desseins.

C'est pour lors, Tres-Saint Pere, que le Roi mon Maître jugeant que ses dépenses, & ses efforts seront inutiles à vôtre

secours, sera porté par sa prudence à les employer ailleurs; il profitera de l'absence des troupes Impériales qui seront occupées à vôtre ruïne, & fera d'un autre côté, des conquêtes plus utiles à son Etat. Mais si sa Majesté vous abandonne dans cette occasion, ce ne sera qu'avec une douleur extrême. Ce ne sera que parce que les Princes & les Etats d'Italie auront préferé les malheurs qui leur sont inévitables, au bonheur qu'ils ne peuvent plus trouver que dans leur déference aux conseils que la sincere affection du Roi mon Maître leur donne dans cette conjoncture, la plus importante où l'Italie se soit jamais trouvée.

DISCOURS D'UN MYLORD POUR *détourner un de ses Amis de se trouver à une Convention qui devoit être favorable au Prince d'Orange.*

NE soyez point surpris, Mylord, si je parts de Londres pour ne point prendre ma place à la convention dans la Chambre des Seigneurs. J'aurai bien plus sujet de m'étonner que vous ayez résolu de vous trouver à une assemblée qui est déja disposée à porter les interêts d'un Usurpateur contre nôtre Souverain légitime. Vous me direz peut-être que les choses se passeront plus équitablement, & qu'on le fait assez connoître, puisque l'on mande tous les Seigneurs qui sont dans les Provinces. Je sçai, Mylord, qu'on leur a écrit à tous, & que l'on ne m'a pas oublié, mais je ne suis pas moins assûré, que toutes ces lettres-là n'ont été envoyées que pour les formes. L'on seroit bien fâché qu'elles obtinssent ce qu'elles sont obligées de demander. Seroit-on bien-aise que la Chambre des Seigneurs fût complette, & qu'il y eût environ six-vingt Pairs du Royaume qui ont résolu de ne s'y pas trouver? Les promesses & les menaces dont on se sert pour gagner des creatures au Prince d'Orange, pourroient-elles ébranler, & tourneroit-on comme l'on voudroit des gens qui ne regardent vôtre convention que comme une assemblée de Rebelles. Je pourrois pardonner à de petits Gentils-hommes qui se trouvant les premiers de leur race, honorez du titre de Mylord, paroissent ardens à prendre possession d'une place qui les égale à des personnes dont ils auroient souhaité autrefois d'être les domestiques. Mais attendront-ils qu'on louë la reconnoissance qu'ils vont témoigner, pour un Roi dont ils ont obtenu ce nou-

vel honneur. Je ne condamne pas même absolument les Mylords que le desordre de leurs affaires jette dans le mauvais parti ; mais je ne puis comprendre que ceux qui n'ont pas les mêmes prétextes non plus que vous, soient assez traîtres ou assez lâches pour renoncer à l'obéïssance qu'ils ont juré de rendre à leur Roi légitime, & pour se rendre Esclaves du Prince d'Orange.

Ne m'allez point dire que je parle en Papiste, ou en défenseur du pouvoir Arbitraire : vous sçavez que je suis de la Religion Anglicane, & que j'ai si peu de faveur depuis la mort du feu Roi, que vous auriez tort de croire que je ne parle que par prévention. J'avouë que je n'ai jamais blâmé le Roi, quand je l'ai vû porté à favoriser ceux de sa Religion, & que même je me suis mocqué des gens qui craignoient la destruction de la Religion Protestante en Angleterre. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit, que la Religion Anglicane fût en danger par les choses qui donnoient l'allarme à quelques Protestans, qu'il n'avoit pas été difficile de persuader.

Je sçai, Mylord, ce que l'on dit là-dessus, que le Roi a dispensé les Catholiques du serment du Test, qu'il les a avancez dans les Charges, qu'il en a rempli ses Troupes, & que c'étoit d'eux qu'il se vouloit servir pour opprimer nôtre Religion & nos libertez. C'est un discours dont on nous bat les oreilles depuis un an : j'ai crû même, quand je n'y ai pas fait une grande réflexion, qu'il y en pouvoit avoir quelque chose ; mais aprés y avoir bien pensé, j'ai vû que cela n'étoit point : car si le Roi eût pris les mesures que l'on dit, il ne se seroit pas fié à des Protestans qui l'ont trahi. En verité, Mylord, on va faire un étrange tort à la réputation des Anglois, si on éleve le Prince d'Orange sur le Trône. Qui pourra se fier à nôtre Nation, si les déclarations de nos Eglises, & de nos Universitez, si nos sermens & tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, ne nous engagent qu'autant qu'il nous plaît ? Que nos Evêques & nos Ministres s'avisent presentement de prêcher contre les Catholiques, qu'ils accusent leur Religion d'empêcher les Sujets d'obéïr à leurs Souverains ; croyez-vous, Mylord, qu'il sera difficile de leur répondre, quand les veritables Enfans de nôtre Eglise regarderont comme des gens sans foi & sans Religion ceux de nos Protestans qui se sont jettez dans le parti du Prince d'Orange ? Avez-vous quelques raisons qui puissent lever les scrupules sur cette matiere ? dites-les-moi, je vous prie, & je vous promets qu'encore que je ne sois pas Théologien, je vous ferai voir qu'elles ne peuvent faire impres-

sion dans les esprits qui ont quelque teinture du Christianisme ? Les maximes dont on vous a prévenu ne peuvent être tirées que de Buchanan, de Doliman, & de Milton. Ce sont là trois Saints du parti Presbyterien ; vous sçavez que leurs ouvrages ont été deffendus par le Parlement, & par l'Eglise : que direz-vous si on les réimprime bien-tôt par ordre de la convention ? approuverez-vous ce qu'ils ont de pernicieux, loüerez-vous la conduite de ceux qui les mettront dans les mains de tout le monde ?

Vôtre Chambre-Basse ne sera composée que de Non-Conformistes Presbytériens, qui cependant en devroient être exclus par les Loix de la Reine Elizabeth. Vous ne manquerez pas d'élever au Trône un Prince qui vous donnera bien-tôt des marques de sa reconnoissance. Il ne manquera pas de travailler à réformer les Evêques, & à les mettre sur le pied des tems Apostoliques. Il les déchargera des richesses qui leur doivent être inutiles, & des honneurs mondains qui ne leur sont pas plus necessaires. Vous jugez assez, Mylord, que la plûpart de nos Prelats meritent ce traitement : & si je me pouvois résoudre d'aller à vos Assemblées, ce ne seroit que pour fortifier le parti qui seroit porté à leur faire souffrir cette espece de punition. Je ne me sçaurois empêcher de croire, qu'enfin nôtre Nation ouvrira les yeux, & qu'elle détournera l'infamie dont vous la voulez couvrir. En tout cas, Mylord, tout ce que vous allez faire sera nul, & même extravagant en toute maniere. Vous auriez perdu l'esprit, si vous croyiez que l'on pourra considerer comme des Loix, les résultats de vos deux Chambres. Vous sçavez qu'en Angleterre nous ne connoissons point de Loix que celles qui se font par autorité légitime ; c'est-à-dire, par le Roi dans son Parlement. Vos Jurisconsultes, quelque favorables qu'ils soient à la sédition, seront contraints d'avoüer, que c'est le Roi seul qui a l'autorité d'assembler les Pairs, & les Communes. Vous le reconnoissez assez, puisque vous n'osez donner le nom de Parlement à l'Assemblée que vous prétendez faire. Par quelle autorité pourrez-vous la convoquer, est-ce par celle du Prince d'Orange, d'où lui viendroit ce pouvoir ? Vous ne pouvez le lui avoir donné, puisque vous ne l'aviez pas vous-même ; & quand vous auriez été en état de l'en gratifier, auroit-il été en droit de le prendre & de l'exercer ? Il est entré en armes dans le Royaume, il s'est déclaré contre le Roi, de sorte qu'il a encouru le crime de haute trahison au premier Chef ; & il auroit perdu par forfaiture, tous les droits, honneurs & prérogatives, s'il étoit membre de l'Etat ; & si c'est

un Etranger, c'est un Ennemi public que la Nation doit combattre & détruire, à peine de felonie. Voilà cependant l'autorité qui prétend vous convoquer, & vôtre Assemblée qui n'ose s'égaler au Parlement, va entreprendre de se faire un Roi, ce qu'aucun Parlement n'a jamais fait. Elle veut juger son Souverain, déclarer que sa retraite forcée est une abdication, qu'elle est une renonciation à la Couronne. Je vous prie de me dire quels exemples vous pourront fournir les Avocats que vous consultez? sont-ce les Actes des Spensers, ou des autres seditieux, qui ont soûtenu, Que si le Roi ne se gouvernoit pas selon les Loix, on pouvoit l'y obliger en prenant les armes contre lui? Ne sçavez-vous pas que tous les Parlemens ont mis cette entreprise au nombre des crimes de haute trahison? Il est vrai que vous prétendez vous servir d'un bel expedient, & déclarer la Couronne vacante. En verité, Mylord, ce seroit bien se mocquer de la Nation que de faire cette déclaration. Quoi un tas de seditieux convoquez tumultuairement par un Usurpateur, pourroit prononcer sur une semblable matiere? Le Royaume d'Angleterre est-il électif, & peut-on trouver quelque exemple non contesté qui autorise le Peuple à disposer du Trône, ou à le déclarer vacant? Un Royaume hereditaire peut-il vacquer que par la mort du légitime possesseur? Quand vôtre Prince d'Orange l'auroit fait vaquer de cette maniere-là, n'y auroit-il pas un successeur légitime? Ce Prince de Galles, sur la naissance duquel toute l'Angleterre, & le Prince d'Orange même ont complimenté le Roi, est-il mort, ne merite-t'il pas que l'on fasse quelque mention de lui? Direz-vous qu'il soit en âge d'avoir violé les Loix, & ce prétendu Contract Original, que vous ayez imaginé être entre le Roi, & le Peuple; & seriez-vous en droit de lui refuser le Trône? Je sçai bien que le Prince d'Orange le traite d'Enfant supposé, cela est digne de sa conscience timorée; mais ne conviendrez-vous pas, de bonne foi, que les preuves qu'il en fait publier sont si notoirement fausses, qu'il n'a osé faire déclarer que ce Prince est supposé. Vous me direz, peut-être, que cette affaire est réservée à un de vos Parlemens, où Oats, ou d'autres scelerats viendront affirmer par serment une histoire que Burnet aura inventée, & que là-dessus on passera un Acte qui déclarera la supposition, en vertu d'une Loi que l'on n'a pas encore vûë. Ce sera, que les Reines sont obligées d'accoucher dans la Sale des Banquets en presence des deux Chambres.

Vous sçavez, Mylord, de quelle maniere on se jouë des Ser-

mens dans vôtre parti : vous en avez prêté au Roi, croyez-vous qu'ils vous tiennent obligez envers ce Prince, ou qu'il est permis de les violer ? Vous sçavez qu'un des grands crimes que vôtre faction fait au Roi, est d'avoir dispensé de quelques sermens des Officiers Catholiques. Comment donc vous pourrez-vous dispenser de ceux que vous avez prêtez, si le Roi, selon vous ne le peut faire ? Si c'est vôtre pretendu zele pour la Religion Protestante, qui vous met les armes à la main contre le Roi; montrez-moi, je vous prie, un Acte de vôtre Religion qui autorise cette révolte, & qui enseigne, qu'il faut être Protestant pour regner légitimement en Angleterre. Si vous déclarez le Trône vacant parce que le Roi n'est point de la Religion Anglicane; le ferez-vous remplir par un Prince qui n'en est pas non plus, étant Protestant non-Conformiste ? Avoüez, mon cher Ami, que toutes vos entreprises sont insoûtenables.

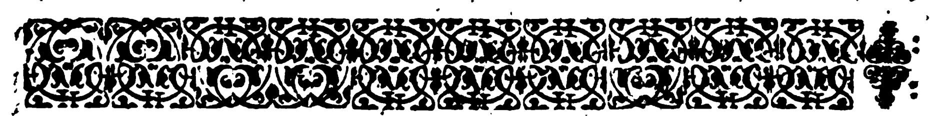
Vous reprochez au Roi, d'avoir donné atteinte à nos Loix dans le tems que vous violez celles qui sont les plus importantes, & les plus sacrées, comme celles qui regardent la succession hereditaire, la seureté des Rois, & l'uniformité de Religion. J'ose dire que vous portez l'impudence plus loin que ne firent les Parricides, qui tinrent le Parlement long. Ils reconnurent du moins le pouvoir du Roi, lui demanderent un Parlement, & malheureusement pour ce Prince, & pour toute la Nation, il s'engagea de ne le casser, ni proroger. Ils observerent quelques formes, & vous n'en observez aucune. Vous voulez faire un Roi, ce Roi qui n'aura aucun droit de l'être, ne pourra se maintenir que par la force ; & vous serez des premiers à vous repentir d'avoir mis vôtre liberté en de si mauvaises mains. Les Hollandois ont perdu la leur, vous allez perdre la vôtre; & moi, pour conserver la mienne, je me vais confiner dans mes terres, pour voir de quelle maniere les affaires tourneront. Mais quelque chose qui me puisse arriver, ma lâcheté ne sera jamais assez grande pour noircir le nom que je porte, en reconnoissant un Usurpateur, qui ne merite nos respects, que par les deux Alliances qu'il a avec la Maison Royale. Quand la fantaisie me prendra de choisir un Maître, je voudrai qu'il soit de meilleure Maison que moi. Si j'avois été Hollandois, j'aurois mieux aimé obéïr au Roi d'Espagne, qu'à un Gentilhomme Allemand; mais puisque je suis né Anglois, je n'obéïrai jamais à un homme qui n'est pas de meilleure Maison que moi. Voilà quelle est ma résolution. Rien ne sera capable de m'en faire changer. J'espere que les disgraces,

dont vous me menacez, finiront d'un côté ou d'autre; nous sommes dans un Païs de révolutions, les affaires peuvent changer en un moment, & sans que l'on sçache pourquoi. Si l'on me vient tourmenter dans ma Province, je suis assez prés de l'Irlande pour y passer. J'ai un titre en ce Royaume-là, & si le Roi y convoque un Parlement, je vous déclare que vous entendrez parler de moi. Cependant, vous pouvez fléchir les genoux devant vôtre Idole, c'est un *Veau d'Or*, qui pourroit bien être brisé dans peu de tems. Ne l'appellez-vous pas le Messie des Presbyteriens, qui vient briser les fers du Papisme, & vous délivrer du pouvoir arbitraire. Dieu veüille avoir pitié de nous, mais j'apprehende qu'il n'y ait bien du sang répandu avant que cette Fête finisse. Ce que je puis souhaiter de mieux pour vous, est que nôtre Roi légitime revienne bien-tôt, & qu'il vous donne une abolition generale. Mais quoi qu'il arrive, j'espere que nôtre amitié est trop ancienne & trop bien fondée, pour pouvoir être alterée par la difference des Partis.

Fin du troisiéme Livre.



LIVRE



LIVRE QUATRIÉME.

HARANGUES DU GENRE JUDICIAIRE.

DE LA JUSTICE.

Discours prononcé à la Saint Martin.

MESSIEURS,

Je ne m'étonne pas qu'à l'ouverture du Parlement une infinité de monde se presse pour entrer dans ce Palais. On vient revoir la Justice, aprés avoir été privé de cette vûë durant quelque tems. On veut contempler cette Reine assise sur son Trône, revêtuë de sa Pourpre & armée de sa puissance. Ajoûtons que l'on est bien-aise de considerer cet auguste Senat, comme une partie du Prince détachée de lui-même. En effet, MESSIEURS, si la bonté de nos Rois leur inspire de ménager l'affection des Peuples, si leur prudence ne leur laisse à exercer que cette partie de la Justice qui récompense le merite, & distribuë les graces; il n'est pas moins vrai que leur sagesse veut qu'ils se déchargent sur les Magistrats de la punition des crimes. La gloire, qui ne les appelle qu'aux grandes actions, ne leur permet d'ensanglanter d'autre épée que celle qu'ils portent pour vaincre leurs ennemis. C'est pourquoi ils ne réservent leur prudence que pour regler les differens ordres de leurs Etats; ils ne donnent leurs soins qu'à choisir des personnes à qui ils puissent confier les plus importans emplois, & ils ne travaillent qu'à augmenter la superbe Monarchie qui leur est soûmise. Aussi voyons-nous que pour la mieux gouverner, que pour mettre un meilleur or-

dre dans les belles Provinces qui la composent, ils gardent prés de leurs Personnes les principaux de leurs Conseils, qu'ils se reposent sur les Juges, de tout ce qui regarde les interêts des Particuliers, & qu'ils leur laissent à punir les coupables pour la seureté publique.

Si nous examinons les hommes en general, nous verrons qu'étant portez à ce qui leur est avantageux, ils cherchent dans la vie civile le secours mutuel qu'ils peuvent recevoir les uns des autres. Pour en demeurer d'accord nous n'avons qu'à considerer de quelle maniere ils agissent dans leur domestique, & quelle est leur conduite dans la Cité. Nous découvrirons de quelle Justice ils sont capables par leurs inclinations naturelles, par les reflexions qu'ils peuvent faire, & par le secours qu'ils se mettent en état de recevoir de cette Philosophie qui redresse les mœurs, qui presente la raison à consulter, & qui veut que nous nous donnions des Loix à nous-mêmes. Ne nous flatons pas; il faut que nous renoncions à la qualité de raisonnables que l'on nous donne, ou que nous sentions naturellement en nous une forte disposition à rendre à chacun ce qui lui appartient. Ne cherchons point d'exception dans une regle qui n'en souffre pas. Si l'Empire de la raison embrasse tout le genre humain en general, les limites de l'Equité ne doivent pas avoir moins d'étenduë. Le seul instinct doit rendre équitable sans aucune connoissance des Loix, & nous sentons tous les jours que nôtre conscience nous accuse des fautes que nous avons commises, que nôtre jugement les condamne, que nos remords les punissent. Enfin, nous pouvons dire que personne ne peut secoüer le joug de la Justice secrete dont il sent les mouvemens dans son cœur, qu'en même tems il ne se révolte contre sa raison, & même contre sa propre nature. Disons encore qu'il n'y a point d'ignorance qui nous puisse excuser, puisque ce que nous avons d'immateriel nous donne assez de lumiere pour nous éclairer, malgré ce que peut avoir d'obscur & de terrestre la partie qui ne nous fournit que les organes. Dieu n'auroit pas confié à l'homme le soin de sa propre conservation, s'il ne lui avoit donné une ame capable de le conduire & de le gouverner. Cependant, *reliquit hominem in manu consilii sui*, il l'a laissé maître de lui-même & en état de se faire Justice. Enfin nous pouvons dire que l'homme compose lui seul en quelque façon une République, où il donne des jugemens qu'il subit. Il est en droit de commander à lui-même par l'autorité de son ame, & son corps n'est pas moins dans l'o-

obligation d'obéïr. Si sa force & sa colere s'arment pour repousser ce qui lui peut nuire, d'autres passions veillent à le conserver. Les sens presentent leurs objets à la raison, & lui en font des rapports qu'elle examine. Elle émeut ensuite les appetits, & leur assigne leurs fonctions. Le Concupiscible va audevant du bien, il le reçoit & l'embrasse; comme l'Irascible s'irrite contre le mal, le combat & l'éloigne autant qu'il lui est possible. Les membres prêtent volontairement leur ministere, ils se souviennent que leur masse n'est que pour servir, & qu'il faut qu'ils suivent la direction du jugement qui leur distribuë leurs offices. En un mot, MESSIEURS, disons qu'il y a dans nous-mêmes un petit Etat, où la Justice veut que l'ame commande pour la conservation du corps, & que le corps obéïsse pour les avantages de l'ame. Si ces deux parties dont nous sommes composez agissent pour d'autres fins, elles vont contre les intentions d'une Providence qui les a unies. Il est permis à l'ame de moderer ou de diriger les passions, de mortifier la chair, & de lui imposer des peines, mais son droit ne s'étend pas jusques à exercer une puissance tyrannique sur le corps. Quoi qu'elle en souffre, elle ne peut répudier ce qu'elle a épousé avec ses incommoditez. Elle ne peut rompre une liaison qui vient d'enhaut, ni disposer d'une vie qui n'appartient qu'à Dieu seul. Mais il ne faut pas aussi que l'ame s'oublie d'une autre maniere, & qu'elle tombe dans une extrémité opposée. Les sens la peuvent séduire, si elle ne se tient sur ses gardes, & qu'elle ne se souvienne pas que c'est à elle à regner au lieu de se soûmettre aux passions qui se révoltent contre elle. Cependant l'homme qui vivroit seul dans sa maison se trouveroit peu en état d'exercer en lui-même une justice qui lui est si necessaire, il est obligé d'entrer dans la societé de ses semblables pour se fortifier par des exemples que lui peut fournir le commerce de la vie, & pour marcher plus seurement sous les ordres des Souverains & des Magistrats. C'est dans une conversation commune & des interêts mutuels que l'on trouve du soulagement dans ses maux, que l'on se donne de l'assistance, qu'on allie les differens emplois, que l'on partage les soins & le travail, & qu'enfin l'on compose ce corps de Familles rassemblées que l'on appelle Cité. Mais les Citoïens éprouveroient bien-tôt que la diversité de leurs inclinations les diviseroit, s'ils ne s'établissoient des Loix entr'eux. Par cette conduite leur prudence dispense équitablement les choses qui servent à la commodité de la vie, ils se maintiennent dans la possession de leurs biens & dans le repos. Comme ils reconnoissent aussi

le besoin qu'ils ont des Sciences & des Arts, ils ne manquent pas de les cultiver. Les Artisans s'entreprêtent une mutuelle assistance, l'un nourrit, l'autre habille ; il y en a qui travaillent à conserver la santé, pendant que d'autres s'exposent pour défendre la vie & la fortune de ceux qui ont soin de la Police ou du Commerce. Enfin, rien n'est inutile dans cette Communauté : & si les malheureux qui n'y apportent que leur indigence ont l'avantage d'être secourus, ils rendent des services qui soulagent les plus considerables des Citoïens.

Cependant les inclinations de l'homme se suivent par tout, & le font agir d'ordinaire pour son utilité particuliere au préjudice du bien public ; de sorte qu'on l'assujettit à des Loix qui reglent sagement ses volontez & ne laissent à ses passions qu'un usage légitime. Elles mesurent les ressentimens, réparent les injures, & distribuent à chacun les avantages qu'il doit avoir.

Ainsi le premier hommage que rend le Citoïen à l'Etat, c'est de lui voüer son obéïssance : mais il ne renonce pas à sa liberté naturelle par cette soûmission, il suit plutôt une raison qui lui conseille d'unir sa volonté à celle de tout un Peuple, & de contribuer à cet ordre qui fonde la tranquilité generale & l'utilité commune. C'est donc cet ordre ou plutôt c'est ce que nous appellons Justice qui est l'ame de la Communauté dont nous parlons, qui remuë les ressorts de l'Etat, qui distribuë la paix au Peuple ; & pour tout dire en peu de paroles, qui rend à chacun ce qui lui appartient.

Comme les Avocats sont les premiers organes de cette Justice, & même en quelque façon les maîtres du destin de leurs Parties ; ils ne peuvent se dispenser de ménager les interêts de leurs Cliens, & de temperer leurs passions. Quand on les appelle Patrons ou Peres & Protecteurs, qu'ils se souviennent qu'ils sont enfans & Ministres de la Justice, & qu'ils ne lui doivent pas moins de bonne foi & d'ingenuité, que de soin & de vigilance pour les affaires qui leur sont commises. Qu'ils renoncent donc à toute sorte de déguisement, que la verité regne dans leurs discours, & qu'ils ne cherchent jamais de ces ornemens trompeurs qui peuvent porter les Juges à rendre de faux Oracles.

HARANGUE, SI LES LOIX PEUVENT changer.

MESSIEURS,

Si les Loix sont sourdes & desinteressées dans leurs Jugemens, si leur prévoyance penetre ordinairement ce qu'il y a de plus secret dans le commerce de la vie, & qu'elle embrasse toute l'étenduë des faits & des volontez ; nous plaindrons-nous qu'elles disposent de la destinée des Hommes, en prescrivant la punition du crime & la recompense de la vertu ? Ne dirons-nous pas, MESSIEURS, qu'elles doivent être fermes & invariables ? Aussi voyons-nous qu'il y en a de naturelles qui ne changent pas, & qui ne peuvent être corrompuës ni alterées par la raison civile. Cependant nous en remarquons d'autres qui suivent l'inconstance des mœurs, & les révolutions des Etats. En effet, les inclinations des Peuples differens en humeurs, en Climat, & en temperament laissent introduire des Coûtumes qui s'établissent peu à peu sur le consentement general, & qui même autorisent quelquefois dans un Païs des vices qui seroient punis dans un autre. Ne faut-il pas alors, que les Loix s'accommodent aux volontez de la Nation, & n'a-t'on pas vû des Républiques en Grece où le Vol étoit permis, & d'autres qui souffroient l'Adultere ? Les Lombards avoient autorisé le Duel ; & quand les Scythes voyoient que leurs parens souffroient de violentes douleurs sans esperance de guerison, ils les tuoient pour les délivrer de leur peine, & prenoient ces Parricides pour des actions charitables. Nous voyons, d'ailleurs, que les Etats changent toûjours de mesures & de maximes, selon la difference de leurs interêts, & qu'ils ne manquent jamais d'accommoder leurs Loix à l'avantage des Peuples.

Descendons dans un détail plus précis, & assignons trois especes de Loix qui ayent rapport au Droit Naturel, au Droit des Gens, & au Droit Civil. La qualité d'animal, qui rend l'Homme sujet à l'instinct, forme le Droit Naturel, & la qualité de raisonnable que nous avons fonde le Droit des Gens. Ces deux Droits ne doivent pas être moins invariables, que les qualitez d'animal & de raisonnable sont unies inséparablement en nous ;

mais nous ne pouvons pas dire le même du titre de Citoyen: Comme il n'est point essentiel à l'Homme, le Droit qui en naît ne peut éviter le changement; il faut qu'il s'assujettisse à la Politique, qu'il se regle selon l'interêt public, & qu'épousant la destinée de l'Etat il se laisse entraîner aux révolutions qui y arrivent.

C'est le Droit Naturel qui nous confie le soin de nous défendre & de nous conserver, il nous porte à l'union d'amour qui sert à éterniser l'espece, & il inspire à nôtre tendresse à donner la nourriture & l'éducation à nos enfans. Cependant ces propensions animales n'iroient pas loin; elles seroient trop aveugles pour nous bien conduire, & nos passions en seroient mal reglées, si elles ne reconnoissoient l'Empire de la raison. Il faut donc que la partie sensitive de l'ame releve de la partie raisonnable, & que le Droit de Nature se soûmette à la direction du Droit des Gens. C'est ce Droit des Gens, c'est ce grand mobile de la vie Politique qui forme le modele de la Societé. Cette prudence commune à tout le genre humain convertit même les passions en vertus, elle fait la valeur en ménageant la force & la hardiesse; elle tire une belle ambition du desir & de l'esperance, & sanctifie la crainte par les terreurs salutaires qu'inspirent les Mysteres de la Religion & l'autorité des Loix.

Disons donc que le Droit Naturel & le Droit des Gens sont trop bien établis sur l'essence de l'Homme, pour pouvoir changer par des erreurs populaires, & qu'il n'y a point de Loi qui nous puisse dépoüiller de nôtre prudence, qui puisse supplanter la nature & corriger la raison. Mais comme il y a des Hommes qui croupissent dans de mauvaises habitudes, & se rendent le crime familier; nous voyons aussi des Nations entieres qui convertissent insensiblement des mœurs brutales en Coûtumes, & ces Coûtumes en Loix. Cependant elles ne peuvent imputer cette faute qu'à leur déreglement, au lieu de s'en prendre à l'inconstance de la Nature & au changement de la raison. Et en effet on ne peut jamais se dispenser des regles d'une vertu reconnuë par la pluralité des Peuples. L'infidelité des Carthaginois n'empêchoit pas qu'on ne loüât la bonne foi des autres Nations, & qu'on ne la crût generalement necessaire pour entretenir le commerce. L'inceste que se permettoient les Perses, & le Vol que l'on pardonnoit aux Lacedemoniens, ne laissoient pas d'être des crimes punissables ailleurs; & les Coûtumes brutales de quelques Nations ne pouvoient alterer l'instinct ni la raison de l'Homme. Il

n'y eut jamais de Peuple assez barbare qui ne sentît les inspirations secretes de la pudeur & de l'honnêteté, & qui ne fût en état de renoncer à ses vices & à son ignorance.

Mais voyons par l'exemple familier du Mariage ce qu'il y a de fixe, ou ce qui peut changer dans les Loix. Parmi les animaux l'instinct porte le mâle & la femelle à s'unir, sans avoir d'autre but que la volupté ; mais la raison passe plus avant, elle persuade à l'Homme & à la Femme de s'engager dans une plus parfaite liaison de vie & de destin, & nous voyons qu'elle convertit une union qui n'est qu'animale parmi les brutes, en une societé qui devient sainte & indivisible parmi nous. Ce n'est pas tout, ce simple mariage du Droit des Gens produit des interêts civils pour les Enfans qui en doivent sortir ; il leur prépare des Droits de parenté, d'alliance & de succession : C'est pourquoi la Loi Civile ajoûte à la foi de ces Noces, l'autorité du Pere, le consentement du Tuteur, & la publication des bans, comme des circonstances justes & necessaires. Elle joint ces formalitez exterieures à la substance du Contrat, & en compose un Mariage civil & légitime. Mais si le consentement de l'Homme & de la Femme renverse toute la substance du Mariage qui ne peut changer, les circonstances étrangeres dont nous venons de parler, ne sont pas invariables. L'émancipation tire un fils de l'autorité du Pere, un Prélat dispense de la publication des bans, & la majorité affranchit de la puissance des Tuteurs.

Mais s'il y a des Loix qui changent, comme nous l'avons fait voir ; Nous avons éprouvé, ce me semble, que l'inclination des Peuples, l'inconstance des Siécles, & les révolutions des Etats ne changeront jamais le Droit de Nature, ni le Droit des Gens. La divine Providence a gravé si avant ces deux Loix dans l'instinct & dans la raison de l'Homme, qu'elles ne seront jamais détruites par les Constitutions ni par les Coûtumes que l'on pourra établir.



HARANGUE PRONONCÉE A L'OUVERTURE du Parlement de Toulouse, le lendemain de la saint Martin.

Sur la Regence de nôtre Reine.

Par M. de Bertier Prémier Président.

LA coûtume veut qu'en ce jour célebre nous exhortions les Officiers à bien rendre la Justice, & à considerer que c'est à Dieu principalement qu'il la faut rendre comme au grand Soleil de Justice, d'où derive tout ce qui est juste dans l'Univers. Dieu est un Ocean de Justice, d'où, comme de sa source, prend son origine la Justice de la Terre; & si tous les fleuves qui prennent leurs eaux de la Mer sont obligez de les lui rendre, n'est-il pas raisonnable que les Officiers qui exercent la Justice la rendent à Dieu dont ils la tiennent?

Cette Justice qu'il faut rendre à Dieu, consiste à faire observer le culte qui lui est dû; *à lui seul honneur & gloire*, & non à ses créatures. C'est la Loi que les Cieux annoncent & publient incessamment à la Terre, Loi écrite dans la voute du Ciel avec des caractéres de lumiere & de flâme, où les Planetes assemblées avec les Etoiles fixes, forment les mots, & l'adorable Ecriture de cette Loi éternelle & inviolable, *à Dieu seul honneur & gloire.* Mais aprés le culte & la gloire de Dieu, les Officiers doivent appliquer leur cœur & leur esprit à rendre au Roi la Justice qu'ils lui doivent, comme à celui qui en qualité de Lieutenant de Dieu, leur a commis le pouvoir de la rendre. Si le Roi est mineur, les Officiers sont obligez de rendre la Justice à celui qui exerce la Regence, comme ils la rendroient au Roi s'il étoit en âge parfait. Cette Justice que doivent les Officiers à la Regence, consiste à faire que les Peuples lui obeïssent; si bien que nous ferons voir par ce discours l'origine & le pouvoir de cette Regence, & nous montrerons que les Sujets qui doivent reverer l'image de Dieu en la personne du Prince, doivent aussi obeïr au Prince en la personne du Regent qui le represente.

On ne sçauroit mettre en doute que l'Etat Monarchique ne soit le plus juste & le plus souhaitable de tous les Gouvernemens, & que la Royauté héreditaire qui vient en France par succession legitime, ne soit le plus parfait des Etats, Dieu y faisant naître

maître les Rois, leur donne l'être & la Couronne d'une même main. Cependant comme il n'y a rien dans le monde, qui soit veritablement accompli, on peut dire que la Minorité des Princes, est une espece d'imperfection dans la Monarchie hereditaire. Mais ce défaut est reparé par la Regence ; elle donne à l'Etat une puissance assez grande, & assez forte pour soutenir la foiblesse du Roi Mineur, & cette puissance Royale est établie en France par la Loi fondamentale de cet Etat, aussi ancienne que la Loy Salique. Ces deux Loix sont nées avec la Couronne, & il y a grande apparence qu'elles ne sont qu'une même Loi, & que la Loi qui fait les Régens, est une partie de celle qui fait les Rois. La Regence pourvoit à l'inconvénient des Rois Mineurs ; sans elle la Loi Salique seroit défectueuse ; & la premiere Minorité de nos Rois, auroit renversé les fondemens de cette grande Monarchie qui dure & fleurit depuis tant de Siecles. Elle adoucit aussi la rigueur de la Loi, qui ôte aux Femmes la succession du Royaume, nos LYS ne filent point, mais la Régence conserve aux Meres la Tutelle des Rois leurs Enfans pendant leur bas âge.

Ces deux Loix, ou plutôt ces deux parties d'une même Loi, n'étoient pas écrites en leur commencement. Les Gaulois anciens possesseurs de ce Royaume, & nos François qui depuis s'en sont rendus Maîtres, n'écrivoient point leurs Loix. Les premiers les mettoient en Vers, les Druides ou les Bardes les apprenoient par cœur, & les publioient ensuite. Les Peuples les observoient mieux que ne faisoient les Grecs & les Romains celles qu'ils avoient gravées sur le bronze, ni que les Juifs qui écrivoient les leurs sur leurs habillemens. Ainsi un usage inviolable a conservé la Loi des Régences, & nous l'a transmise pour être observée autant que durera cet Empire.

Eginhardus in vita Caroli Magni. Charlemagne fit écrire les Loix de tous ses Sujets qui n'étoient point écrites.

Pour faire voir que c'est une Loi fondamentale de cet Etat aussi bien que la Loi Salique, il ne faut que lire nôtre Histoire : On y trouvera que les Régens sont presqu'aussi anciens que les Rois ; & que lorsque l'on a tâché d'abroger la Régence, elle s'est trouvée écrite dans le cœur des Peuples, & les François l'ont toujours observée, nonobstant les Constitutions contraires. Le Roi Charles VI. sur l'apprehension qu'il eut que le Régent ne se saisît du Royaume, & ne l'ôtât à son fils, fit une Ordonnance en l'année mil quatre cens sept, que d'oresnavant il n'y auroit plus de Régent en France pour la minorité des Rois. Qu'au contraire en quelque âge que leur échût la Couronne, ils se-

roient sacrez, & le Royaume gouverné en leur nom par le conseil des Reines, & des plus proches de leur sang. Pour mieux établir cette Ordonnance, il la fit publier devant lui, tenant son Lit de Justice en son Parlement; mais toutes ces précautions furent inutiles, l'Ordonnance mourut avec le Prince qui l'avoit faite. Depuis ce tems-là il ne s'est trouvé aucun de nos Rois, qui n'ait crû qu'il renverseroit l'Etat s'il ébranloit la loi de la Régence, qui en est un des principaux fondemens. Jusques-là même, qu'on a donné des Regens au ventre, quand les Rois n'ayant point d'enfans mâles, ont laissé leurs veuves enceintes. Si les Rois n'y avoient pourvû, la Régence appartenoit au plus proche, & comme il n'y a point de plus proche du fils que la mere, puisqu'il est appellé une partie de ses entrailles; il est certain aussi que ce sont les meres qui ont le plus souvent exercé les Régences.

L. Qui in utero. ff. de stat. hom.

Il y a beaucoup d'exemples en toutes les races de nos Rois; & sans parler des trois dernieres Régences, que nous pouvons avoir vûës, l'une en la branche de Valois, & les deux autres en celle qui regne heureusement, & qui ne finira qu'avec le monde, nous lisons que la Reine Fredegonde fut Tutrice & Regente de son fils Clotaire II. Elle le porta en maillot dans une grande bataille, & assista en plusieurs autres avec tant de succés, que ce Prince se vit enfin Monarque de la Gaule & de l'Allemagne. Entre les Ostrogots, venus de même climat que nous, la Reine Amalasonte tint la Regence de son fils Athalaric. Brunechilde Reine de France fut Regente de Theodebert & de Thierri enfans de son fils, & l'on sçait avec quelle gloire la Reine Blanche le fut durant la minorité de saint Loüis.

Du Tillet en ses Memoires, addition au Chap. des Régences.

Il y a une autre sorte de Régences que les Rois donnent aux Reines leurs meres ou leurs femmes pour gouverner l'Etat quand ils sortent du Royaume. Mais parce que ces Regences ne prennent leur force que de la procuration du Roi, elles ne sont pas si absoluës que celles des minoritez, qui tiennent leur autorité directement de la Loi de l'Etat. Nous ne parlons de cette sorte de Régences par l'absence, que pour montrer que nos Rois ont toujours jugé les Femmes dignes & capables du Gouvernement. Ils ont fait asseoir leurs meres, & leurs femmes auprés de leurs personnes tenant leur Lit de Justice. Ces Princesses ont assisté en l'Assemblée des Etats Generaux; & même ont fait appeller les Femmes qui tiennent Pairie au siége & aux opinions des Pairs.

Cette estime que nos Rois font de leurs Meres & de leurs Femmes, est comme hereditaire à nôtre Nation. Nous lisons dans Tacite, que les Peuples de Germanie d'où nos Ancêtres sont venus, appelloient leurs Femmes aux Conseils les plus importans. Si par la Loi Salique ils les ont privées de la succession de la Couronne, ils ne les ont pas privées du Gouvernement du Royaume pendant la minorité de leurs enfans. Ainsi quoiqu'ordinairement les Fiefs ne pussent être tenus que par les mâles, on n'ôtoit pas aux Meres la Garde-noble, par le moyen de laquelle elles joüissoient des Fiefs pendant la minorité de leurs enfans.

J'avouë que ce que nous venons de dire est contraire aux Loix Romaines que nous observons dans cette Province pour la succession des Familles particulieres; mais ces Loix étrangeres ne regardent point l'Etat. La France est fondée sur ses propres Loix, & non sur celles des Romains : nos Rois ont domté leurs Peuples; & il seroit honteux aux vainqueurs de souffrir que la succession de leur Couronne fût gouvernée par les Loix des vaincus. Un grand Chancelier de France, voulant se servir d'une Loi Romaine sur le sujet de la Régence (c'est la Loi vulgaire *ad Rempublicam de mun. & hon.*) ne l'osa alleguer sans en demander permission au Roi, devant lequel il parloit, tenant son Lit de Justice en son Parlement.

Le Chancelier de l'Hôpital.

Il faut donc quand on parle de la Loi Romaine, en excepter ce qui regarde cet Etat, c'est où elle n'a point d'autorité. Mais pour tout le reste, il n'y a jamais eu de Loix plus justes & plus équitables que celles des Romains. C'étoient de grands Hommes en guerre & en paix. Par la force de leurs armes, ils ont conquis les Nations étrangeres; & par l'équité de leurs Loix, ils se sont fait aimer aux Peuples qu'ils avoient conquis. Philon Juif se vante que tout ce qui est de bon dans les Loix de tous les Peuples de la Terre, a été tiré des Loix de Moïse : & on peut dire des Loix Romaines, qu'elles sont comme une essence & un extrait tiré des Loix de Moïse & de toutes les autres.

Fontanon tom. 2. ordon. ch. 1. tit. 1.

Il ne faut pas donc trouver étrange, que la Province de Languedoc, en s'unissant à la Couronne, ait demandé au Roi cette grace, que la Justice lui fût renduë par cette équitable Loi, & que le Roi lui ait donné ce privilége. Nous avons si bien conservé ce privilége, que nous pouvons dire que le Droit Romain n'est ni mieux exercé qu'en ce Parlement, ni mieux enseigné qu'en cette Ville. Quelle Cité a produit & élevé tant de sçavans Hom-

mes en cette ſcience ? Feu Monſieur le Préſident de Bertier en ſon Livre de Toulouſe, n'a pas oublié la gloire qu'a cette Ville d'avoir donné la naiſſance à Cujas. Ce grand Juriſconſulte a fait voir par les lumieres de ſon eſprit, des beautez du Droit Romain, que l'on n'avoit pas encore connuës, & qui avoient demeuré cachées dans les obſcuritez des Interprétes anciens.

Philipp. Berterius 2. Icon. ſeu Tholoſa.

Romulæ Legis toto tu mater in orbe,
Sanguis & ille tuus, Juris qui pura togati
Lux primùm effulſit multis incognita ſæclis.

Revenons à la Régence, d'où l'amour de nôtre Ville nous avoit écartez : le Régent en France eſt ſouvent appellé Procureur du Royaume & Baillif de l'Etat ; mais rien n'eſt plus grand que le nom de Tuteur du Roi, ni rien de plus élevé que le titre de Regent du Royaume.

Tout le pouvoir du Monarque réſide en la Régence ; au Prince enfant eſt réſervée la veneration des Sujets ; au Tuteur l'obéïſſance. Rufin & Stilicon furent Tuteurs des Empereurs Honorius & Arcadius, & Zozime écrit que tout ce qu'ils commandoient étoit une Loi non écrite.

Zoz. lib. 2.

Les Etats ainſi que des Ouvrages de Moſaïque ſont composez d'autant de pieces diverſes qu'il y a d'hommes ; le ciment qui les attache & les unit, c'eſt le commandement & l'obéïſſance : ce lien rompu, il n'y a ni Roi, ni Sujets, ni Etat. Pour exercer ce Commandement & attirer cette obéïſſance, quelle autorité n'eſt-elle pas neceſſaire ? La Loi du Royaume donne au Régent l'autorité Royale, & ne réſerve pour le Roi enfant que le nom de Roi & la veneration. En ce bas âge, il ſe doit contenter que tout ſe faſſe en ſon nom, & que tout le pouvoir vienne de lui ; Que le Régent ne le tienne qu'en dépôt juſqu'à la majorité. Mais juſqu'à ce tems-là, il la tient entiere : Il peut faire la paix & la guerre, donner des graces, nommer aux Benefices & à la Régale, diſpenſer des Loix & les adoucir, & tout ce qui eſt contenu dans le teſtament du Roi Philippe Auguſte, que nous a donné celui qui a écrit ſa Vie. Tout cela ſe faiſoit au nom du Régent ; il ſcéloit du Sceau de ſes armes, s'il étoit Prince, & s'il ne l'étoit pas, on faiſoit un Sceau particulier. Il eſt vrai que nos Rois en ont enſuite ordonné autrement avec raiſon. Ils veulent que tout ſe faſſe au nom du Prince, quand même il ſeroit encore au maillot.

P. Rigordus in Philipp. Auguſt.

Aussi ne sont-ils pas Rois dans le berceau, comme sur le Trône ? L'âge, l'Onction du Sacre, ni la solemnité du Couronnement n'ajoûtent rien à leur grandeur ; elle est née avec eux : comme l'Empereur Commode disoit ; que le même jour qui l'avoit vû homme, l'avoit vû Roi. Neanmoins on ôte aux Rois enfans l'exercice de la Royauté, comme on leur ôte un glaive de peur qu'ils ne se blessent ; & ce glaive demeure cependant dans la main du Régent ; de sorte qu'on peut dire de ce grand pouvoir, ce qu'on disoit à Rome de la Dictature qu'on appelloit *Regnum negativum*, parce que pour être une Royauté, il n'y manque que le nom de Roi.

Appian. de Bello Civil. lib. I.

Il y a divers portraits de cette Royauté, ou de la fonction Royale. Le Juge Souverain en est un ; il represente la Justice du Prince. Le Connétable montre sa force & ses armes. Mais la Régence est un portrait qui represente la Royauté toute entiere ; semblable à ce miroir qui faisoit toujours voir l'entiere & parfaite Image de la Déesse Hera, quoiqu'il ne representât que quelque trait seulement des autres objets. Vous verrez bien-tôt sur le Trône l'original de ce portrait ; le Prince est proche de la majorité : cependant il regne avec sa mere Régente, qui doit être & a toujours été son principal Conseil. Ce n'est pas la seule France qui lui fournit des exemples pour établir cette autorité. Il y en a beaucoup dans l'Empire Romain. Mammea étoit tutrice de l'Empereur Alexandre Sévére son fils, & l'éleva si heureusement, qu'il fut un des grands Princes de l'Empire : Il ne fit jamais rien sans le conseil de sa mere, de sorte qu'elle sembloit regner conjointement avec lui : *Cum puer*, dit un Historien, *ad Imperium pervenisset, fecit cuncta cum matre Mammea, ut & illa videretur pariter imperare.*

Pausanias in Arcadicis.

Lampridius in Alex. Severo.

La Regence a toujours besoin d'un bon conseil : Mais il faut bien prendre garde aussi, que ce conseil ne la rende pas Aristocratique, afin de ne pas changer la forme d'un Etat purement Royal. Le Regent y doit toujours representer le Prince : autrement il seroit dangereux de faire goûter quelque diversité de gouvernement au Peuple, qui n'est pas souvent satisfait de celui sous lequel il vit. Le pouvoir de la Régence ne sçauroit être trop grand, puisqu'il doit representer le Prince, & le montrer incessamment à ses Sujets. Suger Abbé de saint Denis étoit Regent du Royaume, lorsque Loüis le Jeune fit le voyage d'outremer ; & saint Bernard en une Epître qu'il lui envoye, & qui nous a été donnée par Duchesne, appelle Suger un grand Prince de

Au 4. vol. des Hist. de France. France, *Consulo & supplico sublimitati vestræ, quia maximus Princeps estis in regno.* Et il n'a pas tort de l'appeller grand Prince, puisqu'un Poëte de son tems dans un Poëme fait à sa loüange, lui donne le titre de second Roi.

Au même vol.

Qui dum Francorum populos cum Rege gubernas,
Post Regem quasi Rex sceptra secunda tenes,

Bellesforêt. Aussi nos Historiens remarquent que le Roi assista aux obseques de ce Régent, & lui fit rendre les mêmes honneurs qu'on fait au premier Prince du sang Royal. Quelques Ecrivains Allemans ont crû que c'étoit un privilège de son Eglise de saint Denis : Otho Frisingensis dit, *Juxta illius Cœnobii prærogativam*, mais il s'est mépris ; car la Regence est une charge personnelle, comme la Tutelle, quoique la Regence soit plus absoluë & de plus grande autorité. Les Papes l'ont trouvée si honorable, qu'Innocent III. voulut être Régent & Tuteur de Frideric II. Roi de Naples & de Sicile, comme il se voit dans le second Livre de ses Epîtres, où il appelle la Regence, *Bailium Regni.* Il écrit à un Chapitre de lui envoyer l'élection de l'Evêque ; afin que comme Regent ; *vice Regiâ*, il y donne son approbation, & qu'il le confirme comme Pape, *cap. cum inter* 18. *in fin. extrà de elect.* En une autre Epître qui est la 78. saint Bernard exhorte l'Abbé Suger Régent de réformer les abus de l'Eglise, ce qui fait voir qu'il consideroit le Régent presque comme le Roi.

Les Papes ont donné toute sorte d'honneur à nos Reines Regentes. *S. Gregor. l. 10. epist. 8.* Saint Gregoire voulut que Mennas Evêque de Toulouse se purgeât des crimes à lui imposez, devant la Reine Brunechilde Regente, comme il se voit dans une Epître qu'il écrit à cette Princesse : *Purgationem tamen ante te duobus sibi Sacerdotibus junctis, ubi accusator cessaverit, eundem ex se præbere tuo committimus arbitrio. cano. Mennam.* 2. *quæst.* 5. C'étoit une femme, mais elle étoit Regente. Le Pape Innocent III. approuva le compromis concernant les biens Ecclesiastiques fait entre un Abbé de l'Ordre de Cîteaux, & les Hospitaliers, *in Adelam Reginam Francorum* ; *Cap. dilect. extra de Arbitr.* & on sçait que la Reine Adele étoit Régente du Royaume, en l'absence du Roi Philippe Auguste son fils.

Que ne méritent pas ces Reines qui font un bien si general à tout le Royaume par la bonne éducation des Rois leurs enfans ? Cette premiere teinture qu'elles leur donnent ne s'efface jamais : & c'est pour cela que la Bulle de la Canonisation du Roi saint

Loüis, donne à la Reine Blanche Régente la gloire de la sainteté de son fils. Un de nos Ecrivains dit, que les Reines qui vinrent aprés elle, voulurent porter ce nom de Blanche, comme les Empereurs celui d'Auguste, pour l'estime qu'elles faisoient de sa vertu. Pasquier en ses Recherches.

Mais si les Reines de France ont merité cet honneur, que ne devons-nous pas à cette grande Reine, en faveur de laquelle Dieu a déja tant fait de miracles en cet Etat pendant sa Régence? Elle nous a donné & élevé un Roi qui n'a jamais eu de pareil, & qui n'en aura jamais. Que les Peuples le réverent par amour, Que les Officiers par la Justice fassent qu'on lui obeïsse. Quand le Roi Gontran montroit le jeune Childebert à ses Sujets : Peuples, leur disoit-il, voyez vôtre Roi, mais gardez-vous bien de le considerer comme enfant, *Videte & cavete ne eum pro parvulo habeatis.* Greg. Tur. Hist. lib. 7.

Grand Roi, donnez-nous la paix pendant vôtre minorité, l'Europe échevelée & moüillée de sang vous la demande. Si aprés vôtre majorité, il faut trouver quelque matiere de guerre à vôtre valeur ; l'Orient vous appelle, & la Religion Chrétienne attend que vôtre bras y aille briser ses chaînes.

Nate Deâ, dixi, tibi se peritura reservant
Pergama, qui dubitas ingentem evertere Trojam? Ovid. 13. Metam.

Dans cette heureuse paix, vos Parlemens par le pouvoir que Vôtre Majesté leur donne, purgeront vôtre Monarchie des vices, y rappelleront les vertus, & feront joüir vos Sujets d'une entiere felicité.

HARANGUE POUR UN INTENDANT de Province à l'ouverture des Etats.

MESSIEURS,

C'est une alliance juste & necessaire, que celle de la Religion & de la Politique ; ce sont les deux principes qui établissent la grandeur des Souverains, & la felicité des Peuples. Si l'une de ces Vertus éleve nôtre esprit à la connoissance du premier Etre, Mr. de Bezons, Intendant de Languedoc.

si elle lui enseigne la noblesse de son origine & sa fin ; l'autre lui apprend à respecter l'Image de Dieu en la personne des Princes, & à considerer les Loix comme des chaînes, pour arrêter la fausse liberté, qui nous est inspirée par l'amour propre. Ces veritez ont été si connuës, & la pratique en a été jugée si necessaire, que l'on s'est fait un devoir de renouveller de temps en tems les obligations à quoi la Religion nous soûmet, & la Politique veut que pour nous remettre devant les yeux les regles de nôtre obéïssance, nous nous astraignions par de nouveaux sermens aux devoirs à quoi nôtre naissance nous attache.

C'est pour cette raison que lorsque les Compagnies reprennent leurs séances qui avoient été interrompuës, ils sanctifient leur Ministère par l'auguste Sacrifice de nôtre Religion, & forment ensuite leur Assemblée par une protestation solemnelle de demeurer inviolablement liez au service du Roi, au bien & à l'avantage des Peuples. Mais, Messieurs, ce vous est un honneur singulier que l'ouverture de vos Etats se fasse par la lecture des Commissions que vous venez d'entendre. Elles contiennent les témoignages de la bonté particuliere de nôtre Monarque qui prévient vos besoins, qui cherche vos maux pour y remédier, & qui vient moins comme un Roi, que comme un Pere à des enfans, pour ajoûter de nouvelles graces à celles dont ses Prédecesseurs ont honoré cette Province. Joignons à la majesté de ces paroles qui ont été conservées avec respect comme un Monument honorable de vôtre liberté, que le Roi a bien voulu vous continuer les effets de sa bienveillance, & qu'il a obligé Monsieur le Duc de Verneüil de venir vous en assûrer de sa part. L'experience vous a fait voir depuis le tems que vous avez l'avantage d'être sous sa conduite, que la douceur de son gouvernement ne fait pas la moindre partie de vôtre bonheur. Ainsi si je regarde les sentimens du Roi pour le Languedoc, l'instrument dont il se sert pour faire couler ses graces sur vous, le merite, la vertu, & la fidelité de ceux qui composent cette Assemblée ; je puis dire que cette Province sera heureuse pour toûjours, & que vous procurerez ce bonheur à vôtre Siécle, & à vos Neveux.

Il n'y a rien que les hommes souhaitent tant que l'immortalité ; la perte, & l'anéantissement qui se fait tous les jours à nos yeux des choses périssables, & de la plûpart de celles qui sont créées, la chûte de nos amis & de nos proches ne nous détrompent pas de nôtre orgueil ; & nous concevons toujours au milieu de

de tant de miseres des desseins pour nous immortaliser. Sans examiner si ce mouvement peut venir d'un principe intérieur, & de l'esprit qui le conduit, je croi que la Providence a voulu que les hommes fussent touchez de ce desir pour entreprendre des choses extraordinaires. C'est à ce desir de l'immortalité que nous devons le mépris de la vie, plutôt que de manquer à la gloire. C'est cette pensée qui fait sacrifier les Decies pour le salut de leur païs, qui assûre la vertu contre toute sorte de menaces, & qui fait entreprendre des actions glorieuses. C'est à elle que nous devons le principe des Sciences, la source & l'origine des Arts. Les Edifices superbes n'ont pas tant été bâtis pour la commodité des hommes, que pour éterniser leur nom. Les Mausolées & les Piramides conservent la memoire de ceux qui les ont fondez ; les Statuës mêmes & la Peinture n'ont été inventées que pour faire vivre les hommes aprés leur mort.

Bien que la Peinture semble être le plus foible instrument dont les hommes se soient servis pour se consacrer à la posterité, ceux qui y ont excellé ne se sont pas contentez, comme dans les autres Arts, de chercher un Heros pour leur Auteur. Ils n'ont pas cru que ce fût assez d'avoüer que le Soleil avoit été le premier Peintre par la réflexion de lumiere dont il forme les ombres, & que l'eau avoit donné l'invention des miroirs par le renvoi des images, dont le fabuleux Narcisse fut abusé dans l'antiquité. Ils ont porté leur esprit plus loin, & ont voulu que la Peinture n'étant autre chose que la representation de l'image que nous avons conçûë, l'expression des Idées & la production des Créatures au dehors, elle fût encore l'image des Essences éternelles. C'est pourquoi les Egyptiens ont été les premiers Peintres, ayant été les premiers dépositaires des connoissances qui avoient été revelées dans la naissance du Monde ; & ayant ensuite enseigné aux Grecs la Peinture & la Poësie comme deux Arts qui sont unis, & qui se ressemblent, ce qui fait dire à un Ancien, que la Peinture est la Poësie des yeux, & que la Poësie est la Peinture des oreilles. Pour ne me point éloigner du sujet que je me suis proposé dans un Discours que je suis obligé de trancher en peu de paroles, je passerai sous silence, ce que les Livres nous fournissent de l'origine & de l'excellence de la Peinture ; je me renfermerai dans la seule circonstance qui fait à mon sujet, & je dirai que ce que la Peinture opere dans l'expression des images, animant les sujets par le mêlange des differentes couleurs, la Politique le fait dans les hommes en leur imprimant

les qualitez qui leur sont necessaires pour les fonctions à quoi ils sont destinez. L'application d'un excellent Peintre, est de concevoir de nobles & hautes Idées, de se servir de couleurs impuissantes d'elles-mêmes, d'attendrir par leur mélange les sentimens, & de nous dérober en quelque maniere la vie pour prêter des passions à des choses inanimées. Vulcain dans Homere travaillant aux Armes d'Achille conçoit une si grande idée de sa valeur, & y grave si fortement l'image du carnage, que lorsque ce Heros va au combat il étonne ses Ennemis à son abord, & les défait par la vûë de son Bouclier, avant que de les surmonter par sa valeur. L'on dit tous les jours que les Rois sont l'image de Dieu, parce qu'il a imprimé sur eux les caracteres de sa puissance; que la grandeur qui les accompagne est necessaire pour la conservation de leur Majesté, & que la Divine Providence leur a communiqué un esprit proportionné à leur rang. Nous pouvons dire aussi, que le Souverain qui gouverne les Peuples, est un cachet où le Ciel grave les Vertus qui sont necessaires à la conduite des Etats, & que le Prince les communique ensuite à ses Sujets selon les emplois qu'il leur donne. Il y mêle les ombres, & releve ce qui doit éclater pour representer chacun dans les fonctions qui lui sont commises. Ainsi quoique toutes les personnes ne tiennent pas une même place, elles ne laissent pas d'entrer dans la composition du Tableau, qui fait l'idée d'un heureux gouvernement.

Le travail des Peintres seroit inutile, si la lumiere ne donnoit le prix aux couleurs. Les plus grands ouvrages perdent la moitié de leur beauté lorsqu'ils ne sont pas exposez à leur jour. De sorte que dans toute nôtre conduite, & particulierement dans la tenuë de ces Etats, nous ne devons avoir d'autre pensée que d'être assez éclairez pour connoître que nous ne sommes rien par nous-mêmes, & que nous devons attendre le prix de toutes nos actions de nôtre Monarque, qui seul les peut rendre considerables. Si cette verité n'étoit constante, comme elle est, le merite (s'il est permis de parler ainsi du Roi) & sa conduite en feroient une demonstration assûrée. Qui jamais a gouverné ses Peuples avec plus de douceur? Qui a eu plus de tendresse pour ceux qui lui sont soûmis, plus d'inclination pour bien faire, ne se servant de la Justice que par necessité? Qui a jamais destiné avec plus de connoissance les hommes aux emplois, & exercé tout ensemble les Vertus Royales, & celles d'un particulier? Semblable en cela à l'ame qui nous anime, qui est le principe de la vie de cha-

cune de nos parties, pendant qu'elle est un être subsistant & parfait en lui-même. Que si nous croyons que nôtre témoignage peut être suspect en cette occasion, & que les grandes choses que fait tous les jours nôtre Monarque pour le bien & l'avantage de son Royaume, ne fussent pas capables de faire connoître qu'il est au dessus de tous les Rois de la Terre ; interrogeons les Nations Etrangeres, vous n'en trouverez point d'indifferentes sur ce sujet. Ou elles recherchent l'avantage de son Alliance, ou elles redoutent ses forces : mais pourquoi songer à d'autres preuves de cette verité qu'à celles que nous trouvons dans cette Assemblée ? La bonté du Roi a mis parmi vous, & à vôtre tête un Prélat illustre par sa naissance & par son merite, qui a sçû faire valoir la gloire de la France dans les Païs éloignez ; qui a porté l'honneur de l'Etat jusqu'aux derniers climats de la Terre, & qui a entretenu une parfaite intelligence entre la France & ses Alliez. Il sçaura bien faire connoître en sa place l'avantage qu'il y a de se soûmettre aux ordres du Roi avec respect, sans préjudicier à vôtre liberté. Il accordera les interêts de Sa Majesté & de la Province ; il fera voir qu'ils ne sont en effet qu'une même chose. Il ne me reste, MESSIEURS, pour finir, que de souhaiter dans l'execution des Ordres qui me sont prescrits, de pouvoir, en satisfaisant à mon devoir, faire connoître à cette Assemblée, & à tous ceux qui la composent, le respect & la véneration que j'ai pour eux, par la parfaite connoissance qu'une longue experience m'a donnée de leur fidelité & de leur zele au service du Roi.

HARANGUE, SUR LA DEMANDE DU ROY, aux Etats Generaux d'une Province.

Par un Gouverneur, ou Lieutenant General.

MESSIEURS,

Pendant que le Roi s'occupoit à s'assûrer des Frontieres, contre les entreprises de ses Ennemis, qu'il exposoit à tout moment sa santé précieuse aux plus ardentes chaleurs de l'Eté pour avancer les travaux par sa presence ; pendant que Sa Majesté faisoit croiser l'une & l'autre Mer, par ses forces Maritimes, pour ren-

Aux Etats de Languedoc 1671. par M. le Marquis de Castres.

dre le Commerce libre ; enfin, pendant qu'Elle s'appliquoit avec soin, à entretenir une étroite union avec ses Alliez, & qu'Elle ne songeoit qu'à faire joüir ses Peuples des fruits d'une profonde Paix : Sa Majesté eut avis que ses Voisins aussi jaloux de sa gloire & de ses héroïques vertus, qu'ennemis de nôtre Nation, faisoient de grands préparatifs de Guerre, qui ne pouvoient avoir d'autre but que de troubler la tranquilité de ses Sujets. Nôtre grand & invincible MONARQUE, qui veille incessamment à nôtre repos, crut être obligé d'avoir recours aux remedes les plus prompts & les plus puissans, pour rompre leurs desseins, & leur faire craindre le mal qu'ils nous préparoient. De sorte que par une prudence qui ne peut appartenir qu'à la force de son Genie, & qu'à la seule puissance de Sa Majesté, il donna ordre d'équiper cent Vaisseaux de Guerre, & vingt-quatre Galeres pour la Campagne prochaine ; & il a mis sur pied en tres-peu de tems, une Armée de six-vingt mille Fantassins, & de trente mille Chevaux, où il y a quarante mille Etrangers. Vous êtes persuadez, MESSIEURS, que ce grand appareil ne s'est pû faire sans de prodigieuses dépenses, outre celles qu'il faut employer pour leur subsistance pendant cet hyver : Vous voyez, MESSIEURS, que le sujet qui nous fait entrer aujourd'hui dans cette Assemblée, ne doit pas être seulement pour satisfaire à la coûtume, & vous demander un Don gratuit ordinaire, comme un hommage de vôtre fidelité ; mais pour vous exhorter de laisser agir vos inclinations, & le zele que vous avez toûjours fait paroître pour le service de nôtre incomparable SOUVERAIN. Ne lui donnez donc d'autres bornes que celles que la bonté de Sa Majesté vous prescrira, & que la maniere que Monsieur de Bezons vous fera entendre plus particulierement.

HARANGUE DE L'INTENDANT DE JUSTICE.

Sur le même sujet, & dans la même Assemblée.

VOici la plus difficile journée qui se puisse presenter pendant le cours des Etats, soit à l'égard du Roi, ou de ceux qui composent cette Assemblée : En effet, si nous regardons la grandeur & la puissance de Sa Majesté, si nous considerons l'autorité qui l'environne, la maniere dont il donne les Loix dans

son Royaume, sans avoir d'autre regle de sa conduite, que celle qu'il se prescrit à lui-même par la raison & par la Justice; si nous envisageons de quelle façon il traite avec les Etrangers, nous serons obligez d'avoüer que tout est conforme à la dignité qu'il soûtient, & à l'éclat des vertus dont il est environné. Cependant nous entrons aujourd'hui de sa part dans cette Compagnie, pour vous demander du secours, & pour vous obliger de contribuer volontairement aux besoins, & aux necessitez de l'Etat. De vôtre côté, MESSIEURS, cette journée n'est pas moins pleine de difficultez. Vous avez cet avantage de déliberer sur les propositions qui vous sont faites de la part du Roi: Mais il faut que vous vous oubliez vous-même, pour vous souvenir de ce que vous devez à l'Etat. Et si j'ose parler de moi, rien n'est plus difficile que de retoucher si souvent à un même sujet. La sterilité de mon esprit me fait un reproche: & je me trouve presentement dans un état où je ne puis point satisfaire à mon devoir, ni remplir mes obligations comme je pourrois faire dans une autre rencontre. Mais tout d'un coup les craintes qui s'étoient presentées à mon esprit se dissipent, puisque la multitude des bienfaits du Roi, sur cette Province, me fait connoître que Sa Majesté préfere les dons volontaires que vous lui faites, à ce qu'elle leveroit ailleurs par sa seule autorité; & vôtre experience vous a appris quel avantage vous avez eu d'avoir donné des preuves de vôtre zele, & de vôtre fidelité dans toutes sortes d'occasions. Enfin, MESSIEURS, vous avez été les artisans de vôtre bonheur, par la conduite respectueuse que vous avez gardée.

Pour moi qui n'aurai jamais d'autre interêt que le service du Roi, je tirerai cet avantage de ma foiblesse, que le respect que vous avez pour Sa Majesté suppléera aujourd'hui au défaut de mes paroles. La persuasion que je voi déja sur vos visages est entierement l'ouvrage de vôtre cœur, & l'art n'aura aucune part en ce que vous allez faire. Pour comprendre ce que nous avons à vous dire, il faut considerer la tendresse du Roi pour ses Peuples, le dessein qu'il a de les soulager, & la peine qu'il se fait à lui-même, lorsqu'il retranche cette liberalité qui lui est si naturelle. Il veut bien que l'on apprenne qu'il est obligé de vous demander plus qu'il n'auroit souhaité, & qu'il ne vous fait point faire un effort qu'aprés s'en être fait un à lui-même. Qu'il proteste que dés qu'il le pourra, il vous procurera des soulagemens considerables, non seulement par la diminution des impositions, qui sont infiniment au dessous de celles des autres Provinces, mais

par une reconnoissance de vôtre conduite. C'est ce qu'il a chargé Monsieur le Duc de Verneüil de vous dire de sa part. Il vous l'auroit expliqué s'il fût entré dans cette Compagnie, & il vous le dira en particulier lorsqu'il prendra la part qui lui est dûë dans la consommation de cét ouvrage.

Pour faire une reflexion sérieuse sur les choses qui se sont passées depuis la Paix, considérons quel a été l'emploi des déniers, dont l'économie a été faite avec tant de justice, & tant de désinteressement. L'on a retiré des choses alienées à vil prix pour augmenter les revenus du Roi. L'on a fait une infinité de Bâtimens de Mer, nécessaires pour le Commerce. L'on a construit des Ouvrages publics, & cette Province est un Theâtre fameux de cette expérience, puisque les choses s'y font avec tant de grandeur pour la gloire du Roi, & pour vôtre bien. Ainsi l'on peut dire que l'on n'a rien oublié de ce qui alloit à l'avantage des Peuples, à la perfection du Commerce, & pour enrichir les Provinces. Tous ces soins pour le dedans du Royaume n'ont pas empêché que Sa Majesté ne se soit fait faire justice d'une partie de ce qui lui étoit dû. Mais aussi toutes les Places conquises par les Armes & cedées par la Paix, auroient été inutiles, si elles n'avoient été assûrées par des Citadelles & des fortifications, pour se garantir d'insulte, & pour se soulager d'un grand nombre de Troupes qui auroient été nécessaires pour leur conservation. L'on sçait la dépense que l'on a été obligé de faire pour ce sujet, & pour réparer le mauvais état où les Guerres civiles & étrangeres avoient mis les anciens Boulevars de la France: Tous ces travaux ont été faits si promptement, que la posterité aura peine à croire qu'en si peu de jours l'on ait donné la forme, les fondemens, & l'entiere construction à des Edifices, qui sembloient demander des siécles.

L'on sçait que l'Empereur Constantin avoit signalé son nom & sa gloire par mille actions. L'on sçait que ce qu'il avoit fait ou pour la Religion, ou pour l'Empire, rend son nom immortel: cependant au milieu de tant d'Eloges, il ne méprisa pas celui de Fondateur de la Ville, qui devoit porter son nom, pour joindre les deux parties du Monde, avec cette inscription.

Constantinus ovans hæc mœnia firma locavit,
Tam cito, tam stabilem Pallas vix conderet urbem.

Cependant il vrai que les Ouvrages de Courtrai, de l'Is-

ſe, de Tournai, d'Ath, d'Arras, & de Dunkerque, ont été faits en ſi peu de tems, que l'on peut dire qu'ils ſurpaſſent autant la conſtruction de Biſance, que la gloire de nôtre Roi eſt au deſſus des Ceſars & des Conſtantins. Mais bien que toutes ces précautions qu'avoit pris le Roi, pour rendre la Paix ſtable, dûſſent faire croire que nos Voiſins ne ſongeroient point à faire de Ligue contre nous, neanmoins leur pratique fait voir le contraire. Ils arment de toutes parts & n'oublient rien pour ſurprendre la France, lorſqu'elle s'en défie le moins. C'eſt pour cela que le Roi leve puiſſamment, & met ſur pied ſix vingts mille Hommes d'Infanterie, & trente mille Chevaux. L'on voit non ſeulement les François, mais toutes les autres Nations venir ſe ranger ſous l'Etendart de nôtre MONARQUE, pour avoir part à ſes Victoires: Où ces choſes doivent-elles aboutir? Elles ſont inconnuës, & le ſecret des Rois eſt auſſi neceſſaire à garder que les œuvres de Dieu doivent être manifeſtées: Cependant il eſt certain que cette nuë s'ouvrira bien-tôt, & il eſt certain auſſi que ces levées ne ſe font pas ſans des ſommes immenſes. Bien que vous ne connoiſſiez rien de la Guerre dans cette Province, que les Troupes n'y paſſent que pour vôtre avantage, que le moindre Laboureur ne puiſſe pas dire qu'il ait été troublé dans ſon travail, par l'inſolence du Soldat depuis dix-huit ans: Il eſt vrai neanmoins que comme il faut beaucoup de dépenſe, le Roi attend de vous un ſecours extraordinaire. La premiere année de la Guerre coûte toûjours plus que les autres à cauſe des frais de la levée; de ſorte que Sa Majeſté vous demande deux millions quatre cens mille livres, payables de mois en mois, à commencer du premier Janvier. En un mot, Sa Majeſté attend de vous un ſecours prompt & plus conſiderable que les années précedentes.

Nous vous avons dit, MESSIEURS, & il eſt vrai, que le Roi ſe loüoit des ſommes que vous lui aviez accordées; mais que Sa Majeſté n'étoit pas ſatisfaite de la maniere dont les choſes s'étoient faites: Si vous conſiderez la conduite du Clergé, qui eſt le premier Corps de l'Etat, & dont vous avez parmi vous une portion ſi illuſtre; vous ſçaurez qu'en la derniere Aſſemblée il fit un preſent ſi conſiderable que le Roi lui en remit quelque choſe: Comme il l'avoit fait dans une ſeule Déliberation, il merita un ſoulagement, qu'il n'auroit pas eu s'il l'avoit fait en deux ou trois fois.

Voyez quelle a été la conduite de la Bretagne & de la Bourgogne; leur liberalité leur a produit des diminutions: Et le

Languedoc, qui surpasse ces Provinces par toute sorte d'avantages, ne pourra-t'il pas se résoudre de commencer par où il faut finir ? Pourquoi faire ces offres de douze & de quinze cens mille livres, pour venir aprés aux sommes que l'on souhaite, au lieu de faire tout d'un coup ce que le besoin de l'Etat & la necessité des affaires peut desirer ?

Les Anciens qui renfermoient presque tous les mysteres de leur Religion au sacrifice, prenoient leurs augures de ce qui s'y passoit; & jugeoient si une action devoit réussir, lorsque la victime que l'on vouloit immoler étoit grasse, qu'elle marchoit volontairement au pied des Autels sans se faire traîner, qu'elle tomboit du premier coup, & qu'étant ouverte, le cœur étoit sain & les entrailles de même. Faites aujourd'hui que dans le sacrifice que vous devez faire volontairement pour le bien de l'Etat d'une partie de vos biens, que la Victime tombe du premier coup sans se faire tirer ; & nous vous répondrons de la gratitude & de la bienveillance de celui à qui elle sera immolée, puisque la sincerité de vos intentions ne permet pas de douter que le cœur de tous ceux qui composent cette Assemblée ne soit entier pour le service du Roi, & ne soit ardent pour lui en donner des preuves dans toutes les occasions. Nous pouvons dire que le zele de toutes vos actions passées ne sçauroit être terni, mais que la conduite que vous tiendrez en cette déliberation surpassera infiniment toutes les autres, & servira d'exemple pour tout ce qui doit être fait à l'avenir. Nous pouvons aussi vous assûrer qu'elle vous attirera des graces de sa Majesté au delà de ce que vous pouvez en esperer.

HARANGUE SUR LE MESME SUJET.

Par un Prélat qui préside aux Etats.

MESSIEURS,

M. le Cardinal de Benzi alors Archevêque de Toulouse.

Ce n'est pas tant pour remplir les devoirs que la coûtume m'impose, ou pour satisfaire simplement aux obligations qui sont attachées à la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui, que pour m'acquitter en quelque façon de celles à quoi la verité m'engage, que j'expose à vos yeux les miseres de cette Province,

vince, & l'étonnement où vous avez mis nos esprits par une demande aussi forte, que celle que vous venez de nous faire de la part du Roi.

Les efforts considerables que cette Compagnie fit l'année derniere pour la suppression des Edits, & pour se conformer en tout aux volontez de Sa Majesté, malgré sa foiblesse & son impuissance, lui avoient fait esperer pour cette année quelque soulagement dans ses souffrances. Cependant, MESSIEURS, parce que vous venez de nous faire entendre, nous voyons que les necessitez de l'Etat ne permettent pas l'effet de nos esperances pour cette fois, & que le fruit de nôtre obéïssance n'est pas encore assez meur pour être cueïlli.

Si c'étoit une chose possible que de mesurer les hommages de nos biens aux dispositions de nos cœurs, nous n'aurions ni lieu de souffrir, ni raison de vous representer nos maux : mais si nôtre soumission & nôtre amour n'ont point de bornes, nos forces en ont de si limitées, que la continuation de nos dons sans relâche nous épuise, & nous laisse à peine l'usage de la voix pour en témoigner nôtre douleur. Cependant nous vous protestons, MESSIEURS, qu'elle provient bien plus de ce que nous ne pouvons pas contribuer autant que nous le souhaitterions à la gloire du Roi, & aux besoins de l'Etat, que de l'excés de pauvreté où nous sommes réduits.

Je ne pense pas, MESSIEURS, qu'il soit necessaire de vous en faire ici un grand détail : Tout ce que j'en pourrois dire, seroit beaucoup moins que ce que vous en connoissez. La Compagnie dénuée de ses ornemens, & de nos esperances ; & nos Oliviers brûlez jusques à la racine, ont été souvent l'objet de vôtre compassion, & vous aviez jugé sans doute comme nous, que Pallas, que les Anciens ont estimée la Déesse de la guerre, & l'inventrice de l'Olivier, ne trouveroit plus d'huile dans les nôtres pour oindre ses Athletes ; & que la seule Colombe y pourroit cueïllir quelques rejettons pour nous annoncer nôtre soulagement, & la fin du déluge de nos miseres.

Mais, MESSIEURS, comme nous ne pouvons pas douter que sa Majesté ne soit informée de l'état déplorable de cette Province ; Elle qui connoît si bien tout le détail de son Royaume : & comme nous sommes certains qu'elle ne connoît pas nos maux sans en être touchée, nous sommes convaincus aussi, que l'interêt de l'Etat, & l'importance des grandes entreprises où elle se voit engagée, ne font que suspendre l'effet de ses bonnes volon-

tez à nôtre égard, lorsqu'elle nous demande des preuves si considerables de nôtre zele pour son service.

Il n'en faut pas tant, MESSIEURS, pour animer celui dont nous sommes capables ; & vous pouvez être assûrez de tous les mouvemens de nos cœurs, soit que le Roi ait sujet d'attaquer ses Ennemis, de porter la Victoire & l'appui de ses armes chez ses Alliez ; ou de châtier ceux qui sont jaloux de sa gloire, nous ne respirons que l'avantage de le suivre. La Province de Languedoc a trop d'ambition & de courage pour n'y vouloir pas avoir sa part autant & plus que les autres Provinces du Royaume.

Ainsi, MESSIEURS, il est trop de nôtre devoir & de nôtre gloire de chercher les moyens de satisfaire sa Majesté. Nous allons y travailler incessamment & avec application : Et la Compagnie vous sera sçavoir au plûtôt sa déliberation, dans laquelle elle n'aura pas moins pour objet d'obéïr dans la substance, que de plaire dans la maniere. S'il vous a paru qu'il ait manqué quelque chose contre son intention à la bonne grace de ses dons, ce n'a pas été par aucun esprit de contradiction ; mais peut-être seulement par la necessité de suivre ses formes, ou par l'esperance de mériter quelque adoucissement dans vos demandes, en vous faisant connoître la portée de ses forces. Le Roi n'a pas moins d'interêt de regler sa volonté pour nous les conserver, que nous en trouverons toûjours d'y conformer avec respect nôtre conduite & nôtre obéïssance.

HARANGUE POUR L'OUVERTURE d'une Compagnie de Magistrats, où le Chef montre combien il est important de garder le secret dans leurs Assemblées.

JE ne doute point, MESSIEURS, que vous ne soyez surpris quand vous sçaurez que je ne parle aujourd'hui que pour faire voir qu'il se faut taire dans une infinité d'occasions. Il n'est pas moins important aux Compagnies qui sont établies pour rendre la Justice, de ne pas publier ce qui se passe dans leurs Assemblées, qu'il est necessaire qu'un General d'armée cache ses desseins. Il doit garder le secret comme l'ame de ses entreprises,

& doit être persuadé, que si l'on venoit à les découvrir, elles auroient aussi peu de succés dans l'execution, qu'une mine feroit peu d'effet si elle étoit éventée.

Un Capitaine de l'Antiquité disoit qu'il brûleroit sa chemise, si elle sçavoit son secret ; & je pourrois citer mille exemples d'une conduite misterieuse, dont les Troupes ont tiré de grands avantages : mais pourquoi consulter l'Histoire, quand nous pouvons jetter les yeux sur les actions de LOUIS LE GRAND ? Sa prudence est-elle moins admirée que sa valeur ? Examinez, s'il vous plaît, MESSIEURS, ce que ce Monarque invincible a executé de grand ; & vous verrez que ses Ennemis n'ont jamais penetré ses intentions. Considerez-le à la prise de Gand ; regardez-le quand il s'avance vers Mastrict à la tête de son armée : ce fut lui seul qui entreprit le siége de cette Place ; & vous sçavez de quelle maniere la Hollande fut allarmée par sa marche, qui jetta les Païs-bas dans l'incertitude & l'épouvante. Ils ne pouvoient comprendre quelle Ville seroit attaquée, quand nôtre Conquérant ayant penetré jusques au Canal de Bruges, revint par une courte-marche rapide ; & fondit sur Mastrict, lorsqu'il ne craignoit plus de siége, & qu'il se tenoit moins sur ses gardes.

Si Genes la superbe vient d'être humiliée, avoit-elle prévû que l'orage qui se formoit en Provence dût tomber sur elle ? Toute la Mediterranée trembla avant que cette Ville fût foudroyée : & si les Algériens avoient été plus éclaircis de leur sort, c'est que leur insolence ayant plus éclatté, ils ne purent douter que les préparatifs qui se firent ensuite à Toulon & à Marseille, ne fussent destinez à leur châtiment.

Mais, MESSIEURS, quittons une matiere si belle & si ample pour revenir à nôtre sujet ; & demeurons d'accord que les Magistrats doivent encore moins parler que les autres hommes. Quelle seureté y auroit-il à prendre des mesures ? Quel coupable ne se déroberoit-il pas à la punition par les avis qu'on lui donneroit ? Aussi voyons-nous parmi les Nations bien policées, que l'on n'admet personne dans les Charges sans lui faire prêter serment de garder le secret. Le Peuple s'imagine que ce n'est pas les obliger à une chose fort difficile ; mais les sages en jugent d'une maniere bien differente. Socrate dit qu'il y a plus de peine à garder le secret qu'à tenir un charbon ardent dans la bouche ; & un Poëte favori du Roi Lisimachus étoit du sentiment de ce Philosophe. Son Maître lui voulant témoigner sa tendresse, *Deman-*

de-moi ce que tu voudras, lui dit-il, *parle, que veux-tu que je te donne? Tout ce qu'il vous plaira*, lui répondit le Poëte, *pourvû que vous ne me fassiez aucune part de vôtre secret.* Il craignoit de n'avoir pas la force de se taire, ou peut-être voyoit-il les dangers où nous peut jetter la confiance des Grands.

Vous sçavez, MESSIEURS, avec quelle sagesse la nature forme ses ouvrages, elle nous accorde deux oreilles afin que nous écoutions beaucoup; & de peur que nous ne parlions trop, elle ne nous donne qu'une langue, encore l'enferme-t-elle derriere une double barriere de dents. Enfin rien ne doit être ménagé avec tant de soin que la parole, rien ne contribuë tant au bonheur ou au malheur de la vie qu'une langue bien ou mal conduite.

Mors & vita in manu linguæ, disent les divins Oracles dans les Proverbes.

Ouï, MESSIEURS, nôtre vie & nôtre mort dépendent de nôtre langue: nous voyons tous les jours que c'est-elle principalement qui fait nôtre destinée.

Aprés ce que je viens de dire, n'aurois-je pas raison de vous exhorter d'en user avec retenuë, si je n'étois persuadé que vous agissez de la sorte. Il n'y a que des gens foibles & pleins de vanité qui parlent trop. Les enfans, les femmes & les vieillards le font assez voir, ils n'importunent que trop, par des recits longs & inutiles. Nous ne trouvons pas moins incommodes les personnes qui s'imaginent avoir beaucoup d'esprit; & de peur que l'on ne me reproche leurs défauts, je finis un Discours dont vous seriez satisfaits, si j'avois soûtenu la solidité de la matiere par la beauté des expressions.

HARANGUE D'UN MAGISTRAT que l'on reçoit en Charge.

C'Est avec joye que la plûpart des hommes tâchent de s'élever au dessus des autres: il y en a peu qui considerent l'obligation où l'on se trouve de surpasser en mérite ceux qu'on a soûmis à son autorité; mais les Sages tremblent, si on les contraint de monter aux grandes Charges. Ils voïent peu de seureté pour eux dans un lieu plus haut qu'ils n'ont accoûtumé; ils apprehendent que la tête ne leur tourne, & que les chûtes dont ils peuvent être menacez, ne leur deviennent plus dangereuses par cette

élevation. Bien loin de sentir quelque penchant à se flater dans la Magistrature, ils connoissent les soins qu'elle exige à tous momens; & ne se regardent que comme des victimes dévouées au repos des Peuples. Ils écoutent avec moins de plaisir que de chagrin la comparaison que l'on fait quelquefois du Magistrat au Soleil; ils sçavent ce qu'ils sont obligez de faire pour se rendre en quelque façon semblables à ce grand Astre. Si le Soleil dissipe les plus sombres nuages par ses rayons, s'il est régulier & infatigable dans son cours, s'il répand une infinité de biens sur la terre par ses influences; un Magistrat qui se veut montrer digne de l'être, doit autant qu'il lui est possible imiter le Soleil dans ces trois qualitez importantes. Il est obligé d'acquerir des lumieres capables de percer l'obscurité dont les Loix peuvent être enveloppées: comme le Soleil il doit être ferme dans son travail, & se montrer bienfaisant en veillant sans cesse au bonheur d'une infinité de monde. Ajoûtons, MESSIEURS, que le Magistrat doit avoir les mains aussi nettes dans quelque affaire dont il prenne le maniment, que le Soleil conserve la pureté de ses rayons sur quelqu'endroit de la terre où il les puisse darder. Mais pourquoi chercher à imiter le Soleil, si nous avons devant les yeux un grand Monarque à qui le Soleil sert de devise, & dont la conduite est le plus excellent modele que l'on se puisse proposer? Nous voyons de quelle maniere il récompense ceux qui le servent, & comment il châtie les Nations qui ont l'insolence de l'irriter. Tripoli, & Tunis viennent de se soûmettre aux conditions qu'il leur a imposées, comme Alger, & Genes avoient déja obéï à ses ordres. Ce n'est qu'en s'humiliant que ces Villes superbes se sont mises à couvert de sa foudre, & qu'elles se sont garanties de leur entiere ruïne. LOUIS LE GRAND n'est pas moins juste quand il exerce cette severité, que lorsqu'il accorde des graces aux personnes qui les ont meritées.

L'Ange Exterminateur n'étoit pas moins un Ange,

Disoit un bel Esprit de nôtre tems, & je pense, MESSIEURS, que vous n'êtes pas surpris de voir que je louë un grand Conquérant du côté de la Justice; vous sçavez que cette Vertu est proprement la vertu des Rois. Une Femme de Macédoine disoit autrefois à Philippe pere d'Alexandre: *ou rends justice, ou cesse de regner.* Les Souverains sont si essentiellement les Juges de leurs Sujets, que les Magistrats n'ont qu'autant de droit de juger qu'ils

en reçoivent du Prince. Auſſi pouvons-nous dire que la qualité de Juge eſt ſi conſiderable, que le Fils de Dieu la promet à ſes Apôtres pour récompenſe de leurs travaux, & de leur martyre, *ſedebitis judicantes*, &c.

Mais pourquoi les Rois ne ſeroient-ils pas les Juges des hommes, ſi la Juſtice eſt la Reine des Vertus, & que ce ſoit elle qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui eſt dû, nôtre culte à Dieu, nôtre obéïſſance au Souverain, & une veritable amitié pour nos ſemblables? Elle ne ſouffre pas même que nous négligions ce qui nous regarde nous-mêmes; & veut que nous réglions de telle ſorte nos actions & nos paroles, qu'elles ne puiſſent bleſſer ni nôtre conſcience, ni nôtre réputation, ni même la bienſéance. Enfin ſi tout le monde aimoit exactement la Juſtice, on ne parleroit ni de meurtre, ni de vol; on n'auroit point inventé de ſupplice pour la punition des coupables; nous ne fermerions non plus les portes de nos maiſons la nuit que le jour; & nous vivrions ſur la terre avec un bonheur qui approcheroit de la felicité du Ciel, qui eſt le Royaume des Juſtes. Mais puiſque la plûpart des hommes s'éloignent autant de la Juſtice qu'ils s'en devroient approcher, on a établi des Magiſtrats qui doivent retrancher du corps politique les membres qui le pourroient infecter; & on peut dire des Magiſtrats, comme autrefois des Diſciples du Sauveur, qu'ils ſont le ſel du monde, puiſqu'ils en empêchent la corruption; s'ils n'oſent prétendre à un éloge qui a été donné aux premiers de nos Saints, voudront-ils avoir moins d'équité que les anciens Areopagites, à qui, ſelon les Poëtes, les Dieux ſe ſeroient ſoûmis pour la déciſion de leurs differends? Refuſeront-ils de ſe rendre ſemblables à cet illuſtre Grec, dont la probité étoit ſi connuë, qu'on le diſpenſoit de jurer dans les occaſions où le ſerment étoit le plus abſolument requis. Je penſe, Messieurs, que vous êtes tous ſemblables au fameux Ariſtide, & que ce n'eſt point dans vôtre Corps qu'il faut chercher de ces Magiſtrats, qui ſelon Procope, donnent leur bien pour acheter la permiſſion de voler celui des autres. Ce n'eſt pas d'eux que l'on peut dire ce que l'on diſoit autrefois de cet Empereur dont les veilles faiſoient dormir ſes Sujets, dont le travail établiſſoit le repos des Peuples, & qui s'étoit dérobé aux ſoins de ſoi-même pour ſe donner à la conduite des autres. C'eſt ainſi que vous agiſſez, & que doit agir un Magiſtrat; il doit être comme un flambeau qui ſe conſume pour éclairer, comme un œil qui voit & qui examine ſans ſe regarder lui-même. Quel plai-

sir de voir un Magistrat dans ce détachement d'interêts, & inébranlable dans l'une & l'autre fortune ! Qui pourroit ne le pas admirer, s'il ressembloit à ce Pilote, qui étant sur le point d'être submergé, fit au rapport de Ciceron, cette exclamation genereuse : *O Neptune ! arrive ce qu'il pourra, je perirai tenant mon gouvernail droit.* J'espere, Messieurs, que vous ayant toûjours devant les yeux, je pourrai acquerir les qualitez d'un vrai Magistrat, & que vous n'aurez aucun regret de l'honneur que vous me faites de me recevoir dans vôtre Corps; ce sera donc à vous, Messieurs, que je serai redevable de tout ce que je serai ; & je me sens déja obligé de vous en rendre mes tres humbles graces, ce que je fais avec toute la reconnoissance possible.

HARANGUE POUR RENDRE COMPTE & presenter le Cahier au Roi.

Un Deputé des Etats d'une Province.

Sire,

L'une des plus fidelles & des plus soûmises Provinces de vôtre Royaume vient porter par ma bouche aux pieds de Vôtre Majesté les tres-humbles protestations de son respect & de son obéïssance.

Mr l'Evêque de Beauvais, alors Evêque de Digne, Deputé de Provence, presentement Cardinal de Fourbin-Janson.

Quoi qu'elle ait accordé presque tout ce qu'on lui a demandé de la part de Vôtre Majesté en la derniere Assemblée, elle souhaiteroit de pouvoir par des efforts encore plus grands lui témoigner l'ardeur de son zele pour son service. Mais, Sire, comme une somme médiocre est un grand don pour une Province si pauvre, ce qui ne feroit qu'en incommoder d'autres, la ruïneroit entierement. Ainsi, aprés ce qu'elle avoit deja payé pour le service de Vôtre Majesté, elle n'a pû lui donner que quatre cent mille livres dans la foiblesse & la misére où les malheurs des tems l'ont réduite.

L'air que nous respirons, Sire, est fort pur : mais nôtre terre est extrémement ingrate. Le grand froid qu'il fit il y a deux ans ayant fait mourir presque tous nos oliviers, & nos amandiers, on peut dire qu'il a tari la source du peu de bien qui restoit à cette pauvre Province.

Une longue féchereſſe ſuivie d'un ravage d'eaux tout extraordinaire a enlevé les grains des deux dernieres récoltes ; & nous fûmes contraints d'employer le peu d'argent qui nous reſtoit à acheter de nos voiſins le bled neceſſaire pour la ſubſiſtance de nos habitans.

L'augmentation du prix du ſel, où la Province a donné une preuve eſſentielle d'une parfaite ſoûmiſſion, eſt cauſe qu'on n'entretient plus de beſtiaux que pour la ſeule neceſſité ; parce qu'ils ne peuvent ſans le ſecours du ſel ſubſiſter dans un païs auſſi ſec & auſſi aride qu'eſt le nôtre.

Enfin, Vôtre Majeſté, voyant qu'il n'y avoit rien de plus injurieux à la gloire d'un Roi ſi puiſſant & ſi Chrétien que la cruelle ſervitude qui faiſoit gemir ſes Sujets ſous l'inſolence des Barbares, elle a voulu rompre leurs chaînes ; & nos Communautez ont été obligées de fournir de grandes ſommes pour ceux qui ont été délivrez de la captivité de Tunis par les ſoins & par l'autorité de Vôtre Majeſté.

Aprés vous avoir repreſenté, SIRE, l'état veritable où nôtre Province ſe trouve, nous avons lieu d'eſperer que Vôtre Majeſté nous accordera les graces que nous demandons par le Cahier que nous ſommes chargez de lui preſenter.

La premiere regarde le privilege que Vôtre Majeſté a donné à un particulier de faire lui ſeul la fabrique & le débit du Savon. Je puis aſſurer Vôtre Majeſté, SIRE, qu'il n'y a rien de plus contraire au deſſein qu'elle a de rétablir dans ſon Royaume le commerce & l'abondance. Ce privilége ruïneroit abſolument toutes les manufactures des Soyes & des draps : il abîmeroit une infinité de familles qui ne ſubſiſtent que par ce travail & par ce trafic : il mettroit entre les mains d'un ſeul ce qui doit contribuer au bien public : & dans le tems qu'il enrichiroit une ſeule maiſon, il porteroit l'oiſiveté & la miſere dans tout le reſte de la Province. Vôtre Majeſté elle-même s'y trouveroit ſi intereſſée par la diminution de ſes Fermes, qu'Elle perdroit plus en accordant ce privilege que celui qui en joüiroit ne gagneroit.

La ſeconde grace que nous avons à demander à Vôtre Majeſté regarde la vérification des dettes publiques, & l'ordre que l'on donne aux Communautez de les payer ou en bien ou en argent. Il eſt tres-conſtant, SIRE, qu'il n'y a rien de plus contraire aux interêts de Vôtre Majeſté & au bien de toute la Province. Car les Communautez n'ayant rien en propre, lorſqu'il faut donner un prompt & important ſecours à Vôtre Majeſté,

elles ne le peuvent que par l'emprunt d'une somme qu'elles payent à leur commodité & par leur économie. Ainsi elles sont sans force & sans ressource, si elles sont sans crédit : & une grace que Vôtre Majesté auroit prétendu leur faire, au lieu de leur être avantageuse, les réduiroit dans une miserable nécessité de périr, & de voir périr les affaires de Vôtre Majesté.

La troisiéme grace que nous esperons recevoir de Vôtre Majesté, regarde une taxe faite sur ceux qui sans être nobles ont pris la qualité d'Ecuyer. Surquoi, SIRE, Vôtre Majesté nous permettra de lui representer, qu'il y a une grande difference entre les autres Provinces où les Tailles sont personnelles, & la nôtre où elles sont réelles. Chez nous cette qualité ne nuit à personne, & n'apporte point d'avantage à ceux qui la prennent ; & depuis que l'on commença d'y parler la langue de la Cour, on a appellé les Bourgeois Ecuyers, & les Bourgeoises Demoiselles. Voudriez-vous, SIRE, vous qui êtes le plus juste & le meilleur de tous les Rois, punir des gens pour avoir parlé la langue de leurs Ancêtres, & traiter comme des criminels ceux qui n'ont point violé les Loix de vôtre Royaume, qui n'ont fait tort à personne, & qu'on ne peut accuser tout au plus que de vanité, ou d'une simplicité autorisée par l'usage & par une coûtume aussi ancienne que l'honneur qu'ils ont d'être réünis à vôtre Couronne ?

Voilà, SIRE, les principales graces que nous demandons à Vôtre Majesté, & que nous lui demandons avec autant de confiance que de soûmission & de respect. Car que ne doit-on point attendre, SIRE, dans les choses raisonnables & justes, lorsque l'on a le bonheur de vivre sous un Roi qui regle sa puissance & son autorité par la raison & par la justice ? Mais aussi, SIRE, comme il n'y a point de reconnoissance & de fidelité que les Sujets ne doivent à un Prince à qui leur choix & leur inclination les assujettiroient quand ils ne le seroient pas par leur naissance ; Vôtre Majesté, sera, s'il lui plaît, persuadée que toute cette Province aprés avoir donné son bien pour son service, donneroit son sang avec joye pour témoigner à Vôtre Majesté qu'elle ne met point de bornes au respect, au zele, & à la fidelité qu'elle lui doit.

APOLOGIE OU DEFENSE D'UN ABBÉ

que l'on accusoit d'avoir écrit contre le Célibat des Ecclesiastiques, & même de s'être marié.

QUelques gens d'honneur ayant desiré, qu'en attendant une plus ample justification de mon innocence, je fisse promtement voir la malice de mes ennemis qui tendent à me faire passer pour Schismatique & Heretique dans les libelles diffamatoires qu'ils débitent : J'ai crû que je devois cette satisfaction à la priere de mes amis, & une occasion d'amendement à mes calomniateurs. Quand je ne regarderois que l'audace qu'ils ont de profaner un grand nom toutes les fois qu'ils l'employent, ce me seroit une forte raison de parler en cette rencontre. Outre cela, ils ont entrepris de me perdre par je ne sçai combien de signalées impostures. Que diroit on de moi, si ayant pû & dû les confondre, je demeurois dans un silence, qu'ils interpreteroient à une confession tacite des crimes qu'ils m'imposent, & à un manque de moyens de me pouvoir justifier ?

S'ils se fussent contentez de presenter aux Juges les preuves qu'ils feignent avoir de l'accusation qu'ils ont formée contre moi, j'en fusse réciproquement demeuré aux seules réponses que je rendis là-dessus à Monsieur le Nain, nôtre Rapporteur ; d'autant qu'il n'est pas toujours à propos que toutes sortes de questions Theologiques soient entre les mains du vulgaire : Mais puisqu'ils ont aussi ardemment cherché à causer du scandale, que des personnes sages & consciencieuses eussent eu soin de l'éviter, il n'est pas juste que ma défense soit moins publique que leurs attaques, & que l'aveugle passion qu'ils ont de me ruïner.

Le monde a raison de dire, que s'ils eussent pû trouver leur compte dans les preuves du Mariage prétendu, qui a été leur premiere accusation, aussi-bien qu'ils n'y acquirent que de la honte, vû les étranges contrarietez de leurs faux témoins, ils n'eussent pas eu recours à de seconds artifices. En effet, ils ne s'en sont servis que lorsqu'on leur a reproché que leur Factum ne répondoit point à tant de monstrueuses contradictions, & qu'ils ont reconnu que celles qu'ils se sont efforcez d'ajuster, ne servoient qu'à découvrir de plus en plus leurs mauvaises qualitez. C'est pourquoi sous ombre de vouloir remedier à tant de desor-

dres, ils ont publié contre moi un écrit, qui ne contient que des faussetez tres-calomnieuses & dignes de punition, principalement cette atroce accusation de Schisme, & d'Heresie, à laquelle je répons maintenant.

Ces gens aprés avoir tiré en huit mois de longueur un Procés, dont tout l'éclaircissement ne demandoit pas six semaines; afin de prolonger encore davantage, & pour d'autres raisons qui sont hors de ce propos, s'aviférent d'un nouvel expedient. Ce fut qu'ayant entre les mains quantité de mes écrits, ils prirent de ceux des Controverses des objections sur le Célibat, qu'ils ont depuis produites en justice, détachées des solutions qui les avoient toujours accompagnées: se promettant de pouvoir par ce moyen insinuer dans les esprits des Juges, & du public, des apparences de me devoir soupçonner de Schisme, & d'Heresie, & appuyer leurs ruineuses preuves touchant ce rapt, & ce sacrilége dont ils m'ont chargé. Moi qui ne sçavois rien de ce qui se tramoit, & qu'ils ont tâché de tromper par toute sorte de ruses, je me vois tout d'un coup appellé pardevant Monsieur le Nain, pour dire si je reconnoissois l'écriture qu'il me montra, & ce qu'elle contenoit: je répons selon la verité, qu'encore que les produisans me fussent raisonnablement suspects, toutefois cette écriture me paroissant être la mienne, je l'avoüois librement. Ensuite je déclarai que c'étoit des objections sur le sujet du Célibat; qu'on ne produisoit pas suivies de leurs solutions comme elles étoient dans mes écrits. Au reste que les Saints Peres, & à leur imitation des Scholastiques, ayant régulierement tenu cette méthode de proposer le pour & le contre dans les questions de Theologie, nommément aux Controverses, c'étoit à tort que mes ennemis en vouloient tirer de l'avantage contre moi. Que bien que j'eusse quitté cette sorte d'étude il y avoit plus de douze ou treize ans, à dessein de travailler contre l'atheïsme, & que je ne m'en sois servi depuis ce tems-là qu'en fort peu d'occasions; je me souvenois neanmoins d'avoir observé le même ordre en beaucoup d'autres matieres de Religion. Enfin, que je ne pouvois mieux prouver à Monsieur le Nain que mon intention étoit de la servir, & non de dogmatiser contre le Célibat des Prêtres, Doctrine que même les anciens Payens auroient condamnée, qu'en le priant de jetter les yeux sur l'inscription des feüilles, conçûë en ces mots, *Pro Cœlibatu*, pour le Célibat; ce qu'il prit aussi la peine de faire. Or chacun sçait que le titre d'un écrit montre le projet de l'Auteur. Qu'y a-t-il de plus ingenu & de plus sincere que cette procedu-

re, même en une personne qui ne sçavoit pas ce qu'on avoit à lui demander ? Au contraire qu'y a-t'il de plus artificieux & de plus malin que des gloses qu'on a tâché d'apposer à ces objections dans le libelle dont il s'agit ? Premiérement, mes ennemis s'opiniâtrent à soûtenir que ce sont-là mes propres sentimens ; parce qu'à moins que de le supposer, ils n'eussent pas eu le prétexte de former & de faire sonner hautement cette accusation de Schisme & d'Heresie. Mais d'abord leur mauvaise foi les trahit.

Car ils suppriment cette inscription, quoi que l'interrogatoire qu'ils alleguent la represente en termes formels, & qu'il dissipe à l'instant les ombrages & les présomptions que des mal-intentionnés ne sont pas fâchez de former. Voici les paroles de leur truchement : *Ne pouvant dénier ce malheureux Ouvrage, il le reconnut, n'ayant ajouté pour excuse autre chose sinon, que ce qu'il avoit fait étoit à l'exemple des Theologiens, lesquels écrivant sur une matiére forment toutes les objections & difficultez imaginables pour les détruire ; & que l'on trouvera les réponses au lieu où l'on a pris ces objections, ou bien qu'elles ont été éclipsées : s'étant imaginé qu'on le pourroit croire, parce que cela pourroit être, encore qu'il ne soit pas.* Que de faussetez remarquables en si peu de lignes ! Je ne pouvois pas dénier ces écrits-là. Et pourquoi non, si j'eusse été tant soit peu coupable ? Ma franchise leur déplaisant, ils essayent de la convertir en contrainte. Mais sur quoi fondez ? est-ce chose impossible, ou égale à un prodige que d'imiter adroitement l'écriture d'un autre ? N'y a-t'il point de mains habiles qui puissent en venir à bout ? ou l'espace de tantôt quatre ans ne suffit-il pas ? Sur cette vrai-semblance, fortifiée par la notorieté de leur conspiration, qui m'eût empêché de dénier ce qu'au contraire j'ai reconnu être écrit de ma main, à cause que la verité ne nuit jamais à l'innocence ? Tant y a qu'il ne tenoit qu'à moi de répondre ce que j'eusse voulu.

Au reste est-il vrai que je n'aye défendu (& non pas excusé, comme ils disent) ces objections que par le seul exemple des Theologiens ? Bien que cette réponse seule eût été pertinente & suffisante, n'insistai-je pas aussi sur le titre ? qu'eux non contens de taire (ce qui est fort à remarquer) ont premierement alteré & affoibli en leur libelle qui porte ces mots, *le Célibat, &c.* & au lieu de ceux-ci, *pour le Célibat*, malgré la minute, où il est écrit en grande lettre. Le pis est que par tous leurs discours, ils le rendent par ces mots (*contre le Célibat.*) Ne dis-je point aussi qu'il est du devoir de ceux qui traitent de ces matiéres, de n'obmettre pas les objections ? Et de plus, que c'est l'avantage de la verité que de les

lui oppoſer hardiment, & contribuer à ſes victoires, que de multiplier les ſujets dont elle triomphe; n'y ayant point de fauſſeté qui puiſſe tenir devant elle.

Outre que de la ſorte on leve tout ſcrupule, & l'on ôte toute excuſe aux heretiques & aux infideles de perſiſter en leurs erreurs. C'eſt pourquoi je repreſentai que j'en avois toujours uſé de la ſorte ſur des matieres tres-importantes, telles que ſont les principes de la lumiere naturelle contre les Athées, Epicuriens, Libertins, & Philoſophes purement naturaliſtes, & ſur les principes révelez de la Theologie, ſpecialement ſur ceux qui regardent les Controverſes. En cet endroit je proteſtai hautement que je ſuppliois la Cour d'envoyer chercher tous mes papiers, afin qu'elle vît la verité de ce que j'affirmois. Ayant requis Monſieur le Nain d'agréer que ce que je diſois fût écrit, il me fut accordé ainſi qu'il ſe voit dans l'interrogatoire; de maniere que mes ennemis (ce qu'il faut remarquer en paſſant) ne ſçauroient avec raiſon tirer avantage d'une faute ſurvenuë par un vice de Clerc écrivant l'Arrêt; où il a mis que j'ai compoſé ces objections. Car quoi que j'aye tracé des préparatifs contre diverſes impietez & Hereſies, en y mettant & réſolvant les objections ſuivant la méthode des dogmatiſtes; ces objections ne ſont ni le corps ni la ſubſtance de ma compoſition, comme ſont celles des errans & des dogmatiſtes, qui prennent pour poſitions ce que les Théologiens montrent n'être que de fauſſes ſuppoſitions, qui ſoûtiennent ce que les Theologiens réprouvent, & en un mot, qui veulent bâtir ce que les Theologiens détruiſent. L'exemple que j'alleguai de ſaint Thomas en ſa Somme contre les Gentils, juſtifie clairement la choſe. Car quoi que la moitié de cette œuvre ne conſiſte qu'au rapport des argumens qu'il a pû trouver contre les veritez du Chriſtianiſme, ce ſeroit offenſer ce grand Docteur qu'affirmer nûment & ſans autre explication qu'il ait compoſé les fauſſetez qui y ſont, & d'en parler comme ſi c'étoit ſon vrai ouvrage & ſa créance.

Quant à ce que j'ajoûtai, *Qu'on trouveroit mes réponſes au lieu où l'on avoit pris les objections, ſi on ne les avoit pas fait éclipſer*: N'avois-je pas raiſon de le ſoûtenir, puiſque la dépravation du titre prouve manifeſtement la mauvaiſe foi des accuſateurs?

Surquoi le Lecteur obſervera que je témoignois douter ſi mes ennemis, quelque haine qu'ils me portent, auroient eu aſſez de malice pour avoir ſupprimé les ſolutions; ne voulant rien avancer témerairement, bien loin de me plaire à les calomnier con-

tre ma conſcience ; je crains même de me méprendre tant ſoit peu, lorſqu'il eſt queſtion de toucher à la réputation du prochain, bien qu'il me ſoit ennemi.

Quant à ce qui ſuit *Qu'ils n'ont point ſouſtrait ces ſolutions, & qu'elles n'y étoient pas :* Ne ſont-ils pas plaiſans de s'imaginer que leur parole fera foi de leurs négatives ? Quoi ! leur libelle diffamatoire n'eſt tiſſu que de perpetuelles impoſtures, auſſi horribles que nombreuſes ; & en ce point-ci, ils auront été véritables & conſciencieux ? Ils m'auront fauſſement accuſé de tout ce qui leur ſera venu en la fantaiſie ; & quoi que le jour ne ſoit pas plus viſible que leurs calomnies, ils auroient eu aſſez de probité où il s'agit d'une choſe qui étant produite, anéantiroit leur accuſation ? Ils auront été plus Religieux en parlant de ma compoſition, qu'en déchirant mes actions & ma vie, qu'ils déchirent & corrompent de tout leur pouvoir dans leurs faux rapports ?

Si les choſes ſont ainſi, d'où vient que le Livre, *De l'Hereſie ſuſpecte à la Monarchie*, que je fis par le commandement du Roi : Ouvrage notoirement Catholique, n'a pû échapper leur Satyre, quoi qu'il fût mieux reçû qu'ils ne le veulent faire accroire ? D'où vient que ſans aucun fondement ils ont inventé que j'ai compoſé une *Epître de Jupiter à Ganymede, où il ne faut que s'adreſſer*, (admirez leur probité) *ſi l'on veut apprendre des ordures, des impuretez, & des ſaletez étranges* ? en concluant comme s'ils ne me l'impoſoient pas, que ce ſont-là mes veritables ſentimens. A cauſe que ces amours monſtrueux ſembleroient donner lieu à des conceptions qui offenſeroient même la nature, ils me prétent la charité d'en avoir fait une Epître. Comme dans leurs concluſions civiles, ils maintiennent que j'ai mis au jour la Fable de Pſyché, qu'ils croyent être une des laſcives deſcriptions d'Apulée. En quoi certes il eſt mal aiſé de juger s'ils manquent plus de pudeur que de ſens commun. Car outre la haute ignorance de prendre Pſyché l'une des plus relevées & theologiques fictions des Platoniciens, pour Photis, qui eſt la veritable infamie du Roman d'Apulée ; a-t'on jamais vû, ni oüi dire, que j'en aye traduit ou imité quoi que ce ſoit ? L'Aſne d'or (qui eſt le titre de cette Metamorphoſe) pourroit apprendre à cet Avocat que les débordemens de l'Auteur y ſont extrémement éloignez du recit myſtérieux des accidens de Pſyché ; l'un étant vers le commencement, & l'autre vers la fin du Livre. Et puis ces calomniateurs qui mentent ſi hardiment à la vûë de tout le monde, ſeront-ils croyables quand ils parlent des choſes

plus inconnuës, qu'ils ne certifient que par leur narré, ou par leurs déclamations ? Je mets en ce même rang leur supercherie d'appeller Ouvrage trois ou quatre petites feüilles d'objections, qui jointes à leurs solutions, à peine meriteroient-elles d'être intitulées de la sorte. Mais puisque ces objections ont cette inscription, *Pour le Célibat*; s'il n'y eût eu autre chose dans ce qu'ils appellent Ouvrage, qu'une Doctrine opposée à cette inscription; le traité ne répondoit pas au titre, si ce n'étoit y répondre que de le démentir. Serrons-le de plus prés. Trois ou quatre petites feüilles sont-ce un Livre ? & un Livre declarant la guerre aux Docteurs Catholiques, encore des Feüilles qui n'ont ni commencement ni fin, ni ordre, ni autre stile qu'un baragoin entremêlé de mauvais Latin & de François ? Enfin, est-ce un Livre ce qu'ils appellent *Mémoires?* ajoûtant captieusement d'en avoir extrait les assertions qu'ils ont imprimées; afin qu'on s'imagine que ce doit être quelque Volume. Neanmoins l'un d'eux, à ce qu'on m'assûre, pour mieux persuader que c'étoit un gros Livre, a trouvé qu'il étoit à propos de dire que je l'ai lû à un des plus grands du Royaume. Sans mentir l'entretien en eût été beau & bien reçû.

Considérons maintenant si contre l'ingenuité de ma Relation à Monsieur le Nain, ils apportent des raisons valables pour empêcher qu'on ne voye que ces feüilles contiennent des objections sur le Célibat, distraites de leurs solutions. Car ils veulent absolument que les émotions & les pensées d'autrui soient mes sentimens & ma doctrine. Déja c'est une entreprise témeraire & inutile, que de vouloir argumenter contre un fait arrivé & contre un acte positif, par des speculations volontaires & passionnées : comme si en philosophant de la sorte on pouvoit transformer le passé. Le fait est tel. Etant obligé par ma profession de répondre, tantôt aux demandes, tantôt aux doutes, & tantôt aux perplexitez de diverses personnes, outre l'occurrence des conversations; il s'est quelquefois rencontré qu'il y en a eu quelques-uns à qui je n'ai pû honnêtement refuser une communication plus particuliere, ni la satisfaction de les entendre sur la déclaration des raisons & des mouvemens, qui les travailloient, au préjudice de leur foi & de leur salut. L'envie de les servir le mieux qu'il m'étoit possible, m'a porté entre autres choses à écrire leurs discours devant eux, ou en leur absence, de peur d'y oublier quoique ce fût. Car outre que l'éxperience nous enseigne que la recherche des solutions exigées par des objections considérables ont besoin d'un silence studieux, & d'une lente méditation, je me

suis bien trouvé d'avoir suivi un exemple commun, que j'ai seulement transferé à mon usage particulier ; ç'a été d'imiter ceux qui s'en vont dans un Temple écrire presque mot à mot le Prêche d'un Ministre ; & qui, non contens de noter les passages qu'il allegue, marquent jusques à ses apostrophes, ses hyperboles, & ses exagérations. J'ai crû que je devois faire le même dans les disputes ou conférences du cabinet, afin d'être plus ponctuel à résoudre les questions, & à vuider ces sortes de difficultez, où l'on réüssit bien mieux quand il est constant qu'on n'a rien alteré au discours proposé ; & qu'au contraire on a reçû le coup de l'adversaire avec toute sa force sans être endommagé. C'est d'une semblable occasion que son provenuës ces écritures, & quantité d'autres que l'on pourroit encore accuser de même façon. Il m'importe peu que mes ennemis répliquent qu'ils ne m'en croiront pas ; puisque les propres argumens dont ils se servent contre moi, m'aideront à prouver la verité. Si je n'avois affaire qu'à eux, je leur fermerois la bouche avec ce passage de l'Evangile, *Parce que ton œil est malin, s'ensuit-il que je ne sois pas bon ?* Mais il est à propos d'éclaircir un peu les choses, afin d'édifier les gens de bien, & de détromper ceux qu'une fausse apparenee de raison de la part de mes persécuteurs pourroit avoir tenté de croire que j'eusse écrit contre le Célibat. J'ai déja dit qu'un fait arrivé n'est pas bien détruit par les raisons subsequentes, & recherchées pour cette fin. Toutefois de peur qu'ils ne disent qu'au défaut du raisonnement convainquant, ils ont pour eux le specieux, & le probable, venons-en à l'examen ; & procedons-y de la bonne sorte. Je veux dire sans poser rien de faux, qu'il s'ensuivroit, si c'étoit-là ma doctrine, qu'en vain & mal à propos je l'aurois écrite, soit pour moi, soit pour le public. Car il ne m'eût point été necessaire de m'en instruire, puisque je n'eusse pû l'écrire sans la sçavoir ; & le monde voyant ces petits mémoires imprimez & mal ordonnez, comme ils le sont, n'en auroit pas plus detesté le contenu, que méprisé la montre. S'ils répondent que je me reservois à tirer un jour de ces mémoires la forme d'un Livre, dés-là ce n'est donc plus un Ouvrage, mais seulement sa matiere, ou son idée. Or cela étant, quel pouvoit être mon but ? car ayant égard aux Catholiques, je n'eusse dû m'en promettre que toute haine & persecution. Quelle gloire aurois-je esperé parmi ceux de la Religion, d'un projet qui n'est rien en comparaison des œuvres de leurs Docteurs, où il y a des positions bien plus mal-aisées & plus embarassantes, que celles-ci, dont même

quelques-

quelques-unes ne sont pas intelligibles ? De plus, pourquoi n'ai-je point composé, ni imprimé ce Livre depuis tant d'années, au moins sous un nom emprunté, ou sans nom ? D'ailleurs, à quelle fin aurois-je écrit intelligiblement des opinions foudroyées de tant d'anathemes, sçachant, comme il est aisé, les moyens d'écrire, ou de dicter en stile inconnu ? Bref, comment aurois-je laissé entre les mains de mes ennemis des pieces de cette nature, vû que long-tems avant que d'aller à Sédan, je fus par diverses voyes averti de la persécution qu'on me préparoit de ces calomnies d'impieté, & de mariage qu'eux-mêmes assûrent dans leur Factum, que trois ans aprés ce rapt & ce sacrilége imaginaires le bruit en étoit fort commun ? Enfin si je suis celui-là même qui confioit ainsi ses plus secrettes pensées, comment est-ce qu'avec la vie sensuelle, voluptueuse, & perduë de délices dont ils m'accusent, ils accorderont la vie spirituelle, & austere que l'Auteur de ces objections témoigne avoir menée, travaillant à l'acquisition de la grace necessaire au Célibat ? D'où il appert que le naïf & le droit raisonnement est tout à fait de mon côté. Ayons maintenant le plaisir de considerer le leur ; & de remarquer comme ils se prendront à nous vouloir prouver le contraire de la verité.

Ces Memoires (disent-ils) ne sont écrits que pour répondre à l'objection & aux raisons proposées pour le Celibat des Prêtres ; de sorte qu'il n'y a garde d'y avoir des réponses à ces assertions, puisqu'elles-mêmes sont des réponses. L'Ecrivain de ces argumens se figure que ceux qui combattent nôtre créance de vive voix, ou par écrit, n'avancent que de simples assertions, sans répondre aux nôtres. Il est aisé de juger qu'il ignore absolument l'ordre que l'on tient aux disputes, soit dogmatiques, soit juridiques, soit de droit, soit de fait ; & qu'il ne sçait pas non plus, que des deux côtez chacun entreprend de prouver sa doctrine, & qu'il répond, ou tâche de répondre aux raisons de l'autre, de montrer qu'elles sont nulles, ou contraires à celui qui les allegue. Cette methode a été pratiquée de tout tems par les Theologiens, les Philosophes, les Jurisconsultes, & les Orateurs ; & on la garde principalement aux controverses de la Religion. Il est si peu vrai que dans les Livres des Adversaires il n'y ait point de réponses, par où il prétendent se défendre de nos argumens, que des quatre parties de leurs ouvrages, elles en font pour le moins trois. Au reste cet Avocat n'a-t-il point appris de son métier, que les parties usent respectivement de repliques & dupliques, comme ils parlent, afin d'apporter aux Juges toutes sortes d'éclaircisse-

ment ? S'il y eût fait reflexion, il ne se fût pas servi d'un si mauvais argument, qui n'est autre chose qu'une présupposition manifestement fausse.

En second lieu, disent-ils, ces Memoires ne sont pas de simples extraits de ceux qui ont écrit contre le Celibat, mais des propositions préméditées avec beaucoup d'impieté, ausquelles s'il avoit fait des réponses, elles seroient ensuite desdites pieces, où il y avoit assez de blanc pour cela. A son compte chaque objection ou proposition contraire à nôtre Doctrine dans ces papiers-là, devoit être accompagnée de sa réponse, avant que la seconde objection fût placée aprés la premiere : & ainsi consecutivement des autres. Voilà une loi toute nouvelle, & une régularité inconnuë aux Anciens & aux Modernes ; il n'est pas jusqu'à l'Inquisition qui ne l'ait oubliée au nombre de ses formalitez, qui pourtant ne sont pas peu particulieres ni trop indulgentes. Les Auteurs Ecclesiastiques & Laïques s'en servent bien quelquefois, mais ce n'est pas une regle à l'observation de laquelle nous soyons obligez. Saint Epiphane recite tout d'une suite, environ quatre-vingts argumens des Heretiques qui nioient la Divinité de Jesus-Christ ; & il n'y a opposé sa réponse qu'aprés les avoir déduits avec un dénombrement tres-exact l'un aprés l'autre. Sans aller plus loin, le Prince des Scolastiques ne commence-t'il pas l'ordre de ses articles par des objections, ou raisons contraires à la Foi, soit qu'il les prenne de Athées, des Philosophes Payens, ou des Heretiques ; soit qu'il en fournisse de lui-même ? Aprés les avoir rapportées, & posé ce qu'il faut croire ou embrasser, ne finit-il pas par les solutions qu'il y apporte, mettant entre deux le corps de l'article, comme la nature met le corps humain entre le bras gauche & le droit ? Ce qui est permis à tout le monde me sera-t'il défendu ? Et les objections d'autrui seront-elles ma créance & ma Theologie, à cause qu'elles se suivent sans interruption ? Il est vrai que si j'eusse répondu à la premiere avant que d'écrire la seconde, j'aurois gagné ce point que mes ennemis n'eussent pû produire les objections sans les solutions. Qui va simplement, dit Salomon, va confidemment. Je ne croyois pas que mon ingenuité me dût servir de piege au bout de tant d'années, ni je ne m'imaginois pas que jamais on vint à déjoindre des choses que la bonne foi unit. Au reste, il se mécompte quand il dit qu'il y avoit assez de papier pour les solutions. Premierement la moitié des objections n'y est pas, & d'ailleurs la plus briéve des solutions étant bien digerée, & ex-

primée comme elle le doit être, en emporteroit plus que ne monte ce demi cahier qu'ils glosent à plaisir. Outre que l'occasion de pareilles Conferences ne le souffre nullement, j'écris ce qu'un homme me propose afin de le considerer à loisir, de penetrer dans ce qui trouble son esprit, ou qui le blesse, & de le satisfaire de tout mon pouvoir. Neanmoins l'Avocat veut que je résolve de point en point les difficultez à mesure que je les apprens, & que je les marque sur le papier. Il n'eût donc pas été besoin de les écrire, puisque la vive voix suffit à s'expliquer sur le champ. Certes aux choses d'importance la promptitude m'est aussi suspecte qu'elle a accoûtumé d'être défectueuse; & ceux qui me connoissent, n'ignorent pas que lorsque j'entens parler d'une difficulté nouvelle, ou qui n'est pas encore assez éclaircie, souvent je prens du tems, je consulte ma memoire sur les ouvrages des Anciens & des Modernes, & je cherche tous les moyens qu'il y a d'être éclairé, de peur de manquer à mon devoir, & de me tromper par quelque précipitation.

En troisiéme lieu, cela n'étoit pas fait, disent-ils, en forme d'objections, mais de réponses, & par forme d'assertions, & de veritez constantes. Il leur est avis qu'une objection perd sa nature, si elle n'a pas toûjours son nom en tête, ou que les choses consistent aux mots. Pour qui aurois-je mis, *Ce sont ici des objections?* Eût-ce été pour en avertir le public, à qui je n'eusse jamais montré ces papiers-là, ou bien pour m'instruire moi-même, à qui il n'étoit pas possible de l'ignorer? La matiere ne montroit-elle pas de quoi il s'agissoit, sans que j'eusse besoin de m'en informer? De plus je voyois devant moi la personne qui me representoit ces choses-là, falloit-il que j'eusse le soin de les intituler en les écrivant? Mais ce sont des assertions certaines & constantes? Je n'oüis jamais parler d'une telle naïveté. Quand on impugne ce que nous croyons, est-ce toujours par voye & par maniere d'objections? Les articles de Foi de nos Adversaires, & les Livres qui comprennent ce qu'ils reçoivent ou ce qu'ils rejettent, ce qu'ils affirment ou ce qu'ils nient, ne sont-ils point énoncez décisivement & en termes absolus, qui ne sentent non plus l'objection que le doute? Quand nous en faisons des extraits, ne pouvant ignorer d'où nous les prenons, ni à quelle fin; quand quelque Catholique nous oppose les difficultez qu'il trouve en ces questions-là, ou les mouvemens de son esprit; sommes-nous obligez de mettre au haut de nôtre extrait : *Ce sont ici des objections de nos Adversaires, ou les troubles & les élans d'un tel*, afin que le papier

coure hazard de réveler ce que la discretion ou la foi promise nous commandent de taire, autrement seront-ce des assertions que j'aye inventées, à cause qu'elles y paroissent constantes & certaines ; c'est-à-dire absolument affirmatives, ou négatives ? Saint Augustin rapporte des discours entiers des Manichéens, Pelagiens, Donatistes ; & saint Jerôme transcrit de Jovinien quantité de clauses dés l'entrée de son premier Livre contre lui, avant que de le refuter ; sans s'astreindre à répondre ponctuellement au bout de chaque periode. Toutefois c'est en maniere de propositions & d'assertions constantes qu'étoient écrites les theses ou positions de leurs Adversaires. Où est donc le jugement & l'équité de cet homme, qui ne comprend pas que ce soient des objections, & des difficultez proposées, s'il n'y trouve le mot & la forme ordinaire ; & qui conclud de-là, que je les ai composées, & préméditées avec beaucoup d'impieté ?

Quant aux agitations & transports qui sont mêlez parmi ces objections, & dont il entend que je sois l'Auteur, s'il m'étoit permis de nommer la personne, & la profession de celui de qui elles sont venuës, ou qu'on eût mis ensemble ces objections & mes réponses, il ne m'eût point fallu d'autre justification. Cependant il est tres-constant, que ces trois argumens de l'Avocat au lieu d'établir sa conclusion, ne prouvent autre chose que l'animosité de la cabale, & la violence de ses passions vrai-semblablement incurables. Si cela n'étoit pas, les Accusateurs auroient apprehendé le mépris qu'on feroit de ce qu'ils divulgueroient ; comme étant tiré de mes écrits ; vû que chacun sçait qu'ils les ont entre leurs mains, & par consequent qu'il dépend d'eux de les gloser, contrefaire, transporter ; & debiter à leur mode ; & que leur animosité contre moi n'est que trop connuë.

Si un esprit indifferent, je veux dire sans haine & sans amitié, eût rencontré ces objections, au lieu d'en inferer ces accusations criminelles & sanglantes, le sens naturel lui eût fait voir que ces choses étoient gardées pour les résoudre, si elles ne l'étoient déja. S'il eût desiré de s'en informer, c'eût été avec celui qui les auroit écrites, & non avec ses ennemis, qu'il n'auroit pas choisis pour Juges, ni même pour Interpretes, bien moins encore venant à sçavoir l'histoire de leur animosité, & ce long acharnement qui étonne tout le monde. Si on trouvoit des theses ou assertions condamnées dans le cabinet d'un Theologien, faisant profession particuliere de refuter les erreurs, & d'y employer tout ce qui peut servir à un si loüable dessein ; pourroit-on, sans malice, ou sans

brutalité, lui intenter un procés là-dessus, & l'appeller en Justice, puisqu'il s'aquite de l'une de ses plus nobles fonctions ? Qui ne sçait que l'on void de ces matieres dans le cabinet d'un Ecclesiastique, comme on trouve parmi les écritures d'un Medecin le rapport, & les plaintes des malades ? Il n'y a que la haine qui porte à penser autrement.

Le saint-Esprit nous apprend que nous sommes debiteurs aux sages & aux foux ; c'est-à-dire, que s'il est juste de contenter l'attente des premiers par une vie bonne & exemplaire, & par des discours pertinens & utiles, il est autant ou plus necessaire d'avoir égard aux seconds, qui n'ayant ni tant de sens, ni tant de lumiere, ont besoin que l'on condescende à leur infirmité. Tantôt il faut donner audiance à leurs plaintes, & à leurs tentations, & tantôt y apporter des remedes convenables. Devoir qui en présuppose un autre que le bon sens enseigne de soi-même, à quiconque n'en est pas privé, qui est que personne ne sçache ce qu'on nous communique, pour le respect de celui qui nous rend ses plus intimes confidens, de peur d'en scandaliser d'autres, ou d'embroüiller leur esprit.

Or qui a toujours tenu secrets ces papiers-là, durant tant d'années, n'est-ce pas moi ? Qui les a imprimez, ne sont-ce pas mes ennemis qui les portent de maison en maison, bien que le Clergé en ait murmuré avec beaucoup d'autres honnêtes personnes ? D'où il appert que si les passions sont des maladies de l'ame, la fureur se peut appeller la peste du jugement. Certes l'accusation de schisme & d'heresie ne partira jamais de la bouche d'une personne sage & religieuse, sans une manifeste necessité, précédée d'une vraye connoissance.

Lorsqu'il est question de moindres calomnies que celles que je viens de mentionner, quoi qu'il y ait diverses voyes d'attaquer une personne innocente, elle a aussi divers moyens de se justifier, & de répondre à ce qu'on lui objecte. Mais quand on est accusé, bien que faussement, du crime de Leze-Majesté, divine ou humaine, il n'y a point d'innocence qui ne s'en afflige ; ni de courage qui n'ait bonne grace d'en pâlir. Je n'aurois jamais pensé à donner cet avis, sans que j'en aye vû la necessité : plus l'ennemi est dangereux, plus il y faut prendre garde. Les efforts de nos persecuteurs nous doivent porter de la priere à la vigilance, & à la précaution. C'est à eux de se souvenir qu'il y a un Dieu ; & que vouloir injustement attaquer la réputation d'autrui, c'est un infaillible moyen de décrier la sienne.

TRES-HUMBLE REMONTRANCE au Roi, immédiatement aprés sa Majorité.

Par des Officiers de nouvelle création que les Anciens du même Corps ne vouloient pas recevoir, & à qui ils avoient fait des violences extrêmes.

SIRE,

Les Officiers de vôtre *** vous remontrent tres-humblement, que s'ils ont differé jusqu'ici de se presenter à Vôtre Majesté pour lui demander justice des injures qu'ils ont reçûës, ils ont crû qu'ils avoient besoin de toute vôtre autorité pour être suffisamment réparées. Les anciens Officiers ont perdu toute apprehension durant la Regence, & se sont élevez à une telle audace, qu'ils ont osé disputer de vôtre puissance, & par un horrible attentat ils ont recouru à la force de leurs armes pour soûtenir la foiblesse de leurs raisons ; ils ont tâché de se conserver un pouvoir qu'ils avoient usurpé, & même ils avoient entrepris de détruire le légitime. Ainsi il n'y avoit pas d'apparence de reclamer alors l'appui des Loix qui étoient abandonnées à la licence des Peuples, ni celui de la Royauté, dont on avoit affoibli la puissance. Il a fallu, SIRE, que nous ayons souffert tous les outrages que la passion a pu suggerer aux anciens Officiers. Nous avons vû piller nos Maisons, emprisonner nos amis, massacrer des Prêtres, & senti tant d'effets d'une injuste violence, qu'il eût été impossible de n'y pas succomber, si le sujet de cette persécution n'eût soutenu nôtre courage : Nous avons trouvé de la consolation en nos maux dans la gloire de leur cause ; & comme nous n'avons été malheureux que pour avoir été fideles, & qu'on ne nous a maltraitez que parce que nous avons obéï à vos ordres. Nous avons supporté ces adversitez sans inquiétude, & attendu avec constance ce tems heureux de vôtre autorité.

L'obéïssance que nous avons été obligez de rendre aux commandemens de Vôtre Majesté, nous a rendus l'objet de la haine des anciens Officiers, qui n'ont rien oublié pour nous perdre. Ils

entreprirent de faire soûlever le Peuple sous la faveur de la licence du Carnaval, & coururent la Ville pour exciter du desordre, & faire piller les maisons des nouveaux Officiers. Cet artifice ne leur ayant pas réüssi, & n'ayant pû empêcher par leurs pratiques, & par des menaces aux Avocats, Procureurs & Parties, que la justice ne fût exercée; ils se porterent enfin aux dernieres violences.

Leur crime n'ayant pas eu l'effet qu'ils s'étoient promis, quelques-uns des nouveaux Offices furent remplis de personnes issuës de la plus haute Noblesse: De sorte qu'ils virent bien qu'il n'y avoit plus moyen de s'opposer aux volontez de Vôtre Majesté par des excés particuliers. C'est pourquoi, ils se résolurent d'en commettre de publics, & de chercher leur satisfaction dans la ruïne de l'Etat. Ils se liguerent, ils débaucherent le Peuple par des discours de liberté contre le Gouvernement, & firent des levées publiques de gens de guerre. Ils remplirent leurs maisons de quantité de Soldats, & aprés avoir corrompu le Peuple par argent, ou par l'espoir de le décharger d'impositions; ils exciterent une horrible sedition, & assemblerent le Peuple au son du tocsain. Ils forcerent l'Arcenal public, prirent les armes & les munitions, & s'étant revêtus de leurs robes se mirent à la tête d'une multitude armée, assiegerent & arrêterent le Gouverneur de leur Ville: Ils attaquerent la maison du Chef que Vôtre Majesté nous avoit donné, massacrerent un Prêtre qui s'étoit jetté dedans pour arrêter cette fureur par le respect de son caractere, prirent or, argent, meubles, livres, papiers, titres & documens, rompirent les couverts, les portes & les fenêtres, & par un dernier attentat à la Souveraineté, ils briserent les liens de leur interdiction, & se rétablirent au siege de la Justice de leur autorité privée.

Qui le pourra croire, SIRE, que des Magistrats qui n'ont d'honneur & de pouvoir que celui que Vôtre Majesté leur donne, s'en soient servis pour tâcher à détruire le vôtre, & qu'impatiens de vivre dans les respects où leur condition les oblige, ils ayent méprisé vôtre autorité, & se soient mis en état de l'ébranler? Ils n'ont pas voulu se servir du prétexte des Loix, ni de l'interêt du bien public pour colorer leurs desseins, ils ont voulu faire voir hautement qu'ils sont audessus des Ordonnances: car en même tems & par le même acte qu'ils ont fait supprimer des Officiers que Vôtre Majesté avoit créez, ils en ont fait créer de nouveaux dans le même Corps, pour montrer par cette action:

que c'eſt leur volonté qui regle les Loix, que les Edits & les Déclarations doivent ceder à leurs interêts, & qu'il n'y a rien d'illicite que ce qui leur eſt contraire.

Nous eſperons, SIRE, que vous ne ſouffrirez pas des choſes ſi injurieuſes à vôtre autorité, & ſi préjudiciables à vôtre Etat; vôtre Juſtice ne permettra pas que des Officiers ſans reproche, ſoient dépoüillez de leur pourpre pour vous avoir obéï, qu'ils vivent en perſonnes privées, qu'ils ſoient regardez comme le mépris de leur Nation, & l'objet de la riſée de leurs ennemis; qu'ils ayent perdu le plus précieux de leurs biens par le pillage de leurs maiſons, & que ce qui reſte du débris de leur fortune, déperiſſe pour n'en pouvoir pas joüir, ni pouvoir faire exploiter les Commiſſions qui ſont en leur faveur.

Il eſt à ſouhaiter, SIRE, que Vôtre Majeſté prévienne les inconveniens qui peuvent ſuivre d'un ſi dangereux commencement, & que par un coup exemplaire de ſa Juſtice, les nouveaux Officiers ſoient tirez de l'oppreſſion où ils ont été réduits, ſans qu'on leur ait pû oppoſer autre choſe que d'avoir ſervi le public, & d'avoir obéï à vos ordres.

Toute la France, SIRE, a vû avec horreur des Officiers de Juſtice armez contre l'autorité du Souverain, diſſiper ſes finances, & triompher par leur excés. Elle attend avec impatience à ſçavoir quel en ſera l'évenement, & il ſeroit à craindre que pluſieurs y puſſent prendre des ſentimens contraires à leur devoir; ſi l'on n'avoit à eſperer que la Juſtice ſera la maîtreſſe, & qu'elle ne demeurera pas toujours dépendante & aſſujettie. Il eſt tems, SIRE, que Vôtre Majeſté donne ſa protection à des perſonnes qui ſe ſont expoſées pour ſon ſervice, & qu'elle leur faſſe rendre l'honneur & les biens qu'on leur a injurieuſement ravis. C'eſt la tres-humble ſupplication que lui font avec tous les reſpects que lui doivent ſes tres-humbles, &c.



HARANGUE

HARANGUE, QU'IL EST NECESSAIRE d'observer les Loix.

MESSIEURS,

Deux sortes de Puissances concourent à l'affermissement d'un Empire, celle des Armes, & celles des Loix; la premiere sert à étendre les bornes, & à repousser les efforts des Ennemis; la seconde regne sur les cœurs des Sujets en leur inspirant pour leur Prince des sentimens de respect & d'amour. L'une ramene au devoir les factieux & les rebelles; l'autre y retient ceux qui seroient tentez d'en sortir, ou par la vûë des récompenses, ou par l'apprehension des peines: celle-là rend le Souverain redoutable à ses voisins par le nombre de ses conquêtes; celle-ci lui attire la veneration des peuples qui lui sont soûmis.

Mr. de la Grange remporta par ce discours le prix d'Eloquence en l'Académie d'Angers.

Comme la France peut se vanter à juste titre qu'elle est parvenuë sous le regne de LOUIS LE GRAND à un si haut point de gloire, qu'elle donne de la jalousie à toute l'Europe, & qu'elle fait l'admiration de toutes les Nations, il faut avoüer aussi que ce grand Prince y fait fleurir plus qu'aucun autre, ces deux nerfs de l'Etat politique, par la fermeté de son courage, & par l'équité naturelle de sa conduite.

Jamais Conquerant n'a porté plus loin la terreur de ses armes; jamais Legislateur n'a donné plus d'autorité à ses Ordonnances: car aprés avoir triomphé dés le berceau où il a été élevé au milieu des trophées & des victoires, aprés avoir pris tant de Villes, & gagné tant de Batailles, dans un âge où Jules Cesar soûpiroit aux pieds de la statuë d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait; aprés avoir heureusement vaincu tous ses Ennemis domestiques & étrangers, protegé puissamment ses Alliez, agrandi ses Etats par la conquête de tant de Provinces, rendu libre le commerce des mers, aboli les duels, & détruit l'heresie; enfin aprés avoir merité l'estime & l'amour des vaincus par la moderation qu'il a gardée dans ses victoires, & employé la renommée à porter le bruit de son grand nom chez les peuples les plus reculez, ce Prince inimitable s'est servi utilement de la Paix glorieuse qu'il a accordée à ses voisins. Il en a usé comme du moyen le plus

propre pour réformer la Justice par de sages Ordonnances, qui en ont corrigé les abus, & pour faciliter l'étude de la Jurisprudence par l'établissement des leçons publiques du Droit François dans les Universitez de son Royaume.

Quel prodige, Messieurs, de voir que ce Grand ROY soit non seulement devenu le premier homme de son Etat, autant par l'excellence de son genie, qu'il l'est par la dignité de son auguste personne; mais qu'il ait bien encore voulu communiquer les lumieres qu'il a acquises par une longue experience & par ses occupations continuelles, à ceux dont les jugemens devoient décider des biens, de la vie, & de l'honneur de ses Peuples!

Oüi, Messieurs, nous sommes redevables à la vigilance de nôtre incomparable Monarque, de ces établissemens si utiles à toutes sortes de professions, qui sont comme autant de sources fecondes, d'où l'on tire les Sujets qu'on voit dans la suite élevez aux premieres Charges.

Quel heureux siecle pour tous ceux qu'une loüable émulation remplit du desir de se surpasser les uns les autres dans les états differens où la providence les appelle! Graces au Ciel, sous le regne de LOUIS LE GRAND, l'Eglise, la Justice, l'Ordre militaire, & la Republique des Lettres trouvent une égale protection. Dans l'Eglise, que de Seminaires, de Pasteurs & de Prelats! Dans les Armes, combien de lieux destinez par un pur effet de la liberalité de ce Prince magnanime, pour y faire l'apprentissage d'un si penible exercice! Que d'illustres Académies établies par ses ordres, pour y faire fleurir les Langues, les Sciences & les beaux Arts! Mais sur tout, que d'habiles Maîtres dans la Jurisprudence Romaine & Françoise, entretenus à ses dépens, pour enrichir avec profusion des tresors du Droit Civil & Canonique, les personnes qui aspirent à l'honneur de la Magistrature! Que d'Edits publiez sur toutes sortes de matieres, pour servir de regles à leurs décisions, & pour les épurer de l'ignorance de l'esprit aussi-bien que de la corruption du cœur!

Le Magistrat est l'ame de la Loi: c'est lui qui en doit découvrir le veritable sens, lorsque deux subtiles Adversaires s'efforcent de lui donner une fausse interpretation pour l'attirer chacun dans son parti, plutôt par l'agrément du discours, que par la solidité du raisonnement; mais combien d'opinions differentes paroissent diviser entr'eux les plus sçavans Jurisconsultes? Ne semble-t'il pas que cette contrarieté d'avis soit un écüeil fa-

tal, où la raison souvent incertaine devroit faire un malheureux naufrage? Cependant, MESSIEURS, une temerité insupportable avoit aveuglé les hommes jusques à s'imaginer qu'ils pouvoient être les interprêtes de ces Oracles de l'antiquité lors qu'ils n'avoient qu'à peine été instruits des premiers élemens de la Jurisprudence; & comme s'ils eussent eu une science infuse du Droit avant que d'en avoir approfondi les difficultez, ils ne faisoient aucun scrupule de s'engager dans les premieres Charges de la Robe, & de s'ériger en maîtres souverains du bon sens & de la raison. Qu'un tel abus produisoit de dangereuses suites, & que pour le réformer nôtre auguste Prince a sagement établi dans les Universitez de son Royaume des guides fidelles qui tinssent en main le flambeau de la verité, afin de conduire dans les routes les plus secretes de la Justice, la Jeunesse présomptueuse, qui sans de tels secours se seroit jettée malheureusement dans les affreux précipices de l'erreur.

Tout le monde sçait que le bandeau dont on couvre ordinairement les yeux de la Justice est le symbole de l'indifference de cette Déesse pour les qualitez des personnes qui ont des prétentions à décider devant elle, & que la balance qu'on lui met dans la main, est une marque évidente qu'elle pése avec égalité le droit du plus foible contre celui du plus fort: mais par un étrange renversement d'un si bel ordre, ne pouvoit-on pas dire, MESSIEURS, que ce même bandeau ne nous representoit autre chose que l'aveuglement des Juges ignorans, & que cette balance qui panche toujours plus d'un côté que de l'autre, lors qu'elle n'a pour soûtien qu'une main chancelante au milieu des tenêbres, n'avoit d'autre rapport qu'à la fatale prévention qui les entraînoit dans l'erreur. Le plus juste des Rois employe ses soins pour rétablir dans l'esprit des Magistrats la pureté de la doctrine, & dans leur cœur le parfait équilibre d'une volonté constante & invariable, quand il s'agit de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Loin d'un regne si heureux l'ambition & la brigue, qui donnoient autrefois l'entrée aux Dignitez les plus éminentes de l'Etat, funestes sources de tant de desordres si préjudiciables au Public! Ces deux voyes également dangereuses & criminelles ont été condamnées par nôtre grand Legislateur, qui a fait tant de sages Déclarations, pour obliger tous ceux qui prétendent à la gloire de la pourpre, ou seulement aux degrez necessaires pour y parvenir, d'employer trois années entieres à l'étude de

la Juriſprudence, dans les Ecoles publiques ; afin que s'étant fortifiez du bon ſens & de l'eſprit des Loix, ils en puſſent faire dans la ſuite une juſte application aux eſpeces particulieres qui ſe preſenteroient à leurs Jugemens.

L'illuſtre Chancelier de ce grand Prince, qui eſt l'interprete de ſes intentions, le dépoſitaire de ſon autorité, & le pri[illegible]

Q

R

S

Françoise,

T

V

X

Y

Z

Fin de la Table des Matieres.

